

L'ANTHROPOLOGIE

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME
REVUE D'ANTHROPOLOGIE — REVUE D'ETHNOGRAPHIE
RÉUNIS

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

SOUS LA DIRECTION DE MM.

CARTAILHAC, HAMY, TOPINARD

TOME SECOND

ANNÉE 1891

PARIS

G. MASSON, EDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MEDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

Reprinted with the permission of Masson et Cie, Éditeurs

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY LTD.
Berkeley Square House, London, W.1

Reprinted from a copy in the collections of
The New York Public Library
Astor, Lenox and Tilden Foundations

First reprinting, 1967, Johnson Reprint Corporation

Printed in the United States of America

L'ANTHROPOLOGIE

TUNISIE

LES MÉGALITHES DE BULLA REGIA LES ALIGNEMENTS DE LA PLAINE DE LA MEDJERDAH ET LES SÉPULTURES DU DJEBEL HERRECH (1)

PAR

LE D^r CARTON

Les monuments mégalithiques sont assez nombreux en Tunisie, et ils ont été plusieurs fois étudiés ou signalés. On a pu voir, à l'Exposition de 1889, des reproductions et des photographies donnant une idée des différents types qu'ils présentent.

Faidherbe avait dit le premier quelques mots.

M. Collignon a publié en 1887 un exposé sommaire de leur distribution (2). M. Bertholon, qui a exposé en 1889 les reproductions dont j'ai parlé, a donné une description de quelques-uns de ces monuments. Avant lui, en 1884, dans le *Bulletin des Antiquités africaines*, M. Girard de Rialle a publié le plan des dolmens d'Ellez et de Hammam Soukhra (3). Ces monuments avaient déjà été décrits en 1839 par l'Américain Catherwood (4). Ceux de l'Enfida, qui constituent un grand groupe à part, signalés dès 1874, ont fait l'objet de recherches spéciales de la part de MM. Hamy et Delacroix. On a pu admirer, à l'Exposition, dans la salle des missions scientifiques,

(1) J'adopte à contre-cœur la leçon des cartes géographiques. Les Arabes disent : Djebel el A'irch, la montagne raboteuse.

(2) *L'âge de la pierre en Tunisie. Matériaux*, etc., 1887.

(3) *Bull. des A. afric.* 3^e année, fascicule ix. Monuments mégalithiques de Tunisie, 1884.

(4) *Transaction of the American ethnological Society*. New-York, 1843, p. 489-491.

une réduction d'un de ces monuments, différents de ceux du Nord, et qui, suivant M. Hamy, sont le début d'un art dont l'expression la plus parfaite a été réalisée dans le tombeau de la Chrétienne.

La variété de mégalithes dont je vais parler est d'une grande simplicité, et c'est précisément ce caractère qui m'a poussé à faire la description de constructions sur l'origine, la nature et les architectes desquels planent de nombreuses incertitudes.

Cette simplicité jettera peut-être un peu de lumière sur ce sujet, grâce à l'absence de complications architecturales qui ont ailleurs empêché de dégager la partie essentielle des mégalithes.

Un séjour assez long que des recherches archéologiques m'ont amené à faire à Souk-el-Arba m'a permis d'étudier un groupe de monuments mégalithiques situé près des ruines de Bulla, et que j'avais déjà signalé en 1888 à la Société d'anthropologie de Lyon (1).

I. — La colline où ils se trouvent est située à environ 400 mètres au sud des ruines de la cité romaine; elle domine la plaine de la Dakla, et un marais qui a sa source principale au pied de ce monticule.

Elle a environ 30 mètres de hauteur en son point culminant et mesure 300 mètres de largeur sur 1 300 de longueur; elle se décompose en cinq mamelons de hauteur graduellement plus élevée, jusqu'au quatrième, à l'ouest duquel sont par conséquent trois monticules formant de vastes gradins, tandis qu'il n'y en a qu'un seul à l'est. Les monuments sont répartis assez irrégulièrement à sa surface. Voici ce qu'on y rencontre à partir de 100 mètres en dehors de son extrémité occidentale.

Dans un défilé assez large, se trouve un cercle de pierres (1), puis une série de dalles placées horizontalement à ras du sol (2) qui paraissent les vestiges de monuments mégalithiques, et desquels part, se dirigeant vers Bulla, un alignement de blocs (3). On rencontre ensuite une série de pierres plates (4) disposées en dos d'âne, élevées d'environ 30 centimètres au-dessus du sol, et formant une surface rectangulaire de 3 mètres de largeur. Son aspect est celui d'un dallage, mais on ne s'expliquerait pas sa présence en ce point. Ce sont probablement les restes d'une muraille qui fermait l'entrée de la vallée de Bulla. On trouve aux environs

(1) Séance du 28 décembre 1888.

(2) C'est à dessein, et pour ne pas préjuger de l'origine de ces mégalithes, que j'emploie les expressions de *cercles*, d'*alignements*, de *tables* de pierre, au lieu des termes *crómlech*, *dolmens*, etc., que l'aspect de ces constructions pousserait tout d'abord à adopter.

de cette ville plusieurs ouvrages analogues, et dont la destination n'est pas douteuse. J'y ai, de plus, fait des fouilles qui m'ont montré qu'au-dessous d'elles, le sol n'a pas été remué.

Près de là sont les traces d'une voie romaine allant de Bulla Regia à Simittu.

On traverse ensuite le chemin qui va de Bulla à Souk-el-Arba, puis on commence à graver le monticule.

La pente sud du premier mamelon présente un plan incliné (5) (fig. 1) creusé en tranchée dans le roc; il a une largeur de 10 mètres et ses berges ont de 2 à 3 mètres d'élévation. De chaque côté sont des cavernes dont l'une se compose de trois chambres d'environ 4 à 5 mètres de diamètre reliées entre elles par des portes en forme

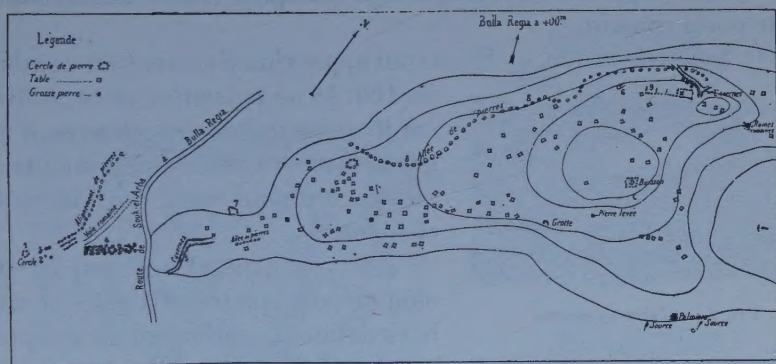


FIG. 1. — Plan des monuments de la colline voisine de Bulla Regia.

d'arcades très irrégulières, comme les parois des chambres elles-mêmes. La nature de la roche ne permet guère d'admettre que ces excavations soient d'anciennes carrières. Quelques recherches faites en ce point donneraient peut-être d'intéressants résultats.

Sur une longueur de 30 mètres, la tranchée monte directement vers le sommet du mamelon, puis se dirige brusquement vers l'est, où elle se perd peu à peu au milieu des rochers. Dans sa partie supérieure, il semble y avoir des traces de dallage.

Sur le penchant nord, il y a un cercle de pierres (7).

Les trois mamelons qui suivent sont couverts de dolmens. Leur penchant septentrional présente : 1° de nombreuses ouvertures de cavernes, peu profondes et bouchées par du limon ou fermées par de petits murs en pierres sèches édifiés par les indigènes.

2° Un cercle de pierres.

3° Une très longue allée de pierres et une série d'enceintes rec-

tangulaires, de tranchées dans le roc, de murailles que je décris plus loin (8 et 9).

Sur le penchant méridional, en outre des tables qui y sont plus clairsemées, il y a :

1° L'ouverture d'une caverne à ossements que j'ai signalée à la Société d'anthropologie de Lyon (1) et à la Société géologique du Nord (2).

2° Une pierre levée.

3° Les sources qui alimentent le marais.

Au sommet du quatrième mamelon est un buisson entouré d'une enceinte en pierres sèches, de date récente, où les indigènes ont enseveli un de leurs saints.

Sur le cinquième monticule sont quelques tables et les ruines d'un poste romain.

1° *Tables de pierre.* — Elles sont approximativement au nombre de 100. Je ne puis préciser ce chiffre, car il ne reste que les vestiges d'un grand nombre de ces monuments et plusieurs d'entre eux ont dû m'échapper.

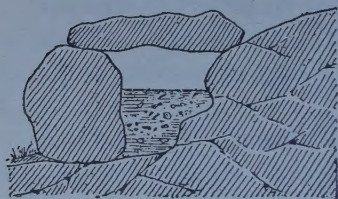


FIG. 2. — Table de pierre.

Le type général se compose de cinq pierres, quatre verticales et une horizontale. Les dimensions des pre-

mières sont sensiblement égales. Ce sont des blocs d'une grosseur moyenne de 1 mètre qui n'ont même pas été dégrossis; tout au plus ont-ils été choisis. La roche qui les constitue est celle dont est formé le monticule; un calcaire jaunâtre très dur, présentant de nombreuses cavités.

La dalle horizontale plus ou moins plate est de dimensions et de formes très variables, de 2 mètres de côté en moyenne.

Le monument repose immédiatement sur le roc : il ne peut donc y avoir de tumulus sous-jacent; il n'y a pas non plus traces de dallage.

Le nombre des pierres verticales peut varier, il est presque toujours de 4 et quelquefois de 5 et 6, mais il peut aussi se réduire à 1 ou 2. Dans ce cas, la dalle repose par une de ses faces sur le sol, ce qui fait qu'elle est posée plus ou moins obliquement. Elle est

(1) *Loc. cit.*

(2) *Annales de la Soc. géologique du Nord*, t. XV, p. 247. Je viens d'apprendre que ce gisement va être mis en exploitation, ce qui donnera peut-être lieu à d'intéressantes découvertes.

cependant assez souvent horizontale, ce qui tient à l'inclinaison, à l'inégalité du sol (fig. 2). Il est arrivé, en effet, que l'on a roulé un ou deux blocs au pied d'une saillie du rocher, et que, celle-ci tenant la place des blocs verticaux, on a posé la dalle supérieure sur les uns d'une part, sur le sol de l'autre (1).

Enfin, le type peut être encore plus réduit et se composer simplement d'une dalle placée sur une fente de la roche, comme en a décrit le D^r Bertholon.

Dans ce cas, on a ajouté presque toujours quelques pierres plus petites, pour assurer l'horizontalité de la dalle (2).

La vue et les projections ci-jointes donnent une idée du type de Bulla Regia (fig. 3 et 4).

Comme on le voit par ces figures, la dalle a une forme triangu-

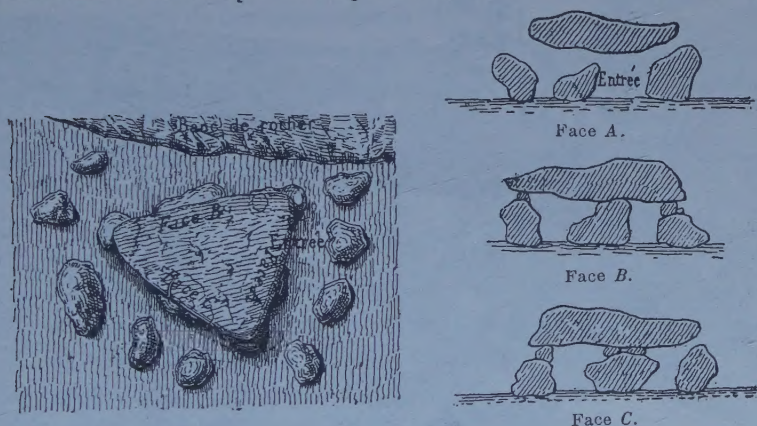


FIG. 3. — Type des mégalithes de Bulla Regia.

laire. Les côtés mesurent 3^m,70, 3^m,50 et 3 mètres. Son épaisseur est plus grande au centre que sur les bords, elle oscille entre un minimum de 0^m,20 et un maximum de 0^m,80. Elle est supportée par quatre grosses pierres de 0^m,80 à 1 mètre d'épaisseur. Du côté de la face A, elle ne repose pas sur les blocs sous-jacents. Sur les autres faces, elle est réunie aux pierres qui la supportent par de petites pierres. On pénètre à l'intérieur par une ouverture de 1 mètre carré. Autour de la table sont disposées neuf grosses pierres; avec le banc de rocher, en saillie, qui est situé au nord du monument, elles forment un cercle qui est peut-être un rudiment d'enceinte.

Il faut remarquer qu'à l'entrée de la chambre ne correspond

(1) Cf. TISSOT. *Géographie comparée de la province d'Afrique romaine*, t. I.

(2) Cf. BERTHOLON. *Bulletin de la Soc. d'Anthropologie de Lyon*, t. VII, 1888, p. 78 et *Matériaux pour l'hist. de l'Homme*, 1888.

pas, dans ce cercle, un intervalle, et on est en droit de se demander si cette ouverture ne résulte pas du déplacement ultérieur, par ceux qui ont violé la sépulture, d'un des blocs-supports.

J'ai fouillé, en effet, quelques-uns de ces mégalithes, et tous ceux qui présentaient une ouverture ne contenaient rien, ceux où j'ai trouvé un squelette en place étaient si bien fermés que ce n'est qu'à grand'peine que je suis parvenu à déplacer un des blocs inférieurs pour y pénétrer. L'enceinte n'est pas non plus certaine, je

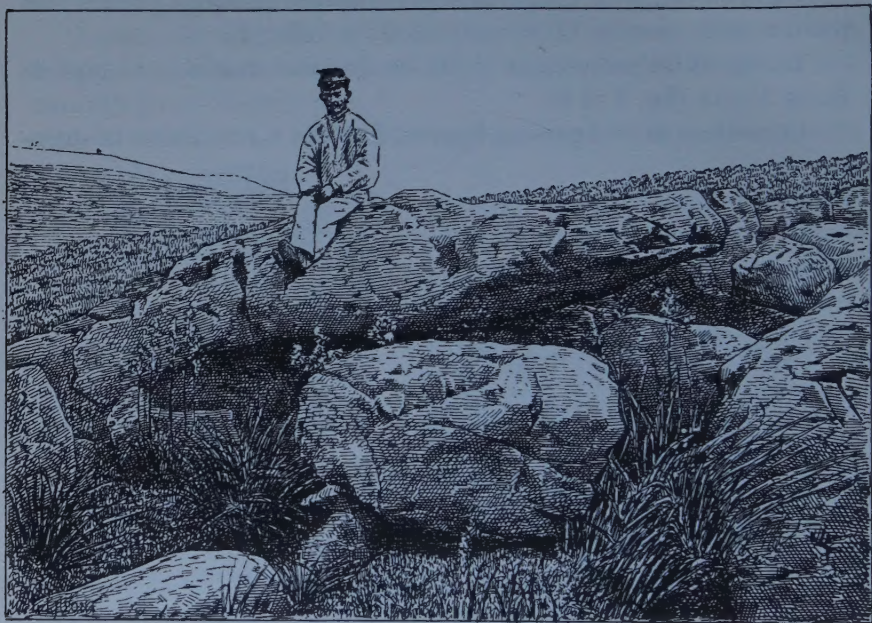


FIG. 4. — Un des mégalithes de Bulla Regia.

n'en ai trouvé nulle part de bien nette, et les pierres qui entourent cette table sont peut-être les restes de monuments voisins.

Je fais cependant des réserves pour une table comprise dans une enceinte toute spéciale, dont je parlerai plus loin.

J'ai fouillé huit monuments de ce genre, un seul d'entre eux était complètement intact, et cinq autres avaient été fouillés à une époque reculée; mais les débris de poteries très grossières et d'ossements humains (joints quelquefois à des os de mouton) que j'ai trouvés indiquent bien le rôle de sépultures de ces mégalithes.

Celui qui était intact était situé sur le versant septentrional du quatrième mamelon. Il avait quatre blocs-supports, et j'ai dû déplacer l'un d'eux pour y pénétrer. La chambre a 1 mètre de hauteur sur

1 mètre de largeur et 1^m,50 de longueur; au-dessous d'une couche d'humus de 0^m,30 d'épaisseur, se trouvait un squelette couché sur le dos, les jambes repliées sur le bassin; le sol étant assez incliné, on peut admettre qu'au moment de l'ensevelissement, le cadavre était accroupi (1). Dans chaque main se trouvaient deux vases: celui de gauche, très brisé, avait eu la forme d'un petit plat en poterie jaune, tendre, friable, mal cuite, celui de droite était en terre rouge, assez friable, haut de 0^m,08; il avait la forme d'une coupe supportée par trois petits pieds cylindriques s'insérant très près l'un de l'autre sur son fond (2) (fig. 5).

Les conditions dans lesquelles j'opérais ne m'ont malheureusement pas permis de conserver les ossements qui eussent sans doute fourni d'utiles données sur les constructeurs de ces monuments (3).

Ces tables sont groupées de façon assez irrégulière; elles paraissent cependant plus nombreuses en deux points, sur la crête et le versant septentrional de la colline.

Celles qui sont situées sur le versant méridional sont moins nombreuses, et, de plus, souvent incomplètes, se composant en général d'une dalle déposée sur une fissure du sol ou une seule pierre.

Dans quelques-unes de celles qui ont été violées antérieurement, j'ai rencontré des fragments de poteries romaines. Leur présence peut s'expliquer de trois façons :

1° Les constructeurs de ces tables étaient contemporains de la civilisation romaine; de race différente, ils ont cependant mis des vases fabriquées par le peuple conquérant dans leurs sépultures (à côté de poteries façonnées par eux-mêmes, les indigènes déposent dans leurs tombes des vases de fabrication française, de la faïence italienne et jusqu'à de vieilles boîtes à conserves).

2° Ces sépultures ont servi de demeures, d'abris à l'époque romaine.

3° Elles sont antérieures à la conquête romaine, et les peuples venus postérieurement en ont retiré, pour y déposer les leurs, les corps qui y avaient été placés primitivement.

(1) C'est, on le sait, la position dans laquelle se trouvent habituellement les sujets inhumés dans les dolmens du Maroc et de l'Algérie.

(2) Je l'ai offert au musée Alaoui.

(3) Les poteries que je viens de signaler ressemblent absolument, par leur grain, leur forme grossière, leur cuisson imparfaite, à celle que les indigènes de cette contrée déposent encore dans leurs sépultures.



FIG. 5. — Vase de terre.

La dernière façon de voir me paraît la plus admissible, car dans les tombes non violées les poteries romaines n'existaient qu'à la surface.

2° *Pierres levées*. — Il n'y en a qu'une seule qui, à cause de sa longueur, mérite ce nom; elle est située non loin de la caverne à ossements. Sa hauteur est de 3 mètres sur 1^m,30 de largeur, elle est plate et plus étroite à son extrémité supérieure.

3° *Alignements*. — C'est l'ouvrage le plus considérable et le plus curieux (8) (fig. 6).

Sur une longueur de 7 à 800 mètres s'étend une ligne de grosses pierres partant du pied du deuxième monticule pour s'élever obliquement et, sinueuse, suivre à mi-côte les ondulations de la colline. Elle se termine entre le quatrième et le cinquième mamelon, au pied d'un large plan incliné et des enceintes rectangulaires que je décris plus bas.

Près de son extrémité occidentale est un cercle de pierres; près de l'autre, une série d'enceintes rectangulaires. Les pierres qui la

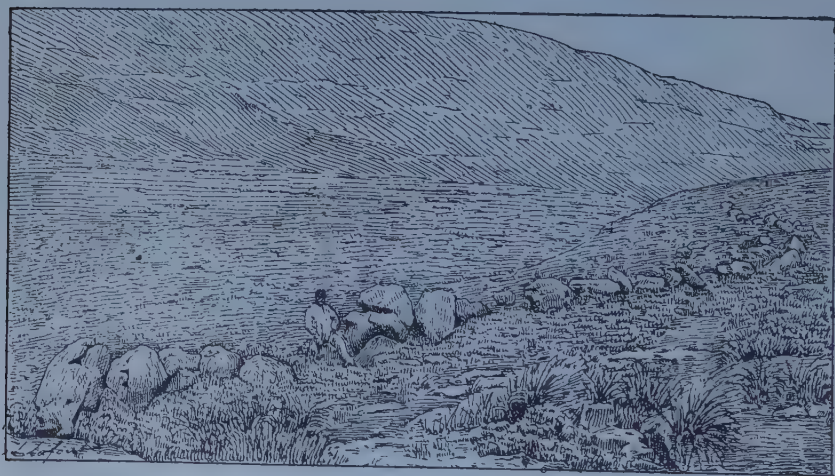


FIG. 6. — Partie d'un alignement de Bulla Regia.

composent ont 1 mètre à 1^m,50 de hauteur; elles ont peut-être subi un équarrissage très sommaire, elles sont séparées l'une de l'autre par un intervalle de 1 mètre à 1^m,50. Il y a de temps en temps quelques lacunes dans la ligne, et celle-ci ne se compose plus que de 250 pierres.

4° *Cercles de pierres*. — J'ai dit qu'à l'extrémité occidentale de cette allée était un de ces cercles. Il est en assez mauvais état, mais

il existe encore deux monuments de ce genre. Celui qui porte le n° 1 du plan est assez bien conservé; il se compose de 14 pierres de 1 mètre à 1^m,50 de diamètre disposées en cercle, et présente deux solutions de continuité, l'une à l'est, l'autre à l'ouest (fig. 7). A l'intérieur sont trois pierres qui sont peut-être les restes d'une table. Le mieux conservé est celui qui porte le n° 7 du plan,

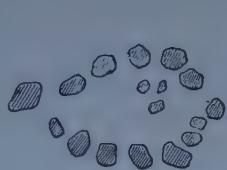


FIG. 7.



FIG. 8.

Cercles de pierros.

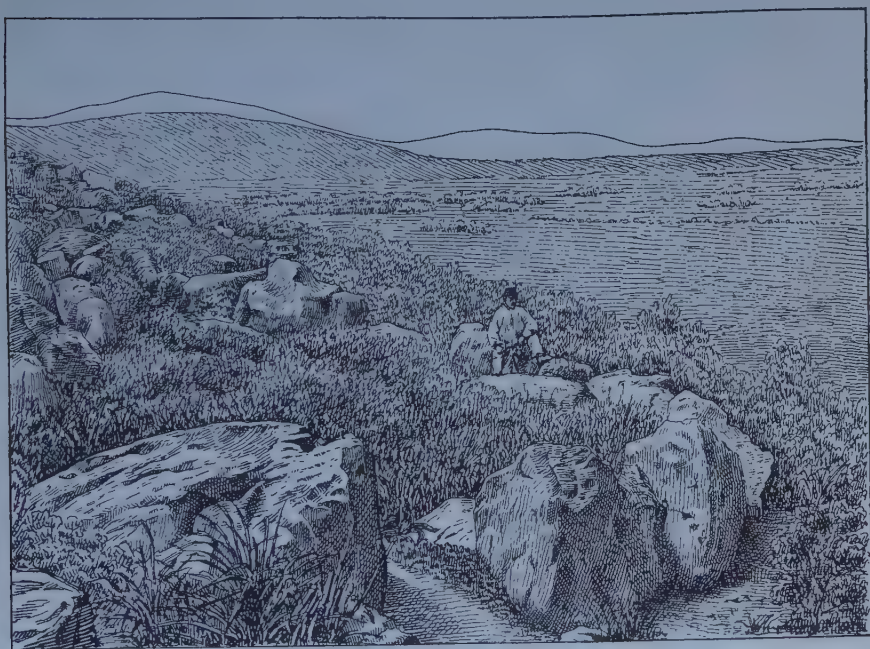


FIG. 9. — Cercles de pierres de Bulla Regia.

et dont je donne la reproduction (fig. 8 et 9). Il présente une forme assez anormale, due à un accident du terrain où il se trouve. Situé au pied du premier mamelon, il a la forme d'un demi-cercle adossé à la paroi escarpée du rocher, et se compose de 15 pierres dont 12 disposées en croissant à concavité tournée vers la colline. Les trois autres sont à l'intérieur. Les deux blocs situés aux extrémités du croissant sont plus gros que les voisins. Il semble y avoir deux

entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Sa plus grande largeur est de 10 mètres (1).

5° *Enceintes rectangulaires*. — J'en viens maintenant aux enceintes situées à l'extrémité orientale de l'allée de pierres, et dont le plan suit (fig. 10).

Le versant de la colline est, en ce point, très incliné entre le pied de celle-ci et l'enceinte *a*; au-dessus, la pente est beaucoup moins rapide.

L'allée de pierres se termine à flanc de coteau (*c c c*), elle traverse un plan incliné (*d, f*) de 10 mètres de largeur qui, étant au niveau du sol en bas, s'encaisse de plus en plus et vient rejoindre un peu plus haut un autre plan, moins net, venant de l'est et longeant l'ouverture de cavernes peu profondes. A sa partie supérieure,

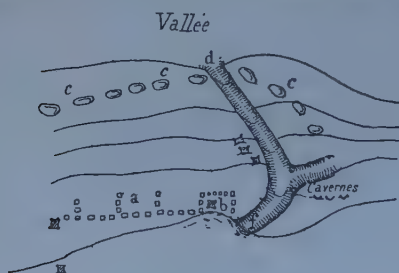


FIG. 10.

Enceintes quadrangulaires.

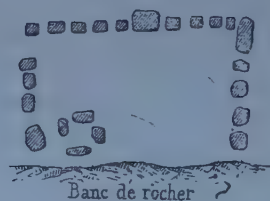


FIG. 11.

il est bordé par quelques tables de pierre s'appuyant sur un bloc d'une part, et de l'autre sur le rocher qui s'élève derrière. Les deux plans inclinés se réunissent donc et se terminent à quatre pas de l'enceinte *b*.

Celle-ci se compose (*b*) de trois rangées de pierres circonscrivant une aire adossée à un banc de rocher (fig. 11). Sa plus longue face, celle qui regarde vers la vallée, se compose de 11 pierres ayant une forme cubique assez vague, et grossières mais plus soignées cependant, plus géométriques que les blocs-supports des tables. La pierre située au centre est plus grande, plus régulière que les autres, et l'ensemble de cette muraille dénote déjà une certaine recherche, une tendance à la symétrie que l'on ne trouve pas dans les autres monuments.

Les deux autres faces plus courtes sont formées de quatre et cinq

(1) Les indigènes construisent encore des enceintes circulaires de pierres, il y a en une à Souk-el-Arba, dans la composition de laquelle entrent plusieurs pierres de taille romaines.

pierres. Celle de l'est laisse un passage entre elles et le banc de rochers; à l'ouest, il y a une autre entrée située à l'extrémité de la diagonale qui aboutit à la première porte.

Dans l'angle sud-ouest de cette enceinte sont placées quatre dalles verticales, de façon à former un rectangle : c'est une table dont la dalle supérieure a disparu.

De cette enceinte, et se dirigeant vers l'ouest, part une ligne de pierres sur laquelle viennent aboutir trois autres rangées qui lui sont perpendiculaires et qui sont évidemment les restes d'enceintes analogues à la première. La grande déclivité du sol explique leur mauvais état de conservation. Une table ordinaire est située à l'extrémité de cette ligne.

Faut-il voir dans l'alignement de pierres, dans le plan incliné et dans cette série d'enceintes un tout construit dans un même but, et n'y a-t-il pas quelque rapport à établir entre celles-ci et les chambres mégalithiques d'Ellez, à moins qu'on ne veuille admettre un système de retranchements, dont la présence s'expliquerait bien sur une colline isolée dans la plaine ? (1).

6° *Plans inclinés.* — J'ai déjà prononcé plusieurs fois ce nom, que j'applique à une bande de la surface de la colline, de 5 à 10 mètres de largeur et qui en gravit le penchant. En général, ils sont bordés, de chaque côté, de rochers à pic taillés suivant une ligne régulière qui ne laisse aucun doute sur leur origine artificielle. Le sol n'en est ni rocheux ni inégal, quelques gros blocs sont seulement dispersés sur sa couche de terre végétale dont, au printemps, le revêtement de verdure, tranchant sur le fond grisâtre du roc dessine aux yeux, de très loin, la forme du plan incliné.

J'ai rencontré la même disposition sur un monticule isolé de 40 mètres de diamètre situé à 3 kilomètres nord-ouest de Souk-el-Arba. Son sommet présentait des vestiges de constructions romaines ou puniques.

Le monticule qui supporte les mégalithes ne présente presque pas de ruines, tandis qu'elles sont si abondantes à l'entour. Il n'y a, en effet, que les restes de quelque petit poste, sur le cinquième mamelon et deux constructions sans importance, au pied des autres mamelons, presque dans le vallon.

(1) On a rencontré en Algérie de nombreuses enceintes rectangulaires ou carrées : dans un de leurs angles s'élève quelquefois une pierre présentant un ou plusieurs trous creusés dans le roc. D'autre part, c'est une des caractéristiques des mœurs berbères que de construire des refuges en pierres brutes de grandes dimensions.

II. — En face de la colline, à 1 kilomètre de distance, et à 800 mètres au nord-est de l'amphithéâtre se trouvent trois tables, composées de deux à trois pierres verticales limitant deux ou trois des côtés d'un cube ; l'une d'entre elles se compose de deux compartiments. Ils sont alignés, et il a dû en exister primitivement un nombre plus considérable suivant cet alignement. On voit encore quelques vestiges de ceux-ci à ras de sol. Dans un seul d'entre eux, à côté d'ossements très brisés, j'ai trouvé deux vases en poterie grise mal cuite, analogues à ceux trouvés dans les dolmens du premier groupe. L'un d'entre eux a une forme qui rappelle celle des *biberons* puniques (fig. 12). J'ai tout dernièrement rencontré dans une koubba, parmi les vases que les musulmans ont coutume de déposer en de pareils endroits, un récipient ayant presque exactement la même

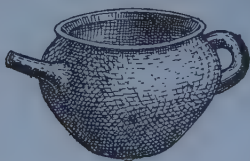


Fig. 12.

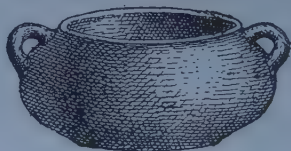


Fig. 13.

Vases de terre.

forme. Ces monuments sont très enfouis dans le sol qu'ils dépassent de 60 centimètres au plus.

Il est peut-être opportun d'en rapprocher ceux d'un autre genre que j'ai rencontrés dans les environs.

A 100 mètres à l'est de l'amphithéâtre était une tombe formée de quatre dalles plantées verticalement dans le sol, et dépassant de très peu celui-ci (1). Elle mesure 1 mètre de longueur sur 0^m,80 de largeur et 1 mètre de profondeur.

J'y ai rencontré deux vases en terre grossière, l'un ayant la forme d'un plat creux, l'autre à panse très arrondie, munie de deux oreilles (fig. 13). Ils rappellent, comme les précédents, les poteries des tombes indigènes.

Il y avait, en outre, des fragments, assez mal conservés, d'un crâne que j'ai soumis à l'examen du docteur Bertholon, et qui, d'après ses conclusions, présenterait d'une façon assez nette, les caractères de nos races préhistoriques apparentées à celle de Cro-Magnon, caractères que l'on retrouve, en Tunisie, dans la race d'Ellez, et, suivant le docteur Bertholon, dans les populations de la

(1) Cette catégorie de sépultures rappelle celles que Tissot a désignées sous le nom de dolmens enterrés.

Kroumirie. Comme on le voit, le monument dont il est question se trouve au centre de l'ère peuplée par cette race.

Tout près de là était un bloc de pierre de forme vaguement cubique, de 1^m,50 de côté complètement brut, dans lequel avait été taillée très grossièrement une niche, assez irrégulière, et dans celle-ci était sculptée en relief une figure humaine, tête et buste, les yeux, le nez, la bouche, indiqués seulement par quelques traits.

Quelle que soit l'origine de cette pièce, la grossièreté de sa facture, l'état brut de la pierre qui supporte la figure permettent d'y voir une ébauche analogue à celles qui ont été rencontrées en plusieurs points de l'Afrique du Nord, et dans le Sahara, et qui ont été attribuées aux premiers habitants du pays.

Pour être complet, j'ajouterai que dans les fouilles opérées dans la nécropole de Bulla Regia, j'ai trouvé à plus de 3 mètres de profondeur, bien au-dessous des tombes romaines, de grandes dalles placées verticalement et limitant des chambres où étaient, pêle-mêle, de nombreux ossements et des poteries grossières, mais mieux cuites, et de forme plus élégante que celles dont il a été question plus haut (1). Elles paraissent tenir à la fois des vases de fabrication punique et berbère, car la forme de la plupart d'entre elles est évidemment une copie grossière des récipients rencontrés dans les nécropoles phéniciennes, tandis que le grain, la cuisson, encore très imparfaite de celles-ci, en font ressembler la cassure à celle des vases des dolmens. Peut-être correspondent-elles à une époque de transition. La grande profondeur à laquelle on les trouve s'explique par la proximité de la rivière qui a recouvert les sépultures de ses dépôts.

III. — *Alignements de pierre de la plaine.* La ligne de pierres, si caractéristique, de la colline aux mégalithes, n'est pas la seule que l'on rencontre dans le pays; j'en ai signalé une dans la plaine, au voisinage de la voie romaine. Il en existe dans bien d'autres points, dans toute la vallée de la Medjerdah (2). Elles se composent

(1) J'ai décrit en détail ces sépultures dans un rapport à la Commission des Antiquités du nord de l'Afrique. (V. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, novembre 1890.) Je signale, à propos de ces sépultures, à l'attention des explorateurs, deux sarcophages taillés dans un rocher qui surplombe la vallée de l'Oued-Bidou et qui sont situés à 15 kilomètres de Ghardimaou dans la forêt du Fedja. Ce sont deux grandes auges placées côte à côte et mesurant environ 1^m,80 sur 35 centimètres; elles présentent un encastrement dans lequel entraient deux grandes dalles qui, depuis la violation des sépultures, ont été précipitées en bas du rocher. Tissot considère ce genre de sépulture comme punique ou libyco-punique.

(2) Particulièrement entre Souk-el-Arba et Ghardimaou. Il en existe une, au voisi-

de pierres de 1 mètre de diamètre, environ, placées à 1 mètre les unes des autres. Ces alignements, très longs, ont jusqu'à 1 et 2 kilomètres. Au monticule isolé dont j'ai parlé à propos des plans inclinés et qui est situé au pied du djebel Herrech il y en a trois qui aboutissent.

Ce ne sont pas des barrages, car ils sont situés au milieu de la plaine en un point absolument plat, ce ne sont pas des limites de propriétés, car elles sont trop éloignées pour former une muraille, trop rapprochées pour avoir joué le rôle de bornes. Peut-être sont-ce des mégalithes du même mode que l'allée de pierres de Bulla. Il est à remarquer, en ce qui concerne le monticule où aboutissent ces trois alignements, que son isolement, au milieu de la plaine, devait, comme celui de la colline de Bulla, inviter les constructeurs de mégalithes à y placer ceux-ci, et la présence des vestiges d'une antique construction, en ce point, n'infirme pas l'idée de leur existence, antérieure à l'édifice élevé par les Romains. Ces alignements de pierres, si fréquents, ont été peu signalés jusque maintenant, et les quelques observateurs qui les ont remarqués n'ont pu en trouver l'explication. Ils m'ont moi-même fort intrigué, et j'ai cherché longtemps, sans l'avoir trouvée peut-être, leur signification. Une excursion que j'ai faite au sommet du djebel Herrech m'a amené à admettre comme probable l'opinion que j'ai émise plus haut, l'identité de leur origine et de celles des mégalithes.

Le djebel Herrech est situé à environ 8 kilomètres au nord-ouest de Souk-el-Arba; l'accès en est difficile, et après une montée pénible à travers la broussaille, on arrive à son sommet, où se trouvent encore une vingtaine de chênes-lièges rabougris, derniers individus d'une forêt qui rejoignait jadis les pentes boisées de la Kroumirie. La vue dont on jouit de là est immense, et c'est pourquoi les indigènes n'ont pas manqué d'y enterrer les leurs. Seulement, à cause de l'accès difficile de l'endroit, on n'y dépose que les défunts de quelque mérite.

Autour d'une koubba en forme de cylindre, sans plafond ni toit, construite en pierres sèches et blanchie à la chaux sont une quinzaine de tombes en forme de cercles et de tables, de dimensions très réduites.

Quelquefois les deux sont combinés : c'est un cercle de pierres sèches au fond duquel est une niche à fond plat où l'on dépose

nage de Henchir-ed-Dekir, qui est remarquable par ses dimensions. J'en ai rencontré également dans la région de l'Enfida : l'une d'entre elles, aboutissant à un dolmen, coupe la route de Kaïrouan à Dar-el-Bey, non loin de Bir-Kraret.

les ex-votos. Les niches isolées sont de véritables monuments funéraires rappelant beaucoup les tables de pierre et dans lesquels les indigènes placent également de grossières poteries. Les conditions locales ont cependant fait changer ici la façon dont sont faites les parois verticales : au lieu de se servir d'une seule pierre verticale fichée en terre, les indigènes apathiques se sont contentés de



Fig. 14. — Monuments funéraires du Djebel Herrech.

réunir les morceaux de schiste qui couvraient le sol ; ils en ont fait, comme le montre la gravure, trois petits murs au-dessus desquels ils ont placé un large fragment (fig. 14).

A plusieurs de ces constructions aboutissent des alignements de pierres, disposés comme l'indique la coupe horizontale d'une de ces constructions dont je reproduis ci-contre la disposition (fig. 15). Comme on le voit, les pierres ne sont pas placées les unes contre les autres, de façon à former muraille (ce qui eût été bien facile, étant donné le grand nombre de débris rocheux qui jonchent le sol), mais à un intervalle de 20 centimètres ; elles ont, en général, 20 centimètres de grosseur ; on voit



Fig. 15. — Plan d'un monument funéraire.

que les proportions entre les dimensions des pierres et la distance qui les sépare sont les mêmes que pour les alignements formés d'éléments plus volumineux que j'ai signalés plus haut.

Ne serait-il pas rationnel de considérer que ces petits alignements de pierre de la montagne sont aux grands alignements de la plaine ce que les petites niches sont aux plus vastes chambres constituées par les tables de pierre de Bulla, et qu'ils sont la preuve de la persistance d'une tradition, d'une tendance architecturale spéciale aux anciens habitants du pays, tradition qui a survécu aux conquêtes punique, romaine et arabe?

Combien de fois encore, dans mes excursions à travers la plaine, n'ai-je pas vu de jeunes pâtres s'amuser à construire, à l'aide de petites pierres, des monuments minuscules qui rappellent par leur forme les mégalithes qu'ont construits leurs ancêtres!

Sachant les divergences d'opinion qui existent au sujet de l'origine des mégalithes du nord de l'Afrique, j'ai évité de me ranger dans l'un ou l'autre camp, me contentant d'exposer ce que j'ai vu. Je m'en tiendrai, en terminant cette étude, à une remarque : c'est la différence considérable qui existe entre les tables de pierre de Bulla et d'autres monuments désignés également sous le nom de mégalithes, ceux d'Ellez par exemple.

Pour un seul caractère de commun, les grandes dimensions des matériaux, combien de points de dissemblance ! Tandis que les premiers sont faits de blocs grossiers, et que leur unique chambre est très irrégulière, les autres sont en dalles de formes plus géométriques, que ce soit ou non le résultat d'un équarrissage, et forment un système de chambres assez compliqué.

Si les deux genres de mégalithes ont été construits par des individus d'une même race, ils doivent certainement correspondre à deux phases différentes de l'évolution de celle-ci.

DE QUELQUES CACHETTES DÉCOUVERTES

DANS LE FINISTÈRE

PAR

PAUL DU CHATELLIER

I. — FONDS D'UN ORFÈVRE, LANRIVOARÉ (FINISTÈRE)

Au mois de février 1889, un de mes amis m'avisa que deux bracelets d'or venaient d'être trouvés dans la commune de Lanrivoaré et qu'ils étaient entre ses mains. Je me rendis près de lui et en fis l'acquisition.

Ces deux bracelets ouverts et à quatre pans, faits de deux tiges d'or d'inégale épaisseur, pèsent l'un 44 et l'autre 36 grammes (fig. 1).

Ils furent rencontrés, en faisant un défrichement, à 0^m,25 sous la surface du sol, dans un vase, de petite dimension fait d'une pâte grossière, simplement recouvert d'une pierre plate.

Certaines réticences des inventeurs nous faisaient penser que la trouvaille ne se bornait pas à ces deux bracelets. En effet, l'année suivante, au mois de mars 1890, je reçus un nouvel avis de mon ami. Les deux mêmes individus lui avaient porté huit nouveaux objets en or. Ils avouèrent qu'ils faisaient partie de la même trouvaille que les bracelets par eux vendus l'année précédente, et qu'ils étaient enfermés dans le même vase qu'eux.

Cette seconde partie de la trouvaille de Lanrivoaré se compose : 1° d'une bague en or (fig. 2), simple tige ronde s'enroulant sur elle-même, les deux extrémités se dépassant légèrement l'une l'autre pour former l'anneau ; une des extrémités est simplement tranchée transversalement, l'autre a été aplatie. C'était celle qui se portait sur le dessus du doigt. Poids de 16^{gr},40.

2° De trois anneaux ouverts (fig. 3 et 4). Le n° 3 pèse 15^{gr},45 ; le n° 4, 8^{gr},55 et l'autre (non figuré), du même dessin que le n° 4, 14^{gr},10.

Ces trois anneaux sont des boucles d'oreille. Deux d'entre eux se terminent par des extrémités amincies, les extrémités du n° 3 ; quoique un peu plus massives, pouvaient encore parfaitement passer par la perforation d'un lobe d'oreille. La grossièreté de leur

fabrication n'a rien qui s'écarte de ce que nous connaissons de la facture indigène. Quant à leur décoration en sillon spiraliforme ou en cordelé, elle est la plus usuelle dans les bijoux gaulois.

3° De deux fragments de tiges d'or (l'une ronde, 4^{es}, 65, l'autre carrée, 4^{es}, 60. Ces deux fragments d'or, dont l'un est tordu à un

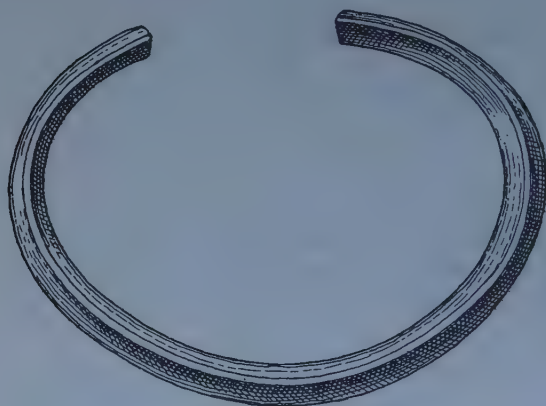


FIG. 1. — Bracelet d'or de Lanrivouaré (Finistère).

bout, sont les extrémités de tiges étirées tantôt en ligne droite, tantôt en spirale, tantôt rondes, tantôt carrées, qui servaient au bijoutier nomade, dont nous avons ici le fonds, à mettre en œuvre, selon la commande qu'il recevait, en en détachant une plus ou moins grande quan-

tité selon la nature du bijou qu'il avait à confectionner.

4° Enfin de deux fragments de plaques estampées, décorées, l'une (fig. 5) de stries parallèles et pesant 6^{es}, 30, l'autre (fig. 6) de stries parallèles, de cercles concentriques avec point central, pesant 1^{er}, 55. Ce dernier fragment est plus mince que le premier.

Quelle était la destination de ces plaques dont nous n'avons

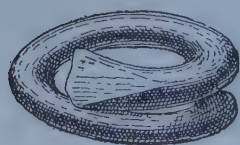


FIG. 2. — Bague d'or.



FIG. 3 et 4. — Anneaux d'or.

ici que des fragments? M. Flouest, à qui j'avais communiqué les divers objets de cette trouvaille, a bien voulu, avec sa compétence incontestée et son affabilité ordinaire, me donner son avis à ce sujet. Je ne puis donc mieux faire que de transcrire ici une partie de sa lettre, espérant qu'il voudra bien me pardonner cette indiscretion. La voici : « Les deux plaques estampées de stries parallèles ou de cercles concentriques avec point central sont incontes-

tablement des restes de ces longues bandes dont on semble avoir fait des bordures de coiffures, en les contournant en cercle, et qui ont été rencontrées dans les tumulus d'Alleneuffen en Suisse, d'Apremont dans la Haute-Savoie (fouilles Perron) et d'Ensisheim en Alsace (fouilles Dollfus); les originaux ou de bons moulages en existent au musée de Saint-Germain. La décoration n'est pas tout à fait la vôtre, mais elle s'en rapproche. En tous cas, le type, au fond, est exactement le même. »

Il est inutile d'insister sur le caractère de la trouvaille de Lan-rivoaré que nous venons de décrire. Chacun sera, je pense, d'accord

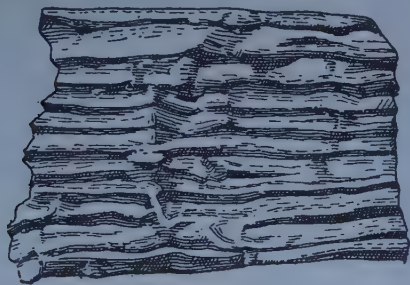


FIG. 5.



FIG. 6.

Fragments de plaques d'or estampées.

avec nous pour y voir le fonds d'un orfèvre gaulois d'avant la conquête. L'ensemble de cette trouvaille pèse 151^{gr},60.

II. — CACHETTE DE FONDEUR DE L'ÎLE GUENNOG COMMUNE DE LANDÉDA (FINISTÈRE)

Au mois de février 1890, un pêcheur, ayant accosté à l'île Guennoc, trouva, sur le littoral de cette île, deux objets en bronze, mis à découvert par la mer qui avait déferlé fortement. Intrigué, il remua la terre là où il les avait rencontrés et en recueillit soixante-dix autres. Informé aussitôt, je me rendis sur les lieux et reconnus dans la trouvaille l'ensemble d'une cachette de fondeur dont je me rendis acquéreur.

Cette cachette est intéressante à divers titres, l'île Guennoc, à l'époque où ces bronzes furent enfouis, faisait certainement partie du continent; elle en est aujourd'hui à plus de 3 kil., ce qui nous prouve que depuis ce moment la mer a fortement rongé cette partie de notre littoral.

Parmi ces soixante-douze objets il y a, comme dans la plu-

part des trouvailles de ce genre, des culots de fonte et deux masselottes avec leurs jets de fonte, ce qui me porte à croire que l'artisan qui a laissé après lui cette pacotille aurait eu sur les lieux une fonderie. Je suis d'autant plus disposé à le penser que j'y vois, à côté d'armes n'ayant jamais servi et d'une parfaite conservation, des armes et des objets de parure hors de service ou brisés, sans doute destinés à la refonte.

Il y a aussi une pointe de lance intacte, n'ayant pas été en usage (fig. 7), et deux fragments d'armes semblables.

Quatre haches à ailerons et anneau latéral, dont deux n'ont pas servi, et un certain nombre de fragments d'armes semblables;

Deux haches à douille; l'une (fig. 8), à douille ronde et anneau latéral, porte sur deux de ses faces des ailerons simulés et un point en relief, sommet d'un triangle formé par deux lignes également en relief, s'appuyant sur le cordon qui entoure la douille;

Dix fragments d'épées à renflement central décorées de deux lignes en creux parallèles aux bords;

Trois racloirs faits avec des fragments d'épées, per-

cés d'un trou (pour la suspension?);

Une extrémité de fourreau d'épée percée de deux trous pour rivets;

Un anneau creux;

Trois fragments de bracelets pleins, anneaux ronds ou plats décorés de feuilles de fougère ou de cercles.

Les fragments d'un bracelet évidé, forme sangsue, du type de la figure 16, pl. XVII de l'ouvrage de Victor Gross, *les Protohelvètes*.

Un montant de mors de bride (fig. 9) du type et de la dimension de ceux représentés figure 15 de la planche XXIV de l'ouvrage précité de Victor Gross. Cet objet est le premier de ce genre, à

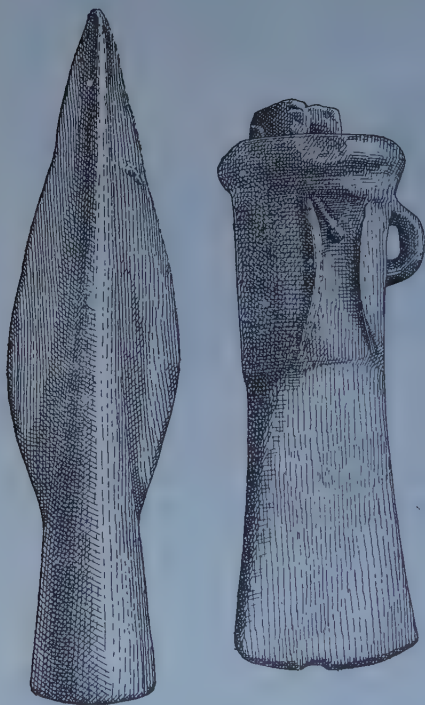


FIG. 7 et 8. — Bronzes.

notre connaissance, rencontré en Bretagne, et incontestablement le plus intéressant de cette trouvaille. Le musée de Nantes possède bien, provenant du pays des Namnètes, des objets creux en bronze qu'on a qualifiés du nom de mors de brides, mais son savant conservateur, M. P. de Lisle, m'écrivait à la date du 20 juin dernier : « Les mors de bronze du musée de Nantes ne sont pas du



FIG. 9. — Mors de bride.

tout du même type que le vôtre. Ils sont creux et, à mon avis, bien faibles pour avoir servi à cet usage. »

Un objet à douille représenté figure 10. Sa surface, ornée de protubérances et de sillons concentriques alternant et d'un point central, a 53 millimètres de diamètre. La douille qui est au revers a 3 centimètres de diamètre et 1 centimètre et demi de profondeur.

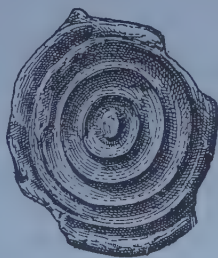
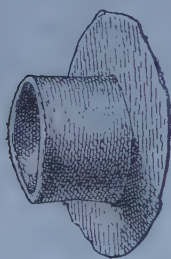


FIG. 10. — Objet de bronze, indéterminé.



FIG. 11. — Pendeloque de bronze

C'est là évidemment un objet d'ornement ayant fait partie du harnachement d'un cheval ou de la décoration d'un char.

Je prends encore, à propos de cet objet, la liberté de citer un passage d'une lettre de M. Flouest : « La rondelle de l'île Guennoc me semble ne devoir pas être séparée de la branche du mors de bride recueilli avec elle. Non pas qu'elle en ait fait partie, ce sont assurément deux pièces indépendantes l'une de l'autre; mais l'une et l'autre ont dû faire partie du même ensemble. Je ne crois pas qu'il convienne de voir en elle une de ces phalères qui intervenaient en si grande abondance dans la *parure* du harnachement des chevaux gaulois. Les phalères affectées à cette destination par-

ticulière n'étaient pas fixées, que je sache, par une douille, mais par une bélière adaptée à leur face postérieure. D'ailleurs elles étaient *lisses* sur leur face visible, afin que, dans leur incessante mobilité, le fourbissage y fit apparaître une multitude d'éblouissants reflets. Les trouvailles de Vaudrevanges et de Manson sont là pour le prouver. Mais si votre rondelle n'a probablement pas figuré sur un harnais, elle a très bien pu trouver place sur un char. Celui exhumé d'un de mes tumulus des Mousselots était décoré de nombreuses rondelles en *fer* du type de la vôtre. Il n'y avait pas, il est vrai, de douille, ou bien elle y était beaucoup plus grande et avait le même diamètre à peu près que la face extérieure de la rondelle; mais les éléments constitutifs d'un char étaient assez variés pour nécessiter une variété correspondante dans la disposition des pièces décoratives. J'accepterais volontiers, par exemple, le caractère de la douille que vous me signalez, comme l'indice que la rondelle, dont elle assurait la fixité, a pu se rencontrer à l'extrémité du joug reposant sur le garrot des chevaux et servant à la traction du char. Il y a parfois à la partie terminale de ces jougs certains contours du bois comportant quelques légères saillies, appelant elles-mêmes un décor local, et comme il importait qu'il eût une grande fixité, une douille dans laquelle on introduisait par effort la saillie du bois assurait la cohésion dont on reconnaissait la nécessité. Je ne vous livre cette interprétation spéciale que sous bénéfice d'inventaire, mais je ne crois pas me tromper en rattachant la rondelle à quelque chose en connexité plus ou moins directe avec les besoins du harnachement et des chars. »

Enfin un objet en bronze rentrant dans la catégorie des pendoques recueillies dans les stations lacustres de la Suisse (fig. 44).

L'île Guennoc, où cette cachette de fondeur a été recueillie, est à l'ouest de la baie de l'Abervrach. La pointe de Castel-Ac'h, à l'est de la même baie, porte les traces d'un vaste établissement dans lequel plusieurs voient l'emplacement de Vorganium, la capitale des Osismii. Relatons encore, pour mémoire, qu'il y a une dizaine d'années le propriétaire de cette île inhabitée y recueillit, dit-on, des bracelets d'or.

III. — CACHETTE DE FONDEUR DE SAINT-HONORÉ, COMMUNE DE PLOGASTEL-SAINT-GERMAIN (FINISTÈRE).

Dans la séance du 2 avril 1884, de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, notre confrère, M. Jules Lemoine, lut un très inté-

ressant mémoire sur la cachette de fondeur découverte, au commencement de 1887, au village de la Ruais-en-Plurien (Côtes-du-Nord), à quelques mètres de la voie romaine sortant d'Erquy. L'importance de cette trouvaille est incontestable, non à cause du grand nombre de haches qui la composaient, mais à cause de la variété des ornements qui les décorent et qui sont en partie nouveaux (1).

La cachette recueillie au village de Saint-Honoré, commune de Plogastel-Saint-Germain (Finistère), est loin d'avoir la même importance; cependant l'une des armes qui en fait partie a son intérêt; elle se rattache à la cachette de la Ruais par son ornementation toute spéciale. Formé de onze haches à douilles à anneau latéral et d'une hache à talon, le trésor était disposé en terre sur une pierre plate, à 40 centimètres sous la surface du sol.

Ne portant aucune trace d'usage, ces armes avaient, sans doute, été placées là par quelque colporteur des temps reculés auxquels elles nous reportent, chargé d'une pacotille trop pesante, avec l'intention de venir les reprendre lorsqu'il aurait écoulé les objets qu'il emportait avec lui. Pour une cause certainement indépendante de sa volonté, elles sont restées là où il les avait déposées, et, en extrayant des pierres, des carriers les ont rencontrées au commencement du mois de juin 1890.

La hache à talon est de grande dimension; elle mesure 0^m,194 de long et 0^m,05 de large au tranchant. Elle est à anneau latéral et a deux de ses faces ornées d'un demi-cône, très en relief, dont la base s'appuie sur le talon d'emmanchement (voir fig. 12).

Les haches à douille, au nombre de onze, toutes à anneau latéral, sont de trois types différents. Deux d'entre elles sont de grande dimension: 0^m,135 de long sur 0^m,034 de large. Près de la douille, qui est carrée, elles sont ornées, sur tout leur pourtour, de deux barres en relief. Sept ont 0^m,12 de long, mais, au contraire des précédentes, s'élargissent à partir de la douille jusqu'au tranchant, si bien qu'ayant 0^m,02 de large près de la douille, elles ont 0^m,03 au tranchant. Elles sont décorées sur toute leur longueur, aux quatre angles, d'un filet en relief, ainsi que sur tout le pourtour près du trou d'emmanchement. Enfin deux d'entre elles n'ont que 0^m,115 de long sur 0^m,03 de large au tranchant. L'une de celles-ci est très intéressante par son ornementation. Elle porte sur deux de ses faces, près du trou d'emmanchement, un cercle en

(1) Voir dans les mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, année 1888, le rapport fait par M. J. Lemoine sur cette trouvaille, résumé dans l'*Anthropologie*, 1890, p. 434.

relief de 0^m,009 de diamètre avec un point au centre et près du tranchant deux ornements semblables (fig. 13). Elle a malheureusement été un peu endommagée lors de sa trouvaille. Cette ornementation près du tranchant est fort rare. Nous ne connaissons en Bretagne, où les trouvailles de haches à douille sont si nombreuses, que deux cachettes qui l'aient fournie, celle-ci et celle de Plurien (Côtes-du-Nord), dont nous parlons plus haut. Dans cette dernière nous trouvons, en effet, deux haches à douille ornées au tranchant; l'une, de



Fig. 12.
Haches de bronze de Saint-Honoré (Finistère).

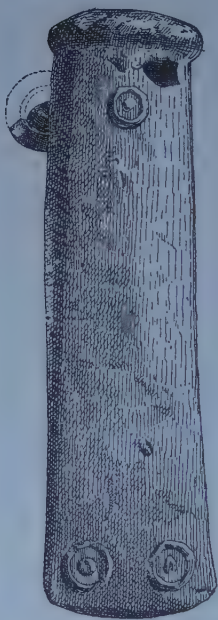


Fig. 13.

deux cercles concentriques avec un point au centre, le même ornement se répétant deux fois près de la douille; l'autre, de trois cercles concentriques, avec point au centre. Seulement pour ces deux haches, l'ornementation n'existe que sur une des faces.

Une cachette composée d'un grand nombre de haches à douille a également été recueillie dernièrement dans la commune de Carnoët (Finistère). Elles ont été acquises par M. le capitaine de frégate Le Pontois, qui

a bien voulu me les dessiner. Un certain nombre d'entre elles sont décorées d'ornements divers; mais aucune ne l'est au tranchant. Dans les douilles de quelques-unes étaient logées des bandelettes d'étain et de plomb.

LE GREC DU NORD-EST DE L'ASIE MINEURE

AU POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE (1)

PAR

ARISTOTE G. NÉOPHYTOS (2)

Les données craniométriques et anthropométriques que nous avons sur la race grecque de l'Asie Mineure sont très insuffisantes et ne permettent pas d'arriver à des conclusions formelles sur le type grec asiatique.

Parmi les anciens crânes que l'on connaît, il n'y en a que 38 appartenant à l'Asie Mineure et ceux-ci viennent en totalité de l'Ionie (22 de Troie, Virchow, et 16 de l'Ionie, Zaborowsky). Pour les autres pays de l'Asie Mineure, la science, autant que nous le sachions, ne possède pas un seul crâne. Ce n'est pas qu'on n'en exhume; au contraire, on nous a, maintes fois, parlé de squelettes et de tombeaux découverts, qui, d'après la description des objets trouvés et les autres signes, appartenaient sans aucun doute à la Grèce classique; mais d'un côté on ne prend aucun intérêt à ces trouvailles, d'un autre, la superstition et les préjugés religieux obligent à fermer aussitôt ces tombeaux et à ensevelir immédiatement les squelettes sans en rien dire à personne.

Parmi les crânes modernes, les 63 mesurés par Weisbach appartiennent exclusivement au nord-ouest de l'Asie Mineure, c'est-à-dire à la contrée qui, par sa position géographique, formant le passage naturel de l'Asie en Europe, a dû subir plus que tout autre pays l'influence d'une foule d'éléments étrangers.

Bref, les données céphalométriques et anthropométriques sur la race grecque aussi bien que sur les divers peuples de l'Asie Mineure sont trop insuffisantes ou nous font presque complètement défaut.

(1) Voir le fascicule précédent de ce recueil. *Anthropologie*, vol. I, 1890, page 679.

(2) Dédié à M. P.-M. Courdgi.

Aussi croyons-nous combler une lacune en nous adonnant à l'étude anthropologique des diverses races qui peuplent l'Asie Mineure et commencent par celle de la race grecque du district de Kérassunde. L'étude anthropologique des diverses races de l'Asie Mineure nous paraît d'autant plus importante que les résultats de cette étude comparée à celles faites sur les diverses races européennes auraient peut-être permis de tirer des conclusions très sérieuses sur la parenté de ces races avec les peuples européens et par conséquent de déterminer d'une manière exacte la direction des divers courants d'émigration.

Lorsqu'on s'est livré à des mensurations anthropologiques nombreuses, on comprend la difficulté de la tâche. Les demi-civilisés ne se laissent pas mesurer plus facilement que les sauvages. On persuade les derniers avec un colifichet quelconque, tandis que la répugnance des premiers est parfois insurmontable.

Nos mensurations portent principalement sur le vivant. On est tellement imprégné de superstitions et de préjugés dans ce pays qu'il est presque impossible d'avoir des crânes. Malgré nos efforts, nous n'avons pu pratiquer des mensurations que sur sept crânes modernes extraits de deux cimetières grecs. Par contre, nos mensurations sur le vivant portent sur 142 sujets adultes du sexe masculin et 20 femmes. Aussi nos conclusions se rapporteront-elles plutôt aux mensurations céphalométriques et ne ferons-nous qu'exposer brièvement les résultats des mensurations craniométriques.

I

Crânes grecs modernes. — Sur les sept crânes que nous avons mesurés, cinq appartenaient au sexe masculin. Il nous a été impossible de déterminer d'une manière exacte le sexe de deux autres; l'un était plutôt du sexe masculin, l'autre du sexe féminin. Quatre pouvaient avoir de 40 à 45 ans (la synostose avait commencé à l'obélion et sur la suture lambdoïde); les trois autres, de 30 à 35 ans.

Voici le tableau des moyennes obtenues sur ces sept crânes :

	Millimètres.
Diamètre antéro-postérieur maximum.	175,66
— transversal maximum.	148,33
— métopique de Welcker	173,3
— transversal de Welcker	142

	Millimètres.
Diamètre vertical ou basilo-bregmatique.	132,8
— frontal minimum.	98
— transverse stéphanique.	126
— occipital transverse maximum.	120,7
— longitudinal iniaque.	170
— vertical de l'orbite.	35,5
— horizontal —	41,5
Longueur du trou occipital.	32,7
Largeur — —	29
Intervalle orbitaire.	19,8
Ligne de Virchow (de la racine du nez au lambda)..	171
COURBES. — Médiante frontale sous-cérébrale	16,5
— frontale cérébrale.	112,2
— pariétale.	123,3
— occipitale sus-iniaque.	66
— — — cérébelleuse	49
Longueur du trou occipital.	33,3
Ligne naso-basilaire.	98
Circonférence antéro-postérieure totale	498,3
Circonférence transversale sus-auriculaire.	314
Circonférence horizontale.	518
FACE. — Longueur ophryo-alvéolaire	83,7
Diamètre bizygomatique.	136
Longueur squel. du nez	54
Largeur — —	23,8
ANGLES. — Facial de Jacquart.	81°
Auriculaire du triangle facial médian.	49°5
Occipital de Daubenton (positif).	+ 0°67
Occipital de Broca.	13°4
Basilaire de Broca.	17,5
INDICES. — Céphalique (brachycéphalie vraie) (1)	84,4
— de Welcker.	81,73
Vertical.	75,6
Frontal.	66,06
Stéphanique.	77,77
Orbitaire (mésosème).	85,5
Du trou occipital (mégasème).	88,7
Facial.	61,5
Nasal (leptorhinien).	44

En comparant les moyennes à celles obtenues par Weisbach et autres observateurs sur des crânes grecs modernes de l'Asie Mineure, nous constatons que nos indices vertical (75,6) et orbitaire (85,5) sont beaucoup plus faibles et l'indice facial (61,5) beaucoup plus grand que les moyennes obtenues (78,9 pour le premier; 87,1

(1) Nomenclature de Broca.

pour le second et 53,7 pour le dernier) par les autres observateurs.

La moyenne du diamètre longitudinal iniaque étant de 170 millimètres, la différence entre les régions cérébrale et cérébelleuse est de 5,66 millimètres. La moyenne de la circonférence horizontale postérieure étant 268 millimètres, le développement relatif du crâne postérieur comparé à la circonférence totale est 51,73 : 100. Quant aux rayons auriculaires, le maximum de six crânes (moyenne 127 millimètres) tombait sur le milieu de la suture sagittale, tandis que le maximum (119 millimètres) de l'autre crâne, dont le sexe nous a été impossible de déterminer exactement, tombait sur le milieu de l'os frontal.

Ayant passé en revue nos mensurations craniométriques, nous n'osons pas en tirer des conclusions générales, le nombre des crânes nous paraissant insuffisant. Nous passons par conséquent aux mensurations sur le vivant, qui nous permettront de déterminer avec exactitude les caractères anthropologiques de la race grecque du district de Kérassunde.

II

Nos mensurations sur le vivant se partagent en trois grandes séries d'hommes et une de femmes. La première série de 50 sujets mâles comprend des habitants de la ville de Kérassunde ; la seconde série de 50 sujets, faite à la station de Coulak-Kaïa (située à 46 kilomètres de la ville, dans l'intérieur), comprend des paysans grecs appartenant aux divers villages du district. Enfin les 42 dernières mensurations ont été faites en ville indistinctement sur des habitants de la ville et des paysans. La série de 20 femmes est faite en ville. En somme, les quatre séries comprennent 142 hommes âgés de 25 à 45 ans et 20 femmes âgées de 20 à 40 ans. Les trois séries d'hommes, prises à part, nous ont donné des résultats identiques.

Les mensurations des hauteurs et des projections fatiguent le sujet et demande beaucoup de temps et de patience et même un local spécial : aussi ne les avons-nous prises que sur les sujets de notre dernière série de 42 hommes seulement.

Indice céphalométrique. — Sur nos 142 têtes il est de 87,21. Voyant dès le commencement de nos mensurations la grande brachycéphalie sur le vivant, nous avons essayé de constater si elle n'était pas due à une cause spéciale ; et nous avons constaté que le muscle temporal était en général un peu plus développé qu'à l'ordinaire, ce qui peut-être contribuait avec l'épaisseur des cheveux à

augmenter le diamètre transversal. Cette observation nous a été en partie confirmée par la mensuration des sept crânes dont nous venons de parler. En effet, tandis que la différence entre le diamètre antéro-postérieur moyen du crâne (175,66) et celui de la tête (180 mill.) est de 5,04 millimètres, la différence entre le diamètre transversal moyen du crâne (148,33 mill.) et celui de la tête (157,6) est (9,27 mill.) environ du double. Cependant, sans vouloir en tirer des conclusions, — puisque la science n'est pas encore fixée sur la formule exacte de conversion de l'indice céphalométrique en indice céphalique, — nous nous bornons à attirer l'attention sur ce fait et nous établissons le tableau de la sériation de l'indice céphalométrique en groupant les indices suivant la nomenclature de Topinard(1):

SÉRIATION DE 142 TÊTES GREQUES D'APRÈS LEURS INDICES CÉPHALIQUES :

Indices.	142 têtes.	Division.	Brachycéphales.
80	2	Sous-brachycéphales = 39.	
81	1		
82	6		
83	3		
84	27		
85	20	Sus-brachycéphales = 64.	
86	16		
87	14		
88	12		
89	2		
90	17	Ultra-brachycéphales = 39.	
91	8		
92	6		
93	5		
94	1		
95	2		
TOTAL. 142			

Il en résulte que l'indice moyen (87,21) est sus-brachycéphale, tandis que le maximum de la sériation (0,19) est à 84 avec de nombreuses têtes aux degrés suivants. Un maximum secondaire (0,12) est observé à 90. Dans cette sériation la gradation est à remarquer. Commencant du degré 80, elle ne présente que 12 têtes jusqu'à 83 inclusivement; et tout d'un coup, à 84, nous observons le maximum de la sériation. Après ce chiffre le nombre des têtes diminue *graduellement* jusqu'à 89, lorsqu'à 90 on remarque un maximum secondaire, après quoi le nombre diminue de plus en plus et la sériation finit à 95.

(1) Voir *Éléments d'Anthropologie générale*, par le Dr P. TOPINARD (page 371), éd. E. Lecrosnier, Paris, 1885.

Les variations de l'indice céphalique sont dues plutôt à celles du diamètre transversal maximum oscillant de 152 à 169 millimètres qu'à celles du diamètre antéro-postérieur variant de 176 à 186 millimètres. Le maximum du premier (1/5) s'observait à 154 millimètres, celui du second (1/3) à 180 millimètres.

Voici le tableau des moyennes par sexe :

	HOMMES MILL.	FEMMES. MILL.
Diamètre antéro-postérieur maximum.	180,7	172
— transversal maximum.	157,6	148,2
— frontal minimum.	104,28	100
— bizygomatique.	143	135
Longueur ophryo-alvéolaire.	83	77
Longueur totale du visage.	178	166
Longueur maxima du nez.	51,91	46,5
Largeur — —	34,26	29,5
Saillie — —	23,70	23,25
Largeur biorbitaire.	102,23	
INDICES. — Céphalique du vivant.	87,21	86,1
Frontal.	66,16	67,48
Facial (très microsème).	58,04	57,37
Prosopique (1) ou du visage.	80,3	81,32
Nasal transverse.	66	63,44
Nasal antéro-postérieur.	69,17	78,81

Quoique le diamètre frontal minimum ne corresponde pas exactement au diamètre transversal maximum, cependant il le suit d'assez près; aussi les variations de l'indice frontal sont-elles comprises entre 63 et 69.

En comparant la longueur totale du visage à la longueur totale de la face (de l'ophryon au point mentonnier moyen = 130 mill.), nous trouvons que la hauteur moyenne du front est de 48 millimètres.

Par suite des caractères très importants que l'indice nasal transverse du vivant présente, nous croyons nécessaire d'établir la sériation aussi de cet indice :

SÉRIATION DE L'INDICE NASAL TRANSVERSE

Indices.	142 têtes.	Indices.	142 têtes.	Indices.	142 têtes.	Indices.	142 têtes.
50	2	58	2	66	8	74	2
51		59	6	67	5	75	9
52	1	60	5	68	6	76	
53	2	61	11	69	1	77	
54	1	62	12	70	5	78	
55	1	63	5	71	14	79	
56		64	18	72	1	80	3
57	3	65	12	73	5	81	2

(1) Nous croyons plus commode d'appeler cet indice de ce nom (du grec πρόσωπον = visage).

Il en résulte que la moyenne (66) de cet indice peut être classée à côté des 30 Français méridionaux de Collignon (1) (leptorhiniens). Le maximum principal de la sériation est à 64, avec un maximum secondaire à 71, bien qu'on remarque 5 indices aux degrés 80 et 81, mais c'est après une lacune de 4 degrés, ce qui pourrait faire penser que ces indices sont exceptionnels : aussi pourrait-on dire que la sériation vraie n'est comprise qu'entre 52 et 75.

En comparant les divers indices entre eux, nous remarquons que, quoique les indices céphalique, facial, prosopique et nasal, comparés à part, ne se correspondent pas d'une manière générale, cependant les moyennes de chaque groupe (sous-brachycéphale, sus-brachycéphale et ultra-brachycéphale) se suivent d'une manière assez exacte. Ainsi les sous-brachycéphales ont un indice facial moyen plus grand que les sus-brachycéphales et ceux-ci beaucoup plus que les ultra-brachycéphales et les différences se correspondent à peu près exactement dans les trois groupes. En général, les sus-brachycéphales sont plus brachyprosopes que les sous-brachycéphales et les ultra-brachycéphales le sont beaucoup plus que les deux premiers. L'indice du visage suit à peu près les mêmes courbes. Ici les différences sont environ de moitié plus petites. En général, les sous-brachycéphales ont le visage le plus long et les ultra-brachycéphales le plus court. Les sus-brachycéphales tiennent le milieu. L'indice nasal moyen de chaque groupe correspond assez régulièrement aux autres indices.

Courbes céphalométriques. — Quelque précaution que l'on prenne, l'épaisseur des chairs et surtout celle des cheveux tient une grande place dans la variation des courbes. Sous cette réserve, nous reproduisons les moyennes des chiffres obtenus sur les hommes :

	Mill.
Courbe inio-frontale.	348,9
Circonférence horizontale totale.	553,4
Courbe transversale.	357,6

Projections (42 sujets mâles).

	Mill.
Distance du trou auditif au plan postérieur : moyenne.	94,53
— — point alvéolaire supérieur.	202,53
— — — intersourcilier.	183,15

Anthropométrie (42 sujets mâles).

	Mét. Mill.
Taille moyenne (hauteur du vertex)	1 635

(1) In *Éléments d'Anthropologie générale* du Dr P. TOPINARD (page 303).

	Met. Mill.
Hauteur du conduit auditif	1 523
— de l'acromion	1 385
Le grand empan	197

La grande envergure (moy. 1^m,715) rapportée à la taille = 100 donne l'indice 103,62.

III

Caractères descriptifs. — Les résultats de nos observations sur la couleur des yeux et des cheveux déterminée d'après l'échelle chromatique insérée dans les Instructions générales de la Société d'Anthropologie de Paris (2^e édition, 1879) sont les suivants, en chiffres bruts :

NUMÉROS de l'échelle chromatique.	YEUX.	CHEVEUX.				TOTAL des yeux de chaque nuance et ton.
		BLONDS.	CHÂTAINS.	BRUNS.	NOIRS.	
14	Bleu clair.	4	2			6
3 + 13	Entre bleu et brun intermédiaires.	2	2			4
9	Vert clair.		12	5		17
3 + 8	Entre brun et vert intermédiaires.		2	4		6
18	Gris intermédiaire.			2	2	4
4	Brun clair.		5	2		7
3	Brun intermédiaire.		12	17	6	35
2	Brun foncé.		3	42	10	55
1	Brun très foncé.		1	3	4	8
Total des cheveux de chaque nuance. . .		6	39	75	22	142

Il en résulte que la couleur dominante des yeux est le brun foncé (0,387); viennent ensuite les yeux bruns intermédiaires (0,246) et le vert clair (0,119); le reste se partage entre le brun très foncé (0,056); le brun clair (0,049), le bleu clair, etc. Quant à la couleur des cheveux, plus de moitié (0,528) sont bruns; viennent ensuite les châains (0,274) et les noirs (0,154) et il n'y a que très peu de blonds (0,042). Il est à remarquer que tous les blonds sont sous-brachycéphales.

Les yeux brun foncé s'associent, pour les trois quarts, à des cheveux bruns et pour 0,18 à des cheveux noirs, tandis que les yeux bruns intermédiaires s'associent, pour la moitié environ, à des cheveux bruns et pour le tiers à des cheveux châains; les yeux verts pour les deux tiers environ à des cheveux châains et les yeux bleus pour les deux tiers à des cheveux blonds. Il faut noter que les

cheveux noirs ne sont pas d'un noir brillant, mais se rapprochent plutôt du n° 41 de l'échelle chromatique. Dans les yeux verts le grand cercle de l'iris est grisâtre, le cercle intermédiaire vert clair, tandis que le petit cercle est formé par des stries jaune-orange, qui donnent à la pupille l'aspect d'un disque noir rayonnant d'une expression particulière. Mais il ne faut pas oublier que les stries jaunes s'observent aussi toujours dans les yeux bruns de tout ton.

En général, les yeux sont assez grands, médiocrement enfoncés et les sourcils bien dessinés.

La couleur des yeux et des cheveux déterminée, d'autre part, sur 200 Grecs, d'après la méthode et avec les feuilles du docteur Topinard, nous ont donné les résultats suivants en proportions p. 100.

YEUX.		CHEVEUX.	
Foncés	0,950	Brun foncé	0,825
Intermédiaires. . . .	0,235	Intermédiaire	0,425
Bleus.	0,045	Blond	0,045
Clairs autres.	0,130	Roux	0,005

Il y aurait donc 17 p. 100 d'yeux clairs contre 59 p. 100 d'yeux foncés et 5 p. 100 de cheveux clairs contre 82 p. 100 de cheveux foncés.

La peau est en général blanche dans ses parties couvertes et brunit très vite sous l'influence du hâle et du grand air. Le système pileux est bien développé, mais il est digne de remarquer que la plupart des femmes grecques ont emprunté aux femmes turques l'habitude de pratiquer l'épilation des poils du pubis par le sulfure d'arsenic.

Notons en passant que les membres inférieurs, chez les Turcs surtout, forment en général deux arcs curvilignes divergeant vers les côtés. Cela provient apparemment de l'habitude qu'ils ont de s'asseoir, dès le plus bas âge, avec les jambes croisées. Cette conformation des membres inférieurs donne à la démarche des Turcs un caractère tout particulier, on pourrait dire ethnique.

Quant à la forme du nez, en première ligne viennent (0,598) les nez droits (1); ensuite et successivement les nez aquilins (0,183) et les nez abaissés ou sinueux (0,14). Il n'y a que très peu de nez busqués (0,042) et retroussés (0,035).

Il faut noter ici que la menstruation commence à paraître à

(1) Voir divers types in *Instr. gén. Soc. d'Anthropologie* et in *Éléments d'Anthropologie générale* du docteur P. TOPINARD.

l'âge de treize à quatorze ans ; la ménopause a lieu, en général, entre 40 et 45 ans (1).

D'après l'ensemble des mensurations et les caractères descriptifs, le type anthropologique des Grecs du district de Kérassunde peut être défini comme il suit : stature moyenne, membres assez bien développés, corpulence médiocre, tête assez volumineuse, brachycéphalie vrai, front peu large, bosses frontales et arcades sourcilières peu prononcées, visage ovale mais assez large, orthognathisme, leptorhinie, teint blanc brunissant facilement dans les parties nues, yeux bruns, plutôt grands, cheveux foncés, système pileux bien développé.

Conclusion. — D'après les données ci-dessus, nous pouvons conclure que dans la constitution de la population grecque du district de Kérassunde entrent au moins deux éléments principaux : l'un sous ou sus-brachycéphale leptorhinien, l'autre ultra-brachycéphale moins leptorhinien ou mésorhinien. Si nous admettons que les données que nous possédons sur les caractères anthropologiques de la race grecque de l'Ionie et de la Grèce sont suffisantes pour déterminer d'une manière exacte le type anthropologique grec, nous sommes forcément conduit à admettre que dans la constitution de la population grecque de cette contrée l'élément grec proprement dit n'entre que pour une moitié tout au plus, tandis que l'autre moitié, plus brachycéphale, serait d'origine étrangère. C'est probablement l'élément indigène ou sémitique (Assyriens, Chaldéens) (2) grécisé après l'époque macédonienne (322 av. J.-C.).

IV

Gigantisme. — Avant de finir, nous dirons un mot d'un cas de gigantisme. Un jeune Grec nommé Amanati Tinkitchoglou, né en 1864 de parents très pauvres dans le village Gouch-caïa (situé à 7 heures de Kérassunde dans l'intérieur), était, à l'âge de quatorze ans, déjà tellement développé au physique que les paysans, par superstition, craignaient de s'approcher de lui. Pendant sept ans cet orphelin erra dans les montagnes, seul, sans travail, sans ressources, se nourrissant d'herbes, de fruits et de maïs ; mais, malgré une vie pleine de privation et d'amertume, à vingt et un ans son corps

(1) Pour les autres caractères anthropologiques, voir notre étude : « Le district de Kérassunde au point de vue ethnologique et ethnographique », in *Anthropologie*, n° 6, 1890.

(2) Voir nos Mémoires sur l'histoire et l'ethnologie de cette contrée.

avait atteint des proportions telles qu'il effrayait la population. Un Grec de la ville ayant eu connaissance de son existence se rendit dans l'intérieur et l'amena en ville. Après l'avoir montré au public, moyennant une modique somme, il le conduisit en Russie dans le même but. Mais après un mois de voyage en Russie le géant succomba à la tuberculose le 17 janvier 1887, dans l'hôpital de Simphéropol, en Crimée. Son compagnon embauma son cadavre et l'apporta à Athènes où son squelette se trouve actuellement dans le Musée physiographique.

Nous regrettons beaucoup de ne pas avoir pu le mesurer nous-mêmes, et ceux qui l'ont fait n'avaient pas un but scientifique. Voici les mesures cependant telles qu'elles ont été publiées par les journaux d'Athènes (1) :

Taille, 2^m,33 ; grande envergure, 2^m,45 ; largeur de la poitrine, 0^m,57 ; largeur des épaules, 0^m,59 ; circonférence de la tête, 0^m,690 ; circonférence du cou, 0^m,46 ; du genou au sol, 0^m,70 ; longueur du médius, 0^m,16 ; sa circonférence, 0^m,105 ; longueur du pied, 0^m,41 ; poids du corps, 188 kilogr. En élevant la main, il atteignait une hauteur de 3^m,10. A Athènes, mesurée par M. le docteur Orstein, malgré la contraction cadavérique, sa taille atteignait 2^m,29.

(1) Ἀκρόπολις, 19 avril 1887. — Ἐφημερίς, 10 avril. — Νέα Ἐφημερίς, 11, 14, 26 et 27 avril 1887. — Brochure russe : Бюграфіѣ заннгашелнаго великана Аианаши Синредонобира Щинкироглу. Москба, шиногр. Д. Пилугинои.

CRANES MODERNES

DE MONTPELLIER

PAR

G. DE LAPOUGE

J'ai publié sous ce titre, dans la *Revue d'Anthropologie* (15 novembre 1889), les mensurations d'une série de 117 crânes montpelliérains représentant la population de cette ville aux xvii^e et xviii^e siècles. Ces crânes provenaient d'un cimetière commun, où les classes inférieures étaient sans doute l'élément prédominant. Des fouilles pratiquées dans un coin du cimetière de l'Hôpital Général à l'occasion de la construction de la Clinique d'ophtalmologie ont placé sous mes yeux de nombreux restes de la même époque, mais provenant de la classe supérieure. Le cimetière du couvent dont l'Hôpital Général occupe aujourd'hui les locaux, était, avant la Révolution, un lieu privilégié, où les concessions coûtaient fort cher et s'obtenaient avec difficulté. Les individus que j'ai pu examiner portaient des noms connus dans l'histoire locale et représentaient la descendance directe des classes dirigeantes à l'époque glorieuse et difficile de l'autonomie communale.

Écrasés sous de lourdes pierres tombales, et d'une ossature plus délicate que les plébéiens, les patriciens « dou Clapas » ont fortement souffert de l'action du temps. Dans l'espace limité ouvert à mes recherches, j'ai pu examiner cependant une trentaine d'individus assez bien conservés pour permettre des observations utiles, et j'ai été frappé de deux faits tellement importants que je n'hésite pas à consacrer un mémoire spécial à cette petite série.

1° Dans le lot tout entier, un seul crâne était brachycéphale. Il appartient à un individu du type trapézoïdal, décrit sous le n° 4 dans le mémoire précité. Le sujet est pathologique, visiblement déformé par une hydrocéphalie modérée qui relève l'indice céphalique jusqu'à 85,94, en chiffres rond 86. Ce degré de brachycéphalie n'a rien d'exagéré, et par son type le sujet aurait eu un crâne

sous-brachycéphale, indépendamment de la maladie. Les deux crânes les plus courts parmi les normaux ont l'un et l'autre 78,85. Tout le reste est compris entre ce chiffre et celui de 63. Toutefois l'indice n'a pu être mesuré que sur 19 crânes ; le reste, une douzaine environ, tous franchement dolichocéphales, était au séchage dans le chantier quand une main mystérieuse les a fait disparaître.

2° La platycnémie est tellement fréquente et caractérisée que le lot ne se distingue en rien, à ce point de vue, d'un lot préhistorique des cavernes ou d'un lot de Kabyles contemporains, et qu'il tranche fortement avec les pièces provenant du quai de Verdanson, où cette forme est plus rare.

Le second fait est le moins important, mais il n'est pas à négliger. On regarde encore d'une manière générale la platycnémie comme une caractéristique des populations préhistoriques, et comme une forme rare en soi. Il en est ainsi, je le crois, dans le Nord et la région moyenne de la France, mais dans le Midi la platycnémie plus ou moins accusée n'est guère plus rare aujourd'hui qu'à l'époque néolithique. Elle est souvent plus fréquente que la conformation dite normale dans les cimetières languedociens actuels. A la Faculté de Médecine de Montpellier, les garçons d'anatomie ont continuellement sur une certaine terrasse un étalage considérable d'os longs à la disposition des amateurs. Il ne m'est jamais arrivé de passer les tibias en revue sans y trouver une forte proportion de platycnémiques, et cependant la population du pays n'étant pas seule à fournir notre amphithéâtre, on pourrait s'attendre à en rencontrer assez peu. Il faut en conclure que dans nos régions la platycnémie se maintient par hérédité, et que là où elle diminue c'est par l'effet du croisement avec les brachycéphales et les dolichocéphales blonds.

M. Manouvrier et d'autres anthropologistes expliquent la platycnémie d'une manière mécanique par la traction fréquemment répétée de certains muscles sur les supports osseux. Le caractère a pu s'établir et s'affermir ainsi, mais il se conserve sans cette condition. Les deux lots de tibias les plus platycnémique de ma collection sont ceux de la nécropole préhistorique de Castelnaud et ceux d'une tribu berbère qui ne descend guère de cheval. L'explication de M. Manouvrier est excellente pour les premiers, inadmissible pour les seconds. Les patriciens du cimetière de l'Hôpital Général, chanoines, consuls et grandes dames sont platycnémiques en grande majorité. Dans la série du Verdanson, la platycnémie n'est pas rare, mais elle est toutefois l'exception. Il est vraisemblable cependant que les

pauvres diables de la fosse commune, travailleurs de terre ou même ouvriers urbains, marchaient et faisaient fonctionner les muscles de leurs membres inférieurs. J'ai trouvé une platycnémie accusée chez un pied bot, chez des courtisanes mortes à l'hôpital après avoir vécu depuis leur première jeunesse dans l'oisiveté, chez des incurables élevés à l'hospice. Elle est à peu près aussi accusée sur les tibias d'enfants de cinq à dix ans que sur ceux des adultes dans les cimetières actuels. Quant au présent, il faut donc y voir un caractère ethnique, et réserver l'explication de M. Manouvrier pour le passé.

La fréquence extrême de la platycnémie à l'Hôpital Général est donc un simple phénomène corrélatif à l'absence des brachycéphales. Celle-ci est un fait d'un tout autre intérêt au point de vue de l'anthropologie et encore plus de la science sociale. La petite série de l'Hôpital Général n'a pas le poids de la grande série du Verdanson, mais personne ne s'aviserait cependant de soutenir que l'absence de brachycéphales, à un sujet près, dans un lot d'une trentaine d'individus est un jeu du hasard. Nous saisissons d'ailleurs d'une manière évidente le phénomène de la stratification sociale en comparant la sériation des indices céphaliques sur les 19 sujets subsistants de l'Hôpital Général à celle des 117 sujets du Verdanson. Le tableau ci-dessous comprend une troisième sériation, celle des deux lots réunis.

INDICES.	VERDANSON.	HOP. GÉN.	SÉR. RÉUNIES.	INDICES.	VERDANSON.	HOP. GÉN.	SÉR. RÉUNIES.
63	1	1	2	81	10		10
64				82	6		6
65				83	9		9
66	1		1	84	1		1
67				85	4	1	5
68	1		1	86	3		3
69		1	1	87	3		3
70	1	2	3	88			
71	2	2	4	89	1		1
72	4		4	90			
73	11	1	12	91			
74	5	2	7	92			
75	10		10	93			
76	6	4	10	94	1		1
77	11	3	14				
78	11	2	13				
79	4		4		117	19	136
80	11		11				

Si l'on tient compte de l'inégalité numérique des séries, qui sont l'une à l'autre comme 6 est à 1, ce tableau est d'une éloquence saisissante. On peut le résumer d'une manière plus énergique :

		SÉRIE PLÉBÉIENNE.	SÉRIE PATRICIENNE.	SÉRIES RÉUNIES.
Ultra-dolichocéphales,	60-64	1 0,8 0/0	1 5,2 0/0	2 1,4 0/0
Dolichocéphales,	65-69	2 1,7 0/0	1 5,2 0/0	3 2,1 0/0
Sous-dolichocéphales,	70-74	23 19,5 0/0	7 36,4 0/0	30 21,0 0/0
Mésaticéphales,	75-79	42 35,7 0/0	9 46,8 0/0	51 35,7 0/0
Sous-brachycéphales,	80-84	36 30,6 0/0	0 0,0 0/0	36 25,2 0/0
Brachycéphales,	85-89	11 9,3 0/0	1 5,2 0/0	12 8,4 0/0
Ultra-brachycéphales,	90-94	1 0,8 0/0	0 0,0 0/0	1 0,7 0/0

La grande série du Verdanson ne fournit qu'autant d'ultra-dolichocéphales, que le double de dolichocéphales, le triple de sous-dolichocéphales, le quadruple de mésaticéphales. Au delà, il n'y a plus de comparaison rationnelle possible, on ne peut pas dire que la grande série fournit 36 fois plus de sous-brachycéphales, l'autre n'en comprenant pas un seul et s'arrêtant brusquement à 78, c'est-à-dire à la moyenne même de la série du Verdanson. Il est évident que la composition anthropologique de la population montpelliéraine était profondément différente suivant les classes, et que la classe supérieure avait pour caractéristique l'abondance de certains éléments ethniques très dolichocéphales, autant que l'absence des divers types brachycéphales.

Le résultat brutal de cette inégalité, c'est que l'indice céphalique des crânes du cimetière commun est 78,31, celui des crânes des sépultures privilégiées 74,70. Ce dernier est franchement dolichocéphales d'après la terminologie courante, sous-dolichocéphale d'après celle de M. Topinard, dans tous les cas de beaucoup inférieur à celui de toute série française déjà publiée, inférieur à celui de toute série du continent européen que je connaisse.

Pour en finir avec la comparaison numérique, voici les indices comparés des deux séries, et de celle que fournit leur réunion. Ces indices sont calculés sur les sommes des mesures, pour éviter la perte de décimales. Ce sont les indices moyens et non les moyennes des indices ou les indices des moyennes.

	VERDANSON.	HOP. GÉN.	SÉRIES RÉUNIES
Indice céphalique.. . .	78,31	74,70	77,77
Indice vertical.	72,69	69,47	72,26
Indice transversal. . . .	92,82	91,42	92,62
Indice nasal.	48,24	47,60	48,15
Indice orbitaire	89,28	90,76	89,49

L'indice céphalique est pris sur 19 crânes, y compris l'hydrocéphale, les autres indices sur 14 crânes seulement. La série totale comprend ainsi pour l'indice céphalique 136 sujets, pour l'indice vertical 106, pour l'indice transversal 104, pour l'indice nasal 102, pour l'indice orbitaire 100. Elle doit représenter à peu près la composition réelle de la population du temps.

Dans la série de l'Hôpital Général, l'indice vertical s'abaisse d'une manière insolite. De même le transversal. Sur les 14 crânes il y a deux cas isolés à 85 et 86, la série continue ne commençant qu'à 89. Ces deux cas abaissent sensiblement la moyenne. Il n'en est pas moins vrai que d'une manière absolue les crânes de l'Hôpital Général perdent en hauteur ce qu'ils gagnent par le développement antéro-postérieur des lobes antérieurs du cerveau. L'indice nasal s'associe au mouvement, il devient leptorhinien à 47,6 au lieu d'être mésorhinien. L'indice orbitaire monte à 90,76. Il n'y a cependant pas de bords mousses comme dans la série du Verdanson, mais il n'y a pas de conclusions à tirer, car la série de l'Hôpital Général comprend plusieurs vieillards. Dans l'une et l'autre série l'élément masculin est en majorité, dans des proportions à peu près les mêmes : les crânes féminins se conservent moins.

Il reste à déterminer la cause d'une telle différence entre la série patricienne et la série plébéienne ou plutôt commune. Faut-il y voir un résultat de la sélection sociale, celui d'une superposition de vainqueurs et de vaincus ou les deux à la fois? C'est une question à décider d'après l'histoire du pays et la morphologie des crânes.

Il règne dans toute la série une certaine uniformité de facies qui rend la description facile. La *norma verticalis* est franchement ovoïde, l'aspect subpentagonal ne se dessine que chez quelques individus dont les bosses pariétales sont un peu moins basses et moins effacées. Les arcades zygomatiques sont visibles. La bosse occipitale est placée bas, et médiocrement saillante. Le dessous de l'occipital est aplati ou très aplati. La *norma lateralis* est celle du dolichocéphale blond, mais le vertex est déprimé sur une plus ou moins grande longueur chez la plupart des individus. La glabelle est assez forte. La face est haute, large, saillante et se rapproche du type dolichocéphale blond.

Selon toute probabilité, nous sommes en présence d'un métissage où l'élément arien domine. Sa présence s'accuse bien dans la face. Dans le crâne, la base et le vertex, par leur tendance au parallélisme, indiquent un croisement avec un type analogue à celui de

l'Olmo, ou plutôt avec le type de l'Olmo lui-même que j'ai trouvé très pur dans des sépultures aristocratiques du xvi^e siècle aux environs de Montpellier, et jusque dans la série du Verdanson. Le défaut de hauteur verticale exclut en effet l'hypothèse d'un croisement avec un autre type à frontal vertical et pariétaux horizontaux qui abonde en Afrique, en Espagne et n'est pas rare en Languedoc. La face, les orbites surtout, excluent aussi l'intervention du type de Cro-Magnon. Quant aux autres types connus sous le nom de méditerranéens, il n'est pas possible d'apprécier leur présence en leur absence dans ce métissage complexe, mais la platycnémie du tibia, la perforation de plusieurs humérus sont des présomptions qui permettraient de se prononcer pour l'affirmative si le type de l'Olmo n'était pas platycnémique, et c'est un point encore ignoré. La longueur des os, d'autre part, suppose une haute taille.

Le type celto-slave de Broca ne paraît pas avoir contribué d'une manière reconnaissable à la formation de ce métissage. Des divers types décrits dans mon mémoire sur la série du Verdanson, je ne trouve rien qui rappelle le premier et le second, sauf peut-être le frontal trop incliné d'un seul individu. Le quatrième est représenté par l'hydrocéphale déjà décrit. Il n'y aurait d'analogies qu'avec le troisième et le cinquième, mais ce sont des groupes complexes que je n'ai pas osé décomposer autrefois et dont j'ai dégagé depuis par comparaison avec des séries plus pures divers types très nets, en particulier celui de l'Olmo et le type ultra-dolichocéphale encore innommé dont il me reste à dire un mot.

Dans la série de l'Hôpital Général, les individus mésaticéphales ont le vertex moins aplati, plus voisin de celui de l'Aryen, les individus sous-dolichocéphales l'ont aplati comme le type de l'Olmo, franchement sous-dolichocéphale. Chez les individus dolichocéphales se dessine une analogie appréciable avec le type ultra-dolichocéphale et hypsisténocéphale qui se réalise enfin dans le sujet à indice 63,26.

Ce sujet n'est peut-être pas la réalisation la plus parfaite du type qui reste à mes yeux représenté dans sa quintessence par le crâne n° 61 de la série du Verdanson, mais il en approche beaucoup. L'indice céphalique est le même, la hauteur est un peu moins excessive, et la base du crâne étant fracturée ne permet de l'apprécier qu'au juger. Tandis que le prototype affecte rigoureusement les formes craniennes anguleuses du célèbre Papoua Maori de Huxley, les angles s'arrondissent un peu dans le sujet de l'Hôpital Général. Celui-ci ressemble de très près à un crâne ultra-dolichocé-

phale à 64, provenant du Verdanson et qui n'a pas été publié dans la grande série, parce qu'il a été égaré avec plusieurs autres pièces provisoirement déposées au laboratoire d'anatomie de la Faculté de Médecine. Cet adoucissement des angles existe chez divers crânes du même type qui sont passés depuis dans mes mains, et je l'attribue au croisement. Chez le sujet de l'Hôpital Général, ce caractère est le lien qui le rattache au reste de la série.

Ces données morphologiques permettent de supposer que les formes craniennes de notre série patricienne sont dues au croisement d'immigrants aryens avec les autochtones les plus caractérisés de la plaine languedocienne, et les os longs fournissent les mêmes indications. L'histoire locale permet d'affirmer que la présence du produit de ce croisement au haut de l'échelle sociale n'est pas l'effet d'une conquête, mais d'une sélection. L'élément arien en cause est probablement goth, mais la puissance des Goths ayant été détruite en Languedoc par celle des Berbères musulmans qui a duré plusieurs siècles, il y a longtemps que le brassage des éléments ethniques était fait quand a commencé l'existence du municipe montpellierain. C'est par la supériorité intrinsèque des individus que le type étudié dans ce travail s'est dégagé peu à peu de la masse, qu'il s'est fixé, et qu'il a constitué l'aristocratie locale par un procédé semblable à celui dont nous trouvons la trace dans l'histoire des républiques italiennes du moyen âge. A ce titre, notre petite série présente un bien grand intérêt.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

POHLIG (Dr Hans). *Dentition und Kranologie des Elephas antiquus, Falc. mit Beiträgen über Elephas primigenius Blum. und Elephas meridionalis Nesti (Nova acta der Ksl. Leop. Carol. Deutschen Akademie der Naturforscher, Band LIII, n°1), 262 p., 10 pl.*

J'avais d'abord conçu le projet d'analyser, dans cette revue, tous les travaux de géologie ou de paléontologie pouvant intéresser les préhistoriens. Par suite de l'abondance des matières et du peu de place dont je dispose, par suite aussi de la difficulté de cette tâche, je dois me résoudre à ne parler que des travaux les plus importants et, ne pouvant leur présenter des analyses complètes et détaillées, je devrai me contenter souvent d'appeler simplement sur ces travaux l'attention des lecteurs.

L'ouvrage du docteur Pohlig, en particulier, mériterait une étude soignée. L'auteur se livre à la description des ossements de l'*Elephas antiquus* et à la revision des divers débris d'éléphants qui ont été trouvés sur le sol allemand. Il en résulte des comparaisons instructives. On trouvera (p. 163) un tableau comparatif des caractères des molaires de l'*Elephas meridionalis*, de l'*Elephas antiquus*, de l'*Elephas primigenius*. Les préhistoriens pourront le consulter avec fruit avant de lancer dans la circulation des attributions spécifiques qui, lorsqu'elles sont mal faites, embarrassent singulièrement les personnes voulant se livrer à un travail synthétique. Or les trois espèces précitées passent précisément pour établir de bons niveaux, en France tout au moins; d'après M. Pohlig lui-même, le mammoth se trouve très souvent mélangé en Allemagne avec l'*Elephas antiquus* et une espèce nouvelle, *Elephas Trogontherii*. Beaucoup de croquis et de belles planches illustrent le texte qui se termine par un essai phylogénétique des proboscidiens fossiles et vivants. Pour ce qui concerne les éléphants, nous voyons que M. Pohlig les divise en trois groupes. Le premier comprend l'*Elephas planifrons*, l'*Elephas namadicus*, l'*Elephas indicus*; c'est le groupe indo-malo-japonais. Le deuxième, ou groupe africain, rapproche *Elephas africanus*, *Elephas priscus*, *Elephas Falconeri*, *Elephas antiquus*, *Elephas*

Melitæ. Le troisième groupe commence par *Elephas meridionalis*, d'où se détache le quatrième ou groupe boréal (Nord de l'Europe et de l'Amérique), avec les espèces suivantes : *Elephas Columbi*? *Elephas Trogontherii*, *Elephas Americæ*, *Elephas primigenius*. *Elephas Leith-Adamsi*. L'*Elephas Trogontherii*, qui se trouve dans les graviers interglaciaires de Rixdorf, serait intermédiaire entre le *meridionalis* et le *primigenius*. Même après ce beau travail, la spécification des éléphants fossiles, d'après des débris incomplets, reste fort difficile. L'auteur ne paraît pas avoir eu connaissance des riches documents que possède le Muséum de Paris.

M. BOULE.

POHLIG. Ueber *Elephas Trogontherii* und *Rhinoceros Merckii* von Rixdorf bei Berlin (*Zeitsch. der Deutschen Geologischen Gesellschaft*, t. XXXIX).

On sait que les sables de Rixdorf, près de Berlin, sont intercalés entre deux épaisses couches morainiques. Ces sables renferment une faune intéressante et depuis longtemps le professeur Dames y avait signalé *Rhinoceros Merckii*, *Elephas antiquus*, etc.

M. Pohlig, comme nous venons de le voir, pense que l'éléphant de Rixdorf n'est pas l'Éléphant antique, mais bien une variété du *primigenius* à laquelle il donne le nom d'*Elephas Trogontherii*; de sorte que, d'après ce paléontologiste, l'*Elephas antiquus* n'aurait aucune parenté avec le mammoth, contrairement à ce que l'on affirme souvent en France en faisant de la première de ces espèces un intermédiaire entre la dernière et l'*Elephas meridionalis*. Cette note est accompagnée d'une classification paléontologique des dépôts de l'Allemagne du Nord, bien faite pour plonger dans la plus grande perplexité les préhistoriens français qui se reposent sur leurs propres classifications. Voici ce tableau résumé :

Quaternaire supérieur (lœss, diluvium des cavernes). C'est l'étage du mammoth.

Quaternaire moyen. Se divise en deux parties. La partie supérieure (travertins de Thuringe) est caractérisée par l'abondance de l'*Elephas antiquus*, du *Rhinoceros Merckii*, la rareté du mammoth.

La partie inférieure (Rixdorf) est l'étage de l'*Elephas Trogontherii* avec *Hippopotamus*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Elephas antiquus*, *Elephas primigenius* très commun.

Quaternaire inférieur. Correspond aux plus anciennes périodes glaciaires et aux plus anciens terrains de transport.

M. B.

NIKITIN (S.). Bibliothèque géologique de la Russie. 1886, 1887, 1888 et 1889 (Suppléments aux *Bulletins du Comité géologique de la Russie*).

Sous le titre ci-dessus, M. Nikitin, directeur du Comité géologique de la Russie, fait paraître une bibliographie annuelle des travaux géolo-

giques concernant ce pays. Cette bibliographie d'ouvrages généralement écrits en langue russe est accompagnée de résumés en français, rapportant les principaux faits observés et donnant les conclusions des auteurs. Les savants français ne peuvent qu'être reconnaissants envers M. Nikitin pour cette marque d'estime et de sympathie.

Je vais extraire des quatre fascicules déjà parus quelques renseignements sur la géologie et la paléontologie quaternaires. Dans presque toutes les descriptions régionales du Comité géologique russe, il est question des terrains quaternaires. Je ne ferai mention que des découvertes présentant un intérêt particulier. On trouvera dans le travail de M. Nikitin toutes les indications bibliographiques désirables.

Premier fascicule (paru en 1886 et résumant les travaux de 1885). — NIKITIN a publié des recherches préliminaires sur les limites de l'extension des blocs erratiques du glacier scandinave en Russie. L'Oural central et méridional n'ont probablement jamais eu de glaciers. — F. SCHMIDT a trouvé dans le gouvernement de Saint-Petersbourg des indices des deux périodes glaciaires dont les dépôts sont séparés par des formations stratifiées. — STUCKENBERG voit, dans des argiles à *Cardium edule* de la partie Nord du gouvernement de Samara, la preuve que la limite Nord de la Caspienne quaternaire coïncidait à peu près avec la limite Nord de ce gouvernement. — BUNGE a trouvé dans le delta de la Léna des parties du squelette, de la peau, de la chair et d'autres parties molles de mammoth. Les fouilles ont traversé les alluvions du delta, composées de sables, de limon, des troncs d'arbres et d'autres restes de végétaux. — FÉOFILAKTOV aurait découvert à Gloubotchitza (près de Kiew) des silex taillés et des ossements humains mélangés avec des restes de mammoth. M. Nikitin pense que le travail de l'auteur n'apporte pas de preuves suffisantes en faveur de la contemporanéité. — GREWINGK décrit les silex taillés trouvés jusqu'à présent dans les pays baltiques. Il conclut : 1° Ces instruments n'ont jamais été trouvés dans les alluvions anciennes, mais seulement dans les dépôts modernes. 2° On se servait indubitablement dans ce pays des silex taillés en même temps que des outils de fer, même pendant les premiers siècles après J.-C. — POLJAKOV, étudiant l'âge de la pierre dans les différentes parties de la Russie centrale, déclare que cette époque est contemporaine du mammoth et de la formation des terrasses des vallées russes. Dans le Nord-Ouest, au contraire, les silex taillés sont plus récents; il en est qui appartiennent à la période historique.

Deuxième fascicule (1887). — KRASNOPOLSKY, ayant exploré le versant occidental de l'Oural, n'a pu y découvrir les traces d'une ancienne glaciation. — NIKITIN a fait une étude comparée des dépôts post-tertiaires de l'Allemagne et de la Russie, et a constaté l'identité de ces dépôts. Il applique à la Russie la théorie de deux périodes glaciaires et d'une période interglaciaire et décrit divers types des formations correspondantes. — Les

alluvions anciennes de la rivière Nijnya-Tonngouska ont fourni à M. CZERSKY des ossements de *Cervus tarandus*, *Cervus alces*, *Cervus Canadensis*, var. *Asiaticus*, *Bos priscus*, *Bos primigenius*, *Equus caballus*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Elephas primigenius*. L'auteur a également trouvé quelques silex taillés, dont les plus intéressants sont en néphrite. — HOLM, étudiant la géologie de l'Estlande, consacre la plus grande partie de son travail aux dépôts post-tertiaires. L'auteur distingue : 1° la période d'avancement du glacier du Nord qui n'a laissé aucunes traces ; 2° la période de fonctionnement du glacier (formation des moraines) ; 3° la période de retrait (moraines profondes et terminales, formation des cœsars, sables superficiels avec restes de mammoth et argiles stratifiées dans les dépressions) ; 4° la période de dégagement de l'Estlande (dépôts lacustres et argiles marines à flore et faune arctiques) ; 5° la période des dépôts post-glaciaires. — POHLIG, après avoir examiné la collection d'ossements d'éléphants fossiles au musée de Tiflis, déclare que la plupart des os des deux versants de la chaîne du Caucase appartiennent à l'*Elephas primigenius*. Seuls les ossements trouvés sur les rives de Koubane peuvent être rapportés à l'*Elephas meridionalis*. — D'après MICHAELIS, l'Altaï a eu un beau développement d'anciens glaciers. Les dépôts à blocs erratiques recouvrent d'immenses espaces.

Troisième fascicule (1888). — FEDOROV signale pour la première fois au pied du versant oriental de l'Oural, entre les parallèles 62° et 63°, de puissants dépôts à blocs erratiques qu'il envisage comme des dépôts glaciaires. La moraine terminale se dirige vers le N.-N.-O. — ANOUTSCHINE décrit les parties du squelette de l'ours des cavernes trouvées dans une grotte du district de Scharopane, gouvernement de Koutaïsse. Parmi les os d'animaux ayant servi à la nourriture de l'ours des cavernes, l'auteur cite du cerf, du renard et des débris de mâchoire humaine.

Quatrième fascicule (1889). — Dans sa description géologique du gouvernement de Poltawa, GOUROV dit que les vallées de la Russie méridionale ont été creusées avant l'époque glaciaire. Il étudie les dépôts quaternaires en les comparant à ceux de l'Allemagne et des autres contrées russes. Il distingue les dépôts d'eau douce préglaciaires, les dépôts de deux glaciations avec les formations interglaciaires (le lœss interglaciaire?) et enfin les lœss, les sables et argiles post-glaciaires. L'auteur considère comme douteuse l'existence de deux périodes glaciaires anciennes. — SINTZOV signale dans le sud-ouest de la Bessarabie des dépôts pliocène supérieur à *Mastodon arvernensis*, *Mastodon Borsoni* et d'autres dépôts de même âge que les premiers (?) à *Rhinoceros Merckii* et *Elephas antiquus*. — CZERSKY traite des formations post-tertiaires de la Sibérie ; il démontre que la glaciation ancienne a été relativement peu étendue en Sibérie et attire l'attention sur le développement, dans les vallées de montagnes, de dépôts de cailloux roulés, de sables et de lœss. L'auteur distingue le lœss inférieur des vallées et le lœss supérieur, déposé même sur les

seuils de partage qui n'ont pas plus de 770 mètres d'altitude. — Le même explorateur, dans un autre travail, signale, dans les mêmes régions, des dépôts d'eau douce à *Cyrena fluminalis*. — JACZEWSKY, rendant compte des recherches d'une expédition géologique à Saïan, décrit les glaciers actuels de la région. Les glaciers anciens descendaient jusqu'à 1500 mètres d'altitude sur le versant septentrional et jusqu'à 1700 mètres sur le versant méridional. — SIEMIRADZKI, traitant des dépôts diluviens de la plaine de Pologne et de Lithuanie, les classe de la manière suivante : 1° argile schisteuse d'un gris bleuâtre alternant avec des sables stratifiés ; 2° sable inférieur et galets glaciaires ; 3° argile inférieure à blocs erratiques ; 4° sables schisteux et galets de l'époque interglaciaire ; 5° argile supérieure à blocs erratiques. Il trace les limites de la seconde glaciation aux pieds des montagnes de Sandomir, de Kielce et du plateau Lublin-Wolynie. — CZERSKY a étudié la faune d'une caverne située dans la Sibérie orientale, à 60 kilomètres, vers le sud de la ville de Nijny-Oudinsk. Il faut signaler un morceau de peau de *Rhinoceros tichorhinus*, conservé grâce à la basse température de la caverne. L'ensemble de la faune démontre, selon l'auteur, que la contrée a passé par trois phases successives : la phase glaciaire, la phase des steppes et la phase des forêts. — A. PAULOW définit les principaux types de formations quaternaires et propose quelques changements dans la nomenclature. — SIEMIRADZKI reconnaît en Pologne, en Lithuanie et dans la bande montueuse de Sandomir-Wolynie, les traces de deux périodes glaciaires. Le retrait des glaces et l'abaissement de la Baltique auraient eu pour effet de changer la direction des cours d'eau et de les obliger à faire un détour vers le Nord.

M. BOULE.

JAMES GEIKIE. Address to the geological section of the British Association
(Newcastle-upon-Tyne, 1889).

Dans ce discours présidentiel, M. Geikie a donné un aperçu des résultats obtenus pendant ces dernières années, dans l'étude de l'époque glaciaire. Ce résumé mériterait les honneurs d'une traduction intégrale. C'est à regret que je me contente d'en donner une analyse sommaire. M. Geikie commence par railler spirituellement les géologues qui sont extrêmement conservateurs... de leurs idées et fait voir combien les vues nouvelles sont difficilement acceptées, en particulier celles qui ont trait aux phénomènes glaciaires anciens.

M. Geikie montre, par exemple, combien la théorie des grands glaciers terrestres énoncée pour le nord de l'Europe en 1875 par Torell a eu de la peine à remplacer la théorie de Lyell sur la mer du drift et sur le transport par les glaces flottantes. Aujourd'hui, non seulement l'hypothèse des glaciers continentaux est admise (pour une foule de raisons parfaitement

résumées par l'auteur), mais encore les travaux de délimitation de ces anciens glaciers sont fort avancés et on peut en dresser la carte avec certitude. Les argiles à blocs enfermées dans un demi-cercle, dont le centre est en Scandinavie et la circonférence en Russie, en Allemagne et en Hollande, ne sont pas autre chose que les moraines de fond de la grande nappe de glace. Ces terrains erratiques alternent, en beaucoup de points, avec des dépôts interglaciaires dont les uns sont marins, d'autres d'eau douce, d'autres encore d'origine terrestre. Pendant les temps interglaciaires, la mer qui recouvrait une grande partie de l'Allemagne était la continuation de la mer du Nord, comme le prouvent la nature de la faune et la distribution géographique des dépôts marins. Les géologues allemands groupent tous les dépôts interglaciaires et les font correspondre à une même époque interglaciaire. M. Geikie pense que ce n'est là qu'une vue provisoire, puisque, sur plusieurs points, on a reconnu trois terrains erratiques superposés avec des caractères différents sur de grandes étendues. Toujours est-il que les fossiles des couches interglaciaires accusent nettement une faune et une flore tempérées, dont la présence ne peut s'expliquer par des oscillations purement locales de la grande nappe glaciaire.

M. Geikie examine ensuite les progrès accomplis dans la géologie quaternaire des chaînes de montagnes et en particulier de la chaîne des Alpes. Ici, il n'est plus question de nier la théorie glaciaire. Les efforts ont porté, dans ces dernières années, sur l'analyse et la succession des phénomènes. Les travaux de Penck, Blaas, Böhm et Brückner paraissent démontrer que les matériaux morainiques proviennent surtout des roches qui constituaient les lits des glaciers et non pas des moraines de surface. Celles-ci devaient être réduites à très peu de chose, à cause de l'épaisseur considérable des glaces. Cette opinion est contraire à celle du professeur Heim qui refuse aux glaciers une grande puissance d'érosion.

Les faits en faveur de la périodicité de l'époque glaciaire dans les Alpes deviennent de plus en plus nombreux. Les dépôts interglaciaires sont représentés par des formations alluviales, argiles, sables, conglomérats, brèches et lignites, Penck, Böhm et Brückner trouvent des preuves de trois périodes glaciaires dans les Alpes. Et ces preuves sont constituées par des faits ne pouvant s'expliquer par des oscillations temporaires. D'après ces géologues, pendant les périodes interglaciaires, les champs de névés n'étaient probablement pas plus étendus que de nos jours. D'après Penck et Brückner, le lèss des Alpes autrichiennes et bavaraises serait une formation interglaciaire. M. Geikie pense, avec raison, je crois, que le lèss ne constitue pas un horizon unique. Il dit que dans le nord de l'Allemagne les travaux de Wahnscaffe ont montré que le lèss était postérieur à tous les terrains glaciaires. Schumacher et Andreæ trouvent, dans la vallée du Rhin, deux niveaux de lèss bien distincts par la position stratigraphique et par les fossiles.

A propos de l'origine du lœss, encore si controversée, M. Geikie cite les diverses théories que l'on a émises (origine glaciaire, subaérienne, de ruissellement, etc.). L'opinion de l'auteur, basée sur des observations personnelles, est très éclectique. Le lœss a généralement une origine aqueuse. Mais il présente parfois des caractères qui font opposition à cette origine. Dans le premier cas, il peut provenir des cours d'eau sortant des glaciers. Ailleurs on peut le considérer, à la suite de Wahn-schaffe, comme un produit de remaniement, de lévigation de l'argile à blocs d'origine glaciaire; peut-être même faut-il faire intervenir dans certains cas les effets du ruissellement. Mais il y a une catégorie de dépôts qui ne peuvent s'expliquer par voie aqueuse; ces dépôts sont formés par du lœss non stratifié ne renfermant que des coquilles terrestres. Il faut faire appel, pour expliquer l'origine de ce terrain, aux actions atmosphériques, à la pluie, au froid, au vent, etc. Il est très possible, dit M. Geikie, que la partie supérieure de beaucoup de lœss ait été remaniée de la même manière.

Le géologue anglais rappelle les découvertes paléontologiques de Nehring dans l'Allemagne du Nord et montre l'importance de l'étude des animaux fossiles de l'époque quaternaire puisqu'ils nous renseignent sur les conditions climatiques et biologiques de cette époque.

Enfin, M. Geikie applique ces données à l'homme fossile et cherche à établir le niveau des alluvions contenant les silex taillés du type le plus ancien. L'opinion généralement admise autrefois, dit-il, était que ces alluvions, recouvrant les terrains glaciaires en maints endroits, devaient rentrer dans le post-glaciaire. Depuis que l'on connaît plusieurs niveaux de formations glaciaires, on a vu que les alluvions à silex taillés surmontaient les plus anciennes de ces formations, mais non les plus récentes. Ces alluvions sont donc interglaciaires. Cette vue, exprimée depuis longtemps par M. Geikie, a reçu dans ces dernières années de nombreuses confirmations de la part de géologues de tous les pays au nombre desquels M. Geikie m'a fait l'honneur de me comprendre.

En terminant, l'auteur insiste sur la ressemblance étroite des résultats obtenus en Amérique, grâce aux beaux travaux de Chamberlin, etc. et des résultats obtenus en Europe, et il voit dans les progrès déjà réalisés un sûr garant des progrès futurs, notamment en ce qui concerne les causes encore mystérieuses de la période glaciaire et des changements de climats aux époques géologiques.

M. BOULE.

MOURLON (M.). Sur la découverte, à Ixelles (lez Bruxelles), d'un ossuaire de mammifères, antérieur au diluvium (*Bull. de l'Acad. royale de Belgique*, 3^e série, t. XVII, n^o 3, pp. 131-151).

Il s'agit d'ossements recueillis dans des poches ravinant les sables bruxelliens (éocène moyen) et recouvertes par les sables, graviers et

cailloux roulés des alluvions anciennes de Bruxelles. M. Mourlon fait remonter ce gisement, avec un point de doute, à l'époque pliocène, en se basant sur sa disposition stratigraphique et sur la nature des ossements fossiles qui y ont été recueillis. A en juger simplement d'après la coupe très claire qu'il en donne et d'après les descriptions qui l'accompagnent, je croirais volontiers que les poches à ossements ne sont pas autre chose que la partie inférieure de l'alluvion ancienne dont il n'y a pas lieu de les séparer. C'est ce que confirme l'examen des fossiles. J'ai pu les étudier à Paris, en compagnie de M. de Pauw qui est venu chercher au Muséum des termes de comparaison. Toutes les espèces déterminables m'ont paru rentrer dans la faune à *Elephas primigenius*. Dans sa note, M. Mourlon a conclu autrement. Il a déterminé *Elephas antiquus* avec des fragments de membres et a cru pouvoir faire une nouvelle espèce de cheval (*Equus intermedius*) d'après quelques molaires isolées. Les autres espèces sont *Hyæna spelæa*, *Equus caballus*, *Cervus Canadensis?*, *Bison priscus*, *Bos primigenius*, *Bos sp.* (de petite taille), *Lepus timidus*. D'après cette liste, on trouvera véritablement exagéré le rapprochement qu'établit M. Mourlon entre cette faune et celle du Forest-bed d'Angleterre.

M. BOULE.

MOURLON (M.). Sur le gisement de silex taillés attribués à l'homme tertiaire aux environs de Mons (Bull. de l'Acad. roy. de Belgique, 3^e série, t. XVII, n^o 6, pp. 499-516).

L'auteur commence par déclarer que si l'existence de l'homme tertiaire est généralement regardée comme possible et même comme probable, il faut reconnaître que l'on n'est pas encore parvenu à en fournir la preuve scientifique. Peut-être est-on plus heureux en Belgique. M. Mourlon rappelle la découverte d'Ixelles dont je viens de parler et pense que cette découverte peut servir à nous éclairer sur le gisement et sur l'âge des silex taillés des dépôts tertiaires de Spiennes. On a beaucoup discuté en Belgique sur ces silex. M. Delvaux crut devoir enrichir la nomenclature préhistorique d'un nouveau terme et créa pour ces objets le terme de « type mesvinien ». Le terrain dans lequel ils gisaient ayant été rapporté à l'éocène inférieur (Landénien), cette haute antiquité géologique fit le plus grand tort à la réputation naissante des silex mesviniens. On ne put se résoudre à faire remonter l'industrie paléolithique jusqu'à l'éocène.

M. Mourlon a étudié les gisements de Spiennes, récolté des silex mesviniens, chelléens, etc., et relevé plusieurs coupes. Il refuse l'attribution landénienne aux sables à silex taillés et préfère les rapprocher des sables à ossements d'Ixelles-lez-Bruxelles. Comme ces derniers, les sables de Spiennes sont surmontés de cailloux roulés avec faune quaternaire et silex taillés de types français. Dans les deux cas, ce seraient bien des

sables éocènes, mais des sables éocènes remaniés à une époque beaucoup plus récente, antérieure toutefois aux dépôts quaternaires. Ces remaniements se seraient effectués en tout ou en partie sous l'influence éolienne. Si nous admettons le rapprochement de M. Mourlon, et nous n'avons aucune raison pour ne pas l'admettre, on voit, d'après l'analyse du mémoire précédent, ce que l'on doit penser de l'antiquité des silex prétendus tertiaires de Spiennes.

M. BOULE.

FRAIPONT (Julien) et TIRON (F.). *Explorations scientifiques des cavernes de la vallée de la Meuse* (Extrait : *Mém. Acad. roy. de Belgique*, tome XLIII).

Ce mémoire mérite une analyse minutieuse, car il constitue une œuvre véritablement scientifique, faisant le plus grand honneur à leurs auteurs. Les cavernes à ossements qui ont été l'objet de fouilles méthodiques et bien exposées sont encore trop rares. M. Fraipont et ses collaborateurs — parmi lesquels M. Lohest a droit à une mention toute spéciale — marchent avec distinction sur les traces de leurs savants compatriotes Schmerling, Dupont, et complètent l'œuvre de ces derniers en la faisant bénéficier des progrès de la science.

La grotte du Docteurs'ouvre, à 17 mètres au-dessus de l'étiage, sur un des flancs de la petite vallée du Roua qui débouche dans la vallée de la Meuse. Lors de sa découverte, la caverne était absolument intacte et son entrée complètement obstruée par des dépôts meubles. Elle est creusée dans le calcaire carbonifère et se compose d'une salle principale avec un certain nombre de salles et de couloirs annexes dont quelques-uns paraissent avoir une longueur considérable et ont dû mettre autrefois l'intérieur de la grotte en communication avec le plateau.

Voici la coupe des dépôts meubles, de bas en haut, à partir du roc solide :

1° Lit de cailloux avec blocs de silex bruts, blocs anguleux de calcaire et limon peu abondant, parfois consolidés en une brèche dure : 0^m,30 à 1^m,50 d'épaisseur.

2° Terre brune avec blocs calcaires anguleux et cailloux roulés contenant de nombreux débris d'animaux et des silex taillés (couche ossifère inférieure) : 1^m,50 à 2^m,50 d'épaisseur.

3° Terre jaune avec blocs calcaires anguleux, contenant de rares cailloux roulés, peu de débris d'animaux et peu des silex taillés (couche ossifère supérieure) : 1^m,25 à 2 mètres d'épaisseur.

4° Terre noire avec éboulis.

La terrasse située à l'entrée de la grotte était en outre recouverte d'une couche épaisse de terre végétale.

La couche n° 1 (cailloux roulés) n'a fourni que quelques morceaux de gros os indéterminables.

Les niveaux n° 2 et n° 3 étaient, au contraire, très riches. Voici les espèces du niveau n° 2 :

Rhinoceros tichorhinus (très abondant).
Equus caballus (excessivement abondant).
Sus scrofa (très rare).
Cervus elaphus (peu abondant).
Cervus canadensis (très rare).
Megaceros hibernicus (peu abondant).
Cervus tarandus (rare).
Antilope rupicapra (très rare).
Bison priscus ? (rare).
Bos primigenius (abondant).

Elephas primigenius (abondant).
Castor fiber (rare).
Ursus spelæus (peu abondant).
Ursus ferox ? (rare).
Meles taxus (très rare).
Canis lupus (très rare).
Canis vulpes (rare).
Hyæna spelæa (très abondant).
Felis spelæa (rare).

Les auteurs donnent les détails des pièces osseuses de ces diverses espèces. Ils ont pu recueillir un crâne de cheval, un crâne d'hyène et un crâne de chamois. — Les espèces dominantes sont le *Rhinoceros tichorhinus*, le cheval, l'hyène, le bœuf et le mammouth; il a été trouvé 4 morceaux de mâchoires et 50 molaires isolées de cette dernière espèce.

Le niveau ossifère supérieur n° 3 était moins riche que le premier. Il n'y a plus de rhinocéros, de sanglier, de *Megaceros*, de chamois, de mammouth. Par contre, il faut noter comme nouvelles espèces *Capra primigenia* (très rare) et *Felis cattus*. Le cheval est encore commun; le renne, toujours rare; l'hyène des cavernes est devenue très rare.

La terre noire n° 4 a fourni quelques débris de lapin, de renard, de blaireau ainsi que les débris d'un squelette humain probablement néolithique.

Les explorateurs ont recueilli 1 600 instruments en pierre dans le niveau n° 2. D'après M. Lohest, les neuf dixièmes de ces instruments ont été fabriqués avec des roches locales (silex, grès lustrés, quartzites, phthanites).

Les *racloirs* caractérisent le niveau ossifère inférieur; ce sont les instruments les plus nombreux; puis viennent les *disques* taillés les uns sur deux faces, les autres sur une seule et les pointes de la forme du Moustier. Le plus grand nombre de ces pointes sont taillées sur les deux faces, copiant ainsi les formes de Chelles, mais avec des dimensions moins considérables. Il y avait aussi des *perçoirs*, des *couteaux*, des *nuclei*. Un fait intéressant, observé déjà à Spy, est la découverte d'objets en os accompagnant cet outillage de pierre. MM. Fraipont et Tihon parlent d'une cinquantaine de pièces osseuses ayant servi à l'homme de perçoirs ou de poinçons et montrant des traces indiscutables de travail.

Dans le niveau n° 3, les silex taillés sont beaucoup plus rares. Les objets paraissent rapetissés. Il y a des *racloirs* de petite taille, des *burins* identiques à ceux des stations françaises de la Vézère, des *perçoirs*, des lames, des grattoirs, des pointes, des formes petites à tranchant abattu semblables à celles de beaucoup de gisements français de l'époque du renne.

Dans la terre végétale on a trouvé une hache polie et une pointe de flèche néolithique.

Dans la seconde partie de leur mémoire, ou partie générale, les auteurs se livrent à des dissertations intéressantes.

C'est d'abord un chapitre intitulé : *De l'origine des dépôts meubles de la grotte*. Cette partie du travail de MM. Fraipont et Tihon m'a d'autant plus intéressé que je me suis moi-même occupé du remplissage des grottes. J'ai rédigé, depuis longtemps déjà, un travail sur cette question. Le temps m'a manqué jusqu'à présent pour le revoir et le livrer à l'impression. Mais les principaux résultats en ont été publiés dans les *Matériaux* (1888, p. 456), les comptes rendus des séances de la Société philomathique de Paris (avril 1889), etc. Les savants explorateurs des cavernes belges pourront voir, dans ces recueils, combien il y a de points communs entre leurs observations et les miennes. La grotte du Docteur rappelle à ce point de vue la grotte de Malarnaud près de Montseron (Ariège) (1). Là comme ici les couches meubles de l'intérieur de la caverne proviennent en partie du produit de la désagrégation de la roche encaissante, en partie d'éléments étrangers, extérieurs, produits des érosions superficielles de la montagne ou du plateau et amenés dans la caverne par les eaux du ruissellement qui suivaient les couloirs mettant en communication la caverne avec l'extérieur. A Montseron, comme à la grotte du Docteur, les cailloux roulés, plus nombreux à la base que partout ailleurs, proviennent d'alluvions anciennes du plateau voisin, remaniées et entraînées au même titre que les cailloux anguleux et les ossements.

Le chapitre II traite de l'âge des dépôts de la grotte du Docteur. Les questions de nomenclature mises à part, les conclusions des auteurs me paraissent très justifiées. Je dis nomenclature à part, parce qu'en France nous ne pouvons admettre comme *quaternaire inférieur* la faune à *Elephas primigenius* et *Rhinoceros tichorhinus*. Or c'est ainsi que MM. Fraipont et Tihon qualifient leur faune du niveau n° 2. Ces auteurs savent fort bien qu'il existe, non seulement en France, mais dans presque toute l'Europe et probablement aussi en Belgique (2), une faune plus ancienne, caractérisée par d'autres espèces, dites espèces chaudes, à facies africain (*Elephas antiquus*, *Rhinoceros Merckii*, *Hippopotamus*), faune intermédiaire entre la faune du Forest-bed anglais, que beaucoup d'auteurs veulent ranger dans le quaternaire, et la faune à *Elephas primigenius* que les géologues belges qualifient de quaternaire inférieur.

(1) MARCELLIN BOULE. *La Caverne de Malarnaud* (Bull. Soc. philomathique de Paris, 8^e série, t. I, n° 2).

(2) Cela me fournit l'occasion de revenir sur les intéressantes notes de M. Mourlon. Dans l'une d'elles, l'auteur nous apprend, en passant, que, lors des grands travaux militaires d'Anvers, on recueillit des ossements d'*Elephas antiquus*, d'*Hippopotamus major*, de *Rhinoceros Merckii*. Ces ossements se trouvent aujourd'hui au musée de Bruxelles, dans la salle dite du Mammouth.

— J'ai peut-être tort de ne voir là qu'une question de nomenclature, car personne ne plaçant la faune à *Elephas antiquus* dans le pliocène, je me demande ce qu'elle devient, si on regarde *Elephas primigenius* et *Rhinoceros tichorhinus* comme caractérisant le quaternaire inférieur? M. Fraipont et ses collaborateurs feront bien de dire, une fois pour toutes, de quelle manière ils classent les terrains pliocène et quaternaire s'ils veulent être compris des lecteurs français.

MM. Fraipont et Tihon s'occupent ensuite du mode d'introduction, dans la grotte, des ossements d'animaux. Ils pensent qu'ils y ont été apportés par l'homme, la grotte du Docteur n'est pas une grotte repaire. Les ossements ne sont pas autre chose que des reliefs de repas. La plupart sont brisés intentionnellement. Les nombreux restes de chevaux n'impliquent nullement la domestication de cet animal.

Pour terminer, les auteurs se livrent à de longues considérations générales sur les produits de l'industrie humaine retirés des divers niveaux de la grotte du Docteur. C'est en grande partie, et malgré que les auteurs s'en défendent, une critique nourrie de la classification de M. G. de Mortillet, notamment en ce qui concerne la présence d'instruments en os au milieu d'un outillage de pierre des époques les plus anciennes. Après avoir rappelé qu'en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en France même, on a recueilli des instruments en os dans les mêmes conditions, MM. Fraipont et Tihon ajoutent : « M. G. de Mortillet conteste encore aujourd'hui ces faits avec une persistance que nous ne comprenons pas. Tout récemment encore, il a mis en doute la contemporanéité des objets en os et en ivoire, recueillis dans la grotte de Spy avec des silex du type moustérien et des restes de la faune de l'âge du mammouth, par MM. Max Lohest et De Puydt. Nous avons l'espoir que M. G. de Mortillet et son école se rendront enfin à l'évidence des faits pour ce nouveau cas de la grotte du Docteur. »

Les auteurs me permettront une légère critique, s'adressant d'ailleurs plus à leur dessinateur qu'à eux-mêmes. Leurs planches sont fort mauvaises; elles ne sont pas à la hauteur du texte qu'elles soutiennent mal dans les questions en litige.

Il y a peu de chose à dire de la présence de l'homme qui a laissé les débris de la couche n° 3. C'est l'outillage classique de l'époque du renne, *sauf l'absence complète d'instruments en os*. La sépulture néolithique n'offre rien de particulièrement intéressant.

MARCELLIN BOULE.

D. ANOUTCHIN. L'*Ovibos fossilis* Rüt. A propos d'un crâne d'*Ovibos* trouvé sur les bords de la Léna (*Iskopaïemyi Ortsebyk*, in : *Dnevnik (Journal) de la Section zoologique de la Soc. des Amis des sc. nat. de Moscou*, fasc. 3, 1890, avec 1 pl. en photogravure).

Un crâne d'*ovibos fossilis*, admirablement conservé (avec les cornes

complètes), trouvé sur les bords de la Léna et conservé au Musée zoologique de l'Université de Moscou, fournit à l'auteur l'occasion pour faire, à côté d'une description minutieuse, un résumé de tout ce que l'on connaît sur le bœuf musqué (*ovibos moschatus*) actuel et sur ses restes fossiles que Rüttimeyer rapporte à une autre espèce (ou variété?), celle d'*Ovibos fossilis*.

L'auteur donne l'habitat géographique exact de cet animal : sur toute la côte du Groenland, à partir du 77° degré jusqu'au 83° degré de lat. nord, point extrême atteint par l'homme vers le nord (expéd. de Greeley); puis, sur le continent américain, au nord de la ligne allant du fort Nelson sur la baie de Hudson (58° lat. nord) (1) jusqu'au cap Bathurst, sur l'océan Glacial (71° lat. nord), en allant par le lac des Ours; enfin, sur les îles situées plus au nord encore, jusqu'au 82° degré (expéd. du *Polaris*). On ne le retrouve plus à l'ouest du Mackenzie. M. Anoutchin suppose que l'ovibos est venu par les îles, du continent sur la côte ouest du Groenland, et avait émigré de là vers le sud, où il a été détruit par les Esquimaux, et vers le nord d'où il a pu, en contournant la pointe septentrionale du Groenland, venir sur la côte est. Cette supposition corrobore l'hypothèse d'après laquelle le Groenland serait une île qui n'irait pas au delà du 83° degré de lat. nord. Passant en revue toutes les trouvailles de l'Ovibos en Amérique (Alaska, Kansas), en Sibérie (Léna, Yana, Yénisséï, Obi), en Russie (Perm, Moscou, Volhynie, etc.), en Angleterre (Tamise, Kent, Avon, Norfolk, etc.), en France (Oise, Dordogne, etc.), en Allemagne (Marsebourg, Berlin, Léna, Breslau, Rhin, Langenbrunn dans le grand-duché de Bade, etc.), en Autriche (Bohême, Moravie, Cracovie) (2), l'auteur arrive à cette conclusion : L'ovibos fossile a été répandu sur une bonne partie de l'Europe et descendait jusqu'au 47° (Langenbrunn, Bade) et même jusqu'au 45° degré (Gorge d'Enfer, Dordogne) de lat. nord. On trouve généralement ses restes dans les alluvions des fleuves et dans le lœss des périodes glaciaire et post-glaciaire; et en Angleterre, même dans les couches de l'époque pré-glaciaire (de *Forest bed*, d'après B. Dawkins). L'ovibos vivait ensemble avec des animaux disparus (mammoth, *Rhinoceros tichorhinus*, ours des cavernes, lion des cavernes, rhinocéros et éléphants de l'époque pliocène) ou existant encore; parmi ces derniers, on rencontre des formes polaires (renne, lemming, renard bleu ou isatis), des espèces forestières du Nord (aurochs, élan, ours), des animaux des steppes (saïga, gerboises, *Spermophilus*, *Lagomys*), et enfin des espèces des régions méridionales (hyène, *Hippopo-*

(1) Jusqu'à présent, dans les ouvrages classiques, l'habitat de cet animal était indiqué seulement à partir du 61° degré de latitude N. J. D.

(2) M. Anoutchin cite et décrit en tout plus de 50 trouvailles; quel progrès depuis 1883, quand M. de Mortillet disait: « Les débris de cet animal sont restés très rares. On en cite trois ou quatre en France, à peu près autant en Angleterre, un ou deux de plus en Allemagne. Il a aussi été rencontré, dit-on, en Sibérie. » (*Le Préhistorique*, Paris, 1883, p. 336.) J. D.

tamus major). Ce mélange de faunes indique des migrations, grâce auxquelles les animaux de zones climatiques diverses pouvaient se rencontrer dans une région donnée durant certaines époques de l'année. Ce mélange peut signifier aussi que l'ovibos a survécu à plusieurs changements d'époques climatiques du post-pliocène en Europe occidentale. L'homme était contemporain de l'ovibos, car on trouve les restes de son industrie dans les mêmes couches que les ossements de ce dernier. Mais il existe encore plusieurs preuves de cette contemporanéité : les entailles sur le crâne d'ovibos trouvées à Moselweiss, les os longs de cet animal, fendus intentionnellement (à Gorge d'Enfer), la fameuse tête d'ovibos sculptée, trouvée dans la caverne de Tayngen, etc. Nous remarquerons à propos de cette dernière preuve que M. Cartailhac comme plusieurs autres archéologues, ne reconnaît pas la tête d'ovibos dans cette sculpture, et que d'autres sculptures de même genre, que M. Anoultchin a omis de citer, ont été trouvés en France (1). J. D.

Prof. OSCAR MONTELIUS. *Relations entre la Scandinavie et l'Europe occidentale avant l'ère chrétienne* (Verbindungen zwischen Scandinavien und dem westlichen Europa vor Christi Geburt). (*Archiv für Anthropologie*, janvier 1890.)

Aux âges préhistoriques, les relations entre les populations du bassin de la Méditerranée et celles du nord de l'Europe ne s'effectuaient pas seulement par des routes directes, elles empruntaient aussi des voies détournées dont la plus importante était celle qui par le Rhône, la Saône et la Seine menait aux rivages de la Manche, et de là, en Scandinavie. Sans doute, quelle que fût la route suivie, les rapports entre des régions si éloignées nécessitaient de nombreux intermédiaires; les marchandises originaires du bassin méditerranéen étaient, comme les procédés techniques et les idées, plus d'une fois transmises de peuplade en peuplade avant d'atteindre la mer du Nord. C'est ainsi qu'aujourd'hui les pacotilles débarquées à Zanzibar traversent de main en main l'intérieur de l'Afrique pour arriver finalement à l'embouchure du Niger franchissant une distance très supérieure à celle qui sépare la Méditerranée de la mer du Nord et de la Baltique.

Les régions occidentales de l'Europe ayant été dès les temps les plus reculés en relation avec les peuples civilisés du sud, on conçoit aisément que la Scandinavie ait reçu par l'intermédiaire de l'ouest l'influence de la civilisation méditerranéenne. Les relations que l'on constate entre l'ouest de l'Europe et la Scandinavie au début des temps historiques avaient commencé à une époque de beaucoup plus ancienne; c'est ce qui résulte de l'examen des restes des divers âges préhistoriques, armes, parures, ustensiles, tombeaux.!

(1) Voyez S. REINACH, *Antiquités nationales*, t. I, p. 64, note; Paris, 1889, in-8°.

Les épées dé bronze de Schonen (fig. 1) et de l'île d'Aland conservées dans les musées de Lund et de Stockholm offrent une étroite ressemblance avec celles des îles Britanniques, de la France, de la Belgique et de la Hollande. Ces épées scandinaves appartiennent à la fin de l'âge du bronze septentrional, qui remonte à cinq cents ans environ avant notre ère ou à une époque un peu antérieure. Du type de ces épées dérive celui dont on trouve de si nombreux exemplaires dans les tombes de l'Europe centrale, lesquelles appartiennent à l'époque la plus ancienne de la transition du bronze au fer, connue sous le nom de période de Hallstatt. Une gravure sur



FIG. 1.
Épée de bronze
de Schonen,
gr. 1/6.



FIG. 2.
Sculpture sur rocher,
Bohuslän.

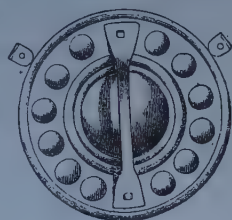


FIG. 4. — Bouclier
de bronze du lit de l'Isis.

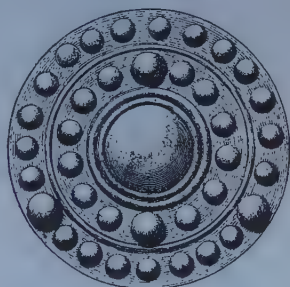


FIG. 3.
Bouclier de bronze,
Angleterre.

rocher (fig. 2) découverte près de Nedre Hede, dans le district de Gothembourg (Suède occidentale) confirme ces anciennes relations entre la Suède et l'ouest de l'Europe; on voit nettement sur cette gravure un bouclier de bronze, orné de deux rangées circulaires de bosses hémisphériques, qui est absolument semblable à ceux qu'on a trouvés en Angleterre (notamment près de Dorchester) (fig. 3 et 4) et en Irlande, près de Athenry, dans le comté de Galway, tandis qu'on n'en a jamais rencontré de tels dans l'Europe centrale. Le musée de Copenhague possède aussi un bouclier de bronze, d'une forme très voisine et qui a été trouvé sous deux pieds de tourbe près de Lelmmöv (île Falster, Danemark); tout auprès était la partie inférieure d'un vase d'argile à parois épaisses. A quelques pas de ces objets on avait précédemment recueilli deux trompes de guerre et deux épées en bronze, à côté de deux outils semi-lunaires en silex. Ces épées appartiennent à un type

que l'on rencontre dans la quatrième période de l'âge du bronze. L'ornementation des trompes est caractéristique de la même période. Le bouclier de Lommelöv et celui qui est représenté à Nedre Hede sont donc une preuve des relations qui existaient entre ces régions et les îles Britanniques au VIII^e ou IX^e siècle avant notre ère, relations que concourent aussi à démontrer les disques de bronze suspendus à un anneau, reproduits dans les *Antiquités suédoises* (fig. 226).

On a également de nombreux témoignages de ces relations pendant les premières périodes de l'âge du bronze, à une époque qui remonte par conséquent au XIV^e ou au XV^e siècle avant notre ère.

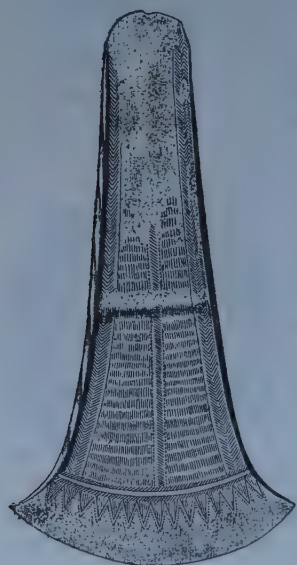


FIG. 5. — Hache de bronze de Fünen, gr. 1/3.



FIG. 6. — Hache de bronze de Schonen, gr. 1/3.

Les haches de bronze trouvées dans les îles de Funen et de Seeland (Danemark) (fig. 5), ainsi que celles de Schonen (fig. 6) qui sont au musée de Lund, ont une ornementation toute britannique. C'est à peu près à la même époque qu'appartiennent deux belles parures en or, trouvées aussi à Funen (fig. 7)

et à Seeland et qui ont également une origine britannique, car on en connaît beaucoup de semblables en Angleterre et surtout en Irlande où, à l'âge du bronze, l'or était extrêmement abondant. Les objets au milieu desquels ces parures ont été trouvées ne laissent pas de doute sur leur âge. L'influence britannique paraît aussi se révéler sur les colliers de bronze, dits en diadème, du sud de la Suède; leur forme et leur ornementation rappellent étroitement celles d'un collier en or trouvé en Irlande (fig. 8), près de Tory Hill, dans le comté de Limerick. On sait en outre que l'or irlandais a fourni la matière d'une partie au moins des parures scandinaves, fait confirmé par l'analyse chimique.

Inversement, la matière des objets en ambre, si communs dans

les îles Britanniques, doit provenir en grande partie de Scandinavie, soit que ce précieux élément du trafic préhistorique ait été importé directement par la mer du Nord, soit qu'il ait suivi la voie détournée de la Gaule. Il est vrai que les objets d'ambre des îles Britanniques et de la Scandinavie sont loin de reproduire tous des types communs aux deux contrées, mais il en est de même des objets fabriqués dans l'Europe centrale et méridionale avec l'ambre du nord; l'ambre était alors, comme aujourd'hui, importé le plus souvent à l'état brut.

L'étude du mobilier de diverses tombes montre que l'importation



FIG. 7. — Hausse-col en or, de Fünen, gr. 1/3.

de l'ambre en Angleterre et en France, et par conséquent le trafic entre ces régions, remonte à la fin de l'âge de la pierre scandinave. Entre autres objets, les tombes danoises de cette époque ont livré des boutons d'ambre (fig. 9) dont la base est percée de deux trous obliques conjugués, et des sortes de brassards faits d'une mince plaque d'ardoise (fig. 10), courbée suivant sa largeur, dont les similaires ont été souvent rencontrés en Angleterre, en Écosse et en Irlande, ainsi qu'en France et en Espagne, dans les tombes de la fin de l'âge de la

pierre ou du début de l'âge du bronze. Ces brassards servaient évidemment à protéger l'avant-bras contre le choc de la corde de l'arc. Les archers de l'ancienne Égypte, comme ceux de l'Europe au moyen âge, portaient des brassards de cette forme; aujourd'hui encore dans l'Inde on se sert de plaques d'ivoire dans le même but. Du reste, on a trouvé dans les coffres funéraires de l'Écosse et de l'Angleterre, à côté de boutons d'ambre, des squelettes dont l'avant-bras était en contact avec un de ces brassards en ardoise; ces sépultures contenaient aussi des vases d'argile en forme de gobelet, à panse renflée; on trouve des vases du même type dans les tombes du Danemark, notamment près de Gaabense, dans l'île de Falster (fig. 11); on rencontre encore des vases d'une forme semblable ou voisine dans le Holstein, la Hollande, et jusque en France,

en Espagne et en Sicile; ils proviennent tous de la période ultime de l'âge de la pierre. La Hongrie orientale, la Bohême et l'Allemagne ont aussi des vases d'une forme analogue provenant également de l'âge de la pierre; mais si on les compare aux vases du Danemark et du Holstein, on voit que ceux-ci ont beaucoup plus de ressemblance avec le type britannique.

Tous ces objets de formes pareilles qui appartiennent dans le Nord de l'Europe à une période tardive de l'âge de la pierre et, dans le Nord-Ouest et le Sud, à la période ultime de cet âge ou au commencement du bronze portent à croire que les époques où cet alliage a été introduit dans ces régions sont plus rapprochées qu'on ne le croit généralement; peut-être le Nord n'a-t-il été en retard que d'un siècle, peut-être de moins encore. La Scandinavie ayant déjà des relations avec les autres contrées de l'Europe pendant l'âge de la pierre on comprend que le bronze ait pu y parvenir en un temps relativement court par une voie déjà ouverte depuis longtemps.

Les tombes de la fin de l'âge septentrional de la pierre dénotent

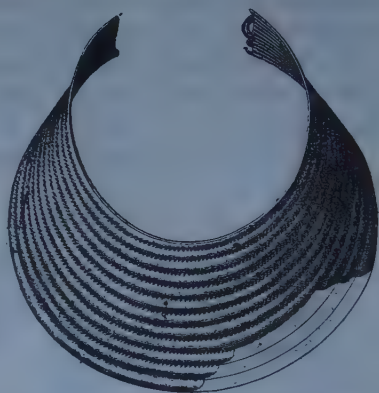


FIG. 8. — Hausse-col en or, Irlande ; gr. 1/6

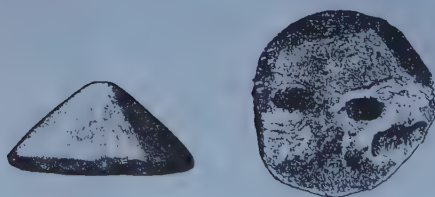


FIG. 9. — Boutons en ambre du Bohuslän.



FIG. 10. — Plaque de bras en pierre, Danemark; gr. 1/3.

aussi par leur forme et leur mode de construction l'influence du sud et de l'ouest de l'Europe, influence transmise en tous cas par cette dernière région. La Suède moyenne possède de nombreux cists de pierre dont la paroi antérieure est percée d'une ouverture ronde ou semi-lunaire (fig. 13). Beaucoup de tombes semblables se trouvent dans le Gothland occidental, mais elles manquent absolument dans le sud de la Suède et dans le Danemark, si riche pourtant en tombes de l'âge de la pierre, tandis qu'on les retrouve dans le sud de l'Angleterre et le nord

de la France. Leur ressemblance avec celles de la Suède est si étroite qu'on ne peut l'expliquer que par l'influence des relations avec les contrées des bords de la Manche; sans doute ces relations s'opéraient directement au moyen de la navigation puisqu'on ne voit aucune de ces tombes dans le sud de la Suède. Il y a bien dans le centre de l'Allemagne quelques rares tombes de cette espèce, mais elles paraissent dues à une civilisation venue directement de l'Europe occidentale.

Les tombes avec avenues, si nombreuses dans le sud de la Suède, sont beaucoup plus anciennes; leur ressemblance avec celles de l'Angleterre et du nord de la France plaide également en faveur d'une influence venue de l'ouest.

Les tombes dites maisons de pierre ou lits de pierre remontent à une époque encore plus éloignée; cette forme est commune à la Suède,

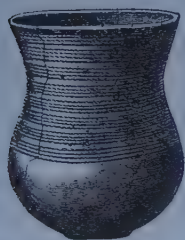


FIG. 11.
Vase de Falster, gr. 1/6.



FIG. 12.
Vase de Danemark, gr. 1/6.

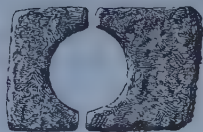


FIG. 13.
Entrée d'une crypte
mégolithique, Westergötland.

à l'Allemagne, à la Hollande, à la Belgique, à la France et à l'Angleterre; ces tombes montrent qu'il existait des relations entre la Scandinavie et l'Europe occidentale bien avant la fin de l'âge de la pierre, par conséquent deux mille ans au moins avant notre ère; mais elles ont peut-être commencé à une date bien antérieure; c'est ce qu'on pourrait inférer de la comparaison de certains outils paléolithiques; cependant ces objets sont tellement primitifs par leur âge et par leur forme que malgré leur étroite ressemblance ils peuvent bien être dus à l'industrie des populations agissant isolément et simultanément dans des conditions identiques.

Quant à la voie suivie par les animaux domestiques et par l'agriculture pour pénétrer en Scandinavie, c'est une question qui, dans l'état actuel de la science, ne peut être résolue.

D^r MONTANO.

D^r MARCANO. *Ethnographie précolombienne du Venezuela, région des raudals de l'Orénoque*. Paris, 1890.

Le D^r Marcano poursuit à notre grand profit ses remarquables études sur les régions encore si peu connues du Venezuela. L'année dernière,

il nous montrait les vallées d'Aragua et de Caracas; cette année il raconte les races qui ont habité l'ancienne Guyane espagnole comprise entre l'Atlantique et l'Esequibo d'une part, l'Orénoque et le Rio Negro de l'autre. C'est surtout auprès des raudals ou cataractes du puissant Orénoque avec son cours de 2 734 kilomètres, les 436 rivières et les 2 000 ruisseaux dont il reçoit les eaux, que les populations précolombiennes s'étaient agglomérées. Ces nations, ou plutôt ces tribus, indépendantes les unes des autres, sortaient d'une souche commune. La diversité des langues était générale; mais le Père Gili remarque avec raison que ces langues étaient de simples modifications linguistiques ayant entre elles les mêmes connexions que le génois, le vénitien, le napolitain et les autres dialectes de l'Italie peuvent avoir avec l'italien (1).

C'est surtout par leurs ossements que nous apprenons à connaître ces vieilles races de l'Amérique. Une expédition dirigée par M. V. Marcano a exploré le haut Orénoque. Les explorateurs ont découvert un certain nombre d'ossuaires, non sans de grandes difficultés, car les Indiens se refusent obstinément à faire connaître les lieux où les restes de leurs pères étaient déposés. Deux cavernes, le Cerro de Luna et l'Ipi-Iboto, méritent seules une mention spéciale.

Au Cerro de Luna les explorateurs ont recueilli 52 crânes masculins et 43 crânes féminins (2). La capacité moyenne des premiers est de 1 431 c. c., deux atteignent 1 625 c. c., plusieurs dépassent 1 500. A côté de ces grands crânes, il en est un de 1 100 c. c. seulement et deux dépassant à peine 1 200 c. c. Quelques-uns sont très dolichocéphales; d'autres, au contraire, se rapprochent de la forme globulaire; l'indice céphalique varie de 75 à 86,47. Si ces indices ont une importance, ce dont je doute fortement pour ma part, il faut évidemment conclure à un mélange général de races dès ces temps reculés. Le front est étroit et fuyant, les arcades sourcilières très accentuées. La capacité moyenne des crânes féminins est de 1 285 c. c., deux atteignent 1 575 c. c., plusieurs dépassent 1 400. Comme capacité minima nous trouvons 1 090 et 1 095 c. c. Les crânes féminins déformés sont au nombre de douze; les déformations très incomplètes consistent en un aplatissement frontal latéral et d'avant en arrière. Il n'est pas deux déformations qui se ressemblent et quelques-unes sont à peine apparentes.

La caverne d'Ipi-Iboto était inconnue; l'expédition put y recueillir 24 crânes masculins et 25 féminins. La capacité moyenne des premiers est de 1 375 c. c., plus faible, on le voit, que celle observée au Cerro de

(1) Cette région est aujourd'hui habitée par deux peuples distincts, les Guahibos qui enterrent leurs morts dans des nattes en feuilles de palmier (*catumares*), et les Piaroas, qui les déposent dans des *mavis*, véritables cercueils faits de morceaux d'écorce assujettis par de fortes lianes.

(2) Dans ce nombre sont compris 2 crânes masculins et 12 crânes féminins déformés; ils n'entrent pas dans les moyennes que nous donnons.

Luna. Chez eux aussi, le front est fuyant, les orbites hautes et énormes, la glabelle volumineuse, les arcades sourcilières saillantes. L'indice céphalique, au contraire, présente de notables différences; la moyenne est de 77,65 et le Dr Marciano nous dit que ces crânes peuvent être ainsi répartis: 12 dolichocéphales, 8 mésaticéphales et 2 seulement brachycéphales. Les crânes féminins, au contraire, donnent comme indice céphalique 80,06 (1). Ils se rapprochent donc de la brachycéphalie. La même observation s'applique aux autres grottes moins importantes qui ont été explorées. On voit le peu d'état que l'on doit faire de ces mensurations. La seule conclusion possible est, répétons-le, que l'on se trouve en présence d'un mélange continuuel de races, sans que nous puissions dire ni l'origine de ces races, ni l'époque de leur arrivée dans la Guyane. Plusieurs de ces crânes étaient peints en rouge, suivant un rite ou un usage que l'on trouve aussi fréquemment chez les populations primitives de l'Europe, comme M. Cartailhac l'a amplement prouvé. On attendait que les ossements fussent décharnés, avant de leur donner une sépulture définitive. Il est assez curieux qu'on n'ait trouvé ni armes, ni instruments en pierre. La période lithique fait défaut, observe M. Marciano. Les fragments de poterie sont au contraire assez abondants. Crevaux trouva des urnes en assez grand nombre dans la grotte de Cucurital; chacune d'elles renfermait les ossements d'un Indien. Ces urnes présentent toutes une régularité de formes qui donne une haute idée de l'habileté de main de ces écoliers colombiens. C'est leur seul mérite, car les animaux qui surmontent les couvercles, le plus souvent des singes, des tapirs, des crocodiles, sont d'une facture grossière et dépourvus de tout sentiment artistique. D'autres fois les poteries sont décorées de grecques, de méandres, de combinaisons de lignes droites étrangères à l'art indien actuel et qui rappellent assez bien les sculptures de Mitla.

Les pétroglyphes sont d'une importance considérable; on les retrouve dans toute la Guyane vénézuélienne. S'ils avaient une signification, ce qui semble douteux, cette signification variait selon la tribu et selon l'époque où ils avaient été tracés. On a voulu les attribuer à des peuples civilisés antérieurs à la conquête espagnole; mais le Dr Marciano remarque avec raison que l'on trouve des pétroglyphes chez les peuples les moins avancés et au milieu des civilisations les plus primitives. L'absence de toute trace d'habitation est curieuse. Ces hommes n'avaient sans doute pour demeures que des huttes en branchages, et la seule trace de civilisation que nous rencontrons chez eux est leur respect pour la dépouille mortelle des leurs.

DE NADAILLAC.

(1) Leur capacité moyenne est de 1 268 c. c., la capacité maxima de 1400 c. c., la capacité minima de 1125 c. c.

OTIS O. MASON. *Les berceaux primitifs des Américains ; L'archéologie du Potomac* (Smithsonian Institution. Extracts from Reports, 1889-1890).

Les rapports annuels du *Smithsonian Institution*, toujours attendus avec impatience, forment un vaste répertoire où la science américaine peut montrer avec une juste fierté ses grands progrès. L'ethnographie indienne principalement est étudiée avec un luxe de recherches vraiment remarquable et les découvertes préhistoriques ou précolombiennes, comme on voudra les appeler, sont discutées quelquefois avec un peu de parti pris, mais toujours avec une rare compétence. Parmi les travaux les plus intéressants parvenus à notre connaissance, nous citerons *The human beast of burden, the cradles of the American aborigines the Archæology of the Potomac* dus tous les trois à la savante plume de M. Otis Mason.

Dans son travail sur les berceaux primitifs des Américains, M. Mason montre que si les déformations craniennes sont souvent produites à dessein comme un signe de race ou un caractère conventionnel de beauté, bien souvent aussi elles sont dues aux berceaux dans lesquels les enfants étaient ligotés. Comme preuves à l'appui, il donne les dessins des berceaux conservés au *Smithsonian Museum*, et parmi eux ceux usités chez les Eskimos, les habitants de l'Alaska, et les différentes tribus indiennes, telles que les Navajos, les Chippewas, les Sioux, les Iroquois, les Apaches. Une excellente bibliographie termine et complète ce travail.

Dans l'archéologie de la région du Potomac, M. Mason signale les *Shellheaps* et les différents sites successivement occupés par les campements indiens. Le pays, abondant en gibier de toute sorte, baigné par la baie de Chesapeake, où l'huître existe en quantités prodigieuses, devait être très peuplé dès les temps les plus reculés. Aussi ne saurait-on s'étonner de trouver partout de nombreuses pierres travaillées et des fragments de poterie non moins nombreux. Le silex fait défaut dans la région, ce sont les boulders de quartzite qui ont fourni à l'homme les matériaux nécessaires pour façonner ses armes ou ses outils, et la dureté de la matière explique la grossièreté du travail. La poterie était fabriquée à la main : le tour du potier, je l'ai dit, était inconnu en Amérique avant la conquête espagnole.

Ces instruments, ces poteries datent-ils de l'époque paléolithique ? M. Wilson l'établit, semble-t-il, très clairement, et je n'en puis douter pour ma part après les découvertes du docteur Abbott, de MM. Holmes, Cresson, de miss Babbitt, de tant d'autres savants. Seulement, de même qu'en Europe, la limite entre les temps paléolithiques et néolithiques est bien difficile à établir avec quelque précision. Nous remarquerons comme point de repère que les outils à forme chelléenne, si nombreux sur les bords du Potomac, ne se rencontrent jamais soit sous les mounds, soit dans les tombes indiennes.

DE NADAILLAC.

ROBERT STEARNS. *Conchyliologie ethnographique. Étude de la monnaie primitive*
(*Smithsonian institution, Report, 1889*).

A peine l'homme fut-il sorti de la barbarie, qu'il s'efforça par le commerce d'améliorer sa situation. Le commerce se fit tout d'abord par échange, mais on reconnut vite qu'il ne pouvait suffire aux besoins même les plus primitifs. Les coquilles aux couleurs éclatantes, à la brillante texture répondirent longtemps à ces besoins et aujourd'hui encore les cauris (*Cypræa moneta*) sont d'un usage constant chez certains peuples. Ainsi, dans l'Hindoustan, on cite au commencement de ce siècle un bungalow ainsi payé (1). Le prix d'une jeune fille variait de 60 000 à 100 000 cauris (95 à 187 francs); et c'est par tonnes qu'à cette époque on les exportait de Liverpool. On trouve les cauris en usage en Éthiopie, dans les îles Sandwich, dans la Nouvelle-Guinée. Dans d'autres îles du Pacifique, le hawok qui servait pour les échanges était tiré de la coquille d'un bivalve (2).

Le wampum des Peaux-Rouges se composait de coquilles enfilées, et pour leurs achats ou pour le jeu auquel ils se livraient avec ardeur, ils se contentaient de détacher de leur wampum un ou plusieurs rangs de coquilles qui servaient de monnaie courante (3). En 1661 et en 1662, des lois votées par les parlements coloniaux interdirent ce genre de paiement, mais sans pouvoir y mettre un terme : c'était d'ailleurs un usage transmis par les ancêtres, car sous les mounds et sous les tumuli, où les cadavres étaient déposés, on rencontre souvent des amas de petites coquilles, le trésor probablement du défunt.

Quand la Californie devint un État de la grande confédération américaine, les premiers colons racontent que la monnaie des Indiens se composait généralement de coquilles de dentales et qu'ils en possédaient souvent pour une valeur de cent dollars. Pour cette somme, ajoute M. Stearns à qui nous empruntons ces détails, on pouvait se procurer deux femmes, deux peaux d'ours gris (1) ou trois poneys. Les Indiens se servaient aussi de ces dentales pour acheter des esclaves, pour compenser leurs rapines, pour vendre au besoin leurs femmes ou leurs filles (2). Les Navajos employaient pour le même usage des olives (3) : pour un très petit nombre de ces coquilles, ils se procuraient un bon cheval. Les couvertures importées d'Europe et rapidement appréciées par les indigènes remplacèrent comme monnaie les coquilles.

Il serait facile de multiplier ces exemples ; ceux que nous venons de donner suffisent à montrer l'importance des coquilles comme monnaie primitive.

DE NADAILLAC.

(1) Cette maison coûtait 400 livres sterling ou 10 000 francs. Il fallut 16 millions de cauris pour compléter la somme !

(2) *Saxidomus aratus*. Un collier formé de ces coquilles valait jusqu'à 232 dollars.

(3) WEEDEN, *Indian money as a factor in New England Civilization*. Baltimore, 1884.

D^r NICOLAS LÉON. Anomalies et mutilations ethniques du système dentaire chez les Tarasques précolombiens. Morelia, 1890.

Le D^r Léon a cherché à réunir quelques documents sur l'ancien royaume Tarasque qui forme aujourd'hui l'État de Michoacan, une des provinces du Mexique.

Dans les nombreuses fouilles qu'il a dirigées, il a pu recueillir un certain nombre de crânes humains. Il a été immédiatement frappé des anomalies que présentait le système dentaire; les canines sont remplacées par des dents présentant tous les caractères des petites molaires et les dents de sagesse manquent chez les adultes. Le maxillaire inférieur est aussi plus étroit que celui des Européens et offre quelques traces de prognathisme.

Le D^r Léon a constaté des caractères identiques chez les Indiens de race pure qui vivent actuellement; puis se rappelant la relation que M. de Blainville prétendait exister entre les dents, les ongles et les poils, il a remarqué que les poils manquaient complètement sur le corps de ces Indiens et que la barbe elle-même chez les hommes n'était marquée que par quelques poils rudimentaires. Il nous apprend aussi que le chien du pays (*canis caribæus*), remarquable par son corps entièrement nu, l'est aussi par ses anomalies dentaires.

Poursuivant ses curieuses études, le D^r Léon dit que quand une Indienne de race pure se croise avec un Européen ou un fils d'Européen l'enfant hérite à la fois de l'étroitesse de la mâchoire de sa mère et de la dent de sagesse de son père; mais en général cette dent se développe peu et quand elle se développe, elle donne lieu à ces déviations dentaires que le D^r Magitot appelle des antéversions. Si un Indien au contraire s'unit à une Européenne, le maxillaire tend à s'élargir et la dent de sagesse à mieux se développer. Si un métis enfin s'unit à un autre métis, il y a rapidement retour au type indien.

A côté des anomalies ethniques il existait chez les Tarasques, comme chez les autres peuples du Mexique, des mutilations volontaires. Ainsi l'abbé Plancarte, directeur du collège San Luis à Jacona, a trouvé dans des fouilles, au milieu de nombreux objets travaillés par l'homme et notamment des pipes de forme phallique, un crâne où les incisives et les petites molaires inférieures et supérieures présentent de chaque côté une sorte de rainure longitudinale rappelant assez bien une queue d'hirondelle. C'est sans doute à cette mutilation que faisait allusion l'évêque Landa en parlant des Mayas. Il est bien à désirer que ces fouilles continuent et que M. Léon, grâce à elles, puisse bientôt arriver à des conclusions définitives.

DE NADAILLAC.

Dr E.-T. HAMY. *Les Origines du Musée d'ethnographie. Histoire et documents.*
Paris, L. Leroux, 1890, 321 pp. in-8°.

Le Musée d'ethnographie, dont M. le Dr Hamy, de l'Institut, est conservateur, est aujourd'hui l'un des plus beaux du monde. Installé dans le palais du Trocadéro, il est sans cesse visité par un nombreux public; les ouvrages publiés sur ses collections forment une bibliothèque entière, et ses collections elles-mêmes sont un monument des travaux et du dévouement de la plupart des explorateurs français.

Or, l'idée de ce Musée si important et si magnifique était en l'air depuis des siècles; le projet a mis cent ans à prendre corps. Il n'a été réalisé qu'en 1880!

M. le Dr Hamy a été conduit à rechercher les traces des anciennes collections qui ont précédé le Musée actuel. C'est sous François I^{er} que l'un des cabinets du Roi est spécialement réservé aux *curiosités proprement dites*. Ce prince « prenait un merveilleux plaisir d'être accompagné de gens savans, qui avoient vu pays estrangers ». Malgré les préoccupations de la politique, il prit soin d'envoyer de nombreux voyageurs à la découverte des terres et des *nouvelletés*. Ainsi se forma le premier noyau des cabinets royaux devenus de nos jours le Muséum d'histoire naturelle et le Musée d'ethnographie.

Henry IV s'intéresse vivement aussi à son « cabinet des singularités », créé par Jean Mocquet et bien vite disparu. Dès 1650 il n'en est déjà plus mention.

En 1667 s'ouvre la bibliothèque royale rue Vivienne; c'est là que sont recueillis au xvii^e et au xviii^e siècle les objets d'ethnographie et d'archéologie rapportés par les envoyés du roi ou directement offerts au monarque. Mais le goût des *antiques* l'emportait sur celui des *curiosités*. Les voyageurs se conformaient aux désirs des souverains et du public. Ce n'est que sous Louis XVI, protecteur éclairé des sciences géographiques, que ce cabinet commence à recevoir de véritables collections d'ethnographie, formées à la façon de celles que nos voyageurs recueillent encore aujourd'hui.

Durant les premiers temps de la période révolutionnaire, le cabinet eut bien à souffrir, mais dès le commencement de l'an III, on réorganisait les divers services du grand établissement devenu la Bibliothèque nationale. On avait bien songé à choisir une des maisons nationales pour la convertir en Muséum des antiquités, mais ce projet avorta et la bibliothèque garda ses richesses variées que Barthélemy le jeune organisa avec la préoccupation de mettre en évidence les monuments qui « aident à la connaissance des mœurs et des usages des différents peuples ».

M. le Dr Hamy, après de laborieuses recherches, a pu retrouver des renseignements sur de nombreux envois que font les commissaires de la République à la suite des armées, ou qui proviennent de confiscation des biens des émigrés.

Le Muséum, encombré, livrait de son côté au cabinet de la rue de la Loi une série ethnographique qu'il devait à des voyageurs ou à des naturalistes, à Tournefort, La Galissonnière, etc.

L'œuvre de Barthélemy fut oubliée après la mort de ce persévérant conservateur (1799). C'est en 1828 seulement que la création au profit d'Edme Jomard d'une conservation de *dépôt de géographie*, comprenant, entre autres, les objets et instruments divers produits par les voyages scientifiques, vint remettre à l'ordre du jour les idées qu'avait préconisées André Barthélemy.

Le 15 janvier 1830, Jomard entreprend auprès des pouvoirs publics une campagne qui va durer trente-deux années et ne se terminera qu'avec sa mort. Son but sera d'obtenir la constitution directe, dans l'établissement où il a déjà des fonctions, d'un cabinet spécial, plus ou moins restreint, dont il pourra régler les destinées suivant ses convenances personnelles. Toute autre entreprise, si bien engagée qu'elle puisse être, sera forcément condamnée, sans être même examinée.

Ainsi le ministère de la marine, ayant reçu un certain nombre d'objets rapportés par ses voyageurs, songe à utiliser ces matériaux précieux pour l'étude des civilisations primitives : le 13 janvier 1828, le Musée naval est créé au Louvre par le roi. Musée double, consacré tout à la fois à la marine et à l'ethnographie. Cette dernière partie s'enrichit presque aussitôt des récoltes de Dumont d'Urville, et de celles de nombreux officiers entraînés par l'exemple de l'illustre navigateur.

Jomard essaya en vain d'obtenir la cession de ce dépôt et le détail de ses menées est bien curieux. Les ministres, les principaux chefs de service, des commissions spéciales ayant pour rapporteurs les plus notables savants de l'époque, Letronne, Rémusat, Cuvier s'occupent des questions qu'il soulève. Finalement, le projet d'un dépôt ethnographique à la Bibliothèque royale est à tout jamais enterré.

En revanche, le Musée du Louvre se développe et, le 1^{er} août 1830, la collection réorganisée est livrée à la curiosité publique. Six ans après il comptait près de trois mille objets d'ethnographie.

L'utilité si bien comprise par Barthélemy, des rapprochements entre les choses de l'archéologie et de l'ethnographie, ne tarda pas à se manifester avec bien plus de force que jamais, lorsqu'on mit à l'étude des collections primitives auxquelles se trouvait en grande partie destiné le nouvel établissement de Saint-Germain en Laye. Avec Boucher de Perthes et Lartet, il fallait, à chaque instant, emprunter au matériel des sauvages modernes les commentaires des instruments les plus antiques.

Le Musée de Saint-Germain reçut ou acquit dans ce but un certain

nombre d'objets exotiques. Pourtant les collections spéciales offertes à l'État à la suite de l'Exposition universelle de 1867 furent mises en magasin. L'idée d'un Musée spécial était si bien abandonnée que des envois faits à l'État furent versés dans des cabinets de province.

L'Exposition universelle de 1878 se préparait. M. O. de Watteville, directeur des sciences et des lettres, à l'instigation de M. le Dr Hamy, proposa au ministre de fonder un Musée ethnographique des missions scientifiques. Son rapport formait un plan magnifique de centralisation et d'organisation de ce que possédaient en dépôt les établissements de l'État. Le ministre prit un arrêté conforme et décida de présenter au public, à l'Exposition même, une première réalisation de ce Musée. Le local définitif n'était pas d'ailleurs choisi.

Cette exhibition provisoire eut un énorme succès. Présentées avec beaucoup d'habileté et de talent les collections de Wiener, Crevaux, de Cessac, Pinart, Ujfalvy, Verneau, Marche, Harmand... firent merveille et séduisirent absolument le grand public. La cause du Musée était gagnée dans le monde de la politique comme dans celui de la science.

Une commission dont MM. Jules Ferry, Georges Perrin, Henri Martin, Brisson, Thulié, H. Milne Edwards, Viollet-le-Duc, Maunoir faisaient partie, fut chargée d'assurer l'avenir de l'institution nouvelle, M. Bardoux la présidait d'abord. Devenu ministre, M. Jules Ferry continua son œuvre et le nouveau chef de la division du secrétariat au ministère, M. Xavier Charmes, tint à honneur de la favoriser. Le *Palais du Trocadéro et ses dépendances* ayant été affecté exclusivement aux divers services du ministère, le sort du Musée fut fixé.

Un rapport de M. le Dr Hamy au ministre, daté du 26 janvier 1880, clôt la longue série des documents relatifs à la création du Musée d'ethnographie de Paris, dont la loi du 29 juin vint fixer le modeste budget, dont un arrêté du 19 juillet suivant nomma le personnel, dont je viens de donner une rapide analyse. Le volume s'arrête à 1880. Il est le premier d'une série. On ne peut que souhaiter de voir bientôt paraître la suite des *publications du Musée d'ethnographie*.

Les galeries sont encombrées de richesses méthodiquement classées. De beaux et bons catalogues pourraient déjà se succéder. Mais le Musée est à l'étroit dans les locaux qui lui sont dévolus et des remaniements incessants sont imposés par l'entrée des collections nouvelles. Si l'on veut assurer ses progrès pour le profit de la science et l'honneur de Paris, il faudra avant peu le loger plus largement; d'autant plus qu'à l'étranger les Musées similaires ont un budget bien supérieur au sien et qu'en maintes occasions nous avons dû renoncer à garder en France de précieuses collections que Berlin, Leyde, etc., enlevaient par des surenchères.

E. CARTAILHAC.

HIRTH. **Les anciens tombeaux des Empereurs dans l'Asie Centrale** (*Alte Kaiser-Gräber in Centralasien*) (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, *Verhandlungen*, etc., p. 53).

Les découvertes récentes des inscriptions analogues à celles du Yénisséi, faites en Mongolie par M. Yadrintsef et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1), ont suscité de tous côtés des recherches sur les ruines des anciennes villes de l'Asie Centrale. M. Hirth y contribue pour sa part en donnant une nouvelle traduction (2), suivie de commentaires, d'un passage des Annales de la dynastie Wei (qui régnait dans le nord de la Chine de 386 à 532 après J.-C.). Il est question, dans ce passage, d'un peuple d'agriculteurs et de chasseurs nommé *Wu-lo-hou*, dont le pays était éloigné de 4 500 lis de la capitale de Chine (alors Lo-yang). Les ambassadeurs de ce peuple ont révélé, disent les Annales, à l'empereur de Chine, en 443, l'existence de tombeaux des anciens empereurs de la dynastie régnante dans une région située au nord-ouest de leur pays, et l'empereur y envoya un de ses ministres qui grava les signes de formules sacrées sur les pierres du monument.

D'après le commentaire de M. Hirth, l'emplacement du pays des *Wu-lo-hou* correspond à la haute vallée du fleuve, Keroulen, près du fleuve « *Wa-nan* » sous lequel il faut comprendre probablement l'« *Onon* » d'aujourd'hui. Quant à la région où se trouvaient les tombeaux, elle coïncide assez bien avec la vallée de l'Orkhon ou du haut Yénisséi, comme étant située au nord-ouest des *Wu-lo-hou* et au sud-ouest de la « mer du Nord » (*Pei-hai*) que l'auteur identifie avec le lac Baïkal. Comme les chefs du peuple *Tobo* prétendaient descendre des empereurs de Chine et comme ce peuple habitait la région que nous venons de signaler vers la fin du premier siècle avant l'ère vulgaire (après sa migration présumée des pays altaïens), il se pourrait que les monuments en question furent ceux des rois *Tobo* ; dans ce cas ils remonteraient à une époque éloignée de plusieurs siècles de celle où les visitèrent les envoyés de l'empereur chinois.

J. DENIKER.

D^r RUTILIO STADERINI. **Observations anatomiques** (*Osservazioni anatomiche*) (*Atti della R. Accademia dei Fisiocritici di Siena*, série 4, t. I, 1889, fasc. 6-7 ; et t. II, 1890, fasc. 5-6).

Descriptions de quelques anomalies excessivement rares au crâne et à la main : 1° *Absence complète des os propres du nez*, qui sont remplacés par les apophyses montantes du maxillaire supérieur ; ces apophyses

(1) Voy. l'*Anthropologie*, t. I (1890), p. 153.

(2) La première traduction se trouve dans l'« Histoire des Huns » de De Guignes.

ne se rejoignent pas cependant en haut et laissent un intervalle de 4 millimètres rempli par un petit prolongement de l'apophyse nasale du frontal et par une apophyse minuscule de la lame perpendiculaire de l'ethmoïde. Cette anomalie n'a été observée que quatre fois (par Meckel, Kohler, Sandifort et Henle). 2° *Réduction d'un des os propres du nez* (du côté gauche), à sa partie inférieure (mesurant à peine 15 millimètres); la partie supérieure de l'espace laissé ainsi libre est occupée par le prolongement de l'apophyse montante du maxillaire supérieur qui est ainsi en contact avec l'os nasal normal du côté droit. Cette anomalie n'a été observée que deux fois (par Henle et Romiti). Les deux cas peuvent être expliqués par un arrêt du développement. 3° *Fontanelle métopique ou médio-frontale*. L'existence de cette fontanelle a été niée par M. Pozzi, mais l'auteur a pu observer un crâne d'un enfant âgé d'un an, qui présentait les trous à l'endroit de cette fontanelle (ossification jusqu'à la formation d'un petit trou analogue au trou pariétal entre le tiers moyen et le tiers inférieur de la suture). En outre, un crâne de fœtus présentait cette anomalie nettement caractérisée : la fontanelle était bien distincte de la fontanelle bregmatique. 4° *Un os surnuméraire du carpe*. Il s'agit d'un petit noyau osseux sur la face externe du trapèze. La nature digitale de cet osselet est bien prouvée par ce fait que la gaine fibreuse qui le recouvre sert d'insertion à un tendon provenant de la bifurcation inaccoutumée du tendon du long abducteur du pouce; un petit faisceau musculaire part aussi de ce tendon pour s'insérer sur le radius. Cette anomalie vient à l'appui des théories soutenues par Gegenbaur, Albrecht et Kollmann, qui font dériver le squelette de la main des mammifères et des sauropsidiens, des nageoires pectorales des poissons, les doigts étant les homologues des rayons. 5° *Une polydactylie sur la main et les deux pieds* jointe à une autre anomalie, la pluralité des lobes des poumons chez un seul et même sujet.

J. DENIKER.

OBOLONSKY. **Les crânes des criminels** (*Tcherepa Prestoupnikof*, in-8°, Saint-Pétersbourg, 1890).

C'est l'étude de vingt-quatre crânes de criminels de la collection anthropologique du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Cette série est intéressante en ce que la plupart des crânes sont accompagnés de l'histoire documentaire des criminels auxquels ils ont appartenu; les différentes pièces écrites concernant ces tristes personnages ont été réunies en un volumineux dossier par les soins de notre savant directeur M. Hamy, et sont déposées au laboratoire d'anthropologie du Muséum. M. Obolonsky a pris trente-quatre mesures sur chaque crâne et a donné des extraits des dossiers.

Les conclusions de l'auteur ne sont pas très favorables à la théorie

du « type criminel atavique » de Lombroso. Suivant M. Obolonsky, il faut faire le départ des individus nés criminels, de ceux qui le deviennent accidentellement et des criminels formés par le milieu social. Cependant les altérations pathologiques (oblitération prématurée des sutures, enfoncement du trou occipital, etc.) ont été constatées fréquemment dans cette série.

J. DENIKER.

H. FISCHER. La parure populaire dans l'Inde et la façon de la porter (*Indischer Volkschmuck*, etc.). (In *Annalen des K. K. naturhistorischen Hofmuseums*, t. V, n° 3, Vienne, 1890, in-8°, avec planches et figures).

Traiter de la parure des centaines de peuplades et tribus qui habitent l'Inde n'est point chose facile. Aussi, à part les quelques rares ouvrages cités par M. Fischer (Herklot, *Qanoon-i-Islam*; Baden-Bowel, *Handbook of the manufactures and arts of the Penjab*; Holbein, *Alwar and his treasures*; Le Bon, *les Civilisations de l'Inde*; Ujfalvy, *Aus dem westlichen Himalaya*, etc.), on ne trouve nulle part de renseignements coordonnés sur ce sujet. En vrai artiste-peintre, M. Fisher l'avait traité par le crayon plutôt que par la plume : ses magnifiques croquis nous en apprennent plus long que les descriptions les plus détaillées. Cependant quelques traits généraux ont été fort bien saisis par l'auteur et c'est ces traits que nous allons résumer brièvement ici.

Et d'abord, un fait frappant, c'est que nulle part dans l'Inde, on ne rencontre d'ornements garnissant les lèvres, comme en Afrique ou en Amérique. Par contre, le nez et les oreilles sont surchargés de parures, de même que le cou, les bras, les jambes, les doigts et les orteils. La matière première, la plus employée est l'argent; viennent ensuite l'étain, le zinc, le plomb et les différents alliages; l'or et les alliages de couleur jaune se rencontrent assez fréquemment dans le sud, tandis que dans le nord l'argent et les métaux blancs sont employés presque exclusivement. Après les métaux, il faut noter les pierres précieuses et leurs imitations, la verroterie (surtout dans le sud), les perles, le corail, l'ivoire, certaines résines, la nacre et les coquillages. Cette dernière matière ne s'emploie qu'à Ceylan, où l'on rencontre d'ailleurs, chez les Cingalais, plusieurs singularités dans l'ornement qui est tout différent du reste de l'Inde. Les boucles d'oreilles sont d'immenses cylindres passés dans le lobule; elles rappellent ceux en usage chez les Dayaks et dont on ne retrouve d'analogues nulle part dans l'Inde. Les épingles à cheveux sont aussi spéciales à cette région. Enfin, les Cingalais sont la seule peuplade de l'Inde chez laquelle il n'est pas d'usage de porter les ornements au nez.

Les Tamils, qui habitent partie l'île de Ceylan, partie la côte opposée de la presqu'île cingangétique, offrent des ornements très caracté-

ristiques pour toutes les peuplades dravidiennes en général : doubles boutons, dans le genre de boutons de manchettes, à l'hélix ; des anneaux et des pendeloques au lobule de l'oreille ; et au nez trois sortes de bijoux : un bouton dans l'aile droite, un anneau dans l'aile gauche et une pendeloque, ordinairement une perle, fixée à la cloison nasale à l'aide d'une espèce de croissant en argent. Ces ornements paraissent être de vieille date, car on les retrouve sur les fresques du temple d'Adjanta datant du ⁱⁱe siècle avant l'ère chrétienne. La tête chez les femmes de l'Inde méridionale est ornée d'une espèce de petite toque en métal et de chaînes métalliques artistement ciselées qui s'en détachent pour tomber sur le front d'une part et le long de la natte de l'autre. Le cou est garni de colliers et les bras de bracelets qui ont la forme en V très caractéristique. Au poignet, le bracelet est de forme normale ; au pied, il se réduit à un simple anneau ; les bagues aux orteils sont rares. La couleur dominante dans le costume est le rouge, sauf sur le plateau de Dekkan où le vêtement est bleu et où aussi les sandales sont d'un usage plus commun.

Tout autre est l'ornement des peuples de l'Inde septentrionale dont l'influence se fait sentir dans le sud jusqu'à Bombay. Tout en présentant beaucoup de variations locales, il offre néanmoins quelques traits généraux communs à toutes les populations de cette partie de l'Inde. D'abord la parure est plus complexe ; les boucles d'oreilles sont surchargées de pendeloques ; souvent elles sont si pesantes qu'on est obligé de les retenir par des chaînes longeant le front et les tempes. Les bracelets très étroits, les bagues, les colliers en forme de chaîne, ou d'une seule pièce, sont d'un travail remarquable ; mais c'est surtout les anneaux aux pieds et les bagues couvrant les orteils qui présentent une richesse et une variété de formes infinies. Les bijoux qui garnissent les narines se distinguent aussi par leurs dimensions ; enfin les monnaies entrent comme partie intégrante de la parure. L'habillement en général change aussi ; au lieu du morceau d'étoffe passé entre les jambes et rejeté sur le dos qui est d'un emploi si général pour les deux sexes dans le sud, on voit apparaître, dans le nord, les longues robes et le pantalon des pays musulmans. Les parures de la région, déjà tibétaine, de Sikkim offrent un contraste frappant avec celles de l'Inde septentrionale : très simples, elles sont le plus souvent en bronze orné de coraux, de turquoises. Le diadème encadrant la tête fait ici son apparition (1). Le tatouage et la coloration du corps sont aussi des ornements. M. Fischer ne les a pas laissés de côté. Il nous apprend que le premier est assez peu répandu dans l'Inde (plus dans le sud que dans le nord) ; et que par contre la coutume de se barbouiller le visage est presque universelle. Les dessins

(1) Cet ornement est propre, suivant nous, aux peuples mongols et turcs, desquels il a passé chez les Russes. (Comparez les kokochniques des femmes russes avec le diadème des Tibétaines et des Mongoles.)

varient suivant les cultes : les Vichnouïtes ont deux traits blancs au front convergeant vers la racine du nez ; les Çivaïtes se contentent d'une seule bande blanche, très large, au milieu du front, etc. Les femmes tibétaines ont un usage étrange de se barbouiller la figure avec de la colle de pâte et de disposer sur ce fonds de petites graines de lin, de pavots, etc., en lignes aussi bizarres que disgracieuses ; de loin, elles ont l'air d'avoir une maladie cutanée.

J. DENIKER.

A. BOGDANOFF. *Notes anthropométriques sur les indigènes* (1) *du Turkestan* (*Antropometritcheskiia Zamietki*, etc., in : fasc. 22 du t. III du *Voyage dans le Turkestan*, de Fedtchenko, formant en même temps le 5^e et dernier fasc. du t. XXXIV des *Izvéstia* ou *Bulletin de la Société des Amis des sciences naturelles de Moscou*, 1888, in-4°).

L'éminent promoteur des études anthropologiques en Russie nous donne dans ce mémoire de 100 pages in-4°, qualifié modestement de « notes », la mise en œuvre des observations anthropologiques sur le vivant, recueillies par M. Fedtchenko, si prématurément arraché par la mort à l'activité scientifique. Le mémoire contient en outre le résumé et les conclusions de plusieurs études craniologiques antérieures de M. Bogdanoff concernant les populations du Turkestan.

Les observations de M. Fedtchenko ont été prises sur 32 sujets ; sur 15 de ces sujets, il a pris *toutes* les mesures prescrites dans les instructions de Broca ; 20 autres ont été étudiés moins complètement, mais le minimum des mesures ne s'abaisse jamais au-dessous d'une vingtaine. Quant aux considérations craniologiques, elles sont basées sur l'étude de 123 crânes.

Les 32 individus mesurés se répartissent ainsi qu'il suit : 10 Ouzbeks, 4 Tadjiks, 8 Sartes, 6 Persans, 1 Turc, 1 Kizilbach, 1 Tatar (ou plutôt métis d'une femme Sarte et d'un Tatar) et 1 Kiptchak (que l'on peut compter avec les Ouzbeks). Nous ne pouvons pas suivre le savant auteur dans tous les détails de son exposé, ni résumer même sommairement tous les rapports et moyennes, toutes les sériations de mesures dressées par lui pour les différentes parties du corps. Disons cependant quelques mots de la taille et de l'indice céphalique.

La taille moyenne est de 1 666 millimètres chez les Ouzbeks, de 1 734 millimètres chez les Tadjiks, de 1 691 millimètres chez les Sartes et de 1 658 millimètres chez les Persans. Nous laissons de côté les cas d'individus isolés. Dans la série des 11 Ouzbeks, la majorité (5 sur 11) ont la taille au-dessus de la moyenne, les autres tailles sont représentées chacune par le même nombre d'individus [2]. Chez 8 Sartes on trouve au

(1) Nous préférons ce mot comme étant plus généralement connu, au néologisme « allogènes » par lequel on traduit quelquefois le mot russe « inorodtsy ».

contraire la majorité [4] avoir une grande taille ; le reste (sauf 1 sujet qui est petit) est de taille au-dessus de la moyenne. Enfin les 4 Tadjiks présentent autant de grandes tailles [2], que de tailles au-dessus de la moyenne. Les Persans sont plutôt petits : sur 6 sujets, un seul est de haute taille, 2 au-dessus, 2 au-dessous de la moyenne et un de petite taille. Ces groupes ethniques se répartissent donc ainsi d'après leur taille en commençant par les plus hauts : Tadjiks, Sartes, Ouzbegs, Persans.

D'après leur indice céphalique, ces peuples doivent être rangés ainsi : Sartes (i. c. moyen, 85,4), Tadjiks (84,25), Ouzbegs (83,1) et Persans (76,8). La sériation des indices confirme ces moyennes. Le groupe de Persans offre 2 dolichocéphales, 3 sous-dolichocéphales et un seul brachycéphale (nomenclature Broca, sans réduction) ; tandis que le groupe Ouzbeg ne présente qu'un seul sous-dolichocéphale contre 2 méso, 3 sous-brachy et 5 brachycéphales, le groupe de Tadjik ne contient point du tout de dolichocéphales et seulement 1 mésocéphale pour 2 sous-brachy et 1 brachycéphale ; enfin le groupe Sarte ne contient que des brachycéphales vrais [6] ou des sous-brachycéphales [2].

Les 123 crânes étudiés se répartissent ainsi qu'il suit, d'après leur provenance : 6 crânes Galtcha du Zaravchan ; 28 crânes sans désignation de race, qui viennent de divers cimetières anciens ou modernes des environs de Samarkand et de Tachkent ; 48 crânes Tadjiks et 41 Ouzbegs de différents points du Turkestan.

Le groupe des Galtcha renferme le plus de brachycéphales (83,3 p. 100) ; viennent ensuite les Ouzbegs (63,4 p. 100), et en troisième ligne, les Tadjiks (62,3 p. 100, avec 10,4 p. 100 de dolicho et sous-dolichocéphales). Nous ne citons que cette mesure, mais on trouvera dans la partie craniologique du travail de M. Bogdanoff des centaines de mesures et des renseignements précieux.

Dans le dernier chapitre, le savant anthropologiste russe résume les traits essentiels et caractéristiques de divers peuples du Turkestan. Nous allons donner en abrégé ces caractéristiques qui découlent naturellement des chiffres et des observations sur le vivant et sur les crânes.

Ouzbegs. Cheveux noirs, rares. Yeux brun foncé. Taille, 1 666 millimètres. Sous-brachycéphales à 83,1 d'indice sur le vivant (mésocéphales avec la réduction). Tête assez haute, face allongée, pommettes assez saillantes. Nez long par rapport à la taille, mais court par rapport à la face ; espace interorbitaire petit. Les crânes Ouzbegs (1) sont surtout larges et assez hauts ; de circonférence moyenne ; brachy ou sous-brachycéphales ; front étroit ; pommettes peu saillantes ; orbites mégasèmes ; leptorhinie.

Tadjiks. Cheveux et yeux comme chez les précédents. Taille,

(1) Pour les détails, voyez le mémoire de Bogdanoff dans le tome XLIX des *Izvestia de la Soc. des amis des sciences de Moscou* (analysé en partie dans la *Rev. d'Anthrop.* 1888, p. 109).

1 734 millimètres ; brachycéphales à 84,25 (sous-bracycéphales avec réduction). Tête assez haute ; front bas ; face allongée, mais petite, par rapport à la taille ; pommettes saillantes ; nez long. Les Galtcha, ces Tadjiks des montagnes, n'ont été étudiés que d'après les crânes qui sont très brachycéphales, hypsicéphales, petits, larges dans la région zygomatique, mégasèmes, leptorhiniens ; l'espace interorbitaire est moyen.

Sartes. Cheveux et yeux comme chez les précédents. Taille, 1 691 ; brachycéphales avec ou sans réduction (85,4). Tête assez haute. Face plus allongée (par rapport à la taille et à la tête) que chez les Tadjiks ; pommettes aussi saillantes que dans les groupes précédents ; front haut ; espace interorbitaire petit.

Persans. Système pileux bien développé. Nez moyen ou long ; taille, 1 658. Dolichocéphalie. Tête basse ; face peu haute, développée surtout dans sa partie inférieure ; pommettes non saillantes. Espace interorbitaire considérable. Nez long absolument et relativement à la taille. Telles sont les caractéristiques nettes et précises dont la forme a été empruntée par l'auteur aux diagnoses zoologiques. J. DENIKER.

B. ROSENSTADT. Sur les causes de l'accroissement du nombre de conceptions chez la femme dans certains mois de l'année. (*Zur Frage nach den Ursachen, welche die zahl der Conceptionen, etc.*). (In *Mittheilungen aus dem Embryologischen Institute der Universität Wien*, 2^e série, fasc. 4, 1890.)

Le savant suédois Wargentin paraît avoir été le premier à signaler, en 1767, le fait, assez étrange au premier abord, que pendant certains mois de l'année on constate en Suède une recrudescence dans le nombre de naissances, et cela régulièrement tous les ans. Depuis, plusieurs autres statisticiens médecins et naturalistes ont confirmé le fait : Quetelet, pour la Belgique et la Hollande (maximum de naissances en février, par conséquent maximum de conceptions en mai), Wappäus, pour l'Europe centrale (deux maximums de conception en hiver et à la fin du printemps ou au commencement de l'été), Villermé (mêmes périodes) pour différents pays, y compris ceux de l'hémisphère austral, Sormani, pour l'Italie (conceptions en juillet), Mayer, pour l'Allemagne (conceptions en décembre), Beukemann, pour les différentes provinces de l'Empire allemand (maximum de conceptions en décembre dans le nord, au printemps dans le sud) ; enfin, différents auteurs pour la Russie (maximum de conceptions en hiver).

Les explications que l'on cherchait à donner jusqu'à présent à ce phénomène sont de différentes natures. D'après certains auteurs, les maxima observés dans beaucoup de pays au printemps tiennent à ce que dans cette saison il y a « abondance de biens », meilleure nourriture, enfin quelque chose qui fait participer l'instinct génésique de l'homme, comme celui de beaucoup d'animaux à ce « réveil de la na-

ture ». A cela d'autres savants répondent que dans certains pays les maxima sont reportés dans les mois de l'hiver, c'est-à-dire dans la saison dont ni la température ni le manque relatif des biens de la terre ne semblent point *a priori* être propices à la génération ; ces savants cherchent la cause dans l'organisation sociale. Ils constatent que dans les pays du nord, c'est au mois de décembre, après avoir terminé les travaux des champs, que les habitants s'adonnent aux fêtes et réjouissances, et que c'est dans ce mois que l'on contracte le plus grand nombre d'unions. Par contre, dans le midi, les fêtes les plus populaires sont celles du printemps, au réveil de la nature. Mais ces différences tiennent autant de la religion que des latitudes. Dans les pays catholiques, les maxima des conceptions tombent précisément dans les mois d'avril et de mai, c'est-à-dire à l'époque des fêtes qui font suite à la longue période de carême et d'abstinence ; la chair, mortifiée jusque-là, prend alors sa revanche. Dans les pays protestants, au contraire, les fêtes de Noël ont une grande importance dans la vie sociale, et l'on cherche à contracter les mariages vers cette époque.

Toutes ces explications sont peu scientifiques et n'ont jamais été prouvées par les chiffres ou les expériences. Suivant M. Rosenstadt, il faut se demander tout d'abord *comment* il se fait que dans certains mois de l'année il y a plus de conceptions que dans les autres. Trois causes pourraient être invoquées, suivant l'auteur, pour expliquer la possibilité du phénomène : 1° la réceptivité à la conception chez la femme serait augmentée, exagérée pendant ces mois ; 2° un plus grand nombre d'individus auraient accompli le coït ; ou bien 3° ce dernier chiffre restant stationnaire, un plus grand nombre de coïts aurait eu lieu par chaque individu. La première explication est inadmissible, car l'on sait que chez la femme l'ovulation se poursuit régulièrement dans toutes les saisons sans accélération ou exubérance quelconque dans certaines saisons. Sous ce rapport, la femelle humaine diffère totalement de celle des animaux sauvages et se rapproche de la femelle des animaux domestiques. Quant aux deux autres propositions, elles sont acceptables toutes les deux. La variation dans les mois à maximum de conceptions suivant les pays (et probablement suivant les classes de la société, point sur lequel les statisticiens restent muets) fait penser que les influences cosmiques et sociales n'y sont pour rien, car souvent ces époques de recrudescence des conceptions sont les mêmes pour des pays qui diffèrent de tout au tout par le climat, la religion et les mœurs (l'Italie, la Russie et la Suède). Les phénomènes climatériques et sociaux peuvent créer tout au plus des conditions favorables pour l'accomplissement du phénomène, elles lui préparent pour ainsi dire le terrain ; mais quant au phénomène lui-même, il n'est qu'un reste, chez l'homme, de la nature animale, « une coutume physiologique » héritée de ses ancêtres-animaux.

« L'homme primitif », dit l'auteur de l'intéressante étude que nous analysons, « avait hérité de ses ancêtres (mammifères) la faculté de ne se reproduire qu'à des époques déterminées. A l'arrivée de cette période de rut, les fécondations avaient lieu en masse, ce qui était fort aisé, grâce à l'état de promiscuité dans lequel vivait l'humanité primitive. Avec le développement de la civilisation, l'homme s'adonne à des rapports sexuels pendant toute l'année, mais « la coutume physiologique » de procréer à une certaine époque ne disparaît pas complètement; elle reste comme une survivance de l'état animal et se manifeste dans la recrudescence du nombre de conceptions pendant certains mois de l'année. Cette conclusion est confirmée par le fait que chez certaines peuplades sauvages les accouplements semblent se produire presque exclusivement dans certaines périodes de l'année (au printemps ou après la moisson) ». L'auteur cite Fr. Müller (*Allgem. Ethnographie*, p. 212 de la 2^e éd., Vienne, 1879), pour les Australiens, et Kulischer (1), pour d'autres peuplades. Nous rappellerons à ce propos que le même fait a été noté par Miklucho-Maclay chez les Papous de la Nouvelle-Guinée (2).

J. DENIKER.

IVANOVSKI. **Sur quelques crânes donnés à la section anthropologique** (O niékotorykh Tcherepakh, etc.). (*Journal (Dnevnik) de la Soc. des amis des sc. nat. Moscou*, fasc. 4, 1890.)

Parmi les crânes décrits par l'auteur, nous en trouvons quelques uns qui constituent des spécimens rares dans les collections; voici leur description sommaire :

Crâne du Tatare de la province de Semipalatinsk, trouvé par M. Ivanovski dans un cimetière tatar, à 55 kilomètres au N.-O. de la ville de Pavlodaz, sur les bords de l'Irtych. Le crâne est dolichocéphale (ind. céph. 74,3), chamœcéphale (ind. haut.-long. 66); les pommettes sont peu saillantes; l'espace orbitaire très large (36,8 p. 100 de la ligne faciale).

Crâne d'Orotch (3) ou Orotch, pris dans un tombeau orotchi sur la rivière Khora. La peuplade Orotch est en train de disparaître; en 1885, M. Margaritof n'estimait guère à plus de 318 le nombre d'individus dont elle se compose. Le crâne en question est unique. Il est sous-dolichocéphale (i. c. 75,9), hypsicéphale (i. h.-l. 75,9), peu large dans la région zygomatique; mégasème (indice orbitaire 94,1), avec la distance inter-

(1) KULISCHER, *Zeitsch. f. Ethnologie*, Berlin, 1876, t. VIII, p. 152.

(2) Voy. notre analyse des travaux de ce voyageur russe dans la *Revue d'Anthropologie*, 1883, p. 497 (conceptions en janvier, à la fin de la récolte).

(3) Il y a une confusion dans les noms que l'auteur donne à ce crâne; il le nomme tantôt le crâne *orotchi*, tantôt le crâne *orotchone* (*orotchonskii*, en russe), oubliant certainement que les Orotch et les Orotchones sont deux peuples différents; d'après le lieu de trouvaille, le crâne est bien celui d'Orotch et l'on devrait le qualifier en russe plutôt *Orotcheskii*.

J. D.

orbitaire très étroite (27,1 p. 100 de la ligne faciale); la face est allongée, l'ouverture nasale leptorhinienne (i. n. 44,2).

Crâne de Tchouktche de la baie de la Providence (1) : sous-dolichocéphale (i. c. 73,1), face assez large; espace inter-orbitaire moyen (29 p. 100 de la ligne faciale); crâne mésorhinien (i. nas. 48,2), mégasème (i. o. 95,2).

Crâne provenant d'un cimetière nestorien près de Tokmak (au S.-O. de Vernii, prov. de Semirétchensk). Le cimetière où le crâne a été trouvé ne doit pas remonter au delà du xiv^e siècle; il est probablement de l'époque à laquelle les Nestoriens sont venus dans le pays des Sept-Rivières et ont construit sur le bord septentrional du lac Issyk-Koul le couvent qui figure déjà sur une carte catalane de 1374. Ce crâne est très brachycéphale (i. c. 89,8), hypsicéphale, leptoprosopé, leptorhinien (i. n. 45,1), mégasème (i. o. 97,4); il présente une distance interorbitaire moyenne.

J. DENIKER.

IKOFF. Notes sur la céphalométrie des Biélorousses comparés aux Petits-Russiens et aux Grands-Russiens (Zamietki po kefalometrii Biéloroussov, etc.). (Journal (Dnevnik) de la Soc. des amis des sc., fasc. 4, Moscou, 1890.)

Cette note préliminaire contient le résumé des recherches faites par l'auteur sur les Biélorousses ou Blancs-Russiens, et sur les Grands-Russiens, de même que la mise en œuvre des mensurations prises par feu le docteur Emmé sur les Petits-Russiens. En tout, le travail roule sur 1100 sujets (hommes, femmes et enfants) appartenant aux trois branches du peuple russe. L'étude de M. Ikoff se divise en trois parties : 1^o *Variations suivant l'âge*. L'indice céphalique présente son maximum dans l'enfance; à mesure que l'on avance dans l'âge, il diminue. La croissance du crâne se fait donc surtout dans le sens antéro-postérieur; cette croissance est régulière, sauf la période du commencement de la puberté pendant laquelle il y a un arrêt. 2^o *Indice céphalique suivant les groupes*. Les Blancs-Russiens (290 hommes adultes) présentent la plus grande portion de dolichocéphales (2) (23 p. 100); viennent ensuite les Grands-Russiens (126 hommes adultes) avec 19 p. 100, et les Petits-Russiens de la province de Poltava (393 hommes adultes) avec 18 p. 100. Ces derniers diffèrent par ce caractère de leurs frères de race habitant sur la rive droite du Dniepr (province de Kiev); 200 hommes adultes de cette population, mesurés par M. Diebold (3), ne présentent que 8,5

(1) Nous ferons remarquer à propos de cette provenance que la baie de la Providence est indiquée par Nordenskiöld et les frères Krause comme une des localités où l'on trouve des Namlolos ou Esquimaux asiatiques. J. D.

(2) Les indices sont partout réduits sur le vivant de deux unités pour les comparer avec ceux du crâne.

(3) *Beitrag zu Anthrop. d. Kleinrussen*, Dissert. inaug. Dorpat. 1886.

p. 100 de dolichocéphales. En étudiant la sériation de ces groupes, on remarque que les Grands-Russiens présentent un mélange de trois éléments : dolichocéphale (type des kourgans ou tumuli), sous-brachycéphale (Mordva ?) et hyper-brachycéphale. Les Biélorusses sont formés de mêmes éléments ; seulement le type dolichocéphale s'y est conservé beaucoup plus pur. Les Petits-Russiens de Poltava présentent le groupe le plus mêlé, peut-être fusionné en un seul tout ; ce groupe est caractérisé par la prédominance des formes brachy et mésocéphales. Quant aux Petits-Russiens de Kiev, ils forment un groupe compact, très brachycéphale, constitué probablement sous l'influence de fusions avec les types hyperbrachycéphales des Karpathes (constatés par Kopernicki). Les indices moyens pour chaque groupe sont donnés dans le tableau suivant, avec les limites de leurs variations dans les séries futures, calculés d'après la théorie des probabilités :

	GRAND-RUSS.	BLANC-RUSS.	PET.-RUSS. POLT.	PET.-RUSS. KIEV.
Indice moyen	81.1	80.4	80.7	82.5 (1)
Limites de variations. .	79.8-80.3	80.2-80.6	80.5-80.8	82.3-82.8

Comme on le voit, les séries de crânes russes présentent peu de chances pour sortir des limites de la sous-brachycéphalie.

3° *Sous-groupes des indices* (d'après le schéma de Broca (2)). La série des Biélorusses a été examinée également sous le rapport de la distribution des diverses variétés de l'indice céphalique (*brachystocéphalie*, *sténocéphalie*, etc.) et de l'indice facial (*brachystoprosopes*, *eusyprosopes*, etc.). Il s'ensuit que la population biélorousse est formée au moins de deux éléments dolichocéphales : l'un fin ou sténocéphale et l'autre grossier ou dolichocéphale ordinaire), et de trois éléments brachycéphales : finnoïde (*brachystocéphale*) venu de l'est où il domine encore dans la population grand-russienne ; slave-occidental, brachycéphale ordinaire (*type celto-slave* de Topinard) venu des monts Karpathes et de la Pologne ; eurycéphale dont l'origine est obscure, mais qui ne paraît pas être mongoloïde.

J. D.

KHAROUZINE. *Les deux types lapons* (K voprosou o dvoukh, etc.).
(*Journal Dnevnik*, etc., 1890, fasc. 4).

C'est un complément que l'auteur apporte à son grand travail déjà analysé par nous (3). Le nombre de Lapons ne dépasse guère 20 000. Sur ce nombre, 83 p. 100 habitent la Suède et la Norvège, 6 1/2 p. 100 la Finlande et 10 1/2 p. 100 la Russie. Au point de vue ethnographique, les

(1) N'oublions pas que tous ces indices sont réduits de deux unités.

(2) Voy. *Revue d'Anthropologie*, 1881, p. 1.

(3) Voy. *l'Anthropologie*, 1890, p. 615.

dissemblances entre les groupes scandinave (auquel il faut rapporter aussi les Lapons de la Finlande) et russe sont assez profondes. Quant au type physique, on y trouve aussi des différences. En réunissant les observations de Virchow, de Hork, de Duben, de Topinard, d'Ecker, de Mantegazza et de Sommier pour les Lapons scandinaves, et celles de Kelsieff pour les Lapons russes, on obtient les résultats suivants.

La taille moyenne des Lapons scandinaves est de 1^m,50 (sur plus de 100 individus) pour les hommes et de 1^m,43 pour les femmes (29 sujets); pour les Lapons russes les chiffres correspondant sont : 1^m,56 (36 sujets) et 1^m,46 (10 sujets). L'indice céphalique diffère aussi dans les deux groupes : 86,5 pour les hommes, 86,4 pour les femmes dans le premier groupe, 83,9 pour les hommes, 82,7 pour les femmes dans le second groupe, etc. (1). D'autre part, les Lapons russes sont plus blonds que les Lapons scandinaves : ainsi les yeux clairs se rencontrent chez 90 p. 100 des Lapons russes, tandis qu'on n'en trouve que 64 p. 100 chez les Lapons scandinaves; de même les cheveux blonds forment 50 p. 100 du nombre total dans le premier groupe et 34 seulement dans le second. Somme toute, les Lapons russes sont plus grands, moins brachycéphales et moins bruns que les Lapons scandinaves. Si l'on compare ces données avec les observations anthropologiques faites par M. Elissiéeff chez les Karéliens et les Tavastes de la Finlande, on arrive à cette conclusion que les Lapons russes sont plus mêlés avec ces deux peuples que les Lapons scandinaves. Ces derniers seraient donc des représentants les plus purs de la race.

Ainsi le type primitif lapon doit comprendre d'après l'auteur les caractères suivants : taille très petite, tête très brachycéphale, couleur foncée des yeux et des cheveux. Comparant ces caractères et quelques autres avec les observations sur les peuples mongols, Samoïdes, Bachkirs, Kirghiz, Ouzbeks, Sartes, Tadjiks, Tatares de la Crimée, l'auteur croit pouvoir affirmer que le type pur lapon présente certains caractères mongoloïdes. Nous ne saurions partager cette assertion, attendu que tous les peuples pris comme terme de comparaison (sauf les Samoïdes) ne sont point Mongols, mais Turcs ou Irano-Aryens

(1) Ayant refait les calculs de l'auteur pour l'indice céphalique des Lapons scandinaves, nous avons trouvé les chiffres différents des siens : 87,5 pour les hommes, 87,1 pour les femmes. Les différences viennent de ce que M. Kharouzine ne donne que la *moyenne des moyennes des séries d'observations* sans tenir compte du nombre de sujets que contiennent ces dernières : ainsi la série de Mantegazza de 64 individus a dans son calcul l'égale valeur que la série de 3 individus de Virchow : les deux sont comptés pour unités et la somme des deux indices moyens de ces séries est divisée par deux. Pour avoir le *vrai indice moyen*, il faut procéder autrement et introduire dans le calcul l'équivalence de chaque série. Ainsi dans l'exemple donné il faut multiplier l'indice moyen de la série Mantegazza par 64 et celui de la série Virchow par 3, puis diviser la somme de ces deux produits par 67. — On méconnaît trop souvent ce mode de calcul qui seul donne les chiffres vrais et l'on s'expose ainsi à fournir des notions inexactes. L'auteur a dû procéder ainsi également pour les autres mesures.

J. D.

(comme les Tatares de la Crimée et les Tadjiks) légèrement mongolisés. Il faudrait faire la comparaison avec les Mongols vrais, les Toun-gouses, etc. Mais arrêtons-nous là : le travail de M. Kharouzine mérite néanmoins toute notre attention, ne fût-ce que par la masse de matériaux et de chiffres qu'il nous fournit.

J. D.

YANTCHOUK. Quelques données sur le type anthropologique des Biélorousses ou Blancs-Russiens (*Niekotoryia dannyia K' voprosou ob antropologitcheskom typié, etc.*). In *Journal (Dnevnik) de la sect. anthrop. de la Soc. des amis des sc. de Moscou*, 1890, fasc. 3, p. 66.)

La branche du peuple russe connue sous le nom de Biélorousses ou Blanc-Russiens n'a pas encore été étudiée anthropologiquement. Cependant la position géographique de ce peuple entre les Grands-Russiens et les Petits-Russiens d'une part, les Polonais et les Lithuaniens de l'autre, de même que ses destinées historiques le désignaient à l'étude des anthropologistes, surtout au point de vue des mélanges ethniques, M. Yantchouk avait mesuré et observé 134 Biélorousses provenant des différents districts, Minsk, Igoumensk, Bobrouïsk et Sloutsk du « gouvernement » ou province de Minsk. Ces Biélorousses se distinguent surtout par la prééminence de leurs os malaires, rejetés en dehors; ils ont aussi souvent (35 fois sur 100) la fente palpébrale très étroite et parfois (25 fois sur 100) les yeux légèrement obliques. La couleur prédominante des yeux est gris clair bleuâtre. Les yeux clairs forment 48 p. 100 du nombre total, tandis que les yeux bruns n'en forment qu'un dixième : le reste, ont les yeux de couleurs mélangées (taches brunes et jaunes sur fond bleu, etc., d'après le schéma Ikoff). La couleur des cheveux se répartit ainsi : blonds 22 p. 100, châtain clair 24 p. 100, châtain foncé (ou bruns?) 48 p. 100, noirs (bruns?) 4 p. 100, roux 2 p. 100. La nomenclature n'est pas bien claire et l'on peut compter les châtain clair pour des châtaîns, et les châtain foncé parmi les bruns. Quant à l'indice céphalique, nous trouvons dans la série 57 p. 100 de brachy et de sous-brachycéphales, 24 p. 100 de mésocéphales et 19 p. 100 de dolicho et sous-dolichocéphales. — La brachycéphalie est donc la forme prédominante. Parmi les autres mesures, notons l'indice nasal : 70,9 en moyenne, les deux sexes mélangés; il varie de 53,9 à 88,9, mais les formes leptorhiniennes prédominent.

J. D.

KHAROUZINE. La taille des Tatares de la côte sud de la Crimée (*ORostié Tatar, etc.*). (Ibid., p. 80.)

C'est le complément à l'étude dont nous avons rendu compte précédemment (1). La note contient la mise en œuvre des mesures de la taille

(1) Voy. l'*Anthropologie*, 1890, p. 619.

prises par M. Chtchepetof sur 114 Tatars de la Crimée venant des villages Goursouf (48 individus), Kiziltach (44 individus), Nikita (14 individus) et Dirmenkoï (8 individus). La taille moyenne est de 1^m,67; les cas des tailles au-dessus de la moyenne sont les plus fréquents (33 p. 100). En joignant à ces mesures celles prises par M. Ikoff (voy. l'article précédent) sur 81 Tatars des localités voisines, on obtient l'ordination suivante pour 230 sujets : haute taille 26 p. 100, taille au-dessus de la moyenne 35 p. 100; au-dessous de la moyenne, 26 p. 100; petite taille, 14 p. 100. En somme, malgré les nombreuses variations, les hautes tailles prédominent parmi les Tatars de la Crimée; l'élément de petite taille est surtout accentué parmi les habitants des villages Aï-Vasil, Dirmenkoï et Aloupka; les Tartars des villages Nikita et Gourzouf sont parmi les plus grands.

J. D.

NAZAROFF. Note sur les kourgans du district d'Orsk, gouvernement d'Orenbourg (*Zamietka o Kourganakh*, etc.). Ibid., p. 88.)

Dans le pays situé entre la rivière Sakmara et les monts Gouberli (un des chaînons de l'Oural méridional), on trouve en grande quantité des tumuli de deux types. Les tertres du premier type sont situés sur les crêtes des collines; ils ont de 4 à 10 mètres de haut et présentent à leur sommet un enfoncement en forme d'entonnoir garni de pierres; c'étaient probablement des camps retranchés; on n'y découvre aucun objet. Les tumuli du deuxième type se rencontrent à la base de collines, au voisinage des précédents; ils sont très bas et renferment des ossements humains, et des objets de cuivre, de verre, d'argile et de pierre, mais pas d'objets de fer. Ces derniers ne se rencontrent que dans les sépultures sans tumuli. Parmi les quatre crânes trouvés dans ces tumuli, deux sont brachycéphales et leptorhiniens, et deux autres sont mésocéphales et mésorhiniens.

J. D.

OVTCHINNIKOF. Notice explicative sur les objets trouvés près de la ville d'Olekminsk (province de Yakoutsk) (*Poyasnitelnaïa Zapiska*, etc.). Ibid., p. 94).

Les objets trouvés par l'auteur dans les couches de terrains formant le bord de la Léna ne présentent rien de particulier; ce sont des pointes de flèche en silex, des poinçons en ivoire de mammoth, etc., mais la trouvaille mérite l'attention comme une des premières faites dans cette région lointaine du Nord-Est de la Sibérie. Un squelette humain à moitié brûlé a été également trouvé par l'auteur à côté des objets.

J. D.

G. VON MAYR. La distribution des divers âges dans une population donnée (*Beiträge zur Anthropologie u. Urgeschichte Bayerns*, t. IX, fasc. I et II, p. 61, avec deux tableaux. Munich, 1890).

L'anthropologie touche, par tout un côté statistique, aux plus graves problèmes qui puissent se poser dans la vie d'un peuple, ceux de l'état de la population et toutes les questions qui s'y rattachent. Nul problème ne doit davantage fixer notre attention en France : les récentes communications de M. Lagneau à l'Académie de médecine ont montré une fois de plus qu'il s'agit là pour nous d'une question absolument vitale. Aussi avons-nous cru devoir signaler par quelques mots l'intéressant mémoire de M. de Mayr.

L'une des façons les plus pratiques de se rendre compte de la constitution d'une population et de l'avenir qui lui est réservé, c'est évidemment d'étudier le nombre relatif d'individus de chaque âge qu'elle contient. Chez la plupart des insectes, les générations se succèdent sans relation les unes avec les autres et sont formées chacune d'individus à peu près du même âge. Il n'en est pas de même dans l'espèce humaine : à un moment donné de son évolution, une population quelconque comprend des individus de tout âge, et la proportion suivant laquelle ces individus sont mêlés est évidemment de la plus haute importance pour le développement de la population.

Un premier diagramme montre d'abord la courbe des naissances par années dans l'empire allemand de 1785 à 1885. Comme dans les tableaux dont nous allons parler dans un instant, les sexes sont séparés et se font pendant des deux côtés d'un axe médian, de sorte qu'il est facile de saisir la proportion des naissances féminines et masculines ayant eu lieu chaque année. Les deux courbes présentent des angles rentrants et sortants, certains de ces angles correspondent à des erreurs de statistique ; c'est ainsi que l'on attribue un plus grand nombre de naissances aux années dont le chiffre se termine par 0 ou par 5. D'autres répondent à la réalité des faits : ainsi la diminution brusque des naissances en 1870-71.

Afin de pouvoir comparer avec fruit la répartition des âges chez les différents peuples, il est nécessaire de diviser les populations en groupes peu nombreux comprenant les trois périodes de la vie par exemple : jeunesse (de 1 à 15 ans), âge mûr ou productif (de 16 à 69 ans) et vieillesse (70 et plus). On voit ainsi que sur 1 000 habitants il y a en Allemagne (1885) 355 enfants, 618 adultes et 27 vieillards. En France (1886), l'âge productif et la vieillesse comprennent respectivement 682 et 48 individus, en revanche l'enfance est moins nombreuse : 270. En Grande-Bretagne (1881), les trois chiffres sont 363, 608 et 29 ; en Italie (1881), 322, 647 et 31 ; aux États-Unis (1880), 381, 599 et 20. C'est en France

qu'on rencontre le moins grand nombre d'enfants et le plus grand nombre de vieillards.

On se rend encore mieux compte de la constitution d'une population en divisant les âges de 5 en 5 ans. Mais alors les chiffres à retenir sont si nombreux qu'on ne saurait comprendre exactement les faits sans l'emploi d'un schéma. Voici celui dont fait usage l'auteur et qui paraît très satisfaisant. A partir d'une ligne verticale, on porte, vers la gauche pour le sexe masculin, vers la droite pour les femmes, des longueurs proportionnelles au nombre d'individus de chaque âge, en plaçant en bas les âges les plus bas. Ainsi la première tranche vers le bas comprendra les âges de 1 à 5 ans, puis de 5 à 10, de 10 à 15, etc., en remontant. Il est facile de diviser chacune de ces assises horizontales, de façon à obtenir en même temps le nombre des célibataires, des mariés et des veufs pour chaque âge.

Ces diagrammes montrent d'abord la répartition des sexes : excédent de femmes en Allemagne, égalité en France, excédent des hommes aux États-Unis.

En second lieu, il est facile de voir l'état civil de la population aux diverses périodes de la vie : diminution brusque des célibataires après 25 ans ; persistance d'un certain nombre de célibataires jusqu'aux âges les plus avancés ; ce nombre, très faible en Allemagne, est beaucoup plus considérable en France et en Italie.

Enfin il faut remarquer qu'en portant de chaque côté d'une médiane des longueurs proportionnelles au nombre des individus (hommes et femmes) de chaque âge, comme ces longueurs diminuent à mesure que l'âge augmente, la figure obtenue est sensiblement celle d'une pyramide.

Cette pyramide est très large aux États-Unis et a une pointe très effilée, c'est-à-dire que la natalité est assez grande pour effacer les effets de l'immigration ; en revanche, les vieillards y sont peu nombreux. En Allemagne la pyramide est aussi très régulière : les enfants et les jeunes gens y sont nombreux, et le nombre des individus décroît régulièrement avec l'âge. En France, la base est très étroite et montre la faiblesse du nombre des enfants. La figure générale a l'apparence d'une cloche, c'est-à-dire qu'il y a accumulation d'individus d'âge moyen ou élevé. En Italie, on retrouve la forme pyramidale, avec quelques irrégularités. Le tableau publié par M. Von Mayr contient en outre les schémas de trois provinces bavaroises, de la Bavière en général et de la ville de Munich. Dans la Bavière propre, on observe encore la forme en cloche, c'est-à-dire la trop grande abondance des âges élevés par rapport à l'enfance ; le Palatinat du Rhin, au contraire, a une base énorme et la faiblesse du nombre des célibataires montre immédiatement la cause de ce grand nombre d'enfants.

La ville de Munich, comme du reste la plupart des grands centres

commerciaux industriels ou politiques, présente une distribution très irrégulière : nombre très faible d'enfants, qui diminue encore dans les années suivantes : sur 100 000 individus des deux sexes, il n'y a que 3 500 mâles de 11 à 15 ans. Puis augmentation brusque de ce nombre, qui atteint près du double de 21 à 25 ans. A partir de là, diminution assez rapide de la pyramide. Le nombre des veufs et célibataires est considérable, surtout dans le sexe féminin. Il est évident, par l'aspect même du schéma, que ces populations des villes s'accroissent plutôt par l'immigration que par la natalité.

LÉON LALOY.

THOMAS DWIGHT. *The closure of the cranial sutures as a sign of age* (la Date de l'oblitération des sutures craniennes) (*Boston Medical and Surgical Journal* du 24 avril 1890. Boston, 1890).

On sait combien la détermination de l'âge d'un crâne d'après l'état de ses sutures est une question controversée. S'il est généralement admis que l'ossification débute par la partie postérieure de la sagittale, tandis que la suture temporale reste une des dernières ouvertes, combien de divergences encore dans les détails et dans la question de l'époque exacte de fermeture ! C'est dans le but de jeter un peu de clarté sur ce problème, que M. Thomas Dwight a employé le seul procédé rationnel : celui d'examiner l'état des sutures sur des crânes dont l'âge avait pu être déterminé avant la mort du sujet. Cette étude a été faite sur 100 crânes, dont les deux tiers environ auraient été, d'après lui, examinés à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. On sait que cette précaution a son importance, car l'ossification des sutures débute à leur face interne. Malheureusement l'auteur n'indique pas toujours dans quels cas il a pratiqué cet examen de l'intérieur du crâne.

Quoi qu'il en soit, on peut résumer comme il suit les conclusions qui découlent de l'état des sutures sur ces 100 crânes, dont l'âge varie de 17 ans à 91 ans, et qui comprennent une trentaine de femmes et cinq nègres, le reste appartenant à la population blanche.

1° Les sutures commencent à se fermer beaucoup plus tôt qu'on ne le croit généralement, dans quelques cas avant 30 ans. De 30 à 40 ans, on ne trouve qu'un cas (chez un Italien âgé de 35 ans) où il n'y avait pas trace de soudure. Chez un autre homme, de 39 ans, toutes les sutures étaient ouvertes, excepté les extrémités inférieures de la coronale.

2° L'oblitération débute presque invariablement par le côté interne, ce qu'on savait déjà. Mais il ne semble pas que le processus doive nécessairement se continuer à la face externe du crâne en un point correspondant à celui qui a été atteint le premier. Tout au contraire, dans bien des cas, une partie d'une suture est oblitérée à la face externe, tandis qu'une autre partie est fermée du côté interne. Dans un cas

même, chez une femme de 65 ans, du côté extérieur, la coronale est ouverte, la lambdoïde oblitérée, la sagittale visible en avant, disparue en arrière; à la face interne on trouve exactement l'opposé du tableau précédent.

3° Le moment de la fermeture d'une partie d'une suture est très incertain; il en est de même de l'ordre dans lequel se fait l'ossification. Il suffit, pour reconnaître la vérité de cette assertion, de comparer, dans la liste de M. Dwight, l'état des sutures sur quelques crânes ayant à peu près le même âge.

L'auteur pense que l'oblitération débute d'ordinaire par la partie postérieure de la sagittale et souvent en même temps aux extrémités inférieures de la coronale. Lorsque les sutures se ferment de bonne heure, la coronale se soude d'ordinaire avant la lambdoïde; mais dans les vieux crânes, au moins à la face externe, la lambdoïde est plus fréquemment oblitérée que la coronale. Sur le côté interne de crânes âgés, on remarque souvent une ligne indiquant le sommet de la suture lambdoïde, alors que tout le reste a déjà disparu. La suture frontale persistante est une des dernières à s'effacer.

Quant à vouloir déterminer l'âge d'un crâne d'après l'état de ses sutures, l'énorme variabilité de ce caractère montre que la tentative est absolument vaine. Seul un anatomiste expérimenté pourra l'essayer, mais à condition de s'aider de tous les autres caractères pouvant servir à déterminer l'âge du crâne. Hors de ces conditions, toutes les lois ou formules prétendant donner l'âge d'après l'état seul des sutures, sont inutiles et dangereuses : elles ne peuvent qu'induire en erreur.

LÉON LALOY.

A.-W. HOWITT. *On the Organisation of australiantribes* (L'Organisation des tribus australiennes), d'après les *Transactions of the Royal Society of Victoria*, 1889.

Cet ouvrage dont nous recevons le 4^e fascicule, se recommande non seulement par le luxe des soins matériels apportés à l'édition, mais, ce qui est encore mieux, par la science profonde de l'auteur. Il semble avoir épuisé son sujet et dit tout ce qu'il y avait à dire sur les mœurs et coutumes, les institutions, le gouvernement des tribus australiennes. On ne saurait résumer un pareil livre; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en conseiller la lecture à tous les curieux d'ethnographie.

L. LALOY.

MACALISTER. *Notes on the Varieties and Morphology of the Human Lachrymal Bone and its Accessory Ossicles* (les Variétés et la Morphologie de l'os unguis et des parties osseuses voisines chez l'homme) (*Proceedings of the Royal Society*, n° 232, 1884).

L'os lacrymal forme, avec les parties voisines, une des régions les

plus variables du crâne humain; de plus, grâce à la fragilité de ces lamelles osseuses, qui les fait disparaître de la plupart des pièces anatomiques, c'est aussi une des régions les moins bien connues. C'est à ce point de vue qu'il nous a paru intéressant de résumer le mémoire de M. Macalister, avant de rendre compte du travail de M. Thomson sur la suture orbito-maxillaire, dont on trouvera l'analyse plus loin.

Les études de M. Macalister ont porté sur 1 000 os unguis et sur plus de 300 orbites revêtues de leurs parties molles.

I. — Il a observé deux cas d'absence de l'os unguis, sans aucune trace de synostose; et il a pu, depuis, rassembler sept cas nouveaux de la même anomalie, dont deux chez des Nègres, et cinq chez des Hindous. La gouttière lacrymale était formée par l'apophyse montante du maxillaire en avant, par l'ethmoïde et le frontal en arrière; ou bien l'apophyse montante se prolongeait en arrière en forme de lame, de façon à constituer à elle seule la gouttière.

II. — On rencontre fréquemment des unguis rudimentaires : 1° il peut n'être formé que d'une lamelle osseuse se terminant à la crête lacrymale, la gouttière n'étant constituée que par le maxillaire; 2° deux osselets séparés, dont l'inférieur, plus large, forme une petite partie de la gouttière, et en arrière, la fraction orbitaire tandis que le supérieur n'est que le sommet de la lame orbitaire; 3° unguis très étroit, presque réduit à la crête lacrymale : forme rare, c'est la persistance d'un état embryonnaire; 4° dans environ 2 p. 100 des cas, l'unguis est réduit à un réseau grossier dont les mailles sont comblées à l'état frais par une membrane; 5° dans plusieurs cas, une membrane s'étend du bord postérieur de l'unguis au bord antérieur de l'os planum, comblant ainsi un vide laissé par ces deux os.

III. — Les variations de formes sont très nombreuses; les bords surtout sont inconstants dans leur trajet. L'antérieur est toujours le plus long et le supérieur le plus court. Celui-ci présente trois types : il est presque horizontal dans 31 p. 100 des cas; il s'élève obliquement d'arrière en avant dans 21 p. 100; mais dans la majorité des cas, soit 43 p. 100, il forme un angle saillant en haut et en avant : le bord supérieur de la portion orbitaire monte obliquement jusqu'à la crête, pour descendre ensuite brusquement vers le maxillaire. Dans un seul cas, tout le bord supérieur était oblique en bas et en avant.

Ce bord supérieur est à peu près au niveau de celui de l'os planum dans 48 p. 100 des cas, plus élevé dans 39, et plus bas dans 13. Trente quatre fois sur 100, le frontal envoyait un prolongement entre l'unguis et la lame papyracée, mais celui-ci n'avait une largeur appréciable que dans un tiers de ces cas. Il en était de même de l'épine que le frontal envoi parfois dans la suture maxillo-lacrymale.

Le bord supérieur est toujours inférieur au niveau de la suture maxillo-frontale. La suture ethmo-lacrymale est concave en arrière

dans 50 cas p. 100, droite dans 12, irrégulière dans 36, convexe en arrière dans 2. Dans 14 p. 100 des cas, le maxillaire envoie un léger prolongement entre l'ethmoïde et l'unguis; celui-ci n'est marqué que dans 3 cas p. 100. Le bord antérieur est celui qui s'ossifie le plus souvent : il est plus ou moins fusionné avec le maxillaire dans 4 p. 100 des cas; il forme parfois avec l'apophyse montante une suture écailleuse, en passant en avant d'elle; mais le plus souvent il tend à se diviser en deux lamelles peu marquées dont l'une passe en avant, l'autre en arrière du bord postérieur de l'apophyse montante. Le bord inférieur est toujours sur un plan situé en dehors de celui du bord supérieur.

IV. — Les variétés de forme de la crête lacrymale et du crochet qui la termine (hamulus) sont nombreuses. Elles peuvent se ramener à quatre types. 1° A l'état normal, la lame orbitaire et la partie lacrymale de l'unguis, qui se réunissent pour constituer la crête, forment entre elles un angle presque droit; si elles sont presque sur le même plan, la crête s'efface : anomalie rare. 2° La crête peut au contraire être exagérée et s'étendre du haut en bas de l'os. 3° Dans la troisième forme, la plus fréquente (42 p. 100 des cas), la crête s'accuse graduellement en descendant et se termine brusquement vers l'angle du maxillaire. 4° Dans 39 p. 100 des cas, la crête se termine par un éperon plus ou moins prononcé, qui se dirige vers le bord orbitaire. Cette forme est fréquemment associée à des osselets et des sutures accessoires.

V. — On peut rencontrer dans le voisinage des bords de l'unguis six osselets anormaux. 1° L'os *ethmo-lacrymal supérieur* dans la partie supérieure de la suture du même nom. 2° L'os *ethmo-lacrymal inférieur*, dans la même suture, près du maxillaire. 3° L'os du *canal naso-lacrymal*, décrit par Béclard, est situé en dehors du hamulus, et sépare l'unguis du maxillaire; il existe dans 32 cas sur 100, de même que le précédent, il semble détaché du maxillaire. 4° L'os de l'*hamulus* n'est qu'une ossification isolée de cette partie de l'unguis. 5° L'os *infra-orbitaire* de Gruber est un nodule semblant appartenir au malaire. 6° L'os *maxillo-frontal* existe dans 1 p. 100 des cas de l'auteur. C'est une lamelle détachée du maxillaire, et située le long de la partie supérieure de la crête lacrymale antérieure. C'est le *Nebenthärenbein* (unguis accessoire) de Luschka. La *sutura notha*, qui est en relation avec lui, présente une grande constance; elle a d'ordinaire la forme d'un sillon percé de trous vasculaires, situé sur la face externe de l'apophyse montante.

VI. — Le développement de l'unguis est assez irrégulier. Vers la fin du troisième mois de la vie intra-utérine, la partie voisine de la lame orbitaire du maxillaire est ossifiée; à la fin du quatrième mois, l'ossification a envahi presque tout l'os; la crête est développée, l'unguis mesure à ce moment 3,5 à 4 millimètres et a une forme à peu près triangulaire. A la fin du cinquième mois la partie lacrymale est presque complète alors que la région orbitaire de l'os est encore relativement

étroite. Au huitième mois, l'unguis présente la forme qu'il gardera chez l'adulte; toutes les sutures sont formées, sauf l'ethmoïdo-lacrymale, où il reste encore une zone de cartilage.

VII. — Chez l'adulte, la position et l'obliquité de l'unguis dépend de divers facteurs. Les principaux sont : les dimensions des orbites, la largeur interorbitaire, les dimensions de la région nasale, le degré de projection du frontal. Pour estimer cette obliquité, l'auteur mesure la distance d'un point d'un unguis au point correspondant de l'autre os lacrymal : — A. La distance inter-lacrymale supérieure (d'un angle postéro-supérieur à l'autre) est en moyenne de 25,2 millimètres. — B. La distance inter-lacrymale inférieure et postérieure, qui a pour point de repère le point de contact de l'unguis, de l'ethmoïde et du maxillaire, est de 30 millimètres. — C. La distance antéro-inférieure (du point le plus inférieur de la crête) a une valeur de 33,4 millimètres en moyenne. Deux indices servent à mesurer le degré d'obliquité de l'unguis. L'indice inter-lacrymal postérieur $\frac{(A \times 100)}{B}$ mesure l'obliquité des deux tiers supérieurs de l'os; sa valeur moyenne est de 84. L'indice inter-lacrymal antérieur $\frac{(A \times 100)}{C}$ mesure cette obliquité plus la courbure du tiers inférieur de l'os; il a pour valeur moyenne 75.

L'obliquité de l'unguis varie suivant les races : chez les Nègres, l'os est presque vertical; il est très incliné chez les Péruviens. Les valeurs des deux indices sont les suivantes : 50 Européens, 86 et 75; 16 Nègres, 87 et 81; 25 Péruviens, 80 et 70; 3 Chinois, 88 et 80.

VIII. — L'unguis est très large chez la plupart des Ongulés, et va se souder à l'os propre du nez, séparant ainsi le maxillaire du frontal. Il en est de même chez les Édentés, les Siréniens et beaucoup de Rongeurs. Les carnivores et les pinnipèdes ont au contraire un os lacrymal très étroit. Il en est de même des lémuriens et des primates.

LÉON LALOY.

ARTHUR THOMSON. The orbito-maxillary frontal suture in Man and the Apes, with notes on the varieties of the human lacrymal Bone (la Suture orbito-maxillaire frontale chez l'homme et les primates et les variétés de l'os unguis). (*Journal of Anatomy and Physiology*, vol. XXIV.)

M. Thomson a examiné 1037 crânes de la collection d'Oxford au point de vue de l'anatomie de la région lacrymale. Il a observé deux cas d'absence de l'unguis chez un Australien et un Andaman. Dans plusieurs cas, l'os était plus ou moins rudimentaire. Enfin l'auteur a vu la plupart des variétés de forme décrites par Macalister. On peut regretter qu'il n'en ait pas dressé la statistique. Mais le but du présent travail était surtout de rechercher l'articulation maxillo-frontale séparant l'unguis de l'ethmoïde,

qui a été décrite par le professeur Turner sur deux crânes de Boschimans. L'auteur lui-même a pu observer cette anomalie deux fois, chez un Patagon et chez un natif des îles Salomon. Dans ces cas, la portion orbitaire du maxillaire et le frontal envoient chacun une longue et étroite apophyse qui vient se placer entre l'unguis et l'ethmoïde, l'une en haut, l'autre en bas. Ces apophyses se fusionnent par leur pointe. Il semblerait que deux osselets ethmo-lacrymaux supérieur et inférieur se sont unis entre eux et avec le frontal d'une part, le maxillaire de l'autre.

La production de la suture maxillo-frontale orbitaire semble résulter toujours de l'une des conditions suivantes : 1° La présence d'osselets ethmoïdo-lacrymaux qui, en se fusionnant avec le maxillaire ou avec le frontal, ou avec tous les deux, donnent naissance à l'anomalie. 2° La division de l'os planum en deux parties, dont l'antérieure peut s'unir soit avec le maxillaire, soit avec le frontal. 3° L'absence de l'os lacrymal. Dans cette variété, il se peut que l'apophyse montante du maxillaire, qui tient lieu d'unguis, ne s'étende pas assez en arrière pour s'articuler avec la lame papyracée; alors les parties orbitaires du frontal et du maxillaire viennent en contact entre cette apophyse montante et l'ethmoïde.

Les deux crânes de Patagonie et des îles Salomon sont des exemples de la première variété. L'auteur reproduit dans son mémoire le côté interne de l'orbite d'un indigène des îles Darnley, et d'un Maori qui présentent des états assez voisins du second type. Un crâne Andaman représente exactement la troisième variété.

D'après Turner, la suture fronto-maxillaire orbitaire est une réversion au type des anthropoïdes, chez lesquels cette disposition serait constante. M. Thomson a examiné à ce point de vue 7 crânes de gorilles et autant des crânes de chimpanzés et d'orangs. Voici les résultats de cet examen : sur les 7 gorilles, 3 n'ont pas donné de résultat net, à cause de la fusion des sutures; des 4 restants, 3 présentent une suture ethmo-lacrymale, de 5 à 7 millimètres de longueur; un seul présente une suture fronto-maxillaire orbitaire, de 3,5 millimètres d'étendue. Deux des crânes de chimpanzé n'ont pas permis de conclusion; des 5 restants, 2 présentent une suture ethmo-lacrymale, de 3 et de 6 millimètres respectivement; dans les trois autres crânes, il y a une suture fronto-maxillaire punctiforme dans l'un, de 2 millimètres et de 1 millimètre chez les autres. Chez deux autres chimpanzés, l'os planum de l'ethmoïde est divisé, et sa partie antérieure mesure 2×7 millimètres. Enfin dans un dixième crâne de chimpanzé il se trouve une suture ethmo-lacrymale d'un côté, une suture fronto-maxillaire de l'autre. Les orbites des 7 orangs présentent toutes la suture ethmo-lacrymale, sans aucune trace de suture fronto-maxillaire.

En somme, s'il existe encore quelques doutes sur la constitution

anatomique de la face interne de l'orbite chez les anthropoïdes, il paraît établi par les observations de M. Thomson que les deux formes de sutures peuvent se rencontrer chez eux. Mais le nombre des sujets examinés par lui est trop faible pour pouvoir établir la proportion suivant laquelle l'une ou l'autre suture apparaît dans les différents groupes d'anthropoïdes, de même qu'on ne saurait affirmer, d'après ces observations, que les orangs ne présentent jamais la suture fronto-maxillaire orbitaire.

Cette anomalie ne paraît pas devoir être considérée, chez l'homme, comme une réversion au type des anthropoïdes. C'est bien plutôt une perversion de développement accidentelle, tout à fait analogue à celles qu'on a assez souvent occasion d'observer dans la région du ptérion : l'origine et l'aspect de ces anomalies sont tout à fait les mêmes.

LÉON LALOU.

Thomas Dwight. *The Sternum as an index of sex, height and age* (le Sternum dans ses rapports avec le sexe, la taille et l'âge). (*Journal of Anatomy and Physiology*, vol. XXIV.)

Hyrtl a posé comme loi que « le manubrium du sternum de la femme dépasse la moitié de la longueur du corps de l'os, tandis que, chez l'homme, le corps est au moins deux fois aussi long que le manubrium ». L'auteur avait publié dès 1884 dans le *Journal of Anatomy and Physiology*, vol. XV, une série de mesures prises sur trente sternums masculins et vingt-six féminins, qui avaient confirmé dans les moyennes la proposition émise par Hyrtl, sans que cependant celle-ci fût vraie pour tous les cas individuels : elle ne s'appliquait pas notamment à 12 hommes sur 30 et à 14 femmes sur 26.

Le mémoire que nous résumons contient une nouvelle série de mensurations plus étendue, comprenant 142 hommes et 86 femmes. Les moyennes obtenues sont les suivantes :

	Manubrium.	Corps.	Total.
Hommes.....	5,37 cent.	11,04 cent.	16,41 cent.
Femmes.....	4,94	9,19	14,13

La loi de Hyrtl se trouve donc encore une fois confirmée : mais, si l'on considère les cas individuels, on voit que 41 p. 100 des sternums masculins et 40 p. 100 des sternums féminins ne lui obéissent pas.

En faisant la sériation, on voit que la longueur du manubrium varie peu : de 4,5 cent. à 6,5, chez 119 hommes sur 142 ; et de 4 à 6 centim. chez 80 femmes sur 86. Le corps varie davantage : pourtant 110 sternums masculins sont compris entre 10 et 13 cent. et 53 féminins entre 8 et 10 centimètres.

D'après Strauch, la longueur du sternum (y compris, sans doute, l'appendice xiphoïde) serait le $\frac{1}{7,78}$ de la taille chez l'homme, et le $\frac{1}{8,04}$ chez la femme. M. Dwight a étudié la même question sur 70 hommes et 39 femmes. Il a divisé sa série masculine en deux groupes de 35 individus comprenant les plus grands (169,6 à 191,5) d'une part, les plus petits (155,5 à 169,5) d'autre part. Chez les premiers, le manubrium avait une longueur de 5,7, celle du corps était de 11,06, la longueur totale de 16,8 et son rapport à la taille 9,61. Chez les seconds, le manubrium avait 5,3, le corps 10,8, la longueur totale 16,1 et le rapport à la taille 9,75.

Ainsi donc la longueur totale du sternum et celle de ses différentes parties croît avec la taille, et, comme il fallait s'y attendre, le sternum est plus long par rapport à la taille chez les individus les plus petits.

Les femmes furent divisées de même en deux groupes comprenant les 19 plus petites (144 à 156,7) et les 20 plus grandes (157,2 à 171,2). Fait remarquable dans les deux groupes, le manubrium a la même longueur (5,02 et 5,03); la longueur du corps augmente au contraire avec la taille (8,9 et 9,8); il en est naturellement de même de la longueur totale (13,9 et 14,8). Enfin il faut noter que, si le sternum féminin est, relativement à la taille, plus court que chez l'homme, il est relativement plus court chez les femmes les plus petites (9,17) que chez les plus grandes (9,26). En somme, ce qui découle surtout de ces données, c'est l'extrême petitesse des variations du sternum avec la taille.

La date de la soudure des différentes pièces du sternum entre elles est assez sujette à discussion. L'auteur a examiné 46 sternums masculins à ce point de vue : le manubrium, le corps et l'appendice xiphoïde étaient distincts dans 18 cas appartenant aux âges suivants : 28 ans, 31, 35, 37, 37, 38, 40, 41, 43, 43, 49, 54, 55, 62, 65, 68, 71 et 79.

Le manubrium est distinct, mais le corps fusionné avec l'appendice ensiforme, chez 13 sujets âgés de 28, 31, 35, 37, 37, 39, 45, 47, 55, 66, 70, 72 et 75 ans.

Les trois pièces du sternum sont fusionnées dans 7 cas correspondant aux âges de 25, 36, 38, 43, 44, 45 et 65 ans. Les autres cas sont douteux.

Le même examen pratiqué sur 26 sujets féminins a donné les résultats suivants : les trois pièces distinctes dans 12 cas; le manubrium distinct, mais le corps et l'appendice xiphoïde fusionnés dans 8 cas; le manubrium uni au corps, mais l'appendice xiphoïde distinct dans 2 cas (26 et 70 ans). Enfin les trois pièces furent trouvées fusionnées dans un seul cas, chez une femme de 51 ans. Restent 3 cas douteux.

En résumé, s'il est certain que les différentes pièces du corps du sternum sont réunies à l'âge de 25 ans, il ne l'est pas moins que rien

n'est plus variable que la date du fusionnement des trois pièces principales de cet os.

LÉON LALAY.

VIRCHOW. Un crâne préhistorique trépané (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, fasc. III, p. 171).

Il s'agit d'un crâne vraisemblablement féminin, trouvé par M. Maska dans la nécropole de Gaya (Moravie méridionale). Les crânes qu'on y a rencontrés sont dolichocéphales, et les objets placés auprès des squelettes indiquent que les sépultures datent de l'âge du bronze. Ce qui fait l'intérêt du crâne envoyé à M. Virchow, c'est une énorme perte de substance occupant le tiers postérieur du frontal et les deux tiers antérieurs des pariétaux environ jusqu'aux trous pariétaux. Latéralement elle n'atteint pas tout à fait les bosses pariétales. La forme générale de l'orifice est ovale et il a une longueur de 123 millimètres sur 105 millimètres de largeur maxima. Il est un peu excentrique, et plus étendu du côté droit que du côté gauche de la voûte crânienne. Le bord, épais de 4 à 10 millimètres, est assez régulier, surtout du côté de la table externe; celle-ci est presque partout en recul sur la table interne, dont la section est beaucoup plus irrégulière. Il semblerait que la section ait été commencée avec un instrument tranchant, tandis que l'on aurait achevé de détacher la pièce en brisant la table interne, ou bien en introduisant en un point de la section un instrument formant levier, de façon à séparer en bloc la table interne.

Il est à remarquer que les autres crânes de même provenance ne présentent pas trace de trépanation. Mais Wankel a décrit (*Mittheil. d. anthropol. Gesellsch. in Wien*, t. XII, p. 123) un crâne préhistorique de Prikar en Moravie, qui présentait une perte de substance presque aussi considérable, mais située dans la région de l'occiput.

Dans le crâne qui nous occupe, les bords ne présentent pas trace de réaction inflammatoire. Il est donc évident que la trépanation a été pratiquée après la mort du sujet, ou du moins, que celui-ci est mort au cours de l'opération. La première hypothèse paraît la plus vraisemblable, vu l'énormité de la perte de substance. Quant au but de cette trépanation, il semble que la pièce enlevée ait été trop grande pour servir d'amulette; M. Virchow pense plutôt qu'on a voulu en faire une coupe à boire ou un vase pour les sacrifices.

LÉON LALAY.

Dr BIANCHI STANISLAO. Contribution à l'étude des os préinterpariétaux chez l'homme (*Archivio p. l'antrop. e la etnol.*, t. XIX, 1889).

Ficalbi, en étudiant comparativement les crânes de vertébrés, a pu établir qu'au-dessus de l'interpariétal soudé avec le supraoccipital on

peut rencontrer anormalement chez l'homme, constamment chez certains mammifères, deux os qui doivent être exclus de la catégorie des wormiens et qu'il a nommés *interpariétaux accessoires*.

Ces osselets déjà signalés par Meckel, Ricchiardi, etc., se forment au-dessus de l'écaille de l'occipital, dans la fontanelle pariéto-occipitale et possèdent une entité morphologique bien distincte et caractéristique. Chiarugi, qui leur a donné le nom de préinterpariétaux, les regarde comme liés à un phénomène atavique; Virchow à une téromorphie, Sergi à un simple arrêt de développement; Mingazzini enfin y voit un fait de régression.

Pour trancher la question il faut, dit l'auteur, rechercher cette anomalie sur de nombreuses séries de fœtus et constater : 1° si sur ceux-ci les deux préinterpariétaux sont constants ou non; 2° si leur position, leur forme et leur nombre chez le fœtus s'accordent avec ceux des préinterpariétaux des mammifères.

Les recherches de l'auteur ont porté sur 65 fœtus de 2 à 9 mois chez lesquels ces osselets existaient quatre fois seulement. Ils ne sont donc pas constants pendant la vie utérine et on peut en conclure que leur présence constitue chez l'homme un fait anormal.

Il s'ensuit forcément que nous ne pouvons affirmer qu'ils soient homologues à leurs correspondants chez les vertébrés inférieurs, comme le sont le supraoccipital, l'exoccipital, le basioccipital, etc. Ceux-ci sont des os essentiels de la voûte crânienne, les préinterpariétaux ne le sont pas, ils sont simplement surajoutés aux os essentiels. On ne peut donc admettre pour expliquer leur inconstance chez l'homme un arrêt de développement, celui-ci ne pouvant être admis à l'égard d'un organe qui n'apparaît qu'avec une fréquence relative au cours de la période évolutive du crâne humain.

En ce qui concerne le deuxième point à examiner, nous voyons que les préinterpariétaux se rencontrent dans de nombreuses espèces de mammifères; ils sont constants à l'état fœtal chez le cheval; on les retrouve aussi chez les singes, les rongeurs, les carnivores, les cétacés, les édentés et les marsupiaux. Le mode de développement, la position et la forme de ces osselets correspondent parfaitement à ce qui existe anormalement chez l'homme. Toutefois, et bien que chez celui-ci ces os rappellent parfaitement dans tous leurs caractères, ceux des vertébrés inférieurs, leur manque de constance empêche encore de leur attribuer une valeur régressive analogue à celle de l'interpariétal ou d'autres osselets analogues.

En ce qui concerne la fréquence de cette particularité, toutes les observations faites jusqu'ici s'accordent à faire de la brachycéphalie une condition très favorable à la permanence des préinterpariétaux.

RENÉ COLLIGNON.

F. MARIMO et L. GAMBARA. Contribution à l'étude des anomalies du ptérion chez l'homme (*Archivio per l'antrop. e la etnogr.*, t. XIX, 1889).

Nous n'extrairons de ce long et substantiel mémoire que les faits qui intéressent plus particulièrement l'anthropologie.

On a beaucoup discuté sur les relations qui existent entre les os wormiens du ptérion et le processus frontal et soutenu que celui-ci n'est autre chose qu'un wormien très fréquent qui à la longue se souderait avec le temporal, d'où la rareté plus grande du processus. Sur 1 100 crânes Allen a trouvé celui-ci 23 fois, Gruber 60 sur 4 000 crânes russes. Mantegazza, sur 214 têtes de races inférieures (Papous, Fuégiens, Australiens, Négritos, etc.), l'a rencontré 16,8 p. 100, alors qu'il trouvait 30,4 p. 100 d'os wormiens du ptérion. Calori sur 1 110 crânes d'Italiens a noté 8 cas de processus frontal seulement, alors que sur 1 000 les auteurs de ce mémoire ont trouvé plus de 90 wormiens. La prédominance numérique de ceux-ci est donc certaine.

Quant aux os wormiens ptériaux proprement dits, c'est une anomalie qu'à l'exception des Samoièdes, toutes les races étudiées par MM. Marimo et Gambara présentent avec plus ou moins de fréquence suivant les races. Sous ce rapport les Lapons tiennent la tête avec 28,6 p. 100; puis viennent les Australiens 28, les Suédois et les Néo-Zélandais 27,3, les Papous 26,8, les Indous 26,2. Les chiffres minimums, en laissant de côté 53 Samoièdes qui restent à 0, se trouvent chez les Égyptiens anciens 2,6 p. 100, les Fuégiens 6,0, les Sardes 6,4, les Italiens du Nord et les Péruviens 8,5, etc. En somme, la question de race semble de peu d'importance à cet égard : l'enchevêtrement des races supérieures et inférieures, des brachy et des dolichocéphales est complet.

Dans toutes les races, les os wormiens bilatéraux sont plus rares que les unilatéraux.

Chambellan avait posé en règle générale que ces os prédominent toujours du côté droit; cette assertion trop rigoureuse ne se vérifie pas absolument, car sur 698 têtes de l'Italie centrale on compte 23 wormiens seulement à droite contre 29 à gauche; sur 84 Romains, 3 à droite, 4 à gauche; sur 125 Sardes, 2 à droite, 3 à gauche.

Un des facteurs les plus importants sur la production et la fréquence de cette anomalie est l'accroissement de la capacité cranienne, surtout, comme l'ont démontré Stieda et Schlocker, l'accroissement du diamètre bitemporal. La grande largeur de la partie membraneuse fontanelleaire est une condition très favorable à la formation des os wormiens, comme on le voit dans l'hydrocéphalie et dans tous les cas où la capacité cranienne tend à s'accroître. Il ne s'ensuit cependant pas qu'un trouble d'ossification ne puisse produire des os wormiens sur un crâne de faible

capacité; mais d'une manière générale la fréquence de cette anomalie reste proportionnelle à la capacité du crâne; et elle diminue dans les diverses races en même temps que celle-ci. C'est la même raison qui fait qu'elle est plus fréquente chez l'homme que chez la femme dont le crâne est plus petit, et que, chez les Parisiens, Chambellan l'ait trouvée plus souvent chez les brachycéphales que chez les dolichocéphales; ces derniers avaient en effet le crâne un peu moins capace, 20 cc., que les précédents. On voit qu'en ce cas la question du type cranien comme coefficient de production des os wormiens du ptérion se réduit simplement à une question de capacité.

Conformément à l'opinion émise par M. Lombroso, cette anomalie est plus fréquente chez les criminels. Sur 114 crânes de criminels italiens les auteurs l'ont trouvé 28 fois, soit 24,6 p. 100, chiffre beaucoup plus élevé que celui d'aucune partie de l'Italie, puisque dans le sud même on n'atteint qu'une proportion de 13 p. 100.

En outre, les os épitériques sont souvent associés à d'autres wormiens situés sur le reste du crâne, et cette association est au maximum chez les criminels. Criminels, 71,4 p. 100. Crânes normaux, 47 p. 100.

Les têtes qui ont des wormiens aux ptérions présentent souvent la fossette occipitale médiane et plus fréquemment chez les criminels, 29,2 p. 100. que chez les sujets normaux, 6,2 p. 100; de même chez elles la crête frontale interne, cet important caractère régressif, se rencontre plus souvent et avec un grand développement.

Existe-t-il un rapport entre la présence de la suture métopique et celle des os épitériques? Sur 84 crânes métopiques, ceux-ci se montraient 10 fois, soit 12 p. 100. Il ne semble donc pas qu'il y ait de relation entre ces deux particularités, ce qui est assez surprenant puisqu'une des conditions qui influencent le plus nettement l'apparition des wormiens au ptérion, c'est-à-dire le développement en largeur du crâne, semble aussi être une des causes de la persistance de la suture médio-frontale.

Il a été impossible de trouver dans la série de crânes à étudier aucun rapport entre le degré de l'indice céphalique et la fréquence des wormiens, de même le poids du crâne n'a donné aucun renseignement digne d'être signalé.

Pour compléter cette étude, les auteurs ont recherché les os épitériques sur 264 crânes d'aliénés. Ceux-ci s'y sont rencontrés 41 fois, soit 18,6 p. 100. Cette moyenne, inférieure à celle fournie par les criminels, est cependant encore de beaucoup supérieure à celle des sujets normaux de la même région de l'Italie, qui n'est de 10,3.

Les conclusions du mémoire contiennent une proposition qui nous a un peu surpris. « Les os wormiens du ptérion sont plus fréquents chez les races inférieures que chez les races plus élevées »; or, comme nous l'avons dit plus haut, s'il est exact que le maximum de fréquence 28 p. 100 se rencontre chez les Lapons et les Australiens, nous ne devons

pas oublier qu'immédiatement après ceux-ci viennent avec 27,3 p. 100 de fréquence les Suédois et les Norvégiens, qui ne sont pas, que nous sachions, de race inférieure. A ce compte, toutes les populations européennes devraient être considérées comme inférieures par rapport aux Fuégiens qui ont 6 p. 100 et surtout aux Samoièdes qui ont 0 p. 100. Plus loin : « l'existence de cet os sur le crâne ne nous représente pas un caractère d'infériorité marquée, puisqu'il prédomine sur les crânes de grande capacité ; cependant, comme on peut admettre que cet excès de volume est de nature pathologique, et que d'autre part les os épiptériques sont presque toujours accompagnés d'autres caractères régressifs, on peut les considérer comme un signe certain de dégradation. » Une telle assertion nous semble bien radicale. Dans certains cas, lorsque le crâne présente un ensemble de caractères anormaux provenant d'un trouble évolutif survenu soit pendant la vie fœtale, soit pendant la période de croissance du crâne, il est permis de considérer cette anomalie comme un effet de ces troubles de nutrition et par conséquent comme un signe d'infériorité ; mais en revanche il nous paraît excessif de généraliser à outrance et d'étendre cette proposition à des crânes normaux, mais de grande capacité. Nous n'accepterons jamais qu'un individu pourvu d'un cerveau volumineux, et en fût-il résulté mécaniquement l'apparition d'os wormiens aussi nombreux qu'on le voudra sur le crâne, puisse être *ipso facto* considéré comme un dégradé ou un dégénéré.

RENÉ COLLIGNON.

A. VERGA. Quelques mots sur l'épine trochléaire de l'orbite humaine (*Arch. p. l'antr. e la etnol.*, t. XIX, 1889).

L'épine trochléaire de l'orbite est une particularité anatomique bien petite et très rare ; elle consiste en une excroissance osseuse qui, formée souvent par une rugosité presque imperceptible, peut arriver à atteindre une longueur de 4 à 5 millimètres. Elle fait saillie sur la paroi orbitaire, derrière l'apophyse orbitaire du frontal, à un centimètre environ de l'union de cette apophyse avec l'apophyse ascendante du maxillaire supérieur.

A son maximum de développement elle affecte la forme d'une pyramide ou d'un triangle, dont le sommet regarde l'épine nasale. Au-dessous passe le tendon du grand oblique qui, ensuite, avant de s'insérer au globe oculaire, se replie sur une petite trochlée ou poulie cartilagineuse attachée à l'excroissance osseuse en question.

Signalée déjà par les anatomistes, l'épine trochléaire fut considérée par quelques-uns comme une simple ossification du cartilage trochléaire : opinion inadmissible, car en ce cas le cartilage ossifié eût conservé sa forme cylindrique et sa courbure, alors qu'en réalité l'épine est droite

et pyramidale; en outre, on l'eût trouvée surtout chez des sujets âgés, et tel n'est pas le cas. Pour M. Verga, elle serait due à l'ossification du petit ligament qui attache le cartilage à la voûte orbitaire. Cette hypothèse a pour elle le fait que, dans des cas extrêmement rares, le même phénomène d'ossification atteint également le ligament inférieur.

Cette petite anomalie plus ou moins accentuée a été rencontrée par l'auteur environ 10 fois sur 100 crânes; M. Zojal l'a trouvée plus fréquemment sur les têtes conservées au musée de Pavie, 34 fois sur 212, soit 16 p. 100 dont 11 fois des deux côtés, 19 à droite et 4 seulement à gauche.

Au point de vue ethnique, on l'a signalée en Italie, en France, en Allemagne, l'auteur l'a reconnue chez un Autrichien, un Tyrolien, un Slave, un nègre d'Afrique, un indigène de Ceylan et un Hindou.

En revanche, il n'a pu la constater sur aucun crâne d'animaux.

RENÉ COLLIGNON.

D^r R. LIVI. Table pour le calcul de l'indice céphalique

(*Arch. per l'antr. e la etnol.*, t. XIX, 1889).

Le D^r Livi, bien connu par ses recherches sur la répartition de la taille et de l'indice céphalique en Italie, publie dans l'*Archivio* une table pour le calcul de l'indice céphalique.

Nos lecteurs connaissent le gigantesque barème que la science doit à Broca. Sans atteindre d'aussi grandes dimensions et sans embrasser comme celui-ci l'ensemble des calculs d'indices anthropologiques, le tableau de M. Livi ne laisse pas que d'avoir son originalité propre et son utilité spéciale.

En premier lieu, il comble une lacune; les tables de Broca s'arrêtaient au diamètre transversal 160, celles de M. Livi vont jusqu'à 170. Broca n'avait, en effet, guère eu en vue que l'étude du crâne, chez lequel il est rare que ce diamètre dépasse 160. Au contraire, chez le vivant, et surtout lorsqu'il s'agit de groupes de populations très brachycéphales et de haute taille, ayant par suite la tête très grosse, comme sont par exemple les Lorrains et en général les populations de l'est de la France, un tiers au moins des sujets masculins a plus de 160.

En outre, l'auteur a groupé ses chiffres en un seul tableau qui peut être collé sur carton et sur lequel les recherches se trouvent grandement facilitées par un artifice de couleur. Les colonnes, soit verticales, soit horizontales, sont de 5 en 5, imprimées en rouge, en sorte qu'à l'avance on sait que tous les chiffres de cette couleur correspondent à des nombres terminés par 5 ou par 0, tels 160, 165, 170, 175, etc. De larges barres, rouges pour les dizaines, noires pour les nombres terminés par 5, créent encore d'autres points de repère à l'œil et rendent les erreurs de lecture plus difficiles qu'elles ne sont avec le barème de Broca. Nous

croyons, que la table du D^r Livi est appelée à rendre de réels services dans les laboratoires et partout où l'on a à calculer rapidement des séries d'indices.

RENÉ COLLIGNON.

P. RICCARDI. Contribution à l'anthropologie de la surdimutité
(*Archivio per l'antrop. e la etnol.*, t. XIX, 1889).

La surdimutité peut être congénitale ou acquise; elle n'intéresse directement l'anthropologie que dans le premier cas; cependant, dans les recherches qui portent sur ce sujet, il est souvent difficile, surtout lorsque la surdité accidentelle s'est produite dans les premiers mois qui suivent la naissance, de séparer les deux catégories. Aussi les statistiques font-elles varier la proportion numérique des sourds-muets de naissance par rapport aux sourds-muets par accident, entre les chiffres de 20 p. 100 (Ladreit) et 48 p. 100 (Hartmann).

Pris en bloc, en Europe on compte 7,81 sourds-muets sur 10 000; mais les diverses nations sont frappées dans des proportions très variables, allant du minimum de 3,35 en Hollande au maximum de 24,5 en Suisse et même de 44,4 en Carinthie. La France atteint le chiffre de 6,2 inférieur à la moyenne. Ces divergences tiennent-elles à des causes ethniques, et parmi les races européennes en est-il de plus particulièrement vouées à la surdimutité? Au premier abord, il semblerait que les races blondes jouiraient d'une certaine immunité, car la Hollande, la Belgique, l'Angleterre et le Danemark présentent le minimum, mais la Norvège compte sur 10 000 âmes 9,2 sourds-muets, l'Allemagne et l'Autriche 9,6 et la Suède 10,2. N'était ce dernier exemple, il semblerait que le voisinage de la mer eût plutôt une influence salutaire: les régions continentales et accidentées comme les Alpes donneraient, au contraire, un maximum de sourds-muets. Il y aurait là une intéressante étude à faire, mais M. Riccardi, laissant de côté la partie géographique de la question, a préféré porter son attention sur les caractères anthropologiques du sourd-muet.

Ses recherches se sont étendues à 50 sujets des deux sexes, nés dans la province de Bologne.

L'indice céphalique de la série est brachycéphale surtout chez les femmes. Mais l'auteur nous semble attacher une importance trop grande à ce fait. En effet, d'après Livi, dans l'arrondissement de Bologne, cet indice s'élève à 84,5 chez l'homme, ce qui nous ramène plutôt à la proposition de Cella, qu'en général les sourds-muets ont sensiblement l'indice moyen de leur région.

Les anomalies craniennes sont fréquentes. En première ligne viennent les asymétries craniennes et faciales, puis l'hydro et la macrocéphalie; elle se rencontre plutôt, comme on devait le supposer, chez les sourds-muets congénitaux.

A égalité de race, d'âge et de sexe :

1° La taille est plus faible chez les sourds-muets que chez les sujets normaux. De 20 à 35 ans, la différence en moins atteint 8 centimètres chez l'homme, 4 centimètres chez la femme;

2° Le périmètre thoracique est plus court. Différence en moins : hommes, 9 centimètres ; femmes, 6 centimètres ;

3° Le diamètre biacromial est plus petit ;

4° Inversement, le membre supérieur est plus long, car le rapport de la grande envergure à la taille est plus élevé chez les sourds-muets que chez les individus parlants ;

5° L'angle facial de Camper serait chez eux un peu plus petit ;

6° Leur capacité pulmonaire est plus faible d'environ 50 à 100 centimètres, ce qui tendrait à expliquer leur prédisposition aux affections des voies respiratoires ;

7° Leur poids est toujours inférieur à la moyenne. Différence en moins : hommes de 20 à 35 ans, 9 kilogrammes ; femmes, 3 kilogrammes.

8° Leur force musculaire, appréciée au dynamomètre Mathieu, est moins grande. En outre, cette différence entre les sourds-muets et les normaux s'accroît de plus en plus avec l'âge pour atteindre son maximum de 20 à 35 ans ;

9° En général, leurs dents sont mauvaises.

Les nez de forme busquée dominant chez les hommes, les nez droits chez les femmes. Il y a cependant, par rapport à la population bolognaise, une quantité plus grande de nez aplatis chez les sourds-muets. Leurs lèvres sont grasses et charnues, souvent tombantes. Les cheveux plutôt châains que blonds ou que franchement bruns, et plus souvent lisses qu'ondulés, les yeux en majorité châains, c'est-à-dire de teinte moyenne. En somme, ils semblent différer peu par ces divers caractères de la population normale du pays. Quant aux oreilles, elles sont en général grandes et écartées.

Au point de vue démographique, M. Riccardi trouve, comme la plupart de ceux qui se sont occupés de cette question, que les basses classes de la société sont celles qui fournissent proportionnellement le plus de sourds-muets. Il ne semble pas que cette infirmité soit plus fréquente dans un sexe que dans l'autre ; peut-être, cependant, la surdimutité acquise serait-elle plus commune chez l'homme que chez la femme.

En ce qui concerne cette dernière forme de la surdimutité, il semblerait que l'âge où elle se produirait au maximum serait de 8 à 14 ans. Mais les statistiques sur lesquelles on peut asseoir cette opinion prêtent le flanc à la critique, car d'une part elles ne sont basées que sur la date à laquelle le malade est entré dans l'asile, et de l'autre ne comprennent plus les sourds-muets instruits qui en sont sortis vers 16 ou 17 ans ; en outre, il faut tenir compte de la mortalité, qui semble plus grande chez eux que chez les sujets normaux de même âge

Un des caractères les plus frappants du sourd-muet est l'atonie de sa physionomie : chez lui le mécanisme de l'expression est limité. La perte de l'ouïe porte à la tristesse et, fût-elle acquise à un âge avancé, engendre généralement une dépression intellectuelle intense ; aussi les sourds-muets sont-ils concentrés, sérieux et mélancoliques ; tous les auteurs s'accordent à les considérer comme d'intelligence faible ou médiocre ; l'idiotie, le crétinisme et l'imbécillité sont relativement très fréquents chez eux.

Pour l'hérédité de cette affection, M. Riccardi l'admet avec réserves et en tant seulement que d'autres causes, encore inconnues de nous, n'aient pu tendre à produire la surdimutité.

Enfin, en ce qui concerne l'influence si discutée des mariages consanguins, et malgré les arguments qu'on peut tirer de l'extrême fréquence de la surdimutité chez les juifs, il se range à l'opinion de Dally et ne croit pas qu'en elle-même, et si les deux conjoints sont exempts de toute tare, elle puisse avoir une aussi redoutable influence.

En revanche, si dans la famille il existe déjà des facteurs de dégénérescence, les enfants en hériteront des deux parts, et les conséquences désastreuses de la consanguinité ne pourront être évitées.

La conclusion de l'auteur est que le sourd-muet est un *inférieur*, qu'il présente presque toujours des caractères de dégénérescence et que même dans les cas les plus favorables sa responsabilité juridique doit être considérée comme limitée.

RENÉ COLLIGNON.

P. MANTEGAZZA. L'hérédité des lésions traumatiques et des caractères acquis individuels (*Archivio per l'antr. e la etnol.*, t. XIX, 1889).

Les questions qui se rattachent à l'hérédité sont plus que jamais à l'ordre du jour, et M. Mantegazza vient apporter une intéressante contribution à leur étude.

Dans une série d'expériences de laboratoire, l'auteur n'a jamais pu amener la réapparition sur les enfants de lésions analogues à celles qu'il pratiqua sur plusieurs générations de lapins.

Sans s'illusionner beaucoup sur la valeur absolue de ces recherches, auxquelles il serait toujours facile d'objecter que ce qui ne s'est pas produit après quatre ou cinq générations pourrait se produire après cent ou mille, M. Mantegazza rappelle les faits mille fois signalés de mutilations ethniques qui jamais ne se sont transmises héréditairement, circoncision chez les juifs et les musulmans, déformation du pied chez les Chinois, perforation des oreilles, des lèvres, de la cloison du nez, etc.

Cette persistance du type primitif qu'on a si souvent opposée à grand bruit aux théories darwiniennes, ne prouve cependant rien contre celles-ci. Nier l'hérédité des lésions traumatiques ne veut pas dire nier la trans-

mission des caractères *acquis* par l'individu sous l'influence des agents externes.

Il y a cependant encore bien des inconnues à résoudre. Prenant exemple dans sa famille, M. Mantegazza nous apprend qu'une lésion légère, un orteil en marteau, existait chez son père, s'est transmise à lui-même et à un de ses enfants. Nul doute, soit dit en passant, que si dans la vie de M. Mantegazza père on trouvait mention d'un accident quelconque de nature à produire une lésion de ce genre, on ne fit de ce cas un bel exemple d'hérédité de lésion traumatique, mais il n'en est rien. Voilà donc une petite anomalie accidentelle qui s'est transmise à trois générations, alors que d'autres caractères morphologiques et psychiques de première importance ont disparu dans la famille, bien qu'ils fussent le résultat d'une longue et constante hérédité.

Il s'ensuit, dit l'auteur, que ni l'utilité ni la longue sélection naturelle ne peuvent expliquer l'hérédité constante d'une anomalie accidentelle survenue chez un individu pour une cause que nous ignorons. En outre, ce qui est vrai pour ces caractères isolés l'est également pour ceux qui donnent à une espèce animale sa physionomie spéciale.

Certaines espèces domestiques, comme le chien ou le pigeon, sont infiniment variables; d'autres, comme le chat, ne le sont pour ainsi dire pas. Toutes les explications si ingénieuses soient-elles, qui ont été proposées, n'ont jamais expliqué ces différences.

Aussi M. Mantegazza croit-il que la théorie darwinienne n'explique que quelques-unes des mutations de formes et non toutes. Seuls les progrès de la chimie pourront un jour éclairer entièrement la question, lorsque cette science sera assez avancée pour expliquer et pour démontrer les lois en vertu desquelles les protoplasmas du mâle et de la femelle se combinent pour donner naissance à un nouvel individu semblable à ses deux géniteurs, et cependant différent.

« On s'attache toujours à la forme, mais celle-ci est déjà un fait complexe. Avant de pouvoir dire qu'on connaît le mode de succession des formes, il conviendra de savoir pourquoi la cellule spermatique du cheval ne peut, en s'unissant à la cellule ovarique de l'âne, donner naissance à autre chose qu'à une combinaison instable et stérile, le mulet, et pourquoi celle de l'homme ne peut se combiner avec celle de la chèvre ou de la brebis.

« Entre le sulfate et le bisulfate de potasse, entre l'eau et l'eau oxygénée il n'y a pas de combinaison intermédiaire possible. Il en doit être de même entre ces composés infiniment plus complexes, qui sont les êtres vivants. Nous possédons l'hipparion et le cheval, mais entre ces deux extrêmes, il nous manque une série de combinaisons intermédiaires; de même entre le singe le plus élevé et l'homme le plus inférieur nous n'avons pas encore trouvé la série intermédiaire : le *sesquioxyde* de singe ou le *sesquichlorure* d'homme. »

RENÉ. COLLIGNON.

VARIÉTÉS

L'âge du bronze en Égypte.

Dans le 99^e fascicule de l'*Annuaire des Antiquaires du Rhin (Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, Bonn, 1890, p. 197), le célèbre égyptologue allemand M. A. Wiedemann a soumis à une critique détaillée le travail de M. O. Montélius, publié dans la première livraison de notre recueil (1890), sous le titre de : *L'âge du bronze en Égypte*.

Ayant écrit, pour notre Revue, un résumé de cet article, je l'ai soumis à M. Maspero, en le priant d'y ajouter quelques notes. Avec une complaisance qui ne se dément jamais, M. Maspero a bien voulu se prêter à mon désir; je me fais par avance, en l'en remerciant, l'interprète de tous nos lecteurs.

M. Wiedemann commence par exprimer son scepticisme à l'endroit d'un âge de la pierre en Égypte; ce n'est pas, je l'avoue, sans étonnement que j'ai lu au début de son article les lignes suivantes, peu d'accord, semble-t-il, avec l'état actuel de la science : « Les recherches faites pour établir l'existence d'un âge de la pierre ont conduit à des résultats pour le moins très douteux. Les soi-disant ateliers préhistoriques, avec leurs millions d'éclats de silex, ne sont que l'effet de l'érosion des collines de l'Égypte et la conséquence de l'éclatement des nodules de silex qu'elles contiennent (?). En revanche, les instruments en pierre qui se laissent reconnaître avec certitude comme des produits de l'industrie humaine, appartiennent à la période historique, même à une époque très basse, parce que l'usage se conserva très longtemps d'ouvrir les cadavres avec un couteau en silex. C'est pourquoi les objets en question se trouvent particulièrement dans les tombeaux et à côté de momies : *des couteaux en silex certainement préhistoriques n'ont été découverts nulle part dans la vallée du Nil*, mais le marché est inondé de pièces de ce genre, fabriquées avec plus ou moins d'adresse, dont la plupart ont appartenu à l'origine à des briquets arabes, la population indigène se servant encore de la pierre pour de nombreux usages. »

Après cette introduction, M. Wiedemann aborde l'examen de la thèse de M. Montélius, d'après lequel les Égyptiens auraient ignoré l'usage du fer pendant toute la durée de l'Ancien Empire et jusque vers 1500 avant Jésus-Christ; l'âge du bronze aurait duré en Égypte jusqu'à cette date; même à la fin du deuxième millénium avant Jésus-Christ, le fer n'aurait pas encore complètement remplacé le bronze dans la fabrication des armes et des instruments tranchants.

M. Wiedemann rend hommage à la science de M. Montélius, mais il repousse *absolument* ses conclusions.

D'abord, M. Montélius a rejeté comme apocryphes les trouvailles d'objets de fer dans les Pyramides. « C'est à tort, car il n'y a pas la moindre raison de mettre en doute les découvertes d'objets en fer faites par Hill en 1837 et par Maspero en 1882 dans des monuments de la iv^e et de la vi^e dynastie, ou d'admettre que ces objets y aient été introduits postérieurement (1). Cette explication est surtout inadmissible dans le cas de la trouvaille de Hill, puisqu'on ne rencontra le fer à cette occasion qu'après avoir démolì plusieurs assises de pierre. »

Il est vrai, poursuit M. Wiedemann, que les objets en fer de l'ancien empire sont très rares, *mais le fer est toujours rare en Égypte, même à l'époque des Ptolémées et des empereurs romains* (2). Ce n'est absolument

(1) Deux dépôts d'objets en fer ont été trouvés par moi, dans la pyramide d'Ounas (v^e dynastie) et dans la grande pyramide en briques de Dahshour. Dans la pyramide d'Ounas, le fer s'est présenté en deux endroits; d'abord, dans la chambre non décorée qui servait de *serdâb*, les fragments rongés par la rouille de cinq ou six ciseaux de sculpteur, mêlés à des pots de peinture, à des fragments de manches d'outils en bois et à des éclats de calcaire et d'albâtre qui avaient été entassés en cet endroit au moment de la mise au tombeau du roi, lorsqu'on avait débarrassé les chambres décorées des derniers débris que les ouvriers, peintres et sculpteurs, y avaient laissés; — ensuite, entre deux blocs de la maçonnerie du couloir incliné qui conduit du dehors à l'antichambre : ces blocs massifs n'avaient pas été remués depuis qu'on les avait placés, et j'ai dû les faire briser par des ouvriers des carrières de Tourah, pour débayer le couloir et rendre l'accès des chambres facile aux visiteurs; les morceaux de fer étaient assez nombreux, mais je n'ai pu en conserver que trois petits fragments, le reste s'étant réduit en poudre de rouille au contact des doigts. — Le dépôt de Dahshour a été découvert dans une partie non remaniée de la pyramide. C'était un amas assez considérable de fragments d'outils brisés, où l'on reconnaissait des lames d'herminette et des soies de ciseaux et de couteaux. Des débris de papyrus couvert d'écriture hiéroglyphique y étaient mêlés, trop petits pour qu'on pût en tirer un sens quelconque, mais la présence de chiffres sur plusieurs fragments me fait croire que le document était un registre de comptes : un petit ostracon en calcaire jaunâtre, placé sur le tas, portait une date de l'an XII sans nom de roi, mais probablement date du Pharaon qui fit construire la pyramide. Les objets furent en partie exposés dans la salle de l'*Ancien Empire* à Boulaq, partie déposés dans le cabinet de Vassalli-Bey, conservateur du Musée. Ils étaient encore dans le même endroit, sous la surveillance d'E. Brugsch-Bey, frère de l'égyptologue, et successeur de Vassalli-Bey, quand je quittai le Musée en 1886.
G. M.

(2) Le fer n'a jamais, avant l'époque moderne, remplacé entièrement le bronze en Égypte. Toutes les fois que j'ai fouillé à Thèbes, à Abydos, à El-Amarna, les débris des *laurès* coptes, j'y ai trouvé des lames de couteau ou de rasoir, des aiguilles, des poinçons, des ciseaux en bronze et même en cuivre, à côté des objets analogues en fer. A Karnak, dans la maison où j'ai découvert les ostraca grecs du i^{er} et du ii^e siècle

que dans les villes *romaines* qu'on trouve du fer, en particulier des serrures, mais dans les villes *égyptiennes* de l'Égypte ce métal fait presque défaut (1). Pourquoi? C'est ce que nous ne pouvons pas dire, et cela d'autant moins que les monuments figurés ne nous renseignent pas du tout sur l'usage des différents métaux. On a souvent pensé que la couleur rouge ou jaune des objets représentés sur les peintures égyptiennes indiquait qu'ils étaient en bronze ou en cuivre, que le bleu désignait les objets en fer ou en acier; mais ce sont là des conclusions erronées, car le choix des couleurs dans les peintures égyptiennes est fort arbitraire. La coloration des figures humaines elles-mêmes, brun sombre pour les hommes, jaunâtre pour les femmes, en fournit la meilleure preuve; elle est destinée à indiquer que l'homme, brûlé par le soleil, est un peu plus basané que la femme, qui est davantage à l'abri, mais elle exagère à tel point la différence qu'il en résulte une impression tout à fait fausse sur la couleur de la peau des Égyptiens. Les inscriptions ne nous avancent pas davantage; pas plus que les autres peuples de l'antiquité, les Égyptiens n'ont su établir de distinctions précises entre les différents produits naturels de même genre. Tous les noms de couleurs, de pierres, de plantes, etc., sont employés *lato sensu*. Parmi les noms de pierres les plus ordinaires, celui de *chesbet* signifie à la fois saphir, lapis-lazuli, bleu de cuivre, couleur bleue, etc. On ne connaît même pas une désignation technique uniforme pour le bronze! Il n'est donc pas étonnant qu'il n'y ait pas de terme spécial pour le fer. Un des mots qui désigne le fer, *ba*, a la signification primitive de *matière* en général. On distinguait *ba en ta*, « fer de la terre », qui est mentionné plus tard comme un objet d'importation, et *ba en pet* « fer du ciel », fer météorique, dont la découverte conduisit à l'idée que la voûte céleste était en fer. Le mot *ba en pet*, *benipe* ou *benipi* en copte, se trouve dès la XII^e dynastie comme partie intégrante des noms propres; l'idée que le ciel est en *ba* paraît déjà dans les textes des pyramides de la IV^e dynastie, mais M. Wiedemann ne voudrait pas attacher trop d'importance à ce dernier argument, vu l'incertitude de la signification de *ba* à une époque aussi reculée.

Si donc l'ancienne Égypte connaissait le fer, bien qu'elle n'en fit guère usage, reste à savoir quand le bronze y fit son apparition. On a admis sans preuve que les Égyptiens avaient connu le bronze depuis une époque extrêmement ancienne, sans réfléchir que, si la presqu'île du Sinaï leur fournissait du cuivre, il fallait encore qu'ils fissent venir

après J.-C., les quelques outils mêlés aux poteries étaient en bronze ou en cuivre jaune clair.

G. M.

(1) J'ai trouvé dans plusieurs tombes thébaines de la XX^e dynastie, entre autres dans celle de Sonnotmou, qui était intacte au moment de la découverte, quelques débris de fer rouillé, qui n'ont pu être conservés. Dans les villes, à Karnak, à Médinet-Habou, à Abydos, à Kom-el-Ahmar, à El-Kab et à Gébéléin, j'ai également trouvé des objets en fer, sans qu'il me soit possible de dire s'ils sont d'époque égyptienne ou romaine.

G. M.

leur étain du dehors. L'analyse chimique d'objets égyptiens a prouvé que la connaissance très ancienne du bronze dans ce pays doit, pour le moins, paraître douteuse. M. Berthelot, analysant un fragment du sceptre du roi Pepi I^{er} (vi^e dynastie), a trouvé qu'il était en cuivre pur (*Annales de Chimie et Physique*, 6^e série, t. XII, p. 129). Parmi des objets de la xii^e dynastie, une hache donna 93,26 de cuivre, 3,90 d'arsenic, 0,52 d'étain, plus des traces d'antimoine et de fer; un ciseau donna 96,33 de cuivre, 0,36 d'arsenic, 2,16 d'étain; un manche de miroir : 95 de cuivre, un peu d'étain, d'arsenic et de fer (Gladstone, *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, t. XII, pp. 227 et suiv.). Le zinc manque toujours dans les anciens objets et les autres corps sont représentés par des fractions si variables qu'on ne peut guère, suivant M. Wiedemann, désigner la matière résultante comme du vrai bronze; il s'agit là plutôt d'impuretés accidentelles du cuivre, matière que le fabricant a seule *cru* mettre en œuvre. On a aussi analysé des objets métalliques d'une époque postérieure; une lame à poignard était en cuivre pur, avec une couche de résine destinée à protéger le métal (Passalacqua, *Catalogue*, p. 238) et un couteau trouvé, dit-on, sous une statue de Ramses II, contenait 97,12 de cuivre, 2,29 d'arsenic, plus des traces d'étain et de fer (Gladstone, *loc. laud.*, p. 229).

A l'époque du nouvel empire, la composition des objets change : la quantité d'arsenic diminue et celle de l'étain augmente, si bien que l'on finit par avoir du bronze véritable. Une hachette de la xviii^e dynastie contenait 89,59 de cuivre, 6,67 d'étain, 0,95 d'arsenic, des traces d'antimoine et de fer. Dans une hache plus grande, on a trouvé 90,09 de cuivre, 7,29 d'étain, des traces d'arsenic et d'antimoine (Gladstone). Une autre arme se composerait de 94 parties de cuivre, 5,9 d'étain, plus une trace de fer (*British Museum : Birch, Guide*, p. 39). Une série de bronzes plus récents encore, qui ont été analysés, montre l'importance croissante de la proportion d'étain; il est à regretter que leur date exacte ne puisse être déterminée. Ainsi un miroir métallique a donné 85 de cuivre, 14 d'étain, 1 de fer (Passalacqua, *Catalogue*, p. 238); d'autres ont donné jusqu'à 12 p. 100 d'étain (Wilkinson, *Manners and Customs*, t. III, p. 253). En même temps que la proportion d'étain augmente, on voit apparaître le plomb qui, dans une statuette d'Osiris, se trouve dans la proportion de 4 et demi p. 100. D'après des renseignements qui seraient à vérifier, la proportion de l'étain a pu s'élever en Égypte jusqu'à 16 et même jusqu'à 22 p. 100.

Je traduis textuellement la conclusion de l'important article de M. Wiedemann : « Le nombre des objets métalliques datés, qui ont été analysés jusqu'à présent, est malheureusement fort restreint, et la science n'a rien à tirer des analyses d'objets sans date, alors que leur provenance égyptienne n'est pas même positivement assurée. Voici, du moins, le résultat des analyses dignes de foi faites jusqu'à

ce jour : Le métal, que les Égyptiens de l'époque très ancienne employaient pour leurs instruments et pour leurs objets de parure, *était le cuivre*; à l'époque du nouvel empire seulement, le cuivre fut allié à l'étain; de cet alliage sortit le bronze égyptien, qui ne cessa plus d'être en usage, mais où la proportion d'étain s'accrut considérablement avec le temps. *Le fer était connu en Égypte depuis la période la plus ancienne, mais, par des motifs qui restent obscurs pour nous, les Égyptiens, jusqu'à la dernière époque de leur histoire, ne l'ont employé qu'à titre exceptionnel.* »

Je signalerai, en terminant, dans le même fascicule des *Jahrbücher* de Bonn, un très long et très intéressant compte rendu critique, dû au même égyptologue, du livre de P. Cesare de Gara sur *les Hycsos et les rois pasteurs de l'Égypte* (Rome, 1889); je craindrais, en l'analysant, de sortir du cadre de cette Revue.

SALOMON REINACH.

Recherches nouvelles sur la langue étrusque.

En 1882, M. Gardthausen écrivait : « La langue étrusque est encore pour nous un livre scellé et il n'y a pas longtemps que le sphinx a fait une nouvelle victime dans la personne d'un linguiste qui paya de la vie sa tentative infructueuse de deviner l'énigme. » Le linguiste dont il s'agit est l'illustre Corssen. On annonçait partout, aux environs de l'an 1874, que le problème étrusque était résolu : le grand ouvrage de Corssen parut (1), et le jugement presque unanime de la critique voua son système à l'effondrement. Corssen mourut en 1875 et l'on attribua sa mort au chagrin de n'avoir pas réussi.

Corssen tendait, suivant l'expression de M. Bréal, à voir dans l'étrusque du latin mal prononcé; il affirmait, en effet, l'intime parenté de cette langue avec le latin, l'ombrien et l'osque. M. Say a dit spirituellement que Corssen avait essayé de forcer la clef aryenne dans une science qui n'était pas faite pour elle. M. W. Deecke se distingua d'abord parmi les adversaires de la théorie du grand linguiste et soutint que l'étrusque était complètement étranger à la famille italique; il commença par admettre l'analogie de cette langue avec les idiomes finnois, puis il la présenta comme tout à fait isolée et chercha à l'expliquer par elle-même.

C'est dans cet esprit que M. Deecke s'était associé à M. C. Pauli pour publier ses *Recherches étrusques*. Tout à coup, en 1882, M. Deecke déclara changer d'avis et se rallier à la thèse de M. Corssen. Son ami M. Pauli se hâta de protester et, depuis, les deux anciens collaborateurs, devenus frères ennemis, n'ont pas cessé de maintenir leur position. M. Pauli se contenta pendant plusieurs années de formuler des conclu-

(1) V. CORSSSEN, *Ueber die Sprache der Etrüsker*, Leipzig, 1874.

sions négatives; enfin, en 1886, à l'occasion de la découverte d'une inscription étrusque (?) à Lemnos par deux membres de l'École française d'Athènes, MM. Cousin et Durrbach, M. Pauli déclara que les Étrusques et les Tyrrhéniens pélasgiques étaient les rameaux d'un peuple anatolien, ni arien ni sémitique, auquel se rattacheraient également les Lyciens, les Cariens et les Lydiens. D'accord avec la tradition antique, contestée si vivement par M. Helbig, il cherche en Lydie l'origine géographique du peuple étrusque.

On voit que l'*étruscologie* est encore bien loin d'être établie sur une base solide. « L'histoire de cette science, écrivait M. G. Meyer (1), est une leçon de modestie à l'adresse des savants : *vestigia terrent*. Corssen massacra ses prédécesseurs, Deecke assomma Corssen, Pauli assomme Deecke, et peut-être déjà le couteau du sacrifice est-il levé sur Pauli. *Chi lo sà?* »

Ce couteau est aujourd'hui brandi par M. S. Bugge, professeur de philologie à Christiania. M. Bugge a toujours considéré l'étrusque comme indo-européen et il s'est exprimé nettement à cet égard dès 1875. Ses *Contributions à l'étude de la langue étrusque* parurent en 1883; il y présenta l'étrusque comme formant à lui tout seul une classe dans la famille des langues aryennes, mais plus voisine de l'italique et du grec que des autres. Aucune langue arienne, disait-il, ne s'est autant éloignée que celle-là du type primitif. L'ancien système de la flexion y est en partie détruit; les éléments ont disparu pour la plupart et ont été remplacées par des formes analogiques ou des métaplasmes. L'étrusque présente, à cet égard, des ressemblances frappantes avec les idiomes néo-latins. M. Bugge revint sur ces idées en 1886, dans un livre sur *l'Origine des Étrusques d'après deux inscriptions de Lemnos*; il s'y applique à rendre la parenté de l'étrusque avec les langues italiques.

Mais les idées de M. Bugge sur l'étrusque se modifièrent beaucoup en 1886, à la suite d'une lettre du professeur Vilhelm Thomsen, de Copenhague, qui appelait son attention sur les relations de l'étrusque avec l'arménien. Convaincu presque aussitôt de la justesse de cette observation, il n'a fait que se confirmer dans la même opinion pour ses études subséquentes.

Cette opinion n'est d'ailleurs pas nouvelle : elle a été exprimée dès 1861 par l'Anglais Robert Ellis, qui était plutôt un amateur qu'un linguiste. Charles Tissot m'a raconté que vers 1882, alors qu'il était ambassadeur à Constantinople, il reçut la visite d'un vieil Arménien qui lui déclara avoir trouvé la clef de l'étrusque, mais ne pouvoir la faire connaître que si l'Institut de France lui assurait une pension. Tissot demanda à son visiteur de lui prouver, sous le sceau du secret, l'efficacité de la clef qu'il avait découverte, et fut tout étonné lorsqu'il l'entendit in-

(1) *Berliner Philosophische Wochenschrift*, 1885, p. 538.

interpréter par l'Arménien l'inscription étrusque de Pérouse. Comme il n'avait aucune teinture de linguistique générale, et savait que les conditions du vieil Arménien seraient rejetées, il ne donna pas de suite à l'affaire, qu'il me raconta un peu plus tard à titre confidentiel. Je ne vois pas pourquoi je la tairais aujourd'hui, sans y attacher, d'ailleurs, aucune importance.

M. Bugge considère maintenant l'étrusque comme appartenant au même groupe de la famille aryenne que l'arménien (1). On sait, depuis les travaux de Hübschmann, que l'arménien est une langue aryenne, mais qui ne se rattache pas au groupe iranien. L'étrusque, suivant M. Bugge, est aussi voisin de l'arménien que l'irlandais des langues de la Bretagne insulaire. Sur beaucoup de points, l'étrusque concorde avec les dialectes arméniens modernes, là où les dialectes s'éloignent de l'arménien classique, même là où l'arménien classique a conservé des formes plus anciennes. Comme M. Bugge l'avait déjà précédemment soutenu, c'est par le caractère d'*usure* et d'altération précoce que l'étrusque se rapproche des langues modernes issues des langues aryennes de l'antiquité.

L'objet essentiel du travail de M. Bugge, c'est donc de montrer entre l'arménien et l'étrusque l'existence d'analogies qui, par leur nombre même, excluent la possibilité d'une rencontre fortuite.

Le tout est de savoir si ces analogies sont vraiment des analogies et si M. Bugge n'a pas été, comme tant de ses prédécesseurs, victime d'une illusion. Voici quelques rapprochements que l'auteur considère comme frappants :

Etrusque *erus*, soleil; arménien *arev*. Pour établir l'identité des désinences, M. Bugge allègue de mauvaises raisons.

Etrusque *luxnei*, lune, arménien moderne *lusnkay*. La concordance paraît, au premier abord, très remarquable, mais il ne faut pas oublier que la forme arménienne est celle d'un dialecte moderne de cette langue. M. Bugge se croit autorisé à considérer le proto-étrusque et l'arménien classique comme des langues sœurs; par suite, l'étrusque *de nos textes* et l'arménien *actuel* seraient comparables comme des dégénérescences de même degré.

Etrusque *vanθ*, déesse de la mort; arménien *Vandom*, détruire, rapporté à une forme hypothétique **vand*.

Etrusque *turce* « il donna »; arménien *tur*, don = ծօրօր.

Etrusque *talce*, « il donna (?) »; arménien *tal*, donner. *Talce* est à *tal* comme *turce*, à *tur*.

Etrusque *lautn*, famille; arménien *lav-tun*, noble maison.

Etrusque *sex*, fille; arménien *eg*, femme.

Etrusque *arce*, « il fit »; arménien moderne *ari*. — Ce serait une particule ajoutée aux formes verbales (cf. *turce*, *talce*).

(1) SOPHUS BUGGE, *Etruskish und armenish*, Christiania, Aschehoug, 1890.

Étrusque *ituna*, vase; arménien *eudunak*.

Étrusque *lepana*, vase; arménien *empanak*.

Étrusque *cana*, sculpture; arménien *kandak*.

Étrusque *arnθ*, prénom d'homme; arménien *arn*, homme.

Étrusque *larθ*, prénom d'homme, pour **lavrnrθ*; arménien *lav-arn*, noble homme.

Étrusque *verse*, feu; arménien *var*.

Étrusque *sufi*, tombeau; arménien *soiz*, fosse.

Étrusque *harc*, « frappe! »; arménien *harkanun*, « je frappe. »

Étrusque *max*, un (nom de nombre); arménien *miak*.

Étrusque *kurpu*, mendiant, parasite; arménien *kruph*, coup de poing (1).

Étrusque *taliθa*, jeune fille; arménien *talitay* (mot syriaque).

Ces exemples suffiront pour donner une idée du degré de ressemblance que présente la thèse de M. Bugge. Parmi les concordances grammaticales qu'il a signalées, la plus remarquable est celle des pluriels étrusques en *r* et arméniens en *r*; ces derniers se rencontrent partout dans l'arménien vulgaire, où leur analogie avec les pluriels étrusques a déjà été signalée par Ellis.

M. A. Meillet, dans la *Revue critique* du 24 novembre (1890, II, p. 355-358), a rendu compte, avec beaucoup de scepticisme, du livre de M. Bugge. « Le plus grand profit à retirer de ce livre, écrit-il, c'est qu'il n'y a entre l'étrusque et l'arménien aucun rapport démontrable. » Ceci paraît un peu sommaire. En admettant que la thèse de M. Bugge fût exacte, comme cette thèse le conduit à comparer deux langues séparées par un espace de plus de vingt siècles (l'étrusque des inscriptions et l'arménien moderne), il est inévitable que ces rapprochements ne soient pas de nature à entraîner de prime abord la conviction. Si le latin avait péri et si nous rapprochions — ce qui serait parfaitement légitime — la langue ombrienne des tables eugubines de l'italien, nous serions un peu dans la situation fâcheuse de M. Bugge, bien que notre opinion fût destinée tôt ou tard à être admise. Ce qu'il y a de regrettable, c'est que M. Bugge, qui sait tant de langues, avoue ne pas savoir l'arménien et prend ses informations dans des lexiques; on a donc lieu, sans excès de scepticisme, de n'accepter ce qu'il dit qu'avec méfiance, puisque, des deux langues qu'il compare, l'une lui est inconnue, tandis que l'autre n'est encore connue de personne.

Dans le travail que M. Zanardelli a communiqué le 30 décembre 1889 à la Société d'Anthropologie de Bruxelles (1), je lis dès le début la phrase suivante : « On ne fait plus attention à l'opinion de ceux qui rattachent l'étrusque tantôt à la famille sémitique, au celte, à l'irlandais, au scan-

(1) ZANARDELLI, *L'étrusque l'ombrien et l'osque, dans quelques-uns de leurs rapports avec l'italien*, extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. VIII, 1889 1890.

dinave, tantôt au slave, à l'*arménien* et au finlandais. » Ce travail est, en effet, antérieur à la dernière publication de M. Bugge. M. Zanardelli accepte l'opinion de MM. Corssen et Deecke (deuxième manière) : il fait de l'étrusque une langue italique apparentée au latin au même titre que l'osque et l'ombrien. Mais il ajoute que cette langue « peut avoir pesé sur les destinées de la langue italienne par l'identité des procédés phonétiques ». Ainsi il rapproche le vocalisme étrusque du vocalisme italien, presque « la grande majorité des mots étrusques étaient terminés par une voyelle comme en italien » ; comparez l'étrusque *Crespe* (*Crispus*) et l'italien *Cavaliere*. L'n final tombe en italien (*no* pour *non*) comme en étrusque (*Afu* de *Afun*). Le dialecte milanais réduit *matrimonio* à *matrimoni*, comme l'étrusque fait *Alfai* du latin *Albinus*. Passant aux suffixes consonnantiques, M. Zanardelli compare *equal*, *liberal*, aux formes étrusques *Arnthai*, *Cainai* ; il remarque que si le falisque réduit *mater* à *mate*, l'italien « continuateur méconnu de l'étrusque » présente des formes comme *frate* (*frater*), *moglie* (*mulier*). Le *t* de la flexion verbale tombe en italien (*ama* par *amat*) comme en étrusque (*cisa* pour **cisat*.) Une autre partie du mémoire de M. Zanardelli a pour objet de montrer que l'apocope des voyelles en étrusque, d'où résulte une accumulation très choquante de consonnes, était plutôt graphique que phonétique et marquait non la disparition, mais l'affaiblissement des voyelles intermédiaires. Cette idée, entrevue en 1889 par M. Maury, paraît séduisante, mais ce qui nous intéresse le plus dans la thèse de M. Zanardelli c'est l'analogie qu'elle présente avec celle de M. Bugge. Comme le savant norvégien, M. Zanardelli compare l'étrusque moins aux langues, aryennes contemporaines de nos inscriptions qu'aux dérivés modernes de ces langues. Il y a là, étant donnée la différence des points de vue, une rencontre digne d'attention, qu'explique cependant, dans une extrême mesure, l'influence des doctrines de M. Corssen. Les rapprochements entre l'ombrien et les langues romanes ont d'ailleurs été institués depuis longtemps : ainsi M. Bréal avait comparé la forme *subocan* (*invocavit*) des tables eugubines avec les parfaits calabrais *aman* et *passan*.

SALOMON REINACH.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Congrès internationaux à Moscou en août 1892.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que le comité d'organisation des Congrès internationaux d'anthropologie, d'archéologie préhistorique et de zoologie à Moscou en août 1892 prépare les sessions avec la plus grande activité. En ce moment, il forme la liste de ses membres correspondants. Voici les noms des savants russes qui composent le comité :

Délégués de la Société Impériale d'Acclimatation de Russie : Jean Tzvetouhine, Néophyte Kaloujsky, Roman Kohler, Gustave List, Nicolas Meinhard, Benjamin Mitschiner, Woldemar Tiohmizow.

Délégués de la Société Impériale d'Archéologie : comtesse Ouvarow, Jean Zabéline Wsevolod Miller, Alexis Oreschnikow, Woldemar Sizow, Nicolas Jantschouk, Woldemar Troutowski.

Délégués de la Société Impériale des Amis des sciences naturelles (sections de zoologie et d'anthropologie) : Basile Benzengre, baron Théodore Bühler, Alexis Maklakow, Alexandre Rasztveton, Nicolas Kharousine, Charles Grévé, Nicolas Koulaguine, Jean Kabloukow, Alexandre Tihomirow, Jean Sertwcheninow.

Le Président du Comité : Anatole Bogdanow.

Les présidents des commissions d'organisation des travaux scientifiques des Congrès : Dmitri Anoutchine, Nicolas Lograff.

Secrétaires du Comité : Nicolas Gondatti, Théodore Kawraisky, Alexis Kharouzine.

Les trois directeurs de cette Revue ont eu déjà la bonne fortune de visiter Moscou : MM. Topinard et Hamy en 1879, M. Cartailhac en 1890. L'accueil qu'ils y ont reçu a laissé dans leur cœur un souvenir ineffaçable. Les Moscovites font magnifiquement les choses, ils savent par-dessus tout se faire aimer. Leurs riches musées, les expositions spéciales et temporaires qu'ils organisent pour le plus grand profit des congressistes, le nombre des savants nationaux qui apportent de tous les coins de l'empire leurs récoltes, leurs observations, leurs travaux, tout cela doit décider les archéologues et les naturalistes de l'Europe occidentale à se préparer au voyage en Russie.

E. C.

Prix décernés par l'Institut à M. Topinard et à M. Verneau.

L'Académie des sciences, dans sa séance publique annuelle du lundi 29 décembre, a fait connaître les résultats des concours de 1890.

La commission du prix Montyon de statistique a décerné le prix intégral de 1890 à M. le D^r TOPINARD pour ses recherches : *Statistique sur la couleur des yeux et des cheveux en France*. C'est M. le baron Larrey qui a fait le rapport.

Le prix Delalande-Guérineau a été décerné à M. le D^r VERNEAU pour son *Exploration des îles Canaries* et ses recherches sur les habitants primitifs de cet archipel. Le Rapport a été fait par M. Alfred Grandidier.

Cours d'archéologie nationale à l'école du Louvre.

M. SALOMON REINACH a commencé son cours d'archéologie nationale à l'école du Louvre en rendant hommage au professeur titulaire, M. A. Bertrand; il a montré en lui « à la fois un médiateur et un modérateur », médiateur entre les philologues de l'école classique et les préhistoriens, modérateur dans son opposition aux synthèses prématurées et à l'hypothèse de l'homme tertiaire.

M. Reinach a ensuite tracé le programme de son cours, qui doit être une sorte de « Manuel parlé », mettant ses auditeurs au courant des travaux les plus récents qui ont été consacrés, en France et à l'étranger, aux diverses périodes de l'archéologie nationale. Dans sa seconde leçon, M. Reinach a traité de la bibliographie générale de l'archéologie; dans la troisième, il a décrit et apprécié les principaux recueils de gravures d'après des monuments figurés. Notre collaborateur compte insister assez longuement, dans ses leçons du mois de février, sur la question de l'origine des Aryens.

Le Congrès international des Orientalistes.

La IX^e Session se tiendra à Londres du 1^{er} au 10 septembre prochain (1891). Le comité d'organisation se compose de MM. Patrick Colquhoun, président; James Redhouse, Lepel, H. Griffin, W.-H. Bellew, vice-présidents; G.-W. Leitner, vice-président, secrétaire général; G.-R. Badenoch, Hyde Clarke, secrétaires généraux adjoints.

Toutes les lettres, demandes de renseignements, etc., doivent être adressées à M. le D^r Leitner, *Oriental Institut, Woking, England*. Le prix de la souscription est fixée à 25 francs (payables par exemple chez M. Leroux, libraire, 28, rue Bonaparte, Paris). Plus de 350 membres sont déjà inscrits. Une somme de 25 000 francs a été réunie pour couvrir les frais.

C'est une occasion exceptionnelle de faire connaissance avec un grand nombre de savants des divers pays et de visiter avec toutes les facilités les collections de la Grande-Bretagne. Une exposition orientale aura lieu pendant le congrès et l'on sait avec quelle ampleur les Anglais savent les organiser.

E. C

Les fouilles de M. Piette à la grotte du Mas d'Azil (Pyrénées).

M. Ed. PIETTE avait appelé, en 1889, M. Boule, secrétaire de la Société géologique de France, pour constater les principaux résultats obtenus par

l'exploration de la grotte (rive droite et rive gauche). Cette année, M. Piette a eu la même attention en faveur de l'un des directeurs de l'*Anthropologie*. M. Cartailhac a été appelé à se rendre compte des faits mis en lumière par la continuation des fouilles (rive gauche). La couche aux harpons plats, barbelés, en bois de cerf et aux galets coloriés se poursuit sur une vaste étendue et ne cesse pas de fournir de curieux objets. Dans le niveau immédiatement supérieur apparaissent les poteries et les haches polies. Entre les deux dépôts, un squelette humain peint en rouge a été découvert. Nous publierons des détails avec figures dans notre prochaine livraison.

Une prétendue épée scythe.

M. Stiéda, anthropologiste bien connu, vient de publier dans les comptes rendus (*Verhandlungen*) de la Société d'anthropologie de Berlin (1890, p. 138), une note intéressante sur un objet qui a été présenté à ladite Société en 1877 par M. Teplowkhof et déterminé par plusieurs savants, Friedel entre autres, comme « une épée scythe » de forme particulière (voy. *Zeitsc. f. Ethn.* 1877, Verh., p. 7). L'« épée » avait figuré avec cette étiquette à la dernière exposition d'Ekatérinbourg. Or il se trouve, après une enquête faite sur place par M. Stiéda, que l'objet en question n'est autre chose qu'un couperet moderne (*reska*, en russe) employé dans la fabrication des briques et dont on se sert couramment dans toutes les briqueteries des environs d'Ekatérinbourg.

J. DENIKER.

Les fouilles de M. Bastian dans le Turkestan.

Le savant directeur du musée ethnographique de Berlin a profité de son voyage en Turkestan pour faire des fouilles aux environs de Tachkent et près de Samarkand. C'est dans les ruines situées près de cette ville et connues sous le nom d'Afrosiab-Kala, que M. Bastian a trouvé au milieu de poteries, d'objets de verre, etc., un grand nombre de statuettes en terre cuite que l'on peut rapporter à l'art grec; certaines de ces statuettes reproduites dans le *Zeitschr. f. Ethnologie*, 1890, Verh., p. 347-348) dénotent une grande perfection de la part des artistes qui les ont façonnées.

Le Musée de Michoacan.

L'État de Michoacan, malgré sa proximité de Mexico, était demeuré jusqu'à présent à peu près inconnu des savants d'Europe. Son histoire naturelle, son ethnographie, son archéologie était absolument ignorées. Grâce au patriotisme du général Mariano Jimenez, grâce au zèle admirable du Dr Nicolas Léon, il n'en sera plus de même. Depuis cinq ans il existe à Morelia un Musée régional, qui rassemble peu à peu les éléments d'une monographie complète de l'ancien pays des Tarasques, et depuis trois années il se publie, aussi à Morelia, un recueil spécial, les *Anales del Museo Michoacano*, qui, avec ses suppléments,

forme déjà près de cinq volumes. Le Musée, dirigé comme les *Annales* par M. Nicolas Léon, est divisé en quatre départements : *Archéologie*, *Ethnographie*, *Histoire* et *Histoire naturelle*. Les trois premiers contenaient, en novembre 1889, 824 objets, le dernier 2 240, et depuis lors les quatre départements, le premier surtout, ont encore reçu de notables accroissements.

Quant aux *Anales*, elles renferment surtout des études historiques, comme le mémoire sur les rois tarasques de M. Léon; des catalogues de bibliographie ancienne, bien faits et précieux. On y trouve, aussi, mais plus rarement, des recherches archéologiques, telles que celle sur les *Yacatas de Tzintzontzan*, dont la *Revue d'ethnographie* a rendu compte, ou des notes d'ethnographie, telles que la notice sur les mutilations dentaires des anciens Tarasques, dont l'auteur, M. Léon, a dédié une édition de luxe au récent congrès des Américanistes de Paris.

E. H.

Mission de MM. Catat et Maistre à Madagascar.

On se souvient qu'aux dernières nouvelles reçues de M. le Dr Catat, et publiées dans le premier volume de notre recueil (p. 638), la mission d'exploration que dirige notre collègue à Madagascar, se préparait à gagner le sud de l'île par l'intérieur, en traversant le territoire des Bares et d'autres contrées entièrement inconnues des géographes et des naturalistes. Ce dangereux voyage est aujourd'hui accompli et M. L. Catat veut bien nous écrire de Tananarive, à la date du 1^{er} décembre 1890, pour nous annoncer son retour du Fort-Dauphin et son départ pour la France. L'anthropologie et l'ethnographie du sud de la grande île ont été l'objet des études spéciales de M. Catat, qui rapporte des collections précieuses pour nos études. On sait que l'anthropologie de la grande île africaine repose jusqu'à présent sur l'étude d'un très petit nombre de crânes, dont quelques-uns si malencontreusement choisis par les voyageurs qui les ont rapportés, qu'ils donnent les idées les plus fausses sur les populations dont ils sont supposés représenter le type. M. Catat a rassemblé un grand nombre d'échantillons ostéologiques, qui aideront à corriger ces appréciations erronées. Les collections ethnographiques ne sont pas moins intéressantes et jetteront un jour tout nouveau sur les affinités des peuplades méridionales, au milieu desquelles elles ont été recueillies.

E. H.

Les Bayagas.

Nous empruntons à une note de M. Crampel, communiquée par M. Harry Alix, à la Société de géographie, dans sa séance du 5 décembre dernier, les renseignements qui suivent sur les Bayagas, tribu de pygmées, vue par ce voyageur chez les M'Fangs, par environ 11 degrés de longitude Est de Paris et 2 degrés de latitude Nord.

« Les Bayagas, dit M. Crampel, sont des nains, comparés aux M'Fangs dont la taille est souvent de 1^m,75, 1^m,80 au plus; ce sont de petits hommes, si l'on regarde simplement leur moyenne, que j'ai trouvée de 1^m,40 (M. Crampel a vu

neuf hommes de la tribu). Ils sont gros, trapus, bien proportionnés, musculeux. La couleur de leur peau est dans les bruns jaunes; leur pilosité est développée sur tout le corps. A première vue, les détails physiques qui, chez eux, frappent le plus, sont : la proéminence des arcades sourcilières, la grande épaisseur des sourcils sans intervalles, la saillie des pommettes. Vu de profil, le nez est généralement plutôt busqué et forme une ligne coudée : vu de face, il paraît large et descend bas vers la bouche. Le cou est très court : la tête rentrée dans les épaules; la poitrine large, bombée; le bras fort, le poignet gros; les jambes sont cagneuses. La saillie du talon est assez marquée; l'attache du pied très grosse. A l'état de repos, les Bayagas ont généralement les pieds en dedans et le genou a l'air de se continuer par le mollet et le pied tout d'une pièce. »

« Un caractère physionomique domine tous les autres, continue M. Crampel, c'est une expression habituelle de peur, d'effroi même, qui fait que, lorsqu'on les examine, les Bayagas gardent toujours la tête basse et semblent trembler... Le détail extérieur qui surprend surtout [chez les femmes], est la mutilation des oreilles. Elles se mettent, en effet, des morceaux de bois ou d'ivoire de plus en plus gros, jusqu'à ce que le rond extrêmement tendu et mince du lobe troué leur touche l'épaule. »

Les observations ethnographiques sont difficiles à saisir au passage, chez des populations aussi sauvages que celle des Bayagas. Aussi M. Crampel nous apprend-il assez peu de chose de la vie intime de ces petits clans ou plutôt de ces familles isolées de chasseurs, pourvoyeurs des M'Fangs, pour lesquels ils chassent et dont ils reçoivent, en échange de l'éléphant qu'ils ont tué, des lambeaux d'étoffes, de vieux fers de haches ou des fusils cassés. Nomades au sein des forêts, ils dressent des abris en forme de huttes basses et rondes, faites d'un quadrillage de branches recouvertes de larges feuilles retenues par une encoche pratiquée dans la tige. Une jonchée de feuilles est leur lit, une petite défense d'ivoire sert de pilon pour battre les écorces qui forment le vêtement. Un marteau, quelques sagaies, un arc, des flèches armées de fer, une flûte à quatre trous, parfois un petit tambour, composent le mobilier.

Les Bayagas sont polygames, mais l'organisation de la famille a des formes très particulières.

« Lorsqu'un jeune Bayaga veut se marier, il part dans la famille de celle qu'il désire. On l'adopte provisoirement et il chasse pour ses futurs parents; il tue cinq à six éléphants qu'il leur abandonne, cherche le miel, s'ingénie à apporter le plus qu'il peut et distribue ce qu'il s'est procuré. Après un long temps de ce travail, il peut se marier; mais alors il reste dans la famille de sa femme. Il n'a le droit de retourner à sa première et vraie communauté et d'y emmener sa femme que s'il a un fils, et lorsque ce fils a tué un éléphant. Le fils reste toujours au groupe de sa mère pour remplacer dans la petite famille le membre qui part : et c'est seulement alors que la famille du père s'enrichit des nouveaux enfants issus du mariage. »

E. H.

Septième session de l'Association historique américaine.

L'Association historique américaine a tenu sa septième session à Washington, du 29 au 31 décembre dernier. Nous signalerons, parmi les lectures faites pendant

ces trois jours : *The New England settlements in Arcadia*, par M. Benjamin Rand; *The Theory of the village community*, par M. le docteur C.-M. Andrews; *Slavery in New-York*, par M.-E. V. Morgan; *Slavery in the District of Columbia*, par M^{me} Mary Tremain; enfin et surtout, *The Border Land between the Archaeologist and the historian*, par M. Obis T. Mason. La session a été fort suivie, les mémoires étaient nombreux et intéressants, les discussions provoquées par leur lecture animées et instructives.

E. H.

La table des Archives des missions scientifiques.

Le grand recueil du Ministère de l'Instruction Publique intitulé *Archives des missions scientifiques et littéraires* ne comprend pas moins de trente volumes divisés en trois séries, la première de 8, la seconde de 7 et la troisième de 15 volumes. Les mémoires et rapports qu'on y a fait paraître sont de nature très diverse et très irrégulièrement dispersés au hasard des dates de dépôt entre les mains du sous-chef chargé des impressions. Il était donc indispensable d'en dresser la table et ce travail vient d'être fait avec tout le soin désirable par M. S. Bougereau. Cette table très détaillée (Paris, Leroux, 1890) forme elle-même un fort volume de près de 500 pages; on y trouve un catalogue par ordre chronologique des missions confiées depuis 1871, une table alphabétique des matières, une table analytique des articles, une table des auteurs, une table des lettres et documents, enfin une table des planches, cartes et figures. Il sera donc désormais très aisé aux personnes qui auront à retrouver, par exemple, un récit de voyage, une suite d'observations anthropologiques ou ethnographiques (et le recueil en contient un assez grand nombre), de se reporter immédiatement aux pages qui les renferment. Grâce à cette table, les *Archives des missions* seront plus volontiers consultées pour le plus grand profit des lecteurs et aussi des auteurs.

E. H.

Le Congrès historique et archéologique de Liège.

Les Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique ont eu l'excellente idée de se fédérer et naturellement elles ont obtenu le haut patronage du Roi. Le Comité d'organisation du VI^e Congrès était composé des bureaux de la Société libre d'émulation, de l'Institut archéologique liégeois et de la Société d'art et d'histoire.

Le secrétaire général était notre ami M. Julien Fraipont.

La session, en août dernier, a duré quatre jours. De nombreux étrangers avaient répondu à l'appel des savants belges et ils ont été charmés de leur accueil. La France était représentée par MM. Alex. Bertrand, G. de Mortillet, E. Hamy, Léon Palustre, de Baye, etc.

Nous n'avons pas à parler ici des fêtes et réceptions qui ont eu lieu dans l'intervalle des séances, et pendant lesquels de bonnes paroles ont été prononcées de part et d'autre. Nous laisserons aussi de côté les communications historiques et archéologiques qui sortent du cadre de notre Revue. On verra que l'Anthropologie préhistorique a tenu une bonne place dans les dis-

cussions comme il convenait à la patrie de Schmerling, de d'Omalus et de leurs nombreux disciples.

Première séance. — M. RUTOT, rapporteur de la section préhistorique, fait une lecture sur la classification des silex taillés.

M. de MINCK et M. LOHEST ont discuté au point de vue géologique l'âge relatif des silex en question.

M. MORELS a fait des fouilles à Verlaine. Il a retrouvé des restes d'hommes, de mammoth, de cheval, de renne, de poisson. Il a recueilli des instruments de pierre, d'os, des sculptures et des ornements.

Deuxième séance. — Le programme portait la question suivante :

« Les divisions du paléolithique établies par M. G. de Mortillet sont-elles applicables en Belgique, spécialement en ce qui concerne les débris de l'industrie humaine découverts dans les dépôts des grottes de la province de Liège ?

Après quelques observations de MM. WALTER DE SÉLYS et MAX LOHEST sur la portée exacte de la question, M. DE MORTILLET expose que la classification proposée par lui — classification de directeur de Musée — est à la fois *industrielle et chronologique*. Un type donné correspond à une époque donnée. Cependant les savants n'admettent pas tous cette double classification de M. de Mortillet : beaucoup veulent bien, par exemple, admettre un type *solutréen* ou *magdalénien* de l'industrie humaine sans admettre pour cela un âge solutréen ou magdalénien. Pour ceux-là, c'est bien plus le faune, les animaux, qui caractérisent une époque que les divers types de silex plus ou moins grossiers ou finis. C'est là, d'après M. de Mortillet, donner une importance trop grande au fait de l'existence ou de la disparition, de la rareté ou de l'abondance de certains animaux typiques. Dans des dépôts manifestement de la même époque, les mêmes animaux se trouvent dans des proportions variant à l'infini : ainsi les grands pachydermes prédomineront dans les alluvions des plaines ; d'autres animaux, les ours par exemple, dans les cavernes et cela à une même époque. A cela rien d'étonnant, étant donnés les mœurs et le genre de vie de ces divers animaux. Les résultats de l'exploration d'innombrables cavernes viennent à l'appui de l'opinion de M. de Mortillet. En effet, la plupart des cavernes à ossements contiennent, en partant du plancher vers la voûte, d'abord, au bas, une couche de limon et d'éboulis stérile ; puis une couche à ossements et à instruments ; plus haut, de nouveau une couche d'éboulis stérile ; puis une nouvelle couche humaine. Toutes ces couches sont généralement bien distinctes et ne se confondent pas. Or, il est de nombreuses cavernes où les différentes industries sont superposées et clairement séparées. Nous nous trouvons donc en présence, non seulement d'industries de *types* différents, mais aussi d'*époques* différentes.

M. DE MORTILLET persiste en conséquence à croire que sa classification est à la fois *industrielle et chronologique*. L'industrie et la chronologie marchent de pair.

M. LEBON désirerait savoir l'âge de ces éboulis qui séparent, dans les cavernes, les diverses couches ossifères. Combien de temps ont-ils demandé pour s'accumuler ?

M. DE MORTILLET. — Il est impossible de répondre à cette question ; nous

n'en savons absolument rien, sauf qu'il a fallu très longtemps. Pour fixer le laps de temps nécessaire à l'accumulation d'une de ces couches d'éboulis, nous ne pouvons même raisonner d'après l'effritement actuel des roches. En effet, nos régions n'ont pas toujours eu le climat actuel. Il y a eu des périodes de chaleur : alors vivaient ici des animaux aujourd'hui disparus ou émigrés vers les tropiques; — et des périodes de froid : alors vivaient en Belgique le chamois, la marmotte, le renne surtout, pour lequel le climat actuel de Saint-Petersbourg ou de Stockholm est encore trop chaud ! Ce climat chaud ou froid retardait-il ou accélérât-il la désagrégation des roches et la formation des éboulis ? Nous l'ignorons. Ne sachant pas l'action du climat sur les roches, nous ne pouvons dire combien il a fallu de temps pour qu'une couche d'éboulis se formât.

M. DE SÉLYS constate que l'on est d'accord pour admettre une succession de types industriels, allant du plus grossier au plus perfectionné. Mais les peuplades étant plus ou moins arriérées, le même type, plus ou moins perfectionné, n'a pas existé nécessairement chez toutes à la même époque.

M. HAMY. — De nos jours, des civilisations bien différentes coexistent, ayant leurs industries propres bien différentes aussi. Il y a des peuplades sauvages qui en sont encore à l'âge de la pierre.

M. MAX LOHEST croit aussi à la possibilité de la coexistence d'industries légèrement différentes. Mais lorsqu'à la différence de l'industrie correspond une différence de faune, il est hors de doute que la coexistence est admissible.

— Question VII : Peut-on signaler, en Belgique, des faits marquant une transition entre l'industrie de l'âge du renne et de celle de l'époque néolithique (pierre polie), comme cela paraît démontré dans certaines régions de la France ?

M. MAX LOHEST déclare que, dans toutes les cavernes visitées par lui, il y a un *hiatus* complet entre le magdalénien et le néolithique. Souvent des éboulis très considérables séparent ces deux industries.

M. DE MORTILLET est du même avis. Les peuplades néolithiques (pierre polie) qui, à une époque indéterminable, ont envahi nos régions jusque-là habitées par les paléolithiques (pierre taillée), n'ont pas d'abord habité les cavernes. De là, la grande couche stérile qui sépare, dans quelques cavernes, les dépôts néolithiques des paléolithiques. Mais ce *hiatus* dont a parlé M. Lohest est simplement une absence de documents; car il est très probable que nos régions n'ont jamais cessé d'être habitées.

— Question VIII : Peut-on établir des divisions dans la période néolithique en Belgique ?

M. l'abbé GAILLARD, curé de Geer. — Les stations néolithiques sont très nombreuses en Hesbaye et se distinguent par des caractères bien différents. A Tourinne-la-Chaussée, MM. Davin et Galand ont découvert des établissements néolithiques considérables, toute une agglomération d'habitations bien orientées. M. l'abbé Gaillard range les établissements néolithiques en deux catégories : les *cités agrestes* et les *stations à ciel ouvert*. Ces établissements de type différent se trouvent fort près l'un de l'autre.

L'homme des *cités agrestes* habitait sous terre; son foyer était à environ deux mètres de la surface du sol; ses instruments se retrouvent à une certaine profondeur. L'homme des *stations à ciel ouvert* n'a rien laissé de sa

maison : il vivait sans doute sous la tente. Mais ses instruments ont survécu à son habitation fragile : on les retrouve à la surface du sol. Les armes ne sont pas du même type et ne présentent pas le même fini. Les habitants des *cités agrestes* polissaient plus complètement ; leur poterie aussi est ornée avec goût, tandis que les stations à ciel ouvert ne fournissent qu'une poterie grossière. L'orateur prie le Congrès de consacrer l'expression de *cité agreste* qu'il a employée.

MM. DE MORTILLET, JACQUES, CLOQUET et LOHEST mettent en lumière l'intérêt de cette communication, évidemment la plus importante du Congrès. M. DE PUYDT, qui est d'avis qu'en thèse générale il est très difficile d'établir l'âge d'une station néolithique, estime que la station de Tourinne doit dater de la fin de la période néolithique.

M. DE MORTILLET insiste sur l'importance qu'il y a à bien préciser la nature des stations néolithiques dans chaque cas particulier : se trouve-t-on en présence d'une sépulture, d'une habitation, d'un atelier pour la taille ou le polissage du silex ? Plus tard, sans doute, on parviendra à déterminer leur âge.

— Question IX : Quelles raisons guidaient les peuples néolithiques dans le choix de leurs stations en Belgique ?

M. JACQUES croit que nous connaissons encore trop peu de stations pour pouvoir répondre à cette question.

M. DE PUYDT. — Les peuplades néolithiques se sont déterminées vraisemblablement par des raisons économiques. Elles cherchaient l'eau, le gibier, les matières premières de leurs industries, les silex. Peut-être même peut-on dire qu'elles habitaient de préférence des régions fertiles et à climat doux : ces stations néolithiques sont bien plus nombreuses, par exemple en Hesbaye, que dans les Ardennes.

M. CLOQUET croit que les néolithiques avaient une préférence pour les hauts plateaux. Personnellement, c'est là qu'il a fait toutes ses découvertes.

— Question X : A-t-on de nouvelles données sur l'histoire de la poterie à l'époque néolithique en Belgique ?

M. DE PUYDT rappelle les poteries si intéressantes de Tourinne, poteries dont M. l'abbé Gaillard vient d'entretenir la section.

Enfin, à la question XI, relative à l'histoire des mégalithes (dolmens) en Belgique, M. MAX LOHEST donne le résumé d'une intéressante étude manuscrite consacrée par M. Charneux aux dolmens de Wéris, aux restes humains qu'ils contenaient, et aux poteries, objets de pierre, etc., qui y ont été trouvés. Tous ces objets sont franchement néolithiques.

M. DE MORTILLET félicite le gouvernement belge d'avoir acquis ces mégalithes de Wéris pour les sauver de la destruction, et M. HARROY soutient que ces mégalithes ont été à tort appelés *dolmens*, alors que ce sont de simples allées couvertes.

Troisième séance. — Question XIII. — « Est-il possible d'établir aujourd'hui diverses races néolithiques en Belgique, d'après les caractères ostéologiques des restes humains datant de cette époque ? »

M. le docteur Houzé rappelle brièvement les différentes subdivisions de l'époque préhistorique dans l'Europe occidentale : se perdant dans la nuit des temps, l'époque paléolithique ; puis, plus près de nous, l'époque néolithique ; plus près encore, les âges du bronze et du fer qui nous mènent aux temps

antéhistoriques, transition entre le préhistorique et l'histoire. Celle-ci, pour notre pays, ne remonte guère plus haut que César. Entrant dans le détail, l'orateur rappelle les principaux caractères des trois races humaines de Canstadt ou Néanderthal, de Cro-Magnon et de Furfooz. Mais les races néolithiques entrent en scène et se substituent aux paléolithiques : c'étaient des hommes de taille moyenne, plutôt petite, assez semblables, comme type général, aux Auvergnats actuels. Puis d'autres mouvements de peuples se produisent, et les envahisseurs, qui avaient vaincu les paléolithiques, sont vaincus à leur tour par une race de haute taille que MM. Amédée Thierry et Broca ont appelée Kymris. M. Houzé n'admet pas cette dénomination, qu'il trouve trop vague et prêtant à l'équivoque. En effet, cette nouvelle race conquérante a été appelée tour à tour par différents auteurs : Touraniens, Mongoloïdes, type de Dysantis, brachycéphales slaves, Celtes, Galates, Galls ou Gaëls. Toutes ces dénominations désignant une même race, pourquoi ne pas se mettre d'accord sur la terminologie ? En ce qui concerne les races quaternaires, MM. de Quatrefages et Hamy ont fait prévaloir leur opinion, qui consiste à désigner une race par le nom de la localité où, pour la première fois, on l'a retrouvée. De là les expressions de race de Canstadt, race de Furfooz, etc. Pourquoi ne pas agir de même pour ces prétendus Celtes et les appeler type de *Hallstadt*, du nom de la localité où l'on a, en premier lieu, retrouvé leurs restes ? Quant aux Franks, qui viennent postérieurement, ils possèdent un type anthropologique tellement spécial que la confusion avec d'autres races n'est pas possible. Ils possèdent au plus haut degré les caractères du type de Hallstadt, spécialement la taille très haute, la carnation claire, les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux. L'histoire, ici, vient confirmer les observations anthropologiques.

M. VANDERKINDERE approuve M. Houzé d'abandonner certaines dénominations qui prêtent à confusion, mais il lui reproche de trop négliger les données historiques pour s'en tenir uniquement aux caractères anatomiques. Nous ne connaissons bien ces races franque et gauloise que lorsque nous connaissons leur histoire. L'histoire est ici l'indispensable auxiliaire de l'anatomie. Tout le monde est d'accord pour reconnaître dans le type de Hallstadt une race conquérante : Galates de l'Asie Mineure, Gaulois qui ont fait trembler Rome, Gaulois aussi de César, Germains de Tacite.

M. Houzé. — Actuellement le type de Hallstadt le plus pur se trouve en Angleterre, très vraisemblablement à cause de la position insulaire de ce pays.

Une discussion assez confuse s'engage entre MM. Houzé, VANDERKINDERE, JACQUES et Walthère DE SÉLYS sur le point de savoir de laquelle de ces différentes races descendent les habitants actuels de la Belgique, et sur les traits distinctifs des Wallons et des Flamands. Mais comment les dégager avec précision et sûreté après tant de croisements et de fusions ?

M. Hamy. — Tout d'abord, en ce qui concerne les dénominations à adopter, prenons pour règle que c'est la localité dans laquelle l'on trouve pour la première fois un type qui doit baptiser ce type. Cela dit, constatons l'apparition successive des types différents, que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de rattacher l'un à l'autre, ni aux populations actuelles prises dans leur ensemble. Cependant, des individus isolés reproduisent encore aujourd'hui les caractères de ces races. Un type bien particulier, bien caractéristique, est celui de Canstadt qui date du quaternaire moyen et nous

montre la première apparition de l'homme dans nos régions. Les crânes de Néanderthal et de Spy, entre autres, appartiennent à ce type. Passons aux races néolithiques brachycéphales (c'est-à-dire à *têtes courtes*, présentant un crâne relativement large par rapport à sa longueur). Nous trouvons la race de Furfooz dont le type se reconnaît dans quantité d'autres crânes de la vallée de la Meuse et de toute la région environnante, spécialement chez les hommes du *Trou Sandron* à Huccorgne. Dans la vallée de la Seine on retrouve ce même type, mais moins pur. Une grande partie de la population belge le reproduit de nos jours, atténué sans doute par suite des invasions successives et des croisements, mais parfaitement reconnaissable cependant. D'autres, parmi nos contemporains, descendent évidemment du type d'Hallstadt, la race gauloise conquérante.

M. DE MORTILLET met à son tour en garde contre les dénominations historiques faites à la légère, et montre, par des citations de César et de Tacite, la coexistence, dans nos régions, de peuples différents, les uns sorte d'aristocratie militaire ou religieuse, les autres conquis et presque en état de servage. La fusion insensible de ces races explique la rareté relative des types purs à l'époque actuelle.

M. HARROY, qui n'avait pu, à la réunion de la veille, exposer le résultat de ses découvertes mégalithiques dans les Hautes Fagnes, achève ensuite sa communication. Il décrit notamment, sous les noms de Cromlech de Solwaster et de Cromlech de Malchamps, des blocs de pierre relevés en ces localités, blocs disposés circulairement, à des distances géométriques. Un certain nombre d'auditeurs tiennent à réserver leur opinion sur l'authenticité de ces cromlechs.

Deuxième section : Histoire. — La section entend d'abord une communication de M. REQUET sur les plus anciennes fortifications dont on puisse relever des traces en Belgique : fortifications anté-romaines, puis fortifications des Romains. Entre les fortifications anté-romaines, les plus vieilles ne consistent qu'en une enceinte entourée de simples fossés ; les suivantes ajoutent aux fossés un rempart formé de troncs d'arbre, grossièrement équarris, et dont les interstices étaient remplis avec des branchages, des pierres et de la terre. Les fortifications postérieures à la conquête romaine n'étaient pas des citadelles, des forteresses à soldats ; elles ne recevaient pas une garnison à demeure : c'étaient plutôt des refuges, où les propriétaires et habitants de nos nombreuses villas romaines se retiraient pour échapper à ces incursions passagères de pillards germains qui devancèrent l'envahissement général des grandes invasions. Dans ce qui nous reste de ces forteresses de la décadence romaine on retrouve parfois une monnaie, quelques antiquités — en somme assez peu de chose. Presque toujours ces refuges se sont élevés sur l'emplacement même des forteresses gauloises.

Dans la section d'histoire, des discussions assez étendues ont eu lieu entre divers membres du Congrès sur les origines ethniques de la population belge.

Une communication remarquée a été celle de M. Monseur sur les nains, nuttons, sottais, dont parlent les légendes populaires en Belgique. Tous les trous, toutes les grottes sont censées habitées par eux. Nous nous souvenons avoir déjà entendu des observations sur ce très intéressant sujet dues à M. Édouard Dupont et la Société archéologique de Namur vient de publier un

travail spécial de M. Van Elven, qui sera analysé dans notre prochaine livraison.

Après le Congrès, on a fait diverses excursions, notamment à Huy et dans la vallée de la Meuse, où sont situées les grottes où MM. Julien Fraipont et Tihon ont recueilli de précieuses collections.

Une exposition temporaire à l'Université de Liège contenait ces objets et d'autres envoyés par divers explorateurs. E. C.

L'Anthropologie au Muséum en 1888 et 1889.

Selon son habitude, l'administration du Muséum vient de publier les rapports annuels de MM. les professeurs et chefs de service. Comme ceux de ses collègues, le rapport de M. de Quatrefages se divise en trois parties : mouvement de la galerie, travaux du laboratoire, recherches scientifiques et publications du personnel. On jugera de l'accroissement des collections par l'extrait suivant :

Année 1888.

Suivant la disposition adoptée dans les Rapports précédents, je répartirai les objets acquis cette année de la manière suivante :

Achats	12
Échanges	10
Dons	964
Travaux du laboratoire.	50
Total	1036

Ce nombre est un peu supérieur à celui de l'année précédente (1006), ce qui tient surtout à l'accroissement des dons (964 au lieu de 614). Le nombre des achats a été beaucoup moindre (12 au lieu de 147). Il en est de même de celui des objets dus aux travaux du laboratoire (50 au lieu de 199), ce qui tient à ce que le temps des employés a été pris en grande partie par les préparatifs qu'entraînait l'approche de l'Exposition internationale de 1889. Le chiffre des échanges est resté à peu près le même (10 au lieu de 16).

Achats. — Je signalerai entre autres 2 squelettes et 2 crânes de la Nouvelle-Zélande et quelques moulages.

Échanges. — Je citerai 6 crânes de Bambaras recueillis par M. le Dr Tautain, 2 crânes de la Nouvelle-Calédonie rapportés par M. Riquier.

Dons. — Comme les années précédentes, ce sont surtout les missions scientifiques, organisées par le Ministère de l'Instruction publique, qui ont enrichi nos collections. Mais nous avons reçu ainsi de nombreuses pièces fort intéressantes à divers titres, qui nous ont été remises par de simples particuliers.

Voici les noms de nos missionnaires scientifiques et l'indication des principaux objets que nous leur devons :

M. le Dr VERNEAU, préparateur de la chaire d'anthropologie, 130 os isolés pris dans d'anciennes sépultures des îles Canaries et 26 échantillons de cheveux anciens et modernes.

M. MARCHE. — 32 crânes des îles Mariannes et 20 échantillons de cheveux des Philippines.

Parmi les donateurs non commissionnés, une mention toute spéciale est due à M. STEENACKERS, qui a fait, à ses frais, le voyage du Japon, d'où il nous a envoyé 130 crânes japonais. Ce nombre est très supérieur à celui que possèdent toutes les collections étrangères réunies.

Je citerai encore MM. :

Le capitaine RÉBILLET. — 21 crânes tunisiens de Kairouan.

Le lieutenant HANNEGO. — 3 crânes de Sousse (époque romaine).

Le D^r LAFFONT. — 2 crânes du Haut-Sénégal.

LOCKE-TRAVERS. — 1 crâne de Maori des îles Chatam.

Le comte JOUFFROY D'ALBANS. — 1 crâne de Maori (Nouvelle-Zélande).

Le D^r BONNET. — 1 crâne d'adulte présentant un cas remarquable d'hydrocéphalie.

BLONDEL. — 87 clichés photographiques de la Réunion.

Les autres dons se composent de photographies, moulages, échantillons de cheveux, etc.

Année 1889.

Achats.	214
Dons.	735
Travaux du laboratoire.	19
TOTAL.	1010

Ce nombre n'est que de bien peu supérieur à celui de l'année précédente (1036). — Il n'a été fait aucune acquisition par voie d'échange et les dons ont été moins nombreux (735 au lieu de 964). Mais les achats (214 au lieu de 12) et les travaux du laboratoire (91 au lieu de 50) ont compensé cette diminution.

Achats. — Dans cette catégorie, je signalerai spécialement 130 pièces osseuses et 35 objets travaillés recueillis par M. le D^r Verneau, préparateur de la chaire, à l'allée couverte des Mureaux (Seine-et-Oise), pendant une mission accomplie aux frais du laboratoire.

Dons. — Comme les années précédentes, les missions scientifiques, organisées par le Ministère de l'Instruction publique, ont enrichi notre galerie. A eux seuls, deux voyageurs nous ont remis 268 objets, savoir :

M. CHARVAY. — 57 clichés et 24 épreuves photographiques (types et vues du Yucatan).

M. le D^r HYADEZ. — 287 clichés provenant de la mission du cap Horn.

Parmi les donateurs non commissionnés, une mention spéciale est encore cette année due à M. STEENACKERS, qui nous a envoyé du Japon 22 squelettes, 31 bassins et 37 crânes.

Voici les noms des autres donateurs :

MM. le baron DE LOE et le comte LOOZ CORSWAREM. — 2 squelettes du cimetière franc d'Harmignies.

M. le D^r FUZIER (legs). — 4 squelettes complets et 2 crânes de l'île de Sacrificios.

M. le D^r BAJENOFF. — 7 crânes anciens de la Russie méridionale.

M. BORELLI. — 3 crânes d'Éthiopiens.

M. REBER. — 9 crânes du Val-de-Bagnes (Valais).

M. le baron J. de BAYE. — 86 pièces ostéologiques des sépultures franques et néolithiques de la Marne.

M. WAFFIER. — 4 crânes corses.

M. GRANDIDIER. — 2 crânes Bares de Madagascar.

M. ED. DUPONT. — 1 crâne du Congo.

M. VINCENT. — 1 crâne du Congo.

M. REVOIL. — 1 crâne d'un grand-prêtre indien de Costa-Rica.

MM. les D^{rs} PILLET et DELISLE. — 2 crânes d'idiots de l'asile de Niort.

M. F. REGNAULT. — Mâchoire humaine quaternaire de la caverne de Marlarnaud.

MM. L. et H. SIRET. — Moulage du crâne préhistorique de l'Argar (S.-E. de l'Espagne), avec ornements en argent, cuivre, os et pierre.

M. le D^r COLLOMB. — 69 épreuves photographiques (types de Madagascar).

M. Alb. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — 19 épreuves photographiques de Koranas.

M. POTRON. — 15 épreuves photographiques de la Nouvelle-Zélande.

M. le prof. WALDEYER, de Berlin. — 10 épreuves.

M. le D^r DELISLE. — 26 épreuves photographiques (déformation toulousaine).

M. BURTY. — 4 épreuves photographiques exécutées d'après des dessins indiens du XVI^e siècle.

Un certain nombre d'études et de travaux ont été faits au laboratoire ou dans les galeries par des personnes étrangères à la chaire. Le rapport de M. de Quatrefages se termine par quelques détails à cet égard et montre ainsi que la chaire d'anthropologie a répondu à tout ce que l'on est en droit d'attendre et qu'elle a été utile aux Beaux-Arts aussi bien qu'à la Science.

Le Préhistorique au British Museum.

L'Administration du *British Museum* a publié comme tous les ans son petit et substantiel rapport sur les progrès et les acquisitions des départements du moyen âge et de l'éthnographie. Dans la première partie sont énumérées les modifications d'installation; dans la seconde, les acquisitions. M. A.-W. Franks donne la liste de tous les objets entrés en 1889. Parmi les antiquités bretonnes, nous ne voyons rien de notable. Dans les séries étrangères, on doit signaler une partie de la collection de MM. Siret, provenant de leurs fouilles célèbres dans le sud-est de l'Espagne; des objets, poteries et ossements d'une caverne de Gibraltar; des bronzes et poteries d'Almeria (Espagne), des bracelets et poignards de bronze de Huelgoat (Finistère); des antiquités de diverses régions de l'Asie, de nombreux objets de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Amérique. Dans la troisième partie, il est question de la collection Christy qui forme, comme on sait, un fonds spécial. Elle s'est enrichie entre autres d'une hache de pierre des monts Sinjar (Mésopotamie), de silex taillés, peut-être quaternaires, de Médinat-el-Fayoum (Égypte); d'une série considérable de l'âge de pierre du Japon; et enfin de lots très importants des populations sauvages de l'Ancien et du Nouveau Monde.

NÉCROLOGIE

ALPHONSE FAVRE

Né en 1817, Alphonse Favre est mort en juillet dernier. C'était un géologue éminent: ses travaux sur la Savoie et la Suisse sont des plus estimés. Nous devons signaler particulièrement ses recherches sur les anciens glaciers. La *Carte du phénomène erratique et des anciens glaciers du versant nord des Alpes suisses et de la chaîne du mont Blanc*, publiée en 1884 par la commission géologique fédérale suisse, a été sa dernière production scientifique; nous attendions le texte avec une légitime impatience et nous souhaitons vivement qu'il soit en état d'être publié. A. Favre portait le plus grand intérêt aux blocs erratiques et il parvint à faire mettre les principaux sous la protection des pouvoirs publics. C'était un homme tout à fait sympathique et de ce groupe des Desor et des de Loriol aussi distingués par leur érudition que par leur bienveillance.

E. C.

SCHLIEMANN

Le plus heureux et le plus illustre des archéologues de notre temps vient de mourir à Naples le 26 décembre, à l'âge de soixante-dix ans.

Henri Schliemann, fils d'un pasteur luthérien du Mecklemburg-Schwerin, était né dans le village de New-Buckow. Tout le monde sait le culte qu'il avait voué à Homère et connaît les détails de son histoire. Ayant acquis une grande fortune par le commerce, il put réaliser son rêve et rechercher les ruines de Troie. Guidé par un flair merveilleux, il entreprit les fouilles d'Hisarlick en 1870. On connaît les résultats inespérés qu'il obtint et les discussions passionnées que ces découvertes provoquèrent dans les divers pays. Les fouilles de Mycènes, en 1874, mirent le sceau à sa renommée. En 1884, il exhuma le palais préhistorique des rois de Tyrinthe. Il se proposait depuis plusieurs années de faire une grandiose exploration de l'île de Crète, mais son enthousiasme était modéré par le chiffre exorbitant du prix mis à l'autorisation. Sans doute on discutera longtemps peut-être les conclusions de ses ouvrages touchant le véritable emplacement de Troie et les noms à donner

aux personnages dont il a ouvert les tombeaux à Mycènes, mais les objets mis au jour avec une méthode parfaite constituent un inestimable trésor. Non seulement l'étude de ces objets libéralement donnés aux musées d'Athènes et de Berlin a fait faire de très grands progrès à l'archéologie et à l'histoire de l'art, mais encore ces découvertes stimulèrent les explorateurs qui continuent à faire sur divers points du monde hellénique des fouilles très importantes.

Les restes de Schliemann ont été transportés à Athènes et inhumés dans le cimetière grec au bord de l'Ilissus, à l'endroit qu'il avait choisi. M. Kavadias, directeur du département des antiquités et le D^r C. Waldstein, directeur de l'école américaine à Athènes, ont prononcé des discours sur sa tombe; le D^r Dörpfeld et Virchow sont ses exécuteurs testamentaires.

E. C.

Pour la Direction :

Le Directeur chargé de cette livraison,

ÉMILE CARTAILHAC.

Le Gérant : G. MASSON.

MÉMOIRES ORIGINAUX

CONTRIBUTION A LA FAUNE QUATERNAIRE

NOTE

SUR

DES MANDIBULES D'UN CANIDÉ DU GENRE CUON

PAR

ÉDOUARD HARLÉ

M. l'instituteur Bourret a bien voulu me donner une mandibule de canidé qu'il avait recueillie dans la grotte de Malarnaud, commune de Durban (Ariège), où elle se trouvait avec les restes d'*Ursus spelæus*, *Felis spelæa*, *Rhinoceros tichorhinus*, etc. Cette mandibule me paraissant appartenir à un *Cuon* ayant des caractères particuliers et pouvant être d'espèce nouvelle, j'ai pensé qu'il y avait quelque intérêt à la décrire. J'en profiterai pour essayer d'exposer les caractères qui distinguent la mandibule des *Cuon* de celle des autres canidés. Les restes de *Cuon* quaternaires connus jusqu'ici sont extrêmement peu nombreux : ils consistent seulement en quelques mandibules. Je pense que l'on a trouvé d'autres mandibules de *Cuon*, mais que l'on n'a pas su les reconnaître. Les renseignements que je vais donner pourront donc servir à faire découvrir des *Cuon*, non seulement dans les fouilles, mais même dans les collections.

Les *Cuon* actuels vivent dans l'Inde et les pays voisins. Leur taille est intermédiaire entre celles du chacal et du loup. Leur forme est élancée. Ils sont bruns sur le dos, blanchâtres sous le ventre. Leurs oreilles sont droites, leur queue est longue et touffue. Ils chassent en troupe et font preuve de beaucoup de hardiesse.

Les *Cuon* ont été découverts en 1823, par Hodgson.

Gray, dans son *Catalogue of carnivorous, etc., mammalia in the British Museum*, 1868, en distingue quatre espèces :

Cuon primævus, du Népaul et du Cashmere;

Cuon alpinus, des montagnes de l'Altaï;

Cuon sumatrensis, de Sumatra, Malacca, Java;

Cuon dukhunensis, du Deccan.

Dans l'ouvrage en question, Gray s'occupe spécialement de la tête (crâne et mandibules). Il résulte de ses observations que les têtes de ces quatre espèces diffèrent très peu, à supposer même qu'elles diffèrent. Brehm, dans sa *Vie des animaux*, décrit deux *Cuon* : le *Dole* du Deccan (*Cuon dukhunensis* de Gray) et le *Buansu* du Népaul (son *Cuon primævus*), animaux qui, à juger d'après les renseignements qu'il en donne, paraissent semblables. D'après une communication faite par Nehring à la *Gesellschaft naturforschender Freunde* de Berlin, séance du 17 mai 1887, le *Cuon primævus* ressemble beaucoup au *Cuon sumatrensis* (ou *Cuon rutilans*), mais diffère du *Cuon alpinus*. L'étude des diverses espèces de *Cuon* actuels est rendue difficile par la rareté des échantillons.

Mon échantillon étant une mandibule, j'ai dû rechercher comment on peut distinguer les mandibules de *Cuon* de celles des autres canidés.

L'*Ostéographie*, par de Blainville, les *Mammifères*, par Gervais, le *Catalogue*, par Gray, ne citent qu'un seul caractère : la plupart des canidés ont deux tuberculeuses en arrière de la carnassière; quelques-uns (*otocyon*) en ont trois; seuls, les *Cuon* n'en ont qu'une. Mais l'existence d'une seule tuberculeuse à une mandibule de canidé ne doit pas suffire pour permettre d'affirmer qu'elle provient d'un *Cuon*. Il n'est pas rare, en effet, que chez des canidés à deux tuberculeuses, la seconde fasse défaut, sans être représentée par la moindre trace de son alvéole, pas même par un tissu plus lâche de l'os. Je citerai comme exemples : une mâchoire inférieure de renard, trouvée par M. Bourret à Malarnaud, et dont l'une des mandibules possède la seconde tuberculeuse, tandis que cette dent fait défaut à l'autre mandibule — une mâchoire inférieure d'isatis d'Islande, appartenant au Muséum de Bordeaux, qui manque aussi de la seconde tuberculeuse à une mandibule seulement. Nehring a observé l'absence de la seconde tuberculeuse inférieure sur de nombreux chiens, des loups et des chacals (*Zoologische Jahrbucher. Abtheilung fur systematik Geographie und Biologie der Thiere*, t. III, 1888, pages 51 à 58).

Les mandibules de *Cuon* présentent un autre caractère : le talon de la carnassière a une pointe unique, tandis que, chez les autres canidés actuels, il a deux ou plusieurs pointes. En d'autres termes, chez les *Cuon*, ce talon est occupé par une sorte de montagne conique et, chez les autres canidés, par deux ou plusieurs montagnes. Au milieu du talon se trouve, chez les *Cuon*, la pointe et, chez les autres canidés, l'intervalle des pointes, lequel est souvent une profonde vallée.

Ce caractère est très important. Nehring s'est servi de la forme spéciale des dents du genre *Cuon* pour montrer qu'il n'est l'ancêtre d'aucun de nos chiens d'Europe (*Zoologische Jahrbucher* déjà cité).

D'après ce que je viens de montrer, les *Cuon* seraient les seuls canidés actuels n'ayant normalement qu'une tuberculeuse et ayant une pointe unique au talon de la carnassière. Mais, en réalité, un autre genre de canidés, l'*Icticyon* de Gray, possède aussi ces deux caractères. Il n'est question de l'*Icticyon*, ni dans l'*Ostéographie*, par de Blainville, ni dans les *Mammifères*, par Gervais. Mais ce genre figure dans le *Catalogue* du British Museum, où Gray énumère, parmi ses caractères, celui de n'avoir qu'une seule tuberculeuse à la mandibule. Gray ne s'occupe pas du talon de la carnassière. J'ai demandé au British Museum si, chez l'*Icticyon*, ce talon est à une ou plusieurs pointes et on a bien voulu me répondre qu'il n'est qu'à une seule pointe, comme chez le *Cuon*. Mais le genre *Icticyon* appartient uniquement à l'Amérique du Sud (Brésil) dont la faune diffère beaucoup de celle qui existe actuellement en Europe ou qui s'y trouvait pendant le quaternaire. Je n'ai donc pas à m'en occuper ici.

Un autre canidé, la Cynohyène (*Lycaon pictus*), n'a aussi qu'une seule pointe au talon de la carnassière inférieure. Mais sa mandibule a deux tuberculeuses.

Mon échantillon possède les deux caractères que je viens d'exposer : il manque de la seconde tuberculeuse, qui n'est représentée par aucune trace d'alvéole, et le talon de la carnassière y est à pointe unique, caractère qui est bien net, car le talon n'a pas subi d'usure. C'est donc un *Cuon*. Le premier de ces deux caractères ne serait pas, à lui seul, suffisant. Le second est probant. L'ensemble des deux l'est encore davantage.

La première découverte d'un *Cuon* fossile est due à M. Bourguignat qui, en 1868, en a recueilli trois mandibules dans la caverne

Fig. 1. — *Cuon primævus*.

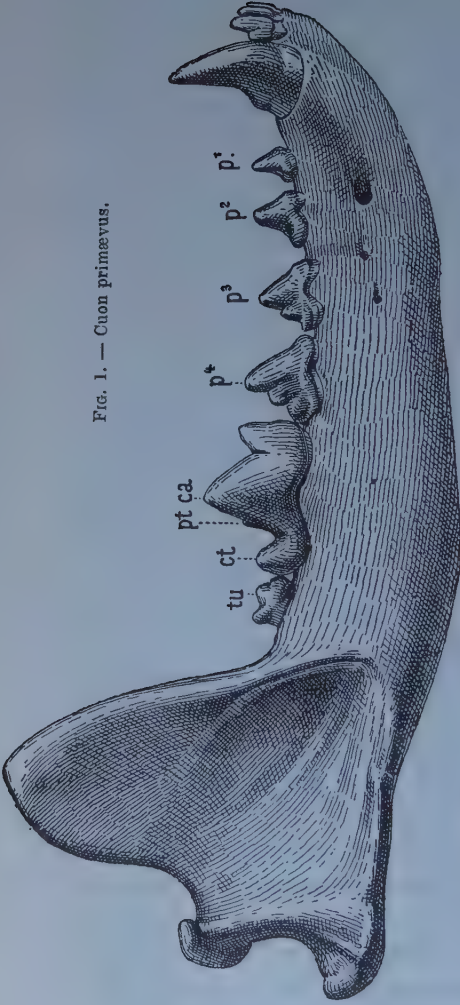
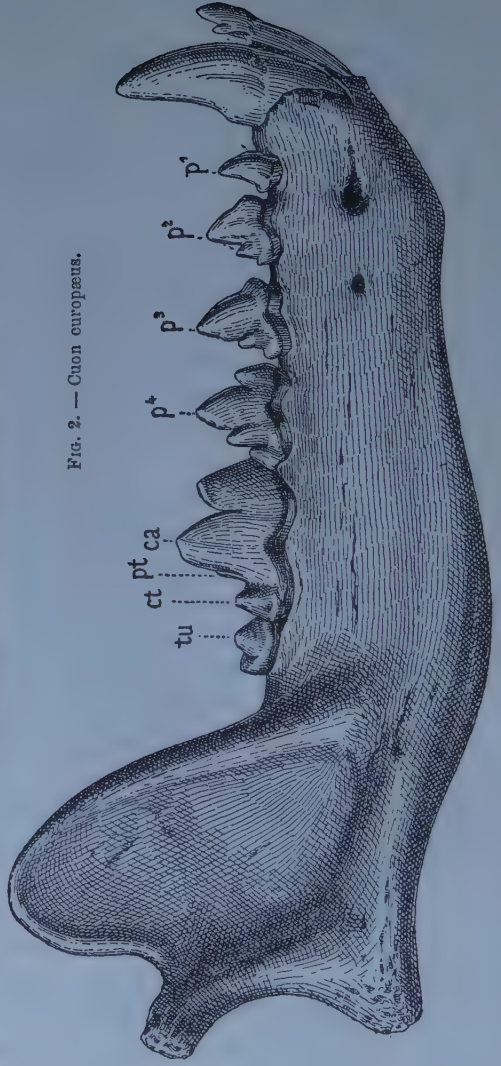


Fig. 2. — *Cuon europæus*.



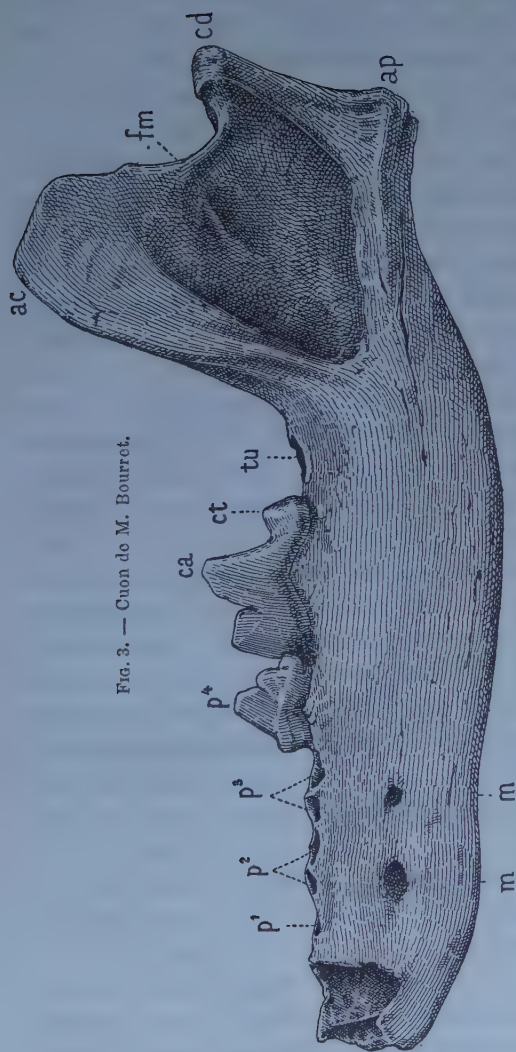


FIG. 3. — Cuon de M. Bourret.

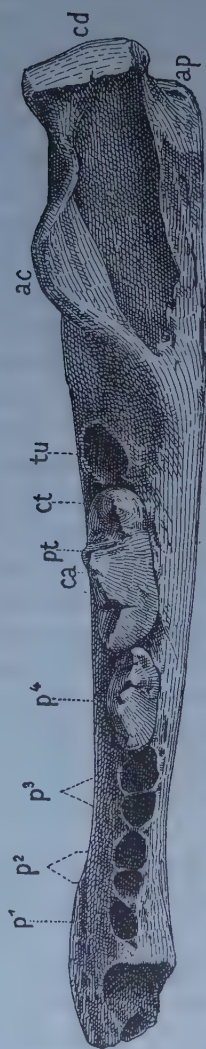


FIG. 4. — Idem.

de Mars, près de Vence (Alpes-Maritimes). Ces mandibules se trouvaient dans un gisement quaternaire, dont la faune, décrite aux *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 13 juillet 1868, comprend les restes d'un ours différant beaucoup de l'*Ursus spelæus*, ceux d'un lion, du *Rhinocéros Merckii*, etc. Elles ont été décrites par M. Bourguignat dans son ouvrage *Recherches sur les ossements de Canidæ constatés en France, à l'état fossile, pendant la période quaternaire*, 1875. Les mandibules de Vence manquent de la dernière tuberculeuse et le talon de leur carnassière est à une seule pointe. Elles sont de la même taille que celles du *Cuon* actuel, mais en diffèrent par des proportions plus robustes et par une forme toute spéciale de la quatrième prémolaire. Ainsi que je l'ai constaté sur un grand nombre de mandibules de canidés, l'arête qui descend du point culminant de la quatrième prémolaire à son extrémité antérieure n'a généralement aucune pointe. Quelquefois, elle présente, à son extrémité inférieure, un petit ressaut horizontal. Plus rarement encore, ce petit ressaut est remplacé (comme sur un chien de montagne du Muséum de Bordeaux) par une pointe extrêmement réduite, ou même (comme à un loup du même Muséum) par deux très petites pointes. L'examen des figures de l'*Ostéographie* de Blainville conduit à la même conclusion pour tous les canidés, sauf la Cynohyène (*Lycaon pictus*), canidé à caractères spéciaux et qui, d'après Nehring (*Zoologische Jahrbucher* déjà cité), a quelques rapports avec les *Cuon* : chez la Cynohyène, cette pointe est très importante. Le *Cuon primævus* figuré par de Blainville est dépourvu de cette pointe. Chez le *Cuon* de Vence, au contraire, cette pointe est considérable. Le *Cuon* de Vence appartient à une espèce distincte du *Cuon* actuel. M. Bourguignat l'a appelé *Cuon europæus*.

En 1881, Woldrich a signalé le *Cuon europæus* dans un gisement quaternaire de Moravie.

Dans la même étude, M. Bourguignat rappelle que MM. de Serres, Dubrueil et Jeanjean ont figuré, Pl. II, fig. 3, de leur ouvrage *Recherches sur les ossements humains des cavernes de Lunel-Viel*, 1839, une mandibule de canidé provenant de ces cavernes et présentant les deux caractères suivants : elle est dépourvue de la dernière tuberculeuse et, si on en juge d'après la figure, elle a deux pointes au talon de la carnassière. Malgré cette forme du talon, M. Bourguignat conclut de l'absence de la dernière tuberculeuse que cette mandibule appartient à un *Cuon*, qu'il appelle *Cuon*

Edwardsianus. Cette détermination a été citée par un grand nombre d'auteurs. Mais, ainsi que je l'ai montré plus haut, l'absence de la dernière tuberculeuse n'est pas un caractère suffisant. Si donc la figure est exacte, cette mandibule n'est pas d'un *Cuon*.

Ayant appris que cet échantillon devait se trouver à la Faculté des Sciences de Montpellier, je me suis adressé à M. de Rouville, doyen et professeur de géologie, qui a eu l'extrême obligeance de me permettre de l'examiner, ainsi que plusieurs autres provenant des mêmes fouilles. Ces mandibules ou morceaux de mandibules de canidés sont au nombre de six. Quatre sont presque de la taille du loup. Les deux autres sont notablement plus petits. Tous ont en place la carnassière et son talon est muni de deux pointes très nettes, sauf chez l'un des sujets de petite taille où il est trop usé pour qu'on puisse se prononcer. Les deux sujets de petite taille ont l'alvéole de la seconde tuberculeuse. Sur deux des échantillons provenant des sujets de grande taille, toute la partie en arrière de la carnassière fait défaut et il est impossible, par suite, de savoir si la deuxième tuberculeuse existait ou non. Les deux autres échantillons de sujets de grande taille possèdent en totalité la partie occupée par les dents. L'un de ces échantillons est une mandibule gauche où la deuxième tuberculeuse n'est plus en place, mais est nettement marquée par son alvéole. L'autre est une mandibule droite dans laquelle n'existent ni cette dent, ni aucune trace de son alvéole. J'ai constaté que ce dernier échantillon est bien celui représenté par M. de Serres (Pl. II, fig. 3), et que c'est le seul échantillon sans deuxième tuberculeuse représenté par lui. C'est l'échantillon, dont la figure a servi et uniquement servi à créer le *Cuon Edwardsianus*. J'ai dit plus haut que le talon de la carnassière y est bien à deux pointes.

Sauf pour ce qui est de la dernière tuberculeuse, ces deux mandibules présentent la plus grande ressemblance, tellement que je me suis demandé un moment si elles ne provenaient pas d'un même individu. Leur comparaison impose cette conclusion qu'elles appartiennent à des animaux de même espèce et de même race. La mandibule dépourvue de deuxième tuberculeuse n'est pas d'un *Cuon*. Elle appartient au même chien ou loup que les trois autres de même taille. L'absence de la dernière tuberculeuse n'est qu'une anomalie et provient, ou bien de ce que cette dent a avorté au lieu de pousser, ou bien, comme l'a supposé M. de Serres, qu'elle est tombée de bonne heure et que son alvéole s'est entièrement comblé.

Dans une note parue au *Bulletin de la Société Philomathique de Paris*, 8^e série, t. I, M. Filhol a décrit une mandibule de *Cuon* provenant, comme celle que je possède, de la grotte de Malarnaud. Cette mandibule ne présente aucune trace de la seconde tuberculeuse et le talon de la carnassière est construit de la même manière que chez le *Cuon primævus* et le *Cuon europæus*. Elle ressemble à celle du *Cuon europæus* par sa taille et par sa forme robuste. Elle en diffère en ce que ses prémolaires sont plus serrées les unes contre les autres, tellement que ces dents sont imbriquées, comme chez certains chiens à face raccourcie, et que la troisième et la quatrième ont leur axe d'implantation dirigé un peu obliquement de dehors en dedans. Cette mandibule n'a qu'un trou mentonnier, tandis que les mandibules de *Cuon europæus* trouvées par M. Bourguignat en ont deux. M. Filhol ne paraît pas attacher d'importance à cette dernière différence, et avec raison, ce me semble, car les trous mentonniers diffèrent quelquefois non seulement dans une même espèce, mais encore chez un même individu. Ainsi, j'ai vu au Muséum de Toulouse, une tête de chien qui a deux trous mentonniers à la mandibule gauche et un seul à la mandibule droite.

M. Filhol considère son *Cuon* comme une race du *Cuon europæus*, dans laquelle les rapports en étendue de la série des prémolaires et de celle formée par la carnassière et la tuberculeuse sont différents. Il l'a appelé : *Cuon europæus*, var. *pyrenæicus*.

Mais la seule dent qui soit restée en place dans cet échantillon est la carnassière. Il n'est donc pas possible de savoir si la partie antérieure de la quatrième prémolaire de ce *Cuon* possédait une pointe accentuée, comme le *Cuon europæus*, ou en était dépourvue, comme le *Cuon primævus*. Par suite, je ne crois pas qu'on puisse rattacher ce *Cuon* à l'*europæus* avec toute certitude.

Les explications qui précèdent me permettront de décrire brièvement la mandibule qui m'a été donnée par M. Bourret.

J'ai dit plus haut qu'elle manque de la seconde tuberculeuse et que le talon de sa carnassière est à pointe unique, d'où résulte que cette mandibule appartient à un *Cuon*. Elle est de la même taille que les mandibules des autres *Cuon*. Cet échantillon et celui de M. Filhol se ressemblent beaucoup, ce qui, joint à la communauté d'origine, conduit à supposer qu'ils appartiennent à des sujets de même espèce. Mais mon échantillon est plus complet : il a en place la quatrième prémolaire, ce qui permet de constater que cette dent manque de la pointe considérable qui caractérise sa partie antérieure

dans le *Cuon europæus*. Par suite, ce *Cuon* me semble ne pas appartenir à l'espèce *europæus*. Il diffère d'ailleurs du *primævus* par sa forme massive et par l'absence d'intervalles entre ses prémolaires. Je me crois donc autorisé à appeler l'attention sur cet échantillon qui paraît démontrer l'existence d'une nouvelle espèce de *Cuon*. On pourrait lui donner le nom de *Cuon Bourreti*.

Des recherches dans un amoncellement de débris, extraits de la grotte de Malarnaud par M. Bourret, m'ont fait découvrir un autre échantillon de *Cuon*. C'est une portion de mandibule, appartenant à un sujet encore moins âgé, et s'étendant depuis en avant de la canine jusqu'à deux centimètres en arrière de la tuberculeuse. La quatrième prémolaire, la carnassière et la tuberculeuse sont les seules dents qui soient restées en place. Cette mandibule ressemble complètement à la précédente : ses dimensions sont les mêmes, sa forme est massive, ses prémolaires sont serrées et la partie antérieure de la quatrième prémolaire est absolument semblable. Elle appartient donc à un *Cuon* de même espèce.

La surface de trituration de la tuberculeuse, qui n'a subi aucun commencement d'usure, présente une certaine ressemblance avec celle de la seconde tuberculeuse des chiens, loups et renards, caractère que possède aussi cette dent chez les *Cuon primævus* et *europæus*.

Sur cet échantillon, la tuberculeuse a deux racines bien distinctes, tandis que sur l'échantillon précédent, et aussi sur un petit fragment très incomplet que m'a montré M. Bourret, elle n'est représentée que par un seul alvéole dans lequel on aperçoit, du côté externe, une petite amorce de cloison. La tuberculeuse de cette espèce avait donc ses deux racines tantôt distinctes et tantôt soudées, comme cela a lieu, par exemple, pour la première molaire inférieure de l'*Ursus spelæus*. La réduction en une seule des deux racines de la tuberculeuse de certains de ces échantillons de *Cuon* est bien dans le sens de la tendance à suppression des tuberculeuses qui caractérise ce genre.

Nehring a reconnu deux fragments de mandibules de *Cuon* parmi des ossements quaternaires recueillis dans la grotte du Heppenloch, près de Gutenberg (Wurtemberg) et les a signalés dans une communication à la *Gesellschaft naturforschender Freunde*, de Berlin, séance du 18 février 1890. Ces mandibules lui paraissent appartenir à un *Cuon* très voisin du *Cuon alpinus* et qu'il propose de désigner sous le nom de *Cuon alpinus fossilis*. Malheureusement, la descrip-

tion de Nehring est un peu sommaire, cet auteur se proposant de publier un travail plus détaillé.

J'aurais voulu donner un tableau d'ensemble des dimensions de la mandibule du *Cuon primævus*, du *Cuon europæus*, de l'échantillon de M. Filhol et du mien. Mais les tableaux publiés par MM. Bourguignat et Filhol, dans les ouvrages que j'ai cités, ne concernant pas tout à fait les mêmes portions de la mandibule, je suis amené à faire plusieurs tableaux partiels où, à la suite des dimensions données par ces auteurs, j'indiquerai celles du nouveau *Cuon*.

Toutes les cotes de ces tableaux sont en millimètres.

Celles du *Cuon* de M. Bourret supposent que toutes les dents, autres que la quatrième prémolaire et la carnassière, font défaut : tel est en effet l'état de cet échantillon.

Premier tableau publié par M. Bourguignat, pages 24 et 25.

	C. PRIMÆVUS (du Deccan).	C. EUROPÆUS (de Vence).	CUON DE M. BOURRET.
Longueur maximum depuis la partie antérieure de la canine (et, pour le C. de M. Bourret, depuis la partie antérieure de l'échantillon) jusqu'à la partie postérieure du condyle.	126	140	137
<i>Id.</i> , jusqu'au bord postérieur de la tuberculeuse.	79	88	84
Hauteur de l'os en arrière de la tuberculeuse.	22	27	28
— — au niveau de la carnassière.	20,5	26	26
— — au niveau de la troisième prémolaire.	16,5	23	23
— — en arrière de la canine.	16	23	21
Épaisseur de l'os au niveau de la carnassière.	9	11	12
Espace occupé par les molaires.	64	69,5	68

Deuxième tableau publié par M. Bourguignat, page 56.

	C. PRIMÆVUS (du Deccan).	C. EUROPÆUS (de Vence).	CUON DE M. BOURRET.
Espace occupé par les molaires.	64	69,5	68
Hauteur de la partie émailée de la canine.	16	20	»
Longueur de la première prémolaire.	4	6	»
— — deuxième prémolaire.	7,5	9	»
— — troisième prémolaire.	9,5	10,5	»
— — quatrième prémolaire.	11,5	14	14
— — carnassière.	21	21	22
— — tuberculeuse.	6,5	7,5	»

Premier tableau publié par M. Filhol.

	C. EUROPÆUS (de Vence).	CUON DE M. FILHOL.	CUON DE M. BOURRET.
Espace occupé par la série dentaire en arrière de la canine.	72	72	68
Espace correspondant aux prémolaires. . .	44	41	38
Espace correspondant à la carnassière et à la tuberculeuse.	29	31	30
Rapport existant entre les deux derniers nombres, le second servant de diviseur. .	1,51	1,32	1,27

Deuxième tableau publié par M. Filhol.

	C. EUROPÆUS (de Vence).	CUON DE M. FILHOL.	CUON DE M. BOURRET.
Hauteur en arrière de la canine.	23	23	21
— au niveau de la troisième prémolaire. .	23	22	23
— au niveau de la carnassière.	26	26	26
— en arrière de la tuberculeuse.	27	28	28
Épaisseur au niveau de la carnassière. . . .	41	42	42
Hauteur de l'apophyse coronéide au-dessus du bord inférieur du maxillaire.	54	54	54

J'ai dit que la tuberculeuse est en place sur le second échantillon de M. Bourret. Les dimensions de sa couronne sont les suivantes : longueur 8,5 — largeur 7.

Voici le tableau de dimensions publié par Nehring au sujet de ses deux fragments de mandibules de *Cuon alpinus fossilis* du Heppenloch. Ce tableau donne aussi les dimensions du *Cuon* de Woldrich.

Tableau publié par M. Nehring.

	CUON ALPINUS FOSSILIS (du Heppenloch).		CUON ALPINUS actuel.		CUON EUROPÆUS.		CUON PRIMÆVUS (C. rutilans).	
	1	2	d'après Huxley.	à Berlin.	d'après Bourguignat.	d'après Woldrich.	mâle de l'Inde.	femelle de Java.
Plus grande longueur de la carnassière. . . .	24	24,5	23	22,2	21	20,5	21,6	20,6
Sa plus grande largeur.	9	9	»	8,5	9	8,5	8,2	7,4
Longueur de la tuberculeuse.	8,3	8,1	9	8,6	7,5	»	7,4	7
Sa plus grande largeur.	7,2	6,5	»	6,6	6	»	6,2	5,8
Hauteur de la mandibule en arrière de la tuberculeuse	»	31,3	»	26	27	26,5	24,5	24

EXPLICATION DES FIGURES

p 1, *p* 2, *p* 3, *p* 4. Première, deuxième, troisième et quatrième prémolaires ou leur emplacement.

ca. Carnassière.

pt. Pointe latérale à la face interne du lobe central de la carnassière.

ct. Talon de la carnassière.

tu. Tuberculeuse.

m. Trou mentonnier.

ac. Apophyse coronaloïde.

cd. Condyle.

fm. Fosse d'implantation du muscle masséter.

ap. Apophyse angulaire.

Toutes les figures sont en grandeur naturelle.

Cuon primævus.

FIG. 1. — Mandibule droite, vue du côté externe. Elle provient des Nilgherries près de Pondichéry (Deccan). D'après de Blainville, *Ostéographie*, pl. VIII.

La figure du *Cuon sumatrensis*, publiée dans le *Catalogue* de Gray, ne diffère de celle-ci que par les trois points suivants : La partie antérieure de la mandibule y est plus grêle. Il n'y a que deux trous mentonniers. La partie antérieure de la quatrième prémolaire présente, en bas, un ressaut plus sensible.

Cuon europæus.

FIG. 2. — Mandibule droite, vue du côté externe. Elle provient de Vence. D'après M. Bourguignat, *Recherches sur les ossements de Canidæ*, pl. I, fig. 3.

Cuon de M. Bourret.

FIG. 3. — Mandibule, vue du côté externe. C'est une mandibule gauche. La fosse d'insertion *fm* du masséter est très profonde, ce qui prouve que ce muscle était puissant et que ce *Cuon* pouvait mordre avec force. Il y a deux trous mentonniers *mm*. Bien que, dans cet échantillon, il manque une petite portion de l'apophyse angulaire *ap*, on voit cependant que cette apophyse était peu développée et que la partie située au-dessus était peu excavée, ressemblant ainsi au *Cuon europæus* plutôt qu'au *primævus*. La moitié antérieure de la quatrième prémolaire est conformée tout autrement que chez le *Cuon europæus*, fig. 2.

FIG. 4. — Même échantillon, vu par dessus. Il n'existe aucun intervalle entre les prémolaires, contrairement à ce qui a lieu pour les *Cuon primævus* et *europæus*.

LES FOUILLES DE M. ED. PIETTE

DANS

LA GROTTE DU MAS-D'AZIL (ARIÈGE)

PAR

ÉMILE CARTAILHAC

(AVEC UNE PLANCHE)

Le département de l'Ariège est traversé par un chaînon montagneux parallèle aux Pyrénées dont une sorte de fossé le sépare et qui a sur une grande longueur l'aspect d'un mur de forteresse. Les rivières qui descendent de la montagne l'ont coupé sur divers points de défilés étroits. L'une d'elles, l'Arize, après avoir longé l'escarpement comme pour en trouver le point faible, selon l'expression d'Élisée Reclus, s'est creusé un véritable tunnel, la grotte du Mas-d'Azil.

D'un peu loin on voit, à cet endroit, dans la roche grise ou blanche une flexion des assises calcaires. C'est au pied de cette dépression que l'Arize tourne brusquement au nord et pénètre dans une nef magnifique. Le souterrain s'ouvre comme une cathédrale dont on aurait supprimé la façade. Sa largeur est de 51 mètres sur 48 mètres (1) d'élévation. La voûte est très unie. C'est la face inférieure d'une couche crétacée plongeant au nord et par hasard plus solide et mieux soutenue jusqu'ici que les couches de dessous qui, les unes après les autres, se sont détachées, encomrant de leurs ruines le lit de la rivière. L'Arize descend une pente rapide au travers des blocs, singulièrement diminué depuis l'époque où ses eaux remplissaient la cavité et déposaient leurs graviers bien au-dessus du lit actuel. La lumière, même les rayons du soleil pénètrent largement dans la première partie du vaisseau. Mais la grotte fait un coude, le plafond s'abaisse sur un pilier isolé et sur des roches avancées, tandis que sur les flancs s'ouvrent de vastes et très pro-

(1) On croit dans le pays à une hauteur plus considérable. C'est une erreur.

fondes cavités. L'obscurité règne à côté de parties rocheuses vaguement indiquées par des lueurs indécises. Les mugissements de la rivière, grossis par l'écho, couvrent tous les bruits. Les impressions du visiteur sont incomparables. Enfin 400 mètres sont franchis :

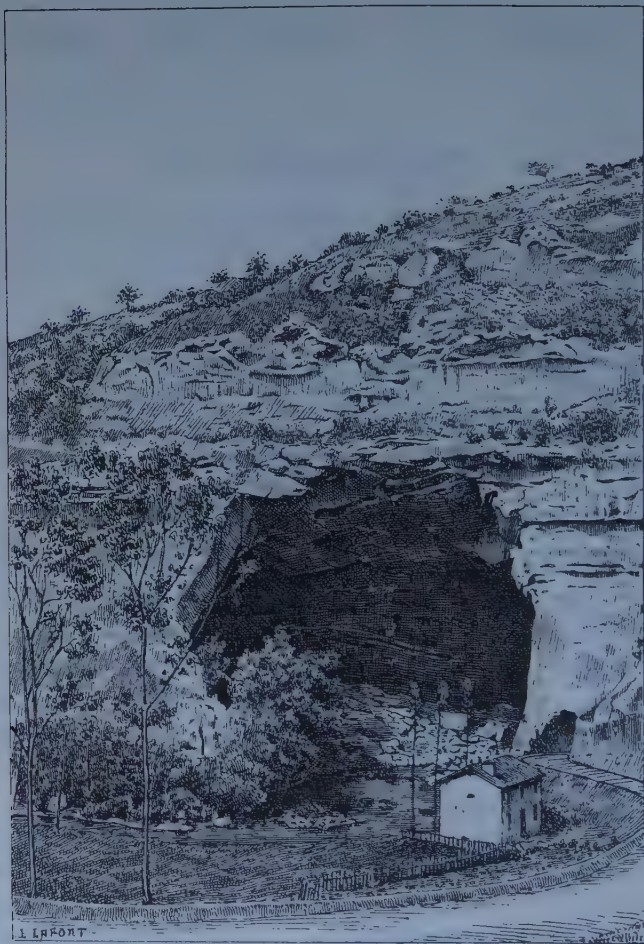


FIG. 1. — Entrée de la grotte du Mas-d'Azil (Ariège).

l'Arize, de l'autre côté de la montagne, revoit le jour et, immédiatement calmée, arrose sans bruit le pittoresque et fertile vallon du Mas-d'Azil.

La sortie n'a pas l'ampleur de l'entrée, mais, en revanche, la falaise qui surmonte la grotte est plus grandiose. Les couches bien distinctes ont été altérées inégalement par les agents atmosphé-

riques. Certaines, plus dures, sont demeurées en saillie et permettent aux campagnards de longer, non sans péril, l'escarpement.

Une route excellente, dite de Carcassonne à Saint-Girons, suit l'Arize, construite aux dépens tantôt du lit du torrent, tantôt de la roche elle-même. De vastes surfaces des rochers qui l'entourent, blanchies à la chaux, aident la lumière à pénétrer le plus loin possible. Au centre, toujours obscur, des lampes clairsemées, enfumées et rudimentaires, n'empêchent pas les voituriers prudents de se placer une lanterne à la main à la tête de leur équipage. Cette route est récente et remplace celle de 1859 que la crue de 1875 avait emportée. Auparavant les piétons seuls traversaient le tunnel.

La grotte a toujours été fréquentée et l'histoire a gardé souvenir des services qu'elle rendit aux gens du pays, obligés de fuir leurs métairies et leurs villages, surtout pendant les guerres religieuses. En 1621, au moment du siège du Mas-d'Azil dont les défenseurs huguenots peuvent être comptés parmi les héros de la vieille France, la principale industrie des habitants était la fabrication de la poudre. Çà et là, dans la grotte, des amas de cendres et de terres lavées témoignent de l'importance qu'avait la recherche du salpêtre.

Ce sont surtout les vestiges des âges préhistoriques que la grotte a livrés. Les travaux exécutés pour la construction de la route avaient révélé le dépôt ossifère. Les ossements rencontrés furent perdus en grande partie; quelques-uns passèrent dans les collections de M. l'abbé Pouech (séminaire de Pamiers), de M. Ed. Filhol (musée de Toulouse), de M. Garrigou (musée de Foix)(1). Ces savants firent aussi quelques fouilles, mais superficielles. De même en construisant la nouvelle route, les observations scientifiques furent insuffisantes; à peine si quelques récoltes d'objets furent faites par M. Ladevèze, du Mas-d'Azil, et par M. Félix Regnault, de Toulouse, qui signala le premier les foyers de la rive gauche (2).

C'est en 1887 que M. Ed. Piette, membre du comité de paléontologie française, vint au Mas-d'Azil après avoir poursuivi systématiquement, et depuis 1870, l'exploration des grottes et des tumulus des Hautes et Basses-Pyrénées, de la Haute-Garonne, etc. Ses ouvriers, instruits par une longue expérience, explorèrent les gisements des galeries profondes de la rive droite. Le travail toujours difficile, souvent dangereux, exigea deux années. De ce côté, il y a encore à

(1) Dr F. GARRIGOU, Étude stratigraphique de la caverne du Mas-d'Azil (*Bull. Soc. géolog. de France*, 1^{er} avril 1867).

(2) FÉLIX REGNAULT, Grotte du Mas-d'Azil, Ariège (*Bull. Soc. d'hist. nat. de Toulouse*, 1876.)

vider les salles supérieures dont le limon jaune est pétri d'ossements d'ours des cavernes, à rechercher des lambeaux du gravier qui correspond aux plus anciennes alluvions de la rivière et que caractérisent les débris d'éléphants et de rhinocéros. Mais les foyers de l'âge du renne, où abondaient les traces de l'industrie humaine et du séjour des sauvages ont été complètement fouillés.

En 1889, M. Piette avait déjà transporté son chantier sur la rive gauche; il y avait constaté la présence de dépôts analogues, assez puissants et assez riches en os et en objets pour laisser voir les changements effectués avec le temps soit dans la faune du pays, soit dans l'industrie locale (1).

Ce que l'on sait aujourd'hui permet de dire que l'histoire de la formation de la grotte et de son remplissage antérieurement à l'arrivée de l'homme est encore à écrire. L'homme a stationné dans la grotte lorsque la période quaternaire proprement dite était près de sa fin.

A un certain moment, dont l'antiquité est antérieure à toutes les données chronologiques des traditions et de l'histoire, il s'installa sur la rive droite. L'Arize coulait alors avec ses grandes eaux et s'étendait jusqu'aux rochers de la rive gauche. On n'a aucune idée du laps du temps que dura cette occupation. Les animaux du pays dont les restes se retrouvent dans les rebuts de cuisine caractérisent une phase des temps quaternaires; leur développement, leur apogée, leur extinction correspondent à une petite période géologique. Cela suffit pour qu'on ne puisse se permettre ni de préciser un nombre de siècles ni d'accepter les chiffres exigus et mesquins de nos chronologies.

Les dépôts de la rive droite, accumulation formidable de débris de cuisine, de rejets d'industrie, de choses délaissées par les sauvages, ont été lentement enlevés par M. Piette. Dans les foyers inférieurs les ossements étaient en majorité de bœuf, puis de cheval ou plutôt de bovidés et d'équidés, car notre confrère a montré que les espèces étaient plus nombreuses qu'on ne l'avait pensé d'abord. Le renne prédomine dans les niveaux supérieurs: évolution de la faune signalée plusieurs fois déjà et qui est la conséquence de l'évolution du climat. Je rappellerai qu'on a pu voir à l'Exposition universelle l'ensemble complet des objets retirés de ce riche gisement. La grotte du Mas a fourni quelques-uns des plus beaux et des plus curieux spécimens de l'art préhistorique, notamment des

(1) ED. PIETTE, Les subdivisions de l'époque magdalénienne et de l'époque néolithique. Angers, 1889.

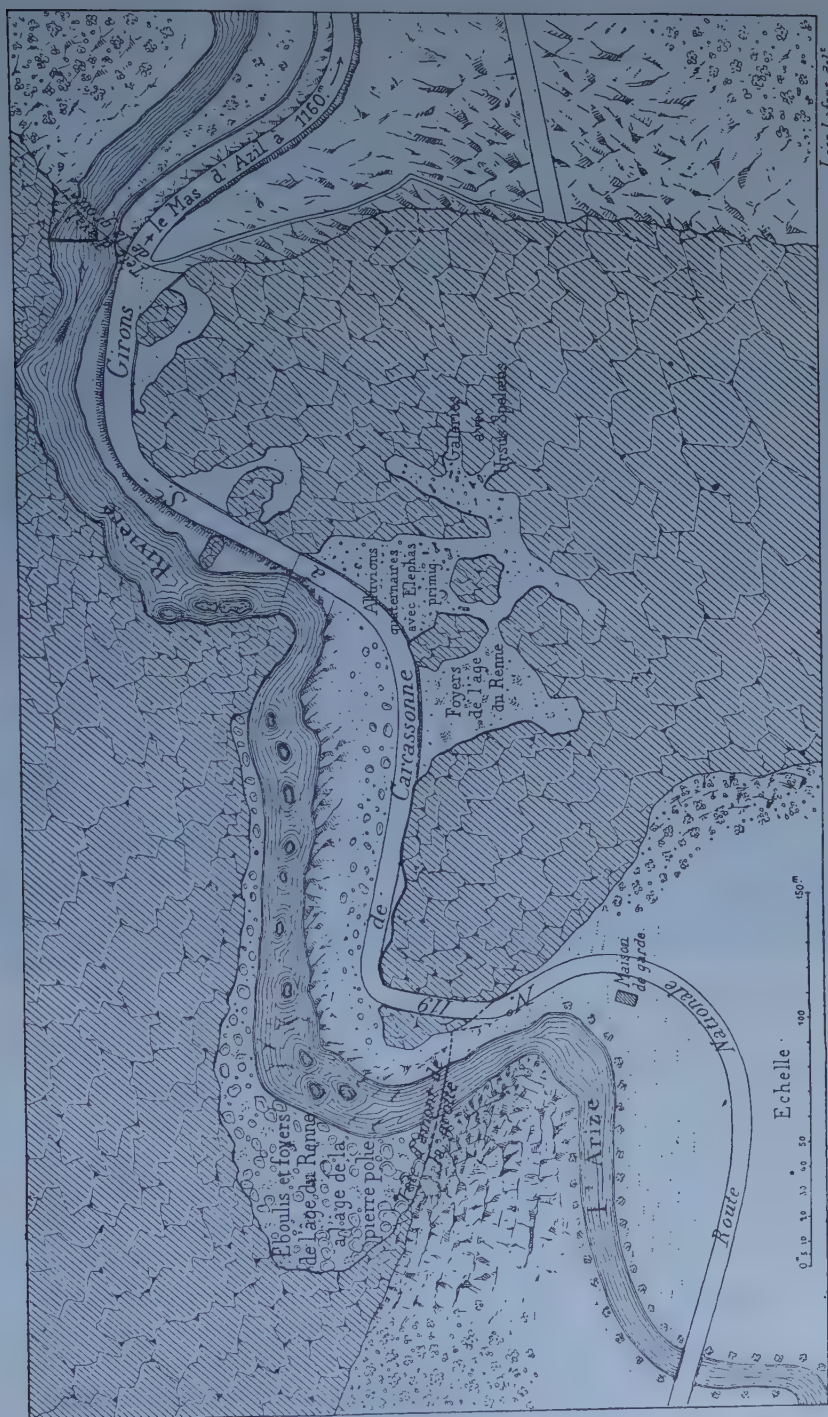


Fig. 2. — Plan de la grotte du Mas-d'Azil (Ariège).

sculptures en haut relief ou en ronde bosse dont j'ai parlé dans la *France préhistorique* (Paris, 1889).

L'âge du renne proprement dit n'est peut-être pas aussi développé au Mas-d'Azil que dans d'autres stations des Pyrénées, à Gourdan, à Massat, par exemple. Il a, du moins, un facies différent que l'on pourrait expliquer en supposant que la population de cette époque était subdivisée en tribus ayant chacune leur physionomie distincte.

J'ai dit que la rive gauche de l'Arize, lorsque l'homme vivait sur



Fig. 3. — Dans la grotte du Mas-d'Azil; le talus de la rive gauche (ayant dix mètres de hauteur) au pied duquel coule l'Arize.

la rive droite, n'avait pas encore l'énorme talus qui l'encombre. Un jour vint où la rivière peu à peu diminuée resta généralement au centre de la nef, laissant entre elle et la paroi rocheuse une large berge admirablement éclairée et abritée. L'homme s'y installa aussitôt sans s'effrayer des grandes eaux qui revenaient assez souvent, remblayant plus qu'elles n'enlevaient. Après chaque inondation le talus montait. Il y avait, d'autre part, des chutes de blocs détachés de la voûte que la rivière n'avait pas, comme autrefois, la puissance ni le temps d'user et d'entraîner. Ils s'accumulaient et les foyers de l'homme s'allumaient autour d'eux. Les alluvions, argile, sable,

gravier, les cendres et les apports humains se recouvraient successivement. Le talus que reproduit notre figure 3 a aujourd'hui une dizaine de mètres de hauteur.

Dans les couches très inférieures les traces de l'homme ont encore vaguement le faciès de l'âge du renne. Puis le cerf a succédé au renne, le climat actuel à celui des steppes. M. Piette croit, non sans preuves, à un climat très humide. Le fait est que les plus grandes crues, qui produisirent naguère d'énormes dégâts, sont peu comparables à celles qui ont laissé leurs traces dans la grotte, durant l'âge du cerf.

Parmi les plus intéressants objets de cette période nous citerons les harpons d'os et les galets coloriés. Les harpons sont de bois de cerf, plats et barbelés. J'ai fait ailleurs (1) une étude de ce type, je n'insisterai donc pas ici ; je dirai seulement que le harpon de l'âge du renne (Gourdan, Massat, Bruniquel, Les Eyzies, la Madeleine, etc.) est généralement une tige ronde, longue, armée de barbelures nombreuses, souvent ornée de quelques ciselures. Le harpon de l'âge du cerf est toujours moins élégant, presque jamais orné, muni d'un trou à la base et n'ayant que deux, trois ou quatre barbelures de chaque côté. Il était commun à Lortet (Hautes-Pyrénées) et se rencontrait aussi dans la grotte de la Vache à Ussat (Ariège). C'est cette forme que M. Boule et moi nous avons rencontrée à Reilhac (Lot) ; c'est elle qui caractérise les couches de la rive droite au Mas-d'Azil. Toutes les stations que je viens d'indiquer sont les plus récentes du quaternaire. Elles voient la fin de l'âge de la pierre taillée.

Les galets coloriés sont jusqu'ici spéciaux à la grotte du Mas. M. Piette croit bien se rappeler qu'on en trouva un dans les couches supérieures de la grotte de Gourdan. Mais, son attention n'étant pas éveillée, il n'y attacha pas d'importance et ne le conserva pas. Au Mas-d'Azil, on les recueille en nombre. Grâce à l'aimable invitation de M. Piette, ayant exploré durant trois jours entiers quatre mètres carrés environ de la couche principale, j'ai recueilli de mes propres mains neuf de ces galets. L'an dernier, M. Boule, agrégé de l'Uni-

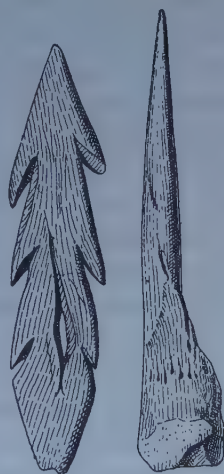


FIG. 4. Harpon en bois de cerf. Gr. 2/3.
FIG. 5. Os aiguisé. Gr. nat. 2/3.

(1) La Grotte de Reilhac, Lot. *Étude ethnographique*, par ÉMILE CARTAILHAC. *Étude géologique*, par MARCELLIN BOULE, avec 70 fig., 1889, 68 pp. in-4.

versité, secrétaire de la Société géologique de France, fouillant dans les mêmes conditions que moi, en avait également rencontré plusieurs. M. Maury, du Mas-d'Azil, en possède une vingtaine. M. Piette en a plus de deux cents.

Ces galets ont été choisis étroits et aplatis. Sauf de rares exceptions, ils n'ont pas plus de 9 centimètres de longueur. La vue de la planche ci-jointe complétera ces renseignements. Ils ont été coloriés avec du minerai de fer pulvérisé, de la sanguine probablement. Les dessins, pour la plupart, pourraient avoir été tracés avec le bout du doigt trempé dans la couleur. Mais une sorte de petit pinceau a été employé pour quelques-uns, pour les lignes fines de tous les autres. La couleur était épaisse; elle n'a aujourd'hui aucune cohésion, elle disparaît au moindre frottement. Sa conservation, jusqu'à nous, est due à cette circonstance que ces petites pierres sont restées immobiles dans les terres cendreuse du gisement. Lorsque mon crochet attaquant la couche les remuait à peine avant de me les faire apercevoir, la terre humide se collait à la surface, se mêlait à la couleur et le dessin était fort endommagé. Autrefois le rouge était moins fragile, évidemment; peut-être était-il fixé par une substance organique, graisse ou colle, que le temps a détruite.

En général, le bord des galets est garni d'une mince bande de couleur qui fait comme le cadre du dessin que porte *une seule* des faces; les dessins fort simples sont peu variés, ils méritent à peine d'être appelés des dessins. Car il y a surtout des points faits, je le répète, comme avec le bout du doigt, placés en ligne, 2, 3, 4, 5, 6, 7, pas davantage. Notre planche permettra au lecteur de se rendre compte des autres spécimens. Je me garderai bien de faire des hypothèses sur le rôle que jouaient ces objets dans la vie des sauvages habitants de la grotte. En étudiant à Berlin et à Pétersbourg les admirables collections rapportées de la Sibérie orientale et de l'Amérique septentrionale où maintes populations actuelles ont des industries très semblables à celles de nos stations préhistoriques, j'ai vainement cherché quelques galets de ce genre.

Au-dessus des couches à harpons et à galets vient le niveau néolithique avec quelques haches en pierre polie, des poinçons d'os, des poteries. Ainsi, au Mas-d'Azil, mieux encore qu'à Reilhac, on trouve toute une phase de la civilisation locale qui vient combler en partie le grand hiatus remarqué dans notre Europe occidentale entre le paléolithique et le néolithique, et qui a été tant discuté.

Ici nous suivons plus minutieusement le progrès ou du moins l'évolution de l'industrie. Mais les transitions vers la fin font défaut;

il n'y a pas union entre tous les niveaux, et il y a encore une certaine lacune à combler, du moins une explication à fournir et à démontrer.

Bien que M. Piette ait le droit exclusif de faire des fouilles dans la grotte du Mas-d'Azil, parfois des amateurs peu scrupuleux, soit en l'absence du gardien et des ouvriers, soit de nuit, viennent en hâte démolir une partie des bonnes couches, les saccager, pour ne recueillir que quelques harpons ou quelques galets. Peu de jours avant mon arrivée, un de ces individus avait éventré un talus que M. Piette avait justement dégagé pour établir la coupe du dépôt en ce point. En examinant les divers os jetés de côté et piétinés par ce malfaiteur, nous avons reconnu des débris humains ! Il y avait là un squelette dont nous n'avons pu sauver qu'une faible partie, plusieurs gros morceaux des os longs, un péroné presque complet. Notre regret a été d'autant plus grand que ces os sont peints en rouge.

Voilà un nouveau squelette traité comme ceux de quelques autres stations. C'est une nouvelle preuve de l'existence chez les chasseurs préhistoriques, de rites funéraires bien établis et suivis pendant l'âge du renne et jusqu'aux débuts de l'âge de la pierre polie.

Les sondages ont amené sur d'autres points de la berge la mise au jour d'os également humains, notamment une portion de mâchoire inférieure. Les fouilles continueront et M. Piette aura peut-être la bonne fortune de rencontrer d'autres squelettes qui seront exhumés avec le respect qu'on doit à de si vénérables reliques.

MUTILATIONS ETHNIQUES OBSERVÉES AU CONGO

PAR

E. BRUSSAUX (1)

Les mutilations ethniques sont aussi nombreuses que variées chez les populations nègres du Congo. Tatouages par incision et par ulcération, circoncision, limage des dents, découpage des ongles, perforation des oreilles et du nez, se rencontrent à chaque pas, et si l'on trouve à la côte nombre d'individus qui ont échappé à l'application de ces diverses pratiques, comme les deux noirs du Loango qu'on avait amenés à l'Exposition l'an dernier (2), dans l'intérieur on ne voit autour de soi que gens tatoués, aux dents limées, etc., etc.

Je vais résumer, dans les pages qui suivent, les observations qu'il m'a été permis de faire, pendant mon service au Congo, sur ces différentes sortes de mutilations.

Tatouage. — Nombre d'individus, hommes ou femmes, ont des cicatrices quelconques à la peau; ces scarifications ont fréquemment un but thérapeutique. Chez les Bavillis et les Bacournis (3), ce sont des lignes saillantes, parallèles, de deux à trois centimètres de longueur, se répétant à des distances variables. Le dos est le point où il s'en trouve le plus, parfois très rapprochés, parfois plus espacés, jusqu'à la taille. Quelques hommes en ont sur la poitrine, certains en portent sur les deux épaules, certains autres sur une seule.

J'ai souvent demandé pourquoi on avait fait ces marques; on

(1) Ce petit travail est extrait d'un cahier d'observations que M. Brussaux a bien voulu me remettre, avec quelques objets de collection, à sa rentrée en France. J'ai mis ces notes en ordre et j'y ai ajouté quelques commentaires géographiques et ethnographiques.

(E. HAMY.)

(2) V. l'*Anthropologie*, t. I, p. 278, 1890. — Chez les Bacong's, les tatouages sont rares; chez les Bavis, ils sont un peu plus répandus. (E. H.)

(3) Les Bavis habitent le littoral entre Mayomba et le Quillou-Niari; les Bacournis sont en arrière dans la montagne avec les Balombe et les Bapouno, entre la rivière Nyanga au N.-O. et le même Quillou-Niari au S.-E. (E. H.)

me répondait presque toujours : « Il était malade, c'est pour le guérir. »

D'autres tatouages ont plutôt un caractère décoratif. Les Bakambas (1) ornent leur poitrine de tatouages en relief représentant des crocodiles, des chèvres, etc. Les femmes portent des dessins plus étendus que les hommes. J'ai vu se répéter assez souvent un motif ornemental composé d'un groupe de trois carrés, ayant ensemble 15 centimètres de côté, et faisant saillie sur l'abdomen au-dessus du nombril.

Les femmes Bacournis (2) ont un genre de tatouage particulier. C'est une sorte de broderie variée, tantôt légère, tantôt profonde, avec bourrelets en relief, qui dessine une sorte de collerette tombant en pointe entre les seins et entourant d'un arc de cercle la base du cou.

Plus on avance dans l'intérieur et plus les tatouages augmentent d'importance. Les plus remarquables que j'aie à signaler sont ceux de Bobanghis (3), qui dessinent sur les côtés de la figure de leurs petits

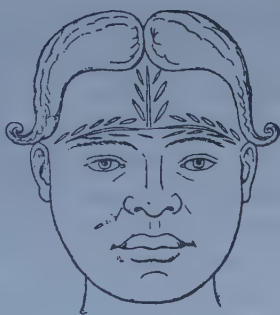


FIG. 1.



FIG. 2.

Tatouages faciaux des Bobanghis.

enfants tout un décor foliacé. La disposition la plus simple consiste en un trait plus ou moins apparent, partant de l'oreille et gagnant l'angle externe de l'œil. Deux séries de petites incisions obliques, les unes de haut en bas et d'avant en arrière, les autres de bas en haut et aussi d'avant en arrière, viennent se jeter dans l'incision principale et l'ensemble reproduit ainsi une sorte de branche couverte de petites feuilles plus ou moins symétriquement attachées. Il peut y avoir deux et même trois décors semblables parallèlement tracés sur les joues (fig. 1).

Un autre tatouage, que j'ai également vu à Linanga en 1889, consiste en une ligne semblable à celle que je viens de décrire, partant du haut des deux oreilles et passant au-dessus des sourcils

(1) Les Bakambas occupent la partie méridionale du haut bassin du Niari. (E. H.)

(2) On écrit aussi Bakouni. (E. H.)

(3) Indigènes d'immigration récente, qui occupent la rive droite du Congo entre 0° et 3° lat. S. Ils ont donné leur nom à l'Oubanghi. (E. H.)

(fig. 2), ou même dans les sourcils. Une seconde ligne de même nature tombe perpendiculairement sur la première, au milieu du front. —

Ce même type d'ornement frontal plus compliqué caractérise les Sakanis (1) en se compliquant. Ces nègres que l'on rencontre fréquemment chez les Bobanghis sont, en effet, marqués de deux lignes horizontales, l'une dans les sourcils, l'autre un peu au-dessus et de trois, quatre ou cinq autres lignes perpendiculaires aux premières.

Les Vangattas de la Rougui (2), que j'ai vus au poste belge de l'Équateur, ont les lignes des yeux aux oreilles et la ligne perpendiculaire est faite de cicatrices horizontales formant un plus fort relief.

Les Bangalas (3) ont les cicatrices plus marquées encore et la ligne perpendiculaire est formée de reliefs qui descendent quelquefois presque jusqu'au bout du nez.

Enfin chez les Lolas de la rivière Loumani, dont on rencontre un bon nombre à l'état d'esclaves des Bobanghis, on voit saillir à la naissance du nez un gros tubercule charnu plus ou moins proéminent, qui se dédouble même dans certains cas et donne à la physionomie un aspect vraiment bizarre.

Circoncision. — On circonçoit les garçons vers l'âge de cinq à six ans. L'opération est des plus simples et s'exécute avec un couteau bien tranchant. On construit ensuite au patient, avec l'écorce d'une liane, un appareil protecteur et on le maintient devant le feu jusqu'à ce que la cicatrisation soit obtenue. Cette opération ne donne lieu à aucune espèce de fête, à aucune cérémonie.

Quant aux filles, on a souvent parlé de pratiques spéciales dont elles seraient l'objet à l'âge de la puberté. Tout ce que j'ai pu constater, c'est qu'à la première manifestation du phénomène, on les enferme dans une case, où elles restent pendant trois mois entre les mains de vieilles gardiennes, qui se bornent d'ailleurs à les barbouiller d'ocre et à les laver tous les jours à l'eau chaude. On ne leur fait subir, j'en ai la certitude, aucune autre opération.

Mutilations des oreilles et du nez. — Ces mutilations n'offrent

(1) Les Sakanis, anciens possesseurs du pays, ont été refoulés par les envahisseurs descendus du haut Congo, Bobanghis, etc., vers les lacs de la rive gauche du fleuve. Ils occupent en particulier les bords du lac Mantoumba qui se déverse dans le Congo vers les villages d'Irebou. Les Sakanis sont cultivateurs et éleveurs de bestiaux, et c'est chez eux que les Bobanghis s'approvisionnent de presque tout. (E. H.)

(2) La rivière Rouki, grand affluent de gauche du Congo, qui se jette dans le fleuve un peu au nord de la station belge de l'Équateur. (E. H.)

(3) Peuple établi sur la rive droite du Congo, au nord des Bobanghis. (E. H.)

rien de bien spécial. Tantôt c'est une oreille, tantôt c'est l'autre, tantôt encore ce sont les deux oreilles dont on perce le lobule.

Les Bakambas et les Basoundis (1) se perforent la cloison nasale (2).

Mutilations des ongles. — Les ongles des mains et des pieds sont généralement tenus le plus courts possible. J'ai vu des Sakanis enlever un arc de cercle en creusant tout doucement le milieu de l'ongle jusqu'à la couche sous-jacente. Cette opération se fait à l'aide du même fer qui leur sert à se raser. C'est un ustensile en fer doux, dont le tranchant a la forme d'un croissant, tandis que de l'autre côté, il se termine en une sorte de pointe de lance (fig. 3).

Mutilations des dents. — Ces dernières mutilations sont bien plus fréquentes et bien plus variées. La plus répandue (je l'ai rencontrée notamment chez les Bacougnis) consiste dans le limage de la partie moyenne du bord tranchant des incisives moyennes supérieures, en laissant saillir une pointe de chaque côté de la partie limée (3). Toutes les autres dents sont laissées intactes.



FIG. 3. — Rasoir des Sakanis.

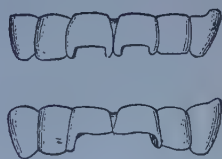


FIG. 4. — Mutilations dentaires.

La portion de dents ainsi enlevée peut comprendre, ainsi que je l'ai vu parfois sur le bord du Congo, la moitié de la hauteur des deux incisives moyennes (fig. 4). Ailleurs, à la côte, les deux dents sont entamées symétriquement, en ne laissant de pointe qu'au bord externe de chacune d'elles.

Quand on demande à tous ces nègres pourquoi ils s'imposent des opérations, en somme pénibles, ils répondent que c'est afin de pouvoir *cracher proprement!*

Les Sakanis, comme les Batékés de l'Alima, ont toutes les dents en pointe. M. Marche a depuis longtemps signalé la même

(1) Les Basoundis sont voisins des Bakambas. Ils habitent le territoire compris entre le haut bassin du Niari et la rive droite du Congo, au N. d'Isanguila et de Manyanga. (E. H.)

(2) On rencontre chez les Bacongos des esclaves de l'intérieur, et surtout de femmes, ayant ainsi la cloison perforée. Elles passent un roseau dans le trou ainsi ménagé. (E. H.)

(3) Ce type de mutilation dentaire est depuis fort longtemps connu des anthropologistes: Schadow l'a représentée dès 1835 dans la planche VIII de l'ouvrage in-fol. intitulé *National Physionomie*. C'est de Cabinnda-Loango que sont venues à Berlin, puis à Paris, les crânes portant des dents ainsi entamées (Cf. *Crania Ethnica*, p. 375). C'étaient des crânes de l'intérieur, dont il est maintenant possible de préciser l'origine. (E. H.)

pratique sur l'Ogooué, en même temps qu'il faisait connaître le procédé en usage chez tous ces noirs pour obtenir cette modification dans la forme de leur denture (1). C'est pour *manger plus proprement* que ces pauvres nègres subissent, paraît-il, cette douloureuse opération. L'avulsion des dents n'est point en usage au Congo, du moins n'en ai-je point rencontré d'exemple pendant mon séjour, mais elle se rencontre quelquefois dans l'Ogooué. Les Adoumas de l'Exposition en ont présenté des exemples (2).

(1) « Les Okandas se coupent les dents en pointe, écrit M. Alfr. Marche (*Tour du Monde*, t. XXXVI, p. 401). Jusqu'ici on avait cru que, dans ces régions, cette opération était particulière aux Osyébas, et on la regardait comme une marque distinctive des peuples anthropophages. On va opérer aujourd'hui trois hommes de vingt à vingt-cinq ans; ne faut-il pas profiter d'un scapel cassé que j'ai donné à Boia? Les voisins les entourent; l'un après l'autre, on leur place dans la bouche un morceau de bois rond qui sert d'enclume pour qu'en frappant la dent on ne la fasse pas sauter. On place le couteau sur la dent, et avec un autre morceau de bois qui sert de maillet, on la casse en pointe. Cette opération doit être en somme assez douloureuse; ils la supportent cependant sans crier; à chaque grimace qui leur échappe, les assistants rient à pleine gorge et se moquent d'eux. La cérémonie faite, les patients s'en vont, saignant un peu des gencives, et tout joyeux d'en avoir fini. Je demande la raison de cette pratique; on m'explique que c'est *pour pouvoir manger la viande plus proprement*. » Ce texte de M. Marche est accompagné d'une gravure (p. 403), d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck, qui montre le patient couché et le chirurgien agenouillé devant lui et tout prêt à frapper sur le scapel.

(E. H.)

(2) *L'Anthropologie*, t. I, p. 278, 1890.

CHUA-HAI-BA

LE TEMPLE DES DEUX DAMES, PRÈS HANOÏ

PAR

G. DUMOUTIER

Pendant une période de 149 ans, sous les empereurs de la dynastie chinoise Han (de 111 av. J.-C. à 38 après), le Tonkin eut à subir des gouverneurs chinois.

Le dernier de ces gouverneurs, nommé Tô Dinh, se signala par son injustice, son incurie et sa froide cruauté.

A cette époque vivaient deux sœurs également douées de qualités rares, habiles, hardies, savantes et vertueuses; l'aînée se nommait Tru'ng Trac, la cadette Tru'ng Nhi. Elles descendaient de la famille royale Hung du pays des Giao-Chi et habitaient toutes deux le huyen de Mi-Linh du phu de Phong Chau. Tru'ng Trac avait épousé un homme du huyen de Chu Duyen, nommé Thi-Sach. Cet homme déplut à Tô-Dinh qui, sans autre motif, le fit décapiter.

L'assassinat de Thi-Sach porta à son comble la fureur populaire, il y eut spontanément un soulèvement général; Tru'ng Trac dépouilla ses vêtements de femme, revêtit la cuirasse et se mit à la tête des révoltés. Sa sœur se joignit à elle, ainsi que trois mandarins dont l'histoire a conservé les noms : Cu'u-Hoang, Nhât Nam, et Hop-Pho.

De tous côtés les insurgés se ruèrent sur les Chinois, l'armée de Tru'ng Trac fit des prodiges, soixante-cinq villes se soumirent à l'héroïne et tous les Chinois furent rejetés au delà des frontières. Le féroce Tô-Dinh ne dut son salut qu'à une fuite précipitée; mais l'empereur chinois Quang Vũ le fit poursuivre, arrêter et incarcérer.

Tru'ng Trac, proclamée reine, établit sa capitale dans la province de O-Duyen, qui forme aujourd'hui une partie de celle de Son-Tay, et régna avec la plus grande sagesse.

Trois ans après ces événements, l'empereur Quang Vù voulut prendre sa revanche; il réunit une armée puissante et la lança contre l'Annam. Il en avait confié le commandement au plus brave de ses généraux, Mâ Vièn, et lui avait adjoint un vaillant officier, Lu'u-Lang.

L'armée chinoise rencontra les Annamites, à la tête desquels étaient les deux sœurs, dans les montagnes de Lang-Son, et l'attaque commença aussitôt; on se battit avec acharnement de part et d'autre et, lorsque la nuit vint, aucun parti n'avait eu l'avantage sur l'autre. Alors commença une guerre d'embuscades et d'escarmouches au cours de laquelle Tru'ng Trac déploya les plus grandes qualités militaires. Mais l'armée annamite s'épuisait en hommes, tandis que de l'autre côté les Chinois arrivaient toujours plus nombreux.

Tru'ng Trac dut abandonner le terrain et battre en retraite, elle ne le fit qu'en guerroyant et tint ainsi pendant plus d'un an l'ennemi en échec. Lorsque, après avoir défendu sa patrie pied à pied contre l'envahisseur, elle arriva au ruisseau de Câm Khê, non loin du village actuel de Du'o'ng-Tay, près Son-Tay, elle voulut tenter un dernier effort avec ce qui lui restait de soldats. La lutte fut sanglante et désespérée, mais l'avantage resta aux Chinois et les deux sœurs périrent dans la mêlée.

Afin de perpétuer le souvenir de sa victoire, Mâ Vièn fit élever dans plusieurs endroits des colonnes de bronze qui ont aujourd'hui disparu.

Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur la fin des deux héroïnes; d'aucuns prétendent que Trung Nhi seule périt sur le champ de bataille et que Tru'ng Trac, le désespoir dans le cœur, se retira sur le mont Hi, d'où les génies la transportèrent au ciel.

Quoi qu'il en soit, les deux sœurs Tru'ng sont demeurées pour l'Annam la personnification du patriotisme, et les habitants de la contrée qui les a vues naître, élevèrent, à l'embouchure du Song Hat, une pagode où elles furent adorées.

On raconte que, la vingtième année du règne de Anh Tông, de la dynastie de Ly (1158 ap. J.-C.), l'Annam souffrant d'une sécheresse excessive, le roi envoya le bonze Cam Thin faire des sacrifices à la pagode des deux sœurs afin d'obtenir de la pluie, et il plut le lendemain.

Dans sa joie de voir le pays sauvé de la famine par cette pluie bienfaisante, le roi se fit porter dehors dans son palanquin et contemplait les rizières désormais humides et reverdissantes, lorsqu'il

s'endormit. Les deux sœurs lui apparurent en songe, se nommèrent, lui dirent qu'elles apportaient la pluie et qu'elles accorderaient ainsi tout ce qui leur serait demandé dévotement. Elles étaient l'une et l'autre coiffées d'une couronne de fleurs de phu-dong (*hibiscus*) et vêtues d'une robe bleue serrée par une ceinture rouge : elles montaient un même cheval de fer que le vent emporta.

Lorsque le roi s'éveilla, il donna des ordres pour l'embellissement du temple et la fondation d'un sacrifice perpétuel.

La dévotion du roi Anh Tông ne fit que s'accroître et ce fut lui qui, plus tard, fit construire à leur intention une seconde pagode près de la ville de Hanoï, sur le territoire de Đông Nhan, entre la digue et le fleuve.

Il existe une autre version qui modifie complètement les circonstances de la mort des deux Jeanne d'Arc tonkinoises et de l'érection d'un troisième temple qui est celui que nous avons étudié. D'après cette version qui a cours dans la province de Hanoï, Tru'ng Trac et Tru'ng Nhi n'auraient pas péri dans la bataille, mais se seraient noyées de désespoir dans le Day, et c'est pourquoi on leur aurait élevé un premier temple au confluent du Day et du fleuve Rouge.

Plus tard, la seconde pagode élevée à Dong-Nhan ayant été emportée par l'inondation, on la reconstruisit derrière un des murs de terre de l'ancien Hanoï, au lieu dit Hu'o'ng Vien.

Ce temple, qui jouit, dans toute la contrée, d'une grande réputation, s'appelle Chua-hai-Bâ (Temple des deux Dames). On peut s'y rendre par la route de Hué, que l'on quitte après avoir dépassé les dernières cases du faubourg de Hanoï, pour prendre à gauche un sentier qui, passant au travers d'un cimetière, atteint le bosquet de la pagode à environ 150 mètres de la route.

Le temple se compose d'un vaste bâtiment entouré de dépendances. Une ancienne chaussée pavée, encore indiquée dans quelques endroits, passait jadis entre deux pylônes très élevés dont l'un est maintenant renversé. On remarque à l'extérieur une stèle de pierre calcaire, au sommet arrondi, préparée certainement pour recevoir une inscription que l'on n'a pas encore gravée ; elle est couchée sur le sol. Le piédestal, qui représente une grosse tortue, gît également à quelques pas dans l'herbe. Des banians et des manguiers, archiséculaires, étendent au-dessus des bâtiments leurs branches colossales.

A l'intérieur, on remarque deux gros éléphants noirs, en terre peinte, pourvus de défenses naturelles que la tradition présente

comme les défenses authentiques des éléphants que montaient les deux sœurs lors de la défaite de Câm Khê.

Le temple est bien tenu et richement orné. Le sanctuaire, soigneusement voilé sur ses quatre faces par de grandes tentures rouges, se compose d'une plate-forme en pierres d'un mètre de hauteur environ ; il renferme les statues des deux sœurs et occupe le centre du quadrilatère formé par la pagode et ses annexes ; à droite et à gauche du sanctuaire se trouvent des chapelles basses fermées par des nattes ; on y voit les statues habillées des servantes des deux sœurs.

Le service de la pagode est assuré par des bonzesses.

Les statues des sœurs Tru'ng en bois de jaquier (go-mit), recouvertes de laques de différentes couleurs et de dorures, sont de dimensions colossales ; elles sont habillées d'étoffes et représentées à genoux les deux mains levées vers le ciel ; Tru'ng Trac est vêtue d'une robe de soie jaune et Trung Nhi d'une robe de soie rouge.

Toutes deux portent une coiffure extraordinairement compliquée et surchargée de fleurs d'hibiscus en papier doré. Les tables à offrandes sont encombrées de vases, de flambeaux, de monceaux de fleurs et de fruits. Il règne, dans ce milieu, une obscurité complète ; on ne peut voir les statues qu'à la lueur d'une bougie.

Une stèle de pierre perpétue le souvenir de l'érection du temple à Hu'o'ng Vien ; en voici la traduction :

Les actions extraordinaires sont généralement l'apanage de l'homme : aussi, quand dans le cours des siècles une femme, s'élevant au-dessus de la condition de son sexe, accomplit des actions héroïques, il faut employer tous les moyens pour en perpétuer le souvenir.

Les deux sœurs Tru'ng étaient filles de Lac Tuong qui, lui-même, descendait des rois Hung. Aussi belles, aussi pures que leur famille était noble, leur corps et leur esprit étaient l'ivoire et le diamant.

Depuis trois cents ans, Van Langet Ba Thuc gémissaient sous un joug exécré ; les gouverneurs chinois ne songeaient qu'à ruiner le pays et à violenter les habitants. Quand la tyrannie fut à son comble, Tru'ng Trac, dont on avait massacré le mari, souleva les Annamites et se mit à leur tête pour chasser les Chinois. Sa sœur, par dévouement, se joignit à elle.

Jusqu'alors, l'une et l'autre s'étaient vêtues de riches étoffes soyeuses ; leurs mains délicates n'avaient jamais touché que des bijoux ; elles revêtirent la lourde cuirasse de fer et manièrent la lance et l'épée.

En moins de trois mois, les Chinois taillés en pièces avaient repassé la frontière, cinquante-six villes étaient reconquises, et la patrie annamite revivait avec Mi Linh pour capitale.

Ne sont-ce pas là des faits prodigieux ?

Aussi, lorsque plus tard, au ruisseau de Câm Khê, elles se sont volontaire-

ment donné la mort, il ne faut pas mettre cette action extrême sur le compte du désespoir, mais seulement considérer que la mission surnaturelle dont elles étaient chargées ayant pris fin de par la volonté céleste, elles retournaient ainsi volontairement dans la patrie des Génies.

Les corps, flottant sur l'eau, se sont métamorphosés en statues de pierre et sont venus échouer sur la rive du fleuve Rouge.

La troisième année du règne de l'empereur Anh Tong, surnommé Dai Dinh, de la famille Ly, un temple fut érigé en leur honneur au village de Dong-Nhan, de l'arrondissement de Thanh-Tri.

De grandes grâces ont été obtenues par les fidèles dans ce temple, aussi les rois et les peuples l'ont-ils toujours vénéré et enrichi d'offrandes précieuses.

Mais le fleuve, rongant continuellement ses bords, le temple a disparu sous les eaux, le roi le fit reconstruire au village de Huong-Vien, de l'arrondissement de Tho-Xuong.

C'est désormais ce village qui sera chargé de sacrifier aux deux Génies, de brûler de l'encens, d'entretenir les lampes du sanctuaire, et cela, éternellement, car le ciel et la terre n'auront jamais de fin.

C'est pour perpétuer à jamais le souvenir de la reconstruction de ce temple que nous avons gravé sur la pierre l'exposé de ces faits merveilleux.

Duong-Dinh-Ruy-Thanh, licencié, originaire de la province de Hung-Yen, surveillant provincial de l'enseignement à Hanoï, a composé cette inscription.

RITES ET USAGES NUPTIAUX

EN UKRAÏNE

PAR

THÉODORE VOLKOV

Une *douma* épique ukrainienne nous raconte comment des prisonniers cosaques en fuite jetèrent le long de leurs chemins des lambeaux de leurs vêtements dans le but de guider leur compagnon retardataire. Épars çà et là, les divers lambeaux de l'histoire du passé qui survivent encore dans les littératures orales des peuples d'une civilisation arriérée, conduiront de même les recherches entreprises par nous pour retrouver la voie suivie dans leur développement par différentes formes de la vie sociale actuelle.

On retrouve en abondance ces fragments du passé dans les traditions populaires slaves et particulièrement dans la littérature populaire de l'Ukraine, parce que, la première des nations slaves orientales, celle-ci est entrée dans la vie historique et parce que, jusqu'à nos jours, elle forme un tout complet au point de vue ethnographique. Pour la question que nous nous proposons de traiter ici, ce sont les coutumes et les chansons populaires de l'Ukraine qui nous intéressent le plus. Les coutumes du peuple qui passait d'une religion à une autre, d'un régime social à un autre, avec le génie conservateur propre à la littérature rythmée et à la chanson, ont reçu l'empreinte de tous les états de leur développement. Donc, si nous étudions ces coutumes dans leur ordre historique, nous pourrons observer dans un exemple particulier, les rites et les usages nuptiaux, presque tout ce qui a été découvert et éclairci ces derniers temps, grâce aux recherches de MM. Lubbock (1), Tylor (2), Bachofen (3), Mac-Lennan (4), Morgan (5), Letourneau (6),

(1) LUBBOCK, *The Origin of Civilisation*.

(2) TYLOR, *Researches into the early history of Mankind et la Civilisation primitive*.

(3) BACHOFEN, *Das Mutterrecht*, 1861.

(4) MAC-LENNAN, *Studies in Ancient History comprizing a Reprint of Primitive-Marriage and Inquiry into the origin*, etc. Londres, 1887.

(5) MORGAN, *Ancient Society*, etc. New-York, 1878; *Système of consanguinity*.

(6) LETOURNEAU, *L'évolution du mariage et de la famille*. Paris, 1888.

Wilken (1), Giraud-Teulon (2), Starcke (3), N. Sieber (4), Maxime Kovalevsky (5), etc.

Les travaux remarquables de ces savants investigateurs nous permettent d'affirmer aujourd'hui avec la certitude que peuvent donner les recherches scientifiques, que la famille dans son état actuel ne représente qu'une forme relativement moderne. Cette forme de relations sociales apparaît aussi bien que toutes les autres non pas comme une institution tout organisée, appropriée à la race humaine, et qui lui était donnée du dehors, mais bien comme une institution d'origine secondaire, et se développant de formes primitives très anciennes, conformément aux nouvelles conditions économiques, politiques et religieuses que devait subir l'humanité sur différents points de la terre et à différentes époques de son évolution.

Toutefois les recherches sur l'évolution de la famille ne sont pas encore très complètes et le sujet n'est pas assez élaboré dans toutes ses causes et avec tous les détails qui seraient à désirer. Depuis que chez les sociétés primitives ont été introduits dans la pratique les premiers éléments d'une réglementation des relations nuptiales, on voit que le mariage est accompagné partout de différents usages et de cérémonies, empruntant leur caractère au culte religieux ou à la coutume, ou bien encore à tous les deux à la fois. Une espèce de vénération que généralement les peuples gardent pour les temps reculés et le désir de communiquer à ce contrat de fidélité conjugale le plus d'importance par une certaine solennité, lesquels se manifestent presque chez tous les peuples, ont pour résultat que, à toutes ces cérémonies nuptiales, est mêlé l'élément *historique* et même *préhistorique* qui reproduit sous des formes plus ou moins dramatiques le mode primitif de contracter le mariage. Ainsi presque chez tous les peuples, dans leurs rituels de mariage, nous retrouvons des traces de l'endogamie, du matriarchat, de l'exogamie, de même que la simulation du rapt et de l'achat de la fiancée, de sa résistance, etc. Souvent tous ces actes sont simulés en gardant fidèlement le caractère ethnographique de l'époque à laquelle ils se rapportent comme aussi de celles qui lui succédèrent

(1) WILKEN, *Over de primitive vormen*, etc.; *De indische Sids*, 1880.

(2) GIRAUD-TEULON, *Origines du mariage et de la famille*, 1880.

(3) STARCKE, *Die primitive Familie in ihrer Entstehung und Entwicklung*, Leipz. 1888.

(4) N. SIEBER, *Otcherki pervobytnoi ekonomitcheskoï kouloury* (Culture économique primitive). Moscou, 1883.

(5) MAX. KOVALEVSKY, *Origine et évolution de la famille et de la propriété*. Stockholm-Paris, 1890.

et auxquelles a survécu le peuple chez lequel on les observe. Parmi ces différentes particularités indiquant souvent des traits occasionnels venant quelquefois du dehors, on trouve aussi des indications précieuses sur le progrès de la civilisation et de la culture du peuple même, comme par exemple sur la condition de la femme dans la société et dans la famille, etc. D'un autre côté, le mariage étant sanctionné par la religion, il a été de tous temps accompagné de certaines cérémonies du culte, qui malgré les changements des religions étaient toujours retenues et passaient avec une persistance remarquable à travers toutes les phases historiques. Par conséquent dans les usages nuptiaux nous trouvons d'abord l'élément *liturgico-dramatique*, qui est exprimé dans différents actes sacramentaux comme le chant, les danses, etc. Puis nous y voyons des traces plus ou moins distinctes des *sacrifices* et des *prières*, tantôt dans une forme de louange, tantôt dans celle de demande adressée à la divinité; quelquefois ils sont reproduits enfin par des actes ayant pour but de protéger le jeune couple du malheur et de toutes les adversités de la vie. A ces deux éléments les plus caractéristiques pour les usages nuptiaux il faut ajouter encore l'élément *mythologique* représenté par le rapprochement du mariage avec les conceptions poétiques de la nature, et l'élément *symbolique*, qui est exprimé par des comparaisons et des rapprochements non moins poétiques entre les divers personnages et leurs relations réciproques et les différents êtres du règne animal et végétal. Les chants qui accompagnent les cérémonies nuptiales représentent une très riche littérature qui, tout en expliquant ces différentes cérémonies, ayant été élaborée d'une manière scientifique, offre une source inépuisable de documents pour les recherches archéologiques, historiques et sociologiques.

Ce que nous venons d'exposer suffirait déjà, croyons-nous, pour faire apprécier toute l'importance que présente l'étude des usages nuptiaux, non seulement au point de vue de l'histoire de l'évolution de la famille, mais encore sous beaucoup d'autres rapports. Les recherches dans cette direction sont à peine commencées dans les littératures scientifiques occidentales; mais quant aux usages nuptiaux slaves, il faut avouer que si chacune des littératures slaves possède déjà une certaine quantité de recueils ethnographiques, les renseignements qu'ils renferment sont très insuffisants et n'épuisent pas à beaucoup près toutes les richesses de la vie populaire. Enfin tout ce qui est recueilli est fait à tâtons, au hasard, sans aucun système, sans la moindre connaissance des méthodes

scientifiques. A vrai dire, ce que nous connaissons jusqu'à présent sur les usages nuptiaux chez les peuples slaves ne nous permet pas encore d'entreprendre une étude sérieuse de ce sujet et si nous avons pris la résolution d'essayer de l'aborder, ayant devant nous des exemples encourageants dans les ouvrages de MM. Potebnia, Soumtzov, Yachtchourjinsky et Yantchouk, ce n'est que dans le but unique de prêter notre concours pour continuer ce travail en faisant simplement une classification des faits déjà recueillis et en les éclairant au point de vue plus sociologique que philologique, pour faciliter la connaissance de ces faits au public savant de l'Europe occidentale.

Mais, avant d'entrer dans le sujet, qu'on nous permette de dire que, dans cet article, nous voulons seulement donner une description aussi complète que possible des cérémonies nuptiales de l'Ukraine et non un aperçu de la question au point de vue de l'ethnographie comparée; ceci sera l'objet de quelques-uns de nos travaux ultérieurs. Cependant nous ferons quelques exceptions à cette règle générale, dans le but d'éclaircir quelques points de notre sujet, qui sans cela pourraient rester obscurs.

I

PRÉDESTINATION DANS LE MARIAGE. — MARIAGE CHEZ LES ANCIENS SLAVES.

— TÉMOIGNAGES DES CHRONIQUES. — RAPT. — ACHAT. — SURVIVANCES DE CES FORMES. — USAGES NUPTIAUX DEVANT LE CHRISTIANISME. — STABILITÉ DES US POPULAIRES. — L'ACCOMPLISSEMENT DES RITES POPULAIRES DONNE SEUL LE DROIT DE CONSOMMER LE MARIAGE.

Comme chez la plupart des peuples, les traditions populaires du peuple ukrainien attribuent au ciel la prédestination dans le mariage. Les Chinois ont la divinité spéciale *Yuelaou* (« the old man of the moon ») qui lie ensemble avec une ficelle rouge de soie tous les garçons et les jeunes filles qui sont prédestinés à devenir des époux; après cela, aucun obstacle ne peut plus rompre ce lien suprême (1). Chez les Ukrainiens, un homme qui, comme Dante, a eu l'occasion de visiter l'« autre monde » a vu là-bas un vieillard « qui fait les paires » en liant ensemble les petits morceaux de la tulle et les accrochant sur une cheville. Ce vieillard n'est que

(1) LIEBRECHT, *Zür Volkskunde*, p. 358.

le bon Dieu lui-même (1). Outre cela, comme nous verrons plus loin, Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints prennent part aussi à toutes les cérémonies nuptiales, même à la préparation du repas.

Les chroniques, qui sont presque les seuls documents sur lesquels nous puissions baser nos recherches sur les mœurs des anciens Slaves orientaux, nous représentent le mariage déjà institué chez eux et faisant suite à l'usage du rapt et de l'achat des fiancées; les chroniques qui nous rapportent ces faits remontent environ au VIII^e et au IX^e siècle. Mais le témoignage de Cosme de Prague (2) ayant trait aux Tchèques qui vivaient, selon lui, en pleine promiscuité, celui de l'écrivain arabe Al-Bekri (3) sur les anciens Slaves, ainsi que quelques traits des cérémonies nuptiales dont nous parlerons plus loin, font penser que, antérieurement à cette époque, les Slaves eux aussi ont passé par cette période primitive. Ce point de vue nous met en désaccord complet, même avec les modernes historiens et ethnographes russes (4), qui à l'exemple de leurs prédécesseurs se tiennent à l'ancienne théorie de la famille patriarcale ou bien encore en suivent une purement philologique qui a été établie par Kuhn et qui depuis a été développée surtout par Pictet dans les *Origines indo-européennes* et par L. Geiger dans son *Ursprung und Entwicklungsgeschichte der Menschheit*. Suivant l'une aussi bien que l'autre de ces théories, ils admettent comme un fait indubitable que les anciens Slaves, comme les autres peuples aryens, sont venus en Europe ayant leur famille déjà complètement constituée dans le sens moderne de cette expression. Néanmoins cette théorie, basée sur ce que les anciens Aryens, dès avant le commencement de leurs migrations, avaient élaboré dans leur langue des expressions conformes pour déterminer les différents degrés d'un système assez complet de parenté, non seulement après avoir été confrontée avec les faits d'ethnographie comparée, mais encore après avoir été exposée à une critique étymologique, perd de plus en plus sa compétence. Déjà Benfey, dans sa préface au *Dictionnaire de Fick*, a démontré que les mots *sūnu* (fils) et *duhitar* (fille) n'avaient pas premièrement la signification d'*étant né* et de *celle qui traite* (le lait),

(1) KOULICHE, *Zapiski o ioujnoï Roussi* (Mémoires sur la Russie méridionale), t. I, p. 308-309.

(2) *Cosmas*, liv. I, ch. 3.

(3) KUNIK et bar. W. ROSEN, *Izvestia Al-Bekri, etc. o Roussi i Slavianakh* (Mémoires d'Al-Bekri, etc., sur la Russie et les Slaves), p. 56.

(4) BESTOUJEFF-RIOUMINE, *Rousskaïa istoria* (Histoire russe, t. I, p. 37); P. POLEVOÏ, *Otcherk rousskoï istorii* (Récits d'hist. de la Russie), I, p. 104, 114, 115; N. SOUMTZOÏ, *O svadeb. obriadakh* (Sur les rites nuptiaux), p. 5.

mais qu'ils étaient employés pour désigner tout simplement le *mâle* et la *féfelle* (1) ; M. P. A. Lavrovsky a exprimé la même opinion, à propos du mot *duhitar* (2) et tout récemment encore M. D. N. Koulikovsky (3) est arrivé aux mêmes conclusions sur l'étymologie de ces mots. Le compatriote et disciple de Pictet, M. F. de Saussure, dans un mémoire qu'il avait fait pour Giraud-Teulon (4), dénie également l'interprétation que l'on en avait fait jusqu'ici et se montre disposé à croire aussi qu'il ne faut pas considérer la famille aryenne et prendre les dénominations de ses membres au sens juste qu'on leur donne aujourd'hui.

Toutefois les chroniques nous font voir que les anciens Slaves russes « avaient chacun leurs coutumes, les lois de leurs ancêtres, leurs traditions et leurs mœurs. Les Polianes ont les mœurs douces et modestes de leurs ancêtres : ils avaient un grand respect pour leurs brus, leurs sœurs, leurs mères, leurs parents, pour leurs belles-mères et pour leurs beaux-frères. Voici comment ils se mariaient : le fiancé n'allaient point chercher sa fiancée, mais on la lui amenait le soir et le lendemain on apportait *ce qu'on donnait pour elle*. Quant aux Drevlianes, ils vivaient brutalement comme des bêtes féroces : ils se tuaient les uns les autres, ils mangeaient toutes sortes d'immondices ; ils ne connaissaient point le mariage et enlevaient les jeunes filles qui allaient puiser de l'eau. Les Radimitchs, les Viatitchs et les Severiens avaient les mêmes mœurs : ils vivaient dans les bois, comme les bêtes fauves, se nourrissaient de choses immondes et tenaient des propos obscènes devant leurs pères et leurs brus ; le mariage n'existait point chez eux, seulement il y avait des jeux entre les villages. Ils allaient à ces jeux : on y dansait, on y jouait des jeux diaboliques et là chacun enlevait la femme avec laquelle il s'était déjà entendu : ils avaient jusqu'à deux ou trois femmes (5). »

Prenant les termes de cette chronique dans le sens littéral, sans

(1) FICK, *Wörterbuch der Indogerm. Grundsprache. Vorwort*. S. VIII.

(2) LAVROVSKY P.-A., *Korennoïe znatchenié v nazvaniakh rodstva ou Slavian* (La signification des radicaux dans les termes de parenté chez les Slaves), p. 26.

(3) KOULIKOVSKY D. N., *Opyt isoutchenia vakkhitcheskikh koullov*. (Essai sur les cultes bacchiques de l'antiquité indo-européenne) ; Odessa, 1884, I, p. 135, pass.

(4) A. GIRAUD-TEULON, *les Origines du mariage*, etc. 1884. Appendice C, p. 494-503.

(5) *Chronique dite de NESTOR*, trad. par M. L. LÉGER. Paris, 1884, p. 9-10. Nous citons le texte de la chronique d'après la traduction de M. Léger, excepté les mots soulignés (en italique) que nous traduisons d'après le manuscrit *hypatien* (*Lietopis po ipatshkomou spishkou*, éd. de 1871, p. 7-8) qui a conservé ces mots dans la rédaction plus exacte tandis que dans le manuscrit *Laurentin* (trad. par M. Léger) ils sont probablement refaits par un copiste dans le sens plus moderne. V. SOLOVIEFF, *Hist. de la Russie*, I, p. 61.

les commenter au profit d'une théorie quelconque, et en admettant qu'une exagération serait possible quand l'auteur adresse des louanges à ses compatriotes les Polianes, il en ressort toutefois avec une clarté évidente que chez les Drevlianes au commencement du ix^e siècle et bien du temps encore avant, s'appliquait dans toute sa rigueur l'usage d'enlèvement des femmes qui se pratiquait probablement par violence en les guettant au bord de la rivière, pendant qu'elles paraissaient pour porter de l'eau. En supposant que le chroniqueur expose les vertus des Polianes qui consistaient dans une pruderie dont ils faisaient preuve en présence de leurs belles-filles et celles-ci devant leurs beaux-frères dans le but de faire voir le contraste qui existait entre ce peuple et les *Drevlianes* (car en parlant de Radimitchis et de Sévérianes il ne fait observer que leur habitude de dire des obscénités), nous sommes portés à croire que les Drevlianes pratiquaient la polyandrie, le droit du beau-père sur sa bru et même la promiscuité entre les parents, choses si naturelles en présence du rapt. Chez les Sévérianes, chez les Radimitchis et les Viatitchis l'enlèvement n'était à cette époque qu'une forme de survivance, car il ne se pratiquait que sur un accord fait d'avance avec la jeune fille dans les réunions, aux jeux, lesquels étaient probablement en quelque sorte aussi une institution nuptiale, tenant évidemment au culte religieux et qui étaient pareils aux « danses sataniques » que l'on trouve encore aujourd'hui chez plusieurs peuples sauvages, comme on le verra plus loin. La chronique même leur prête ce sens en disant qu'ils tenaient lieu de mariage : « ils ne faisaient pas de mariages ; mais des jeux étaient institués entre les villages. » C'est confirmé par un autre texte de la chronique de Pereïaslav : « Les Radimitchis, les Viatitchis et les Severiens... ne tenaient pas au mariage, mais ils accouraient de toute part à des jeux tenus entre villages ; c'est en dansant qu'on arrivait à savoir quelle femme ou quelle jeune fille avait le désir charnel des garçons ; on s'excitait mutuellement le sens et le cœur par des regards des yeux, par la mise à nu de certaines parties du corps, par le jeu des doigts, par l'échange d'anneaux, par les étreintes et les baisers multipliés et on finissait par s'accoupler. Des liaisons constantes s'ensuivaient avec les unes, tandis que les autres étaient maltraitées à la risée jusqu'à la mort (1). » Nous retrouvons la même chose aussi dans la survivance de cet usage qui se conservait il y a peu de temps encore

(1) *Perėiaslavskaja liėtapis* (Chronique de Pereïaslav) *Vremennik Obchtchestva istorii i Drevnostei* (Publication périodique de la Société de l'histoire et des antiquités), 1851, t. IX, pp. 3-4, cit. par YAKOUCHKINE, *op. cit.*, V.

au gouvernement de Tver, où le jour de Yarilo (divinité phallique du printemps) les jeunes filles du peuple étaient envoyées par leurs parents prendre part à des jeux analogues à ceux des anciens Slaves, dans le but de se fiancer (1).

Enfin les Polianes pratiquaient déjà à cette époque l'achat de jeunes filles et observaient les usages nuptiaux qui consistaient probablement en ce que le fiancé n'allait pas chercher sa fiancée, c'est-à-dire ne l'enlevait pas par la force (parce que le mot *aller* est toujours employé, dans les chroniques, dans le sens d'expédition armée), mais l'emmenait, accompagné par ses amis, dans sa maison, après avoir accompli sans doute quelques cérémonies religieuses dans la maison de la nouvelle mariée. Le lendemain, après avoir peut-être obtenu les preuves de son innocence, le nouveau marié envoyait aux parents de son épouse le prix convenu, ne pouvant pas probablement s'y présenter lui-même, pour des causes dont nous donnerons l'explication plus loin. Nous commentons ainsi l'expression assez vague de la chronique, en considérant que Al-Bekri dans ses Mémoires mentionne le *cadeau de noce* payé par le fiancé à son beau-père et que le mot *vieno*, d'après l'analyse du professeur S. Soloviéff a significé pendant cette époque le prix de la fiancée et c'est pourquoi nous admettons le texte hypatien, qui dit *pour elle*, comme plus correct que celui de Laurent dans lequel nous lisons *à elle*; c'est là, évidemment, une correction du texte primitif, introduite par un copiste quelconque à une époque récente, quand à cause du changement des usages on a cessé de comprendre le sens réel de l'ancien texte. De plus, l'usage d'envoyer la dot de la fiancée le lendemain du mariage et en général après l'installation de la jeune mariée dans la maison de son époux est presque absolument inconnu aujourd'hui, non seulement chez les Slaves, mais même chez aucun des peuples aryens (2), tandis que la *rançon*, c'est-à-dire la paye pour la fiancée, ou bien pour sa virginité (*agarlyk* ou le *droit du père* chez les Bulgares), se fait très souvent *après* que le fiancé est entré *de facto* dans ses droits d'époux (3). Comme nous allons le voir plus loin, la survivance de cet usage existe encore aujourd'hui chez tous les peuples slaves dans des formes plus ou moins accentuées; le lendemain du mariage, une délégation est

(1) A. FAMINTZYNE, *Bojestva drevnikh Slavian* (Les divinités des anciens Slaves), I, p. 223.

(2) Deux exceptions de cette règle générale, que nous connaissons, seront mentionnées plus loin.

(3) TCHOLAKOV, *Blgarski naroden sbornik* (Recueil popul. bulgare). Bolgrad, 1372, p. 22, 25.

envoyée chez la mère de la fiancée pour lui porter un pain et une bouteille d'eau-de-vie (*tchervena* ou *blaga rakia* chez les Bulgares) décorés de rubans rouges et de fruits d'aubier pour symboliser l'innocence de la fiancée, dont les preuves matérielles sont pour la plupart jointes aussi (1).

Bien entendu, l'usage de l'achat de jeunes filles a été depuis longtemps abandonné en Ukraine *de facto*, mais il est pratiqué encore dans plusieurs localités de la Grande-Russie, sous forme de *kladka*, la paye d'une somme qui a été convenue d'avance et que les parents du fiancé versent au bénéfice de ceux de la jeune fille (2). Il est possible pourtant que ce soit là encore l'influence des tribus ougro-finnoises qui s'étaient confondues avec l'élément slave de cette nation.

Toutefois nous devons remarquer que chez les Ukraïniens, aussi bien que chez les autres peuples slaves (comme chez les Bulgares et surtout chez les Serbes), l'enlèvement de la fiancée (3) se pratiquait bien longtemps encore et qu'il est toléré jusqu'à nos jours même comme une forme de mariage, dans le cas où les parents de la jeune fille refusent de la donner ou bien encore s'ils feignent de ne pas vouloir la donner, afin d'éviter toutes les dépenses entraînées par la célébration de la noce qui sont toujours assez considérables pour ne pas gêner une famille peu aisée. Dans une description extrême-

(1) Le commencement de ce travail était déjà paru en bulgare dans le III^e volume de *Sbornik za narodni outmotvorenia naouka i knijnina* (Recueil des traditions populaires, sciences et littérature publié par le ministère de l'instruction publique de Bulgarie), Sophia, 1890, quand nous avons reçu l'ouvrage remarquable de notre savant compatriote Prof. MAX KOVALEVSKY (*Marriage among the early Slavs*. FOLK-LORE, déc. 1890), qui a traité le même sujet et a obtenu presque les mêmes résultats, en étudiant le mariage chez les anciens Slaves, au point de vue historico-juridique. Dans cet ouvrage, beaucoup plus spécial que le nôtre, les lecteurs trouveront une quantité de faits extrêmement intéressants et instructifs concernant ce sujet.

(2) TERECHTCHENKO, *Byt rousskaho naroda* (La vie du peuple russe), t. II, p. 170.

A. N. MÜNCH, *Narodnye obyitchai, obriady etc. v. Saratovskoi goub.* (Les usages et rites populaires du gouv. de Saratov) dans les *Zapiski I. R. Geographitch. Obchtchestva* (Mémoires de la Société Imp. Russe de Géographie, sect. d'Ethnographie) t. XIX, fasc. II, p. 115.

(3) M. Letourneau, dans son ouvrage sur l'évolution du mariage, tout en donnant différents exemples de *promiscuité*, mentionne d'après Camphausen que « dans certaines tribus des Cosaques Zaporogues les femmes confinées dans des campements séparés auraient été communes (CH. LETOURNEAU, *l'Évolution du Mariage et de la Famille*, p. 54). Il nous sera permis de faire une observation là-dessus en laissant voir que les Zaporogues, n'étant qu'une classe militaire de l'Ukraine et formant une communauté de guerriers et de pêcheurs tout près de sa frontière, non seulement ne pouvaient pas se diviser en plusieurs tribus, mais ne formèrent eux-mêmes aucune tribu; et s'ils pouvaient avoir des femmes communes, ce ne serait absolument que dans le même sens que tous les militaires les ont chez tous les peuples et dans tous les pays. Enfin la présence des femmes était formellement et rigoureusement défendue dans le *Sitcha*, chef-lieu de leur communauté. V. A. RAMBAUD, *Hist. de la Russie*, 1884, p. 316-317.

ment intéressante du mariage ukrainien, faite au xvi^e siècle, par Dav. Chytræus, et insérée dans un livre très rare et fort peu connu de Lasitzki ou Lazicius, nous trouvons les récits suivants : « Matrimonii contrahendi ratio talis est : iuvenis si cui favet puellae propinquos tres quatuorue ablegat qui parentes de elo-canda virgine interpellent; hi vero ut vehementius animum proci irritent, nihil isto de negotio confieri posse adfirmant et quandam apud internuncios simulant gravitatem. Sponsus tali spe frustratus, alia rem via aggreditur, tempusque et occasionem venandae virginis diligentissime observat. Illa vero si forte domo paterna egreditur ministri in insidiis collocati incautam et nihil tale timentem in cas-ses sponsi venatoris coniiciunt : quae simul atque deflorata fuerit, mittuntur alii ad parentes legati qui partim culpam deprecentur, partim amoris vehementiam accusent. Tum demum parentum im-petrato consensu nuptiis dies dicitur; neque enim illis cohabitare licet nisi solennitate publica copulentur (1). »

Les paysans de l'Ukraine, dit Beauplan, qui a visité ce pays dans la première moitié du xvii^e siècle, « ont, d'ancienneté, ce droit et pri-vilège d'enlever dans ceste occasion, s'ils peuvent, dans l'assemblée de la dance vne damoiselle quand mesme elle seroit fille de leur seigneur, pourueu qu'il le fist avec telle dextérité et adresse que cela lui réussit bien (car autrement il seroit perdu) et qu'il se puisse enfuir dans les bois taillis..., ou s'il se peut tenir vingt-quatre heures caché sans pouvoir estre decouuert, alors il est absous du rapt qu'il a fait et si la fille qui a esté enlevée le veut espouser il ne la peut refuser sans perdre la teste... enlever vne fille par force, puis s'enfuir à la face d'une compagnie avec elle sans estre atteint il faudroit auoir de bonnes jambes, ce qui seroit bien difficile sans auoir le mot et intelligence avec la fille... (2) »

Dans certaines localités de la Bulgarie (Kustendil), l'enlèvement pareil de jeunes filles a lieu même à présent et constitue une forme de mariage (*vlatcheni momy*) (3), ainsi que *otmitza* chez les Serbes.

(1) LASITZKI IOHANNES, *De Russorum, Moscovitarum et Tartarorum religione, sacri-ficiis nuptiarum, funerum ritu*. Spirac libera civitate veterum Nemetum excudebat Barnardus d'Albinus. Anno MDLXXXII. *De Russorum religione, ritibus, nuptiarum, funerum, victu, vestitu*, etc... ad D. Davidem Chytræum recens scripta, p. 241-242. Nous mettrons plus loin la suite de ce texte intéressant, dont nous consultons l'exem-pleire excessivement rare à la Bibliothèque nationale (M. 1266). Outre le livre de Lasitzki, le mémoire cité de Dav. Chytræus a été réimprimé dans un livre *Respublica Moscoviae et urbes*, Lugd. Batav. (Ioann. Maire), 1630, pp. 125-172.

(2) BEAUPLAN, *Description de l'Ukraine*, publ. par le pr. Aug. Galitzin. P. MDCCCLXI, p. 120-121.

(3) P. LIOUBENOV, *Baba-Yéga* (Recueil des tradit. popul.). Trnov, 1887, p. 74. — BOGIS-C, *Zbornik sadasnijh pravnih obizaju u juznih Slovena* (Recueil des usages

Hors de cela, Beauplan décrit encore une espèce de mariage non mentionnée, nous semble-t-il, dans les autres sources de l'histoire de l'Ukraine et dont l'existence même, faute de choses pareilles dans la vie contemporaine de ce pays, pourrait bien paraître douteuse, s'il n'y avait pas une forme très analogue du mariage en Bulgarie : « Là donc, dit-il, contre l'ordinaire et l'usage de toutes les nations, on y voit les filles faire l'amour aux jeunes hommes qui leur plaisent et vne superstition qu'ils ont entre eux et qu'ils observent fort ponctuellement, fait qu'elles ne manquent gueres leur coup et sont plus assurées d'y reussir que ne feroient les hommes si quelquefois la recherche est faite de leur part; voicy donc comme elles y procedent : la fille amoureuse s'en va en la maison du père du ieune homme (qu'elle aime) aux temps qu'elle croit trouuer le père, la mère et son serviteur ensemble, dit en entrant en la chambre Pomagabog, qui veut autant à dire que Dieu vous bénie, qui est le salut ordinaire qu'on fait en entrant dans leurs poëles, où ayant pris place elle fait son compliment à celui qui a blessé son cœur et lui parle en ces termes : « Ivan, Fedour, Demitre, Woiteck, Mitika, enfin elle le nomme par vn de ces noms cy-dessus qui sont le plus communs, reconnaissant au tien visage vne certaine debonnaireté, que tu sçauras bien gouuerner et aimertafemme et que ta vertu me fait esperer que tu seras bon Dos-podarge (*hospodar*) ; ces bonnes qualitez me font te prier très humblement de m'accepter pour ta femme ; cela fait, elle en dit autant au père et à la mère en les priant humblement de consentir au mariage, et si elle en reçoit vn refus ou quelque ofense, qu'il est trop ieune et non encore prest à marier, elle leur reponde, qu'elle ne partira iamais de là, qu'elle ne l'aye espousé, tant que luy et elle viuront ; ces paroles estans ainsi prononcées, et la fille y perseuerant et s'opiniastrant à ne point sortir de la chambre qu'elle n'aye obtenu ce qu'elle prétend ; après quelques semaines le père et la mère sont contraints non seulement d'y consentir, mais aussi de persuader leur fils de la regarder de bon œil, c'est-à-dire comme fille qui doit estre sa femme ; pareillement le ieune homme, voyant la fille opiniastre à luy vouloir du bien, commence pour lors à la considérer comme celle qui doit estre vn iour maistrasse de ses

juridiques contemporains des Slaves méridionaux), Zagreb, 1874, p. 193-194 ; sur la même forme du mariage chez les Zyrianes, V. un article de M. K. POPOFF, *Zamiétki o svadenykh piesniakh i obriadakh Vologodskoï goub.* (Notices sur les chansons et usages nupt. dans le gouv. de Vologda) dans les *Troudy Etnografitscheskaho otdiela Obichtchestva Lioubit. Estestvozn. Anthropol. i Geografii* (Trav. de la Sect. d'Ethnogr. de la Soc. des Amat. des Sc. Nat. Anthropol. et Géographic), t. III, fasc. I, p. 67.

volonté et pour cet effet prie son père et sa mère instamment de vouloir lui permettre de mettre ses affections en cette fille... Et les parents devoient donner leur permission, car de mettre hors la fille ce seroit offenser toute sa race... et aussi mesme ils n'ont pas pour ce suiet le pouuoir d'vser de voye de force et de violence sans encourir... l'ire et la punition de l'Église qui est rigoureuse en ce cas... » (1).

Cette forme de mariage existe actuellement encore en Bulgarie où elle est connue sous le nom de *pristanki* (l'attachement). La jeune fille se présente chez le fiancé, en apportant tout son petit bagage avec elle, et s'assied au foyer dans le cas où les parents du jeune homme expriment le désir de l'accepter en l'invitant de prendre place à côté d'eux; dans le cas contraire, les jeunes gens s'en vont chez un parent quelconque et restent chez lui tant que la colère des parents s'est apaisée. Le clergé ne se montre pas hostile à ces mariages et les bénit tout de même comme les autres (2).

Le christianisme, introduit à la fin du x^e siècle, abolit la polygamie, résultat nécessaire des différentes formes de mariage mentionnées dans les chroniques, et s'il ne l'a abolit pas complètement, il restreignit du moins dans une large mesure le rapt et l'usage de l'achat des fiancées. Comme de raison, on tenait également à l'abolition « des jeux et des danses diaboliques » de même que des cérémonies nuptiales du culte primitif, qui sans aucun doute existaient chez les anciens Slaves sous la forme de sacrifices, de chants et de danses d'un caractère analogue à celui qui distingue quelques danses rituelles des sauvages modernes (3) et qui se retrouvent dans certains détails des cérémonies nuptiales actuelles de l'Ukraine. Mais, comme toujours et partout, la religion nouvelle, introduite sous la forme de mesure administrative, ne fit que recouvrir d'une mince couche superficielle des croyances profondément enracinées dans les esprits. En consultant le *Pravilo* (l'instruction) du métropolitain Joanne (xi^e siècle), nous voyons que dans son temps les mariages de simples citoyens étaient contractés sans bénédiction religieuse et qu'il existait l'opinion dans le peuple que cette bénédiction était obligatoire seulement pour les princes et pour les boïars (4). On a continué de contracter des mariages sans bénédiction

(1) BEAUPLAN, *op. cit.*, p. 115-118.

(2) BOÏÉV, *K bratchnomou pravou bolgar* (Sur les usages juridiques bulgares concernant le mariage) p. 9-10; TCHOLAKOV, *Blgarski naroden sbornik* (Recueil populaire bulgare). Bolgrad, 1872, p. 27.

(3) ÉLIE RECLUS, *Les Primitifs*, p. 105; LIEBRECHT, *Zur Volkskunde*, ss. 394-395.

(4) *Rousskia dostopamiatnosti* (Monuments russes). Moscou, 1815, I, pp. 94 et 101.

diction religieuse et plus tard, ce que provoquait les sermons et quelquefois les mesures rigoureuses de la part de l'église. Le métropolitain Maxime (1283-1305) combat des alliances pareilles et ordonne de forcer les coupables de se marier à l'Église (1). Le peuple de l'Ukraine qui célèbre, encore de nos jours, certaines fêtes de l'ancien culte du Soleil et qui suit une très grande quantité de rites tout païens, a respecté les anciens usages nuptiaux avec sa ténacité ordinaire, malgré toutes les instructions des hiérarques de Kiev et des persécutions, parfois cruelles, de la part du pouvoir tant spirituel que temporel sous le gouvernement des princes et lors de l'annexion de l'Ukraine au royaume moscovite, qui avait déjà anathématisé par la bouche du Conseil des Cent Chapitres (1551) tous les usages nuptiaux des païens. Et ce respect des coutumes des ancêtres est si enraciné chez les Ukrainiens, qu'ils suivent encore aujourd'hui les usages nuptiaux antiques malgré l'activité des *ouriadniks* trop zélés, qui défendent même aux jeunes gens de chanter dans les rues des villages et de se réunir le soir à la veillée. Disons en passant aussi que la nouvelle école religieuse du comte Léon Tolstoï déclare que les cérémonies nuptiales populaires sont « une œuvre païenne et très abominable (2) ».

Le fait suivant, qui peut étonner un lecteur européen, permet de bien rendre compte à quel point les usages nuptiaux sont tenaces en Ukraine : la bénédiction religieuse du mariage n'y est pas considérée comme suffisante pour que les nouveaux mariés commencent la vie conjugale. Ils ne peuvent entrer en ménage qu'après avoir accompli toutes les cérémonies dictées par l'usage, cérémonies dont l'ensemble présente, comme nous l'allons voir, sous une forme dramatique, un rituel complet. Ainsi il arrive très souvent que pour des causes tout à fait extérieures la bénédiction religieuse du mariage sera accomplie, mais le mariage dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire la cérémonie d'après les rites prescrits, sera remise à plusieurs semaines (3). Dans de pareils cas, la fiancée continue à vivre chez ses parents et de fait reste fiancée et n'est point encore femme de son mari légal, jusqu'à la *vessillé*, c'est-à-dire jusqu'au mariage selon les rites populaires, dont le nom traduit en

(1) YAKOUCHKINE, *op. cit.*, p. ix-x.

(2) *Poslovitzzy na kajdy den* (Proverbes pour chaque jour), édit. du *Posrednik*, p. 58-59. Sur la lutte de l'église occidentale contre les anciens usages nuptiaux, V. BEAUCHE, *Étude histor. sur les formes de la célébration du mariage*. P. 1883, pp. 29, 32, 44, 47, etc.

(3) TH. NIKOLAÏTCHYK, *Novya svadebnya malorousskia piesni* (Nouvelles Chansons nuptiales de la Petite-Russie). Kievskaja Starina, 1883, fév., p. 372.

français signifie *la joie* (1). Si le nouveau marié meurt après la bénédiction du mariage, la nouvelle mariée continue de porter le titre de jeune fille (*divtchyna*). De même manière la nouvelle mariée morte avant de *vessiller* est considérée comme une jeune fille et on l'enterre avec les cérémonies prescrites par l'usage pour l'enterrement des jeunes filles (2).

Cet usage provoqua même l'intervention du gouvernement impérial russe qui, « dans sa sollicitude perpétuelle pour le bien de ses sujets », le trouva probablement peu pieux ou peut-être nuisible au point de vue de l'accroissement de la population. Sous le règne de Catherine II, en 1744, fut publié l'ukaze suivant du Saint-Synode russe : « Il est venu à la connaissance de Sa Majesté Impériale qu'on contracte en Petite-Russie les mariages de telle manière qu'après la bénédiction nuptiale dans l'église, les nouveaux mariés s'étant séparés au même temps, demeurent durant plusieurs années dans des maisons à part jusqu'à l'accomplissement de ce qu'on appelle, en leur langue et selon leurs usages, *vesselié* nuptial et quelques-uns d'eux après l'accomplissement dudit sacrement se séparent pour toute la vie... Le Saint-Synode prescrit qu'on oblige par écrit tous les nouveaux mariés, avant de les laisser sortir de l'église, de ne pas se séparer sous la peine instituée pour l'adultère, et qu'on ordonne à tous ceux qui sont mariés et qui demeurent séparément de reprendre inmanquablement leurs femmes dans leurs maisons et de vivre en ménage conjugal (3)... »

II

ORGANISATION SOCIALE DE LA JEUNESSE DE DEUX SEXES. — SOCIÉTÉS. — RÉUNIONS. — DOSSVITKY ET VETCHORNYTZI. — COUCHÉE COMMUNE. — DEMANDE EN MARIAGE. — CÉRÉMONIES ET SIMULATIONS. — LES MARIEURS GARROTTÉS. — ÉCHANGE DES PAINS. — NUITS D'ÉPREUVE.

Ce qui doit attirer avant tout notre attention en étudiant les

(1) Ce n'est pas pourtant un fait isolé : dans l'ancien Mexique, à la bénédiction nuptiale suivaient les fêtes de noce qui étaient célébrées pendant vingt-huit jours. Avant que ces fêtes eussent été finies, la cohabitation conjugale des jeunes mariés n'était pas admise. LETOURNEAU, *l'Évolution du mariage et de la famille*, pp. 217-218.

(2) TCHOUBINSKI, *Otcherk narodnykh juriditcheskikh obyitchaiév v Malorossii* (Récits des usages juridiques populaires en Petite-Russie). *Zapiski Imp. R. de Géographie, Sect. d'Ethnographie*, t. II, p. 689. M^{me} A. EFIMENKO, *Narodnya juriditcheskia vozzriénia na brak* (Les opinions juridiques populaires sur le mariage). *Znanié* (Rev. scientif.), 1874, I, 34.

(3) *Polnoïé Sobranié Zakonov Ross. Imperii* (Recueil complet des Lois de l'Empire russe), n° 9052.

usages nuptiaux chez les Ukraïniens, c'est l'organisation sociale de leur jeunesse des deux sexes, qui nous transporte d'un trait dans les temps les plus reculés. Les jeunes gens d'un côté et les jeunes filles nubiles d'un autre forment deux sociétés régulièrement constituées : celle des jeunes gens (*paroubotzka hromada*) et celle des jeunes filles (*divotzka hromada*). Chacune de ces sociétés a son chef dans la personne de l'*otaman* et de l'*otamanka*, qui sont chargés de certains pouvoirs : ils représentent leurs associations, en dirigeant les affaires, font le service de concilier les querelles, etc. Chacune des sociétés possède une caisse alimentée par une cotisation régulière de tous les membres et ayant pour but de satisfaire aux besoins religieux de l'association d'un côté et de l'autre d'organiser des amusements et des réunions. La société des jeunes gens, à laquelle personne ne peut adhérer sans que tous les sociétaires se soient prononcés pour l'admission du nouveau membre, s'occupe d'organiser le *koliadkis*, c'est-à-dire un chœur qui doit exécuter le jour de la Noël (*Dies natalis Solis*) et à la veille des chants très anciens et souvent tout à fait païens, en allant d'une maison à l'autre. Après avoir chanté, on fait la collecte en espèces et en vivres ; le produit de cette collecte sert pour une offrande commune de cierges à l'église et pour acheter des friandises et de l'eau-de-vie pour les galas que les jeunes filles prennent soin d'organiser ; c'est la société des garçons aussi qui se charge annuellement de percer la glace sur la rivière en forme de croix pour la cérémonie religieuse de la bénédiction de l'eau le jour des Rois. La société des jeunes filles s'occupe spécialement d'organiser les réunions nocturnes pendant la belle saison, dans la rue, en plein air (*oulytzia*), et pendant l'hiver des soirées et des veillées (*vetchornytzi* et *dossvitky*) dans les maisons. On achète des chandelles ou du pétrole sur l'argent de la caisse et puis chaque jeune fille apporte de chez elle quelques vivres : de la farine, des œufs, du fromage, quelquefois même une poule pour en faire un souper. Toutes les jeunes filles étant réunies on se met au travail, on commence à filer et alors commence le chant. Il règne un ordre et une tranquillité parfaits, mais voilà qu'une bande des *paroubki* (les garçons) se présente, accompagnée d'un musicien et apportant une ou deux bouteilles d'eau-de-vie. Le chant devient tumultueux, on commence à danser, puis le souper est servi et on se met à table. Mais *otaman* et *otamanka* ne prennent pas de places — tous deux ont soin de bien servir leur monde. Enfin au point du jour on jette de la paille sur le sol en terre glaise, la chandelle est presque consommée et toute la compagnie se couche sur le lit impro-

visée de paille, le lit commun, et s'endort au milieu des rires et des plaisanteries, d'un sommeil innocent, comme celui d'un enfant (1)... S'il se trouve des exceptions, elles sont très rares, beaucoup plus rares, peut-être qu'elles ne le sont dans une haute « société » se séparant d'une manière si convenable après les bals et les soirées...

Toutefois ces mœurs ne peuvent pas paraître étranges aux ethnographes (2), parce qu'elles ne le sont pas plus que tous les autres usages qui ont survécu et ne présentent qu'une simulation tout à fait admissible de ce qui s'était passé jadis à une époque très reculée aux « jeux » dont parle la chronique. Ces sociétés même de jeunes gens et de jeunes filles ne sont autre chose que les débris de ce que nous trouvons encore aujourd'hui dans un état presque intact sur les îles de Palau, chez les habitants des Vindhya, chez les Khonds, les Dehouangs, les Ouraons, les Koupouires, etc., chez lesquels les jeunes gens comme les jeunes filles habitent des maisons construites spécialement, les *dhangar-basa* et les *dhangarin-basa* (garçonnières et fillières), en attendant qu'ils soient mariés, tout en jouissant pour la plupart d'une liberté parfaite dans leurs relations (3).

C'est dans ces réunions de *vetchornytzi* et *dossvitky* que s'effectuaient les présentations des deux sexes qui finissent par une formelle déclaration et par des négociations entre les parents des deux côtés.

Il ne serait pas inutile de faire une observation à ce propos. C'est qu'en Ukraine le droit de choisir son époux est parfaitement reconnu à la jeune fille. La Russie occidentale est entrée également dans cette voie. Toutefois dans ces pays on croit nécessaire de demander formellement à la fiancée si elle veut accepter la proposition du mariage, tandis que dans la Grande-Russie, à ce que nous fait voir M. le professeur Soumtzov, les parents de la fiancée dis-

(1) V. un article de M. EFIMENKO cit. chez SIEBER, *Echte o bratstvakh* (Encore sur les confréries). *Slovo*, janv. 1881; YAKOUCHKINE, *Obychnoie pravo* (Droit usuel), 1875, t. V-VIII; A. N. MUNCH, *Narodnyé obychné obriady*, etc. (Usages et rites populaires), 1890, p. 110; Soumtzov, *Dosvielki i possidielki* (Veillées et soirées), *Kievskaja Starina*, 1886, III, 431; N. TCHERNYCHEV, *K voprosou o paroubotztvie* (De la question sur la garçonnerie). *Kiev. Star.* 1887, XI, 491; BORJKOVSKY, *Paroubotztvo* (La garçonnerie), *Kiev. Star.* 1887, VIII, 765.

(2) Un usage pareil existe aussi en Suisse (Glarus) sous le nom de *Killbenen*. MOHR, *Das Landrecht von Closter*, cit. par MAX. KOVALEVSKY, *Marriage among the early Slavs*. *Folk-Lore*, 1890, déc., p. 468.

(3) ELIE RECLUS, *les Primitifs*, pp. 314-314; *Revue d'Anthropologie*, t. VII (1884), II s., fasc. I, p. 90 pass. SEMPER, *Die Palau-Inseln*, s. s. 33, 65, 164, 318, etc. On trouvera aussi beaucoup des faits de même genre chez SIEBER, *Otcherki pervob. econ. coultoury* (Culture écon. primitive), pp. 311-326 et dans son art. *Echte o bratstvakh*, chez DOPPER, *Description de l'Afrique*, cit. chez BERNARD-PICART, *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres*. *Amsterd.*, 1723, II, *Relig. des Africains*, pp. 3, 20, 21 et chez GAYA, *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, 1830 (réimpr.), p. 103.

posent arbitrairement du sort de leur fille. Souvent même, dans les chants de noces, celle-ci invoque Dieu pour juge de ses parents à cause de la violence qu'ils viennent d'exercer sur elle (1).

La *demande en mariage* représente déjà le premier acte des cérémonies nuptiales et s'accomplit conformément à l'ancien rituel, dans lequel nous retrouverons au premier abord les traces de plus anciennes formes du mariage comme le *rapt* et l'*achat* de la fiancée, exprimés aujourd'hui par une simple simulation de ce qui jadis se passait en réalité.

Le jeune homme qui veut se marier et ses parents nomment un délégué, qui est élu parmi les membres de leur famille ; le plus souvent c'est un *oncle* (nous prions le lecteur de vouloir bien repasser dans sa mémoire le rôle que jouait l'oncle dans la famille ancienne avec la filiation maternelle et, aussi, se souvenir qu'il n'existait pas dans la langue primitive des Aryens de terme spécial pour désigner un oncle du côté paternel et que tous les noms qui veulent dire le *frère du père* ne se trouvent que dans les différentes branches de la race aryenne) (2). Quelquefois même c'est une personne étrangère ; toutefois cela doit être un homme réputé pour son esprit et son éloquence ; une autre personne lui est adjointe et les deux délégués reçoivent la mission de faire la demande en mariage de la jeune fille que le garçon désire épouser. Ces *svaty* (les marieurs) ou *starosty* (les doyens) [dans certaines localités, *posly* (les ambassadeurs), *bathy* (les pères), *dyvosnouby* (les marieurs), ce sont très rarement des femmes, *svakhy* (les marieuses)], ayant chacun un bâton qui est l'emblème de leur titre d'ambassadeurs (3) et munis de pain (4), de sel et d'une bouteille d'eau-de-vie, se rendent en

(1) N. SOUMTZOY, *O svadebnykh obriadakh preimouchchestvenno rousskikh* (Sur les rites nuptiaux, surtout les russes), Kharkov, 1881, p. 23.

(2) J. DE SAUSSURE dans sa notice pour GIRAUD-TEULON, *les Origines du Mariage et de la Famille*. Appendice C, p. 500.

(3) Au XVIII^e siècle, c'était le fiancé lui-même qui entremettait ces bâtons au *svaty*, comme un emblème de plénipotence et de mission ambassadrice dont il les revêtait. KALINOVSKY, *Opissanié svadebnykh oukraiïnskikh obriadov* (Description des rites nuptiaux ukrainiens). 1777, réimpr. dans le *Kharkovskiy Sbornik* (Recueil de Kharkov), 1889, III, p. 163. Sur le même usage en Italie, Hongrie et Bretagne, V. A. DE GUBERNATIS, *Storia comparata degli usi nuzziali in Italia*. Mil., 1878, pp. 66-67. Cet usage se pratique de nos jours encore dans certaines localités en Ukraine et en Galicie. Ces bâtons, peut-être avec des signes totemiques taillés là-dessus, jouaient sans aucun doute le rôle d'une lettre créditrice, constatant que les messagers sont effectivement envoyés par la personne en question.

(4) Dans certaines localités, ce pain doit être absolument *emprunté* chez un des voisins. ТН. НИКОЛАЙЧЫК, *Kievskaya Starina*, 1883, II, 388. En Bulgarie, les *svaty* portent aussi les bâtons et les pains (*kravaï*), BOGISIC, *Zbornik sad. pravn. obic.*, pp. 254-258.

compagnie du fiancé et de son *droujko* ou *starchy boïaryn*, garçon d'honneur (dans certaines localités, *droujba* ou *marchalok*, qui a comme insigne de ses fonctions un *fouet* (1) dans la main) la plupart du temps vers le soir, chez les parents de la jeune fille (2). En approchant de leur maison ils frappent à la fenêtre et s'en rapportent à leur long voyage et à la nuit tombante qui les met dans la nécessité de leur demander l'hospitalité. Alors la mère de la fiancée, sachant naturellement très bien de quoi il s'agit, la renvoie de la chambre et, feignant de prendre les prétendus voyageurs pour des inconnus, leur adresse toute sorte de questions pour avoir des renseignements sur eux. (Dans le cas où la jeune fille n'a pas de mère, on invite une parente ou une autre personne quelconque qui doit prendre son rôle.) Ayant obtenu les informations nécessaires et après avoir démontré à son mari qu'il faut bien laisser entrer les voyageurs fatigués « qui ne sont pas des Juifs toutefois, mais bien des êtres humains », on les laisse pénétrer enfin. Le fiancé qui reste avec son garçon d'honneur dans le vestibule se met à la recherche de sa future, ce à quoi il réussit très facilement, tandis que les *starosty* entrent dans la chambre même. Après les salutations habituelles, l'un d'eux retire de son sac un pain et après l'avoir baisé, le présente au maître de la maison; celui-ci, après l'avoir baisé à son tour, le pose sur la table, après quoi les *starosty* commencent à raconter une longue histoire de la chasse qu'ils ont donnée en compagnie avec leur *prince*, à une martre (*kounytzia*), comment, celle-ci s'étant sauvée dans la cour de cette maison, les voilà obligés de se rendre chez eux dans le but de la prendre afin de pouvoir l'emporter avec eux. Là-dessus on leur reproche de violer l'hospitalité qui leur a été accordée. On les soupçonne d'être des brigands et même, comme une innovation de nos jours, on leur demande le passeport, en les priant de s'en aller tout de bon. Les *starosty* répondent qu'ils ont encore une réserve

(1) Chez les Boïkis, en Galicie, le fouet du *droujba* est décoré de rubans et de petites clochettes ce qui lui donne le nom de *kolokiltzé*. M^{me} OLGA ROSZKIEWICZ, *Obrzedy i pieśni weselne ludu ruskiego we wsi Lolinie* (Chansons et cérémonies nupt. du peuple ruthène au village de Loline). Krakov, 1886, p. 48. En Ukraine occidentale (distr. de Novgorod-Volynsk), le *marchalok* porte aussi comme signe de son rang un bâton ayant la forme de fourche et décoré également de rubans et de clochettes. M^{me} A. WERESZCZYŃSKA, *Vessillé ou Ostropoli, Novohr-Volyn. povitlou* (Le Mariage à Ostropol dans le distr. de Novogr-Volynsk) (manuscrit).

(2) Dans plusieurs localités en Ukraine et en Roumanie on a la coutume de peindre en différentes couleurs, le plus souvent en rouge tout autour des fenêtres des maisons dans lesquelles se trouvent des jeunes filles à marier, ou bien on laisse peindre, en rouge toujours, une partie de mur de derrière. TH. NICOLAÏTCHYK, *op. cit.* *Kievsk. Star.*, 1883, II, 368.

de braves cosaques, sur quoi ils appellent le fiancé avec son camarade le *droujko*, qui entrent alors tous les deux entraînant avec eux la jeune fille et feignant d'y mettre de la violence. Après cela les *svaty*, s'adressant à la *mère*, lui posent tout nettement la question du mariage. Celle-ci leur répond d'une manière indécise, s'en rapportant au père de famille, qui à son tour s'adresse à la jeune fille pour lui demander si elle veut bien accepter cette proposition. Tout le temps que dure cette scène, la jeune fille reste à côté du four (comme si elle cherchait un refuge auprès de cet autel de famille, la résidence des dieux du foyer domestique) et, éprouvant une grande consternation, cherche à le gratter du bout de son ongle. La convenance exigeant que le fiancé, lui aussi, ait un air de consternation, lui prescrit de se tenir dans un coin qui sert de place pour les tisonniers, les balais, etc., c'est-à-dire à côté de la porte où il gratte le sol avec son bâton. Dans le cas où la jeune fille a donné son consentement et que les parents l'approuvent, bien entendu, il lui donne l'ordre d'apporter les *rouchnyki*, les longs essuie-mains brodés, « pour garrotter ces gens étrangers qui sont venus pour nous piller ». La fiancée apporte les essuie-mains, qu'elle a brodés elle-même et en décore les *starosty* en guise d'écharpe en les leur passant sur une épaule, tandis que le fiancé reçoit un mouchoir brodé aussi, que la fiancée lui passe à la ceinture. Parfois, avant d'attacher ce mouchoir à la ceinture de son fiancé, la jeune fille le fait passer trois fois sous la ceinture du haut en bas.

Cette procédure faite, les essuie-mains et le pain de la maison étant donnés aux *starosty* (la restitution du pain apporté par ceux-ci voudrait exprimer le refus, ce qui est symbolisé aussi par la présentation d'une courge), le consentement est considéré comme étant complet et donné pour ainsi dire officiellement. Alors les *starosty* déclarent qu'ils veulent en finir par la paix et sortent de leur sac une bouteille d'eau-de-vie, qu'ils offrent comme rançon. Tous se mettent à table et commencent à boire, après avoir invité à ce festin leurs plus proches voisins aussi.

Ces usages n'étant qu'une simulation directe de l'enlèvement de la fiancée et ensuite de l'arrangement paisible de l'affaire, varient quelque peu dans les différentes localités. Quelquefois c'est le père du fiancé lui-même qui va demander la jeune fille en mariage, ailleurs le fiancé n'accompagne pas les *svaty* et reste chez lui en attendant le résultat de leur mission; les *svaty* parlent non pas d'une martre, mais d'un renard et ainsi de suite. Ou bien on laisse encore tout à fait la simulation du rapt et l'on commence

à traiter directement la question de l'achat en employant des formes plus archaïques encore par exemple : « Notre bouvillon veut votre génisse », ou bien : « Votre génisse a pris l'habitude de notre bouvillon », etc., et en offrant une paye pour le consentement donné sous forme d'une bouteille d'eau-de-vie que l'on a toujours soin d'apporter avec soi. Enfin, laissant de côté toutes ces circonvolutions et formalités, on demande simplement le consentement des parents de marier leur fille au jeune homme, qu'on leur propose.

Toutefois ces cérémonies ayant été accomplies, les essuie-mains donnés et les deux partis ayant échangé leur pain, l'affaire est considérée comme faite et alors dans bon nombre de localités le fiancé jouit désormais du droit de passer toutes ses nuits dans la maison de sa fiancée et de coucher avec elle. Cet usage, qui est très ancien et bien connu des ethnographes et que l'on trouve encore chez un grand nombre de différents peuples, ne présente que la survivance des usages connus sous le nom de *Probenächten* chez les Allemands et qui existaient chez plusieurs autres peuples aussi bien que chez certaines tribus sauvages (1). Néanmoins, cet usage ne donne point lieu à un entraînement banal ni à un abus quelconque de la part du jeune homme. Un manuscrit que nous avons sous nos yeux (2), nous laisse voir combien il est habituel et combien il semble naturel qu'il ne soit porté en pareil cas la moindre atteinte à la chasteté de la jeune fille. L'auteur de ce manuscrit, un paysan lui-même, en parle en ces termes : « Le jeune homme va passer la nuit avec sa fiancée non pas en qualité d'époux, mais *comme un garçon avec une jeune fille*. » Cet usage a peut-être jusqu'à présent son côté pratique : on entend souvent dire parlant de la

(1) Voyez sur cet usage et sur les mariages provisoires un ouvrage très intéressant et imprimé à un nombre restreint d'exemplaires numérotés de F. FISCHER, *les Nuits d'épreuve des villageois allemands avant le mariage*, trad. par un Bibliophile. Bruxelles, Gay et Doucé, édit. 1877. Voyez en outre la *Zeitschrift für Ethnologie*, Heft V, 1887, p. 376; sur l'usage de passer la nuit avec la fiancée en pays de Galles et en Écosse (*bundling*), en Allemagne, en Hollande, dans l'ancienne Sparte, chez les Lapons et chez les divers peuples moins civilisés (chez les Tartares, les Kouriliens, les Dayaks, etc.). — Cf. LIEBRECHT, *Zur Volkskunde*, pp. 378, 379; BERNARD-PICART, *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres*, Amst., 1723, II, p. 382; DE COLIÈRES, *La foreste nuptiale*. P. 1680, réimpr. Bruxelles, 1863, pp. 152-154; GAYA, *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*. P. 1680 (réimpr.), p. 68. — En Finlande, cet usage de coucher avec la fiancée pendant une semaine, mais en gardant la plus grande partie de ses vêtements, porte le nom de la *semaine des culottes* (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales des peuples anciens et modernes*, P. 1830, p. 23). Voyez sur les usages pareils des Kourdes É. KOVALESVSKY, *les Kourdes et les Iezides*, Brux., 1890 (Extr. du Bull. de la Soc. Roy. belge de Géographie). Sur *bundlung* aussi : WOOD, *The wedding-day*. L. 1889, I, 233; II, 98-99.

(2) ON. HRYCHA, *Vessillé ou Hadiatzkomou pov. Poltav. houb.* (Le mariage au distr. de Hadiatch, gouv. de Poltava), 1887 (manusc.).

fiancée avant que la noce ait eu lieu : « En voilà une jeune fille bien brave, et riche avec cela... et le jeune homme qui va passer ses nuits avec elle raconte *que tout y va bien*... (1). » Or, il ne faut pas comprendre cette expression dans le sens physiologique et l'appliquer en considération de la chasteté de la fiancée, cela signifie simplement que la jeune fille n'a aucune difformité physique.

III

FIANÇAILLES. — RUSES. — BÉNÉDICTION DES FIANCÉS AVEC LE PAIN. — PLACE D'HONNEUR : « LE POSSADE ». — CHANTS. — HYMNE SUR LE MARIAGE CÉLESTE. — DANSES. — MOUCHOIR.

Toutes les cérémonies décrites jusqu'ici ne servent pourtant que de prélude à la première cérémonie de la noce même, les *fiançailles*. Celle-ci doit être accomplie solennellement, en présence de tous les parents et des invités et accompagnée d'un *chœur* chantant des chansons exigées par le rituel populaire, ce qui indique déjà le caractère jadis religieux de la cérémonie. Ce chœur joue absolument le même rôle qui lui était réservé dans l'ancienne tragédie, ou pour mieux dire dans tous les anciens rites religieux. Dans le mariage ukrainien le chœur s'adresse tantôt au fiancé lui-même, tantôt à son élue, tantôt aux parents de tous les deux (principalement à la mère de la fiancée) aux *starosty*, et enfin à tous les convives présents, au peuple, cherchant à exprimer leurs sentiments et à expliquer en même temps la signification du rituel et de toutes les cérémonies qui ont lieu à cette occasion. A notre avis, le chœur représente ici d'une façon indubitable la survivance de l'ancien chœur du culte païen.

Zaroutchiny (les fiançailles) commencent absolument de la même manière que la demande en mariage, avec la seule différence qu'à présent tous les parents de la fiancée, de même que ses amies qui forment le chœur de la jeune fille, sont réunis dans sa maison paternelle; le fiancé y arrive de compagnie, non avec les *starosty* seuls, comme auparavant, mais encore avec toute sa parenté et tous les invités de son côté. Le personnel féminin porte le nom de *svakhy* ou *svachky* et forme en même temps le chœur du cortège du fiancé. De même qu'on avait procédé, à la demande en mariage,

(1) TH. NIKOLAÏTCHYK, *op. cit.* Kiev. Star. 1883, févr., p. 370.

on ne laisse pas le fiancé et sa suite entrer d'abord ; à la longue on les laisse entrer et alors les *starosty* qui l'accompagnent prononcent leur discours d'après les prescriptions du rituel ; commencent les négociations, à la fin desquelles les plus proches parents de la fiancée ceignent de nouveau les délégués de longs essuie-mains. Les *svaty* et quelquefois aussi plusieurs parents du fiancé, *garrottés* de cette manière, offrent une rançon : ils donnent de l'eau-de-vie et présentent à la fiancée et à ses parents des cadeaux qui toutefois ont peu de valeur. Parfois, ainsi que c'est l'usage dans le district de Novograd-Volynsk, la fiancée n'assiste pas à la cérémonie lors de l'arrivée de son futur. Dans ce cas, un de ses parents, s'habillant d'une pelisse qu'il met à l'envers et s'emparant d'un long bâton, fait semblant de le monter comme un cheval et, prenant la main d'une des jeunes filles présentes, la fait approcher du fiancé en lui demandant si c'est bien celle qu'il veut avoir. Ayant obtenu une réponse négative, il lui présente une autre jeune fille et ainsi de suite. Enfin il fait apparaître la fiancée elle-même (1). En Galicie, chez les Boïkis, le *starosta* du fiancé expose toute une fable ; il dit que lui et ses compagnons sont des marchands et qu'ils viennent de perdre une fleur semblable à celle-ci (en même temps il fait voir une fleur en papier qu'il tient dans ses mains), et demande : Est-ce que cette fleur ne se retrouverait pas ici ? En réponse à sa question, on fait entrer une vieille femme, ordinairement la cuisinière de la maison, qui tient le gros crochet ou un gros balais dans sa main et qui est coiffée d'une guirlande en paille, garnie de chiffons qui descendent jusqu'à ses épaules, tenant en même temps une pipe entre les dents. Le *starosta* de la fiancée (parce que la fiancée, elle a aussi, à partir des fiançailles, ses *starosty's* et sa *droujka*, demoiselle d'honneur) demande si ce n'est pas, là, la fleur qu'ils avaient perdue. Le *starosta* du fiancé fait semblant de comparer sa fleur à la vieille femme et puis il donne une réponse négative. Alors on lui présente une jeune fille quelconque. Le *starosta* déclare qu'il aimerait encore avoir celle-ci, mais que ce n'est pas la même non plus. On introduit enfin la fiancée (2), qui tient une

(1) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*

(2) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 12. Cet usage, faisant partie de cérémonies nuptiales chez les anciens Hindous (WEBER, *Indische studien*, V. 393, cit. chez M. Soumtzov) et simulant probablement les différentes ruses qui étaient mises en jeu à la réalisation de la vente et de l'achat primitif de la fiancée, se retrouve encore chez les Bulgares, chez les Serbes et chez les Tchèques. (Soumtzov, *O svad. obr.* (Sur les us. nupt.), 27-28] et aussi chez les Roumains (REINSBERG-DURINGSFELD, *Hochzeitsbuch*, p. 53. Cet usage existe également en France (LAUMIER, *Cérém. nupt.*, p. 38-39), quelquefois (départ. des Landes) avec la seule différence que c'est le père de la fiancée lui-même qui présente

couronne pliée dans un mouchoir. Quand le fiancé lui aura fait un profond salut, elle lui met la couronne sur la tête par dessus son chapeau, car parmi tous ceux qui sont présents dans la chambre le fiancé seul ne se découvre pas. Alors les *starosty* ordonnent aux fiancés de s'embrasser trois fois. Après cela, la fiancée fait passer deux fois le mouchoir brodé (la *khoustka*) : à la troisième de ces manœuvres, elle le noue à la ceinture (1).

Ces cérémonies faites, va commencer la solennité de la bénédiction des fiancés. Le garçon de noce, ou le plus souvent *starosta de la maison* (2), c'est-à-dire de la fiancée (d'habitude, c'est un oncle ou une autre personne de la famille à laquelle est réservé le rôle du sacrificateur, tandis que le garçon d'honneur (*droujko*) remplit la fonction du maître des cérémonies), prend d'une main son bâton, qu'il lève en haut et de l'autre il saisit le mouchoir au bout duquel doivent tenir les deux fiancés. Après cela, il demande aux parents de la fiancée de donner leur bénédiction aux fiancés. Ces derniers leur adressent, chacun de son côté, trois profonds saluts et alors les parents leur présentent *un pain* qui est composé de deux pains pareils réunis ensemble et une botte de seigle, le symbole de la fertilité. On en a fait apporter de la grange, préalablement, quatre bottes que l'on a placées dans chaque coin de la chambre, ce qu'on appelle *pokrassa* (l'ornement) (3). Après que la bénédiction a été donnée, les fiancés, tenant toujours au même mouchoir, sont conduits vers la table pour y prendre la place d'honneur (s'asseoir sur le *possade*) qui leur est réservée et que forment les deux bancs allant le long du mur à leur jointure au coin de la chambre, dans lequel sont suspendues les images du Christ, de la sainte Vierge et des saints. Pour la circonstance, cette place est recouverte d'une fourrure. Le chœur qui entre à présent dans son rôle entonne un chant, par lequel il fait entendre que la fiancée va prendre la place

les jeunes filles (WAHLEN, *Mœurs, usages et coutumes*. Bruxelles, 1844, Europe, p. 326). Sur un usage analogue en France, voir aussi FÉLIX PYAT, *les Français peints par eux-mêmes*, II, 329. En Italie, c'est encore le père de la fiancée qui effectue la présentation des jeunes filles au fiancé qui demande s'il a une fille pour donner en mariage (SALOM. MARINO ABATE *Usi nuzziali dei contadini della Romagna*. Pisa, 1878, p. 17). Sur les mêmes usages en Italie, Suède et Allemagne, voir A. DE GUBERNATIS, *Storia comparata degli usi nuzziali in Italia*, pp. 77-78.

(1) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, pp. 12-13.

(2) Chez les montagnards de la Galicie (*les houtzouls*) les *starosty* sont élus parmi les parents, les compères ou autres habitants du village jouissant d'un respect particulier et on les désigne sous le nom de *batki* (pères), *Naouka* (la science), revue publ. par M. NAOUNOVITCH, 1889, VII (juillet), p. 412.

(3) Quelquefois cette décoration de la chambre se fait plus tard, après que la préparation du gâteau de noce (*korovai*) a eu lieu. Nous aurons encore l'occasion de revenir à ce sujet.

sur le *possade* et que le bon Dieu lui-même vient à sa rencontre en lui apportant un sort heureux et une bonne parenté. La chanson finit par les paroles qui engagent le bon Dieu à ouvrir la porte à la fiancée (1). Les paroles d'une autre chanson font entendre que la fiancée est superbement placée : des anges sont assis à côté de la fenêtre et sur la porte est le bon Dieu lui-même, la dotant d'une belle destinée (2). Dans les chansons qui suivent, le chœur de jeunes filles chante l'amour réciproque du fiancé et de la fiancée, etc. Dans une de ces chansons, qui probablement est la plus archaïque et appartient sans aucun doute au culte le plus ancien, le fiancé et la fiancée sont comparés aux époux célestes, la Lune et l'Étoile du soir (3), tandis que leurs parents le sont aux parents universels, le ciel et la terre :

« L'Étoile envoyait dire à son époux la Lune : Lune, mon ami, ne monte pas au ciel avant moi, nous y monterons tous les deux ensemble et nous illuminerons le Ciel et la Terre : cela fera la joie de toute bête se réfugiant dans les champs et cela fera la joie du voyageur attardé sur la route. »

« Marie envoyait dire à Ivan : Ivan, mon prédestiné, ne prends pas ta place sur le *possade* avant moi, nous nous y placerons tous les deux ensemble et nous ferons ainsi la joie de deux maisons, de celle de mon père et celle du tien. »

Tchoub. n° 135 (4).

On sait que, chez les anciens Hindous, la récitation de l'hymne *Sûrya* — sur le mariage de la Lune avec le Soleil — faisait partie de cérémonies nuptiales.

Après le repas qui est accompagné d'un grand nombre de chansons exprimant différents vœux au fiancé et à la fiancée, à laquelle on exprime encore le souhait *d'être riche comme la terre et saine comme l'eau* (5), les futurs époux vont danser. Ils sont reconduits

(1) TCHOUBINSKY. *Troudy etnografitchesko-statisticheskoi ekspeditzii v Zapadno-roussky kraï* (Travaux de l'expédition ethnographique et statistique dans la Russie occidentale), t. IV, S. Petersb. 1877, p. 67. nos 3 et 4.

(2) M^{me} E.-P. RADAKOV, *Svadebnyé obriady sela Orlovki Slavianskerb. ouïéza, Ekaterinoslav. houb.* (Us. nupt. à Orlovka, distr. de Slavianskerbsk, gouv. d'Ekaterinoslav), 1888 (manusc.).

(3) Dans la langue ukrainienne, la lune est du genre masculin et l'étoile, du genre féminin.

(4) Nous indiquerons de cette manière les numéros des chansons du recueil de *Tchoubinsky*, dont le titre a déjà été mentionné plus haut. Quant aux usages que nous empruntons à cette source extrêmement riche, nous nous permettrons de ne la mentionner que dans les cas les plus importants.

(5) Chez les anciens Hindous, Grecs, Romains, « tutte le volte che la sposa passa vicino ad un torrente vi tuffa le mani e prega il Signore che la mantenga l'anima e il

de la table de la même manière qu'ils y avaient été conduits pour prendre leurs places, c'est-à-dire en les faisant tous les deux, ou du moins la fiancée seule, tenir un bout du mouchoir, dont l'autre bout est tenu par le *starosta*. Les ethnographes ukrainiens donnent des explications différentes sur l'usage de conduire la fiancée ou les deux futurs de cette manière. On pourrait cependant en donner une tout à fait rationnelle et qui apparaît avec une évidence frappante en faisant la comparaison de cet usage avec celui que l'on trouve chez les Bulgares. Chez ceux-ci, on fait attacher les bouts des deux mouchoirs aux doigts des deux mains de la fiancée, tandis que les autres bouts restent entre les mains des gens, qui de cette manière conduisent la fiancée comme s'ils la traînaient (1). En Grande-Russie, dans le gouvernement d'Arkhanguelsk, avant le départ de la fiancée pour l'église, son père la prend par le mouchoir, l'emmène ainsi vers le fiancé et la lui remet; on procède absolument de la même manière après le diner de noce, quand on remet la jeune épouse à son époux : on attache le bout d'un essuie-mains à son bras et on la présente ainsi au marié (2). Évidemment ce n'est là qu'une simple simulation des actions d'enlèvement et de vente, qui se serait mêlée peut-être à une cérémonie quelconque plus ancienne encore, dans laquelle figurait un mouchoir comme symbole mythologique.

Les danses finies, tous se mettent dans le même ordre de table; on échange les cadeaux et l'on chante; après quoi, ayant définitivement fixé le jour du mariage même et s'étant entendu surtout sur la quantité et la qualité des cadeaux et sur les différents détails du côté économique de la noce, on se sépare. Le fiancé reste toujours couché avec sa future et pour cette fois c'est la mère de la jeune fille, sa future belle-mère, qui prépare elle-même leur lit, comme si elle reconnaissait par là même le droit du fiancé à rester à présent avec sa fille (3).

(A suivre.)

corpo puri come quella limpida onda ». A. DE GUBERNAITS, *St. comp. d. usi nuzziali*, pp. 275-276.

(1) БОІЕВ, *K bratchnomou pravou Bolgar* (Pour le droit nuptial des Bulgares), p. 40.

(2) P. S. ЕФИМЕНКО, *Materialy dla etnografii rousskaho nasselenia Arkhanguelskoï goub.* (Matériaux pour l'ethnographie de population russe du gouv. d'Arkhangel). *Bullet. de la Soc. Imp. des Amateurs des sciences nat., anthropologie et ethnographie*, t. XXX, I. V, fasc. I, pp. 82 et 94.

(3) ТЧОУБИНСKY, *op. cit.*, IV, p. 583.

L'ANNAMITE

SES CARACTÈRES ETHNIQUES

PAR

M. G. PARIS

Origine. — Le peuple annamite n'est pas aborigène, son origine remonte à l'époque légendaire, et ses légendes le font venir du Nord.

La formation alluvionnaire relativement récente du delta du Tonkin et la conquête incessante, tangible, du rivage sur la mer, nous permettent de supposer qu'aux temps préhistoriques la mer couvrait une grande partie de la région véritablement annamite du Tonkin.

L'An-nam actuel, au contraire, par sa constitution géologique et sa situation géographique a plutôt été amoindri qu'augmenté. Tandis que ses cours d'eau, trop minimes et aux lits granitiques ou sablonneux, ne transportaient qu'une quantité négligeable d'alluvions et étaient incapables d'exhausser celles de ses côtes qui étaient basses, l'Océan refoulé du Tonkin les submergeait.

L'An-nam et le Tonkin tels que nous pouvons nous les représenter à cette époque étaient habités par des peuples de race brune dont il reste encore quelques débris dans les montagnes du Tonkin sous le nom de Mans et dans celles de l'An-nam sous ceux de Moïs.

Les migrations annamites vinrent du Nord, par le fleuve Rouge, refoulant devant elles les premiers occupants qui se dispersèrent dans les hautes vallées latérales ou refluerent en An-nam.

La légende annamite la plus reculée daterait de 2879 av. J.-C., on peut donc reporter à cette date les dernières migrations qui, de même que celles des Aryas, durent être la conséquence d'un refroidissement des régions septentrionales dont l'action trop lente put ne pas se faire sentir sur une seule génération, mais qui n'en diminua pas moins progressivement les ressources vitales des peuples qui la subissaient. Il suffit alors à ces peuples de trouver

leurs conditions d'existence insupportables pour émigrer en foule vers des pays plus cléments.

Il n'est pas irrationnel de croire que les Muongs (1), qui n'ont ni les mêmes coutumes, ni le même langage que les Moïs et les Mans, dérivent d'Annamites qui préférèrent dès l'origine les chaînes tonkinoises et leurs vallées aux rives mouvementées, quoique plus fertiles du grand fleuve, et dont les descendants, toujours réfractaires ou indifférents aux changements que les fluctuations politiques apportèrent à diverses reprises dans les usages de leurs frères de la plaine, conservèrent intacts les caractères ethniques des premiers temps.

Les Muongs ne parlent pas non plus la langue annamite d'aujourd'hui, c'est vrai, mais outre que la langue n'est pas un caractère ethnographique immuable et absolu, celle d'Annam s'est complètement transformée à différentes époques sous l'influence chinoise, et l'écriture muong est encore phonétique comme l'était autrefois l'écriture annamite.

Les limites méridionales de l'An-nam ne dépassèrent pas tout d'abord le 18° degré de latitude. Les Malais avaient envahi le pays au sud de cette ligne et, refoulant la partie la plus craintive des aborigènes moïs, avaient formé, par croisement avec le reste, la famille des Tjams.

Ceux-ci peuplèrent exclusivement l'An-nam actuel de Baria jusqu'à Dong-hoï pendant une longue suite de siècles, mais leur instinct belliqueux devint pour eux une cause de rétrogradation indéfinie le jour où ils se heurtèrent à un voisin qui, les surpassant en besoin d'expansion, les fit reculer jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement dispersés.

Ce voisin, chef de la dynastie actuelle des Nguyễn, était venu de Hanoï fonder une colonie annamite dans le Quang-nam ; cette colonie forme aujourd'hui le royaume d'An-nam proprement dit, tandis que l'ancienne contrée de ce nom est devenue le Tonkin.

Si nous ajoutons que la loi défend toute alliance entre Annamites et « Sauvages », nous arriverons à cette conclusion qu'Annamites et Tonkinois ne diffèrent pas au point de vue ethnologique.

Quelle que soit l'hypothèse adoptée, en ce qui concerne l'origine des familles qui peuplent aujourd'hui les monts et les vallées de

(1) Montagnards qui habitent les régions boisées du Tonkin (V. Pl. II).

l'An-nam et du Tonkin, elle n'en reste pas moins soumise à controverse; le peu d'importance des découvertes archéologiques et ethnologiques dans ce qui fut l'empire d'Annam ne permettant pas encore d'affirmer avec autorité un système de peuplement.

Mais puisque c'est du peuple annamite actuel que nous entreprenons l'ethnographie, retenons, pour le moment, qu'il est venu des contrées du Nord il y a environ 4700 ans, qu'il est toujours resté depuis cette époque dans le pays qu'il avait choisi, étendant ou resserrant ses limites au caprice de la guerre, et que, chaque fois que nous trouverons dans ses mœurs des similitudes avec celles d'un autre peuple, ce peuple sera toujours le peuple chinois (1).

Caractères anatomiques. — Les caractères anatomiques peuvent se déduire des mesures recueillies dans les tableaux ci-après. Le premier tableau comporte des déterminations anthropométriques sur dix hommes, deux femmes, trois enfants de chaque sexe, pris au hasard, mais en écartant néanmoins tout individu qui eût pu, par un caractère phénoménal, faire dévier illogiquement la moyenne.

La colonne 10 donne en particulier les mesures du type dont la tête rasée est représentée de face et de profil dans les deux figures ci-jointes.

Nous croyons inutile d'établir de rapprochement entre nos résultats numériques et ceux qu'ont obtenus les observateurs qui ont mesuré avant nous des sujets Annamites ou Tonkinois. MM. Deniker et Laloy, dans l'important mémoire qu'ils ont publié l'an dernier dans l'*Anthropologie*, ont résumé très nettement tout ce que l'on sait des caractères extérieurs de la race annamite et nous renvoyons le lecteur à cette savante monographie (2).

La taille des Annamites est généralement petite, les hommes sont fluets, quelquefois élancés, mais de formes presque toujours disgracieuses; leur peau est sèche, celle des femmes est onctueuse et lisse. Ces dernières sont, pour la plupart, très bien en chair et présentent des contours fermes qu'elles gardent jusqu'à ce qu'une pratique trop constante de la maternité les ait affaiblies.

(1) D'autres peuplades, nombreuses, différentes de mœurs, mais formant des familles pouvant toutes se rattacher au rameau indo-chinois, ont aussi pour habitat les montagnes qui ceignent l'An-nam et le Tonkin, rien ne s'oppose à ce qu'elles soient pour la plupart autochtones, mais leur population a été considérablement métissée par les proscrits des pays limitrophes à toutes les époques.

(2) Cf. J. DENIKER et L. LALOY, *les Races exotiques à l'exposition universelle de 1889*, t. I, pp. 513 524, 1890.

DÉTERMINATIONS ANTHROPOMÉTRIQUES

EXPRIMÉES EN

DÉTAIL DES MESURES.	HOMMES.							
	1	2	3	4	5	6	7	8
Noms	Nho	Ich	Dat	Hai	Sac	Hué	Cai	Tuat
Âges	32 ans.	31 ans.	22 ans.	24 ans.	36 ans.	32 ans.	30 ans.	23 ans.
Largeur du crâne (A.B.)	153	144	152	148	155	145	156	141
Longueur (C.D.)	183	181	190	176	186	180	165	175
Hauteur (K. H. projection de X. V.)	128	107	140	157	144	135	146	111
Circonférence horizontale du crâne (C.D. avec retour D.C.)	527	510	545	537	538	511	532	513
Circonférence transversale de la tête (V U avec retour UV)	595	530	600	615	644	617	635	614
Largeur de la face au niveau du trou auditif	134	123	135	137	141	131	130	132
Largeur de la face d'une pommette à l'autre	130	114	126	123	131	127	125	119
Longueur de la face (I. S.)	70	63	78	77	84	72	79	87
Diamètre frontal minimum (E. F.)	124	120	128	123	135	120	140	116
Hauteur de la tête du menton au vertex (M. V.)	240	237	258	244	246	213	237	240
Indice céphalique	83,60	79,56	80,00	84,09	83,33	80,55	94,54	80,57
Stature	1554	1540	1520	1612	1653	1575	1596	1533
Hauteur du point intersourcilier au-dessus du col	1455	1450	1420	1490	1529	1464	1475	1391
Tronc, de la proéminence située à la naissance du cou, au bas de la colonne vertébrale	550	530	540	560	540	526	536	560
Bras	280	291	291	305	342	312	300	320
Avant-bras	245	249	245	225	253	242	254	244
Main	187	184	178	180	194	166	186	182
De l'entre-jambes au genou	335	377	350	350	354	348	370	363
Du genou à la cheville	360	360	355	360	390	367	370	361
De la cheville au sol	71	70	65	82	85	81	83	84
Du médius à la rotule	145	160	180	170	166	152	186	117
Circonférence du cou	310	289	325	316	335	318	318	302
— aux épaules	910	851	855	920	994	888	890	890
— sous les bras	785	726	780	790	840	750	775	743
— à la taille	630	628	630	652	722	648	680	660
— aux hanches	670	665	680	716	773	722	750	709
— au haut de la cuisse	414	360	434	452	476	456	410	405
Circonférence au genou	315	310	307	313	342	322	325	308
— au mollet	343	302	310	305	322	313	293	300
— au-dessus de la cheville du pied	195	192	198	208	213	200	196	194
Grande envergure, d'un médius à l'autre, les bras tendus	1610	1670	1564	1680	1754	1640	1800	1662
Circonférence au milieu de l'avant-bras	230	192	216	225	225	230	214	207
— au poignet	153	143	147	150	165	144	153	142

PRISES SUR DES INDIGÈNES VIVANTS

MILLIMÈTRES.

			FEMMES.		ENFANTS.						OBSERVATIONS
					MASCULINS.			FÉMININS.			
9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	
Ba 22 ans.	Coc 30 ans.	Moyenne.	ThiHai 21 ans.	ThiBa 30 ans.	Doan 12 ans.	Luc 15 ans.	Tam 12 ans.	Thi Chin 12 ans.	Than 14 ans.	Cho 12 ans.	
154	152	150	145	154	143	150	141	139	140	140	2 ^m =5 diminués par l'épaisseur des cheveux.
189	188	181	173	193	174	177	173	170	176	175	
130	138	134	126	131	140	136	119	125	127	118	
533	521	527	535	570	490	566	495	492	500	484	
605	580	603	591	634	538	507	535	511	597	553	Than, col. 18, est un peu plus grosse que le type moyen.
130	121	131	132	133	118	124	125	119	125	111	
127	120	124	115	133	100	119	107	104	113	97	
84	78	77	78	86	66	79	68	71	65	58	
129	126	126	123	136	106	131	118	120	114	112	
254	238	241	240	252	224	231	230	212	225	220	
81,48	80,85	80,09	83,81	80,00	82,18	84,74	81,50	81,76	80,68	80,00	
1568	1505	1566	1545	1577	1310	1368	1340	1236	1222	1270	
1470	1430	1457	1436	1460	1207	1250	1245	1135	1112	1120	
552	532	543	529	552	430	408	420	432	400	396	
310	265	302	283	290	240	250	263	212	240	232	
243	232	243	231	248	195	210	195	187	188	168	
191	173	182	193	197	158	174	152	151	154	153	
362	338	355	335	310	310	300	320	264	255	230	
381	352	366	355	360	320	315	330	336	303	329	
70	70	76	67	82	60	65	51	60	57	65	
128	126	153	125	132	108	105	112	113	142	128	
347	317	318	311	321	270	304	288	250	290	260	
925	885	891	870	968	738	832	770	692	760	703	
803	776	777	828	831	637	713	657	568	694	601	
636	640	652	650	722	534	640	663	488	620	560	
663	688	704	858	815	582	668	666	550	653	601	
422	390	422	492	471	317	400	385	348	390	342	
318	294	315	368	371	269	302	290	267	288	262	
327	308	312	332	333	230	280	273	260	258	237	
210	186	199	213	221	172	188	191	172	185	166	
1742	1557	1668	1602	1640	1356	1410	1394	1254	1261	1226	
240	216	220	257	214	160	194	180	168	196	165	
158	148	150	191	155	126	153	123	128	138	120	

C'est une des caractéristiques de la race annamite que le contraste entre les formes aventureuses et potelées de la femme et le galbe étique de l'homme.

La couleur de la peau varie du blafard au bronzé, avec des diversités de nuances qui tiennent autant au genre de vie que mènent les individus qu'à l'atavisme, la coloration du pigment différant bien moins que la transparence de la peau. Ainsi les parties du corps qui ne sont pas exposées au soleil présentent des diffé-

rences très sensibles avec les autres; les fesses d'une paysanne, par exemple, sont d'une apparence jaune clair, tandis que ses mollets et ses épaules tirent sur la terre de Sienne brûlée.

Tout Annamite exhale une odeur repoussante, qui est due en grande partie au manque de propreté, mais il y a quand même une portion *sui generis* que les animaux distinguent merveilleusement de celle des Européens. Le buffle et le tigre manifestent leur aversion pour nous avant de nous voir, le

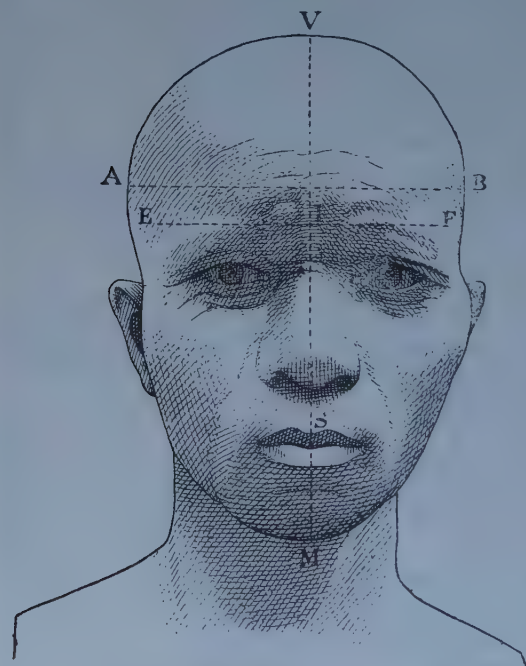


FIG. 1. — Coc, annamite de 30 ans, vu de face, d'après une photographie de l'autour.

premier, en nous haléant avec une mimique agressive, le second, en fuyant. L'Annamite, au contraire, inspire confiance au buffle, mais devient la proie du tigre chaque fois qu'il le rencontre.

Les indigènes à qui j'ai très souvent réitéré cette question : Pourquoi le tigre fuit-il le Français? m'ont toujours invariablement répondu : L'odeur du Français est très forte. Il se pourrait que l'Annamite, qui se nourrit essentiellement de riz, exhalât une odeur rappelant au tigre celle des herbivores dont il est friand, tandis que l'Européen, carnivore, inspirerait aux fauves, une surprise et une méfiance qui pourraient aller jusqu'à la crainte.

L'iris est marron foncé avec une bordure ayant environ un millimètre d'une teinte bleue très sombre.

La couleur des cheveux est noire. J'ai vu cependant un Annamite avec des cheveux roux ; sa peau était couverte de taches de rousseur, semblables à celles des Européens chez qui se présente ce caractère, mais elles étaient plus étendues et le fond de la peau était aussi plus blanc que chez les autres indigènes.

Les cheveux sont grossiers, lustrés, rêches de la base à la moitié de leur grandeur, plus soyeux et effilés à leur extrémité. Ils sont plantés obliquement, tombent naturellement tout autour de la tête et s'arrêtent sur le front suivant une ligne droite allant d'une tempe à l'autre. Ils sont peu abondants, croissent avec rapidité et atteignent parfois chez l'homme (1) et très souvent chez la femme une longueur égale à la stature. Les autres parties du corps sont peu velues ; le système pileux ne commence à se manifester aux parties sexuelles et sous les bras que vers l'âge de dix-huit ans, et il reste toujours médiocre.

Le visage tend au prognathisme ; il présente dans son ensemble la forme d'un œuf, le gros bout tourné vers le front. La face est aplatie, les pommettes des joues sont presque aussi saillantes que le nez, fort épaté. Les enfants ont généralement les contours arrondis, assez harmonieux, mais les lignes anguleuses s'accroissent avec la croissance, et le visage de l'homme n'offre plus guère que des contours heurtés.

Le front est bas, resserré, les renflements sont peu développés. Les sourcils, légèrement arqués, peu marqués et peu fournis, ne croissent pas sur la racine du nez.

(1) On les a coupés à l'homme dans son enfance.

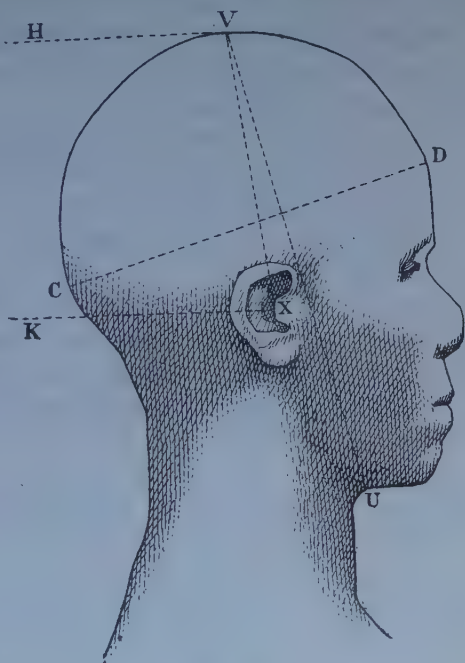


FIG. 2. — Coc, annamite de 30 ans, vu de profil, d'après une photographie de l'auteur.

Les yeux sont écartés, obliques et formés en amande.

Les cils supérieurs sont noirs, médiocrement fournis; les cils inférieurs n'existent pas, la paupière inférieure étant bridée, le bord replié au dedans de l'œil. On rencontre aussi des individus dont la paupière supérieure est également bridée.

Les pommettes des joues sont saillantes, mais ce caractère n'est pas poussé à l'exagération.

Le nez est large et écrasé, légèrement retroussé, peu échancré à sa racine; les narines sont horizontales, elliptiques, divergentes latéralement par suite de l'écrasement du nez.

La bouche est grandement fendue, les lèvres épaisses et saillantes, peu colorées.

Les dents sont verticales, régulières et larges, blanches chez les individus qui ne chiquent pas encore le bétel.

Le menton est court et arrondi.

Les oreilles sont d'une longueur moyenne, larges et détachées de la tête.

Le cou est mince et allongé, les épaules horizontales et grêles. Chez les individus de basse condition, l'habitude de porter des fardeaux suspendus aux deux extrémités d'une latte de bambous reposant sur l'épaule comprime cette dernière qui devient concave et calleuse.

La poitrine est étroite et plate chez l'homme, les bras minces et flasques, les mains étroites et allongées, de même les doigts minces et effilés.

La taille est petite chez l'homme, lourde chez la femme, un peu cambrée chez les deux, avec des hanches en saillie.

L'abdomen atteint des proportions démesurées chez un certain nombre d'enfants, mais ce caractère tient uniquement à l'alimentation qui consiste en un empatement de riz, et s'efface dès l'âge de cinq à six ans. Les cas d'obésité sont extrêmement rares, quoique les Annamites soient végétariens, et 50 p. 100 des individus vivent dans un état de maigreur plus ou moins prononcé.

Les organes génitaux sont généralement petits.

Les régions fessières sont chez les deux sexes proéminentes, parfois extraordinairement développées et sont lancées de côté à chaque pas de l'individu. Ce développement n'est pas dû à la stéatopygie, les chairs des fesses étant dures et ne vibrant pas.

Les jambes sont grêles et droites, l'extrémité du fémur fait saillie en dedans du genou.

Les mollets sont flasques et peu volumineux. Le pied cambré,

toujours libre, est grand et large, le talon ne fait que peu ou point saillie en arrière, l'attache est fine. Les doigts sont écartés sans exagération, leurs extrémités insensiblement recourbées comme pour s'agripper au sol.

On rencontre, clairsemés au Tonkin, quelques Annamites dont les pieds appelés *cho'n xoac* ont leurs doigts ployés latéralement en dedans comme autant de crochets.

Plusieurs personnes s'occupant ici d'ethnographie, M. Dumoutier entre autres (1), ont cru retrouver chez ces *cho'n xoac* des vestiges des Giao-Chi mentionnés par les Annales chinoises. Je ne crois pas que cette difformité puisse avoir un caractère déterminatif de race, tout au plus pourrait-on la considérer comme un cas pathologique plus ou moins héréditaire.

Les *cho'n xoac* sont d'ailleurs très rares, quelquefois on en trouvera deux dans le même village, et autre part, des cantons entiers en seront dépourvus. Un vieillard des environs de Dap-cau a bien voulu me laisser photographier ses pieds dont le caractère qui nous occupe est bien déterminé; M. Dumoutier en a d'ailleurs fourni déjà quelques exemples.

Aucun des parents ascendants ni descendants de ce vieillard ne possède des pieds semblables; une femme du même village se trouve dans le même cas.

D'ailleurs cette dénomination de Giao-tchi (hommes aux pieds fourchus) se rapporterait plutôt à la généralité des types annamites dont l'orteil est écarté des autres doigts; ce qui n'est pas aussi commun qu'on le croit. Il suffit d'examiner attentivement tous les Annamites qu'on rencontre, pour reconnaître qu'un tiers environ a les pieds fourchus, qu'un autre tiers a les pieds écrasés comme tous les peuples qui vont pieds nus, mais sans écartement de l'orteil, et enfin, que les autres présentent une fourche formée à la longue par l'habitude de porter des sandales maintenues au pied par une lanière passant entre le gros orteil et le doigt suivant, et dans la conformation de laquelle il est impossible de distinguer ce qu'il y a d'originel.

Caractères physiologiques. — La circulation du sang examinée sur 6 individus a donné, le 20 mai 1890, par une température de 29 degrés centigrades à l'ombre, les résultats suivants :

Pulsations : 81 - 72 - 81 - 97 - 105; température du corps : 35, 35, 34 1/2, 35, 34, 34.

(1) Cf. G. DUMOUTIER, *Notes ethnologiques et historiques sur les Giao-Chi (l'Anthropologie, t. I, pp. 651-655, 1890).*

Sur moi-même : pulsations, 85 ; température, 33,5.

Le riz, qui est la base de la nourriture, jouissant de propriétés astringentes, contribue à entretenir chez les indigènes une digestion régulière qui se manifeste par des selles toujours solides. Je n'ai jamais vu d'indigestion chez les Annamites, et les cas de diarrhée sont très rares, malgré leur indifférence pour les fraîcheurs nocturnes (1).

Leur force musculaire, généralement médiocre, est suppléée dans l'exercice de la vie par la ténacité et une sorte d'insensibilité des parties du corps habituées au joug. Ils portent toutes sortes de fardeaux suspendus à une latte ou à un scion de bambou qui pose sur leur épaule, et parcourent, chargés à l'excès, des distances devant lesquelles reculeraient nos débardeurs.

La vigueur à la course est aussi à signaler, surtout chez les trams qui conserveront, s'il est nécessaire, le pas gymnastique pendant plusieurs heures. Il en est de même pour toutes sortes de travaux qui n'exigent que des mouvements uniformément répétés : conduite à la rame d'une embarcation, irrigation d'une rizière au moyen d'un récipient, décortiquage du riz, etc. J'ai essayé de ces manœuvres et me suis harassé en moins d'un quart d'heure. Des coolies décharnés, mangeant deux bols de riz dans leur journée, suivent en portant des fardeaux les colonnes ou les voyageurs isolés pendant une journée entière, ne demandant qu'une heure de repos pour fumer et boire du thé.

Il est bon d'insister sur cette résistance à la fatigue qu'on rencontre chez les Annamites, parce qu'un premier examen de leur apparence physique pourrait faire douter des services qu'ils sont aptes à nous rendre en toutes circonstances.

La sensibilité générale mérite aussi d'être étudiée. Ils supportent avec stoïcité les douleurs physiques et morales. La peine du rotin (2), les tortures de la question, l'approche de la mort les laissent indifférents, du moins en apparence. Est-ce pour ce cas la sensibilité morale ou physique qui est anesthésiée ? Je ne saurais le dire. La plupart des Annamites souffrent d'un membre cassé, d'une castration, sans qu'aucune plainte, aucune manifestation extérieure viennent nous le révéler, et pourtant nous sommes tous persuadés qu'ils doivent éprouver de la douleur.

A cette insensibilité vient quelquefois s'ajouter une énergie

(1) Ils sont cependant sujets au choléra, seulement ce n'est plus là un phénomène physiologique ordinaire, mais une maladie épidémique accidentelle.

(2) Baguette.

farouche, telle qu'on la rencontra, par exemple, chez ce pirate capturé dans la nuit du 25 au 26 mars 1890 à Ké-duong, province de Bac-ninh, qui cracha sa langue sur ceux qui l'interrogeaient plutôt que de leur répondre. Il fut assommé à coups de truong (1) sans avoir proféré une plainte. Un autre pirate, exécuté à Nam-dinh quelque temps après, ne cessa d'insulter les Français jusqu'à sa mort.

La plupart causent avec les exécuteurs qui leur font la toilette sans qu'aucune expression du visage ou de la voix vienne trahir leurs angoisses. Mais ce mépris de la mort au moment inéluctable est fait de fatalisme ; tant qu'ils peuvent éviter un mauvais traitement, ils le font avec lâcheté, et ils ne livrent jamais combat, s'ils ne se sont pas au préalable assuré le salut par une fuite possible.

Ils manquent aussi d'énergie devant le froid et s'accroupissent en grelottant dès les premiers symptômes de *crachin* ; on voit des ouvriers de nos chantiers se déclarant incapables de travailler quand le thermomètre descend au-dessous de 9°. Il est juste d'ajouter qu'ils sont toujours sommairement vêtus.

J'ai remarqué aussi que l'Annamite ne peut, comme nous, supporter la soif qu'il étanchera au besoin avec des eaux de rizières, de flaques, voire même de marécages.

Sa voix est sans ampleur, un peu nasillarde, traînante, avec des inflexions nécessitées par le génie de la langue parlée.

Les odeurs volatiles, éthérées, agissent fortement sur son système nerveux ; une simple friction d'alcool de menthe ou de badiane sur les tempes suffit souvent à le guérir d'une migraine.

Son goût est aussi différent du nôtre, mais cela tient plutôt au genre de nourriture habituelle qu'à un caractère de race. Les aliments empyreumatiques et les fruits térébenthineux sont ceux qu'il préfère ; il se réglera, par exemple, d'œufs couvés et de poissons pourris ainsi que de mangues et de corossols verts.

La puberté de l'homme se manifeste de seize à dix-sept ans et celle de la femme de quatorze à quinze ans (2). On se trompe communément sur ce dernier point parce que la jeune fille conserve des formes enfantines au delà de cet âge et qu'on la croit plus jeune qu'elle ne l'est réellement.

La fécondité, particulièrement remarquable, tient plutôt à l'indolence de ce peuple qui semble ignorer, et dans tous les cas ne

(1) Bâton.

(2) Sur 980 observations, le Dr Mondière a trouvé 16 ans et 4 mois comme moyenne de nubilité.

pratique pas, les supercheries si communes en Europe pour limiter le nombre des enfants d'une famille. Ceux-ci sont innombrables dans la moindre bourgade indigène, et les plus misérables apportent, comme les plus riches, incessamment leur contingent.

On peut fixer à cinq enfants la moyenne par ménage de sept à huit ans d'existence. Les familles de dix enfants sont nombreuses, en négligeant même la progéniture des femmes de second rang et des concubines.

Il y a cependant des femmes stériles, mais la proportion ne dépasse pas 10 p. 100.

La ménopause n'atteint pas dans beaucoup de cas la femme avant quarante-cinq ans et l'homme avant soixante-cinq. Pour la femme, l'âge de quarante-cinq ans est considéré comme une limite, étant donné l'épuisement des facultés procréatrices par leur abus depuis l'âge de vingt ans où elle se marie ordinairement.

Deux phénomènes qui appartiennent aussi à la physiologie sont la conservation des dents (1) et celle des cheveux, qui est générale jusqu'à cinquante ans.

On ne voit pas de chauves précoces, pas d'édentés non plus que de myopes ni de presbytes. Quelques aveugles cependant mendient sur les voies publiques. — Les cheveux commencent à tomber et à blanchir vers quarante-cinq ans, mais ne font jamais entièrement défaut.

Il nous reste à parler de la longévité qui serait assurément d'une moyenne supérieure à celle de France, sans une foule de causes destructives anormales qui moissonnent l'indigène avant l'âge : épidémies, insurrection ou brigandage constant, par suite, répression proportionnelle, délaissement de l'agriculture, et enfin, comme dernières conséquences, dépeuplement par la famine ou une alimentation défectueuse et insuffisante.

Néanmoins, sur 100 hommes d'une agglomération sédentaire quelconque, on peut compter 1 centenaire, 2 octogénaires, 3 septuagénaires, 4 sexagénaires, 10 quinquagénaires, 15 quadragénaires et 65 au-dessous de quarante ans.

(1) « La dentition est tardive, les incisives inférieures se montrent vers le 7^e mois, « les incisives supérieures vers le 9^e, c'est souvent après un an que les incisives sont « complètes. Les vingt dents sont placées vers le milieu de la 3^e année et ce n'est « guère qu'à 11, 12 et même 13 ans qu'elles sont remplacées par la deuxième dentition. « Les dents de sagesse poussent assez tard, et manquent même souvent. La dentition « s'accomplit mal et les médecins annamites sont souvent obligés d'arracher plusieurs « dents, surtout chez les filles, pour faciliter la croissance des secondes dents. » (BOURNAIS et PAULUS.)

Caractères physiologiques. — Nous trouvons parmi les caractères physiologiques une foule d'expressions différentes des nôtres.

Toutes les occupations qui nécessitent l'emploi d'un instrument se font à rebours. L'aiguille à coudre, les ciseaux, le marteau, le couteau, jusqu'au livre, se manœuvrent en sens opposé à celui qui nous est familier, et ce n'est pas une des moindres surprises du nouveau débarqué que de voir le cuisinier peler ses légumes et ses fruits en éloignant du corps son couteau avec l'index au lieu de l'en rapprocher, et l'élève lire sa leçon par la droite du livre et de haut en bas.

Il n'y a aucune exagération à dire que les huit dixièmes des artisans travaillent au rebours de leurs similaires européens.

Les signaux d'appels sont aussi différents des nôtres ; ils se font en étendant le bras, la main redressée, puis en la rabaisant les doigts serrés, par un mouvement brusque du poignet. Nos appels de l'index en rapprochant l'avant-bras du corps ne sont généralement pas compris.

Il faut également noter le rire qui n'exprime souvent qu'une curiosité satisfaite, sans aucune pensée sardonique (1).

L'Annamite, comme le Chinois, est très dissimulateur ; son visage ne trahit jamais sa pensée et il peut soutenir une discussion ou supporter un interrogatoire d'une durée indéfinie et recevoir les humiliations, les ironies, les emportements, sans se démasquer et sans répondre autre chose que ce qu'il veut. S'agit-il de lui demander un service, de lui donner un ordre, il accepte et cherche ensuite les moyens de se dégager.

Il faut peut-être chercher dans cette ataxie sentimentale la cause du maintien jusqu'à nos jours de la question judiciaire, car aucun accusé ne pourrait être amené par la casuistique à avouer son crime.

De ce caractère de placidité imprimée au visage, de cette inertie faciale renforcée par la couleur de la peau qui ne permet ni de pâlir ni de rougir, l'Annamite passe à une mimique désordonnée, factice d'ailleurs, quand la coutume exige une manifestation de

(1) « J'écartai tout doucement mes curieux de la cravache pour me remettre en selle, « un éclat de rire général et naïf accueillit mon départ. Avec mon costume si différent du leur, ma pauvreté d'expressions dans leur langue, j'en pouvais me soustraire « à leurs étonnements. J'avouerais cependant que ce rire plein, sans retenue, espèce « d'esclaffement gouailleur, me piqua fortement à mes débuts. Il me fallut les assurances répétées de bon nombre de notabilités indigènes pour me convaincre que « l'Annamite riait ainsi, non seulement pour manifester le contentement de sa curiosité satisfaite, mais souvent aussi pour souligner une simple remarque. » (C. PARIS, *Voyage d'exploration de Hué en Cochinchine.*)

sentiments. La colère se traduit par des injures interminables aux ancêtres de l'adversaire, par des vêtements déchirés, des cheveux épars et arrachés, des coups de paume sur la cuisse. Les femmes ont le monopole de ce genre de disputes; les hommes arrivés au paroxysme s'empoigneront les cheveux et se frapperont mutuellement à coups de poing sur la figure.

Le chagrin à la mort d'un parent fait aussi explosion sur la voie publique par des plaintes entrecoupées de sanglots.

Les mouvements de tête, qui nous sont si familiers pour affirmer ou nier, ne sont pas d'usage en An-nam (1). Il nous semble souvent que cette négation de la voix seule est restrictive, aussi la faisons-nous bien des fois répéter.

On remarque aussi dans la gesticulation le mouvement oscillatoire des bras en marchant, ce mouvement est d'autant plus prononcé que l'individu est plus pénétré de son importance.

Les pas sont petits, la jambe peu ployée, le corps raide.

Si l'Annamite monte à cheval, il tient l'arc de l'étrier entre l'orteil et le doigt suivant, les jambes à demi recroquevillées.

Dans sa maison, aux réunions, partout où il doit stationner, sa pose favorite est à croupetons, et si on lui offre une chaise, il ne tarde pas à y placer au moins un pied, le talon frisant la fesse.

Particularités pathologiques. — La lèpre, la syphilis et les affections cutanées sont très répandues (2) chez les Annamites. Cela provient évidemment de l'état obscur et empirique dans lequel se trouve la médecine, et des habitudes invétérées de malpropreté de tous les individus. Les précautions sanitaires sont totalement inconnues, les cases sont environnées de mares nauséabondes dans lesquelles on se baigne, on pêche, on lave le linge et la vaisselle; les détritits sont poussés négligemment à côté des habitations et pourrissent concurremment avec les cadavres des animaux crevés. Les individus même sont inhumés à fleur de terre et l'on n'a pu arriver jusqu'ici à faire creuser des fosses plus profondes. Ils couchent, en outre, tout habillés et ne quittent leurs vêtements, réceptacles de vermine, que pour les tremper dans l'eau et les frapper sur une pierre, mais comme ils les revêtent de nouveau avec d'autres non lavés, ils se recontaminent aussitôt. Ajoutons à cela l'habitude de ne jamais couper leurs cheveux à partir de l'adolescence,

(1) Il est question ici de tout l'An-nam ethnographique.

(2) Impetigo, eczéma, ecthyma rapportés à la scrofule et à l'herpétisme par le Dr Vantalon.

et celle de les démêler avec des peignes aux dents très écartées comme pour en ménager les parasites.

Ils n'ont en aucune chose la moindre notion de propreté. Les linges qu'ils emploient comme mouchoirs sont toujours d'une saleté repoussante et servent indéfiniment à une foule d'usages opposés, pour le nez, la pipe, les yeux, les oreilles, la bouche, la sueur, les taches de graisse, de vin, d'expectoration.

Il faut excepter cependant leurs pieds qu'ils frottent l'un contre l'autre dans l'eau à chaque mare ou flaque qu'ils rencontrent, et les bains qu'ils prennent pendant la saison chaude, mais uniquement pour se rafraîchir la peau; ils reprennent d'ailleurs en sortant leurs habits verminés.

Quoique les affections cutanées présentent un caractère endémique, il est presque certain qu'elles disparaîtraient sensiblement si l'on pouvait amener les Annamites à observer strictement les règles de l'hygiène et de la propreté élémentaires.

La lèpre est plus particulièrement héréditaire. Les lépreux sont depuis longtemps relégués dans certains villages que l'autorité indigène leur concède, ils se marient et procréent entre eux. L'administration les secourt quand ils ne peuvent se nourrir.

Quant à la syphilis, qui n'est pas réglementée, elle est très répandue dans la population, on la trouve à l'état latent dans certains villages, et bien des jeunes filles soutiennent qu'elles ne sont pas malades alors même qu'elles ont été reconnues atteintes du mal par un docteur (1). On pourrait toujours enrayer cette affection et l'empêcher de s'étendre en punissant très rigoureusement les individus qui la propagent et en séquestrant ceux qui en ont des manifestations pouvant se communiquer par le contact.

Aptitudes, qualités, défauts. — Quelques défauts sont tellement généralisés chez les Annamites qu'on peut les considérer comme des caractéristiques de la race.

Ils possèdent tous le germe du vol, ce mot étant pris dans un sens absolu, et ce germe éclôt à la première occasion. Le caï ou chef d'équipe prélève son grain de riz sur la ration des travailleurs, le chef de canton, le préfet, le gouverneur, perçoivent successivement leur impôt en même temps que celui du roi, et le dernier de ces fonctionnaires s'enrichit au bout de quelques années en administrant la province la plus misérable. L'homme du peuple dérobe ce qu'il peut,

(1) Les médecins annamites ne reconnaissent et ne soignent que l'accident primaire

et le chef de bande pille à main armée tout ce qu'il trouve. Nous nous étendrons plus longuement sur le vol en tant que vice social.

Un autre défaut commun à tous et qui suit la même orientation que le vol, c'est le mensonge qui est considéré comme un moyen dont peut disposer tout homme adroit; aussi ne peut-on ajouter qu'une foi relative à tout ce que dit un Annamite, quelle que soit sa sincérité apparente.

L'attachement irraisonnable au foyer est aussi un défaut de race. L'Annamite a toutes les peines du monde à émigrer d'une province à l'autre, et sa répulsion devient de l'horreur quand on lui demande d'aborder les régions montagneuses qui ceignent le delta.

Il est encore vaniteux ou servile, suivant qu'il est maître ou valet, joueur, prodigue, insouciant, n'économise rien, quel que soit son gain, et c'est pour cette raison que, malgré les bonnes récoltes précédentes, il meurt de faim quand survient une disette.

De sa fidélité au sol, il s'ensuit qu'il possède à le cultiver une aptitude remarquable que nous pourrions utiliser, j'en ai la conviction inébranlable, pour la mise en valeur et la prospérité à brève échéance de grandes plantations.

L'Annamite possède aussi beaucoup d'aptitude à l'imitation superficielle de tout ce qui lui tombe sous les sens; c'est, doués de cette qualité, que se forment nos tailleurs, nos cuisiniers et les artistes indigènes. Donnez une bague, un chapelet, une cuiller à un bijoutier, et du métal précieux pour en faire de semblables, il n'hésitera pas; mais si vous manquez de surveillance, les objets qu'il vous livrera seront à un titre dérisoire par suite d'un alliage clandestin.

On ne peut refuser à l'Annamite une intelligence native qui sommeille parce qu'elle n'est pas exercée, ou s'émousse sur la concentration des caractères d'écriture et l'étude des sophismes d'anciens philosophes chinois : la façon dont il se tire en général de tout mauvais pas dénote qu'il est intelligent et que c'est le résultat seul de son éducation qui le rend inapte aux conceptions géniales.

Enfin l'Annamite manque de générosité, de reconnaissance et de pitié; il est froidement cruel pour les animaux et pour ses ennemis, et l'indolence qui plane sur tous les actes de sa vie aggrave ou atténue la conséquence de ces défauts au caprice du hasard.

Je cherche pour être impartial à découvrir quelques qualités de race, je ne trouve que son dévouement à la famille, particulièrement aux ascendants paternels, et son respect de la vieillesse, fortement entretenus par la religion et les lois.

VARIÉTÉS

Le Codex Poinsett (1).

L'honorable Joël R. Poinsett, ministre des États-Unis près la république de Mexico, rentrait de sa mission vers 1826, rapportant avec lui une collection de plus de deux mille objets d'antiquités mexicaines. Il offrit cette importante collection à l'*American philosophical Society*, qui en est restée propriétaire jusqu'aujourd'hui, mais qui, ne possédant pas un local convenable et craignant pour la sûreté de choses si rares et si précieuses, les déposa en 1877 dans la galerie de l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie.

Je préparais en 1881 pour le Congrès des Américanistes un travail résumant l'état des collections archéologiques conservées aux États-Unis (2); parmi les réponses que je reçus au questionnaire que j'avais envoyé un peu partout, il s'en trouvait une du *curator* de l'Académie, donnant certains détails sur la collection Poinsett et signalant notamment l'existence de plusieurs manuscrits. J'étais alors *curator* moi-même de l'*American philosophical Society*, et je pris rapidement les mesures nécessaires pour avoir en main ces manuscrits. Je les examinai avec beaucoup de soin et je trouvai que plusieurs étaient écrits sur du vieux papier de Maguey, d'une antiquité indubitable, et présentaient tous les caractères d'une absolue authenticité. Après un nouvel et studieux examen, j'en arrivai à conclure que l'un des manuscrits est une portion du rôle des tributs payés par les cités mexicaines à Montezuma. Deux pages du manuscrit renferment cette énumération; les quatre autres feuilles de format in-folio semblent appartenir à un calendrier. Sur les feuilles se référant au rôle des tributs on trouve maintes figures familières et des hiéroglyphes mexicains bien connus; les inscriptions elles-mêmes étant en caractères aztèques et les traductions qui les accompagnent étant en espagnol.

(1) J'ai traduit cette courte notice d'une lettre que M. Henry Phillips, de Philadelphie, a bien voulu m'adresser tout récemment. (E. H.)

(2) H. PHILLIPS. *A brief Account of the more important public Collections of American Archaeology in the United States*, Philadelphia, 1883, br. in 8.

J'ai pu décider la Société à faire imprimer en couleur un fac-similé de l'original, qui ne pourra être mis en distribution que dans un an ou deux. Ce sera une addition importante aux rares manuscrits mexicains actuellement connus. Nous avons attribué à notre trouvaille le nom de *Codex Poinsett*, en l'honneur du généreux donateur qui en a enrichi la Société.

H. PHILLIPS.

Note sur un passage de Strabon.

« Strabon (ap. Gailhabaud, *l. cit.*) raconte que, voyageant en Égypte, il voyait son chemin couvert de temples consacrés à Mercure et composés de deux pierres brutes qui en supportaient une troisième. »

Cette citation, extraite de l'excellent *Rapport adressé à M. le Ministre de l'intérieur par M. Schuermans sur la question de l'origine des dolmens* (Bruxelles, 1868, p. 14, note 1), est entachée d'une grave erreur dont ni M. Schuermans ni Gailhabaud ne sont responsables, parce qu'elle a été commise longtemps avant eux. Mais comme elle a passé depuis dans des articles d'encyclopédies et d'autres ouvrages, il est bon d'en débarrasser une fois pour toutes la science et les savants.

Cambry (*Monuments celtiques*, Paris, 1805, p. 195) cite en entier le passage de Strabon, dont il donne une traduction pleine de contre-sens, et il ajoute : « Il n'est pas possible de décrire avec plus de précision nos *dolmins*, formés ici d'un beau basalte. »

Le fait de l'existence de dolmens en Égypte serait très important s'il était prouvé; mais il n'y a rien de pareil dans le géographe grec. Je donne ici une traduction littérale du passage en question (1) :

« Nous allâmes de Syène à Philé en char, à travers une plaine très unie, pendant cent stades environ. Sur toute la route, à droite et à gauche, on pouvait voir en maints endroits, semblable aux [amas de pierres nommés] *hermées*, une masse rocheuse escarpée, arrondie, très lisse, presque sphérique, de cette pierre noire et dure dont on fait les mortiers; chaque rocher était posé sur un rocher plus petit et en supportait un troisième; en certains points, cepen-

(1) STRABON, liv. XVII, 50, p. 818 C; t. III, p. 4141 de l'édition Teubner-Meineke; t. III, p. 454 de la traduction Tardieu, un peu trop libre en cet endroit.

dant, les rochers étaient isolés. Le plus grand [de ceux que j'ai vus] n'avait pas moins de 12 pieds de diamètre, tous avaient plus de 6 pieds. »

Il s'agit évidemment ici de ces colonnades basaltiques bien connues des géologues et qui n'ont, avec les mégalithes, qu'un seul caractère commun : celui d'avoir été désignées parfois, dans le langage populaire, sous des noms analogues, tels que *palais* (ou *palets*) *des géants*.

Un autre passage de Strabon (III, 4; trad. Tardieu, t. I, p. 233), où l'on a voulu voir la mention de dolmens situés au cap Saint-Vincent en Espagne (1), a déjà été récusé par M. Cartailhac (*Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, p. 161), mais on aurait tort de lui refuser toute importance pour les études préhistoriques, car il s'agit bien là de *pierres tournantes* ou *branlantes* sur lesquelles on faisait des libations. Bien qu'il soit très douteux que ces pierres aient jamais été superposées de main d'homme (2), le texte de Strabon n'en atteste pas moins la haute antiquité des pratiques religieuses qui s'y rattachent.

SALOMON REINACH.

(1) Cf. *Association française pour l'avancement des sciences*, 1872, p. 726.

(2) Voir TAILLEFER, *Antiquités de Vésone*, t. I, p. 37, 176.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LASNE (Henri). **Sur les climats dans les temps géologiques et sur la période glaciaire** (Extrait de l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, 1890).

M. Lasne est à la fois un habile ingénieur et un excellent géologue. Les divers mémoires qu'il a publiés traitent des questions les plus variées et portent toujours la marque d'une originalité de bon aloi. Dans le présent travail, M. Lasne attaque d'abord la théorie de Blandet. Les lecteurs de la Revue savent que Blandet, s'appuyant sur la condensation progressive du soleil, croyait trouver dans le diamètre apparent plus grand de cet astre la cause de l'atténuation des différences climatiques dans les temps reculés.

M. Lasne déclare qu'il est bien loin de repousser l'idée de la condensation progressive du soleil ; mais il croit qu'il faut renoncer à l'appliquer au sujet actuel, quelque séduisante que paraisse d'abord l'explication qui en découle. L'illusion provient, à son avis, de ce qu'on n'a pas analysé d'assez près l'éclairement produit aux diverses latitudes par le soleil du docteur Blandet. L'auteur reprend donc cette analyse en s'aidant du calcul intégral. Je dois me contenter naturellement d'en donner les résultats. Ces résultats ont été obtenus en partant de l'hypothèse d'un soleil de $23^{\circ}28'$ de rayon apparent ; c'est la dilatation solaire admise par Blandet pour l'époque de première consolidation de la croûte terrestre. On fait ainsi une belle part à l'hypothèse, puisque, d'après Blandet lui-même, le rayon apparent du soleil n'était que de $2^{\circ}56'$ aux débuts des temps quaternaires.

Avec un soleil dilaté de $23^{\circ}28'$, l'action ne diffère pas notablement de celle du soleil actuel jusque vers la latitude de 60° ; au pôle même, on aurait à peu près le régime de notre 75° parallèle et au cercle polaire, le régime de notre 60° parallèle.

« L'hypothèse du soleil dilaté, dit M. Lasne, est donc insuffisante pour expliquer l'égalité ou même l'atténuation notable des climats dans les anciennes périodes géologiques, et cela en envisageant l'hypothèse la plus large, celle d'un soleil de $23^{\circ}28'$ de rayon apparent. Si nous rédui-

sions ce soleil hypothétique à 3° ou 5° de rayon, limites assignées à l'âge tertiaire, nous aurions de la peine à distinguer par des nombres ou des courbes son action de celle du soleil actuel. »

M. Lasne s'attache ensuite à démontrer que non seulement l'agrandissement du rayon solaire n'a pu être la seule cause de l'uniformité des climats aux anciens âges, mais qu'il n'a pu en être une cause, même secondaire; l'hypothèse du soleil dilaté nécessite une disproportion trop considérable entre l'évolution solaire et l'évolution terrestre. C'est ce que paraît démontrer un nouveau calcul suivi de considérations quelque peu hypothétiques sur les propriétés de la matière à ses divers états. On arriverait, en raisonnant dans l'hypothèse Blandet et en partant de ses données numériques mêmes, à des résultats inacceptables. Si l'on représente par 1000 le temps écoulé depuis l'origine de la terre jusqu'à aujourd'hui, l'âge de la première consolidation de la croûte terrestre serait représenté par 14,69 et le début des temps quaternaires par 90,95, tandis qu'il se serait écoulé 909,05 depuis les temps quaternaires jusqu'à présent. Personne n'admettra, dit avec raison M. Lasne, que l'ensemble des périodes primaire, secondaire et tertiaire, pendant lesquelles se sont déposés des sédiments d'une puissance considérable et qui ont vu les êtres vivants subir tant de transformations, ait duré 11 fois et demie moins que la somme des époques quaternaire et actuelle pendant lesquelles la surface terrestre s'est à peine modifiée et dont la flore et la faune se sont conservées sans grands changements.

L'auteur pense qu'en raison de la faible masse de cette planète la phase stellaire de la terre a dû être relativement de courte durée; quand les périodes géologiques ont commencé sur les planètes, le soleil, déjà en possession de sa photosphère, était dans un état très voisin de l'état actuel.

Vient ensuite l'exposé de la propre théorie de M. Lasne, pour qui tout s'explique par le rôle protecteur et régulateur de l'atmosphère : protecteur, puisque l'air a un pouvoir diathermane très faible pour la chaleur obscure, surtout quand il est chargé de vapeur d'eau ; régulateur, par suite des mouvements de l'air qui tendent à équilibrer les températures. Or, ces effets de protection et d'équilibration ont été d'autant plus complets pendant les temps géologiques que l'atmosphère était plus dense et plus chargée de vapeur d'eau. M. Lasne soumet cette idée à une analyse minutieuse en partant des premiers âges de la terre. Notre planète aurait eu pendant longtemps une atmosphère épaisse, saturée de vapeur d'eau qui aurait, en quelque sorte, servi d'isolant pour sa surface, en la protégeant contre le rayonnement direct. « C'est au-dessus de cette enveloppe que se passaient les phénomènes de circulation qui ont lieu maintenant à partir même du sol ; c'est la surface supérieure de ce nuage qui éprouvait le réchauffement équatorial et le refroidissement polaire. »

Le refroidissement de la terre se continue lentement ; l'épaisseur de

la partie solide augmente, ce qui diminue le flux de chaleur qui traverse cette croûte terrestre.

De leur côté, le poids de l'atmosphère et le volume des mers diminuent également par hydratation des roches et fixation du carbone sous forme de charbon ou de calcaire. De là une nouvelle cause de refroidissement de la surface. Le rôle protecteur de l'enveloppe nuageuse devient moins efficace. L'équateur et le pôle commencent à subir une différenciation climatérique qui s'accroîtra de plus en plus. Nous sommes à l'époque tertiaire. Jusqu'ici les explications de M. Lasne, déjà fournies, mais d'une manière moins complète, par d'autres savants, sont très satisfaisantes. Arrive l'époque quaternaire. Un cataclysme est imminent, nous dit l'auteur. Une déchirure s'ouvre au pôle dans le voile nuageux; la surface peut rayonner librement vers les espaces célestes, et le refroidissement qui en est la conséquence se propage avec rapidité. « La déchirure, une fois produite, ne pouvait que s'agrandir par suite de l'instabilité de l'état auquel ce phénomène mettait fin. Au régime qui avait régné dans l'atmosphère pendant toute la durée des temps géologiques, un nouveau régime va succéder : celui des temps modernes, qui résulte de l'insolation et du rayonnement directs du sol. Ainsi se trouve expliquée, sans aucune hypothèse spéciale, la brusquerie avec laquelle s'est établie la période glaciaire, brusquerie par suite de laquelle les mammoth encore vivants ont été emprisonnés dans les glaces de Sibérie et nous ont été ainsi conservés sans altération. »

« Mais le passage d'un état à l'autre n'a pu se faire sans être accompagné de phénomènes remarquables qu'on peut prévoir d'après ce qui précède. En effet, il a fallu d'abord que l'atmosphère se dépouille de l'excédent de vapeur d'eau que son nouveau régime ne comportait plus. Puis les mers, en raison de leur mobilité, ne se sont pas refroidies superficiellement comme les continents; leur masse entière a dû se refroidir, les parties les plus chaudes remontant toujours à la surface. C'est d'une vingtaine de degrés au moins que la température de cet immense volume a dû varier, et cette variation a eu lieu surtout par vaporisation au contact d'un air plus sec qu'antérieurement. De ces deux causes, concourant au même effet, sont résultées des précipitations atmosphériques d'une abondance extraordinaire. »

« Les fleuves diluviens qui ont caractérisé la période quaternaire trouvent ainsi leur explication toute naturelle. » Il en est de même de l'établissement des glaciers, puisque les chaînes de montagnes étaient très élevées à cette époque.

La fin de l'époque glaciaire s'explique par le refroidissement final des eaux marines, qui coïncide naturellement avec un ralentissement des phénomènes d'évaporation. M. Lasne explique comment cette fin a dû arriver assez brusquement, fait qu'il considère comme étant d'accord avec les observations géologiques.

Il y aurait beaucoup de choses à dire à propos de la théorie de M. Lasne qui a, sur beaucoup d'autres, l'avantage d'expliquer à la fois le commencement et la fin de l'époque glaciaire. On pourrait lui reprocher d'être beaucoup moins d'accord avec les données géologiques que ne le pense l'auteur. Il n'est nullement démontré que la mort des mammouths sibériens ait coïncidé avec le début de l'époque glaciaire. Je ne crois pas davantage que ce début ait été brusque. Nous avons toutes sortes de bonnes raisons pour penser que le retrait s'est fait lentement. Enfin, si j'admets, avec la grande majorité des spécialistes contemporains, l'ancienne existence de plusieurs périodes glaciaires, la théorie de M. Lasne me paraît impuissante à expliquer cette périodicité. Elle n'est pas moins une des plus complètes, des plus simples et des plus satisfaisantes qui aient été publiées sur un des problèmes les plus difficiles de la géologie et de la physique du globe.

M. BOULE.

FEDERICO SACCO. *Il bacino quaternario del Piemonte*, avec une carte géologique (Boll. del R. comitato geologico d'Italia, série III, vol. I, p. 329).

L'auteur constate d'abord qu'aucune époque géologique ne soulève plus de désaccords que le quaternaire dans l'interprétation des phénomènes et dans la nomenclature. De ses voyages en Italie, en Suisse, en France et en Angleterre, il a rapporté cette idée que le quaternaire peut être divisé généralement en deux grandes périodes ; la première, correspondant à l'époque diluvio-glaciaire a été qualifiée de *Saharienne* par Mayer ; la seconde, qui nous amène à l'époque actuelle, et pour laquelle M. Sacco a déjà proposé le nom de *Terrassien*. La rareté des objets préhistoriques ne permet pas à l'auteur d'établir des rapprochements précis. Il croit pourtant que le *Saharien* correspond en partie à la première moitié de l'époque paléolithique.

Ces terrains sont longuement décrits. Le *Saharien* comprend des dépôts alluviaux ou *diluvium* et des moraines glaciaires, sur lesquels l'auteur donne beaucoup de détails d'importance secondaire.

Le dernier paragraphe de ce mémoire est intitulé : *Palethnologie*. Le bassin du Piémont n'aurait fourni que des objets de l'époque néolithique correspondant en grande partie au *Terrassien*.

L'absence d'instruments paléolithiques doit être surtout attribuée au climat, plus rude qu'ailleurs, et aux énormes cours d'eau qui rendaient cette région inhabitable pendant toute la durée du *Saharien*. A propos des riches trouvailles faites dans les tourbières, M. Sacco déclare que les objets trouvés récemment dans les ruines d'habitations lacustres de Trana montrent le passage graduel de l'époque néolithique à l'époque du bronze et de celle-ci à l'époque historique. Les plus communs de

ces objets sont des ustensiles de pêche, des canots, des roues de char, des objets d'ornementation, des poteries grossières, des pointes de flèches, etc. M. B.

E. CLERICI. *Sopra una sezione geologica presso Roma. — Sulla Corbicula fluminalis dei dintorni di Roma e sui fossili che l'accompagnano* (*Bollet. della Società italiana*, vol. VII, pp. 100 et 103).

L'auteur donne une coupe intéressante du quaternaire de Monte Verde, aux environs de Rome. Les dépôts, ravinant les marnes pliocènes, se composent d'une alternance de tufs, de sables volcaniques et de marnes. Ils renferment à leur partie supérieure une faune malacologique intéressante, avec *Corbicula fluminalis*, mollusque que l'on trouve dans le nord de la France et de l'Angleterre, dans les graviers à instruments paléolithiques du type de Saint-Acheul. Ce niveau est surmonté d'une nouvelle couche à ossements de mammifères : *Elephas antiquus*, *Hippopotamus major*, *Cervus*, *Equus*, *Bos*. Le *Corbicula fluminalis* se retrouve à ce niveau.

Dans une seconde note, l'auteur étudie plusieurs autres gisements renfermant le même mollusque, dont il donne la synonymie italienne. Parmi ces gisements, il en est qui sont du pliocène supérieur.

M. B.

G. ANTONELLI. *Contributo allo flora fossile del suolo di Roma* (*Bollet. della Società italiana*, vol. VII, p. 293).

Ce travail se rapporte à des gisements de diverses époques; plusieurs sont quaternaires. Je le signale à cause de ces derniers. Il serait intéressant, en effet, de connaître la flore quaternaire de l'Italie.

Je relève *Alnus incana*, *Corylus avellana*, *Salix cinerea*, *Ficus carica*, *Rhamnus alaternus*, *Cercis siliquastrum* des travertins quaternaires du Mont Parioli. Toutes ces plantes vivent actuellement aux environs de Rome. De l'examen de tous les documents fournis par le sol romain, M. Antonelli tire quelques conclusions relatives à l'époque quaternaire.

La flore romaine du quaternaire renfermait, à peu de chose près, les mêmes éléments que la flore actuelle des environs de Rome ou des autres régions italiennes; le climat devait être également très voisin du climat actuel.

M. B.

MARIE PAULOW. *Études sur l'histoire paléontologique des Ongulés. V. Chevaux pléistocènes de la Russie et leurs rapports avec les chevaux des autres pays.* (*Ext. Bull. Soc. imp. des Natur. de Moscou*, 1889, n° 4.)

M^{me} Paulow a commencé, en 1887, la publication de mémoires très

intéressants sur l'histoire paléontologique des Ongulés. L'auteur a successivement traité du groupe primitif de l'Éocène inférieur, du développement des Équidés, des Rhinocerotidés, des Tapiridés. La nouvelle publication est la suite des précédentes. Comme ces dernières, elle témoigne d'une science profonde et d'une originalité d'esprit très remarquable.

M^{me} Paulow a eu à sa disposition un nombre relativement restreint de documents trouvés dans le diluvium de divers gouvernements russes. Elle a su tirer de ces documents tout le parti qu'il était possible d'en tirer. On ne saurait imaginer une analyse plus minutieuse.

Je ne suivrai pas l'auteur dans ses descriptions morphologiques. Voici les espèces qui ont été déterminées :

Equus caballus. — Certains débris se laissent mal différencier du cheval actuel. L'auteur les a comparés avec des fossiles auxquels Rüttimeyer et Forsyth Major ont donné le même nom.

Equus caballus, var. *spelæus*, Owen. — Deux crânes assez bien conservés provenant du gouvernement de Kazan. Environ 50 molaires supérieures isolées provenant des sables du Dniéper, dans le gouvernement de Kiew et trouvées avec des silex taillés. Autres dents de diverses localités. L'*Equus spelæus* n'est qu'une variété très voisine de l'*Equus caballus* vivant.

Equus fossilis, Ow. — Quelques dents, de provenances diverses, seraient caractérisées par leur longueur plus grande que leur largeur et par un grand développement du denticule antérieur dans les deux directions.

Equus asinus. — Échantillon de provenance douteuse.

Equus Stenonis affinis, Wold. — Un morceau de mâchoire avec dents de lait et quelques dents isolées (sable du Dniéper, aux environs de Kiew) se rapprochent des pièces figurées par Woldrich sous ce nom.

Equus caballus fossilis minor, Woldr. — Une mâchoire inférieure et quelques dents isolées.

Equus Stenonis Cocchi. — Dents provenant du gouvernement de Kiew, entre Tripolié et Cholopié.

Une fois ce labeur d'ingrate analyse accompli, M^{me} Paulow ne nous dissimule pas que toutes ces différences n'ont pas une grande importance et qu'elles ne sauraient représenter des différences spécifiques. A l'exemple de plusieurs paléontologistes, l'auteur pense qu'à l'exception de l'*Equus Stenonis*, qui d'ailleurs est pliocène, toutes les formes du pléistocène devraient être inscrites sous la dénomination unique d'*Equus caballus* que l'on pourrait faire suivre de l'épithète *fossilis*.

Suit un tableau où l'auteur résume comparativement les caractères des deux groupes *Stenonis* et *caballus*. Les chevaux quaternaires présentent toutes sortes de transitions entre ces deux types. L'examen des os longs confirme, à ce point de vue, les résultats fournis par l'étude des dents.

M^{me} Paulow se demande ensuite si les chevaux habitant actuellement nos pays sont les descendants des chevaux quaternaires des mêmes contrées. En élargissant la question, l'auteur est amené à étudier le développement des chevaux dans tous les pays.

De cette étude, il ressort que c'est l'Amérique du Nord qui, durant le pliocène moyen, a fourni les chevaux au vieux monde, où ils se sont développés pendant le pliocène supérieur, en passant d'abord par l'Asie et l'Afrique. Ces chevaux du pliocène supérieur appartiennent au type *Stenonis* qui s'est en partie transformé insensiblement en l'*Equus caballus* du quaternaire.

L'*Equus asinus* a retenu quelques caractères de l'*Equus Stenonis*.

La grande diversité des formes chevalines du quaternaire européen s'expliquerait par la modification des conditions géographiques et par la continuelle émission de chevaux venant de l'Asie d'un côté et de différentes parties de l'Europe de l'autre.

Les comparaisons ostéologiques suffisent pour faire admettre que les chevaux actuels sont les descendants directs des chevaux quaternaires. Pour Nehring, qui a étudié cette question avec beaucoup de soin, les chevaux de l'Europe occidentale dérivent des chevaux du diluvium allemand. D'autres auteurs, comme Woldrich, ont cherché à préciser ces relations, en considérant les races actuelles en rapport avec les races fossiles.

En Russie, on faisait encore la chasse aux chevaux sauvages en 1096, d'après Eichwald.

En résumé, les chevaux actuels ne sont que des variétés de la même espèce provenant des formes fossiles quaternaires, non moins riches en variétés. Celles-ci provenaient du mélange continu des formes développées en Russie avec celles qui arrivaient de l'Asie d'un côté et de l'Europe occidentale de l'autre. C'est pourquoi leur ressemblance avec les chevaux actuels étant très grande, ils ne peuvent cependant leur être parfaitement identifiés.

MARCELIN BOULE.

E. CLERICI. *Sopra alcune specie di felini della caverna al monte delle Gioie presso Roma*, avec 1 pl. (Boll. del R. Comitato geologico d'Italia, série II, vol. IX, n^{os} 5 et 6).

Il s'agit des espèces de *Felis* découvertes en 1868 par le frère Indes dans la caverne du Monte delle Gioie et décrites par cet auteur dans le Bulletin de la Société géologique de France en 1869 et dans les *Matériaux* en 1872. Déjà, en 1872, Gervais avait reconnu que l'*Hyperfelis Verneuxi* du frère Indes était simplement un jeune sujet de *Felis spelæa*. M. Clerici décrit avec soin les pièces originales et arrive à la même conclusion. Le *Felis minimus* Indes serait un jeune *Felis catus*. L'auteur ajoute quelques considérations générales sur ces deux espèces.

M. B.

E. FABRINI. *Machairodus* (Meganthereon) del val d'Arno superiore, avec 3 pl. (*Bollet. del R. Comitato geologico d'Italia*, série III, vol. I, pp. 121 et 161).

C'est une monographie des espèces de *Machairodus* trouvées dans les couches du pliocène supérieur du val d'Arno. On sait que le *Machairodus* a été signalé plusieurs fois dans les dépôts quaternaires, soit en France, soit en Angleterre, par une espèce qui porte le nom de *Machairodus latidens*. Les espèces du val d'Arno sont : le *Machairodus cultridens*, qui se trouve également en France, dans les graviers pliocènes du Puy de Dôme; le *Machairodus crenatidens*, espèce nouvelle, plus grande que la précédente, et le *Machairodus nestianus*, autre espèce nouvelle. Toutes les pièces osseuses qui ont servi de base à ces déterminations sont figurées avec soin. M. B.

G. RISTORI. Le scimmie fossili italiane : studio paleontologico (*Boll. del R. Comitato geologico d'Italia*, série III, vol. I, p. 178).

L'auteur reprend l'étude des singes fossiles découverts en Italie. C'est d'abord l'*Oreopithecus Bambolii*, des lignites miocènes de Montebamboli, espèce nommée et décrite par Gervais. M. Ristori reprend et complète cette description. Il énumère et compare avec soin les caractères de singes inférieurs et d'anthropomorphes présentés par ce fossile.

Puis vient le *Semnopithecus Monspessulanus*, du pliocène de Montpellier, qui se retrouve en Italie sur un horizon très voisin.

L'*Inuus florentinus*, plus connu sous le nom d'*Aulaxinus florentinus*, a été regardé par M. Gaudry comme une forme intermédiaire entre les Macaques et les Semnopithèques, mais plus voisine de ces derniers. L'auteur repousse cette opinion et rapproche le singe du val d'Arno des singes vivants du genre *Inuus*. M. B.

A. ISSEL. Res ligusticæ.—IX. Dei fossili recentemente raccolti nella caverna delle Fate (Finalese).

Cette grotte des Fées a été décrite par l'auteur dans ses *Nuove Ricerche sulle caverne ossifere della Liguria* (Ac. dei Lincei, 1878). M. Issel y revient pour discuter la nature et l'origine de divers fossiles découverts récemment par M. Amerano, recteur du collège Ghiglieri, de Finalmarina. M. Amerano a déjà publié une note sur ce sujet (*Bullet. di Palethn. italiano*, an. XV, n^{os} 3-6, 1889).

M. Amerano a récolté une quantité considérable d'ossements d'ours, parmi lesquels M. Issel a reconnu *Ursus spelæus major*, *Ursus spelæus minor*, *Ursus ligusticus* (une espèce créée par l'auteur), *Ursus priscus* et peut-être *Ursus arctos*.

D'autres débris osseux se rapportent à *Hyæna spelæa*, *Lupus spelæus*, *Sus asper*, *Megaceros hibernicus*, *Rhinoceros*, probablement *Rhinoceros tichorhinus*, *Arctomys*. Enfin, M. Amerano a recueilli une dent dont la détermination va tout à l'heure occuper l'auteur. Cette faune était accompagnée de nombreux silex taillés se rapprochant, pour la plupart, des formes du Moustier.

Quant à la dent que je viens de signaler, elle a d'abord été déterminée comme appartenant au genre *Machairodus*, à cause de sa forme générale et des crénelures qui ornent sa couronne. M. Issel donne une description minutieuse de cette dent et la rapporte à un cétacé. M. Amerano avait bien voulu me montrer ce fossile à Paris, au Congrès international d'anthropologie préhistorique de 1889, et j'avais eu l'occasion de le déterminer de la même manière. M. Issel a pu faire des comparaisons et établir que cette dent avait appartenu à une espèce du genre *Squalodon*.

Il n'est pas facile, dit l'auteur, d'expliquer la présence d'une dent d'animal marin dans les dépôts d'une caverne ossifère située à 280 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, à moins d'invoquer l'action de l'homme ou d'animaux carnassiers. Le professeur Amerano croit que l'animal auquel a appartenu cette dent a été le contemporain de l'homme. M. Issel suppose que les terrains ont été remaniés à plusieurs reprises et qu'ils renferment un mélange d'ossements quaternaires et d'objets néolithiques. D'ailleurs, la grotte n'était pas habitable à l'époque quaternaire. Ici, comme dans beaucoup d'autres gisements, la contemporanéité de l'homme et des animaux s'entrevoit plutôt qu'elle ne se démontre d'une manière rigoureusement scientifique. Telle est la conclusion de l'auteur.

M. B.

SACCO. *La caverna ossifera del Bandito* (Extr. *Bolletino del Club alpino italiano*, vol. XXIII, n° 56, 1890).

Cette caverne s'ouvre dans la vallée du Gesso (Piémont). Elle est creusée dans des calcaires triasiques et communique avec l'extérieur par trois ouvertures principales. Connue de toute antiquité, l'on a cherché à exploiter ses dépôts renfermant des paillettes d'or. Elle a été l'objet de recherches paléontologiques de la part du professeur Bellardi. En 1889, M. Sacco y a pratiqué des fouilles qui lui ont procuré un grand nombre d'ossements d'*Ursus spelæus*. Au sujet du remplissage, M. Sacco pense qu'il a pu se faire de plusieurs manières. Les ossements brisés, épars au milieu des graviers ou des cailloux, ont pu être transportés par des cours d'eau. Les ossements d'ours accumulés sur de petits espaces représentent les restes des habitants mêmes de la caverne. Ces ossements ont été remaniés par des courants aqueux qui ont fait irruption

dans les cavernes à diverses époques et y ont déposé le sable aurifère. Il est bon d'ajouter que la caverne s'ouvre à quelques mètres seulement au-dessus de la rivière. M. B.

ANGELO HEILPRIN. *Explorations on the West coast of Florida* (*Transactions of the Wagner Free Institute of Science of Philadelphia*, vol. I).

Dans ce travail consacré à la géologie et à la zoologie de la Floride, l'auteur signale la découverte d'un squelette humain, sur le rivage de la baie Sarasota, dans un grès ferrugineux exposé à l'action des vagues marines. M. Heilprin constate que ces ossements doivent être très anciens, car ils sont complètement convertis en limonite, mais il ne saurait leur assigner un niveau géologique, car le dépôt est dépourvu de fossiles. M. B.

POMMEROL (F.). *Découverte à Blanzat d'un abri magdalénien* (Extrait : *Revue d'Auvergne*, 5^e année).

Blanzat est une petite localité située à quelques kilomètres au nord-ouest de Clermond-Ferrand. L'abri préhistorique décrit par M. Pommerol est formé par un escarpement de la coulée de basalte quaternaire sortie du puy de Jumes. L'escarpement était masqué par un dépôt d'éboulis et de ruissellement coupé en deux par un lit de 15 ou 20 centimètres de terre rougeâtre, calcinée, mélangée de charbons, de silex et d'ossements. Les fouilles pratiquées par M. Pommerol dans ce foyer lui ont donné de nombreux silex, lames, grattoirs, burins, réalisant les types ordinaires de l'époque du renne. L'auteur signale une forme particulière et nouvelle (?), à laquelle il donne le nom de *bec-d'âne*. La matière première proviendrait surtout des calcaires d'eau douce de la Limagne. Certaines pièces sont fabriquées avec des silex d'origine marine. Avec ces silex, il a été recueilli quelques morceaux de bois de renne travaillés. La faune est la suivante : *Canis vulpes*, *Equus caballus*, *Cervus tarandus*, *Bos primigenius*, *Capra primigenia*, *Lepus timidus*, un campagnol, un ou plusieurs oiseaux. M. B.

F. BARTHÉLÉMY. *Répertoire des découvertes préhistoriques dans le département de la Meurthe*. 16 pp. in-8, carte (Ext. des *Comptes rendus de l'Association Française*. Paris, 1889).

Excellent travail ! texte très sobre, trop court, où pourtant je suis arrêté par deux détails qui me paraissent peu sûrs. « On recueille, dit l'auteur, dans la région occidentale du département de la Meurthe, des échantillons de quartzite et de silex grossièrement éclatés (type *Campinien* de M. Ph. Salmon). » Je crains que M. Barthélémy ne soit allé un peu vite en assimilant ainsi ces gisements à celui de Campigny. Je

doute aussi que notre confrère ait raison en plaçant dans l'âge du bronze une série de découvertes que je vois énumérées dans ses tableaux. Cette observation, j'ai eu l'occasion de la soumettre à nos amis communs MM. Bleicher et Faudel. Ce semble être la tendance de tous les archéologues de l'Est de dépouiller l'âge du fer au profit de l'âge du bronze.

Les tableaux d'inventaire sont très bien dressés, avec indications bibliographiques, sources, etc. La carte, avec les signes en couleur de la légende internationale, ne laisse rien à désirer. E. CARTAILHAC.

A. DE LOË et EM. DE MUNCK. *Essai d'une carte préhistorique et proto-historique des environs de Mons*. Bruxelles, 1890 (Ext. des *Ann. de la Soc. arch. de Bruxelles*), 32 p. in-8, carte.

C'est un semblable travail dû à nos confrères belges que nous allons signaler. Ils rappellent que, dès 1842, l'Académie royale décida la publication d'une carte archéologique de la Belgique dont l'exécution fut confiée à Roulez, professeur à l'Université de Gand. Une dizaine d'années s'était écoulée, et le travail n'avait point encore reçu son achèvement, lorsque parut la carte archéologique, ecclésiastique et nobiliaire de Van der Maelen. En 1873, nouvelle carte archéologique de Van Dessel. En 1874 on entre dans une voie active et féconde grâce à l'initiative de M. E. Chantre, créant, avec le concours de M. G. de Mortillet et un peu aussi avec le nôtre, la légende internationale adoptée au congrès de Stockholm. En ce qui concerne la Belgique, la question des cartes archéologiques fut discutée à Anvers (1885), grâce à l'initiative du D^r Jacques, à Bruges en 1877 où la marche du travail fut réglée. MM. de Loë et de Munck se sont mis, en ce qui les concernait, à la besogne et nous avons aujourd'hui leur ouvrage. Ils ont fait un certain nombre d'innovations que nous ne pouvons approuver parce qu'elles ne cadrent nullement avec les principes méthodiques de la légende internationale : Désigner par la figure de la pointe de Saint-Acheul les gisements quaternaires qui renferment ce type, c'est rompre toute l'harmonie des signes ! distinguer par . . les foyers, c'est vouloir indiquer par deux signes quantité de gisements. Ils proposent un autre signe A pour les emplacements de huttes. Et alors qui osera dire : ceci était un foyer sans hutte, ceci était une hutte sans foyer ! Un signe pour figurer les pics en bois de cerf représentera les mines, soit ; un astérisque pour les objets de roche étrangère aux localités, passe encore. Mais pourquoi changer les couleurs ? mettre le paléolithique en vert, le néolithique en rouge, le gaulois en noir, le germanique en jaune, le romain en violet, le franc en bleu ? Nous voilà tout dépaysés ! La morale à tirer de cela, c'est qu'il serait mieux, à mon humble avis, de dédoubler les cartes archéologiques, feuille préhistorique, feuille historique, de même que dans nos atlas

on est obligé de multiplier les feuilles, de ne pas mettre à la fois, sur la même carte, l'hypsométrie et la géologie, par exemple.

Cela dit, je constate que le catalogue des savants belges est très bien compris. La bibliographie y est très détaillée. Naturellement, les collections de Munck, de Loë, sont très souvent citées; mais est-ce que l'indication des autres n'est pas quelquefois omise?

La carte à une très grande échelle, trop grande peut-être, est parfaitement exécutée.

C'est à la générosité de MM. le comte Maurin de Nahuys et Louis Cavens que la Société d'archéologie doit d'avoir pu publier cette carte. C'est là un fait digne d'attention. Puisse-t-il se trouver souvent des personnes opulentes en Belgique, en France et ailleurs, qui s'honorent ainsi en favorisant les œuvres d'érudition?

E. C.

D^r SOPHUS MULLER. *Instruments tranchants de l'ancien âge de pierre* (pp. 371-394 des *Mém. de la Soc. roy. des antiquaires du Nord*. 1889, Copenhague).

Les « haches triangulaires » sont, de toutes les formes de l'âge de la pierre, les mieux connues dans tous leurs détails; à ce titre, joint à la place importante qu'elles tiennent dans les trouvailles de l'ancien âge de la pierre et au rôle qu'elles ont joué dans l'étude de cette première période archéologique du Danemark, elles méritent particulièrement d'être l'objet d'un examen approfondi. Worsaae attribuait ce type à une époque où l'on ne polissait pas encore le silex, Steenstrup était d'un autre avis; mais la première opinion fut unanimement adoptée. M. S. Müller a cru bon de faire en quelque sorte la monographie de cet instrument. C'est un travail irréprochable, comme il est d'usage en Danemark.

Ces objets sont généralement faits avec des éclats tirés exprès d'un bloc, tantôt larges et relativement épais, tantôt minces et allongés : de là deux séries. Un mot des grands coupoirs : Autrefois dans ce pays on ne possédait que ceux des amas de coquilles; aujourd'hui quantité de trouvailles côtières en ont livré. Le seul gisement de Vester-Ulslev a donné 300, celui de Vaalse 250, celui de Kolding 200. Le musée de Copenhague en a plus de 2 000.

Un disque était levé de manière à présenter un côté tranchant, plus ou moins large, au point d'intersection des deux surfaces planes produites par l'enlèvement de cette pièce et d'un éclat antérieur. C'est ce côté aigu qui forme le taillant et qui en général est employé tel quel, sans retouches. Le reste de la pièce est plus ou moins retaillé des deux côtés, la plus grande épaisseur restant un peu au-dessus du taillant.

Celui-ci varie de un demi à onze centimètres de largeur, et commande ainsi la largeur et la forme du reste de l'objet (fig. 1-3); celui-ci est tantôt large, c'est l'ordinaire, avec les côtés légèrement concaves et

retrécissant un peu vers la tête, et tantôt étroits, dont la largeur, partout la même, diminue parfois un peu vers le taillant; la longueur, sans être proportionnée à la largeur, varie entre 3 et 17 centimètres, quoique les dimensions moyennes soient de beaucoup les plus nombreuses.

M. S. Müller expose les raisons multiples pour lesquelles il est impossible de ne pas admettre que ces outils ont été en usage, et que l'on utilisait le taillant; il énumère les preuves qui établissent leur antériorité sur les instruments polis. « Quand on connaît, dit-il, l'histoire



FIG. 1. 1/2.



FIG. 2. 1/2.



FIG. 4. 1/2.

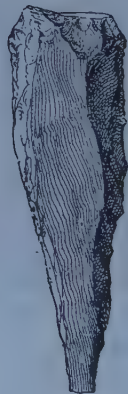


FIG. 3. 1/2.

de l'industrie, on sait qu'à chaque époque il y a intime connexion entre la visée et le but atteint, et que l'homme s'avance non pas par saut, mais pas à pas; c'est progressivement qu'il élève ses prétentions et obtient de meilleurs résultats, comme on peut l'observer clairement dans le reste du long âge de la pierre. » L'ancien âge de la pierre en Danemark a sa physionomie propre et les grands tailleurs font partie de son outillage: leur âge est démontré par la composition de leurs gisements, par la distribution géographique de ces gisements.

En Norvège, on n'en connaît que trois spécimens et ils viennent de l'extrême sud. En Suède, ils n'abondent que vers le sud. Ils sont inconnus en Allemagne orientale et en Russie occidentale où les formes postérieures sont fréquentes. En revanche, il y en a de nombreux exemplaires

dans l'ouest de l'Europe et quelques-uns dans l'Europe centrale. C'est évidemment une forme primitive.

M. S. Müller s'est intéressé à l'époque de transition entre les coups taillés et les haches polies. Il croit qu'elle a été (relativement) fort courte; elle a laissé peu de traces, mais il y en a, et par exemple la trouvaille d'Oringe et autres, dont quelques coups ont été légèrement polis sur leurs faces et tout près du taillant. On en a aussi maintenant qui ont le taillant aiguisé.

L'étroite connexion des grands et des *petits* coups (fig. 4). Ces der-



FIG. 6. 1/2.



FIG. 5. 1/2.



FIG. 7. 1/2.



FIG. 8. 1/2.

niers, de mignonne grandeur, ont été d'ordinaire fabriqués en fragmentant transversalement une lame dont les bords tranchants sont alors un peu concaves. La plupart ont 2 et 2 centimètres et demi de long, mais il en est de plus petit et de plus grands qui atteignent les dimensions des plus petits parmi les grands coups. Ils forment, grands ou petits, une série suivie sans interruptions. Il est absolument certain, dit M. Müller, que les petits et les grands coups sont de même espèce. Ce sont des outils du même genre.

Les difficultés commencent lorsque l'on veut déterminer exactement l'usage de tous ces outils; c'est pour cela que l'auteur a renoncé à toutes les anciennes dénominations. Quelques-uns au moins des grands

coupoirs ont été des lames de hache; c'est ce qui ressort certainement de leur relation avec les haches polies et de ce qu'une fois au moins on a trouvé un manche de hache fixé à un tel outil. Le taillant étroit de quelques grands coupoirs dénote qu'ils ont servi de ciseaux. Dans plusieurs trouvailles les petits coupoirs étaient emmanchés comme des flèches, et certaines circonstances donnent à penser que telle a été, au moins en grande partie, leur destination.

M. S. Müller rappelle l'abondance des petits coupoirs dans les tombes, grottes sépulcrales de France et ca-
veaux mégalithiques scandinaves. C'est en effet une forme qui n'est pas spéciale à l'ancien âge de la pierre. Ceux du dernier âge de la pierre sont identiques aux autres, à cette différence près qu'ils sont souvent faits d'un morceau d'instrument poli (sur 58 six fois, sur 70 sept, etc.).



Fig. 9. 2/3.

Le grand coupoir employé comme hache fut supplanté par le même outil poli, mais le petit servant de pointe de flèche était d'une forme si pratique, qu'il n'y avait pas de raison de l'abandonner.

Mais en somme les coupoirs sont variés et peuvent avoir servi à une foule d'usages qu'il serait facile de supposer et impossible de démontrer.

L'auteur continue en disant que l'on a maintenant d'autres outils de l'ancien âge de la pierre, haches et ciseaux, plus analogues aux instruments du dernier âge, haches et herminettes, ciseaux et gouges (fig. 6 à 8), types reliés par de nombreux intermédiaires, formes déterminées dont aucun exemplaire ne s'est rencontré dans les sépultures, dans les stations du dernier âge de la pierre.

Un spécimen (fig. 9), encore emmanché, a été trouvé à l'intérieur du fjord de Kolding et sa description forme la fin du mémoire de l'éminent archéologue.

E. C.

SOPHUS MÜLLER. *Déterminations zoologiques et archéologiques* (pp. 394-413 des *Mém. de la Soc. roy. des antiquaires du Nord*. 1889, Copenhague).

La direction du Musée Royal vient de donner un exemple qui devrait être suivi par tous les musées archéologiques. Elle a fait appel aux lumières d'un zoologiste, M. Herluf Winge, pour déterminer tous les

ossements façonnés, poinçons, ciseaux en os, bouts de corne de cerf, dents perforées, etc., etc., extraits des caveaux mégalithiques.

Le poinçon d'os est fait de la partie inférieure des os métatarsiens (ou métacarpiens) de petits ruminants : sur 23 pièces, 2 sont de chevreuil, 20 de mouton, 1 de chèvre. Le mémoire indique les caractères différentiels des os en question, avec des figures.

Suit l'étude archéologique de ces outils. L'auteur croit qu'ils ont servi à percer les peaux et le cuir plutôt qu'à armer les flèches. La pointe a été refaite quelquefois, et la longueur ainsi réduite jusqu'au minimum possible.

La prédominance des poinçons en os de mouton semble indiquer l'existence de bergeries. Mais on en a employé d'autres os, tels que ceux du cygne et de la grue cendrée.

Les gros oiseaux, dont on a 80 spécimens, sont faits d'un radius fendu d'un gros mammi-fère peu déterminable comme espèce, mais d'urus(?) et autres bœufs. Le radius était le meilleur os pour le but désiré. Rien n'indique que les ciseaux aient été employés sans manche; au contraire, plusieurs détails sont en faveur de l'emmanchement. Ces outils ont été façonnés par coupures et raclement au moyen de silex seulement taillé et ainsi beaucoup plus aigu. Ces traces du travail sont minutieusement étudiées et la méthode de l'ouvrier mise en lumière.

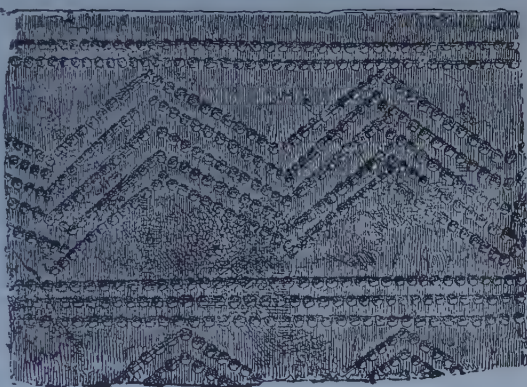


FIG. 1. — Ornaments de poterie.

Les bouts d'andouiller de cerf sont examinés de la même manière. Les pendeloques, soit 34 dents percées, sont 33 canines et une incisive : 23 sont de chien, 2 de loup, 5 de phoque gris, 1 de loutre, 1 de truie. Les animaux domestiques en ont ainsi fourni la plus grande partie.

M. Sophus Müller termine par l'examen de la technique de certains vases de poterie, il s'agit de l'ornementation au pointillé faite visiblement, partie par partie, avec un coin dentelé plus ou moins court, ayant souvent 4 centimètres de longueur. Le coin n'a pas toujours été droit, mais parfois fortement coudé. On a dit que plusieurs ornements ont été exécutés avec une roulette dentelée ou une sorte de peigne (*Klopfleisch*, *Vorgeschichtliche Alterthümer*, p. 9. 1; Greenwell, *British Barrows*, p. 99).

M. S. Müller explique pourquoi il refuse cette hypothèse :

M. Winge a observé que l'outil employé pour faire ces lignes de pointillé, certaines du moins, pouvait être la coquille de cardium un peu façonnée en la polissant et limée entre les nervures, coquille dont on avait des exemplaires de toutes dimensions et dont chacune a des parties presque rectilignes et d'autres courbées plus ou moins. E. C.

K.-R. BAHNSON. *Les objets de néphrite et de jadéite en Europe*, p. 413-426 des *Mém. de la Soc. roy. des Antiquaires du Nord*, 1889.

L'auteur rappelle la théorie de l'origine asiatique soutenue par Desor et par Fischer, combattue par Damour, Berwerth, Hochstetter, Arzruni, Meyer, etc. Puis il relève les principaux traits archéologiques qui peuvent servir à éclairer la question.

Les haches suisses sont toutes très petites, de types peu caractéristiques. Fischer a dit qu'on les avait retaillées tant qu'il en restait un morceau ; mais ne devrait-on pas trouver des pièces intactes ? De telles retailles n'auraient altéré la forme de hache, qui est toujours nette, au contraire. Il semble qu'on ait choisi pour les faire des cailloux roulés ayant déjà un peu la forme de hache, comme on peut l'établir par des haches en matières locales et banales. On a tiré du lac de Constance, à Maurach, et de celui de Neuchâtel, à Forel, quantité d'éclats de néphrite provenant de la taille d'outils, un grand morceau que l'on avait déjà commencé à fendre et plusieurs objets inachevés. Le travail local est donc démontré.

Les haches en jadéite de la France et de l'ouest de l'Allemagne parlent beaucoup plus clairement. La plupart sont, en général, d'une forme très prononcée et faciles à reconnaître. Elles sont plates, minces, triangulaires, à tête pointue et à côtés arrondis qui se coupent à angle aigu. Elles sont généralement plus grandes que les haches en néphrite (jusqu'à 0^m,36). Leurs formes correspondent complètement avec les types d'objets de pierre qui sont propres à la France et à l'ouest de l'Allemagne. Les haches en jadéite ne se trouvent pas en dehors de ces contrées, et elles sont du nombre des formes les plus développées et les plus caractérisées de la période. Elles ne peuvent avoir été importées d'Asie : elles ont été fabriquées en Europe. Impossible d'admettre que les migrations aient apporté avec elles la matière première, des charges de pierre pour en faire des outils de prix. Arrivés au bout de leur course, les immigrants avaient-ils encore des relations avec leur pays d'origine et se seraient-ils fait envoyer des pierres brutes ? de deux qualités seulement ! et, au moment où l'Asie et les contrées intermédiaires n'étaient plus en âge de pierre, ils n'auraient reçu que cela ?

La carte des gisements des néphritoïdes en Europe, par Fischer, prouve que le domaine des haches de néphrite est distinct de celui des

jadéites et beaucoup plus étroit (1 400 en Suisse, 10 à 12 ailleurs). En Suisse même, sur le total, 1 000 sont du lac de Constance, 100 dans tous les autres lacs occidentaux. Les haches en jadéite sont, en Suisse, groupées en sens inverse : 27 dans le lac de Constance, 177 dans les lacs occidentaux.

L'auteur poursuit cet examen géographique et constate que, dans tous les cas, l'histoire des deux roches doit être scindée, et alors on se trouve dans l'impossibilité de maintenir l'hypothèse de la migration en face des solutions de continuité entre les aires de répartition.

En Asie Mineure, Syrie et Mésopotamie, d'après les analyses du docteur Schoekensack, la jadéite et la néphrite sont associées dans les mêmes trouvailles.

Abordant ensuite l'étude des gisements des matières premières en Asie, et contre l'hypothèse de Fischer que toutes les jadéites préhistoriques d'Europe, d'Asie et d'Amérique provenaient de la Birmanie, M. K.-R. Bahnson fait valoir l'éloignement énorme de ce pays, l'absence de haches en jadéite au sud-est de l'Asie, où existent, au contraire, des néphrites ; il note aussi la différence chimique des objets européens en néphrite avec la néphrite de l'Asie (Turkestan, etc.).

L'auteur pense que l'on trouvera de quels gîtes européens furent tirées les matières de nos haches. Ces gîtes déterminèrent la fabrication ici des haches de jadéite, là des haches de néphrite. On a déjà signalé des blocs qui n'ont guère pu venir de loin, deux cailloux roulés de néphrite dans deux localités de la Styrie ; la trouvaille d'objets de néphrite, en 1883, près de Jordansmühl, dans les roches à serpentine des Zoptenberg, en Silésie ; une hache de néphrite que traverse une veine de néphrite.

E. C.

S. P. M. ESTACIO DA VEIGA. **Antiquités monumentales de l'Algarve. Temps préhistoriques** (*Antiguidades monumentaes do Algarve; tempos prehistoricos*, 3 vol. in-8, très nombreuses cartes et figures. — Lisbonne, Imprimerie nationale, 1886-1889).

Le pays de Carlos Ribeiro peut s'honorer de la grande part qu'il a prise au progrès des études préhistoriques. Parmi les ouvrages qu'il a vus paraître, celui-ci est au premier rang. L'auteur est un gentilhomme des plus aimables, qui s'est avisé de mettre en lumière les antiquités de sa province. Il y a multiplié les explorations et les fouilles et il a formé à Lisbonne, dans des salles bien modestes du palais de l'Académie des beaux-arts, une collection magnifique. Les trois gros volumes qu'il a publiés récemment viennent compléter son œuvre. Lorsque je visitai il y a dix ans le musée de l'Algarve, j'admirai la méthode qui avait présidé aux recherches aussi bien qu'à l'exposition des objets recueillis. Ajoutez que M. Estacio da Veiga, avec une rare générosité, nous laissa dessiner,

estamper, mouler tout ce que nous voulions. Exemple à livrer aux méditations de ces conservateurs de musée qui conservent... pour eux. D'ailleurs, l'esprit vraiment scientifique et libéral des savants portugais charma partout les membres du congrès international d'anthropologie.

Il ne m'est pas possible de donner une analyse sérieuse de l'ouvrage que nous devons à M. Estacio da Veiga. C'est une de ces publications fondamentales que toutes les bibliothèques importantes devront posséder. La province qu'elle nous révèle est petite, perdue au bas du Portugal. Mais que de trésors n'a-t-elle pas livrés ! Ces trois volumes ne s'occupent que des temps préhistoriques, mais d'autres suivront et l'époque romaine ne sera pas moins digne d'attention. Que d'inscriptions, de sculptures, que d'objets nous avons vus rapidement dans le Musée, car ils sortaient du cadre de notre spécialité !

Dans la préface nous trouvons quelques mots à signaler : c'est le juste hommage que l'auteur rend à son gouvernement qui a secondé ses efforts, et aussi à l'un de ses compatriotes, qui voulut bien prendre sa part des fouilles et augmenter de ses récoltes le musée de l'Algarve, M. J.-J. Judice dos Santos.

Le but de M. E. da Veiga, la mission qu'il avait reçue était la confection d'une carte archéologique. Il expose l'utilité d'un tel travail, les notations en usage. Il entre ensuite pleinement dans son sujet et passe en revue, dans le premier volume, les cavernes (qu'il avoue ne pas avoir encore explorées) et les monuments mégalithiques de l'âge de la pierre. Vingt-neuf planches illustrent le texte. Le second volume, avec quarante planches, est consacré aux objets trouvés isolés et aux stations. Viennent ensuite un chapitre sur les plaques de schiste ornées qui se rencontrent dans les tombes néolithiques et ne sont pas connues hors du Portugal, et des notices étendues sur les ossements humains, et sur la faune qui les accompagnait dans les tombes ou dans les alluvions. Enfin, dans le troisième tome, l'auteur nous parle de l'arrivée des métaux. De nombreuses sépultures sont de l'aurore de l'âge du bronze et garnies de riches mobiliers ; quantité d'objets ont été recueillis dans d'autres gisements ou isolément. Dix-sept planches nous font connaître la forme des tombes, des objets. Parmi les chapitres de ce volume, nous signalons une énumération complète des mines de cuivre du sud du Portugal et de tous les documents concernant l'antiquité de leur exploitation, puis une très bonne discussion sur la question de l'âge du cuivre. Chemin faisant, l'auteur, à propos des caractères signalés du premier âge du fer en Europe, nous décrit et figure en couleurs une charmante mosaïque romaine d'Amendoal (Faro) où la croix gammée (Swastika) et la croix simple se trouvent reproduites dans une série de compartiments.

Quant à la carte, il suffit d'un coup d'œil pour être frappé du nombre de signes qu'elle contient et par conséquent de l'ampleur des recherches de M. da Veiga. L'auteur a naturellement employé les signes de la

légende internationale, de sorte qu'on peut la lire à première vue. Elle est à grande échelle et au-dessous du dessin de la province sont en colonnes serrées, mais très claires, les nomenclatures des divers gisements avec l'indication des lieux-dits, comme nous le recommandons toujours.

Si maintenant on se reporte à une carte de la péninsule et si l'on considère le faible espace dans lequel on a trouvé tant de monuments, on aura le regret de voir combien de provinces probablement aussi riches ne possèdent pas et ne posséderont peut-être jamais des explorateurs comparables à ceux de Lisbonne.

E. C.

PAUL CHOFFAT. Sur une station préhistorique à Obidos (Portugal) et sur la dispersion de l'*Ostrea edulis* aux temps préhistoriques (*Comunicações da comissão dos trabalhos geologicos*, t. II, fasc. II).

Il s'agit d'une station dans un abri sous roche, avec un marteau de grès dur et de nombreux quartzites brisés intentionnellement, mais sans formes définies, quelques débris de poterie — et avec *Ostrea edulis*, *Cardium edule*, *Tapes decussata*, *Pectunculus*. Or l'*Ostrea edulis* n'existe pas dans la lagune d'Obidos; son habitat le plus voisin serait à Baleal, près de Peniche, ou au nord de Foz. En tous cas, l'huître n'est offerte ni sur le marché d'Obidos, ni sur celui de Caldas, et les habitants de ces localités n'en ont jamais mangé et en parlent même avec une certaine répugnance. Il ne paraît pas probable à M. Choffat que ces huîtres aient été apportées de loin; il croit qu'elles ont vécu au pied même des collines où se trouve la station à l'époque où l'eau salée s'étendait jusque-là. D'autres faits sont d'accord avec cette hypothèse. Il serait essentiel d'étudier la faune des alluvions anciennes de la lagune en question, remplie d'eau douce lors des grandes pluies.

E. C.

F. DE PAULA E OLIVEIRA. Nouvelles fouilles faites dans les kjokkenmoeddings de la vallée du Tage (Ext. des *Comunicações da comissão dos trabalhos geologicos*, t. II, fasc. I).

L'auteur n'est plus. C'était un excellent esprit, très érudit, et sa mort prématurée a vivement attristé tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'anthropologie du Portugal, et ceux qui avaient la bonne fortune de le connaître personnellement. Le mémoire posthume que ses collègues de la commission géologique ont publié était inachevé!

On sait que les kjokkenmoeddings de la vallée du Tage, signalés dès 1863 par F.-A. Pereira da Costa et par Carlos Ribeiro, furent surtout explorés par ce dernier, notamment en vue de la visite des membres du Congrès international de 1880 (1).

(1) *Comptes rendus du Congrès*, p. 279. CARTAILHAC, *les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, p. 51 à 58. Paris, Reinwald, gr. in-8°.

F. de Paula e Oliveira, favorisé par son directeur M. J.-F. Delgado, recommença les fouilles en 1884 et 1885; il les poussa à fond, afin de découvrir le plus grand nombre possible de ces squelettes humains qu'on y avait déjà rencontrés. La récolte fut de cinquante-deux corps, dont douze crânes assez bien conservés. Les observations d'histoire naturelle et d'archéologie faites en même temps furent précieuses. Elles ont confirmé en partie ce que l'on savait déjà, mais ont ajouté beaucoup de précision à nos connaissances. L'antiquité des dépôts à coquilles s'est trouvée vérifiée, leur antériorité à l'âge de la pierre polie mieux établie : les vestiges de cette période ne manquent pas dans la région immédiate. Or, les kjokkenmoeddings n'ont livré aucune hache polie, aucune pointe de lance, aucun morceau de poterie dans leurs couches intactes. Quant à la faune, les os des membres, les côtes, les vertèbres dorsales et lombaires abondent; les os de la tête, les vertèbres cervicales sont excessivement rares. Cette disproportion est remarquable, surtout pour le bœuf et le cheval; elle s'observe moins chez le cerf. Ces animaux étaient donc tués à la chasse, ils étaient sauvages. Les chasseurs les dépeçaient sur place et ne transportaient que les parties utilisables ou plus recherchées. Il ne paraît pas que les pauvres ichthyophages aient eu un animal domestique, pas même le chien.

Dans son exposé archéologique, M. de Paula s'est livré à une étude attentive des petits silex trapézoïdaux qui étaient plus nombreux dans les amas de coquilles, que dans tous les autres gisements de l'âge de la pierre en Portugal. Il a observé que l'instrument étant placé sa face plane en dessous, et le plus petit des deux bords parallèles rapproché de l'observateur, celui-ci verra invariablement le plus grand des bords obliques à gauche. Si cette particularité ne provient pas de quelque procédé spécial de fabrication, elle dénote une intention particulière, dont l'interprétation ne semble pas facile.

Les fouilles, en mettant au jour des fragments de poterie néolithique dans des conditions qui prouvent un remaniement du terrain, ont en même temps confirmé l'absence de toute poterie dans le dépôt primitif et principal.

La partie la plus importante de cette brochure concerne les squelettes humains déposés au sein des amas. On en a rencontré depuis l'origine des fouilles plus de 200! les femmes et enfants y figurent dans une proportion excessive, les premières surtout. Il y a deux fois moins d'hommes. L'auteur croit que les hommes succombaient généralement loin de leur bourgade au cours de leurs expéditions de chasse. Peu d'individus âgés et 36,5 enfants pour 100. Les squelettes, presque toujours sur le dos, avaient la position accroupie, « la position qu'un corps humain prend naturellement, étant saisi par les mains et les pieds et jeté dans une fosse peu spacieuse, l'absence d'outils appropriés ne permettait pas sans doute qu'on en fit de plus grandes. On serait toutefois en erreur en

supposant que les sauvages de Mugem abandonnaient leurs morts à la terre sans en avoir nul souci : les instruments de silex se trouvaient toujours en plus grand nombre près des squelettes, ce qui est assez significatif. »

L'emplacement sépulcral ne comprend qu'une partie des monticules — la moitié à peu près — cette partie se trouvant toujours située du côté du marais que les sauvages exploitaient.

La mort a frappé notre ami lorsqu'il rédigeait ses conclusions anthropologiques. Dans les seules pages qu'il a laissées, il observe que, grâce à l'admirable constance de caractères des principaux types crâniens les faits qu'il avait déjà constatés ont été confirmés par l'étude des derniers ossements retrouvés. Le type dolichocéphale qui constitue la majorité des crânes lui paraissait définitivement clair; le type brachycéphale, malgré le petit nombre d'échantillons, à peu près aussi bien établi. Il entrevoyait une troisième catégorie sous-brachycéphale dont les caractères étaient moins accusés et qui n'était représentée que par deux crânes.

Il parle de tableaux de mesures méthodiques et détaillées que malheureusement on n'a pu retrouver!

E. C.

BARON HALNA DU FRETAY. Les âges préhistoriques et le début de l'ère chrétienne (*Incinérations et inhumations dans le Finistère et l'ouest de la Bretagne*). Quimper, 1889. — **Les temps préhistoriques** (*Étude sur les ouvrages des écrivains qui m'ont précédée*). Quimper, 1890. — **La Bretagne aux temps néolithiques**. Quimper, 1890.

L'auteur a seul « cette expérience consommée qui peut donner à tous la confiance la plus absolue », p. 61. Il a à son actif « trente années de fouilles et de travail », p. 6. Il n'a jamais fait part à personne de ses impressions et il n'a jamais parlé de ces questions, p. 40. Dans une autre brochure il insiste sur ces trente ans de silence. Il a lu tout ce qui a paru depuis trente ans en Europe de publications sérieuses sur l'histoire des temps préhistoriques, faisant en même temps des fouilles continuelles (p. 11). Il affirme « qu'il est infiniment sage de ne croire que ce qu'on a vu soi-même », p. 35.

Il ne faut plus s'étonner, n'est-ce pas, si René et Louis Galles, si le Dr Mauricet, ces explorateurs bien connus du Morbihan, si M. Paul du Chatellier, le plus consciencieux fouilleur que je connaisse, sont malmenés par M. le baron Halna du Fretay!

Chemin faisant, cet auteur prend à partie une très bonne fouille de M. P. Gaillard et affirme que le dolmen du Port-Blanc dans les sables de Saint-Pierre de Quiberon n'est qu'un ossuaire chrétien du IV^e siècle de notre ère, car les squelettes et les ossements sont très bien conservés : il y a une épingle en os, « très petit objet et pourtant intact »; il y a enfin

dans les crânes des crabes, des coquilles, des cailloux et du sable. Après cela, M. Halna du Fretay est certain que ce ne peut être une sépulture ancienne!

Dans ses *Âges préhistoriques et le début de l'ère chrétienne*, il nous déclare, p. 12 :

« Pourquoi faire une quantité d'âges différents des silex ?

« Pourquoi établir cette autre série d'âges ?

I. — Pierre taillée. — II. Pierre polie. — III. Bronze. — IV. Fer.

« Il faut n'ajouter foi qu'à ce qui est précis et prouvé », dit l'auteur. Cela me dispense de conclure moi-même et d'insister sur ces brochures.

E. C.

L. LE PONTOIS. *Exploration du tumulus de Cruguel en Guidel (Morbihan)*, p. 304-337, 2 planches (*Rev. arch.*, Paris, 1890).

Voici justement une revanche des imprimés dont je viens de parler ; sans plus de compliments à l'auteur, nous résumerons son utile et consciencieux mémoire.

A 200 mètres au sud du hameau de Gruguel, sur le bord d'un plateau qui domine d'une trentaine de mètres l'embouchure de la Laita, s'élève une butte conique circulaire d'environ 28 mètres de diamètre, 5^m,30 de hauteur ; à 90 mètres de distance au S. 13° E. est un menhir long de 2^m,70, large de 2^m,10, épais de 1^m,05 au maximum ; ce menhir n'est pas isolé, il y en a trois autres aux environs et, d'après la tradition, il y en avait davantage. Ils sont en granit qui ne se trouve qu'à 1 800 mètres au N.-E. à Saint-Fiacre et tandis que la roche sous-jacente est le micaschiste.

La fouille du tumulus est minutieusement décrite par M. L. Le Pontois, qui l'a exécutée avec le concours de M. Gaillard (de Plouharnel) ; un coup d'œil sur le dessin ci-joint suffira pour en montrer l'intérêt. Son amoncellement pyramidal de menhirs au centre est bien curieux. Ces menhirs et leurs pierres de calage sont en granit.

Les plus grosses pierres du galgal avaient été placées au-dessous, juste au centre de la grande dalle qui formait le plafond de la crypte.

Les couches successives du tumulus (humus, terre lourde, sable, argile grise, terre lourde, amas de pierre) étaient parsemées de menues parcelles de charbon de bois et de petits tessons de poterie que rien ne distingue de celle des dolmens de l'âge de la pierre polie ; il y avait en outre sept éclats de silex sans caractères.

Dans le sol naturel avait été creusée une fosse de 1 mètre de profondeur dont les parois latérales jusqu'à une hauteur indéterminée, peut-être jusqu'aux bords de l'excavation, certainement au-dessus de 0^m,80, ont été garnies d'un boisage continu, épais de 0^m,03 à 0^m,04, et probablement en châtaignier. L'état de décomposition du bois aux angles de la fosse

n'a permis aucune observation. Un plancher semblable a été trouvé sur le fond, excepté dans sa partie centrale. Aucune trace certaine d'un plafond de bois. Au sud-est il y avait les restes d'une cloison de boiserie parallèle aux longs côtés et se perdant parmi les terres éboulées. Des traces de feuilles existaient sur quelques fragments du bois du plancher.

Le corps *non brûlé* a été déposé dans la sépulture avec des armes de bronze et silex. Rien n'a indiqué son gisement : l'auteur, d'après la déclaration de M. le docteur Le Dantec, affirme l'inhumation. On a en effet recueilli de menus fragments d'os d'une grande friabilité, le plus gros a 0^m,04 de longueur, « il n'a pas dû être soumis à la crémation, à cause de la régularité des cellules des tissus spongieux et des orifices que présentent les lamelles osseuses (1) ».

Les pointes de flèches de silex et les armes de bronze ont été trouvées recouvertes de planches. Celles-ci avaient-elles été placées intentionnellement pour les abriter ? provenaient-elles de la chute d'un couvercle ? de la chute de la partie supérieure du cofrage ? On ne sait.

Les silex sont quatorze pointes à peu près triangulaires à pédoncule et à ailerons du type déjà rencontré dans une dizaine de sépultures bretonnes bien connues. Ce sont des pièces admirablement taillées, 4 en silex jaune cire, 10 en silex jaune grisâtre ou gris. Une d'elles avait conservé des restes de la matière résineuse et du lien qui la maintenait sur sa tige. Ces tiges ont été vues en place, mais sont tombées en poussière au premier contact.

Les bronzes sont d'abord quatre poignards de la forme également retrouvée dans les tombes similaires. Malgré leur très grande oxydation, on peut remarquer leur renflement central de deux d'entre eux et trois filets gravés le long des bords, dans les trois mieux conservés. Deux

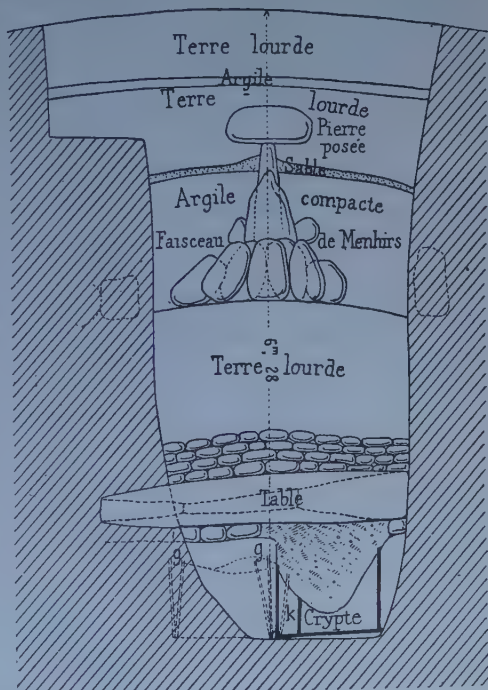


FIG. 1. — Coupe du tumulus de Gruguel en Guidel (Morbihan).

(1) J'ai reproduit ce passage, parce qu'il est le seul argument de M. Le Dantec. Est-ce suffisant pour affirmer la non-crémation du corps ? E. C.

avaient des rivets groupés trois par trois suivant une ligne courbe. Le plus grand a 0^m,23 de longueur. Ils étaient emmanchés, munis de leur fourreau en bois revêtu d'écorce, et l'un des fourreaux de cuir cousu à simples points de fauillage, à l'aide d'une très fine lanière de cuir également. Un manche au moins était garni d'une ornementation exécutée avec ces microscopiques clous d'or signalés ailleurs et dont M. L. Le Pontois a pu recueillir 800 exemplaires en soumettant les terres au lavage; le plus grand, exceptionnel, atteint 0^m,0021, l'un des petits 0^m,0004. Ils proviennent du découpage de fils cylindriques d'un or de couleur normale. Ils ont une tête parfaitement polie et leur pointe est généralement en biseau. Ils étaient implantés jointifs dans le bois dont leur tête effleurait exactement la surface et disposés sur plusieurs rangs. C'est tout ce que permet de dire

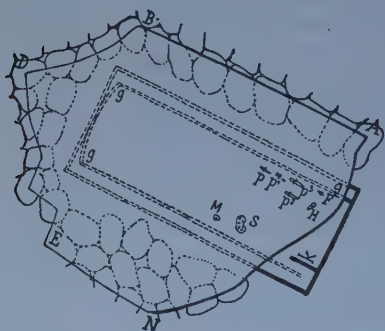


Fig. 2. — Plan de la crypte du tumulus de Gruguel en Guidel (Morbihan).

A B D E N. Table. — gg. Affleurement du bois du cofrage sur l'éboulis de la fosse. — k. Cloison verticale, en bois. — M. Mortier. — s. Pierre à 7 cupules. — p, p¹, p², p³, Poignards. — F. Flèches. — H. Hache.

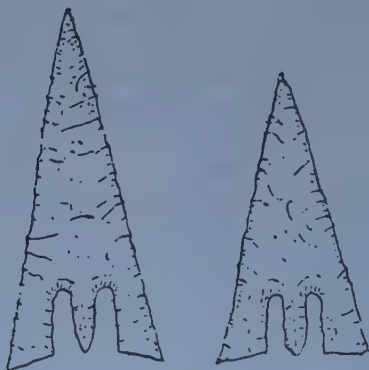


Fig. 3 et 4.

Pointes de flèches en silex.

l'étude des menus fragments de ces manches recueillis avec patience et méthode par l'explorateur consciencieux.

Il y avait en outre une hache de bronze à tranchant arrondi, à bords latéraux rectilignes et peut-être très légèrement relevés. Des deux côtés, juste au milieu de chacun des bords latéraux, est une entaille de 0^m,008 de largeur et d'au moins 0^m,002 de profondeur destinée sans doute à recevoir le lien qui assurait la tenue du manche.

Deux petites pierres (0^m,24 et 0^m,28) ont été rencontrés dans le galgal, l'une avec une cupule et l'autre avec sept cupules ordinaires; la cupule centrale est reliée par des canaux à la supérieure et à deux autres diamétralement opposées. — Signalons enfin un fragment de mortier (à concasser le blé?), bien poli en dedans, en dehors et sur les bords.

M. Le Pontois a observé, en comparant diverses dimensions de ce monument, et d'un autre antérieurement exploré par lui (Lann-Fetan-Oual près Kercavès), que l'on retrouve souvent la longueur 1^m,30 et ses multiples. Est-ce une mesure des constructeurs ?

E. C.

E.-A. MARTEL. *Les Cévennes et la région des Causses*, 406 pp. in-8, 140 grav., cartes et plans. Paris, Delagrave, 1890.

Le nom de l'auteur est populaire : M. E.-A. Martel est cet audacieux touriste qui naguère se laissait emporter par les cours d'eau souterrains des Causses dans des abîmes inconnus d'où il pouvait fort bien ne plus pouvoir sortir. Merveilleusement servi par le hasard, par son courage par son intelligence, il traverse ces cavernes immenses et montre une voie nouvelle aux alpinistes épris des excursions dangereuses. En même temps il appelait leur attention sur les étonnantes et pittoresques régions de la Lozère et de l'Aveyron, sur les gorges du Tarn, et sur Montpellier-le-Vieux. Le livre qu'il nous a offert renferme de longs et précieux renseignements, pleins d'intérêts, sur ces beautés naturelles; on y lit aussi quelques pages sur la préhistoire et les fouilles du docteur Prunières (chap. XXVI) et sur la grotte de Nabrigas et la poterie paléolithique (chap. XXVII), Gaulois et Romains (chap. XXVIII). Une note nous informe que les exigences de l'éditeur ont fait réduire beaucoup ces chapitres. Cela est regrettable. Bien que M. Martel n'ait pas en archéologie préhistorique la compétence que donnent seules et la connaissance des livres, des gisements, des collections et la fréquentation des spécialistes, il eût fourni un bon résumé des magnifiques découvertes accomplies dans ces régions cévennoles. Malgré le faible espace qu'il pouvait leur consacrer, il s'étend avec complaisance sur la question de l'existence de la poterie à l'époque où vivait le grand ours. M. Martel interprète parfois les assertions des auteurs et modifie sans s'en apercevoir leurs conclusions. Ainsi, parce je nie qu'on ait la preuve directe ou indirecte de la contemporanéité des os d'ours et des fragments de poterie de la grotte de Nabrigas, je n'ai jamais pensé que l'homme quaternaire ne pénétra pas en Lozère.

E. C.

N. ROSAPELLI et X. DE CARDAILLAC. *La cité de Bigorre. Civitas turba ubi castrum. Bigorra*. Paris, H. Champion, 1890, 217 p. in-8, fig. et pl.

Cet ouvrage est dédié à la mémoire de Julien Sacaze, qui nous fut ravi l'an dernier et qui, malgré sa jeunesse, était le plus éminent de tous les érudits qui se sont consacrés à l'histoire et à l'épigraphie des peuples pyrénéens. Ce faisant, MM. N. Rosapelli et X. de Cardaillac ont rempli un pieux devoir.

Leur livre renferme quelques pages qui sont de notre domaine. Le premier chapitre, sur les races préhistoriques de la Bigorre, résume les découvertes effectuées par les explorateurs de la région visée, mais d'une façon extrêmement sommaire, assez vague, ce qui nous dispense de faire des critiques de détail. Cependant nous avons vainement cher-

ché une allusion aux recherches de M. Piette publiées dans les *Matériaux* et une indication bibliographique concernant les découvertes de M. le colonel Pothier également publiées dans notre Revue. Les auteurs ne discutent pas la question des races et n'essaient pas de débrouiller ce qui revient aux Ibères, aux Celtibériens, aux Gaulois parmi les antiquités recueillies. Ils ont hâte d'arriver aux temps romains, ils sont alors sur un terrain mieux éclairé et qu'ils connaissent bien.

E. C.

F. FOUREAU. Une mission au Tademayt (territoire d'In-Salah) en 1890. (Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique et à M. le sous-secrétaire d'État des colonies). — Paris, Challamel, 1890, 1 vol. in-8, cart. et pl.

Les contrées traversées par M. Foureau dans ce nouvel itinéraire sont d'horribles déserts, comme le montrent les nombreuses photographies reproduites dans son volume. Et cependant, en vingt-cinq points de son parcours, le voyageur, très expérimenté en ce genre de recherches, a rencontré des ateliers de silex taillés. Dans ces régions inhospitalières, où errent seules quelques pauvres familles de Chaambas, des tribus entières ont donc pu vivre dans des temps géologiques qui ont précédé les nôtres, et c'est au dessèchement graduel du pays et à l'aridité qui en est la conséquence qu'il faut avant tout attribuer sa dépopulation complète.

Les stations découvertes par M. Foureau gisent toujours au pied des dernières pentes des dunes ou des gours, aussi bien dans la région de l'Erg que dans son voisinage. Les silex, tantôt blancs ou rosés, tantôt rougeâtres, jaunâtres ou bruns, ont la forme de couteaux, de flèches, de grattoirs, etc. Il s'y joint quelquefois, comme au Dar-er-Roub, des haches en basalte gris verdâtre, presque entièrement polies, de petites coupelles hémisphériques très finement travaillées dans un grès blanc et dense, des meules de la même matière, des boules de grès percées d'un trou, des perles vertes, comme celles d'Aïn-Teba, enfin des quantités de poteries plus ou moins adroitement décorées de lignes, de petits points ou de séries de zigzags parallèles.

Dans un bon nombre de ces gisements, on trouve en quantité des fragments de coquilles d'œufs d'autruche, ce qui a suggéré à M. Foureau l'hypothèse assez peu vraisemblable de la domestication chez les Sahariens, antérieure à toute histoire, de ce grand oiseau dont l'homme n'a repris possession, et d'une façon très incomplète, qu'à une époque récente, d'abord au Cap, plus tard en Algérie.

Les œufs d'autruche des stations du Tademayt sont parfois entiers; M. Foureau en a déterré quatre au *gassi* n° 14 de son itinéraire.

« Ces œufs ont, à chaque extrémité, un trou parfaitement circulaire de 15 millimètres de diamètre très finement exécuté. Ce devaient être

des vases de cette époque. » On a trouvé d'autres œufs troués aux Ghourd Zotti, aux Oghroud Torba, et le guide qui a découvert les premiers assure qu'ils ont été percés par les *Hameiane* (gens de l'antiquité) et qu'on les trouve aux points où ces Hameianes ont jadis creusé leurs puits.

Au hassi Ghourd-Oulad-Yaïch, les coquilles d'œufs étaient parfois taillées en pointes de flèches, et d'autres fois on les avait façonnées en petites rondelles perforées, que je ne saurais mieux comparer qu'à celles en coquille de *cardium* qu'on a signalées dans nos dolmens du midi de la France.

E. HAMY.

M. BEAUCHAMPS. *Copper Implements* (*Science*, New-York, janv. 9, 1891).

Les instruments de cuivre façonnés par les anciens habitants du littoral oriental des États-Unis étaient bien plus nombreux qu'on ne se le figure généralement. La plupart de ceux qu'on a découverts ont pris le chemin du creuset du fondeur et c'est une bien faible minorité qui a échappé à la destruction. M. Beauchamps avait formé un premier recueil de 45 pièces, dont les deux tiers rencontrées à proximité de Balwinsville, dans l'État de New-York où il habite. Le docteur Abbot a représenté les plus remarquables dans ses *Primitive Industries*.

Depuis lors M. Beauchamps a fait d'autres trouvailles de même genre ; il en donne le détail dans une note publiée par le journal *Science* de New-York, du 9 janvier. Ce sont des *cuivres*, ciseaux, têtes de lances, couteaux, gouges, tubes, etc. ; ce sont aussi des *bronzes* de la colonisation française, ornés de symboles et de lettres.

L'article de M. Beauchamps termine par quelques observations relatives à une trouvaille déjà ancienne et longuement discutée par les archéologues des États-Unis, la trouvaille de *Fall River, Massachusetts*. Anderson, dans son *America not discovered by Columbus*, avait fait du squelette exhumé à Fall River en 1837 un guerrier normand du x^e siècle. J.-W. Foster avait essayé de montrer que c'était tout simplement un Indien Narraganset, équipé à l'européenne (*rigged out on European trappings*). Pour M. Beauchamps, les pièces caractéristiques de cette découverte sont d'origine Onondaga ou Cayuga ; l'ornement de poitrine est le gorgerin dont on a des spécimens trouvés dans le comté d'Onondaga et les pointes de flèches sont semblables à celles des anciens Iroquois de l'État de New-York.

Donc plus de guerrier normand enfoui jadis dans le sol de Fall River ! Encore un lambeau qui s'en va des légendes grossièrement tissées il y a un demi-siècle par des admirateurs trop enthousiastes des entreprises d'Eric et de ses successeurs.

E. H.

T.-H. LEWIS. *Effigy-mounds in the valley of the Big Sioux River, Iowa*
(*Science*, 2 mai 1890).

Tous ceux qui s'occupent d'archéologie américaine connaissent les curieux mounds, affectant la forme d'animaux, qui ont été rencontrés dans le Wisconsin, l'Ohio et le Kentucky. M. Lewis nous en signale un semblable beaucoup plus à l'ouest, en plein bassin du Missouri, dans la vallée de la rivière des Grands Sioux. Là, au milieu d'un groupe de cent cinq mounds, il s'en trouve un de cinquante-cinq pieds et demi de longueur et de deux pieds et demi de hauteur au centre, figurant grossièrement sur le sol un animal quelconque.

Au milieu de ces mounds, on observe de nombreux alignements de blocs, qui les entourent parfois complètement, et une vaste enceinte limitant une surface d'environ quinze acres. Cette enceinte a certainement été construite après les mounds, puisque son mur passe par-dessus l'un d'eux. M. Lewis attribue toutes ces constructions à une tribu de *mound-builders*, qui se serait vue dans l'obligation de se fortifier pour résister aux attaques de voisins hostiles. Les innombrables débris d'industrie trouvés sur le plateau, la quantité considérable de mounds existant encore sur ce point, sans compter tous ceux que la culture a fait disparaître, démontrent que la population qui vivait là avait bien quelque importance.

La découverte de M. Lewis offre encore un autre intérêt. Elle établit un trait d'union entre les mound-builders de l'est et ceux de l'ouest. Il est fort probable que la race s'est jadis étendue d'un océan à l'autre.

R. VERNEAU.

J. BARBOSA RODRIGUES. *Le Muyrakytā. Étude sur l'origine asiatique de la civilisation préhistorique de l'Amazonie* (*O Muyrakytā. Estudo da origem asiatica da civilização do Amazonas nos tempos prehistoricos*, 1 broch. in-8°, 162 pages, avec 2 figures. Manaos, 1889).

Le travail de M. Barbosa Rodrigues est entièrement consacré à l'étude des objets en néphrite et en jade. Le *muyrakytā* n'est, en effet, autre chose qu'une amulette de néphrite qu'on portait toujours suspendue au cou. Il faut bien se garder, dit l'auteur, de le confondre avec le *tembetá*, simple ornement de pierre verte que certaines tribus américaines s'introduisent dans la lèvre. Au *muyrakytā* s'attache toujours une idée superstitieuse, et c'est précisément sur cette idée et sur la nature toujours identique du talisman que l'auteur base ses théories.

Quoi qu'en ait dit le Dr Meyer, M. Barbosa Rodrigues reste convaincu qu'il n'existe aucun gisement de néphrite ou de jadéite en Amérique, ces roches se rencontrant uniquement dans l'Asie centrale. Il est vrai

qu'on a recueilli en Europe, en Egypte et en Amérique des objets de cette catégorie, affectant, en général, une forme cylindrique, mais pouvant aussi ressembler à des haches ou représenter des animaux, des batraciens, par exemple. Ces *muyrakytâs*, comme les appellent certains Indiens de l'Amazone, notamment les Tapayos, ont tous été importés d'Asie.

Telle est la thèse que soutient M. Barbosa, et il invoque à l'appui de sa manière de voir les arguments les plus divers. Il met à contribution la linguistique, l'ethnographie, l'anthropologie anatomique aussi bien que la minéralogie. Il croit pouvoir suivre pas à pas les migrations de la néphrite dans tous les sens. Pour lui, le point de départ des objets en néphrite doit être placé vers Khotan. Peu à peu ils arrivèrent en Europe et furent transportés d'un côté jusqu'en Belgique, de l'autre jusqu'en Espagne et en Portugal. Mais le courant ne s'arrêta pas là : il atteignit les Canaries, le Cap Vert, les Antilles et enfin le Mexique. Vers l'est, la néphrite fut transportée à travers toute la Chine, puis dans la Haute-Californie, à Tulan, et au Mexique. De là, elle gagna Panama, la Colombie, l'Orénoque, le Pérou, l'Araucanie, franchit ensuite les Andes pour arriver dans l'Amazone, mais ne dépassa jamais, de ce côté, le sud du Brésil.

La population qui transportait ainsi avec elle les amulettes en néphrite était platycéphale. M. Barbosa Rodrigues en voit la preuve dans la conformation crânienne des Huns, des Caucasiens, de certains Belges et des Toulousains ; les Tolans, les anciens Mexicains offraient encore le même type. « La déformation crânienne connue sous le nom de déformation toulousaine, dit l'auteur, perpétue la déformation cunéiforme des Tolans. » Les personnages des bas-reliefs mexicains ont la tête déformée comme l'avait Attila.

Après avoir dit que le début de la migration qui répandit ainsi la néphrite dans les deux continents remonte à bien des siècles avant notre ère, M. Barbosa Rodrigues, revenant plus loin sur ce sujet, précise, et d'une manière à laquelle ne sont guère habitués les archéologues. Il y a 4526 ans qu'on s'est servi pour la première fois de néphrite et de jadéite en Asie ; ce fut 137 ans plus tard que ces roches firent leur apparition en Europe. Ces chiffres si précis, à propos desquels l'auteur fait pourtant quelques réserves, reposent, dit-il, sur les recherches faites dans les cités lacustres ; mais il oublie de nous dire le procédé qu'il a employé pour ses évaluations.

C'est en Amérique que M. Barbosa Rodrigues a étudié avec le plus de soin la marche de la néphrite. Nous ne saurions le suivre dans les détails qu'il donne à cet égard. Quetzalcoatl, le fondateur de l'empire des Nahuas, fut l'un des importateurs des « pierres vertes » dans le Nouveau Monde. La race qui transporta les amulettes en néphrite dans toute la région qui s'étend depuis la haute Californie jusqu'au sud du

Pérou et dans l'Amazone descend des Tartares chinois, comme en descendent les Finnois, les Hongrois, les Samoyèdes, les Osmanlis et les Basques. Tous ces peuples emploient la même roche pour la fabrication de leurs talismans; tous rendent un culte aux serpents et au soleil. Aussi, à la fin de son travail, M. Barbosa Rodrigues nous retrace-t-il, sous forme de tableau généalogique, la filiation de toutes les tribus qui ont connu le muyrakytã.

Certes, le mémoire dont il s'agit contient bien des faits exacts. L'auteur a eu raison de rapprocher le *sin* chinois du signe similaire américain, comme l'avait déjà fait M. le D^r Hamy, dont il semble n'avoir pas connu le mémoire. De nombreuses citations émaillent pourtant son texte, mais il ne nous paraît pas avoir toujours été heureux dans le choix des autorités qu'il invoque. Il a surtout laissé le champ trop libre à son imagination, et il a le tort de regarder comme démontrées des conclusions qui appellent de nouvelles recherches. R. VERNEAU.

FR. BOAS. *Cranium from Progreso, Yucatan* (*Proceed. of the Americ. Antiquar. Soc.*, April 30, 1890. Worcester, 1890, br. in-8, 2 pl.).

Cette précieuse pièce, découverte en décembre 1883 dans un tombeau qu'ont mis au jour les travaux de voirie de Puerto-Progreso (1), a été pittoresquement comparée par M^{re} Crescencio Carillo, qui l'a vue un des premiers, à une tête de reptile (*cabeza d'un reptil*), tellement elle lui paraissait aplatie et élargie (2); elle a été successivement la propriété du docteur Fr. Rubio et M. Ybarra Ortoll; ce dernier l'a envoyée à M. Stephens Salisbury, et elle est aujourd'hui conservée dans la bibliothèque de l'*American Antiquarian Society* de Worcester; Mss. C'est un crâne de femme encore jeune, mais adulte; la suture sphéno-basilaire est parfaitement close, mais les molaires ne sont pas entamées par l'usure. Il est bien plus déformé encore que celui de Mérida, récemment décrit par M. Virchow dans les *Verhandlungen* de Berlin (1887. S. 451); l'aplatissement de l'occiput est surtout remarquable. « Le crâne est petit, dit M. Boas, et épais en bien des points. Près du bregma se trouve une large hyperostose qui paraît s'étendre un peu en arrière de la suture coronale, qui a quelque peu l'apparence d'une rainure approfondie. L'hyperostose

(1) Le tombeau renfermait avec le squelette un joli vase de terre élégamment décoré, dans l'intérieur duquel étaient trois flûtes d'os. Une grande partie de la voûte et, en particulier, le pariétal gauche et la portion voisine du frontal étaient couverts d'une épaisse incrustation qui semblait être de carbonate de chaux. Les os contiennent encore beaucoup de matière animale, et M. Boas ne paraît pas éloigné d'admettre avec M. Ybarra Ortoll que le sujet avait été momifié (Fr. Boas, *loc. cit.*, pp. 8 et 9).

(2) Al verla no se puede menos que pensar, como involuntariamente, en una raza de hombres-serpientes, cumque constituida en tal por su propio artificio y voluntad (D. CRESCENCIO CARILLO Y ANCONA, *Los Cabezas-Chatas* (*Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. III, p. 274. — Cf. *ibid.*, p. 272).

forme sur le front une élévation médiane triangulaire; ses limites sur les pariétaux sont mal définies, elle a quelque peu l'apparence de l'ivoire. On rencontre de petites exostoses autour des trous pariétaux, dont la surface est raboteuse; le gauche a un diamètre de 13 millimètres environ, le droit un diamètre de 15 millimètres. Toutes les sutures, normalement ouvertes sur un sujet jeune, le sont encore ici; la suture médio-frontale elle-même est ouverte dans toute sa longueur (1). Le front est étroit, étant donnée surtout cette dernière particularité : on trouve un large wormien dans le milieu de la coronale droite, qui paraît déprimée à ce niveau; il est probable qu'un osselet semblable existe à gauche sous l'incrustation qui le dissimule en partie. Le crâne est d'ailleurs remarquablement mince à ce niveau. L'écaille occipitale est parabolique; la protubérance est large, la région basilaire inégale. Le plan du trou occipital coupe vers son centre l'ouverture des fosses nasales. Le palais est plat et large; le processus alvéolaire est bas et prognathe. L'ouverture du nez est large, ovale; l'orbite est arrondie. L'orifice auditif est rond, etc.

Cette description, un peu désordonnée et que nous abrégeons, montre en somme les plus grandes analogies entre les pièces de Mérida et de Progreso, et le tableau des mesures, dressé par M. Boas, accentue encore la ressemblance.

Nous empruntons au tableau de M. Boas les mesures qui suivent :

	Merida	Progreso
Capacité crânienne.	1380 cc.	1250 cc.
Circonférence horizontale.	505 mm.	463 mm.
Diamètre antéro-postérieur maximum.	173	170
— transversal maximum.	156	148
— basilo-bregmatique.	«	135
— frontal minimum.	98	87
— bizygomatique.	142	140?
Orbite : largeur.	40	38
— hauteur.	34	35
Nez : largeur.	26	27
— hauteur.	53	51

On sait que ces deux crânes sont, avec une pièce brisée rencontrée jadis par Stephens dans un tombeau de Ticul et décrite par Morton (J.-A. Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, New-York, 1843, vol. I, p. 276 et suiv.), les seuls documents que nous possédions jusqu'ici sur l'anthropologie des anciens Mayas.

E. HAMY.

(1) Elle aboutit sur la coronale à 1 centimètre à droite de la sagittale (fig. 3 de M. Boas).

J. MAC LEAN. *The Blackfoot Sun Dance* (*Proceed. of the Canadian Institute*, 3^d ser., vol. VI, p. 231).

La fête religieuse la plus importante des Pieds-Noirs est la Danse du Soleil, dont le révérend John Mac Lean donne une description détaillée dans le dernier fascicule du volume dont on a lu plus haut le titre. C'est dans la réserve des Indiens Sang (Blood Indians) qu'il a vu quatre fois les *Sun Dances* et pris les notes détaillées que son petit mémoire résume et qu'il sera intéressant de comparer avec les récits de même nature recueillis dans d'autres tribus de l'Ouest. Les tortures subies par les jeunes gens au cour de la danse solaire ont chez tous les Peaux-Rouges le même objectif, à la fois militaire et religieux. Sans doute ils sont admis après ces épreuves dans la noble troupe des guerriers, et l'exhibition qu'ils ont faite de leur courage leur assure la considération de tous. Mais la cérémonie est aussi une véritable initiation religieuse à laquelle préside le *Natos*, la divinité solaire. Elle marque la réception du néophyte dans une espèce d'ordre que l'on a quelquefois comparé aux *loges maçonniques*. Le peuple qui assiste aux épreuves surexcite à ce spectacle ses passions religieuses et guerrières. E. H.

GEORGES DEMANCHE. *Au Canada et chez les Peaux-Rouges* (1 vol. in-8°, avec 9 gravures hors texte et 1 carte. Paris, Hachette et C^{ie}, 1890).

La relation d'un voyage au Canada ne peut manquer d'être bien accueillie chez nous. Personne n'ignore, en effet, qu'une bonne partie de la population de ce pays descend des 65 000 colons français qui s'y sont établis en 1763.

Déjà M. Rameau nous avait fourni des données statistiques fort intéressantes sur les Canadiens et les Acadiens français. M. Demanche nous les montre à son tour s'accroissant avec une rapidité vraiment prodigieuse. Les 65 000 colons de 1763 comptent aujourd'hui 1 500 000 descendants! Ces chiffres constituent la meilleure réponse à ceux qui ont prétendu que l'Européen ne pouvait s'acclimater en Amérique. Et ici on ne saurait invoquer l'émigration pour expliquer cette multiplication rapide de la race française dans le Nouveau Monde. La fécondité des Canadiennes est merveilleuse, et, à tout instant, on rencontre des familles françaises comptant 6 ou 8 rejetons. « Parfois le nombre des enfants de même père et de même mère atteint 25, et, quand ce chiffre est dépassé, le 26^e enfant est élevé aux frais de la paroisse. »

Les Français du Canada n'ont pas toujours pris des femmes de leur race. Des croisements se sont opérés entre eux et diverses tribus de Peaux-Rouges. Ces unions ont été parfaitement fécondes, et d'import-

tantes colonies de métis ont pris naissance, notamment sur les bords de la Rivière Rouge. Il faut déjà compter avec elles. Lorsque, en 1883, les métis, mécontents des actes du gouvernement fédéral, se soulevèrent ils ne furent vaincus qu'avec peine par l'armée régulière.

Le métissage est donc possible entre Français et Peaux-Rouges. Loin d'être dégénérés, les produits prospèrent et montrent des qualités, une intelligence qui leur font le plus grand honneur.

M. Demanche ne se borne pas à nous entretenir des Canadiens-Français et des métis ; il nous donne d'intéressants détails sur les Indiens qu'il a pu observer dans les *réserves* du Nord-Ouest Canadien. Les tribus dont il nous esquisse l'histoire se sont ressenties, à la vérité, de l'influence européenne, et la plupart de ces Peaux-Rouges s'enveloppent aujourd'hui dans des couvertures multicolores qui ne rappellent guère leurs vêtements d'autrefois. Néanmoins on retrouve chez eux bien des mœurs, bien des coutumes qu'il est d'autant plus intéressant de recueillir, qu'elles disparaissent de jour en jour. D'ailleurs, décimés par les maladies, les excès et les privations, les Indiens voient leur nombre décroître sans cesse, et le moment n'est pas éloigné où certaines tribus auront entièrement disparu. Aussi doit-on savoir gré aux voyageurs qui cherchent à sauver de l'oubli quelques-unes de ces peuplades. M. Demanche nous décrit surtout les Sarcis, relégués à l'heure actuelle auprès des montagnes Rocheuses. Il nous en fait connaître le costume, les habitations, le genre de vie, les mœurs, les coutumes, la religion, les rites funéraires, etc. Il a retrouvé chez eux la danse de la lune et la danse du poteau, signalées au delà de la Cordillère, Il nous montre ces sauvages célébrant encore, malgré les missionnaires et le gouvernement, la fête du soleil, pratiquant la polygamie, déposant leurs morts entre les branches de leurs arbres funéraires et conservant leurs vieilles légendes avec le même soin jaloux que les Canadiens-Français ont apporté à conserver leur langue et la religion de leurs ancêtres.

Nous ne dirons rien de la partie du livre consacrée à la description du pays, et cependant elle ne manque pas d'attrait. Le style clair et élégant de l'auteur rend la lecture de l'ouvrage des plus captivantes et lui assure un véritable succès. Ce ne sont pas seulement les gens du monde qui le parcourront avec plaisir ; les hommes de science, les ethnographes, les anthropologistes y trouveront aussi d'utiles renseignements. Le peu que nous en avons dit suffira, nous l'espérons, à en convaincre le lecteur.

R. VERNEAU.

P. GAFFAREL. Les Irlandais en Amérique avant Colomb d'après la légende et l'histoire. Colonisation de l'Irland-it-Mikla (*Revue de Géographie*, 14^e année, août, septembre et octobre 1890).

Navigateurs hardis et connus comme tels dès l'époque romaine, les

Irlandais avaient poussé vers l'ouest des reconnaissances dont les légendes ont conservé la trace. Ces légendes sont, les unes antérieures au christianisme, les autres d'origine chrétienne. Ces dernières paraissent reposer sur des témoignages plus authentiques.

Après avoir analysé ces légendes, M. Gaffarel en arrive à placer l'Irland-it-Mikla sur la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent et les îles qui ferment le golfe.

F. DELISLE.

UN HELLÈNE. Les Roumains. Étude ethnographique (*Revue de Géographie*, 14^e année, septembre 1890).

Pour l'auteur, Grecs, Roumains et Albanais forment le groupe pélasgique ou gréco-latin, l'un des trois principaux groupes ethniques de la péninsule balkanique.

Les Roumains descendent des Daces : ils ne sont pas, comme on le croit, exclusivement « Latins » ; de nombreux éléments ethniques ont servi à constituer la population actuelle. Il est peu de régions de l'Europe qui aient été traversées par autant de hordes que la Roumanie. L'élément grec a, lui aussi, participé pour une forte proportion dans la composition du peuple roumain. « Depuis le commencement du XVIII^e siècle, plus d'un million de Grecs ont émigré en Moldo-Valachie ; mêlés à la population indigène, ils forment aujourd'hui l'élément le plus intelligent et le plus sain du pays. »

Sur cinq millions d'habitants il y aurait près de deux millions d'étrangers, Grecs, Russes, Hongrois, Bulgares, Trigares, Juifs, etc.

C'est un plaidoyer un peu partial en faveur de l'élément grec : l'élément latin aurait laissé peu de traces.

F. DELISLE.

F.-F. PAYNE. *Eskimo of Hudson's Strait* (*Proceed. of the Canadian Instit.* Toronto 3^d ser., vol. VI, p. 213).

M. Payne, qui a séjourné un an au cap Prince-of-Wales, résume dans ce petit mémoire les observations qu'il a pu faire sur les Eskimos du voisinage. Il nous les montre fixés dans des villages, qu'ils ne quittent que lorsque la rareté des ressources alimentaires les y oblige, et donne, mois par mois, l'emploi du temps de ces laborieux chasseurs. L'ingéniosité souvent vantée qu'ils déploieraient dans la construction de leurs engins, est bien exagérée, suivant M. Payne, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il en a recueilli des exemples un peu frappants. Leur goût pour le dessin ne va pas jusqu'à comprendre la perspective, et leurs objets d'art ne consistent guère qu'en petits modèles de kayaks, et figurines de quadrupèdes ou d'oiseaux en ivoire, principalement exécutées sur les côtes nord du détroit.

M. Payne a réuni un certain nombre d'observations sur les usages locaux en ce qui concerne la pêche et la chasse; il paraît en résulter que le contact des baleiniers a fait perdre aux Eskimos du cap Prince-of-Wales une grande partie de leur originalité. Leurs mœurs n'y ont rien gagné d'ailleurs, surtout dans le nord du détroit, où les bâtiments européens ont bien plus de relations avec les indigènes que sur les côtes les plus méridionales. La polygamie est habituelle; elle se pratique même d'office dans certains cas très spéciaux, comme après le meurtre d'un homme marié, où le meurtrier est obligé de prendre à sa charge la veuve et les orphelins.

Leur religion se borne, comme chez la plupart des autres peuplades de même race, à une sorte de culte pour les esprits, auxquels on présente des offrandes : c'est grâce à cette pratique que M. Payne et ses compagnons ont retrouvé des restes d'une ancienne expédition dans le détroit, canons, boulets, ainsi consacrés aux esprits par les indigènes. Les tombeaux sont disposés tout le long du littoral, mais de préférence dans les îles, où les loups et les renards ne peuvent point aller déterrer les corps. De ces tombeaux les uns sont bien protégés à l'aide de pierres, les autres indiquent simplement l'endroit où a été déposé le mort, dont les os sont dispersés dans toutes les directions....

M. Payne termine en assurant que lorsqu'on a vécu un certain temps avec les Eskimos, on est amené à croire qu'un homme civilisé transporté dans un tel milieu, placé dans les mêmes circonstances, devra bien vite adopter le même mode d'existence.

E. HAMY.

CH. CHOPINET. De la taille dans les Pyrénées centrales (extrait de la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, n° 2 (1890), Toulouse, 1890).

M. le D^r Chopinet, médecin-major, a entrepris de déterminer la distribution de la taille dans la division de Saint-Gaudens. Cette région correspond au centre des Pyrénées françaises, et comprend les onze cantons de l'arrondissement de Saint-Gaudens, six cantons de celui de Muret, et cinq cantons de l'arrondissement de Saint-Girons. Sa limite méridionale se confond avec la frontière franco-espagnole. Elle est intéressante à étudier en raison du contraste que présentent les cantons montagneux de la zone méridionale avec les cantons de basse altitude occupant les plaines accidentées du bassin sous-pyrénéen.

Pendant la période qui s'étend de 1873 à 1888, les conseils de revision ont examiné 25 964 jeunes gens de la division de Saint-Gaudens. Tous ces hommes ont été mesurés et leur taille consignée dans les carnets de tournée. C'est sur cet important matériel de faits que s'appuie le travail de M. Chopinet.

Tout d'abord un fait ressort de la sériation des tailles de la région

qui nous occupe; c'est que cette sériation est parfaitement régulière et présente un seul maximum de fréquence, aux chiffres 1^m,64 et 1^m,65. Il en est de même dans chacun des vingt-deux cantons en particulier, et le chiffre de la plus grande fréquence correspond à peu près à la taille moyenne des conscrits du canton. En traduisant ces chiffres par un diagramme, on obtiendrait une courbe dont l'axe serait occupé par la moyenne, cette courbe présenterait au voisinage de son sommet une sorte de plateau sinueux dont les saillies correspondraient à la plus grande fréquence de certains types de taille voisine de la moyenne. Cette coexistence, dans la plupart des cantons, de plusieurs types de taille, ne serait pas due, d'après l'auteur, à la fusion incomplète de plusieurs races d'origines diverses, mais aux conditions inégales de bien-être dans lesquelles vivent les différents groupes composant la population du canton.

Le fait le plus important à noter, c'est que les cantons montagneux présentent la taille la plus élevée, et qu'on voit le niveau de la taille s'abaisser graduellement lorsque de ces cantons on se dirige vers la plaine. C'est ainsi que, dans le canton de Saint-Gaudens, la taille atteint 1^m,659, tandis qu'elle s'abaisse à 1^m,613 dans celui de Cazères. La classification des cantons d'après leur taille moyenne correspond à très peu près à leur répartition géographique, les cantons montagneux venant toujours en tête de la liste. Pourtant Saint-Gaudens, qui présente la taille la plus élevée, est à la limite de la région montagneuse et de la plaine; il y a probablement là un effet dû à l'excellente situation hygiénique de ce canton.

Si l'on fait le classement d'après la proportion des petites tailles, on voit que les traits généraux du tableau restent les mêmes, sauf que certains cantons de la montagne changent de place. On reconnaît ainsi l'existence, dans les profondes vallées voisines de la frontière, d'un nombre considérable de très petites tailles qui pourraient induire en erreur si l'on employait exclusivement la méthode basée sur la proportion des exemptions pour défaut de taille. C'est ainsi que le canton de Castillon, par exemple, renferme non seulement la même proportion de petites tailles que les cantons de la plaine, mais on y rencontre encore de véritables nains, type à peu près inconnu dans les autres cantons. La plupart de ces individus sont entachés de goitre et de crétinisme. Si l'on éliminait cette cause perturbatrice, qui sévit dans les hautes vallées des Pyrénées, on verrait les cantons les plus voisins de la ligne de faite, se placer au premier rang, avant les cantons de Saint-Gaudens, Saint-Lizier et Saint-Bertrand qui doivent leur prééminence, soit à leur immunité vis-à-vis du goitre et du crétinisme, soit à des conditions supérieures d'aisance et d'hygiène.

L'auteur a étudié la répartition de la taille dans toutes les communes prises isolément des deux cantons montagneux de Castillon et de Lu-

chon. Les chiffres qu'il fournit confirment ceux donnés par l'étude de la taille par canton. Partout on voit les habitants des villages les plus élevés en altitude, les plus salubres, jouir de la taille la plus haute. Les statures les plus basses s'observent inversement dans les communes où l'hygiène est la plus défectueuse et où la misère sévit avec le plus d'intensité; le fond des vallées, où les cours d'eau et l'insuffisance de l'insolation entretiennent une humidité malsaine, est particulièrement défavorable. Pourtant, d'après l'auteur, les raisons d'ordre hygiénique ne suffiraient pas à expliquer la différence de taille qui existe entre les montagnards et les habitants de la plaine. Il serait rationnel de l'attribuer à la diversité d'origine des uns et des autres : les montagnards seraient les descendants des Ibères et des autochtones du pays, tandis que la population de la plaine serait issue de la race celtique.

LÉON LALOY.

OTTO AMMON. *Anthropologische Untersuchungen der Wehrpflichtigen in Baden* (*Sammlung geminverstaendlicher wissenschaftlicher Vortraege*; neue Folge, fuenfte Serie, Heft 101).

Les recherches anthropologiques sur les recrues badoises, dont les premiers résultats viennent d'être publiés par M. Otto Ammon, ont leur place marquée parmi les grandes enquêtes qui tendent à fixer d'une manière exacte la géographie anthropologique de l'Europe.

Une commission spéciale, dont les principaux membres sont les docteurs Von Beck, Hoffmann, Gernet, Wilser et Ammon, fonctionne depuis 1886 dans le grand-duché de Bade avec un caractère officiel. Elle accompagne les conseils de revision et procède à l'examen de tous les conscrits, relevant pour chacun la taille, la couleur des yeux, des cheveux, de la peau, et les mesures nécessaires pour l'établissement de l'indice céphalique. Comme elle ne possède pas le don d'ubiquité, et comme les conseils de revision opèrent à peu près simultanément, la commission ne peut étudier chaque année qu'un petit nombre de circonscriptions. Au 1^{er} janvier 1890, elle avait parcouru 30 circonscriptions sur 52 et examiné 13 500 hommes. Le laborieux secrétaire de la commission, le docteur O. Ammon, vient de publier les résultats déjà acquis, et comme les circonscriptions étudiées sont réparties sur tout le territoire, ces résultats préjugent ceux à venir.

La population badoise, dans son ensemble, a un indice céphalométrique sensiblement brachycéphale qui paraît devoir se fixer entre 83 et 84.

La répartition quinaire donne les résultats suivants pour 9 773 hommes de 20 à 23 ans; l'auteur mettait en parallèle une série de 675 crânes du Reihengraeber, dont il relève l'indice de deux unités :

		CONSCRITS BADOIS.	GERMAINS ANCIENS.			CONSCRITS BADOIS.	GERMAINS ANCIENS.
65	69,9	0,03 p. 100	1,90	85	89,9	28,50 p. 100	8,10
70	74,9	0,80	21,30	90	94,9	3,70	1,20
75	79,9	15,10	45,90	95	100,1	0,30	
80	84,9	51,30	21,40				

Ces chiffres se rapprochent beaucoup de ceux de la France orientale. de la Suisse, de la Bavière et de tout le massif alpin ; mais on aurait tort de leur attribuer une portée trop grande. Si on analyse les chiffres du mémoire à l'aide des documents et des cartes que M. Ammon a bien voulu me communiquer, le tableau change. La brachycéphalie modérée de l'ensemble se résout en un grand nombre de pays très brachycéphales, d'autres mésaticéphales et presque dolichocéphales. La région du lac de Constance, celle du coude du Rhin et le nord du pays sont riches en éléments dolichocéphales ; ajoutons, dès à présent, en éléments blonds et de haute taille. La vallée moyenne du Rhin est partagée, la circonscription de Kehl a déjà 50 p. 100 de sujets de 85 et au-dessus (indice céphalique pris avec un cadre à maxima, et d'après l'horizontale allemande, qui me paraît de nature à donner des indices un peu trop élevés). Si l'on aborde le massif de la Forêt Noire, l'indice s'élève extraordinairement dès que l'on a quitté la plaine et atteint sur les hauteurs (1000 à 1400 mètres) des proportions folles. Les indices au-dessus de 85 deviennent pour Schönan 51 p. 100, pour Villingen 56 (*doc. inéd.*), pour Saeckinggen 62 (*id.*), pour Wolfach 64. Si l'on pousse l'analyse plus loin, dans la circonscription de Wolfach, on trouve des villages où la moyenne est bien plus élevée, Il est à remarquer que la circonscription de Wolfach est remarquable par la petitesse de la taille, et cependant occupe un rang élevé parmi les régions blondes (31 p. 100 de blonds), tout en fournissant le plus grand nombre de brachycéphales bruns typiques (type B de Virchow).

Au point de vue de la taille, la commission badoise a constaté un relèvement très curieux et à peu près général par comparaison avec la taille des conscrits de 1840-1864. Dans la circonscription de Wiesloch, les conscrits actuels comptent jusqu'à 23 p. 100 de petites tailles en moins et 15 p. 100 de grandes tailles en plus. Les chiffres donnés sont : petites tailles, 1888, 15,9 p. 100 ; 1840-1864, 39,1 p. 100 ; hautes tailles, 1888, 31,1 p. 100 ; 1840-1864, 15,6 p. 100. M. Ammon attribue ce phénomène à une croissance plus rapide due à un régime meilleur, mais si cette cause était la vraie, elle produirait le même résultat en France. La courbe de la taille est à peu près constamment à deux maxima. Pour Ueberlingen, en partant de 1^m,84, taille maxima, et faisant des tranches de 0^m,03, on trouve pour 100 : 0.6, 2.4, 4.2, 10.9, 21.1, 12.7, 21.1, 11.4, 6.6, 5.4, 2.4, 0.6, 0.6, minimum à 1.45. Pour Wolfach, on trouve 0.0, 0.5, 3.2, 2.7, 12.9, 19.3, 17.2, 11.3, 14.5, 5.4, 4.8, 1.6, 0.0, 3.2, 1.1, 0.5, 0.5, 0.5, 0.5, taille minima 1.30, plus un nain de 1.13.

Le mémoire de M. Ammon contient une série de recherches sur le mode de combinaison des caractères anthropologiques. Ces recherches sont du plus haut intérêt pour la détermination du mode de dislocation des caractères chez les métis et de leur localisation. Il n'est pas inutile de noter quelques-uns de ces chiffres pour l'usage des lecteurs de l'*Anthropologie* qui ne pourraient pas se procurer le mémoire original.

Parmi les	SONT		
	Grands	Moyens	Petits.
Dolicho.	40,0	42,5	17,5 p. 100
Méso.	26,7	50,1	23,2
Brachy.	24,9	48,0	27,1
Hyperbrachy.	19,2	49,6	31,2
Ultrabrachy.	16,6	44,3	39,1
	SONT		
	Blonds	Bruns	Noirs.
Sur l'ensemble.	52,4	42,3	5,8 p. 100
Sur les sujets aux yeux bleus. . . .	80,1	18,6	1,3
— — bruns . . .	22,5	69,2	8,3

Étant donnés les deux types A et B de Virchow, il était intéressant de savoir combien de sujets réalisaient toutes les conditions de taille, couleur et indice céphalique nécessaires pour être classés sans contestation dans l'une des deux catégories.

Sur 4 665 hommes il ne s'en est trouvé que 61 du type A, et 30 du type B, soit 1,3 et 0,6 p. 100. D'après cette proportion, le grand-duché avec 1 600 000 habitants compterait seulement 20 900 individus du type A, 10 300 du type B et 1 570 000 métis. Ces chiffres ont leur éloquence.

Quand le travail de la commission badoise sera terminé et publié en détail avec les cartes à l'appui, la science anthropologique sera en possession d'un document à peu près unique pour l'importance. Si la taille et la couleur ont fait l'objet de publications portant sur de grandes masses, il n'en a pas été de même de l'indice céphalique, et malgré les travaux de Collignon, de Livi et de Zampa, il y a encore beaucoup à faire. Il est probable que la publication définitive de la commission paraîtra dans deux ou trois ans. J'espère publier à la même époque la carte par cantons de la région méditerranéenne établie d'après 10 000 indices céphalométriques environ. Il deviendra alors un peu plus facile d'étudier l'anthropologie de la France et de ses confins. G. DE LAPOUGE.

D. ANOUTCHIN. Les connaissances sur la Sibérie antérieures à l'arrivée de Yermak ; le récit « sur les hommes inconnus du pays oriental ». *Étude archéologique et ethnographique* (K'Istorii oznakomlénia S'Sibirïou, etc.) Moscou, 1890, in-4, av. fig. et 1 carte; tirage à part du t. XIV du recueil « Drevnosti » (les Antiquités).

Parmi les rares documents sur la Sibérie et ses peuplades, antérieurs

à la conquête moscovite, il en existe un que l'on retrouve dans plusieurs recueils manuscrits russes de la fin du xv^e et du commencement du xvi^e siècle. C'est un récit « sur les peuples inconnus du pays oriental ».

Le « pays oriental, » c'est ainsi qu'on appelait en Russie à cette époque la Sibérie et en général toutes les contrées situées au delà des monts Oural.

C'est l'un des textes inédits du récit que M. Anoutchin publie en tête de son mémoire. Le texte de quelques pages fournit à l'auteur l'occasion de commentaires nombreux et ingénieux qui nous donnent quelques notions sur les peuples ayant habité la Sibérie avant le xvi^e siècle.

Il faut dire qu'à côté de notions ethnographiques très précises, on trouve dans le « récit » beaucoup de choses invraisemblables. Une partie de ces assertions fabuleuses, comme par exemple celle qui concerne les hommes sans tête ou ayant les yeux sur la poitrine, ont pu être empruntées aux récits des écrivains occidentaux ; tandis que d'autres, comme par exemple le récit des hommes à tête de cerfs, peuvent être expliquées par les particularités du costume, etc. Voici, à titre d'exemple, un fragment du texte relatif à l'anthropophagie des Samoyèdes-Molgonzeï (1) traduit aussi près de l'original que possible : « Dans le pays oriental, au delà du pays des Yougors, près de la mer, habitent des hommes Samoyed, nommés Molgonzeï. Leur manger, c'est la chair de cerf et le poisson. En plus, entre eux, ils se mangent l'un l'autre. Reçoivent-ils un ami, ils égorgent un de leurs enfants pour leur hôte qu'ils régalent avec cette chair. Si l'hôte vient (par hasard) à mourir pendant son séjour chez eux, ils le mangent aussi, etc. »

Outre les Samoyèdes-Molgonzeï, on parle dans le récit des peuples suivants : « Les Samoyed qui muent et qui vivent dans l'eau (vie alternante de chasseur et de pêcheur) ; « les Samoyed velus du nombril aux pieds » (allusion au costume) ; les Samoyed « dont la bouche est sur la nuque » (id.) ; les Samoyed qui meurent (ou se congèlent), pour les deux mois de l'hiver (exagération de l'effet du froid tirée des auteurs occidentaux, ou allusions aux statues (femme en or, etc.), figurées sur plusieurs cartes de l'époque) ; les hommes souterrains du haut Obi (probablement les « Baïd » des cartes, tribu turque ou mongole) ; les Samoyed « ayant la bouche entre les épaules et les yeux dans la poitrine » ; ces derniers ont pour arme un tube en fer dont ils font partir une flèche en lui donnant un coup de marteau (il est question ici probablement des Kalmouks ou des Yénisséiens forgerons ayant habité l'Altaï, région où encore aujourd'hui on rencontre l'arme en question sous forme de jouet) ; « les hommes errant sous la terre » (les Tchoud, mineurs d'Altaï ?) près d'un lac où se trouve la ville morte, (probablement

(1) Tous les peuples sauvages décrits portent le nom commun de Samoyèdes. Les Samoyèdes-Molgonzeï doivent être identifiés, d'après Anoutchin, avec les Samoyèdes-Youraks d'aujourd'hui.

le lac de Kolyvan, au nord-ouest de la ville de Zméïnogorsk, dont les rives escarpées, hérissées de rochers, affectent les formes d'une grande ville, quelque chose dans le genre de Montpellier-le-Vieux,) et où se fait le « marché muet » (c'est-à-dire le troc à distance pratiqué encore aujourd'hui par mainte tribu sauvage), etc.

Dans ses nombreux commentaires (dont nous avons donné plus haut quelques exemples), M. Anoutchin se révèle comme érudit de premier ordre et comme interpréteur de textes fort ingénieux. Les dessins et les cartes qu'il reproduit d'après les publications anciennes, à l'appui de ses explications, sont choisis avec discernement en général et toute la publication est faite avec beaucoup de soin.

J. DENIKER.

MEYERS D'ESTREY. **Les Hakka et les Hoklo. L'autonomie communale en Chine** (*Revue de Géographie*, 14^e année, livr. juillet et août 1890). — **Les Kongsi, ou Républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo** (*Annales de l'extrême Orient et de l'Afrique*, 13^e année, t. XIV, n^{os} 159, 160 et 162).

I. — Ce qui frappe d'abord en lisant le premier de ces deux mémoires, c'est de voir se produire en Chine un déplacement constant des populations de l'intérieur vers les régions littorales, analogue à ceux constatés en Afrique, particulièrement pour les Pahouins.

Ces migrations lentes de province à province ont eu pour conséquence la destruction et le refoulement des populations préexistantes. Les Miao-Tzeu sont un reste de cette couche ethnique; ils furent chassés dans les régions montagneuses par les Pountis qui, à leur tour, durant notre moyen âge, furent refoulés par les Hoklo partis du Fouh-kien et par les Hakka, sans doute originaires du centre et du nord de la Chine. C'est principalement dans la province de Kwang-Toung que ces infiltrations ethniques ont été bien étudiées par M. J. de Groot, dont l'auteur des deux mémoires que nous analysons résume les recherches.

Des luttes sanglantes résultèrent de ces déplacements de populations et elles se sont perpétuées jusqu'à nos jours armant les uns contre les autres les villages de familles différentes.

Les Hakka sont actifs, laborieux, entreprenants, sans cesse portés à émigrer sur terre et par mer. Aucun labeur, si dur soit-il, ne les rebute, même dans les climats les plus chauds.

Les Hoklo qu'on appelle les Foukkiens, du nom de la province d'où ils sont descendus il y a deux siècles, sont eux aussi intelligents et d'une énergie peu commune; ils sont moins portés à l'émigration que les Hakka.

Les institutions communales chez les Hakka et les Hoklo sont basées sur des principes républicains et conçues dans un esprit profondément démocratique. Le village chinois est considéré comme une grande

famille dont le chef, sorte de patriarche, nommé à l'élection, assisté d'un conseil des notables, est, vis-à-vis du pouvoir central, responsable de l'ordre, de l'organisation intérieure, de la police du village, de la perception de l'impôt. En un mot, le village chinois jouit de l'autonomie la plus complète. Le culte des ancêtres étant, avec le respect des personnes âgées, la base de toute vertu sociale, la tâche du patriarche est facilitée. Le gouvernement impérial reconnaît cette autonomie des villages chinois, et, au cours des nombreuses révolutions qui ont agité la Chine, il n'y a jamais été porté atteinte.

II. — Partout où le Chinois émigre, dès qu'une petite société a pu se constituer, elle met en pratique l'organisation communale des villages de la mère patrie. Telles étaient les Kongsî, ou républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo.

Fondées sur le territoire des empires indigènes de Sambas, Mampawa, Landak et Pontianak par des émigrants Hakka et Hoklo, après une existence prospère d'un siècle environ, elles furent supprimées en 1855, sauf celle de Lanfong, par les Hollandais à la suite d'une guerre longue et meurtrière. Les Chinois se firent bravement tuer pour défendre leur autonomie. La Kongsî de Lanfong, fondée en 1777 par des émigrants Hakka devenus ennemis acharnés de la Hollande, a été supprimée depuis quelques années seulement.

Avec la disparition des Kongsî, on voit l'émigration chinoise sur Bornéo se ralentir. Les Hakka et les Hoklo ne devaient pas y trouver cette autonomie communale qui, avec la liberté, leur amenait la possession du territoire et la sécurité.

Les Chinois des Kongsî avaient fait de l'ouest de Bornéo un centre de culture très important et ils avaient mis en exploitation régulière les richesses minières de cette grande île. La mainmise de la Hollande sur les Kongsî a eu pour conséquence de faire disparaître la sécurité et d'arrêter l'essor de la colonisation chinoise.

F. DELISLE.

A. THOMSON. L'ostéologie des Veddahs de Ceylan (*Journal of the anthropological Institute*, London, t. XIX, 1889-90, p. 125).

Le mémoire de M. Thomson comprend la description très détaillée du premier squelette complet de Veddah que l'on possède et de quelques crânes de cette peuplade.

Nous n'allons pas reproduire toutes les observations et les nombreuses mesures de l'auteur; nous n'en indiquerons que quelques-unes ayant un intérêt général. La taille du squelette est de 1^m,58 (exactement 1578 millimètres); ce chiffre concorde assez bien avec les données, peu nombreuses malheureusement, que l'on possède sur la taille des Veddahs. Davy (*Ceylan and its inhabitants*, 1821) indique la taille de ces indi-

gènes entre 1^m,60 et 1^m,65; Pridham l'estime à 1^m,57; Barly (*Transact. Ethnol. Society*, n. s., t. II, 1863, p. 278) donne la taille moyenne de 14 hommes qu'il a mesurés, 1^m,54 (variant de 1^m,61 à 1^m,37); et celle de 12 femmes, 1^m,44 (variant de 1^m,59 à 1^m,33). Hartshorne indique 1^m,64 comme taille maxima pour les hommes. De toutes ces mesures, Virchow (1) déduit la taille moyenne des Veddah : 1^m,54 pour les hommes, 1^m,45 pour les femmes. Le squelette appartenait donc à un homme de taille élevée (probablement 1^m,61) pour un Veddah. Les omoplates sont très allongées (indice scapulaire, 71,1, voisin de celui des Andamans et des Mélanésiens). Les fémurs sont très longs (29,5 en centièmes de la taille, contre 27 chez les Européens et 28 chez les Nègres). Le tronc est court (29 pour 100 de la taille). L'humérus présente la cavité olécranienne perforée. Le tibia est platycnémique (indice de platycnémie : 77,4 et 73,3).

Les 9 crânes étudiés par M. Thomson appartiennent, comme le squelette, au Musée d'Oxford; cette série porte à 38 le nombre de crânes Veddahs, connus et décrits aujourd'hui. Parmi les 9 crânes de la série d'Oxford, 6 sont masculins, 3 féminins (2). La capacité cranienne moyenne est de 1365 centimètres cubes pour les 6 crânes d'hommes, de 1297 centimètres cubes pour deux des crânes de femmes. En ajoutant à cette série les crânes décrits par Flower, Virchow et Davis, nous arrivons à la capacité de 1336 centimètres cubes pour 20 crânes masculins, et de 1207 centimètres cubes pour 12 crânes féminins, écart 129 centimètres cubes. En soustrayant de la série masculine un crâne à capacité excessivement grande (1611 centimètres cubes) et de la série féminine un crâne exceptionnellement petit (cap. cran. 1229 centimètres cubes), nous réduisons la différence entre les crânes mâles et femelles à 92 centimètres cubes. En somme, le crâne est très petit, même relativement à la taille. Les crânes Veddahs sont bas (indices de hauteur-largeur de 21 crânes masculins, 74,3; celui de 14 crânes féminins, 75,7). Les arcades sourcilières sont peu proéminentes. Mais ce qui distingue surtout les crânes Veddahs, c'est leur faible indice céphalique : 70,9 pour les 21 crânes masculins et 73,2 pour les 15 crânes féminins. Sauf certains Mélanésiens (Papous, Néo-Calédoniens, Fidjiens), nous ne connaissons pas de population ayant l'indice céphalique plus dolichocéphale. Cependant la série de neuf crânes d'Oxford offrait deux crânes mesaticéphales. D'autre part, un crâne avait l'indice de 64,5. Vu par derrière, le crâne est pentagonal. La face est étroite et courte, orthognathe; les os nasaux sont étroits, proéminents; le profil du nez osseux est concave en haut, convexe en bas. L'indice nasal de 14 crânes d'hommes

(1) *Acad. des Sciences de Berlin*, 1881. Voy. l'analyse dans la *Revue d'Anthropologie*, 1882, p. 692.

(2) Neuf à Oxford, trois décrits par Virchow, quinze au Collège des Chirurgiens de Londres (décrits par Flower) et onze de la collection Davis. L'auteur pourrait y joindre les deux autres crânes décrits par Virchow (*Zeitschr. für Ethnol.*, 1882, p. 300). Le mémoire de Virchow, cité plus haut, a été basé sur l'étude de vingt et un crânes seulement.

est mésorhinien (52,7); cependant 7 de ces crânes sont légèrement platyrhiniens. Les 5 crânes de femmes ont l'indice nasal moyen de 51 (2 sont platyrhiniens). Les orbites ont la forme de quadrilatères et sont méso-sèmes (indice orbit. de 14 cr. masc. — 85; de 5 cr. fém. — 86,8); indice dentaire de Flower sur deux crânes : 38,3 (microdonte). Un des crânes présente la suture métopique deux autres; l'os épitérique.

En comparant les crânes des Veddahs à ceux des aborigènes de l'Inde méridionale et surtout à ceux des tribus des monts Nilgherries de la côte Coromandel et du cap Comorin, l'auteur trouve de grandes ressemblances entre toutes ces populations et conclut à leurs étroites affinités.

Un tableau détaillé de mesures, avec les chiffres individuels, se rapportant aux 36 crânes des différentes collections, est joint au mémoire.

J. DENIKER.

D. F. VAN BRAAM MORRIS. *Nota over het landschap Bima* (*Tydschrift voor indische taal, land en Volkenkunde*, t. XXXIV, p. 175, Batavia, 1890).

Bima, appelée par les indigènes M'Bodjo, est un district de l'île de Sambawa, Soumbawa ou Smawa situé dans la partie orientale de cette île. Il s'étend également sur l'île de Flores ou Manggarai et comprend tous les flots se trouvant entre ces deux îles.

Zollinger, qui a fait une étude spéciale de Sambawa, prétend que les habitants de cette île, et par conséquent les Bimanais, sont de race malaise; selon lui, toute la population, excepté celle qui s'y est établie plus tard, à une époque plus rapprochée, est non seulement de race malaise, mais très probablement de la tribu des Soundanais, c'est-à-dire de la plus ancienne population de Java.

Les habitants de Bima et de Sambawa, en général, ont le teint plus foncé que les Soundanais et le bas de la figure plus pointu. Chez beaucoup d'entre eux, la couleur de la peau touche au bronze et au brun, nuances que l'on considère dans les îles plus à l'est de l'archipel indien comme caractéristiques. Les étrangers sont, pour la plupart, des Boughis et des Makkassars (1); les Javanais, les Balinaï, les Sassaks et les Manggarais se rencontrent plus rarement. En fait d'Européens, il n'y a que les militaires; les Arabes et les Chinois n'y sont que de passage pour leur commerce.

Chez les véritables indigènes, on distingue deux espèces d'hommes, qui diffèrent réellement entre eux au point de vue physique et moral, ainsi que du langage; ce sont les habitants de la partie orientale et de la partie occidentale de l'île, les derniers occupant l'île de Sambawa tout

(1) Aujourd'hui aussi beaucoup de Salayars et de Mandars.

entière, et les premiers formant la population de Bima, Dampo et Sanggar (1). Les habitants de Dampo ont exactement les mêmes langues, mœurs et coutumes que ceux de Bima. Ceux de Sanggar parlent une langue différente qui cependant se rapproche beaucoup de celle de Bima.

Au physique, les Bimanais se distinguent des Sambawars par leur petite taille, leur cou court et fort, leur large poitrine, le haut du corps très long proportionnellement aux jambes, surtout chez les femmes.

Les femmes de Sambawa sont assez belles et ont le teint relativement plus clair que celles de Bima. Leurs formes sont également plus régulières ; sous ce rapport, elles se distinguent même des femmes Sassak, qui ressemblent plutôt aux Bimanaïses. Autrement les Sambawars et les Sassaks sont de la même tribu. Leur origine, leur vêtement, leurs mœurs et leurs armes sont les mêmes.

Leurs langues aussi se ressemblent et fusionnent complètement dans l'ouest de Sambawa, tandis qu'elles diffèrent de plus en plus à mesure que l'on s'approche de l'île de Sassak.

Outre les différences indiquées entre les hommes de l'est et ceux de l'ouest, il en existe encore une très grande sous le rapport du vêtement. Hommes et femmes de la race de Bima portent des pantalons, les dernières sous le sarong, alors que les Sambawars et les Sassaks ne portent que le sarong et le slendang.

Les habitations à Sambawa sont grandes et, de même qu'à Célèbes, construites sur pilotis, très exhaussées. Celles des Bimanais, au contraire, sont petites, et, comme à Java, ne s'élèvent qu'à quelques pieds au-dessus du sol.

Quels que soient les rapports existant à plusieurs points de vue entre Bima et Célèbes, Zollinger ne croit pas à cette prétendue grande parenté entre les Bimanais et les Makkassars dont on parle généralement. Il pense plutôt que les Bimanais ont emprunté plus tard beaucoup de coutumes et d'usages aux Makkassars, surtout à l'époque où ceux-ci dominaient sur l'île de Sambawa ; la langue, l'écriture d'autrefois et les institutions prouvent suffisamment qu'on a affaire à deux races différentes.

Van Braam Morris est complètement de l'avis de Zollinger et ajoute que le caractère du Bimanais diffère trop de celui du Makkassar pour admettre un degré de parenté quelconque entre les deux races. Le dernier est fier, indépendant, désireux de dominer, alors que le premier est humble, timide et soumis. Les Bimanais sont inférieurs également aux Makkassars sous le rapport de l'intelligence, de la force physique et de la persévérance. De plus, ils sont poltrons et lâches. Ce qu'ils ont surtout de commun avec les Makkassars, c'est qu'ils sont, comme ces derniers, d'enragés fumeurs d'opium.

(1) Détail assez curieux, c'est qu'il y a dans l'île de Sambawa deux races de chevaux bien distinctes distribuées géographiquement, absolument comme les hommes.

Un fait digne d'être signalé est qu'il reste encore des vestiges de la population aborigène de Bima, à savoir les Dobe Donggo et les Dobe Kolo. Les premiers habitent les montagnes de Padjo, à l'ouest, et les derniers les sommets du mont Kolo, au nord-est de la baie de Bima. Les deux tribus vivent isolées l'une de l'autre, ont chacune leur langue à part et sont païennes. Leur manière de vivre ressemble beaucoup à celle des païens des monts Tenger, dans l'est de Java, mais leur structure ne diffère guère de celle des autres Bimanais. Les femmes sont, comme aux monts Tenger, affreusement laides. Les Bimanais méprisent ces deux tribus, parce qu'elles sont païennes et mangent du porc. En attendant, il faut dire de ces païens qu'ils ont moins de vices que les Bimanais. Ce sont des gens paisibles, honnêtes, laborieux, vivant de l'agriculture, de l'élevé du bétail, de la chasse et du trafic en produits forestiers.

Les indigènes de Flores ou de Manggaraï se donnent le nom de *Ata raya* (hommes raya). Les Bimanais font partie de la tribu des Solos et Maoumbis. Selon Freyes qui séjournait à Flores de 1854 à 1856, Manggaraï n'est pas une appellation indigène; elle est employée uniquement par des étrangers; Mangga signifie *être*; or, comme les indigènes répondent à la question : *qui êtes-vous ?* par les mots *Mangga rayas* (nous sommes rayas), les étrangers en ont fait le mot *Manggaraï*.

Ils sont de taille assez grande, nerveux et agiles. Leur chevelure est noire, quelquefois frisée, — ce qui fait qu'on les classe souvent à tort parmi les Papous, — et retenue derrière la tête au moyen d'une épingle en bois ou une espèce de peigne.

Ils habitent rarement des kampongs importants. Ils sont plutôt éparpillés dans les montagnes par petits groupes et ne s'établissent pas trop près de la côte, craignant d'être surpris par les pirates ou d'être emmenés comme esclaves.

A les entendre parler, on suppose qu'ils sont bons, soumis, très humbles même. Leur langage est si sombre, si mélancolique, que l'on pense qu'ils ont traversé une période d'oppression.

Excepté dans les kampongs Reo et Pota, il n'est guère probable qu'ils se soient croisés avec d'autres races; l'occasion, d'ailleurs, s'en présente rarement, à cause de l'isolement qu'ils s'imposent.

La population de Bima peut être divisée dans les classes suivantes : noblesse, classe moyenne, esclaves et otages.

A la première classe appartiennent le sultan avec les grands dignitaires de l'État, les princes du sang et les descendants de princes et de rois.

A la deuxième classe appartiennent les autres fonctionnaires, les prêtres et le peuple libre des kampongs.

Les esclaves et les otages augmentent plutôt qu'ils ne diminuent; c'est une conséquence forcée des usages et des coutumes du pays.

Presque tous les crimes ou délits sont punis avec des amendes. Or, si le condamné n'est pas en mesure de payer l'amende, il devient otage

ou esclave. Il en est de même des joueurs et des fumeurs d'opium. Il arrive aussi souvent que les parents vendent leurs enfants comme esclaves, surtout pendant les moments de famine. Mais, au début, les esclaves étaient tous volés; c'étaient les pirates qui faisaient la traite sur mer, comme les Arabes la font dans l'intérieur de l'Afrique. Flores et Bima étaient les grands marchés où même les Européens se pourvoyaient de cette marchandise vivante.

Cependant, aujourd'hui, les esclaves de Bima ne sont pas malheureux; ils sont bien traités, au contraire, et considérés par leurs maîtres comme des domestiques, et il arrive souvent que certains d'entre eux se marient et fassent assez d'économies pour racheter leur liberté. Mais ils préfèrent rester esclaves, parce que dans cette situation ils savent que leur existence est assurée.

Le peuple bimanais, c'est-à-dire les nobles et la classe moyenne, est divisé en plusieurs *daris* (espèces de castes). Ces *daris* ont tous leurs obligations particulières; mais ils relèvent tous de l'autorité supérieure du Boumi Louma Rasanaë et du Boumi Louma Bolo.

Voici un aperçu des obligations des *daris* que l'on distingue en Daris Batou, les nobles, placés sous les ordres du Boumi Louma Rasanaë et du Boumi Louma Bolo. Le premier est le chef des nobles habitant la région de Bima située à l'est, et le second de ceux qui demeurent dans la partie située à l'ouest de la baie.

Ils sont obligés d'envoyer leurs enfants, les garçons comme les filles, à la cour pour y apprendre à servir et à danser.

A un certain âge, les garçons deviennent des chambellans et les filles des dames d'honneur. Parmi les premiers, on élit plus tard les grands dignitaires du pays.

De même que les Makkassars et les Boughis, les Bimanais construisent leurs maisons sur pilotis. Cependant leurs habitations ne sont pas si grandes et ne s'élèvent qu'à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Les murs et le plancher sont en bambou. Une galerie tourne tout autour de ces maisons.

Le Messegit se trouve la plupart du temps au centre du village. C'est ordinairement un grand bâtiment en bois carré, avec un toit pointu. Le Messegit de la capitale Bima est en pierre couvert de tuiles.

Le mobilier et les ustensiles de ménage du Bimanais consistent en pots, plats, tasses et soucoupes, paniers, métiers à filer et à tisser, outils agricoles, etc. Les tables, les chaises et la literie n'existent pas. On couche par terre sur des nattes et un coussin sous la tête. Les rideaux ou les moustiquaires ne se rencontrent que chez les riches. De même qu'à Célèbes, le luxe consiste en un grand nombre de coussins.

Le Bimanais est sale sur son corps aussi bien que dans sa demeure. Toutes les immondices et les détritrus s'amassent sous son habitation, ce qui y rend le séjour très malsain.

A Flores, les habitations des indigènes sont encore plus primitives; ce sont de véritables cabanes rustiques. Cependant, elles ne diffèrent pas beaucoup de celles de Bima.

Le peuple se vêt très simplement. Ses habits sont généralement faits avec de grossières étoffes de coton rayées ou quadrillées rouge et blanc ou bleu et blanc. Ceux qui se mettent un peu mieux portent des vêtements faits avec des tissus européens ou javanais achetés à Makassar, Salayar et Singapour.

Pour les fêtes et les cérémonies, les hommes s'habillent absolument comme les nobles des cours de Gowa et de Boni.

L'homme ordinaire ne porte que son foulard autour de la tête, un grand sarong et un pantalon court ou slendang, qui ne couvre pas même les genoux. Les femmes portent des pantalons de la même forme, mais encore un peu plus courts, par dessus lesquels elles passent le sarong.

Les Donggorais se distinguent des Bimanais, sous le rapport du vêtement, en ce qu'ils ne portent pas de foulard autour de la tête. Ils ont de longs cheveux qu'ils arrangent d'une façon particulière au-dessus de leur tête.

En fait d'armes, les Bimanais ont des lances et des criss. Pour leurs danses de guerre, ils emploient aussi des boucliers.

Les cavaliers n'ont pas de selle du tout ou seulement un petit coussin; les chevaux n'ont dans la bouche qu'une corde qui suffit pour les conduire. Seuls les riches ont des harnais ornés de cuivre. Les femmes montent généralement à deux sur un cheval.

Les habitants de Flores se vêtent comme ceux de Bima, mais ils remplacent le kriss par le klewang.

La langue bimanaise est parlée à Bima, Dampo, Sanggar et dans les principaux kampongs de la partie de Flores dépendant de Bima.

Zollinger a donné un aperçu très détaillé de cette langue dans la relation de son voyage à Bima et à Sambawa en 1847, avec un vocabulaire comparé.

Selon lui, la langue bimanaise est moins parentée au Malais qu'à une langue mère plus à l'est, tandis que la langue de Sambawa a beaucoup de rapport avec la langue sassak, le javanais et le madurais.

Van Braam Morris, l'auteur de l'article auquel nous empruntons ces renseignements, trouve que la langue bimanaise est beaucoup plus douce que celle de Sambawa et que la syntaxe des deux langues ressemble beaucoup à celle de la langue des Makkassars.

Les Bimanais n'ont pas d'alphabet; pour écrire, ils se servent du malais; à Sambawa, on fait cependant aussi usage de l'alphabet de Makassar.

Sanggar, petit État dépendant de Bima et situé sur la côte nord, enclavé par Bima et Dampo, a un dialecte qui ressemble au bimanais.

On parle aussi à Bima la langue des Donggos et des Kolos, derniers vestiges de la population autochtone de Bima. On pense même que cette langue est la langue primitive de Bima.

Mentionnons encore qu'autrefois il existait une langue et une écriture à Bima, aujourd'hui complètement perdues. Zollinger l'appelle *Engahi Mantoï*. Raffles en parle aussi dans son *History of Java*. Malheureusement on ne connaît de cette langue plus rien que l'alphabet que Zollinger a reproduit. Cet alphabet a beaucoup de rapport avec celui de l'ancien makkassar que le docteur B. Matthes nous a fait connaître dans sa grammaire spéciale.

En comparant ces deux alphabets entre eux et avec le sanscrit, on est tenté de croire que l'ancien bimanais et l'ancien makkassar, au point de vue de l'écriture, viennent tous deux du sanscrit.

Les Bimanais n'ont point de littérature propre; ils écrivent tout en malais et quelquefois en makkassar. Ils prétendent que les anciens écrits en leur langue ont été détruits par le feu.

La langue parlée sur la côte nord-ouest et sud-ouest de Flores est le solo et le maousambi. Ce sont des langues aux sons lugubres et mélancoliques.

D^r MEYERS D'ESTREY.

C.-J. WESTENBERG, *Nota over de onafhankelyke Bataklanden*; W.-D. HELDERMAN, *De tyger en het bygeloof der Bataks* (*Tydschrift voor Indische Taal-land-en Volkerkunde*, t. XXXIV, fasc. 2. Batavia et La Haye, 1890).

Les pays Battaks indépendants sont situés à l'ouest de la résidence de la côte est de Sumatra. Ils occupent un vaste et haut plateau traversé par des chaînes de montagnes faisant partie des monts Barissan, qui s'étendent du sud au nord de Sumatra en se rapprochant plutôt de la côte est de cette île.

Cette contrée est habitée principalement par deux grandes tribus, les Battaks-Karau et les Battaks-Timor. Le territoire des Battaks-Toba et des Battaks-Pakpak se rattache, au contraire, aux hauts pays de la côte ouest de Sumatra.

Les pays Karau et une partie du pays Timor offrent le spectacle d'une plaine très étendue couverte d'un tapis monotone d'herbes et d'alang-alang, sur lequel les kampongs entourés de leurs petits bois épais font tache. Le terrain est peu accidenté. Le haut plateau, au contraire, est coupé par un grand nombre de ravins profonds formés de rochers abrupts d'où sourdent de petites rivières peu importantes, qui sillonnent le pays pour se jeter toutes dans le Laou-Biang, un bras du Wampou ou fleuve de Langkat.

Quelques rares défilés conduisent de Langkat et de Deli dans cette contrée. De Langkat, ils sont au nombre de cinq; de Deli, au nombre de

quatre. Ceux de Tjinkem et de Bekantjang sont les plus praticables.

Parmi les Battaks-Timor encore peu connus, les Rayas attirent surtout l'attention depuis quelques années à cause de leur attitude hostile au gouvernement colonial hollandais.

Le pays Raya, situé au-dessus des divisions de Padang et de Bedagei, comprend un haut plateau traversé par plusieurs groupes de montagnes.

Le chef de la tribu, le touan Raya Kondahaim, règne en despote sur ce peuple. Sa nature turbulente et belliqueuse le fait craindre de tous ses voisins.

Il siège au kampong Bountou-Raya, d'où il fait rayonner son pouvoir de plus en plus loin, de sorte que la tribu Raya, d'origine très petite, joue aujourd'hui un rôle important chez les Battaks indépendants.

Parmi les chefs des Battaks Dolok appartenant également à la tribu des Battaks-Timor, le touan-*raya* compte quelques alliés fidèles, entre autres le touan Dolok Tjanopan et le touan Si-Godangan. De la première de ses nombreuses femmes, le touan Raya-Rondahaim a deux fils, dont l'aîné, le touan Kapoltakken, sera probablement son successeur.

On ne connaît pas exactement le chiffre de la population, mais, d'après les informations les plus certaines, le prince des Rayas dispose d'environ deux mille hommes armés.

De même que chez les autres tribus Battaks, on retrouve chez les Rayas la subdivision en *margas*.

L'esclavage existe ainsi que le cannibalisme au point de vue des prisonniers de guerre et des condamnés à mort.

Les pays Dolok, situés plus au nord et encore très peu connus, forment plusieurs petites principautés sur lesquelles le touan Raya exerce une grande influence.

Les pays Karau se composent politiquement d'une série d'alliances (*ouroungs*) formées entre les radjas Berampat, les sibayaks de Linga, Barou-Djabe, Souka et Sarinemba nommé aussi Ariscnembah.

Cette institution est originaire d'Atjeh, mais dans la pratique elle ne signifie pas grand'chose, attendu que les radjas Berampat, pris isolément, ne sont pas plus puissants que beaucoup d'autres chefs et qu'ils s'entendent assez rarement entre eux.

Un *ouroung* se compose de un ou plusieurs kampongs principaux, dont dépendent un certain nombre de petits kampongs. Les pengoulous des principaux kampongs réunis forment le conseil d'administration de l'*ouroung*. Lorsqu'ils sont d'accord entre eux, les pengoulous des autres kampongs s'inclinent devant leurs décisions. Malheureusement ceci est rarement le cas. L'union laisse généralement beaucoup à désirer.

Dans les kampongs, la situation est encore plus embrouillée; on y trouve souvent toute une série de chefs qui, sous les titres de Sibayak, Pengoulou ou Anak berou, participent tous plus ou moins du pouvoir et se disputent constamment. La règle qui veut que le fils aîné succède à

son père est rarement respectée, à moins que ce fils aîné soit en même temps le plus rusé et surtout le plus riche des héritiers.

Il résulte de cet état de choses des guerres continuelles qui fort heureusement sont peu meurtrières, excepté toutefois lorsqu'elles éclatent entre les habitants d'un même kampong à propos d'une question d'*adat* (coutume). Dans ce cas, il arrive souvent que la lutte se termine par l'incendie de tout le village.

Plus au nord, se trouvent les pays Alas, lesquels, situés sur les rives du Simpang-Kiri supérieur, pourraient être considérés géographiquement comme faisant partie des contrées de la côte ouest de Sumatra.

Deux kedjourouans, ceux de Betoumboulan et de Djouhar, exercent le pouvoir ici.

La population de ces deux kedjourouanats est d'environ 13000 habitants.

Quoique les Alas pratiquent la religion mahométane, ils sont, paraît-il, de pure origine battak; ils parlent le battak-karau en y mêlant quelques rares mots atjeh.

Depuis des années, peut-être bien depuis des siècles, Atjeh a exercé sur le pays Karau une certaine suprématie. Les princes Karau recevaient du sultan d'Atjeh leur investiture et des délégués d'Atjeh visitaient de temps en temps les hauts plateaux pour réclamer l'impôt, ou bien des brigands d'Atjeh venaient piller et ravager les villages. Malgré la suppression du sultanat d'Atjeh, ces incursions durent toujours.

Les Battaks-Karau dits indépendants ont également des relations toutes particulières, avec les Malais de la côte est de Sumatra et avec les Battaks-Dousoun, établis dans les basses contrées. En effet, les familles de beaucoup de chefs malais sont d'origine battak et entretiennent des relations plus ou moins intimes avec leurs parents. Les Battaks-Dousoun viennent des pays élevés et regardent encore leurs kampongs d'origine avec un certain respect. Pour terminer leurs différends, ils s'en rapportent souvent à l'arbitrage de leurs alliés indépendants qui profitent avec empressement de ces circonstances pour maintenir leur autorité sur la marche des affaires dans le Dousoun et qui forcent même par les armes l'exécution de leurs décisions.

Les chefs Karau recherchent l'amitié du gouvernement colonial hollandais; ils tiennent à avoir de bonnes relations avec ce dernier, mais jamais jusqu'à cette heure l'idée ne leur est venue de reconnaître sa souveraineté et de lui demander son intervention afin de maintenir l'ordre et la paix dans le pays.

Il faut dire aussi que les monts Barissan forment un mur presque infranchissable entre ce pays et la résidence hollandaise et rendent les communications rares et difficiles.

De plus, le Battak tient énormément à son *adat* (coutume), et possède un caractère très indépendant. Il trouve le gouvernement hollan-

dais injuste et préfère à la tranquillité qui règne dans les résidences hollandaises les querelles continuelles de son pays qui l'amuse et lui servent de passe-temps.

Les kampongs ou kottas des Battaks-Karau se composent d'un certain nombre de grandes solides maisons de bois couvertes d'*idjouk* et habitées par douze à dix-huit familles chacune. Les toits sont généralement ornés de cornes de *karbæu* (bœufs) et très élevés. Il y a aussi des maisons plus petites (*djambour*), habitées par les célibataires et les étrangers.

Dans les villages, entourés de *paggers* (haies) de bambou, on ne voit pas d'arbres, mais à quelque distance il y a toujours de nombreux petits bois, à travers lesquels un chemin creux conduit au kampong.

Quoique les Battaks-Karau trouvent tout ce qu'il leur faut chez eux, ils dépendent des pays de la côte pour un article très important, le sel.

Outre le sel, les seuls articles d'importation sont du poisson sec, du pétrole, des cotonnades et quelques bibelots.

En fait de minéraux, on trouve dans cette contrée de l'or et du plomb. Les cratères des volcans fournissent du soufre que les Battaks conservent soigneusement pour leur fabrication de poudre à canon.

A l'exception des Alas, les Battaks-Karau sont païens. Les traditions conservées par quelques gourous prouvent l'existence ancienne d'un culte très compliqué, perdu aujourd'hui pour le peuple. La masse ne fait qu'adorer les esprits des défunts, des bois et des montagnes. Même chez les Battaks du Dousoun, l'islamisme ne fait pas beaucoup de progrès.

Le système des otages a pris de fortes racines chez les Karau, mais en fait d'esclaves on ne rencontre chez eux que des Battaks-Timor ou Toba et ce sont la plupart du temps des femmes. Le Karau ne peut jamais devenir esclave dans sa propre tribu; comme otage, il peut toujours racheter sa liberté en payant sa dette.

Les Karau ne sont plus anthropophages; on croit même qu'ils ne l'ont jamais été. Leurs mœurs sont beaucoup plus douces que celles des autres tribus Battaks. A l'exception de quelques crimes graves entraînant la peine de mort, le droit battak ne connaît que des amendes. Les mauvais débiteurs deviennent des otages ou sont enfermés jusqu'à ce que leur famille paie leurs dettes.

La tribu est divisée en *margas*, qui sont au nombre de cinq.

Les mariages entre personnes de la même marga sont défendus.

La base de l'*adat* est l'*anak-berou senina*. Chaque Battak-Karau a un *anak-berou* et un *senina*, c'est-à-dire deux parents qui lui servent de cautions et dont l'intervention est requise, lorsqu'il s'agit de questions importantes dont ils partagent la responsabilité.

Quoique l'*adat* ne soit connu que par la tradition orale, il est très

compliqué et riche en prescriptions pour toutes les circonstances possibles, pouvant se présenter dans la vie du Battak.

Comme chez la plupart des peuples primitifs, l'adat se rattache très intimement au caractère des Battaks-Karau. Ce caractère se distingue par deux défauts très prononcée : paresse et opiniâtreté. Presque tous les travaux, même les travaux des champs les plus pénibles, sont faits par les femmes. Les hommes surveillent et gardent les enfants en fumant, jouant et causant du matin au soir.

Le jeu et les combats de coqs sont leurs distractions principales. Les fumeurs d'opium sont rares chez les Karau. Ils sont nombreux, au contraire, chez les Battaks-Toba et Timor.

Les Karau coulent la vie douce et ne s'animent qu'aux moments où il est question d'une affaire judiciaire ou de quelque question semblable qui les appelle à la *balei* (assemblée générale). Sur le haut plateau, ces assemblées se tiennent généralement hors du kampong, sous un grand arbre. Des journées entières sont consacrées à des questions qui pour un Européen seraient absolument insignifiantes. Les partis y mettent tout l'entêtement possible et ne cèdent pas un pouce de ce qu'ils appellent leurs droits, sans vouloir entendre parler de transactions.

Comme ils sont tous très bavards et éloquents à leur manière, les discours se succèdent les uns aux autres. On attache peu d'importance aux témoignages des tiers, mais on a souvent recours au serment des parties. Il existe diverses formes de serment, selon l'importance de la question dont il s'agit. Le fait que l'on tient tant au serment ne s'explique guère, attendu que le Karau pour quelques dollars prête serment pour tout ce que l'on veut et est en outre très menteur. Il est aussi beaucoup moins discret que le Malais. Il est lâche et poltron. Les fumeurs d'opium seuls ont la réputation d'être courageux et braves.

Selon nos idées européennes, la moralité de ces Battaks occupe un degré très peu élevé dans l'échelle humaine. Avant le mariage, les femmes sont entièrement libres et elles profitent de cette liberté sans se gêner le moins du monde. Après le mariage, lorsque par le fait du paiement de la *mas ngenpau* ou *peroundjouk* la femme est devenue la propriété du mari, ce dernier a le droit de la tuer en cas d'adultère : ce qui n'empêche pas les cas de ce genre d'être très fréquents.

L'amour des parents pour leurs enfants et *vice versa* n'est pas très profond ; les filles surtout sont peu estimées.

A la mort d'un Battak-Karau, sa veuve devient la propriété de son frère aîné ou d'un autre membre de la famille, souvent même de son beau-fils.

Le Karau tient beaucoup plus à sa liberté et à son indépendance que le Toba ou Timor. Il a peu d'égards pour ses chefs et exécute rarement leurs ordres. Si un prince ne leur plaît pas, ils le chassent tout simplement et le remplacent immédiatement. Cet esprit démocratique, qui

n'admet pas les actes arbitraires de l'un d'eux, même pas du chef, a contribué beaucoup à l'institution de l'*adat*.

Quoiqu'il n'ose pas toujours avouer sa superstition, le Battak hésite à tuer le tigre, craignant que l'âme de l'un de ses ancêtres ne loge dans le corps de cet animal.

Il prétend qu'il est très difficile d'être heureux après cette vie si la famille du défunt ne fait point des sacrifices considérables pour son bonheur.

L'âme du défunt entreprend un long voyage et il se passe des années avant qu'elle n'arrive aux portes du ciel (*hasonangau*). Cette âme doit passer sur un pont jeté sur un profond ravin. Le voyage vers ce pont, qui peut durer fort longtemps, n'est pas dangereux, mais la difficulté commence en cet endroit. C'est à la tête du pont qu'il est décidé si elle peut passer ou non, et ceci dépend des sacrifices faits au *begou* (divinité) par les parents survivants.

Le pont est très long et très étroit; il est impossible de passer sans le secours du *begou*. C'est pour cette raison qu'il s'agit de le disposer favorablement et de gagner ses bonnes grâces pour l'âme du défunt, qui, autrement, risque fort de tomber dans le précipice qui s'appelle *loun*g (endroit sauvage ou creux), semblable à ce que nous entendons par *enfer*. En cet endroit, l'âme du défunt passe au bout d'un certain temps sous forme de mauvais esprit dans le corps d'un animal, le plus souvent d'un tigre, quelquefois aussi d'un ours, d'un serpent, etc., mais toujours un animal féroce.

Le Battak ne se décide donc à tuer un tigre que lorsqu'il peut justifier son acte vis-à-vis de l'esprit qui habite cet animal, c'est-à-dire dans le cas où le tigre a dévoré un bœuf ou un homme de son kampong.

C'est dans ce cas seulement que le sang du tigre peut être versé, la loi Battak disant : « Celui qui doit de l'or doit payer avec de l'or, celui lui doit du sang doit payer avec du sang. »

Déjà dans le choix des armes on reconnaît la superstition. Le Battak se servira de préférence d'un fusil ou d'une lance *natouwa*, c'est-à-dire ayant servi déjà souvent à tuer des animaux. S'il peut se procurer une balle ayant déjà tué un tigre, il n'en est que plus content. Ces sortes de balles *antouwa* se vendent jusqu'à cinq francs chacune.

Mais la plupart du temps le tigre est tué avec un *poting*, espèce de fusil automatique (en allemand *Selbstschusz*). Le Battak a soin que le tigre ne s'aperçoive point que le fusil ait été couché par la main d'un homme. A cette fin il frotte le fusil et le support avec des feuilles fraîches et afin que le tigre ne sente pas la poudre, il recouvre la bouche du canon d'une feuille.

L'animal tué, on le transporte au kampong où les jeunes filles offrent une bouchée de siri aux porteurs. Des hommes battant du *gandang* (espèce de tambour) suivent le cortège, qui est bientôt entouré

parles curieux, accourus même des villages voisins pour assister à la fête.

On s'arrête devant la maison du *houloubalang*. On place une planche sur quatre pieux et l'on y dépose le tigre de telle manière que les pattes droites de derrière et de devant pendent d'un côté de la planche et les pattes gauches de l'autre; la tête est soutenue par un bâton, la gueule est tenue ouverte par un morceau de bois; la queue est attachée à un autre bâton, afin qu'elle reste tendue horizontalement.

Le houloubalang prend ensuite une torche allumée et brûle les moustaches de l'animal, afin que les poils ne puissent servir de poison.

On dépose des offrandes sur des nattes étalées par terre devant le tigre. Elles consistent en encens, du poisson sec, du sel, du gingembre, du riz, du sagou et du siri. Le fusil y est placé avec le canon dirigé vers le tigre, afin que le pouvoir surnaturel de cette arme ne disparaisse point.

Le *sibaso* (prêtre païen) s'assied sur la natte près de l'encensoir, en tenant ses mains dans la fumée et adressant les paroles suivantes au begou :

« O Grand-père! je me prosterne devant toi! Je te vénère! Toi, dominateur de la terre, ne t'effraie point! Ne te mets pas en colère. Je t'invite à sortir de ta demeure et à t'approcher de cet encensoir que je soulève de mes dix doigts. »

L'encensoir est déposé parce que l'on suppose que le begou est déjà là. Le prêtre lui explique pourquoi le tigre a été tué.

M. Irle, missionnaire à Siprongot, autrefois à Pekanten, a assisté à une cérémonie de ce genre et à recueilli le texte battak du discours prononcé par le prêtre, dans lequel il explique tout au long au begou les événements qui ont amené la mort de l'animal et le prie de prendre sous sa protection l'esprit qui a pu s'y trouver.

Enfin le prêtre prend un peu de toutes les offrandes déposées sur la natte devant le tigre en mange quelques miettes et jette le reste par terre, sur le fusil et sur le tigre, en prononçant encore quelques paroles.

Le gandang se fait de nouveau entendre et les assistants, munis de leurs lances et de leurs boucliers, exécutent une danse, pendant laquelle ils s'approchent de temps en temps de l'animal pour lui porter un coup de lance dans la tête. Cette danse dure des heures et ne cesse que lorsque les danseurs tombent de fatigue.

D^r MEYNERS D'ESTREY.

E. HOUZÉ. *Les Samoans de Leone* (extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. VIII, 1889-1890. Avec 3 planches hors texte).

Les neuf sujets dont il s'agit ont été exhibés par M. Cunningham au Musée Castan. Ce sont tous des adultes mâles de 20 à 30 ans. Ils sont originaires de Leone, petit port de l'île Tutuila qui fait elle-même partie de l'archipel des Samoa.

Ils présentent un certain nombre de caractères communs. Les cheveux sont très noirs, la barbe est presque nulle; seule la moustache existe, mais peu fournie; la peau du corps est glabre, les yeux sont du marron le plus foncé. Sauf un, ils sont tous sous-brachycéphales ou brachycéphales; le crâne est très élevé, l'occiput est entièrement aplati, la partie postérieure de la tête est taillée à pic.

Le diamètre antéro-postérieur moyen est de 189 millimètres, avec variation de 182 à 210. Le transverse maximum va de 150 à 170, avec une moyenne à 166 millimètres. L'indice céphalique moyen est de 81,82; le minimum est de 77,94 et le maximum de 85,16. Il y a donc trois brachycéphales, cinq sous-brachycéphales et un mésaticéphale.

Le front est haut et large, droit; un peu fuyant chez deux sujets, nommés Tu et Moa, qui ont également la glabelle et les arcades sourcilières bien plus accusées que les autres.

La hauteur de la face, mesurée de la racine des cheveux au menton, est de 195 millimètres en moyenne; le diamètre bizygomatique, de 147. L'indice $\left(\frac{\text{larg. bizyg.} \times 100}{\text{hauteur totale}} \right)$ a une valeur moyenne de 75,45.

La face n'est pas projetée en avant, sauf chez les deux sujets de tout à l'heure, qui présentent un prognathisme général de toutes les parties de la face.

L'indice nasal est mésorrhine à 80,69 et varie de 72,7 à 90,9. Il y a en tout sept mésorrhiniens et deux platyrrhiniens. Le nez est droit ou convexe chez tous les sujets, sauf Tu et Moa, qui l'ont concave et grossier, en même temps que leurs narines sont visibles de face.

Les sourcils sont bien arqués, les yeux horizontaux, les pommettes assez saillantes, les lèvres assez fortes, mais d'un type fin, sauf chez deux sujets, Tu et Moa, qui les ont grossières. Les oreilles sont bien ourlées, sauf chez Moa.

La couleur dominante de la peau peut être dénommée le *havane* sombre. Les chiffres des tableaux de Broca le plus souvent représentés sont 53-54, 39.

Les cheveux sont tantôt lisses, tantôt ondes, parfois presque laineux.

La taille moyenne est de 1740; elle varie de 1^m,65 à 1^m,85. Elle se rapproche donc de la moyenne générale des Polynésiens, qu'on peut fixer à 1^m,77, ainsi que des chiffres fournis par M. Deniker et moi à propos des Tahitiens de l'Exposition (1). Il est à remarquer aussi que, comme M. Houzé, nous avons trouvé que, parmi nos sujets, certains se rapprochaient beaucoup du type européen, tandis que d'autres avaient des traits négroïdes. Les deux sujets négroïdes de M. Houzé (Tu et Moa) paraissent très instructifs sous ce rapport.

LÉON LALOY.

(1) Cf. DENIKER et LALOY. *Les races exotiques à l'Exposition universelle de 1889, l'Anthropologie*, 1890, p. 531.

Hobart-Town oder Sommar frische in den Antipoden, Prague, 1886, in-4°.

L'auteur anonyme de cette description de la Tasmanie est bien connu de tous ceux qui s'intéressent à la géographie et aux sciences naturelles, notamment par ses travaux sur l'île de Majorque; dans ce nouveau volume, résultat d'un séjour de plusieurs mois aux antipodes, il étudie le passé et le présent de la Tasmanie dont le rapide développement soutient la comparaison avec celui des colonies australiennes.

Hobart-Town, capitale de la Tasmanie, est aujourd'hui une station d'été pour les riches propriétaires des palais d'Adélaïde et de Melbourne. Quel admirable progrès en peu d'années! Cette île, sur laquelle vivaient péniblement au commencement du siècle quelques misérables tribus, possédait en 1880 une population de 116 000 habitants (dont 80 000 nés dans la colonie); 150 000 hectares livrés à la culture permettaient en 1879 d'exporter, entre autres produits, pour plus de 22 000 livres sterling de blé; à cette date l'élevage comptait 27 000 chevaux, 130 000 bœufs, 1 847 000 moutons, 41 000 porcs. A quel prix? — On le sait. Si quelque philanthrope comptait sur le contact de la civilisation pour améliorer le sort des indigènes, ses prévisions ont été déçues, car il n'en reste plus un seul pour admirer la merveilleuse transformation de la Tasmanie.

Ces Tasmaniens, si intéressants par la singularité de leur type ethnique et par l'infériorité même de leur état social, étaient d'ailleurs bien peu nombreux quand la Grande-Bretagne prit effectivement possession de leur pays, il y a environ quatre-vingts ans; d'après les évaluations les plus larges, toutes leurs tribus ne comptaient pas à ce moment plus de 7 000 individus, femmes et enfants compris; leur nombre réel était vraisemblablement fort inférieur, 2 000 peut-être, sinon moins encore, pour une terre dont la superficie est, à un cinquième près, celle de l'Irlande; la côte sud, il est vrai, froide et très boisée, était inhabitable pour ces sauvages.

Leurs habitations, leurs armes, leur manière de vivre offraient sans doute la plus grande analogie avec celles de nos populations préhistoriques les plus inférieures. Les armes consistaient en une longue lance en bois durci au feu, et en une sorte d'espar à extrémités aiguës qu'ils lançaient avec beaucoup d'adresse. Leurs outils en pierre, fort grossiers, tirés de roches sédimentaires métamorphiques, servaient surtout à façonner les armes en bois, à préparer les peaux et à pratiquer des entailles sur le tronc lisse des arbres dont ils voulaient atteindre la cime. La chasse et la pêche leur fournissaient à peu près exclusivement une nourriture toujours fort précaire malgré leur habileté à se servir de leurs armes primitives; ils n'avaient pas d'animaux domestiques, pas même le dingo australien. Le territoire de chaque tribu était rigoureusement déterminé, et les incursions des chasseurs sur les terres des

tribus voisines donnaient lieu à de fréquentes querelles, qui du reste étaient bientôt apaisées sans grande effusion de sang.

Le caractère des Tasmaniens était en effet fort doux, fort paisible; ils montraient beaucoup de retenue dans leurs mœurs et étaient en général monogames. Leur langue, riche en voyelles, qu'ils parlaient avec une grande volubilité, manquait absolument des termes abstraits, même les plus élémentaires; la précision devait lui faire également défaut, car ils complétaient et précisaient le sens de leurs paroles par une mimique animée.

Ils avaient la conception d'une vie future; ils admettaient l'existence d'esprits invisibles, de deux ordres, bienfaisants et hostiles, qui résidaient habituellement sur les montagnes ou dans le creux des arbres. Un esprit nuisible présidait à la nuit, croyance qui les rendait fort timides dès la chute du jour, surtout quand les ténèbres étaient très épaisses.

Si les défunts entendaient prononcer leur nom, leur esprit pouvait revenir pour protéger ou pour persécuter les vivants. Afin d'éviter cette éventualité toujours périlleuse, on ne désignait jamais les morts que par une périphrase.

Pendant la nuit qui suivait la mort d'un guerrier, ses compagnons s'asseyaient autour du cadavre et récitaient de longues incantations afin d'éloigner les génies malfaisants. Le cadavre était ensuite placé soit dans le creux d'un arbre, soit dans une caverne; parfois aussi on le mettait assis dans une fosse que l'on recouvrait d'un tumulus. L'année suivante le cadavre était exhumé et incinéré, à l'exception du crâne, qui, recouvert d'écorces et de feuillage, était déposé sous un abri destiné à recevoir tous les crânes de la tribu. Les parents détachaient du crâne un fragment qu'ils suspendaient à leur cou dans une petite bourse en peau; ce talisman devait conjurer les maladies et assurer la longévité. Talisman peu efficace à coup sûr! Avant que les vices et les maladies apportés par les Européens se fussent coalisés avec la famine et les armes à feu pour détruire la race, elle présentait déjà tous les caractères de la misère physiologique; les femmes cessaient prématurément d'être fécondes; les maladies cutanées étaient générales, les enfants surtout étaient couverts d'ulcères de la tête aux pieds; les affections du poulmon étaient aussi fort répandues.

Et cependant il fallut plusieurs années aux conquérants européens pour venir à bout de ces misérables sauvages armés de lances en bois. En 1830, le gouvernement, impatienté par les pillages des Tasmaniens (qui d'ailleurs répondaient ainsi à de nombreuses exactions), mit leur capture à prix : 5 livres sterling pour un adulte, 2 livres pour un enfant; on en tua beaucoup, mais on fit très peu de prisonniers. A la suite de cet échec, tous les colons furent appelés aux armes; ils formèrent une longue ligne qui, partant de l'un des côtés de l'île, devait en s'avancant refouler les indigènes dans une péninsule reliée à la grande terre par

un isthme, large seulement d'un quart de mille. Pendant toute cette marche, on ne put s'emparer que de deux Tasmaniens — surpris pendant leur sommeil — et quand les colons atteignirent la presque île, ils n'y trouvèrent personne; tous les indigènes avaient fui en se glissant à travers les rangs des colons qui croyaient les poursuivre. Une autre tentative de ce genre eut le même résultat.

La justice et la douceur obtinrent une paix que la force avait été impuissante à établir. Les infortunés Tasmaniens, dont le nombre était déjà fort réduit, furent cantonnés, pourvus d'habitations et de vivres; ils témoignèrent constamment la plus grande reconnaissance aux Européens chargés de pourvoir à leurs besoins. Mais la sollicitude tardive des colons ne devait pas s'exercer longtemps. Les vices de l'Europe, l'alcool surtout, firent bientôt leur œuvre; une tribu qui en 1824 comprenait 340 individus était réduite à 44 en 1847; le dernier survivant de la race, une vieille femme, mourait en 1877; le dernier homme était mort en 1869. Il est heureux pour les races de Canstadt et de Cro-Magnon que les envahisseurs néolithiques n'aient pas importé l'alcool de pommes de terre avec les instruments en pierre polie; sans quoi elles n'auraient pas échappé au sort qu'ont subi les Tasmaniens.

J. MONTANO.

H. LING ROTH. *Les Aborigènes de la Tasmanie (The Aborigenes of Tasmania)*. 1 vol. in-8° de 334 pages, avec 21 planches et 10 figures dans le texte. Londres, 1890.

Le livre de M. Ling Roth est, sans contredit, l'une des monographies les plus complètes qui aient été publiées sur les Tasmaniens. L'auteur a mis à profit les travaux de ses prédécesseurs, mais il ne s'est pas borné à une simple compilation : il a ajouté à ce que l'on savait une foule de documents inédits. Après avoir décrit minutieusement les caractères physiques des individus vivants, il résume ce qu'on a écrit sur la pathologie, les anomalies et la physiologie de ces insulaires. Il examine avec non moins de soin leurs caractères intellectuels, moraux et religieux, leur organisation sociale, leurs mœurs, leurs connaissances et leurs pratiques médicales. Un chapitre entier de l'ouvrage est consacré aux armes, aux coutumes guerrières et aux luttes qu'eurent à soutenir les anciens Tasmaniens.

Les malheureux indigènes de la Terre de Van Diémen savaient se procurer du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, quoiqu'on ait affirmé le contraire. Doués d'un appétit prodigieux, ils se nourrissaient de végétaux, mais surtout des produits de la chasse et de la pêche. Si misérables qu'ils fussent, ils ne mangeaient jamais de chair humaine. Nomades, ils vivaient dans des huttes de branchages ou dans

des arbres creusés au moyen du feu ; ils ne s'occupaient nullement d'agriculture et ne possédaient aucun animal domestique.

La société, la famille, les cérémonies pratiquées à la puberté, les déformations, les sépultures sont tour à tour passées en revue. L'auteur nous donne d'intéressants détails sur la coiffure, la peinture corporelle, le tatouage, le costume, les ornements des indigènes ; il nous montre l'état de leurs connaissances scientifiques et artistiques ; il nous décrit leurs jeux et leurs divertissements. L'industrie, le commerce, les moyens de communication, etc., font l'objet de chapitres spéciaux.

L'infanticide n'était pas en usage avant l'arrivée des Européens ; mais alors il prit un développement rapide. Cette cause de dépopulation, celles qui résultèrent du contact avec les races civilisées et du traitement barbare infligé aux insulaires, produisirent rapidement l'anéantissement de la race.

La langue tasmanienne ne pouvait être laissée de côté par M. Ling Roth, et les pages qu'il consacre à ce sujet ne sont pas les moins remarquables du livre. Dans une série d'appendices, il a soin de compléter ce qu'il dit des règles du langage par la reproduction des principaux vocabulaires recueillis par divers auteurs.

M. Garson, vice-président de l'Institut anthropologique de Londres, s'est chargé de traiter la partie ostéologique, et il s'est acquitté de cette tâche avec la compétence qu'on lui connaît.

Dans le dernier chapitre, M. Ling Roth s'occupe de l'origine des Tasmaniens. Après avoir rapporté l'opinion d'un grand nombre d'auteurs, il conclut que la question présente des difficultés presque insurmontables. Toutefois, à son sens, c'est avec les Andamans que les indigènes de la Terre de Van Diemen offrent le plus de rapports.

L'aperçu beaucoup trop succinct que nous avons essayé de donner du livre de M. Ling Roth suffira cependant, nous l'espérons, à donner une idée de l'intérêt qu'il offre pour tous les anthropologistes. Il leur prouvera, comme le dit M. Tylor dans la préface, que, s'ils ont eu « souvent à se plaindre de la rareté des matériaux relatifs aux Tasmaniens, ils verront, non sans quelque surprise, que ces indigènes sont en réalité bien mieux connus qu'on ne le suppose ».

Il suffit de lire le volume que nous venons d'analyser pour se rendre compte de la conscience apportée à sa rédaction. Nous ne saurions trop féliciter l'auteur d'avoir partout cité la page des ouvrages dans lesquels il a puisé ses renseignements, chaque fois qu'il a eu recours aux publications dont il donne la liste en tête de son travail ; de cette façon, on peut de suite se reporter aux sources originales.

En somme, le livre de M. Ling Roth sera précieux pour tous ceux qui auront à s'occuper des Tasmaniens, et il serait à désirer que les anthropologistes eussent à leur disposition un plus grand nombre de monographies de ce genre.

R. VERNEAU.

H. BALFOUR. Sur la structure et les affinités de l'arc composé (*On the structure and affinities of the composite bow*). (*Journal of the Anthropol. Institute*, t. XIX, 1889-1890, p. 221, av. 2 pl.)

Le mémoire de M. Balfour est un exemple d'une monographie ethnographique faite d'après les méthodes des sciences naturelles. L'auteur donne les « dissections », les « coupes » des arcs composés et en fait une « anatomie comparée » selon ses propres expressions. Si tous les objets ethnographiques étaient décrits avec le même soin et avec la même justesse dans les considérations générales, l'ethnographie scientifique aurait depuis longtemps une base aussi solide que la géologie ou la botanique.

Le type le moins compliqué de l'arc composé est l'arc des Esquimaux orientaux, fait de deux pièces de bois ou de pièces de bois et de corne, de bois et d'os, etc., et renforcé par une corde de tendons appliquée le long du *dos* ou de la *face dorsale* (opposée à la *face ventrale*, qui regarde le tireur au moment où il tend l'arc). Les expressions que nous employons ici, d'après M. Balfour, offrent un exemple de la nécessité d'une nomenclature exacte et rigoureuse en ethnographie. En effet, si nous nous servions de termes *face concave*, *face convexe* de l'arc, nous ne pourrions pas les appliquer à l'arc composé, car, à l'état de détente, sans la corde, cette arme se courbe, grâce précisément à sa structure, dans le sens opposé à celui que l'on observe à l'état de tension, de sorte que sa *face convexe* au moment du tir devient *concave* dans la détente.

L'arc des Esquimaux occidentaux est un peu plus compliqué : la corde dorsale est aplatie ; elle est attachée à l'arc de distance en distance par des lanières de tendons, mais c'est toujours la corde *libre* qui donne l'élasticité au *dos* de l'arc.

Le prototype de l'*arc composé vrai*, c'est-à-dire de l'arme caractérisée par l'application d'une large masse de tendon humecté qui en se desséchant la fait courber, devait avoir une autre forme : il se rapprochait probablement de l'arc des tribus indiennes du nord-ouest de l'Amérique et de la Californie, dans lequel le recouvrement en tendon dépasse souvent le corps de l'arc et pend à ses deux extrémités.

On ne trouve les formes perfectionnées que sur le continent asiatique, et le type de l'arc composé tel qu'il existe aujourd'hui est celui de l'arc dit « tatar » (ou mongol ?) dont le « koung » chinois n'est qu'une modification. Ce type, minutieusement décrit et figuré par l'auteur, d'après les spécimens du Musée d'Oxford, se compose essentiellement d'une pièce de bois à laquelle est collée avec de la glu une pièce de corne du côté ventral, et deux couches de tendons revêtues de deux couches d'écorce de bouleau, du côté dorsal (les couches d'écorce dérivent probablement du fourreau primitif en même matière, qui devait protéger le tendon contre l'humidité, comme le fourreau en peau dans

les arcs californiens). Tous les autres arcs, persans, hindous, etc., ne sont que les formes plus compliquées de ce type auquel on peut facilement les réduire. Nous ne pouvons songer à les décrire ici, de même que nous ne pouvons mentionner les différents types aberrants, comme l'arc lapon, javanais, etc., mais qu'on peut néanmoins rattacher au type principal de l'arc composé.

En abordant la question du lieu d'origine, du pays où l'invention de l'arc composé a été faite, l'auteur admet, d'accord avec le général Pitt Rivers, que cette arme n'est pas plus perfectionnée que l'arc simple et qu'elle n'a pu prendre naissance que dans les pays où l'absence de variétés de bois très élastiques obligeait à chercher dans la superposition de diverses matières l'élasticité nécessaire pour augmenter la force de l'arc.

L'arc esquimau, à corde dorsale libre, est certainement la forme la plus primitive, mais on n'a point de données pour affirmer que cette forme ait jamais existé en Asie. En tout cas, même si elle y a existé, elle a disparu complètement partout et ne reste qu'à l'état de survivance chez les Esquimaux à cause de leur isolement. Le lieu d'origine de l'arc composé vrai est le nord de l'Asie centrale; il s'est propagé de là chez les peuples sibériens au nord, chez les Chinois au sud-est, chez les Hindous au sud, chez les Scythes à l'ouest, d'où il a pénétré chez les Persans. L'arbre généalogique de l'arc composé, dessiné par l'auteur à l'instar des arbres philogéniques des zoologistes, peut donc se résumer ainsi :

Un prototype donne naissance aux variétés esquimale et californienne de l'arc composé; cette dernière semble se développer en type « tatar » ou mongol, duquel dérivent d'une part le type dégénéré sibérien, et de l'autre le type perfectionné persan avec ses variétés turque et hindoue.

Dans une note qui suit le mémoire de M. Balfour, le général Pitt Rivers insiste sur le fait que l'arc composé est une arme plutôt inférieure que supérieure à l'arc simple et fait ressortir la nécessité de rechercher quelles furent les causes, encore inconnues, qui, chez certains peuples (comme les Hindous et les Chinois), amenèrent l'abandon de l'arme simple pour l'arme plus compliquée, mais moins utile en définitive.

J. DENIKER.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Signes gravés du dolmen du Trou-aux-Anglais à Épone (1).

Les rives de la Seine qui s'étendent de Conflans-Sainte-Honorine à Dennemont, village situé à quelques kilomètres en aval de Mantes, ont été habitées, à l'époque de la pierre polie, par de fortes peuplades qui y ont laissé de nombreuses traces de leur séjour.

Cette région a partout livré des haches polies, des grattoirs, perçoirs, nucléus et autres produits de cette lointaine industrie de la pierre.

Les monuments mégalithiques y sont nombreux. Sur la rive droite on a signalé les dolmens de Conflans, Brueil, Dennemont, hameau dépendant de Follainville, une dalle percée d'un trou provenant d'un dolmen détruit existe aussi à Fontenay-Saint-Père. Sur la rive gauche, le D^r Verneau a récemment fouillé le dolmen des Mureaux, puis on rencontre le dolmen du Trou-aux-Anglais et de la Justice, à Épone, celui des Maudhuits, commune de Guerville. On a signalé aussi un cromlech à Épone, lieu dit Velanne, et à Guitrancourt, dans la vallée au Caillou, une pierre qui paraît être un menhir et qui est connue dans le pays sous le nom de « Pierre Drette ».

Les dolmens fouillés contenaient tous des haches polies, des vases, des outils de silex. Dans celui des Mureaux, de Dennemont et de la Justice à Épone, on a trouvé des pointes de lance finement retouchées en silex du Grand-Pressigny.

Ces monuments sont construits en pierres locales, calcaire grossier, calcaire meulier et grès, ils ne portent aucun signe ni ornementation à l'exception d'un seul, le dolmen du Trou-aux-Anglais.

Ce dolmen, situé dans la commune d'Épone, au lieu dit le Bois de la Garenne, dépendance du château qui appartient à M. Bertin, a été construit en sous-sol; il était dissimulé aux regards et c'est à cette circonstance qu'était due sans doute sa préservation. Rien n'indique qu'il ait été surmonté d'un tumulus; dans tous les cas, ce tumulus avait depuis longtemps disparu et le sol était entièrement nivelé lorsque M. Leroy, garde chez M. Bertin, commença les fouilles il y a quelques années.

(1) Le dolmen du *Trou-aux-Anglais* a fait l'objet de deux communications de MM. Du-tilleux, Guégan et Grave, à la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise.

Le dolmen du Trou-aux-Anglais mesure 11^m,20 de longueur; sa largeur, qui n'est à l'entrée que de 1^m,25, va en augmentant et atteint, au fond, 2 mètres.

Il est orienté de l'est à l'ouest.

Son entrée est à l'est et donne accès à un vestibule de 2^m,20 de lon-

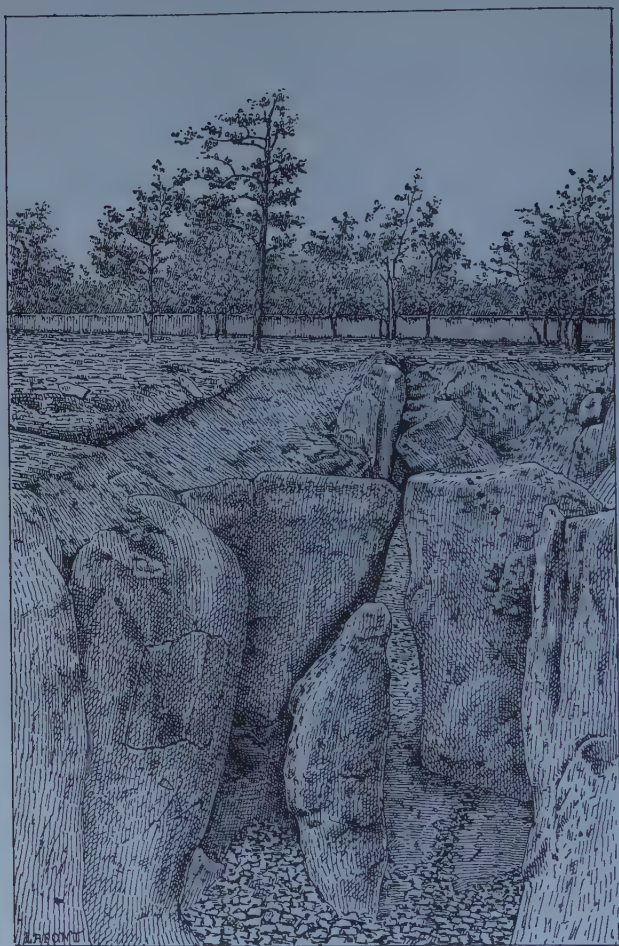


FIG. 1. — Le dolmen du Trou-aux-Anglais.

gueur, limité de chaque côté par deux supports et séparé de la chambre sépulcrale par deux dalles verticales, qui, éloignées à la base et réunies dans le haut, forment une baie triangulaire par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intérieur du monument. Cette baie était elle-même fermée à l'aide d'une pierre mobile.

Lorsque M. Leroy fouilla le dolmen du Trou-aux-Anglais, les blocs

ayant formé la table de recouvrement n'existaient plus. Il trouva le sol du monument pavé de larges dalles sur lesquelles étaient superposés deux rangs de squelettes séparés l'un de l'autre par des dalles plus petites. Il conserva avec soin les produits de l'industrie, mais il ne recueillit malheureusement pas les ossements qui étaient, paraît-il, fort nombreux et dans un état suffisant de conservation.

Le mobilier n'était pas abondant; il ne comprenait que une hache polie, une gaine de hache en corne de cerf entière, un fragment d'une autre; un polissoir à main en grès, plusieurs vases dont trois ont pu être recueillis, de nombreux fragments de poterie, un grattoir et une valve fossile de cardite percée d'un trou de suspension et provenant des sables éocènes du bassin parisien; les coquilles fossiles sont abondantes à Fontenay-Saint-Père, au lieu dit la Mairie, qui n'est éloigné du dolmen que de huit kilomètres, mais se trouve sur la rive opposée de la Seine.

La poterie est en pâte grossière et mal cuite, faite à la main; l'un des vases a la forme d'un pot de fleurs assez grand; l'autre ressemble à celui trouvé par M. le Dr Verneau dans le dolmen des Mureaux et représenté sous la figure 7, page 167, t. I (1890) de l'*Anthropologie*, quelques fragments paraissent avoir appartenu à un vase semblable à celui qui est représenté sous la figure 9 de la même livraison; enfin le dernier vase d'une pâte plus fine a la forme d'un gobelet à bords évasés, il ne mesure que 6 centimètres et demi de haut et 9 centimètres de large à la partie supérieure.

Un seul tesson de poterie offre une ornementation de points placés en ligne.

Rien dans ce mobilier n'attire donc particulièrement l'attention, il n'en est pas de même des signes dont nous allons parler. Ces signes (fig. 2) sont gravés en creux sur la dernière pierre du vestibule à gauche de l'entrée. L'ensemble de l'inscription mesure en hauteur 1^m,10 et en largeur 82 centimètres et peut se diviser en deux groupes, celui du haut et celui du bas.

Le signe du haut représente un rectangle divisé en trois parties dans le sens de la longueur; dans la troisième partie et à peu près au centre se trouve une cupule.

Le signe du bas plus compliqué est plus difficile à décrire. La pre-

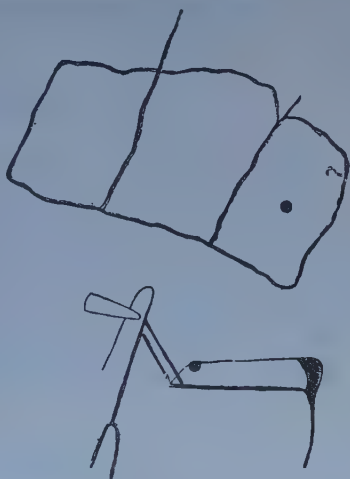


Fig. 2. — Signes gravés en creux sur un pilier de gauche du dolmen du Trou-aux-Anglais, à Epone.

mière partie, celle de gauche, représente une hache de pierre emmanchée; là il ne peut y avoir aucun doute à mon avis, les traits sont parfaitement nets, le dessin de la hache est très pur. Cette hache mesure 0^m,108 de longueur et 38 millimètres de largeur au tranchant. C'est là précisément la dimension la plus fréquente des haches de nos contrées. Quant au surplus de ce signe, j'en crois l'interprétation difficile et prématurée.

En somme, ce qui ressort de l'examen de ces gravures, c'est que le graveur n'a pas cherché à couvrir une pierre d'ornements, car ces lignes n'ont absolument rien d'ornemental, mais qu'il a voulu représenter par des signes intelligibles aux hommes de sa race, une pensée quelconque.

PERRIER DU CARNE.

Australiens albinos.

Jusqu'à présent on ne connaissait pas d'exemple d'albinisme en Australie et M. Brough Smith, qui connaît si bien les indigènes de ce pays, dit dans son livre sur les indigènes de Victoria, qu'il n'en a jamais rencontré. Mais on vient d'en signaler deux : en février 1890, on montrait, au « Panopticum » de Melbourne, un Australien albinos, et d'autre part, le journal *Colonies and India* (1^{er} octobre 1890) dit que dans une tribu des Noirs de Maytown » (Queensland), se trouve en ce moment un enfant de six mois albinos, à peau parfaitement blanche, aux cheveux et aux sourcils très blonds, couleur de filasse.

J. D.

Le nouveau « Globus ».

La revue bien connue des géographes le « Globus », fondé en 1882, par Karl Andrée, vient de changer de directeur. C'est M. Richard Andrée qui reprend la publication à partir de 1894. Les premiers numéros que nous recevons ne cèdent en rien comme texte et comme illustrations à l'ancienne série. L'adjonction d'une couverture contenant des nouvelles bibliographiques est une heureuse innovation. Nous avons aussi remarqué que le journal tend à devenir plus ethnographique que par le passé, et nous ne pouvons que nous réjouir de voir un organe de plus pour la propagation des notions si nombreuses et si variées sur lesquelles doit se baser la science ethnographique. Nous avons aussi remarqué qu'une large place a été réservée aux traductions ou résumés des travaux des savants français. Les premiers numéros contiennent des analyses de mémoires de MM. Gaidoz, Cholet, Capus, Bonvalot.

J. D.

A propos des silex mesviniens.

M. Delvaux a cru voir, dans mon analyse d'une note de M. Murlon (numéro de janvier, p. 50) que je lui attribuais la paternité de l'homme tertiaire de

Spiennes et la détermination, comme éocènes, des silex mesviniens. Il est possible que ma rédaction se prête à une confusion qui n'était pas dans mon esprit. Je suis heureux de trouver l'occasion de la dissiper en reproduisant quelques phrases de la lettre qu'a bien voulu m'écrire M. Delvaux. « Tout le monde sait, m'écrit ce savant, que je rapporte le mesvinien au quaternaire inférieur, ce que j'ai démontré par la stratigraphie et la paléontologie... La paternité de l'homme tertiaire de Spiennes appartient, sans conteste, à M. Cels, de la Société d'anthropologie. » M. Delvaux ajoute qu'il a le premier, avant M. Mourlon, introduit l'explication des sables éocènes *remaniés*. C'est avec plaisir que j'insère ces renseignements; mais on conviendra qu'en analysant le mémoire d'un auteur sur une question déterminée, le bibliographe ne peut songer à faire l'historique complet de la question.

M. BOULE.

Fédération archéologique et historique de Belgique.

La Fédération archéologique et historique de Belgique, après s'être constituée à Anvers en 1885, s'est réunie depuis lors à Namur (1886), à Bruges (1887), à Charleroi (1888), à Anvers et Middelbourg (1889), et enfin à Liège (1890). C'est à Bruxelles qu'elle tiendra sa prochaine session du 2 au 7 août prochain. Le Comité, présidé par M. Goblet d'Alviella et dont les secrétaires généraux sont MM. le docteur V. Jacques et Paul Saintenoy, a reconnu que, tout en conservant au Congrès de 1891 son caractère national, il convenait d'examiner s'il ne serait pas possible de renouer des liens qui ont existé avec des associations voisines poursuivant un même but et de renouveler les Congrès internationaux fondés à Anvers en 1867.

Il y a donc décidé la création d'un comité international pour étudier cette importante question. Les étrangers, les Français du Nord en particulier, qui suivent en grand nombre chaque année les séances de la Fédération, verront avec plaisir la reconstitution d'un groupement scientifique qui ne peut qu'amener les meilleurs résultats, en multipliant les rapprochements et les comparaisons au profit de leurs études locales, souvent trop circonscrites et par cela même moins profitables au progrès des sciences....

Ceux de nos lecteurs qui voudraient prendre part à la session de Bruxelles trouveront tous les renseignements nécessaires au secrétariat général de la Fédération, 63, rue des Palais, ou au secrétariat des Sociétés bruxelloises d'anthropologie et d'archéologie.

E. HAMY.

Congrès international d'hygiène et de démographie.

Nous rappelons aussi à ceux de nos abonnés qui s'intéressent plus spécialement aux études démographiques, que le Congrès international d'hygiène et de démographie tient à Londres du 10 au 17 août prochain une session dans laquelle les questions relatives à la démographie occuperont une large place. L'administration du Congrès est dès à présent installée 19, *Idlesleigh Mansions Westminster, London S. W.*

E. H.

Congrès international de géologie à Washington.

Nous recevons aussi l'annonce d'un troisième Congrès qui doit s'ouvrir à Washington le 26 août 1891. On s'est arrangé pour faire coïncider à peu près cette réunion avec celles de l'*American Association for advancement of science* et de la *Geological Society of America* qui ont lieu, la semaine avant, dans la même capitale. Le comité d'organisation négocie avec les compagnies de navigation pour obtenir des tarifs de faveur aux savants d'Europe, et il a tout lieu d'espérer que d'importantes réductions de prix seront accordées sur les chemins de fer américains pour les excursions géologiques. Le secrétaire du Comité est M. S.-F. Emmons (1330, *F Street, Washington D. C.*), qui reçoit les adhésions et les cotisations (2 dollars 1/2). E. H.

Les Indiens du Manitoba.

Le *Paris-Canada* nous apporte de bonnes nouvelles des établissements indiens du Manitoba. D'après M^{er} Taché, les sauvages feraient des progrès très satisfaisants; ils seraient très tranquilles et leur position s'améliorerait chaque jour.

On sait qu'il est fort difficile de transformer ces chasseurs nomades en agriculteurs; toutefois on y réussit avec de la persévérance, et l'évêque missionnaire a vu, l'automne dernier, de belles récoltes de blé dues entièrement au travail des sauvages.

Une des causes qui s'oppose à la prospérité des indigènes en agriculture, est l'inexpérience et la négligence de leurs femmes comme ménagères. On a fondé des écoles d'industrie pour porter remède à cet état de choses. A Qu'Appelle, 90 filles et 70 garçons, tous enfants de sauvages, travaillent dans une école industrielle; les résultats obtenus ont été fort bons jusqu'ici. E. H.

Expédition à Zimbaoe.

Les *Proceedings* de la Société royale géographique de Londres nous apprennent que M. J.-T. Bent, l'explorateur des ruines phéniciennes des îles Bahrein, est décidé à entreprendre une expédition aux mystérieuses ruines de Zimbabye ou Zimbaoe, dans les Mashonaland. L'expédition a le concours assuré de la « *British East Africa Company* », aussi bien que celui de la Société royale géographique, et elle est particulièrement bien outillée au point de vue des recherches archéologiques à entreprendre. E. H.

Pour la Direction :

Le Directeur chargé de cette livraison,

E.-T. HAMY.

Le Gérant : G. MASSON.

MÉMOIRES ORIGINAUX

DOCUMENTS

SUR

L'INDICE NASAL DU VIVANT

RECUEILLIS PAR LE D^r BEDDOE ET M. LECARGUET

PRÉSENTÉS PAR

PAUL TOPINARD

Le nez présente deux types opposés dans l'humanité : l'un haut, étroit et saillant, l'autre bas, large et écrasé ; entre les deux se rencontrent tous les intermédiaires. Le développement des trois facteurs est en raison inverse : plus le nez est saillant et plus il est étroit ; plus il est écrasé et plus il est large. La hauteur augmente avec la saillie et l'étroitesse, et diminue avec l'écrasement et l'élargissement. Il n'y a d'exception à la règle que chez les Américains et les Esquimaux. Le nez, chez les premiers, est haut et saillant, et cependant large ; chez les seconds, il est aplati et élargi, et cependant haut.

L'indice nasal est le produit des deux mesures qui rendent le mieux ces conformations générales ; c'est le rapport de la largeur maximum à la hauteur totale du nez. Il fournit le caractère venant en première ligne sur le vivant lorsqu'on distingue les races. Seul il partage les types de ces races en trois embranchements répondant aux trois divisions fondamentales acceptées par les classiques, de Cuvier à M. de Quatrefages, sous les noms de races blanches, races jaunes et races noires. Dans un travail analysé dans ce fascicule page 351, M. Risley le considère comme le seul caractère suscep-

tible de répartir les nombreux types actuels de l'Inde en groupes généraux correspondant aux éléments ethniques anciens qui y sont indiqués par les renseignements de l'histoire. Dans tous les pays où entrent en contact les races noires et blanches, on ne peut en désirer de meilleur pour établir les proportions dominantes des uns et des autres. En Europe, il permet avec la taille et l'indice céphalique de séparer les races anglo-saxonne et celtique qui s'y mêlent, la première répandue surtout au nord, la seconde surtout au centre. Nous attendons en France la carte de répartition de l'indice nasal qui permettra enfin, avec trois autres caractères dont l'histoire est faite, de parler avec quelque assurance de la distribution des éléments constitutants de notre nationalité.

L'indice nasal du vivant ne doit pas être confondu avec celui du squelette. Leurs résultats ne se correspondent pas, quoiqu'ils se confirment d'une manière générale dans leurs applications. Le premier seul partage les types des races en trois groupes généraux; le second en écarte les Esquimaux qui par là forment de la façon la plus inattendue un quatrième groupe spécial.

Ses oscillations individuelles, comme celle de ses moyennes, donnent dans toute l'étendue de l'humanité le registre le plus grand que présentent les caractères usités en anthropologie, ce qui facilite la nomenclature et atténue les inconvénients de l'erreur personnelle dans sa mensuration. Broca disait, en 1872, que l'indice nasal du squelette est particulièrement exposé aux chances de variations suivant les individus dans tout lot de crânes et que c'est un caractère typique dans les moyennes. Il en est de même de l'indice du vivant.

L'indice nasal du squelette est né le premier; il a été imaginé par Broca en 1872. L'indice nasal du vivant est de nous et date de 1873; le travail le plus important qui ait été publié sur lui est du Dr Collignon, il a paru dans la *Revue d'Anthropologie* (année 1887, p. 8). C'est là qu'a été établie la nomenclature quinaire qui lui convient.

L'indice du vivant n'a pas échappé malheureusement au fléau qui sévit sur l'anthropométrie : le défaut d'entente sur les procédés de mensuration. Ici il est accidentel et la suite d'un malentendu ou d'un *lapsus calami* dont nous ne nous sommes rendu compte que récemment.

Le choix des points de repère à adopter pour une mesure ne repose pas toujours sur la logique anatomique ou morphologique. Il doit être dicté essentiellement par la pratique, c'est-à-dire par la

considération des points de repère qui conduisent le mieux à des caractères donnant les résultats désirés : la distinction des types et leurs rapprochements tels que les confirme l'ensemble des autres caractères. Or, dans la conformation générale du nez que rend l'indice du vivant, il y a deux facteurs : la hauteur et la largeur.

Sur la HAUTEUR, pas de divergences volontaires à notre connaissance :

1° *En bas* : on place transversalement la branche du compas glissière, à la partie postérieure de la sous-cloison et l'on appuie imperceptiblement de bas en haut de façon à sentir tout juste la résistance de l'épine nasale. Il n'y a de difficulté que chez le nègre qui a une sous-cloison molle, dont la partie postérieure est mal accessible et qui n'a qu'une épine nasale insignifiante ; il y a là une question de sentiment du degré de pression moyenne à exercer que l'expérience seule apprend, ainsi du reste que dans toutes les mesures anthropométriques où le point osseux est recouvert de chair.

2° *En haut* : l'autre branche de compas doit se placer à la partie la plus profonde de l'échancrure de la racine du nez. Rien de plus simple dans les races blanches et australoïdes. Déjà dans les races nègres, chez la femme surtout, l'échancrure étant moins accusée, il faut y regarder de plus près, en se guidant sur un certain pli transversal. Dans les races jaunes où l'échancrure diminue encore, la difficulté augmente et ne permet plus qu'on se mette de face. De côté toutefois, toujours on voit l'endroit précis où la ligne dorsale du nez, qui s'élève en mourant, change de direction pour se porter en avant et en haut. Lorsqu'il y a deux plis entre lesquels on doute, on prend entre les deux ; lorsqu'il y a une concavité allongée à versants symétriques sans pli, on prend encore le milieu. Du reste, il n'existe pas de cas où, en mettant le doigt sur le front et faisant légèrement descendre la peau, on ne voit se former le pli de repère. Il est toujours au-dessus de l'axe transversal des fentes palpébrales.

Pour la LARGEUR du nez, deux procédés se présentent : l'un, dans lequel on comprend entre les deux branches de la glissière les ailes du nez maximum en les effleurant à peine ; l'autre, dans lequel on place les pointes dans le sillon curviligne qui délimite en arrière ces ailes. Nous avons expérimenté à l'origine les deux procédés et avons vite reconnu que le renflement des ailes du nez, ou l'extérieur des narines, concourt pour une forte part dans ce qui produit la physionomie distinctive entre deux types de nez. Or, en acceptant le sillon latéral externe des ailes, on se prive de ce renflement, les différences entre races sont moins prononcées et ne sont pas rigou-

reusement les mêmes. Il n'y a qu'une objection à comprendre les renflements des ailes dans la largeur, c'est que le sujet en grimaçant ou soufflant les dilate plus ou moins. Mais il n'est pas difficile en restant grave d'attendre et de ne prendre la mesure qu'à l'état de repos des ailes, en faisant ouvrir la bouche au besoin.

Le procédé de la largeur maximum en dehors des ailes est celui que nous avons recommandé dès l'origine, que nous avons toujours enseigné au laboratoire, que nous avons toujours vu suivre autour de nous et que M. Risley emploie aux Indes. Le procédé de la largeur dans le sillon, qu'on pourrait appeler minimum à la base du nez, est celui de M. Virchow.

Il en résulte qu'il y a dans la science deux genres d'indice nasal du vivant dont les chiffres ne sauraient concorder, et que lorsqu'on rapproche ses chiffres, il faut tout d'abord s'inquiéter de la méthode à laquelle ils se rapportent.

J'ai dit que cette dualité était le produit d'un malentendu. En 1878, en effet, la Société d'anthropologie nomma une commission composée de Broca, Hamy et Topinard pour préparer une seconde édition de ses Instructions. L'addition que je proposai et qui fut acceptée par Broca concerna l'indice nasal. Or c'est par hasard qu'il y a peu de temps, je découvris dans les Instructions une contradiction sur la façon de le comprendre. Page 183 il y a bien : « Largeur du nez : on applique les deux branches sur la convexité des ailes du nez, de sorte qu'elles soient tangentes à ces ailes, sans les déprimer. » Mais page 112 il y a ceci : « La largeur du nez est la plus grande distance transversale comparée entre les deux ailes, au niveau de leur insertion. » Le commencement est correct, mais les cinq derniers mots sont une erreur. Là est l'origine, nous en sommes certain, de la divergence entre nous et les Allemands.

Ce détail semble bien minime et cependant il n'en faut pas plus pour qu'il conduise à des discordances fâcheuses, comme par exemple chez les Boschimans d'il y a quelques années que M. Virchow a mesurés à Berlin et nous-même à Paris. L'avenir de l'anthropométrie est absolument subordonné à une entente, sur toutes les méthodes, sur tous les procédés. Il faut que les travaux de chacun puissent être réunis. L'erreur personnelle est inévitable, mais ce que nous avons appelé l'erreur internationale ne doit pas exister (1).

Passons aux documents recueillis.

(1) P. TOPINARD, *L'Homme dans la nature*, Paris, 1891 (*Bibl. scientifique internationale*). Alcan, éditeur.

I

Les premiers proviennent de la pointe du Raz (Finistère) et sont de M. Lecarguet, d'Audierne, à l'obligeance duquel nous devons déjà une statistique de la couleur des yeux et des cheveux dans la même région parue dans la *Revue d'Anthropologie* (année 1888, p. 159).

La mention suivante accompagne les listes :

Nota. — Les mensurations ont été faites sur des personnes âgées de dix-huit à soixante-dix-huit ans, toutes originaires de l'ancien Cap Pagus Sizun et dont la filiation, *sans alliance étrangère même avec la commune de Beuzec*, remonte à plusieurs siècles.

L'origine de chaque personne a été déterminée : 1° par les papiers des familles; 2° par les registres de l'état civil dont les uns portent la date de 1553; 3° ou par les questions posées à chaque observation.

Les mesures portent sur 731 individus, soit 382 hommes et 349 femmes, distribués d'après leurs communes respectives de Audierne, Cleden Cap-Sizun, Esquibrun, Goulieu, Plogoff et Primelin.

Ces nombres sont les plus grands qui aient encore été pris sur une même population. Ils permettront donc de se rendre compte de l'étendue des variations dans ces conditions, d'autant plus que, vu les soins que M. Lecarguet a apportés, dans le choix de ces sujets tous de la commune depuis plusieurs siècles, on peut regarder cette population comme aussi pure que possible dans l'état présent des choses en France. M. Lecarguet nous a envoyé ses 731 cas disposés en série au module de une unité, par sexe, en distinguant chacune des six communes, de 46, l'indice le plus bas observé, à 100, le plus élevé.

A la suite du chiffre 46 se rencontrent un cas isolé encore à 49, un à 50, un à 53; le nombre deux commence à 54, s'élève à quatre à 55 et à 56, etc. A l'autre extrémité les indices de 100, 97, 94 et 94 ne se rencontrent qu'une fois, le nombre deux commence à 93.

Ne pouvant reproduire ses listes longues et détaillées, ce qui serait sans profit, nous les avons sériées en totalité, de cinq en cinq, de façon à concorder avec les coupures principales de la nomenclature :

Proportions pour 100.

Indice.	Hommes.	Femmes.	Ensemble.
45 à 49	2	2	2
50 à 54	5	5	5
55 à 59	3,1	3,7	3,4
60 à 64	13,6	16,0	14,8
65 à 69	23,5	19,1	21,3
70 à 74	23,2	27,2	25,2
75 à 79	20,6	18,3	19,4
80 à 84	8,3	8,3	8,3
85 à 89	5,2	5,1	5,1
90 à 94	7	8	7
95 à 99	5	0	2
100		2	1

Ainsi jusqu'ici nous voyons l'étendue des variations s'étendre de 46 à 100, c'est-à-dire de 50 p. 100 pour les cas extrêmes absolument extraordinaires et de 54 à 93 pour les cas extrêmes moins rares. Les indices bas ne sauraient nous étonner, c'est l'exagération de la leptorhinie propre aux races blondes et grandes de l'Europe. Mais les indices au-dessus de 90 et à plus forte raison à 97 et 100 sont des indices de Nègres, c'est-à-dire de platyrhinie, non pas excessive, puisqu'ils peuvent atteindre dans les cas particuliers 120 et 150, chez certains Australiens, Tasmaniens et Nègres du Zambèze, mais se rencontrant dans les moyennes, par exemple chez les Nègres du Zambèze. C'est donc la démonstration prise sur le vif de la nécessité des moyennes.

Le complément du dernier tableau est son adaptation à la nomenclature. Il en résulte les proportions suivantes avec les dénominations correspondantes; chaque groupe comprend 15 unités.

	Groupes.	Proportions.
Hyperleptorhiniens.	40 à 59,9	7
Leptorhiniens.	55 à 69,9	49,5
Mésorhiniens.	70 à 84,9	42,9
Platyrhiniens.	85 à 99,9	6,0
Hyperplatyrhiniens.	100 à 114,9	1

Ainsi dans cette population bretonne se rencontrent moitié de leptorhiniens et un peu moins de moitié de mésorhiniens, les premiers répondant à l'élément kymri, eût dit Broca, les seconds à l'élément celtique, dont les quelques platyrhiniens venant après ne sont que l'exagération. Les variations excessives constatées seraient

donc dues à la superposition de deux types et par conséquent de deux centres de variations propres, centres ne se correspondant pas, en sorte que d'une part débordent les variations de l'un des deux types, de l'autre celles de l'autre type, ce qui explique l'allongement excessif des variations des deux réunis. Nous n'avons rappelé les Nègres platyrhiniens comme comparaison, que pour frapper l'attention. En réalité, la platyrhinie est un caractère fréquent à titre d'oscillations autour des moyennes dans les races jaunes qui dans leur ensemble sont mésorhiniennes. Ce qui s'accorde avec une pensée que nous poursuivons depuis longtemps, c'est qu'à l'origine le type celtique, avant les transformations que lui ont fait subir les mélanges avec ce que j'appellerai les autochtones de l'Europe, était plus ou moins mongolique. Les Bigoudens de Pont-l'Abbé en sont en quelque sorte la preuve. Tel devait être le type celtique dans les temps les plus reculés.

En somme, aujourd'hui par l'indice nasal, comme par la couleur, comme par la taille, les habitants de la pointe du Raz sont un mélange intime et confirmé de deux éléments ethniques, dans lequel cependant dominait l'élément dit kymri de Broca, mot que nous considérons comme impropre avec M. Hamy, mais qu'on ne peut remplacer que par un *x*, et préférable encore à toutes ces périphrases de Anglo-Saxons, Scandinaves, Anglo-Germains, ou Blonds, grands et dolichocéphales qu'on est forcé de mettre à sa place.

Cette question des éléments constitutants de la série de M. Lecarquet vidée, il reste à en voir la résultante, à en connaître les moyennes, et à donner une étiquette à la population présente, quelle qu'en soit la composition.

Deux des communes indiquées : Cleden Cap-Sizun et Esquibrun, ont une moyenne de 71 en nombre rond ; deux, Plogoff et Primelin, une moyenne de 72 et Goulien une moyenne de 69. Ces deux dernières seraient donc plutôt plus celtiques et les quatre premières plus kymriques. Il est évident qu'une conséquence de ce genre ne saurait se déduire que d'un ensemble de caractères. Ce n'est donc qu'à titre de déduction que nous énonçons cette remarque.

Les 382 hommes ont l'indice moyen de 71,71, les 349 femmes celui de 71,39 ; ce qui nous apprend que le sexe n'exerce aucune influence sensible sur cet indice et que par conséquent on peut y mélanger les sexes.

La moyenne générale enfin est de 71,56, moyenne que nous devons comparer avec celle des peuples analogues et qui va nous

mettre en présence de la cause d'erreur contre laquelle on doit incessamment songer à se défendre : l'erreur personnelle.

Dans les listes publiées par M. Collignon provenant d'auteurs divers, les moyennes des Français varient de 62 à 69. Il n'y a pas une seule moyenne d'Européens au-dessous de 70. La moyenne de 71 de M. Lecarguet est donc suspecte. C'est par correspondance que nous lui avons indiqué la façon d'opérer; il suffit, pour expliquer le chiffre précédent, qu'il ait trop pressé de bas en haut contre la cloison. Nous savons qu'il a opéré avec beaucoup de soin, qu'à ses chiffres sont parfaitement comparables entre eux, que toutes nos réflexions précédentes s'appuient sur des documents auxquels il n'y a aucune objection à faire. Mais pour le total, pour la moyenne générale, il nous faut être réservé. Il est vrai qu'en considérant la moyenne ainsi libellée de M. Collignon : 1 000 Français 67,3, il n'est pas difficile d'admettre une moyenne plus celtique à 71. Or précisément c'est ce qui ici nous étonne.

II

La seconde série des chiffres de l'indice nasal est du D^r Beddoe, président de l'*Anthropological Institute*, l'un des observateurs personnels les plus infatigables de la Grande-Bretagne. Nous aurons prochainement à rappeler ses travaux les plus importants à propos d'une part de la couleur des yeux et des cheveux en France dont il a recueilli seul les éléments, en grande partie inédits, et que nous nous proposons de publier dans ce Recueil. En ce moment, nous nous en tenons à ses chiffres d'indice nasal au nombre de 50, quantité insuffisante, hâtons-nous de le dire, mais qui déjà nous donne des aperçus dans un pays sur lequel nous manquons complètement de renseignements de ce genre.

Ces 50 sujets sont de provenances diverses et forment cinq séries dans lesquelles les sujets se suivent tel que le hasard les a donnés. Or voici les moyennes calculées à mesure par M. Beddoe de dix en dix : 67.5, 66.2, 68.0, 67.5 et 67.3. Il y a donc une certaine uniformité qui est propre à donner confiance dans le chiffre moyen à adopter pour les populations de la Grande-Bretagne, chiffre qui se trouve être le même que celui de M. Collignon libellé ainsi dans son mémoire : 1 000 Français 67,3.

Toutefois, lorsqu'on partage les cas par catégories telles que les permettent les indications de M. Beddoe, les divergences de moyen-

nes s'accroissent et certaines même sont tout à fait imprévues. En voici la liste, les deux sexes confondus :

	Moyenne.
21 Anglais.	67,0
10 Écossais.	70,0
4 Gallois.	68,5
1 Irlandais.	67,3
2 Manx.	67,9
9 Anglo-Écossais.	65,1
3 Anglo-Écossais-Irlandais.	65,6

Ce sont les moyennes des Écossais et des Gallois qui nous étonnent. D'après l'histoire, elles devraient être plus kymriques, c'est-à-dire à indice moins haut, que les Anglais. Concluons donc que les nombres sont insuffisants et que c'est le hasard qui amène cet exhaussement, ou que les races ne sont pas en Écosse ce que nous nous imaginons, doute qui nous est déjà souvent venu à l'esprit en présence de documents de nature diverse.

Une preuve qu'il faut être réservé avec des nombres insuffisants, ce sont les moyennes des deux groupes croisés, plus faibles que celles de leurs éléments constituants.

La série des Anglais est la seule se prêtant à l'examen des variations individuelles. Deux cas extrêmes se détachent d'abord sur les 21 : un à 55, un à 83. Les variations, ces deux cas mis de côté, s'étendent de 61 à 71.

A l'occasion de l'une des dizaines, M. Beddoe ajoute quelques mots que je transcris en mettant en regard l'indice : « le n° 6, dit-il, (55,4) a le type kymrique bien marqué (c'est précisément le cas extrême de tout à l'heure et c'est logique). Le n° 2 aussi (64,6), l'indice le dit moins. Les n°s 1, 3 et 8 (63,4; 66,0 et 65,5) sont du type germanique pur. Les n°s 4 et 5 (71,1 et 83,7) quoique Anglais proviennent de districts dans lesquels prédominent les anciens types bretons (il est fâcheux que rien ne soit dit spécialement sur le n° 5 à indice si élevé, quoique encore mésorhinien). » Ailleurs, M. Beddoe attire l'attention sur un Anglais de la forêt de Dean dont « la population serait primitive et nullement anglaise sauf par le langage » et dont l'indice est de 71; et plus loin, sur les deux cas de l'île de Manx dont la population serait « scandinave-gaélique ».

Pour le sens dans lequel le Dr Beddoe prend la désignation précédente du type, nous renvoyons à son ouvrage publié en 1885 sur *les Races de la Grande-Bretagne*.

En somme, le travail commencé par le D^r Beddoe est à continuer. Une édition nouvelle des *Instructions anthropométriques anglaises* est en préparation, je suppose qu'on y ajoutera l'indice nasal du vivant (1).

P. S. — Au moment de donner le bois à mettre en page de cette Note, je reçois du D^r Beddoe une sixième dizaine d'indice nasal. Je la reproduis simplement :

Sexe.		Hauteur.	Largeur.	Indice.
H.	Anglais-Gallois	58	38	65,4
H.	Anglais	56	34	60,7
H.	Écossais.	59	36	61,0
H.	Écossais.	57	37	65,0
F.	Écossais-Anglais.	50	31	62,0
F.	Écossais-Manx.	50	34	68,0
F.	3/4 Écossais. 1/4 Irlandais.	53	32	60,3
F.	3/4 Écossais. 1/4 Anglais.	53	28	52,8
F.	Écossais (montagnard).	52	39	75,0
F.	Écossais.	45	38	84,4
TOTAL.		533	347	65,0

C'est la dizaine dont la moyenne est la plus leptorhinienne, quoique l'un des Écossais ait un indice très élevé.

(1) Lorsqu'on rédige des *Instructions*, il est toujours nécessaire de se préoccuper des instruments à recommander. Habituellement l'indice nasal se mesure avec le compas glissière de Broca. Mais si l'on veut répandre un instrument approprié au grand nombre, il y en a un autre tout aussi exact à signaler et qui, à Paris, ne coûte que 1 franc; c'est une petite glissière en bois, employée dans l'industrie.

LES
RUINES TJAMES
DE TRA-KÉOU, PROVINCE DE QUANG-NAM
(AN-NAM)

PAR
C. PARIS

Après les provinces de Binh-thuân, Khán hoà Phúyên et Binh-dinh, voici celle de Quảng-năm qui nous apporte son contingent pour la reconstitution de l'art et de l'histoire des Tjams.

Les lecteurs de la *Revue d'Ethnographie* connaissent déjà par M. le résident Lemire les tours du Binh-dinh; les travaux de M. Aymonnier nous ont initiés aussi à l'existence de cet intéressant peuple tjam.

Sans avancer comme M. Lemire que le Tjam-pa (1) s'étendait jusqu'à la province de Cao-bang (Haut Tonkin), nous nous contenterons de fixer les quelques points d'histoire suivants, tirés des *Annales* par Truong-vinhky.

L'an 2874 avant l'ère chrétienne, l'An-nam avait déjà pour limite méridionale le pays des Hò-ton ou Chiêm-thánh (Tjam-pa) et sa province extrême de ce côté était le Quảng-tri.

Hué était donc aussi la province extrême-nord des Tjams. En 1061 après Jésus-Christ, leur chef Ché-cu, qui avait attaqué le roi annamite Ly-thanh-tong, lui céda cette ville et le pays jusqu'à Thánh-bình pour obtenir la paix.

Ce qui restait de la province de Quảng-năm appelée alors Diary, passa aussi à l'An-nam en 1306, et le territoire de Co-luy, province de Quảng-ngai, en 1403. Le seigneur de Hué (2), Hien-vuong, enleva le reste de cette province avec le Binh-dinh en 1660, et le roi tjam,

(1) Le Tjam-pa est aussi appelée Ciam-pa, Kiam-pa, et ses habitants Ciampois, Chams ou Kiams.

(2) Appelé aussi Seigneur du Sud ou de Cochinchine.

s'étant suicidé en prison, Hien-vuong relégua sa veuve dans un petit district du Binh-thuân.

Les dates qui précèdent ne virent pas l'évacuation effective et surtout complète des Tjams qui revinrent bien souvent en incursseurs, mais il est rationnel de croire que ce n'est pas pendant ces périodes irrégulières d'occupation armée qu'ils se sont livrés à des travaux d'art et de force comme ceux qui résistent encore aujourd'hui aux attaques du temps et des vandales indigènes.

D'après les données historiques qui précèdent, les tours du Binh-dinh pourraient n'être que du xvi^e siècle tandis que celles du Quãng-năm remonteraient au moins au xiii^e siècle. Et encore il serait possible que la tour et le temple de Tra-kéou qui se trouvent à environ douze kilomètres au nord de Thánh-binh eussent été élevés à une date antérieure à la défaite de Ché-cu ; elles auraient en ce cas au moins neuf cents ans d'existence. Il suffirait pour en avoir une preuve de déterminer si Tra-kéou se trouve en dehors des anciennes limites du phu de Thánh-binh.

Mais, à part les Annales qui sont enfermées au palais royal à Hué, nous ne pouvons espérer trouver de documents écrits, à moins que des recherches ne nous fassent découvrir des stèles d'anciennes pagodes contemporaines des premiers occupants annamites, et dont les inscriptions commémoratives pourraient être facilement déchiffrées.

A une dizaine de kilomètres sud-ouest de la citadelle de Quãng-năm se trouve la chrétienté de Tra-kéou, établie sur l'emplacement et les ruines d'une importante cité tjam ; l'église et le presbytère ont été bâties dans l'enceinte du fort, et pour la plus grande partie avec des briques provenant de monuments tjams.

Si l'on s'éloigne de l'église dans la direction de l'ouest, après une demi-heure de marche dans les rizières et les ruisseaux, on arrive en présence d'une tour de 13 mètres de hauteur, enserrée d'arbustes parasites qui ne parviennent pas à la désagréger. La végétation est surtout intense au sommet qui reçoit de tous côtés les semences apportées par le vent, et l'on ne voit les briques du monument que par de rares éclaircies (Pl. I).

Quoique plus âgée que les tours de Qui-nhon, celle de Tra-kéou n'est pas, comme elles, à ciel ouvert et ne possède ni monolithes ni ouvertures sur les côtés. Une seule entrée, ogivale comme le sommet, permet, sur la face sud, de pénétrer à l'intérieur qui ne renferme rien (Pl. II).

Cette entrée est masquée aujourd'hui par une pagode, et tour et pagode occupent le centre d'une enceinte en briques dans laquelle on pénètre par une porte à trois ouvertures épaisses, en plein cintre, de style annamite médiocre et déjà ancien (Pl. III).

Retournons à l'église et marchons au sud vers un petit mamelon que les Annamites appellent Bún châu (pl. IV), nous allons l'atteindre au bout d'un quart d'heure. Sur le sommet de ce mamelon qui a 21 mètres de hauteur gisent encore des pierres taillées, derniers débris d'une tour qui, étant par son élévation soumise plus que sa voisine aux intempéries, a dû s'altérer plus rapidement, et les Annamites l'ont achevée.

En errant çà et là autour de la base, on se heurte à des vestiges de la religion et de l'art. Ici, ce sont deux éléphants tombés dans la brousse, attributs peut-être de Ganes, fils de Siva; plus loin, des socles de piliers et des morceaux de pierres sculptées consolident les talus des rizières, puis un énorme cheval qui mord la poussière depuis des siècles. Mais, dans cette attitude de vaincu, il n'a pas quitté son poste de gardien du temple dont les marches sont encore visibles. Gravissons-les. Elles s'adossent au flanc d'un tertre couvert de statues et de pleins reliefs. A droite et à gauche du perron, deux socles hémisphériques concaves ayant 1^m,30 de diamètre et 0^m,52 de hauteur, avec des évidements carrés de 0^m,40 de côté sont dépourvus de leurs colonnes.

Face à l'entrée et au premier plan, une statue de femme coiffée de la tiare antique, parée d'ornements au col, à la taille, aux poignets et aux bras, est assise, les jambes repliées à la manière hindoue, et représente sans doute un avatar de l'un des dieux de la trimourti.

Cette statue mesure 1^m,30 de hauteur et 0^m,95 à sa grande base. La densité du grès qui la compose étant 2,2, le calcul m'a donné 967 kilog. comme poids approximatif.

Elle repose sur un socle parallélépipédique de 1^m,88 de long, 0^m,80 de large et 0^m,56 de haut, pesant 1850 kilog. Sur la face de ce socle sont représentés, en hauts reliefs artistement fouillés, des guerriers et parmi eux une amazone, un monstre soutient l'entablement aux angles, sur les côtés figurent des femmes ayant une main au-dessus de leur tête et l'autre sur le ventre.

Derrière cette statue, un autre bloc de 1100 kilog. possède sur les mêmes côtés des reliefs de même style, mais les guerriers sont remplacés de face par des danseuses, et les femmes des côtés por-

tent la main au cœur. Tous ces personnages sont revêtus du sampot khmer.

De chaque côté des blocs se tient debout, au moyen d'un épais et large talon, un médaillon rappelant vaguement la forme ogivale de l'architecture tjame et pesant, celui de droite, 1100 kilog., l'autre 1400. Nous n'avons pu photographier que celui de droite (Pl. VI), mais l'autre est bien visible sur la planche V.

Le médaillon de gauche représente une divinité à quatre bras,



coiffée d'une tiare; elle tient de la main gauche inférieure et de la droite supérieure une fleur de lotus; ses jambes sont gracieusement arquées dans une attitude de danse; deux petits personnages, l'un à droite, l'autre à gauche, ont été brisés et l'on ne distingue que confusément leurs traces.

La divinité du médaillon de droite a également quatre bras, mais il est difficile de donner un nom aux objets qu'elle tient en mains. Nous avons cru cependant re-

connaître un trident dans la main supérieure droite, ce qui serait un attribut de Brahma Siva, si l'on rapporte tous ces vestiges à la mythologie hindoue que les Tjams ont dû recevoir des Khmers. Onze têtes grimaçantes de monstres entourent cette divinité.

Nous n'avons pu nous absenter que deux jours, voyageant la nuit, et encore avons-nous perdu une demi-journée en courses inutiles, notre guide nous ayant égaré. De sorte qu'il ne nous a été possible que de prendre quelques photographies et mesures, et de parcourir avidement, en assoiffé, les environs du temple pour voir ce qui avait pu être épargné à fleur de sol.

Deux autres ruines ont aussi été rencontrées dans la province, l'une près de la citadelle de Quăng-năm, l'autre à Tam-Ky. On

n'en connaît pas encore dans le Quãng-ngai, mais l'on peut croire qu'il en existe, cette province étant située entre le Quãng-năm et le Binh-dinh. Quant à celle de Hué, elle a été sillonnée de tous temps par les mandarins de la cour, et il ne serait pas étonnant qu'on n'y trouvât plus de ruines, « le génie de l'impuissance et du mauvais goût », comme l'a écrit M. Navelle, « n'ayant dû épargner aucune insulte à l'art vigoureux et délicat des vaincus ».

Mais, sans attendre les découvertes futures, celles qui viennent d'être faites dans le Quãng-năm fixent l'aire occupée par les Tjams au moyen âge.

On pourrait aussi admettre une hypothèse contraire à celle dont nous parlions au commencement de cette étude, à savoir que les premières de ces tours qui occupent toutes des positions stratégiques, n'ont été élevées qu'après la défaite de Ché-cu. La tour de Tra-kéou gardait des sentiers de pénétration entre la plaine et les monts, celle de Quãng-năm la navigation intérieure et celle de Tam-Ky la route mandarine. Les tours du Binh-dinh avaient pour objectif la défense de l'ancienne Cha-ban, celle de Tuy-hoa, province de Phú-yên, gardait le sông Da-rang et l'entrée de sa vallée, celle de Nha-trang l'accès de la province par la baie, et celle de Phan-rang, la route mandarine en avant des défilés qui séparent le Binh-thuân du Khánh-hoà.

Ces tours étaient donc des blockhaus stratégiques placés tout naturellement sous la protection des divinités tjames.

Les Annamites ont dû y pratiquer des fouilles à diverses époques pour rechercher des richesses, mais ils ont dû dédaigner aussi les objets n'ayant aucune valeur intrinsèque.

Il s'attacha même pendant longtemps une idée superstitieuse à ces monuments qui les fit respecter du peuple. D'après le P. Bruyère, missionnaire de Tra-kéou, cette crainte irraisonnée subsisterait toujours chez les bouddhistes de ses environs.

Les tours tjames dureraient encore plusieurs siècles si l'on respectait ce qu'il en reste. Il est à regretter que ces monuments, dont quelques-uns appartiennent à des particuliers, ne puissent être mis à l'abri d'une cupidité de briques et de moellons et d'un vandalisme stupide. Nous avons remarqué sur les hauts-reliefs de Tra-kéou, si remarquables et si nécessaires à la reconstitution de l'histoire, des déprédations toutes fraîches : on avait frappé avec méthode pour rendre les détails méconnaissables. Est-ce des néophytes, trop ardents — ces ruines se trouvent au milieu de la chrétienté, — est-ce des indigènes jaloux de voir des Européens venir

admirer les œuvres de leurs devanciers? Nous ne saurions le dire.

Les quelques rares voyageurs qui sont passés dans leur voisinage depuis qu'elles sont connues ont aussi enlevé les statues et reliefs transportables. Si l'on ne s'en occupe, bientôt ces derniers vestiges auront disparu à tous les coins du globe.

Ne serait-il pas urgent de faire étudier en détail toutes ces ruines, d'y pratiquer des fouilles, de recueillir au moins un spécimen de chaque travail d'art, d'en rapprocher les résultats de ceux obtenus au pays des Khmers, d'étudier les points communs entre ces deux peuples, de voir ce qu'il est resté chez les Tjams actuels de leurs anciennes traditions religieuses et coutumières, d'établir en un mot ce qu'a été ce peuple, quelle est l'étendue réelle de sa décadence, afin de pouvoir juger s'il peut être relevé, enfin, de ne pas nous désintéresser d'une race qui est sous notre domination, et qui a eu un passé se révélant encore par ses monuments.

Il suffirait, pour cela, d'une mission qui pratiquerait des fouilles importantes autour et à l'intérieur de chacune des ruines, sur l'emplacement des anciens temples, qui moulerait les reliefs qu'elle ne pourrait emporter, qui photographierait ce qu'elle ne pourrait mouler, et qui prendrait les plans de ce qu'elle ne pourrait photographier.

Ajoutons à ces travaux la traduction des inscriptions des pagodes environnantes, et, si cela était possible, celle des Annales de la période de lutte entre les Annamites et les Tjams, et enfin un séjour suffisant chez les Tjams actuels pour en faire l'ethnographie.

LES ATELIERS PRÉHISTORIQUES DE LA SÉNÉTRIÈRE EN MACONNAIS

PAR

GILBERT LAFAY

Les ateliers de la Sénétrière ont déjà été l'objet d'une notice qui a paru dans le journal *l'Homme*, n° du 25 octobre 1886. Mais cette notice, quoique résumant assez bien l'état de mes recherches à cette époque, était insuffisante et exigeait quelques développements.

En effet, l'étendue de ces ateliers, le nombre considérable d'instruments et les séries d'échantillons variés qu'ils m'ont fournis, preuve incontestable de leur importance aux époques chelléenne et robenhausienne, où ils devaient être, avec Charbonnières, un des principaux centres d'approvisionnement du Maconnais et des régions limitrophes, tout m'engageait à entreprendre leur monographie. De plus, les constatations nouvelles que j'y ai faites méritaient d'être relatées, c'est pourquoi je leur ai consacré l'étude suivante :

Du petit bourg de Sancé distant de 4 kilomètres à peine de Mâcon, en prenant au hameau de la Besace le petit sentier assez rapide qui conduit au sommet du coteau, on arrive à un espace inculte, extrémité nord de la Grisière, auquel fait suite une longue bande de champs cultivés, limités à l'est par un sentier qui côtoie à peu près le point culminant de la colline. En suivant ce sentier qui se dirige du sud au nord, on a à sa droite la pente de la colline qui descend vers Sancé et la vallée de la Saône, et à sa gauche le clos de la Sénétrière.

La Sénétrière est un petit plateau autrefois boisé, actuellement occupé par des fermes et cultivé en vignes et en céréales. L'espace qui correspond à peu près à l'emplacement total de la propriété ne comprend guère plus d'un kilomètre carré ; il est limité au sud par la Grisière, au nord par un défrichement du bois de Naisse, à l'est par la pente de la colline de Sancé et une portion du bois de

Naisse, à l'ouest par un petit vallon et le bois ci-dessus désigné. Ce plateau, parfaitement uni dans sa partie est, s'incline légèrement à l'ouest et contient plusieurs petits vallonements qui recueillent sous forme d'entonnoirs les eaux de la fontaine qui a donné son nom à l'endroit. Les fermes occupent l'extrémité sud, puis viennent les terres cultivées et les vignes sillonnées de nombreux sentiers de desserte, desservis eux-mêmes par un grand chemin qui traverse la propriété dans toute sa longueur.

Telle est en quelques mots la topographie des lieux que j'ai explorés dans tous les sens.

Lorsqu'on arrive pour la première fois à la Sénétrière, on est frappé tout d'abord de la position avantageuse de cet endroit et l'idée qu'il a pu être habité depuis les temps les plus reculés vous vient naturellement à l'esprit.

La Sénétrière, en effet, est située dans des conditions exceptionnelles ; sa position élevée, sa forme de cuvette qui la protège contre les vents du nord et d'ouest, la source intarissable qui l'arrose et y entretient constamment la fraîcheur et la fertilité et surtout le voisinage immédiat de l'argile à silex dont les vastes gisements sont exploités de nos jours à la Grisière et dans le bois de Naisse, tout semblait attirer les premiers hommes en cet endroit.

Aussi cette situation privilégiée et ces avantages ont-ils été utilisés par nos ancêtres pour l'établissement de plusieurs ateliers de fabrication.

L'archéologue, en effet, qui visite cet endroit pour la première fois, est frappé de la quantité de silex taillés qui surgissent de toutes parts à la surface du sol et s'aperçoit bientôt qu'il est en présence d'un véritable centre de fabrication.

Mes recherches commencées en septembre 1885 et continuées depuis méthodiquement m'ont permis de constater l'existence de nombreuses traces de fabrication un peu partout au voisinage de la Sénétrière. Ainsi la pente de Sancé dans son tiers supérieur offre beaucoup de débris de silex.

J'ai également constaté des traces de fabrication dans le bois de Naisse et sur le versant du petit vallon qui limite à l'ouest la Sénétrière, mais les véritables ateliers sont dans la Sénétrière même.

Ici de même qu'à Charbonnières on trouve du chelléen, du moustérien et du robenhausien.

Comme dans tout gisement de la surface du sol il y a mélange et les instruments se trouvent un peu dispersés sans association

bien apparente. Cependant, après quelque temps d'un examen attentif, il est facile de remarquer que les instruments d'une même époque se trouvent groupés en certains nombres dans plusieurs endroits et de constater la présence de trois ateliers distincts.

Le premier est un atelier d'instruments chelléens. Il est situé dans la partie nord de la Sénétrière et son centre était occupé récemment encore par un beau noyer. (Voir lettre A du plan, page 292.)

Nous avons affaire à un gisement de la surface du sol et les instruments se trouvent dans une faible couche de lehm quaternaire, mélangés à d'abondants fragments de calcaire corallien provenant d'une petite faille qui existe en cet endroit et que la culture ramène avec les silex à la surface du sol.

De prime abord, on est tenté de confondre ces fragments de calcaire parfaitement blancs avec les éclats de silex qui sont fortement cacholonnés, mais avec un peu d'attention on parvient facilement à distinguer ces derniers.

D'autres instruments épars se rencontrent également à une certaine distance dans tous les champs voisins, mais surtout en se rapprochant du bois de Naisse.

En effet, à la lisière de ce dernier bois, j'ai recueilli plusieurs instruments chelléens et j'ai rencontré, dans le bois même, de nombreux débris accompagnés d'ébauches.

Tout cela nous donne lieu de supposer qu'une partie des ateliers est encore recouverte par le bois de Naisse qui doit receler des centres de fabrication plus importants dont la Sénétrière ne serait qu'une succursale; c'est ce que nous apprendront peut-être un jour de nouveaux défrichements.

Cet atelier m'a fourni une centaine d'instruments environ, parfaitement finis et intacts et un grand nombre d'ébauchés, d'inachevés ou de cassés pendant la taille.

Ces instruments sont, pour la plupart, d'une forme élégante et élancée, d'une faible épaisseur et taillés à moyens et à petits éclats. Il en est qui ne sont taillés que sur une face, l'autre étant sans retouches avec le conchoïde et l'éraillure de percussion, d'autres ne portent que très peu de retouches sur une de leur face, plusieurs sont à talons, enfin on trouve des éclats qui ont été utilisés avec quelques retouches seulement.

Ils varient également comme dimension et comme poids.

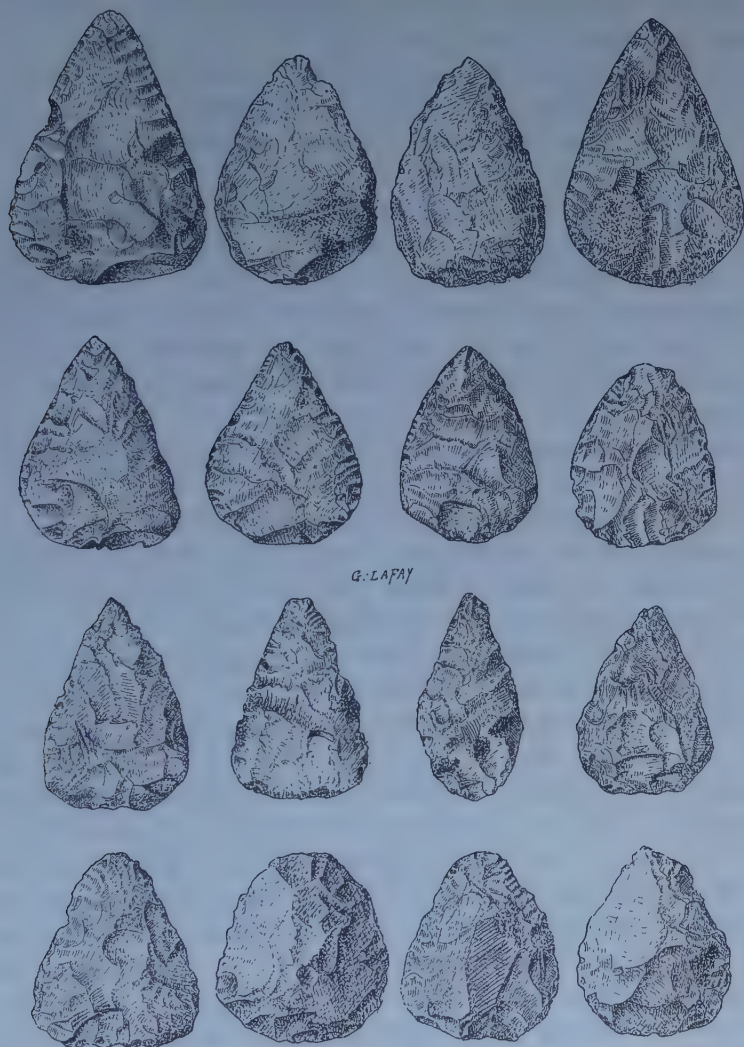
Le plus grand mesure 0^m,170 de longueur et 0^m,102 de largeur;

Le plus petit, 0^m,055 de longueur et 0^m,050 de largeur.

Tous ces caractères nous indiquent suffisamment que nous

sommes en présence d'un gisement touchant d'une part à la fin du chelléen et de l'autre confinant au moustérien.

L'industrie est semblable à celle que l'on rencontre dans les



Instruments chelléens provenant des ateliers préhistoriques de la Sénétrière.

stations de la fin du chelléen. A la Sénétrière, en effet, on trouve déjà quelques pointes et quelques raclours. C'est donc du véritable *acheuléen*.

J'ai reproduit dans la planche ci-dessus quelques-uns des types recueillis par moi à la Sénétrière.

Le second est un atelier de grattoirs robenhausiens. Il est situé à quelques pas seulement de l'atelier chelléen et occupe à peu près l'espace compris entre un buisson ou haie vive qui forme sa limite à l'est et le chemin qui traverse la Sénétrière dans toute sa longueur. (V. lettre B du plan, page 292.)

Cependant il s'en faut que les grattoirs soient totalement limités à cet espace. On peut en recueillir de disséminés presque partout, mais principalement à l'ouest du buisson et dans les terres situées à l'entrée du clos de la Sénétrière.

Sur le plateau à l'est, j'ai constaté également un groupement de ces derniers instruments, ce qui prouve qu'il existait plusieurs succursales de cet atelier.

Les grattoirs de la Sénétrière offrent les formes les plus variées.

Les uns sont de larges éclats assez irréguliers, retailés sur toute leur périphérie ou sur une portion seulement. Ce sont de véritables racloirs.

Les autres sont rectangulaires, d'autres sont plus allongés et simulent assez bien des grattoirs solutréens.

Il en est qui sont discoïdes, d'autres triangulaires.

Plusieurs sont taillés aux deux extrémités, enfin on en trouve qui sont pourvus d'un véritable pédoncule parfois muni d'une coche pour faciliter sans doute l'emmanchement.

Ces grattoirs offrent, en général, une grande épaisseur et quelques-uns ressemblent à de véritables nucléus.

Ils sont presque tous de petite dimension, les plus grands ne mesurent pas plus de 12 à 15 centimètres de longueur et il en est qui n'ont pas plus de 3 centimètres. La moyenne est de 6 centimètres.

Le troisième est un atelier d'éclats. Il occupe à peu près toute la partie sud de la Sénétrière et a semé ses produits un peu partout, cependant le centre même de l'atelier semble avoir existé sur les pentes du petit vallon actuellement cultivé en vignes que confine un petit bois de sapins. (Voir lettre C du plan, page 292.)

Mais les fabricants se sont également établis sur le plateau, car, ainsi que pour les grattoirs, on observe par endroits des accumulations d'éclats que l'on peut considérer comme des dépendances du grand atelier. C'est ainsi qu'on est venu tailler dans l'espace compris entre l'atelier de grattoirs et l'atelier chelléen, car nous y avons recueilli un nombre incalculable d'éclats accompagnés de leurs nucléus et dans cet endroit nous avons constaté la présence de petits foyers (*aaa*) au milieu desquels nous avons recueilli de la

poterie robenhausienne dont un fragment était ornementé à la main.

Dans le *Mâconnais préhistorique*, M. de Ferry rapporte les ateliers d'éclats découverts par lui aux environs de Mâcon et notamment ceux de Charbonnières à l'époque solutréenne et en fait des manufactures de cette dernière époque. Pour nous, ces ateliers, et en particulier ceux de la Sénétrière, doivent être attribués ainsi que ceux de grattoirs à l'époque robenhausienne.

En effet, je n'y ai rencontré aucun instrument caractérisant le solutréen et si quelques grattoirs de forme élancée ressemblent à ceux de cette époque, le plus grand nombre de ceux que j'y ai recueillis sont semblables en tout point aux types des berges de la Saône, gisements franchement néolithiques et sans mélanges des époques antérieures.

La meilleure preuve de leur contemporanéité avec les produits de l'industrie robenhausienne, c'est que mélangés soit aux éclats, soit aux grattoirs, j'ai recueilli un certain nombre d'instruments qu'on ne rencontre qu'à cette dernière époque.

Ces instruments, au point de vue de la forme que l'ouvrier leur a donnée et de leur destination, peuvent se diviser en :

Haches polies. — J'en ai rencontré plusieurs fragments en roches étrangères et une en silex local, parfaitement polie, dans un état de conservation telle qu'elle n'a jamais dû servir. Elle mesure 0^m,08 de longueur sur 0^m,05 de largeur.

On trouve également à la Sénétrière quelques ébauches du même instrument.

Perçoirs. — On en trouve un certain nombre associés aux grattoirs. Ils sont en général assez grossiers, cependant quelques-uns sont retailés avec soin à leur extrémité.

Scies. — La Sénétrière m'a fourni plusieurs scies dont quelques-unes à coches. Plusieurs éclats retailés sur un de leurs côtés avec soin peuvent être également considérés comme de véritables scies.

Tranchets. — Rares et de petite taille, j'en ai récolté trois.

Têtes de lances et de javelots. — Ce sont des lames retouchées à l'une de leur extrémité, parfois aux deux. La Sénétrière m'en a fourni une douzaine environ.

J'ai récolté également quelques ébauches retailées sur les deux faces.

Pointes de flèches. — Je n'ai trouvé qu'une seule pointe de flèche grossièrement taillée en losange.

Percuteurs. — Très nombreux. Ce sont des rognons de silex.

Nucléus. — Très nombreux.

Tous ces instruments ont été fabriqués avec le silex provenant des gisements de la Grisière et du bois de Naisse qui entourent les ateliers.

Plusieurs d'entre eux ont subi l'action du feu et sont craquelés.

Aujourd'hui ces ateliers sont en grande partie, sinon totalement, épuisés ; car, la nouvelle de leur découverte s'étant rapidement répandue, ils ont été visités par un grand nombre de curieux et de collectionneurs. De plus, les recherches y sont devenues beaucoup plus difficiles, la culture des céréales ayant remplacé sur bien des points celle de la vigne arrachée pour cause de destruction par le phylloxera.

LES VEDDAS DE CEYLAN

ET LEURS RAPPORTS AVEC LES PEUPLES ENVIRONNANTS,
LES RHODIAS ET LES SINGHALAIS

PAR

ÉMILE DESCHAMPS

Chargé de mission scientifique, membre honoraire correspondant
de la Société de géographie de Marseille.

Lorsque Vijaya, avec ses compagnons, vint, vers 477 av. J.-C., du nord de l'Inde, s'établir à Lanka, le nom ancien et même le nom moderne (Lankawe) de Ceylan, il trouva, entre autres, une population que les livres décrivent comme des démons (Yakkhas). Ayant épousé Kuveni, une de ces Yakkhini (1), il s'en servit pour détruire une partie de cette population. Mais ensuite, un monarque du sud de l'Inde lui ayant envoyé sa fille avec de riches présents, il répudia sa première femme Kuveni qui s'enfuit avec ses deux enfants, un fils et une fille. Étant arrivée à Lankapura, la capitale des Yakkhas, elle y fut assassinée et ses deux enfants, qui étaient restés à la porte de la ville, furent prévenus par un parent de leur mère qu'il venait de la voir égorger : ils s'enfuirent et « gagnèrent les environs de Samanakūta (Pic d'Adam) ; le plus jeune, ayant grandi, se maria à sa sœur et ils s'établirent là. Devenant nombreux par leurs fils et filles, ils résidèrent dans le district de Malaya. Telle est l'origine des Pulindas (Veddass) ». C'est ainsi que la Mahavansa (2) donne leur origine.

Elle est, ainsi, assez obscure (3). On peut cependant dire, avec quelque certitude, que les Veddass actuels sont les descendants des premiers habitants connus de Ceylan, qu'ils aient été, ou non, mêlés aux conquérants indiens de l'île, qu'ils soient arrivés eux-mêmes

(1) Féminin de Yakkha.

(2) La « Mahavansa », histoire de la « Grande Ligne » des rois singhalais, traduite par G. Turnour, Ceylan, 1837.

(3) La « Rajavali » ne fait aucune mention des deux enfants de Kuveni, et raconte autrement sa fin : elle est changée en pierre.

de l'Inde (1) à une époque antérieure, ou qu'ils aient fait partie de la population noire préhistorique que l'on suppose avoir habité un grand archipel indien qui aurait été submergé, dernière supposition beaucoup moins probable.

Cette dernière opinion serait celle du professeur Owen qui compare le Vedda de Ceylan aux Mincopies des îles Andaman : « Les cheveux crispés en petites touffes ont une ressemblance avec les Papous... De toutes façons, le crâne présente la plus grande analogie avec ceux des présumés habitants aborigènes des Philippines, Java, Bornéo et Ceylan. »

Mais le professeur Virchow (2) est, avec preuves, d'un avis contraire ; il dit : « Les Andamans, aussi bien que les négritos en général, sont en réalité brachycéphales et cette circonstance les distingue définitivement de toutes les races de Ceylan. »

Depuis vingt-trois siècles, du débarquement de Vijaya à nos jours, on peut dire qu'on ne connaît guère plus de ce peuple. Vivant constamment dans les jungles, qu'ils aient refusé de se soumettre à la suprématie des étrangers ou qu'ils aient été chassés par ces derniers et peu à peu refoulés dans les forêts les plus épaisses, ils paraissent peu dans l'histoire. Peu après la prise de Lanka, Pandukabhayo, le cinquième roi de Ceylan (371 av. J.-C.), demanda l'assistance des Yakkhas pour détrôner son oncle ; quelques-uns des rois singhalais sont dits avoir creusé quelques étangs avec « des hommes et des démons, des hommes et des serpents », soit, certainement, des Singhalais, associés aux hommes de deux autres races dont la première serait celle des Veddas actuels.

Les relations étrangères anciennes sont aussi vagues. Fa-Hian, un voyageur chinois qui vint à Ceylan vers 400 de J.-C., parle de démons qui doivent certainement se rapporter aux Veddas, et Al-Byrouni (1030) en parle également.

Le fait de cette race vivant depuis de longs siècles dans un état de barbarie presque complète au milieu même d'une autre race relativement civilisée est certainement unique dans l'histoire des peuples.

On peut dire que le Vedda représente, à la fin du xix^e siècle, l'homme des premiers âges de l'humanité, et encore est-il peut-être moins avancé quant à l'utilisation des matériaux qui l'entou-

(1) Supposant que la population aryane de l'Inde y arriva, venant du N.-O., environ 3 000 av. J.-C., l'invasion de Rama se serait produite vers 1810 av. J.-C., mais on suppose que Rama était un prince tamoul du sud. Enfin une autre invasion fabuleuse à Ceylan, vers 704, venant du Kaschmir, est relatée dans un autre ouvrage ancien.

(2) *Les Veddas de Ceylan* (Mémoires de l'Académie royale de Berlin, 1881).

rent. A l'époque du Mammouth, l'homme savait reproduire un animal de la pointe de sa flèche, qu'il savait aussi confectionner de toutes pièces; le Vedda obtient les siennes par l'échange et n'a pas la moindre idée d'une ligne. Cependant une certaine intelligence ne leur fait pas défaut, à mon avis; un abandon complet de leur être, une répugnance invincible pour tout ce qui peut changer leur vie sauvage est cause de leur état d'infériorité.

D'où vient, maintenant, leur nom de « Veddass » ?

On a discuté plusieurs origines dont la plus accréditée et la plus probable est le nom sanskrit « Vyadha », équivalent de « Veddi », « Veddô » au nominatif pluriel et « Vedda » au singulier, qui signifie « qui perce » ou chasseur. Cette appellation doit avoir ainsi été donnée, par les compagnons de Vijaya, à ce peuple qu'ils ne voyaient que chasser, sans commerce ni industrie, et elle s'est conservée jusqu'à nos jours. Eux-mêmes ne connaissent pas ce mot et ils n'en ont point pour se désigner.

A première vue, le Vedda est loin de ressembler au Singhalais, quoique sous quelques rapports il ait avec eux un certain air de parenté. La tête est en apparence plus grande, le visage plutôt rond qu'ovale, les pommettes saillantes, le front large, le nez large aussi mais droit, la bouche régulière, point proéminente, les cheveux broussaillés quoique arrangés en chignon par beaucoup depuis qu'ils ont quelques rapports avec les Singhalais; le corps, de moyenne hauteur, mais plus petit que ces derniers, est légèrement penché; les membres supérieurs sont fortement musclés, les inférieurs maigres, disproportionnés, cagneux. Le regard plus sévère que sauvage, les yeux inquiets mais brillants et vifs, la barbe inculte et terreuse, les cheveux rebelles à la coiffure, la pose mal assurée, les jambes difformes tendent plus que les traits à leur donner un air de décrépitude.

On a dit (1) que le Vedda se rapprochait beaucoup des tribus sauvages de certaines régions des montagnes du Wynaad et de Cochin, en réalité peu connues, et Sir E. Tennent, qui a écrit un excellent livre sur Ceylan (2), les décrit ainsi : « Quoique actifs et forts, leur apparence est misérable à l'extrême, ayant les membres mal formés, de grandes têtes couvertes de cheveux noirs et de barbes qui n'ont jamais connu le peigne, les narines ouvertes, de grands maxillaires projetant bouche et dents; les femmes sont aussi laides et aussi mal faites que les hommes, tandis que leurs

(1) *Ceylan* (Anonyme, 1876, vol. II, p. 406).

(2) Sir E. TENNENT, *Ceylan* (Londres, 1859).

enfants sont à peine humains, étant presque tout tête et abdomen ; une petite pièce de coton sur les hommes, une plus grande autour des femmes est leur seul vêtement. »

Il y avait, dans le nombre de ceux que j'ai vus, un type qui se rapprocherait beaucoup de cette description, l'air stupide, les maxillaires très projetés en avant bien qu'ayant le front très large (119 millimètres), mais c'était l'exception, et je crois même pouvoir dire que la partie inférieure du visage est, en général, plus droite que chez beaucoup de Singhalais. Chez la plupart de ceux-ci la partie extérieure de la bouche avance sur le plan vertical, souvent d'une façon très légère, mais c'est une disposition que j'affirme. A l'examen des dents, cependant, je les trouvai droites dans 24 cas sur 39, trois cas, dans ce nombre, les ayant très ou assez inclinées.

Le Dr Lamprey (1) dit plus justement : « La figure est petite avec un dur et stupide regard, le front étroit *mais non fuyant*, le nez aquilin et les narines larges, les yeux d'un brun foncé... »

Je ne trouvai pas dans les huit que je mesurai un diamètre frontal étroit.

.....
Ils s'asseyent peu, leur position la plus naturelle est baissée, les jambes contre eux et écartées : c'est leur posture d'attente et de repos passager ; ou bien ils sont complètement allongés sur le sol et c'est généralement ainsi que je les trouvais quand je les surprénais.

La première impression que donne le Vedda n'est pas modifiée en sa faveur quand on étudie son état social et moral. Le premier est réduit à sa plus simple expression : la famille ; le second est très dégradé.

Ils habitent certaines parties des jungles bordant la concavité de la ligne de montagnes qui longent le sud et l'est de la province centrale, s'avancant au nord jusque vers le parallèle de Batticaloa dans la province Est sur une ligne de 60 à 70 milles du nord au sud et de 15 à 25 milles de l'est à l'ouest. Je ne compte pas les Veddas de la côte qui vivent au milieu des Singhalais et des Tamouls. La plus grande partie des Veddas est, en effet, dit-on, dans le district de Batticaloa. Ceux-là éliminés, le restant de vrais Veddas, qu'ils se soient plus ou moins « apprivoisés », mais qui sont restés sans mélange avec les races environnantes, est très peu

(1) *Natural history Review*, July, 1856.

nombreux. Dans les forêts de Bintenné il n'y a point, ou plus aujourd'hui, de Veddas; il faut aller jusqu'à 20 milles au nord-est de cette ville, jusqu'à 3 milles de Wewatté pour en trouver une colonie. Plus au sud, Nillgalle, Bibile sur la route de Passera à Batticaloa, et, tout au sud de Badulla — la ville principale du district d'Uva, — Wellaway sont d'autres centres de Veddas. Je crois que c'est cette région du nord au sud de Wewatté à Wellaway, dans le district d'Uva, qui est aujourd'hui le vrai pays des Veddas ou, du moins, du peu qu'il en reste. Mais ceux-ci n'ont encore eu avec les Singhalais que des rapports passagers. Quelques-uns viennent, certainement, s'établir quelquefois non loin de leurs villages, mais ils ne s'y mélangent pas. Et il ne faut pas oublier que les villages de ces régions sont, la plupart du temps, formés de deux ou trois huttes presque aussi misérables que celles des Veddas eux-mêmes : Bintenné, la ville centrale de la région, bien souvent citée, avec un chef (Ratemahatmaya) et un sous-chef indigène (Korale) de district, n'est guère qu'une réunion plus nombreuse de huttes. Je n'affirme cependant pas qu'il n'y ait des exceptions et que parmi ceux mêmes que j'ai vus il ne s'en soit trouvé. Quand, à mon retour de Wewatté, je suis repassé par Bintenné, cinq ou six Veddas s'y trouvaient venant d'une quinzaine de milles à la suite de leur « aratchi » (chef de village singhalais), — car c'est toujours avec lui qu'ils s'éloignent ainsi quelque peu de leur région —, mais ils y étaient tels que je les avais vus à Wewatté, la hache à la main, courbés, l'air sévère, silencieux et sortant peu des huttes où ils avaient été confinés.

Qu'il y en ait à l'ouest de Wellaway jusque dans les environs du Pic d'Adam ou entre Nillgalle et Wellaway, je ne le pense pas.

On a dit (1) qu'on en avait vu dans les environs de Nuwera-Elliya, le sanitarium de l'île, en pleine province centrale; je pense qu'il y a eu une erreur et que quelques Singhalais de basses castes, peut-être des Rhodias, ont été pris pour des Veddas, car ceux-ci ne se sont jamais avancés à l'ouest jusque dans les montagnes de la province centrale, où, à tort, on les a fait aussi habiter (Frédéric Muller). Sir E. Tennent dit qu'ils ont toujours habité le sud-est des jungles de Bintenné à la mer.

Si les Veddas actuels sont les Yakkhas anciens, ce que n'admet pas le professeur Virchow, il faut noter que Bintenné paraît avoir

(1) *Ceylan (op. cit., vol. I, p. 407).*

de tout temps été une ville importante des Veddas. Bouddha, à sa première visite à Ceylan, est dit être descendu, à travers les airs, dans les délicieux jardins de Mahagana, lieu d'assemblée des Yakkhas à Mahiyangana (nom ancien de Bintenné).

Je ne puis m'empêcher d'identifier les uns avec les autres; Bintenné, ancienne résidence des Yakkhas comme de nos jours celle des Veddas (il y a peu de temps), serait en faveur de cette idée. Les Yakkhas, appellation que j'ai encore entendue dans la bouche des Singhalais reculés parlant des Veddas, ne paraissent pas s'être fondus entièrement avec les conquérants; partout, dans les livres anciens où il est question d'eux, il en est parlé comme d'un peuple à part, — et leur religion exclusivement démoniaque s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Veddas.

Mais que sont devenus ces « Nagas » de la légende (1), ces géants qui adoraient les serpents, avaient une organisation sociale, des villes principales, des rois? Il est certain que les serpents ont été adorés à Ceylan; les serpents à trois têtes que l'on voit encore dans beaucoup de temples bouddhistes des villages sont, peut-être, une immixtion de cette croyance; peut-être une personnification de Bouddha lui-même convertissant le roi « Nagá » de Ceylan; et je ne sais où j'ai vu que dans une ville du nord de l'île des offrandes sont encore aujourd'hui faites aux serpents eux-mêmes.

Une légende tamoule, « le dernier des Yakkhas » (2) de facture très-ancienne — (« la meilleure partie de la péninsule de Jaffna n'était encore qu'une région « inculte », ainsi commence-t-elle ») — montre les Yakkhas habitant les jungles loin de toute civilisation, dans les creux d'un immense « illuppe » et craignant les populations environnantes qui les fuient.

Je crois, cependant — j'en donne les raisons ensuite, — que les Veddas ont été jadis placés moins bas comme organisation sociale; que, rejetés du nord par les diverses invasions tamoules, du centre par la civilisation kandyenne, habitués ainsi de longue date à voir des ennemis dans les principaux possesseurs du pays, que les plus réfractaires ont refusé de reconnaître en continuant leurs pratiques démoniaques, ils sont restés dans les jungles où ils ne pouvaient que déchoir peu à peu. Je ne parle ici que d'une déchéance de l'état social et intellectuel, sans toucher à ce que l'étude du crâne et du squelette peut fournir d'arguments contre cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, les Veddas n'ont dû arriver que peu à peu

(1) *Naga*, *naguéa* signifie encore « serpent » en singhalais.

(2) *Orientalist*, Kandy. Vol. III, part. XI et XII.

dans le coin restreint et retiré qu'ils habitent. James Cordiner (1) dit qu'à l'arrivée des Portugais les « Beddas » vivaient dans le nord, où plusieurs autres auteurs ont également relaté leur passage. Mais on n'en trouve aucune trace.

Il faut cependant remarquer que la région qu'ils occupent aujourd'hui coïncide singulièrement avec la légende de leur origine donnée par la « Mahavansa ». On les voit très bien du Pic d'Adam (Samanakūta) se diriger vers l'est; les uns traversant le sud de la province montagneuse (*Malaya*), les autres longeant le versant extérieur du cercle des hauteurs, arrivant à Wellaway et remontant au nord jusque sur le parallèle de Batticaloa pour ne pas se jeter sur la population dense de la côte. C'est là aussi qu'on les voit aujourd'hui. Ils n'ont certainement pas dû habiter l'ouest ni l'extrême nord qui ont été, à l'origine, les régions les plus peuplées par les envahisseurs. James Cordiner ne dit pas exactement ce qu'il entend par le Nord. Les Portugais peuvent les avoir vus à Trincomalee qui ne se serait pas trouvé bien loin sur leur chemin de recul depuis Wellaway. Trincomalee peut se dire au nord de l'île.

Quant au « dernier des Yakkhas » de la légende tamoule, il se voit très bien le dernier représentant d'un groupe, isolé brusquement par l'invasion du gros de la population refoulée vers le sud, et qui, réfugié sur la presqu'île de Jaffna, alors « une région inculte », ne s'y trouvait pas dans des conditions d'habitat ou de cohésion telles qu'elle pût résister longtemps. Ils disparurent ainsi de bonne heure.

.
Les hommes ne sont vêtus que d'un morceau d'étoffe assez étroit dont une partie retombe de la ceinture au milieu des cuisses, de 15 à 25 centimètres de large, sur 30 à 35 centimètres de long, et l'autre, passant par dessous, vient s'attacher à un lien de fibres végétales qui retient tout l'appareil. C'est presque, un peu réduit, le « dié-katchié » ancien des Singhalais employé encore aujourd'hui par eux pour le bain et le travail des champs.

Le D^r Lamprey dit, à propos de leur vêtement :

« Quoique quelques-uns portent du calicot, leur vêtement habituel est un morceau d'étoffe faite d'une écorce d'arbre (*antiaris saxidora*) préparée pour être portée en la faisant d'abord bien tremper dans l'eau, puis battre avec des pierres jusqu'à ce qu'elle devienne souple et pliable; des morceaux sont tissés ensemble avec

(1) JAMES CORDINER, *A description of Ceylon*, 1897, vol. I, p. 91.

des fibres de plantes des jungles en une pièce d'environ un yard carré qu'ils retiennent suspendue autour de leurs reins. »

Je n'ai pas vu ce tissu de leur fabrication, ni n'en ai rien ouï dire des deux chefs (aratchis) de deux différents districts de Veddas, Wewatté et Nillgalle, que je consultai à leur sujet. Mais il peut être un usage des Veddas d'un autre district, moins accessible et moins fréquenté par les trafiquants. Le linge roulé dont ils se ceignent souvent la taille n'est qu'un accessoire probablement né de l'usage du bétel, car c'est là qu'ils conservent les éléments de la chique.

Ce vêtement primitif est une cotonnade blanche très ordinaire qui n'est jamais de couleur; ils refusent, en effet, toute étoffe colorée, contrairement au goût habituel des peuples sauvages.

A ce sujet, lorsqu'à l'occasion de la visite du Prince de Galles, je crois, quelques Veddas furent amenés à Kandy, le gouverneur leur remit une pièce de 150 à 300 yards de cotonnade blanche, et ils s'empressèrent de la couper en petits rectangles pour l'usage ordinaire.

Cette préférence pour le blanc viendrait-elle de ce qu'ils ne reconnaissent pas de couleurs, n'ayant dans leur langue aucun mot pour les désigner, ainsi qu'on l'a dit?

Le Singhalais et le Moor (descendant des anciens Arabes) ont aussi leur couleur favorite, mais c'est le rouge, et j'ai souvent vu des villages entiers de Moors dont tous les habitants portaient des kambayas (1) et des turbans rouges.

La statistique singhalaise est peu et ne peut guère être précise sur le nombre de Veddas. On les a estimés à 2 000; mais, étant donné leur état de division extrême et l'étendue relativement restreinte de la région qu'ils habitent, je crois ce chiffre bien supérieur à la réalité. Il y a, en effet, dans le district de Wewatté, par exemple, sept villages qui ne renferment guère qu'une quarantaine d'individus de tous âges et sexes, sur une étendue d'environ 15 milles de rayon. Dans celui de Belligalle, plus au sud, à 12 milles de Bintenné, 30 Veddas constituent également sept villages, tous distants les uns des autres de plusieurs milles, chaque famille se réservant ainsi dans le voisinage immédiat de la hutte un certain rayon de chasse. Ainsi, entre le premier village vedda de Wewatté, à 19 milles nord-est de Bintenné et celui de Belligalle à 12 milles, soit sur une longueur de 40 kilomètres, il n'y a pas un seul Vedda. Elle décrit certainement une courbe, mais on voit combien est

(1) C'est la jupe singhalaiso, le *sarong* malais.

dépeuplé ce district de Bintenné où M. Bailey (1), en 1863, plaçait 364 Veddass. Celui de Batticaloa, d'après lui, en avait à cette époque 250 et 72 pour celui de Nillgalle, soit un chiffre total de 686, supérieur certainement, aujourd'hui, à la réalité.

Chaque village est formé par une ou deux huttes pour une ou deux familles, mais le plus généralement une famille s'établit seule. Ces huttes, de 1^m,50 sur 2 mètres, sont simplement formées de quelques branches et de larges écorces entremêlées. Le Dr Lamprey dit que là où les éléphants sont nombreux, une hutte étant placée contre un arbre, le Vedda prenait souvent refuge sur l'arbre lui-même, et que dans la saison humide il habitait au milieu des roches, d'où le nom de « Galla-Vedda », ou Vedda des roches. Mais, ainsi qu'on l'a dit erronément, ils n'habitent pas habituellement dans les arbres.

Au-devant des huttes, quelques piquets limitent la propriété et cette limite est infranchissable. Le Vedda est inflexible quant à la violation de son domicile borné par cette haie de piquets. C'est *sa propriété* avec ses droits aussi rigoureux que l'entendent certains Australiens chez lesquels pénétrer sur le sol d'une tribu voisine sans permission équivaut à une déclaration de guerre. Il y a quelque trente ou quarante ans, me disaient les Moors de Wewatté, un trafiquant, par ignorance, curiosité ou toute autre raison, franchit cette haie et il fut tué d'une flèche. Amené et interrogé, il n'aurait pas nié et aurait été rendu à ses jungles sans condamnation. Depuis, le gouvernement avait défendu à quiconque aurait des rapports avec eux de pénétrer dans l'enceinte de leurs habitations, défense d'ailleurs bien inutile, car de quelque temps personne n'osa s'aventurer dans leur région, et aujourd'hui les trafiquants sont très circonspects dans leurs relations avec eux.

Est-ce le même Vedda que celui accusé de meurtre également et que le docteur Lamprey a étudié? Mais ce dernier a bien été justement emprisonné, et ce, pour meurtre d'un autre Vedda. Je ne crois pas inutile de relater ici le rapport du directeur de la prison à son sujet. Il dit « qu'il était dur à apprendre le métier de charpentier à la salle des travaux attachée à la prison, mais qu'il avait appris une partie de l'alphabet singhalais et montrait quelques capacités pour l'arithmétique. Quand on lui demandait l'âge de ses enfants, il tenait ses mains à différentes distances du sol pour indiquer leur hauteur; quand on lui demandait l'heure, il montrait le soleil dans

(1) JOHN BAILEY, dans *Transactions of the Ethnological Society*, London, 1863

le ciel ; il n'avait aucune idée d'une âme et ne pouvait voir aucune différence entre lui-même et les animaux sauvages de la jungle ; il ne savait pas qui avait fait le monde, mais il supposait que quelqu'un devait l'avoir fait ; il avait entendu les siens parler de « Walley hamy », mais ne savait s'il était bon ou méchant. Ses compagnons se trouvaient selon lui très heureux et ils n'avaient aucun désir ni envie pour les vêtements ou la position meilleure des Singhalais.

« Au procès, il admit qu'il avait tué l'homme, un autre Vedda, par crainte de sa magie et de ses charmes comme il avait déjà fait pour deux de ses chiens... Un Vedda, témoin à charge et questionné qui était Bouddha, répondit qu'il ne l'avait jamais vu, et il montra du déplaisir à la vue d'un prêtre bouddhiste qui avait une quantité d'étoffe inutile autour de lui. Il appela ce prêtre « Kappoowa », *dit signifier* « prêtre de Dieu », ce qui apparaît incompatible avec le fait qu'ils n'ont aucune idée d'un Dieu. » Ce qui est surtout incompatible avec leur état social et le manque presque absolu des relations avec les Singhalais, c'est de voir un Vedda reconnaître un « *prêtre de Dieu* » sous la robe jaune du prêtre bouddhiste. Il y a certainement eu là une intention de flatterie de la part du traducteur qui ignorait peut-être la signification réelle du mot « Kappoowa ».

Il ne faut pas trop rire de ce Vedda que la crainte des charmes fait assassin, car on pourrait trouver dans bien des pays d'Europe, en Angleterre, en Écosse, en Italie et ailleurs des faits analogues. On n'a pas oublié encore ces actes d'atroce démente commis en pleine rue de Naples par toute une population, lors du dernier choléra, ces poursuites affolées contre les « jeteurs de sorts ».

Mais, pour revenir à leurs habitations, ces huttes mêmes, si primitives qu'elles soient, ne sont encore pas leurs vraies demeures. Partant le matin, seul, pour la forêt, en quête de gibier, le Vedda revient le soir au logis s'il a été heureux en chasse ; mais il y reste quelquefois plusieurs jours si le succès ne le favorise pas et il ne retourne à la hutte que pour prendre sa femme et se mettre en quête d'un emplacement meilleur. Ils doivent alors parfois tous deux passer plus d'une nuit sous les jungles avant d'avoir trouvé un terrain giboyeux.

L'aratchi qui a officiellement charge des Veddas de Wewatté me disait qu'il lui était toujours difficile de les rencontrer quand il en avait besoin ; il trouvait ou la femme seule ou la hutte abandonnée.

Pendant que j'étais à Badulla, préparant mon départ, un voya-

geur allemand qui y était venu dans le même but que moi partit dans une autre direction muni de lettres de l'Agent du Gouvernement pour les chefs singhalais, mais il dut s'en retourner quatre jours après sans avoir pu satisfaire une simple curiosité : on ne trouva pas un seul Vedda dans leurs villages.

Leurs armes sont le principal de leurs biens. Elles consistent en un arc (malâlié) de 1^m,85 de hauteur, de deux ou trois flèches (morianketché) et d'une hache grossière (golraki) qu'ils portent sans cesse sur l'épaule, généralement celle de gauche, ou à la ceinture. L'arc est fait d'une liane très résistante, « wel-kobbé » (le « kobbé » singhalais est l'« *allophyllus cobbe* »). Le bois est taillé et dégrossi à la hache, puis uni et lissé par le frottement d'une pierre. Le bois de ceux que j'ai vus — ceux qui paraissaient avoir bien été fabriqués par eux-mêmes — était assez régulièrement arrondi et bien effilé aux extrémités.

La corde est tirée de l'écorce d'un banyan (*ficus bengalensis*), « kiri nouga ». Les flèches ont de 0^m,80 à 0^m,90 de longueur, sont terminées par quelques barbes de plumes d'oiseau et la pointe de fer, de forme à peu près triangulaire, est solidement attachée et stuquée au moyen d'une gomme. La hache est de diverses formes, de fabrication grossière, massive, et ils l'obtiennent, ainsi que les pointes de flèches, par échanges avec les trafiquants. D'ailleurs aujourd'hui ils leur demandent aussi, bien souvent, et le bois de leurs flèches et celui de leur arc ; car, avec un outil lourd et grossier, leur confection doit être longue et difficile.

Ils s'en défont difficilement, mais savent bien les donner contre un bon échange ou un bon prix. Dans cette transaction avec moi, ils firent des difficultés, dirent qu'ils ne pourraient plus chasser et que personne ne leur prêterait les siennes, mais je crois que toutes ces paroles étaient de pure politique pour obtenir un meilleur marché, et, de fait, ils arrivèrent à leurs fins.

Ils tiennent, à la chasse, l'arc de la main gauche ; mais je les ai également vus se servir de la droite.

Pour un peuple habitué à vivre des produits de la chasse avec seulement un arc et des flèches comme armes, il est assez étonnant de ne pas les voir très expérimentés dans leur maniement. Ils ne s'exercent jamais à l'arc, ils apprennent à s'en servir d'une façon toute naturelle : l'enfant se marie, il a à se pourvoir de nourriture, alors il tire de l'arc et il n'acquiert un peu d'habileté que peu à peu, par besoin de ne pas manquer de nourriture ou par désir de se pro-

curer des moyens d'échange; alors qu'il aurait besoin d'être expérimenté, il commence son apprentissage.

Il est certain que les jeunes Singhalais des montagnes que j'ai vus tirer d'un arc très réduit avec de petites pierres et chasser ainsi les oiseaux sont d'une adresse comparativement supérieure.

Les compagnons de Vijaya durent apporter l'arc et les flèches à Ceylan, car c'étaient leurs armes dans l'Inde. On lit en effet dans la Mahavansa, à son histoire : « Sihabaha donc se prépara à aller tuer son père (le lion) et pour cela prit son arc et ses flèches et s'enfonça dans les jungles. » Les Singhalais ont donc dû s'en servir pendant longtemps. Est-ce d'eux que les Veddas l'ont prise? A moins que, sortant d'une même origine, ils n'aient conservé de tout le bagage commun de connaissances et d'institutions que ce qui leur était le plus nécessaire pour vivre, le moyen de se procurer la nourriture.

J'ai entendu dire à Kandy qu'à l'occasion du voyage du Prince de Galles, quelques Veddas furent amenés dans la capitale. Pour satisfaire la curiosité princière, ils furent soumis à l'exercice de l'arc. Le tir avait lieu sur un but de 25 centimètres de rayon environ, à une distance de 25 à 30 yards, et les Veddas, dont quelques-uns s'aidaient d'un pied pour donner plus de force à la flèche, s'y montrèrent très habiles.

Le D^r Lamprey « persuada au Vedda prisonnier de montrer son habileté sur un but situé à 60 yards, mais il se montra tireur indifférent; il fut très affecté et dit qu'il n'avait plus la pratique; il avait, dans les jungles, tué de 3 à 6 daims par jour ainsi que deux éléphants..... »

Je ne pus, non plus, obtenir d'eux qu'ils essayassent leur habileté à un but éloigné, et ils paraissaient même fâchés de la demande.

Il y a, à mon avis, ceci à tirer de ces contradictions : que les Veddas ont, suivant les régions peut-être qu'ils habitent, suivant peut-être aussi l'abondance du gibier dans le rayon de pays qu'ils parcourent, une habileté différente à tirer de l'arc, une pratique plus ou moins régulièrement exercée de cette arme.

Les Veddas chassent, en somme, aussi rarement qu'ils le peuvent, ne tendent ni embûches ni pièges au gibier; leur moyen le plus sûr est de le poursuivre à la piste, les sens de la vue et de l'ouïe étant chez eux très développés, mais la poursuite dure quelquefois longtemps avant qu'ils n'arrivent à atteindre la bête.

Ils ne chassent plus, aujourd'hui, l'éléphant trop difficile à abattre et qui leur emporte le plus habituellement leurs flèches.

Mais, il y a peu de temps encore, ils l'attaquaient au moyen de flèches armées de longues et fortes pointes. J'ai eu deux de ces fers anciens qui mesurent de 28 à 35 centimètres; l'un d'eux a la pointe très allongée et est très renflée au milieu; l'autre est tout à fait triangulaire. D'ailleurs leur forme n'est pas constante et j'en ai vu de très irréguliers simplement pointus à l'extrémité.

L'ouvrage déjà cité (1) parle de leur chasse à l'éléphant; il n'y aurait donc que quelques années qu'ils y auraient renoncé comme trop difficile. Je n'affirme cependant pas que dans quelque district elle ne soit encore en pratique quand l'occasion se présente favorable.

Le gouverneur de Ceylan en 1837, Stewart Mackensie, fit de grands efforts pour amener les Veddas à changer leur genre de vie. Il essaya d'abord de leur imposer un tribut dont personne n'osa se charger de la perception. Il vint alors en personne dans leurs districts, leur offrit des champs et des instruments pour les cultiver, fit élever lui-même une paillote plus confortable, leur donna des grains à ensemercer, essaya de créer des écoles pour leur apprendre le singhalais, mais il perdit son temps, n'aboutit qu'à un résultat très minime et lui-même gagna la fièvre qui l'obligea à rentrer en Europe. Les quelques Veddas qui l'avaient écouté retournèrent à leurs jungles au bout de très peu de temps. Cependant depuis quelques années un petit nombre de villages ont commencé à ensemercer du kurakkan (*Eleusine coraccana*), qui leur donne une nourriture facile satisfaisant leur apathie. Et il est à présumer que peu à peu tous sèmeront et récolteront ce grain; ne chassant non par plaisir, mais par nécessité, ils trouveront plus facile cette nourriture à portée de leurs mains et ils ne se livreront plus à la chasse que pour avoir les moyens d'obtenir soit la cotonnade, soit le fer de leurs haches, soit des pendants pour leurs femmes.

Les missionnaires non plus ne sont pas restés inactifs et ont tenté leurs efforts sur eux, mais sans aucun succès. Le Révérend J. Gilling, dans le journal de la Société Asiatique de Ceylan, donne le compte rendu de ses efforts. Il dit que presque tous ceux qu'il baptisa retournèrent après peu de temps à leurs jungles. L'un d'eux dit au missionnaire « qu'il n'avait besoin ni d'argent, ni de livres, ni de science, et préférerait avoir une hache ».

Le même missionnaire ajoute « que les assassinats étaient jadis

(1) *Ceylan* (Anonyme, 1876, vol. I, p. 409).

très communs parmi eux, mais qu'ils avaient diminué dernièrement ». Or un agent du gouvernement de la province Nord-Est informa sir E. Tennent que les crimes étaient très rares et l'assassinat inconnu. C'est aussi ce que me dirent tous ceux de la province, chefs et sous-chefs, aratchis et trafiquants que je questionnai sur ce sujet. Ils ne se volent entre eux jamais et paraissent même ne pas en avoir l'idée.

Un vieux Vedda, un jour, vint chercher l'aratchi qui se trouvait avec moi ; il arriva sévère, courbé, sa hache en main, et prononça quelques mots sur le même ton que nous emploierions à dire : Lâche ! assassin ! Et il tourna les talons. Le chef le suivit à l'endroit où tous s'étaient accroupis, puis revint peu d'instant après ; les Veddass désiraient quelques morceaux de feuilles de bananier, les arbres étaient là près d'eux, mais ils n'y voulaient pas toucher sans l'assentiment de leur chef. C'est là un acte de délicatesse, peut-être inconsciente de sa valeur, mais dont peu de Singhalais eussent été capables, et les premiers sont les sauvages !

« Cet homme, dit le D^r Lamprey, n'entendit jamais dire que ses provisions aient jamais été volées, et ils ne sont jamais amenés à se voler les uns les autres ; si un tel acte se produisait, il serait sommairement arrangé. »

Quand la chasse est bonne, qu'elle leur procure une abondance de venaison qu'ils ne pourraient immédiatement consommer, ils la conservent en la faisant sécher au-dessus d'un feu de broussailles ; puis, des trous d'arbre étant choisis, ils les emplissent en partie de miel, abondant dans les jungles, y mettent les quartiers de viande desséchée et bouchent les ouvertures avec de la terre gâchée.

Le D^r Lamprey dit à ce sujet : « La chair du daim est conservée en la coupant en morceaux qui sont ensuite placés dans un cadre en bois, séchés au-dessus d'un feu et plongés dans le miel ; puis enveloppés d'écorces, ils sont mis dans les creux des arbres, ensuite bouchés avec de la terre. »

Les Singhalais de ces régions ont la même coutume de préparer les viandes sauvages en les faisant sécher d'abord au-dessus d'un feu où elles se fument, puis finir au soleil. Un des coolies porteur de mes bagages me donna même bien de l'ennui avec quelques quartiers de daim dont il achevait la préparation en les laissant sécher sur son dos ; ils exhalaient une odeur révoltante de viande pourrie.

Parmi les animaux qu'ils aiment, le singe paraît avoir leur préférence : aussi le chassent-ils avidement.

Outre les viandes de venaison, les Veddass se nourrissent de tous

les animaux qu'ils peuvent attraper, de miel, quelquefois mélangé à certaines feuilles hachées; les fruits entrent aussi pour une bonne part dans leur alimentation : tels sont ceux des « kiri nouga », « vira » (*hemicycla sepiaria*), « mora » (*gleneia zeylanica*), « kon » (*schleichera trijuga*), « timbiri » (*diospyros embryopteris*), etc.

Ils font cuire la viande embrochée à une branche au-dessus d'un feu de broussailles, ou dans une sorte de pot de terre à bords très épais qu'ils confectionnent eux-mêmes avec de la terre. Là aussi ils font bouillir, avec du sel, le kurakkan qu'ils ont préalablement réduit en farine grossière entre deux pierres. Mais ce sont les plus favorisés qui ont adopté la marmite et peuvent obtenir du sel, les plus près des villages singhalais et les plus en relations avec ces derniers : c'est-à-dire le plus petit nombre. Ils font du feu avec un briquet, une pierre dure et un morceau de fer, la pointe de leurs flèches, en enflammant des morceaux de coton sec. L'ouvrage anonyme déjà cité dit : « Ils obtiennent du feu en tournant rapidement dans leurs mains un morceau de bois sec dans le trou d'une autre pièce de bois tenue sur le sol avec leurs pieds, et en jetant dedans de petits morceaux de feuilles sèches comme amorce. »

Pendant mon séjour parmi eux, je leur faisais distribuer du riz qu'ils aiment, et j'assistai un jour à leur repas. Assis en rond, les jambes repliées à la façon orientale, leurs armes à côté d'eux, car ils ne s'en séparent jamais, ils sont là regardant droit à terre devant de larges morceaux de feuilles de bananier qui leur avaient été préalablement distribués, silencieux, sans un mouvement, sans un geste, sans un mot, les bras reposant sur leurs jambes. Mon homme passa et donna successivement à chacun d'eux sa part de riz, puis repassa et versa par-dessus une cuillerée d'un liquide noirâtre comme curry, et aussitôt huit corps s'abaissèrent, les mains travaillèrent, entassant le riz à pleine bouche, prenant à peine le temps de respirer, presque immobiles et le nez dans la bouillie qui ne fut pas longtemps à disparaître. Certes le Singhalais mange avec ses cinq doigts, voire même avec la main entière, mais il le fait avec une certaine méthode, sinon plus proprement. Le contraste venait surtout de leur silence et de leur immobilité, de leur docilité et de leur satisfaction aux parts adjudgées, de leur patience. Huit Singhalais m'eussent, en cette circonstance, donné du travail pendant une heure par leurs réclamations et fatigué autant de leur bavardage intarissable et insupportable.

Les filles vers onze ou douze ans se joignent à un homme sans

aucune cérémonie et, quittant le toit paternel, partent pour la jungle où ils viennent s'établir à leur gré. Ils s'accouplent ainsi suivant leur bon plaisir, deviennent mari et femme sans autre forme ni entente.

Le jeune Vedda n'a, le plus souvent, que treize ou quatorze ans de son côté, mais les femmes sont fécondes très jeunes et on voit des couples avec un enfant qui n'ont pas trente ans à eux deux. « Kiri », la femme d'un Vedda, a quatorze ans; son mari n'en a guère plus et la hutte abrite un bébé! Heureusement, pour faire contrepoids à ces dispositions hâtives, les femmes sont peu fécondes. Sur 19 ménages observés, en en exceptant deux dans lesquels la femme n'a que douze ans au plus, il n'y avait que 13 enfants dont 7 filles et 6 garçons; 10 couples sur le chiffre précité n'ont pas d'enfants, les femmes étant âgées de douze à trente ans.

Au sujet du nom que j'ai cité, « Kiri », on a dit que les Veddas ne se donnaient pas de nom. C'est une erreur. M. Hartshorne (1) a déjà parlé d'une femme qui se nommait « Laty ». J'ai de mon côté relevé ce nom trois fois sur dix-neuf noms de femmes : « Maalaqui », « Rani », « Punki », « Kiri », « Kummi », « Maddi », etc.; quelquefois ce sont des noms empruntés des Singhalais : « Puntchi » (petite), « Méniki ». Les hommes portent quelquefois les noms qu'ils attribuent à leurs démons : « Millalana », « Kombua », « Kanda » — nul doute qu'alors les anciens aient été dans le vrai en les appelant « les démons », sans métaphore, — ou d'autres, « Uda Kanda », « Maha Kanda », « Pea », « Wagnia », « Latta », « Kandaï », « Damatahana », noms tirés de leur langue même.

Il y a à remarquer également le peu de fécondité des femmes Rhodias, bien que la prostitution chez elles (qui n'est cependant pas générale) n'y soit peut-être pas étrangère. Sept femmes sur vingt étaient sans enfants, et cinq n'en avaient qu'un, avec un chiffre considérable d'années de mariage.

Chez les Singhalais, au contraire, on peut dire que la fécondité est assez grande. Sur 39 femmes deux avaient 11 enfants, deux en avaient 10, deux 9, trois 8, quatre 7, trois 6, deux 5, soit près de 50 p. 100 de femmes ayant plus de 5 enfants.

La tendance à avoir plus de filles que de garçons est commune aux trois; par exemple, sur les nombres de sujets déjà cités il y avait :

Rhodias	13 ♀	8 ♂
Singhalais	104 ♀	78 ♂
Veddas	7 ♀	6 ♂

(1) *Fortnightly Review*, London, 1876.

Ces derniers chiffres relatifs aux Veddas seraient peu probants si je ne savais positivement de leurs aratchis que tel est effectivement le cas.

Chez les Singhalais et les Rhodias également, la jeune fille, dès treize ans, est demandée en mariage et est féconde très jeune.

« Udu Kuma », par exemple, chez les premiers a vingt-quatre ans, est mariée depuis dix ans et a trois enfants; « Bebi », à quarante ans, a onze enfants et trente ans de mariage! « Marianna », une Singhalaise catholique, a trente ans, est mariée depuis dix-huit ans et a six enfants; « Oukkou », vingt ans, sept ans de mariage et un enfant. Chez les Rhodias, « Puisalla Walli » a quatorze ans et a un enfant, étant mariée depuis quatre ans; « Puisalla Walli », dix-huit ans, quatre ans de mariage et un enfant.

Le Dr Lamprey dit en parlant du mariage des Veddas : « Leur manière d'obtenir une femme est de faire un présent de chair de daim ou de miel aux parents de la fille; s'ils acceptent, elle part avec l'homme sans aucune cérémonie, et si elle ne lui plaît plus après quelque temps, il la ramène à son père.

L'adultère et le concubinage sont inconnus chez eux et pour un peuple qui depuis vingt-quatre siècles vit en plein milieu d'une population à la fois polygame et polyandre, le fait est au moins curieux.

En tenant compte des mauvaises conditions dans lesquelles ils vivent, du peu de fécondité des femmes et de la mortalité probablement grande dans le jeune âge, le nombre des décès doit être plus considérable que celui des naissances et ainsi, en y ajoutant l'influence singhalaise que l'on ne peut nier aujourd'hui, on peut prévoir que dans un avenir prochain est appelée à disparaître la vieille race des Yakkhas.

Il faut noter cependant que quelques-uns deviennent vieux et qu'en général ils ont l'air de jouir d'une bonne santé.

Les femmes ne sont pas de teint plus clair que les hommes et sont nues jusqu'à la ceinture; elles prennent, au moment de leur mariage, le même pagne que celui porté par leurs maris; elles ne se couvrent un peu plus que lorsque, étant seules à la hutte, un étranger, trafiquant ou autre, apparaît en leur présence; alors elles ajoutent une sorte de petit kambaya très court, descendant à peu près au-dessus des genoux, mais elles restent avec la poitrine découverte. Elles ne se voient que très difficilement et, chose curieuse, elles semblent être une des principales préoccupations des hommes.

dans leurs relations avec les Singhalais et l'abandon de la vie des jungles.

L'un d'eux, à qui je demandais pourquoi il ne venait pas vivre au milieu des Singhalais, dans leurs villages, en adoptant leurs coutumes, répondit : « Nous avons l'habitude de vivre dans la jungle, comment laisserions-nous les autres voir et parler à nos femmes ! »

Elles n'accouchent pas à la hutte : un endroit est choisi dans la forêt, un fourré ou bien quelques branches contre un arbre formant ombrage et où elles se rendent dès qu'elles sentent que le moment approche.

A la naissance de l'enfant, qui vient au monde de teint beaucoup plus clair que ses parents, m'a-t-il été affirmé, le mari coupe le cordon ombilical du bout de sa flèche, le nouveau-né est déposé à terre et à côté de lui on place une flèche. C'est leur baptême, le vœu de chasse, leur seule cérémonie à laquelle ils ne manquent jamais, y attachant la plus grande importance. Pendant dix à quinze jours, la flèche du vœu suit ainsi l'enfant partout où il est déposé.

Les enfants sont allaités jusqu'à quatre et six mois.

.....
Ils ne reconnaissent pas de chefs ; le plus vieux paraît avoir plus d'influence entre les hommes ; ainsi c'était toujours le plus vieux de la bande qui venait toujours à moi formuler, par le canal de l'aratchi, une demande ou une réclamation, et il paraissait avoir mauvais caractère, le vieil homme des bois ! Quand je les quittai, ils étaient satisfaits, j'avais agréé à tous leurs désirs et le vieux Vedda vint encore à moi ; il avait sa hache sur l'épaule, mais l'abandonnant à elle-même, il me prit les deux bras de ses mains calleuses et dures, en criant deux ou trois mots courts, toujours impassible, le regard dur. C'était sa manière d'adieu peut-être, mais il y avait ajouté le désir d'avoir encore quelques feuilles de bétel. L'aratchi accouru me transmit sa demande et son étonnement à cette manifestation, et je leur fis distribuer de nouveau des feuilles de bétel, du tabac en feuilles de Batticaloa dont ils sont friands, des noix d'arec et de la chaux.

Ils se servent, en effet, aujourd'hui, quand ils arrivent à se les procurer, des mêmes éléments de chique que les Singhalais, mais ils ne peuvent, la plupart du temps, mâcher que certaines écorces d'arbre, et j'ai souvent vu aussi mes porteurs singhalais s'arrêter, en traversant les jungles, pour enlever quelques écorces qu'ils

mêlaient au tabac et à la noix d'arec quand ils n'avaient pas de feuilles de bétel.

On a dit qu'ils n'avaient pas de religion. Il est certain qu'ils ne connaissent même pas le nom de Bouddha et que les exhortations des missionnaires n'ont pas fait sur eux la plus légère impression. Mais ils ont une crainte qui les fait appeler du nom de démons tous les dangers et les malheurs. Un homme meurt-il, il devient un « kanda », un démon, et ils ont plusieurs noms pour les désigner, car la jungle en est pleine : « Millalana, Latta, Kombua. » Ce sont leurs mauvais génies craints et respectés comme des dieux, « deya », dieu ou démon. Mais ils n'ont à ma connaissance aucune pratiques propres à les conjurer, sauf le moyen employé par le Vedda du D^r Lamprey.

Il faut noter ici que c'est aussi une croyance des Tamouls de basses castes qu'à la mort d'une personne celle-ci devient un « démon ». Mais ils n'ont pas que des démons dans leurs croyances ; les esprits des morts jouent encore chez eux un grand rôle, rôle bienfaisant parfois, comme l'esprit des enfants, mais qu'ils appellent du même nom de démons, « Kanda ». Le professeur Virchow dit : « A chaque embarras, les Veddass invoquent les esprits. »

Chez la majorité des Singhalais également, les démons jouent le plus grand rôle ; dans tous les actes de leur vie, ils recourent aux charmeurs qui emploient même, dans certaines circonstances, une langue spéciale. C'est presque le même mot ancien *Yaksayo* qui sert à désigner les esprits malins. Dans les mille opérations de la culture du riz, par exemple, il n'est pas fait le moindre acte sans l'idée de l'intervention possible du démon, et des charmeurs spéciaux sont chargés, à la répartition du riz, de faire l'offrande de sa part au *Yaksayo*.

Chez les Rhodias ce sont aussi les *Yakkho* qui sont leurs démons et ils leur font des sacrifices propitiatoires.

Il n'y a pas longtemps les Veddass abandonnaient simplement leurs morts dans les jungles. Aujourd'hui ils les mettent en terre plus ou moins et une pierre est placée par dessus, bientôt recouverte d'ailleurs par la végétation.

Mais, à la mort d'un membre de la famille, la hutte est abandonnée et la maisonnée va s'établir ailleurs.

Suivant le D^r Lamprey, « un trou est creusé avec un bâton et le corps à peine recouvert de terre ; quelquefois ils le couvrent seulement de feuilles... »

Je ne crois pas qu'ils doivent quelquefois les entourer préalable-

ment de peaux de bêtes, ainsi que le dit M. Hartshorne (1), aujourd'hui qu'elles leur servent de matière importante à échange.

Ce qui est remarquable, c'est la brusquerie de leur élocution, la façon saccadée, parfois gutturale, toujours nasale, qui distingue leur manière de parler et l'accentuation forte qu'ils mettent au dernier mot de la phrase.

Quelle est l'origine de cette langue qui n'a aucune ressemblance apparente avec le singhalais ni avec le dialecte rhodia? On a assez souvent dit que les Veddass n'avaient pas de langue et sir Tennent écrit : « qu'ils se font comprendre entre eux au moyen de signes, de grimaces et de sons gutturaux qui ont peu de ressemblance avec des mots ou un langage en général », et d'Alwin dit aussi qu'ils manquent souvent de mots pour se faire comprendre.

Suivant M. Turnour, la langue des Veddass pourrait être l'ancien pâli dont il est fait allusion dans la Mahavansa.

L'opinion autorisée du professeur Max Müller est plus précise. Il dit (2) : « Je puis dire tout aussi bien que plus de la moitié des mots dont se servent les Veddass sont, comme le singhalais lui-même, une simple corruption du sanskrit. Il y a un reste de mots dans leur langue dont je ne sais encore que faire ; mais il est tout aussi certain que les Veddass partirent avec le commun héritage de mots et d'idées aryens, ou, à tout prendre, qu'ils vécurent pendant longtemps en contact avec les peuples aryens et adoptèrent d'eux tels mots dont ils avaient besoin pour leur langue. »

La question de leur origine par la langue est ainsi entravée par ces mots d'une langue inconnue en connexion avec aucune des anciennes langues de l'Inde, et le champ reste ouvert aux hypothèses.

Les Yakkhas auraient-ils été, ainsi que les vestiges anciens qui peuplent presque toutes les hauteurs de l'Inde, desquels on a rapproché les Veddass, une section des moins favorisées de la race aryane, descendue à Ceylan à l'époque très reculée où la branche mère envahissait le nord de l'Inde, et ayant ainsi, à la fois, conservé dans leur langue une partie de mots aryens et pris les mots qui leur convenaient de la race aborigène qu'ils ont trouvée dans l'Inde et à Ceylan, race noire indo-océanienne, qui se serait mélangée avec eux en leur donnant quelques-uns de leurs caractères? Suivant leurs traditions, en effet, quand les Aryas arrivèrent dans l'Inde et à Ceylan, ils trouvèrent ces pays peuplés d'une race noire ressemblant

(1) HARTSHORNE, *op. cit.*

(2) Discours au Congrès des orientalistes, Londres, sept. 17, 1874.

assez par leur description aux Australiens. On ne peut pas dire que le Vedda soit noir, la coloration de sa peau est même assez variable pour en faire une race mêlée à une autre distante en couleur, mais elle est certainement plus claire dans ses tons les plus constants que celle de l'Australien. Ses cheveux également n'ont pas au même degré que celui-ci la tendance à friser et à s'étendre autour de la tête, et d'autres caractères physiologiques l'en éloignent encore.

Il y a plus de raisons de croire que la mineure partie des mots de leur langue est celle qu'ils se sont appropriée. Les traditions aryanes qualifient de « Daityas », sauvages, le peuple habitant l'île et décrit déjà le roi comme un géant *démon*. Ces épithètes pouvaient tout aussi bien se rapporter aux Yakkhas qui les avaient abandonnés pour faire corps commun avec une race de sauvages qu'à cette race elle-même.

Quand, dans la *Ramayana*, Ravana, roi de l'île, est décrit comme un géant à la tête d'une armée de singes, on peut également voir les noirs pré-aryens ou les Yakkhas avec leurs cheveux incultes, leurs membres petits et mal faits, sous cette qualification de « singes », quoique le roi « géant » paraisse peu sortir de leurs rangs.

La Mahavansa fait descendre les Veddas de Vijaya lui-même ; mais il y a quelques raisons de croire que « Vijaya », le chef de 700 géants, devait être lui-même de haute stature. Certes cette histoire de 700 enfants nés le même jour que Vijaya et qui tous deviennent des géants touche à la fable, mais on ne peut s'empêcher de penser que peut-être l'armée envahissante a pu être choisie parmi les hommes les plus forts et les plus aptes à combattre, pour faire balance peut-être à leur petit nombre. On ne saurait donc imaginer que le croisement de ces guerriers hauts et forts ait produit des hommes tels que les Veddas, et on verrait mieux les Rhodias de nos jours comme leurs plus directs descendants.

M. E. Tylor (1) dit, au sujet de l'origine des Veddas : « Leurs légendes aussi bien que leur langue fait un mélange de sang aryen avec une langue aryenne probable ; tandis que les caractères physiologiques montrent que la race des Veddas appartient surtout au type indigène pré-aryen. »

Ci-après quelques mots et phrases de la langue parlée par les Veddas, près desquels j'en rapproche quelques-uns appartenant au dialecte rhodia dont je donnerai ailleurs une plus longue liste :

(1) *Journal of the Ethnological Society of London*, 1870.

Éléphant,	ved. : botakanda,	rhod. : palahanoué,
Riz cuit,	debedulla,	miguiti,
Bœuf,	watcha,	loudda,
Porc,	hatchadecawa,	miguitiloudda,
Feu,	guinemeï,	doumoulou,
Yeux,	eigetgemeï,	iraoué.
Barbe,	kebourouboutchameï,	
Viens ici,	(humbata) mangatcha,	
Où vas-tu?	topan kovekette mangatchagniaide,	
Lève-toi,	Ved. : oderandabatchara,	
Vite,	indinninate mangatchaou,	
Daim,	kankuna,	
Ours,	keria,	
Coq, poule, et les mêmes sauvages,	} tchappi,	
Vache,	vetchi	
Monsieur,	hourá,	
Maison,	poroupala,	
Tabac,	vechiakola (« kola », en singhalais, feuille),	
Bétel,	panguirikola,	
Fruit,	gaigédi (« gédi », fruit, singh.),	
Femme,	nána,	
Fais vite,	háni haniatte mangatchaou,	
Donne-moi l'arc,	malálié húbata ano kalappou,	
Jungle,	kalemeï,	
Arbre,	gaïmeï (« gas », en singh.).	

Ils n'emploient que deux mots pour compter : les deux premiers nombres singhalais avec une finale de leur langue :

Un,	ekkameï	(en singh. ekkai),
Deux,	dekkameï	(en singh. dekkai).

Puis ils continuent avec le doigt : « otameekaï, otameekaï, otameekaï », « et puis un, et puis un, et puis un », etc.

Ils n'ont pas de mot pour désigner Bintenné, la ville que j'ai citée, l'ancienne résidence des Yakkhas ; ils l'appellent « la place où demeure le ratemahatmaya (chef) » :

Païndakaré randabatchala indinnitenné.

Beaucoup savent quelques mots de singhalais qu'à la longue ils apprennent, soit dans les villages, soit des trafiquants, mais ils ne savent que ceux dont ils ont parfois besoin. Ne parlant ni n'écoulant, ils n'entendent ni ne s'enquière des autres. Leur langue même est assez pauvre, des catégories entières de mots leur manquent pour lesquels ils emploient quelquefois les mots singhalais. Ainsi

tous les noms d'arbres, les couleurs et d'autres suivant les auteurs.

Dans les mots les plus simples ils mettent l'accent de la colère ; ils tombent nasillés, durs, accentués, ne se reprenant ni n'hésitant jamais.

Peu d'instants après mon arrivée chez eux, j'en appelai un pour examiner son arc et ses flèches que je mis en main comme pour m'en servir. Un cri guttural me montra que je tenais mal son arc ; d'un mouvement brusque, colère, il rectifia en mettant la flèche sur ma main fermée. Je tirai, la flèche partit, et à cette vue sa fureur devint indescriptible : il alla ramasser la flèche, vint reprendre son arc en me lançant un regard sauvage et regagna ses compagnons, d'ailleurs sans autre démonstration. Mais celui-là paraissait coléreux et je ne suis pas sûr que pour le même motif tous se fussent conduits de la même façon.

Le Vedda ne rit ni ne sourit ; la figure reste impassible, sévère ou indifférente, les émotions ne se trahissent pas au dehors et il n'aime pas qu'on les manifeste devant lui, qu'on rie ou même sourie.

Ce fait a toute la valeur d'un fait physiologique, car les trois aratchis que je consultai m'affirmèrent n'avoir *jamais* vu rire ni sourire un Vedda, *qu'ils ne peuvent* pas le faire et c'est aussi une recommandation qui m'a été faite dix fois à Colombo et à Kandy de réprimer mon hilarité devant les Veddas si j'allais chez eux. A-t-on remarqué cette disposition chez d'autres ? Ce n'est certes pas un des caractères les moins curieux de cette intéressante peuplade. La curiosité, naturellement si développée chez les peuples encore primitifs, semble leur être absolument inconnue ; du moins les mouvements par lesquels nous avons coutume de la reconnaître sont absents chez eux. Quand je développais en leur présence des paquets de verroteries brillantes, des bracelets et des colliers de toutes couleurs que j'allais leur faire distribuer, j'en remarquai une partie qui ne paraissait même pas avoir l'intérêt de la vue, tournant leurs yeux en sens opposé. Ce n'était cependant pas absence d'*intérêt*, car ils m'ont, à maintes reprises, montré leur mécontentement à leur façon, comme nous le verrons par la suite. La colère est le seul sentiment dont je vis des manifestations irrécusables dans leurs yeux. Cependant, dans cet ordre d'idées, je dois citer un fait : L'un d'eux, « Millalana », démon qui m'a donné plus d'un fil à retordre par son caractère violent, se permettait quelquefois de plaisanter à sa façon, me visant avec sa flèche tandis que je lui faisais tenir son arme en

position de tir, se remuant en des gestes indécents ou allongeant ses jambes sur les miennes, quand, baissé, je cherchais à le faire asseoir les jambes allongées sur le sol. Mais ces mouvements d'idées probablement plaisantes pour lui n'étaient suivis ni du regard ni décelés par les traits du visage; les yeux toujours en mouvement de droite à gauche et réciproquement, impassible, sévère, il ne manifestait son ennui que par de petits grognements qui accompagnaient les mouvements de sa chique de bétel.

Ils ont avec les trafiquants, Moors, Singhalais ou Tamouls, des rapports assez suivis. Ceux-ci leur apportent du bétel, des noix d'arec, du tabac, de la chaux préparée pour la chique, de la cotonnade blanche, des fers de flèches et de haches, du sel, et ils reçoivent en échange des peaux, des cornes, de la viande de venaison, de la cire d'abeille. Arrivés devant la hutte, en dehors de la haie, ils s'arrêtent, les interpellent de loin, le Vedda s'avance, et c'est toujours hors de la haie que se font les échanges.

Le capitaine Percival (1) décrit la singulière manière suivante qu'ils employaient jadis pour avoir leurs pointes de flèches : « N'étant pas en état de les faire eux-mêmes, ils s'en furent une nuit avec quelques bois de flèche, une pièce de venaison, du miel ou de la cire au plus proche village qui renfermait un forgeron et suspendirent le tout à la porte de sa hutte; le forgeron comprit ce qu'ils désiraient, prit les objets en paiement, fit les pointes de flèche, et les laissa à la même place où ils restèrent jusqu'à ce que les Veddas vinrent les chercher la nuit. »

Ce moyen d'échanges a, de longue date, été signalé. Fa-Hian dit en parlant des habitants de Ceylan : « ...Encore les gens et marchands de différents pays se réduisent à faire du commerce avec eux. Quand le temps des échanges est venu, les démons n'apparaissent pas en personnes, mais leurs marchandises sont laissées avec le prix marqué sur elles, à un certain endroit où les marchands peuvent venir les prendre si elles leur conviennent. »

Al-Byrouni (1030) décrit le même mode d'échange avec les sauvages de quelques îles de l'*archipel* qui pourrait bien se rapporter à Ceylan, disant que les marins laissaient les objets, le sel, etc., sur le rivage, et qu'ils trouvaient, le lendemain, à la même place, une quantité équivalente de clous de girofle (2).

Il faut certainement voir dans les *démons* de Fa-Hian (400) et

(1) *Ceylan (op. cit., vol. I, p. 409)*. — ROBERT PERCIVAL, *An account of the island of Ceylon*, London, 1803.

(2) *Ceylan (op. cit.)*.

d'Al-Byrouni (1030), les Veddas de nos jours, et les voir aussi beaucoup plus nombreux. Pour le premier, qui peut avoir débarqué, venant de l'Est sur la côte ouest de l'île, il ne serait pas impossible qu'il ait d'abord eu affaire aux Veddas eux-mêmes qui pouvaient alors occuper la côte de Batticaloa entre 7° et demi et 8° et demi, c'est-à-dire sur une étendue plus grande que celle qu'ils occupent aujourd'hui, car il ne faut pas oublier qu'il y a toujours, sur cette côte de Batticaloa, de nombreux Veddas que j'ai demandé à laisser de côté à cause de leur mélange avec les populations environnantes dont ils ont adopté et la langue et les mœurs; on les verrait donc, à ces époques relativement peu reculées, sachant, mieux qu'aujourd'hui, attribuer un prix à des marchandises et remplacer les objets laissés à l'échange par une valeur équivalente de leurs produits.

Leur vie se passant tout entière dans les bois, je les imaginai très experts à grimper à un arbre. J'en choisis donc un au tronc assez large et assez uni pour lui donner des difficultés et y fis monter l'un d'eux. Mais quel ne fut pas mon étonnement à le voir embrasser le tronc de ses bras, comme le ferait nos écoliers montant voler des prunes! Les pieds, seulement, étaient posés à plat l'un contre l'autre, dans la ligne du corps, et appuyant contre l'arbre du côté des pouces, dans la position que prend les pattes d'une grenouille à la nage. Les pieds poussaient et les bras attiraient le corps. Il montait assez aisément, mais dès qu'il eut atteint les basses branches, il arriva au sommet avec une grande facilité, en faisant tomber avec sa hache les branches sur son passage. L'aratchi ordonna : « Mangatcha! Mangatcha! » et mon Vedda fut beaucoup plus vite en bas qu'il n'avait été en haut.

Il est certain qu'ils s'aident plus des mains que des pieds dans leur marche à travers les jungles et qu'ils doivent surtout choisir pour y monter les arbres présentant soit des lianes, soit des basses branches, où, avec leurs bras musculeux, ils peuvent grimper facilement, le développement des muscles des bras et du buste corroborant cette opinion.

La façon générale de grimper des Singhalais prenant l'arbre à deux mains et montant avec les pieds seulement posés à plat est plus primitive. Comme eux, aussi, les orteils sont forts, jouent un grand rôle dans ces derniers mouvements et ils s'en servent pour ramasser les menus objets.

Si l'exercice de l'arc n'a peut-être pas toute leur attention,

celui de la danse a certainement toute leur préférence ; ils dansent quand ils sont en joie, après un bon repas ou une chasse fructueuse ; pour renvoyer les mauvais esprits ou appeler les bons ; chasser aussi les démons qui les hantent, éloigner ceux qui pourraient venir les troubler ou qui habitent le corps des malades.

J'entendis un soir, après leur repas, un vacarme épouvantable et je me doutai de ce qui se passait : sous l'influence d'une bonne pâtée de riz, mes Veddass dansaient. J'étais heureux de l'occasion, car je ne voulais pas la faire naître, tenant surtout à les voir sans contrainte. Je me rendis aussitôt près d'eux.

La lune se levait à peine, un feu de broussailles jetait près d'eux des lueurs mourantes dans un coin de jungle éclairci. Tout était silencieux : allongés à terre, pêle-mêle, sans ordre, remuant le corps d'une manière à peine perceptible, les Veddass commencent tout à coup les premiers vers de leur chant sur un ton assez doux, mais nasillard et sans ordre :

Tena tena ten tendinaâni
Tenan tenden ten tendinaâni.

Subitement ils se soulèvent tous ensemble avec la brusquerie d'une mécanique et continuent avec une intonation plus gutturale, accentuant les finales, haussant peu à peu le ton, augmentant le désordre des notes,

Kehelia wel naguila
Pató pató gahaguene vehetuna.

« Un homme monta à un arbre « *kehelia wel* », la branche cassa et l'homme tomba à terre. »

Les voilà debout, et la danse vraie, désordonnée, commence ; ils crient à tue-tête des notes qui ressemblent à des râles, projettent en avant et en arrière leur abdomen de la façon la plus indécente :

Nandague padurata virou wala
« Wel kobbé » wela dunna namaguéna
Kunugoyá tadiiéku kara watu raguéna
Koiohé ianamadé wenikira.

« Et sa tante était endormie sur une natte et il apporta une branche de « *wel kobbé* » dont il fit un arc et il tua un goya. Et sa tante lui dit : *Holá ho ! c'est très bien.* »

Les bras en l'air, sautant, se poursuivant, maintenant tous sé-

parés, puis groupés en un paquet de fous furieux, le désordre et le bruit sont à leur apogée; enfin la respiration haletante, soufflant comme des hippopotames :

Viroudaï, virou, virou...

ils jettent dans un soupir leur dernière note et tous trempés, essoufflés, reprennent leur position à terre dans un seul mouvement, silencieux et immobiles.

Je ne garantis pas la traduction très textuelle de ce chant vedda, mais je crois en avoir donné, au moins, le sens général; il faut excepter les deux premiers vers qui étaient inintelligibles pour mon interprète.

Ce texte, que, sans être en état de qualifier de vers, je puis appeler lignes rimées, avec des mots d'une langue inconnue, n'appartient certainement pas à une époque moderne et pourrait venir d'un temps où ils occupaient un échelon supérieur. Le « wel kobbe » dont ils se servent encore aujourd'hui pour faire leurs arcs semblerait montrer leur propre facture.

J'ajoute qu'à l'ouïe, je suis entièrement de l'opinion de sir E. Tennent et que les sons rauques et forts, bestiaux parfois, qui sont la musique des vers ci-dessus n'ont certainement pas une apparence humaine. Dans le demi-jour de la lune, c'est à peine si je pouvais croire qu'ils pussent sortir de la poitrine de ces hommes, gesticulant comme des fous et je pensais qu'auteurs et voyageurs anciens avaient pu très justement les appeler des *démons* sans allusion à leur culte.

Ce soir-là le vieux Vedda n'était pas content; quelques curieux singhalais m'avaient suivi et nous nous étions trop avancés d'eux : il se mit à pousser un hurlement en allongeant la main sur sa hache de la façon la plus démonstrative et qui ne demandait pas de réplique. On se recula.

Je ne puis m'expliquer cet acte d'hostilité que de cette façon : les Veddas avaient repris leur place sur le sol non pas dans le désordre du début de la danse, mais en cercle irrégulier, laissant au milieu d'eux un espace libre qui était peut-être considéré comme une *propriété provisoire* qu'ils traitaient avec la même vigueur que la propriété effective de la hutte limitée par les piquets.

Le Vedda cherchant sa place sous le couvert des jungles, s'éloignant de bonne heure, avec sa femme, du toit paternel, vit souvent

longtemps sans ouï-parler de ses parents, mais il les voit à l'occasion et n'en perd pas le souvenir.

M. Atherton les dit bons et affectionnés l'un pour l'autre. Je tiens l'opinion de l'agent du gouvernement pour trop indulgente et je ne les crois pas susceptibles d'une grande affection. Ils sont, pour moi, indifférents, c'est leur qualité ou leur défaut dominant, bons passivement, c'est-à-dire sans volonté ni désir de l'être. Ils sont honnêtes et inoffensifs pourvu qu'on ne viole pas leur domicile et qu'on les laisse en paix; leurs grands cris, leurs airs terribles, sont plus l'effet de leur manière de parler, de leur sévérité naturelle que de leur volonté. Mais sous l'action de la colère, le visage prend un air de sauvagerie féroce.

Je crois aussi qu'ils aiment assez leurs enfants, mais sans démonstrations.

Les remèdes leur sont entièrement inconnus. Quand ils ont un malade chez eux, ils se réunissent et dansent la même danse folle déjà décrite, auprès du malade, et cette bruyante médecine ne doit pas peu contribuer quelquefois au décès du patient. La danse finie, le démon ainsi conjuré, ou l'esprit favorable évoqué, le Vedda a fait son devoir, la constitution du malade fera le reste.

Les Singhalais ont, eux aussi, une pratique à peu près semblable pour guérir leurs malades. Les « devil-dancers » (démons-danseurs), ainsi les appellent les Anglais, ne font rien de moins absurde ni de moins bruyant : tam-tam, figure de terre de la personne malade qu'on va ensuite, en cérémonie, jeter à la rivière, offrandes empochées d'ailleurs par l'officiant, ne sont qu'une cérémonie propre à expulser le démon qui est entré et occupe le corps malade. La croyance vedda n'est donc pas si éloignée de celle-ci, très religieusement observée par la masse du peuple.

D'un autre côté, le Dr Lamprey écrit au sujet de leur médecine : « Leur remède pour la fièvre est très simple et bon. Le patient est allongé dans un endroit frais, couvert avec de grandes feuilles; on lui donne beaucoup d'eau froide à boire, ainsi qu'une infusion faite des feuilles du manguier sauvage et d'autres arbres, pilées entre des pierres; outre leurs propres remèdes, ils obtiennent quelquefois des médecines des trafiquants. »

Ces lignes doivent s'appliquer probablement aux Veddas plus civilisés d'une autre région.

Une pratique régulièrement observée est celle de trouser les oreilles. Elle n'est pas récente et doit dater de loin. Il est donc encore permis de supposer, comme ils n'y attachent aucune autre

signification que d'avoir un jour la possibilité d'y suspendre quelque chose, un anneau, un collier de perles, ainsi que je l'ai vu, que cette coutume peut venir d'un temps où ce peuple n'était pas dans l'état d'abandon et d'infériorité où il se trouve aujourd'hui; comme ils auraient, jadis plus civilisés, suspendu des ornements à leurs oreilles, la coutume de les trouer préalablement a persisté, malgré qu'ils ne se soient probablement plus trouvés pendant longtemps en état de satisfaire cette coquetterie. Sous les rois kandyens, cornes et peaux de bêtes, miel, cire et ivoire devaient être abondants partout et il est probable que, n'ayant pas en main des moyens d'échange et de relations, ils ont dû rester pendant de longs siècles confinés dans leurs forêts, sans communications avec les Singhalais d'alors qui n'avaient aucune raison de chercher à engager des rapports avec eux. Ne pouvant avoir des ornements, ils y passaient de petits bouts de branche, des feuilles roulées, des pailles et c'est encore ce que font aujourd'hui ceux qui n'ont pas les moyens d'obtenir des trafiquants un anneau de cuivre ou de perles. Mais la coutume est générale et elle s'opère vers trois ou quatre ans au moyen de l'épine longue et dure d'une terrible liane « tingol ».

Le professeur Max Müller dit de son côté : « S'ils se tiennent bas dans l'échelle de l'humanité, ils ont été un jour plus haut; bien plus, ils peuvent peut-être prouver par la langue, sinon par le sang, leur distante parenté avec Platon, Newton et Goethe. »

La plupart connaissent, aujourd'hui, fort bien l'argent et ne le refusent plus; ils en demandent même, mais j'eus fort à faire avec un billet de la banque de Ceylan qu'ils me refusaient dédaigneusement. Quand j'exigeais d'eux quelque exercice, un service quelconque, il me fallait toujours leur faire des présents pour les voir soumis : de la toile blanche, des colliers de perles ou des bracelets comme en portent les villageoises singhalaises, sous peine de les voir s'échapper, ce qu'ils firent une fois. Mais dans mes distributions pas une réclamation ni une contestation ne s'élevait; silencieux, en apparence indifférents, l'un après l'autre allongeaient la main et le bout de linge sale de la ceinture recélait l'objet. Le vieux Vedda seulement ne pouvait comprendre que je ne lui eusse donné qu'un seul bracelet, et regardait son autre poignet d'une façon piteuse. Mais bracelets, colliers et cotonnades sont pour leurs femmes et c'est pour son compte que le vieux Vedda voulait la paire.

Il est remarquable de voir combien ici, à Ceylan même, les Veddas excitent la curiosité. En 1883, deux Veddas amenés à Kandy

furent exhibés comme le seraient des natifs des îles Salomon à Paris et ils eurent un immense succès.

J'ai déjà parlé de quelques traits distinctifs et de quelques détails physiologiques; j'achèverai cette note par quelques autres de même ordre.

La couleur de la peau est assez variable quoique moins que chez les Singhalais et partout d'un ton moins clair jusqu'à un ton plus foncé. Ainsi les tons les plus constants sont entre 27, 28 et 43 du tableau de Broca. Chez les Singhalais, de même, 28 et 43 sont les couleurs dominantes de la peau : sur 48 observations, les teintes 28 et 43 reviennent 28 fois. J'ai également observé chez ces derniers que le visage était souvent de teint plus clair que le corps, qui est quelquefois couvert, ce que j'ai noté dans plusieurs cas, mais bien remarqué par la suite, à la simple inspection. Dans aucun des 48 Singhalais observés je n'ai relevé de teintes intermédiaires entre les n^{os} 27 (noir) et 28 dont il y avait un cas sur 8 Veddas que j'ai vus. Mais je dois dire que les Singhalais des villages les plus reculés et isolés présentent une coloration de peau beaucoup plus intense et uniforme, approchant souvent le noir de très près.

Le teint des Rhodias que j'ai étudiés est plus foncé : 27 (noir) à 43 (1 cas) et 37 à 48 (noir) (1 cas), sur 15 sujets, et les femmes avaient le même teint que les Singhalais. Cependant il ne faut pas que je passe sous silence que j'ai souvent entendu dire à des gens les ayant vus et habitant l'île depuis longtemps que des tribus de Rhodias ont le teint plus clair que les Singhalais; c'est même à Ceylan une croyance générale, ainsi que la beauté de leurs femmes, que, pour mon compte, je récuse.

La moyenne du diamètre frontal (minimum) de 104^{mm},25 (102, 100, 108, 100, 104, 105, 96, 119) est supérieure à la plupart des Singhalais dont je pris également les mesures; sur 22 de ces derniers, je ne trouve que 96^{mm},62 pour 8 femmes et 94^{mm},64 pour 14 hommes, avec un minimum et un maximum inférieurs à ceux observés chez les Veddas. Chez 6 Rhodias ♂, j'ai eu 106^{mm},16 et 94^{mm},83 chez 6 ♀.

Le professeur Virchow dit à ce sujet : « La largeur frontale (la plus basse) des crânes veddas du Muséum de Colombo n'était d'aucune façon moindre que celle de mes Singhalais. » Et dans le tableau des mesures craniométriques qui figure à la fin de l'ouvrage, je relève : « Diamètre frontal minimum : Veddas ♀ 95^{mm}, ♀ 91, ♂ 93; Singhalais, ♂ 93, ♀ 88.

Le professeur Owen se base sur la mesure d'un crâne vedda qu'il dit « de petite cavité cranienne avec un front étroit et fuyant » pour allier ceux-ci aux Andamans, aux aborigènes des Philippines, d'Australie et aux tribus des montagnes de l'Inde. Mais le front est droit et large; sur une des photographies que je possède des Veddas amenés en 1883, l'un d'eux a même le front très visiblement et remarquablement large et haut, tandis que l'autre, avec ses cheveux tombant presque sur les yeux, paraît l'avoir très étroit.

Le Dr Lamprey a dit aussi précédemment que celui qu'il a examiné n'avait pas le front fuyant; il est vrai qu'il ajoute qu'il l'avait étroit, mais le mode d'implantation des cheveux et la coiffure elle-même est souvent une cause d'erreur dans l'appréciation au juger du diamètre frontal.

Je crois me souvenir — je ne sais si je dois l'ajouter — que le front du Vedda apparaît assez proéminent en avant, de telle façon qu'une partie de l'os frontal paraît appartenir aux autres régions du crâne. De là, encore une cause d'erreur, si je suis dans le vrai, à un simple examen.

La capacité cranienne examinée d'après les chiffres que donne le professeur Virchow est loin de faire pencher la question dans le sens précité. La moyenne des capacités de trois crânes veddas donne 1211 centimètres cubes; il est vrai que l'un d'eux ne mesure que 1025 centimètres cubes, chiffre inférieur à ceux des crânes singhalais et tamouls qu'il compare; mais il est vrai, aussi, qu'il y a deux crânes de femmes sur les trois, tandis qu'il y a deux crânes mâles dans les trois crânes singhalais, dont la moyenne de capacité n'est que de 1185 centimètres cubes. Les 9 crânes étudiés par M. Thompson (1) présentent encore une capacité supérieure (1365 centimètres cubes pour 6 ♂ — 1297 centimètres cubes pour 2 ♀).

La moyenne largeur frontale des 12 Rhodias ci-dessus ne donne que 100^{mm},50, mais ce chiffre est faussé par la présence de 6 mesures féminines pour une comparaison avec celui obtenu sur les Veddas mâles.

Je regrette de n'avoir pas pu obtenir, sur les lieux, des crânes authentiques de Veddas, ce qui est extrêmement difficile, étant donnée leur manière de les enterrer au milieu des jungles où après peu de jours l'emplacement disparaît au milieu de la végétation tropicale.

(1) A. THOMPSON. L'ostéologie des Veddas de Ceylan. (*Journal of the anthropological Institute*, London, t. XIX, 1889-90, p. 125.)

La couleur des yeux, quant à la coloration de l'iris, mérite qu'on s'y arrête plus longuement. Dans 1 cas sur 8, il était complètement brun foncé dans 4 cas, n° 2 et n° 3 dans 3 cas. Sur deux sujets l'iris était entouré extérieurement d'une zone blanc bleuâtre, assez large, très distincte, de 1 à 1^{mm},50, suivie d'une autre zone plus foncée et très étroite qui se fondait avec la cornée ; dans un autre cas, la première zone était, au contraire, plus foncée et également bleuâtre.

La même différenciation de couleur s'observe également chez les Rhodias et les Singhalais. Chez les premiers j'ai observé dans deux cas (sur 25) la teinte n° 4 que je n'ai jamais vue chez les Singhalais sur un plus grand nombre d'observations ; mais, sur 16 sujets, la zone claire se présentait suivie d'une zone plus foncée, ou l'inverse, se terminant quelquefois aux deux bords externes opposés en une courbe ellipsoïdale parfois très prononcée. Sur 34 Singhalais j'ai remarqué le fait 18 fois.

On peut donc dire que la coloration de l'iris de l'œil a la même constitution chez le Singhalais, le Vedda et le Rhodia, fait qui n'est pas sans importance pour l'étude de leur origine et un argument pour l'opinion d'une origine commune.

L'angle facial (angle de Jacquart) pour 7 sujets a donné 78°43 de moyenne, mais je n'en affirme pas l'exactitude, cette mesure ayant été très difficile à prendre. Les chiffres extrêmes sont 76° et 82°.

Pour les Rhodias, l'angle est beaucoup plus variable, de 73° (1 cas) à 87° (1 cas) ; il atteint son maximum de constance à 79°, qui est aussi la moyenne de 23 sujets observés, 79°10, soit : 78°07 pour 10 sujets ♂ et 79°5 pour 13 sujets ♀.

Il est moins variable chez les Singhalais : 40 sujets ont été observés et ont donné les résultats suivants :

18 adultes	♂	= 78° 20	} moyenne 78°14.
10 —	♀	= 75° 92	
3 enfants	♂	= 80° 00	
9 —	♀	= 78° 44	

avec 71°25 minimum (anormal) et 86° maximum (également exceptionnel).

La détermination de la coloration des cheveux est assez difficile, car on doit les voir au-dessous d'une couleur superficielle terreuse faite de l'incurie dans laquelle ils la tiennent et de la terre qui les souille ; on peut dire cependant qu'ils sont noirs.

Ils sont onvés ou droits, raides et durs, et dans un seul cas seulement je les trouvai frisés par touffes, mais je dois signaler que je les remarquai assez souvent très frisés chez les jeunes Singhalais. Ils sont moins longs que ceux de ces derniers : 310 à 430 millimètres pour ceux que je mesurai. Les cheveux des Singhalais sont d'un beau noir brillant, onvés par l'usage de les tourner en chignon peut-être. Ils les lissent à l'huile de coco, en ont un grand soin et ils tiennent une grande place dans la beauté physique ; aussi y ajoutent-ils souvent des touffes fausses, ce que j'ai surtout vu chez les femmes Rhodias. Un jeune Rhodia avait des cheveux de 72^{cm}5 : c'est la plus grande longueur que je mesurai.

Je suis tenté de croire que si le Singhalais ne soignait pas ainsi ses cheveux, ils prendraient l'aspect raide de ceux des Veddass ; j'ai vu souvent dans les villages (notamment près de Kandy, un type qui avait tout l'aspect du Vedda) des Singhalais dont la chevelure inculte avait la même rudesse.

La barbe est également très noire, mais elle est rare, contrairement au type singhalais chez lequel elle est très abondante ; les poils de la poitrine sont relativement plus abondants.

J'ai remarqué qu'elle paraît blanchir très vite ; ainsi un sujet qui paraissait certainement n'avoir pas plus de trente-cinq ans, avait les cheveux tous gris et la barbe presque blanche.

Chez le Rhodia, la barbe est moins abondante que chez le Singhalais, quelquefois châtain foncé à châtain clair, ce qui se voit rarement chez ces derniers ; les deux la portent très souvent à la « François-Joseph ».

Sept sujets sur huit avaient les dents très droites ; le huitième, le vieux mécontent, les avait aux deux mâchoires très inclinées, et, avec ses lèvres épaisses, il avait, sauf la largeur du front et la coloration de la peau, toute l'apparence d'un nègre.

Comme les Singhalais, les Rhodias ont les incisives assez souvent inclinées.

J'ai parcouru deux centres importants de Rhodias : dans l'un j'ai remarqué la pratique de la mutilation des dents complètement ignorée par l'autre. Dans le premier, sur 5 ou 6 sujets observés, hommes et femmes avaient les incisives supérieures limées, non point sur la tranche ou les bords inférieurs ainsi que le font beaucoup de peuples primitifs, mais sur la face extérieure et sur toute la longueur d'une, deux ou trois incisives. Quelquefois la partie inférieure de la dent offre, en outre, un véritable sillon horizontal d'un demi à un mil-



limètre de creux. L'époque à laquelle se fait cette mutilation est indifférente, mais je l'ai observée sur une petite fille de treize ans chez laquelle la taille était complète. C'est donc dans le jeune âge qu'elle se pratique.

La raison qu'ils me donnèrent de cette coutume « pour diminuer la longueur de la face » est non moins curieuse. Mais, je le répète, elle n'est pas générale chez tous les Rhodias de Ceylan.

Le nez est droit, mais large; indice nasal (largeur maximum) : 84,18 (8 sujets).

Rhodias :

83.74 (8 sujets ♂)	} moyenne 81.26 (17 sujets).
78.79 (9 sujets ♀)	

Singhalais :

75.20 (14 sujets ♂)	} moyenne 74.77 (22 sujets).
74.30 (8 sujets ♀)	

C'est à tort que l'on a écrit que le Singhalais a le nez en bec d'oiseau et très long. Sur les 61 Singhalais et Rhodias, je ne trouvai qu'un seul nez aquilin; la plupart du temps, il est droit et assez souvent relevé à l'extrémité. Il y a à remarquer, aussi, le rapprochement des Rhodias et des Veddass quant à l'indice nasal, les deux premiers étant mésorhiniens, tandis que les derniers sont franchement leptorhiniens.

Comme *indice céphalique*, j'ai obtenu les chiffres suivants :

Veddass. . . .	72.31 (8 sujets)	} moyenne 74.51.
Rhodias. . . .	73.46 (6 sujets ♂)	
—	75.86 (6 sujets ♀)	
Singhalais. . .	75.95 (14 sujets ♂)	
—	74.51 (7 sujets ♀)	} moyenne 75.23

tous trois dolichocéphales, mais les derniers touchant de plus près aux dolichocéphales vrais.

Sur les crânes de Veddass ont obtenu :

M. B. Davis (11 crânes).	71.3	} moyenne 71.6 (1)
M. Flower (8 crânes).	71.9	
M. Virchow (2 crânes).	71.9	

chiffre qui s'accorde avec mes 72,31 sur le vivant.

La série de 9 crânes du musée d'Oxford (A. Thompson) (2) en

(1) VIRCHOW, *op. cit.*

(2) A. THOMPSON, (*op. cit.*)

comprenait un avec 76,1 d'indice céphalique et un autre de 64,5.

Quant à la circonférence horizontale de la tête, j'ai obtenu :

Veddas : 8 sujets, 565 ^{mm} 87, moins 1 de 720 ^{mm} anormal, ramenant la moyenne à	543.85
Rhodias.	542.91 (12 sujets : 544.66, 6 sujets ♀, 541.16, 6 sujets ♂).
Singhalais.	537.49 (21 sujets : 539.28, 7 sujets ♀, 535.71, 14 sujets ♂).

Elle présente l'anomalie d'être plus considérable chez les femmes avec une taille bien moindre que celle des hommes ; et la différence est assez sensible :

Rhodias.	mill.	544.66	(6 ♀)
—		541.16	(6 ♂)
Singhalais.	mill.	539.28	(7 ♀)
—		535.71	(14 ♂)

La différence de la grande envergure à la hauteur du corps est à remarquer : les huit sujets ♂ mesurés ont donné des différences variant de 86 millimètres à 240 millimètres sur la hauteur, soit : millimètres 86, 140, 147, 150, 171, 192, 240.

Moyenne des longueurs de la grande envergure : 1729^{mm},75, soit sur le chiffre moyen des hauteurs du corps 1,575, une différence moyenne de 154^{mm},75.

D'un autre côté nous avons :

Pour les Rhodias ♂	une différence moyenne de mill.	114.97
— — ♀	— — —	84.00
— Singhalais ♂	— — —	129.72
— — ♀	— — —	46.85

présentant les indices suivants :

Veddas.	91.05
Rhodias ♂	93.64
— ♀	94.12
Singhalais ♂	92.52
— ♀	96.86

soit une différence très considérable entre les deux sexes.

La hauteur du corps chez les Veddas est de 1^m,575 pour les huit sujets ♂ (1532, 1549, 1570, 1570, 1573, 1595, 1604, 1610).

Le professeur Virchow cite un homme de 1^m,245 et un de 1^m,640 ; le squelette mesuré par M. A. Thompson avait 1^m,58, et Bailey donne comme moyenne des 26 qu'il a mesurés : 14 ♂, 1^m,54 (1^m,61-1^m,37) ; 12 ♀, 1^m,44 (1^m,59-1^m,33).

Les uns et les autres, Rhodias et Singhalais, montrent aussi de grandes différences dans les deux sexes :

				mill.		mill.
Rhodias.	6 sujets ♂	moyenne	1.695.33	extrêmes	1616-1822	
—	7 — ♀	—	1.508.00	—	1416-1549	
Singhalais	16 — ♂	—	1.605.06	—	1511-1685	
—	7 — ♀	—	1.448.00	—	1390-1539	

Dans la hauteur du buste (position assise, tête et cou compris) comparée à celle du corps, on remarque encore une différence sensible dans les indices des trois peuples, le buste chez les Veddas paraissant plus court :

Veddas.	46.30
Rhodia.	50.38
Singhalais.	49.18

Les mains sont petites, mais les pieds sont relativement très grands. Chez deux sujets, les pouces étaient remarquablement courts. Voici les chiffres obtenus :

			mill.
Veddas :	longueur de la main (8 sujets)	169.50	
—	— du pied (8 sujets ♂)	250.37	
Rhodias :	— de la main (6 sujets ♂)	201.16	
—	— (6 sujets ♀)	181.00	
—	— du pied (6 sujets ♂)	259.00	
—	— (6 sujets ♀)	232.00	
Singhalais :	— de la main (15 sujets ♂)	182.66	
—	— (7 sujets ♀)	157.86	
—	— du pied (15 sujets ♂)	243.40	
—	— (9 sujets ♀)	211.28	

La longueur post-malléolaire est aussi très différente chez les trois peuples ; le rapport à la longueur du pied, exprimé sous forme d'indice, donne les chiffres suivants :

Veddas	(8 sujets ♂)	longueur moyenne post-malléolaire	64.50	Indice	25.76
Rhodias	(6 sujets ♂)	—	75.66	—	29.21
Singhalais	(15 sujets ♂)	—	54.64	—	22.45

Avant de terminer, et puisque j'ai présenté les quelques mesures que j'ai prises sur les Veddas et les Singhalais en face des mesures similaires des Rhodias, je dois dire que c'est à tort que l'on a fait de ces derniers, au point de vue de leur état social actuel, une section des Veddas ; M. le professeur Virchow ajoute même qu'ils se servent d'arcs et de flèches, vivant de la même vie que les Veddas.

Les Rhodias, dont j'ai parlé plus longuement ailleurs⁽¹⁾, constituent une série à part de la hiérarchie singhalaise. Objets de dégoût sous l'ancien régime, ils vivent encore aujourd'hui dans une exclusion presque complète. Ils ont, à très peu près, toutes les habitudes des Singhalais. Au physique, on les distingue peu de ces derniers; les hommes ne peuvent avoir le buste couvert, mais les Singhalais des campagnes ne se couvrent aussi que rarement; les femmes seules sont reconnaissables à ce qu'elles ne peuvent porter le vêtement national: elles ont un mouchoir noué autour du cou cachant la poitrine, mais on les rencontre souvent le buste nu. Les hommes sont forts et bien bâtis, qualités reconnaissables surtout quand on les voit en groupe; le type paraît être le même.

Quant à leur origine, on s'en est assez peu occupé; avec le peu de points de repère qu'ils fournissent, soit physiologiquement, soit dans leurs traditions, il est bien difficile d'émettre un avis très basé. Ils ont eu, cependant, comme les Veddas, une langue spéciale, dont ils n'ont conservé que des vestiges qu'ils oublient peu à peu. Est-elle aussi, comme le dit Max Müller de la langue des Veddas, une simple corruption du sanscrit? La formation des finales féminines semblables et la longueur de certains mots lui en donnent l'apparence.

Seraient-ils venus de l'Inde à une époque antérieure à l'arrivée de Vijaya et représentent-ils aujourd'hui les derniers survivants d'un peuple qui a habité Ceylan concurremment avec les Yakkhas?

Outre les caractères communs qu'ils présentent avec les Veddas, je relève d'une publication locale un fait que j'avais ignoré et qui militerait encore en faveur de cette idée qu'ils ont été jadis en relations très directes avec les Yakkhas. Je traduis littéralement: « Ils offrent cependant des sacrifices propitiatoires de volailles et de poisson salé aux démons appelés « Garra Yakkho » et « Veddi Yakkho » qui, selon leurs croyances, sont causes des maladies et autres méfaits. »

En outre, la version que donne Robert Knox⁽²⁾ de leur origine (il dit que les « dodda Veddas⁽³⁾ », chasseurs, étaient jadis tenus de pourvoir la table du roi de venaison et qu'ils auraient été mis hors caste pour y avoir substitué de la viande humaine), peut s'appliquer aussi bien aux Veddas qu'aux anciens Rhodias et montre qu'ils ont été jadis dans le même état social que les premiers, chasseurs des jungles, sinon aussi bas moralement.

(1) *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, t. XV, n° 2, 1891, pp. 130-136

(2) *Relation*, p. 70 (1681).

(3) Il faudrait dire « dadda veddas » (Goonetillecke.)

**Tableau des mesures anthropométriques et observations comparées
sur les Veddass, Rhodias et Singhalais.**

	SINGHALAIS		VEDDAS		RHODIAS	
	♂	♀	♂	♀	♂	♀
Coloration de la peau..	Très variable. 21-22 = 28-29 = 22-43 43-44 28 et 43 (28) sur (48)		Moins variable. 27-28 (1) sur (8) = 43 = 28-29		Très variable. 27-28=27-43 (1)=37-48(4) Tribus plus foncées, tribus plus claires que les Singhalais.	
Coloration des parties couvertes.	Plus foncée quelquefois de plusieurs numéros.)		Aucune différence observée.		Peau 43-27 { (1) Face 22. {	
Coloration des yeux. . .	Iris entouré d'une zone noire, puis d'une zone plus claire ou inversement. 1 (7) = 2 (19) = 3 (14) 34- (6)		1 (1) = 2 (4) = 3 (3)		4 (2) = 2 — 3 (23)	
Coloration des cheveux et divers.. . . .	Droits ou ondes, long. moy. 600mm, quelquefois implantés très bas jusque sur les bords extrêmes opposés des sourcils, quelquefois frisés chez les jeunes.		Droits ou ondes (7) frisés (1). Long. 310-430mm blanchissent tôt.		Droits ou ondes, long. extrême (chez les trois races): 725mm. Quelquefois châtain foncé et même châtain clair ainsi que la barbe.	
Barbe.	Très abondante et très noire.		Noire. Moins abondante, blanchit tôt.		Moins abond.	
Attitude accroupie. . .	Commune.					
Usage des orteils.. . .	Le pouce, comme moyen de préhension, joue un grand rôle dans l'action de grimper.					
Albinisme.	(1)	»	»	»	»	»
Vitiligo.	(3)	»	»	»	»	»
Cicatrices.	Plus claires que la peau (au bras : marque de vaccine, blessures). Plus foncées (plaies endémiques des jambes).					
Mutilation des dents. .	»		»		Incisives supérieures limées sur la face ext. (6) sur (22).	
Fécondité des femmes.	78	(39) 104	6	(19) 7	8	(20) 13
Allaitement.	Très précoce. Illimité.		Très précoce. Jusqu'à 4 et 6 mois.		Très précoce. Illimité.	
Angle facial.	79°10 (24) 77°18 (19)		73°43 (7)		78°70 (10) 79°50 (13)	
Dist. bi-orbit. ext. mill.	78°14 (40)		extr. 76° 82°		79°10 (23)	
— int. orbit. —	93.25 (22)		»		98.66 (18)	
Larg. de la bouche. —	32.54 (22)		»		32.03 (18)	
Longueur du nez —	46.25 (22)		»		47.61 (18)	
Largeur du nez —	47.39 (14)	43.31 (8)	46.07 (8)	»	46.43 (8)	42.44 (9)
Indice nasal.	35.64 (14)	32.18 (8)	38.78 (8)	»	38.88 (8)	33.44 (9)
Taille debout. . . —	75.20	74.30	84.18	»	83.74	78.79
Extr.	1 605.06 (16)	1 448 » (7)	1 575 (8)	»	1 695.33 (6)	1 508 » (7)
	1541-1685	1390-1539	1532-1610	»	1616-1822	1416-1549

	SINGHALAIS		VEDDAS		RHOLIAS	
	♂	♀	♂	♀	♂	♀
Taille assis. . . . mill.	779.56 (16)	720.71 (7)	729.— (8)	"	855.55 (6)	758.66 (6)
Indice du buste. . . .	48.60	49.77	46.30	"	50.47	50.30
Taille du menton. mill.	1418.57 (14)	1257.43 (7)	"	"	1485.33 (6)	1323.— (6)
— de l'articulation de l'épaule. . . mill.	1338.61 (13)	1188.28 (7)	"	"	1405.16 (6)	1247.66 (6)
Taille de la hanche —	948.71 (14)	818.— (7)	"	"	924.50 (6)	831.50 (6)
— de l'ombilic —	986.42 (14)	873.57 (7)	"	"	1041.66 (6)	934.83 (6)
— du mollet. —	554.44 (14)	313.42 (7)	"	"	387.16 (6)	343.— (6)
Diamètre antéro-posté- rieur. mill.	182.71 (14)	176.— (7)	189.62 (8)	"	190.66 (6)	181.66 (6)
Diam. transv. max. —	138.78 (14)	131.44 (7)	137.12 (8)	"	139.50 (6)	137.81 (6)
Indice céphalique. . .	75.95	74.51	72.31	"	73.16	75.86
Diamètre frontal mini- mum. mill.	94.64 (14)	96.62 (8)	104.25 (8) Extr. 96-119	"	106.16 (6)	94.83 (6)
Diam. bi-auricul. —	115.48 (21)		120.75 (8)	"	117.— (12)	
— bi-zygomatic. —	114.43 (21)		120.87 (8)	"	120.— (12)	
Angul. de la mâcho. —	97.86 (21)		105.75 (8)	"	100.08 (12)	100.08 (12)
— des épaules. —	351.71 (14)	304.57 (7)	"	"	377.— (6)	322.66 (6)
— du bassin. —	232.93 (14)	229.71 (7)	"	"	243.33 (6)	232.88 (6)
— des hanches —	261.51 (14)	252.86 (7)	219.12 (8)	"	284.— (6)	253.16 (6)
Distance des seins. —	184.64 (14)	187.33 (3)	"	"	208.— (6)	195.66 (6)
Circonférence horizon- tale de la tête. mill.	535.71 (14)	539.28 (7)	543.85 (7) 720 (1)	"	541.16 (6)	544.66 (6)
Circ. des épaules. —	917.63 (14)	779.14 (7)	943.— (8) Extr. 889-988	"	980.83 (6)	850.— (6)
Circonférence à la hau- teur des seins. mill.	799.71 (14)	710.— (4)	"	"	867.16 (6)	832.83 (6)
Circ. à la taille (min.) —	683.— (14)	627.14 (7)	"	"	726.— (6)	667.50 (6)
— aux hanches. —	742.37 (14)	740.71 (7)	"	"	838.83 (6)	788.93 (6)
— du bras. . . —	228.30 (13)	208.— (7)	"	"	261.66 (6)	226.16 (6)
— de la cuisse. —	431.15 (14)	407.85 (7)	"	"	485.83 (6)	451.83 (6)
— de la jambe. —	306.— (14)	255.— (7)	"	"	330.66 (6)	290.33 (6)
Longueur du bras. —	"	"	? 322.12 (8)	"	"	"
L. de l'avant-bras. —	"	"	? 263.50 (8)	"	"	"
Indice brachial. . . .	"	"	? 81.80	"	"	"
Long. de la main. mill.	182.66 (15)	157.86 (7)	169.50 (8)	"	201.16 (6)	181.— (6)
Grande envergure —	1734.78 (14)	1494.85 (7)	1729.75 (8)	"	1810.33 (6)	1592.— (6)
Différence avec la hau- teur du corps. mill	129.72 (14)	46.85 (7)	154.75 (8) Extr. 86-240	"	114.97 (6)	84.— (6)
— Indice. —	92.52	96.86	91.05	"	93.64	94.12
Longueur du pied. —	243.40 (15)	211.28 (7)	250.37 (8)	"	259.— (6)	232.— (6)
Dist. post. malléol. —	54.64 (14)	52.57 (7)	64.50 (8)	"	75.66 (6)	61.66 (6)
— Indice. —	22.45	24.88	25.76	"	29.21	26.58

Nota. — Les chiffres entre parenthèses désignent le nombre de sujets observés. Pour les colorations les chiffres se rapportent au tableau de Broca et les mensurations ont été faites d'après les instructions établies par le Museum d'histoire naturelle (Dr Hamy).

Qu'il me soit donc permis de formuler :

Que les Rhodias, Aryas venus de l'Inde à une époque antérieure à l'arrivée de Vijaya, serait ce peuple de géants Nagàs dont parle la tradition — que venus peut-être en fugitifs leur légende se rapporterait à un souverain du nord de l'Inde — que chasseurs (« dadda Veddas ») comme les Yakkhas, ils se sont d'abord et surtout mélangés avec eux — que si cependant des caractères physiologiques très nettement accusés les distinguent des Singhalais dont ils ont une grande partie des autres, leur exclusion leur aurait été infligée peu après l'arrivée des conquérants avec lesquels ils n'auraient pas eu le temps de se fondre aussi complètement, et que de cette même époque daterait leur séparation d'avec les Veddas aussi bien que des Singhalais, la légende citée par Knox expliquant très bien le dégoût insurmontable qu'ils ont inspiré et qui a survécu jusqu'à nos jours ;

Que les Veddas, vestige également aryan, s'identifieraient avec les anciens Yakkhas, à croyances démoniaques ; que la majorité de ces Yakkhas, s'étant inclinée devant le fait accompli, s'est entièrement fondue avec les conquérants de Vijaya, tandis que l'autre, insoumise, se serait jetée dans les jungles où, réfractaires et considérés comme des ennemis sauf les cas où ils pouvaient et acceptaient d'être utiles, ils n'ont plus eu aucunes relations avec les peuples environnants et sont arrivés peu à peu au point de dégradation morale où ils sont aujourd'hui ; que ces Yakkhas, venus du Nord à une époque très ancienne, se sont mélangés à la race négrière qui occupait toute l'Inde et Ceylan et leur ont ainsi emprunté les caractères physiologiques et autres qu'ils ont seuls. La principale raison pour laquelle le Prof. Virchow leur refuse cette descendance est celle tirée de leur extrême abaissement intellectuel et moral, et il dit qu'il ne voit aucune raison d'un état supérieur, les Yakkhas ayant été un peuple organisé. Cependant leur chant rimé ancien dénote une époque assez avancée, l'habitude de trouer les oreilles pourrait parler d'un état social plus élevé et l'intelligence ne peut se dire atrophiée quand on voit le Vedda du Dr Lamprey apprenant l'alphabet fort compliqué des Singhalais et « montrer quelques capacités pour l'arithmétique ».

Qu'enfin les Singhalais seraient le mélange de la partie soumise de ces Yakkhas avec les conquérants et ainsi pourraient s'expliquer et les caractères distincts et les caractères communs plus nombreux de ces trois races : les Singhalais, les Veddas et les Rhodias.

En 1817, pendant une insurrection de la province, les Veddas

« réunis en grand nombre » assassinèrent l'agent du gouvernement du district qui s'était rendu chez eux. Aujourd'hui, à peu près abandonnés à eux-mêmes dans leurs jungles, ils ne sont plus à craindre pour personne; le gouvernement, avec raison, ne s'en occupe plus; sa première tentative échouée, d'autres auraient le même sort; les missionnaires eux-mêmes se sont lassés et on peut prévoir qu'ils disparaîtront avant d'avoir renoncé à leur vie sylvestre et primitive.

Si vous allez à Ceylan et que vous vous rendiez chez les Veddas, on vous dira sûrement au retour : « Oh! ce ne sont pas les *vrais Veddas* que vous avez vus, » car le « vrai Vedda » est ici un mythe, un vrai démon celui-là. Si le vrai Vedda existe, celui que personne n'a jamais vu, je doute qu'il ne soit autrement fait que le Vedda que chacun peut voir pourvu qu'il y mette un peu de bonne volonté et beaucoup de persévérance.

Pour finir, je dois rendre hommage à l'amabilité de l'« assistant » M. Fraser, de l'agent du gouvernement à Badulla, qui s'est mis tout à ma disposition, en l'absence de M. Fischer, agent, pour me faciliter mon voyage chez les Veddas. Malheureusement ses ordres n'ont pas été suivis avec zèle par les chefs indigènes de Bintenné, qui m'ont même suscité des entraves. J'ajoute que je dois des remerciements à MM. J.-H.-M. Corbet, le tout obligeant bibliothécaire du Muséum de Colombo, et Goonetillecke, l'intelligent directeur de l'*Orientalist* de Kandy, qui s'est depuis longtemps adonné à l'étude des questions orientales, dont Ceylan est un vaste champ.

Comme complément, je n'ai pas cru inutile de donner, ci-dessus (pp. 334-335) le tableau de toutes les observations que j'ai faites et les mesures que j'ai prises sur les trois peuples.

EXPLICATION DES PLANCHES

1. — Type commun de Singhalais de la plaine. (D'après une photographie.)
2. — Veddas des environs de Wewatté; le type de droite est celui qui a donné aux mensurations 119 millimètres de diamètre frontal (Kandai). (Photographie de l'auteur.)
- 3-4. — Kiri Ouloula Oulavalia, trente ans, 1^m,68, chef des Rhodias de Kadugennawa. (Photographies de l'auteur.)
- 5-6. — Garumana Walli, vingt-cinq ans, femme rhodia de Kadugennawa. (Photographies de l'auteur.)

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Dr G. MENDINI. L'indice céphalique des Vaudois (circonscriptions de Suse et de Pignerol). *Arch. per l'Antrop. e la Etnogr.*, 1890.

Les quelques pages de l'étude de M. Mendini sont plus importantes que bien des mémoires volumineux. L'auteur y a étudié par cantons la répartition de l'indice céphalique dans une région particulièrement intéressante, celle de Suse et de Pignerol (Italie).

Cette circonscription confine, à l'ouest, à nos départements des Hautes-Alpes et de la Savoie; elle constitue l'une des parties les plus montagneuses du Piémont et l'une de celles où la recherche des races pures peut être entreprise avec le plus de succès.

Les travaux de notre confrère et ami le Dr Livi nous avaient déjà appris que l'indice céphalique moyen pris sur 64 soldats s'y élevait au chiffre de 87,7, l'un des plus brachycéphales connus (Pignerol, 88,6; Suse 87,1) et la taille moyenne à 1^m,623 (Suse) et 1^m,616 (Pignerol). Les recherches de M. Mendini portent sur 374 sujets et donnent des chiffres très voisins de ceux de M. Livi : Suse, 121 sujets, 87,1; Pignerol, 253 sujets, 86,1. Le point le plus curieux est que, tandis que l'indice est très élevé dans toute la région, qu'il atteint 88 dans trois cantons, None, Cumiana et Cesana, 87 dans sept et 86 dans six autres, il existe, enclavé au milieu de cette masse brachycéphale, un îlot relativement dolichocéphale, formé par les quatre cantons de Luserna 85,0, San-Secondo 83,7, Torre Pelice 82,1 et enfin Perrero 81,2.

Ces cantons sont, paraît-il, habités en partie par une population qui descend de réfugiés vaudois (*Valdesi*) chassés jadis en ce coin de montagne au cours des persécutions religieuses dirigées contre les Albigeois au début du XIII^e siècle. Ils se distinguent des populations primitives par leur dolichocéphalie relative et probablement aussi par d'autres caractères que l'auteur ne nous fait pas connaître, mais dont il serait bien désirable qu'il pût entreprendre l'étude.

Indice céph. des 4 cantons, }	Total : 74 sujets. . . .	82,97
	49 Vaudois. . . .	82,4
	25 Catholiques . . .	84,6

et si l'on prend toute la circonscription de Pignerol :

201 Catholiques	86,1
49 Vaudois	82,4

Cet exemple nous montre une fois de plus combien les types humains conservent leur fixité et jusqu'à un certain point leur pureté, lorsqu'ils émigrent dans des conditions normales, c'est-à-dire lorsque les émigrants, quelque faible que soit leur nombre, sont des deux sexes et constituent des familles au sens propre du mot. En ce cas, en effet, ils font souche, se perpétuent et se multiplient entre eux; alors qu'au contraire, lorsque les envahisseurs sont tous du même sexe, que ce soient des conquérants ou des colons, ils sont absorbés en quelques générations par les autochtones. C'est à ce titre que nous ne saurions trop encourager les études du genre de celle de M. le Dr Mendini et que nous nous permettons de l'engager chaudement à les pousser plus loin et à nous donner quelques détails de plus, soit sur les Vaudois de Pignerol, soit sur d'autres groupes analogues si sa bonne fortune lui permet d'en rencontrer.

Dr R. COLLIGNON.

C. N.-STARCKE. **La famille primitive.** 1 vol. (*Bibl. scientifique internationale*, Paris, Alcan, 1891).

Le nouveau volume qui s'ajoute à la collection publiée par la maison Alcan traite d'un des sujets les plus importants et en même temps les plus imparfaitement étudiés jusqu'ici, les origines et l'évolution primitive de la famille dans les diverses sociétés. Son auteur, M. Starcke, professeur à l'Université de Copenhague, s'est proposé d'appliquer à ce problème la méthode comparative pure, seule logique en pareil cas.

Laissant de côté les temps primitifs sur lesquels nous n'avons aucun renseignement, et à plus forte raison cette période obscure au cours de laquelle l'animal s'est graduellement transformé en homme, il s'est attaché à rechercher, parmi les sociétés humaines actuelles, celles qui peuvent être considérées comme assises sur les bases les plus primitives, pour, de là, s'élever graduellement aux formes les plus perfectionnées de l'organisation familiale. « Plus une forme sociale, dit-il, repose sur les seules nécessités naturelles de la vie primitive, plus nous la considérerons comme générale. »

A cet égard, il est incontestable que la famille apparaît comme une institution tout à fait archaïque. Mais le mot « famille » est très élastique, il peut dans certaines sociétés comprendre des degrés de parenté inconnus à nous ou inversement. En son sens le plus simple et le plus primitif, c'est le groupe formé par les parents et leurs enfants. L'agglomération qui réunit différentes générations est « le groupe de familles ». Mais en dehors de ces deux catégories il en existe une troisième sur laquelle M. Starcke insiste à juste titre et dont il fait même le pivot de

toute l'évolution sociale : c'est le *clan*. Le clan, qu'il ne faut pas confondre avec la tribu qui est un groupe politique, est, dit l'auteur, « un agrégat d'individus dont la parenté ne forme pas le lien réel » (1).

La différence entre la tribu et le clan tient en ceci que la première est une forme primitive de l'État, alors que le clan est un groupe social assimilable à tous ceux qui reposent sur la notion de parenté. Le clan à son tour diffère de la famille en ce sens que, comme la tribu, il est stable et existe par lui-même, alors que dans la famille les générations se succèdent et lui ôtent toute fixité sociale. Dès sa naissance, et du fait même de celle-ci, l'individu se trouve englobé dans le clan, et dès lors ne peut en sortir, alors qu'au contraire le concept fondamental de la famille repose sur un choix, sur un contrat plus ou moins net, et parfois quasi inconscient, conclu entre les deux individus qui s'unissent l'un à l'autre.

Cette hypothèse sur l'origine de la famille conçue primitivement non plus comme un simple rapprochement sexuel, mais comme un contrat, comme une sorte d'association dans laquelle l'homme et la femme ont pour leur bien-être commun des rôles et des attributions définis, jointe à la notion du groupement par clan dont nous venons de parler, servira de base à la théorie de M. Starcke.

En effet, contrairement à l'opinion courante, il se refuse à admettre *a priori* un état de promiscuité originel dans lequel toutes les femmes auraient été à tous les hommes et d'où serait née dans le principe la filiation utérine ou matriarcat, forme de famille imposée par l'impossibilité où l'on aurait été de connaître le père de l'enfant. Pour lui, dans la famille primitive, le fait matériel de la génération et le lien par le sang si puissants dans les sociétés modernes n'auraient joué qu'un rôle « insignifiant » ; le rôle capital serait revenu au clan sur lequel reposerait au début toute la parenté. Celle-ci n'aurait été *unilatérale* (matriarcat ou agnation) que parce que le clan est lui-même un groupe exclusif. « En un mot, dit-il, la parenté n'a aucun rapport avec l'organisation primitive de la famille. » Le fait de naître dans un clan rend l'individu solidaire de ce clan, sans que l'idée de consanguinité intervienne en rien en ce cas : c'est ce fait qui détermine le nom, le tatouage, l'identité en un mot de l'enfant. Quant à savoir entre les mains de qui il tombera, c'est une autre affaire, et seules des considérations économiques et sociales le décideront, ce ne seront pas des idées réfléchies sur le processus de la génération. La mère donne le jour à l'enfant. Celui qui possède la mère possédera celui-ci ; si elle est l'esclave du père, l'enfant suivra, *ipso facto*, la condition de ce dernier. La polygamie portera naturellement un coup à cette loi barbare, puis enfin l'im-

(1) On aimerait à trouver dans cette définition un peu plus de clarté comme du reste dans tout ce que l'auteur expose sur les rapports du clan ainsi défini et de la famille proprement dite.

mixtion de la famille maternelle dans le ménage placera le père au second rang. Alors on verra se produire la succession et la filiation maternelle, et cela bien plus en raison d'idées économiques que d'idées de consanguinité. Le matriarcat, bien loin d'être la base des sociétés primitives, n'en serait plus qu'un accident tardif.

On voit donc que, pour M. Starcke, l'idée de filiation ne tiendrait plus au fait matériel, pourtant évident, qui unit à la naissance la mère à l'enfant et à la communauté de sang qu'il indique : elle se réduirait à une autre relation simple, celle de l'objet possédé à son possesseur.

On peut ne pas approuver toutes les théories émises par l'auteur, en tout cas on ne saurait lui refuser une grande logique mise au service d'une parfaite connaissance de son sujet. Les premiers chapitres de l'ouvrage consacrés à l'étude de l'organisation familiale dans le monde entier depuis les Australiens jusqu'aux Aryens constituent une mine de documents précieux habilement condensés et mis en œuvre avec sagacité. Nous signalerons enfin tout particulièrement les deux chapitres qui traitent l'un de l'exogamie et de l'endogamie, l'autre du mariage et de son évolution : c'est là que se trouve le plus clairement exprimée l'idée de l'auteur et ce qu'on pourrait appeler sa philosophie du mariage.

D^r R. C.

G.-J. ROMANES. *L'évolution mentale chez l'homme*, traduit de l'anglais par H. de Varigny. 1 vol. (*Bibl. de philosophie contemporaine*, Paris, Alcan).

Le nouvel ouvrage de l'éminent auteur de *l'Intelligence des animaux* et de *l'Évolution mentale chez les animaux* semble, croyons-nous, destiné à clore, aux yeux de tous ceux qui n'apportent aucun parti pris dans la question, l'éternel débat que soulève la *nature* de l'intelligence humaine. Est-elle une réelle caractéristique de l'homme, crée-t-elle entre celui-ci et les animaux un infranchissable abîme, ou bien n'existe-t-il à cet égard entre l'un et les autres qu'une question de degré, en d'autres termes l'intelligence humaine diffère-t-elle en essence ou seulement en quantité de celle des animaux ? Telle est la question que M. Romanes a étudiée avec tout le soin, je dirai presque la minutie, dont il est coutumier, et en même temps avec cette courtoisie de formes et ce respect de l'adversaire qu'il semble avoir empruntés à son illustre compatriote et ami Darwin.

Il est difficile de résumer en quelques lignes un semblable ouvrage alors que chaque page est à méditer, et tout au plus en pourrions-nous reproduire à grands traits les principaux arguments et les conclusions générales.

Les premiers chapitres sont consacrés à une étude approfondie des conditions de la pensée. Entre les idées simples et qui ne sont qu'un souve-

nir des sensations perçues, ou *percepts*, et les idées générales, ou *concepts*, M. Romanes crée une forme intermédiaire qu'il nomme les *récepts* ou idées complexes, et qui comprend toutes les idées composées qui peuvent exister sans le secours du langage (ex. : l'idée de chose bonne à manger que l'animal a tout aussi bien que l'homme). Ce sont déjà des abstractions, mais elles ne sont ni intentionnelles ni perçues. Ces *récepts* constituent dans le domaine de la pensée une zone intermédiaire grâce à laquelle M. Romanes va prouver qu'entre l'intelligence humaine et celle des animaux il n'y a qu'une question de degré, et que si, au lieu d'étudier la première dans son état de complet épanouissement, on la suit depuis ses manifestations primitives chez le nouveau-né et le jeune enfant jusqu'à son apogée chez l'adulte, on passe par une série d'états dont on trouve tous les analogues dans l'échelle animale, jusqu'à ce que, avec l'aide du langage, l'esprit de l'enfant, parvenu à un degré supérieur, s'élève jusqu'à l'abstraction comprise, intentionnelle, et fasse ainsi acte de raison au sens élevé du mot.

Un des points parfaitement mis en lumière par M. Romanes, c'est que la différence entre l'homme et l'animal ne commence pas immédiatement avec l'acquisition du langage. L'enfant parle longtemps avant d'abstraire et, malgré la parole, reste dans un état intellectuel absolument analogue à celui auquel s'arrêtent les animaux les mieux doués.

Si l'on prend en effet le mot langage en son sens le plus large, c'est-à-dire la faculté de faire comprendre à d'autres personnes certaines idées qu'on possède, il est hors de doute que le langage articulé n'en est qu'un moyen; on parle aussi par signes et il est incontestable que les animaux échangent des idées par ce moyen tout comme l'homme. La seule et grande différence qui existe entre ces deux moyens de communication est que le langage des signes ne se prête en rien à l'échange des idées générales, alors que la parole, en nous permettant de fixer une idée à un son donné, a rendu possible le raisonnement, c'est-à-dire la faculté de comparer non plus seulement des sensations, mais des idées les unes aux autres.

Or pendant longtemps l'enfant en est réduit aux impressions extérieures, il perçoit et reçoit des sensations, les généralise jusqu'à un certain point tout comme l'animal, mais ne peut encore, comme il le fera plus tard, associer les idées générales entre elles et concevoir ce que M. Romanes nomme les *concepts supérieurs* en les distinguant des concepts inférieurs qui ne sont que des récepts nommés.

Je ne puis entrer dans le détail des nombreux exemples cités par l'auteur, mais on peut en déduire que beaucoup des animaux inférieurs sont en état de communiquer leurs « *récepts* au moyen de gestes signifiant des objets, qualités, actes, désirs, etc., et que même dans le seul cas où ils soient capables d'articulation (perroquets) ils peuvent les

communiquer au moyen de mots (1) ». Ce langage doit pourtant se distinguer du langage conceptuel ou *démonstratif* et prendre le nom d'acte *dénotatif*. Mais comme cette forme de langage peut signifier des qualités et des actions aussi bien que des objets, il s'ensuit qu'elle peut construire des propositions préconceptuelles et que celles-ci ne diffèrent des propositions conceptuelles que par l'absence d'une véritable conscience de soi de la part de celui qui parle, on peut dire que l'une passe graduellement dans l'autre avec la naissance de la conscience de soi chez tout enfant en voie de développement.

« L'analyse démontrerait donc l'existence d'une transition ininterrompue entre la *dénotation* de l'animal et la *prédication* de l'homme. Car le simple fait que c'est la première phase seulement qui se présente chez l'animal, alors que chez l'homme, *après avoir suivi un développement parallèle*, cette phase passe dans l'autre, ce simple fait ne peut être cité comme une preuve qu'une transition de même genre ne s'est jamais produite dans l'histoire psychologique de notre espèce, à moins qu'il ne puisse être montré que quand la transition se produit dans l'histoire psychologique de l'individu, elle le fait d'une façon si soudaine et si remarquable, que par elle-même elle indique que l'intelligence de l'individu a en ce point et à ce moment changé de nature. »

Or que voyons-nous en étudiant la psychogénèse de l'homme? Chez le jeune enfant, la première phase du langage est comme chez l'animal la phase indicative, celle qui est occupée par des intonations et gestes indiquant des sensations, des objets, des qualités, des actions. Cette phase indicative du langage antérieure à la parole dure plus longtemps chez certains enfants que chez d'autres (principalement chez ceux qui sont en retard pour parler); et plus elle dure longtemps, plus on y observe un perfectionnement graduel dans l'idéation. Au début, c'est une simple gesticulation indicative identique à celle qui s'observe chez les animaux supérieurs (ex.: « le chien qui *demande* » devant un pot à eau pour avoir à boire) et la nature d'idéation qu'elle révèle est identique chez les uns et les autres; en effet, avant la possession du langage articulé, l'enfant, comme l'animal, montre qu'il comprend beaucoup de sons articulés prononcés devant lui et, comme l'animal aussi, y répond par des gestes appropriés. Dans la suite, lorsque la dénotation verbale s'établit, la mimique indicative qui la précédait ne disparaît pas, l'une et l'autre se développent simultanément jusqu'au jour où le vocabulaire dénotatif de l'enfant s'étant suffisamment enrichi, les signes indicatifs font place aux signes dénominatifs et les gestes aux mots. Il n'y a donc à ces deux périodes *aucune* différence entre l'enfant et l'animal, car les seuls animaux qui sont capables d'émettre des sons articulés les emploient parfois avec une signification véritablement dénotative. On peut même, en

(1) Des exemples très remarquables en sont donnés ch. VII : Articulation.

cet ordre d'idées, dire que si le perroquet avait l'intelligence du chien, et s'il pouvait comme ce dernier voir la ressemblance entre un objet et sa représentation, s'il comprenait aussi bien que lui la signification des mots, certainement chez lui l'extension connotative des mots irait plus loin qu'elle ne va et qu'à cet égard le parallélisme entre le perroquet et l'enfant durerait plus longtemps qu'il ne fait. Mais en réalité la vie réceptuelle du jeune enfant s'élève graduellement, dépasse celle du perroquet et atteint celle du chien, comme le prouvent les signes mimiques ou indicatifs employés à un moment donné par l'enfant, signes qui psychologiquement sont identiques à ceux qu'emploie le chien, en attendant qu'elle dépasse celui-ci.

En outre, si par hasard l'enfant parle tard, on voit sa mimique indicative se perfectionner de plus en plus.

Un enfant de deux ans exécutera de véritables petites pantomimes pour exprimer ses idées; et cependant du fait qu'il ne parle pas encore, on ne saurait induire que son intelligence diffère *en nature* de celle d'un enfant du même âge qui a appris plus vite l'usage des mots et qui, pour cela, fait un moindre usage des gestes, conséquemment si en pareille circonstance, on ne peut invoquer aucune différence de nature *avant* le moment où le langage se présente, on ne peut non plus en invoquer *après* que cet âge a été atteint, dans le cas où celui-ci se présente plus tôt que d'habitude.

Nul n'osera donc prétendre qu'il y a là, au début de l'articulation, la preuve d'une différence quelconque de genre entre l'esprit humain et l'esprit d'un représentant de la psychologie animale, fût-il aussi humble que le perroquet. Mais si aucune différence de ce genre n'existe ici, on ne peut non plus affirmer qu'il en existe ailleurs, jusqu'au moment où nous arrivons à cette phase de l'idéation humaine où l'esprit est apte à considérer cette idéation comme telle. On voit donc que dans ces phases de *transition* du développement intellectuel, phases si importantes et jusqu'ici si négligées par les psychologues, en un mot dans les phases indicative, dénotative et connotative de la faculté de faire des signes, il est impossible d'invoquer une différence de nature entre l'intelligence animale et l'intelligence humaine, en tant bien entendu que la « conscience de soi » n'existe pas encore et que les deux intelligences se meuvent dans la sphère réceptuelle.

Franchissons un degré et passons à la phase préconceptuelle, c'est-à-dire à cette vie réceptuelle supérieure de l'enfant qui tout en dépassant la vie réceptuelle de tout animal n'atteint point encore la vie conceptuelle de l'adulte. Au moment où elle commence, nulle différence psychologique de nature ne peut être affirmée, nous venons de le voir; étudions-la donc à un degré plus élevé et prenons un enfant de deux ans environ capable de construire une proposition rudimentaire préconceptuelle, telle, par exemple, que : *sœur pleure*.

A cette époque, il n'existe point encore chez l'enfant de « conscience de soi » en tant qu'agent pensant : celle-ci n'apparaît pas avant l'âge de trois ans. Les deux mots *sœur* et *pleure* sont chacun des noms *dénotatifs* de récepts : l'enfant les observe, les dénote tous deux et les *appose* par une sorte de logique des événements et non par un groupement volontaire de deux idées. Cet acte peut-il constituer un *jugement* réel ? Si oui, les animaux en opèrent d'identiques et la question est tranchée. Si on ne l'admet pas, en vertu de ce principe qu'il n'y a pas de jugement sans « conscience du moi », on peut demander à quelle phase postérieure du développement intellectuel de l'enfant on sera en droit de dire que commencent et cette conscience et le jugement. Comme il n'est pas discutable d'autre part que le développement de la conscience se fait graduellement, il s'ensuivrait qu'il serait impossible de fixer un moment où le jugement commencerait à apparaître. En fait l'une et l'autre se développent *pari passu*, et comme nous avons vu que dans les phases antérieures de l'évolution intellectuelle l'esprit de l'homme et celui de l'animal sont parallèles, on ne voit pas sur quoi on pourrait s'appuyer pour prétendre que tout d'un coup l'esprit humain cesserait d'être non seulement de même nature que celui de l'animal, *mais en outre de ce qu'il était lui aussi auparavant*.

On peut *a fortiori* en dire autant de la dernière grande phase du développement intellectuel, de la phase conceptuelle, dans laquelle l'enfant peut associer entre elles des idées générales en les comparant les unes aux autres en tant qu'idées et non plus comme percepts. Il est bien évident en effet qu'entre les idées d'un enfant de deux ans et celles d'un enfant de trois ou de quatre ans il y a une gradation continue et qu'on ne saurait à aucun moment trouver de différence de nature entre elles.

En somme, l'esprit est partout continu et si, pour les besoins de l'analyse, on trace des lignes de démarcation entre les facultés inférieures et les facultés supérieures, ce n'est que comme l'évolutionniste classe les espèces : *supérieur* ou *inférieur* implique des différences non d'*origine*, mais de *développement*. De même que le naturaliste voit les caractères de structure et de fonction passer des formes inférieures aux formes supérieures de la vie les unissant toutes dans les liens de l'évolution organique, de même le psychologue trouvera que même les formes les plus élevées de l'intelligence humaine possèdent les caractères les plus essentiels qui se rencontrent chez les formes inférieures, ce qui témoigne de leur parenté dans un système continu d'évolution mentale.

Ce qui est vrai pour l'individu l'est également pour la race, et M. Romanes le prouve surabondamment dans une minutieuse étude des conditions dans lesquelles le langage a pu se développer chez les premiers hommes. Les limites qui nous sont imposées nous empêchent de le suivre dans cet intéressant exposé et nous ne pouvons qu'engager le lecteur à se reporter au livre lui-même.

D^r R. COLLIGNON.

V. JACQUES. *La Zélande* (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*.
Bruxelles, t. VIII, 1890).

M. Jacques combat l'opinion émise par M. de Man (de Middelbourg) sur le peuplement des îles de la Zélande.

Cet auteur avait trouvé dans un vieux cimetière de la petite ville de Dombourg (île de Walcheren) des crânes dolichocéphales, et, bien que l'âge de ce cimetière fût indécis, il en avait conclu qu'une population dolichocéphale avait précédé dans le pays les brachycéphales actuels. Pour lui, cette population était apparentée aux Frisons et aux Anglo-Saxons et devait être rapportée aux Suèves. Les brachycéphales ne seraient qu'un élément moderne venu endiguer et peupler les îles après l'époque des Normands.

M. Jacques répond que les premiers habitants du pays étaient ces Ménapiens qui du fond de leurs marais bravèrent César et ses légions et qui de même dans la suite purent, grâce aux avantages défensifs de leur patrie, résister aux diverses hordes germaniques. Celles-ci les entourèrent sans les pénétrer. C'est de la sorte qu'ils ont conservé la pureté de leur type brachycéphale au milieu des flots de population dolichocéphale qui les pressaient de toute part. Donc, bien loin d'être des nouveaux venus, les brachycéphales nous représentent les descendants des Ménapiens qui, après l'époque des grandes invasions, ont conservé et conservent de nos jours leur brachycéphalie primitive.

Pour le démontrer, les preuves ethniques s'accordent avec l'histoire. Dans les cimetières du *xvi^e* siècle, actuellement recouverts par la mer, on ne trouve que des brachycéphales. Enfin les Zélandais actuels le sont aussi en grande majorité.

Cimetières inondées	97 crânes de Saafingen.	85,61
	10 crânes de s'Gravenhoecke	88,48
	41 crânes de Reymerswaal	82,10
	48 crânes de Middelbourg.	77,39
	13 crânes de Goess.	79,08
	40 crânes du Vieux-Dombourg	75,00

L'indice céphalique mesuré sur le vivant témoigne d'un certain degré de croisement entre les deux races.

On était d'ailleurs en droit de s'y attendre. Nous trouvons :

176 individus de l'île de Walcheren	79,78
20 individus de l'île du Nord-Beveland	82,40
27 individus de l'île du Sud-Beveland	81,30
60 individus de l'île de Schouwen.	82,41
55 individus de l'île de Thoelen.	77,82
83 individus de la Flandre zélandaise.	76,00
20 individus de la ville d'Axel	90,00 (<i>sic</i>)

La Flandre zélandaise est en terre ferme et a sensiblement l'indice des régions belges voisines, 77,9 d'après Houzé. Notons cependant cette particularité étrange de l'indice exceptionnellement brachycéphale de 90 à Axel, la plus importante ville de cette petite province.

Dans les îles de la Zélande, comme d'ailleurs un peu partout, le produit du croisement des deux races a retenu plus particulièrement la couleur des blonds et la forme crânienne des bruns. Il y a cependant de grands écarts entre les diverses localités. Ainsi le chiffre des blonds purs varie entre 5 p. 100 à Axel et 35,7 dans le Nord-Beveland, celui des cheveux bruns et noirs réunis entre 40 p. 100 à Axel et 73 p. 100 à Sud-Beveland. Ces derniers chiffres sont bien élevés, peut-être M. de Man a-t-il compté comme bruns les châains foncés. En tous cas, comparés les uns aux autres, ils conservent toute leur valeur. J'accorderais plus de confiance aux statistiques de couleur de l'iris. A cet égard, les yeux bleus ou clairs dominent franchement, leur p. 100 oscille entre 38,55 (Flandre zélandaise) et 85,0 (Axel), et, dans les îles prises à part, entre 42,4 (Walcheren) et 74,5 (Thoelen).

En résumé, M. Jacques croit que de nos jours la fusion des races tend à faire diminuer la brachycéphalie des Zélandais : ceux-ci sont peu nombreux et se fondront à la longue dans la masse dolichocéphale des Néerlandais actuels.

D^r R. C.

HOUZÉ. Les crânes néolithiques des cavernes d'Hastières (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, Bruxelles, t. VIII, 1890).

L'étude des ossements néolithiques des cavernes d'Hastières a fourni à M. Houzé un indice céphalique moyen de 79,85 pour 33 crânes (min. 71, max. 88). L'étendue de cet écart est un signe évident de métissage. En effet, plusieurs crânes sont néanderthaloïdes; l'un d'eux a des arcades sourcilières colossales, surplombant les os nasaux et un frontal fuyant et aplati. La race de Cro-Magnon est aussi représentée dans la série; mais c'est à la race de Furfooz que sont apparentés la plupart des individus. L'indice nasal moyen est de 51,64 (mésorhinien).

Le troisième trochanter se rencontre dans la proportion de 38 p. 100, la fosse hypotrochantérienne de 20 p. 100, les deux caractères sont réunis dans 20 p. 100 des fémurs.

Ces néolithiques pratiquaient la trépanation.

A l'époque actuelle, la population d'Hastières est très mélangée. Dans les vallées, on rencontre des dolichocéphales blonds de haute taille; sur les plateaux, les brachycéphales petits, bruns et trapus dominant.

D^r R. C.

W. ROGER WILLIAMS. **Les mamelles supplémentaires** (Polymatism with special reference to *mammæ erraticæ* and the development of neoplasms from supernumerary mammary structure). (*Journ. Anat. and Phys.*, Edimburg, jan. 1891.)

Les mamelles, nous dit M. Roger Williams, sont des glandes sébacées de la peau, agrandies et modifiées; chacune même proviendrait d'une seule de ces glandes. Elles caractérisent les mammifères. Les mamelons sont venus ontogéniquement et phylogéniquement après elles; ils manquent chez les monotrèmes et dans les premiers âges du fœtus.

L'homme n'a que deux mamelles placées sur la poitrine, comme les singes, les chauves-souris et l'éléphant. Leur nombre chez les mammifères est en général double de celui des petits. Les insectivores en ont de sept à douze paires s'étendant des aisselles aux aines en deux séries légèrement convergentes en bas. En règle générale, les mamelles sont inguinales chez les mammifères inférieurs, pectorales chez les supérieurs et abdominales chez les intermédiaires. Le passage du type inguino-abdominal se voit chez les lémuriens. Les mamelles s'atrophient lorsque le nombre des petits diminuent; chez les marsupiaux, les mamelons à l'état fœtal, c'est-à-dire non développés, sont plus fréquents que les mamelons développés.

On ne sait sur quelles données Meckel s'est appuyé pour dire que primitivement l'homme avait cinq mamelles. D'après les faits observés s'expliquant par l'atavisme, les précurseurs anciens de l'homme auraient eu pour le moins sept paires de mamelles: la paire qui s'est maintenue normalement, trois au-dessus et trois au-dessous, la plus élevée répondant aux aines, la plus basse restant au-dessus de l'ombilic. Les mamelles surnuméraires, chez l'homme ou chez la femme, occupent l'un des emplacements de ces paires hypothétiques. Les plus nombreuses répondent à la première paire au-dessous des normales, les plus communes à la seconde paire ensuite.

A côté de ces cas réguliers se présentent ceux des mamelles erratiques, c'est-à-dire dont le siège ne répond pas à l'une des paires précédentes. Sur les 166 cas de mamelles supplémentaires rassemblés par Leichtenstein et Bruce en 1879, quatre étaient erratiques. M. Roger Williams en cite d'autres. Elles ont été observées au dos, à la face, sur le deltoïde, à la face extérieure de la partie supérieure de la cuisse, dans les grandes lèvres. Il est probable que quelques cas publiés ne sont que des trajets fistuleux de nature diverse dont le liquide ressemblait un peu à du lait. Mais un certain nombre sont indubitables: la nature du lait a été vérifiée, la grosseur augmentait à l'époque de la menstruation; d'autres mamelles supplémentaires existaient répondant à leur emplacement habituel. M. Williams s'élève à leur sujet contre la théorie d'un

caprice de la nature qui, çà et là, aux dépens d'un follicule sébacé quelconque, aurait donné lieu à une glande mammaire. Il les explique encore par l'atavisme, les animaux qui les présentent, ou qui les ont présentés étant moins connus ou ayant disparu. Ainsi Beddard a montré que l'hapalémur possède une glande mammaire voisine de l'acromion. Le capromys a une mamelle fémorale, l'ornithorynque une glande fémorale aussi. La baleine a une mamelle très près de la vulve; un petit insectivore, le sorex, une à la racine même de la queue sous l'anus.

A côté de ces mamelles surnuméraires de deux sortes, il faut citer les anomalies mamellaires par excès. Suivant Bruce, sur 315 individus examinés des deux sexes, 7,6 p. 100 en offrent des exemples, une fois plus fréquents chez l'homme que chez la femme. Tels sont les cas de bifidité du mamelon, de mamelons multiples s'élevant jusqu'à cinq du même côté, de dédoublement sur place de mamelles normales, la mamelle secondaire étant placée dans ce cas en dedans et en bas, comme si, dans la théorie de l'atavisme, l'homme avait eu parmi ses précurseurs un ancêtre à mamelles pectorales multiples. Sur 166 anomalies de la mamelle, cette dernière forme s'est présentée 112 fois; c'est la plus commune.

Les mamelles surnuméraires et anormales se rencontrent dans toutes les races. On en a observé un cas chez l'orang; on en rencontre chez la vache, la chèvre et d'autres mammifères. Il semble que les femmes atteintes de mamelles supplémentaires soient plus exposées à avoir des jumeaux. Leichtenstein sur 92 cas en a trouvé de plus ou moins héréditaires. Dans un cas, le père, trois fils et deux filles avaient chacun une mamelle surnuméraire.

M. Roger Williams s'occupe ensuite des productions mamellaires supplémentaires qu'on rencontre parfois dans l'aisselle se rattachant ou non à la glande, muni ou non d'un orifice débouchant à la peau; puis des fibro-adénomes et des cancers eu égard à leur fréquence dans les mamelles supplémentaires ou anormales. Sur 132 cas de cancer du sein, 13 avaient pris naissance dans des productions mamellaires extérieures à la glande normale.

P. TOPINARD.

JOHN FERGUSON. **Le centre cortical auditif** (The auditory centre). (*Journ. Anat. and. Physiol.*, january 1891.)

L'observation suivante concerne les localisations cérébrales.

Un jeune homme, scrofuleux et d'une famille de scrofuleux et de phthisiques, est atteint depuis huit ans d'une otite moyenne du côté droit qui lui a fait perdre l'audition complètement pour les vibrations venant du dehors et incomplètement pour celles se transmettant par les os.

Deux ans avant sa mort, mouvements convulsifs et *auræ* auditifs du

côté gauche; surdité graduelle de ce côté, complète dans les six derniers mois.

A l'autopsie, large tumeur comprenant la première circonvolution temporale du côté droit totalement et la seconde circonvolution légèrement.

C'est très clair. L'otite a amené la surdité du côté malade, à droite; une tumeur s'est formée dans la partie voisine du cerveau, c'est-à-dire dans la première circonvolution temporale, et a produit la paralysie de l'audition du côté opposé. Cette observation confirme donc la doctrine actuelle de la localisation de l'audition dans la première circonvolution temporale.

P. T.

GARSON ET LAWENCE. **Crânes retirés de la Tamise** (Remarks on skulls dredged from the Thames in the Neighbourhood of Kew). (*Journ. Anthr. Institute*, aug. 1890).

Ces crânes sont au nombre de 15, fort incomplets, généralement réduits à leur boîte cérébrale. Ils ont été recueillis à diverses époques çà et là dans le voisinage de Kew, en draguant le lit de la Tamise. La coupe du fond de ce fleuve dans les environs de Kew donne ce qui suit de haut en bas : graviers variant d'épaisseur de 18 pouces à 9 pieds suivant les coupes; concrétion dure de 3 à 4 pouces; sable graveleux de 8 pouces à 9 pieds; fond du lit constitué par l'argile de Londres. Sur l'une des coupes se rencontrent une couche de graviers et une couche de la concrétion dure, supplémentaires. Les crânes ont été trouvés avec des ustensiles en pierre, en os et en bronze dans les graviers du fond.

Quelle est leur date? Ils occupent le fond même du lit, ils sont anciens. Qu'ils proviennent d'alluvions remaniés ou non, c'est-à-dire pris plus haut et déposés à nouveau plus bas, ou n'ayant jamais été déposés qu'une fois là où on les a rencontrés, ils sont contemporains de l'âge du bronze ou postérieurs. Ces crânes présentent deux types francs et un intermédiaire. Dans le premier, le crâne est bas et large, spécialement dans sa partie profonde; la norma est ovalo-quadrilatère; le front est fuyant, les arcades sourcilières sont peu développées, l'indice céphalique moyen est de 75. Dans le second, le crâne est long et étroit, la voûte regardée de face est en ogive d'un côté à l'autre (*acutely arched*), très différente de l'autre type où elle est cintrée et basse. L'indice céphalique moyen est de 70, l'un des crânes descend à 68,8. M. Garson remarque avec raison que ces deux types, le dernier surtout, sont de l'époque préceltique ou prébrachycéphale; toutefois on ne saurait être trop réservé avec des crânes ainsi recueillis sous l'eau. On ignore la composition exacte de la coupe à l'endroit dragué. On ne peut affirmer qu'un crâne ou un objet provienne de la couche dans laquelle la drague actuelle-

ment travaille, le creusement qu'elle opère à chaque coup de cuillère peut faire ébouler des pièces venant des couches au-dessus.

P. T.

J. SPEILMANN. **Crâne dragué à Manchester** (Exhibition of a skull dredged in the Manchester ship canal works). (*Journ. Anthr. Institute*, nov. 1890.)

Ce crâne a été non pas dragué, comme le dit le titre ci-dessus, mais recueilli à la main dans des travaux de terrassement à 27 pieds de profondeur dont la coupe est ainsi constituée : 1 pied de terre, 6 d'argile rouge, 3,6 de vase bleue et le reste de sable fin. Son indice céphalique est de 79,3. Aucun objet n'a été trouvé dans le même terrain.

Dans ces conditions, cette trouvaille est lettre morte. Sans date exacte, un crâne est sans valeur au point de vue de son type historique, et nous n'en aurions pas parlé si, dans la discussion qui a suivi, M. T.-W. Holmer n'avait pas raconté ce qui suit.

Il faut considérablement se défier des alluvions, dit-il. Il y a quelques années, dans des excavations faites pour les docks de Lynn, on trouva à 12 pieds de profondeur dans le gravier, un grand nombre de semelles de bottes, avec de vieilles pipes. Ces objets, malgré la profondeur où ils se sont trouvés, ne remontaient pas à plus de un ou deux siècles; ils avaient été déposés dans un ancien bras de la rivière dont le cours a changé depuis.

C'est absolument ce qui s'est produit lorsqu'on a creusé les piliers de la tour Eiffel, les uns étaient dans les alluvions de l'ancienne Seine, les autres dans un bras disparu depuis Louis XIV au plus. Le crâne que nous avons décrit venait de celui-ci (*Revue d'Anthrop.*, 1888, p. 253).

P. T.

H.-H. RISLEY. **L'anthropologie aux Indes** (The study of ethnology in India). (*Journ. Anthr. Inst. of Great Britain*, febr. 1891.)

Les anciens lecteurs de la *Revue d'Anthropologie*, se rappellent qu'il a été établi, il y a quelques années, un service spécial d'ethnographie à Darjeeling, gouvernement du Bengale, et que M. Risley a été mis à sa tête. M. Risley a aussitôt préparé un questionnaire d'ethnographie avec le concours de MM. C.-S. Ibbetson et J.-C. Nesfield; il s'est informé des systèmes d'anthropométrie employés en Europe, les a expérimentés, s'est arrêté à l'un, et a pris une série de mesures sur un nombre d'indigènes qui, à la fin de 1888, s'élevait déjà à 6000 environ. Nos lecteurs savent aussi quel genre de difficultés tout à fait imprévues M. Risley a rencontrées de la part du gouvernement anglais, et comment il a pu néanmoins exposer en 1889 dans la section des Sciences anthropologiques de l'histoire du travail, entre autres, six moulages peints, de grandeur naturelle,

des principaux types du Bengale, moulages qui sont actuellement au Musée du Trocadéro.

Les résultats de M. Risley feront l'objet de deux ou trois volumes sous presse dont les bonnes feuilles de mensurations nous sont parvenues il y a bientôt deux ans déjà et que nous avons exposées à côté des autres objets de M. Risley. Nous n'avions pas cru devoir en parler encore. M. Risley vient enfin d'en donner un aperçu à l'Institut anthropologique de Londres, dans sa séance du 24 juin 1890, en le faisant précéder de remarques sur les avantages que présente l'Inde pour les études anthropologiques.

Voyons d'abord les préliminaires. L'Inde, suivant M. Risley, est la terre promise des anthropologistes. Tandis que partout les types se mêlent, se croisent, se fondent par suite de l'eugénésie, c'est-à-dire de la propriété qu'ont tous les hommes de s'unir entre eux et de donner des produits intermédiaires, aux Indes les types se maintiennent et sont les mêmes encore qu'au temps de l'invasion aryenne. M. Topinard, dit-il, a rencontré de grandes difficultés en Algérie pour découvrir les types arabe et berbère idéaux au milieu de tous les croisements séculaires dans ce pays entre les éléments les plus variés; aux Indes tout lui serait facile, tout se présente avec la netteté qu'il désire, grâce à l'institution des castes qui isole les groupes en interdisant le mariage en dehors d'eux.

M. Risley est très vraisemblablement le savant qui a le plus observé les caractères physiques dans l'Inde, par conséquent le plus compétent pour nous dire à quel degré les types s'y détachent les uns des autres et sont homogènes dans un même groupe. Son appréciation a donc une grande valeur, pour nous surtout qui professons en effet depuis longtemps qu'il n'y a pas de groupe pur à la surface de la terre, que l'on n'en découvre pas davantage lorsqu'on remonte dans le passé, et que par conséquent il n'existe pas de type pur autrement que dans notre imagination. Enlaissant de côté quelques tribus ou peuple sauvages dans des conditions d'isolement relatif tels que les Andamans, les anciens Tasmaniens, certains autres insulaires anciens des mers du Sud, à la rigueur les Fuégiens et les Esquimaux, nulle part parmi les peuples des continents nous ne voyons de groupes offrant quelque homogénéité. Des Juifs il n'y a pas à en parler : quoique endogames par leurs usages, ils présentent plusieurs types, réductibles au moins à deux bruns et un blond. Les Indous seuls nous mettraient en présence de ce rêve de l'anthropologie : des races dont la filiation se suit et dont les types se maintiennent dans les conditions exigées. Les castes nous donneraient ce que les zootechniciens obtiennent sur un nombre moins grand de générations lorsqu'ils surveillent les unions et sont conduits à donner le nom de races à des ressemblances voulues et entretenues par eux depuis un temps plus ou moins long. Mais est-il certain que les choses aux Indes soient aussi nettes que les

présente M. Risley et peut-on accepter sa proposition comme la règle. Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question et nous nous bornons à reproduire un passage du *Compendium de géographie* de Stanford, volume ASIE rédigé par A.-H. Keane, p. 290.

« Le système religieux et social des castes dans l'Inde a été originellement établi pour maintenir la suprématie politique des envahisseurs blancs Aryens sur les aborigènes foncés. Mais avant son introduction qui remonte à 1 000 ou 1 200 avant l'ère chrétienne, les croisements s'étaient opérés déjà sur une grande échelle, sauf peut-être dans les classes les plus élevés des conquérants aryens. Les éléments indigènes étant de beaucoup les plus nombreux, les Aryens étaient menacés d'une absorption complète et de fait, en beaucoup d'endroits, s'étaient largement assimilés aux aborigènes. Ils ne pouvaient être sauvés de l'extinction qu'en empêchant de nouvelles alliances. Le mariage avec les races foncées fut en conséquence interdit (par les lois de Manou) et un rang attribué à chaque nuance de couleur qui s'était déjà produite, tandis que la défense elle-même était donnée comme une prescription divine. C'est ainsi que les castes furent à l'origine synonymes de couleur et ont par conséquent une valeur ethnique. Mais une fois établie, l'institution graduellement prit un développement indéfini et les quatre castes primitives de Brahmanes (prêtres), Kshatryas (guerriers), Vaishyas (citoyens, commerçants et agriculteurs) et Sudras (le bas peuple) se sont émiettées en subdivisions infimes presque impossibles à compter. La division semble se continuer encore et le dernier recensement donne 2500 divisions principales et dans la province de Madras seule 4000 divisions secondaires. Celles-ci toutefois comprennent probablement les Parias ou « hors caste », terme qui primitivement était synonyme simplement de « montagnard »...

Dans ces conditions d'émiettement dont M. Risley lui-même nous montre quelques-uns des procédés dans le présent, il semble difficile que les types se détachent aussi nettement les uns des autres qu'il l'assure. Comme on le verra plus bas, son travail en est la preuve; il n'arrive pas à distinguer les noirs proprement dits de l'Inde, trop nettement indiqués dans le *Ramayana* pour n'avoir pas existé, des jaunes contre lesquels combattaient les Aryens. Ces remarques ne contredisent pas l'opinion de M. Risley, mais elles permettent de dire qu'elle n'est vraie que d'une façon relative.

La seconde partie de l'aperçu de M. Risley concerne les mensurations. Les mesures et renseignements donnés pour les moulages de l'exposition étaient au nombre de 29; les mesures figurant dans la grande liste sont au nombre de 14, non compris les indices auxquels elles donnent lieu et les caractères descriptifs. Elles se rapportent à la méthode de mensuration de M. Topinard, prescrite dans ses *Éléments d'Anthropologie générale*, sauf deux de M. Oldfield Thomas conduisant à l'angle nasomalaire. Les instruments sont ceux de M. Topinard, commandés en grand

nombre à Paris chez Collin. Ces mesures ont été prises sur 89 groupes ou castes ainsi répartis : 15 du Bengale, 5 des montagnes de Chittagong au sud-est de Calcutta, 10 des montagnes de Darjeeling en plein Himalaya, 10 de la province de Chota-Nagpore au sud-ouest de Calcutta, 10 du Behar, 23 des provinces du nord-ouest et d'Oudh et 9 du Pendjah.

Les caractères ou les indices sur lesquels M. Risley s'arrête dans son mémoire sont au nombre de cinq : l'indice nasal dont l'importance pratique l'emporte ici sur tous les autres, l'indice naso-malaire, l'indice céphalique, l'angle facial et la taille. Dans quelque autre mémoire, M. Risley nous donnera sans doute un aperçu de ce qui concerne les proportions du corps.

L'opinion courante, dit M. Risley, sur la formation de la population indigène actuelle indoue est la suivante : Une race blanche, de haute taille, dolichocéphale et sans doute leptorhinienne, que l'on considère comme aryenne sur l'autorité du professeur Sayce, aurait pénétré dans le nord-ouest et se serait frayé lentement un chemin par la conquête et la colonisation en descendant le cours des grands fleuves. Bientôt elle se serait heurtée à une race foncée, au nez épâté, qui aurait été en partie refoulée dans l'Inde centrale et méridionale où l'on retrouve aujourd'hui ses descendants et en partie absorbée par les conquérants. Quelques auteurs, au nombre desquels le colonel Dalton et M. J.-E. Hewett, distinguent dans les restes de cette race foncée deux types de tribus connues sous les noms de Dravidienne et de Kolarienne (ou Kolar). Les Dravidiens seraient précédemment entrés dans l'Inde par le nord-ouest et les Kolariens par le nord-est.

Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, toute personne versée dans la littérature sur les invasions aryennes dans l'Inde et en particulier sur les relations védhiques a été frappée nécessairement de la fréquence des cas où il est fait mention d'un nez tout particulier que les conquérants donnaient comme un caractère de la population des plaines : les *Sans-nez*, disaient-ils parfois d'elle. Ce qui d'emblée conduit l'anthropologie à mettre en première ligne la mensuration de l'indice nasal pour séparer les deux genres de population.

Rien à dire du procédé de mensuration, c'est celui qu'on suit habituellement : hauteur du nez de sa base à sa racine, largeur maximum en embrassant les deux ailes entre les branches du compas ; la nomenclature adoptée est celle de M. Collignon, publiée dans la *Revue d'Anthropologie* de janvier 1887.

Suivent des exemples opposés et divers des moyennes obtenues par M. Risley :

Platyrrhiniens (85 à 99,9).

- 100 Malè- ou Male-Paharia appelés aussi Sauria- ou Samil-Paharia des montagnes du nord du Santal-Parganas, tribu toute spéciale que l'on range habituellement avec les dravidiennes. 94.5

100 Mál-Paháriás, tribu différente de la précédente et habitant les montagnes du sud du même district.	92.9
21 Korwas, une tribu farouche (Shy) et sauvage du Chota-Nagpore.	92.5
100 Mundas, l'une des tribus kolariennes les plus caractéristiques du Chota-Nagpore.	89.9
100 Karwar du Chota-Nagpore.	89.7
100 Bhuiyas du Chota-Nagpore, tribu dravidienne.	88.7

Mésorhiniens (70 à 84,9).

26 Babbans des provinces du nord-ouest.	73.0
36 Thibétains de Sikkim près Darjeeling.	71.4
27 Arora, une caste commerçante du Pendjah se considérant comme l'égale des Khatris.	71.2
100 Brahmans du Bengale.	70.4
100 Kayaths, la caste des écrivains du Bas-Bengale.	70.3
19 Machhis, une caste de pêcheurs du Pendjah.	70.0

Leptorhiniens (55 à 69,9).

60 Biloches du Belouchistan.	69.4
33 Awans, une caste commerçante du Pendjah.	68.8
80 Sikhs du Pendjah.	68.8
80 Pathans du Pendjah.	68.4
57 Lepchas des montagnes de Darjeeling, une tribu mongole se prétendant les aborigènes du Sikkim.	67.2
13 Gujars, une tribu pastorale du Pendjah.	66.9

Quoiqu'il y ait des singularités dans cette liste, les Lepchas leptorhiniens à côté des Sikhs de Sikkim, les Brahmans seulement mésorhiniens à côté des Thibétains de Sikkim, certains faits s'y détachent bien. Tout d'abord, il y a une grande divergence dans les moyennes, de 94.5 à 66.9, qui montre que les combinaisons de caractères que l'on découvre actuellement dans les différents groupes indous du Bengale ont pour origine des éléments de race profondément dissemblables et que les origines que l'on donne aujourd'hui à ces groupes en s'appuyant sur les langues ne s'accordent pas toujours avec ce que les caractères physiques, celui-ci tout au moins, laissent entrevoir.

Ainsi, sans aucun doute, la tribu des Malé doit être détachée des Dravidiens : elle est trop platyrhiniennne pour ne pas être kolarienne (1). Les six tribus platyrhiniennes forment du reste un groupe naturel dans cette liste que confirment d'autres caractères. Très foncés de teint et allant du brun foncé au noir de charbon, ils sont de petite taille et bien bâtis; ils sont strictement endogames, trois ont une forte organisation communale propre et aucune ne montre de disposition soit à se laisser absorber, soit à s'éteindre. Ce sont bien par leur nez, dit M. Risley, les Dasyus décrits par les Védas. Un autre de leurs caractères communs est de résister à la fièvre des jungles, en sorte qu'ils émigrent volontiers dans

(1) Keane en effet, dans le *Compendium* de Stanford, les range avec les Koliariens. L'Indice nasal lui donne absolument raison.

les districts à thé, si malsains, de l'Assam. Leur système intrinsèque d'exogamie est basé sur les totems, leurs autres usages sont essentiellement différents de ceux des groupes mésorhiniens et leptorhiniens.

Le second caractère étudié est l'angle naso-malaire de M. Oldfield Thomas ou le rapport d'une ligne brisée passant par l'extrémité la plus postérieure et latérale des orbites de chaque côté et le fond de l'échancrure nasale de l'autre, à la même ligne mais droite, ne passant pas par cette échancrure. Ce rapport exprimerait le degré d'aplatissement du haut de la face. Voici quelques résultats :

Moyennes des groupes du Pendjah : 116, avec variations de ces moyennes de 113 chez les Khatri à 116 chez les Sikhs et 117 chez les Pathans.

Moyennes dans les montagnes de Chittagong : de 106 à 107.

Moyennes des tribus de Darjeeling : de 106,9 chez les Limbus et 109 chez les Lepchas.

49 Thibétains, 108,8. Thibétains de Sikkim, 108,9. Thibétains du Bhoutan, 109,1.

Newars qui se prétendent les aborigènes du Népal, 101.

Au Bengale, les Mal-Pahariâs de tout à l'heure, 109,8; les Malé, 110.

Dans le Chota-Nagpore, moyenne de 110, avec variations de 107 à 114.

Divers : Kharwar, 109,4. Santal, 110,6. Mundas, 111,3.

M. Risley adopta la nomenclature de M. Oldfield Thomas pour ce caractère, c'est-à-dire la division en *platyopic* au-dessous de 107.5, de *mesopic* de 107.5 à 110.0 et de *proopic* au-dessus de 110.0 et conclut comme on verra plus bas sur ce caractère.

Sur l'indice céphalique, l'auteur est trop court pour qu'on puisse se rendre compte de ses résultats. D'une part, l'on voit une moyenne de Koliariens à 72.4, de l'autre une moyenne de Brahmanes à 73.1 et entre les deux des moyennes arrivant à peine à la brachycéphalie dans celles qu'il cite, mais qui certainement doivent monter assez haut, à en juger par l'un des moulages de l'Exposition : un homme petit de la caste des Mangars et qui avait 87.7.

L'angle facial de Cuvier, mesuré avec le goniomètre Topinard, a donné des résultats nets qui ont permis de partager les moyennes en trois groupes dont les deux extrêmes vont de 63.5 à 64.4 et de 67.1 à 70.7.

La taille varie dans les moyennes de 156.2 sur une caste servile du Chota-Nagpore à 171.6 chez les Sikhs, 9 tribus de Pendjah donnant 168.4, 33 tribus du nord-ouest 163.5, 10 du Behar 163.0, 15 du Bengale 162.0, 10 des montagnes de Darjeeling 161.2, 18 du Chota-Nagpore 160.2 et 5 des montagnes de Chittagong 159.2.

Les conclusions de M. Risley sont, en somme, les suivantes :

On rencontre actuellement dans l'Inde (l'Inde septentrionale, nous permettrons-nous de dire) trois types principaux, savoir : 1° un leptorhinien, proopique, dolichocéphale, de haute taille, svelte, à la face longue et étroite, relativement blanc et possédant un grand angle facial. Il se rencontre surtout dans le Pendjah. Ses groupes exogames sont *éponymes*, portant des noms de saints védiques et de héros. 2° Un pla-

tyrhinien, mésopique ou presque platyopique, dolichocéphale, de petite taille, lourdement bâti, très foncé de teint, à face relativement large, généralement avec un angle facial peu ouvert. Ce type est plus net dans le Chota-Nagpore et dans les provinces du centre. Ses groupes sont *totemistiques* comme les Indiens de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire qu'ils portent des noms d'animaux, de plantes, d'objets artificiels auxquels s'appliquent des formes diverses de tabou. 3° Un mésorhinien, platyopique, brachycéphale, de taille moyenne ou petite, solidement bâti, au teint jaunâtre, à la face large et à angle facial faible. Ce type se rencontre le long des frontières septentrionales et orientales du Bengale.

A quelle race ou à quels éléments rapporter ces trois types? Nulle difficulté pour le troisième qui est évidemment mongoloïde, dit M. Risley. Le premier se rapporte, si l'on s'en tient à la description du type aryen dolichocéphale de Penka, aux conquérants blancs des Védas: on retrouve leur survivance dans l'Inde, ajoute M. Risley, dans les cheveux blonds ou même rougeâtres, les yeux gris et le teint « rouge blond », observés encore parfois, entre autres chez les Kaffirs du Pendjah. Dans les types platyrhiniens enfin se rencontrent à la fois des Dravidiens et des Kolariens, ce qui prouve que cette distinction de MM. Dalton et Hewitt n'est que linguistique. Quels que soient les Kolariens, ils ne sont pas certainement de race mongolique.

Nous ne suivrons pas davantage M. Risley dans ses développements, nous aurons occasion de revenir sur ses travaux, lorsque paraîtront ses deux ou trois volumes. Qu'il nous soit permis seulement, en terminant, de nous élever contre sa tendance à rattacher les Dravidiens et les Kolariens à une même souche. Les deux sont des produits séculaires de croisement antérieurs aux lois de Manou; chez les Dravidiens il entre plus ou moins de Kolarien, comme chez ceux-ci il entre plus ou moins de Dravidien. Il n'y a pas à espérer de retrouver actuellement des descendants peu modifiés des noirs à tête de singe du *Ramayana* qui constituaient les sauvages, les gens des jungles à l'époque où florissaient les Dravidiens, avant l'arrivée des Aryens; mais on peut, en cherchant les tribus les plus noires, les plus platyrhiniennes, les plus dolichocéphales, arriver, par opposition avec le type le plus dravidien, à reconstituer le type idéal probable, disparu, de ces anciens noirs, les premiers habitants de l'Inde. Les recherches de M. Risley n'ont guère porté du reste que sur la moitié septentrionale de l'Inde. Dans les Vindhya, dans la province de Madras, dans les Nilghiries, quelque groupe plus près du type à reconstruire peut se présenter tout à coup qui éclairera le problème.

P. TOPINARD.

MIES. Un cas d'absence congénitale du cinquième doigt et du métacarpien correspondant (*Virchow's Archiv*, 1890).

Ce cas intéressant a été observé par l'auteur au conseil de revision de la ville de Bonn. Le sujet, âgé de vingt-deux ans, ne porte que quatre doigts à la main droite. Il ne se rappelle pas avoir entendu parler d'aucune malformation semblable ayant existé dans sa famille. Il est le quatorzième et dernier enfant de parents sains, n'ayant pas subi de mutilation de la main droite. La dernière grossesse de sa mère a été régulière et n'a été troublée par aucun accident ; après l'accouchement, on n'a pas observé de moignon de cinquième doigt à la main du nouveau-né.

Un examen attentif de la main du sujet montre que les trois phalanges ainsi que le métacarpien du cinquième doigt sont totalement absents. Le bord interne de la main ne présente pas trace de cicatrice. La main droite entière est plus courte que la gauche, et la différence tient surtout à la petitesse des doigts : c'est ainsi que le médius est de 9 millimètres plus court à droite qu'à gauche. Au niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne, la largeur de la main droite n'est que de 65 millimètres, alors qu'elle atteint 83 millimètres à gauche. La circonférence des deux mains présente naturellement des différences analogues, mais il est intéressant de noter que l'avant-bras droit lui-même paraît légèrement atrophié, bien que le radius et le cubitus y existent aussi bien qu'à gauche. En effet, si la circonférence maxima des deux avant-bras est égale (230 millimètres), la même mesure, prise au niveau des apophyses styloïdes donne 149 millimètres à gauche et 140 seulement à droite. Il est assez vraisemblable que cette atrophie apparente ne tient qu'à l'absence des muscles destinés aux mouvements du cinquième doigt.

L'auteur n'a pu trouver dans la littérature que quatre cas semblables dus à Otto (*Monstrorum sexcentorum descriptio anatomica*), à Lonsdale (*An analysis of various kinds of deformities*; *The Lancet*, 1855), et à Richter (*Bildungsanomalien. Zeitschrift für Psychiatrie*, t. XXXVIII). Dans aucun de ces cas, on ne dit si le cinquième métacarpien manquait également. De plus, dans les deux cas d'Otto, le sujet était atteint de diverses autres anomalies. Au contraire, l'individu observé par M. Mies était parfaitement normal d'ailleurs.

D^r L. LALOY.

VIRCHOW. Anthropologie des Samoans (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, fasc. V, p. 387).

L'auteur de la communication a eu l'occasion de présenter à la Société d'Anthropologie de Berlin une troupe de Samoans amenés en Europe par M. Cunningham ; au dire de celui-ci, ils seraient tous origi-

naire d'Upolu, l'une des îles du groupe des Samoa. La troupe se compose de six hommes âgés de dix-neuf ans et demi à vingt-neuf ans; tous sont robustes et bien bâtis.

Leur *taille* varie de 1637 à 1877 millimètres. C'est le plus jeune de tous, Foï, qui présente la taille la plus élevée. Voici la taille des individus intermédiaires : 1691, 1705, 1760, 1825. La grande envergure n'est plus petite que la taille que chez l'individu le plus grand (de 67 millimètres); chez tous les autres, elle la dépasse et souvent de beaucoup; chez le sujet de 1^m,691, l'envergure est de 1^m,800, soit une différence de 109 millimètres. Ces inégalités semblent tenir surtout au développement du thorax : chez Foï, la largeur des épaules n'est que de 391 millimètres.

La *couleur* de la peau est très claire; sur l'échelle de Radde, on ne trouve de teintes correspondantes qu'aux numéros les plus bas des divers feuillets, dans les lettres *s*, *t*, *u*, plus rarement on atteint *m*, *n*, *p*, ou même *h* ou *i*. Cette teinte *h* ne se rencontre que chez deux individus, sur le visage ou la poitrine : jamais on ne trouve de nuances plus foncées. La couleur fondamentale appartient surtout aux feuillets 3 et 4, c'est-à-dire est légèrement orangée, ce qui correspond à ce que M. Deniker et moi avons trouvé sur les Tahitiens de l'Exposition (1). Parfois on rencontre un mélange de brun (n° 33 de Radde). La *couleur de l'iris* est toujours brun foncé, les *cheveux* sont très noirs.

Les *tatouages* ne se rencontrent qu'à partir de la taille jusqu'aux genoux. Il semble de loin que ces indigènes portent des caleçons de bain bleu foncé. Du reste, le dessin représente assez bien un tissu entourant la partie médiane du corps; on n'y voit pas de représentations d'objets animés quelconques : ce sont de grands espaces blancs interrompus par des lignes entre-croisées. La couleur est bleu foncé et s'obtient par l'introduction de charbon de bois.

Le *système pileux* est abondant sur la tête. Les cheveux et les sourcils sont forts. Seuls, deux des individus les plus âgés (27 et 29 ans) présentent une légère moustache et les autres sont imberbes; sur le corps le système pileux est fort peu abondant. La nature des cheveux est assez difficile à déterminer. La plupart de ces indigènes portent une sorte de perruque très écartée de la tête qui leur donne l'air d'avoir les cheveux frisés, comme les Papouas. Chez un autre, les cheveux sont coupés et paraissent droits et raides. Il est probable que ces grandes perruques ne sont qu'un produit de l'art; à l'état naturel, les cheveux de ces indigènes paraissent être à peine ondulés.

Les *yeux* sont grands et proéminents (comme chez les Tahitiens de l'Exposition); les paupières bien ouvertes. Parfois on rencontre un léger épicanthus, d'ordinaire aux deux yeux; jamais il n'y a d'obliquité de la

(1) Voir l'*Anthropologie*, 1890, p. 534, DENIKER et LALOY : *les Races exotiques à l'Exposition*.

fente palpébrale. Celle-ci a une longueur considérable : de 62 à 70 millimètres.

Les oreilles sont bien formées et assez petites; le lobule est petit, parfois adhérent.

La forme de la tête est assez constante. L'indice céphalique est en général brachycéphale. Voici sa répartition : 78,8; 79,5; 81,3; 82,4; 83,8; 85,2. — La hauteur sus-auriculaire est, par compensation, considérable; l'indice correspondant atteint les chiffres suivants (dans le même ordre que pour l'indice céphalique); 68,8; 64,3; 72,5; 70,2; 61,3; 71,0. En règle générale, le crâne est hypsicéphale.

La face a une expression énergique et virile, son ossature est robuste, les pommettes légèrement saillantes. La hauteur totale de la face, prise de la racine des cheveux au menton, atteint les chiffres suivants : 184, 190, 197, 199, 199, 201 millimètres. Chez les mêmes individus pris dans le même ordre, le diamètre bizygomatique est de 143, 152, 139, 142, 141, 147 millimètres.

Le nez, de longueur modérée, n'est pas large ni grossier : le dos est étroit et les ailes peu écartées. L'indice, d'une façon générale, est leptorhine; deux cas seulement sont mésorhines et atteignent 75,9 et 73,5; les autres sont à 67,7; 66,6; 66,1; 63,9.

En résumé, ces Samoans présentent tous les caractères des plus belles races polynésiennes.

D^r L. LALOY.

A. WEISBACH. Le crâne maori (*Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 1890, fasc. I et II, p. 32).

L'auteur a eu l'occasion de mesurer et d'étudier une collection de crânes rapportés de la Nouvelle-Zélande par M. Reischek, qui a fait un séjour prolongé dans le pays. Bien que les contacts entre Européens et Maoris soient fréquents, on n'a encore que peu de renseignements sur les particularités anatomiques de cette race. Aussi croyons-nous intéressant de résumer ce travail. Ceux qui désireraient des renseignements plus complets trouveront dans les *Mittheilungen* un tableau détaillé des mesures prises par M. Weisbach, avec les moyennes calculées, et une description de chaque crâne en particulier.

Abstraction faite des crânes féminins, infantiles ou synostosiques, il est resté à l'auteur 16 crânes d'adultes masculins, que seul il a fait entrer dans ses moyennes. Les mesures ont été prises d'après les procédés adoptés au congrès de Francfort et modifiés suivant le système de l'auteur.

La capacité, mesurée au moyen des pois et sous le contrôle du crâne étalon de Ranke, n'est que de 1405 centimètres cubes (moyenne de 13 crânes). La répartition des cas est la suivante : trois de 1220 à 1290; trois de 1350 à 1390; cinq de 1400 à 1460; et deux à 1610 et 1630.

La *circonférence horizontale* est de 509 millimètres avec variations extrêmes de 497 à 525. Elle est plus petite que celles des Canaques et des indigènes des Marquises. Il en est de même de la capacité. Davis avait trouvé des chiffres analogues sur 7 crânes maoris (capacité, 1441 c.; circonférence, 508 millimètres).

La *longueur maxima* est de 183 millimètres avec variations de 179 à 192. Elle est assez considérable et dépasse celle des crânes maoris (177), des Marquises (180), des Nouvelles-Hébrides et Canaques (177) mesurés par Davis.

En revanche, le *diamètre transverse* maximum est très faible: 136 millimètres avec extrêmes à 142 et 129. Les Canaques atteignent 142, les indigènes des Marquises 139; les crânes néo-hébridais n'ont que 129.

L'*indice céphalique*, de 74,3, place les Maoris à la limite de la dolichocéphalie et de la mésocéphalie. Davis donne un indice analogue, de 75,7. Les variations pour les crânes de Weisbach ne vont que de 71,2 à 77,6. La série est donc très homogène sous ce rapport. Les indigènes des Marquises (16 cas de Davis) ont 77,2; ceux des Nouvelles-Hébrides (9-cas de Davis) sont, au contraire, dolichocéphales à 72,8, et les Canaques (64 cas de Davis), presque brachycéphales à 80,2.

La *hauteur* du crâne est très considérable et atteint 139 millimètres en moyenne, avec variations de 130 à 152. Elle dépasse la largeur du crâne, ce que Davis avait aussi observé: il donne pour ses sept Maoris le chiffre de 142 millimètres.

L'*indice de hauteur* (75,9) est plus grand que l'indice céphalique. Il n'est pourtant qu'à la limite inférieure de l'hypsicéphalie; ses variations vont de 71,8 à 79,1, avec 12 hypsicéphales et 4 orthocéphales. Il est de 80,2 chez les Maoris de Davis, de 77,2 aux Marquises, de 77,4 chez ses Néo-Hébridais et de 81,3 chez ses Canaques.

La ligne allant de la racine du nez à la protubérance occipitale externe mesure 174 millimètres et la courbe sagittale correspondante, 314. La courbe transversale est de 303 millimètres.

La *largeur de la base* du crâne est de 125 millimètres (de 117 à 136 dans les cas individuels); si on la rapporte à la longueur = 1000, on trouve l'indice basal de 68,3.

La partie frontale du crâne est de longueur moyenne: courbe sagittale = 127 millimètres. Le front est étroit (92 millimètres). La partie interpariétale atteint 114 millimètres, le long de la suture sagittale. Les pariétaux sont étroits (99 millimètres) et la surface d'insertion du muscle temporal très étendue. L'occiput est assez allongé; l'écaille atteint 117 millimètres, dont 58 seulement pour sa partie interpariétale.

La base du crâne est très allongée: 103 millimètres. Le trou occipital est arrondi: longueur 35, largeur 31, et indice 88,5.

La *hauteur naso-alvéolaire* de la face varie de 61 à 78, avec une moyenne de 70 millimètres. Le *diamètre bizygomatique* est de 138 et at-

teint les valeurs extrêmes de 132 et 153 millimètres. Si on le compare à la hauteur de la face, on obtient l'indice 76,0, leptoprosope.

L'indice palatin est brachystaphylin (87,2). Les orbites sont grandes et se placent à la limite de la mégasémie et de la mésosémie (indice 85,0). Le nez a une racine très étroite (19 millimètres); l'indice nasal est de 50,9 et place les Maoris à la limite de la méso et de la platyrhinie; cet indice varie de 43,6 à 58,0. Sur 14 crânes, on trouve 4 lepto, 3 méso et 7 platyrhines.

Le *maxillaire inférieur* est robuste, le menton arrondi et les branches montantes assez grandes et perpendiculaires.

En résumé, le crâne maori est de grandeur moyenne, et très élevé, dolicho-hypsicéphale. Les sutures sont d'ordinaire compliquées et finement découpées. La norma verticalis est un ovale allongé, la norma postérieure représente un pentagone étroit et élevé, la latérale est très haute, L'occiput est aplati et ne ressort nettement dans aucune des normes; ce caractère, uni à la dolichocéphalie, est remarquable.

La face est orthognathe, le maxillaire supérieur très allongé; les dents sont très usées, le squelette nasal est proéminent.

D^r L. LALOY.

L. TESTUT. L'apophyse sus-épitrochléenne chez l'homme (extrait du *Journal international d'Anatomie et de Physiologie*, t. VI, 1889, f. 9), avec deux planches en chromolithographie; Paris, Leipzig et Londres, 1889.

On sait qu'on trouve à l'extrémité inférieure de l'humérus de l'homme deux surfaces articulaires: l'interne, ou trochlée, présente la forme d'une poulie et est destinée à s'articuler avec le cubitus; l'externe, ou condyle, est arrondie et répond au radius. Ces deux surfaces articulaires sont l'une et l'autre surmontées latéralement de deux saillies irrégulières, l'épitrochlée et l'épicondyle, qui donnent insertion aux principaux ligaments de l'articulation du coude et à certains groupes musculaires de l'avant-bras. Au-dessus de ces saillies, la diaphyse de l'os ne présente, chez l'homme, rien de remarquable: les faisceaux du muscle brachial antérieur viennent s'insérer sur sa face de flexion.

Sur l'humérus d'un félin, d'un chat par exemple, on retrouve facilement, avec quelques légères variations, toutes les parties que nous venons de nommer. Mais à ces éléments vient s'en ajouter un nouveau: c'est un canal osseux situé sur le côté interne de l'os un peu au-dessus de l'épitrochlée et qui donne passage à l'artère humérale et au nerf médian.

Ce canal osseux, *canal sus-épitrochléen*, fait complètement défaut chez l'homme. Chacun sait que, chez nous, le paquet vasculo-nerveux du bras chemine normalement à ciel ouvert, et ne traverse rien, en aucun point de son parcours, qui ressemble à un canal ou même à un pont.

D'autre part le canal sus-épitrochléen n'est pas spécial aux félins : on le rencontre encore chez un certain nombre de singes, chez la plupart des insectivores, chez les édentés, ainsi que chez les marsupiaux et les monotrèmes.

Or il arrive parfois d'observer sur l'humérus humain une anomalie qui semble être une réversion vers le type que nous venons de décrire. On trouve en effet de loin en loin, au lieu et place du canal osseux, une apophyse oblique en bas et en dedans qui est l'homologue de ce canal : c'est l'*apophyse sus-épitrochléenne*. Lorsqu'on a la bonne fortune de la découvrir sur un sujet encore revêtu de ses parties molles, on voit partir de son sommet une bandelette fibreuse qui vient se fixer d'autre part en avant et un peu au-dessus de l'épitrochlée, formant ainsi avec l'apophyse un véritable anneau ou canal ostéo-fibreux, au-dessous duquel passe tout ou partie du faisceau vasculo-nerveux du bras.

L'apophyse sus-épitrochléenne est à peu près inconnue en France : on ne trouve dans les recueils scientifiques de notre pays que trois ou quatre cas décrits pour la plupart d'une façon sommaire et à peu près oubliés. A l'étranger, cette anomalie a été étudiée surtout par Struthers (d'Aberdeen) et par Gruber (de Saint-Pétersbourg). L'auteur a eu l'occasion d'en voir 22 cas nouveaux; 10 de ces observations n'ont été prises malheureusement que sur le squelette, sans aucun renseignement sur la disposition des parties molles. L'auteur donne le détail de ces 22 observations, on peut en dégager les conclusions suivantes :

L'apophyse sus-épitrochléenne revêt d'ordinaire la forme d'une pyramide triangulaire fortement aplatie d'avant en arrière. Sa base fait corps avec la face interne de l'os. Son sommet se dirige obliquement en bas, en avant et en dedans; il est presque toujours arrondi et mousse, et présente des rugosités pour donner insertion à la bandelette fibreuse sus-épitrochléenne. Les deux bords se distinguent en supérieur et inférieur. Des deux faces, l'une est antérieure, l'autre postérieure. Celle-ci, généralement creusée en gouttière, répond au nerf médian et à l'artère humérale. La face antérieure présente aussi parfois une gouttière destinée à loger une artère.

Au point de vue de la *situation*, l'apophyse sus-épitrochléenne occupe le quart inférieur de l'humérus, et se détache de la face interne de cet os en un point qui est équidistant de son bord interne et de son bord antérieur.

Les *dimensions* sont très variables. La longueur, mesurée du sommet au milieu de la base, paraît être en moyenne de 6 à 8 millimètres; mais l'auteur en a mesuré une de 18 millimètres. La hauteur de la base, c'est-à-dire la ligne d'union de cette base avec la face interne de l'humérus, n'est pas moins variable. Les chiffres extrêmes rencontrés par M. Testut sont 9 millimètres et 17 millimètres. L'épaisseur de l'apophyse oscille le plus souvent entre 1 millimètre et demi et 2 millimètres.

Sur neuf humérus examinés à ce sujet, la perforation olécrânienne existait deux fois, soit la remarquable proportion de 22 p. 100. On sait que la proportion chez les Parisiens du cimetière des Innocents n'est que de 4 et demi pour 100 environ.

La bandelette sus-épitrochléenne est plus ou moins développée, mais constante. Elle se porte en bas, en avant et en dedans, s'élargit en descendant, et vient se fixer sur la partie antérieure et supérieure de l'épitrochlée, après s'être plus ou moins fusionnée avec la cloison inter-musculaire interne. Cette arcade sus-épitrochléenne n'est que la partie antérieure d'un trou, le trou sus-épitrochléen, dont la partie postérieure est formée à l'état frais par le brachial antérieur et la cloison inter-musculaire interne, rarement par l'humérus lui-même. Les muscles brachial antérieur et rond pronateur prennent d'ordinaire des insertions sur l'apophyse et sur la bandelette sus-épitrochléennes.

Le nerf médian traverse toujours l'arcade, c'est là une disposition constante. Exceptionnellement il y passe seul : Struthers a rencontré cette disposition une fois seulement sur 14 cas, Gruber trois fois sur 41. Testut a toujours vu une artère cheminer à côté du nerf : c'était, dans 5 cas l'artère humérale, dans 6 cas l'artère cubitale, enfin une fois, une petite collatérale. Dans les cas où il s'agissait de l'artère cubitale, il y avait eu bifurcation prématurée de l'humérale. En réunissant les statistiques de Struthers, Gruber et Testut, on trouve que, sur 65 cas, le nerf médian était accompagné dans le canal par l'artère humérale quarante-quatre fois, par l'artère cubitale 17 fois, par la collatérale interne 3 fois, par l'artère inter-osseuse une fois.

L'anomalie se rencontre aussi bien dans un sexe que dans l'autre ; elle est unilatérale ou bilatérale, son degré de fréquence paraît être d'environ 1 p. 100. Au point de vue de l'hérédité, Struthers en a cité un cas observé sur le vivant par la palpation à travers les téguments, où l'anomalie existait à un degré de développement très marqué, chez un père et chez quatre de ses sept enfants.

Chez un grand nombre de mammifères, le nerf médian et l'artère humérale traversent un conduit osseux, pour passer de la face interne du bras à la face de flexion du coude. Cette disposition s'observe chez les marsupiaux, les monotrèmes, les édentés ; chez plusieurs rongeurs, notamment l'écureuil, la marmotte, la gerboise ; chez des carnassiers, le chat, le tigre, le lion, le blaireau, la loutre, etc. ; chez les insectivores. Dans l'ordre des quadrumanes, le canal sus-épitrochléen existe chez le saï et chez les lémuriens ; il fait défaut chez les papion, le ouistiti, le macaque, etc. Il n'a jamais été signalé non plus chez aucun des anthropoïdes. Le conduit ostéo-fibreux de l'homme n'est évidemment que la réapparition, sous l'influence de l'atavisme, de cette disposition anatomique ancestrale. Il resterait à déterminer les causes qui, dans le cours du développement phylogénique, ont fait disparaître cette dispo-

sition anatomique. C'est ce que l'état actuel de la science ne nous permet pas encore.

LÉON LALOY.

D^r J. JACOBS ET J.-J. MEYER. *Les Badouj's* (publié par l'Institut Royal des Indes Néerlandaises; un vol. in-8, La Haye, 1891.)

Les Badouj's sont établis dans la résidence de Banten dans l'est de Java à peu de distance de Batavia et comme cette résidence n'a été que peu explorée jusqu'à présent, on ne connaissait de ce peuple que les quelques informations publiées en 1864 dans les *Bydragen* de l'Institut Royal des Indes Néerlandaises par le D^r Koorders sous le titre : *Aantee-keningen op eene reis door Zuid-Banten*, 3^e série, t. IV, p. 303.

Nous empruntons au volume que l'Institut vient de publier actuellement les détails ethnographiques et anthropologiques qui suivent :

Les Badouj's sont une peuplade qui, à l'époque où l'Islamisme pénétra dans Java, c'est-à-dire vers la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, se réfugia dans les forêts vierges sur les montagnes du sud de la province de Banten dans l'ouest de Java, et restèrent fidèles à leur culte religieux et à leurs coutumes. L'histoire antérieure à celle des Hindous nous apprend qu'il y avait dans l'ouest de Java un vaste et puissant empire appelé Padjadjaran, dont la capitale était située à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui Buitenzorg, au sud de Batavia. Quelque puissant que fût cet empire, il ne put tenir tête à l'invasion arabe sous Hasanou'd-din. Celui-ci prit la capitale et la détruisit, de sorte que le prince de Padjadjaran nommé Prabou Seli-Wangi dut se réfugier, avec son armée, commandée par son fils Prabou-Sedah, et quelques-uns de ses sujets, dans les forêts du sud de Banten, sur les monts Kendeng. Ceci a dû se passer, selon le prof. P. Veth, l'an 1481 de notre ère; mais le D^r Jacobs prétend que c'est une erreur et se base sur le fait que lorsque en 1522 le Portugais Henriques de Lémi vint à Banten, il y trouva le roi de Padjadjaran en guerre avec les mahométans. Ce n'est qu'en 1527, à son retour dans ces parages, qu'il trouva le pays aux mains des mahométans. D'autre part, les auteurs arabes nous apprennent que la dynastie mahométane de Hasanou'd-din commence en 1525.

Les Badouj's, dit-on, sont les descendants de ces réfugiés de l'empire de Padjadjaran. Une autre question est de savoir si cette peuplade ne peut être considérée plutôt comme les autochtones de l'ouest de Java. M. Spaan, qui a également étudié cette question, y répond affirmativement : selon lui, les Badouj's sont les aborigènes de Banten dans l'ouest de Java, mais, d'après d'autres auteurs, ils descendent des Padjadjaran et ceux-ci négligèrent de nous donner leurs raisons pour cette conclusion. Sir Raffles le premier, dans son *History of Java*, émet cette opinion et

il est probable que tous ceux qui ont écrit après lui l'ont tout simplement copié.

Cependant le Dr J. Jacobs est très disposé à se ranger du côté de ceux qui prétendent que les Badouj's descendent des Padjadjaran et il donne ses raisons. Les quelques *pantouns* (poésies) que M. J.-J. Meyer a pu recueillir de la bouche du *toukangmantœm* (conteur d'histoires chez les Badouj's) sont tous des légendes, se rapportant à l'époque florissante de l'empire de Padjadjaran. Aucune de ces poésies ne fait allusion à des faits qui dateraient de plus loin et prouveraient que les Badouj's sont les aborigènes de Banten. On sait que dans la province de Banten il y a eu simultanément et antérieurement d'autres royaumes que celui de Padjadjaran dont les Badouj's pourraient descendre, mais les poésies de ces derniers n'en disent rien. Leurs traditions ne parlent que des Padjadjaran et ne font allusion à aucun autre peuple. Les poésies des Badouj's sont les mêmes que celles des Preangers, autre province de Java au sud de Batavia et qui dépendent sinon antérieurement, du moins en partie de l'empire des Padjadjaran. Il y a donc tout lieu de croire que les Badouj's descendent des Padjadjaran. Un autre fait à l'appui de cette conclusion est que les Badouj's, comme les habitants des Preangers, attendent tous les deux le retour de leur roi pour fonder un nouvel empire; ce roi serait monté au ciel comme le Christ et s'appelle Ratou Sounda.

L'anthropologie des Badouj's nous montrera aussi qu'ils diffèrent considérablement des autres peuplades de la province de Banten, même de celles qui les entourent dans les montagnes.

Et enfin les Badouj's se considèrent eux-mêmes comme des descendants de Padjadjaran et attachent une importance considérable à la gloire de cet empire d'autrefois. Le Dr J. Jacobs cite plusieurs faits dont il fut témoin à l'appui de ce sentiment des Badouj's. Certains d'entre eux ont même la prétention de pouvoir établir leur généalogie jusqu'à l'époque où existait l'empire de Padjadjaran. Ils s'appellent d'ailleurs eux-mêmes *Ourang Parahiang* : le nom de Badouj's leur a été donné par les Javanais de Banten et l'on n'a pas encore pu découvrir l'origine de ce nom avec quelque certitude.

En ce qui concerne la description anthropologique de ce peuple, le Dr J. Jacobs commence par nous dire qu'il lui a été impossible d'avoir tous les renseignements qu'il désirait se procurer, attendu que pour des raisons religieuses les mensurations n'étaient pas permises, pas plus que les attouchements avec d'autres objets de métal. Il ne fallait donc pas songer à l'emploi du céphalomètre ou d'autres instruments de ce genre. Ceci est d'autant plus regrettable qu'à première vue le type des Badouj's semble différer considérablement de celui des Soundanais de Banten et des autres habitants des montagnes. Le Dr Jacobs a pu opérer sur quelques descendants de Badouj's bannis, qui très probablement sont

déjà croisés avec des Soundanais de Banten. Il conclut de ses recherches que les Soundanais de Banten sont brachycéphales, alors que les Badouj's bannis de leur tribu sont mésocéphales.

Disons ici que, pour les Soundanais de Banten, le Dr Jacobs s'accorde avec Oscar Peschel, qui les classe également parmi les brachycéphales.

Les Badouj's se rapprochent plutôt des Makassars de Célèbes ou de quelques tribus de Sumatra qui sont également mésocéphales.

Quoiqu'il lui fût impossible de mesurer les Badouj's non métissés, le Dr Jacobs a cependant remarqué que ces derniers se rapprochent davantage de la forme dolichocéphale. Il leur accorde une place plus élevée parmi les mésocéphales et les compare plutôt aux Balinais auxquels ils ressemblent aussi sous le rapport de la taille et du type.

Pour l'alvéole dentaire, ils sont indubitablement orthognathes, quoique certains d'entre eux s'approchent de la forme mésognathe.

En observant un Badouj's pur sang adulte mâle, on s'aperçoit immédiatement que sa taille dépasse celle des Soundanais de Banten. Les Badouj's sont des hommes forts, bien bâtis et se tenant droit jusqu'à un âge très avancé. Les os sont bien développés, sans anomalies. Les pieds bien d'équerre sont plats, larges, grossiers comme les mains. La poitrine est large et passablement voûtée; le cou est court. Le teint varie entre le jaune clair et le brun sale. Généralement le teint des Badouj's est un peu plus clair que celui des Soundanais de Banten, ce qui vient probablement de ce qu'ils vivent davantage à l'ombre dans les forêts qu'ils habitent. Parmi les enfants il y en a qui sont presque blancs.

La chevelure est longue, épaisse, noire avec un reflet bleuâtre et tant soit peu frisée. La barbe est peu fournie. Du reste, les Badouj's se rasent complètement ou en partie avec un couteau courbé (*peso petjekour*) de très mauvaise qualité. Peu ou point de poils nlsur la poitrine, ni aux bras, ni aux jambes, ni au *mons Veneris*. Ils ont une forte carrure, des biceps et des mollets solides.

Chez les femmes comme chez les hommes, le front est très voûté, un peu fuyant cependant, les pommettes proéminentes. Le nez est court et plat, à larges ailes et à grandes narines, la cloison presque invisible; la bouche est passablement grande, les lèvres sont épaisses, les dents sont très régulières, grandes; et chez les jeunes gens, qui ne les ont pas encore limées ou abimées en mâchant du bétel, elles sont très blanches. Les ongles des pieds et des mains sont généralement fendus. Les yeux sont droits, les cils et les sourcils bien développés.

Les Badouj's marchent plus facilement et plus vite dans les montagnes que dans la plaine. Ceci tient non seulement à ce qu'ils ont l'habitude de vivre dans les montagnes, mais aussi à ce que la plaine leur donne le vertige à cause de l'étendue de la vue.

Disons encore que les Badouj's sont très propres et se baignent deux fois par jour. Le docteur Jacobs a vu des jeunes gens qui avaient la

peau si fine et des traits si délicats et si réguliers qu'on les aurait pris pour des jeunes filles.

Les femmes sont jolies : le Dr Jacobs n'en vit pas une seule de laides, même parmi les vieilles. Elles ont l'air doux, souriant et bien portant. Malheureusement elles ont la détestable habitude de se faire de grands trous dans les oreilles. Les enfants têtent jusqu'à trois et quatre ans. C'est probablement pour cette raison que les familles ne sont pas grandes.

Aussitôt qu'une femme a la certitude d'être enceinte, le mari en fait part au *pou-oun* du village qui lui envoie, le septième mois de la grossesse, une espèce de ceinture qu'elle porte jusqu'à l'époque de son accouchement. Cette ceinture appelée *kendit* est un talisman et un préservatif contre les crampes. Elle est en coton et pourvue de quelques morceaux de *panglaj* (racines du *zingiber cassumanar* de la famille des *Zingibéracées*), ainsi que des racines de quelques espèces de curcuma. D'autres peuples de l'archipel se servent aussi de ces racines comme médicament externe contre les crampes de l'abdomen. Les Malais, en général, croient qu'au septième mois de leur grossesse les femmes sont le plus exposées à l'influence des mauvais esprits. Dans beaucoup de tribus et chez les Javanais et les Soundanais, on conjure ce danger par des offrandes ou des sacrifices ; voir la fête des Javanais appelée *tnagkeb*.

Les sages-femmes des Badouj's (*doukoun ngadjourou*) sont très habiles ; quoique les femmes Badouj's accouchent facilement, les sages-femmes constatent avec un véritable talent les mauvaises positions de l'enfant et y remédient par des manœuvres externes très habiles. L'accouchement se fait, la patiente à moitié assise. Inutile d'ajouter que l'opération est accompagnée de prières et d'évocations. Au pis aller, la *doukoun* ordonne au mari de faire le *dilengkah*, c'est-à-dire de passer par dessus la femme et de lui demander pardon des souffrances qu'il lui a causées. On retrouve cette cérémonie aussi à Sumatra, à Bali et sur quelques points de Java.

Le cordon ombilical n'est coupé que lorsque le placenta est également sorti de l'utérus. Tout cela se passe en présence des autres enfants, des parents, des amis et des connaissances.

Pendant sa grossesse, la femme prend beaucoup de précautions ; et lorsqu'il s'agit d'une primipare, le mari a également à observer certaines choses, à s'imposer certaines privations (1).

La stérilité de la femme qui constitue un cas de divorce chez les Balinais et un sujet de plaisanterie chez les Soundanais est au contraire respectée chez les Badouj's, à tel point que l'on ne fait pas même la moindre allusion. Ils tâchent seulement d'y remédier en faisant boire à la femme du *touak terap*, le jus de l'*artocarpus elastica* de la famille des *Artocarpées*.

(1) Voir mon article *la Couvade* dans la *Revue scientifique* du 15 novembre 1890, n° 20.

Le jour de l'accouchement la femme prend un bain dans la rivière, pendant que le mari enterre le placenta dans la forêt.

Trois jours après la naissance des filles, on leur perce les oreilles. Quarante jours après l'accouchement, il est permis au mari de revoir sa femme; pendant cette période elle est réputée impure.

Le septième jour l'enfant reçoit un nom qu'il garde toute sa vie. Cependant les Badouj's ont le *karau-anak* du Javanais, c'est-à-dire que les parents prennent à la suite de leur nom celui de leur enfant. Ainsi, si l'enfant s'appelle *Naswin*, le père se fait appeler *Ajah-Naswin* et la mère *Ambo-Naswin*.

La plus grande affection règne entre les parents et les enfants.

A sept ans, les enfants sont *diwasa*. Il ne leur est plus permis de jouer; à partir de ce moment, les garçons travaillent avec le père et les filles aident la mère dans le ménage. On leur lime alors les dents et les garçons sont soumis à l'opération de la circoncision.

Il n'existe ni tatouages ni autres mutilations chez les Badouj's.

A douze ans, les jeunes filles sont généralement réglées, quelquefois un peu plus tard, et à quinze ans elles peuvent se marier. Chez les Soudanais, on rencontre de jeunes femmes de dix à onze ans.

Une coutume étrange chez les Badouj's veut que les villages ne dépassent pas un certain nombre de familles. Or, si par suite d'un mariage et par conséquent la création d'une nouvelle famille, ce nombre est dépassé, le chef du village ordonne à une famille de son choix d'aller s'installer dans un autre village où le nombre n'est pas atteint. Le choix du chef tombe généralement sur un veuf ou sur un couple de vieux ou d'infirmes.

Les Badouj's divisent l'année en douze lunes de trente jours chacune et ils reconnaissent l'époque de l'année où ils se trouvent d'après la position du Soleil et des astres, Orion, Vénus et les Pléiades.

La semaine a sept jours.

La journée a onze heures qui leur sont indiquées par la position du Soleil ou de la Lune et le chant du coq.

Leur vêtement est très simple, aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Ils filent et tissent eux-mêmes leurs étoffes et n'en veulent pas d'autres. A cette fin, ils emploient les fibres du *kapas* (*gossypium indicum*, de la famille des Malvacées) et du *noenpella* (*cetasolobus rupentum*, de la famille des Palmées).

Hommes, femmes et enfants portent au poignet une espèce de bracelet de *kapas*, qui est censé les protéger contre tout danger, contre les fauves, contre la foudre, contre les mauvais esprits. Aussi ne le quittent-ils jamais.

Dans les grandes cérémonies, les hommes portent des *criss* à leur ceinture. Ces armes ont l'air très anciennes et viennent probablement de l'époque des Padjadjaran.

Les Badouj's enterrent leurs morts; après avoir lavé et enveloppé le

corps dans une espèce de linceul, il est placé dans un trou de six pieds de profondeur au moins, le visage tourné vers le sud, la tête vers l'ouest, et les pieds vers l'est.

Jusqu'au septième jour après l'enterrement, on se livre à toutes sortes de cérémonies. Passé ce jour, l'âme est censément montée au *lemah badas*. La crémation est inconnue chez les Badouj's.

Après la mort du mari, la femme jouit de l'usufruit de tout ce qu'il possédait, mais elle ne peut pas en disposer autrement. Si elle aussi vient à mourir, l'héritage est divisé entre les enfants, après déduction des frais d'enterrement. Dans ce partage, les fils reçoivent les deux tiers et les filles un tiers.

S'il n'y a pas d'enfants, c'est le père du mari qui hérite et à la mort de celui-ci l'héritage revient aux frères et sœurs du mari. A défaut d'héritiers, il est distribué entre les autorités, le *pou-oun*, le *seurat* et le *kokolot*.

La succession passe donc successivement aux descendants, aux ascendants et aux collatéraux.

Trois ans après la mort du mari, la femme peut se remarier ; mais ceci arrive rarement. Si la veuve n'a pas de fils qui puisse faire les travaux des champs, elle est aidée et soutenue par les autres habitants de son village.

Les Badouj's n'ont pas de code. Leur législation est fort simple. Tout individu qui commet un acte en contradiction avec leurs mœurs et leurs coutumes est jugé par un tribunal des plus anciens et s'il est reconnu coupable, il est banni. C'est la seule punition que les Badouj's connaissent. Ce bannissement est temporaire ou perpétuel, selon les cas.

Ces proscrits portent le nom de *ourang-kaoum*.

Si le délinquant est marié, sa femme peut se refuser de le suivre et rester au village avec ses enfants. Elle peut même divorcer, si cela lui convient.

L'esclavage n'existe pas chez les Badouj's.

Le *djaro pyagem* entretient les rapports avec le gouvernement colonial des Indes Néerlandaises, auquel les Badouj's payent un tribut. On respecte en quelque sorte leur autonomie, parce qu'ils sont tranquilles et ne causent aucun ennui au gouvernement de Batavia.

La polygamie n'est pas permise chez les Badouj's.

D^r MEYNERS D'ESTREY.

D^r D.-G. BRINTON. **La race américaine** (*The American race*), vol. in-8.
New-York, 1891.

Peu de savants ont plus largement contribué au progrès de nos connaissances sur les races américaines que le D^r Brinton. Une revue

estimée (1) publiait récemment sa biographie et on est véritablement confondu du nombre et de l'importance de ses travaux relatifs à l'anthropologie, à l'ethnologie, et surtout à cette question difficile entre toutes, au langage des peuplades innombrables qui se sont originairement établis sur le sol des deux Amériques. Dans le dernier volume publié par lui, c'est le problème qui l'occupe principalement.

Disons tout d'abord que le Dr Brinton n'accepte pas l'hypothèse d'une ou plusieurs races autochtones s'étant peu à peu étendues sur les vastes régions que nous appelons très improprement « le Nouveau Monde ». C'est donc par des immigrations étrangères que l'Amérique s'est peuplée, et cela à une époque très éloignée, puisque nous avons des traces certaines de la présence de l'homme dès la période glaciaire. Je crois avec le savant docteur que les découvertes de Trenton et de Claymont, celles faites sur les côtes du Pacifique, dans les pampas de la Plata ou dans les solitudes du Brésil ne peuvent laisser de doutes à cet égard. Je ne discuterai pas ici la question de savoir, si cet homme vivait au début de l'époque glaciaire, ou durant une période de réchauffement survenue entre deux extensions des glaciers, ou bien encore au moment d'un nouvel avancement dont les vestiges sont écrits en caractères indestructibles sur tant de points différents. Je me contenterai de dire que le Dr Brinton rejette avec raison les hypothèses aujourd'hui bien démodées des tribus d'Israël se réfugiant en Amérique (2) ou de l'existence de l'Atlantide. Il rejette également le peuplement par les Chinois, les Japonais ou les Polynésiens. Ces derniers n'étaient pas des navigateurs assez intrépides pour tenter des entreprises aussi longues et aussi dangereuses. Ces îles d'ailleurs, et le fait, s'il était prouvé, serait péremptoire, ont été peuplées longtemps après l'Amérique. Les populations asiatiques sont arrivées, a-t-on dit, par les îles Aléoutiennes. Mais la plus rapprochée de ces îles est encore à 233 milles du Kamtchatka; elles en sont séparées par une mer orageuse et difficile. Quand Behring les découvrit, elles étaient inhabitées et c'est d'Amérique que sont arrivés les premiers immigrants. Les côtes occidentales et orientales de la mer de Behring sont en vue les unes des autres; leurs populations semblent toujours avoir été en rapport; mais aux époques où l'homme était déjà établi sur le sol américain, ces régions n'étaient certainement pas peuplées (3) et les migrations à travers des déserts hantés par des animaux dangereux paraissent une entreprise au-dessus des forces de nos vieux ancêtres.

(1) *The popular Science Monthly*, New-York, avril 1891.

(2) De nombreux volumes ont été publiés pour soutenir cette thèse bizarre. Nous citerons ADAIR, *History of North American Indians*, et les magnifiques volumes de lord KINGSBOROUGH, *Mexican Antiquities*.

(3) Ce n'est guère qu'à la période néolithique que nous pouvons faire remonter le peuplement de la Sibérie.

Le D^r Brinton rejette donc comme absolument insuffisantes toutes les hypothèses admises jusqu'ici; et il adopte une théorie que Geikie a, je crois, le premier, mis en avant, celle d'un soulèvement du lit de l'Atlantique. Ce soulèvement aurait duré jusqu'à l'époque post-glaciaire; il aurait atteint une hauteur d'au moins trois mille pieds et permis ainsi par l'Islande et le Groënland une communication entre l'Angleterre et les côtes septentrionales de l'Amérique (1). Les îles Shetland, Feroë, l'Islande elle-même, seraient les témoins de ce soulèvement. C'est une hypothèse de plus qui vient s'ajouter aux innombrables hypothèses déjà connues pour résoudre un problème resté insoluble.

Quoi qu'il en soit de la patrie d'origine des premiers habitants de l'Amérique, une race nouvelle, au dire d'observateurs compétents, s'est rapidement caractérisée et aujourd'hui les descendants de cette race prolifique peuplent les deux Amériques. Les plus anciens crânes connus ceux de Calaveras (?), de Rock-Bluff (Illinois), de Pontimello dans la République Argentine, de Lagoa-Santa au Brésil, ceux recueillis dans le loess des Pampas ne diffèrent point de ceux des Indiens actuels (2). Ces crânes, il est vrai, présentent toutes les formes connues depuis la dolichocéphalie jusqu'à la brachycéphalie extrême, il est donc difficile d'établir un type uniforme (3); mais le D^r Brinton affirme que la forme du crâne est loin d'être un élément certain dans l'anatomie humaine et que souvent des enfants issus des mêmes parents présentent sous ce rapport les différences les plus caractéristiques (4). La capacité crânienne moyenne des Indiens est supérieure à celle des nègres, inférieure à celle des Européens. Si nous acceptons 1448 c. c. comme représentant la capacité crânienne moyenne des Parisiens, nous trouvons 1343 c. c. et 1376 c. c. comme chiffres respectifs des Nègres et des Indiens. La peau est en général de

(1) Ceux qui désirent approfondir la question peuvent consulter WRIGHT, *The Ice Age in North America*, New-York, 1890. — H. HABENICHT, *Die recenten Veränderung der Erdoberfläche*. — SPENCER, *London Geol. Magaz.*, 1890, p. 208. — J. CROLL, *Climate and Time*. London, 1873. — JUKES BROWN, *The Building of the British Isles*, London, 1888. — Parmi les preuves données à l'appui, nous citerons les stries que l'on relève dans les îles, en Islande et dans la partie méridionale du Groënland, stries qui ne peuvent être attribuées qu'à l'action de puissants glaciers; et la comparaison de la faune et de la flore. On rapporte que dans le crag de Norwich et dans le crag rouge de Suffolk, il a été recueilli dix-huit coquilles appartenant à la faune américaine: sept se trouvent en Scandinavie, les autres ne vivent aujourd'hui que dans l'Amérique du Nord. Ces faits, d'autres du même ordre, paraissent insuffisants pour expliquer un soulèvement que nous persistons à regarder comme possible il est vrai, mais qui est loin d'être prouvé.

(2) KOLLMANN, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1884, p. 181.

(3) « Les caractères physionomiques des têtes américaines montrent une divergence si manifeste, qu'on doit renoncer définitivement à la constitution d'un type universel et commun aux indigènes américains. » VIRCHOW, *Congrès des Américanistes*, Berlin, 1888.

(4) Le D^r Brinton cite à l'appui de son opinion 77 crânes algonkins conservés au Musée d'Histoire naturelle de Philadelphie: 53 sont dolichocéphales, 14 mésaticéphales, 10 brachycéphales. 243 crânes péruviens appartenant au même Musée donnent 168 brachycéphales, 50 dolichocéphales et 27 présentant toutes les formes intermédiaires connues.

couleur cuivrée, les cheveux sont noirs avec un reflet rouge, ils sont abondants, tandis que les poils sur le corps sont clairsemés. Les bras sont plus longs que ceux des Européens, plus courts que ceux des Nègres. Les facultés intellectuelles sont certainement inférieures à celles de la race blanche, mais supérieures à celles des autres races et un des savants les plus éminents de la Dominion, M. Horatio Hale, a été jusqu'à dire que si certaines races aborigènes étaient sauvages et dégradées, d'autres étaient certainement égales, peut-être même supérieures, aux races indo-européennes. Nous ne saurions parcourir ici toute la série des preuves que le savant docteur a recueillies sur leur état social et sur leur civilisation ; mais nous reconnaissons avec lui que c'est bien là une civilisation *sui generis* et qu'elle ne doit rien à des races étrangères.

A l'appui de sa thèse de l'unité de la race dont nous venons de dire l'origine et de résumer les principaux caractères, le Dr Brinton examine successivement cinq groupes dans lesquels il range tous les peuples des deux Amériques : le groupe de l'Atlantique Nord, le groupe du Pacifique Nord, le groupe du Centre, le groupe de l'Atlantique Sud, enfin le groupe du Pacifique Sud.

Le groupe de l'Atlantique Nord comprend : les Eskimos ou plutôt les Innuits, — car tel est le nom qu'ils se donnent, — qui occupent le Groënland depuis plus de mille ans, les Tinné localisés dans les régions qui s'étendent ; de l'océan Arctique jusqu'au Mexique, de la baie de Hudson jusqu'au Pacifique, les Algonkins, qui au xvi^e siècle habitaient toutes les côtes de l'Atlantique jusqu'au cap Hatteras, les Iroquois établis sur les bords du Saint-Laurent, les Pawnees, qui erraient des rives du Missouri au golfe du Mexique, d'autres encore, chez qui on retrouve en somme les mêmes éléments de langage, les mêmes coutumes, la même organisation sociale, les mêmes gentes, les mêmes totems et chez qui tout semble témoigner d'une origine commune.

Les Indiens du Pacifique Nord, partis, selon leurs légendes, de la région des grands lacs, sont d'une nature plus douce et plus tranquille que leurs congénères de l'Est. Nous citerons parmi eux les Kolosch de l'Alaska et les Yumas du Colorado. Le Dr Brinton rattache à ces races les habitants des Pueblos jadis si nombreux dans l'Arizona, à en juger par les ruines encore debout (1). Ils offraient, avec toutes les tribus que nous venons de nommer, un contraste complet ; leurs demeures, construites tantôt en adobes (2), tantôt en pierres cimentées, comprennent plusieurs étages. Les Casas-Grandes de la vallée du San-Miguel (Chihuahua) ont acquis une véritable célébrité. Les Cliff-Houses, perchés sur des rochers presque inaccessibles, se rapprochent des Pueblos par leur genre de

(1) Ces ruines s'étendent sur une aire qui ne mesure pas moins de 350 milles de l'est à l'ouest et 300 milles du nord au sud.

(2) Les adobes ou briques simplement séchées au soleil mesurent souvent 4 pieds de longueur sur 2 de largeur.

construction. On douterait que des hommes aient pu avoir dans ces conditions des habitations fixes, si le lieutenant Schwatka n'avait récemment découvert, dans les parties inexplorées du Nouveau-Mexique, des hommes vivant encore dans de semblables Cliff-Houses et se réfugiant dans leurs demeures aériennes avec une agilité de singes, à la vue des explorateurs américains.

Le groupe central est évidemment le plus important de tous, à raison du rôle joué par les races qui le composent et qui, elles aussi, tiraient leur origine de la région des grands lacs (1). C'est à Buschmann (2) que nous devons la première connaissance des rapports linguistiques qui unissaient tous les membres de ce groupe en apparence si éloignés les uns des autres, puisqu'il comprenait à la fois les Utes et les Aztecs. Les Pimas auraient construit les Casas-Grandes du Sonora; ils creusaient des canaux et savaient irriguer leurs champs. Les Nahuas ou Aztecs auraient fondé trois États importants, Tezcuco, Tlacopan et Tenotchitlan. Les Toltecs, qui habitaient auprès de Tula, et les Chichimecs n'auraient été, selon le Dr Brinton, que de simples rameaux des Aztecs. C'est aussi dans le groupe central qu'il faut ranger les Zapotecs de l'Oajaca, les Tarascos, un des peuples les plus avancés de l'Amérique dont la capitale, Tzintzuntan, était bâtie en pierres cimentées avec du mortier et dont les ornements en or ou en argent témoignent d'un art remarquable, les Mayas du Yucatan enfin et les Lacandons que M. Charnay nous a le premier fait connaître, M. Brinton avoue bien qu'il ne peut identifier les constructeurs de Palenque et de Copan avec aucune race indienne actuelle; mais il n'en a pas moins la certitude, ajoute-t-il, qu'ils sortaient de la même souche et qu'ils parlaient une langue identique comme formation.

L'Amérique du Sud renferme les deux derniers groupes : celui du Pacifique Sud, qui comprend les régions colombienne et péruvienne, et celui de l'Atlantique, où nous devons ranger les régions de l'Amazone et des Pampas. Tous ces pays ont été moins bien étudiés que ceux du Nord et de grandes lacunes subsistent; c'est encore à M. d'Orbigny que nous devons les meilleures classifications, bien incomplètes cependant, et les difficultés éprouvées par le docteur Brinton pour faire rentrer ces différents peuples dans sa théorie ont dû être considérables.

Les Chibchas ou Muyscas étaient le peuple le plus remarquable de la région colombienne. Leur civilisation peut se comparer à celle des Aztecs. Ils se rattachaient aux tribus de l'isthme et, par ces tribus, à celles de l'Amérique du Nord. Les Chiriquis nous sont connus par les reliques en or, en argent, en cuivre, en étain et par les alliages de ces

(1) GIBBS, *Contributions to North American Anthropology*, Washington, 1877, t. I, p. 224.

(2) *Die Spuren der Aztekischen Sprache im nordlichen Mexico und höheren Amerikanischen Norden*, Berlin, 1859.

divers métaux que leurs tombes ont livré à la rapacité des conquistadores, les Indiens des États d'Antioquia et de Cauca, aujourd'hui disparus, par les tumuli élevés à leurs morts et qui renfermaient de non moins importants témoignages de leur richesse passée.

La région péruvienne était occupée par des tribus parlant des langues différentes, que le docteur Brinton prétend ramener à cinq. Les Kechuas, soumis plus tard par les Incas, avaient leur localisation primitive dans les environs de Quito où se rencontrent les formes les plus archaïques de leur langage. Chacun connaît leurs progrès dans les arts et dans les métiers. Leur architecture n'offre aucun rapport avec celle qui se développait vers les mêmes temps dans le Yucatan ou dans le Mexique. Pour notre auteur, malgré les graves objections qui s'imposent, les Aymaras ne seraient qu'un rameau des Kechuas, mais les magnifiques ruines de Tiahuanaco diffèrent complètement des monuments des Incas. La même remarque s'applique aux sépultures, aucun rapport ne peut être établi entre les tombes d'Ancon et les chulpas de la Bolivie par exemple. Les Yuncas, établis entre le 5° et le 10° de latitude, paraissent, eux aussi, former une race parfaitement caractérisée. C'est à eux que l'on doit les palais de Chimú, que nous ne pouvons comparer à aucune des autres ruines si nombreuses dans les États du Pacifique.

Dans la région de l'Amazone, nous trouvons les Tupis ou Guaranis, au crâne plutôt dolichocéphale, reconnaissables à la singulière coutume d'enterrer leurs morts dans des jarres en terre cuite, puis les Tapuyas dont le nom, donné par les Tupis, signifie « ennemis ». Ce sont les Tapuyas qui ont peuplé le Brésil, et les Sambaquis restent leurs témoins. Les crânes du Lagoa-Santa ont été trouvés dans le pays qu'ils n'ont cessé d'habiter et doivent être attribués à leur race dolichocéphale, prognathe, au front bas et fuyant, possédant cependant une capacité crânienne assez élevée(1). Leurs derniers survivants seraient les Botocudos, encore anthropophages et placés au degré le plus bas de l'échelle humaine. Les Arawaks se retrouvent dans le Paraguay, dans le sud de la Bolivie, dans les Antilles et dans les Bahamas. A l'arrivée des Espagnols, ils habitaient toute la côte comprise entre l'embouchure de l'Orénoque et celle de l'Amazone. Les Caraïbes se rattachent à eux; ils paraissent cependant plus vigoureux et plus intelligents; au xvi^e siècle, ils savaient déjà naviguer à la voile. On croit retrouver leur patrie d'origine dans le Venezuela et plusieurs tribus établies dans l'intérieur des terres pourraient bien sortir de cette souche féconde.

Les tribus pampéennes présentent certaines affinités avec celles de l'Amazone. C'est parmi elles qu'il faut ranger les Araucaniens du Chili, vaillante race à la tête brachycéphale, à la peau cuivrée, qui sut défendre longtemps son indépendance contre les Espagnols et, à côté d'eux, les

(1) La moyenne donnée par le Dr Brinton est de 1470 c. c.

Patagons et les Fuégiens, races nomades plongées dans une barbarie que la civilisation, qui les enserre, n'a pu encore pénétrer. Von Martius prétendait établir un lien entre la langue parlée par les premiers, et celle des Tapuyas, mais le Dr Brinton se refuse à l'admettre. Pour le docteur Deniker(1), les Fuégiens seraient les représentants les plus directs de la race primitive qui a peuplé toute l'Amérique du Sud. C'est encore là une de ces thèses bien difficiles à prouver dans l'état actuel de nos connaissances.

Tel est, rapidement résumé, l'immense travail du docteur Brinton. Pouvons-nous accepter toutes ses conclusions ? Assurément non. Le savant docteur s'appuie presque exclusivement sur la linguistique(2). Sans doute la similitude du langage est un lien sérieux entre des populations en apparence fort différentes ; mais quelques analogies curieuses ne créent pas cette similitude, et de la similitude elle-même on ne saurait conclure l'identité des races. Les Anglais et les Irlandais parlent la même langue, ils n'appartiennent pas à la même race. Il faut donc, dans l'étude de ces questions si délicates, tenir largement compte de l'ethnographie, de l'anthropologie, de l'archéologie, de toutes les sciences accessoires, et, même avec leur aide, il sera presque impossible d'arriver à des conclusions présentant quelque certitude.

Malgré ces lacunes, que je ne puis m'empêcher de signaler, le beau livre du Dr Brinton restera le premier effort sérieux pour expliquer le peuplement des deux Amériques et l'origine des races si diverses qui y vivent aujourd'hui. C'est là un mérite dont tous les américanistes ne sauraient lui être assez reconnaissants.

DE NADAILLAC.

RAFAELLO ZAMPA. Les caractères physiques du délinquant et du non-délinquant (Della comparazione dei caratteri fisici dei delinquenti e dei non delinquenti). (*Revista di discipline carceraria*, 1890, 2.)

Ce mémoire, l'un des plus importants pour l'anthropologie de l'Italie qui ait été publié jusqu'ici, contient des matériaux que son titre ne ferait guère supposer.

Après avoir étudié un petit lot de crânes d'assassins qui ne présente aucune anomalie et qui donne des mesures conformes à la moyenne de leur pays d'origine, M. Zampa insiste sur la nécessité de toujours procéder en anthropologie criminelle par comparaison avec des sujets normaux du même type et de la même région. Cette condition absolue d'exactitude est rarement observée, et l'auteur cite dans l'ouvrage de Lombroso une foule de cas où les comparaisons ont été faites avec une

(1) *Congrès des Américanistes*, Paris, 1890.

(2) Dans un appendice, le Dr Brinton publie les mots les plus usuels des divers dialectes du centre et du sud de l'Amérique. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur désireux d'étudier dans toutes ses parties cet immense problème.

incroyable légèreté. Ainsi, pour les courbes longitudinales et ses diverses sections, Lombroso prend comme termes de comparaison les chiffres relevés par Bordier sur une série de Bruxelles! M. Zampà relève en outre dans l'*Uomo delinquente* une collection d'erreurs de chiffre et d'impossibilités. Ainsi, avec 60 crânes normaux, dont 41 sont au-dessous de 101 et descendent deux fois à 83, et 19 vont de 101 à 110, Lombroso aboutit à une moyenne de 109.

M. Zampa pense, avec infiniment de raison, qu'avant de se prononcer sur les anomalies caractéristiques du criminel, il serait sage d'établir les types normaux d'après des bases d'observations suffisamment larges. On éviterait ainsi beaucoup de ces conclusions prématurées sur lesquelles il est fâcheux d'avoir à revenir.

Passant immédiatement à la réalisation de l'exigence qu'il vient de formuler, l'auteur termine son mémoire par vingt pages de tableaux d'une importance capitale. M. Zampa a mesuré lui-même 1 848 soldats de toutes les parties de l'Italie et relevé leurs caractères chromatiques. Ce chiffre est bien au-dessous de ceux des autres statistiques italiennes, mais les observations ont été faites par un seul et même opérateur, ce qui leur donne une valeur exceptionnelle.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire tous ces tableaux. Il serait à désirer que la Revue pût condenser tout ce qui se publie dans le monde en fait des données numériques. Ces matériaux sont en effet indispensables aux travailleurs. Publiés souvent dans des périodiques peu répandus, des travaux très importants échappent, et même quand on en a connaissance, il n'est pas toujours facile de se les procurer. Un pareil desideratum n'est utilisable qu'en partie, et nous devons, faute d'espace, nous borner à reproduire le tableau à la page suivante de la sériation des indices céphaliques par régions.

Ce tableau est complété par celui des indices dans chacune des 68 provinces et dans les 16 grandes régions du continent et des îles. La moyenne par région est

Piémont.	85,5	Ombric.	83,8
Lombardie. . . .	84,0	Latium.	82,8
Vénétie.	84,6	Abruzzes.	80,2
Ligurie.	79,5	Pouilles.	78,5
Lucques.	79,4	Campanie.	80,2
Toscane.	81,9	Calabre.	78,0
Émilie.	84,2	Sicile.	78,3
Marches.	81,9	Sardaigne.	76,2

Si de la Calabre on retranche la Basilicate dont l'indice s'élève à 80, la moyenne tombe à 76,9.

Ces chiffres nous montrent une forte brachycéphalie dans toute l'ancienne Cisalpine, une dolichocéphalie relative dans le royaume de Naples et les Îles, et une région moyenne au point de vue de l'indice et de la situation. On est frappé toutefois de constater deux enclaves mé-

saticéphales, supposant une forte disproportion de dolichocéphales dans le Latium et en Ligurie.

Pour le Latium, le phénomène n'a rien d'étonnant. Les cheveux blonds montent dans cette région à 12,4 p. 100, les yeux bleus à 12,8, tandis qu'en Campanie les chiffres tombent à 5,9 et 7,2, dans les fouilles à 6,2 et 50,

	PIÉMONT.	LOMBARDIE.	VÉNÉTIE.	LIGURIE.	LUCQUES.	TOSCANE.	ÉMILIE.	MARCHES.	OMBRE.	LATUM.	ABRUZZES.	CAMPANIE.	POUILLES.	CALABRES.	SICILE.	SARDAIGNE.
65	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
66	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
67	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1
68	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	6
69	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	1	1	2
70	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	1	»	1
71	»	»	»	»	1	1	2	1	»	»	»	»	1	3	»	4
72	»	1	»	1	»	»	1	»	»	1	»	»	2	3	4	1
73	»	»	»	2	»	1	1	1	»	»	1	2	7	8	7	3
74	»	»	»	1	3	2	»	2	»	5	4	4	5	5	12	9
75	»	»	1	2	3	5	3	3	2	6	5	8	8	13	19	8
76	1	»	2	3	1	3	4	8	»	4	5	5	8	16	16	5
77	1	7	4	2	4	9	6	8	2	2	16	12	5	17	21	2
78	2	3	1	5	2	6	10	6	4	2	14	19	8	12	23	2
79	5	12	11	6	1	11	13	7	2	5	12	17	8	9	15	2
80	4	12	16	4	3	14	19	9	2	4	14	21	6	8	14	3
81	7	17	20	4	3	12	14	9	9	1	11	17	4	11	9	2
82	10	18	20	5	5	13	18	12	6	1	11	18	6	5	7	»
83	9	22	27	6	1	8	13	6	6	1	7	13	5	3	4	»
84	11	15	19	»	»	16	36	10	6	2	2	7	2	4	4	»
85	19	23	18	»	»	8	24	3	8	1	7	3	2	1	5	»
86	12	16	24	2	»	6	19	9	2	2	1	3	2	»	»	»
87	10	16	14	»	»	4	10	2	5	1	1	2	»	1	2	»
88	8	10	14	1	»	6	12	3	1	»	»	»	»	»	»	»
89	12	3	11	1	1	»	12	3	1	»	»	»	»	»	»	»
90	3	4	11	»	»	1	10	2	1	»	1	»	»	»	»	»
91	7	1	5	»	1	1	2	»	1	»	2	»	1	»	»	»
92	»	2	3	»	»	»	3	1	1	»	»	»	»	»	»	»
93	1	»	»	»	»	»	»	1	1	»	1	»	»	»	»	»
94	1	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»
95	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
96	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
97	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1846	123	183	221	47	29	128	232	107	61	33	116	151	81	121	163	45

dans les Abruzzes à 6,9, et 13,4. C'est la superposition d'un élément dolichocéphale blond qui abaisse l'indice céphalique de la région romaine.

En Ligurie, le phénomène est plus curieux et donne lieu à des réflexions d'une tout autre nature. Si l'on se reporte au tableau de la sériation des indices par régions, on constate que la Ligurie fournit les

plus faibles indices de tout le royaume: un de 65, un de 67. La Sardaigne ne commence qu'à 68, les Abruzzes, les Calabres, la Sicile à 69, avec un nombre de sujets cependant triple. Le sujet le plus brachycéphale de la série ligure s'arrête à 89. Il y a donc en Ligurie un élément ultra-dolichocéphale plus abondant que dans la Sardaigne même et plus pur. L'îlot ligure correspond plutôt à la région catalane et languedocienne, qui m'a fourni quelques sujets d'un indice céphalométrique extraordinairement bas, 65, 66, 68, et des crânes secs à 62, 64, 66.

Il est donc bien hasardeux d'appeler ligure le type brachycéphale des Alpes françaises et du Piémont. Ce serait un singulier hasard que le type ligure eût été supplanté précisément en Ligurie. D'autre part, le massif brachycéphale de la Cisalpine, des Alpes françaises, de la Savoie, est en continuité avec celui du Jura, des Vosges, avec celui de la Forêt Noire que vient d'étudier Ammon, et par dessus la Suisse avec celui de la Bavière et celui de l'Illyrie, étudié jadis par Zampa lui-même. Je préférerais le terme de type alpin, qui ne préjuge rien et exprime une simple corrélation géographique. Les Italiens rapportent d'autre part, à tort, au type ligure le type ultra-dolichocéphale de la Ligurie et l'identifient trop légèrement avec le type ibère. Je ne sais point si les ultra-dolichocéphales de la Ligurie n'appartiendraient pas plutôt, comme la plupart de ceux que j'ai étudiés, de provenance languedocienne et catalane, à la race énigmatique représentée dans mon exposition de la section des Sciences Anthropologiques en 1889 par un crâne dolichocéphale à 62, hypsisténocéphale à 111, et dont la ressemblance avec les crânes pa-pouas se poursuivait jusque dans les détails.

M. Zampa apporte des matériaux d'une importance considérable pour l'anthropologie des régions méditerranéenne et alpine. Il serait à désirer qu'il continuât ses recherches, car on n'arrivera à des résultats vraiment satisfaisants qu'avec des observations très nombreuses permettant de dresser des cartes par arrondissement et par canton, et d'autre part les types rares, submergés ou exotiques, ne peuvent être dégagés qu'à la condition d'examiner une masse suffisante d'individus dans chaque région. Ces types sont plus fréquents et exercent par métissage plus d'influence qu'on ne le croit.

G. DE LAPOUGE.

G. DE MORTILLET. *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*. Tome I : Chasse, pêche, domestication, avec 148 fig. par A. de Mortillet. Paris, Lecrosnier, 1890. 516 pages in-8.

Cet ouvrage, écrit avec la clarté et la méthode qui distinguent toutes les publications de l'auteur, n'est pas spécial aux temps préhistoriques. Il comprend l'antiquité classique et même les peuples sauvages. C'est

un exposé de faits innombrables qu'on lira avec plaisir et profit, qu'on devra consulter souvent, mais peu susceptible d'analyse. On en jugera par les sujets des divers chapitres : *Chasse*. Paléolithique, animaux chassés, engins de chasse, préparation et usage des peaux. — Néolithique, animaux chassés, engins de chasse. — Peuples sauvages, chasses et usages divers. — Antiquité classique, Égypte, Assyrie, Grèce et Rome. — *Pêche*. Poissons, temps préhistoriques, nations sauvages, antiquité classique. Invertébrés, coquilles édules, coquilles industrielles. — Domestication, origine, mammifères, oiseaux et invertébrés.

Maintenant on aura une idée de la variété des sujets de chaque chapitre par ce fait que chacun d'eux se subdivise en une dizaine de paragraphes en moyenne, par exemple domestication : suidés et solipèdes : 1, cochon, préhistoire, histoire, origine ; 2, cheval, histoire, Égypte, origine, ferrure, hipposandales ; 3, âne.

Est-il utile d'ajouter, puisque nous avons nommé le dessinateur des illustrations de l'ouvrage, que les figures sont très bonnes ?

E. CARTAILHAC.

ADRIEN DE MORTILLET. *Allée couverte de Dampont, commune d'Us* (Seine-et-Oise). Paris, 1889. (Extrait du *Bull. de la Soc. d'Anthrop.*, 13 pages in-8, 10 fig.)

L'auteur est arrivé à constater que la Seine possède encore 4 dolmens et Seine-et-Oise 30, en général beaux et importants, de véritables allées couvertes. Une des plus intéressantes est celle de Dampont à 500 mètres N.-O. du hameau, commune d'Us, canton de Marine, arrondissement de Pontoise. C'est un rectangle allongé, un vestibule et une chambre, une grosse dalle percée d'un trou faisant office de porte. Les parois sont établies par 15 dalles dressées ; celles du vestibule sont en calcaire, celles de la chambre en grès ; la couverture a depuis longtemps disparu. Longueur totale 9 mètres, largeur 1^m,80, hauteur 2 mètres. Le dessin ci-joint emprunté à la brochure de M. A. de Mortillet dispense de décrire la porte dont le trou a « 0^m,46 — 0^m,50 ». Une poutrelle, engagée dans les deux cavités qui se trouvent à droite et à gauche de l'ouverture à mi-hauteur, devait servir à maintenir la fermeture de bois ou de pierre (cette porte épaisse de 0^m,05). Au moyen d'une simple pierre placée dans la petite niche que l'on observe à droite, on pouvait fixer la poutrelle et l'empêcher de sortir de la cavité peu profonde qui est à gauche. Ce système est plus compliqué que celui des autres monuments de la région.

Le sol de la chambre, très régulière (6^m,86), est à un niveau un peu inférieur à celui du vestibule ; on n'y voit aucune trace de dallage.

Elle fut entamée par le premier inventeur, qui n'y trouva que des ossements, puis vidée complètement par le garde-chasse du propriétaire. Il y avait en fait de silex des percuteurs, des lames, des grattoirs, plu-

sieurs fragments de haches polies, dont un craquelé par le feu, deux haches entières; des poinçons d'os de différentes tailles; une sorte de manche, peut-être un sommet de casse-tête, en bois de cerf; une patelle percée de deux trous, des fragments de vases du type ordinaire des dolmens de la région; deux voitures d'os humains qu'on a portés au cime-

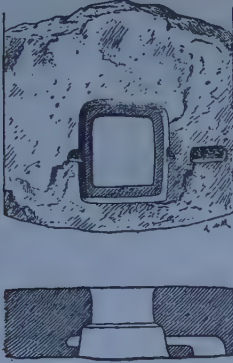


FIG. 1. — Dalle percée. Vue du côté du vestibule et coupe.

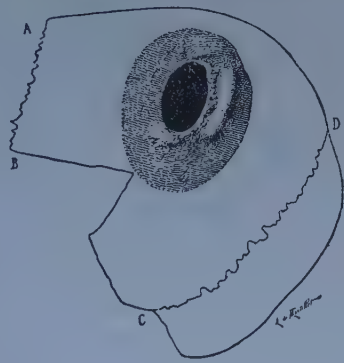


FIG. 2. — Crâne humain incomplet avec trépanation chirurgicale. 1/2 Gr. A B, suture coronale; D C, suture lambdoïde.

tière. Des fragments d'os calcinés ont été recueillis dans le vestibule.

Les seuls débris humains conservés sont quelques os longs et quelques têtes parmi lesquelles trois crânes trépanés, malheureusement

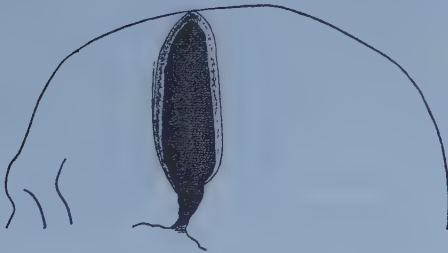


FIG. 3. — Crâne humain avec trépanation posthume. Gr. 1/2.



FIG. 4. — Fragment de crâne humain avec trépanation posthume. 1/2 Gr. I, pariétal gauche. II, pariétal droit. A B C, bord coupé; A F suture coronale; F E, cassure.

fort incomplets. Le premier porte sur le temporal gauche un trou ovale de 0^m,030 sur 0^m,018 visiblement obtenus par le raclage et dont les bords se sont cicatrisés. Le second présente sur le côté, entre le frontal et le temporal gauche, une ouverture de 0^m,09 sur 0^m,02, dont les bords sont coupés avec une très grande netteté; elle ne peut avoir été faite

qu'après la mort, au moyen d'un puissant couteau en silex à tranchant très vif; aucune trace de sciage ni de cicatrisation. Enfin le troisième est une partie des parietaux : sur un des côtés se trouve une coupure sinueuse, très nette et très vive, d'environ 0^m,10 de longueur.

E. C.

R. VALLENTIN. Les grôttés du Figuier et de Chabot sur les bords de l'Ardèche (*Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, t. IX, pp. 344-348, 1890).

Cette courte note résume les fouilles de M. Chiron, de Saint-Just, dans deux grottes situées aux bords de l'Ardèche : la première, sur le territoire de Saint-Martin-d'Ardèche; la seconde, sensiblement en face, sur la rive gauche du cours d'eau dans la commune d'Aiguèze (Gard). L'une, dite du Figuier, montre surposés les restes des industries du Moustier et de la Madeleine, de la faune de l'ours des cavernes et de celle du renne. Parmi les pièces de la couche de la Madeleine, M. Roger Vallentin mentionne un *bâton de commandement* malheureusement incomplet. Au-dessus apparaissent les débris caractéristiques de l'âge de la pierre polie.

L'autre grotte, dite de Chabot, moins profondément fouillée, a seulement fourni jusqu'à présent des restes abondants, paraissant se rattacher à l'industrie de la Madeleine. Nous ne savons ce que peut bien être le fragment de *corne* de Rhinocéros tichorhinus dont il est parlé comme rencontré très profondément dans les fouilles. Quant aux dessins gravés sur les parois, les membres de l'Académie de Vaucluse ont sagement fait d'éviter de se prononcer sur leur antiquité.

E. H.

MOLONEY. Arbalètes, arcs, carquois, etc., du pays des Yorouba (*Journ. Anthrop. Inst.*, London, t. XIX, 1889-90, p. 213).

L'usage de l'arbalète est presque complètement abandonné aujourd'hui dans le pays des Yorouba, où les armes à feu ont pénétré depuis longtemps; mais les proverbes qui s'y rapportent circulent encore dans le pays. On peut également encore se procurer de temps en temps ces vieilles armes, et c'est quelques-uns de ces rares spécimens que Moloney, gouverneur des possessions anglaises de la côte de Guinée, avait présentés à la Société d'Anthropologie de Londres en même temps que d'autres objets : bâtons de messenger en bronze et en fer (*okpa*), haches dahoméennes (*asio*), etc.

Dans la discussion qui a suivi cette présentation, le général Pitt Rivers a fait remarquer que l'arbalète yorouba ressemble beaucoup à celle des Fans du Gabon et que l'usage de cette arme, si répandue en

Asie orientale, n'est connu en Afrique que sur la côte ouest. Il est possible qu'elle y ait été inventée spontanément, ou bien qu'elle fut introduite par les premiers marchands européens. J. D.

M^{lle} BRAITHWAITE BATTY. Notes sur le pays des Yorouba (*Journ. Anthropol. Inst.*, t. XIX, (1889-90, p. 160).

C'est une intéressante communication faite à la Société d'Anthropologie de Londres sur la divinité de la vengeance et de la terreur appelée *Oro* et connue dans tout le pays de Yorouba (Afrique occidentale), mais surtout vénérée par la tribu d'*Egba* habitant le district d'Abbeokouta, voisin du Dahomé. L'on sait que certains Yoroubas appartenant à la société secrète des *Ogbonis* parcourent la nuit les villages en faisant entendre « la voix d'Oro », un son strident qui met en terreur tous les habitants ; les femmes surtout cherchent à se sauver, car la vue seule de l'Oro entraîne pour elles la mort. Cette fameuse « voix » est produite par un instrument que M^{lle} Batty présente à la Société. C'est une espèce de planchette très mince et allongée attachée à l'aide d'une longue ficelle à une perche de bambou de 2 ou 3 mètres de hauteur ; en secouant la perche on fait tourner très vite la planchette qui produit un son strident. M. Taylor a montré, à propos de cette communication, des planchettes semblables employées pour produire un sifflement pendant les jeux et les cérémonies chez les Australiens, les Zoumis de l'Amérique du Nord et les Écossais. Il rappelle aussi les « Rhombes » grecs qui servaient à produire le bruit pendant certains mystères. Ce sont les analogues de ces instruments, d'après M. Taylor ; mais ils ne nous sont connus que par les dessins. Dans tous les pays, sauf l'Europe, ces instruments servant à produire le bruit sont considérés comme des objets sacrés. J. DENIKER.

J.-H. KOHLBRUGGE (d'Amsterdam). Essai d'une anatomie du genre *Hylobates*. (*Vesurch einer Anatomie, etc.*), in *Zoologische Ergebnisse, etc.* Résultats zoologiques d'un voyage dans les Indes Néerlandaises publiés sous la direction du Dr Max Weber, fasc. 2, Leide, 1890, in-4°, av. 3 pl.

Parmi les singes anthropoïdes, le gibbon est certainement le moins connu au point de vue anatomique. L'auteur de l'important travail dont nous venons de transcrire le titre a compulsé toute la bibliographie relative à la question des singes anthropoïdes et a trouvé que, si l'on peut compter 12 dissections publiées, plus ou moins complètes, de gorille, 27 d'orang et 35 de chimpanzé, on n'en a que 5 du gibbon (celles de Vrolik, Huxley, Bischoff, Hartmann et Deniker). Cependant c'est un des anthropoïdes les plus intéressants, car il touche déjà par plusieurs caractères aux singes pithéciens. M. Kohlbrügge a eu la bonne

fortune de disséquer trois gibbons : *Hylobates syndactylus* (♂), *H. agilis* (♂) et *H. leuciscus* (♂); il a donc d'un coup presque doublé le nombre de dissections de ce singe, et, ce qui mieux est, il en a entrepris une anatomie complète et minutieuse. Le présent mémoire n'est qu'une partie de cette entreprise. Il traite d'abord de la myologie (sauf les muscles des organes des sens et ceux de la face; ces derniers seront décrits, ainsi que les muscles de la région périnéale chez la femelle par M. Ruge); puis des nerfs périphériques, des os du carpe et du tarse et enfin de la colonne vertébrale.

Nous ne pouvons pas même énumérer ici toutes les particularités trouvées par le patient anatomiste hollandais, surtout en ce qui concerne les nerfs périphériques décrits pour ainsi dire pour la première fois chez le gibbon. (Dans notre travail sur les fœtus de gorille et de gibbon, nous n'avons pu donner que quelques indications à ce sujet, car les dimensions des animaux et leur mauvais état de conservation ne permettaient pas une dissection détaillée des nerfs.)

Citons cependant quelques faits intéressants. Disons, tout d'abord, que l'auteur s'est donné surtout pour tâche de trouver les innervations de chaque muscle; il décrit même tout le système musculaire (comme on le fait souvent maintenant, surtout en Allemagne), non par région du corps, mais d'après les nerfs qui animent les muscles; ainsi il constitue le groupe des muscles innervés par les branches du plexus cervical, celui des muscles innervés par les branches collatérales du plexus brachial, par les branches terminales du même plexus (et en particulier par le nerf médian, le nerf radial, etc.). Ce mode de description, important au point de vue physiologique, présente cependant quelques inconvénients faisant souvent éloigner deux muscles qui se touchent et se complètent quelquefois.

Un des faits intéressants, c'est l'absence chez un des trois gibbons (*H. leuciscus*) du muscle *omo-cléido-transversaire* (*acromio-trachélien* de Cuvier, *omo-cervicalis* de l'auteur), absence que nous avons signalée la première fois chez l'orang et chez les singes anthropoïdes en général (1). Ce fait nous paraît important, car c'est un des rares muscles qui fait normalement défaut chez l'homme et qui est signalé comme étant caractéristique pour tous les singes anthropoïdes. Ce muscle est innervé, suivant l'auteur, par un filet nerveux partant de l'anastomose de la quatrième branche antérieure du plexus cervical avec le nerf spinal et qui se continue ensuite comme nerf du trapèze (rameau trapézien du spinal?). Si l'on se rappelle que le muscle sterno-mastoïdien est innervé par un rameau du spinal, on ne peut pas nier que les deux muscles appartiennent au même système, fait que nous avons signalé en nous basant sur cer-

(1) Voy. *Comptes rendus du Congrès d'anthropologie préhistorique* de 1889 à Paris.

taines anomalies de ce muscle (1) et sur l'innervation, qui ne diffèrait dans notre cas que fort peu de celle décrite par M. Kohlbrügge. Le *muscle scalène moyen ou intermédiaire* que l'auteur signale chez les gibbons, ne peut être assimilé, suivant nous, au même muscle des autres mammifères, car il ne présente pas les rapports que lui assignent Gratiolet et Testut; il ressemble plutôt à un scalène trouvé par nous sur le gorille, mais qui ne sépare pas non plus le plexus cervical de l'artère. L'insertion du muscle *sous-clavier* à la troisième côte trouvée par l'auteur est une disposition qui éloigne beaucoup le gibbon de l'homme; nous étions déjà fort étonné d'avoir trouvé l'insertion à la deuxième côte. Par contre, par l'absence de connexion du brachial antérieur avec le long supinateur, le gibbon se rapproche de l'homme. Nous regrettons de ne pouvoir citer d'autres faits intéressants faute de place, mais ce que nous avons dit suffit déjà pour montrer avec quel soin chaque muscle et chaque nerf ont été décrits par l'auteur et comparés avec les descriptions données par les observateurs qui l'ont précédé.

Dans la partie du mémoire qui traite des os du carpe et du tarse, nous relèverons la confirmation de l'existence de l'os central du carpe chez le gibbon (constatée sur dix squelettes par l'auteur) et l'indication de l'existence d'un os dit *præpollex* entre le scapoïde et le trapèze. Certains auteurs considèrent ce *præpollex* comme un véritable os du carpe à l'égal du pisiforme, tandis que d'autres le prennent pour un simple os sésamoïde articulaire. L'auteur ne se prononce pas sur ces deux hypothèses. On trouve en outre dans cette partie la description des autres os carpiens, d'un sixième doigt sur les deux mains d'un *Hylobates syndactylus*, enfin la description des os du tarse.

Un autre appendice à ce travail concerne le nombre de vertèbres dans chaque région de la colonne vertébrale. L'auteur donne les chiffres relatifs aux dix-neuf squelettes appartenant à cinq espèces différentes de gibbon, et il arrive à la conclusion, que le nombre de vertèbres dans chaque région (sauf la cervicale) varie énormément, tantôt se rapprochant de celui de l'homme, tantôt de celui des singes pithéciens. En somme, le nombre de vertèbres dorsales varie de 12 à 14, celui de vertèbres lombaires de 3 à 6; les vertèbres sacrées sont au nombre de 3 à 5, et les caudales de 2 à 5.

Au résumé, le mémoire de M. Kohlbrügge est une œuvre de recherche patiente et éclairée, comme il en faudrait beaucoup pour constituer enfin une anatomie détaillée et exacte des singes anthropoïdes basée sur un grand nombre de sujets observés.

J. DENIKER.

(1) Voy. DENIKER, *Recherches anatomiques et embryologiques sur les singes anthropoïdes*; in *Archives de Zoologie expérimentale*, série 2, t. III bis suppl., 1885-1886, p. 126.

R. VERNEAU. **Les races humaines**, avec une préface de A. de Quatrefages. (Brehm, *Merveilles de la Nature*), Paris, 1890, 1 vol. gr. in-8 de 792 pp. av. figures.

Le livre de M. Verneau fait partie de la collection des « Merveilles de la Nature » de Brehm publiée par J.-B. Baillière et fils, et c'est le seul lien qui le rattache au nom du zoologiste allemand. Ce n'est donc point une traduction ou une adaptation, mais bien une œuvre originale que nous avons devant nous.

Le volume est divisé en trois parties inégales. La première traite dans une quarantaine de pages les questions d'anthropologie générale (place de l'homme dans la nature, origine de l'espèce humaine, formation des races, etc.); la deuxième (70 pages) s'occupe des races fossiles et pré-historiques; enfin le reste du volume est consacré à la description des races actuelles. Il est évident que les questions générales, vu le peu de place qui leur est accordé, ne sont pour ainsi qu'indiquées. L'auteur donne un exposé de ces questions et invoque le plus souvent les idées de M. de Quatrefages pour l'explication ou l'éclaircissement des problèmes si difficiles de l'anthropologie générale. Il adopte également la classification de l'illustre doyen de l'anthropologie française, avec quelques modifications, comme cadre de sa description détaillée des races de la terre. Il est impossible de résumer cette description qui est en général très claire et d'une lecture facile. Il est regrettable qu'un ouvrage de cette étendue soit complètement dépourvu de notes et d'indications bibliographiques à propos de chaque population, mais nous savons quelle horreur les éditeurs ont en général de ces notes, surtout dans les ouvrages de vulgarisation, et il serait de mauvaise grâce d'en faire un reproche à M. Verneau. Le volume est édité avec soin et pourvu d'une bonne table analytique, mais malheureusement les figures ne sont pas toujours à la hauteur du texte. Il nous semble que le temps où l'on donnait n'importe quelle figure fantaisiste comme la représentation d'un type humain est passé. Aujourd'hui les figures se rapportant à l'anthropologie doivent être faites comme tous les autres dessins de sciences naturelles, soit d'après nature par des artistes habiles (pour les objets, costumes, etc.), soit d'après les photographies. La phototypie vaut encore mieux. Dès lors on aurait pu très bien se dispenser de donner dans un ouvrage sérieux des figures dans le genre de celles des pages 285, 293, 435 ou 313. La seule raison d'être de ces figures, c'est de montrer toute l'étendue de l'abîme qui sépare les représentations fantaisistes des dessins rigoureusement scientifiques comme ceux des pages 204, 177, 232. Si nous faisons ces observations, c'est que, il ne faut pas se le dissimuler, le nombre de personnes qui *regardent* les ouvrages illustrés est beaucoup plus considérable que celui des lecteurs qui les

lisent et pour enseigner ainsi « par les mages » des idées justes il faut des images fidèles. Ceci dit, nous souhaitons un plein succès au volume de M. Verneau destiné à propager dans le grand public les notions ethnographiques qui manquent à tant de personnes même instruites. Ce travail consciencieux comble une lacune dans la littérature scientifique française où nous n'avions jusqu'à présent, pour la vulgarisation de l'ethnographie, que des ouvrages trop succincts ou des dissertations sans aucune valeur scientifique.

J. DENIKER.

BONNEY (T.-G.). *La température à l'époque glaciaire* (*Nature*, de Londres, 19 février 1891).

L'article du professeur Bonney est plein d'actualité, comme on va le voir. La longue période de froid que nous avons traversée pendant cet hiver a suggéré au savant anglais l'idée de résoudre le problème suivant : Quelle serait la valeur de l'abaissement permanent de température nécessaire pour amener le retour de l'époque glaciaire ? L'auteur commence par déclarer que le problème est rendu très difficile par l'existence d'un nombre considérable de variables indépendantes. Actuellement, nous voyons des régions où le sol reste toujours gelé à partir d'une faible distance de la surface et sur une profondeur de plusieurs mètres. Malgré cela, ces régions ne présentent pas de glaciers, même sur les montagnes, parce que les précipitations atmosphériques sont trop peu considérables ; par contre, d'autres régions, mieux favorisées à ce point de vue, sont recouvertes de glaciers, bien que leur température moyenne annuelle dépasse 0°.

Étant donné — ce qui n'est qu'une simple approximation — que la ligne isotherme de 32° F. (= 0° C.) coïncide avec la ligne des neiges persistantes, la question peut se poser en ces termes : En supposant les précipitations atmosphériques suffisantes, quels sont les changements de température qui suffiraient pour ramener à l'isotherme 32° F. les régions recouvertes par les glaciers à l'époque quaternaire ?

D'après ce qu'on peut observer aujourd'hui dans les Alpes, l'auteur montre que si l'isotherme de Londres, qui est actuellement de 50° F., s'abaissait à 32°, toutes les montagnes de l'Écosse et une grande partie des Cumbrian et Cambrian Hills deviendraient de vastes champs de névés, et les plaines basses seraient envahies par les glaciers. Il est bon de rappeler que, dans les Alpes, les glaciers descendent à 2000 mètres environ au-dessous de la ligne des neiges persistantes.

Pour la Suisse, il suffirait d'un abaissement isothermal de 15° F. pour amener la limite des neiges à l'altitude moyenne de la région de Lucerne (500 mètres). Alors la vallée de la Reuss, bien au-dessus de Wasen et la vallée du Rhône, au-dessus de Brieg, seraient ensevelies sous les névés. Les grands glaciers arriveraient une fois de plus jusqu'à

Pierre-à-Bot, au-dessus de Neuchâtel. Un abaissement de 18° F. ferait coïncider l'isotherme de Genève avec la ligne des neiges persistantes.

En admettant que les conditions fussent analogues à celles indiquées pour l'Angleterre, la ville de Bergen en Scandinavie aurait exactement la température moyenne actuelle de Godhavn dans le Groenland.

Les résultats seraient analogues pour l'Amérique du Nord. Ainsi, en supposant que la répartition des lignes isothermes pendant l'époque glaciaire ait été semblable à la répartition actuelle, il suffirait d'un abaissement de 18° F. (— 10°C.) dans la température moyenne annuelle pour amener une nouvelle période glaciaire.

M. BOULE.

JAMIESON (T.-F.). **Le climat de la période de loess dans l'Europe centrale** (On the climate of the loess period in Central Europe and the cause which produced it) (*Geological Magazine*, 1890, dec. 3, vol. VII, p. 70).

Sous le nom de *loess*, on a confondu deux sortes de dépôts, l'un formé par la vase des cours d'eau, l'autre produit dans les régions sèches par l'apport du vent. L'auteur pense avec raison que le mot *loess* ne devrait s'appliquer qu'à cette dernière catégorie de dépôts. Il rappelle les travaux de Nehring sur le loess allemand qui renferme la faune des steppes. Nehring déclare que les animaux qui composaient cette faune, les spermophiles, les arctomys, etc., n'ont pu vivre que sous un climat sec. Pour expliquer ce climat, Nehring a supposé que l'Europe s'étendait très loin vers le Nord-Est et vers l'Ouest et qu'elle était peut-être unie à l'Amérique du Nord.

M. Jamieson s'est proposé de démontrer que cette hypothèse n'est pas nécessaire pour expliquer le climat sec correspondant à la faune des steppes. Il pense que ce climat résulte simplement du grand développement des nappes glaciaires qui recouvraient les îles Britanniques, la Scandinavie, l'Allemagne, la Hollande et qui repoussaient jusqu'à l'Ouest de la Grande-Bretagne et de l'Irlande les rivages de l'Atlantique en même temps qu'elles arrêtaient au passage et condensaient les vapeurs de cet océan. Si cette opinion est juste, il ne faut pas regarder le loess comme de date post-glaciaire. Le caractère de la faune qu'il renferme est d'ailleurs aussi arctique que possible.

Il semble que le grand développement des glaciers de la Scandinavie et des îles Britanniques ait dû avoir pour effet de ralentir la chute des neiges dans le centre de l'Europe. Là, les glaciers ont dû reculer et le loess a pu se former sur les moraines déjà accumulées. Là le loess succède donc aux glaciers, de sorte que, dans l'Europe centrale, la succession des événements a pu être la suivante :

1° Un climat froid et humide avec formation de tourbe et de lignite prépare l'invasion glaciaire (*Elephas meridionalis*).

2° La glace recouvre le pays, c'est l'étagé des *Lemmings* de Nehring.

3° Une période froide et sèche, un climat analogue à celui du Sud de la Sibérie avec la faune des steppes, résultant du grand développement des glaciers dans le Nord-Ouest de l'Europe et du recul de ces glaciers dans le Sud-Est.

M. B.

JACQUART (l'abbé). *Étude sur les éruptions volcaniques du Velay et du Vivarais au v^e siècle* (*Mémoires de l'Académie de sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, t. XXIX, p. 94). SALOMON REINACH. *Sur un passage de Sidoine Apollinaire. Les prétendus volcans de la France centrale au v^e siècle* (Extr. *Revue archéologique*, 1890).

M. l'abbé Jacquart, suivant l'exemple de M. l'abbé Hamard (*l'Age de la pierre et l'Homme primitif*), a essayé de démontrer que les éruptions volcaniques n'ont pris fin dans le Plateau central qu'à une époque relativement récente. Ces auteurs ont surtout considéré le volcan de Denise près du Puy, probablement à cause du squelette humain qui en a été retiré. M. l'abbé Jacquart prétend que « les éruptions de ce volcan (Denise) et de quelques autres ont tout au moins repris, sinon persisté, jusqu'au v^e siècle de l'ère chrétienne ». Il emprunte ses arguments à des faits géologiques et à des citations. Au sujet des premiers, je n'ai pas grand-chose à dire : M. Jacquart fait de la géologie d'une façon un peu large. Il place les *Palæotherium* dans le quaternaire !

J'ai eu à m'occuper du volcan de Denise dans mes explorations pour le service de la Carte géologique détaillée de la France et j'ai démontré (*Bulletin de la Soc. géolog. de France*, 3^e série, t. XVII, p. 270) que le volcan de Denise était complètement éteint à l'époque du Mammouth, du Rhinocéros à narines cloisonnées, etc. Pour ce qui est des autres volcans à cratères bien conservés, ceux du Puy-de-Dôme par exemple, l'on sait que les hommes de l'époque du renne se sont abrités sous leurs coulées les plus récentes.

Quant aux citations, elles sont empruntées à Sidoine Apollinaire, à saint Avit, à Grégoire de Tours et à des auteurs moins anciens qui ont écrit d'après les premiers. En somme, les seuls témoignages importants sont ceux de Grégoire de Tours et de saint Avit.

M. Salomon Reinach a repris l'étude des textes. Nul ne pouvait mieux que notre collaborateur discuter les versions proposées. Sidoine Apollinaire écrit à saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, pour lui annoncer qu'il vient, à son exemple, d'instituer les Rogations dans son diocèse afin de conjurer la colère divine qui se manifeste par toutes sortes de calamités. La phrase la plus importante ayant trait à ces calamités a été traduite de cette manière : « Tantôt des flammes jaillissantes ensevelissaient sous une montagne de cendres les crêtes ébranlées des

montagnes. » M. Reinach démontre qu'il faut traduire comme il suit : « Tantôt de fréquents incendies ensevelissaient sous une montagne de cendres les sommets branlants des maisons. »

Le texte de saint Avit ne mentionne pas davantage de phénomènes volcaniques.

« On le voit, dit M. Reinach, Sidoine et saint Avit ont décrit les mêmes événements, l'un plus brièvement et plus obscurément, l'autre avec plus de détails et de clarté. Parmi les prodiges qui épouvantèrent Vienne en 452, saint Avit mentionne les tremblements de terre, les incendies, l'entrée des cerfs dans la ville. Sidoine, de son côté, mentionne les tremblements de terre, les incendies, l'entrée des cerfs dans la ville. Le parallélisme est complet, la concordance des deux récits absolue et l'on peut conclure hardiment que les éruptions volcaniques du ^v^e siècle sont un roman géologique dont Sidoine Apollinaire n'est pas l'auteur. »

M. B.

Association française pour l'avancement des sciences. Compte rendu de la 19^e session (Limoges), 1890.

Ce volume renferme le texte d'une conférence de M. CH. RABOT sur les glaciers polaires et les phénomènes glaciaires actuels. C'est un résumé très original et très intéressant qu'on lit avec beaucoup de profit.

Je citerai quelques observations faites par l'auteur. Il a pu pénétrer sous une branche d'un glacier de Laponie (le Svartis), dont les moraines superficielles sont très réduites, et il a pu constater qu'il ne se trouvait, sous la glace, que quelques pierres grosses comme le poing. Quand les moraines superficielles sont très développées, on constate l'existence d'une moraine profonde. Celle-ci est donc composée uniquement de blocs provenant de la surface du glacier et tombés, à travers les crevasses, au fond de son lit. « On a affirmé qu'elle était également constituée par des pierres arrachées par la glace en mouvement au sol sur lequel elle glisse : l'observation n'a point vérifié cette hypothèse. »

Il s'en faut de beaucoup que toutes les pierres des moraines soient anguleuses. Dans les moraines des glaciers polaires, on trouve, au contraire, en abondance des cailloux roulés ; ces cailloux sont arrondis par le glacier lui-même.

M. Rabot n'est pas partisan de l'action érosive des glaciers. Ceux-ci peuvent bien — cela s'est vu souvent — déblayer le sol de roches meubles détritiques, mais ils ne peuvent jamais entamer les roches dures... « Nous ne possédons aucune observation prouvant que les glaciers puissent creuser ces énormes cavités que remplissent aujourd'hui les lacs et les fjords. »

Lorsqu'on invoque la grande masse des limons charriés par les tor-

rents issus des glaciers pour affirmer l'action érosive de ces glaciers, on fait reposer son raisonnement sur une pétition de principe, dit M. Rabot. On suppose que ce limon provient de l'érosion du sol, ce que l'observation ne prouve pas. Ce limon proviendrait surtout des poussières apportées par le vent sur le glacier (*cryockonite* de Nordenskiöld); des particules arénacées enfermées dans la glace; de l'érosion du sous-sol par les cours d'eau circulant sous les glaciers; enfin de la trituration de la moraine de fond.

Les ice-bergs sont des agents de transport réels, mais moins importants que l'enseignent certains géologues. Leur rôle est pourtant loin d'être négligeable. L'habile explorateur attribue une grande importance au transport par les glaces fluviales. Les débâcles glaciaires coïncident presque toujours avec des crues; les glaces forment souvent des amas de pierres à une certaine distance des berges, au milieu des terres inondées.

Dans les travaux de la onzième section au Congrès de Limoges, je relève un petit nombre de communications se rattachant à la spécialité dont je m'occupe dans la *Revue*.

M. ADRIEN DE MORTILLET énumère de nombreuses localités appartenant à diverses régions de l'Italie où ont été rencontrés en abondance des instruments en silex chelléens et moustériens.

M. POMMEROL a fait une communication sur les *variations du cheval quaternaire de la Limagne*. L'auteur a cru devoir créer une espèce nouvelle, l'*Equus limanensis*, d'après des dents provenant des sables et graviers de Joze. Les paléontologistes de profession ont depuis longtemps renoncé à la spécification des chevaux quaternaires, spécification qu'ils ont reconnue tout à fait arbitraire. C'est l'opinion des hommes les plus compétents en la matière, que la manipulation de nombreux documents a rendus prudents. Je citerai Rüttimeyer, Gaudry, Forsyth Major, M. Paulow, etc.

M. BARTHÉLEMY présente le premier outil du type de Saint-Acheul qui ait été trouvé dans les alluvions de la Lorraine.

Les autres communications ont porté sur le néolithique ou sur des époques plus récentes; je laisse aux collaborateurs plus autorisés de la *Revue* le soin de les examiner.

M. B.

VARIÉTÉS

Questionnaire de l'abbé Grégoire au siècle dernier.

Un collectionneur de Toulouse, M. Ch. Fouque, nous communique un document très intéressant pour l'histoire de l'une des sciences anthropologiques. Nous serions heureux si quelqu'un pouvait nous dire ce que sont devenues les réponses adressées à l'abbé Grégoire. Dans la série des ouvrages du célèbre conventionnel, nous n'en voyons pas qui ait enregistré les résultats de son enquête.

E. C.

Paris, 13 août 1790.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser une série de questions relatives au patois et aux mœurs des gens de la campagne, en vous priant de me donner les renseignements demandés, et même de me procurer les ouvrages intéressants écrits en ce dialecte. Vous pourrez m'adresser le tout sous le couvert de M. le Président de l'Assemblée nationale. Ces questions ayant un but d'utilité publique, j'aime à espérer que vous ne me refuserez pas vos lumières; et comme l'étendue de mes occupations ne me permettra pas de vous écrire pour vous remercier, agréez d'avance les sentiments de reconnaissance avec lesquels je serai, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GRÉGOIRE,

Curé d'Embermenil,
député à l'Assemblée nationale.

1. L'usage de la langue française est-il universel dans votre contrée, y parle-t-on un ou plusieurs patois?
2. Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue?
3. A-t-il beaucoup de termes radicaux, beaucoup de termes composés?
4. Y trouve-t-on des mots dérivés du celtique, du grec, du latin, et en général des langues anciennes et modernes?
5. A-t-il une affinité marquée avec le français, avec les dialectes des contrées voisines, avec celui de certains lieux éloignés où des émigrants, des colons de votre contrée sont allés anciennement s'établir?
6. En quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national; n'est-ce pas spécialement pour les noms des plantes, des maladies, des termes des arts et métiers, des instruments

aratoires, des diverses espèces de grains, du commerce et du droit coutumier? On désirerait avoir cette nomenclature.

7. Y trouve-t-on fréquemment plusieurs mots pour désigner la même chose?

8. Pour quels genres de choses, d'occupations, de passions, ce patois est-il plus abondant?

9. A-t-il beaucoup de mots pour exprimer les nuances des idées et des objets intellectuels?

10. A-t-il beaucoup de termes contraires à la pudeur? Ce que l'on doit en inférer relativement à la pureté ou à la corruption des mœurs.

11. A-t-il beaucoup de jurements et d'expressions particulières aux grands mouvements de colère?

12. Trouve-t-on dans ce patois des termes, des locutions très énergiques, et même qui manquent à l'idiome français?

13. Les finales sont-elles plus communément voyelles que consonnes?

14. Quel est le caractère de la prononciation? Est-elle gutturale, sifflante, douce, peu ou fortement accentuée?

15. L'écriture de ce patois a-t-elle des traits, des caractères, autres que le français?

16. Ce patois varie-t-il beaucoup de village à village?

17. Le parle-t-on dans les villes?

18. Quelle est l'étendue territoriale où il est usité?

19. Les campagnards savent-ils également s'énoncer en français?

20. Prêchait-on jadis en patois; cet usage a-t-il cessé?

21. A-t-on des grammaires et des dictionnaires de ce dialecte?

22. Trouve-t-on des inscriptions patoises dans les églises, les cimetières, les places publiques, etc.?

23. Avez-vous des Ouvrages en patois, imprimés ou manuscrits, anciens ou modernes, comme Droit Coutumier, Actes publics, Chroniques, Prières, Sermons, Livres ascétiques, Cantiques, Chansons, Almanach, Poésie, Traductions, etc.?

24. Quel est le mérite de ces divers ouvrages?

25. Serait-il possible de se les procurer facilement?

26. Avez-vous beaucoup de proverbes patois, particuliers à votre dialecte et à votre contrée?

27. Quelle est l'influence respective du patois sur les mœurs, et de celles-ci sur votre dialecte?

28. Remarque-t-on qu'il se rapproche insensiblement de l'idiome français, que certains mots disparaissent et depuis quand?

29. Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement ce patois?

30. Quels en seraient les moyens?

31. Dans les Écoles de campagne l'enseignement se fait-il en français, les livres sont-ils uniformes?

32. Chaque village est-il pourvu de maîtres et maîtresses d'école?

33. Outre l'art d'écrire, de chiffrer, et le catéchisme, enseigne-t-on autre chose dans ces écoles?

34. Sont-elles assidûment surveillées par MM. les curés et vicaires?

35. Ont-ils un assortiment de livres pour prêter à leurs paroissiens?

36. Les gens de la campagne ont-ils le goût de la lecture?

37. Quelles espèces de livres trouve-t-on plus communément chez eux?

38. Ont-ils beaucoup de préjugés, et dans quel genre?

39. Depuis une vingtaine d'années, sont-ils plus éclairés, leurs mœurs sont-elles plus dépravées, leurs principes religieux ne sont-ils pas affaiblis?

40. Quelles sont les causes et quels seraient les remèdes à ces maux?

41. Quels effets moraux produit sur eux la révolution actuelle?

42. Trouve-t-on chez eux du patriotisme, ou seulement les affections qu'inspire l'intérêt personnel?

43. Les ecclésiastiques et les ci-devant nobles ne sont-ils pas en butte aux injures grossières, aux outrages des paysans et au despotisme des maires et des municipalités?

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Nécrologie.

Nous avons perdu en février dernier M. Charles REINWALD, un des principaux éditeurs français et qui a publié une grande quantité d'ouvrages sur l'anthropologie : la *Revue d'Anthropologie* à son origine, les *Mémoires de Broca*, des œuvres de Darwin, Desor, Schliemann, Carl Vogt, Yves Guyot, de MM. Topinard, de Mortillet, Hovelacque, Letourneau, professeurs de l'École d'anthropologie. C'est à cette librairie que nous avons publié les *Matériaux*. Pendant plus de vingt ans nous avons eu d'excellentes relations avec C. Reinwald qui, dans sa belle vieillesse (il était né en 1812), ne comptait que des amis.

E. C.

Session de l'Association française à Marseille, en 1891.

C'est du 17 au 24 septembre qu'aura lieu la XX^e session de notre congrès annuel. La XI^e section (anthropologie) sera présidée par M. Gustave Chauvet, de Ruffec (Charente). M. Chauvet est un des plus anciens membres de l'Association; depuis plus de vingt ans il n'a jamais cessé de s'intéresser aux recherches d'archéologie préhistorique, ses fouilles toujours bien conduites ont produit d'excellents résultats, enfin il a contribué beaucoup à la prospérité des sociétés savantes de la région de la Charente. C'est donc un très bon choix.

Grâce à son initiative, pour la première fois, des questions vont être posées aux sections et soumises d'avance à l'étude des spécialistes.

La question proposée pour la II^e section est la suivante :

Quelle est la valeur des objets d'industrie humaine comme éléments de classification des terrains quaternaires et des époques préhistoriques ?

Dans un exposé sommaire qui a été imprimé et distribué, M. Chauvet montre l'évolution des classifications depuis une trentaine d'années et constate que les plus récentes ont encore leurs critiques, c'est pourquoi il demande une discussion approfondie :

« Pouvez-vous déterminer, par des *observations nouvelles* et précises, l'ordre d'invention, d'apparition, d'usage habituel et d'abandon des *divers types* d'armes et d'outils en pierre et en os utilisés par les populations primitives ?

« Le classement observé, notamment dans les vallées de la Charente et de la Dordogne, est-il uniforme pour toute la France ?

« Quelle est son extension géographique ?

« Apportez-nous, sur ce sujet, non des considérations générales ou des

matériaux de seconde main, mais dites-nous ce que vous avez vu et observé vous-mêmes dans vos fouilles.

« Montrez-nous les objets que vous avez recueillis de vos mains.

« Indiquez-nous par des coupes précises les couches d'où ils ont été retirés et la faune qui les accompagnait. »

Je n'ai pas caché à M. Chauvet mon scepticisme. Je doute qu'une discussion dans un congrès se soit terminée par un accord entre les interlocuteurs. En général, chacun garde son opinion et s'y entête. C'est ce qui s'est passé à Lisbonne et à Blois pour les silex tertiaires, à Paris pour la question de Chelles, à Lyon pour celle de Solutré, etc. Cependant, si le questionnaire du président de la XI^e section provoque des observations nouvelles et précises de la part de personnes évidemment compétentes, ce sera un magnifique succès. E. C.

Congrès scientifique international des catholiques.

Ce deuxième congrès a eu lieu du 2 au 6 avril 1891 à Paris, sous la présidence de M. Freppel, évêque d'Angers. La séance d'ouverture a eu lieu à l'Institut catholique, les suivantes à la Société de géographie. Il a été partagé en sept sections, savoir : des sciences religieuses, des sciences philosophiques, des sciences juridiques, des sciences historiques, des sciences philologiques, des sciences mathématiques et des sciences anthropologiques. La dernière a été présidée par M. de Nadaillac, correspondant de l'Institut.

A la première séance, M. Freppel, après les prières d'usage, a pris la parole pour définir le caractère du congrès. Le fond de l'œuvre, dit-il, est « une pensée d'apologie de la foi », mais son but est « de provoquer l'activité scientifique parmi les catholiques ». Une conférence a suivi dans laquelle M. Lapparent a traité de la physique et de la destinée du globe. La séance s'est terminée par une allocution de M. Richard, archevêque de Paris.

Signalons parmi les communications se rattachant de près ou de loin à l'anthropologie :

Un mémoire sur « la méthode et la critique anthropologique par M. d'Hulst, à la suite duquel M. Freppel s'est expliqué sur la fixité des espèces : « Je suis, a-t-il dit, l'adversaire des hypothèses évolutionnistes et transformistes, même réduites aux espèces inférieures. Je les regarde comme contraires à une saine philosophie et manquant de base scientifique. La science conserve toute sa liberté tant qu'elle ne renferme rien de contraire à la révélation divine et à l'enseignement de l'Église. »

Un mémoire de M. de Kirvan sur « l'instinct, la connaissance et la raison ».

Un mémoire de M. Maisonneuve sur « la psychologie physiologique ».

Un rapport sur « les progrès de l'anthropologie » et une conférence sur « l'anthropologie » par M. de Nadaillac.

A la dernière séance, M. d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, a résumé les travaux des différentes sections et insisté sur ceux de philosophie et d'anthropologie. C'est en vain, dit-il, qu'on a voulu « faire du transformisme et de l'évolution une machine de guerre contre les principes chrétiens... Le meilleur moyen d'empêcher que l'on combatte nos croyances avec de semblables théories, c'est de montrer que nous pouvons nous en accommoder. »

M. Freppel a parlé dans le même sens. Il déclare qu'il ne songe pas à contester les droits des sciences : « Chacune doit s'exercer dans la sphère qui lui est dévolue... La religion n'entend nullement entraver la science humaine... Ne perdons pas de vue que l'ordre naturel est en toute chose le substratum nécessaire de l'ordre surnaturel... L'athéisme et le matérialisme, ces deux défaillances de l'esprit humain, ont fait leur réapparition... Le vrai devoir du savant est d'étudier les faits, de contenir l'induction dans les faits qui lui servent de base et d'appliquer partout les lois de la logique. La religion, loin de rien craindre des sciences humaines, trouve dans leur concours une force. » Tel est, d'après M. Freppel, l'esprit du congrès catholique.

Le congrès s'est terminé par un pèlerinage à la basilique du Sacré-Cœur.

(D'après le TEMPS.)

Les conférences de M. Putnam.

Notre collègue M. F. W. Putnam, qui occupe depuis quelque temps déjà la chaire fondée par Peabody pour l'enseignement de l'archéologie et de l'ethnologie américaine à l'Université Harvard, termine en ce moment dans les États de l'Ouest ce que les Américains appellent un *lecture tour*. Les conférences qu'il donne ainsi sont suivies par un public nombreux, qui s'intéresse vivement aux questions traitées d'ailleurs avec beaucoup de clarté par l'orateur, et fournira, sans aucun doute, un nouveau contingent d'observateurs attentifs à ne rien laisser perdre des découvertes parfois si intéressantes et si souvent mal déterminées jusqu'ici dont la Californie et les autres États occidentaux sont très fréquemment le théâtre.

E. H.

Darwin sur l'unité ou la pluralité d'origine de l'homme.

Le monde scientifique ne semble pas être édifié sur la solution que l'illustre naturaliste anglais donnait à cette question. Deux lettres inédites de lui, y ayant trait, viennent d'être publiées dans le journal *Nature*, de Londres.

La première est du 23 septembre 1878 et est adressée au duc d'Argyll. Nous en traduisons mot à mot la partie essentielle. « Il est extrêmement improbable, dit-il, autant que je puis en juger, qu'une même espèce bien caractérisée se soit produite dans deux contrées différentes, à deux époques différentes. Il est certain que la même variation peut surgir dans deux endroits différents, comme l'albinisme ou la nectarine du pêcher. Mais les preuves me semblent accablantes qu'une espèce bien arrêtée est le résultat, non d'une seule ou d'un petit nombre de variations, mais d'une longue suite de modifications provenant principalement de l'adaptation à des conditions infiniment complexes, avec plus ou moins d'hérédité de toutes les modifications précédentes. Cependant, comme la variation dépend moins de la nature de l'organisme que de la nature des milieux, les variations tendront à diverger à chaque étape successive de descendance. Donc il me semble au plus haut degré improbable qu'une espèce ait jamais été exposée en deux endroits à des conditions infiniment complexes de même nature pendant une longue suite de modifications. L'exemple suivant

ne concerne que deux facteurs de l'hérédité et de la variabilité : l'improbabilité que deux hommes naissent dans deux pays différents, identiques de corps et d'esprit. Toutefois, si l'on admet qu'à chaque étape successive de ses modifications, une espèce a pu se trouver dans deux contrées et à deux époques différentes en présence des mêmes plantes et animaux et soumise aux mêmes conditions physiques, je ne vois aucune difficulté théorique à croire qu'une espèce ait donné naissance à une nouvelle forme dans deux autres. »

La seconde lettre est du 25 novembre 1859 et est adressée à M. Bentham à l'occasion d'un discours qu'il avait prononcé à la Société linnéenne. Darwin y fait ses réserves sur six points de ce discours. Le troisième concerne ce passage de M. Bentham : « Nous devons aussi admettre que toutes les races sont probablement les rejetons d'un parent ou d'une paire de parents et par conséquent sont originaires d'un même endroit. » Darwin ajoute ceci : « Je me demande si une nouvelle race est nécessairement, ou même généralement, issue d'un seul parent ou d'une seule paire de parents. Je crois que toute la masse des individus s'est altérée en même temps, de même que nos chevaux de course et tous nos animaux domestiques qui ont changé par la sélection inconsciente de l'homme. »

La première lettre est de dix ans postérieure à la seconde et autrement précise. Darwin serait donc monogéniste.

P. T.

Accroissement des Aïnos.

On croit généralement que la race aborigène des Aïnos qui habite l'île de Yezo dans le Japon septentrional diminue devant les progrès de la civilisation. C'est une erreur. Les dernières statistiques prouvent le contraire. On a le recensement de la population des Aïnos de Yezo par année, de 1872 à 1888 : leur nombre augmente. Nous ne citerons que les années extrêmes. En 1875, leur total était de 15275, dont 7964 hommes et 7311 femmes ; en 1888, le total est de 17062, dont 8475 hommes et 8587 femmes.

P. T.

Origine des Australiens.

Le révérend John Mathews de Coburg, province de Victoria, dans une communication à la Société royale de la Nouvelle-Galles du Sud, soutient que les Australiens, très différents entre eux, non seulement dans les diverses tribus, mais dans le sein même d'une tribu, sont le produit d'un mélange de Papous, de Dravidiens et de Malais.

Les premiers, les Papous ou quelques congénères de ce groupe, seraient venus du nord ou du nord-est et se seraient répandus jusqu'en Tasmanie où ils se seraient maintenus sans altération sensible. Les suivants, les Dravidiens, seraient l'élément qui a apporté la masse principale des coutumes et usages sociaux, la plus grande partie des langues et peut-être le boomerang. Quant au troisième élément, le Malais, il est nécessaire pour expliquer un certain nombre de mots d'origine ou de structure malaise et les cheveux non laineux des Australiens.

Fort bien ! Mais le Malais est très brachycéphale, le Tasmanien qui, dans la théorie de M. Mathews, serait l'Australien primitif, est presque mésaticéphale et l'Australien actuel très dolichocéphale. Puis le Malais est petit, le Dravidien est petit, le Tasmanien est petit, tandis que l'Australien est grand. Il est donc à regretter que M. Mathews ne donne pas son opinion sur les Polynésiens qui ont si souvent débarqué sur la côte est, et surtout nord-est, de l'Australie. Le Polynésien est de haute taille et a les cheveux droits.

Il faut songer aussi que parmi les Papous il y a des types très différents, les uns de haute taille et d'une belle capacité crânienne, les autres plutôt petits et d'une faible capacité crânienne. De deux choses l'une : ou la race australoïde d'Huxley dont les Australiens actuels seraient l'expression occidentale négroïde par le crâne, est une race primitive, c'est-à-dire se perdant dans la nuit des temps ; ou les Australiens actuels sont le produit séculaire de croisements d'origines diverses, parmi lesquels s'imposent un élément nègre, dolichocéphale et petit, et un élément aux cheveux droits et grand. Mais dans ce problème ce qu'il ne faut pas confondre, ce sont les mœurs, coutumes, langues, croyances, armes, qu'indiquent les éléments ethniques qui ont exercé une influence intellectuelle, industrielle et linguistique avec les éléments purement physiques ou de races. Assurément, les premiers invitent à croire que le peuple correspondant a quelque chance de s'être mélangé et croisé avec l'Australien, mais ils le montrent dans un passé peut-être médiocrement éloigné. Or les deux types tasmanien et australien sont très anciens et les éléments qui auraient concouru à constituer le dernier ne peuvent être retracés que par une induction anatomique, plus ou moins spéculative.

P. T.

Les Maoris et le Dinornis.

Le major Mair, dans une communication à l'Institut de la Nouvelle-Zélande, reconnaît que les Maoris actuels ne font jamais mention dans leurs traditions et chansons du fameux Moa ou Dinornis, sorte d'autruche gigantesque dont l'espèce est éteinte, et admet cependant que les plus anciens d'entre eux l'ont parfaitement connu.

« Il y a deux ans, dit-il, j'ai exploré une grotte qui depuis un temps immémorial avait été obturée par un glissement de terrain et que des travaux de carrière ont tout à coup mise à découvert. L'éboulement s'est évidemment produit en l'absence de ses habitants, car aucun corps n'y a été rencontré. En revanche, tout était dans l'état exact où ceux-ci ont laissé : ustensiles, armes, objets d'alimentation. Or sur le plancher de la grotte, autour des restes d'un foyer, il y avait de nombreux os cassés et en partie brûlés de moa. Sur la table de la cuisine gisaient des hameçons et têtes de flèches barbelées en os du même animal et enfin des débris d'œufs de moa, les restes du dernier repas des propriétaires de cette grotte.

A côté des os de moa se rencontraient des os de cygne noir qui n'a été introduit ou mieux réintroduit en Nouvelle-Zélande que récemment. Sur le manche d'une paddle était sculptée une tête de chien.

Le chien, le cygne et le dinornis étaient donc contemporains des Maoris les

plus anciens, que le major Mair propose d'appeler « les chasseurs de Moa », pour les distinguer des Maoris ultérieurs qui ne connaissaient pas le dinornis.

P. T.

La folie parmi les Australiens.

Dans le congrès médical intercolonial d'Australasie, le Dr Morton Manning, l'inspecteur général des aliénés de la province de la Nouvelle-Galles du Sud a donné des renseignements sur la folie chez les indigènes.

Sa fréquence augmente, à mesure que les Australiens entrent plus en contact avec la civilisation et ses vices. Depuis 1868, dix-huit indigènes ont été admis dans les asiles de la Nouvelle-Galles du Sud, sur une population qui n'a jamais dépassé 2500 et qui est aujourd'hui réduite à moitié. Dans le recensement de 1881, la proportion des indigènes aliénés aux indigènes normaux était de 2,83 pour 1000 et à la fin de 1887 de 5. Les causes, sur 32 cas des asiles de Queensland et de la Nouvelle-Galles, étaient en majorité la boisson. La forme dominante était la manie passant rapidement à la démence. Toutes les mélancolies étaient la suite d'emprisonnement. Il y avait trois épileptiques. Aucun cas de paralysie générale ou quoi que ce soit d'analogue. Sur le nombre il y eut 20 morts.

P. T.

Version akkadienne de la Création.

Dans une communication à la Société royale asiatique, M. T. G. Pinches annonce qu'il a découvert sur l'une des tablettes non cataloguées du Musée britannique, qui ont été rapportées en 1882 par M. Rassam, une version de la création, plus ancienne que celle dont M. G. Smith a donné la traduction. C'est une tablette bilingue dont le texte est akkadien et les caractères assyriens; elle ne remonte pas à guère plus de 630 ans avant notre ère comme le reste des tablettes de la bibliothèque d'Assur-bani-pal; mais le texte akkadien est, suivant M. Pinches, la copie exacte d'un document qui, sous sa forme première, remonte à 3 000 ans avant notre ère, sinon plus loin.

Un des côtés porte l'histoire de la création, l'autre est une sorte d'incantation pour la purification de la tour du grand temple de E-Zida, aujourd'hui bien connu sous le nom de tumulus de Birs-Nimroud. Le texte peut se partager en trois parties principales de dix lignes chaque. La première décrit le temps où il n'y avait rien, ni demeure des Dieux, ni plantes, ni arbres, ni villes, ni maisons, pas même l'abîme. Le second décrit la création du Paradis avec son temple-tour de E-Sagila sortant de l'abîme, celle de Babylone, des Dieux, de la terre, des cieux et de l'humanité. La troisième indique la création successive des animaux, des plantes et des arbres du Tigre et de l'Euphrate. Une quatrième parle de la construction des villes et des maisons. Tout a été créé par le dieu Merodach, mais les villes par l'intermédiaire des hommes.

P. T.

Poignard de bronze de l'Aveyron.

M. SOLANET (Saint-Geniez, Aveyron) a eu l'obligeance de nous communiquer le croquis d'un poignard de bronze trouvé en labourant la terre au lieu

de Galinières près Saint-Geniez-d'Olt et qui fait partie de sa collection. C'est, croyons-nous, la plus belle arme de bronze qu'aient donné l'Aveyron et la

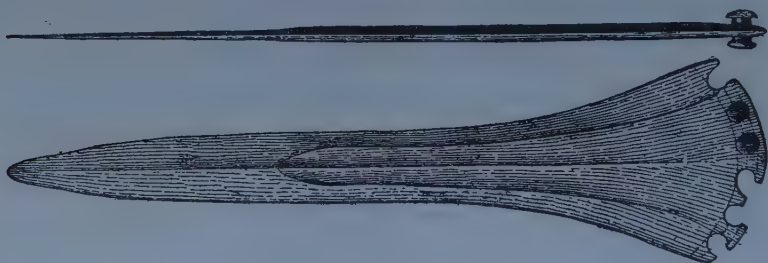


FIG. 1. — Poignard de bronze de Saint-Geniez (Aveyron). 1/2 de la grandeur naturelle.

Lozère. Aucune des lames recueillies dans les sépultures de ces pays n'atteint ces dimensions : 30 centimètres. E. C.

Rasoir de bronze du Finistère.

M. PAUL DU CHATELLIER nous signale un objet de bronze faisant partie de la cachette de l'île Guennoc, qui a été décrite dans l'*Anthropologie*, 1891, p. 17) et qui a été trouvé quelque temps après les autres objets. Le long côté est un tranchant très aiguisé. Est-ce un rasoir ou un racloir? Les trous *a a* étaient

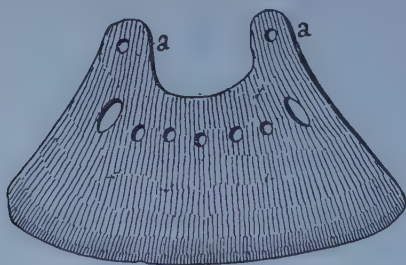


FIG. 2. — Bronze de la cachette de l'île Guennoc (Finistère). 2/3 de la grande naturelle.

sans doute destinés à recevoir des rivets, les autres n'étaient qu'une ornementation. E. C.

Pour la Direction :

Le Directeur chargé de cette livraison,

PAUL TOPINARD.



Le Gérant : G. MASSON.

MÉMOIRES ORIGINAUX

LES FORGERONS D'HORUS

PAR

G. MASPERO

Le dieu épervier d'Edfou, Harhouditi, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu épervier du Delta Harsiisit (Harsiésis), avait pour le servir une troupe d'individus que les textes égyptiens appellent *Masniou*  *masnitiou* . Le nom a été rapproché par Brugsch du terme copte *βασνιτ* *M. βασνιτ*, *T.*, et traduit par lui *forgeron*, ou, d'une manière plus générale, *tout ouvrier en métaux* (1), puis, après Dümichen, *piquier, soldat armé du poignard et de la lance* (2). Ces personnages jouent auprès de leur dieu le même rôle que les *Shosou Horou*, les *suivants d'Horus*, jouent auprès d'Harsiésis : ils l'escortent, le servent, le défendent, exécutent à ses ordres des travaux variés, tiennent garnison pour lui dans différentes villes de l'Égypte (3). Je voudrais essayer de donner plus de précision à l'idée qu'on se fait d'eux généralement et jeter quelque lumière sur leurs origines.

Les *masniou* sont représentés plusieurs fois sur les murailles du

(1) BRUGSCH, *Dict. hiéroglyphique*, p. 704, et *Die Sage der geflügelten Sonne*, pp. 31-32. Ce sens est assuré entre autres par le passage des papyrus SALLIER II et ANASTASI VII qui décrit le métier des *masnitiou*.

(2) BRUGSCH, *Dict. géographique*, pp. 377-378.

(3) Ainsi un texte qui décrit le cortège d'Horus dit qu'il se met en campagne, « avec ses suivants qui sont des *masniou* (*Shosou hnäf en masniouou*), ses vaisseaux, ses bagages, ses javelines », etc. (NAVILLE, *Textes relatifs au Mythe d'Horus*, pl. XXII, pp. 22-23.)

temple d'Edfou. Ce sont des hommes, à tête rase, vêtus du court jupon égyptien, déchaux, parés du collier large : de la main gauche ils tiennent un poignard ou un long poinçon †, de la main droite une javeline légère d'environ trois pieds, à pointe de métal et qu'ils portent renversée (1). Ils ont un chef, nommé comme eux *Masni* ou *Masniti*, qui occupe le second rang dans le sacerdoce d'Edfou (2), et qui est parfois remplacé par le roi : dans ce dernier cas, ils sont considérés comme étant les fils du souverain qui officie et traités d'*enfants royaux* (3). Ils s'intitulent en temps ordinaires « les ouvriers (*astiou*) d'Horus, les piquiers (*masniou*) du sire d'Edfou, les braves porteurs de poignard d'Horus d'Edfou, qui se jettent pour achever tous ses [ennemis], qui travaillent à détruire le violent; dont les javelines portent et percent [*sit*], qui est plongé dans l'eau fraîche, dont les dards rayonnent après l'hippopotame farouche, dont le fer se plonge dans les chairs du monstre (4) ». Leur caractère de soldat est bien indiqué, comme on voit, et l'on ne saurait douter qu'à l'époque où le texte d'Edfou fut rédigé, on ne vît surtout en eux une compagnie de piquiers. Il faut pourtant noter sur-le-champ que cette interprétation du terme qui les désigne paraît avoir été confinée au sacerdoce d'Edfou, et qu'elle n'est de mise dans aucun des textes d'origine différente dans lesquels le mot *masni* est mentionné. Les *masnitiou* sont là, comme Brugsch l'a bien montré, des fondeurs, des graveurs, des ciseleurs sur métaux (5). Il y avait, dans l'armée égyptienne, des soldats armés de piques et de javelines, mais on ne les appelait pas *masniou*. Comment expliquer les deux usages du mot et les ramener à une même origine?

Il faut noter d'abord que, même dans la légende d'Horus, les *masniou* ne sont pas seulement les compagnons armés du dieu, sa garde de piquiers. Ils exécutaient aussi, dans le temple principal et dans les sanctuaires des villes où l'on adorait Horus, des travaux

(1) NAVILLE, *Textes relatifs au Mythe d'Horus*, pl. VII.

(2) J. DE ROUGÉ, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, pp. 45, 46, 49; cf. BRUGSCH, *Dict. géogr.*, p. 136.

(3) NAVILLE, *Textes relatifs au Mythe d'Horus*, pl. VII, l. 1 de la légende relative au *Masniou*. Cette identification repose sur un fait d'étiquette bien connu : quand le roi officie dans une cérémonie, il doit être assisté par les personnes de sa famille, par la reine ou par un de ses fils, qui remplit auprès de lui les fonctions de *Khri-habi* (*maître des cérémonies*) ou celles du prêtre spécial attaché au culte du dieu.

(4) NAVILLE, *Textes*, pl. VII, l. 1 à 7 de la légende relative aux *masniou*. J'ai donné la paraphrase de ce passage et non la traduction littérale qui demanderait un assez long commentaire pour devenir intelligible.

(5) Les *masnitiou* mentionnés dans le *Rituel des Funérailles* ne sont des *piquiers* que par confusion d'Harsisit leur chef avec son quasi homonyme Harhouditi.

manuels qui ne sont pas les travaux de la guerre. Le mot dont le texte se sert pour marquer leur activité est ḥḳ, *kaout*, qui exprime l'œuvre des artisans, qui ont un métier exigeant un grand déploiement d'énergie, maçons, sculpteurs sur pierre et sur métaux. Harhouditi, ayant battu son rival Sît près d'Héracléopolis Magna, fonde dans un faubourg de cette ville deux sanctuaires où il établit un sacerdoce et un poste de *masniou*. « Je mets mon désir aux travaux (*m kaoutou*) de ces sanctuaires d'Harhouditi; que ceux qui ont suivi ce dieu (les *masniou*), y soient dans les sanctuaires, opérant les purifications de ces temples, en soignant les images divines avec les prêtres du mois et de l'heure, tous quant ils sont, en récompense de ce qu'ils m'ont tué mon ennemi (1). » Et plus loin, décrivant le logis qu'il leur a donné, il ajoute : « Quant au sanctuaire où travaillent (*m kaoutou*) ces *masniou*, que la face en soit tournée vers le Sud (2). » Les *masniou* sont donc chargés non pas de garder le dieu, mais de travailler de leurs mains pour son culte et pour ses images : ils ont un métier d'artisan, à côté du métier de soldat. Ce double caractère est indiqué dans leur équipement, car si d'une main ils portent la javeline, de l'autre ils portent le poinçon ḥ, *khaoukirou*, dont ils travaillaient le métal (3). De leur personne le nom de *Masni* s'étend à la chambre où ils travaillent; on la dit *masnit*, l'atelier ou le corps de garde; le *masnit* est à Edfou une des pièces principales de l'édifice et le dieu y réside.

Ce n'est donc pas simple hasard si les *piquiers* d'Horus portent le même nom que les ouvriers en métaux : ils exerçaient les deux fonctions à la fois et servaient les dieux avec le ciseau comme avec la javeline. La racine *mosou*, *masou*, d'où le mot *masni* dérive par adjonction de la terminaison *ni*, signifiait *travailler au ciseau*, *ciseler* un vase, un objet quelconque, une statue. Le *masni*, *masniti*, est l'homme qui travaille avec un ciseau et l'on voit comment la signification de *piquier* dérive naturellement de ce premier sens : le piquier comme le ciseleur travaille de la pointe de son outil. Un jeu d'idée analogue a fait passer le mot *nouzirou*, travailler avec la hache, *menuiser*, au sens de tuer un animal ou un homme à la chasse ou à la guerre. Les *masniou* d'Horus ont, d'après l'étymologie, commencé par être des ouvriers en métaux pour devenir des manieurs de pique. Sont-ils des soldats? Si l'on examine de près

(1) NAVILLE, *Textes*, pl. XVII, l. 11-12; cf. BRUGSCH, *Dict. géogr.*, p. 375 *sqq.*

(2) NAVILLE, *Textes*, pl. XVII, l. 14; cf. BRUGSCH, *Dict. géogr.*, pp. 375 *sqq.*

(3) Cet instrument est devenu l'emblème de la décoration par excellence; il désigne ces rangs de pointes qui surmontaient une porte, un mur, et qui les décoraient.

les passages où il est question d'eux dans le récit des guerres d'Horus, on reconnaîtra sans peine qu'ils ne prennent aucune part active aux batailles du dieu. Ils vont en mission, exécutent même les prisonniers, mais Horus se bat seul et n'a point besoin de leur aide : aussi les qualifie-t-on *shosouf mem masniouou*, « ses serviteurs en piquiers (1) » et non pas *manfitou*, *mâshdou*, « fantassins, piétons ». Ils forment donc une garde d'apparat plutôt qu'un corps d'armée, et ce rôle pacifique confirme ce que j'ai dit de leur origine. On remarquera du reste qu'ils ne sont pas des prêtres au même titre que les autres. Leur chef, le *masni*, seul a rang dans la hiérarchie. Ses subordonnés, que l'on compte par centaines (2), ne font point partie du clergé : ils sont relégués dans la domesticité, comme les porteurs de lait, d'eau, de couronnes, les bouchers, les cuisiniers, les boulangers adjoints aux temples.

Le caractère belliqueux d'Horus justifie suffisamment la présence autour de lui d'une armée de forgerons et d'ouvriers en métaux. Horus emploie la lance et la javeline contre son ennemi : il ne le lie pas de cordes, mais le charge de chaînes, et plus d'un passage nous montre que le métal qu'il emploie est le fer. On répète encore volontiers que les Égyptiens avaient horreur du fer, qu'ils le considéraient comme impur, qu'ils s'en sont servi le moins possible et qu'ils ont exécuté tous leurs travaux ou fait toutes leurs conquêtes avec des outils et des armes de bronze. Ce sont autant d'idées que je n'ai pas à réfuter ici : peu importe à l'hypothèse que je développe en ce moment que les compagnons d'Horus lui aient forgé des armes en fer ou en bronze ; le point pour moi, en ce moment, est de constater qu'ils étaient des forgerons. Nous les trouvons mentionnés encore à la XIX^e dynastie dans le *Rituel des Funérailles*. Je ne me rappelle pas les avoir rencontrés dans des ouvrages antérieurs, mais les cérémonies décrites dans ce livre sont si vieilles, qu'on ne saurait douter que la troupe des *masniou* n'ait existé depuis les temps les plus reculés. La légende d'Edfou prétendait que le temple avait été fondé presque au moment de la création sous le règne de Râ : il était certainement très ancien et remontait, comme la principauté d'Edfou, aux siècles qui ont précédé l'histoire positive. L'organisation du sacerdoce était, au moins dans ses grands traits, contemporaine de la fondation, et, par suite, la présence dans le temple d'une corporation d'ouvriers en métaux.

(1) NAVILLE, *Textes*, pl. XXII, l. 22.

(2) Cela résulte de la combinaison de plusieurs passages de l'inscription, dont je ne puis discuter ici le sens, faute d'espace et de caractères hiéroglyphiques.

On remarquera au passage qu'Horus d'Edfou est le seul dieu qui ait eu des forgerons à son service. Il les emmena avec lui dans les autres villes où son culte s'introduisit plus tard, mais ils ne perdirent jamais le souvenir de leur lieu d'origine, et le texte qui raconte leur établissement insiste sur ce fait qu'à Héracléopolis, à Sellé, et partout, ils n'étaient qu'une colonie des *masniou* d'Edfou. C'est du sud de l'Égypte que les forgerons sont remontés vers le nord : leur siège primitif était le sud de l'Égypte, la partie du pays qui a le plus de rapports avec les régions centrales de l'Afrique et leurs habitants.

Or, l'on sait quelle est aujourd'hui encore la condition des forgerons dans l'Afrique équatoriale. Ils forment chez la plupart des peuples une caste pourvue de privilèges inviolables. Il me serait facile d'en accumuler les exemples : je me bornerai à citer la page que le D^r Tautain a consacrée aux forgerons qu'il a connus chez les Mandingues (1) : « Ce sont souvent, dit-il, de grands personnages, et les chefs en ont toujours auprès d'eux un ou plusieurs dont ils font leurs compagnons d'ivresse, leurs conseillers, leur compagnie, leur escorte continuelle ; il les emploie comme agents pour porter des ordres, prendre des informations, etc. L'avis du forgeron a souvent sur l'esprit du chef beaucoup plus de poids que celui des notables du village. On comprend qu'avec une semblable situation, on puisse rencontrer assez souvent des forgerons qui n'ont jamais forgé, et dont plusieurs aïeux même n'ont pas forgé davantage. Outre le métier de forgeron proprement dit, comprenant l'extraction du fer des minerais abondant dans toute la région que nous avons traversée, la confection des outils de culture, des couteaux, des mors de bride, la réparation de quelques pièces des fusils (*marfa*), ce sont eux qui travaillent le bois quand il n'y a pas quelque Labbo dans le voisinage, faisant les manches des outils, les calebasses en bois, les semelles des sandales d'hivernage, les sièges, etc. Ils partagent d'ailleurs, avec les Garankés et Griots (2) un certain nombre de spécialités ; ainsi, la circoncision, les demandes en mariage, une partie des exorcisations sont faites par les hommes de ces trois castes ; la circoncision des filles, la

(1) TAUTAIN, *Notes sur les castes chez les Mandingues et en particulier chez les Banmanas*, dans la *Revue d'Ethnographie*, t. III, pp. 343-344.

(2) « Le mot *griot* sert à désigner ces musiciens bouffons et bateleurs qui s'en vont chanter, raconter des légendes et mendier dans les villages, ou bien qui s'attachent à un chef, le récréent de leur musique, lui servent de tambour de ville, l'exploitent, chantent ses louanges et celles de ses ancêtres, composent, enfin, l'orchestre de toutes les danses. » (TAUTAIN, *op. c.*, p. 344.)

coiffure pour dames, par leurs femmes. J'avais oublié un de leurs travaux les plus importants, la confection des grands vases de terre qui servent à mettre l'eau, à faire la bière. Ce sont eux aussi qui font les pipes; chez les Wolofs, la confection des cauris est réservée généralement aux griots. Les forgerons sont l'objet d'une superstition particulière : lorsqu'un vêtement a été mis une fois par un Noumo (1), personne ne peut plus le remettre sans danger de maladies graves, de je ne sais quelle nature, mais pouvant entraîner la mort. » — « Les forgerons, d'après Raffenel, jouissent, au Kaarta, de l'immunité de la peine de mort (2). »

Le parallélisme entre la condition des ouvriers métallurgistes d'Horus et celle des forgerons africains est assez complet. Les uns et les autres forment une classe, — d'autres disent une caste, — occupée d'abord au travail des métaux et à la fabrication ou à la réfection des armes. Cette fonction se modifie peu à peu, et l'on finit par voir, en Égypte, les *masniou* devenir les auxiliaires d'un dieu-roi et sa garde; dans l'Afrique, des forgerons cesser de forger et se transformer en conseillers d'État; dans les deux pays, sans perdre leur classe et leur titre d'ouvriers en métaux. Prenant ces faits en considération, je pense qu'on peut se représenter l'Horus d'Edfou, comme étant au début, dans l'une de ses formes, le chef et le dieu d'une tribu d'ouvriers travaillant le métal, ou plutôt travaillant le fer. On ne saurait en effet se dissimuler qu'il y a une affinité réelle entre le fer et la personne d'Horus en certains mythes. Horus est la face céleste (*horou*), le ciel, le firmament, et ce firmament est de toute antiquité, un toit de *fer*, si bien que le fer en prit le nom de *ba-ni-pit*, métal du ciel, métal dont est formé le ciel : Horus l'ainé, Horus d'Edfou, est donc en réalité un dieu de fer. Il est, de plus, muni de la pique ou de la javeline à pointe de fer, et les dieux qui lui sont apparentés, Anhourî, Shou, sont des piquiers comme lui, au contraire des dieux du nord de l'Égypte, Râ, Phtah, etc., qui n'ont pas d'armes à l'ordinaire. La légende d'Harhouditi conquérant l'Égypte avec les *masniou* serait-elle donc l'écho lointain d'un fait qui se serait passé aux temps antérieurs à l'histoire? Quelque chose comme l'arrivée des Espagnols au milieu des populations du Nouveau Monde, l'irruption en Égypte de tribus connaissant et employant le fer, ayant parmi elles une caste de forgerons et apportant le culte d'un dieu belliqueux qui aurait été un

(1) *Noumo* est le nom mandingue des forgerons.

(2) TAUTAIN, *op. c.*, p. 343.

Horus ou se serait confondu avec l'Horus des premiers Égyptiens pour former Harhouditi. Ces tribus auraient été nécessairement d'origine africaine et auraient apporté de nouveaux éléments africains à ceux que renfermait déjà la civilisation du bas Nil. Les forgerons auraient perdu peu à peu leurs privilèges pour se fondre au reste de la population : à Edfou seulement et dans les villes où l'on pratiquait le culte de l'Horus d'Edfou, ils auraient conservé un caractère sacré et se seraient transformés en une sorte de domesticité religieuse, les *masniou* du mythe d'Horus, compagnons et serviteurs du dieu guerrier.

rites et usages nuptiaux

EN UKRAÏNE

PAR

THÉODORE VOLKOV

(Suite)

IV

HILTZÉ OU L'ARBRE SACRÉ. — SA PRÉPARATION. — CHANTS. — PRÉPARATION DES COURONNES. — INVITATIONS A LA NOCE. — ATTACHEMENT DE LA COURONNE AU FIANCÉ.

La veille du mariage, dans la maison de la fiancée, on s'occupe à préparer le *hiltzé* (*viltzé* ou *iltzé*) (1), ce qui a lieu ordinairement dans la matinée du samedi. On nomme ainsi un petit arbre ou encore un grand rameau *vert* (en hiver, on se sert de conifères) que le fiancé a coupé lui-même dans le bois, avec l'aide de son garçon d'honneur *au moment béni*, avant midi. Chez les *Houtzoules*, c'est la cime d'un pin ayant trois « *cercles* » de branches, allant toujours en nombre pair (2). On enfonce le *hiltzé* dans un pain et on le garnit de plumes d'oie, de petits bouquets de différentes fleurs, d'avoine, d'aubier, de *vinca*, de rue, etc., de noix dorées, de pommes (symboles de fertilité), de rubans de couleur et de cierges allumés. On le pose sur la table, du côté opposé à celui qui est en face des images de saints. Dans la plupart des localités, il doit y être gardé tout le long de la célébration de la noce. En Galicie, on le porte pendant toutes les cérémonies devant les nouveaux mariés (3).

(1) En Galicie, on le nomme *smereka* ou simplement *derevtzé* (l'arbrisseau).

(2) *Nauka* (la Science), publ. par M. NAUMOVITCH, 1889, VII (août), p. 475.

(3) *СОНЕКА, Rostlinstvo u narodnim podani* (Les plantes dans les traditions populaires), *Novojesku Bibl.* Cislo XXII, p. 15-16. Cet arbrisseau, reconnu par l'auteur comme une espèce d'*arbre de vie*, est orné chez les Tchèques de diverses choses et à la fin du festin de noce, on le met sur la table devant la fiancée. Celle-ci doit le secouer et il est arrangé de telle manière que de ses branches doit tomber, soit un petit berceau, soit une poupée représentant un petit bébé. En Dahomey, « the tree of life is anointed with palm oil, which drips into a pot or a shard placed below it, and the would be

On procède à la préparation de cet « *arbre sacré* » qui tient évidemment à un très ancien culte religieux, avec une certaine solennité dont doit être accompagné chaque acte de la célébration du mariage. Le chœur de jeunes filles prie d'abord le bon Dieu et ses saints, ensuite le père, la mère et tous ceux qui assistent à la noce de donner leur bénédiction pour commencer la préparation du *hiltzé*. Ce sont les parents de la fiancée qui commencent les premiers en attachant les décorations sur le sommet de l'arbre; les autres continuent le travail en descendant en bas et dans l'ordre de parenté et d'âge (1). Dans les chansons suivantes le chœur engage les *starosty* à se rendre dans un bois, à y abattre un gros pin, à le transporter dans la maison et à le poser sur la table couverte d'une nappe de tissu artistique sur un plat d'argent (ТЧОУВ., n° 96). Une autre chanson engage les *boïars* (amis du fiancé qui font son cortège), dans le but d'effectuer la décoration du *hiltzé*, à partir en voyage sur la mer, à ramasser les *plumes d'or* perdues par l'oiseau mythique quand dans son vol il passait au-dessus du jardin; à ramasser sur le sable jaune les *nageoires d'or* que le poisson brochet y a laissées; à se rendre dans un jardin pour y cueillir des feuilles de *vinca*, des bluets et de l'aubier; à apporter, une demi-gerbe d'avoine, etc. (*id.*, n°s 9, 99, 101, 122). Dans une des chansons, un petit canard nage sur le *danube* (*dounaï*), c'est-à-dire sur l'eau (car ce mot slave très ancien qui aujourd'hui désigne le fleuve Danube (*Dounaï*) et dont nous retrouvons le radical dans tous les noms de fleuves du sud de la Russie : Don, Donetsk, Dnièpre, Dnièstre, Dounaï, conserve dans les chansons populaires sa signification primitive l'eau) et ramasse au fond de l'or pour décorer le *hiltzé* (2).

A part ces chansons, ayant un caractère purement rituel, on en chante encore d'autres, dans lesquelles on raconte comment la fiancée a été enlevée par ruse (une petite martre (3) passa sur la neige qui venait de tomber, les chasseurs reconnurent sa piste et elle fut prise, — il faut donner sa patte aux chiens et sa fourrure aux chasseurs) (ТЧОУВ., n° 67). Puis une chanson dit comment la jeune fille a été persuadée de prendre la fuite de sa maison pater-

mother of children prays that the great god Legba will make her fertile ». — *Phallism, a description of the worship of Lingam-Yoni in various parts of the world, etc.* Lond. 1889 (privately printed), p. 10.

(1) N. KOLTZOUNIAK, *Vessillé v Kovalivtzi Kolomyiskoho pov.* (Le mariage à Kovalivka, distr. de Kolomea, Galicie orient.), *Pravda* (la Vérité), revuc de Lemberg, 1890, t. III, fasc. IX, p. 193.

(2) M^{me} CHR. VOLKOV, *Vessillé ou Berdytchevskomu pov. Kyiv. houb.* (Mariage au distr. de Berdytchev, gouv. de Kiev), 1873 (manusc.).

(3) La martre est du genre féminin en ukrainien.

nelle (Ivan joue sur *housli* (le psaltérion) dans un jardin entouré de rue — plante de la virginité — et cherche à persuader Maroussia de partir avec lui chez sa mère) (*ibid.*, n° 68). Puis encore, comment la jeune fille donne son consentement et se laisse enlever (Maroussia se cache dans un verger et déclare qu'elle s'abandonnera à celui qui la trouvera : ni son père, ni sa mère, ni son frère ne purent l'y retrouver, — c'est Ivan qui la trouve; il la prend par la main et l'emène avec lui (*ibid.*, n° 76). Dans certaines chansons les jeunes filles font entendre à la fiancée qu'elles l'avaient bien prévenue de ne pas aller le matin puiser de l'eau dans la rivière (souvenir des Drevlianes qui « enlevaient les jeunes filles qui allaient puiser de l'eau »), de ne pas s'abandonner à écouter le roucoulement des pigeons, de ne pas recevoir les cadeaux d'Ivan, parce qu'elle ne se retrouverait pas peut-être si bien dans une famille étrangère comme elle l'est dans la sienne (*ib.*, n° 174). Les autres chansons font voir que la fiancée elle-même n'est pas bien décidée de faire ce pas, elle a comme une sorte de crainte : « elle se promenait dans le jardin », dit la chanson, « elle y avait planté des ceps, elle les arrosait d'eau et d'hydromel » (chez les anciens Hindous les Asvines arrosaient la terre d'un mélange d'eau avec du miel en guise de rosée). Elle prie son père « de bien fermer le portail et de ne pas laisser entrer le brave Ivan qui viendra avec ses boïars et ses chevaux, lesquels écraseront le verger avec leurs sabots » (*ib.*, n° 136). Enfin dans quelques-unes de ces chansons il est question d'un amour réciproque entre le fiancé et sa belle, ce qui donne lieu à des comparaisons très poétiques. La fiancée, néanmoins, ne manque pas d'exprimer ses regrets à cause qu'elle doit renoncer à sa liberté de jeune fille et des appréhensions tout à fait naturelles sur son sort dans cette nouvelle famille », qui reste là bien loin au delà des sombres forêts et des eaux profondes au milieu d'un monde étranger » (*ib.*, n° 297).

En Grande-Russie les chansons correspondantes à celles-ci ont le caractère absolument différent, comme nous allons le voir plus loin. Le *hiltzé* y est également presque inconnu. Les chansons de noce y portent le titre de *pleurs* (*platchi*) ou de *gémissements* (*vytié*). En effet, elles ne présentent qu'une vraie *déploration* de la fiancée comme si c'était une morte. Et ce n'est pas seulement une détresse rituelle, c'est une tristesse bien réelle provenant de la conscience de la position actuelle d'une femme grande-russienne dans la famille. C'est avec les plus sombres couleurs que l'on cherche à dépeindre le sort qui lui est réservé. Tantôt la chanson parle des coups qu'elle aurait à supporter de la part de son mari et fait voir com-

ment sur ses épaules blanches seront gravées les traces du fouet, tantôt elle dit qu'elle aurait à souffrir de l'oppression que lui ferait subir sa belle-mère ; tantôt qu'elle serait obligée de satisfaire les caprices du maître lui-même son beau-père (les ethnographes ont bien connaissance de la nature de ces caprices) et la seule chose que la fiancée demande au bon Dieu, c'est de lui donner les forces nécessaires pour supporter « un esclavage aussi dur et pénible ».

En même temps qu'on prépare le *hiltzé*, on s'occupe aussi de la préparation des *couronnes*. Cette manipulation est également accompagnée d'invitations rituelles du chœur : « Bénis-nous, ô bon Dieu, ô vous, père, et vous, mère, donnez-nous votre bénédiction pour faire la couronne de vinca à votre enfant ! » (*ib.*, n° 94). Les couronnes des deux fiancés se font ordinairement des feuilles du vinca : « La neige est tombée la veille, dit la chanson qui est chantée à cette occasion ; à minuit la pluie commença à tomber et avant le jour toutes les herbes ont disparu sur la terre. Comment pourrions-nous donc faire la couronne pour le fiancé ? Il y a du vinca vert dans le jardin et nous l'entrelacerons pour une couronne » (*ib.*, n° 93).

Le vinca, restant toujours vert et conservant toute sa fraîcheur même quand il reste couvert de neige, est le symbole des premiers amours et du mariage. C'est pour cette raison qu'on l'emploie en Ukraine pour les couronnes de noce. Pour des motifs économiques les noces sont célébrées pour la plupart en automne, et quelquefois en hiver quand la terre est déjà dépouillée de sa parure verte, comme le dit aussi la chanson. En Galicie ukrainienne, chez les Houtzoules, on distingue deux variétés de vinca dont l'une sert à faire les couronnes de noce et l'autre les couronnes mortuaires. On fait la couronne de la fiancée du premier et on l'enduit du miel, et l'on y attache quelques ognons d'ail qui doivent servir de préservatif contre la sorcellerie et encore quelques pièces d'argent qui doivent porter bonheur et préserver du mauvais œil. Quand on se met à arranger la couronne, toutes les femmes qui assistent à cette cérémonie s'approchent à tour de rôle pour y entrelacer deux feuilles de vinca sur la surface desquelles elles mettent immédiatement de la dorure. Lorsque la couronne est achevée, on la pose sur le pain ayant la forme d'un rond que l'on présente aux parents de la fiancée afin qu'ils bénissent leur fille pour le mariage. Ceux-ci prennent la couronne et la mettent sur la tête de la fiancée, après l'avoir préalablement trois fois appliquée seulement à son front (1).

(1) *Naouka* (la Science), pub. par M. NAOUMOVITCH, Vienne, 1889, VIII, pp. 474-475.

Chez les Boïkis, l'acte même de cueillir de vinca donne lieu à une cérémonie toute particulière et qui fait l'ouverture de tout le rituel de noce. Accompagnés des musiciens, la marieuse (*sva'kha*) et la demoiselle d'honneur se rendent dans le jardin en chantant et en emportant avec eux un pain, avec un couteau enfoncé au milieu de celui-ci et sur lequel est enfilé un cadenas. Dans le cas où il n'y a pas de jardin appartenant à la maison de la fiancée, on se rend chez un des voisins et alors on y porte encore de l'eau-de-vie et le pain. En souhaitant dans leurs chants le bonjour au jardin, elles lui demandent quelles sont les plantes qu'il a chez lui? Le jardin leur répond qu'il a trois plantes : la première c'est le vinca, la deuxième c'est l'ail et la troisième le bluet. Il y a du vinca pour en faire des couronnes, de l'ail pour les garnir et du bluet pour le mettre dans les cheveux d'une jeune fille qui va à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale. La *droujka* (demoiselle d'honneur) coupe le vinca en grande quantité, après quoi toute la délégation part en chantant et en priant le jardin de ne pas regretter le vinca coupé, car il reste bien la jeune maîtresse qui viendra arroser les nouveaux rejetons (1). En rentrant chez eux, elles s'arrêtent devant la porte, boivent de l'eau-de-vie qui leur est offerte et puis vont verser le vinca sur une table couverte de nappe. Après cela on dépose sur un crible le pain, dont il a été question et que l'on a rapporté du jardin, avec le couteau enfoncé dedans et le cadenas enfilé dessus. On attache ensuite au couteau deux bouts de fil sur lesquels tous ceux qui assistent à la cérémonie sont invités d'attacher des petits bouquets de vinca. La procédure entière est toujours accompagnée de chant. Les couronnes finies, on en coiffe deux jeunes gens portant des chapeaux sur la tête ; pour la plupart, ce sont les frères adultes de la fiancée. En même temps la demoiselle d'honneur et une autre jeune fille, en prenant chacune un mouchoir, montent sur les deux bancs à côté de la table, tandis que les deux jeunes gens restent en face d'eux au milieu de la chambre ; ensuite ils exécutent une sorte de danse dans le genre du ballet, dans la troisième figure du quadrille : après quoi la cérémonie est terminée (2).

Les autres jeunes filles reçoivent des couronnes de menthe et

(1) C'est là encore l'anthropomorphisme que l'on trouve chez les Esquimaux et aussi chez les Russes, dans les régions du Nord, qui croient absolument nécessaire de demander pardon à l'ours qu'ils ont tué et qui procèdent à toute une série de cérémonies rituelles devant un phoque pris ou le premier hareng qu'ils ont repêché. — ÉLIE RECLUS, *les Primitifs*, pp. 21-22.

(2) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *Obrzedy i piesni weselne ludu ruskiego we wsi Lolinie* (Rites et chansons nuptiaux du peuple ruthène à Lolino). Krakow, 1886, pp. 7-11.

de rue : « Arrangez, mes amies, des couronnes, chante la fiancée, pour moi et pour vous-mêmes; faites-les de menthe et de rue pour vous et de vinca pour moi » (TCHOUB., n° 102). En attendant que ce travail soit fini, « deux pigeons roucoulent devant la porte, » dit la chanson (*ib.*, n° 163), et le chœur fait rappeler en même temps à la fiancée qu'elle ne portera cette dernière couronne (qui est le symbole de la virginité) que jusqu'à ce soir, et que ce soir même elle devra la remettre à ses amies.

Sur la signification religieuse de la couronne de mariage et sur la prédestination du mariage lui-même, indique la chanson qui dit que « le samedi à la veille du dimanche s'était ouvert le ciel et on y voyait la Mère du Christ rester devant l'autel s'occupant à préparer deux couronnes, l'une de sauge pour Ivan et l'autre de roses rouges pour Maroussia » (*ib.*, n° 188). L'usage des couronnes qui est très ancien et qui a été très répandu chez tous les peuples aryens, aussi bien que chez les peuples de la race sémitique (1), existait en Ukraïne déjà dans les temps préhistoriques, comme un attribut du culte de soleil du printemps, ce que l'on peut voir dans les chansons de Koupalo (2) et surtout des cérémonies de mariage. D'après Beauplan, l'usage des couronnes dans les rites nuptiaux était beaucoup plus répandu en Ukraïne et plus varié au milieu du xvii^e siècle, qu'il ne l'est aujourd'hui. Cet auteur dit que dans ces temps-là, à tous les jeunes gens qui étaient chargés de faire les invitations de noce, on a donné pour marque à chacun une couronne de fleurs qu'ils passaient à leur bras (3). La fiancée se rendait à l'église portant également une couronne sur sa tête.

Le *hiltzé* et les couronnes étant achevés, la fiancée s'en va avec ses amies au village pour faire les invitations à la noce, tandis que le chœur, comme il l'a fait déjà auparavant, demande pour cela la bénédiction de ses parents. Le *starosta* adresse la parole à ceux-ci

(1) ABBÉ FLEURY, *Mœurs des israélites et chrétiens*, P. 1766, p. 59. Sur la signification et l'histoire d'usage des couronnes, voy. JOACHIMI HILDEBRANDI, *De nuptiis veterum Christianorum*, Helmst., MDCCXIV, pp. 78-79. — STEINBERG, *Historische Abhandlung von den Hochzeits-Kränzen*, Breslau, 1764. — BRISSONII, *De veteri ritu nuptiarum*, Amstel., 1662, pp. 41, 50. — DE COLIÈRES, *la Forest nuptiale*, P. 1600 (réimpress. de Brux., 1863), p. 14. — DE GUBERNATIS, *Storia comp. d. usi nuzziali*, p. 161. — WOOD, *The wedding-day in all ages and countries*, L. 1869, 2 vol., etc.

(2) A propos de cela et des couronnes en général, voy. chez M. POTEBNIA, *Obyasneniâ malorousskikh narodnykh piésen* (Explications des chansons populaires de la Petite-Russie), Varsovie, 1883, I, pp. 550, 553-563, et II, p. 206, et SOUMTZOV, *O sbad. obr.* (Sur les usages nupt.), pp. 79-89.

(3) BEAUPLAN, *op. cit.*, p. 123. En Bulgarie et jusqu'à présent, les *svaty*, en se rendant pour la première fois dans la maison des parents de la fiancée, portent les couronnes sur leur tête. BOGISIC, *Zbornik sadas. pravn. obicajia* (Recueil des usages juridiques), p. 254).

en les invitant de la leur donner, après quoi le chœur déclare que « la mère de la fiancée l'ayant mise au monde l'entoura de la lune, la ceignit du soleil et, après lui avoir prodigué tous les soins possibles, la laissa partir pour le village » (ТЧОУБ., n^{os} 179-180).

En sortant de la maison avec son cortège, la fiancée doit commencer sa marche absolument dans la direction du soleil, quoique elle puisse changer cette direction plus tard. En passant dans les rues du village, les jeunes filles continuent à chanter des chansons correspondant à cette occasion et exprimant le but de leur voyage, etc. Avant tout, elles vont rendre une visite au curé et au seigneur et présenter à chacun d'eux un pain d'une forme spéciale orné de rubans rouges et baies d'aubier : le dernier souvenir peut-être de certains droits qui étaient jadis arrogés aux prêtres et aux seigneurs (1) et qui ont été suppléés, dit-on, depuis le règne de la princesse Olga, par une rançon en espèces, mais continuaient d'exister *de facto* (au moins pour les seigneurs) presque jusqu'à l'époque même de l'affranchissement des serfs en Russie en 1861.

Le fiancé parcourt également le village de compagnie avec ses amis et ses parents dans le but de faire de son côté les invitations de noce, mais son cortège ne présente pas tant de solennité et le chœur n'y figure pas. S'il arrive que la fiancée, accompagnée ainsi de sa suite, rencontre dans la rue le fiancé avec la sienne, on ralentit le pas de deux côtés : les deux fiancés s'avancent l'un vers l'autre et

(1) Dans certaines localités, excepté le pain, la poule et le mouchoir brodé que l'on présente au prêtre en guise de cadeaux et la paye pour le mariage qui se fait en espèces et en bétail, les jeunes époux doivent encore travailler pour lui trois jours chacun (M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*). La caste de prêtres n'existant pas chez les Slaves orientaux, ces usages pourraient y être apportés de Byzance ou d'Europe occidentale à l'époque de la domination des Polonais en Ukraine. Il est intéressant de noter ici que chez les Boïkis, en Galicie, le starosta du fiancé apporte les « dons » pour le curé dans un sac de peau de chèvre, que l'on emploie d'ailleurs ordinairement pour porter les différents objets (M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 15). En Lithuanie, le garçon d'honneur (*pirschlis*) porte sur lui un petit sac confectionné de peau de blaireau et destiné spécialement pour cet usage (*Jivaia Starina* (Antiquité vivante), *Revue d'ethnogr. de Saint-Petersb.*, 1890, I, p. 123). Une explication très intéressante de ces « dons » aux prêtres était donnée pour la France par LAUMIER. — Le curé ou le prêtre qui avait fait le mariage était de droit invité au banquet nuptial et y occupait la première place. Comme plusieurs mariages pouvaient, lorsque la paroisse était fort peuplée, se célébrer le même jour, et qu'il était difficile au curé de se trouver à tous les banquets, où sa place était marquée, il était d'usage de lui payer en argent le diner qu'il ne pouvait ou ne voulait pas prendre en nature. Les plats de noce faisaient une partie de revenu de bénéfices ou des fabriques. Avant la bénédiction nuptiale, à Paris, on les payait aux marguilliers de Notre-Dame, et l'abbé de Sainte-Geneviève en tirait un droit; le doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois avait la moitié des plats de noce de sa paroisse et de celle de Saint-Eustache (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales des peuples anciens et modernes*, P. 1830, p. 92). Sur les restes du droit seigneurial, en France et en Italie, où la fiancée apporte au seigneur une espèce de cocarde en rubans, voy. A. DE GUBERNATIS, *Storia comp. degli usi nuzziali*, pp. 85-86.

s'embrassent. S'il y a plusieurs noces dans le même jour et que la rencontre de deux fiancées ait lieu, elles procèdent également à la même cérémonie : elles se saluent et s'embrassent. Même à la rencontre du fiancé et de la fiancée de différents couples, ils ne doivent pas manquer à ce rituel : depuis quelque temps, d'ailleurs, cet usage subit un abandon dans ce dernier cas.

De cette manière sont invitées toutes les personnes que l'on voudrait voir assister à la noce. Dans des petits villages on ne passe pas une seule maison sans y entrer pour inviter les hôtes. La fiancée fait d'abord un profond salut à chaque personne qu'elle y trouve présente, sans en excepter les enfants même. Des fois, elle s'incline pour cela jusqu'aux pieds de celui qu'elle salue, puis elle donne au père de la famille la *chichka* (un petit pain de noce en forme de pomme de pin), qu'elle avait apportée avec elle, et lui adresse les paroles suivantes : « *Mon père, ma mère et moi nous vous prions de vouloir bien venir chez nous pour assister à mon mariage, etc.* » (1). Dans les temps de Beauplan, l'un des deux messagers qui étaient envoyés par chacun des fiancés pour faire les invitations de noces devait parler un bâton à la main (2).

Avant le départ de la fiancée on lui donne les cadeaux qui consistent ordinairement en un coupon de toile, un essuie-mains, une poule ou un pain et qu'emportent avec elles les amies qui l'accompagnent. A part ces cadeaux, on lui donne encore quelques petites monnaies « pour mettre des fers aux talons de ses bottes ». S'il y a une jeune fille dans la famille, elle se joint au cortège de la fiancée aussitôt qu'elle a reçu l'invitation, et de cette manière le cortège devient de plus en plus nombreux. En passant devant un cabaret, tous y entrent et on achète de l'eau-de-vie avec l'argent que la fiancée avait reçu « pour mettre les fers à ses bottes ».

Après avoir visité ainsi toutes les maisons et ayant fait toutes les invitations, la fiancée s'en retourne chez elle toujours accompagnée de ses amies. Dans la maison, on commence, en l'attendant, à préparer le *possade*, c'est-à-dire la place d'honneur dont nous avons, déjà parlé. S'approchant de la porte de la maison, les jeunes filles s'adressent à la mère de la fiancée en lui souhaitant une

(1) Des manières d'inviter à la noce et des formules d'invitation des autres peuples slaves les plus proches aux ukrainiennes sont celles de la Bulgarie (Bogisic, *Zbornik sadasnijh pravnih obicaja u jurnih Slovena* (Recueil des usages juridiques chez les Slaves méridionaux), Zagr., 1874, p. 257) et de la Serbie et de Monténégro (Ami Boué, *la Turquie d'Europe*, P. 1840, II, p. 484). En Allemagne, on emploie aussi une formule pareille et on présente à la fiancée un pain duquel elle découpe un morceau qu'elle emporte avec elle (A. DE GUBERNATIS, *Storia comp. de' usi nuz.*, p. 137).

(2) BEAUPLAN, *op. cit.*, loc. cit.

bonne soirée; puis, en chantant toujours, elles lui annoncent leur retour et lui demandent si le vestibule et la chambre sont bien balayés et si les tables sont bien couvertes de nappes (TCHOUB., n° 235). Elles l'invitent à découper une pièce d'étoffe rouge pour en couvrir les tables et les bancs (*ib.*, n° 231). On leur répond de la maison que la chambre est faite et que tout est prêt, et on les remercie d'avoir si bien rempli leur mission, en leur faisant des compliments là-dessus. Après cela les jeunes filles font venir le *starosta* vers elles, et le chœur lui demande la bénédiction pour entrer dans la maison. Le *starosta* les bénit trois fois, puis de son bâton il fait également le signe de croix sur la porte qui reste ouverte : après quoi, tout le monde y entre. La fiancée fait un profond salut à ses parents en s'agenouillant et s'inclinant jusqu'à terre. Ensuite le *starosta*, en la tenant par le mouchoir, lui fait faire trois tours de table et lui fait prendre sa place sur le *possade*. Chez les Houtzoules, c'est le père de la fiancée qui la reconduit pour prendre place à table, mais de manière que la fiancée marche par terre, tandis que lui-même monte sur un des bancs dont la table est entourée et la mène en marchant dessus (1). De nouveau on commence à manger et à chanter des chansons entre lesquelles se fait surtout une que l'on fait entendre dans le cas où le père de la fiancée serait mort et par conséquent ne se trouverait pas parmi les convives. Dans cette chanson pleine de poésie et dont la grâce pourrait être comparée à celle des plus beaux fragments du *Dit sur l'expédition d'Igor*, « le feu père, qui reste devant Dieu flamboyant comme un cierge lumineux, exprime le désir de descendre sur la terre, en forme d'un sombre nuage et d'entrer au village en guise d'une pluie épaisse, de pénétrer la fenêtre avec le rayon lumineux du soleil, afin de pouvoir regarder son enfant, pour voir comment parmi des étrangers elle fête le jour de son mariage... » (*ib.*, n° 283).

Pendant que l'on chante ainsi, arrive le fiancé qui « s'avance vers le *possade* comme le soleil qui fait sa route dans le ciel en se roulant comme une roue » (*ib.*, n° 240), et qui rentre dans la maison « comme la lune brillante ». Il est accompagné de ses boïars et de tout son cortège qui est formé par ses parents et les autres invités, ainsi que des musiciens. Son arrivée est saluée d'une chanson qui le compare encore avec un guerrier venant prendre la fiancée par force : « Entendez-vous crier la porte?... » dit la fiancée à sa mère, « et hennir les chevaux? Ce sont des hôtes étrangers qui

(1) *Naouka* (la Science), 1889, VIII, p. 474.

viennent chez nous!... Oh! ma mère, cachez-moi n'importe où! » — « Ce n'est pas pour repartir sans toi que ces étrangers sont venus ici! » lui répond la mère, comme pour s'en rapporter à son impuissance de la protéger. La sœur du fiancé, qui l'accompagne aussi, porte un petit bouquet de fleurs entre lesquelles brûlent trois cierges. Étant arrivée à la maison de la fiancée, elle s'arrête devant le seuil du vestibule; à sa rencontre vient la mère de la fiancée en tenant également dans sa main un cierge allumé. Toutes les deux posent chacune son pied droit sur le seuil et s'embrassent, après quoi la mère de la fiancée invite les nouveaux arrivés à entrer. Alors tout le cortège entre dans la maison, mais le fiancé et les personnes de son assistance ne se découvrent pas, ce qui n'est pas admis en Ukraine (et ce qui est regardé ordinairement comme la plus grande inconvenance). Puis le fiancé se dirige vers le *posade*, sans attendre d'y être invité et sans ôter toutefois son bonnet en peau de mouton, tandis que le chœur invite le public de faire de la place et de « laisser la lune prendre son siège à côté de la brillante étoile (1) ». La mère de la fiancée offre de l'eau-de-vie à tous les nouveaux venus et présente des mouchoirs brodés à tous les parents du fiancé. Après cela, la première demoiselle de noce demande la bénédiction du starosta, « pour coudre une fleur au bonnet du fiancé ». La bénédiction donnée, elle prend le bonnet de celui-ci et y attache une petite couronne qu'elle emprunte à la fiancée; dans certaines localités, cette couronne est tout à fait pareille à la sienne. En même temps le garçon d'honneur — le *premier boïarine* — met son bonnet à lui sur la tête du fiancé, afin que celui-ci ne reste pas découvert. Toutes ces manipulations sont toujours accompagnées du chant de chœur, qui dit « qu'il est venu une couturière de Kiev ou de Lvov (Léopol), pour coudre la couronne avec une aiguille d'or et un fil de soie à un bonnet de castor ». Après avoir fini son travail, la première demoiselle d'honneur (*droujka*) se coiffe elle-même du bonnet de fiancé ainsi décoré et montant sur un banc, elle déclare en chantant, avec l'accompagnement du chœur, qu'elle ne rendra ce bonnet qu'après avoir obtenu une rançon convenable. Le *droujko* (garçon de noce du fiancé), en chantant également, lui offre un verre d'hydromel, mais elle le refuse absolument. Les deux chœurs commencent à faire le marché qui dure assez longtemps. En chantant les différents couplets et en raillant chacun son adversaire, ils finissent par s'entendre et alors

(1) TCHOUBINSKY, *Troudy Exped.*, IV, p. 646.

le droujko, après avoir payé la rançon, reçoit le bonnet orné de la couronne et le met à la tête du fiancé. Ensuite le chœur des jeunes filles s'adresse aux patrons en les priant de faire servir le souper et, pour les y contraindre, il cherche à leur faire peur, il raconte qu'il y a un ours sur le four étendant ses pattes en haut et voulant dévorer la femme qui jusqu'à cette heure ne leur donne rien à manger. On sert le souper, qui est accueilli par un chant joyeux. Souvent les couplets dont chaque plat est accompagné (1), et que l'on chante pour en faire servir d'autres encore, sont très humoristiques et parfois même trop libertins. Après le souper, on reconduit la fiancée de table toujours d'après la même cérémonie, c'est-à-dire en lui présentant le bout d'un mouchoir. Chez les Houtzoules, en Galicie, ce sont les parents eux-mêmes qui conduisent la fiancée en la prenant le père par la main droite et la mère par la main gauche; tous les convives les suivent se tenant par les mains et faisant ainsi le tour de la table. Pendant cette marche, la fiancée s'arrête à chaque angle de la table, en s'inclinant devant le pain qui y est posé et en le baisant trois fois. Après cela, tout le cortège, suivant toujours dans le même ordre, sort de la maison et s'en va dans la cour, où, en commençant par le père, tout le monde danse avec la fiancée à tour de rôle (2). Le fiancé, comme on le verra plus loin, ne doit pas assister à cette cérémonie. Les danses ne cessent pas de toute la nuit. Enfin tout le monde part, excepté le fiancé qui reste comme par le passé dormir avec son amie.

Chez les Houtzoules, on coud également au bonnet du fiancé une couronne de fleurs, mais celle-ci se fait dans sa maison même, en observant toutefois les mêmes cérémonies, sans manquer non plus d'y entrelacer, en qualité d'un préservatif contre le charme, un ognon d'ail, etc. Pendant cette cérémonie, le fiancé reste assis à table et sans se découvrir (3); évidemment il y aurait une altération de l'usage primitif, qui, dans ce cas, n'a plus sa raison d'avoir lieu, si ce n'est pas tout simplement une faute de la part de l'auteur qui nous communique ce fait.

(1) Il est intéressant de remarquer que dans ces chansons, comme une louange particulière aux mets, est mentionné qu'ils sont préparés avec le poivre, le safran ou le gingembre. C'est évidemment un souvenir d'époque où ces épices étaient beaucoup plus rares qu'à présent. En 1372, on a payé en France 256 francs pour une livre de safran et 21 francs pour une livre de poivre. Bar OSCAR DE WATTEVILLE, *Un intérieur du grand seigneur français au xve siècle* (Nouv. Revue, 1890, oct., p. 619). Au xiv^e siècle, en France, ces épices jouaient aussi un rôle important dans les emplettes de noces. Voy. Ed. FORESTIÉ, *Baptêmes, mariages et sépultures au xiv^e siècle à Montauban*, Mont., 1884, pp. 9-40.

(2) *Naouka* (la Science), pub. par M. ΝΑΟΥΜΟΒΙΤCH, 1889, VIII, p. 476.

(3) *Ibid.*, p. 475.

V

LE PAIN SACRÉ : KOROVAÏ. — CÉRÉMONIE DE MOULINAGE RITUELLE. — LA PRÉPARATION DU KOROVAÏ. — CHANSONS ET RITES. — LES ORNEMENTS. — DANSES.

Pendant que la fiancée s'en va pour faire sa tournée au village des fois encore dans la matinée du dimanche et même quelques jours avant, on s'occupe à préparer le *korovaï*. Cette cérémonie présente un fragment d'un ancien culte religieux, s'étant conservé dans la procédure du mariage ukrainien de la manière la plus marquée et la plus intacte. Le *korovaï*, c'est un pain sacré qui a une très grande signification rituelle et qui sans aucun doute figurait jadis comme un objet de sacrifice. Quant à l'étymologie même de ce nom, les uns affirment (M. Yachtchourjinsky) qu'il dérive du verbe russe *kroit*(i), ukrainien *kraïaty*, ce que veut dire *couper*, tandis que les autres (M. Soumtzov) le font dériver du radical sanscrit *kr*, *faire*: le mot sanscrit *upakārika* désignant une espèce de gâteau, et le mot lithuanien *karaĩszis*, le pain ou le gâteau aussi. Comme dans tous les cultes religieux, l'offrande du pain avait remplacé celle des animaux, et, très souvent, on donnait à celui-ci la forme même de différents animaux que l'on avait jadis coutume d'immoler, bœuf, bélier, bouc, cochon, etc., et prenant en considération que le *korovaï* ukrainien est également orné de figures représentant des différents animaux ou bien encore différents organes de ceux-ci comme des têtes, des cornes, etc. (1), il y aurait lieu de supposer que le nom de ce pain qui avait remplacé la chair dans les sacrifices doit avoir un lien étymologique avec le mot sanscrit *krāvya*, le grec *κρέας*, le latin *caro-nis*, viande, le vieux slave *krava*, en russe et ukrainien *korova* et en polonais *krowa*, la vache (2), ainsi que le mot slave *korov*(i), pol. *krew*, etc., le sang. Toutefois il ne peut pas y

(1) En Bulgarie, le jour de saint Georges, 5 mai/23 avril (*Youryi* étant le soleil dans la mythologie slave), les jeunes filles s'en vont dans les bois et les champs pour y cueillir des herbes que l'on fait infuser. Avec cette infusion, on prépare ensuite un pain auquel on donne la forme d'un hémisphère et qui conserve une signification sacrée. Ce pain, dont la superficie est ornée de figurines en même pâte, représentant des chevaux, des brebis, des cornes, des queues, etc., porte le nom de *Bogovitza* (pain de Dieu). LIOUBEN KARAVELOV, *Pamiatniki narodnaho byta bolgar* (Les monuments de la vie populaire des Bulgares), pp. 193, 212-213.

(2) D'ailleurs M. Soumtzov lui-même, dans ses travaux récents, arrive presque à la même conclusion en faisant dériver le mot *korovaï* de *korova* (vache). Soumtzov, *Khlieb v obriadakh i picsniakh* (Le pain dans les usages et les chansons), Kharkov, 1885, pp. 123-124.

avoir le moindre doute sur la signification de ce pain comme d'une offrande et sur son rapport avec le culte du soleil, ce que le lecteur va voir de suite.

En Ukraine, le *korovaï* ne peut être préparé que par les jeunes femmes mariées exclusivement et qui restent pour le moment auprès de leurs maris, si bien que non seulement les veuves ne pourraient pas être admises à y participer, mais encore les femmes dont les maris sont absents, en faisant, par exemple, le service militaire, etc. (1). Des fois en sont exclues les femmes mêmes qui sont en second mariage. Ces *korovaïnytzi* (les prépareuses du *korovaï*), qui doivent être en nombre impair (serait-ce le nombre *sept*?), reçoivent une invitation spéciale de la part de la mère de la fiancée ou quelquefois encore sur la prière particulière par l'intermédiaire d'une cousine ou d'une autre femme étant également mariée et qui prend alors le nom de *prieuse*. Il y a certaines localités où la farine même pour le *korovaï* est préparée d'après un rituel qui admet la jeunesse des deux sexes à participer au travail. Les jeunes gens et les jeunes filles se réunissent le soir dans le vestibule de la maison où se trouve ordinairement un *jorna* (un petit moulin à bras qui est encore en usage dans plusieurs endroits de l'Ukraine) et reçoivent une certaine quantité de blé pour moudre, ce à quoi ils commencent à procéder immédiatement en accompagnant leur travail de chant.

Ce qui est à notifier dans cette série des chansons, c'est que la lune est priée d'envoyer dans la maison où l'on fait moudre la farine pour le *korovaï*, une lumière aussi brillante que celle du soleil. Ensuite la chanson s'adresse au froment qui avait une si belle et rapide végétation au champ, en le priant de se transformer aussi rapidement en pâte pour paraître ensuite sous l'aspect du *korovaï*. Une autre chanson présente un intérêt particulier, bien qu'elle paraisse avoir plutôt le ton de plaisanterie : son caractère symbolique en ressort néanmoins avec une évidence qui ne saurait être

(1) TCHOUBINSKY, *op. cit.*, p. 634; M^{me} CHR. VOLKOV, *op. cit.*; M^{me} A. WERESZCZINSKA, *op. cit.* M. Soumtzov était donc évidemment en erreur lorsqu'il avait déclaré dans son livre sur les usages nuptiaux (1891, p. 135) que c'étaient les jeunes filles qui s'occupent du *korovaï*. Dans ses travaux ultérieurs (*Le pain*, etc., p. 61), cette erreur a été pourtant corrigée. Il y a cependant certaines localités où les jeunes filles sont admises non à la préparation du *korovaï*, mais seulement dans ses accessoires, des pains de diverses formes qu'on fait en même temps que le *korovaï* (*chichky*, *lejen(i)*, *dyven(i)*, *borona*, etc.), et dont nous parlerons plus loin. (NIKOLAÏTCHYK, *op. cit.*, *Kiev. Starina*, fév. 1883, p. 370). Dans une étude sur les us nuptiaux dans le district d'Élissavetgrad, dans le recueil le *Step* (Saint-Petersb., 1886, p. 169-170), on trouve l'affirmation que ce sont les jeunes filles qui préparent le *korovaï*, tandis que les décorations, etc., sont laissées aux soins des femmes mariées. C'est tellement en désaccord avec tous les faits connus qu'ils exigent évidemment d'être contrôlés, quoiqu'il est possible encore que ce soit une influence de la colonisation serbe très répandue dans cette localité.

contestée. La chanson dit que le *bouc* fait le meunier et que la *chèvre* se trouve à côté pour verser le blé sur la meule (1). Le rôle symbolique que jouaient ces animaux dans les anciens cultes bachiques ne demande pas à faire des explications là-dessus.

Nous avons dit que cette opération du moulinage est une action rituelle et en effet on ne se sert point pour le *korovaï* de la farine obtenue à cette cérémonie; ordinairement on en prend d'une qualité supérieure : la patronne de la maison en donne quelque peu et puis chaque femme qui prend part à la préparation du *korovaï* doit immanquablement en apporter une certaine quantité de même que des œufs, du beurre, et toutes les autres provisions nécessaires pour la fabrication de ce pain sacré. Cet usage ne laisse qu'indiquer avec beaucoup de précision de la participation de toute la parenté (ou de tout le clan) à présenter des offrandes dans l'antiquité et par conséquent aussi pendant la conclusion des traités de mariage.

Étant réunies pour faire le *korovaï*, les jeunes femmes chargées de ce travail commencent par se coiffer en première lieu de feuille de vinca et se laver les mains. Après cela, elles demandent par une chanson au *starosta* de vouloir bien leur donner la bénédiction pour commencer leur œuvre. Elles versent ensuite la farine dans un bac qui se trouve au milieu de la chambre, en y ajoutant de l'eau et des fois encore de l'eau-de-vie *afin que le korovaï soit plus gai*, après quoi elles retirent la pâte du bac pour la pétrir dans la *dijá* (une hûche ronde). Dans plusieurs localités, le *starosta* et son assistant (*pidstarosta*) ou bien encore la mère de la première demoiselle de noce sont invités à prendre part au commencement de l'opération que les jeunes femmes continuent ensuite toutes seules. Les chansons dont les *korovainytzi* accompagnent leur travail commencent par une prière adressée au bon Dieu et à la sainte Vierge par laquelle ils sont invoqués de leur venir en aide pour accomplir cette besogne (*Tchoub.*, n^{os} 492, 501, etc.). La chanson explique ensuite que l'eau pour le *korovaï sacré* a été puisée dans le *danouï*, ou que l'on était allé la chercher dans *sept krynytzia's* (sources ou puits) différentes; que *sept* outres (*mikhs*) (2) de farine ont été employées pour cela;

(1) N. YANTCHOUK, *Malorousskaïa svadba, v Kornitzkom prikhodié Siedletzkoï goub.* (Le mariage petit-russien dans la paroisse de Kornitza, gouvernement de Siedlce), Moscou, 1886, pp. 12-13. L'usage du moulinage et du criblage rituels pour faire le pain de mariage, ayant existé encore chez les anciens Romains (SERVII GRAMM, *Comment. ad Virgil. Eclog.*, VIII, 82), est développé surtout chez les Bulgares (TCHOLAKOV, *Blgarski sbornik*, pp. 78-79, 89; BOÏEV, *op. cit.*, pp. 21-22; BOGISIC, *Zbornik*, p. 257) et chez les Roumains (REINSBERG-DURINGSFELD, *Hochzeitsbuch*, p. 53).

(2) C'est une expression archaïque. A présent, le mot *mikh* n'est employé dans son

que cette farine a été faite de froment qui a végété sur *sept* champs et qui a été pris sur les *sept* meules, qu'il était conservé durant *sept* années; que l'on a mis dans le korovaï *sept kopa's* d'œufs (*kopa* = 60), qui avaient été pondus par *sept* jeunes poules blanches; que le sel a été pris dans les *sept* fourgons; que le beurre a été retiré de *sept* vases qui se trouvaient dans *sept* maisons et que ce beurre a été fait de lait de *sept* jeunes vaches (*ib.*, n° 501, 523, etc.). Pendant que l'on fait le *korovaï*, la sainte Trinité se promène dans l'église en tenant par la main le Saint Sauveur (*sic*). La chanson l'invite de venir là pour prendre part au travail, d'autant plus « qu'ils ont de la musique et que des belles femmes y sont à la besogne de pétrir le le korovaï, que celui-ci est saupoudré de fromage, qu'il est arrosé de beurre et que tout y marche très bien, tout à fait comme il faut » (*ib.*, n° 501). En effet, d'après la chanson (*ib.*, n° 504), le vent même n'ose pas souffler du côté de la maison dans laquelle ce grand sacrement doit s'accomplir, parce que « le korovaï est pétri par le bon Dieu lui-même et que la sainte Vierge y assiste un cierge allumé à la main, que les saints anges y sont occupés à porter de l'eau; ils prient saint Nicolas de leur venir en aide, ils l'ont supplié longtemps; mais comme leur prière n'a pas été entendue, ils résolurent de faire tout eux-mêmes. »

Quand la pâte est assez bien pétrie, on la retire de la *dija* (huche), à laquelle on colle à présent cinq cierges joints ensemble, tandis que le grand cierge est collé au couteau laissé au fond de la *dija*, et l'on finit de travailler la pâte sur une table.

« Trois sœurs, dit la chanson, ont été occupées à la fabrication de ce grand cierge et elles y ont mis trois herbes : de la rue, de la menthe et des crucifères, afin que les jeunes enfants, c'est-à-dire les jeunes époux, aient de l'amour l'un pour l'autre, pour qu'ils s'embrassent tendrement et pour qu'ils soient admirés de tout le monde. En haut le cierge était entortillé de soie rouge (ТЧОУБ., n° 500).

La pâte étant faite, on met sur la *dija* un couvercle tourné à l'envers, sur celui-ci on pose en guise d'une croix deux petites bottes de paille, lesquelles sont saupoudrées de farine, et ensuite on y met une galette sur laquelle on jette une poignée d'avoine et qui sert alors de base au korovaï. A part cette galette qui fait toujours, on ne sait plus pour quelle raison, le partage des musiciens, *sept* autres galettes préparées de la même pâte qui est destinée pour le korovaï sont superposées sur cette première. Alors le

sens primitif que pour désigner l'outre ou la fourrure en général. Pour désigner le sac fait de n'importe quelle étoffe, on se sert du diminutif de ce nom : *michok*.

père de la fiancée met au-dessus quelques petites monnaies, tandis que la mère vient les couvrir d'un mouchoir ou d'un essuie-mains en les faisant enfoncer de son coude et formant ainsi une cavité dans laquelle on place différentes figures faites en même pâte et représentant le soleil, la lune, les pigeons, etc. Les côtés sont ornés de pareilles figurines faites en pâte aussi et imitant des oiseaux, différents bestiaux, des cornes, des sabots, des queues, des têtes de vaches, etc. (1), enfin la partie supérieure du korovai est entourée d'une bande faite également en pâte pour « le ceindre » (la chanson dit qu'il est ceint d'une ceinture ou d'un cerceau en or); puis on enfonce au sommet du korovai une *chichka* (pomme de pin en pâte aussi peinte en rouge) qui couronne le korovai et lui donne définitivement son caractère spécial (2). Autour de la ceinture et au sommet de *chichka* on enfonce cinq cierges que l'on allume (3). En même temps le chœur prie le bon Dieu de faire réussir le *korovai sacré*, de le faire venir « *luisant de blancheur comme une journée lumineuse, comme la figure du cher bon Dieu lui-même, comme le brillant soleil* » (ТЧОУБ., n° 538).

Le korovai étant préparé au point de le mettre cuire au four, les jeunes femmes demandent pour cela la bénédiction au *starosta* et répètent leur prière trois fois. L'ayant obtenue, elles font venir un jeune homme (parfois il est exigé pourtant que ce soit un homme marié) en l'appelant *le frisé* et le prient de vouloir se charger de balayer le four. Le jeune homme l'accomplit d'une façon rituelle, en donnant trois coups de balai dans le four. Après cela, on met le korovai au four, ayant bien soin de choisir *une place qui porte bonheur*, comme dit la chanson, qui complimente en même temps le *frisé*. Des fois la chanson lui donne le nom de *vermène* (arménien), ce qui aurait un rapport avec ses cheveux frisés, ceux-ci étant considérés chez plusieurs peuples, aussi bien que chez nous, comme un signe de ce que leur possesseur serait heureux (ПОТЕБНЯ). Cependant il est plus probable que le mot *vermène* ne serait qu'une abrégé-

(1) Probablement un écho de cet usage représente les parcelles petites figures (les petits coqs, les canards, etc.) sur une galette qu'on apporte à la jeune mariée, le lendemain du mariage, dans certaines localités de la Grande-Russie (PONOMAREFF, *Obriadovi Obytychi* (L'usage rituel), *Siévernyi Viestnik* (Messager du Nord), juin 1890, p. 79).

(2) Les pommes de pin étaient devenues, à cause de leur ressemblance avec le phallus, un symbole de la puissance génératrice de la nature. MULLER, *Glaube und Kunst der Hindu*, p. 301, et CREUTZER, *Symbolik*, II, p. 108, cit. chez EDELSTAN DU MÉRIL, *Des formes du mariage et usages populaires qui s'y rattachent* (Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire, Paris, 1862, p. 3).

(3) ТЧОУБИНСKY, *op. cit.*, pp. 215, 236, etc. Quelquefois (en Podolie), on met au milieu du korovai 27 petits pâtés au fromage et au sommet deux colombes faites aussi en pâte qui sont entourées de petites *chichki* (*ib.*, p. 584).

viation de l'adjectif *virniany* (aimant fidèlement) et que ce mot n'aurait rien de commun avec l'*arménien*. La variante de la chanson que nous venons de citer et que l'on trouve chez Tchoubinsky (p. 237) le prouve assez, ainsi comme une circonstance que dans la même chanson c'est un *riche* qui met le korovaï dans le four. De cette manière la combinaison de ces trois indices : frisé, c'est-à-dire *heureux, aimant fidèlement* et *riche*, reçoit le même sens que l'usage pratiqué en Ukraine même, en Allemagne et dans d'autres pays encore et qui consiste à échauffer le lit nuptial du jeune couple en y faisant coucher préalablement des époux dont l'amour réciproque et la vie heureuse sont connus de tout le monde.

Ayant mis le korovaï au four, on l'entoure, selon la chanson « comme les étoiles entourent le soleil », de petits pains de forme différente, entre autres ayant celle d'une pomme de pin ; celles-ci sont presque toujours peintes en rouge. Outre ces *chichki's*, on fait encore un *dyven(i)*, pain rond en guise d'anneau. Le mot *dyven(i)* vient du verbe *dyvyty-sia* (regarder) et on nomme ainsi ce pain parce que la fiancée doit regarder à travers lui ; par conséquent, le pain de cette forme ne se fait que dans la maison de la jeune fille, tandis que dans la maison du fiancé on fait la *borona* (*herse*), à laquelle on ajoute souvent encore un petit *taureau* fait également en pâte. On y fait aussi le *lejen(i)*, un pain long que l'on présente aux nouveaux mariés le lendemain de leur mariage, avant qu'ils soient sortis du lit. D'après la chanson, un ange vient passer dans ce moment et, jetant un coup d'œil dans l'intérieur du four, il cherche à y trouver une place heureuse qu'il pourrait occuper. Le chœur, s'adressant au korovaï, le prie de grandir restant dans le four, comme grandit un poisson qui reste dans le fleuve (*danube*) : « Prends, mon korovaï, ton élan dans les airs et arrive à une hauteur qui puisse égaler la profondeur des eaux jusqu'à laquelle descend un poisson dans le fleuve (1). »

Dès que le korovaï a été mis au four pour le faire cuire, tous les jeunes gens qui se trouvent dans la chambre se précipitent sur le groupe des jeunes femmes pour leur arracher la grosse pelle à un long manche (2) et en s'emparant de ce trophée ils commencent à sauter et à danser en l'agitant et en chantant en même temps. Si les femmes ont réussi à maintenir la pelle, ce sont elles qui dominent, et ce sont elles alors qui dansent et qui chantent.

Ensuite le *frisé* est mis à la porte et les jeunes femmes qui s'é-

(1) M^{me} A. WERESZCZINSKA, *op. cit.*

(2) Outil de cuisine dont on se sert pour mettre le pain au four.

taient occupées du korovaï, en faisant éteindre le cierge qui brûlait tout le long dans la huche, se lavent les mains avec de l'eau et vont la verser sur l'aire de la grange. A cette opération, elles expriment le vœu que le jeune couple ait dans sa possession autant de paires de bœufs qu'il y avait de paires de mains qui étaient lavées dans cette eau. Rentrées dans la maison, elles entourent la *dija* de compagnie avec les hommes qui s'y trouvent, et tous ensemble la lèvent trois fois en haut en battant sur le plafond; tous s'embrassent en se croisant, puis on promène la *dija* dans la chambre et on commence enfin à danser avec elle, en accompagnant leur danse de refrains très gais et pour la plupart d'un caractère érotique. D'après ces chansons, « le *starosta* danse avec la *svakha* » (l'entremetteuse) « le jeune homme avec la jeune fille »; celle-ci déclare « qu'elle aimerait creuser plutôt une roche que de danser avec un homme laid ». « Dessus le billot de chêne sortent des cornes d'une chèvre — les bonnes femmes qui sont venues pour faire le korovaï ont leurs pieds en air... ». « Notre four éclate de rire et son devant sourit dans l'attente du korovaï qu'il convoite; les bancs commencent à danser dans la chambre, les fenêtres clignotent... » « Le couple de korovaï (ce serait peut-être une allusion au feu) reste à jouer à l'orifice du four en jetant un regard dans l'intérieur; le four même a des épaules d'argent et des ailes d'aigle afin de pouvoir protéger mieux le korovaï; tous les danseurs s'embrassent, chacun embrasse celle qu'il aime... » (TCHOUB., n^{os} 498, 501, 545, 546, 550, 555, 572; *Step*, p. 225.)

Après cela, on remet la *dija* à sa place et les jeunes femmes s'amuse à ronger (*sic*) les bords du bac dans lequel elles avaient préparé en premier lieu la pâte. On sert encore une fois le repas, qui est toujours accompagné de chansons. L'une d'elles dit « qu'il y a dans l'abattoir deux jeunes vaches, et nous deux *korovaïnytzi's*, nous allons dormir à nous deux sur le four et nous garderons ainsi le korovaï, afin que les anges ne viennent pas l'emporter (2). » Dans une autre variation, il est exprimé l'urgence de « garder le korovaï, afin que les *khloptzi's* (les garçons) ne l'enlèvent et ne le donnent là-bas au delà des eaux! » Ici, pour exprimer l'idée des eaux, on se sert d'une expression archaïque en employant le mot « *danube* » (*ib.*, n^o 573).

Les chansons qui portent un caractère bachique se font distinguer par une animation toute particulière. « Donnez-moi une coupe

(1) M^{me} A. WERESZCZINSKA, *op. cit.*

de vin et je le boirai, chantent les *korovaïnytzi's*; donnez-m'en une autre, je la boirai encore; donnez-m'en une troisième, j'essaierai de boire celle-ci; donnez-m'en toutes les vingt-quatre, et c'est alors seulement que je pourrai sentir toutes mes forces revenir à moi! « Quand les verres sont emplis, le père et la mère portent un toast à la fiancée en exprimant le vœu qu'elle soit *« aussi forte et aussi bien portante que l'eau, aussi gaie que le printemps et aussi riche que la terre »* ».

Quand le *korovaï* est bien cuit et qu'il est temps de le retirer du four, la chanson parle de la nécessité de se rendre chez un maréchal pour lui commander de faire un glaive tranchant, ou bien encore une hache en or, afin de pouvoir couper en deux le four pour en retirer le *korovaï*, qui est devenu si grand à présent que l'on ne pourrait plus le faire sortir par l'ouverture du four.

En sortant le *korovaï*, on lui demande où a-t-il été et ce qu'il a entendu dire. Il s'ensuit qu'il a été au ciel et qu'il y a entendu parler de la lune et de l'étoile, c'est-à-dire du fiancé et de sa future (TCHOUB., n° 854). Le *korovaï* est acclamé encore une fois comme étant envoyé par le bon Dieu, on le nomme *« lumineux »*, *« beau, comme la lune »*, *« brillant comme le soleil »* (ib., n° 598). On le met ensuite sur le couvercle de la huche, sur lequel on étend en guise de croix deux essuie-mains brodés, et en le posant comme cela sur la tête d'une des jeunes femmes, on le fait emporter par celle-ci dans la *komora*, c'est-à-dire dans la chambre de débarras (1).

(1) Il n'entre pas dans nos vues de nous occuper dans le présent travail des combinaisons et des déductions qu'il y aurait à faire en comparant les usages nuptiaux chez les Slaves d'aujourd'hui avec les faits que nous présente l'antiquité aryenne dans les circonstances analogues. Il faudrait faire pour cela une étude spéciale. Mais, vu l'intérêt particulier que présentent tous les détails se rapportant à la préparation du *korovaï*, nous ne saurions pas nous empêcher néanmoins de faire remarquer ici une certaine analogie que présentent les cérémonies accompagnant la préparation de ce pain sacré et les données que reproduisent les chansons dans lesquelles on trouve, par exemple, si souvent le nombre *sept* avec certains traits dans le culte du Soma. Le soma était préparé par sept prêtresses que le mysticisme ancien identifiait avec les sept fleuves de l'Inde. Ces femmes-pretresses étaient appelées *sœurs* et devaient appartenir au même clan ou tribu, dont le caractère de troupeau est exprimé par l'épithète *les vaches*. Soma apparaît en qualité de maître-époux de ces femmes et porte le nom de *leur taureau*. Les sentiments qu'elles nourrissent pour lui sont d'une nature érotique et même bachique. Nos *korovaïnytzi's* ne sont pas privées non plus de dispositions pareilles. (Sur le culte de Soma, voy. D. OVSIANIKO-KOULIKOVSKY, *Opyt isoutchenia vak khitcheskikh koultov indoëvropskoï drevnosti* (Essai d'une étude sur les cultes bachiques de l'antiquité indo-européenne). Odessa, 1884, p. 146.

VI

LA BÉNÉDICTION ET LE DÉPART A L'ÉGLISE. — LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE AU XVI^e SIÈCLE. — SUPERSTITIONS — SORTIE DE L'ÉGLISE. — LA RÉCEPTION DANS LA MAISON DE LA FIANCÉE. — LE RÔLE SECONDAIRE DE LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE.

Le jour du mariage qui a ordinairement lieu un dimanche, chacun des deux fiancés reste la matinée chez soi à faire des préparations pour cette cérémonie. Le fiancé s'habille des fois; on fait aussi le korovaï dans sa maison et on y plante le *hiltzé*, — puis le *starosta*, faisant avec son bâton une croix sur la porte, emmène le fiancé dans la cour. Tous les assistants y forment un rond et la mère du fiancé vient pour l'asperger de l'eau bénite, après quoi il rend un profond salut jusqu'à terre à toutes les personnes présentes à tour de rôle, sans en exclure même le plus petit des bébés. Il part ensuite chez sa fiancée, accompagné de toute sa suite.

Une cérémonie qui a beaucoup plus d'importance s'accomplit en même temps dans la maison de la fiancée : on la décoiffe, en laissant épars ses cheveux qu'elle avait soin de tresser jusqu'alors en une seule natte. Cet usage correspond à l'ancienne coupure de cheveux. A cette cérémonie on procède de la manière suivante : on avance la huche au milieu de la chambre en la couvrant pour la plupart d'une fourrure et on y fait asseoir la fiancée. Le *starosta* donne sa bénédiction pour la décoiffer. Alors un frère de la fiancée, si elle en a un *qui ne soit pas encore marié* (condition *sine qua non*), s'approche d'elle et se met à défaire la natte qu'elle porte. Dans le cas où elle n'aurait pas de frère-garçon, un cousin-garçon aussi le remplace. Il y a un très petit nombre seulement de localités où le père de la fiancée doit s'acquitter lui-même de cette besogne. Des fois encore les *boyars*, c'est-à-dire les amis du fiancé, viennent prendre part à la cérémonie en détortillant les cheveux épars de la jeune fille du bout de leurs bâtons (1). La natte étant défaire, les amies de la fian-

(1) ТCHOUB., *Expéd.*, IV, p. 610. En Moscovie, au XVII^e siècle, le père du fiancé venait diviser les cheveux (au sommet de la tête) de sa future bru avec la pointe d'une flèche, absolument comme cela se pratiquait chez les Romains — *hasta cælibaris*. (SOUMTZOY, *Sur les usages nuptiaux*, p. 93.) Les anciens Grecs enflaient le bout de leurs lances dans les cheveux des femmes qu'ils avaient captivées. Pour se rendre compte de tous ces usages, il faut prendre en considération le fait que, chez les Apaches, « si le chef de bande tresse un chiffon dans les cheveux d'une des captives, elle devient la « part du capitain »... « S'il veut la prendre pour femme à long terme, il lui rompra une flèche sur la tête : par cet acte elle cesse d'être une personne et devient la chose

cée s'avancent pour lui peigner les cheveux, ce qu'elles font en y mettant du beurre et du miel. (Cet usage a été également observé chez les anciens Hindous dans la période védique.) Ensuite on fait entrelacer dans les cheveux de la fiancée plusieurs pièces de monnaie données par le fiancé, de même qu'un bout de pain, tandis que les parents de la fiancée, ses tantes et ses cousines y ajoutent encore quelques oignons d'ail en guise de talisman, afin de la préserver de tout le mal qui puisse lui arriver (1). Après cela, on lui tresse les cheveux comme auparavant en une natte dont on entoure sa tête comme d'une couronne (2) : c'est la dernière fois qu'elle porte la coiffure d'une jeune fille, et sa mère pose alors sur sa tête la dernière couronne qu'elle aurait à recevoir (3).

Les chansons que l'on chante à cette occasion sont pleines d'une poésie touchante : la fiancée, en disant adieu à cette natte de cheveux qui l'embellissait et qui est le symbole de la virginité, déclare que l'amour pour son fiancé seul avait la puissance de lui faire prendre la résolution de se lancer dans cette voie.

Parmi ces chansons il y en a une qui appartient évidemment à un type plus ancien dans laquelle les jeunes filles demandent à la fiancée où se trouvent les maréchaux qui ont forgé sa natte d'or? Qu'ils viennent pour la défaire à présent et qu'ils emportent avec eux l'or dont elle a été faite. D'après une autre chanson, la jeune fille reste sur une pierre et adresse la prière à sa mère de détresser ses cheveux; la mère lui répond que les garçons de noce vont le faire (4). Une autre chanson encore dit que « des jeunes braves sont arrivés et qu'ils vont couper avec leurs glaives les cheveux nattés de la fiancée (TCHOUB., n^{os} 642 et 1028). De nos jours encore, on retrouve quelques traces de cet usage chez les Ukrainiens de Galicie les *Houtzoules*, chez lesquels on accroche au jambage de la porte les cheveux nattés de la fiancée par le bout, tandis que le fiancé lui-même ou son premier *boïarine* l'enlève d'un seul coup de hachette (5). (les

du vainqueur. Le même symbolisme existe chez les Tartares nomades. » (ÉLIE RECLUS, *les Primitifs*, p. 153.)

(1) Dans plusieurs contrées, et entre autres dans le midi de la France, on est persuadé que l'usage de l'ail donne de la force, du courage, préserve de la vermine et des maladies contagieuses. Du CHESNEL, *Dictionnaire des superstitions* (collection Migne), p. 38.

(2) Dans certaines localités, si le père et la mère de la fiancée sont encore vivants, on tresse la natte en toute sa longueur et on met au bout beaucoup de rubans (*kisnyki*); si elle n'a ni père ni mère, on laisse les cheveux sans les tresser et on les lie seulement tout près de la nuque avec un ruban, en cas où un seulement des parents est vivant; on tresse la natte jusqu'à la moitié. (TCHOUB., *Expéd.*, IV, p. 385.)

(3) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *Obrzedy i piesni weselne*, p. 16.

(4) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*

(5) TCHOUBINSKY, *Expéd.*, IV, p. 375.

Houtzoules portent des petites haches à leurs bâtons). Cette coupure rituelle des cheveux de la jeune fille qui symbolise le sacrifice de ceux-ci aux dieux se retrouve chez tous les peuples indo-européens, à commencer par les anciens Hindous, de même que chez les peuples d'autres races, comme chez les Aztèques par exemple. Dans la poésie populaire d'aujourd'hui, et chez les Ukrainiens surtout, couper les cheveux d'une jeune fille ou lui enlever sa couronne c'est faire symboliser qu'elle avait perdu la virginité, ce qui est une grande honte pour elle.

Les futurs époux se rendent à l'église ensemble ou séparément. Quoi qu'il en fût, au cortège du fiancé doivent assister les *svitylki's* (les éclaireuses), dont l'une est chargée de porter les cierges nuptiaux et l'autre un *glaive* (*metch*), qui représente ordinairement un vieux sabre, ou bien encore un, fait en bois et décoré de fleurs, de rubans, etc. (1). Ce glaive rituel présente une confusion d'armes avec une similitude plus ancienne de tyrsa grec. La mère de la fiancée reste ordinairement à la maison et en général ce serait regardé comme une grande inconvenance de la part des parents que de vouloir assister au mariage de leurs enfants. Ici encore on trouve un écho de l'ancien procédé d'enlèvement de la fiancée.

Avant de se rendre à l'église, la fiancée reçoit la bénédiction de ses parents ; des fois cette bénédiction est donnée à tous les deux. Cet acte est empreint de la plus grande solennité chez les Boïki's en Galicie. Le chœur invite la mère à donner la bénédiction à sa fille et le *starosta* place tous les parents sur un long banc. Puis on étend sur les genoux de toutes ces personnes un très long essuie-main ou bien encore une pièce de toile blanche et l'on y met un pain devant chacune d'elles. Ensuite le *starosta* s'adresse à l'assistance en la priant de pardonner aux fiancés si jamais ils ont causé de l'ennui à qui que ce soit et de leur accorder sa bénédiction. Alors les fiancés s'inclinent aux pieds de chacune des personnes assises, lui baisent les mains et les pieds et l'embrassent trois fois. Après cela, le *droujba* (garçon d'honneur) frappe trois fois de son fouet garni de clochettes sur la porte et le pose ensuite auprès du

(1) On prépare le *glaive* d'une manière suivante : on coupe au pain sa croûte supérieure en forme d'un cercle, et on enfonce dans cette croûte jusqu'à la moitié de la longueur un sabre ou bien un simple bâton. Au-dessus de ce cercle de croûte on attache au sabre les bluets, les œillets, la sarriette, et les autres fleurs, ainsi que les cierges pliés en spirale, etc. Au-dessous du cercle on enveloppe le sabre dans un essuie-main ou dans un mouchoir brodé. (TCHOUBINSKY, *Expéd.*, IV, pp. 692-693.) Dans le pays Chartrain, le chanteur principal du chœur des noces tient, la pointe en l'air, une épée nue enfoncée dans une pomme ou dans une orange (*Mémoires de l'Académie celtique*, t. IV, p. 256, cit. chez ÉDELSTAN DU MÉRIL, *Des formes du mariage*, etc., p. 63).

seuil de côté de l'antichambre et les fiancés (mais les fiancés seuls) doivent le franchir en sortant de la maison ; on répète cela de même manière sur le seuil de la porte donnant de l'antichambre dans la cour (1).

Nous avons déjà remarqué plusieurs fois cet usage de faire le signe de la croix à la porte avec le bâton ou le fouet. Ici, combiné avec l'usage de faire franchir par les fiancés le seuil sous lequel est mis le fouet de garçon d'honneur, cet usage nous paraît dans la forme plus développée qui nous permet de l'expliquer en le confrontant avec les usages très répandus chez les Svanètes et autres peuples du Caucase. Au gouvernement de Koutaïs, par exemple, pendant la cérémonie religieuse à l'église, le garçon d'honneur met aux pieds des fiancés son sabre nu. La bénédiction nuptiale achevée, et à la sortie de l'église, il se plante à la porte et laisse passer les nouveaux mariés sous son sabre qu'il tient au-dessus de leurs têtes. A la maison, on répète tout cela à chaque porte et puis le garçon d'honneur entre dans la chambre et fait quelques coups légers de sabre en croix contre tous les murs et tous les coins. « Et tout cela », dit l'auteur de cette description (2), « le garçon d'honneur fait pour garantir le bonheur des nouveaux mariés en dérangeant les mauvais desseins du diable. » Il est évident que l'usage ukrainien n'est qu'une réminiscence des choses parielles, retouchée peut-être un peu par le christianisme.

Plus souvent encore les parents pour donner la bénédiction se placent sur un banc recouvert de fourrure et installé à côté du four, qui, cette fois encore, joue le rôle de l'ancien foyer, l'autel des sacrifices et la résidence d'Agni. D'après David (3), chez les anciens Prusses, la fiancée, en quittant la maison paternelle, adressait une prière au feu sacré du foyer familial. A la sortie de la fiancée, quand elle va pour se rendre à l'église seule, ou avec son promis, la mère vient les asperger dans la cour avec de l'eau bénite et jette sur eux du houblon. Dans le cas où l'on se rend à l'église en voiture, la mère s'approche de celles qui doivent être occupées par la fiancée et sa suite et met un pain devant les chevaux ; tandis que le sel qu'elle porte aussi, elle le jette sur la fiancée ou bien sur les deux

(1) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, pp. 47-48. Dans le distr. de Kolomyia, le starosta fait le signe de la croix à la porte avec le *hiltzé*. N. KOLTZOUNIAK, *Mariage à Kovalivka* (PRAVDA, 1891, juillet, p. 25).

(2) MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i obyčai na Kavkazie* (La loi et l'usage au Caucase) ; Saint-Petersbourg, 1890, II, pp. 48 et 105.

(3) L. DAVID, *Preuss. Chron.*, pp. 108, 134, cité chez FAMINTZYNE, *Bojestva drevnikh Slavian* (les Divinités des anciens Slaves) ; Saint-Petersbourg, 1884, p. 98.

fiancés quand ils partent ensemble, et ceci dans le but de les préserver de tout enchantement possible (1). Dans certaines localités, le père de la fiancée fait en même temps le tour de tout le cortège en jetant du blé sur toutes les personnes qui en font partie et en prononçant en même temps une formule qui exprime la prière à Dieu de donner une bonne récolte de blé à ses enfants, afin qu'il puisse le couper sans se courber (TCHOUB., n° 817 et p. 605).

La voiture des fiancés est précédée par une autre avec le *drapeau* de mariage; des fois les *starosty's* prennent encore le korovaï avec. Chez les Houtzoules, en Galicie, c'est le père qui reconduit la fiancée à l'église. Il fait avec elle trois fois le tour de la table et tous les assistants les suivent. Après cela, la fiancée s'agenouille au milieu de la chambre, tandis que le *starosta* invite les parents et toute l'assistance à lui donner leur bénédiction. Après avoir prononcé quelques paroles sacramentales, le père prend la main de la fiancée et la conduit dehors. En passant en dessous de la poutre du milieu, la fiancée prend un verre d'eau et la verse derrière soi. Alors tous les assistants se prennent par la main et en formant une file reconduisent la fiancée dans la cour. Là, elle baise encore une fois les mains de tout le monde; la mère avec l'aide des *droujki's* la fait monter en voiture; après quoi elle jette du froment sur tout le cortège, tandis que le père saisit les brides des chevaux et les conduit dans la rue. En outre de la toilette de jeune mariée, la fiancée porte encore un voile dont on se sert ensuite pour faire sa coiffure de femme mariée. A ce voile est pendu un grand gâteau en forme d'un anneau qui tombe sur sa poitrine et sur sa main droite en est enfilé un autre dit *prozorny kolatch* (gâteau en forme d'un anneau pour regarder à travers). Le fiancé porte sur lui aussi des gâteaux pareils. La fiancée garde le silence tout le long de son voyage; elle n'a pas le droit de parler avant de faire en route la rencontre du fiancé qui se rend également à l'église. Le cortège approchant de l'église, la musique cesse. Dans le district de Kolomyia, le cortège s'arrête devant la porte de l'église et le chœur entonne la chanson suivante : « Le pope n'est pas à la maison : il est parti à Lvov pour racheter l'église afin de la rouvrir (2). C'est peut-être une réminiscence de cette époque triste de la domination polonaise en Ukraïne, quand on était obligé de payer au juif-tenancier pour le droit d'entrer dans l'église. En entrant dans l'église, chacun des

(1) Sur l'usage rituel du sel, v. yez Soumtrzew, *O Sbadeb. obriad.* (Sur les usages nuptiaux), p. 174, et Wood, *The wedding day*, etc., I, pp. 131, 221 et II, p. 78.

(2) N. KOLTZOUNIAK, *Mariage à Kovalivka* (PRAVDA, 1891, juillet, p. 25).

futurs époux s'efforce de franchir le premier son seuil, ce qui doit lui garantir la priorité dans la vie conjugale (1).

Les rites nuptiaux de l'église grecque-orthodoxe, aussi bien que tous les rites du christianisme, renferment un grand nombre de traits que lui ont légués les religions précédentes, comme les couronnes, les bagues, l'usage de lier les mains du fiancé et de la fiancée, la procession avec les cierges allumés autour du jubé, le procédé de faire boire les fiancés dans la même coupe, etc. Pour caractériser certaines particularités de la cérémonie religieuse nuptiale en Ukraine au xvi^e siècle, il serait à propos de citer ici la suite de cet intéressant récit dans le livre de Lazitzius, dont nous avons déjà fait voir le commencement là-dessus. Malgré l'intention évidente de l'auteur, qui était un prêtre catholique de présenter en ridicule le pope schismatique ukrainien et lui donner un aspect peu attrayant que marque ce livre, il ne manque pas en même temps de détails très intéressants au point de vue historique et ethnographique :

« Igitur circa horam noctis undecimam, sponsi cum fidibus, facibus et fistulis ad delubrum deducuntur. Ante illorum adventum, aliquod vascula, sicera, melicrato et cerevisia plena huc advecta sunt. Convivæ itaque utriusque sexus saltando, ludendo, clamando et ridendo bonam noctis obscuræ partem consumunt. Interea mittuntur certi homines, qui Flaminem accersant, hi plerumque re infecta semel atque iterum discedunt idque fit propter temulentiam deplorati sacrificuli, qui vino et somno sepultus jacet. Vulgus interim ducendis choreis occupatur. Post ea moræ et absentiae impatientes illi, qui sponsum adfinitate attingunt, Flaminis poti domum effringunt et vi abreptum ad peragenda sacra eundem pertrahunt. Ille dum solito vult fungi officio, nec tamen rectis pedibus consistere potest, sæpe concidit in medio templo. Exoritur igitur damnable risus et barbaries ut vix opiner ethnicos Veneris sacra scurrilius peregissee. Accurrunt illico qui lurconem teneant, ne collabatur. Tum primo pones sibi debitos adferri iubet. Deinde libro aperto stentorea voce aliquem Hymnum Davidicum cantat. Postea intortam sponsi cæsariem manu comprehendens, in hanc sententiam eundem affatur : Dic mihi, ô sponse, ô frater, ô amice, numquid tu huic teneræ vir esse potes? numquid eam fustibus aliquando muletabis? numquid ægrotam, scabiosam et decrepitam derelinques? Hic sancte iurat sponsus se

(1) *Naouka*, publié par M. NAUMOVITCH, 1889, VIII, p. 479.

facturum viri boni officium. Ad sponsam igitur sermonem convertens eam quoque interrogat : An viro ferendo sufficiat? (nam puellæ decem et undecim annorum hic nubunt) an rei familiaris curam agere? an cæco, curuo et decrepito marito fida velit esse comes? adfirmat illa. Mox Flamen serto ligneo viridi utriusque caput coronat. In circumferentia coronarum descripta sunt Ruthenicæ hæc verba : *Crescite et multiplicamini*. Ille dum hæc agit, inflammantur ab omnibus ceræ candelæ, et patera medone spumans sacrificulo traditur, eam novis sponsis uno propinat haustu, illi simili alacritate evacuant et viro religioso reddunt. Abiecto iam ligneo cassiculo et pedibus contrito, novas instituunt choreas, hic Flamen choragus est, cæteri longo ordine eundem insequuntur. Fæminæ etiam lupulum in templo spargunt et linum, cum tali acclamatione : Dii nostri tutelares faciant ne novi conjuges ullo unquam destituantur bono. Sic tandem tumultuum finis est. Sacrificulus domum reducit : convivæ sponso comitantur (1). »

Laissant de côté les rites orthodoxes modernes et toute la cérémonie de la célébration du mariage à l'église, nous avons à en noter néanmoins quelques particularités. Chez les Houtzoules, par exemple, pendant que les fiancés reçoivent la bénédiction nuptiale,

(1) LASITZKI IOHANNES, *De Russorum, Moscovitarum, etc.*, pp. 242-243; *Respublica Mosc. et urbes*, pp. 140-143. Nous donnerons plus loin la fin de ce récit. Les promesses des fiancés reproduites dans ce texte accusent une grande ressemblance à celles que l'on fait d'après Laumier chez les Anglais en contractant le mariage : « Je te prends pour ma femme (ou pour mon mari) et je te promets de te garder depuis ce jour, soit que tu deviennes meilleure ou pire, plus riche ou plus pauvre, malade ou en santé, de t'aimer, de te chérir (ici la femme ajoute *et de t'obéir*), selon les commandements de Dieu, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je t'en donne ma foi (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 4). THÉVENOT, dans ses *Voyages*, fait encore une communication très intéressante sur l'usage de casser la coupe dont les fiancés ont bu. Il rapporte qu'en Grèce, (d'où nous avons évidemment emprunté l'usage), le prêtre qui, généralement, boit le dernier, casse le verre en prononçant en langue de son pays les paroles suivantes : *Sic sponsus sponsæ virginitatem rumpat* (*Ibid.*, p. 88). Relativement à l'usage de danser autour d'ambon qui, évidemment, a sa source dans les anciens rites grecs, il faut croire qu'il est conservé jusqu'à nos jours en Roumanie où les nouveaux mariés avec le gargon d'honneur « ...und mit dem Popen drei Mal in tanzendem Schritt die Runde um das Liturgiebuch-Pult machen, wobei sich Alle an den Händen anfassan » (REINSBERG-DURINGSFELD, *Hochzeitsbuch*, s. 54). L'usage de jeter sur les nouveaux mariés des grains et des noix était très pratiqué chez les anciens Hébreux, Hindous, Grecs et Romains (LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes*, p. 47), et puis se répandit par la Byzance dans toute la presqu'île des Balkans et chez tous les Slaves orthodoxes. L'explication de cet usage se trouve dans SERVIUS GRAM. *Commentarii ad Virgil.*, eclog. VIII, 30. Là on trouvera aussi une légende sur l'origine des noix. Voir aussi HOTOMANI *Observationum quæ ad veterem nuptiarum ritum pert.* P. MDLXXXV, p. 101; BRISSONII *De veteri ritu nuptiarum*, pp. 88-89; EDELSTAN DU MÉRIL, *Des formes du mariage, etc.*, dans les *Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire*, P. 1862, p. 4, note 2. En grec, le mot *κρήνη* signifiait même à la fois Orge et Membre générateur (voy. ARISTOPHAN., *Paz*, v. 962-65) et il conserve encore en France ce sens obscène dans une locution populaire (dare hordeum uxori); on avait même surnommé Venus la « déesse du millet » (EDELSTAN DU MÉRIL, *op. et loc. cit.*).

les starosty's tiennent au-dessus de leurs têtes au lieu des couronnes des pains d'une main, tandis que de l'autre ils ont chacun un cierge allumé. Dans le district de Kolomyia, le parrain apporte à l'église un voile blanc et le prêtre, avant de mettre des couronnes sur les têtes des fiancés, met ce voile sur les épaules de la fiancée d'une telle manière que les bouts de celui-ci lui tombent sur la poitrine. Cependant la marraine en se tenant derrière la fiancée tient un pain sur son épaule, tandis que le garçon d'honneur qui se trouve à droite du fiancé tient le bonnet de celui-ci (1). Nous citerons encore quelques préjugés comme celui-ci, par exemple, que la fiancée fait tout son possible pour franchir la première le seuil de l'église, s'efforce aussi de mettre la première son pied sur l'essuie-main qui à l'église doit leur servir de tapis, dans l'espoir d'avoir par ce moyen la priorité sur son mari dans le ménage. Elle en fait tout autant pour mettre sa main au-dessus de celle de son mari au moment où le prêtre lie celles-ci ensemble avec un mouchoir. En Galicie, chacun des fiancés doit penser dans le moment de la bénédiction nuptiale sur ses infirmités ou ses maladies et quand on prononce la formule sacramentale du mariage, y ajouter *in petto* : « sauf de telle ou telle infirmité ou maladie. » Pendant la bénédiction nuptiale, on observe aussi la flamme des cierges et la rapidité avec laquelle ils brûlent, etc., en tirant de tout cela différentes conclusions sur la longévité de chacun des fiancés (2). Les amies de la fiancée qui l'accompagnent à l'église de leur côté cherchent à mettre un pied sur l'essuie-main qui se trouve sous les pieds des jeunes mariés et représente une réminiscence de peau de bœuf sur laquelle on a mis la fiancée chez les Hindous pendant la célébration du mariage (3) et qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Cela se pratique dans le but de se marier également dans la même année; de même elles prient la fiancée de pousser avec son pied l'ambon, etc., etc.

Après être sorti de l'église, le plus souvent par la petite porte latérale, afin que le bonheur ne les abandonne pas, les jeunes époux s'en vont chacun chez lui ou bien ils se rendent tous les deux dans la maison de la fiancée. Au xvii^e siècle, selon le témoignage de Beauplan, c'était un des parents les plus vieux de la jeune mariée qui la reconduisait de l'église chez elle, en la prenant par la

(1) N. KOLTZOUNIAK, *Mariage à Kovalivka* (PRAVDA, 1894, juillet, p. 26).

(2) La même superstition existe aussi en France (LAISNEL DE LA SALLE, *Croyance. et légendes du centre de la France*, 1875, II, p. 38-39) et en Allemagne (LUTOLF, p. 548, par. 519).

(3) DE GUBERNATIS, *Storia compar. degli usi nuzz.*, p. 164.

main, tandis que son mari marchait à côté (1). Chez les Houtzoules, le jeune époux en sortant donne un coup de fouet à sa femme en la frappant sur le dos et puis la menace du même fouet trois fois. D'après l'explication que le peuple lui-même donne de cet usage, si le mari commence par donner un coup de fouet à sa femme, c'est pour ne jamais la battre après. Ensuite la jeune mariée partage son *kolatch* (gâteau en forme d'un anneau) entre ses *starosty's* et toute sa suite. Le fiancé de son côté fait la même chose (2). On se rend à la maison en la grande pompe, quelquefois même (très rarement d'ailleurs) accompagné par le clergé.

Parmi les nombreuses chansons exécutées par le chœur au retour de l'église du cortège de noce, il y avait à noter surtout celles qui expriment une certaine ironie adressée aussi bien à la personne du prêtre qu'à la cérémonie religieuse du mariage elle-même : « Merci, cher petit pope, pour ne nous avoir pas retenu longtemps (à l'église), merci pour n'avoir pas demandé trop pour la natte blonde, une *kopa* (60 kopeks) seulement... Nous avons donné au pope un gros *cheliag* (*szelag* pol. = *shilling* allem.), et lui, il l'a pris pour un rouble » ; le pope est-il bien notre dupe comme une bête de paysan : nous avons coupé des tranches de rave et lui, il les a prises pour des thalers... » « Nous avons ramassé dans un tas de balayures des morceaux de pots cassés et nous avons payé avec cela le pope... » « Je te remercie, ô mère, de m'avoir mis au monde si belle : les popes me regardent et les diaks arrêtent leurs yeux sur moi et m'admirent et c'est pourquoi ils se trompent en lisant dans leurs livres... » (TCHOUB., n^{os} 695, 696, 697, etc. ; M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*)

Le peuple ukrainien étant pieusement religieux, ce ton railleur pourrait peut-être être le mieux expliqué par le rôle secondaire qui, d'après les idées du peuple, est attribuée au mariage religieux, n'ayant pour lui aucune autre signification que celle d'une formalité exigée par la loi. La cérémonie religieuse n'étant pas essentielle dans le mariage, il n'y a rien d'étonnant qu'on cherche de s'en débarrasser le plus promptement possible et avec le moins possible de frais. Néanmoins la conscience que la cérémonie d'église rend pourtant l'acte du mariage irrévocable, bien que ce ne fût qu'au point de vue juridique, est très clairement exprimée dans une charmante

(1) BEAUPLAN, *Description de l'Ukraine*, p. 121.

(2) *Naouka*, publié par M. NAUMOVITCH, 1889, VIII, p. 479. Sur les mêmes usages chez les Roumains, voir ZACHTCHOUK, *la Bessarabie* (les Matériaux pour la géographie et la statistique de Russie, recueillis par les officiers de l'état-major général) ; Saint-Petersbourg, 1862, I, p. 469.

chanson dans laquelle le fiancé longe un bois et hache avec son sabre l'aubier qui lui barre son chemin et qui est le symbole d'une jeune vierge nubile : » Il est abattu l'aubier... notre aubier est déjà abattu, dit une autre chanson ; notre Maroussia est déjà mariée dans l'église (ТЧОУБ., p. 642).

Quand les nouveaux mariés approchent de la maison de la fiancée, où, d'après la chanson, est envoyé un faucon (1) pour annoncer leur arrivée, le père et la mère viennent à la rencontre du cortège tenant dans leurs mains en guise de plateau le couvercle de la huche couverte d'une nappe sur lequel sont placés un pain, du sel et une bouteille d'eau-de-vie. Les jeunes époux les saluent et reçoivent la bénédiction avec le pain ; mais après cela on revient encore à une simulation de l'animosité existant de deux côtés. Cette simulation pourrait être rapportée d'ailleurs et avec plus de raison à un ancien usage de faire les libations en l'honneur de la terre. Le père de la jeune mariée présente à son gendre un verre d'eau-de-vie ; celui-ci l'accepte, mais obéissant au chœur qui l'avertit de ne pas boire ce que lui offre un ennemi et lui conseille de passer plutôt le verre au garçon d'honneur, afin qu'il verse le contenu sur la crinière de son cheval, passe en effet le verre à lui offert au premier *boïarine* qui en jette l'eau-de-vie par terre en la versant derrière son épaule (2). Ensuite le starosta ordonne au jeune marié de prendre d'une de ses mains un bout d'essuie-main dont il est décoré et qu'il porte à son épaule en guise d'une écharpe tout le long des fêtes du mariage et de l'autre main prendre sa femme par le mouchoir. En les faisant faire trois fois le tour de la huche qui est placée au milieu de la cour, il les engage de passer dessous le couvercle de la huche que le père et la mère de la fiancée tiennent aussi haut que possible au-dessus de leurs têtes. Cet usage fait rappeler celui qui se pratiquait chez les anciens Hindous, chez lesquels on faisait passer la fiancée dessous un joug (3). Dans plusieurs localités en

(1) Sur le faucon-messager et épouseur, voir POTEBNIA, *Obiasnenié malorousskikh i srod. narodnykh piésen* (l'Explication des chansons populaires ukrainiennes, etc.) ; Varsovie, 1883, I, p. 266, *passim*, et II, pp. 167-169. Sur la signification védique du faucon comme représentation de Soma, voir O. KOULIKOVSKY, *Opyt izoutchenia vak-khitch. koultov* (Essai sur les cultes bachiques), pp. 106-107.

(2) En Esclavonie, dans un cas pareil, le *starosta* prend un pot avec du lait et verse celui-ci par terre (LUC, *Narodnyé slavianskié obyčai* [les Us populaires slaves], cités par M. SOUMTZOY, *O Sbadeb. obriadakh* [Sur les usages nuptiaux], p. 151). D'après VIRGILE, les anciens Romains offraient tous les ans un pot de lait et un gâteau à Priape qui représentait la puissance génératrice : *Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quotannis || Exspectare sat es : custos es pauperis horti* (Eclog. VII, v. 33).

(3) HAAS, *Indische studien*, V, p. 199. ISIDORE dit : « *Conjuges appellati propter jugum, quod imponitur matrimonio conjungendis*. Jugo enim nubentes subijci solent,

Ukraine, la mère vient seule à la rencontre des jeunes mariés arrivant de l'église; elle est habillée alors d'une fourrure, c'est-à-dire elle met sa pelisse à l'envers. En Galicie, elle porte du miel aux lèvres des nouveaux mariés sur la pointe d'un couteau, à son beau-fils avant et à sa fille après, puis elle oint de ce miel le front, le menton et les joues à chacun d'eux. Après cela, elle présente encore du miel à tous ceux qui font partie du cortège, toutefois sans les en oindre (1).

Ces cérémonies accomplies, les jeunes mariés sont introduits dans la maison. En leur faisant faire trois tours de table de la même manière dont nous venons de donner la description, on leur fait prendre place sur le *possade*, après quoi l'eau-de-vie leur est offerte et tous les assistants à la fête se mettent à table pour dîner. Les jeunes mariés seuls n'y prennent point part et de même qu'à la fête des fiançailles, ils mangent toujours à part dans l'autre chambre. Dans certaines localités, on leur fait servir des plats spéciaux, aussi rituels. En Galicie, par exemple, c'est le gruau au lait (2) que la mère de la fiancée doit préparer elle-même. Parmi les nombreuses chansons qui accompagnent ce repas, il y en a une qui dit entre autres qu'on prépare deux pigeons pour le dîner des jeunes mariés. Évidemment c'était un plat rituel jadis et cela tient probablement à l'ancien sacrifice (3). A la fin du dîner, le chœur des jeunes filles fait rappeler que le cortège du fiancé reste vainement à attendre là et ne va pas s'en retourner dans la maison de son maître, vu que la fiancée ne lui appartient pas encore. « Bien qu'elle soit fiancée et mariée, vous ne l'aurez pas encore! » (TCHOUB., n° 802.) Cette chanson, qui caractérise parfaitement le rôle secondaire réservé à la cérémonie religieuse dans le mariage en Ukraine, étant finie, le fiancé s'éloigne avec toute sa suite pour revenir le soir et emmener avec lui sa fiancée pour toujours.

(A suivre.)

propter futuram concordiam ne separentur. (*Originum* l. IX, c. VII, par. 9, cit. chez EDELSTAN DU MÉRIL, *Des formes du mariage*, etc., p. 10). Dans le pays de Castres, on place encore un joug sur le cou des personnes qui se fiancent (DE NORE, *Coutumes des provinces de France*, p. 90, cit. chez Ed. DU MÉRIL, *op. et loc. cit.*). Plus loin, nous rencontrerons encore une fois l'emploi du joug dans les cérémonies nuptiales de l'Ukraine.

(1) Mme O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 51, et *Naouka*, publié par M. NAUMOVITCH, 1889, VIII, p. 480.

(2) En Lorraine, le futur porte à sa fiancée la veille du mariage une assiette de millet ou de riz au lait (RICHARD, *Traditions populaires, croyances superstitieuses, usages et coutumes de l'ancienne Lorraine*, p. 188, cit. chez EDELST. DU MÉRIL, *Des formes du mariage*, p. 55).

(3) La tourterelle était jadis consacrée à Vénus et les femmes romaines sacrifiaient quelquefois des tourterelles le jour de leur mariage (EDELST. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 61, note 1).

LA VÉRITÉ

SUR

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE

PAR

LE D^r E. MARTIN,

Ex-médecin de la légation de France à Pékin

La Grande Muraille de la Chine éveille généralement l'idée d'une enceinte continue environnant le pays de tous les côtés et l'isolant des contrées limitrophes.

Cependant, si, par hypothèse, on donne à l'empire la forme d'un vaste quadrilatère, on voit que cette muraille ne règne que sur l'un des côtés et qu'elle est en outre très loin de présenter une ligne continue et homogène. Il n'y a rien de surprenant que cette conception erronée d'un ouvrage qui certainement n'est pas sans grandeur, se soit accréditée et se retrouve sur toutes les cartes de géographie; ces cartes, en effet, montrent à peu près invariablement une ligne qui ne comporte pas de solution de continuité, et qui présente dans ses dimensions et son tracé des variantes sensibles.

Ainsi, sur la carte de d'Anville, dressée d'après celles que Cang'hi a fait lever par les missionnaires, la ligne est continue et le point de départ se trouve sur un point du golfe de Léo-Tung ou mer Jaune, désigné par le nom d'une ville, Chang-hai-quan.

Dans la carte de Dufour (1840), la ligne part de ce même point du rivage et court sans interruption jusqu'au désert de Gobi; sur celle de Bonnes, géographe du Roy, elle commence à la frontière coréenne, ce qui est inexact, mais intéressant à noter, puisque cette carte est dressée d'après un Atlas chinois.

Dans la feuille 35° de l'Atlas de Johnston, elle s'amorce à un endroit du golfe appelé Ying-hai et va se propageant sans discontinuité aucune jusqu'au Gobi.

Sur la carte annexée aux voyages de Marco Polo, le tracé est plus différent encore : en effet, on voit une ligne de fortifications se détacher du point de départ maritime et remonter assez haut vers le nord (1) : ce n'est pas Marco Polo qui a inspiré cette notation puisqu'il ne parle jamais de la Grande Muraille ; et pourquoi ce silence de la part de l'illustre voyageur qui a enregistré avec tant de soin tout ce qui l'avait frappé dans ce pays qu'il devait, le premier de tous, faire si bien connaître à sa patrie ?

Trois hypothèses ont été émises par son traducteur W. Marsden : la première, c'est que le paragraphe où il en aurait parlé, a été perdu comme quelques autres de sa Relation ; la seconde, c'est que, quand il quitta Pékin pour regagner l'Italie, en traversant l'Asie, il se dirigea vers le sud des provinces du Tcheli et du Shensi, évitant ainsi le contact de la Grande Muraille qui règne plus au nord de ces provinces : arrivé au Kansu, c'est-à-dire dans un point où elle s'abaisse, il put la rencontrer, mais là elle n'est plus constituée que par de simples terrassements qui n'étaient guère faits pour arrêter son attention.

Il nous est difficile de croire que Marco Polo qui a séjourné longtemps à la cour de Pékin, ait ignoré l'existence de la Grande Muraille : il en était à une faible distance et il a dû la visiter : s'il n'en a pas parlé, c'est que, placé en face de toutes les choses admirables qui devaient frapper son imagination, il n'a pas jugé sans doute que cet ouvrage méritât d'être mentionné. Mais les missionnaires jésuites qui vinrent en Chine quelques siècles après se montrèrent beaucoup plus enthousiastes et c'est vraisemblablement d'après leurs relations que les auteurs des traités les plus célèbres que nous possédions sur la Chine, du Halde et Grosier, se sont livrés eux-mêmes à des descriptions certainement empreintes d'exagération.

Notre savant sinologue Pauthier, qui a souvent recours à ces sources, donne la note la plus élevée de cet enthousiasme et il s'exprime ainsi :

« La Grande Muraille a été bâtie l'an 213 avant J.-C. sous le règne de l'empereur Tsin-chi-hoangti de la dynastie des Tsin : c'est l'ouvrage le plus colossal que la pensée humaine ait jamais conçu : son épaisseur est considérable : six cavaliers placés de front peu-

(1) Dans la *Grande Encyclopédie* (t. X.), on trouve un article de M. Cordier sur la Chine et à la fin, une carte de la Chine sur laquelle figure cette ligne secondaire remontant vers la Mandchourie. — Sur cette carte la ligne principale court sans interruption : ce qui est une erreur ou une façon schématique d'exprimer le fait.

vent la parcourir dans sa longueur; elle est flanquée de tours distantes d'une portée de flèche; elle commence par un massif élevé dans la mer et est si solidement construite qu'elle se maintient intacte depuis plus de deux mille ans; avec les matériaux qui ont servi à sa construction, on pourrait bâtir un mur faisant deux fois le tour du monde. Les fondations sont en granit... » De toutes les descriptions que nous avons consultées, celle-là est la plus élogieuse, mais elle dépasse tellement les limites de la réalité que nous devons regretter que notre éminent sinologue l'ait choisie de préférence, par exemple à celle du P. Gerbillon qui a séjourné longtemps à Pékin, qui a souvent visité la Muraille et qui, sans en méconnaître la valeur, critique ceux qui en exagèrent les mérites de conception et d'exécution.

Nous ne pouvions omettre de rechercher ce qu'en dit notre éminent géographe E. Reclus (dans le t. VII, p. 193, sur l'Asie Orientale) :

« Cette muraille est un travail représentant un massif de maçonnerie d'environ 160 000 mètres cubes; c'est une des œuvres les plus considérables que l'homme ait jamais exécutées : les écrivains qui l'appellent la merveille du monde, la comparent aux pyramides d'Égypte : elle a protégé la Chine pendant une période de quatorze siècles. Sa valeur stratégique est incontestable; c'est à elle que les Chinois doivent leur unité nationale, la concentration de leurs forces et la facilité qu'elle leur a donnée d'entamer des relations extérieures par delà le Pamir. »

Si notre illustre géographe avait visité la Grande Muraille, il ne l'aurait probablement pas jugée ainsi dans sa matérialité : quant aux réflexions d'un autre ordre qu'elles lui suggèrent, nous ne pouvons les admettre; mais ce n'est pas ici le lieu d'envisager ce côté politique de la question soulevée par ce savant.

Nous ajouterons que le texte est accompagné d'un croquis pris en 1882 et conséquemment plus récent que le nôtre qui remonte à 1869 : le point de vue étant le même, comment expliquer l'écart existant entre les deux? On sera évidemment porté à admettre l'exactitude de celui qui illustre le texte de l'ouvrage, d'autant plus qu'il reproduit une photographie, et cependant nous affirmons l'authenticité du nôtre : il est impossible d'admettre que cette photographie qui représente une muraille aussi étendue à droite et à gauche et aussi intacte, n'ait pas été l'objet de retouches : l'ouvrage tombe en ruine sur tous les points et il va sans dire que ce n'est pas la dynastie tartare qui gouverne aujourd'hui la Chine et contre laquelle il a été élevé, qui peut songer à sa réfection.

Voyons maintenant la description qui, croyons-nous, est la plus récente : elle se trouve dans la page 347 du n° 3, t. III de la *Revue de l'Extrême Orient* de Cordier. Elle date de 1887 et a pour titre : *Rapport sur la Grande Muraille, où il est démontré que telle qu'elle est décrite, elle n'existe pas et n'a jamais existé*. L'auteur est l'abbé Larrieu, ancien missionnaire en Chine : ayant séjourné longtemps et même habité près de cette muraille, il doit la connaître : or la description qu'il en donne contraste singulièrement avec celle des auteurs que nous avons passés en revue ; pour nous, nous la regardons comme une exagération en sens opposé. On comprend qu'en présence des descriptions pompeuses que ses yeux démentaient chaque jour, ce missionnaire ait cédé au désir de redresser des erreurs aussi tangibles ; mais il a dépassé la mesure en voulant prouver que l'ouvrage n'est point une merveille : certainement nous avons vu en Chine des œuvres qui nous semblent mieux justifier cette appellation, mais il n'en reste pas moins que la Grande Muraille doit être rangée au nombre de celles qui font honneur au génie et à l'énergie d'exécution de ce peuple.

En chinois, son nom est *Ouang-li-tchang-tcheng* qui signifie *mur de dix mille li* de longueur, ce qui fait environ douze mille kilomètres ; mais c'est là une expression emphatique, une métaphore familière à la langue chinoise ; en réalité, on a voulu, par cette expression, signaler son immense étendue.

Elle part du golfe de Leo-Tung ou mer Jaune, à quelque distance de la côte de laquelle, par un temps serein, il est facile de l'apercevoir (1) : donc, déjà, toutes les cartes qui l'amorcent au rivage, commettent une erreur. De ce point elle court à peu près horizontalement de l'ouest à l'est jusqu'au 112° degré de longitude environ : là, elle s'infléchit en suivant la limite septentrionale du Shensi ; parvenue à peu près à la latitude de Pékin, elle remonte vers le nord et s'arrête bientôt au point de rencontre avec le Hoang-ho, cours d'eau assez important ; puis elle reprend vers les 40° degré de latitude et 100° de longitude pour suivre la limite nord du Kansu et se terminer au désert de Gobi. Cette dernière portion qui en constitue au moins la cinquième partie se compose de simples terrassements, c'est-à-dire qu'elle n'existe plus, car il est naturel d'admettre que, depuis deux mille ans, ces matériaux n'ont pas pu résister aux vicissitudes du temps. Nous signalerons encore un détail : c'est que la province du Tcheli s'étend au delà de la Grande Muraille. Cette

(1) Cette première partie est généralement désignée par l'expression de ligne de pieux : c'est en effet ainsi qu'elle commence, mais il n'y a pas d'ouvrage de maçonnerie.

délimitation remonte à Kien-long ; cependant toutes les géographies et cartes la font s'arrêter à elle, excepté cependant la géographie universelle de Kloëden qui a été publiée à Berlin en 1869.

Dans certaines descriptions, on mentionne encore une seconde muraille indiquée aussi sur quelques cartes et notamment sur celle de la *Géographie* d'E. Reclus.

Larrieu en parle et la traite avec la même sévérité que la grande.

Elle va de la limite occidentale du Tcheli à la limite orientale



Fig. 1. — Une des portes de la grande muraille de la Chine.

du Shensi ; elle représente à peu près une courbe dont les extrémités rejoignent deux points de la Grande Muraille ; l'espace qu'elle comprend ainsi nous paraît pouvoir être regardé comme un vaste camp retranché destiné aux concentrations des troupes au moment des invasions tartares.

L'unité du plan, l'homogénéité des matériaux ne paraissent guère exister ; il y a des parties élevées et assez larges pour que six ou sept cavaliers puissent s'avancer de front : ailleurs, l'élévation et la largeur sont moins ou beaucoup moins considérables ; en certains points, les assises sont faites de blocs de granit régulièrement taillés.

Il existe une quantité considérable de tours quadrangulaires à hauteurs inégales et toujours assez rapprochées, ou au moins assez

en vue les unes des autres pour rendre possible la propagation des signaux par lesquels toute la ligne pouvait être ainsi surveillée. Elles dominent et s'accroissent sur les hauteurs voisines des défilés les plus accessibles à l'ennemi.

Quelle est la longueur de l'ouvrage? Nous ne prétendons rien affirmer sur ce point.

Il est certain qu'aujourd'hui elle ne présente plus guère que des ruines; mais en outre il y a de nombreuses et importantes lacunes qui ont toujours dû exister, puisque, comme nous le dirons en ter-



FIG. 2. — Porte de la grande muraille de la Chine, voisine de Pékin.

minant, c'est une œuvre qui devait répondre à un plan stratégique et qu'il n'y avait aucune nécessité qu'elle fût constituée par une ligne continue. Mais il est certain que le chiffre de 3 à 4 000 kilomètres, qui est généralement indiqué, est de beaucoup exagéré.

Il existe, en plusieurs points, des portes monumentales qui méritent bien de fixer l'attention. L'une d'elles est dans un état de conservation qui nous a permis de reproduire assez nettement les symboles bouddhiques sculptés en plein marbre blanc. L'architecture de la voûte lui donne un caractère d'originalité tout particulier; il est évident que ces symboles bouddhiques lui assignent une date bien postérieure à la construction de la Grande Muraille elle-même.

Cette porte et les trois autres désignées, nous ne savons pourquoi, sous le nom de portes de fer, dans la Relation du voyage de Macarthey, étaient autant de points de concentration des contingents des provinces qui de ces points pouvaient rayonner sur les lieux les plus menacés.

La porte la plus rapprochée de Pékin, la plus majestueuse, est en même temps la plus originale par sa voûte qui, au lieu d'être cintrée, présente une coupe polygonale; c'est celle vers laquelle s'est dirigé l'Empereur de la Chine pour arrêter l'armée de Gengis-kan prêt à pénétrer dans la capitale.

En résumé, la Grande Muraille est une œuvre entreprise dans un but stratégique et destinée à s'opposer aux invasions tartares : elle devait suppléer à l'insuffisance défensive de la grande chaîne de montagne mongolienne qui forme la frontière naturelle du nord de l'Empire; elle cesse partout où les hauteurs ont été reconnues infranchissables; elle est présente là où les défilés sont accessibles. Les tours qui occupent en grand nombre les sommets des collines, sont autant de postes d'observation servant à signaler les mouvements de l'ennemi. Les plus hautes et les plus épaisses sont des forteresses d'où les soldats lançaient leurs flèches sur les assaillants.

Que pensent les Chinois de cette Grande Muraille? Ils n'en parlent pas et ne la regardent qu'avec la plus profonde indifférence; et quel autre sentiment pourraient-ils manifester au spectacle de ces remparts derrière lesquels, eux qui étaient d'innombrables légions, n'ont pas su arrêter quelques milliers d'ennemis et défendre leur indépendance et leurs libertés?

LES Puits PRÉHISTORIQUES

POUR L'EXTRACTION DU SILEX

A CHAMPIGNOLLES, COMMUNE DE SÉRIFONTAINE (OISE)

PAR

GUSTAVE FOUJU

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1890, M. Bessin, notre ami, se trouvait à Gisors et apprenait, dans la maison où il était descendu, que l'on ramassait, à la surface du sol, sur le territoire de Sérifontaine, près la ferme de Champignolles, de nombreux silex taillés.

M. Bessin, désirant se rendre à cette station qu'on lui disait si riche, en parla à un archéologue de notre connaissance, M. Désiré, de Gisors, lequel, la connaissant depuis fort longtemps, s'offrit d'être son guide. Cette proposition fut acceptée aussitôt et le lendemain, 5 octobre 1890, ces messieurs étaient à Champignolles (fig. 1). Ils ramassèrent de nombreux éclats provenant de taille, des ébauches de haches plus ou moins grossières et des blocs de silex, à peine dégrossis.

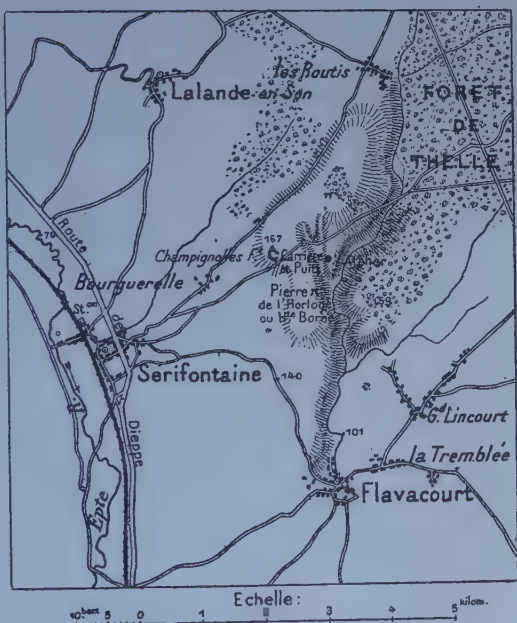


FIG. 1. — Carte de la région de Champignolles (Oise), gisement des puits préhistoriques.

M. Désiré conduisit son compagnon dans une carrière de craie, qui se trouvait tout près de la station, dans l'intention de lui montrer, disait-il, une caverne ayant été habitée par l'homme. Malheureusement, cette soi-disant caverne n'existait plus, l'exploitation de la carrière l'ayant détruite depuis plusieurs années déjà. Cependant, l'attention de ces messieurs fut attirée par une sorte de remaniement de la craie, existant sur plusieurs points de la carrière.

À l'entrée, sur le côté droit surtout, se trouvait une poche creusée dans la masse, remplie, dans le fond, par des blocs de craie plus ou moins gros et comblée par une terre argileuse provenant d'un niveau supérieur (fig. 2, n° 1).

Au fond de la carrière, à droite, comme à gauche, la même particularité se présentait à demi cachée par des éboulis de terre argileuse et de terre végétale.

En approchant de plus près de la poche qui se trouvait sur le côté droit de la carrière, M. Bessin vit, entre les blocs de craie et la terre argileuse et faisant saillie, un silex qu'il tira à lui. Ce silex, long d'environ 20 centimètres, était taillé à grands coups sur les deux faces. Puis, au-dessus, dans la terre argileuse, il remarqua un mince filet de charbon incliné, au bas duquel était un amas de silex, débris de taille, aux arêtes vives et comme collés l'un contre l'autre.

Le mardi, 7 octobre, nous vîmes la récolte de M. Bessin et, avec lui, nous décidâmes d'aller à Champignolles le dimanche suivant.

La carrière de Champignolles, située à 1 kilomètre environ à l'est de la ferme, est sur le bord d'un ravin qui, se réunissant avec un autre ravin venant du plateau de Lalandelle, descend ensuite dans la direction de Flavacourt. Si l'on suit ce ravin qui prend naissance près de la ferme, on arrive de plain-pied à la carrière, laquelle forme échancrure sur le flanc du coteau.

Ses dimensions, lors de notre première visite, étaient d'environ : 15 mètres de largeur, 8 mètres de profondeur et autant de hauteur. Quelques arbustes poussent autour, surtout sur la droite, et ces arbustes ont jusqu'à présent, selon nous, empêché, dans une certaine mesure, le glissement de la terre végétale. Cela fait, sur la droite comme sur la gauche, une sorte de renflement du terrain qui fait saillie sur la déclivité uniforme du coteau.

Cette partie du coteau, aujourd'hui inculte, était autrefois couverte de vignes. À l'endroit même de la carrière, il y eut un four à chaux dont il ne reste plus de traces, sauf dans le nom du champ-tier qui s'appelle champ-tier du Four à chaux et dans le nom d'un

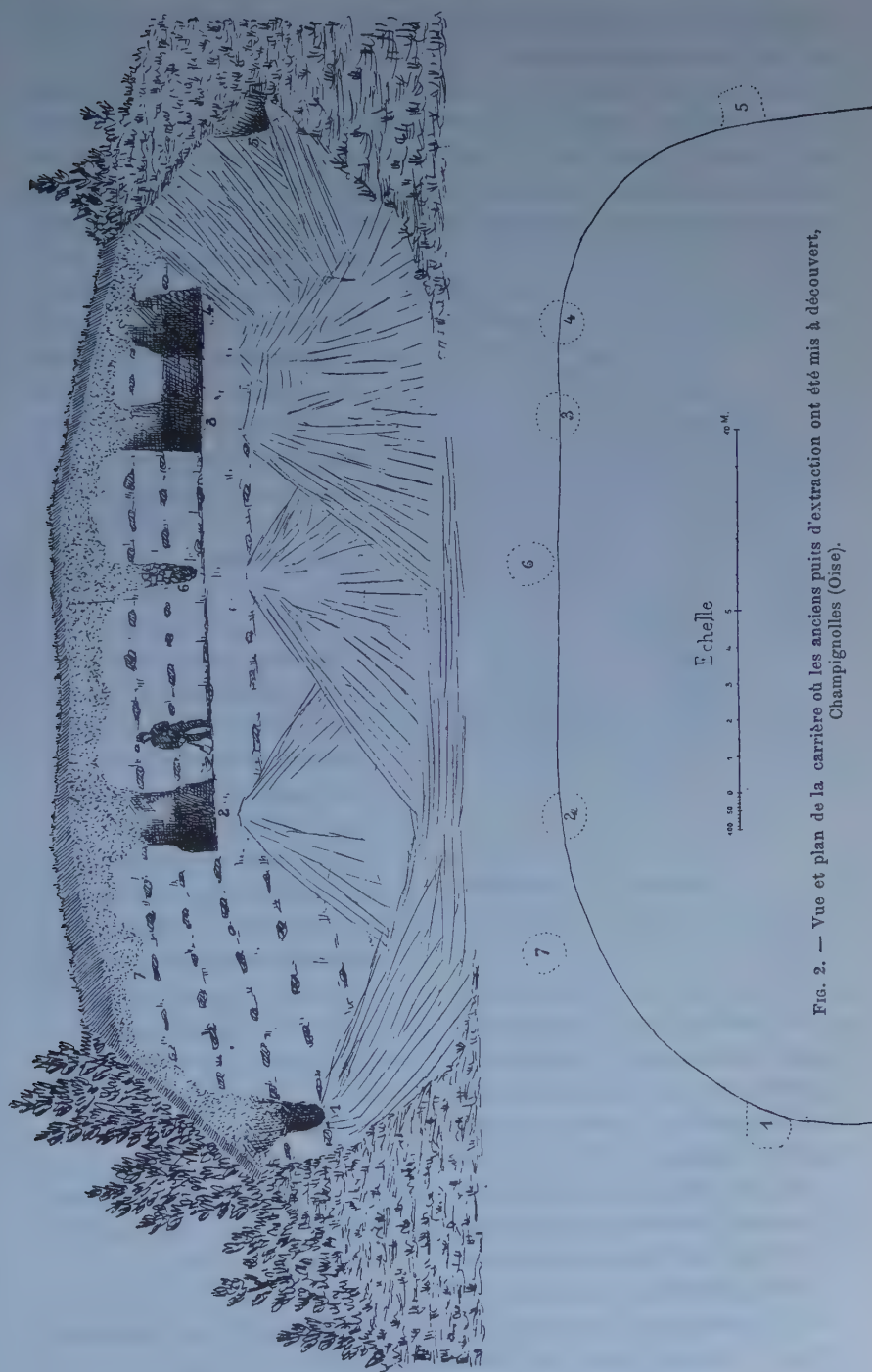


Fig. 2. — Vue et plan de la carrière où les anciens puits d'extraction ont été mis à découvert, Champignolles (Oise).

chemin de la forêt de Thelle, proche de la station, qui s'appelle encore : le chemin du Four à chaux.

La coupe du fond de la carrière offre une épaisseur de terre végétale variant entre 20 et 30 centimètres; puis vient une épaisseur d'argile à silex variant de 1 mètre à 1^m,50, selon les ravine-ments plus ou moins profonds de la masse. Enfin la craie séparée de distance en distance par des bancs horizontaux de silex naturels branchus (fig. 2).

Cette craie sert à amender les champs voisins; le travail ne se fait pas chaque année, de sorte que la carrière de Champignolles est peu exploitée. Lorsque nous l'avons vue, il y avait trois ans qu'on n'y avait pas travaillé.

A peu de distance de là, nous avons vu deux exploitations de craie pour le même usage, mais faites différemment. Au lieu d'être exploitée à ciel ouvert, la craie est extraite au moyen de puits. Ces puits ayant environ 1^m,50 de diamètre sont pourvus à l'orifice d'un treuil servant à monter les blocs qu'un ouvrier charge au fond. Un puits de ce

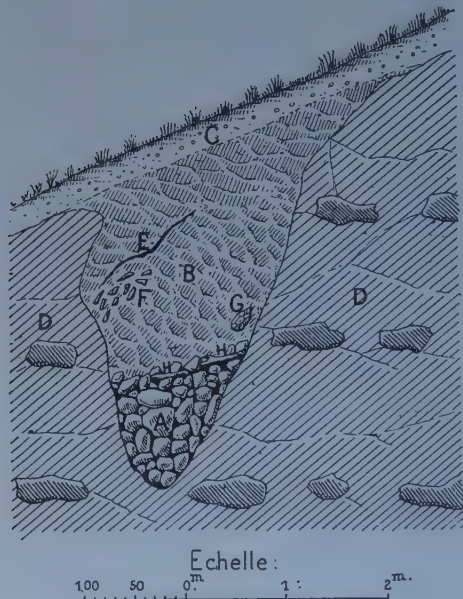


Fig. 3. — Coupe d'un puits à Champignolles (Oise).

A. Blocs de craie (remplissage). — B. Terre argileuse. — C. Terre végétale. — D. Craie compacte avec banc de silex. — E. Filet de charbon. — F. Débris de taille (éclats). — G. Ebauche de hache. — H. Cornes (pics en bois de cerf).

genre, maintenant abandonné, se trouve sur le coteau avant d'arriver à la carrière. L'orifice est en partie obstrué par les ronces, sa profondeur est d'environ 2^m,50.

Revenus à la carrière nous avons pris une coupe détaillée de la poche de droite (fig. 3).

De la surface du sol qui, à cet endroit, est incliné selon la pente du coteau, nous avons mesuré jusqu'au fond de la poche 3^m,50 de profondeur, se répartissant ainsi :

0^m,25 de terre végétale;

2^m,25 de terre argileuse d'un brun rougeâtre, contenant des traces de charbon et des débris de taille;

1 mètre de blocs de craie plus ou moins gros, dont quelques-uns étaient légèrement teintés par suite des infiltrations de l'argile.

Le fond de cette poche était à 3 mètres du sol de la carrière; les éboulis, heureusement, permettaient d'y atteindre facilement.

Nous commençâmes par retirer à la main les blocs de craie qui tombaient d'eux-mêmes. Au cours de ce travail, nous trouvâmes, à la partie supérieure des blocs de craie, l'extrémité d'une corne de cerf. Quelques minutes après, un fragment bien plus grand portant un andouiller et présentant sur la partie la plus grosse de la corne des traces évidentes de sciage.

Ces traces, creusées en forme de V, sont au nombre de trois, deux parallèles, à 3 centimètres d'écartement et dans le sens de la longueur de la corne; la dernière, bien plus profonde, réunit les deux premières à une extrémité comme si on avait cherché à détacher une partie de la corne.

En continuant notre travail de déblaiement, nous trouvâmes une troisième corne assez semblable à la seconde, portant également des traces de sciage, limitées seulement au pourtour de la corne, à son endroit le plus volumineux.

Vu leur fragilité, ces pièces ont été retirées par morceaux, mais tous ont été recueillis et recollés par la suite.

La découverte de ces cornes, et surtout des deux dernières, nous a immédiatement éclairés sur la valeur archéologique de ce gisement.

Nous avons eu, en effet, la bonne fortune de voir chez M. l'abbé Barret, curé d'Amblainville, une série de pics en corne de cerf, provenant des puits préhistoriques de Nointel (Oise), découverts et fouillés en 1883 par cet homme aimable, savant et artiste à la fois. Les cornes que nous venions de mettre à jour étaient absolument les mêmes et les excavations que nous avons sous les yeux étaient des puits ayant servi à extraire le silex aux temps préhistoriques.

Le reste de notre journée fut employé à explorer la station.

Cette station, ou, pour dire mieux, cet atelier de taille commence à la carrière et forme un triangle rectangle dont l'angle droit serait la carrière, la base le ravin de Champignolles, l'hypoténuse le ravin de Lalandelle, offrant une superficie d'environ 500 mètres carrés.

M. Désiré, qui, pour recueillir des silex, a fait de nombreuses recherches aux environs de Gisors, connaît cet atelier depuis plus de vingt-cinq ans. Il l'a exploité un des premiers. Puis sont venus d'autres collectionneurs de la région, entre autres : M. Bernay de Val-

mondois, M. Gancel d'Évreux, M. Patte de Gisors, M. Petit du Courdray (Oise), etc. Les employés des fermes environnantes récoltaient aussi des silex taillés qu'ils vendaient aux amateurs de passage. Quoique cela se fasse encore, la station-atelier est encore fort riche.

Nous avons vu chez M. Désiré et notre ami, M. Bessin, a vu chez M. Petit les premières pièces qui ont été ramassées à Champignolles. Ce ne sont absolument que des ébauches de haches plus ou moins finies offrant des variétés au point de vue des dimensions qui varient depuis 0^m,06 jusqu'à 0^m,20 de longueur.

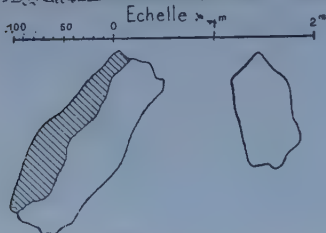


FIG. 4. — La Haute-Borne ou Pierre-de-l'Horloge, Sérifontaine (Oise).

Naturellement, ce sont les pièces les mieux finies qui ont été ramassées les premières. Cependant nous en trouvons encore et avec elles des pièces négligées par les premiers chercheurs, depuis le bloc informe portant trace d'un premier éclatement jusqu'à l'ébauche bien déterminée permettant de suivre dans tous ses détails le travail de l'ouvrier.

Vis-à-vis la carrière, de l'autre côté du ravin, se trouve un coteau tout aussi bien exposé que celui où se trouve l'atelier. Nous avons été surpris de ne pas rencontrer d'éclats de silex. On y a trouvé, selon

M. Désiré, quelques haches polies seulement.

Cette absence d'éclats nous fait supposer qu'à l'époque préhistorique ce coteau devait être couvert de bois. La forêt de Thelle est toute voisine et à l'époque où nous nous reportons, elle devait s'étendre bien au delà de ses limites actuelles.

Ces bois, en même temps, devaient maintenir dans le ravin une certaine quantité d'eau nécessaire à la vie. Aujourd'hui, l'eau n'y séjourne pas.

Au sommet du coteau dont nous venons de parler se trouvent les restes d'un monument mégalithique nommé la Haute-Borne ou la Pierre-de-l'Horloge. Il se compose de deux supports en grès mélangé de silex formant une sorte de poudingue : l'un mesure 1 mètre de long, 0^m,70 de large et 0^m,40 de hauteur ; l'autre mesure 1^m,90 de long sur 0^m,80 de large et 1^m,50 de hauteur ; ce dernier est légèrement incliné sur le précédent.

Près du bois des Bouleaux et du chemin qui conduit de Champignolles au hameau les Routis, se trouve au milieu d'un champ une large pierre environnée d'autres plus petites offrant toutes les apparences d'un autre monument : ce sont les seuls que nous avons reconnus aux environs immédiats des puits de Champignolles.

Selon la décision que nous avons prise sur la suite à donner à notre découverte, nous en avisâmes M. Émile Cartailhac qui nous communiqua aussitôt les remarquables mémoires de M. Marcellin Boule sur les puits de Mur-de-Barrez (Aveyron) et M. A. de Mortillet qui, en compagnie de M. E. Collin, membre de la Société d'anthropologie, vint visiter le gisement.

Des fouilles, auxquelles nous prîmes part, furent faites par

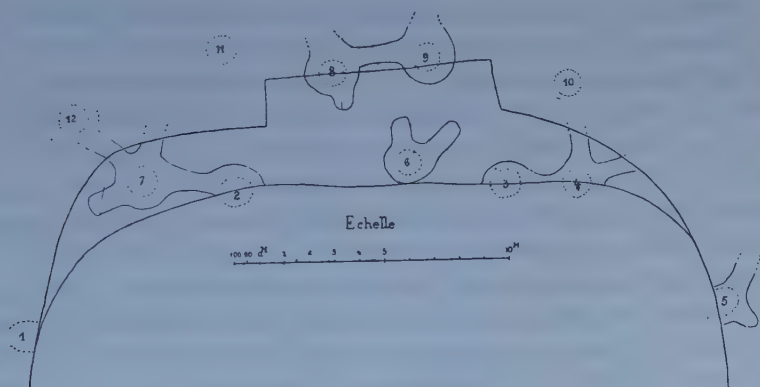


FIG. 5. — Plan général des puits découverts jusqu'à ce jour et montrant les progrès de l'exploitation de la carrière depuis l'observation des puits 1, 2, 3, 4 et 5.

M. Collin le 1^{er} et le 2 novembre 1890, fouilles superficielles, contrariées d'ailleurs par un temps exécrable. On put prendre cependant quelques photographies de la carrière qui furent présentées par M. Collin, en même temps que les cornes et les silex que nous avons déjà recueillis, à la Société d'anthropologie dans une de ses séances du mois de décembre 1890.

Depuis, grâce à l'obligeance de M. Lelong, fermier à Champignolles, qui a mis la carrière entièrement à notre disposition, nous avons repris, en compagnie de M. Bessin, les fouilles à notre compte.

Sur onze puits, qui ont été mis à jour, neuf ont déjà été fouillés et étudiés. Nous les avons numérotés dans notre plan (fig. 5) selon l'ordre dans lequel ils ont été fouillés.

A part le n° 4, dont nous avons déjà parlé et sur lequel nous reviendrons, et le n° 5 qui se trouve vis-à-vis de l'autre côté de la

carrière, tous, sans exception, aboutissent sur le même banc de silex après en avoir traversé deux dont la qualité, sans doute, laissait à désirer.

Ce banc qui, sur le flanc du coteau, vient affleurer le sol, se trouve être à 4^m,25 de profondeur au point où était le puits n° 6.

D'une façon générale les puits se présentent dans la coupe de la carrière, lorsqu'ils sont dans leur plus grande largeur, sous forme de bouteille allongée ayant en moyenne : 60 centimètres de large en haut ; 1 mètre de large au milieu et 1^m,50 de large en bas. A 0^m,80 du banc de silex exploité, ils s'élargissent tout à coup sous forme de calotte dont la largeur varie de 1^m,75 à 2 mètres et c'est de cette calotte que partent les galeries communiquant parfois avec un puits voisin ou se terminant brusquement en cul-de-sac.

Elles ont une largeur moyenne variant entre 0^m,70 et 0^m,80 ; leur hauteur, limitée par le banc de silex supérieur, présente les mêmes dimensions. Nous en avons vidé plusieurs en retirant à la main les blocs de craie dont elles étaient comblées et ce travail très long et très pénible ne peut se faire qu'en rampant.

Le remplissage des galeries se compose entièrement de blocs de craie ayant peu souffert des infiltrations. Leur blancheur étonne, leurs arêtes sont à peine émoussées.

Sur quelques-uns de ces blocs et sur les parois de différentes galeries notamment sur les parois de la galerie reliant le puits n° 8 au puits n° 9, nous avons remarqué des éraflures, sorte de stries parallèles, larges de un centimètre, peu profondes, ne pouvant être produites que par les extrémités des cornes de cerf qui, il nous semble, devaient être employées comme coins ou comme leviers plutôt qu'à entamer la craie.

De plus, nous trouvons encore sur des blocs et aussi sur quelques-unes des cornes que nous avons recueillies d'autres traces, mais alors toutes récentes. Ces dernières sont le fait des lapins qui abondent dans les buissons avoisinant la carrière et qui, de préférence, creusent leurs terriers dans la craie remaniée des galeries. Nous avons retrouvé ces traces de rongeurs jusque dans le dernier puits que nous avons fouillé, le puits n° 9, à plus de 12 mètres de l'entrée de la carrière et à 4^m,25 environ de profondeur. Un fragment d'andouiller était tout rongé au pourtour.

Chaque puits ayant été comblé par les matériaux extraits d'un puits voisin, le remplissage présente les couches naturelles renversées. Au-dessus des blocs de craie provenant du travail des galeries et comblant par eux-mêmes une partie de la calotte, nous

trouvons la terre végétale de la surface et la terre argileuse qui lui fait suite étendues au fond du puits en forme de lentille ou légèrement inclinées si le puits commence déjà à se rétrécir. Puis les blocs de craie provenant du puits voisin qui, en se rapprochant de la surface, vont se désagrégeant de plus en plus. Ils prennent une teinte jaunâtre due aux infiltrations. La craie devient menue, certaines parties comblant quelquefois les deux tiers du puits semblent avoir été une poussière de craie. Elle forme alors une sorte de mortier se tenant tout d'une pièce et presque aussi dure que la craie non remaniée.

Ces blocs et cette craie menue laissent voir des couches parallèles et inclinées selon la pente naturelle des terres jetées, elles ne se contrarient pas. Des bancs de silex, débris de taille, alternent avec ces couches parallèles dont l'examen montre que le remplissage a été jeté d'un même point et sans interruption. De plus, sachant que le déblai d'un puits a fourni le remblai d'un puits épuisé, la direction des couches inclinées nous donne une certaine indication sur celui des puits voisins qui a fourni les matériaux de remplissage.

Le puits n° 6 a été pour cette étude le plus curieux et le plus typique de tous ceux que nous avons mis à jour jusqu'à présent.

L'ensemble du puits qui se remarque parfaitement dans la masse de la craie et dans l'argile à silex qui la recouvre, se perd complètement dans le peu d'épaisseur qu'offre la terre végétale. Cette absence provient, sans doute, des anciens travaux de la culture qui aujourd'hui a abandonné les environs de la carrière.

Les traces de charbon sont rares ; le peu que nous avons constaté était disséminé par petites quantités dans les couches de terre végétale et argileuse que nous trouvons à la base des puits.

Contrairement aux autres puits, le n° 1 de notre plan et le n° 5 qui lui fait face sur le côté gauche, descendent plus bas que le banc de silex sur lequel aboutissent les autres puits. Ce ne sont pas des puits proprement dits. C'est une sorte de tranchée ou de fossé à flanc de coteau permettant d'exploiter à ciel ouvert le banc de silex qui, dans cette partie, vient affleurer le sol. En l'exploitant ainsi, la main-d'œuvre était beaucoup moins grande et ce n'est que par la suite que les mineurs préhistoriques ont eu recours aux puits qui deviennent de plus en plus profonds à mesure qu'ils s'enfoncent dans le coteau.

(1) On remarquera combien tous ces détails concordent avec ceux que MM. Cartailhac et Boule ont observés dans la carrière de Mur-de-Barrez (Aveyron). Voir *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, février 1884 et janvier 1887. Voir pour l'ensemble

Cette tranchée, dont une partie a été enlevée par l'exploitation de la carrière, nous est apparue la première fois que nous sommes allés à Champignolles en forme de poche. La partie que nous avons fouillée a été particulièrement riche en débris archéologiques. Elle se continue longeant le ravin et sa présence nous est signalée par l'abondance des terriers de lapins qui suivent ce niveau et qui rejettent de leurs trous les blocs de craie dont elle est remplie.

Nous y avons recueilli : un gros silex, taillé sur les deux faces, pouvant être considéré comme une ébauche de hache; un autre silex taillé en tranchant aux extrémités, il se tient parfaitement dans la main, outil pouvant servir à entailler la craie; un fragment d'andouiller long de 0^m,24; une corne avec andouiller, longue de 0^m,36 portant des traces de sciage; une autre corne, longue de 0^m,38 également avec un andouiller et traces de sciage sur le pourtour de la corne; nombreux débris de taille et traces de charbon.

Les puits n^{os} 2, 3 et 4 fouillés, en compagnie de M. E. Collin, le 1^{er} et 2 novembre 1890, étaient en partie détruits par l'exploitation lorsque nous les avons vus. Cependant nous avons constaté à la base du puits n^o 2 une couche de 0^m,2 de craie très menue, compacte, formant le sol du puits sur lequel reposaient les blocs de remplissage et dans la terre argileuse quelques traces de charbon.

A la base du puits n^o 4, M. Désiré a recueilli une corne avec andouiller, la corne présentant cette particularité qu'elle a été sciée dans toute sa longueur comme si elle devait être appliquée et liée à un manche quelconque.

Dans la tranchée n^o 5 que nous n'avons pas fouillée entièrement, nous avons trouvé de nombreux éclats de taille et des traces de charbon.

Dans la galerie reliant le puits n^o 3 au puits n^o 4, nous avons recueilli deux andouillers; deux cornes avec chacune un andouiller et un bel éclat de silex à peu de distance des cornes.

La galerie reliant le puits n^o 2 au puits n^o 7 nous a donné l'extrémité d'une corne longue de 0^m,37, garnie de quatre andouillers sur l'un desquels, à l'extrémité, se trouvent des traces de sciage; un pic triangulaire en silex, long de 0^m,14; trois silex taillés, ébauches de haches et une sorte d'ébauche fragmentée portant près de la cassure, sur le côté, deux encoches assez profondes produites par un long martelage.

Le puits n° 7 renfermait deux cornes avec chacune un andouiller; un pic de silex et deux ébauches de haches.

A la base du puits n° 8, nous avons trouvé l'extrémité d'une corne, portant quatre andouillers avec de très belles traces de sciage à la base de la corne. Ces traces semblent avoir eu pour but d'enlever des plaquettes de corne.

Le puits n° 9 nous a donné un andouiller et un petit fragment dont le pourtour est rongé par les lapins.

Les galeries qui aboutissent aux puits n°s 8 et 9 et qui s'enfoncent dans la masse de la craie ne sont pas encore fouillées. Il en est de même pour les puits n°s 10, 11 et 12 dont nous avons constaté l'existence en enlevant la terre végétale sur une certaine superficie aux environs de la carrière.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

GOSSELET (J.). **Silex taillés trouvés dans les exploitations de phosphate de chaux de M. Delattre à Quiévy près Solesmes (Nord).** (Extr. *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, 1890.)

Cette note est accompagnée de sept belles planches représentant des silex taillés tout à fait semblables aux silex des alluvions de la Somme et de la Seine. Quelques-uns sont figurés tenus à la main de diverses manières « pour appuyer la thèse soutenue par M. de Mortillet sur le non-emmanchement des silex acheuléens ».

C'est un fait très remarquable, dit M. Gosselet : presque tous paraissent avoir été taillés pour être pris à la main. Ils présentent une sorte d'encoche naturelle ou artificielle, qui permet de les saisir soit avec le poing, soit avec le pouce et les doigts externes... J'estime que les silex trouvées à Quiévy étaient essentiellement des instruments industriels et des outils de ménage.

« On admire l'intelligence de ces hommes dont la première ébauche industrielle est un instrument aussi remarquable. Il est en rapport avec le haut degré d'intelligence que nous devons leur accorder d'après les crânes découverts par MM. Lohest et Fraipont à Spy et par M. E. Bertrand à Grenelle. »

Suivent des descriptions d'instruments.

M. Gosselet déclare que les formes lancéolées sont moins favorables à la thèse qu'il soutient à la suite de M. Mortillet, car elles sont taillées aux deux extrémités.

La position géologique de ces silex taillés a été fixée par le préparateur de M. Gosselet, M. Cayeux, qui a relevé à Quiévy la coupe suivante.

De haut en bas :

1. Limon de lavage, 0^m,20.
2. Glaise grise, sableuse ou argileuse, renfermant quelques instruments en silex à la partie inférieure, 0^m,40.
3. Argile rouge, souvent sableuse : épaisseur maximum, 0^m,30. C'est le principal gisement des silex taillés.

4. Bief à silex formé de silex énormes, entiers, empâtés dans une argile semblable au n° 3; épaisseur moyenne, 0^m,30.
5. Sables phosphatés : 0^m,50.
6. Craie grise à *Micraster breviporus*.

M. Gosselet ne donne aucune interprétation de cette coupe, M. Ladrière, qui s'occupe depuis longtemps du quaternaire du Nord de la France, devant visiter le gisement et faire connaître son opinion. Le travail de M. Ladrière a paru depuis cette époque; il est analysé dans le compte rendu suivant.

M. BOULE.

LADRIÈRE (J.). *Étude stratigraphique du terrain quaternaire du nord de la France* (*Annales de la Société géologique du Nord*, t. XVIII, pp. 93 à 150 et 206 à 277).

L'auteur a étudié le terrain quaternaire du Nord de la France d'abord dans la région comprise entre la Sambre et l'Escaut, puis sur le plateau de la Sambre, dans la vallée de l'Oise, entre l'Escaut et la Somme, dans la vallée de la Somme et enfin dans la vallée de la Seine. Partout il a dressé des coupes très détaillées et très minutieuses à la description desquelles le mémoire est presque exclusivement consacré. Ce sont là des documents précieux, mais qu'il est impossible de résumer. Je préfère appeler l'attention des lecteurs de la Revue sur les conclusions de l'auteur et insister sur les points qui intéressent plus particulièrement l'archéologie préhistorique.

1° *Région entre la Sambre et l'Escaut.* — « Le terrain quaternaire peut se diviser en trois assises, chacune commençant par un dépôt caillouteux : gravier ou diluvium, et se terminant par un limon avec débris végétaux, coquilles terrestres et d'eaux douces. Ces trois assises se distinguent l'une de l'autre par la nature de leurs dépôts et par leur stratification discordante. La séparation est marquée par des traces de ravinement ou par un gravier.

« Elles se subdivisent en couches régulièrement stratifiées. Le limon supérieur seul présente une stratification confuse, due sans doute à une modification postérieure à sa formation.

« La pente générale des couches est dirigée vers le Nord-Ouest et très accentuée; chaque assise présente, en outre, une certaine inclinaison vers les vallées latérales.

« L'assise supérieure est continue; elle recouvre toutes les hauteurs et descend toujours fort bas dans les vallées.

« L'assise moyenne, moins importante, fait défaut au sommet de certaines collines et ne s'avance pas aussi loin dans les vallées. La teinte rougeâtre, la structure schisteuse du limon fendillé sont caractéristiques.

« L'assise inférieure est plus restreinte encore, particulièrement dans la région crayeuse où elle a dû subir des érosions considérables.

« Les vallées sont d'âge différent; elles datent d'une époque géologique quelconque jusque et y compris l'époque récente. »

« Les légères modifications que l'on constate dans la composition minéralogique des divers dépôts et surtout de l'ergeron, sont dues, en partie du moins, à la nature du sous-sol d'abord, à la position qu'occupent les différentes couches relativement à la direction des vallées, au plus ou moins d'éloignement des confluent et enfin à la forme de ceux-ci.

« Enfin, chacune de ces assises appartient à une époque différente. L'assise inférieure est caractérisée par la faune ancienne à *Elephas primigenius*, *Rh. tichorhinus* et les silex chelléens; l'assise supérieure est post-moustérienne. »

Diverses localités ont fourni des instruments de pierre. Sur les hauteurs de Busigny, M. Pilloy a signalé sous le limon supérieur un atelier quaternaire de l'époque moustérienne.

M. Ladrière s'occupe des gisements de Quiévy qui ont fourni les silex décrits par M. Gosselet. Il en donne une coupe différant fort peu de celle de M. Cayeux et rapporte toutes ces couches au quaternaire inférieur.

M. Gosselet a rencontré au sommet du tertre de Fontaine-au-Pire, dans la sablière Demarle, une station humaine de l'époque moustérienne.

M. Ladrière rapproche ces découvertes de celles qui ont été faites en Belgique par M. Delvaux à Spiennes-lez-Mons et par M. Mourlon à Ixelles-lez-Bruxelles. J'ai rendu compte du travail de M. Mourlon (n° de janvier 1891) et j'avais exprimé l'opinion que les ossements trouvés par ce savant rentraient tous dans la faune à *Elephas primigenius*. M. Ladrière est également de cet avis.

Mais de quelle façon doit-on considérer la faune à *Elephas antiquus*, *Rhinoceros Merckii*, *Hippopotamus*, etc., que l'on trouve dans la vallée de la Seine, de la Somme et dans les vallées anglaises. M. Ladrière ne fait que la signaler à propos de la vallée de la Seine comme pouvant indiquer une subdivision possible dans l'assise inférieure. A mon avis, elle a une importance beaucoup plus considérable et puisque le quaternaire inférieur des géologues du Nord est occupé par la faune à *Elephas primigenius*, je ne vois pas quelle place peut être réservée au terme véritablement inférieur de notre quaternaire des environs de Paris et d'ailleurs.

2° Plateau de la Sambre. C'est une vaste région où les roches primaires affleurent un peu partout et qui fournit un limon détritique qui s'est formé à toutes les époques géologiques. A côté, il y a des dépôts quaternaires dont l'âge est bien établi.

Il y a identité complète entre ce terrain et celui de la région comprise entre la Sambre et l'Escaut; seulement ici l'assise supérieure est sinon absente, du moins extrêmement réduite.

3° *Vallée de l'Oise*. — A signaler la présence dans l'assise inférieure de débris d'*Elephas primigenius*.

4° *L'Entre Escaut et Somme*. — Sur les hauteurs du bois de Cologne, une sablière a donné des silex moustériens. Ces instruments se trouvaient dans le gravier de l'assise supérieure. Le gisement est tout à fait analogue à celui de la Fontaine-au-Pire.

A Villers-Plouich, un amas de silex usés et de nodules de craie, que M. Ladrière regarde comme représentant le diluvium inférieur, a fourni : *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Felis spelæa*, *Equus*, *Bos*. Des dents de mammoth ont été également recueillies aux environs d'Avesnes-le-Comte et de Sombrin.

« Un fait ressort, dit l'auteur, de ces nombreuses observations (sur l'Entre Escaut et Somme), c'est qu'à mesure qu'on s'éloigne du plateau de l'Escaut et qu'on s'avance dans la région crayeuse, le terrain quaternaire perd de son importance et comme étendue et comme épaisseur : il est excessivement rare de rencontrer les trois assises au complet ; cependant, quelque réduits et disséminés qu'en soient les lambeaux, leur composition reste telle que je l'ai notée au début. »

5° *Vallée de la Somme*. — M. Ladrière a visité les environs de Saint-Quentin, d'Amiens et d'Abbeville. Les exploitations de Montières, aux environs d'Amiens, lui ont donné la coupe suivante :

Assise supérieure	{ Limon de lavage avec silex.
	{ Limon supérieur un peu bariolé 0 ^m ,50 à 1 mètre.
	{ Limon gris blanchâtre avec succinés (ergeron), 1 ^m ,50.
	{ Gravier supérieur, 0 ^m ,10 à 0 ^m ,20.
Assise inférieure.	{
	{ Sable crayeux blanchâtre avec coquilles 0 ^m ,10 à 0 ^m ,50.
	{ Diluvium inférieur à ciment calcaire, 4 mètres.

M. Ladrière admet qu'ici l'assise moyenne a été enlevée par l'érosion qui a entamé également l'assise inférieure, « de sorte que le gravier supérieur à silex moustériens et le diluvium qui renferme les types de Saint-Acheul se confondent parfois ; ceci explique le mélange des produits de l'industrie humaine signalé en ce point par M. de Mercey ».

Les grandes carrières de Saint-Acheul fournissent des coupes où les trois assises sont parfaitement représentées ; les silex moustériens se trouvent à la base de l'assise supérieure et les silex de Saint-Acheul à la base de l'assise inférieure avec *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Bos*, *Equus*, etc.

Puis viennent des coupes prises aux gisements classiques et historiques de Menchécourt, Moulin-Quignon.

En résumé, dans la vallée de la Somme, on retrouve bien les trois niveaux du quaternaire, mais à part le diluvium inférieur, qui présente un grand développement, les autres dépôts y sont excessivement réduits, souvent même à l'état de lambeaux isolés.

6° *Vallée de la Seine*. — L'auteur a choisi comme centre d'observations la crête qui sépare la Bièvre de la Seine. Les carrières de la rue de la Pompe, à Villejuif, présentent les coupes les plus complètes reproduisant tous les niveaux déjà étudiés dans le Nord, de sorte que M. Ladrière trouve entre le terrain quaternaire de la Seine et celui du Nord plus de similitude encore qu'entre ce dernier et celui de la Somme. C'est l'assise supérieure qui est ici la plus développée et la mieux caractérisée. Le diluvium inférieur est également très puissant.

Je connais la plupart des coupes relevées avec beaucoup de soin aux environs de Paris par M. Ladrière. J'aurais bien quelques objections à présenter au sujet de l'interprétation de ces coupes. Je préfère m'incliner devant la connaissance approfondie du sujet que possède le géologue de Lille et attendre, pour arrêter mon opinion, d'avoir revu ces gisements à la lumière de son travail.

De cette longue et minutieuse étude stratigraphique, M. Ladrière retire quelques conclusions générales du plus haut intérêt si elles sont confirmées par d'autres géologues.

Voici ces conclusions :

« Les trois assises se trouvent toutes trois au fond des vallées et montent toutes trois sur les plateaux; je ne puis cependant affirmer qu'elles couvrent les plus grandes hauteurs. Elles sont donc le produit de phénomènes généraux.

« L'absence fréquente de certaines couches doit être surtout attribuée aux ravinements qu'elles ont subis dans l'intervalle de formations de deux assises.

« Bien que pour un lieu déterminé, les dépôts d'une même assise soient successifs et se soient toujours faits dans l'ordre que j'ai indiqué, je crois qu'ils peuvent être contemporains dans des lieux différents. Pendant que la rivière roulait encore des graviers au fond de la vallée primitive, des sables se déposaient dans les endroits où le courant était devenu moins fort et le limon tourbeux à des altitudes plus élevées : sous ce rapport, j'adopte les idées de MM. Prestwich, Belgrand et autres.

« Mais les trois assises sont complètement indépendantes l'une de l'autre : jamais une portion quelconque de l'une ne s'est formée en même temps qu'une portion quelconque d'une autre. »

Quel que soit le sort réservé par l'avenir à ces conclusions, très raisonnables d'ailleurs, géologues ou préhistoriens doivent être reconnaissants envers M. Ladrière pour l'éminent service qu'il vient de leur rendre. Son travail est fait avec le plus grand soin; il a le grand mérite d'être écrit avec clarté et précision.

M. BOULE.

MERMIER (ÉLIE). **Aperçu géologique sur les environs de la Baume-d'Hostun (Drôme).** Lyon, Pitrat, 1890. — ARNOULD LOCARD. **Note sur les coquilles terrestres de la faune quaternaire de la Baume-d'Hostun.** Paris, J.-B. Baillière, 1890.

La Baume-d'Hostun est un petit village du département de la Drôme situé entre l'Isère et la Bourne, à une faible distance en aval et au Sud du confluent de ces deux rivières. Il y a là, supportant un vieux château, un tuf calcaire qui a fourni à M. Mermier de nombreuses coquilles étudiées par M. Locard. M. Mermier a cherché à se rendre compte de l'âge de ce tuf. Une coupe traversant toutes les hauteurs comprises entre l'Isère et la Bourne donne une idée très suffisante de la constitution géologique de cette petite région. Il y a divers niveaux d'alluvions.

1° Des *alluvions alpines* situées de 120 à 150 mètres au-dessus du fond de la vallée actuelle. Ces alluvions sont constituées surtout par des éléments empruntés aux Alpes, souvent agglomérés en poudingue. M. Mermier les assimile à des alluvions de même horizon dans lesquelles l'on a trouvé des restes d'*Elephas meridionalis*; cette terrasse doit donc être classée dans le pliocène supérieur.

2° Une terrasse ne s'élevant nulle part à plus de 100 mètres au-dessus de la vallée actuelle est encore composée d'éléments alpins. L'auteur regarde ces alluvions comme quaternaires et leur donne le nom d'*alluvions alpines préglaciaires*. Elles supportent le tuf coquillier.

3° Une troisième terrasse, encore moins élevée, est formée par les *alluvions alpines post-glaciaires*. A la base s'observe un entassement irrégulier de gros blocs peu roulés dont le diamètre varie de 30 à 60 centimètres et atteint ou dépasse exceptionnellement 1 mètre. « Ce sont là, à n'en pas douter, les épaves d'une moraine voisine disloquée par la débâcle du glacier qui s'est avancé dans la vallée de l'Isère jusqu'aux environs de Vinay, c'est-à-dire à 20 kilomètres à peine en amont du point qui nous occupe. » Cette terrasse a une vingtaine de mètres d'épaisseur. Elle est contemporaine du retrait des glaciers de la vallée du Rhône.

Les tufs ne sauraient être plus anciens que les alluvions préglaciaires sur lesquels ils reposent. La stratigraphie ne permet pas de fixer de limite supérieure à son âge. Nous allons voir ce que dit la paléontologie. M. Mermier signale la présence, dans ces tufs, de nombreuses empreintes végétales qu'il serait très intéressant d'étudier.

L'auteur nous dit (p. 15) : « Tout autour et jusqu'à une grande distance de cette région alpine, on a observé, s'intercalant entre les nappes alluviales, des formations morainiques qui ont permis de reconstituer au moins trois grandes extensions glaciaires. Une seule de ces extensions — la deuxième — a laissé des traces incontestées dans la vallée du Rhône... »

Il serait désirable que M. Mermier dirigeât ses investigations sur ce point. Le travail qui en résulterait serait excellent, si j'en juge par l'esprit scientifique qui règne dans celui que je viens d'analyser.

Voici la liste des espèces de mollusques déterminées par M. Locard :

<i>Succinea oblonga</i> , Drap.	<i>Helix ciliata</i> , Venetz.
<i>Hyalina septentrionalis</i> , Bourg.	<i>H. sericea</i> , Muller.
<i>Hyalina Blauneri</i> , Schuttl.	<i>H. plebeia</i> , Drap.
<i>Hyalina neglecta</i> , P. Fag.	<i>H. Bourniana</i> , Bourg.
<i>Hyalina Dutaillyana</i> , Mab.	<i>H. rotundata</i> , Muller.
<i>Hyalina diaphana</i> , Studer.	<i>H. obvoluta</i> , Muller.
<i>Hyalina subnitens</i> , Bourg.	<i>H. lapicidia</i> , Lin.
<i>Helix Depereti</i> , Locard.	<i>Zua exigua</i> , Menke.
<i>H. sylvatica</i> , Drap.	<i>Cæcilianella Liesvillei</i> , Bourg.
<i>H. fruticum</i> , Muller.	<i>Clausilia laminata</i> , Mont.
<i>H. mosellica</i> , Bourg.	<i>C. ventricosa</i> , Drap.
<i>H. strigella</i> , Drap.	<i>Orcula dolium</i> , Drap.
<i>H. incarnata</i> , Mull.	<i>Cyclostoma elegans</i> , Muller.
<i>H. Mermieri</i> , Locard.	<i>Pomatias patulus</i> , Drap.
<i>H. limbata</i> , Drap.	

Tous ces mollusques sont terrestres. L'absence des espèces les plus caractéristiques vivant actuellement dans la région (*Helix aspersa*, *H. Pomatia*) indiquent que les tufs sont bien quaternaires. Il n'y a pas d'espèces franchement méridionales. La plupart des formes étrangères à la faune actuelle ont un caractère subalpestre; ce sont des formes du Nord ou de l'Est. L'*Helix Depereti* peut être considéré comme la forme australe de l'*Helix nemoralis*. Tout cela implique une antiquité assez grande. La présence d'une grande quantité d'Hyalinies permet d'affirmer que le climat était particulièrement humide et leur grande taille porte à croire que ce climat était plus chaud qu'aujourd'hui. D'un autre côté cette faunule ne renferme aucune des espèces si caractéristiques des dépôts de lehm ancien des environs de Lyon.

« Or nous savons, dit M. Locard, qu'à la faune froide des premiers dépôts formés à la suite de la fonte des glaciers, a succédé une faune plus chaude, qualifiée d'interglaciaire, et dont nous retrouvons l'équivalent en Angleterre et en Allemagne. C'est à cette faune interglaciaire que nous rattachons la faune à *Helix Depereti* des tufs de la Baume-d'Hostun, et nous les synchronisons ainsi avec les dépôts des tufs de la Celle près Moret (Seine-et-Marne) et avec les couches à *Corbicula fluminalis* de l'Angleterre et de la Belgique. C'est un horizon encore fort mal connu dans nos régions de la vallée du Rhône; mais sa découverte apporte un nouveau jalon bien précis dans la succession des phénomènes qui se sont passés depuis l'extension des glaciers des Alpes jusqu'à nos jours. »

M. BOULE.

E. PRIEM. **L'évolution des formes animales avant l'apparition de l'homme**, in-8° de 383 pages avec figures. J.-B. Baillière, 1891.

Les ouvrages qui composent la bibliothèque scientifique contemporaine éditée par MM. Baillière sont d'une valeur très inégale. Il en est de fort mauvais. Beaucoup sont excellents et c'est dans cette dernière catégorie qu'il faut placer le petit livre de M. Priem.

L'auteur a entrepris de passer en revue la plupart des animaux fossiles découverts jusqu'à ce jour. Il a tenu à faire un travail philosophique en cherchant à mettre en évidence les différents termes de l'évolution d'un genre, d'un ordre, d'une classe.

S'inspirant des travaux les plus récents des paléontologistes des deux mondes, il a su dégager les faits les plus importants de la masse énorme de documents accumulés par les naturalistes. Les lecteurs trouveront dans ce travail non seulement les résultats acquis par les savants français, MM. Gaudry, Munier-Chalmas, Schlumberger, Fischer, Douvillé, etc., mais encore le résumé des belles études de Neumayr, dont la science déplore la perte récente.

La plus grande partie du volume est consacrée aux invertébrés. Les mammifères y sont décrits sobrement, mais d'une manière suffisante. Comme l'indique le titre, l'étude de l'homme fossile n'a pas été abordée. J'ai cru cependant devoir recommander le livre de M. Priem aux lecteurs de l'*Anthropologie* qui ne sauraient se désintéresser des grandes questions de philosophie naturelle et d'évolution. Tout se tient d'ailleurs en biologie, et l'anthropologie n'a qu'à gagner, à mon sens, en s'inspirant des résultats acquis dans les autres branches de l'histoire naturelle.

M. BOULE.

E. RENEVIER. **Monographie des hautes Alpes vaudoises.**
(*Matériaux pour la carte géologique de la Suisse*, 16^e livraison).

Il y a, dans le magnifique ouvrage de M. le professeur Renavier sur la géologie et l'architectonique des Alpes vaudoises, plusieurs parties intéressant nos études.

D'abord de curieux renseignements sur le *flysch*, cette importante formation détritique qui se poursuit tout le long des Alpes. Ce sont des schistes, des grès fins ou bréchiformes, des brèches avec blocs pouvant atteindre le volume d'une maison. Les fossiles que l'on rencontre dans le *flysch* se réduisent à peu de chose. Ce sont surtout des empreintes d'algues et des pistes d'animaux rampant sur la vase; M. Renavier y a trouvé encore une dent de squalé et quelques nummulites. D'après cela, il paraît incontestable que c'est une formation marine correspondant

dans cette région à l'éocène supérieur. L'absence de mollusques, d'échinodermes et autres animaux marins ainsi que la nature détritique du flysch sont expliquées de la manière suivante par M. Renevier :

« Je me demande s'il n'y aurait pas là un *phénomène glaciaire*, qui, abaissant beaucoup la température des eaux, aurait rendu celles-ci plus ou moins impropres à la vie animale, au moins à celle des mollusques, tandis que les algues et les foraminifères auraient pu subsister ?

« Comment expliquer d'ailleurs cette immense accumulation de blocs énormes, dans la brèche d'Aigremont, du Meilleret, etc., ainsi que la fréquence remarquable des grès grossiers à fragments anguleux ? Quelques-uns de ces matériaux, les blocs cristallins en particulier, paraissent venir de loin, des Alpes centrales sans doute ; car l'hypothèse d'une autre chaîne cristalline disparue ne repose sur aucun fait ! Ne serait-il pas naturel de penser qu'ils ont été amenés par des glaciers, aboutissant, comme ceux du Groenland, au fond des fjords de la mer du Flysch, et y déversant leurs moraines, ou disséminant celles-ci par le moyen des glaces flottantes.

« M. Schardt a d'ailleurs constaté, sur certains blocs d'Aigremont, des faces planes et comme usées par le frottement, qui rappellent les surfaces polies par les glaciers.

« Ce n'est pas la première fois que le mot de glacier est prononcé à propos des blocs exotiques du Flysch. Sans y être absolument contraire, je n'avais pas jusqu'ici adopté cette théorie ; mais elle s'impose maintenant à moi, comme la seule explication rationnelle de ces deux faits patents : l'abondance des blocs anguleux et cristallins, d'une part, l'absence de faune malacologique littorale d'autre part. »

Un chapitre de l'ouvrage est consacré aux terrains et aux glaciers quaternaires. Je passe sur la partie descriptive qui ne se prête pas à un résumé et je reproduis quelques considérations générales.

M. Renevier considère le terrain erratique comme représentant le pliocène et la majeure partie du pléistocène.

« Les glaciers devaient exister déjà dans les parties les plus élevées des Alpes, mais ils ne paraissent pas en avoir franchi les limites avant la période pliocène.

« Sous l'influence d'une altitude plus grande et d'un climat humide et nébuleux, il se forma aussi dans nos hautes Alpes vaudoises un certain nombre des glaciers, qui paraissent être arrivés les premiers dans la vallée du Rhône, en aval de Saint-Maurice. Rejoints par le glacier du Rhône, accru de ses affluents du haut Valais et du bas Valais, ils envahirent ensemble le plateau ; franchirent le Jura sur divers points et aboutirent d'une part vers Lyon, de l'autre vers Soleure.

« Près du lac de Zurich (Wetzikon, Dürnten, Uznach) et dans le bassin du Léman (Gorges de la Dranse, Bougy), on trouve les preuves d'une oscillation considérable dans la marche de nos anciens glaciers,

qui donna lieu aux dépôts *interglaciaires*. Je n'ai trouvé, dans l'intérieur de nos Alpes, aucun indice de cette oscillation. Il faut donc admettre qu'à l'époque du premier recul, les glaciers ne quittèrent que la plaine et restèrent plus ou moins stationnaires dans nos vallées alpines.

« La retraite définitive de nos grands glaciers alpins s'est opérée bien avant la fin de l'époque pléistocène. La vallée du Rhône subit alors de nouvelles érosions torrentielles par l'effet de la fonte des glaciers. Son thalweg devait être bien plus aigu, bien plus irrégulier qu'aujourd'hui et disposé en pente continue d'amont en aval. »

A la suite de M. Forel, M. Renevier explique la formation du Léman, du lac valaisan par un affaissement des Alpes dans leur partie centrale, surtout à l'époque du retrait des glaciers. Cet affaissement produisit une contre-pente dans le thalweg de la grande vallée et y détermina une série de concavités dans lesquelles durent séjourner les eaux de fonte.

M. Renevier comprend tous les terrains postérieurs au miocène sous la dénomination de *période pliocénique*; voici le tableau des subdivisions :

PLIOCÉNIQUE.	{	HOLOCÈNE. .	{ Contemporain. Palaftien.
		PLÉISTOCÈNE.	{ Acheulien. — <i>Post-glaciaire</i> . 2 ^e extension des glaciers. Durnténien. — <i>Interglaciaire</i> .
	{	PLIOCÈNE. .	{ Astien. — 1 ^{re} extension des glaciers. Plaisancien.

M. BOULE.

STEPHEN D. PEET. **Autels, tumulus, puits de cendres** (*Altar, Mounds and Ash Pits*). (*American Antiquarian*, march 1891).

Parmi les découvertes faites en Amérique durant ces dernières années, celles de puits remplis de cendres mêlées à des ossements humains, à des ossements d'animaux intentionnellement brisés, à des grains ou à des tiges de maïs à demi calcinés, à de nombreux objets travaillés par l'homme peuvent compter comme les plus importantes. Ces découvertes sont venues rouvrir la grande et en apparence insoluble question de l'origine des races diverses qui ont successivement peuplé l'Amérique. Les hommes qui ont creusé ces puits, ceux qui dorment dans les tombes voisines appartiennent-ils à la race qui a élevé les tertres, les gigantesques fortifications en terre, une des curiosités du Nouveau Monde? Sont-ils les ancêtres ou bien les descendants de ceux que nous appelons les *Mound Builders* à raison de leurs travaux et faute d'un meilleur nom à leur donner? Si, au contraire, ils remontent à une race différente, pouvons-nous les rattacher aux Peaux-Rouges contre lesquels les colons européens eurent si longtemps à lutter et qui disparaissent de nos jours

devant une civilisation qu'ils ne peuvent ni comprendre ni s'assimiler? Ces questions divisent les amérindianistes les plus compétents: de nombreux et savants travaux ont été publiés pour soutenir les deux hypothèses et le lecteur impartial est forcé de convenir que l'une et l'autre peuvent se défendre par d'excellents arguments.

Les objets recueillis sous les mounds et ceux trouvés dans les puits témoignent certainement d'un degré différent de civilisation. Chez les Mound-Builders, nous constatons des rites parfaitement déterminés. A Clarke's Fort, à Chillicothe surtout qui paraît avoir été un centre religieux important, les mounds renferment des autels ou pour mieux dire des bassins tantôt en terre cuite, tantôt en pierres plates, toujours posés à raz de terre. C'était dans ces bassins que les fidèles venaient déposer de riches offrandes, pour honorer la divinité du lieu ou pour détourner son courroux. Jusqu'à ces derniers temps, on croyait que ces mounds n'existaient que dans l'Ohio, où Squier et Davis les avaient tout d'abord fait connaître. Mais depuis ces premières découvertes, les fouilles en ont montré de semblables auprès de Davenport dans l'Iowa, dans l'Illinois, dans le Wisconsin, et il en existait probablement sur bien d'autres points. Les hommes qui les construisaient s'étaient étendus sur de vastes territoires portant partout avec eux leurs rites et leurs coutumes.

Les autels, s'il faut les appeler ainsi, montraient toujours les traces d'un feu ardent et les objets offerts étaient brisés, tordus, calcinés par la violence des flammes. Sous l'un d'eux, à Mound-City, on trouvait près de cent pointes de flèche en quartz, vingt tubes en cuivre, deux pipes en pierre, dont l'une figurait, dit-on, un toucan, des fragments d'obsidienne et de grenat. Un autre renfermait près de deux cents fourneaux de pipe en pierre, des grains aussi en pierre, des perles, des disques, des ornements en cuivre recouverts de minces feuilles d'argent. Les pipes sont une curieuse imitation des mammifères, des oiseaux, des reptiles, qui vivaient dans le pays. Un coup d'œil suffit pour distinguer la panthère, l'ours, le loup, le castor, l'écureuil, le racoon, l'épervier, le héron, la grenouille, le serpent à sonnettes, d'autres encore. Plusieurs de ces pipes représentent des hommes et reproduisent fidèlement leurs traits caractéristiques. A Clarke's Fort, il a été recueilli des couteaux en obsidienne, d'innombrables fragments de mica découpés en dessins divers et destinés sans doute à orner les vêtements, des aiguilles en os et jusqu'aux débris d'un tissu tiré des végétaux du pays. Les mounds de Turner's Group auprès d'Anderson au nombre de treize (1), fouillés par le professeur Putnam, ont donné près de deux boisseaux d'ornements divers en pierre, en cuivre, en mica, en test de coquille, des milliers

(1) Un des mounds de ce groupe s'élevait au-dessus de plusieurs puits peu profonds, remplis de cendres, reliés entre eux par des boyaux souterrains. On a voulu y voir d'anciens foyers et ces boyaux auraient eu pour but d'activer la flamme. Nous donnons cette hypothèse pour ce qu'elle peut valoir.

de perles percées pour servir de colliers ou de bracelets. Les ornements en cuivre étaient recouverts comme ceux trouvés à Mound-City, d'une feuille d'argent; un d'eux était même enveloppé d'une feuille d'or, extrêmement mince. C'est le premier et, croyons-nous, le seul exemple d'objets en or trouvés sous les mounds, et ce fait est d'autant plus curieux que l'or se rencontre en abondance dans les deux Amériques. Nous citerons encore, avec plus d'intérêt peut-être, les disques en cuivre recouverts, d'une feuille de fer ramenée par le martelage à une extrême finesse. Le fer provenait d'un fragment de fer météorique, d'autres échantillons, dont quelques-uns portaient les traces d'un travail humain, étaient déposés sous le même mound. Les indigènes, jusqu'à la conquête espagnole, ne connurent pas d'autre fer et c'est sans le secours de ce métal précieux entre tous, qu'ils avaient accompli les remarquables progrès dont nous admirons sur plusieurs points les vestiges.

Mariott Mound renfermait des objets non moins curieux, plus de quatre cents couteaux en pierre, dix manches tirés de la corne de cervidés, d'innombrables instruments en os, des perles en nombre considérable dont quelques-unes étaient insérées dans des canines d'ours.

Il serait facile de multiplier des faits semblables. Sans poursuivre une répétition nécessairement fastidieuse, nous ajouterons seulement que sous un grand nombre de mounds on a relevé des ossements humains. Tantôt le squelette était étendu, tantôt il avait été soumis à la crémation (1) et il n'était possible de recueillir que quelques fragments brisés et calcinés. Étaient-ce là les débris de victimes immolées en l'honneur de la divinité ou les restes mortels du chef en l'honneur de qui le mound avait été érigé et pour lequel ses parents et ses amis s'étaient dépouillés de leurs plus riches ornements? Dans l'état actuel de nos connaissances, nul ne peut le dire. La première hypothèse est cependant la plus plausible.

Citons, en terminant ce qui concerne les Mound-Builders, une remarque intéressante de M. Peet. Les nombreuses représentations de serpents qui ont été recueillies n'étaient jamais percées de manière à être portées en guise d'ornements; elles ne montrent aucune trace d'usage. Ces figures étaient donc des fétiches qui témoignent du culte du serpent, culte si répandu parmi les nations de la terre. Nous remarquons aussi que presque tous les objets que les fouilles ont donné sont d'un travail qui atteste une civilisation déjà avancée; ceux de Chilicothe notamment témoignent d'un art véritable. Ils diffèrent complètement de tous les produits que nous connaissons des Peaux-Rouges; ils disent une société différente, une religion différente, une civilisation différente. Nous sommes en présence d'une race sédentaire, pacifique.

(1) *XVIII Annual Report Peabody Museum*, p. 450-466.

adonnée à la culture, n'offrant aucune comparaison possible avec les Indiens, tels que les premiers explorateurs les ont vus et décrits.

Les Ash Pits permettent-ils des conclusions semblables? C'est là ce qu'il faut maintenant examiner. Les plus importants, — M. Putnam évalue leur nombre à plus de mille, — ont été découverts dans un cimetière d'une étendue d'environ treize acres situé sur un plateau dominant la vallée du Petit Miami, non loin de Madisonville. Dans le cimetière, les tombes ne sont pas moins nombreuses que les puits et les premières qui ont été fouillées ont donné plus de six cents squelettes. Plusieurs de ces tombes sont couronnées par des arbres dont les racines recouvrent les squelettes et dont les dimensions attestent l'âge considérable (1). Leur profondeur excède rarement deux pieds; le squelette était étendu horizontalement, sans aucune orientation fixe; tous les sexes, tous les âges étaient confondus. Selon un rite funéraire caractéristique, un vase en poterie était placé auprès de la tête de chaque mort et on avait déposé près de lui, comme le font aujourd'hui encore les Indiens, les objets qu'il affectionnait ou qui pouvaient lui être utiles dans le monde nouveau où il entrait, des jouets auprès des enfants; des armes, des outils, des pipes auprès des hommes; des poteries, des ornements auprès des femmes. La poterie est fine, les formes sont élégantes, mais elle est certainement inférieure, comme qualité et comme ornementation, à celle des Mound-Builders. Les fourneaux de pipes taillés dans le calcaire, dans le grès, dans la catlinite, imitent des animaux, des loups, des panthères; quelques-uns portent des oiseaux grossièrement gravés. Il n'a été trouvé aucune de ces pipes en poterie si fréquentes sous les mounds. Toutes, semblables en cela à celles dont se servent actuellement les Peaux-Rouges, se fumaient au moyen d'un tuyau; les pipes des Mound-Builders n'en comportaient pas. C'est encore là une différence remarquable. Les ornements étaient tirés des matières les plus diverses, le cuivre, les coquilles, les os, la corne, la terre cuite, la pierre; mais il n'a été recueilli jusqu'ici aucune perle, aucun de ces objets en or, en argent, en fer, en mica, en obsidienne, en quartz, que nous voyons si souvent sous les mounds.

Les puits, bien que placés comme je l'ai dit, au milieu des tombes, renferment rarement des ossements humains. On a cependant trouvé dans l'un d'eux un squelette absolument roulé sur lui-même; dans un autre mesurant quatre pieds et demi de profondeur sur trois et demi de diamètre, les débris de vingt-deux squelettes. Ce sont là des découvertes exceptionnelles dues à des circonstances que nous ignorons et en général les puits ne renferment que des amas de cendres, de bois calciné, d'ossements brisés, des tessons de poterie, des pics en os attestant par leur

(1) La croissance des arbres varie singulièrement selon le sol et selon le climat. L'étude des cercles concentriques permet d'affirmer qu'un arbre est très vieux : ils ne sauraient fixer son âge avec quelque certitude.

usure un long service, des débris de toute sorte, restes de la vie de chaque jour et qu'on faisait ainsi disparaître. Cette conclusion paraît d'autant plus plausible, qu'à une petite distance du cimetière, on a reconnu un véritable kjökenmödding formé de détritüs, semblables à ceux des puits. Deux de ces derniers cependant contenaient des amas assez considérables de maïs passé au feu et recouvert de nattes pour mieux assurer sa conservation; dans quelques autres, on a reconnu des lits de cailloux soigneusement disposés. Ce ne pouvait être pour recevoir les rebuts de la nourriture de la peuplade et on se reporte involontairement aux caches des Indiens préparées pour mettre leurs grains à l'abri des déprédations. Quelques-uns de ces puits sont certainement antérieurs aux tombes, puisque celles-ci les recouvrent; mais il ne nous paraît pas que l'on puisse tirer de ce fait une conclusion sérieuse. Il est évident qu'une tribu, une peuplade a séjourné durant de longs temps dans la vallée du Petit Miami, et que durant son séjour elle a creusé les puits pour les vivants, les tombes pour les morts. Nous avons vu que les puits renfermaient de nombreux ossements d'animaux; parmi eux on a reconnu l'élan, le daim, l'ours, le castor, le racoon, l'opossum, le dindon sauvage, d'autres encore. Tous avaient été tués à la chasse ou pris au piège. Les os longs renfermant la moelle étaient toujours brisés; c'est une preuve de plus qu'ils étaient destinés à la nourriture de l'homme. C'était même là sa seule nourriture animale, car on sait qu'avant l'arrivée des Européens au xvr^e siècle, nos animaux domestiques étaient inconnus et sauf peut-être pour le lama dans l'Amérique du Sud, nous ne voyons chez les Américains aucun essai de domestication.

Il est évident que les différences importantes que nous relevons ne permettent pas de confondre les Mound-Builders et les hommes qui creusaient les puits : chez les uns nous voyons surtout des rites religieux, chez les autres des rites funéraires. Les accumulations de toute sorte, kjökenmöddings ou caches, que renferment les puits, ne se rencontrent pas chez les Mound-Builders et cependant le peuple des mounds et le peuple des ash pits offraient plus d'un trait commun; ils étaient également paisibles, industriels, ils cultivaient la terre, ils se livraient probablement au commerce, à en juger par les reliques d'origine évidemment étrangère qu'ils nous ont laissées. Les armes sont rares sous les mounds comme dans les puits. Parmi les nombreux ossements humains presque aucun ne porte les traces de lésion ou de blessure. Les objets retrouvés enfin appartiennent à une même civilisation, à une civilisation *sui generis* bien caractérisée. Ils ne diffèrent que par le degré de culture auquel chacune de ces races était parvenue. Nous ne saurions donc souscrire aux conclusions de M. Peet. Il croit reconnaître dans cette partie de l'Amérique du Nord quatre époques et probablement quatre races différentes. Les hommes de la plus ancienne adoraient le serpent et c'est à eux que sont dus les tertres figurant des animaux, parmi lesquels

le serpent domine. Les mounds à autel sont dus à une seconde immigration; les immigrants comme tant d'autres peuples primitifs adoraient le soleil, sans avoir complètement délaissé le culte du serpent. Les mounds à chambre sépulcrale dateraient d'une troisième époque; les puits de la vallée du Petit Miami enfin appartiendraient à une autre race, la dernière arrivée dans ces régions. Elle serait moins ancienne que nous le présumons, postérieure même sur quelques points, à l'ère colombienne, car certains objets retrouvés témoignent d'un contact avec les Européens (1). M. Peet enfin admet que les hommes qui creusaient les puits se rattachent aux Peaux-Rouges, tandis que les Mound-Builders seraient d'origine asiatique et probablement mongolique.

Ces assertions me paraissent bien absolues et rien dans les faits actuellement connus n'est de nature à les justifier. S'il fallait donner mes propres conclusions, toutes hypothétiques qu'elles soient, sans me prononcer sur l'origine première des Mound-Builders, sur laquelle nous ne savons absolument rien, je les distinguerai, comme le fait d'ailleurs M. Peet, des Indiens actuels; mais, contrairement à son opinion, c'est aux Mound-Builders que je rattacherai les hommes du Petit Miami. J'hésiterai à dire si ceux-ci ont précédé ceux-là, si au contraire ils sont venus postérieurement, ou bien, ce qui paraît plus en accord avec les faits observés, s'ils n'étaient pas contemporains. Je séparerai enfin complètement les uns et les autres des Indiens tels qu'ils nous sont connus et tels que les décrivent les premiers explorateurs du Nouveau Monde. Mais, je le repète, sur tous ces points il nous faut rester dans le domaine des hypothèses: l'état actuel de la science ne comporte aucune affirmation absolue.

DE NADAILLAC.

F. W. PUTNAM. **Le Museum Peabody pour l'archéologie et l'ethnologie américaines à Cambridge** (dans l'*American Antiquarian*, 1890).

L'archéologie américaine date d'hier; mais l'élan une fois donné, il faut chaque jour constater ses remarquables progrès. Ces progrès sont uniquement dus à l'initiative privée; des musées s'élèvent, des sociétés se fondent, des congrès s'organisent et grâce aux libérales souscriptions de ces hommes, que l'on nous dépeint trop volontiers comme uniquement occupés à gagner de l'argent, grâce surtout aux efforts de savants comme Brinton et Putnam, Mason et Leidy, Cope et Marsh, un mouvement scientifique dont on peut déjà apprécier l'importance étreint le pays tout entier. C'est ce mouvement que nous désirons faire connaître aux lecteurs de l'*Anthropologie* et nous choisirons pour le faire deux musées récemment créés, une de ces jeunes sociétés qui,

(1) D'après les renseignements que je reçois, ces objets n'appartiendraient nullement soit au peuple des puits, soit au peuple des tertres.

nées à peine à la vie, nous envoient déjà des travaux pleins d'intérêt, enfin les remarquables publications du Smithsonian Institution.

Le Peabody Museum à Cambridge (Massachusetts), ouvert en 1877(1), doit sa fondation au philanthrope éminent dont il porte le nom. Jusquelà l'Américain semblait peu s'intéresser au vieux passé de son continent et il suffit de citer les célèbres collections de Squier et Davis vendues au musée anglais de Blackmore, faute d'avoir trouvé un acheteur en Amérique. L'ouverture du nouveau Muséum donna un grand élan et son savant directeur, M. Putnam, pouvait dire aux trustees de la fondation que, durant l'année écoulée, il avait reçu un nombre plus grand d'objets que le musée entier n'en renfermait quand, il y a quatorze ans, il en avait pris la direction. Presque tous les objets proviennent de fouilles méthodiquement conduites et aucun doute ne saurait exister sur leur origine ni sur leur authenticité. La région, le site, la nature et la série des terrains sont soigneusement relevés et permettent, sinon des conclusions certaines, du moins de sérieuses hypothèses. Les notes prises par les explorateurs, les plans, les dessins, les photographies des terrains sont déposés aux Archives et facilitent les études. Les collections sont classées géographiquement. Cet arrangement a l'avantage de n'imposer au visiteur aucun système préconçu, aucune de ces théories, qu'un jour voit éclore et qui disparaissent le lendemain, devant d'autres théories non moins éphémères.

Les collections du Peabody Museum permettent déjà d'affirmer un fait capital, l'extrême antiquité de notre race sur le continent américain. L'homme de Trenton, qui appartenait très probablement à la période interglaciaire, avait eu des prédécesseurs à une époque plus reculée encore, peut-être même avant les temps où les glaces vinrent recouvrir le sol de l'Amérique du Nord et rendre la végétation et la vie également impossibles. A ces premiers hommes succèdent une race nouvelle à tête dolichocéphale dont les Eskimos seraient aujourd'hui les représentants les plus directs, puis, une race brachycéphale que M. Putnam croit arrivée par le Pacifique. Les Caraïbes se sont largement mêlés aux races de l'Amérique centrale et les Peaux-Rouges seraient issus de tous ces mélanges. Sans doute, il faut le répéter, ces conclusions sont encore bien hypothétiques; de nouvelles découvertes viendront probablement les modifier, peut-être même leur en substituer d'autres. Mais, telles qu'elles sont, elles offrent déjà aux travailleurs de l'avenir d'utiles jalons qui leur permettront de prouver ce que nous ne pouvons encore que présumer.

Si le Peabody Museum date de 1877, ce fut en 1889 seulement que les citoyens de Philadelphie, une des villes à la fois les plus riches et

(1) F.-W. PUTNAM, *The Peabody Museum of American Archeology and Ethnology in Cambridge* (American Antiquarian, 1890).

les plus savantes des États-Unis, qui venaient de créer des musées Assyrien et Égyptien, se résolurent d'avoir aussi un musée Américain⁽¹⁾. Une fois la décision prise, ils marchèrent à pas de géant et le nouveau musée par des acquisitions, par des fouilles, avant tout par des dons que le curateur ⁽²⁾ énumère avec reconnaissance, vit bientôt ses salles tellement encombrées qu'il fallut procéder à un déménagement et à une nouvelle installation ⁽³⁾.

Les fouilles entreprises pour le compte du musée à Pleasantville (New-Jersey) dans un cimetière indien, celles des grottes du haut Delaware n'ont pas été extrêmement fructueuses. Les premières ont donné des offrandes aux morts inférieures comme travail à celles trouvées sur d'autres points; les explorations des grottes n'ont mis au jour que des cendres ou des fragments de bois calciné. En les poursuivant, M. Abbott espère, cependant, arriver à des résultats plus importants. Les dons et les acquisitions comprennent des spécimens provenant de tous les États de l'Union, de l'Ohio, du Tennessee, de l'Arizona, de la Floride, de New-York, du Wisconsin où une seule collection renfermait plus de trois mille objets appartenant presque tous, il est vrai, à des Indiens relativement modernes.

De nombreuses poteries du Mexique, du Pérou, du Nicaragua, de la Californie, viennent ajouter à l'importance du Musée. M. Abbott, en citant ces dernières, se rallie à une opinion qui est aujourd'hui celle d'un grand nombre d'américanistes. Il croit que l'homme a vécu sur les côtes du Pacifique bien des siècles avant d'émigrer vers les froides régions que baigne l'Atlantique. Dans ces vallées fertiles, au climat très doux, il était arrivé à un degré avancé de civilisation que viennent attester les nombreux et curieux objets découverts chaque jour. Je relate l'opinion du Dr Abbott : elle mérite toujours d'être prise en sérieuse considération. Je ne puis, faute de place, la discuter ici, et je dois me borner à dire qu'aucun des faits actuellement connus, soumis à un examen rigoureux, ne permet de l'accepter sans de grandes réserves.

DE NADAILLAC.

CHAPMAN. Une ancienne mine dans l'Arkansas. Read-exploration de Mounds; les Mound-Builders (*Proceedings of the Davenport Academy of Natural Sciences*).

Les Sociétés savantes aident puissamment au mouvement scientifique que nous venons de signaler. Nous avons sous les yeux le Bulletin de l'Académie des sciences naturelles de Davenport, une des villes prin-

(1) *Annual Report of the Curator of the Museum of American Archeology in connection with the University of Pennsylvania*, octobre 1890.

(2) Le Dr Abbott, que les découvertes de Trenton ont rendu célèbre.

(3) Au bout de la première année, le rapport constate que le nombre des objets inscrits s'élevait à 12631; à la fin de 1890, leur chiffre dépassait déjà 20 000.

cipales de l'État d'Iowa. Nous sommes vraiment surpris du nombre, de la variété, de l'intérêt des sujets traités, et, pour ajouter à notre étonnement, nous apprenons que le président de l'Académie est une femme, Mrs L.-D. Putnam.

Parmi les travaux que renferme le volume, nous en citerons quelques-uns de nature à intéresser plus particulièrement les lecteurs de l'*Anthropologie*.

Une ancienne mine a été découverte dans l'Arkansas. L'explorateur, M. Chapman, a reconnu un tunnel assez long creusé dans des roches très dures à l'aide du feu et de l'eau dont les traces sont encore visibles. Malgré ses recherches minutieuses, M. Chapman n'a pu relever aucune marque pouvant faire croire à l'emploi d'outils en fer. A raison de ces faits, il croit pouvoir attribuer l'ouverture de la mine aux Mound-Builders; ils l'avaient reconnue et exploitée pour obtenir des fragments d'oxyde de fer nécessaires à la coloration de leurs poteries recueillies en grand nombre dans le pays et notamment sous un mound voisin. Les mounds abondent dans tout l'État d'Iowa; leur exploration devait naturellement être un des premiers buts de l'Académie de Davenport. Des fouilles poursuivies dans les comtés Louisa et Lyon ont donné d'intéressants résultats. A Toolesboro, dans le premier de ces comtés, de nombreux tertres avaient été reconnus dès 1875, sur un plateau dominant le Mississipi. Plusieurs avaient déjà été fouillés et les visiteurs du Musée de Davenport peuvent voir l'importance des résultats obtenus. Neuf mounds restaient encore intacts. Le premier qu'on fut en mesure d'attaquer, atteignait 85 pieds de diamètre sur 10 pieds de hauteur, hauteur et diamètre déjà fortement réduits par la culture. La partie ouest du mound, la première explorée, ne donna que quelques amas de cendre blanche recouverte de gros troncs disposés postérieurement par l'homme, car ils ne portaient aucune trace de feu; nul ossement, nulle poterie, nulle relique humaine ne se montrait dans l'argile compacte rencontrée par les explorateurs. En poussant un boyau vers le sud, ils furent plus heureux: ils tombèrent tout d'abord sur un petit tas d'ossements humains comprenant une clavicule et quelqu'un des os du bras et de la main gauche. Comment et pourquoi ces ossements étaient-ils là? Nul ne le peut dire et un silex taillé, soigneusement placé auprès d'eux, ne peut éclaircir le mystère. En continuant leur cheminement, ils rencontrèrent deux squelettes complets: celui d'un adulte dont le crâne était brisé et celui d'un enfant de douze ans. Au près de ces restes humains, gisaient six pointes en cuivre mesurant de 4 à 7 pouces de longueur, quatre haches également en cuivre, deux pipes, l'une en calcédoine avec un fourneau cylindrique, l'autre en catlinite figurant un hibou avec des perles à la place des yeux (1). Des perles nombreuses,

(1) En 1875, M. Pratt avait déjà recueilli à Toolesboro une pipe semblable.

des grains en matières diverses complétaient le riche mobilier funéraire.

Un autre mound mesurait 140 pieds de diamètre sur 11 pieds de hauteur; il donna quatre squelettes sans aucun objet pouvant servir à les dater. D'un troisième mound évidemment déjà fouillé, les explorateurs purent encore retirer quelques objets oubliés, des ossements, une pipe, deux vases en poterie, un fragment de mica et un bloc d'obsidienne pesant au moins deux livres. La saison s'avancait, le temps manquait pour continuer les travaux : un dernier mound fut cependant attaqué, il donna des ossements partiellement décomposés, une pipe en calcaire et des fragments de carapace de tortue sur lesquels on distinguait encore quelques essais de sculpture.

Dans Lyon County, au nord-est de l'État d'Iowa, on a reconnu des séries de cromlechs elliptiques formés par des boulders fortement fichés en terre. Un des plus grands mesure 63 pieds sur 37. Tout autour une ceinture de tertres rappelle les anciens travaux des Mound-Builders; mais un village Dakota existait encore, il y a un siècle à peine, sur ce même point et c'est aux habitants de ce village qu'il faut sans doute rapporter et les cromlechs et les mounds.

De tous les États qui forment la grande république américaine, l'Ohio est le plus riche en antiquités précolombiennes (1). Un de ces comtés, celui de Licking, paraît avoir été le centre d'où les Mound-Builders ont rayonné sur les régions voisines. Les mounds, les fortifications rencontrés à chaque pas par le voyageur, frappent d'étonnement, et l'étonnement redouble quand on songe à l'immense labeur imposé à des hommes qui ne possédaient aucun animal domestique, aucun moyen mécanique et qui ont dû accomplir tous ces transports de terre avec le seul aide de leurs bras et de quelques misérables outils en silex. Il est évident que cette population était sédentaire, par suite agricole, qu'elle possédait une organisation sociale, une hiérarchie civile ou religieuse bien déterminée. Presque toujours les constructions sont situées sur le bord des rivières, dans des vallées fertiles, où le maïs croissait presque spontanément. Tout semble prouver que les Mound-Builders ont vécu de longs siècles dans ces régions; mais rien ne permet même de conjecturer ni l'époque de leurs premières immigrations ni la race à laquelle ils appartenaient, encore moins le moment ou la cause de leur disparition. Les vieux trappeurs qui ont parcouru les premiers ces régions ont encore vu de nombreux tertres couverts d'arbres gigantesques, derniers survivants des forêts qui avaient remplacé l'homme et qui ont elles-mêmes disparu devant les progrès de la culture.

Les Mound-Builders ne possédaient, je viens de le dire, aucun animal domestique; ils ne connaissaient qu'un seul métal, le cuivre; ils ignoraient l'art d'écrire, de reproduire graphiquement leur pensée ou

(1) M. C. READ, *Archæology of Ohio*. Cleveland, Ohio, s. d.

les faits qui les frappaient; dans ces conditions, ils ne pouvaient s'élever au-dessus de la barbarie. Leur climat était froid; les vêtements devenaient indispensables; ils les tiraient de l'écorce des arbres, de la peau des bêtes sauvages dont ils avaient peut-être même appris à filer et à tisser le poil ou la laine. Ils entreprenaient de longs voyages, jusqu'au lac Supérieur par exemple, où ils obtenaient le cuivre qui leur était nécessaire; ils ne savaient pas le fondre et leurs armes ou leurs ornements étaient obtenus par un long et pénible martelage. La fabrication de la poterie était leur principale industrie et leurs produits ne manquent ni d'élégance, ni d'une régularité de formes qui attestent un certain sentiment artistique. Ils croyaient à une vie future: les objets constamment placés auprès des morts permettent de l'affirmer. Mais le temps n'a amené chez eux aucun progrès et la race est certainement très inférieure aux populations asiatiques, les initiateurs de la civilisation qui a ouvert à l'humanité de si vastes horizons. M. Read prétend les rattacher aux Indiens nomades; il oublie que les ossements retrouvés, les crânes et les mandibules notamment, les différencient complètement (1).

Nous ne suivrons pas M. Read dans l'énumération qu'il donne des nombreuses reliques des Mound-Builders. Cette énumération est très intéressante, nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur désireux d'approfondir tout ce qui concerne ce peuple singulier et encore si peu connu.

DE NADAILLAC.

S. PROUDFIT. Une collection d'outils de pierre du district de Colombie.

— J. MURDOCH. Les arcs des Eskimos dans le National Museum.

Les publications anthropologiques ou ethnographiques du Smithsonian Institution commandent toujours l'attention. M. Proudfit (2) nous fait connaître les innombrables armes ou outils en pierre trouvés dans le district de Colombie sur les bords du Potomac ou de ses affluents. Une carte soigneusement dressée montre tous les points où s'élevaient les habitations de l'homme qui s'y était établi à une époque probablement très reculée et qui y avait prolongé son séjour jusque dans les temps historiques.

Sur certains points, la quantité de fragments, de déchets, de pièces inachevées fait présumer l'existence de véritables ateliers. Sur d'autres, ce ne sont que des pointes de flèche entièrement achevées. On songe involontairement à la guerre, à la lutte, ces tristes fléaux de l'humanité qui, nés avec l'homme, se montrent dans tous les temps, dans toutes les régions et auxquels notre civilisation si vantée ne sait qu'ajouter la

(1) Nous citons, entre autres, un crâne trouvé dans l'Ohio auprès de Marietta et deux autres provenant de Chattanooga (Tennessee).

(2) S. PROUDFIT, *A collection of Stone Implements from the district of Columbia*. Smithsonian Inst., 1890.

puissance chaque jour croissante de nos engins destructeurs. Presque tous les objets recueillis dans la Colombie sont en quartz ou en quartzite, matières très dures à travailler, et on aurait peine à comprendre la régularité de formes, le degré de polissage auxquels l'ouvrier était arrivé, si un des pionniers du pays, John Smith, n'avait vu les Indiens fabriquer sous ses yeux avec une grande adresse et une inconcevable rapidité des pointes de flèche qui rappellent ceux plus anciens. Quelques rares tessons d'une poterie grossière sont, avec les armes ou les outils en pierre, les seuls objets dus aux vieux habitants du pays.

M. J. Murdoch, un des chefs de l'expédition polaire qui durant les années 1881-1883, pénétra jusqu'à la pointe Barrow, décrit les arcs des Eskimos (1). Il a spécialement étudié dans le pays même, puis dans les riches collections du musée National, ceux des peuplades qui habitent les bords de l'océan Arctique depuis la rivière Mackenzie jusqu'au détroit de Behring et ceux des Eskimos du continent sibérien. Sans doute, ces arcs ont entre eux de nombreux rapports; tous sont en bois résineux, le seul que ces hommes avaient à leur disposition, et partout il fallait corriger le peu d'élasticité de ce bois par l'emploi de cordes tirées de matières animales. Malgré cette ressemblance forcée, notre explorateur a pu reconnaître trois types d'arc bien distincts ayant chacun leur aire géographique parfaitement limitée. Aujourd'hui les arcs appartiennent au passé; partout le fusil les remplace et en nous les faisant connaître, avant qu'ils ne disparaissent complètement, M. Murdoch rend un nouveau service à l'ethnographie de ces régions septentrionales que le froid rend trop souvent inaccessibles.

DE NADAILLAC.

OTIS T. MASON. *Bâtons à lancer les traits du National Museum* (*Throwing sticks in the National Museum*. Washington, 1890. — *Id.* *Travaux de vannerie des aborigènes du Nord-Amérique*. (*Basket Work of the North American Aborigenes*. Washington, 1890).

M. Mason nous donne deux opuscules que la grande compétence de leur auteur rend précieux. Nous savions déjà par le colonel Lane Fox que les *throwing sticks*, bâtons souvent très ornés qui permettent de lancer avec plus de justesse le trait ou le harpon, étaient d'un usage constant en Australie, et aussi dans certaines régions du haut Amazone ou de l'Amérique du Nord. Ces derniers, les seuls que M. Mason étudie, sont en bois léger avec un bout d'ivoire auquel vient s'attacher une corde tirée de la peau ou des boyaux des animaux. Les Eskimos, qui durant les mois d'hiver passent de longs temps à pêcher dans leurs kayaks, légers bateaux recouverts de peau, doivent éprouver quelque difficulté à lancer le harpon de leurs mains engourdies par le froid. L'engin que

(1) J. MURDOCH, *A Study of the Eskimo Bows in the U. S. National Museum*. Smithsonian Inst., 1890.

décrit le savant directeur du musée National des États-Unis, facilite leur tâche. Au sud du mont Saint-Élie, il n'est plus en usage et il est remplacé par un harpon attaché à un long manche en bois de cèdre, dont le poids excède parfois 15 ou 20 livres.

Cet engin si simple en apparence présente cependant des différences



FIG. 1. — Eskimo utilisant le « throwing-stick ».

très caractérisées que notre auteur relève avec soin ; elles permettent de reconnaître à première vue la région où il a été fabriqué, le Groenland ou l'Ungava situé au sud-est de la baie de Hudson, les rives du golfe de Cumberland ou celles de la rivière Anderson, la pointe Barrow ou le détroit de Kotzebue, la Sibérie orientale ou le cap de Vancouver. Il faut suivre

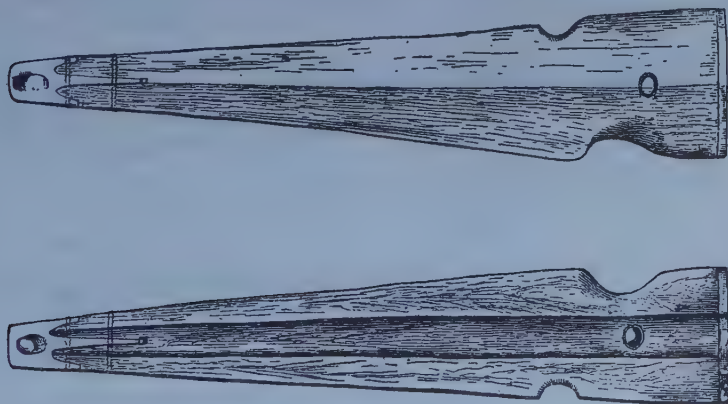


FIG. 2. — « Throwing-stick » du Groenland (vue des deux faces).

M. Mason dans cette étude pleine d'intérêt que nous ne pouvons même résumer ici. Il montre les procédés employés pour arriver des formes ou des ornements des Eskimos de la rivière Anderson ou de celles plus grossières encore des Australiens, aux engins autrement perfectionnés des indigènes du détroit de Kotzebue. Chez les populations même les plus arriérées, dans les climats les plus âpres, où la vie est la plus difficile, le progrès, cette grande loi de l'humanité, se fait sentir.

C'est la leçon donnée à chaque page par les études anthropologiques ou ethnographiques.

M. Mason, qui s'est donné pour mission de faire connaître les arts et les métiers des Indiens, ne pouvait omettre la vannerie connue même des races les plus sauvages. La vannerie fournit des nattes, des spaniers,

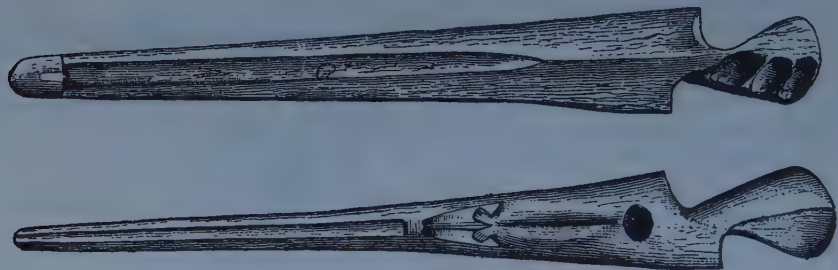


FIG. 3. — « Throwing-stick » de Point Barrow.

des vêtements, des ustensiles de pêche ou de ménage, des vases pouvant contenir des liquides, presque tous les objets nécessaires à leurs besoins très primitifs. Il fait connaître les matériaux employés, les divers modes de tressage ou d'assemblage, l'ornementation, l'usage auquel chaque objet était destiné. Presque partout la fabrication était réservée aux femmes; elles obtenaient une décoration souvent élégante au moyen de

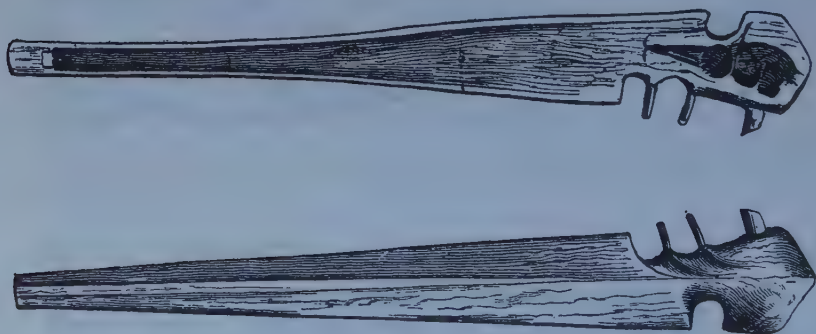


FIG. 4. — « Throwing-stick » de l'île Nunivak.

pailles, de fibres végétales, de lianes flexibles, de piquants de porc-épic, de fragments d'étoffes; et la combinaison de ces matériaux divers produisait des effets presque toujours heureux. Chez les habitants des îles Aléoutiennes, nous trouvons des paniers de forme conique en paille, des nattes tirées de fibres végétales. Les paniers de l'Alaska formés de boudins de jonc fortement roulés sont remarquables par leur solidité. Les Tinné se servent de branches de saule, de menues racines de conifères; ils obtiennent des vases d'un tissu assez serré pour qu'on puisse

y faire bouillir de l'eau au moyen de pierres chauffées à un feu très ardent.

Les vanneries dues aux Chilkattes méritent d'être citées avant toutes les autres, à raison du soin apporté à la fabrication et à l'ornementation. Les vanniers mêlent aux racines de conifères dont ils se servent habituellement des fragments d'étoffe, quelques fils de couleur et à l'aide de procédés très simples ils obtiennent des croix, des cercles, des ovales, des grecques, des triangles, des spirales. Les Haidahs de l'archipel de la Reine-Caroline se servent des mêmes procédés que les Chilkattes. Parmi les objets les plus curieux fabriqués par eux nous mentionnerons de grands chapeaux imitant des canards aux ailes éployées. Les Belhoolas avec des fibres de thuya préparent des nattes propres à tous les usages de la vie, vêtements et lits pour les vivants, linceuls pour les morts.

Les produits des tribus de l'Oregon ou de la Californie ne sont pas moins intéressants que ceux qui viennent de l'extrême Nord. Les Klamaths montrent des paniers d'une extrême élégance, des bouteilles d'une décoration variée obtenue au moyen de quelques fils blancs ou noirs. Les femmes Modok fabriquent des berceaux ingénieusement disposés pour mieux garantir la tête des enfants. Chez les Shoshones, nous voyons surtout des sacs fabriqués à l'aide d'une espèce de chanvre (1) qui croît spontanément. Les produits des Utes tirés des fibres du yucca sont toujours sans élégance et sans goût; la même observation peut s'appliquer aux Moquis, dont la poterie, au contraire, par un contraste assez bizarre, est fine et d'une décoration délicate. Les Indiens des États du Sud se servent des filaments de la canne comme leurs pères le faisaient avant eux. Les Choctaws sont des ouvriers très habiles dans ce genre de travail; ils écoulent facilement leurs produits à la Nouvelle-Orléans, à Mobile et dans les autres grandes villes du Sud. Les Algonkins et les Iroquois, qui habitent soit aux États-Unis, soit au Canada, fabriquent des paniers avec les fibres du hêtre ou de tel autre bois blanc. Si le mode de fabrication est toujours semblable, le talent du vannier se montre dans la forme, dans la couleur, dans la décoration, qui varient selon l'offre et la demande. Les grandes lois du commerce se montrent jusque chez les sauvages les plus rebelles à la civilisation; l'âpre désir du gain fait plus que la persuasion ou l'exemple.

Tels sont, trop rapidement résumés sans doute, les derniers travaux de M. Mason. Ils viennent s'ajouter aux savantes monographies déjà publiées par lui. Nous lui demandons de les continuer: c'est le meilleur moyen de connaître les Indiens et de remonter par les rapprochements naturels à leurs plus vieux ancêtres.

DE NADAILLAC.

(1) *Apocynum cannabinum*.

E. DESCHAMPS. **Les Rhodias de Ceylan** (*Bull. Soc. Géogr. de Marseille*, t. XV, n° 2. — 2^e Trim. 1891).

Les Rhodias, une des castes les plus basses de Ceylan, descendraient de la fille d'un certain roi Pérékumba devenue la maîtresse d'un balayeur, homme de basse caste et dont elle s'était éprise. Le roi irrité chassa le couple, le maudit, le déclara exclu de toute société, impur ainsi que sa descendance.

Il était interdit aux Rhodias de se vêtir comme les autres castes singhalaises, ils devaient aller presque nus, de porter des ornements, de posséder des biens, d'habiter les villages singhalais, d'où on les tenait à distance comme impurs. Depuis l'occupation anglaise, ils ont pris le costume des autres indigènes, mais ils sont toujours considérés comme la caste la plus inférieure.

Les Rhodias tendent à disparaître. Leur nombre est peu élevé; ils quittent volontiers leurs villages et s'établissent loin de leur lieu d'origine afin de n'être pas distingués des autres castes.

On les trouve en plus grand nombre aux environs des villages de la province centrale du Ceylan.

Les Rhodias sont bouddhistes, ont les mêmes usages que les autres castes, mais certaines pratiques leur sont interdites. Le mariage, formalité souvent sans cérémonie, est réglé par une entente entre les parents des futurs conjoints.

Ils sont les seuls de tous les indigènes du Ceylan à pratiquer le limage de la face antérieure des incisives supérieures dans les deux sexes, cette mutilation était presque générale autrefois dans leur caste.

Au physique, ils ressemblent beaucoup aux Singhalais, mais leur teint est plus foncé. La plupart des femmes rhodias se livrent à la prostitution et sont peu fécondes.

Les Rhodias avaient une langue particulière qui a presque disparu. On ne trouve pas chez eux le culte des morts qui sont enterrés au voisinage de leurs habitations et de leurs villages, le cimetière des autres castes leur étant interdit. Celles-ci les connaissent peu et pensent qu'elles ne doivent avoir rien de commun avec la caste impure qu'elles considèrent à tort comme la plus inférieure.

Dr F. DELISLE.

Le lieutenant A. MASSY. **Quatorze mois chez les Thôs et les Mans-Tiens** (Souvenirs et impressions d'un officier commandant de poste dans le haut Tonkin), in *Comité des travaux historiques et scientifiques* (*Bulletin de Géogr. hist. et descriptive*, 1890, n° 4. E. Leroux. édit.).

Ce mémoire nous fait connaître les populations de la région du Tonkin comprise dans le quadrilatère formé par Cao-Bang, Langson,

Thay-Nguyen et Thuyen-Quan, massif montagneux des plus tourmentés, qui sert de ligne de partage aux eaux du bassin du fleuve Rouge et à celui de la rivière de Canton.

Cette région, d'accès très difficile, sert de refuge à toutes les bandes de pillards chinois, anciens soldats réguliers du Céleste Empire durant la dernière guerre. Ces Chinois ont chassé de leurs villages une bonne partie de la population indigène qui a trouvé un refuge dans le fouillis des montagnes et dans les points les plus abruptes.

Ces populations sont les Thòs, les Noums et les Mans-Tiens.

Les *Thòs* sont les plus nombreux et les plus anciens habitants du pays; leur dialecte les rapproche des Siamois.

Les *Noums* sont des métis, provenant de Chinois et de femmes annamites piratées dans le delta du fleuve Rouge, mariés avec des Thòs et qui ne se marient qu'entre eux. Leur langage est un patois tenant du chinois, du thò et de l'annamite. Ils portent la tête rasée et la queue comme les Chinois, se livrent à la culture du sol et leurs villages sont installés comme ceux des Chinois et des Thòs.

Les *Mans-Tiens* sont des montagnards dont la langue a de grandes analogies avec le thò. Ils paraissent issus d'un mélange de Muongs de l'ouest avec des femmes Thòs.

Il y a encore les Chinois, les uns immigrés et travailleurs, les autres anciens soldats devenus pirates, essentiellement nomades et destinés à disparaître, et un certain nombre d'Annamites.

Les races du haut Tonkin habitent des villages séparés, mais dans les villages de refuge toujours placés dans des positions inexpugnables et bien fortifiées, on rencontre des Thòs et des Mans-Tiens mélangés.

La sécurité du pays étant très précaire, les Thòs déplacent souvent leurs villages, mais ils ne sont pas de vrais nomades. Ils ont en général deux *ca-gnas* (cases) en bambou couvertes de pailote, l'une au voisinage de leurs cultures, de leurs rizières, l'autre dans les villages de refuge ou dans les anfractuosités des rochers où ils mettent leurs récoltes à l'abri des pirates. Ces *ca-gnas* ont un étage auquel on accède au moyen d'une échelle en bambou.

La cuisine se fait sur une dalle placée au centre du logement, au moyen de petites marmites en fer et en cuivre; ils ont peu de poteries.

Le rez-de-chaussée, ouvert à tous les vents, sert d'abri aux animaux, buffles, porcs, volailles, etc. Dans certains villages il y a des parcs à buffles. Ces villages sont très sales, moins cependant que ceux des Chinois et les *ca-gnas* qui les composent sont disséminées au hasard.

La richesse d'un village se calcule d'après le nombre de buffles qu'il possède. Le buffle, de très forte taille, sert au labour et au malaxage des rizières. Il est encore utilisé comme bête de somme.

Comme animaux, on trouve au Tonkin des bœufs de taille inférieure à ceux de France, des chèvres, des porcs, des chiens comestibles, de la

volaille en abondance. Les chevaux sont petits, mais excellents. Il y a encore des rats longs, minces et très nombreux qu'on mange, des chats à l'état sauvage.

Les plantes alimentaires sont le riz, le maïs, les haricots ; les arbres fruitiers, la vigne, la canne à sucre, sont cultivés. Il y a des légumes indigènes et ceux de France réussissent très bien dans cette partie du haut Tonkin.

Dans les forêts, il y a des essences propres à tous les usages et en particulier le bois de fer si bien utilisé par les ébénistes indigènes, l'arbre qui donne la badiane, le roseau, le bambou si utile aux indigènes pour toute sorte de travaux. Dans les forêts et les hautes herbes s'abritent les fauves et le gros gibier, tigres, léopards, guépards, cerfs, sangliers, etc.

Thôs et Mans-Tiens savent fabriquer la chaux, mais ils ne l'utilisent que pour préparer et conserver les peaux.

Toutes leurs constructions sont en bambou et en paillotes, bien qu'ils aient de plus solides matériaux à leur portée.

Les villages chinois, formés de ca-gnas dont les murs sont en pisé, sont le plus souvent au fond des vallées : ils sont très sales. Dans chaque case il y a l'autel des ancêtres, quelques meubles et dans un endroit spécial l'attirail du fumeur d'opium.

Les indigènes boivent de l'eau-de-vie de riz, mais ils s'enivrent rarement.

Les Mans-Tiens sont d'une propreté excessive qui contraste avec la malpropreté des Thôs, des Chinois et des Noums. Leurs villages cachés dans les montagnes sont ouverts, leurs ca-gnas en bambou coquettement construites et sans étages ; l'aire de la ca-gna est en terre argileuse bien battue, soigneusement balayée et les animaux n'entrent jamais dans la demeure.

Ces indigènes ont la physionomie avenante ; par la taille et le type ils se rapprochent des Européens : « J'ai vu, dit M. Massy, de jeunes femmes que l'on aurait facilement pris pour des Françaises, si elles n'eussent chiqué le bétel et n'eussent eu les dents laquées. » C'est une population tranquille, qui n'est pas molestée par les pirates auxquels ils vendent des canons de fusil et de la poudre de leur fabrication.

Au point de vue du costume, nous ne parlerons que de celui des Mans-Tiens, les Thôs et les Noums portant le costume chinois.

Les Mans-Tiens tissent eux-mêmes leurs étoffes.

« Pour les hommes, le vêtement de corps se compose d'une espèce de paletot en toile gros-bleu croisant sur la poitrine et fixé à la taille par une ceinture de même étoffe. Ce vêtement est orné de broderies faites à la main et dans le dos ce même vêtement est orné de sapèques en cuivre ou en zinc cousues près de l'encolure à de petits morceaux de rubans ; c'est le port des sapèques dans le dos qui a fait donner à cette

tribu le nom de Tien, le mot *tien* voulant, je crois, dire monnaie ou quelque chose d'approchant. »

Le costume se complète par un pantalon, dont le bas orné de broderies ne dépasse pas les genoux, par des bandelettes qui couvrent le bas des jambes et des sandales.

Les cheveux sont portés en chignon et recouverts d'un turban en étoffe bleue. Les femmes relèvent leurs cheveux sur la tête et les recouvrent d'une pièce d'étoffe blanche dont les bouts sont brodés. Aux oreilles, elles portent de grosses boucles en argent. Ce qui distingue le costume féminin, c'est un jupon d'une forme spéciale.

Hommes et femmes ont un collier de perles noires et blanches qui sert le plus habituellement à dissimuler la présence du goitre.

Les Thôs et les Mans-Tiens sont bouddhistes, mais ni fervents, ni fanatiques. Ils ont une grande vénération pour les ancêtres, sur la tombe desquels ils vont prier tous les ans avant les fêtes du Têt.

Il y a des fêtes à la mémoire des morts qui sont l'occasion de repas pantagruéliques, de cérémonies religieuses, de danses échevelées. Toutes ces tribus sont très superstitieuses.

Le mariage est une sorte de vente de la femme à celui qui veut l'épouser et il n'a pas paru à M. Massy qu'il y eut à cette occasion l'ombre d'une cérémonie religieuse. Les Mans-Tiens ne se marient qu'entre eux. Thôs et Chinois sont polygames.

Tous les indigènes ont la passion du jeu et les Thôs en particulier.

Très amoureux de leur indépendance, les Thôs et les Mans-Tiens ne veulent pas entrer au service des Européens. Il est à peu près impossible de les décider à quitter leurs montagnes, comme aux Annamites le delta du fleuve Rouge.

Autant les Chinois sont portés au commerce, autant les Thôs et les Mans-Tiens y sont pour ainsi dire réfractaires.

La justice est rendue d'après le code annamite; mais le meilleur cadeau fait au mandarin est assuré de faire gagner la cause, même la plus mauvaise.

Aux nombreux renseignements que M. le lieutenant Massy donne sur l'ethnographie, il faut ajouter ceux qui ont trait à la politique à suivre pour arriver rapidement et d'une façon efficace à grouper autour de nos postes ces populations craintives et longtemps pressurées et aux moyens à employer pour débarrasser le Tonkin supérieur des pillards chinois.

Les rapports de ce genre, s'ils se multiplient, nous auront bientôt fait connaître et les populations et la géographie de notre colonie.

D^r F. DELISLE.

J.-C. REICHENBACH. *Étude sur le royaume d'Assinie* (*Bull. Soc. Géog. de Paris*, t. XI, 3^e trim. 1890, pp. 310 à 349).

Le royaume d'Assinie a été fondé il y a environ un siècle et demi par les Sahués, tribu achanti, aux dépens des Akapless qui furent refoulés plus à l'ouest. La population est divisée en sept tribus.

Nous trouvons dans ce travail qui a pour auteur un ancien résident de France, de nombreuses indications ethnographiques sur les mœurs des femmes, les infanticides, les maladies, le mariage, les funérailles et le culte des morts.

Les Assiniens sont fétichistes. Leur grand esprit se nomme Tano; des prêtres et des prêtresses président aux tam-tam donnés en son honneur.

L'islamisme commence à s'introduire dans l'Assinie.

Il y a quatre classes dans la population : les chefs, les hommes libres, les boys et les esclaves. Les boys sont des débiteurs des chefs.

Les palabres sont très fréquents et le grand moyen consiste à proposer fétiche à celui qui croit avoir raison; s'il refuse, il est condamné.

Le roi fait réquisitionner tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa maison, poisson sec, bananes, etc.

La princesse Elua, sœur du feu roi Amatifou et tante du roi actuel Aka Samadou, possède une part de la toute-puissance et ses ordres sont exactement obéis.

Le tatouage est très en honneur dans les deux sexes; il varie suivant les tribus; on le trouve sur la face, les membres et le tronc.

Le plat national est le *foutou*; tout est bon pour le confectionner, poisson, caïman, singe, antilope, etc., après avoir été fumé. C'est un plat de haut goût, fortement épicé et pimenté qui se mange avec du pain de banane.

Comme boisson, les indigènes ont le vin de palme, le vin de bambou et l'eau aux repas.

Le chien d'Assinie est semblable au chien des Pahouins et se dresse admirablement pour la chasse.

Le mémoire se termine par des renseignements sur le commerce, la faune et la flore du pays.

D^r F. DELISLE.

M.-J. TAUPIN. *Relation d'un voyage d'exploration et d'études au Laos*, avec carte (Soc. Normande de Géog. *Bulletin de l'année* 1890, n^{os} mai, juin, juillet, août, septembre, octobre).

Une description rapide du voyage nous conduit à Oubône, sur les bords de la Moun, affluent de droite du Mékong, où M. Taupin reçoit des autorités siamoises du Laos inférieur un accueil empressé et cordial.

Envoyé spécialement pour apprendre la langue du Laos et pour recueillir le plus de renseignements commerciaux possible, ce voyageur n'a pas pour cela négligé ce qui avait trait à la géographie physique, aux productions du sol, à l'ethnographie.

Le Laos ne possède pas, à proprement parler, des voies de communication; les routes, en très mauvais état, peu sûres, ne sont réparées que lors du passage d'un haut fonctionnaire siamois ou d'un prince, ou d'un éléphant blanc envoyé en cadeau par un gouverneur de province au roi de Siam. Le long de ces routes on trouve de loin en loin des abris ou *salas*, plus ou moins confortables, qui peuvent servir de refuge aux voyageurs pour passer la nuit.

Quant aux moyens de transport, il y a les barques sur les cours d'eau, et à terre, la charrette à bœufs, le cheval, plus rarement l'éléphant; et si on est trop pauvre pour se payer les moyens précédents, on va à pied.

Après s'être occupé des produits qui servent au commerce d'importation et d'exportation, M. Taupin nous dit que les Laotiens n'ont aucun goût pour le commerce, qui est accaparé par les Chinois, les Birmans et les Annamites.

Les poids et mesures, les monnaies sont l'objet d'un chapitre spécial qui se termine par des indications sur les prêts et les ventes pour lesquelles il est ordonné de passer des contrats lorsqu'elles ont une certaine importance.

L'ethnographie de cette région de l'Indo-Chine est assez compliquée; il n'y a pas moins de dix tribus différentes. M. Taupin ne s'occupera que des Laotiens, qui comptent pour deux cinquièmes dans la population totale, et des Braoùs.

Au physique, le Laotien est de taille moyenne en général, 1^m,588, mais quelques sujets arrivent à 1^m,73. Les cheveux sont noirs, raides et rarement crépus; la barbe rare, quand elle existe; les yeux foncés, rarement obliques; la peau basané, tirant sur le café au lait; toutefois, dans les classes élevées, le teint s'éclaircit et devient presque blanc.

Le tatouage est d'un usage presque général chez les hommes; les cuisses, les bras, le dos sont couverts de figures d'animaux, d'écussons, « de devises et stances pâlées, auxquelles ils attachent des vertus protectrices très efficaces ».

Au point de vue intellectuel, le portrait que M. Taupin fait du Lao est peu flatteur : « Simple, naïf, crédule, ignorant, incapable de tension d'esprit soutenue, indolent et apathique, insouciant du lendemain, curieux, quémandeur; hospitalier, doux, charitable et complaisant; soumis, patient, respectueux; il a toutes les qualités d'un bon sujet dont il ne faut pas trop exiger. » De plus, pusillanime et craintif, il se laisse opprimer sans essayer de réagir. C'est une race en décadence et, au dire d'un Laotien, « la perversion de la race et la décadence rapide étaient dues à la venue des Siamois au milieu d'eux ». Tout était mieux

autrefois : tel est le refrain des vieillards laotiens. Les administrateurs siamois, presque tous concussionnaires, despotes, injustes, rapaces, sauf quelques exceptions, sont mal vus et le mécontentement des populations va toujours grandissant. En même temps le jeu, l'ivrognerie gagnent peu à peu toutes les classes et le brigandage s'étend de plus en plus.

Quant aux qualités physiques et morales que doivent posséder l'homme et la femme accomplis d'après les Laotiens, je renvoie aux portraits tracés par Souvanassan, le professeur de laotien de M. Taupin. On verra combien le jugement de M. Taupin diffère de celui de son maître ès laotien.

Les Laotiens, d'après Dutreuil de Rhins, seraient originaires du Kouy-Tchéou et du Yun-Nan, c'est-à-dire de la Chine, et ils seraient venus de là dans l'Indo-Chine pendant le ^{vi} siècle après J.-C. Ils fondèrent des principautés et des royaumes qui n'eurent qu'une prospérité éphémère. M^{re} Pallegoix voit en eux des cousins germains des Siamois, les fait venir du pays des Kômti, près de l'Assam, et appuie son dire sur les grandes affinités de la langue thaï avec celle des habitants du Kômti.

Les Laotiens ne purent d'emblée s'étendre vers le sud : ils se trouvèrent en présence de l'empire Khmêr, et ils n'occupent le pays où on les trouve aujourd'hui que depuis environ deux cents ans. Les annales khmêrs, siamoises et annamites nous font connaître partiellement l'histoire du Laos indépendant jusqu'au jour où les Siamois en font la conquête en 1828. Depuis ce moment les Laotiens n'ont pas essayé de reconquérir leur indépendance.

Ils espèrent, d'après des prophéties, des jours plus heureux, mais ils ne font rien pour les rendre prochains. D'ailleurs l'esprit national n'existe pas au Laos et la religion aussi bien que l'organisation sociale sont de puissantes entraves à son développement. M. Taupin est on ne peut plus catégorique à ce sujet : « Libérer les Laos et les affranchir de certaines charges serait un acte qu'ils ne comprendraient pas du tout. Cette nation ne possède pas assez de ressort ; elle est vouée à l'asservissement perpétuel. » Ce jugement doit dicter la conduite que doit suivre le gouvernement français pour arriver à faire prédominer notre influence dans la haute vallée du Mékong et de son affluent la Moun.

Les Laotiens pratiquent le bouddhisme, qui atrophie et ne relève pas ; il prédispose à accepter ce qui est, il n'excite pas à réagir.

On trouve au Laos, en même temps que les pratiques du bouddhisme, le culte des ancêtres, mais les tribus sauvages sont toutes fétichistes.

Les bonzes laotiens, de mœurs dissolues, sont mal vus des bonzes cambodgiens, observateurs assez fidèles des règles religieuses. Les idées cosmogoniques généralement reçues par les Laotiens instruits sont celles des Brahmes.

Essentiellement superstitieux, le peuple a une confiance très grande

dans les devins, sorciers, magiciens de toute sorte qui l'exploitent à l'envi suivant leur spécialité. Il va de soi que tous ces industriels sont fort redoutés, d'autant qu'à leur métier de sorcier ils ajoutent parfois celui de voleur, usant de la coque du Levant pour endormir et rendre inerte celui qu'ils veulent facilement dépouiller.

Les Laos croient aux loups-garous ou trépassés méchants qu'ils nomment *p'i p'ais*, un emprunt fait aux Khmêrs. Il y en a pour toutes choses, et sont causes de tous les malheurs, de toutes les maladies; ils prennent les formes les plus diverses, mais leur gourmandise permet de leur tendre des pièges auxquels ils se laissent prendre facilement; quelquefois cependant il n'est possible de les chasser du corps du patient que par des exorcismes.

Chaque maison a son génie tutélaire auquel on rend hommage, l'ange gardien des chrétiens, mais qui n'est autre que les mânes des ancêtres. Tout cela ne s'accorde guère avec la transmigration des âmes, ni celle-ci avec le bouddhisme, mais le Laotien n'y regarde pas de si près.

En matière de superstition, tout se suit, et comme les Chinois et les Khmêrs, les Laos ont des jours et des mois fastes et néfastes, qu'il faut bien connaître avant d'entreprendre une affaire sérieuse quelconque. Enfin il y a des amulettes de toute sorte, toujours très efficaces.

La vie végétative est assez facile, à moins qu'une mauvaise récolte n'amène la disette. Le règne végétal fournit de nombreux éléments de nourriture, ainsi que la chasse et la pêche qui occupent le quart du temps du Laotien.

Les repas sont pris en famille; le riz en fait la base, mais on y ajoute des sauces et on se sert pour le manger d'une écaille d'huître ou d'une cuillère en faïence chinoise. La confection des mets laotiens s'accommode de tout ce qui peut se manger, quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles, insectes, racines, tubercules, baies, écorces, fleurs, fruits, feuilles et il faut y ajouter le sel et une espèce de terre brune. Tous les mets sont fort épicés et pimentés, mais le condiment le plus prisé est le *pádek* (poisson pourri).

Les Laotiens, sobres en temps ordinaire, s'enivrent fréquemment les jours de fête avec de l'eau-de-vie de riz. Ils fument le tabac, mâchent le bétel et l'arec et beaucoup d'entre eux fument l'opium.

Il n'y a pas de coiffure caractéristique; les hommes portent les cheveux coupés ras, les femmes les relèvent en un chignon retenu par un foulard de soie jaune. On ne pratique pas, comme au Siam et au Cambodge, la cérémonie de la tonte du toupet. Les hommes s'épilent la figure.

Comme vêtements, les hommes portent un langouti, les femmes une sorte de jupon. Hommes et femmes à la campagne ont le buste nu et pas de chaussures: à la ville, les femmes couvrent leur poitrine avec une écharpe.

Le goût de la parure est très prononcé; les femmes portent des

chaînes, des bracelets, des anneaux, des boucles d'oreille en or, mais le plus souvent en métal doré.

Les Laotiens s'adonnent avec passion à toute sorte de divertissements, aux exercices physiques, et aux jeux de hasard qui sont fort variées.

Le sol est la propriété du roi de Siam, en théorie du moins, mais, en pratique, le vrai propriétaire est celui qui le cultive. Au Laos, il n'y a ni impôts ni monopoles pour les diverses industries. Les enfants héritent, par part égale, de leurs parents.

L'indépendance des villages est grande, mais les Siamois exigent que les inscrits paient la capitation et fassent régulièrement les corvées. La capitation, dont le taux varie considérablement suivant les provinces, est perçue par les gouvernements et des collecteurs spéciaux.

Ce que nous dit M. Taupin des juges au Laos ne donne pas envie d'avoir affaire à eux; ils sont tous véreux et se vendent à celui qui paie le mieux. Quant aux condamnés, ils sont, quel que soit le sexe, fort durement traités.

Il se fait encore au Laos un certain commerce d'esclaves, bien qu'un décret de la cour de Siam ait aboli la traite des sauvages, et pour y pourvoir on fait la chasse à l'homme dans les tribus indépendantes du Siam.

Quand un jeune homme veut se marier, on charge de vieilles femmes d'adresser la demande aux parents de la jeune fille; la demande agréée, les parents du futur vont mâcher le bétel avec ceux de leur future bru; puis on consulte le devin pour savoir quel jour sera propice à la célébration du mariage. La remise de la dot aux parents de la jeune fille a lieu le jour fixé par le devin; les gens de la noce sont ensuite invités à un repas pantagruélique, et le soir le marié est conduit en musique chez sa fiancée, auprès de laquelle il s'assied. Après leur avoir attaché les poignets avec des cordons de coton blanc, les parents les bénissent et l'union est consommée.

Les garçons se marient de dix-huit à vingt ans, les filles de quinze à dix-huit; les veuves ne peuvent convoler qu'après la crémation de leur mari défunt, mais dans ce cas elles ne sont plus considérées.

La polygamie existe au Laos, mais elle est rare dans le peuple. Les Laotiennes sont très fécondes.

Dans le ménage, c'est la femme qui dirige, en même temps qu'elle travaille le plus.

Les jeunes filles sont très libres et les garçons leur tiennent à l'occasion des propos fort lestes; mais s'ils se livrent à certaines privautés, attachements, ils sont passibles d'une amende.

Les filles-mères doivent déclarer le nom du père de leur enfant qui devra épouser ou payer une amende variable suivant la situation sociale de la fille

L'éducation des filles est très négligée, celle des garçons se fait à la pagode. Du reste, les fils, pouvant seuls pratiquer le culte des ancêtres, sont préférés aux filles et les parents sont à l'égard de leurs héritiers d'une faiblesse extrême.

Il n'existe pas de nom de famille; on change de nom après chaque maladie.

Divorcer est très facile au Laos. Le flagrant délit constaté par le mari, l'absence prolongée du mari qui ne donne pas de ses nouvelles et n'envoie pas d'argent à son épouse, une simple absence de trois années de la part du mari, sont des motifs suffisants. La femme qui veut divorcer parce qu'elle est lasse de son mari n'a qu'à rendre la dot.

Pour les funérailles, la crémation est d'un usage courant; seuls les pauvres et les prisonniers sont enterrés. La crémation se pratique de trois jours à cinq ans après la mort. Les funérailles d'un personnage puissant ou membre d'une grande famille se font après un long temps et exigent de grands préparatifs, tels que construction d'un bûcher, invitation de personnages officiels, de bonzes, de bonzesses, distributions de cadeaux, etc.; comme complément, il y a des fêtes variées, représentations, danses, feux d'artifice. Le deuil consiste à se raser la tête, à revêtir des vêtements blancs; parfois, et c'est un acte très méritoire, les jeunes gens, parents et amis du défunt, entrent dans les ordres le jour de l'incinération.

Les Laotiens, agriculteurs arriérés, ne cultivent du riz que pour les besoins de leur consommation. Pour établir une culture, on défriche un carré de forêt, on abat arbres et broussailles qu'on brûle quand ils sont secs, puis on plante le riz sur ce sol fécondé par les cendres. L'élevage des vers à soie et la culture du mûrier sont très en honneur.

Beaux-arts et sciences sont fort négligés; la musique est cependant assez répandue et la flûte laotienne ou *khène*, composée de seize ou quatorze tubes de bambou de grandeurs différentes, aux tons très doux et mélodieux, sert à accompagner les chants des rhapsodes laotiens. Le dessin, la peinture, la sculpture, sont presque inconnus; toutefois on trouve au Laos des artistes indigènes fort habiles.

La médecine est à l'état naissant. Il y a de soi-disant médecins empiriques qui ont fort souvent recours aux pratiques les plus bizarres; cependant il y a quelques remèdes spéciaux, fort complexes d'ailleurs, pour guérir les maladies, les morsures des serpents, etc.

Comme littérature, il n'y a rien d'original; tout est d'emprunt.

En compagnie du fils du gouverneur de Oubône, M. Taupin a fait une excursion dans l'ouest de cette ville et nous donne des détails sur le pays et sur un certain genre de brigandage qui a pour objet de procurer du fiel humain aux empiriques du Céleste Empire, ce produit ayant des propriétés médicales d'une efficacité absolue.

Il constata que là, comme en Chine, les habitants abandonnent une

ville lorsqu'une épidémie violente s'y produit. On va plus ou moins loin créer un nouveau centre et on ne remet plus les pieds à l'ancienne cité dont l'emplacement est considéré comme maudit.

Après huit mois de séjour au Laos, M. Taupin redescend en Cochinchine par la voie fluviale, la Mouñ et le Mékong, et il arrive à Stung-Trêng, d'où il va faire une exploration chez les Braoùs situés sur la rive gauche du Mékong.

Les Braoùs sont peu stables, sans être nomades, et très imprévoyants; leurs cultures se font, comme au Laos, dans un défrichement de forêt. Ils ont une boisson fermentée, la *taoë*, faite avec du riz gluant; elle provoque une ivresse gaie, mais il faut en boire beaucoup pour en arriver là. Cette liqueur n'est pas engageante, cependant M. Taupin ne l'a pas trouvée trop mauvaise. Refuser d'en boire, c'est faire un affront mortel à l'amphitryon.

Les Braoùs mangent racines, fruits, aubergines, maïs, etc., la viande des animaux sauvages pris au piège ou tués à coups d'arbalète. Ils ont des flèches empoisonnées pour les fauves et les éléphants. Les Khâs-Braoùs sont nombreux; par la taille, la coloration, la physionomie, ils rappellent les Annamites; ils portent les cheveux longs, relevés en chignon; parfois ils ornent leur tête d'une sorte de chevelure de guerre tout à fait spéciale.

Ils sont peu musclés, ont les membres grêles; les maladies de peau sont fréquentes, les estropiés nombreux et ils paraissent être une race dégénérée. Comme vêtement, les hommes portent un langouti, les femmes un jupon. Tous ont aux oreilles de petits cylindres d'ivoire ou d'ébène, des colliers, des anneaux de jambe.

Au milieu de leurs défrichements, on voit de petites pagodes ornées de deux statuettes, sortes de génies protecteurs auxquels on fait des offrandes, l'une représente le principe mâle, l'autre le principe femelle. Les maisons braoùs sont sur pilotis de 4^m,50 et très aérées.

Enfin M. Taupin donne quelques indications sur le commerce et la langue de ces sauvages.

D^r F. DELISLE.

D^r RENÉ COLLIGNON. *L'anthropologie au conseil de revision. Méthode à suivre, son application à l'étude des populations des Côtes-du-Nord.* Brochure de 63 pages avec 16 cartes. Paris, 1891.

Depuis longtemps on utilise les documents officiels donnés par les conseils de revision; on connaît les cartes de la taille de Boudin et de Broca. Depuis moins de temps on se préoccupe de mettre à contribution la bonne volonté des médecins attachés à l'armée; l'Italie a commencé, l'Allemagne continue. Ça et là des efforts individuels ont donné de bons résultats: en France, il y a quatre ans, nous avons obtenu du Ministre de la guerre l'autorisation de nous adresser pour notre statistique sur la couleur aux médecins-majors et aides-majors, lesquels ont répondu en grand nombre et de la façon la plus satisfaisante à notre appel. Il

s'agit d'aller plus loin. Notre collaborateur le Dr Collignon, qui depuis de nombreuses années déjà saisit toutes les occasions de relever des observations anthropologiques sur les soldats de son corps, ne pouvait manquer de se demander de quelle façon on pourrait procéder, sans nuire au service, pour utiliser les courts instants que les médecins ont à eux avant et après les opérations réglementaires de la revision. Son travail actuel est le premier de ce genre dans notre pays et montre par les résultats déjà obtenus ce que l'anthropologie peut espérer des matériaux qui passent sous les yeux du médecin désigné pour la tournée annuelle dans chaque département. Son travail n'est évidemment qu'un début susceptible de perfectionnement, mais un début très satisfaisant qui juge la question.

Les documents qu'on peut recueillir sont assez nombreux, les uns que l'administration elle-même récolte, les autres laissés à l'initiative du médecin. Parmi les premiers se trouvent la taille, les causes d'exemption, la circonférence thoracique qui a peu d'intérêt pour l'anthropologie pure. Les seconds sont de deux ordres : les mensurations qui demandent un certain temps et ne peuvent par conséquent être prises que sur un nombre restreint de sujets, vingt ou trente par exemple, ou encore l'examen des yeux qui exige une certaine attention, une lumière donnée, etc. ; et les caractères descriptifs que l'on apprécie d'un coup d'œil, et que l'on peut relever sur tout le contingent en pointant rapidement avec une forte épingle sur une carte préparée à cet effet qui, par une combinaison heureuse de M. Collignon, réunit trois caractères, savoir : la couleur des cheveux, la forme du nez de profil, et la forme générale du visage. Une seule de ces cartes suffit pour une séance et peut répondre à 200 sujets.

Voyons les résultats dans le cas actuel du département des Côtes-du-Nord. Ils sont donnés par moyenne, pour les 48 cartons, dans un long tableau avec l'indication chaque fois du nombre de sujets sur lesquels ont porté les observations. Le nombre des examinés pour tout le département est de 5 415. En voici un résumé partiel par arrondissement :

COTES-DU-NORD

	DÉP. TOTAL.	S ^t -BRIEUC.	DINAN.	GUINGAMP.	LANNION.	LOUDÉAC.
Taille moyenne...	1,622	1,631	1,632	1,616	1,617	1,614
Taille infér. à 1,56, p. 100.	13,0	9,4	9,9	14,0	16,0	15,9
Taille supér. à 1,70, p. 100.	10,9	11,4	14,1	8,6	11,0	9,4
Indice céphalique moyen.	83,6	84,9	82,0	84,4	81,6	84,5
Indice nasal moyen.	67,9	69,1	67,3	68,7	67,3	67,1
Leptoprosopes, p. 100.	33,5	33,9	40,5	28,0	41,1	37,8
Brachyprosopes, p. 100.	32,5	41,9	27,7	35,3	18,8	33,8
Nez convexes, p. 100.	48,5	44,2	54,1	42,9	44,1	56,4
Nez concaves, p. 100.	20,0	19,4	16,7	24,8	21,0	17,4
Cheveux foncés, p. 100.	43,8	50,4	37,3	48,0	50,1	43,1
Cheveux clairs, p. 100.	21,4	19,1	29,3	17,1	20,5	21,2
Yeux bleus, 20 sujets...	6,6	6,5	7,5	6,2	6,0	6,5
Yeux bruns.	8,6	7,6	9,2	10,5	8,1	7,7

Inutile de faire remarquer que la différence entre les deux proportions indiquées et le total 100 donne pour le visage les mésoprosopes et pour le nez les intermédiaires ou droits.

A propos du premier caractère étudié, la taille, le Dr Collignon examine avec soin toutes les méthodes et les causes de malentendu possibles dans les renseignements donnés par les conseils de revision : certains sont absents ou écartés, les sujets ont vingt ans et n'ont pas atteint le terme de leur croissance, les exemptés pour défaut de taille ne sont pas mesurés, et ici il insiste sur l'avantage qu'il y aurait à mesurer réglementairement même ceux-là, comme on le fait en Italie, etc. Voici ses conclusions sur ce caractère. La taille est en moyenne plus élevée dans la région maritime des départements, surtout dans la partie française, que dans la région bretonnante ; c'est au cœur de la péninsule que se rencontre la population la plus petite.

Les résultats par l'indice céphalique se résument comme il suit : Les indices les plus élevés de 83 à 86 comprennent en bloc les trois arrondissements du centre : Saint-Brieuc, Loudéac et Guingamp, plus un canton des deux autres, le tout formant un vaste groupement de brachycéphales, aux extrémités duquel viennent s'appuyer deux groupes non moins compacts de cantons relativement dolichocéphales formés l'un au nord par l'arrondissement de Lannion, moins le canton de Plouarel, et l'autre à l'est par celui de Dinan, moins le canton de Jugon. Les deux zones de dolichocéphales sont placées de telle manière que le littoral peut être considéré de part et d'autre comme le point de départ de l'introduction de cet élément.

A l'occasion de ces deux caractères, le Dr Collignon ne manque pas d'examiner les deux mémoires sur les Côtes-du-Nord de Broca et du Dr Guibezt de Saint-Brieuc. Nous ne pouvons le suivre dans cette comparaison intéressante.

La répartition de la couleur vient ensuite. D'une manière générale les bruns occupent l'ouest du département et les blonds l'est. Entre les deux, dans les arrondissements de Saint-Brieuc et de Loudéac les types se mélangent. La région de Saint-Brieuc est presque entièrement brune, comme si le débarquement des blonds n'avait pas eu lieu en ce point et que ceux-ci aux deux extrémités du département aient rejeté les bruns les uns vers les autres. La couleur indique en effet comment les choses ont dû s'opérer. Compacts dans l'arrondissement de Dinan, les blonds poussent un prolongement en ligne droite qui coupe en deux le département en suivant le versant nord du Méné jusqu'à Rostrenen à l'extrémité occidentale. La répartition des tailles confirme cette donnée. Cette direction répond à une voie romaine principale que les immigrés ont naturellement suivie : ce qui implique que l'introduction principale des blonds s'est faite pendant l'occupation de la Bretagne par les Romains, ou peu après, ainsi que le dit l'histoire précisément.

Le visage présente deux formes opposées : la leptoprosopie, qui s'associe habituellement avec la dolichocéphalie dans le type que Broca appelait kymri, et la brachyprosopie, qui s'associe à la brachycéphalie dans le type celtique de Broca. Dans les cartes, en effet, les deux formes du visage suivent à peu près la répartition des deux formes de tête.

Il est de règle aussi que l'indice nasal marche avec la façon du visage, la leptorhinie accompagnant les visages allongés et étroits et la mésorhinie (platyrhinie de nos pays), les visages larges et aplatis. Ici toutefois les résultats sont irréguliers. Ce que Broca admettait pour l'indice nasal du squelette se répète pour l'indice nasal du vivant : les variations individuelles sont grandes et il faut procéder sur des nombres élevés de sujets. Lorsque l'on voyage dans les Côtes-du-Nord, comme dans les autres parties de la Bretagne, le nez plus ou moins aplati ou court avec la face plus ou moins large et plate, ou mieux en carré haut, sont cependant les traits qui frappent le plus aisément et permettent le plus vite de distinguer le type courant breton moyen du type que, sur place, les habitants eux-mêmes qualifient volontiers d'anglais, du type concave. Il est vrai que l'anthropologiste exercé d'un coup d'œil sait écarter les sujets indifférents en majorité de ceux plus ou moins typiques dans un sens ou dans un autre. En Bretagne comme partout, en effet, la majorité, les deux tiers appartiennent à cette masse incertaine mixte, croisée qui fait le désespoir des analystes. Certains caractères ont le privilège dans cette masse d'être plus divisés, disloqués, dispersés, moins fixés, pour se servir du mot juste. On ne saurait trop rappeler que ce sont les caractères plus encore que les types qui sont permanents et qu'on retrouve. Ces caractères se séparent par les unions, et se réunissent à nouveau sous les combinaisons les plus variées. La permanence des types n'est autre qu'une somme de probabilités que les caractères, qui ont été le plus souvent et le plus longtemps réunis, se retrouveront à nouveau en formant des types, c'est-à-dire des associations semblables. Ce sont là les difficultés vraies de l'anthropologie, des choses sur lesquelles il ne faut pas s'illusionner. Et cependant, au milieu de ces difficultés, la vérité se dégage. Ainsi, M. Collignon, par l'analyse de ses moyennes par cantons, arrive avec l'indice nasal à des démonstrations très probantes sur la marche qu'aurait suivie jadis l'invasion des leptorhiniens. Leurs deux points d'irradiation auraient été à l'est l'embouchure de la Rance, et à l'ouest la baie de Plesstin entre l'embouchure du Guer et celle du Trieux dans l'arrondissement de Lannion.

En résumé, les recherches du Dr Collignon l'ont conduit à retrouver les restes plus ou moins caractérisés çà et là, dans les divers cantons des Côtes-du-Nord, de trois populations anciennes pour le moins :

Une première, dolichocéphale, mésorhinenne, plutôt petite de taille, ayant un teint relativement foncé, des cheveux et des yeux foncés, sou-

vent noirs, une face haute, mais large au niveau des pommettes, quoique moins arrondie dans son ensemble que celle de la race brachycéphale, enfin un nez généralement étroit et court, dont les représentants les plus purs lui ont rappelé le type de Cro-Magnon.

Une seconde, brachycéphale, mésorhinienne, petite, brune d'yeux et de cheveux, à la face absolument arrondie et plate, aux pommettes accentuées et au nez court, large et retroussé.

Une troisième, dolichocéphale, leptorhinienne, leptoprosope, grande et blonde.

Chacun y reconnaîtra de suite les trois éléments ethniques fondamentaux de l'Europe occidentale et en particulier de la France : la race dite méditerranéenne, remontant à l'âge du renne ; la race dite celtique, apparue dans le cours de la pierre polie ; et la race blonde, dont les invasions successives ne sont évidentes qu'aux époques historiques et protohistoriques, l'une des dernières s'étant produite en Bretagne vers le ^{iv}^e siècle de notre ère, celle qui a donné son nom à la Bretagne.

Nous nous sommes efforcé d'analyser le substantiel travail de M. Collignon, mais il faut le lire. Il ouvre une voie nouvelle et fait entrevoir ce qu'on peut espérer tirer de cette mine si riche de documents, presque inexplorée jusqu'ici et qui s'appelle les conseils de revision.

P. TOPINARD.

Professeur P. RICCARDI. Corrélation du développement entre la taille humaine et la hauteur du corps assis (Modène, 1891).

Les recherches de M. Riccardi ont porté sur 1185 sujets de tout âge, dont 584 masculins et 601 féminins. Ses mesures ont été prises conformément aux instructions anthropométriques de M. Topinard et n'ont porté que sur deux longueurs : la taille proprement dite, et la taille du sujet assis (haut. ischio-bregmatique).

Les principaux résultats obtenus sont les suivants : Le rapport centésimal entre les deux hauteurs est presque toujours supérieur, 95,4 p. 100 à la demi taille, il lui est égal 2,7 fois et inférieur 1,9 fois p. 100, chiffres notablement différents de ceux de Lacassagne et Doubre (sup. 59,4, égal 29,5, infér. 11,1 p. 100). Il diminue régulièrement à mesure que l'âge augmente : de 57,6 entre trois et quatre ans, il décroît graduellement jusqu'à 52,0 ♂ et 53,2 ♀ chez les adultes de vingt à trente-cinq ans. C'est vers treize ou quatorze ans que le rapport de 52 ♂ ou 53 ♀ s'établit définitivement.

Dans les deux sexes il y a égalité de rapport presque complète jusqu'à treize ou quatorze ans, c'est-à-dire tant que persistent les caractères d'infantilisme ; mais après la puberté, la croissance de l'homme prend un développement plus rapide que celle de la femme, et les deux sexes se différencient. A partir de quinze ans, les deux rapports diffèrent d'en-

viron 1,5 en faveur de la femme. A l'âge adulte, la taille assise de celle-ci, par rapport à la stature, est de 53,2 pour 52,0 chez l'homme.

Ces faits n'ont rien qui nous surprenne. On sait qu'à la naissance les membres inférieurs sont très courts relativement au tronc et au reste du corps, et qu'ils s'accroissent proportionnellement plus que celui-ci dans le cours du développement de l'individu. La grande longueur relative du buste est donc un caractère d'infantilisme, que nous ne pouvons être surpris de voir persister jusqu'à un certain point chez la femme adulte au même titre que les caractères sexuels infantiles du crâne.

M. Riccardi nous signale encore un fait intéressant. A âge égal, les sujets les plus grands présentent toujours le buste relativement le plus court; les plus petits, au contraire, le plus long. Cela vient à l'appui d'une proposition que j'ai soutenue depuis longtemps, à savoir : que, dans un groupe ethnique donné (car il faut faire la part de la race), la taille gouverne les proportions (1) et que le membre inférieur régit la taille; en d'autres termes, que, dans chaque race prise à part, plus un individu sera grand, plus *relativement*, et en ramenant la taille à 100, ses membres inférieurs seront longs, et plus son buste, son tronc et ses membres supérieurs seront courts. En rapprochant les chiffres de M. Riccardi des miens, on obtient le tableau suivant qui nous semble fort démonstratif :

	TAILLE.	HAUTEUR du sujet assis.	RAPPORT de la taille p. 100.
	m. c.		
Méditerranéens français.	1,636	86,33	52,7
Celtes.	1,639	86,11	52,6
Kymris.	1,660	86,83	52,3
Italiens } Bologne. }	1,691	88,2	52,0
} Modène. }			
Lorrains.	1,695	88,37	52,1

Nous rappellerons pour terminer que la région de Modène et de Bologne a, d'après Livi, une taille moyenne d'environ 1^m,645 et un indice céphalique de 84,5 : c'est une région celtique, mais la série qu'a examinée M. Riccardi avait une taille moyenne très élevée, 1^m,691, comme mes Lorrains; aussi les rapports de ces deux groupes sont-ils presque identiques.

D^r R. COLLIGNON.

E. MORSELLI. Sur quelques anomalies de l'occipital chez les aliénés (*Rivista Sperimentale di Freniatria, e di Medicina legale*, t. XVI, Reggio-Emilia, 1890).

M. Morselli poursuit le cours de ses recherches anthropologiques sur les aliénés par l'étude des anomalies de l'occipital et nous donne au-

(1) D^r R. COLLIGNON. Étude anthropométrique élémentaire des principales races de France (*Bulletin de la Société Anthrop.* Paris, 1883).

jourd'hui les résultats obtenus sur 200 crânes italiens, dont 75 de la Marche et de l'Ombrie, 19 des Abruzzes, 13 Piémontais et 93 Liguriens.

Ces anomalies sont très fréquentes. En effet, on en rencontre sur 43 des 200 crânes examinés. Ce sont :

Assymétrie excessive des deux condyles.	5 cas,	2,5 p. 100
Fusion de l'atlas et de l'occipital	3 —	1,5 —
Troisième condyle occipital	3 —	1,5 —
Protubérance mamillaire.	6 —	3,0 —
Persistance du basiotique (Albrecht).	1 —	0,5 —
Fossette pharyngée	6 —	3,0 —
Fossette vermiennne	28 —	14,0 —

Ces p. 100 comparés à ceux qu'offrent les crânes normaux sont relativement très élevés; ainsi Legge, sur 780 sujets, n'a trouvé la fusion de l'occipital et de l'atlas qu'à 5 fois, soit 0,64 p. 100, la fossette vermiennne 6 fois, soit 1 p. 100, le troisième condyle qu'une fois, soit 0,25 p. 100. Tafani, sur 373 aliénés, a rencontré ce dernier caractère 15 fois (4,02 0/0, alors qu'il n'existait chez les sujets sains que 1,67 fois sur 100, etc.).

Ces faits s'accordent avec ceux qui ont été observés sur les criminels; Lombroso donne à cet égard les chiffres suivants : fossette vermiennne 16 p. 100, fusion atlanto-occipitale 3 p. 100, assymétrie du trou occipital 10 p. 100, etc. : d'où M. Morselli conclut à la stricte analogie « qui, à l'égard des caractères dégénératifs, qu'ils soient ataviques ou « franchement pathologiques, réunit la folie et le crime ».

Deux mots en terminant à propos des deux dernières anomalies signalées par l'auteur. La fossette pharyngée est une petite dépression longue de 6^{mm}, large de 3^{mm} et profonde de 1^{mm},5 environ; située immédiatement en avant du tubercule pharyngé de la partie basilaire de l'occipital, elle semble destinée à recevoir un petit diverticule de la paroi supérieure du pharynx. M. Rometti, qui a spécialement étudié cette anomalie, pensait y voir l'analogue d'un creux profond et constant qui, d'après Slade, existerait sur le crâne de tous les Pinnipèdes, notamment les phoques des espèces *Ph. vitulina*, *groenlendica* et *foetida*. M. Morselli ne l'a pas trouvée constamment chez ces animaux : elle manquerait, par exemple, chez l'otarie et le lobodon. En outre, il ne pense pas que cette dépression ait aucune analogie avec la fossette trouvée chez l'homme, car chez ces animaux elle est située immédiatement en avant du trou occipital, c'est-à-dire sur le basioccipital et non sur le basiotique.

De même, en ce qui concerne la fossette vermiennne, Albrecht affirme qu'elle se rencontre dans toute la série des vertébrés depuis les échidnés et les marsupiaux jusqu'aux grands singes, alors qu'elle manquerait chez les anthropoïdes, à l'exception du plus inférieur d'entre eux-ci, le gibbon. M. Morselli ne confirme pas cette opinion. Il est vrai, dit-il, qu'en général elle manque chez les trois grands anthropoïdes et se ren-

contre chez les gibbons et les autres singes ; mais cependant il existe des exceptions nombreuses à cette règle. Cette fossette est donc un caractère d'infériorité qui disparaît graduellement au cours de la spécification évolutive du type homme.

D^r R. COLLIGNON.

P. COSTA. Le troisième trochanter, la fosse hypotrochantérienne et la crête hypotrochantérienne sur le fémur de l'homme (*Arch. p. l'antrop. et la ethn.*, t. XX, 1890).

Travail consciencieux, mais qui ajoute peu de choses à ce que nous ont appris, sur cette question, Houzé, Albrecht, de Torok, Dallo, etc. Nous nous bornerons donc à noter à titre documentaire les observations faites par l'auteur.

	3 ^e trochanter.	Fosse hypotroch.	Crête hypotroch.
119 Européens (Italiens).	39	41	44
2 Européens (Lapons).	2	1	»
9 Asiatiques (Malais, il. Andaman).	5	6	»
18 Africains (Nègres).	7	9	5
3 Australiens.	»	2	2
3 Guanches.	»	»	»
21 Américains du Nord.	15	18	15
48 Fuégiens.	45	47	45

Enfin, sur 85 criminels italiens, 17 présentaient un troisième trochanter plus ou moins accentué. L'auteur s'empresse naturellement d'en conclure que ce caractère est un signe de régression et d'infériorité. Nous lui ferons remarquer que d'après ses propres chiffres la proportion pour 100 du caractère n'est que de 20 chez les criminels, alors qu'elle atteint 32,5 chez les honnêtes gens de même race. Et alors!!

D^r R. COLLIGNON.

G. BIONDI. Forme et dimension de l'apophyse coronoïde de la mandibule humaine (*Archivio per l'antrop. e la etnol.*, XX, 1890).

L'apophyse coronoïde du maxillaire inférieur n'a été jusqu'ici l'objet d'aucune étude comparative approfondie. M. Biondi s'est proposé de substituer les chiffres aux simples descriptions. A cet effet, il a mesuré 73⁰ mâchoires de toutes races et a créé deux indices qu'il nomme l'un indice de l'apophyse coronoïde, l'autre indice branchio-coronoïde. Le premier est le rapport centésimal de la base B à la hauteur A — Indice = $\frac{A \times 100}{B}$, l'autre celui de la hauteur totale de la branche montante A' à la hauteur de l'apophyse, Indice = $\frac{A \times 100}{A'}$.

Ces trois mesures se prennent de la manière suivante. On pose la mâchoire dans son plan naturel sur une table horizontale en faisant toucher les gonions, puis du point le plus bas de l'échancrure sigmoïde

on mène parallèlement au plan de base une ligne idéale qui sous-tend l'apophyse et la sépare du corps de l'os. Cette ligne représente la largeur de la base de l'apophyse B. Une perpendiculaire abaissée du sommet de celle-ci à ce plan idéal mesurera la hauteur A, et, si on la conduit jusqu'au sol, la hauteur totale A'.

Les deux longueurs A et B représentent-elles bien exactement ce qu'on leur demande, nous n'en sommes pas absolument convaincu; car, si chez l'adulte elles sont bien justifiées, chez l'enfant et chez le vieillard il en est autrement. Aux deux extrémités de la vie, l'angle de la mâchoire tend à s'ouvrir: il s'ensuit que, dans le plan adopté par l'auteur, la branche montante, au lieu d'être sensiblement verticale, est oblique en arrière et que la ligne B à son tour la coupe obliquement. Cette ligne acquiert donc dans ces deux cas une longueur *absolument artificielle*, qui nous rend un peu suspects les résultats obtenus à ces deux âges de la vie.

D'autre part, nous reprocherons à M. Biondi de nous donner ses résultats en bloc et non par race: or, sur 739 sujets, 517 sont européens et 222 des exotiques divers, Papous, Fuégiens, Australiens, Péruviens, etc., etc. En outre, nous ne trouvons pas une moyenne dans son travail, en sorte que nous en sommes à ignorer quel peut être, je ne dis même pas pour une race donnée, mais pour l'humanité prise en bloc, le chiffre moyen des deux indices, qu'il eût été cependant intéressant de comparer à celui des anthropoïdes mesurés par l'auteur.

Chez ceux-ci, je trouve, d'après les chiffres individuels donnés par M. Biondi, une moyenne de 54.3 pour l'indice de l'apophyse: maximum, 73.7 chez un gorille, minimum 33.3 chez un orang. Chez l'homme, le maximum des cas oscille aux environs de 80 avec un minimum de 37.9 chez un Néo-Calédonien et un maximum de 137.5 chez un Italien âgé.

Il semble donc que le chiffre de l'indice soit plus élevé chez l'homme que chez les grands singes. D'autre part, si nous divisons avec l'auteur ses 739 sujets en trois catégories, races inférieures, moyennes et supérieures, division bien vague, soit dit en passant, et à laquelle nous préférons mille fois des moyennes de races, nous constatons que des sauvages aux Européens il y a progression continue. L'indice moyen des races inférieures doit être voisin de 70, celui des races moyennes de 75, et enfin celui des Européens supérieur à 80.

Au point de vue de l'âge et toutes races réunies, on constate que chez les jeunes enfants les variations du chiffre de l'indice sont bien moins étendues que chez l'adulte; tous les indices, ou peu s'en faut, se groupent entre 60 et 90. Cette constance ne varie guère avant l'âge de la puberté. — La méthode adoptée par l'auteur rend bien difficile toute vue d'ensemble; on peut dire cependant que les indices inférieurs à 70, et correspondant aux apophyses étroites, sont plus fréquents chez les vieillards et chez les enfants que chez les adultes, et que les indices supérieurs à

90, très rares chez les enfants, 3,2 p. 100, sont à peu près à égalité chez les vieillards et les adultes, 32,8 et 33,9 p. 100.

Au point de vue du sexe on ne trouve aucune différence accusée.

L'autre indice ou indice branchio-coronoïdien atteint en moyenne 29, avec des écarts variant entre 14,5 chez un Péruvien et 46,8 chez un Ostiak. Chez les anthropoïdes nous trouvons en moyenne 18,1; l'écart va de 9,1 chez un orang adulte à 24,2 chez un vieux gorille : leur apophyse est donc moins haute que celle de l'homme.

De même dans les races inférieures l'apophyse est plus basse que chez les Européens et les rapproche des grands singes. — Ainsi les indices compris entre 14,5 (le minimum humain) et 25 sont en proportion de 39,7; p. 100 chez les sauvages, 35,0 p. 100 dans les races intermédiaires et 19,2 p. 100 chez les Européens.

Au point de vue de l'âge, les jeunes enfants se distinguent par leur chiffre d'indice élevé; 45 p. 100 des indices sont compris entre 30 et 35; chez l'adulte, au contraire, et chez le vieillard le maximum des cas se groupe entre 25 et 30; comme précédemment, nous ne trouvons aucune différence sexuelle appréciable.

Les conclusions de l'auteur sont que l'apophyse coronoïde est en général triangulaire plus large que haute; elle présente de notables variations individuelles tant dans la forme que dans les dimensions et se présente sous des aspects spéciaux suivant la race et suivant l'âge. — Dans l'enfance, elle est relativement plus grande qu'à toute autre période de la vie. Dans la vieillesse, elle devient plus étroite et plus basse. Enfin elle est plus haute et plus élancée dans les races supérieures et au contraire plus basse, plus large et plus massive dans les races inférieures.

D^r R. COLLIGNON.

G. PARIGI. Sur les insertions des muscles masticateurs à la mandibule et sur la morphologie du condyle chez l'homme (*Archivio p. l'antrop. et la etn.*, XX, 1890).

Nous pourrions adresser à ce mémoire le même reproche qu'au précédent. M. Parigi s'excuse de n'avoir pu, faute de temps, calculer les moyennes par race, de chacune des mesures qu'il a prises. Il est vrai qu'il nous dédommage en nous les donnant, *in extenso*, sujet par sujet, et en offrant ainsi au lecteur la possibilité de faire les calculs lui-même et de suppléer au silence de l'auteur. Peut-être est-ce un peu trop compter sur la bonne volonté du public, qui généralement a encore moins le temps de se livrer à ce travail. Je ne veux pourtant pas insister à ce sujet et préfère signaler les choses bonnes et nouvelles qui abondent dans cet intéressant mémoire.

M. Parigi, partant de ce fait que les muscles masticateurs peuvent se diviser en deux classes, les uns élévateurs et correspondant dans l'acte masticator aux mouvements de division (masséter et crotaphyte), les

autres broyeurs et plutôt affectés aux mouvements de latéralité de la mâchoire (ptérygoïdiens), et remarquant que les premiers sont surtout développés chez les carnassiers, les seconds chez les ruminants, s'est proposé de rechercher si chez l'homme omnivore on ne trouverait pas de différences entre la vigueur de ces groupes musculaires, en comparant notamment entre elles les races humaines végétariennes comme les Hindous, et les races purement carnivores comme les Patagons et les Indiens des Pampas de l'Amérique du Sud. Ses recherches ont porté sur les 730 mâchoires du musée anthropologique de Florence, parmi lesquelles il en a isolé 11 de races herbivores et 8 de carnivores, chiffres bien faibles malheureusement pour conclure. Il n'en a pas moins trouvé, chez les carnivores, une prédominance absolue en faveur des muscles élévateurs alors que l'inverse se produirait chez les végétariens et à un moindre degré sur les 711 autres mâchoires examinées. Cependant, si l'on subdivise ce vaste groupe en trois catégories : races supérieures, intermédiaires et inférieures, on constate de suite, chez celles-ci, une prédominance absolue des muscles élévateurs, et au contraire celle des pterygoïdiens ou muscles broyeurs dans les races supérieures. La conclusion à en tirer serait celle-ci : Par la structure de ses muscles masticateurs, l'homme est un animal omnivore avec légère tendance vers le type herbivore, ce qui concorde d'ailleurs avec les conclusions généralement admises d'après l'examen du système dentaire.

Poursuivant son étude, l'auteur recherche l'angle que ferait l'axe du condyle avec le diamètre bilatéral de la tête. A cet effet, il a construit un ingénieux appareil qui lui permet de le mesurer directement sur la mandibule. Sur les 740 mâchoires, cet angle oscille entre 0° et 38° ; mais la plupart des cas se concentrent entre 11° et 25°.

Suivant les sexes, il semble que chez la femme l'angle condylien soit plus élevé que chez l'homme, fait curieux, car chez les enfants en bas âge il s'abaisse de plus en plus et l'on sait qu'ordinairement les caractères sexuels rapprochent la femme du type infantile : c'est donc l'inverse qui se produit ici.

Suivant les races, cette mesure, au dire de l'auteur, ne semble d'aucun intérêt ; et pourtant il me paraît résulter de ses chiffres que les races inférieures présenteraient une certaine tendance vers les angles élevés. Ainsi, si l'on additionne tous les angles supérieurs à 20 degrés, on trouve : races inférieures, 38,1 ; races intermédiaires, 33,3 ; races supérieures, 30,4 p. 100 et *vice versa*. Angles de 0° à 10° : races inférieures, 4,7 ; races intermédiaires, 15,6 ; races supérieures, 18,1 p. 100. La femme se rapprocherait donc du type inférieur.

Si on mesure à la glissière les deux diamètres transversal et antéro-postérieur du condyle, on peut, en ramenant le plus grand à 100, obtenir l'indice du condyle. Cet indice a varié dans la série entre 22,94 et 71,96, mais en général il oscille entre 30 et 50.

Chez la femme, l'indice est un peu plus élevé que chez l'homme, ce qui prouve que le condyle, chez elle, est plus arrondi, comme chez les enfants. Sur ce dernier point les résultats sont très nets, la majeure partie des indices chez les jeunes enfants se groupe autour de l'indice 50, pour descendre à 45 environ chez les enfants de 7 à 14 ans et dès lors se fixer entre 35 et 40. — Les races inférieures ont, comme les enfants, le condyle plus épais que les races supérieures; les races intermédiaires tiennent le milieu, résultat qui cadre bien avec les observations morphologiques de l'auteur qui trouve aux races inférieures un condyle massif, à surface articulaire plus étendue et d'aspect assez voisin de celui que présentent les condyles des anthropoïdes, dont, soit dit en passant, l'indice est assez élevé : 3 orangs, 51,25; 3 chimpanzés, 49,7; 3 gorilles, 42,6. J'ajouterai pour ma part que l'indice de l'homme oscillant entre 30 et 50, il ne semble pas y avoir, sous ce rapport, une grande différence entre les anthropoïdes et lui. Il n'en eût pas moins été intéressant de pouvoir comparer à ces chiffres les moyennes des races humaines, mais j'avoue n'avoir ni la patience, ni le temps de suppléer à cette lacune.

Qu'on me permette une réflexion dernière à ce sujet. Les deux travaux que je viens d'examiner sortent du même laboratoire, celui de l'éminent professeur Mantegazza. Tous deux ont été soigneusement faits, mais malheureusement ils manquent de clarté. Cela tient à la méthode d'exposition adoptée par les deux auteurs, méthode que, avec tout le respect que je professe pour l'illustre anthropologiste italien sous les auspices duquel ont été faits ces deux mémoires, je me permettrai de trouver défectueuse. Ni l'un ni l'autre ne contient une moyenne. C'est une proscription de parti pris. En revanche, la méthode de la sériation partielle s'y étale à chaque page. Je suis loin de nier qu'elle ne puisse rendre de grands services, surtout lorsqu'il s'agit de démêler des séries nombreuses et composées d'éléments multiples, lorsque par exemple, dans un ossuaire, on trouve mêlés des crânes de diverses races. Mais de là à l'ériger en méthode exclusive, il y a loin. Je n'en veux pour preuve que les deux mémoires incriminés. Le luxe des sériations y est extrême, si bien qu'il faut faire un véritable effort pour démêler une loi générale au milieu de ce déluge de chiffres, et encore, quelque attention qu'on y mette, on n'en vient pas toujours à bout. A mon avis, les deux méthodes doivent s'associer et se compléter l'une l'autre; on me répondra qu'une moyenne est un chiffre fictif, c'est vrai; mais elle détermine, de prime abord, une base sur laquelle on peut s'appuyer solidement avant de passer à l'examen des détails de série. En somme, l'une est une synthèse, l'autre une analyse : elles ne sauraient, sans danger, s'exclure l'une ou l'autre.

D'autre part, répartir arbitrairement toutes les races en supérieures, intermédiaires et inférieures me paraît peu rationnel. N'est-il pas plus

simple, surtout lorsqu'on connaît la provenance de chaque pièce, de les grouper d'abord par race, quitte, si besoin est, à rapprocher ensuite les séries partielles les plus voisines pour former des groupes compacts? Dans un mémoire qu'on trouvera analysé dans ce numéro de la revue, M. Costa, usant de la même méthode, avait réuni les Lapons aux autres habitants de l'Europe sous le nom général d'Européens; je les ai séparés, mais j'avoue qu'il me semble difficile de ne pas protester contre une classification aussi primitive.

D^r R. COLLIGNON.

SCHAAFFHAUSEN. *L'antiquité des races humaines* (Communication présentée à la 21^e assemblée de la Société allemande d'anthropologie à Münster en 1890). (*Archiv für Anthropologie*, t. XIX, fasc. IV, 1891, p. 122 du *Correspondenz-Blatt*.)

Le mémoire de M. Schaaffhausen est un excellent résumé de l'état actuel de nos connaissances en ce qui concerne l'antiquité des races humaines; on y trouvera quantité de vues originales, que nous chercherons à résumer dans ce compte rendu. Sans prendre position dans la question du polygénisme et du monogénisme, l'auteur commence par établir l'unité de l'espèce humaine, qu'il définit par l'identité des caractères physiques et physiologiques de toutes les races, qui n'implique pas qu'elles descendent d'un seul et même couple primitif. Il résume ensuite les diverses preuves que nous avons de la coexistence de l'homme avec le renne, le mammouth, etc., dans nos pays.

Pour lui, les races sont un produit du climat et de la culture : les races les moins élevées en civilisation et dont les caractères physiques sont les plus imparfaits, sont aussi les plus anciennes. Tels seraient les Nègres d'Afrique et les Noirs d'Océanie. L'auteur expose ensuite les principaux caractères qui les rapprochent de l'animal : position du trou occipital, menton fuyant, forme du tibia, etc. La couleur claire du tégument et de l'iris n'est qu'un caractère produit secondairement par la civilisation. En effet, jamais elle ne se rencontre dans les races humaines sauvages, pas plus que dans les espèces animales qui n'ont pas subi l'influence de la domestication. Il est probable d'après l'auteur que les progrès de la civilisation finiront par effacer les différences entre les races, même celles dues au climat; car la civilisation rend les influences climatiques moins sensibles. Pourtant celles-ci ne sont pas sans importance : si l'homme est né dans les régions tropicales, comme semble le prouver la présence des animaux les plus semblables à l'homme dans ces régions, en revanche c'est dans les zones tempérées qu'il a trouvé les conditions les plus favorables à son développement.

La présence, aujourd'hui démontrée, de l'homme dans nos régions pendant la période glaciaire n'a pas dû être sans influence sur son dé-

veloppement; c'est peut-être à cette époque que s'est produite la couleur claire du tégument et de l'iris, qui ne se rencontre pas dans les contrées les plus chaudes. Du reste il est certain que l'évolution des races humaines se continue même actuellement encore. Les migrations sont un autre élément dont l'influence n'est pas à dédaigner lorsque l'on cherche les causes qui ont pu modifier les races.

L'Amérique et l'Australie n'ont pu être peuplées par l'homme que par des migrations; car l'évolution animale ne s'est élevée dans le premier de ces pays que jusqu'aux singes non anthropoïdes, et dans le second jusqu'aux marsupiaux. Mais en est-il de même en Europe? On sait qu'elle a reçu la grande masse de sa population par des immigrations venues d'Asie, peut-être aussi d'Afrique pour quelques races comme les Ibères. Mais possédait-elle une race autochtone? Cette race serait représentée par le crâne de Néanderthal. Quoi qu'il en soit, la question est encore en suspens.

On ne saurait actuellement fonder de classification des races sur l'indice céphalique. Car presque partout nous rencontrons un mélange inextricable de dolichocéphales et de brachycéphales. Mais ce caractère n'en a pas moins son importance, et il correspond probablement à une double origine asiatique et africaine de l'espèce humaine. Il se retrouve même chez les animaux les plus voisins de nous: le chimpanzé est dolichocéphale, l'orang hyperbrachycéphale.

Les races mongolique et nègre sont actuellement les représentants les plus caractéristiques de la brachycéphalie et de la dolichocéphalie. La forme générale du crâne nous permet de déterminer l'origine et les parentés des races. Mais ces caractères ne restent pas invariables, et leur développement relatif nous permet de juger du degré d'évolution de la race qui les présente. Aujourd'hui comme dans le passé, la loi de l'évolution dirige tous les phénomènes organiques. Sans elle, les races humaines, comme les espèces animales, restent incompréhensibles, et leur étude sans résultat possible.

D^r L. LALOY.

VARIÉTÉS

D. PECTOR. *Aperçu par ordre géographique des questions anthropologiques et ethnographiques traitées au Congrès international des Américanistes, 8^e session (Paris, 1890).*

Le Congrès international des Américanistes a tenu à Paris sa huitième session, du 14 au 20 octobre 1890. Quatre cents adhésions ont répondu à l'appel du Comité d'organisation. Le niveau américaniste a paru y être plus élevé qu'aux sessions précédentes et les diverses nationalités Nord, Centre et Sud-Américaines y étaient mieux représentées.

Les communications verbales ou écrites ont porté principalement sur l'histoire, la géographie, la cartographie, l'anthropologie, l'ethnographie, l'archéologie, la linguistique, la paléographie de l'Amérique à l'époque précolombienne et immédiatement postérieure à la conquête espagnole.

Quoique toutes ces questions se touchent et se complètent les unes par les autres, nous ne nous occuperons ici que de celles ayant trait à l'anthropologie et l'ethnographie. Nous n'en donnerons qu'un rapide aperçu, en énumérant d'abord par ordre géographique, du nord au sud, les diverses régions du Nouveau Monde spécialement étudiées par les membres du Congrès.

Région arctique. Origine asiatique des Esquimaux. — M. l'abbé ÉMILE PETITOT (de Mareuil, Seine-et-Marne) traite de l'origine asiatique des Esquimaux. D'après les traditions de ces peuples, ils viendraient de l'Asie sous la conduite du grand castor Kigheark. Ils se seraient divisés en deux branches, celle de l'ouest ou tchoubouraotit (souffleurs) et celle de l'est ou tchiglît (hommes), les Esquimaux actuels et les Aléoutes. Ceux du N.-N.-W. portent insérés dans leurs joues des labrets ou jumelles en os, marbre, serpentine ou ivoire semblables aux botoques des Caraïbes Tupis et Botocudos. Les autres ne portent pas de labret. Les langues des deux familles se ressemblent assez; leurs mœurs et coutumes sont les mêmes. M. Petitot trouve dans la langue des Esquimaux de nombreuses analogies avec celles dites touranienne, altaïque, ouralo-altaïque, tartare et scythique parlées par des peuplades à peau blanche et d'origine aryenne. Les noms des Esquimaux tchiglît pour désigner les quatre points cardinaux sont une preuve de la provenance asiatique des Innoït, c'est-

à-dire de leur marche de l'ouest à l'est d'abord, puis vers le sud ensuite pour revenir finalement vers le nord. Les souvenirs des Innoït ne remontent que jusqu'aux rivages asiatiques d'Akilinerk ou tout au plus jusqu'aux îles des Castors ou Aléoutiennes asiatiques. Mais les faits témoignent : 1° que leur souche n'est pas originaire de ces îles, quoique ce soit dans ces îles qu'ils aient pu et dû inaugurer les coutumes et usages étranges qui en font des Esquimaux ; 2° qu'ils ont de nombreux points de ressemblance avec les Asiatiques orientaux riverains du Pacifique et de la mer de Behring.

Unité de race esquimaude. — M. le professeur VALDEMAR SCHMIDT, (de Kjöbenhavn) parle de l'unité de la race esquimaude, d'après les derniers travaux de Rink. Ce savant a constaté que les noms de bateaux, accessoires, d'armes et outils, d'animaux, que les noms ethnographiques et géographiques se ressemblent sur tout le territoire de la race esquimaude, sans exclure les tribus les plus éloignées et même celles qui ignorent l'existence d'autres tribus. M. Rink admet bien que les Esquimaux aient émigré d'Asie par le détroit de Behring, mais il pense plutôt qu'ils sont sortis des régions centrales de l'Amérique vers la côte Ouest et qu'il y a eu contact entre les Indiens et les ancêtres des Esquimaux.

Groenlandais actuels. — M. le CAPITAINE D'IRENS-BERGH (de Kjöbenhavn) dit que les Groenlandais ou mieux Esquimaux actuels sont au nombre d'environ dix mille, dont à peine quelques centaines habitent la côte orientale. Ils se donnent le nom de Kalálek et parlent le kalale. Leur tête est de forme pyramidale; leurs mâchoires sont larges; leur front forme un triangle plus ou moins prononcé à l'extrémité supérieure; leur visage est très plat; ils ont les yeux obliques, le teint brun foncé, les cheveux noirs et hérissés. Ils sont très musiciens, simples de goût et par cela insoucians. Ils se livrent à la pêche et à la chasse du renne. Ils sont d'humeur pacifique et débonnaire. Les hommes ont une passion pour l'eau-de-vie et les femmes pour la danse.

Continent Nord-Américain. — Période paléolithique. — M. THOMAS WILSON (de Washington D.C.) traite de la période paléolithique dans la région septentrionale de l'Amérique. La période néolithique de l'âge de la pierre, à laquelle appartiennent vraisemblablement les « Mound-builders » et Indiens plus civilisés encore, ayant spécialement attiré l'attention des savants, la période paléolithique a été plus négligée. M. Wilson a étudié spécialement cette période. Il a commencé par recueillir le résultat des quelques rares observations déjà faites pour quelques localités éloignées les unes des autres. Il a donné à ces études une impulsion uniforme, méthodique sur tout le territoire de l'Amérique du Nord, des rives de l'océan Atlantique à celles du Pacifique. Sur tout ce vaste territoire, M. Wilson a retrouvé le même genre d'instruments, différant absolument de ceux soit d'Europe, soit d'Amérique, reconnus comme appartenant à la période néolithique. De ces observations,

M. Wilson est amené à conclure que les instruments des États-Unis appartiennent bien à la même culture paléolithique que ceux trouvés dans les sables de rivière à Trenton (New-Jersey), à Chelles, à Saint-Acheul et autres localités de l'Europe occidentale. Il prouve ainsi l'existence d'une période paléolithique aux États-Unis.

Survivance de tribus nomades ; disparition des Mound-builders. — M. S.-B. EVANS (d'Ottumwa) signale l'existence encore actuellement aux États-Unis, malgré la civilisation et le progrès de notre époque, de tribus errantes, nomades : le sentiment qui les pousse vers leur destinée a autant de force sur eux que l'instinct des oiseaux et autres animaux qui les confine dans leurs sphères respectives. La barbarie et la tendance naturelle à la vie nomade existent encore chez eux. Quant aux peuplades qui bâtirent des tumuli, il n'y en a plus de survivantes ni en Amérique ni nulle part ailleurs. M. Evans est en opposition avec les savants officiels des États-Unis, qui trouvent que les ancêtres de ces tribus nomades étaient les constructeurs des mounds en question.

Flèches de mounds. — M. le baron J. DE BAYE (de Paris) présente au Congrès des pointes de flèches en pierre trouvées dans un mound élevé sur une falaise dominant le fleuve Missouri, près de sa jonction avec le Mississipi : c'est l'emplacement d'un champ de bataille entre Siou et Pottawatonies.

Cliff-dwellers modernes. — M. le D^r E.-T. HAMY (de Paris) signale la découverte des cliff-dwellers contemporains de la Sierra Madre (Californie) faite en 1889 par le savant hollandais Teen Kate et les sérieuses études qu'il en a faites. Cette exploration, jointe à celle faite actuellement par le docteur norvégien Carl Lumholtz, complétera les données acquises sur les mouvements migratoires de toutes les populations sédentaires du Nord gagnant le Sud dans leurs chasses.

Il arrive donc pour ces populations ce qui est arrivé pour les mound-builders, attendu que, dans la Floride et les régions voisines, on a retrouvé des populations actuelles offrant des caractères nets de survivance avec les mound-builders. Il en est de même pour la Sierra Madre, où l'on constate l'existence actuelle de cliff-dwellers semblables aux tribus similaires qui ont été expulsées probablement du Nord vers le Sud.

Chasses sacrées. — Le capitaine JOHN-G. BOURKE (de Washington) envoie un mémoire sur une chasse sacrée à laquelle il a assisté chez les Zuñis du Nouveau-Mexique. Cette chasse était faite dans le but d'approvisionner de viandes les aigles sacrés. Ces chasses ont été décrites comme ayant lieu chez les Tlascaltéca, en honneur de Camaxtli, leur dieu de la chasse. Le même genre de cérémonie est noté par F. Diego Duran, Herrera, Gomara, Torquemada, Clavigero, Motolinia et P. Sahagun, comme existant parmi les peuplades du Mexique et du Guatemala. Garcilaso de la Vega démontre leur existence parmi la race inca du Pérou. Dans ce mémoire, il est aussi fait mention : des bâtons à plumes sacrés

faits avec les plumes des aigles sacrés au moment de ces chasses [on les plante dans les champs de maïs afin d'attirer une bonne récolte par cette sorte de prière ou sacrifice]; — de l'encens à sacrifices; — des boomerangs pour la chasse de certains animaux; des chasses ordinaires; et de la domestication des animaux sauvages.

Homme quaternaire mexicain. — Le 1^{er} IGNACIO ALTAMIRANO (de Mexico) affirme l'existence de l'homme quaternaire au Mexique. Car on y possède un homme fossile découvert en 1885 par l'ingénieur Ramiro dans une excavation formée dans une couche géologique appartenant à l'époque quaternaire.

Anomalies ethniques tarasques. — Le D^r NICOLAS LEON (de Morelia) communique au Congrès les diverses remarques qu'il a faites sur des crânes tarasques précolombiens de l'état de Michoacan. Les canines y étaient remplacées par une dent présentant tous les caractères de petites molaires; dans aucun cas il n'a trouvé de dents de sagesse. On trouve chez l'Indien de race pure, de nos jours, des anomalies dans la dentition et le maxillaire inférieur (beaucoup plus étroit que celui des Européens) semblables à celles qu'on rencontre dans les crânes précolombiens. On observe en outre le manque de poils sur les points d'union du tronc et des membres. La barbe, ou manque complètement, ou est rudimentaire. Il y a corrélation entre ces diverses anomalies : le manque de poils sous les aisselles, au pubis, sur le menton et le corps de l'Indien tarasque actuel de race pure donne la raison de l'absence des dents de sagesse. Le D^r Leon rend justice au D^r E. T. Hamy qui le premier s'est occupé des mutilations aux crânes mexicains. Au Michoacan, le D^r F. Plancarte a trouvé un crâne de ce genre. Les incisives supérieures et inférieures ainsi que les petites molaires remplacent les canines, comme dans tous les crânes tarasques précolombiens, et présentent en outre une rainure ou encoche longitudinale sur leur bord libre, rappelant une queue d'hirondelle.

M. Leon a trouvé aussi au Michoacan plusieurs crânes déprimés artificiellement. Un vieil ouvrage, « la Relacion de Mechuacan », relate qu'on ne considérait pas comme braves les hommes à tête ronde et que pour cela on aplatisait la tête des seigneurs en forme de galette.

Analogie des civilisations mexicaines et asiatiques. — M. DÉSIRÉ CHARNAY (de Paris) communique au Congrès ses observations sur les analogies qu'il trouve entre les civilisations du Mexique et de l'Amérique centrale, d'une part, et celles de l'Asie, de l'autre. Pour la Chine et le Japon, il rapproche le fondateur de la monarchie chinoise Taihou-fou-hi-ché, représenté par un serpent à tête humaine, du dieu mexicain Quetzalcoatl. Les réjouissances du nouvel an sont identiques en Chine et chez les Mexicains précolombiens. La croix gravée en Chine protège les moissons et est symbole de pluie : il en est de même au Mexique, où elle est le symbole du Dieu Tlaloc. L'usage de papiers de couleurs

découpés dans les cérémonies religieuses pour chasser les esprits et se rendre les dieux propices est commun à la Chine, au Japon et au Mexique. Des katuns du bas-relief du sacrifice de la langue d'un temple à la ville Lorillard ont été déchiffrés dernièrement par un savant japonais. Pour ce qui est des affinités avec le Cambodge, M. Charnay en trouve entre les cariatides du palais d'Angkor-thom et celles de Chichen-itza (Yucatan), entre le jeu de paume du pays et le tlachtli aztèque, entre le vêtement national des hommes, le « patoi » avec le « mantli » toltèque. Quant à la Chaldée et l'Assyrie, elles offrent de nombreux points de contact avec le Mexique : religion (globe ailé symbole du dieu suprême), rapports de l'enfant nouveau-né et des astres, vêtement de roi (Khorsabad et ville Lorillard), ensevelissement des morts en coffres et jarres de terre cuite — matériaux, formes, positions, ornements de temples et palais, identiques. L'orateur insiste sur les traits de mœurs et le système architectural pareils dans ces deux contrées éloignées, quoiqu'en vue des nécessités des pays, ces manifestations aient plus de raison d'être en Assyrie qu'au Mexique. Il explique ce fait par la tradition apportée d'Asie par les ancêtres des Mexicains précolombiens.

Ethnographie mexicaine. — Le Prof. D.-G. BRINTON (de Media P.) conseille aux Américanistes d'effacer des vocabulaires ethniques les termes *chontal* et *popoloca* qui ne désignent que des peuplades étrangères, « barbarus » dans leur généralité, sans impliquer leur race spéciale. Il démontre que les divers peuples de ce nom qu'on rencontre au Mexique et dans l'Amérique centrale sont de races et langues absolument différentes. Aussi, pour éviter toute confusion, M. Brinton propose-t-il d'appeler tequistlateca les Chontales d'Oajaca et de Guerrero, qui ont des analogies avec les Juma et de diviser ceux du Nicaragua en deux branches : les Matagalpans et les Lenca. Il n'offre aucun nom pour les Chontales de Tabasco, du groupe tzendal de la branche maya, ni pour ceux du Honduras de famille chorti, ni pour ceux des Moskitos, qui sont des Ulvas. Quant aux Popoloca, le professeur américain identifie ceux de Puebla, Vera-Cruz, etc., avec les Mixe, Tlapaneca, Covisca, Yopec, ceux du Michoacan avec la branche nahuatl des Cuitlateca et ceux du Salvador et Honduras avec les Lenca. Il n'ose se prononcer sur les Popoloca de Conguaco (Guatemala).

Religion. — Le Dr EDUARD SELER (de Steglitz) s'étend sur Uitzilopochtli, dieu de la guerre des Aztèques. Les traditions confuses et les récits incohérents, concernant les diverses divinités mexicaines, ont un tout autre aspect dès qu'on se rend compte qu'elles prirent sans doute leur origine dans des conceptions simples et à peu près analogues, de quelque tribu qu'il s'agisse de race mexicaine. Quant à Uitzilopochtli, il fait partie d'une série de dieux qui passent pour autant de variantes de l'antique dieu du feu, de celui de la lumière, du feu céleste, du soleil, et qui pour la même raison sont en même temps les dieux tutélaires de

la chasse et de la guerre. Font partie de ce groupe de divinités : Xiuhcutli ou Ixcoauhqui, dieu du feu, fondateur de la race tépanèque; Mixcoatl, dieu de la chasse, identifié avec Camaxtli, dieu tlaxcaltèque; Tezcatlipoca, idole de Tetzco, Atlaua et Opochtli, dieux des Chinampañèques de Cuitlauac, Xipe, le dieu rouge de la nation tlapanèque, et autres divinités d'un culte plus local. Ce qui prouverait davantage qu'Uitzilopochtli peut être rangé dans la même catégorie, c'est que le Xiuhcoatl, le serpent enflammé du ciel, la comète, était considéré comme le nagual de ce dieu, son travestissement, la figure vivante qu'on croyait intimement liée à l'être du dieu, et que ce même Xiuhcoatl était le nagual d'Ixcoauhqui, dieu du feu. Ainsi tous deux portent sur le dos, en forme de bannière ou devise distinctive, la tête fantastique de cet animal. Le culte du terrible dieu de la guerre, en même temps que dieu oiseau-mouche, dans son acception vraie et originale, n'est pas autre chose que le culte de l'idée de la résurrection de la nature, et celui de l'immortalité en général.

Le D^r EDUARD SELER (de Steglitz) fait l'historique de certaines industries en honneur chez les anciens Mexicains et dénotant une civilisation fort avancée. Il se base comme autorité sur le manuscrit original aztèque de l'ouvrage du P. Sahagun, appartenant à l'Académie royale de l'histoire de Madrid :

Orfèvrerie. — Chapitre premier. — Les Mexicains se servaient de pierre pour marteler et repousser le métal. Ces pièces d'orfèvrerie servaient surtout à l'ornement des coiffures militaires garnies de plumes. On distingue, chez les Mexicains, deux systèmes de fonte. La méthode précolombienne était la plus délicate et artistique. Ils modelaient tous les détails de l'objet à fondre avec un instrument de cuivre dans un mélange d'argile et de charbon pilé et durci au soleil. Ils recouvraient le moule ainsi formé d'une mince couche de cire qui en suivait toutes les sinuosités et détails. Quant à la méthode du temps de la conquête espagnole, elle consistait à recouvrir d'un mélange d'argile et de sable séché au soleil les contours de l'objet à fondre, à exécuter les détails de l'ornementation dans la cire et à recouvrir le moule d'argile. Avant d'appliquer la coquille sur la cire qui recouvrait le moule, on enduisait l'objet d'une couche de charbon pulvérisé. La coquille elle-même était faite d'un mélange d'argile et de charbon grossièrement pilé. Un cylindre de cire, renfermé dans une coquille, servait de canal d'écoulement. En chauffant le moule, on faisait sortir la cire, on plaçait ensuite le moule dans un vase; on y jetait l'or, fondu dans une cuiller d'argile mêlé de charbon. Une fois la pièce coulée, on la plongeait dans un bain d'alun, on la frottait avec un mélange de sel et de terre limoneuse; puis venait l'opération du polissage. — Chapitre II. — Le fait le plus curieux que M. Seler y trouve relaté est l'usage de l'émeri pour la taille et le polissage des pierres précieuses. — Chapitres III et IV :

Industrie plumassière. — Les anciens Mexicains exécutaient les ouvrages de plumes de deux façons très différentes. Suivant l'une, ils disposaient les plumes sur une sorte de petite charpente, les enfilait et nouaient les unes aux autres avec du fil et de la ficelle. L'autre méthode consistait à coller les plumes sur un papier fin de coton. La première manière servait à faire les devises (bannières) que les chefs et guerriers mexicains portaient à la guerre et à l'occasion des danses religieuses. L'autre procédé servait à la confection des manteaux de plumes qui servaient d'ornements aux idoles; il exigeait beaucoup d'habileté et un goût artistique très développé. Les Mexicains avaient un talent spécial à rehausser la vigueur des couleurs des plumes par superposition de tons. Ils avaient égard en même temps à l'économie en n'employant pour les couches inférieures que des plumes ordinaires, mais de la même nuance que celles étalées au-dessus. Néanmoins les deux procédés d'application de plumes ne s'excluaient pas l'un l'autre, et M. Seler entre dans de nombreux détails à ce sujet. Il fait part de ses observations relatives à l'ornement de plumes du musée impérial de Vienne, au manteau, « delantal » ou tablier du musée de Berlin, aux champs des boucliers du musée royal de Stuttgart, et au manteau rouge du musée de Bruxelles. L'industrie plumassière, dont quelques vestiges se retrouvent encore au xix^e siècle dans l'État de Michoacan, n'y a presque rien conservé du goût et des méthodes techniques des Mexicains précolombiens.

M^{me} ZELIA NUTTALL (Cambridge *Mass.*) appelle l'attention du congrès : 1^o Sur la mitre en plumes d'oiseaux offerte au xvi^e siècle par une princesse de sa famille au pape Massimo de Médicis et actuellement à Firenze, au palais Pitti. Pour elle, ce chef-d'œuvre d'art plumassier est de beaucoup supérieur aux pièces connues conservées à Mexico, Vienne, Stuttgart et Bruxelles. Ces pièces de mosaïque en peinture naturelle de plumes ont été sans doute montées par une main européenne, mais le travail capital n'a pu être exécuté que par les fameux Amantecas, artistes aztèques. — 2^o Sur le magnifique ouvrage en plume fait au Mexique au xv^e siècle et conservé au musée de Vienne. Pour M^{me} Nuttall, cette pièce est un *apanecaiotl*, destiné d'abord à l'usage de Moctheuzoma dans sa fonction de grand-prêtre de Uitzilopochtli, puis passé aux mains de Cortès, Charles-Quint, et l'archiduc Ferdinand de Tyrol. Contrairement à l'opinion de feu de Hochstetter et celle du D^r Eduard Seler, qui veut que cette relique historique soit un étendard, un bannière en forme d'éventail, M^{me} Nuttall soutient que c'était une coiffure. D'abord cette pièce figure sur l'inventaire de 1576 comme chapeau. Ensuite l'auteur a pu reconstituer exactement la coiffure en question.

Quipu mexicain. — M. E. PIHAN (de Paris) présente une épreuve chromolithographique d'un fragment de quipu mexicain copié par M. Oppeti en 1832 sur un manuscrit, non retrouvé depuis, de la biblio-

thèque du Roi. C'est la septième ligne de la deuxième lettre envoyée à Mochtheuzoma par Akkolaokobjy.

Méodies indigènes du Guatemala. — M. R. PILET (de Rennes) fait une conférence verbale et instrumentale sur les mélodies populaires des Indiens du Guatemala. La musique guatémaltèque est presque exclusivement instrumentale, peu ou point vocale. Les instruments en vogue sont à vent ou de percussion, trompettes, flûtes, chirimias (sorte de hautbois à six trous), marimbas, tambours. Le village quiché de Rabinal, dont l'abbé Brasseur de Bourbourg a été curé, a une église dépourvue de cloches : les fidèles sont appelés à la prière aux sons d'une longue trompette, faite sur le modèle des anciennes trompettes des quichés. Elle ressemble à une trompette assyrienne et s'entend à d'énormes distances. Cette mélodie fort ancienne a dû résonner jadis sur les téocalli des environs. M. Pilet joue une autre mélodie pleine de naïveté et de grâce champêtre recueillie par lui à Rabinal et jouée sur la flûte avec accompagnement de tambours. Il cite la danse du village Pokomame de Chinaulta. La mélodie est jouée par le pito (flageolet diatonique à six trous) ; les rythmes sont marqués par le tambour, une sorte de hochet fait d'une calebasse pleine de grains desséchés qu'on secoue, et enfin par le bruit des sandales des danseurs. Puis viennent l'air du lac d'Atitlan ou de Panajachel, sifflé par des Cackchiquels, et deux mélodies dont le fameux Barreno exécutées à Quezaltenango sur la marimba. Cet harmonica à lames sonores de bois, malgré sa prétendue origine africaine, peut bien avoir été inventé simultanément au Guatemala. M. Pilet croit devoir attribuer à ces airs une origine précolombienne et en garantit leur parfaite authenticité indigène.

Isthme de Panama. — M. Alph.-L. PINART (de Paris) cite la mutilation des canines en forme de scie qu'il a constatée chez les Guaymie en particulier et les Indiens de l'isthme en général. Il a aussi noté chez les jeunes femmes l'absence de la canine de gauche supérieure. Au moment de la première menstruation et durant les fêtes données à ce sujet, on brise cette dent pour prouver la nubilité de la jeune fille.

Dans une autre communication, M. PINART signale dans l'isthme de Panama et régions adjacentes les vestiges des populations principales suivantes : 1° La famille Caraïbe continentale à laquelle se rattacheraient : I. les Chontales du Nicaragua, qui se servaient de sarbacane (chonta), comme la plupart des tribus Centre et Sud américaines; II. les Guetares du Costa Rica quelque peu assimilés aux conquérants mexicains. — 2° Les dernières colonies nahuatlques qu'on rencontre vers le Sud, avec l'île du Roi ou Jurarequi (groupe des Perles) comme point extrême, et le territoire des Guaymie comme centre civilisateur important. — 3° Les Indiens Cunas du Darien, restés réfractaires à toute influence civilisatrice, soit du Nord, soit du Sud ; — 4° la nation Chocoe qui, sous les autres noms de Baudo, Citarae, Noanama, se retrouve du

Cauca à l'Équateur. Ils étaient braves, fiers et travaillaient l'or supérieurement.

Caraïbes. — M. René de SEMALLÉ (de Versailles) écrit que vers 1830 il y avait encore quelques familles caraïbes à la Guadeloupe. Il y en a encore à Sainte-Lucie, la Trinité, la Margarita et à Saint-Vincent, malgré la transportation de 1799 à 1800 par les Anglais. Pour ce qui est de la Dominique, l'évêque de cette île, M^{sr} Naughten, de Roseau, dit qu'ils y sont au nombre de 300 environ dans la partie ouest montagneuse de l'île — vivant isolés des autres habitants de l'île. Ils sont simples de mœurs, doux, inoffensifs, catholiques; n'acceptent l'instruction qu'à titre gratuit; leur principale industrie est la fabrication de paniers de bambou, peints et imperméables. Ils cultivent les grains et la patate qu'ils mangent avec le poisson. Ce sont d'habiles marins. Ils sont régis par un roi, assisté d'un ou deux anciens. Pour des affaires graves, ils ont recours à l'évêque ou au pasteur.

Ile d'Aruba. — M. Alph. PINART (de Paris) évoque le souvenir de sa visite à l'île d'Aruba, proche de Curazao. Le type de sang mêlé des indigènes actuels n'a rien de saillant. Les mœurs de leurs ancêtres sont aussi peu connues que leur histoire. M. Pinart donne pourtant quelques détails sur l'ensevelissement des morts de cette île, d'après une vieille Indienne de Sabaneta morte récemment. Aussitôt la personne morte, on pliait le cadavre en deux, la tête sur les genoux et les bras attachés au corps. On l'introduisait alors dans une grande urne conique laissant sortir un peu la tête et on la recouvrait d'un vase rond qui, renversé, venait fermer l'orifice hermétiquement. Ceci fait, on enterrait peu profondément l'urne, au-dessus de laquelle on élevait un petit tertre.

Urnes funéraires caraïbes. — M. MARCOS JIMENEZ DE LA ESPADA (de Madrid), à propos d'inhumation dans les urnes funéraires, affirme que partout où on la retrouve, on peut conclure à l'influence de tribus caraïbes, qu'il s'agisse de l'île de Marajo, du Venezuela, du versant occidental des Andes, ou des environs du cours inférieur du Rio Magdalena. Ce genre de sépulture est le même dans l'Amérique du Sud qu'en Espagne et en Chaldée.

Bonis. — M. L. FOURNEREAU (de Paris), qui a exploré le haut Maroni, envoie au Congrès des dessins de lui relatifs à cette expédition, les types et demeures des Indiens Bonis Polygodes.

Brésil. — MM. PAUL GAFFAREL et CH. GARIOD (de Dijon), dans leur mémoire sur les découvertes des Portugais au temps de C. Colombo, mentionnent, d'après Pedro Vaz de Caminha, l'arrivée le 22 avril 1500 d'Alvarez Cabral en vue d'une montagne qu'il appela Monte Pascoal. Le lendemain Nicolas Coelho atterrissait et entrait en rapports avec les indigènes du pays; ils ont le teint cuivré, brun foncé tirant sur le rouge, sont entièrement nus, armés d'arcs et de flèches, quoique non hostiles. Leur figure n'est pas désagréable; leur taille est assez avantageuse. Leur

lèvre inférieure est percée de part en part et garnie d'un morceau d'os d'assez grand diamètre. Ils portent une espèce de perruque de plumes jaunes couvrant le derrière de la tête et attachée plume à plume aux cheveux avec une composition blanche. Ils paraissaient de race plus forte et fière que celle des Antilles et ne s'inclinaient pas devant les Européens.

Près du havre de Porto-Seguro, la même expédition rencontre des Tupiniquins et leurs grands villages. Ces indigènes imitent docilement tous les gestes des Portugais.

M. PAUL EHRENREICH (de Berlin) présente des photographies de types d'indigènes du Brésil recueillis par lui entre 1884 et 1889. Ce sont d'abord les *Botocudos*, habitant les forêts vierges d'Espirito-Santo et Minas-Geraes. Leurs huttes sont de feuilles de palmier; les *Nep-n'ep* ou *Nak-n'ep* du rio das Pancas. Puis l'auteur parle de son expédition aux sources du rio Xingu. Il divise les habitants de cette région en *indigènes du Brésil*, *Caraïbes*, *Nu-aroak*, *Tupis* et *Gez*. Ces derniers sont représentés par la tribu féroce des *Suya* décrite en 1884 par le Dr von den Steinen. Il y a aussi les *Trumai* : ils forment un groupe isolé; leur langue, leurs traits physiques les distinguent complètement des autres peuplades de cette région.

Caraïbes du Brésil. — Les *Caraïbes* se divisent en *Bakaïri* et *Nahuqua* : 1° Les *Bakaïri* ont le type le plus original et primitif de ce groupe caraïbe. Leur langue est la clé des langues caraïbes de la Guyane. Le centre de l'Amérique du Sud est bien le berceau de la grande famille caraïbe. Ils ont généralement le teint jaunâtre, les cheveux fins, le nez recourbé, le menton fuyant. Ce n'est pas le type mongol, mais le Juif. L'indice céphalique indique de la méso et brachycéphalie. Leur taille est moyenne. Leurs membres sont gracieux et bien proportionnés. Les femmes sont beaucoup plus petites que les hommes. Quelquefois leurs traits se rapprochent de ceux de la race caucasique. 2° Les *Nahuqua*. C'est la nation caraïbe la plus nombreuse du haut Xingu. Ils habitent les bords du Ruluene. Sur le Ruligeu il y en a un village et leur type diffère de celui des *Bakaïri* : ils sont plus grands et plus forts; leur tête est grosse, leur face est presque rectangulaire. Leur angle mandibulaire est très proéminent. Ils ont le menton bien saillant, les yeux petits, peu obliques, le nez court et retroussé.

Nu-Aroak. — La famille NU-AROAK se compose des CUSTENAU-VAURA, des JAULAPITI et des MEBRINAKU. Ces derniers, les plus civilisés, ont une grosse tête arrondie. Leurs yeux sont petits et très éloignés l'un de l'autre; le nez court, peu courbé, le front bas. Leur prognathie mandibulaire spéciale n'a pas un haut degré.

Tupis. — La famille TUPIS se décompose en :

1° Les *Aueti*. Leur langue est si différente de la tupi gérale, qu'on ne doit les considérer comme Tupis que sous réserve. Ils ont certains traits

de ressemblance avec les Nahuqua. — 2° Les *Camayura* parlent le tupi pur tel qu'on le parlait il y a trois cents ans chez les Tupis du littoral. On les trouve encore à l'âge de pierre. Leur état précolombien est constaté par l'absence absolue parmi eux d'animaux et de plantes introduites depuis la découverte de l'Amérique. Leurs plantes cultivées se bornent au maïs, à la mamoua (?), le cotonnier et le tabac. Ils se servent de haches de pierre; ils se taillent des chaises dans le bois qu'ils travaillent supérieurement en forme de traîneaux, d'oiseaux et de quadrupèdes. Leur poterie est très artistique. Pour la danse, ils portent des vêtements spéciaux et des masques. Ces vêtements sont presque les mêmes que ceux décrits par le Dr Crevaux chez les Roucouyennes de la Guyane. — L'intérieur d'une hutte camayura comprend de grands vases à formes d'animaux, des hamacs, ceux des maris au-dessus de ceux de leurs femmes. Ces dernières ont pour tout costume un petit triangle en feuille sèche de maïs.

Bororos. — M. EHRENREICH décrit ensuite des types de *Bororos* étudiés à la colonie militaire de São Lourenço où ils ne sont que depuis quelques années. Cette grande nation sauvage habite le S. et le S.-E. de la province de Matto-Grosso et s'étend en Goyaz jusqu'aux affluents du Parana, rios Vave et Turvo. Cette tribu est plus barbare que celles du haut Xingu. Ils vivent de chasse; leurs maisons sont très primitives; mais ils fabriquent des armes et ornements artistiques. De toute l'Amérique du Sud, ce sont les Indiens ayant la taille la plus élevée. Ils atteignent souvent 1^m,90 et 1^m,94. Leurs têtes sont grosses, leurs yeux sont petits et un peu fendus, avec de grandes proéminences superorbitales. Leur bouche est grande. Les garçons ont des traits agréables. Les chefs Bororos portent une triple couronne de plumes. Leurs arcs sont ornés de mosaïques de plumes. Sur la poitrine ils portent des colliers de dents de tigre ou de *dasypus gigas*. — Pour les grandes fêtes, les Bororos se peignent le corps et les cheveux en rouge et se recouvrent les bras de plumes de perroquets. Les femmes et jeunes filles portent une large ceinture noire en écorce et ont des colliers de dents de singe. Ce n'est que quinze jours après la mort qu'on enterre les cadavres dans des corbeilles richement ornées de plumes. Le crâne est alors recouvert de petites plumes rouges et les os sont teints en rouge. Les cérémonies et danses durent alors trois jours.

Parecis. — Les *Parecis*, de Cuyaba, sont une tribu Nu-Aroak qui garde encore la tradition de ses migrations du nord au sud.

Carajas. — Pendant son voyage sur le rio Araguaya-Tocantins à Para en 1888, M. Ehrenreich a fait une grande partie de la route de la célèbre expédition Castelnau et a eu occasion de connaître les *Cayapos* et *Carajas*. Cette dernière peuplade se divise en trois grandes tribus : les *Carajahis*, pacifiques, dans le haut fleuve; les *Javahis*, encore indépendants et inexplorés; les *Cherubioas*, indépendants, belliqueux, dans la

partie moyenne. Les *Carajas* sont un peuple tout à fait singulier, dont la langue ne se peut comparer à aucune autre. Le type anthropologique est très uniforme. Leur crâne montre une hypsidolichocéphalie très accentuée. A la lèvre inférieure perforée ils portent un ornement, une cheville de bois ou de pierre. Un cercle tatoué sur la joue est l'insigne national. Les hommes se serrent le prépuce avec un fil de coton. Le vêtement des femmes est une sorte d'écharpe faite d'une petite écorce d'arbre.

Cayapos. — Les *Cayapos* sont peut-être la nation la plus belliqueuse de toutes. Le gros de cette tribu habite maintenant les régions inconnues situées entre l'Araguaya et le Xingu. Ils appartiennent à la plus grande famille des *Gés*, très rapprochés en tout des Apinages, Carahoi, et des Suyu du Xingu. Aucun voyageur ne les a encore visités. On ne connaît que les Cayapos civilisés du Sud.

Chavantes. — Aussi peu connue qu'eux est la grande nation *A-Kuen* ou *Chavantes*, habitant les rives du rio das Mortes. Ils appartiennent aussi à la famille des *Gés*. Leur taille est élevée; leur teint est clair et leur type presque européen.

Apiacas. — Les *Apiacas* habitent la rive gauche du Tocantins au-dessous des dernières chutes de l'Itaboca. Ce sont de véritables Caraïbes. Ils se rapprochent des Bakairi par la langue et les traits. Depuis environ trente ans ils ont émigré du centre, poursuivis par les Suyu. Ce fait donne beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse de MM. L. Adam et K. von den Steinen que le berceau des nations caraïbes doit être cherché au centre du Brésil.

Peuplades du rio Purus. — L'immense territoire arrosé par ce grand affluent de l'Amazone, exploré il y a vingt-cinq ans par l'Anglais Chandless, maintenant le centre de l'exploitation du caoutchouc, était cependant fort peu connu au point de vue ethnographique. Ces tribus appartiennent à la famille Nu-Aroak et se rapprochent sous beaucoup de rapports des Aroak de la Guyane.

— Les *Paumarys* ou *Purus-Purus* vivent à la partie inférieure du cours du Purus. Quoique civilisés au contact des blancs, ils vivent comme les anciennes tribus lacustres, établissent leurs huttes au milieu des lagunes sur des troncs d'arbres flottants. Ils sont pêcheurs et extraient le caoutchouc. Ils ont les yeux obliques, fendus; leurs pommettes sont très saillantes, leur bouche grande, leur nez court et recourbé. Leur teint est relativement foncé et offre l'anomalie curieuse de la distribution du développement du pigment. Leur peau est couverte de taches blanches et noires surtout aux extrémités. La même déformation se retrouve chez maintes autres tribus du haut Marañon et de la Bolivie. — Les *Jamamadis* habitent la rive gauche du cours moyen du Purus. Leur langue ressemble à celle des Paumarys. Ils vivent et ont leurs plantations sous bois et ne vont jamais près du fleuve. Leur

face est presque européenne; leur teint clair; mais ils ont la même maladie de peau que les Paumarys. Ils sont sympathiques et hospitaliers. Leur arme naturelle est la sarbacane. — Les *Ipurinas* ou *Cangiti* sont les plus nombreuses et belliqueuses de toutes les peuplades du haut Purus. Leur petits clans s'étendent jusqu'en Bolivie. Ils sont barbares, perfides, cruels. Il y a encore parmi eux des anthropophages. On remarque chez eux deux types, l'un de taille élevée, la face presque caucasique, — l'autre beaucoup plus basse, les yeux obliques; la bouche très grande; la figure arrondie; le nez crochu. Ils ont le diaphragme du nez transpercé d'un os d'oiseau. Leurs grandes huttes ressemblent à celles du haut Xingu; mais la charpente en est plus légère et élégante.

Toutes ces tribus se servent de flèches empoisonnées.

La Plata. — Le professeur *Juan Vilanova y Piera* (de Madrid) parle d'un squelette d'homme fossile trouvé près d'un mégathérium par le Dr Carles dans le bassin du Samborombou, affluent du rio de la Plata et actuellement à Valence (Espagne). Ce squelette, d'une antiquité notoire fort reculée, offre les particularités suivantes : 13 vertèbres au lieu de 12; une ouverture naturelle au sternum; le trou occipital plus postérieur que l'ordinaire; la mandibule inférieure avec une branche horizontale très large; toutes les dents usées offrent au centre de la couronne une concavité produite par le régime granivore; l'apophyse articulaire a la mandibule supérieure un peu oblique au lieu d'être transversale.

Le Dr R. Verneau (de Paris) attire l'attention du Congrès sur les nombreuses et importantes découvertes anthropologiques faites dans la Pampa par M. le Dr Francisco Moreno de la Plata. Il cite spécialement une collection de crânes faite par ce savant et qui ne compte pas moins de mille pièces.

Terre de Feu. — M. GABRIEL MARCEL (de Paris) fait connaître au Congrès des relations et journaux de bord français inédits sur les Fuégiens et datant de la fin du xvii^e siècle. D'après les ingénieurs Du Plessis et de Labat, qui faisaient partie de l'expédition de de Beauchesne-Gouin, de Saint-Malo, avec le flibustier Juan de la Guilbaudière, les habitants du détroit de Magellan avaient à cette époque le visage et le nez large, la bouche grande, les lèvres grosses, les yeux petits, les cheveux noirs, rudes, coupés sur la tête et devant les yeux en manière de couronne. Ils sont, disent les narrateurs, de couleur olivâtre, d'une taille médiocre et bien robustes. Ils se peignent la face et les autres parties du corps de blanc de céruse et de rouge, se mettent des ailes d'oiseaux autour de la tête, des colliers de petites coquilles au cou pour ornements. Hommes, femmes et enfants n'ont pour tout vêtement que des peaux de loups marins, des épaules aux genoux. Ils n'ont pas de demeures fixes, circulant dans de petits canots d'écorce, au milieu desquels il y a toujours un petit feu. Chaque famille a le sien. La nuit ils couchent à terre dans des cases qu'ils dressent avec des bâtons recouverts de peaux.

Les hommes s'occupent à dresser la case, à chasser la baleine avec flèches et harpons. Les femmes ont soin du canot et plongent pour chercher les moules et autres coquillages. Ils se servent de mâchoires de poissons comme peignes, d'os appointés comme aiguilles, de boyaux comme fil, de pierres taillées comme haches et couteaux, de pots faits d'écorce de bouleau pour porter de l'eau, de jones nattés pour attacher leurs canots au bord de la mer et des rivières, — de morceaux de coquilles de moules pour polir leurs arcs, flèches, vases, manches de harpons et avirons, — de tisons allumés pour couper leurs cheveux, — de peaux de pingouins pour envelopper leurs petits enfants que les femmes portent sur le dos dans un « coqueluchon » qui tient à leurs grandes peaux. Ils sont doux, serviables et très humains. Les uns adorent le soleil, les autres la mer; d'autres enfin le diable, qui les bat quand ils ne l'adorent pas. Ils se prosternent devant la lune.

M. DENIKER (de Paris), après une conférence sur les Fuégiens, conclut que : 1° il existe dans l'Amérique Méridionale une race de petite taille, méso ou dolichocéphales, hypsicéphales, leptroscopes, à nez concave souvent retroussé, étroit à la racine, large au bas, aux arcades sourcilières proéminentes, à face losangique, anguleuse, à bouche large; — 2° cette race a dû occuper jadis une bonne partie de l'Amérique Méridionale, surtout les pays situés au sud de l'Amazone, comme le prouvent les restes fossiles ou subfossiles (Lagoa Santa, Pontimelo, Paraderos); — 3° aujourd'hui cette race, à l'état plus ou moins pur, est réduite à quelques peuplades dispersées loin l'une de l'autre : les Fuégiens, les Botocudos, certaines tribus du Chaco et des affluents droits de l'Amazone; — 4° les représentants de cette race se retrouvent isolément ou par petits groupes dans nombre de populations actuelles du Brésil, de la Bolivie, du Pérou et du Chili; — 5° cette race forme un contraste frappant non seulement avec les Patagons (grands et brachycéphales), mais aussi avec d'autres races sud-américaines (Araucans, Caraïbes, Pampas, etc.) qui, tout en étant moins petits, sont néanmoins brachycéphales, platyrrhiniens, ont le nez droit ou convexe, la face arrondie, etc.; — 6° il est probable que la plupart des populations de l'Amérique du Sud sont issues des mélanges de ces trois races : petits et dolichocéphales (Fuégiens, Botocudos, etc.) — grands et brachycéphales (Patagons) — et petits et brachycéphales (Araucans, Caraïbes), si toutefois il n'y a pas lieu d'admettre une quatrième race pour la région du Nord-Ouest de ce continent encore imparfaitement connue au point de vue anthropologique.

Acclimatation. — M^{lle} ROSE LYON s'occupe d'une question qui, bien que d'assez loin, touche à l'anthropologie et à l'ethnographie. L'orateur assure une parfaite acclimatation, dans quelque région que ce soit de l'Amérique, aux Européens qui y suivront les principales règles de l'hygiène. M. le D^r Jourdanet (de Paris) rend compte de ses nombreuses et importantes observations climatologiques au Mexique : il montre les

conditions favorables, au point de vue sanitaire, où s'y sont trouvés les premiers conquérants de ce pays, conditions qui existent encore actuellement pour les immigrants. *M. Désiré Pector* (de Paris) étend les observations du Dr Jourdanet aux cinq républiques de l'Amérique centrale. *M. le professeur Th. Ber* (de Lima) constate la parfaite salubrité du Pérou, où il a passé de longues années. *MM. de Santa Anna Nery* (de Rio-de-Janeiro) et *le professeur Vincenzo Grossi* (de Genova) en disent de même pour le Brésil. — Il ressort des déclarations précédentes que les climats divers, et généralement sains, des deux Amériques ont pu et dû attirer de tout temps, aux époques quaternaires, tertiaires et à celles immédiatement antérieures à l'arrivée des Espagnols, les migrations successives des tribus préhistoriques qui s'y sont acclimatées facilement.

Généralités. — *M. le Dr H. ten Kate* (de la Haye) envoie un manuscrit sur la question de la pluralité et de la parenté des races en Amérique. Avec le professeur Virchow, il trouve qu'on doit renoncer définitivement à la construction d'un type universel et commun des indigènes américains. Pour les crânes, il a observé lui-même dans une région de 600 kilomètres, entre le cap San-Lucar et le Rio Gila, des extrêmes de formes céphaliques depuis la dolicho-hypsisténocéphalie des anciens Californiens jusqu'à l'ultrabrachycéphalie. — Il y a des nez aquilins, busqués, droits, concaves, retroussés, sinueux, larges, aplatis, fins, renflés, lepto, méso et platyrrhiniens, tant sur le crâne osseux que sur le vivant. En comparant les tailles, le Dr ten Kate trouve les mêmes variations, de 1^m,73 à 1^m,87 chez les Iroquois, Dakotas et Yumas, de 1^m,57 à 1^m,60 chez les Zuñis et Moquis : la taille des Patagons diffère de 40 centimètres de celle des Indiens de la Guyane. Il constate les mêmes différences pour la physionomie, le développement et les proportions du corps, la couleur de la peau et des cheveux. — Quant au nombre des types, il n'est pas encore fixé pour toute l'Amérique. Néanmoins, du Saint-Laurent et de l'Arkansas à l'Orénoque, il en distingue au moins cinq ou six primordiaux, entre autres le soi-disant Peau-Rouge, dont la peau n'est pas rouge. L'Indien des deux Amériques a la peau brunâtre et jaunâtre, variant de tons très foncés aux tons très clairs. Ces variations dépendent du sexe, de l'âge, de l'état de santé, etc. *M. ten Kate* conclut en affirmant, contrairement à l'opinion de *M. Gustav Fritsch*, que les Américains, par l'ensemble de leurs caractères, appartiennent aux races jaunes et qu'ils sont, comme les Malais et les Polynésiens, les congénères des populations dites mongoliques d'Asie.

M. le marquis de Nadaillac (de Paris) après avoir passé en revue les principales découvertes géologiques, paléontologiques et anthropologiques faites dans les diverses régions de l'Amérique, en arrive à conclure que l'homme américain est, par sa structure osseuse, semblable à celui des régions européennes, tandis que la faune mammalogique américaine diffère singulièrement de la faune des anciens continents.

Les créations de l'homme y sont les mêmes, qu'il s'agisse d'armes, d'outils, de poteries, etc. On ignore l'origine de ces hommes; on ne sait s'ils sont autochtones, pour l'époque quaternaire du moins, et à quelle époque remontent les faits cités plus haut. Les découvertes les plus récentes permettent d'accepter l'existence de l'homme, sinon durant la première extension des glaciers, du moins durant les temps interglaciaires. Cet homme aurait donc été le témoin, peut-être la victime de la deuxième période de froid, moins sévère que la première. Rien ne permet d'affirmer un parallélisme entre les phénomènes glaciaires en Europe et en Amérique. En résumé, il n'y a que beaucoup d'hypothèses et il faut beaucoup travailler.

Le professeur *R. Virchow* (de Berlin), qui a honoré de sa présence toutes les séances du Congrès, n'a pas pris une part active aux discussions.

— D'après *M. DE QUATREFAGES* (de Paris), les lois générales et la distribution géographique des êtres, et surtout celle du cantonnement progressif, permettent d'affirmer que l'homme n'a occupé primitivement qu'un point fort circonscrit du globe et que, s'il est aujourd'hui partout, c'est qu'il a couvert la terre entière de ses migrations. L'Amérique a été peuplée par des colons venus du vieux monde. Ces premières migrations datent des temps géologiques. Avant l'époque quaternaire l'Amérique et l'Asie étaient séparées comme de nos jours. Quand éclata le grand hiver géologique, les vieilles tribus tertiaires furent forcées d'émigrer en tous sens. Un certain nombre d'entre elles s'engagea sur le pont glacé jeté par le froid entre les deux rivages et arriva en Amérique avec le renne : l'ère des immigrations était ouverte pour l'Amérique, 1° par le pont qui, chaque hiver, unit le cap Oriental à celui du Prince-de-Galles, et 2° par la chaîne formée par les îles Aléoutiennes et l'Alaska, pour les tribus quelque peu navigatrices. La tâche des Américanistes est de remonter aux sources du fleuve ethnologique qui, d'Asie, a déversé son trop-plein en Amérique, et de souder ensemble, par de nouvelles découvertes dans l'étude des terrains et de leurs fossiles, la crâniologie comparée, la linguistique et l'ethnographie, les tronçons épars d'itinéraires migratoires déjà retrouvés en Amérique par quelques savants.

La huitième session du Congrès international des Américanistes de Paris, vu son exclusivité scientifique et son caractère d'initiative privée, n'a pas eue l'éclat des précédentes sessions, pour ce qui est des réceptions mondaines. Néanmoins les membres étrangers du Congrès ont été reçus par le Conseil municipal de Paris à l'Hôtel de Ville, par le Président de la République au palais de l'Élysée, par *MM. de Quatrefages* et le prince Roland Bonaparte en leurs domiciles particuliers, et enfin par leurs collègues français à l'Hôtel des Sociétés savantes.

DÉSIRÉ PECTOR

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Les camps retranchés de l'île Yeso (Japon).

Le Dr G. Wagener vient de faire un voyage dans l'île de Yeso, où il a trouvé de nombreuses ruines de « camps retranchés » (1).

D'après une communication faite par ce voyageur à la Société allemande des naturalistes à Tokio, le 26 mars 1890, il résulterait que ces camps sont des anciennes habitations aïnoes, en tout semblables à des huttes d'hiver des Aïnos actuels de Sakhalin. La poterie que l'on trouve dans ces camps ne prouverait rien contre leur origine aïno, car on ne peut pas déduire de ce que les Aïnos actuels de Yeso n'ont point de poterie qu'ils n'en aient jamais eu. Ils ont pu très bien avoir oublié cet art depuis qu'ils ont moyen de se procurer par les Japonais la vaisselle en bois et en fer.

Dans la discussion qui a suivi cette communication, M. Scriba, l'ancien compagnon de voyage de Siebold dans l'île de Yeso, soutenait l'origine *japonaise* de ces fossés et de ces murs qui servaient, suivant lui, comme camps retranchés aux troupes impériales pendant l'occupation de l'île. Les poteries qu'on y trouve seraient faites à l'aide d'un tour et par conséquent seraient japonaises aussi. Par contre, dans les tumuli, à côté des fossés, on trouverait de la poterie aïno primitive. A l'objection de M. Wagener qu'on trouve à côté des fossés des petits fortins japonais, M. Scriba répond que ces fortins contiennent des poteries avec ornements aïnos, des silex éclatés et des armes en bois de cerf. La question est donc loin d'être tranchée, pas plus pour les camps « retranchés » japonais que pour ceux des autres pays.

J. D.

Nouvelle publication sur les Lettes.

L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg va prochainement publier l'ouvrage du Dr Bilenstein sur les limites de l'habitat ancien et actuel des Lettes. Cet ouvrage, accompagné de plusieurs cartes, est basé sur des documents remontant au ^{xiii}e siècle, c'est-à-dire à l'époque où les Lettes étaient les seuls représentants de la race parlant un idiome aryen, au milieu des Kours et des Lives que M. Bilenstein classe parmi les Ouralo-Alataïens.

J. D.

(1) *Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur und Völkerkunde Ostasiens*, t. V, fasc. 44. Tokio, 1890.

Les manuscrits de Sjogren.

Les manuscrits que le célèbre finnologue a légués après sa mort à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, vont être bientôt publiés par cette savante compagnie. C'est le professeur Salemann qui est chargé de les mettre en ordre et de les préparer pour l'impression. La majorité de ces documents se rapportent aux tribus finnoises, mais il y en a aussi qui traitent des peuples du Caucase.

J. D.

Nouvelle expédition russe en Mongolie.

A la suite des découvertes si intéressantes faites par M. Yadrintsef dans la vallée de l'Orkhon, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Karakoroum (1), l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg vient d'envoyer une mission en Mongolie, chargée d'étudier surtout les ruines des anciennes villes ouïgoures et mongoles du bassin de l'Orkhon. L'expédition, à la tête de laquelle se trouve le savant académicien Radloff, se compose de MM. Yadrintsef, Radloff fils, Klementz, d'un botaniste et d'un officier topographe. Partis vers le 15 mai de Saint-Pétersbourg, les membres de l'expédition doivent être maintenant à Ourga où la caravane va s'organiser définitivement, engager les guides, les interprètes, etc. L'Académie a accordé 12 000 roubles (36 000 francs) à cette entreprise et a fourni tous les instruments pour les observations astronomiques, topographiques, météorologiques, anthropologiques, ainsi que l'outillage nécessaire pour l'estompage, la photographie, etc. Un des principaux objectifs de la mission sera de recueillir le plus possible d'estompages, dessins, photographies, etc., des inscriptions qui se trouvent dans ces parages et prendre des observations anthropologiques et ethnographiques sur les Mongols.

J. D.

La grotte de Wurtemberg.

On vient de découvrir près de Bissingen, dans le Wurtemberg, une grande caverne remplie de stalactites. Il y a quelques indications que l'on va y rencontrer nombre d'objets préhistoriques. L'entrée de la caverne est très vaste (15 mètres de hauteur sur 3 mètres à 3 mètres et demi de largeur) et il est étonnant que jusqu'à présent on ne s'est pas aperçu de cette grotte.

J. D.

La population de l'Europe, des États-Unis et de l'Inde.

L'année 1890 marquera certainement une époque dans l'histoire de statistique, car la plupart des recensements des États de l'Europe et de l'Amérique ont eu lieu presque simultanément à la fin de cette année. Les résultats

(1) Voy. l'*Anthropologie*, 1890, p. 153.

ne sont pas encore connus pour certains pays, notamment pour la France et la Grande-Bretagne; mais voici les chiffres se rapportant à quelques autres États que nous empruntons aux derniers numéros du *Bulletin de la Société de statistique de Paris* et de l'*Allgemeines statistisches Archiv* de Tubingen :

Allemagne avec Hëlîgoland (1 ^{er} décembre 1890)	49 422 928
Autriche (31 décembre 1890)	23 835 261
Hongrie (1890) (y compris les militaires)	17 449 705
Luxembourg (1 ^{er} décembre 1890)	211 088
Norvège (1 ^{er} janvier 1891)	1 999 176
Danemark (1 ^{er} février 1890)	2 185 159
Serbie (fin 1890)	2 157 477
Russie avec Finlande (d'après le dép. de médecine, fin 1888) .	114 648 674
Pays-Bas (31 décembre 1889)	4 511 415
États-Unis d'Amérique (1890)	62 622 250
Indes Britanniques (26 février 1891)	286 000 000

J. D.

Exposition des collections de MM. Bonvalot et le prince d'Orléans au Muséum.

Le succès de cette exposition, ouverte le 1^{er} juin, a été tel qu'on a dû la prolonger jusqu'au 31 août. A côté des échantillons de roches, de plantes et d'animaux, elle contient une très belle collection ethnographique. On y remarque d'abord des photographies de ces habitants des rives occidentales du lac Lob-Nor (Turkestan oriental ou chinois) que Prjevalski a décrits sous le nom de « Karakourtchins »; on y voit aussi des photographies de leurs demeures étranges en roseau et des frères esquifs qu'ils fabriquent avec la même plante. Quelques objets, sandales en peau d'âne sauvage, manteau en poils de chameau, complètent la série relative à cette peuplade que les ethnographes connaissent par les descriptions et les photographies publiées dans la relation du quatrième et dernier voyage de Prjevalski. Mais ce que l'on n'a jamais vu en Europe, c'est les photographies des Tibétains du nord qui figurent en grand nombre à l'exposition (1). D'autres photographies donnent l'idée des constructions du Tibet oriental, des tentes « noires » des Tibétains du nord, de la façon de faire la cuisine, charger les yaks, etc. Quant à la collection d'objets ethnographiques, on peut dire qu'elle se rapporte presque exclusivement au Tibet. Parmi les nombreux *costumes*, il faut noter surtout un « complet » d'un homme de peuple tibétain comprenant : une robe en laine doublée de fourrure et ceinte de façon à former au-dessus de la ceinture une partie bouffante servant à mettre toute sorte d'objets : provision de bouche, sac à tabac, moulin à prière, tasse, jatte, etc.; des jarretières; des bottes en feutre; un sabre droit (*tsoussa*) porté en travers sur le ventre; un fusil à mèche (*meda*) avec sa fourche d'appui et son fourreau en peau de marmotte; divers objets attachés à la ceinture : briquet, poire à poudre, sac à balles, sac à mèches, etc.

(1) Jusqu'à présent on ne connaissait que les photographies des Tibétains du Né-paul, du Sikkim, du Boutan; quant aux Tibétains du nord, on en était réduit aux dessins fort imparfaits, de M. Roborovski, compagnon de route du général Prjevalski publiés dans la relation du troisième voyage de l'explorateur russe.

A remarquer aussi les robes et tuniques des gens riches, en soieries bleues ou vertes, des chapeaux de formes les plus variées, des bottes de « toutes les classes de la société », une ceinture de jeune fille garnie de pierres (ou coquilles) polies et qui se met, paraît-il, sous les habits, droit sur le corps, etc. Parmi les bijoux et les menus objets, la plupart en argent, sertis de corail ou de turquoise, plusieurs dénotent l'influence hindoue et doivent venir du Né-paul (tel, par exemple, le reliquaire en filigrane); d'autres, au contraire, sont de provenance chinoise (tels les lunettes, les objets en jade et surtout la bague (*teco*), portée actuellement au pouce, mais qui servait jadis pour faciliter à tendre la corde du grand arc composé ou asiatique dont on voit aussi un spécimen à l'exposition). Les objets du culte bouddhiste-lamaïte pour n'être pas nombreux ne sont pas moins intéressants; certains arrivent pour la première fois en Europe. Mentionnons d'abord le *mané-korlo* ou le moulin à prière du type tibétain (à manche); un costume complet de lama de la « secte rouge » ou *pembo*, les coiffures des lamas, le modèle d'un de ces *obo* ou amas de pierres élevées sur les passes et aux sommets des montagnes et qui sont si vénérées par les lamaïtes, puis les différents objets dont se servent les lamas pendant l'office : tasses pour les offrandes, baguettes parfumées, images à invocations, vase à eau lustrale, etc. Des vingt-quatre variétés d'instruments de musique employés dans les temples lamaïtes, sept ou huit seulement sont représentés dans la collection : la sonnette (*tchribon*) avec le sceptre (*dognié* ou *da-dja* en tibétain, *otchir* ou *vatchir* en mongol, *vadjra* en sanscrit) qui sert à éloigner les mauvais esprits; le tambour magique (*nga*), une espèce de chalumeau ou clarinette en tibia humain, la trompette en coquille de buccin, une longue trompette en cuivre (*radon*), trois séries de cymbales, etc. (1).

J. D.

Exposition des collections ethnographiques rapportées de Mélanésie par le D^r François.

M. François, docteur ès sciences et maître de conférences à la Faculté de Rennes, de retour de sa mission en Océanie, vient d'exposer du 2 au 18 juillet, dans les salles du laboratoire d'anthropologie du Muséum, les collections ethnographiques aussi riches que variées qu'il a pu recueillir pendant son séjour de trois ans en Mélanésie et surtout dans les Nouvelles-Hébrides.

Les nombreuses photographies de cette exposition font bien ressortir la variété des types et les mélanges polynésiens parmi les Néo-Hébridais. Quant aux objets, ils se rapportent à toutes les manifestations de la vie des Mélanésiens et nous allons en énumérer les plus remarquables.

Nouvelles-Hébrides : île Malicolo. — Un grand masque que l'on porte pendant la danse; des faux seins et une espèce d'éventail en forme de poisson également pour la danse; des pierres sculptées de la même façon que les statues en bois que l'on voit à côté (fétiches-tabous), et les têtes qui ornent certaines lances : figures humaines ovales, formées de deux plans se rencontrant sous un angle plus ou moins ouvert et dans lesquels les yeux, les narines et la

(1) Pour plus de détails, voyez notre article dans le *Naturaliste*, n° 106, 1^{er} août 1891.

bouche sont représentés par des lignes parallèles, relevés en haut et se rencontrant sous un angle vers la ligne médiane; un magnifique mannequin funéraire, sorte de poupée de grandeur d'homme, dont la tête, modelée en terre glaise sur le vrai crâne d'un grand chef et peint en rouge, produit un effet bizarre; des massues de toutes les formes; de magnifiques lances avec une tête sculptée entre la hampe et la pointe, d'un modèle qui n'a encore jamais été décrit à notre connaissance; des flèches dont la pointe est trempée dans un mélange toxique formé du jus d'une euphorbiacée et de la vase des lagunes contenant des matières organiques en putréfaction et probablement des microbes; des bracelets en bois de liane pour protéger le poignet contre le choc en tirant l'arc; des bonnets coniques en rubans d'écorce que l'on met aux nouveau-nés pendant six semaines pour leur déformer la tête; des bracelets de mariage en écorce; des ornements pour mettre au cou, formés de deux dents de sanglier réunies par leur base à l'aide de cordes; des ornements de la tête et des sachets tressés avec des herbes spéciales; des jouets, oiseaux, lézards, etc., que l'on suspend dans les cases; enfin une petite série de crânes déformés.

Les îles situées au sud de Malicolo sont bien représentées par les massues et les lances venant d'*Api*; par les peignes à plumet, les modèles des pirogues à balancier de l'île *Faté*; par les brassards anciens venant de la même île et dont les dessins en zigzag sont formés de petites pièces de coquilles de différente couleur (actuellement on emploie pour cette ornementation les perles de provenance européenne et l'on pouvait voir plusieurs spécimens de ces bracelets ou de brassards modernes à l'Exposition). Les objets de l'île *Faté* présentent des traces de l'influence polynésienne (étoffe en écorce battue ou *tapa* analogue à celle de Samoa, que l'on voyait aussi dans la collection; grands plats en bois, etc.). Un grand nombre d'objets viennent de l'île la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides et en même temps la moins connue, *Espiritu Santo*; citons un peu au hasard : le costume du pays, formé d'un grand ovoïde en bois qui se met transversalement sur les lombes et aux deux bouts duquel sont attachés des fils de perles qui couvrent le bas-ventre; des pointes de flèches et de lances barbelées en péroné humain; des masques coloriés en bois; des poteries; une coquille en guise de casque; des couteaux de cuisine en bois (de véritables coupe-papiers de dimensions gigantesques), etc. Les objets venant de l'île *Santa-Cruz* (bracelets en coquille, et en prothorax de certains coléoptères, pirogues, etc.) forment comme un passage vers la zone ethnographique des îles *Salomones*, représentées également à l'Exposition (modèle de pirogue, magnifiques armes, etc.). Parmi les objets venant des autres régions de l'Océanie, il faut noter une cotte de maille en fibres végétales des îles Gilbert (Micronésie), vêtement de guerrier qui devient de plus en plus rare. En somme, la collection de M. François, surtout en ce qui touche les Nouvelles-Hébrides, est certainement une des plus riches et des plus complètes de toutes celles qui existent actuellement en Europe.

**Sollicitude du Ministre des travaux publics
pour les monuments mégalithiques.**

M. Yves Guyot, Ministre des travaux publics, vient d'envoyer à la date du 28 mai une circulaire très précise et formelle à tous les ingénieurs en chef pour leur faire sentir la nécessité d'assurer le respect des monuments mégalithiques. « Il ne s'agit pas seulement des monuments qui, classés par les soins de la Commission des monuments historiques et celle des monuments mégalithiques, se trouvent déjà légalement protégés; il s'agit aussi, dans ma pensée, des *monuments* auxquels cette protection ne s'étend pas, et de ceux qui, par hasard ou par suite de fouilles faites par des particuliers ou entreprises par des travaux d'intérêt général, viendraient à être découverts.

« Dans cet ordre d'idées, votre action de surveillance et celle de votre personnel devra s'étendre aux entrepreneurs de travaux publics à qui, d'ailleurs, il pourrait être interdit formellement d'employer des matériaux de cette provenance. Il ne faudrait pas, en effet, que des *monuments* non encore reconnus et classés puissent être détruits et leurs débris servir par exemple à approvisionner un chantier.

« ... Vous voudrez bien prendre, suivant les cas, les mesures que vous jugerez les meilleures pour éviter la disparition de richesses qui seraient exposées, sans ces précautions, à être perdues pour l'art et l'archéologie. Je vous serai obligé d'ailleurs de vous tenir au courant, le cas échéant, des faits qui se produiraient, afin que je puisse faire procéder, au besoin, à une enquête spéciale.

« Je vous prie de m'accuser réception de la présente, dont vous devez donner connaissance à tout le personnel placé sous vos ordres. »

La divinité féminine de l'époque néolithique dans l'Aveyron.

Il y a déjà longtemps, en 1862, un inspecteur primaire de Saint-Affrique (Aveyron) avait demandé aux instituteurs sous ses ordres des notices sur les curiosités naturelles ou sur les antiquités de leur commune. Un de ces instituteurs, M. Sabatier, consignait dans son travail la présence à Pousthomy d'une grossière et curieuse statue. Personne ne prit garde à cette indication et ne songea à la contrôler. Le manuscrit du modeste instituteur prit place dans un dossier; il y fut oublié jusqu'à ces derniers jours, où le zélé bibliothécaire de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron sut le retrouver et le mettre en lumière.

En 1890, la statue était découverte une seconde fois! Un jeune prêtre, M. l'abbé HERMET, de Saint-Affrique, la signalait le 22 mai à la Société des lettres à Rodez, et l'expliquait de son mieux. M. Boisse, président de la Société, ingénieur des mines, ancien député, avait l'heureuse pensée de communiquer la lettre de M. Hermet à M. Héron de Villefosse qui, avec sa bonne grâce ordinaire, répondait et faisait sentir toute la valeur des pierres sculptées en question. Il constatait leur ressemblance avec les sculptures des grottes de la Marne découvertes par M. de Baye, et conseillait vivement de mettre la pierre en lieu sûr.

M. l'abbé Hermet, mis en goût, n'était pas resté inactif, et bientôt il trouvait trois autres statues analogues et, rappelant ses souvenirs d'enfance, il pouvait affirmer qu'une cinquième avait existé.

Ces monolithes ont été trouvés, deux au Mas Capelier près de Saint-Izaire, un à Maurels, deux à Pousthomy.

M. l'abbé Hermet m'avait exprimé son désir de voir l'État acquérir ces précieux monuments, qui figurent tous parfaitement la divinité féminine des cryptes sépulcrales de la Champagne, comme M. Héron de Villefosse l'avait dit. A ma prière et sur le vu des photographies, la Commission des monuments mégalithiques avait voté cette acquisition au profit du musée de Rodez ou, à défaut de local convenable, du musée de Toulouse.

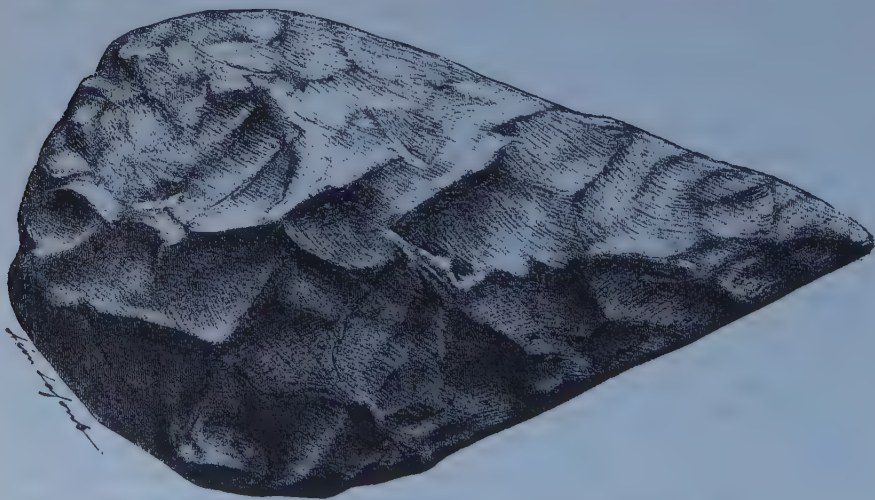
Pendant ce temps, M. l'abbé Hermet, changeant sans doute d'avis, obtint la cession des pierres à la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, qui en a autorisé le moulage. Un des deux exemplaires moulés par ordre de la Commission des monuments mégalithiques sera placé au musée de Saint-Germain; l'autre, au musée de Toulouse.

Je consacrerai un article spécial dans la prochaine livraison à rendre compte du mémoire que M. l'abbé Hermet a sous presse et l'*Anthropologie* donnera la photographie de ces sculptures du plus haut intérêt.

E. C.

Pierre taillée quaternaire de Batna (Algérie).

M. le général de Larclause, commandant la 24^e division d'infanterie à Périgueux, a bien voulu nous communiquer une superbe pierre taillée qu'il a



Pierre taillée probablement quaternaire, de Batna (Algérie). Gr. 2/3.

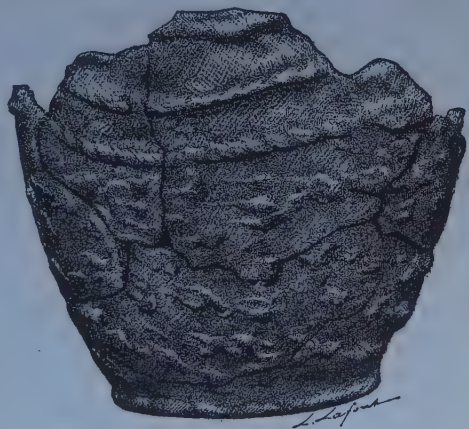
reçue d'Algérie. Cette pièce que la figure ci-jointe nous dispense de décrire, a été trouvée en 1899 à 2 kilomètres nord-est de Batna au pied d'une colline

servant de butte au tir à lacible. On l'a découverte en creusant des abris pour les marqueurs. Elle était seule et reposait sur le sol ancien qui est du gypse compact et était recouverte par 1^m,30 de terre végétale et de débris de roches provenant de la dénudation de la colline. D'après une analyse faite par un professeur de l'Ecole normale de Périgueux, cette pointe, taillée par éclat avec beaucoup de soin et dont les arêtes sont émoussées, est un calcaire ferrugineux renfermant une notable proportion d'argile (1 huitième environ). Selon toute probabilité, il faut l'assimiler aux pierres taillées quaternaires déjà signalées sur divers points de l'Algérie, de la Tunisie et de l'Égypte.

E. C.

Céramique de l'âge du bronze dans le Médoc.

M. le Dr Berchon, secrétaire général de la Société archéologique de la Gironde, a patiemment formé une nombreuse collection de haches de bronze trouvées dans le Médoc. Il a pu acquérir les trésors entiers (ou les fonderies, selon les termes consacrés), c'est-à-dire les masses d'objets jadis groupés et cachés, que des hasards heureux mettent aujourd'hui entre les mains des cultivateurs. Souvent ces bronzes remplissaient des vases de terre que les paysans se hâtent de briser, et dont on a beaucoup de peine à retrouver des fragments. J'avais vivement engagé M. Berchon à exposer dans nos galeries de l'art ancien, en 1889, tous ces tessons ; parmi eux j'ai remarqué un fragment de vase orné tout à fait assimilable aux vases caliciformes de pâte fine des dolmens de la Bretagne, et un fragment plus considérable qui suffit pour déterminer à peu près la forme du récipient, et le caractère de sa décoration très originale. On en jugera par le dessin ci-contre.



Fragment de vase de terre de l'âge du bronze, Médoc (Gironde).

E. C.

A propos du questionnaire ethnographique de l'abbé Grégoire.

M. le Dr E. MARIGNAN, de Marsillargue (Hérault), a bien voulu répondre en ces termes à la question que nous avons posée dans la dernière livraison de notre *Revue* :

« Cher Monsieur,

« Il n'est pas difficile de satisfaire votre curiosité relativement aux réponses faites au questionnaire de l'abbé Grégoire sur les patois de la France, publié dans le dernier numéro de l'*Anthropologie*.

« Le célèbre conventionnel reçut un grand nombre de mémoires répondant à sa circulaire. Ces mémoires viennent des diverses provinces, quelques-uns sont signés de noms illustres (Volney, Le Quinio, l'ex-capucin Chabot) ou sont des documents d'une réelle valeur.

« M. A. Gazier, professeur au lycée Saint-Louis, a mis la main sur un volume que Grégoire a intitulé *Recueil sur les patois*, et qui renferme pêle-mêle les nombreuses lettres relatives à la question. Il en a extrait un certain nombre de mémoires, qu'il a publiés dans les livraisons de l'année 1874 de la *Revue des Langues romanes*, qui s'imprime à Montpellier depuis 1869 et où abondent des travaux excellents.

« On y trouve d'abord une réponse venue de Montpellier et signée d'un poète languedocien, Auguste Rigaud; puis une autre adressée à Grégoire par la Société des amis de la Constitution de Carcassonne. Celle-ci est un travail très sérieux. Une troisième réponse est du capucin Chabot sur les patois rouergas ou aveyronnais. Nous avons enfin des réponses venues de la Gascogne, de la Guyenne, du département du Gers, etc., etc.

« Vous voyez que la circulaire de l'abbé Grégoire ne fut pas lettre morte pour ses contemporains.

« Nous n'avons plus de provinces, s'écriait-il, et nous avons encore trente « patois qui en rappellent les noms et font trente peuples au lieu d'un. »

La Convention, sur l'avis de Grégoire, voulait anéantir les patois. Les patois n'ont pas disparu; c'est très heureux et l'on peut, comme dit M. A. Gazier, « goûter un malin plaisir en songeant que tant d'efforts pour amener leur destruction devaient aboutir un jour à les faire mieux connaître. »

Nécrologie.

ÉDOUARD FLOUEST, l'un de nos meilleurs amis, vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans, à Paris où il habitait depuis quelques années. Cefut un magistrat intègre et très distingué. Il était procureur général près la cour d'appel de Lyon, lorsqu'il fut brutalement révoqué grâce à une loi d'exception. Il était de ceux-là qui honoraient la magistrature en consacrant de rares loisirs à des travaux d'érudition. Flouest a publié de nombreux ouvrages historiques et surtout archéologiques. Ses mémoires sur la haute antiquité en Bourgogne, son pays, sont excellents à tous égards. On peut dire qu'ils sont devenus classiques et serviront de modèle. Flouest dessinait très bien. Il nous montrait naguère ses albums où de bonnes aquarelles représentaient avec une fidélité bien rare les pièces les plus remarquables d'une quantité de collections publiques et privées. La mort ne lui a pas permis de publier des notices que nous attendions impatiemment! Sa disparition sera vivement sentie à la Société des antiquaires de France, dont il était membre résident des plus actifs et des plus écoutés.

ÉMILE CARTAILHAC.

Pour la Direction :

Le Directeur chargé de cette livraison,

ÉMILE CARTAILHAC.

Le Gérant : G. MASSON.

MÉMOIRES ORIGINAUX

LE PAYS DES TROGLODYTES

PAR

E.-T. HAMY,

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1)

MESSIEURS,

Les anciens connaissaient vaguement en divers cantons de l'Afrique septentrionale des peuples remarquables par l'habitude commune d'installer leurs demeures dans la profondeur du sol. C'étaient les Troglodytes (2).

Une partie du littoral de la mer Érythrée avait dû à certains de ces barbares le nom d'Éthiopie troglodytique; d'autres occupaient un territoire correspondant aux montagnes qui se dressent au sud du Fezzan; d'autres enfin, beaucoup plus à l'ouest, habitaient une région accidentée, où l'on reconnaît la chaîne qui contourne le fond de la Petite Syrte.

Les contes, débités par les écrivains de l'antiquité au sujet de ces singuliers indigènes, les représentaient habituellement comme creusant des habitations souterraines, grands chasseurs et si agiles qu'ils prenaient le gibier à la course, vivant pourtant surtout de la chair des serpents et des lézards, pauvres et désintéressés, n'ayant d'autre commerce que celui des escarboucles, dont ils n'étaient d'ailleurs que les intermédiaires; enfin, parlant une sorte de langage qui n'avait rien de commun avec celui des autres hommes et qu'Hérodote compare au cri strident des chauves-souris.

Ces renseignements sommaires, incohérents d'ailleurs et quelquefois bizarres, avaient laissé fort incrédules la plupart des histo-

(1) Notice lue dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 24 octobre 1891.

(2) J'ai conservé l'orthographe *Troglodytes* par *l*, qui est plus répandue : plusieurs auteurs préfèrent lire *Trogodytes*.

riens modernes de la géographie africaine. On reléguait assez communément ces êtres extraordinaires dans le monde chimérique, dont l'antiquité a si largement multiplié les espèces aux confins des pays connus, quand plusieurs voyageurs sérieux vinrent tour à tour signaler, aux régions mêmes où les Anciens avaient placé leurs Troglodytes, d'importantes tribus habitant, comme ceux-ci, des refuges souterrains, naturels ou artificiels.

Le capitaine anglais Lyons avait décrit, en 1821, à quatre jours de marche au sud-ouest de Tripoli, dans les parages signalés par Pomponius Mela et par Pline, un certain village de Beni-Abbas, profondément creusé dans l'argile sableuse ou la roche calcaire, et le consul français Delaporte, le cheikh égyptien Mohammed-Ibn-Omar-el-Tounsy et d'autres encore étaient venus confirmer cette découverte, en la généralisant à toute la région du Ghârian.

En 1869, Nachtigal trouva cachés dans le val de Tao, au cœur du Tibesti, les antres des Toubous, descendants directs des Éthiopiens Troglodytes, qu'Hérodote représentait comme les victimes des Garamantes, l'ancien peuple du Fezzan. Enfin, treize ans plus tard, nos soldats pénétrant dans le massif montagneux qui s'élève au sud-ouest de Gabès et par Douirat et le Nefouça se relie au Ghârian, y rencontrèrent une douzaine de bourgades, excavées dans les alluvions anciennes des plateaux de Matmata et de Toujane et peuplées d'environ 4 000 habitants. Des officiers distingués, comme le commandant Rébillet, des naturalistes instruits, comme le conseiller Letourneux, ont visité depuis lors cette contrée; je l'ai parcourue à mon tour, au cours d'un voyage d'étude (1) et si j'ai vu peu de serpents et de lézards et moins encore d'escarboucles dans les logis obscurs de Matmata, d'Hadeje ou de Beni-Zelten, si je n'ai pas entendu sortir de la bouche des khalifas, qui m'ont si bien reçu, la voix stridente dont les historiens et les géographes classiques gratifiaient leurs ancêtres, du moins ai-je pu recueillir quelques observations qui sont de nature à éclairer l'interprétation de certains passages des écrivains de l'antiquité. Je rassemblais en même temps de nouveaux éléments pour l'étude des survivances ethniques, qui prend chaque jour une place plus importante dans l'histoire et l'anthropologie.

(1) J'avais pour compagnon de voyage M. l'ingénieur J.-E. de la Croix, qui étudiait la géologie de la région.

I

C'est un court, mais rude trajet, que celui qui sépare le littoral de la Syrte des vallées intérieures peuplées par les Troglodytes. Il faut traverser le désert aride et pierreux de l'Araad, puis gravir péniblement le lit desséché de l'un des torrents qui découpent les falaises escarpées du djebel Demer.

C'est par l'ouest qu'il convient plutôt d'aborder les villes souterraines. On vient de visiter les acropoles des Zenâtia et le contraste est saisissant entre les mœurs de deux familles voisines, appartenant au même ensemble ethnique, mais attachées l'une et l'autre avec une inébranlable fidélité à des habitudes toutes différentes. Le Zenati édifie sa bourgade suivant les règles architecturales des constructeurs des anciennes cités berbères dont j'ai retrouvé les ruines dans la Tunisie moyenne, entre Dar-el-Bey et Kaïrouan : c'est un vrai camp retranché, formé de murailles en pierre sèche, aux rares ouvertures, dominées en arrière par d'autres murailles parallèles et renforcées de tours en demi-cercle qui couvrent l'entrée des ruelles. Le Matmati, au contraire, comme le Troglodyte antique, creuse ses habitations, dispersées sans ordre, dans l'épaisseur des alluvions compactes que les pluies ont jadis accumulées au fond de ses vallées.

Derrière soi, des cimes rocailleuses où s'étagent les sombres redoutes zénatia, Tamezret, Zeraoua, etc. ; devant, la vallée onduleuse et largement ouverte, où rien, à première vue, ne décèle la présence de l'homme. Un col étroit, barré d'un fortin en pierres brutes, marque la limite des deux territoires. On descend lentement, par une pente raide, en suivant un ravin excavé jadis par les eaux, et déjà l'épaisseur et la dureté des berges limoneuses suggèrent à l'esprit prévenu la possibilité d'y creuser des demeures. On descend, on descend toujours : la vallée s'élargit, l'horizon se dégage, tout un vaste terrain se découvre peu à peu, et pas un bruit, pas un mouvement qui trahisse les approches d'une bourgade populeuse. Et cependant là-bas, au fond, à droite, c'est bien la Gelaâ Matmata, qui nous apparaît avec ses pentes abruptes et sa large terrasse, sorte de forteresse naturelle, où, maintes fois, au cours d'une histoire tourmentée, les indigènes ont trouvé un refuge. Ici, à gauche, c'est l'oued Matmata dessinant les méandres jaunâtres de son lit desséché que piquent de taches sombres quelques

oliviers dispersés. Matmata Bled Kebira, la grande ville des Matmatia, est bien certainement à nos pieds et nous n'en apercevons rien. Approchons encore. Des pistes deviennent visibles, nombreuses, entrecoupées ; des bosselures et des creux se dessinent et la koubba d'un marabout, Sidi-Mouça, badigeonnée de blanc, se dresse au tournant du sentier, comme pour nous apprendre que le vieux peuple, aux mœurs étranges, que nous voulons aborder, a subi, lui aussi, l'action destructive de l'Islam, et n'a gardé, par conséquent, qu'un bien petit nombre de ces précieuses survivances que nous sommes venus étudier.

Comme en Égypte, au milieu des pauvres maisons en pyramide tronquée et des pigeonniers doubles qui rappellent les vieux pylônes, comme dans les acropoles zénatia, comme au Ghàrian, comme en Kabylie, comme partout en somme dans le nord de l'Afrique, la koubba du marabout, le minaret de la mosquée, symboles du mahométisme triomphant, apparaissent à l'archéologue et à l'ethnographe comme quelque chose d'anormal, je dirais presque de déplacé. Ces constructions rurales, laides en elles-mêmes, disparates par rapport à celles des indigènes, au milieu desquelles elles s'isolent par la couleur et par les formes, troublent profondément l'harmonie du paysage, en même temps d'ailleurs qu'elles évoquent les luttes cruelles de la conquête et la conversion, par le fer et par le feu, des vaincus à la religion des vainqueurs. Les falaises abruptes du djebel Demer n'ont pas arrêté l'invasion hillalienne, et Matmati le troglodyte est depuis lors assez bon musulman.

Voici deux autres koubba encore, puis une maison blanche carrée, logis du chef religieux, enfin, le *dâr* du chef civil et militaire, le khalifa Ali-Ould-Kaïd-Ahmed.

Ce *dâr* est formé de cinq chambres parallèles en maçonnerie, appuyées à une petite colline et qui n'ont vraiment de troglodytique que la première apparence. Un peu de terre battue a été rapportée *pour la forme* sur la terrasse qui surmonte le bâtiment : à ce détail près, la résidence d'Ali, Berbère fortement arabisé, est celle des grands chefs demi-sédentaires qu'on rencontre partout dans le centre de la Tunisie.

Une dernière construction extérieure est une vieille citerne dont les voûtes, en partie effondrées, rappellent assez bien par leur structure et par leur forme celles de la Malga, à Carthage.

Tout le reste de la ville, qui s'étend sur quatre kilomètres et loge plus de deux mille habitants, est entièrement souterrain. Le

dâr même qui nous abrite couvre une vaste cave où l'on descend par une pente en demi-cercle. C'est une partie de la demeure des anciens chefs, creusée, nous dit Ali, au *temps des Romains*, ce qui, pour le bon khalifa, paraît représenter le passé le plus reculé. Les terrassiers qui ont accompli cet antique travail ont traversé le limon calcaire qui forme le sol de toute la vallée, puis un conglomérat caillouteux; enfin une sorte de meulière très résistante qui constitue le plancher de la grotte. Une seconde excavation, d'origine plus récente, est ménagée dans le limon, un peu plus haut, à droite de la première; elle sert d'écurie aux chevaux d'Ali.

Habitations, écuries, étables, ateliers, usines, tout dans la ville des Matmatia est taillé de même façon dans le limon. Tantôt on descend comme dans les caves de la résidence du khalifa, par des pentes plus ou moins droites, et la lumière vient du dehors; tantôt il faut chercher l'entrée d'un souterrain qui aboutit, après quelques détours, à une cour intérieure plus ou moins régulière, qui prend son jour par le haut, au sommet du mamelon alluvial, où la demeure a été creusée.

Une petite usine que l'on installe et dans laquelle je puis pénétrer me permet de me rendre compte du mode de travail, conservé par la tradition chez les terrassiers Matmatia. C'est une fabrique d'huile composée de trois pièces, dont la première, qui commande les deux autres, est éclairée par une porte ogivale, à laquelle une rampe droite donne accès. Les deux chambres profondes sont encore inachevées; une paroi réservée dans la masse du terrain les sépare l'une de l'autre. On a creusé à la pioche le pourtour intérieur et dégagé les voûtes et il ne reste que des cubes assez volumineux à enlever au centre. La plus grande pièce recevra le moulin avec ses accessoires, exactement semblable aux appareils qu'utilisent partout ailleurs les Berbères.

L'entrée de cette primitive usine est décorée d'un rang de pierres brutes, posées à sec autour de l'orifice du couloir de pénétration. Ce détail d'ornementation actuelle rappelle l'usage des anciens constructeurs de couvrir le front de leurs édifices souterrains d'un revêtement de pierres plus ou moins correctement alignées. Non loin du *dâr*, une sorte de palais d'époque fort ancienne et en grande partie ruiné, où j'ai pu faire quelques recherches, offre ainsi dans sa cour intérieure des façades entièrement garnies de murs, où s'ouvrent sur deux hauteurs de profondes chambres voûtées. L'habitation du chef, les écuries et les étables ont jadis occupé le rez-de-chaussée. A l'étage étaient creusés les *souks* ou magasins, où

l'on grimpeait en s'accrochant à quelques grosses pierres laissées en saillie dans la muraille.

Si la façade offre ainsi tout un parement de roches appliquées, rien autre chose ne se voit à l'intérieur que le limon argilo-calcaire, sorte de *lehm* encore tout sillonné des coups de pioche inégaux du terrassier antique. Ni bois, ni pierre, ni fer, partout la terre d'un gris jaunâtre ou rougeâtre, sèche et dure, où apparaissent de-ci de-là quelques rares coquilles d'hélix. Fallait-il un anneau pour accrocher une lampe, une borne où l'on pût faire passer l'entrave d'un cheval, on les ménageait en relief au point le plus convenable de la chambre ou de l'écurie. Des niches remplaçaient les armoires, et des banquettes réservées le long des parois latérales servaient de lits et de chaises.

Ces chambres, comme toutes celles que nous avons vues chez nos Troglodytes, sont assez régulièrement voûtées, mais les voûtes affectent la forme de carènes ; en même temps les flancs sont légèrement courbes, les extrémités sensiblement rapprochées, et l'ensemble de la cavité donne assez bien l'impression d'un de ces vieux bateaux renversés, la quille en l'air, au bord de l'océan et sous lequel de pauvres ramasseurs d'épaves se sont ménagé un abri.

En reconnaissant ainsi des formes nautiques dans les lignes les plus essentielles de l'architecture des Troglodytes, je me rappelai soudain les rustiques *mapalia* dont parle Salluste au dix-huitième chapitre de son livre classique sur la guerre de Jugurtha. Salluste, résumant les traditions de la province qu'il administre et qu'il doit bien connaître, mentionne la mort d'Hercule et la dispersion de son armée composée de nations diverses. Les Mèdes, les Perses, les Arméniens, ont passé en Afrique sur leurs navires et occupent le littoral. Les Perses sont les plus éloignés de l'Océan, les plus orientaux et occupent par conséquent la région voisine des Syrtes, et comme ils ne trouvent point de matériaux de construction sur ce rivage inhospitalier et que la vaste mer et l'ignorance de la langue de leurs nouveaux voisins leur ôtent les moyens de s'en procurer par achat ou par échange, ils se sont construits des abris du creux de leurs vaisseaux. Et Salluste ajoute que les *édifices* de leurs descendants, nommés *mapalia*, édifices oblongs aux flancs courbes, rappellent la carène des navires, demeures de leurs ancêtres.

A une époque, assez peu éloignée, où l'ethnographie de l'Afrique du Nord était à peu près inconnue, on a cherché à expliquer les survivances signalées par l'historien romain, en assimilant les *mapalia* qu'il décrit aux tentes actuelles des tribus errantes des hauts

plateaux de l'Atlas. En histoire comme en administration, on confondait alors le Berbère et l'Arabe, au grand préjudice de notre politique africaine, et dans l'espèce, les commentateurs de Salluste négligeaient les différences essentielles qui existent entre l'édifice stable des anciens habitants du sol et l'abri temporaire et mobile de pasteurs dont la migration au Magreb est relativement récente. Les vrais *mapalia* sont ces constructions carénées, longues, étroites et basses, dont les *ksours* de Mettamer et de Medenine, dans l'Araad, représentent le type le plus parfait et que nos Troglodytes de Matmata, d'Hadeje, etc., ont appropriées à leurs habitudes spéciales.

II

Salluste, en terminant son chapitre d'ethnogénie, montre les étrangers que la légende amène sur la rive d'Afrique, se croisant rapidement avec les Gétules indigènes. De ces alliances fécondes sort le grand peuple des Numides, bientôt répandu sur tout le territoire qui avoisine Carthage.

La complexité d'origines, ainsi attribuée par la tradition aux Numides, se manifeste, encore de nos jours, avec une grande netteté chez les Berbères de Tunisie en général et en particulier chez ceux des montagnes du Sud. Un type ethnique très spécial, dont la grande île du Djerba est le principal centre d'habitat, s'y rencontre avec un autre type, non moins caractéristique, qui prédomine dans le Djerid. Le type du Djerabi, qui correspondrait à la population étrangère que Salluste fait aborder sur le littoral voisin de la Syrte, se distingue à première vue par une coloration très claire de la peau, qui est d'un blanc mat ou légèrement dorée, la brièveté relative de la tête et la rondeur de la face; le nez est droit, les lèvres sont minces, le menton est arrondi. Le type du Djeridi, descendant des anciens Gétules, est caractérisé au contraire par sa couleur foncée, voisine de celle du mulâtre, son crâne étroit et allongé, sa face haute, son nez retroussé, ses lèvres fortes et son menton fuyant. J'ai retrouvé ces deux types ethniques, bien dégagés déjà par M. le docteur Collignon, dans les deux khalifats des Matmatia. Le premier m'a paru dominer à Hadeje, le deuxième l'emportait à Matmata Bled Kebira.

Il se voit, en outre, par-ci par-là dans la montagne, des individus, sans doute d'origine zenata, qui rappellent nos Kabyles, quelques Arabes métis, enfin un petit nombre de Nègres plus ou moins berbérisés, exerçant en général la profession fort importante de

puisatiers, mais se transformant obligeamment en musiciens pour les fêtes locales.

Les Matmatia sont à la fois pasteurs et cultivateurs. Ils élèvent des troupeaux où les chèvres et les moutons sont surtout en fort grand nombre, et vont en vendre à la côte la laine tantôt brute et tantôt tissée. Ils cultivent l'orge et le blé, le dattier, l'olivier et le figuier, dont les produits transportés à Gabès leur permettent d'acquérir par voie d'échange quantité d'objets étrangers, qui prennent de plus en plus la place des choses originales qu'ils se confectionnaient jadis. J'ai trouvé chez Ali de la porcelaine de Limoges, de la verrerie commune, une lanterne en fer-blanc de fabrication parisienne, des chandeliers de cuivre, des bougies, du sucre blanc, une bouteille d'encre de Dijon, une paire de lunettes à branches d'argent, des couteaux de Châtellerault, des couverts en ruolz, etc. Il ne restait de vraiment indigène dans l'entourage du bon vieillard que les lainages gris des burnous, les tapis d'Oudref étendus dans notre chambre, ou les grands plats en vannerie et en bois, dans lesquels il nous servait une plantureuse *diffa*.

Il en est de même à Hadeje et partout ailleurs.

Ce qui n'a pas subi l'influence de l'Europe est fortement arabisé. Nourriture, vêtement, parures, armes, etc., rappellent leurs équivalents chez les nomades du désert voisin. L'état social est fort semblable, en général, à celui des Arabes, dont les Matmatia imitent de leur mieux les pratiques, tant qu'elles ne sont pas contraires à leur législation traditionnelle (*Kanoun*). Ils possèdent une *zaouïa* qui jouit d'une grande réputation dans toutes les montagnes, et leurs rites religieux reproduisent fidèlement ceux des dissidents Ibbadites dont ils partagent les croyances. Ils enterrent leurs morts à la manière arabe, dans des fosses qui effleurent à peine la surface du sol, si bien qu'un voyageur poète a pu dire, sans exagération, qu'en ce pays étrange, les morts occupent la place des vivants, tandis que les vivants « ont pour demeures de véritables sépulcres ». « Quand vous les en voyez sortir, dit encore le poète arabe, il semble qu'ils ressuscitent pour le jour du dernier jugement... »

Beni-Zelten et Toujane marquent l'extrême limite orientale du pays des Troglodytes. La langue berbère se fait entendre de nouveau, en même temps qu'au-dessus des dernières caves habitées reparaissent les terrasses des tristes maisons grises des Zenâtia, dominant au loin la falaise abrupte, puis la large plaine et la mer.

rites et usages nuptiaux

EN UKRAÏNE

PAR

THÉODORE VOLKOV

(Suite)

VII

VESSILLIÉ. — RECRUTEMENT ET DÉPART DE LA DROUJINA DU FIANCÉ. —
PERÉIMA. — DÉFENSE ARMÉE DE LA MAISON DE LA FIANCÉE. — POUR-
PARLERS. — PAIX. — UNION DES FEUX SACRÉS DE DEUX FAMILLES. —
FIANCÉE VENDUE PAR SES FRÈRES. — POSSADE. — BAISER RITUEL.

Tout ce que nous venons de décrire n'est que le prélude de la cérémonie nuptiale elle-même, le *vessillié* (le mariage, littér. *la joie*), qui représente la partie la plus importante de l'ensemble de toutes les noces, aussi bien par son idée même, que par son développement et par les traits archaïques qui la caractérisent. Cette cérémonie commence par l'organisation du *cortège* du fiancé dans le but d'aller chez la fiancée et de l'amener dans la maison de son futur. La cérémonie s'ouvre par un dîner chez le fiancé qui doit être servi à une heure assez avancée, afin d'être fini à la tombée de la nuit, heure à laquelle on commençait dans les temps anciens à faire des préparatifs pour une expédition dangereuse. En premier lieu, c'est la simulation de l'opération de la recrue d'une armée pour la marche entreprise. Tous les invités se réunissent au son de la musique dans la cour de la maison du fiancé et celui-ci, accompagné de son garçon d'honneur ou du *premier boïarine*, sort de la maison, salue trois fois son monde et indique au premier boïarine ceux des jeunes gens (*paroubki's*) qu'il voudrait avoir à sa suite. Le garçon d'honneur s'approche de ceux que le *prince* a désignés. (Pendant la durée des fêtes du mariage le fiancé est appelé *kniaz*(i), c'est-à-dire prince : à plus forte raison jouit-il de ce titre à la célébration

même de cette cérémonie.) Il leur ôte les bonnets, qu'il emporte dans la maison où la première *svachka* (demoiselle d'honneur du fiancé) attache à chacun de ces bonnets un insigne formé d'un petit bouquet de vinca ou d'un petit ruban rouge (1); elle a soin d'attacher au bonnet du premier boïarine un insigne de dimensions un peu plus grandes et de laisser de longs bouts à son ruban, afin de le rendre plus marquant. Les insignes (*znatchky*) étant attachés à tous les bonnets, le premier boïarine les reprend et les remet à leurs possesseurs, les boïars élus (2). Après avoir donné les décorations aux boïars, on en donne de pareilles aux *svitylki's* (les jeunes filles qui accompagnent le cortège et parmi lesquelles la première sera chargée de porter le glaive), au *piddroujyi* (le second boïarine), aux *starosty's*, aux *mousyki's* (les musiciens), aux *svachki's* et enfin au *viznytzia* ou *viznyka*, le cocher qui va conduire les chevaux (3). Après cela tout le monde rentre dans la maison et l'on se met à table.

Le fiancé ou le *prince* occupe la place d'honneur, au-dessous des icones. A sa droite il a ses boïars ou *droujki's*, c'est-à-dire sa *droujina* (la troupe militaire), qui vient d'être recrutée, et à l'un de ces boïars est déferé le titre du *khorounjyi* ou porte-drapeau. A sa gauche se placent les *svitylki's* que nous avons déjà mentionnées ci-dessus et qui peut-être jouaient dans les temps anciens un rôle plus conforme à leur nature, celui des bacchantes. De nos jours elles ne représentent que des écuyers du prince.

Le fait que les boïars se trouvent dans les conditions de vassaux envers leur prince est relevé par ce que la *droujina* est constituée en commençant par faire une quête dans son sein, vu la marche entreprise par le prince : à la fin du repas, le premier boïarine prend une assiette et fait le tour; chacun donne ce qu'il peut. Dans les

(1) Ces *nœuds d'amour*, comme on les appelle dans plusieurs provinces de la France (*trulofa*, en vieux danois; *true-love-knot*, en anglais), qui ornent jusqu'aujourd'hui le chapeau et la boutonnière du fiancé, présentent, d'après Edelst. Du Ménil, la réminiscence des habits pompeux de couleurs éclatantes que le marié portait, ainsi que tous les conviés à sa noce, dans les temps païens; ils se composaient primitivement d'un ruban blanc et d'un rouge (SELDEN, *Opera*, t. III, p. 670). Les simples conviés sont même *marqués* d'un ruban sur l'épaule (EDELST. DU MÉNIL, *Des formes du mariage*, p. 14). La fiancée, en France, au moment de partir pour l'église, attache aussi au cou de chacun des conviés une petite étoile de ruban de couleur rose et blanche (connue sous le nom de la *livrée* ou des *faveurs*) et reçoit en retour un baiser (LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes du centre de la France*, 1875, II, p. 35). Le même usage existe aussi en Angleterre (WOOD, *The wedding day*, II, 22-23).

(2) Dans certaines localités, la fiancée nomme aussi de sa suite un *scribe* ou secrétaire, un *grand échanson* et un *grand veneur* (M^{me} WERESZCZYNSKA, *Mariage en Ostropol* [manuscrit]).

(3) ON, HRYCHA, *le Mariage au district de Hadiatch* (manuscrit).

temps plus reculés, c'était sans doute tout le clan qui prenait part au mariage de l'un de ses membres (1), et plus tard cette simulation aurait pris le caractère d'un *auxilium* payé par la droujine armée des vassaux convoquée par le prince féodal (2). Tout le monde se lève après le repas, on récite la prière, comme cela se fait ordinairement, et l'on procède à la cérémonie suivante, qui représente évidemment une simulation de l'ancien serment. On place sur la table une grande soupière remplie d'eau-de-vie, dans laquelle est plongée une cuillère. Le premier boïarine conduit le *prince* qui doit être vêtu d'une pelisse et d'un manteau, — fût-ce au beau milieu de l'été — en lui faisant tenir d'une main le bout de son mouchoir. De l'autre main le fiancé tient celle d'un de ses boïars, celui-ci prend la main de son voisin et ainsi de suite. Le cortège est fermé par une *svitylka* marchant avec un cierge allumé. Dans cet ordre l'on fait trois fois le tour de la table. A la première et à la seconde ronde, tous, à tour de rôle, prennent une cuillerée d'eau-de-vie chacun. Au troisième tour on boit directement à la soupière même. Dans certaines localités le premier boïarine, en recrutant la *droujina* de son prince, demande aux personnes qui doivent la constituer ce qu'elles veulent avoir pour leur service. Après cela il commence à marchander et l'on finit par conclure un engagement rituel (3).

Alors tout le monde sort dans la cour où doit avoir lieu une nouvelle cérémonie qui a un caractère militaire et religieux à la

(1) « La solidarité la plus étroite qui existe entre les membres de pareilles confédérations (il s'agit des *fratries* exogames du Caucase) se manifeste à chaque pas et entre autres dans le fait suivant : Faute de moyens pour acheter une fiancée de la fratrie étrangère, le *kalym* (la rançon) nécessaire pour cela se compose de versements volontaires de tous les « frères ». La femme achetée ainsi en commun continue, même après la mort de son mari, d'être la propriété de son clan et de sa fratrie. » (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i obyčai na Kavkazie* [la loi et l'usage à Caucase], Moscou, 1890, I, p. 11). « Pour un jeune homme kourde, dit un autre ethnographe russe, le mariage est une chose très difficile à cause de la difficulté qu'on a de rassembler tout ce qui compose la rançon de la fiancée; mais, dans ce cas, il arrive presque toujours que chaque membre de la commune soulage la famille en question par un secours commun qu'on appelle *radji* » (E. KOVALEVSKY, *les Kourdes et les Isides*, Bruxelles, 1890 [Extr. du Bull. de la Soc. r. belge de géographie], p. 17). L'usage de faire la collecte parmi les camarades du fiancé existe aussi chez les Lithuaniens (JIVAĀ STARINA, [l'Antiquité vivante] publ. par la Sect. d'ethnographie de la Soc. imp. russe de géographie, I, p. 123). En Grande-Russie, le fiancé fait aussi une recrue de sa suite parmi les garçons du village (PONOMAREFF, *Obriadovy Obyčai* [l'Usage rituel] dans la revue *Sičevnyi Viestnik* [Messager du Nord], juin 1890, p. 80). Chez les Bulgares existe seulement une soirée d'adieu donnée par le fiancé à ses amis, où les femmes et les jeunes filles ne sont pas admises (BOGISIC, *Zbornik sadasnjih pravnih obicaja u juz slov*, p. 237).

(2) En Italie : « Se il feudatario menava moglie, imponeva a' suoi vassalli un tributo novello, chiamato *auxilium* od *aiuto* (A. DE GUBERNATIS, *Stor. comp. d. usi nuzz.* p. 86). » En Svanetic (Caucase), le prince recevait, à cause du mariage de sa fille, au moins un mouton de chaque ménage de son pays (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i obyčai*, II, p. 19).

(3) TCHOUBINSKY, *Exped.*, IV, p. 608.

fois. On place au milieu de la cour un banc, sur lequel est posée la huche (1) couverte d'une nappe. Sur le couvercle de la huche se trouve le pain avec lequel les parents du fiancé le béniront, et à côté du banc on met un seau rempli d'eau et une petite cruche, dont on se sert ordinairement pour boire. Le prince et ses boïars se mettent devant la huche et le pain. En même temps sort de la maison la mère du fiancé qui est habillée d'une fourrure mise à l'envers, c'est-à-dire les poils en dehors, et qui est coiffée d'un bonnet d'homme, également en fourrure. Dans un pan de sa robe un peu relevée elle porte de l'avoine, des noisettes, des semences de courge et de tournesol, etc. (2), le tout mêlé avec des petites pièces de monnaie qu'elle a eu soin d'amasser dans ce but depuis le jour de naissance de son fils. L'un des boïars s'avance vers elle et lui présente un râteau ou une fourche qui doivent tenir lieu d'une monture et qu'elle fait semblant de monter. Alors le premier boïarine, prenant par un bout cette monture improvisée, fait faire à la mère du fiancé le tour de la huche, tandis qu'un autre boïarine les suit le fouet à la main avec lequel il fait semblant d'exciter le cheval. Dans certaines localités la mère montant ainsi la fourche ou le râteau est suivie du fiancé qui conduit par le mouchoir un des boïars; celui-ci en prend un autre et ainsi de suite, jusqu'à la *svitylka* qui porte le *glaive* (dont nous avons donné la description antérieurement), le cierge allumé et une entamure segmentaire d'un pain rond sur laquelle il y a une trace du contact avec un autre pain pendant la cuisson dans le four (3). Pendant cette marche la mère sort du pan de sa robe du blé et autres semences et les disperse de tous les côtés, tandis que le chœur entonne des chansons augurant une bonne récolte, la richesse et la fertilité. Ayant fait trois fois le tour de la huche, le premier boïarine conduit le « cheval » pour

(1) En Russio-Blanche (gouvernement de Mogilev), quand on construit la nouvelle maison et quand le travail est déjà fini, le propriétaire, avant de déménager, apporte la huche, la pose au milieu de la chambre et la couvre d'une nappe blanche. Cela fait, il prend place avec sa femme — la maîtresse de la maison — auprès de la huche, dans le but que le pain ne manque pas dans leur nouvelle demeure. Outre cela, ils jettent tous les deux des grains de blé dans toute la maison pour le bonheur et la richesse (*Troudy Etnografitch. Old. Ochtch. Lioub. Estestvozn. Antrop. i Etnogr. [Travaux de la Sect. d'Ethnographie de la Soc. des Amateurs des sc. nat. anthropol. et ethnograph.],* l. IV, p. 28).

(2) Nous parlerons plus loin de l'usage de jeter les grains et les fruits sur les jeunes mariés. Quant au rapport de cet usage avec la célébration de la fête de Dionyse, voir P. DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*, P. 1879, p. 419.

(3) Cette partie du pain nommé *tzilouchka* (du mot *tzilouraty*, baiser; allusion à un baiser entre deux pains dans le four) a une signification symbolique en Ukraïne; on la donne ordinairement, en famille, aux jeunes gens, en ajoutant : « Tiens, voici une *tzilouchka* pour toi; que les garçons (ou jeunes filles) t'embrassent! »

l'abreuver ; il puise de l'eau avec la petite cruche et en « donne à boire à l'animal », c'est-à-dire il en verse sur un bout de la fourche. Emplissant encore une fois sa cruche d'eau, il la remet à l'un des boïars en la lui passant derrière son épaule. Celui-ci la lance en l'air de manière qu'elle se brise en tombant. Alors la mère quitte la fourche, et les boïars s'empressent de la casser et d'en disperser les débris de tous côtés (1).

Après cette cérémonie on commence à faire les préparations pour le voyage. Les chansons entonnées à cette occasion ne laissent aucun doute sur le caractère archaïque de cette marche auquel se sont mêlés des traits plus modernes de la *droujina* et plus récemment encore ceux de l'élément cosaque : « Un gros nuage va couvrir le ciel, une pluie commence à tomber, Ivan se rend chez sa Maroussia ; il fleurit comme une fleur de pavot rouge » ; « le jeune homme marche vers sa fiancée comme la lune vers une étoile » ; « les faucons se donnaient rendez-vous sur un champ, il y en avait un seul parmi eux qui agitait ses ailes pour se mettre au vol ; il veut voler dans des forêts sombres chez les choucas noires, l'une de ces choucas lui a préparé un nid ; ce nid, elle l'a orné et elle l'a entrelacé d'une couronne » (ТЧОУБ., n° 853) ; « les chevaux restent dans un enclos, leurs sabots sont enfoncés dans de la paille et leurs jambes dans de l'or. » « Mettez du froment dans des bacs nouveaux pour faire manger les chevaux du prince : nous allons faire un long voyage chez notre beau-père ; il y a trois portes d'entrée chez lui : par l'une de ces portes descendra le soleil à son coucher, par l'autre entrera la lune luisante et par la troisième, notre jeune prince. » (ТЧОУБ., n° 853.) « Dans un vaste champ se trouve un village et au milieu de ce village des bûchers sont allumés ; autour de ces bûchers restent des maréchaux qui ferment les chevaux des boïars. » « Un jeune homme selle son cheval pour aller faire la chasse dans les bois verts, et de ces bois il se rendra dans le village où demeure une jeune fille joyeuse. » « Les jeunes gens annoncent à leur *starosta* (doyen) qu'ils veulent aller dans les champs, au delà de ces vastes champs, au delà des eaux profondes, au delà des forêts noires, et le prient de ne pas oublier le sabre étincelant : nous abattons les

(1) Dans certaines localités, ce n'est pas la mère du fiancé qui monte la fourche, mais le premier boïarine ; celle-ci ne fait que le suivre en jetant du blé de tous côtés, ce qui nous semble être plus logique (ОН. ГРЬЧА, *Mariage dans le district de Hadiatch* [manusc.]). En Bulgarie, quand le fiancé part pour prendre sa future, sa mère verse devant lui une chaudière d'eau, ôte sa ceinture et la met à la porte de la cour, afin que le cortège passe au-dessus (ТЧОЛАКОВ, *Blgarski naroden Sbornik* [Recueil national bulgare]. Bolgrad, 1872, p. 21, note (e).

forêts, nous jetterons des ponts sur la mer, nous passerons au delà de la mer et nous y trouverons une jeune fille (1). » « Les tambourins sonnèrent dans la cour (du prince) et les trompettes entonnèrent ; les jeunes gens s'adressent à leur prince Ivan : Fais vite tes préparatifs et nous irons descendre ces eaux paisibles (le danube paisible) jusqu'au château ; nous nous mettrons en trois rangées sur le perron ; là, nous extrairons des murs les pierres blanches, afin de pouvoir prendre la jeune Maroussia » (ТЧОВ., n° 839). « Les quatre chevaux moreaux sont déjà bridés, je mettrai une couronne sur ma tête et j'irai chercher une jeune fille à Medjiboge ; il y a cent, deux cents jeunes filles, qui se trouvent (sont exposées) au marché de Médjiboge, mais je n'ai pas d'amour pour aucune d'elles, parce que ce n'était pas là mon sort ; je mettrai les brides aux quatre chevaux moreaux et portant la couronne sur ma tête, j'irai au Kroupine — il y a (sont exposées) là-bas des jeunes filles joyeuses — j'aime Maroussia parce qu'il a plu ainsi au bon Dieu (2) ». Les autres chansons donnent une idée complète de la marche du prince pour la guerre, mais cette marche accuse une époque beaucoup plus récente : le chœur donne l'avis au prince de « bien ferrer son cheval » et aux boïars de « ne pas gaspiller leur argent pour les parures de leurs femmes », mais d'avoir bien soin de s'occuper de leurs voitures, car ils auront à faire un voyage sur des mauvaises routes. La mère fait cuire neuf fois le pain dans le four pour cette expédition, et le père donne 100 chevaux de monture et 20 d'attelage. Le prince recommande à ses boïars de se tenir bien équipés et de bien examiner leurs montures, leur habillement et leurs armes. « Dès le point du jour on entend dans le village sonner les clairons, on entend les tambourins, les boïars sont éveillés, le prince les engage à se lever et à seller leurs chevaux, à prendre les armes pour se rendre au grand château, y forcer les portes, faire crouler les murs en pierre et enlever la Maroussia. » (ТЧОВ., n°s 822, 826, 839, 844, etc.)

Enfin le cortège est organisé. Le jeune prince part accompagné de son détachement de boïars et précédé d'un drapeau de noces (3),

(1) Mme O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, pp. 25-26.

(2) Mme A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.* Il paraît que les marchés des jeunes filles existaient encore dans certaines localités de l'Ukraine autrichienne au commencement de notre siècle. Dans le dernier chapitre de ce travail, nous étudierons les témoignages extrêmement intéressants concernant ce fait, ainsi que les usages semblables chez les autres peuples.

(3) L'usage de porter le drapeau (ordinairement rouge) devant le cortège du fiancé existe chez tous les peuples slaves, excepté les Grands-Russiens et les Polonais (Soumzov, *Sur les Usages nuptiaux*, pp. 10-13). Il est intéressant de remarquer que les habitants de Java portent dans la procession nuptiale des queues de cheval qui servent

après avoir été l'objet des souhaits de sa mère qui, à ce que la chanson nous apprend, « le mit au monde, l'enveloppa de la lune et le ceignit du soleil », de même que des conseils de son père, qui sait bien qu'il envoie son fils pour une marche dangereuse et lui recommande la prudence, notamment « de ne pas toucher à la première boisson qui leur serait offerte » et de ne pas entrer en intimité avec son beau-père, « de ne pas lui dire toute la vérité. »

Dans la plupart des localités, le fiancé et sa suite prennent au fait des montures pour faire ce voyage.

Souvent les jeunes gens du village où demeure la fiancée vont à la rencontre de la cavalcade et en barricadant le chemin demandent à celle-ci les droits d'entrée au village. Cela veut dire : faire la *pereïma* (couper le chemin). Au milieu de la route on place une table que l'on a soin de couvrir d'une nappe blanche et on met un pain. Arrivé jusqu'ici, le fiancé s'incline devant le pain et le baise en faisant un signe de croix, après quoi il paye les droits aux jeunes gens en leur donnant de l'eau-de-vie ou de l'argent. En même temps la suite du fiancé chante ceci : « Pourquoi nous arrêtez-vous ? Est-ce que vous ne nous connaissez pas ? Nous ne sommes pas des petits bourgeois de la ville, mais bien des villageois ; laissez-nous passer chez la jeune fille et vous aurez une *kvarta* (environ 1 litre) d'eau-de-vie. » Après cela les jeunes gens qui avaient barricadé la route s'éloignent, et le cortège suit son chemin en les qualifiant « d'imbéciles villageois et de gueux, qui pour une *kvarta* d'eau-de-vie leur ont livré. passage vers la jeune fille. » Cette cérémonie pratiquée quelquefois à la sortie des époux de l'église après le mariage existe chez tous les peuples slaves et presque chez tous les peuples aryens (1) ; évidemment ce n'est qu'une survivance de l'ancien droit

d'étendard, comme on sait, chez plusieurs peuples orientaux (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 237).

(1) D'après M. A. DE GUBERNATIS (*Stor. comp. d. us. nuzz.*, p. 182) : « Nell' India antica, parecchie ragazze cercavano trattenere con varii scherzi lo sposo mentre egli veniva a pigliare la sposa; e lo sposo le placava con doni. » Parmi les peuples slaves, cet usage est pratiqué chez les Grands-Russiens (*Ethnographitcheskiiy Sbornik [Recueil ethnographique]* pub. par la Soc. imp. russe de géographie. St-Petersb., 1854, p. 90), chez les Bulgares (ZACHTCHOUK, *Bessarabie*, p. 508), chez les Tchêques (KULDA, *Svabda v narode cesko-slovenskim*. Olomouc, 1873, p. 58). Il est répandu aussi en Allemagne (HAMMERLÉ, *Salzburg. Hochzeit gebr.* 29, et A. KUHN, *Maerk. Sagen*, 356, cit. chez SOUMTZOV, *Sur les usages nuptiaux*, p. 24), en Lithuanie (*Isviestia imp. Rousskaho Geograph. Obchtchestva [Bulletins de la Soc. imp. russe de géographie]*, 1885, XXI, fasc. II, p. 403), en Italie (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, pp. 182, 200, 276), en France (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 44, et ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 49). Ed. Du Ménil dit, à propos de cet usage, qu'il envisage comme une réminiscence démocratisée du payement au seigneur pour la permission du mariage : « Les jeunes gens s'y sont insensiblement arrogé une sorte de privilège sur les filles de leurs villages, et ne permettent pas, sans débat, de leur préférer un étranger. Ce prétendu (!) droit, pris quelquefois au sérieux (chez les

général de tous les garçons de la commune, de la *garçonnière*, dont nous avons un reste dans la *paroubotzkaïa hromada* (1).

Le cortège avance toujours. « L'armée des boïars prend sa route dans les bois verts et traverse les ponts en pierre; le prince commande de marcher doucement et de ne pas faire de bruit », etc. « Dans les forêts les boïars chassent en passant la martre et prennent les perdrix dans les champs »; en entrant dans le village ils hachent les pieux qui soutiennent les murs; arrivés dans la cour chez la fiancée, leurs chevaux battent la terre avec les sabots, la fiancée prie sa mère de la cacher et ses amies lui donnent l'avis de crier très fort afin que tous ses parents (tout son clan) puissent l'entendre.

Et en effet la « famille » de la fiancée (*rod*, c'est-à-dire tous les parents même les plus éloignés) prend toutes les précautions comme si une grande guerre venait d'être déclarée. Le cortège, en arrivant, trouve les portes de la maison fermées et barricadées avec du bois de charpente; la maison est cernée par une foule de jeunes gens (garçons seulement), leurs bâtons levés en l'air. La simulation de la défense armée se borne le plus souvent à présenter à la figure du fiancé des pommes de chardon, attachés à des bâtons, mais parfois elle se manifeste par des coups de fusil tirés en l'air et chargés seulement de poudre, bien entendu.

Le cortège du fiancé demande d'abord à faire ouvrir la porte, ce qu'on lui refuse. Alors commence le simulacre d'un assaut, d'un combat (2). La foule nombreuse de jeunes gens se défend avec beaucoup de résistance et l'attaque des boïars étant rejetée, ceux-ci com-

Frisons, il fallait acheter le droit d'entrer chez son mari. *Ad legem Frisonium*, tit. IX) et formellement interdit par un concile (celui de Milan, en 1586), ne semble pas avoir été jamais exercé en France d'une manière bien rigoureuse. La jeune fille qui épousait un *horzain* jetait seulement aux garçons qui paraissaient vouloir l'arrêter aux confins de la paroisse une balle de laine, où se trouvait une pièce d'argent... Aujourd'hui, la barrière qu'on lui oppose n'est plus qu'un ruban qui s'abaisse à la moindre offrande. » A propos d'un usage semblable (*serraglio*), en Italie, où la fiancée coupe elle-même le ruban qui lui barre le chemin, M. A. de Gubernatis dit : « Il *sorraglio* qui appare sim-bolico della verginità della sposa (*op. cit.*, p. 183).

(1) En Daghestan, presque à chaque détour de la route, une bande de garçons du village barre le chemin au cortège nuptial et ne le laisse pas passer sans rançon (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i Obytchai na Kavk.*, II, 186). En Ossétie, les garçons du village de la fiancée volent les bonnets, les objets de harnais, etc., chez les gens de la suite du fiancé (MAX. KOVALEVSKY, *Sovremenniy Obytchai i drevniy Zakon* [les Usages modernes et la loi ancienne], II, 250). En Bulgarie, les garçons du village de la fiancée se mettent à battre le fiancé (BOGISIC, *Zbornik sadas obyc.*, p. 253; voir aussi K. SCHMIDT, *Jus pr. noctis*, p. 140-146; cit. chez GIRAUD-TEULON, *Origines du mariage et de la famille*, p. 38).

(2) L'usage de fermer la porte et de la défendre contre la suite du fiancé, pratiqué chez tous les peuples slaves sans exception (SOUMTZOY, *Sur les usages nuptiaux*, p. 14-16) est répandu chez presque tous les Aryens (voir A. DE GUBERNATIS, *Storia comp. d. us. mazz.*, pp. 148-150; GAYA, *Cérémonies nuptiales*, pp. 26, 66, 70, 114; LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, pp. 297, 319, 236, 242, 246; LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes*, etc., p. 27).

mencent les pourparlers. Or, les deux starostes de la suite du fiancé en qualité de parlementaires avaient obtenu déjà auparavant la permission d'escalader l'enclos. Se trouvant dans la cour, ils s'approchent de la table dressée au milieu et sur laquelle se trouve un pain avec du sel. En même temps sortent de la maison les deux *starosty's* du côté de la fiancée; ils s'approchent aussi de la même table. Tous les quatre, les *starosty's* se mettent autour de la table, occupant leurs places de manière que les représentants de deux côtés se trouvent vis-à-vis les uns des autres. Rangés ainsi, ils échangent des pains en s'embrassant trois fois. Après cela, on boit de l'eau-de-vie que le starosta du fiancé offre à ses compagnons. Il prend ensuite de la bière ou du poiré, s'en va dans la maison et demande à la mère de la fiancée la permission d'entrer. Ayant pris un peu de bière elle-même et la passant à ses visiteurs, la mère donne son consentement. En même temps les négociations entamées devant le portail ont abouti également. Les jeunes gens appelés à faire la défense de la maison, après avoir reçu une bouteille d'eau-de-vie et le pain rituel, ouvrent enfin la porte et laissent au cortège le passage libre.

Nous nous trouvons là en présence de deux genres de négociations tenues en même temps et parallèlement entre les représentants de deux familles et entre les deux clans et se faisant séparément. Dans leur réalité historique, les premières ont dû précéder les secondes, l'affaire étant à régler d'abord entre les deux familles et ensuite entre les deux clans. Cette mise en scène d'un drame historique et qui est d'autant plus intéressante qu'elle nous fait voir, non pas les personnages historiques, mais bien le peuple historique lui-même, est complétée par une simulation de toute sorte de précautions que deux clans hostiles devaient nécessairement prendre l'un vis-à-vis de l'autre même quand la paix avait été faite. De plus, la cérémonie était accompagnée de rites ayant un caractère religieux et symbolique à la fois.

Au moment de l'entrée du cortège dans la cour, la mère de la fiancée (c'est toujours la mère) sort de la maison pour venir à l'encontre du fiancé. Elle porte une fourrure mise à l'envers (le poil en dehors) et tient dans ses mains un bol rempli d'eau et d'avoine (1); elle se met à attendre à côté de la table sur laquelle les *starosty's* avaient laissé leurs pains. Dès que le fiancé s'est approché de la table, elle lui présente son bol avec de l'eau et de l'avoine. Le fiancé le porte à ses lèvres simulant d'en boire et le jette après par-dessus

(1) Dans le district de Berdytchev (gouvernement de Kiev), elle porte encore deux pains dessous ses bras (M^{me} CHR. VOLKOV, *Mariage dans le district de Berdytchev* [manuscrit]).

sa tête, derrière lui (1). Alors le *premier boïarine* tâche de l'atteindre du bout de son bâton, afin de le briser au vol. Après quoi, la belle-mère offre de l'eau-de-vie au fiancé et à toute la *droujina*, et les invite tous à entrer dans la maison.

Cette cérémonie symbolise en même temps deux choses : les astuces de l'ennemi, ainsi que les précautions qu'il y a à prendre et les augurations de la fertilité et de l'abondance (la fourrure, l'eau et le blé), et c'est la première idée qui prévaut évidemment à présent dans la conscience du peuple, ce qu'on peut voir dans certaines variations du rituel. Dans quelques localités, la mère de la fiancée, déguisée ainsi avec la fourrure, cherche à prendre un air menaçant et s'avance trois fois vers le fiancé pour « l'effrayer » ; dans d'autres, le fiancé et les *starosty's* lui donnent des coups de fouet, afin de faire voir qu'elle ne leur fait pas peur. Dans d'autres encore, la belle-mère offre d'abord à son futur gendre un verre d'eau qu'il jette ; après quoi, c'est de l'eau-de-vie qu'elle met déjà dans son verre, etc. Évidemment nous sommes là en présence d'un usage très ancien, probablement arien, qui, plus tard, s'est confondu avec la simulation de la ruse et de l'hostilité, ce qu'il a rendu moins précis.

Ayant obtenu l'autorisation d'entrer, le fiancé et sa suite n'entrent pas néanmoins d'abord dans la maison, mais ils s'arrêtent devant la porte de celle-ci pour attendre la fin d'une cérémonie très caractéristique et significative. Les deux *svakhy*, l'une de côté du fiancé et l'autre du côté de la future, s'avancent chacune vers le seuil de la maison où elles doivent se rencontrer, portant un cierge allumé, un pain et du sel. Alors toutes les deux posent leur pied droit sur le seuil, collent leurs cierges l'une à l'autre de manière à les faire brûler d'une seule flamme et s'embrassent à travers le seuil. Évidemment, c'est un usage qui se rapproche beaucoup de celui des flambeaux que les Hindous, les Grecs et les Romains, ainsi que les Germains, etc., avaient coutume d'employer à la célébration de leurs mariages et qui présente une vraie copulation, un mariage de feux sacrés de deux familles, symbolisant à la fois et la paix et l'union nuptiale, ce qui le rapporte au culte très ancien du feu. C'est ce que nous fait voir encore la chanson que l'on chante à cette occa-

(1) En Mingrélie, « pendant la marche du cortège nuptial, deux cavaliers, choisis parmi ceux qui ont négocié le mariage, prennent l'avance et se rendent... au logis de l'époux annoncer la prochaine arrivée du cortège. On leur présente aussitôt un flacon de vin, du pain et de la viande. Sans mettre pied à terre, ils prennent le flacon et en répandent le contenu en caracolant dans les cours et aux alentours du logis, et en faisant des vœux pour les deux époux (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 249, et Wood, *The wedding-day*, I, 98). »

sion et qui s'adresse à une pierre de *silex*, en lui demandant du feu pour allumer les cierges (1) [TCHOUB., n° 596]. « Le feu, dit Ed. Du Méril, dut à sa forme pyramidale et à la puissance fécondante du soleil d'être considéré comme un symbole du phallus (peut-être aussi se rappela-t-on que le même mot *pal* signifiait en sanscrit *brûler* et *engendrer*) : les ardeurs de l'amour et les flambeaux de l'hymen devinrent des métaphores si générales qu'elles entrèrent dans le langage usuel et qu'on n'aurait pas cru célébrer convenablement un mariage si l'on n'y avait allumé des torches... Quoique bien contraire aux idées de pureté et de continence que le clergé cherchait à introduire dans les noces, cette coutume s'étendit et se perpétua pendant tout le moyen âge (2). »

Après cela, le premier boïarine prend un voile blanc (*serpanok* ou *namitka* — un morceau de percaline ou de mousseline blanche, dont les femmes mariées faisaient leur coiffure jadis, et la font de nos jours encore dans plusieurs localités, y met trois petits pains et entre dans la maison, accompagné de deux starosty's de sa suite. Il pose ces pains sur la table *en gardant le plus profond silence*. Alors la mère de la fiancée ôte ces pains enveloppés du voile et y met des siens en place, que le premier boïarine et les starosty's emportent avec la *namitka* dans le vestibule. Toute cette procédure est répétée trois fois, et toujours en gardant le silence le plus complet. Le chœur en donne l'explication dans une chanson qu'il chante en même temps et qui dit que ni les premiers ambassadeurs ni ceux qui ont été envoyés ensuite « *ne savaient parler* ». Le caractère exogamique primitif de cet usage s'étant presque effacé dans l'esprit du peuple, la chanson explique d'une manière assez naïve pourquoi *l'on ne sait pas parler*, et fait relever la faim et la fatigue des ambassadeurs, en proposant de leur donner à *manger et à boire*, afin qu'ils puissent reprendre leurs forces, ce qui leur permettra de parler (TCHOUB., n°s 882 et 928).

Dans certaines localités du gouvernement de Kiev, cet usage *précède* la sortie de la mère de la fiancée à la rencontre de son gendre, ce que nous croyons être plus naturel. Le starosta et deux de

(1) A l'instant décidé pour le mariage, « les Lapons idolâtres s'assemblent dans une cabane; le plus âgé des assistants prend un morceau de fer qu'il frappe contre une pierre à feu pour en tirer quelques étincelles, ce qui donne la perfection à l'union conjugale. » (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 120, et B. PICART, *Cérémonies et coutumes religieuses*, I, 382).

(2) ED. DU MÉRIL, *Des formes du mariage*, etc., pp. 25-26. Voir aussi DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 178; GAYA, *op. cit.*, pp. 23, 65, 81; LAUMIER, *op. cit.*, pp. 233, 293, 330; WOOD, *op. cit.*, II, p. 268; SOUMTZOV, *Sur les usages nuptiaux*, pp. 89-91.

ses boïars posent sur une assiette le pain rituel (le *kolatch*) dans lequel, avant de le cuire, on a soin de mettre l'anneau (1) de la fiancée, puis ils prennent la *namilka* (le voile) et tandis que l'un d'eux soutient l'assiette avec le *kolatch* posée sur le voile, les deux autres prennent les bouts de celui-ci et dans cet ordre se présentent dans la chambre; mais cette fois ils ne gardent plus le silence comme ils le faisaient avant, et le starosta annonce : « Salut de la part du fiancé à la fiancée, des boïars aux droujki's, des starosty's aux starosty's, des musiciens aux oreillers, des svitylki's au fourgon et de la cymbale au chiffon qui sert à boucher le trou de la cheminée. » Cette tirade est répétée trois fois et le chœur chante toujours la même chose, disant que les starosty's *ne savent pas parler*. Après cela on les « garrotte », c'est-à-dire ils sont tous les trois décorés d'essuie-mains brodés, et c'est alors que la mère de la fiancée va à la rencontre de son gendre et il s'ensuit la cérémonie avec l'eau et l'avoine mentionnée ci-dessus (2). En Volynie, l'un des starosty's du fiancé, à la seconde sortie de la chambre, ôte une fleur du *hiltzé* du fiancé et l'échange avec les starosty's de la fiancée contre une autre prise au *hiltzé* appartenant à cette dernière (3).

Cependant la fiancée reste depuis longtemps déjà assise sur le *possade*, la tête penchée sur la table. On la couvre d'un voile (4) et l'on pose sur sa tête un pain et quelques brins de sel. Elle a à sa droite son *frère aîné* (dans plusieurs localités, il doit être absolument

(1) L'usage d'échange des anneaux à la célébration du mariage, répandu chez beaucoup de peuples, et surtout chez les descendants de la race aryenne en Occident, et ayant, comme on sait, le sens phallique (E. Du MÉRIU, *op. cit.*, p. 33), n'a presque point d'importance dans les usages nuptiaux ukrainiens. Les chansons populaires nuptiales ne font mention que de *bagues* ornées de pierres (qui, chez les Romains [*Sponsæ annulus ferreus mittitur sine gemma*, PLINIUS, *Hist. nat.*, l. 33, cap. 1] et dans l'Église n'étaient pas admises [JOACH. HILDEBRANDI, *De nuptiis veterum Christianorum*, pp. 39-40]). Chez nous, l'usage des anneaux n'est pas accompagné de cérémonies quelconques et il a été probablement introduit par l'Église avec nombre d'autres rites religieux empruntés aux peuples antiques. Chez les Bulgares et chez les Serbes, on prête plus de signification aux anneaux dans les usages nuptiaux, ce qui peut être expliqué par le voisinage de Byzance. Chez le peuple grand-russien, il pourrait y avoir aussi une influence des tribus idolâtres de race finnoise ou turque, comme, par exemple, chez les Tchérémisses et autres qui, jusqu'à nos jours encore, n'ont pas embrassé le christianisme, mais emploient des anneaux dans leurs rites nuptiaux (ŠMIRNOFF, *Tcheremissy* [les Tchérémisses], Kazan, 1889, p. 136, et LIADOFF, *la Russie au point de vue physique et ethnographique*, pp. 71-72).

(2) M^{me} CHR. VOLKOV, *Mariage dans le district de Berdytchev* (manusc.).

(3) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *Mariage en Ostropol* (manusc.).

(4) En Grande-Russie, dans le gouvernement de Toula, on met quelquefois à table, au lieu de la fiancée, une fillette quelconque et on la couvre d'une nappe; cela s'appelle *podmien* (la substitution) de la fiancée. Le garçon d'honneur ayant aperçu cela lui donne de l'argent et elle cède sa place à la fiancée (*Ethnographitchesky Sbornik*, fasc. II, 1854, pp. 90-91). Chez les Slovaques, on cherche à tromper deux fois le fiancé en montrant, au lieu de sa future, une autre jeune fille (VĚSSĚLOFSKY, *Starinnyi teatr v Evropě* [l'ancien théâtre en Europe]. Moscou, 1870, p. 210).

garçon) et ses frères cadets, ou les jeunes cousins se tiennent à côté les bâtons levés en l'air (1). A leur troisième apparition, les *starosty's* qui, jusqu'alors, avaient soin de se taire, commencent parfois à réciter les mêmes *discours officiels* qu'ils ont fait entendre le jour qu'ils étaient venus demander la jeune fille en mariage. Comme alors, ils sont « garrottés » avec des essuie-mains, ce qui les oblige à payer une rançon (soit à donner du pain, de l'eau-de-vie, etc.). Quelquefois, pourtant, ils agissent en agresseurs; s'approchant des frères de la fiancée et levant leurs bâtons en l'air, ils engagent une rixe avec eux (2). Après cela, ils proposent d'en finir et de faire la paix; on commence à marchander, et l'on finit par payer une rançon consistant en une somme minime d'argent et en quelques cadeaux pour les frères, — le plus souvent des *couteaux* (cet usage est très caractéristique : évidemment c'est un écho d'une époque éloignée où la rançon pour la fiancée, donnée à ses frères, était payée réellement avec des armes). C'est alors seulement que les frères quittent leur sœur et l'abandonnent assise à la table. Pour cela, ils se glissent par dessous celle-ci et se retirent précipitamment de la chambre (3). Dans le district d'Ekaterinoslav, le frère de la fiancée,

(1) Dans certaines localités de l'Ukraine autrichienne (Galicie orientale), le frère de la fiancée est armé d'une *cognée* et quelquefois d'un *sabre* en bois. Dans les provinces orientales de l'Ukraine, au dernier siècle encore, le frère de la fiancée restait à ses côtés, ayant un véritable sabre de Cosaque (KALINOVSKY, *Opissanié oukraiïnsk. svadeb. ob.* [Description des usages nuptiaux en Ukraine], 1774, réimpr. dans le *Recueil de Kharkov*, III, pp. 167-168). M. Soumtzov confond à tort dans son livre (*Sur les Usages nuptiaux*, p. 17) et aussi dans sa préface au livre de Kalinovsky (*Recueil de Kharkov*, III, p. 161) ce fait avec cet autre, savoir que la *svitylka* tient également un sabre orné de branches vertes, ce qui, évidemment, a tout à fait une autre signification.

(2) Dans d'autres localités, la rixe, quand même rituelle, des frères de la fiancée avec les *starosty's*, est revêtue d'un caractère plus doux. Ainsi, dans le gouvernement d'Ekaterinoslav, le frère de la fiancée lance à la figure de son futur époux des pommes de chardon (M^{me} E. P. RADAKOV, *Svad. obr. s. Orlovki* [Usages nuptiaux à Orlovka], manusc.). Dans le gouvernement de Kiev, derrière la fiancée se tiennent debout, dans le coin, deux garçonnetts que l'on nomme *chouria* (les beaux-frères). Ils tiennent une assiette avec du pain et un petit verre d'eau-de-vie et agitent des bâtons en l'air dans la direction des *starosty's*. Ceux-ci, à leur tour, s'avancent, ayant aussi du pain et de l'eau-de-vie sur une assiette; ils brandissent également leurs bâtons et offrent en même temps d'accepter l'eau-de-vie de leur part et puis de l'argent. Après avoir vendu ainsi la fiancée, les *chourias* prennent la fuite, suivis des railleries : « Allez vous sauver vite derrière le four, vous êtes bons à faire la guerre aux chats ! », etc. (M^{me} CHR. VOLKOV, *Mariage dans le district de Berdytchev* [manusc.]).

(3) En Galicie, le marché conclu, le frère de la fiancé monte sur un banc et décharge son arc dans le milieu des boïars (Soumtzov, *Sur les usages nuptiaux*, p. 10). Chez le Boïkis, le frère de la fiancée, armé d'une cognée, ne laisse pas les boïars du fiancé se placer à table et leur dit : « Vous êtes des brigands, vous venez là pour enlever la jeune fille ! » Après quoi, le fiancé lui donne de l'argent, mais il ne cesse pas de s'opposer à leur livrer passage, jusqu'à ce que l'un des *droujki's* le pousse en bas et saute même à sa place sur le banc. Puis il jette trois fois de l'avoine sur les jeunes filles présentes et leur distribue quelques mouchoirs, après quoi, elles sortent également de la table (excepté la fiancée qui y reste toujours) et laissent ainsi la place à la suite du fiancé (M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, pp. 29-32).

avant de partir, annonce carrément : « A présent, tu n'es plus à moi, et tu appartiens désormais à Pierre; je t'ai vendue! (1) » Dans certaines localités, le frère de la fiancée, après avoir pris la fuite ayant vendu sa sœur, prend une monture et s'en va, ou bien il s'empare du bâton du fiancé et fait semblant de le monter en s'en allant de la maison (2).

Dans cette fuite des frères de la fiancée, qui suit immédiatement la vente de celle-ci, on voit bien une simulation de la peur que devaient autrefois ressentir les frères en faisant réellement l'acte de vente de leur sœur ou, pour mieux dire, en la laissant enlever. Avant tout, ils étaient responsables devant le clan lui-même et puis, plus encore peut-être, vis-à-vis la *paroubotzkaïa hromada* qui, aujourd'hui, fait preuve de ses anciens droits, comme nous l'avons déjà fait voir ci-dessus, en organisant la *pereïma* sur la route où doit passer le cortège du fiancé, en se constituant à l'état de défense près du portail de la maison de la fiancée, et enfin, dans les chansons du chœur qui accompagne l'acte même de vente, chansons pleines de reproches amers aux frères cupides (3).

Le conflit entre la famille et le clan, que nous avons fait voir plus haut en parlant des négociations dans lesquelles ceux-ci entrent simultanément, va arriver à présent à un acharnement complet.

Voyant la fiancée abandonnée ainsi par ses frères, les jeunes filles qui l'accompagnaient, ses amies, sortent aussi de la table par crainte de subir le même sort. Alors le starosta amène le fiancé et, le faisant monter sur un banc à côté de la table, le conduit autour

(1) M^{me} E. MARKOVITCH, *Svadebnyia piësnï Elissavetgrad ouïzda* (les Chansons nuptiales du district d'Élisavetgrad) dans le recueil *Step*, 1886, p. 206. En Dalmatie, le frère de la fiancée la fait paraître devant les marieurs et leur demande qui d'eux veut la prendre. Au lieu du fiancé, un des épouseurs répond : « Je la prends! » (A. VESSELOFSKY, *op. cit.*, p. 209.)

(2) A la fin du XVIII^e siècle, en Ukraine, le frère de la fiancée allait monter le cheval du fiancé à l'arrivée même de celui-ci à la maison, et, parcourant rapidement la rue du village, il simulait de cette manière l'acte de l'enlèvement. Les boïars du fiancé se mettaient à sa poursuite et, l'ayant attrapé, l'emmenaient dans la cour où ils rache-taient le cheval en lui donnant une somme insignifiante d'argent (KALINOVSKY, *op. cit.*, *Recueil de Kharkov*, III, p. 147).

(3) Dans une des chansons entonnées à cette occasion, le frère qui a vendu sa sœur est nommé *tartare*. D'après Schuyler, dans la province de Tachkent, le frère doit également défendre d'abord sa sœur fiancée, et puis il la vend de la même manière (the bridegroom then goes to the apartment of the bride, but is met at the door by her brother or some relative who does not permit him to enter until, he gives him a piece of money or some small present). SCHUYLER, *Turkistan*, I. 1874, p. 144. Il y a à noter cependant que dans certaines localités de l'Ukraine le chœur des jeunes filles chante la chanson dans laquelle on dit qu'il y a une fleur au-dessus de la porte et une jeune fille à la table; celui qui fera sonner la monnaie emmènera la jeune fille (M^{me} CHR. VOLKOV, *Mariage dans le district de Berdytchev* [manusc.]).

de celle-ci trois fois, le faisant toujours marcher sur les bancs. Il le présente enfin à la fiancée, qui reste toujours penchée sur la table et souvent même s'accrochant à celle-ci avec ses deux mains. Le fiancé ôte son voile (1), l'arrache à la table — ce qui souvent ne se fait pas sans efforts — et l'embrasse (2). A partir de ce moment où, à ce que dit la chanson, « se fait entendre le chant du rossignol », la célébration du mariage prend un caractère érotique qui devient de plus en plus prononcé à mesure que la cérémonie est plus avancée. L'animosité de deux clans, étant apaisée, ne s'exprime guère que par la forme railleuse des chansons que chantent à tour de rôle les chœurs du jeune époux et de son épouse. Parmi ces couplets accusant de la raillerie, il s'en trouve toutefois quelques-uns qui font voir, aussi bien que les chansons accompagnant la rançon de la fiancée, comment les différentes formes se succédant dans l'évolution historique du peuple se reflétaient aussi dans ses chants et ses rites. Tantôt la suite du fiancé porte le nom de *chasseurs* ou de *brigands*, tantôt c'est la *droujina des boïars* ; d'autres fois encore, on lui donne le nom de *tatares*, ou on la qualifie simplement de *nevira*

(1) Dans certaines localités, comme dans le district de Novohrad-Volynsky, la mère de la fiancée met à côté de celle-ci sur la table deux pains, sur lesquels elle s'appuie, étant tout de même couverte d'une nappe. Quand le fiancé, en entrant, se hasarde à soulever son voile, un frère de la fiancée, qui reste derrière, lui donne des coups de bâton sur les mains. Il procède de la même manière quand le *svat* (starosta) cherche à soulever le voile à son tour. Enfin le *droujko* (ou *marchalok*, le maréchal) y réussit avec l'aide de son bâton orné de clochettes, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ci-dessus. Celui-ci ne reçoit plus de coups de bâton, mais le frère de la fiancée commence à faire le marché avec le fiancé et lui vend la natte de sa sœur (M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *Mariage à l'Ostropol* [manusc.]).

(2) « Le baiser que se donnaient les époux était si essentiel dans les noces romaines que les juriconsultes l'avaient déclaré nécessaire à la validité des donations pour cause de mariage (*Code Théodosien*, P. III, tit. V, l. 5), sans qu'on se rendit bien compte de son ancien caractère religieux ; il resta, après la chute du paganisme, une formalité indispensable et la confirmation la plus puissante des fiançailles » (Ed. Du MÉRIL, *op. cit.*, p. 37). D'après SAINT AMBROISE (lib. VI, in *Lucam*), « *Osculum mutui amoris signum est.* » QUINTILIEN dit même que « *solo osculo conjuges putari* (*Declam.*, 870) ; mais d'après HILDEBRANDT, « *eleganter imprimis Tertulliano sponsale illud osculi congressio. dictum, quia marital osculum erat carnalis copulæ seu conjugalis actus antecanium.* » En général, on ne peut pas reprocher aux saints Pères de l'Eglise d'être indifférents à ces sujets. Les anciens chrétiens, dit Hildebrandt, ont distingué trois espèces de baisers : « *primum fibat honestatis, ergo idque osculum simpliciter, secundum affinitatis — idque basium ex innotata pietate, tertium libidinis erat.* » Les deux premiers étaient permis : « *Quid loquor, inquit sanctus AMBROSIIUS (Lib. Hexaem., cap. 9) de osculo oris, quod pietatis et charitatis est pignus : osculantur se et columbæ* », tandis que « *oscula meretricia* », selon SAINT CLÉMENT d'Alexandrie (*Lib. III, Pædag.*), « *sunt libidinum seminaria et scortationis vel adulterii pudenda preambula* » (JOACH. HILDEBRANDT, *De nuptiis veterum christianorum*, Helmst., MDCCXIV, pp. 44-45). Voir aussi WOOD, *The wedding-day*, I, pp. 38 et 63, et II, pp. 31, 119 et 180 ; HEKEL, *Historisch-philologischen Untersuchung von den mancherlei Arten und Absichten der Küsse*, trad. de Werner, chap. IV, p. 64 ; KEMPIUS, *De osculo*, et HERRENSCHMIDIUS, *Osculologia*, cit. chez Ed. Du MÉRIL (p. 37, note 5).

(infidèles) (1); tantôt c'est encore *Litvá* (les Lithuaniens), les *Polonais* (TCHOUB., nos 934 et 966), les *Cosaques* et enfin les *bourgeois* ou les *urbains*.

Ce cortège qui a la mission d'emmener la fiancée dans la maison de son époux n'existe pas chez les Houtzoules de la Galicie orientale. Chez eux, la fiancée, après la célébration du mariage à l'église, part en avant afin de se trouver déjà à table au moment où son époux doit entrer dans la maison. Elle est reçue par son père qui tient un pain avec du sel dans les mains, et par sa mère qui apporte du miel dont elle lui donne à goûter en jetant sur elle en même temps du blé et du froment, absolument comme elle a procédé au départ de sa fille pour l'église. Ceci est répété trois fois, après quoi la jeune mariée se met à table et mange un peu. Le fiancé, en s'approchant de la maison, annonce son arrivée par les jeunes gens qui se sont détachés de sa suite (2). A cet effet il leur donne un gâteau au fromage qui jusqu'ici restait enfilé sur son bras droit. Entrés, les messagers lèvent le gâteau en haut et demandent : « D'où vient la lumière ici ? » La fiancée baisse la tête sur le pain qui est posé devant elle sur la table et après un moment de silence, comme si elle réfléchissait à quelque chose, elle répond : « La lumière vient de partout ; il fait clair et bon de tous les côtés, mais la plus grande lumière et la plus grande clarté sont envoyées par le soleil ! » Après cela, elle prend le gâteau envoyé par le fiancé et l'enfile sur son bras droit. En même temps elle remet son gâteau à elle aux envoyés pour le faire porter au fiancé, en échange de celui qu'elle a reçu de sa part. La mère rencontre le fiancé au seuil de la porte et du bout de son petit doigt lui frotte trois fois les joues, le front et le menton avec du miel (3) qu'elle a enlevé du gâteau de sa fille. Le

(1) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*

(2) Nous avons déjà mentionné une chanson, d'après laquelle c'est le *faucon* qui va annoncer l'arrivée des nouveaux mariés de l'église. Il est bien probable que ces messagers en question, qui ne figurent que dans les rites nuptiaux de l'Ukraine occidentale, mais se trouvent toujours parmi les personnages de noces chez les Slaves méridionaux (en Bulgarie [TCHOLAKOV, *op. cit.*, p. 85; CHRISTOV, dans la *Temenouga*, pub. par M. BLSKOV, pp. 65-66] et en Serbie [AMI BOUÉ, *la Turquie d'Europe*, P. 1840, II, p. 485]), ainsi que chez les Roumains (ZACHTCHOUK, *la Bessarabie*, pp. 470-471), chez les Italiens (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 157), etc., ont quelque rapport avec cette conception des anciens Aryas ; mais on peut expliquer aussi cet usage comme une modification des jeux militaires qui ont eu lieu chez beaucoup de peuples pendant les noces. Parmi les Tartares de Sibérie, pendant le cortège nuptial, des prix sont réservés pour ceux des conviés qui paraissent les premiers à la maison du fiancé ; ces prix sont suspendus à des mâts élevés devant la maison. Le premier est pour le premier arrivé, etc. (LAUMIER, *op. cit.*, p. 262). Dans tous les pays où cet usage existe, on donne à ces messagers les rubans ou quelques petits cadeaux.

(3) L'usage nuptial du miel, très répandu chez les anciens Hindous, est pratiqué chez plusieurs peuples (A. DE GUBERNATIS, *Stor. comp. d. usi nuzz.*, pp. 106, 155, 197 ;

fiancé s'approche ensuite de la jeune mariée qui reste assise à la table, mais ayant aperçu son frère aîné assis à ses côtés il s'empresse de lui acheter une place en lui proposant une hache (*toporetz[i]*), c'est-à-dire un bâton portant une petite hachette ou marteau au bout, ou de l'argent. Après avoir vendu sa sœur, le frère se sauve en passant par dessous la table, tandis que le fiancé lui administre un coup de fouet sur le dos. Il en fait autant à sa future et puis prend sa place à côté d'elle. Sur la table restent devant eux le blé de froment gardé depuis qu'elle a occupé le *possade* et un petit verre avec du miel. Les deux *hiltzés*, celui du fiancé et de la fiancée qui tout le temps ont été portés devant eux pendant l'allée et le retour à l'église, y figurent aussi. Les jeunes mariés s'embrassent à beaucoup de reprises et l'épouse porte les mets à la bouche de son époux (4).

VIII

DISTRIBUTION DES CADEAUX. — PRIX NUPTIAL AU PROFIT DU CLAN. — COIFFURE D'UNE FEMME MARIÉE. — DISTRIBUTION DU KOROVAÏ. — VETCHÉRIA. — LES JEUNES FILLES S'EN VONT. — CÉRÉMONIE AVEC LA HUCHE. — PRÉPARATIFS POUR LE DÉPART. — PILLAGE DE TROUSSEAU. — ADIEUX. — COUPS RITUELS. — PARTANCE DU CORTÈGE. — CHANSONS.

Après que le jeune marié a pris la place à côté de sa femme (2), on procède à la distribution des cadeaux à tous les parents de celle-ci, ce qui est accompagné de différentes cérémonies et de bénédictions. Là encore une fois nous voyons les restes de l'ancienne rançon ou plus particulièrement la paye faite par le fiancé à tout le clan auquel appartient sa future. *Droujko* ou le premier boïarine, après

SOUMTZOV, *Sur les usages nuptiaux*, pp. 149-150; WOOD, *The wedding-day*, I, p. 219), et surtout chez les Slaves méridionaux (Bulgares et Serbes).

(1) NAOUKA, publ. par M. Naoumovitch, 1889, VIII, pp. 480-481.

(2) Dans certaines localités de la Galicie, les jeunes mariés sont encore liés ensemble avec un essuie-mains ou une ceinture passée sous les bras et ils restent dans cet état toute la soirée (M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 32). Chez les Hindous le père de la fiancée lie les bras des deux époux avec de l'herbe sacrée; les pans de leurs vêtements sont également attachés ensemble (WALTER K. KELLY, *Curiosities of indo-european tradition and folk-lore*, L. 1863, p. 292). Cet usage est très répandu chez tous les peuples (voy. ED. DU MÉRI, *op. cit.*, pp. 34, 47; GAYAN, *op. cit.*, pp. 57, 61, 111; LAUMIER, *Cérém. nupt.*, pp. 180, 192, 211, 233, 252, 329; WOOD, *Wedding-day*, I, p. 127; A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 220), étant fondé sur le même principe de symbolisme que l'union des mains et l'usage de les lier ensemble, admis dans le culte chrétien (Quod autem nubentes post benedictionem vittæ uno invicem vinculo copulantur, videlicet, ne compagem conjugalitatis unitatis dirumpant. ISID. HISP., cit. par HILDEBRANDT, *De Nuptiis*, etc., p. 76).

avoir reçu la bénédiction du starosta, met chaque cadeau sur une assiette avec le pain et appelle à haute voix celui ou celle à qui le cadeau est destiné : « se trouve dans cette maison tel et tel parent de la fiancée... le fiancé et la fiancée, le svat et la svakha et moi, nous le prions d'accepter ce cadeau honoraire s'il lui plaît. Je vous prie!... » La solennité même de ces appels, l'enregistrement rituel, bien entendu, de ces cadeaux sur le plafond, moyennant le fouet, enfin la convention formelle à ce sujet par laquelle doit être précisé le nombre et même la valeur de tous ces cadeaux permettent de croire qu'ils ne sont pas offerts de bonne grâce ou par excès de complaisance de la part du fiancé, mais qu'ils représentent bien la *paye* pour la fiancée au bénéfice de tout le clan. Chez les Bulgares, ce paiement, remboursé en argent et bien distingué d'*agarlyk* ou *bachtino pravo* — le *droit du père* qu'on ne paye pas si la fiancée n'a pas conservé sa virginité, porte le nom d'*aboutchta*, c'est-à-dire la *chaussure* et le père de la fiancée achète, en effet, de cet argent la chaussure pour tous les membres de sa famille ou, pour mieux dire, pour sa communauté familiale, tandis que l'*agarlyk* lui appartient personnellement, quoique pour la plupart du temps il le donne à sa fille en qualité de douaire (1). Une autre circonstance encore nous dispose à nous maintenir dans notre opinion sur ce sujet : la distribution de cadeaux aux parents finie, les femmes étrangères à la famille, mais qui évidemment ne l'étaient pas dans le temps vis-à-vis du clan, réclament aussi leur part. Prenant un crible ces femmes grimpent sur un banc à côté du four (toujours le foyer sacré) et se mettent à battre leur crible, comme un tambourin, chantant en même temps et faisant leurs réclamations pour leur part de rançon. A la suite de cette demande le fiancé et les personnes de sa suite jettent quelques petites pièces de monnaie dans le crible (2).

Immédiatement après cela on procède à la distribution des cadeaux de la part de la fiancée. La mère de celle-ci se rend à la *komora* et y apporte un crible rempli d'essuie-mains brodés. Elles les remet au garçon d'honneur de la fiancée qui les pose chacun à son tour sur une assiette et les distribue à tous les parents du fiancé, avec les mêmes cérémonies qui sont décrites ci-dessus. Le chœur accompagne tout cela de chansons. Parce que les cadeaux de la part de la

(1) BOGICIC, *Zbornik sadasnijh obic. Ujuz. Slov.*, pp. 221 et 259.

(2) TCHOUBINSKY, *Exped.* IV, pp. 363-364. Le même usage dans la Russie-Blanche. *Etnografitchesky Sbornik* (Recueil d'Ethnographie) de la Soc. I. Russe de Géographie, I, 163, 166.

fiancée ne sont pas autre chose que les essuie-mains, on peut croire, il nous semble, que nous n'avons ici qu'une nouvelle répétition de la cérémonie de « garrottage » appliquée pour cette fois à tous les parents du fiancé.

On procède ensuite à défaire la natte de la jeune mariée (dans le cas où cela n'a pas été opéré avant, comme nous l'avons déjà fait voir, ou ne devrait pas avoir lieu quelque temps après) et on lui couvre la tête d'une espèce de voile, arrangé en forme de coiffure, le *serpanok* qui est un couvre-tête ordinaire des femmes mariées. La cérémonie se passe de la manière suivante : la bénédiction ayant été donnée par le starosta, on place la jeune mariée le plus souvent sur une huche recouverte de fourrure; après cela le jeune marié s'avance, ôte de ses cheveux le ruban qui y a été entrelacé et le garde pour lui. Dans les localités où les jeunes filles portent dans leurs cheveux plusieurs rubans (*byndy*), comme cela a lieu notamment sur la rive droite du Dnièpr, c'est la mère de la jeune mariée qui procède à leur enlevage. « La mère a élevé sa fille, dit la chanson, et à présent elle en devient l'ennemi : elle lui a enlevé ses *byndy's* et lui a donné un fin voile blanc! » Les deux *svakhi's* se mettent sur les deux côtés de la jeune mariée, tenant chacune un pain sous son bras. Elles peignent les cheveux de la jeune femme, y mettent du beurre et ensuite l'une d'elles prend un peigne et après avoir peigné antérieurement les cheveux du jeune marié passent le même peigne dans ceux de sa femme (1). Elles peignent à tour de rôle en échangeant trois fois leurs pains dans le cours de cette cérémonie et en s'embrassant. Après quoi (sur la rive gauche du Dnièpr) on tresse les cheveux en deux nattes et non pas comme ils étaient tressés auparavant en une seule, ce qui se fait d'une jeune fille non mariée. La jeune mariée doit absolument pleurer tout le long de cette cérémonie (2). On prend après le *otchipok* (une sorte de bonnet) et l'on s'efforce de le mettre à la tête de la jeune mariée, que celle-ci

(1) En Abyssinie, les prêtres « coupent à l'espoux un toupin de cheveux sur le sommet de la teste et autant à l'espouse sur un mesme endroit, puis le trempent dans du vin de miel, mettant ceux de l'espoux sur le chef de l'espouse et sur la teste du mary ceux de la nouvelle mariée, au mesme endroit qui a esté dénué de cheveux. Cela fait, ils les arrosent d'eau bénite à leur mode. DE COLIÈRES, *la Foreste nuptiale*, P. 1600, réimpr. Bruxelles 1865, p. 102; LAUMIER, *op. cit.*, p. 273.

(2) Les pleurs rituels et obligatoires de la fiancée sont fréquents chez tous les peuples indo-européens, chez les Tartares d'Asie, en Zanzibar, au Canada (LAUMIER, *op. cit.*, pp. 267, 317-318, 323), etc. M. A. DE GUBERNATIS fait même un essai de la classification des cas où la fiancée doit pleurer pendant les cérémonies de nocces (*Storia comp. d. usi nuzz.*, p. 153), mais il nous semble que toutes les causes de ces pleurs peuvent être réduites aux regrets de quitter sa famille, à l'incertitude de son avenir et enfin à la déploration de sa virginité et de sa liberté de jeune fille. « Si l'épousée, lisons-nous chez ГАГА (*op. cit.*, p. 32), ne pleure pas quand on la marie, on doute bien fort

arrache de sa tête en le jetant loin d'elle, vers le seuil de la chambre. Si elle réussit en cela et que les jeunes gens qui restent sur le seuil de la porte ont pu s'en emparer, le mari doit le racheter en leur donnant quelques pièces de monnaie. Enfin, après que le bonnet a été jeté trois fois, on le met définitivement sur la tête de la jeune mariée et alors sa mère s'approche vers elle en lui portant la *namitka* (1) dont elle la coiffe après avoir fait un signe de croix. La *namitka* doit être posée au-dessus de l'*otchipok* et la jeune mariée, comme avant, doit résister à se faire coiffer de cette manière (2); souvent, avant d'attacher le voile, on l'agite plusieurs fois au-dessus de la tête de la jeune mariée (3). La *namitka* étant passée, la jeune mariée est encore coiffée quelquefois avec le bonnet de son mari. Mais il serait pour elle considéré comme une vexation à l'adresse de celui-ci et comme une grande inconvenance que d'essayer de le jeter.

Dans le gouvernement d'Ekaterinoslav, le *droujko* met l'*otchipok* et la *namitka* sur le couvercle de la huche, *viko*, qu'il pose ensuite

qu'elle soit pucelle; de sorte que les jeunes mariées sont obligées de porter quelquefois de l'oignon en leurs mouchoirs, afin d'attirer des larmes. »

(1) La *namitka*, qui est une ancienne coiffure des femmes mariées en Ukraine, et que nous voyons encore sur les dessins et les fresques des XI-XII^e s. (sur les portraits, par exemple, du prince Sviatoslav et de sa famille dans le célèbre *Isbornik* de Sviatoslav, 1073) est presque hors d'usage actuellement. Elle est remplacée presque partout déjà par un petit châle qui fait une coiffure dans le genre d'un petit turban, se modifiant quelque peu dans sa forme selon les localités. La *namitka* ne se porte plus que par des femmes d'un âge très avancé et encore est-elle portée plutôt comme une *coiffure rituelle* à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. Généralement, cette *namitka* donnée à la cérémonie du mariage est gardée jusqu'au jour de l'enterrement de la personne.

(2) Plus haut nous avons déjà essayé d'expliquer l'usage de couper les cheveux et de défaire la natte de la fiancée. Edelstand Du Ménil le considère comme un « accomplissement d'un rite qui se retrouvait dans tous les sacrifices : avant d'immoler une victime, on la consacrait aux dieux en lui coupant quelques poils sur le front ». « Plus tard, dit-il, cette tonsure mythique fut prise au sérieux et entendue dans un sens littéral : les longues chevelures flottantes parurent insensiblement un signe officiel de chasteté : *in capillis esse* signifiait même dans la langue légale : *in virginitate esse*. » E. DU MÉNIL, *op. cit.*, pp. 16-17. Voy. aussi SOUMTZOV, *Sur les us. nupt.*, p. 151, *passim*.

3° L'usage très ancien et très répandu chez tous les peuples d'employer le voile comme une coiffure rituelle fut traité par un nombre des auteurs anciens et modernes (FESTUS, s. V, p. 412 M., de LINDEN; VARRON, l. IV, p. 77; TERTULLIEN, *De velandis virginibus*; ISIDORE HISPALIENSIS; HACHENBERG, *De re vestiaria veterum Germanorum*, par. XI; GOTHOFREUS, *De velandis mulieribus*; RECHENBERG, *De velando muliere*; EDELSTAND DU MÉNIL, *op. cit.*, p. 17-18; HILDEBRANDT, *De nuptiis vet. christ.*, p. 70-75; WOOD, *The wedding day*, index, p. 263; SOUMTZOV, *Sur les us. nupt.*, p. 157-161, etc.). Pourtant il reste jusqu'à présent une chose à éclaircir. Nous ne pouvons pas nous en occuper ici, mais il nous semble qu'il faut avant tout commencer par distinguer trois formes d'emploi du voile : le voile rituel de la fiancée, l'usage de couvrir la tête d'une femme mariée et le voile avec lequel on couvre les jeunes mariés, tous les deux, soit à l'église, soit dans un autre endroit. Dans le mariage en Ukraine les deux premiers sont un peu confondus, mais nous verrons plus loin qu'on peut les distinguer dans le cours suivant des cérémonies nuptiales.

sur sa tête en tournant trois fois sur place. Alors on fait incliner la tête de la jeune mariée et son frère se met à défaire sa natte, tandis que les *svakhy's* et ses sœurs la coiffent de l'*otchipok* et de la *namitka*. Il va sans dire que la jeune mariée doit pleurer en même temps et apporter une certaine résistance à l'opération (1).

Les chansons qui accompagnent toutes ces cérémonies et qui sont chantées par les *svakhi's* — les femmes appartenant au cortège du fiancé — dans une forme d'une allégorie poétique, font comprendre que la jeune femme appartient désormais à leur parti et qu'il faut bien qu'elle soit décidée à accepter son sort : « Incline-toi, jeune aubier, incline-toi; et toi, ô notre fiancé, ne prends pas de soucis, nous casserons les branches de l'aubier, et nous gagnerons la jeune fille pour nous ! » Le chœur des jeunes filles répond à cela, s'adressant à la fiancée : « Et nous soulèverons l'aubier et nous ne te laisserons pas prendre. » Alors les *svakhi's* tentent la jeune mariée en promettant de lui donner une coiffure avec des perles. Les jeunes filles à leur tour lui donnent l'avis de ne pas se laisser prendre par les promesses des *svakhi's*, l'engagent à rester avec elles et lui promettent de retresser sa natte et de la parer d'une couronne avec des perles. Les *svakhi's* insistent pour persuader que la coiffure d'une femme mariée vaut mieux que la couronne d'une vierge et enfin, comme si elles avaient épuisé tous les arguments, elles s'adressent à la mère en la priant de venir ôter les rubans des cheveux de sa fille. Les jeunes filles chantent alors : « Pauvre Maroussia, c'est fâcheux que tu nous aies invité pour ce soir (2), » et veulent s'en aller. La suite du fiancé, comme pour se disculper de toutes les violences dont on l'accuse commence un autre chant : « Un coucou fait son nid dans un petit jardin et se plaint de ce que le faucon (3) avait éparpillé son nid et dispersé ses petits ! » Le faucon lui répond : « Ce n'est pas à moi que tu dois en vouloir, ce n'est pas moi qui ai éparpillé ton nid et dispersé tes petits; ton nid a été éparpillé par le vent furieux et tes petits enfants sont dispersés par une pluie fine... » Maroussia se plaint de son Basile. « Pourquoi donc a-t-il défait ma natte blonde, pourquoi donc a-t-il dispersé mes compagnes ? » — « Ne te plains pas de moi, Maroussia, lui répond Basile, ce n'est pas moi qui ai défait ta natte, c'est bien

(1) Mme E.-P. RADAÏOV, *Svadba v. s. Borissovkié* (Mariage dans le vill. Borissovka, distr. de Slaviansk) (manusc.).

(2) Mme A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.* (manusc.).

(3) M. A. DE GUBERNATIS (*op. cit.*, p. 150), après avoir signalé dans la poésie populaire russe, cette personnification du fiancé sous la forme de faucon, ajoute que : « Nella poesia vedica, lo sparvierio porta l'ambrosia, figura del fallo che porta il seme genitale. »

ton propre frère; ce n'est pas moi qui ai dispersé tes compagnes mais bien le premier *svat* (1).

La cérémonie de coiffer la jeune mariée étant achevée, on apporte solennellement le pain de sacrifice — le *korovai* — et l'on procède à en faire le partage. Le *premier boïarine*, après avoir lavé ses mains, demande trois fois la bénédiction du *starosty's* pour apporter le *korovai* : « Messieurs le *starosta* et le *pid-starosta*, veuillez donner votre bénédiction pour apporter le *saint korovai* dans la chambre ! » — « Que le bon Dieu vous bénisse ! » Après quoi il s'éloigne dans la *komora* (qui se trouve à côté) et rentre portant le *korovai* posé sous un voile sur le couvercle de la huche. Étant arrivé au seuil de la chambre, il demande encore une fois l'autorisation des *starostes* pour le franchir, et toujours par la même phrase sacramentelle qui est répétée à l'infini pendant tout le cours des cérémonies nuptiales. Après cela, il entre dans la chambre et pose le *korovai* sur la table. Comme de raison tout cela est accompagné d'un chant rituel, par lequel le chœur, comme il l'a fait toujours, décrit et explique toute l'action des personnages. Ayant reçu la bénédiction du *starosta* pour faire la répartition du *korovai* à toute l'assistance, le *premier boïarine* le baise (2) et procède à le découper avec un « couteau en or » selon la chanson (3) et son adjoint dessert les tranches sur une « assiette en argent », observant l'ordre de la parenté et la graduation d'âge. Le sommet du *korovai* représente, comme nous avons déjà dit, une lune; celle-ci est découpée en deux et présentée aux jeunes mariés; la mère et le père de la jeune mariée (4) reçoivent les morceaux suivants, et ainsi de suite. En même temps le chœur rappelle au *premier boïarine* qu'il a aussi des droits de participation à ce partage, il demande sa part en le menaçant de ne pas rendre la fiancée dans le cas contraire (TCHOUB., n° 1067), ou bien encore de lui barrer le chemin et de lui prendre son cheval (STREP., p. 213). Ceci aussi bien que l'usage déjà mentionné de *pe-*

(1) M^{me} OLGA ROSKIEWICZ, *op. cit.*, p. 34, n° 108.

(2) Aubrey says in one of his manuscripts : « When I was a little boy (before the civil wars) have seen, according to the custom Hen, the bride and bridegroom kiss over the bride-cakes at the table. » (WOOD, *op. cit.*, II, pp. 225-226.)

(3) « Pour faire montre d'activité et ne devoir son bonheur qu'à lui seul, le Romain offrait de ses propres mains, à l'occasion de son mariage, des sacrifices qu'en toute autre circonstance il laissait aux soins des prêtres » (Consensu parentum tabulis etiam maritus nuncupatus, ad nuptias officio frequenti cognatorum et affinium stipatus, templis et ædibus publicis victimas immolabat. APULÉE, *Métamorph.*, l. IV). Ed. Du MÉRIL, *op. cit.*, p. 58.

(4) En Ukraine orientale, la mère reçoit en partage une paire d'espadrilles fabriquées de pâte et le père reçoit un hibou de même matière qui ont orné le *korovai*. M^{me} E. P. RADAKOV, *le Mariage dans le village Orlovka*, distr. de Slaviansk (manusc.).

reïma et celui de la rançon de la fiancée sont encore des traces qui nous représentent des formes sociales très anciennes. Évidemment il y avait urgence à ce que tous les parents présents prennent part à la répartition de ce pain de sacrifice, car dans les temps il a existé même l'usage, à ce que rapporte une chanson probablement très ancienne, d'allumer une chandelle et de chercher dans tous les coins de la chambre, afin de se persuader que personne de la famille (ou du clan) n'avait été oublié (ТЧОУВ., n° 1074); d'ailleurs nous pouvons voir encore des traces de cet ancien usage dans la question du premier boïarine adressée trois fois à l'assistance, pour se persuader que tout le monde a reçu sa part du korovaï. La chanson qui exprime des appréhensions qu'il n'y en aurait pas assez pour tous les parents (ТЧОУВ., n° 1065-1066) en garde également les traces. Nous avons à relever encore le fait suivant dans cette cérémonie de la répartition du korovaï qui évidemment a un caractère absolument religieux et juridique en même temps : le premier boïarine, avant de présenter le korovaï à la personne, lève son assiette de deux mains au-dessus de sa tête et quelquefois il donne même avec cette assiette des coups au plafond. Les Hindous font absolument la même chose, quand, en se mettant à manger, ils commencent par lever la première bouchée du riz à la hauteur de leur tête en la sacrifiant mentalement au Siva ou au Vichnou (1).

La distribution du korovaï est suivie du dernier acte des cérémonies nuptiales dans la maison de la jeune mariée — celui de l'emmener chez son mari. On commence par la *vetcheria* (le souper) qui, sans aucun doute, était dans les temps absolument rituel, et de nos jours encore conserve quelques traits accusant ce caractère. A table chacun prend sa place comme pendant le *possade*, c'est-à-dire que le jeune marié occupe la place honoraire dans le coin, sous les *icones*, ayant à sa droite sa femme. A leurs côtés se mettent les personnes constituant la suite, excepté le premier boïarine qui se place en face du jeune marié. Le starosta ayant donné sa bénédiction comme d'habitude, on commence à servir le souper qui cette

(1) TYLOR, *la Civilisation primitive*, II, 508. La distribution du pain sacré de mariage se passe plus ou moins solennellement chez tous les peuples slaves et autres qui n'ont pas oublié cet usage : chez les Bulgares (CHRISTOV, *Svadbenski obyitchai v s. Hassanlar* (Usages nuptiaux à Hassanlar) dans le Recueil *Temenouga* publié par M. BLSKOV, Varna, 1881, p. 65; ТЧОЛАКОВ, *op. cit.*, pp. 78, 79, etc.), chez les Serbes (AMI ROUË, *la Turquie d'Europe*, II, 490, en Angleterre (WOOD, *The wedd.-day*, II, 225, etc., et partout on a soin de le partager entre tous les parents sans la moindre exception. En Mingrèlie, le prêtre ayant fini sa lecture, le parrain prend le pain et le rompt; il met le premier morceau dans la bouche du mari, le second dans la bouche de la femme. Il va ainsi trois fois de l'un à l'autre, garde le septième morceau et le mange. (LAUMIER, *Cérémonies nuptiales*, p. 252.)

fois est composé pour la plupart des plats servis habituellement. Dans certaines localités, cependant, se sont maintenus encore des usages très anciens : en Podliassié, par exemple, on sert un coq que l'on fait rôtir hors du village, sur un monticule quelconque, tout vivant, après l'avoir attaché à une échelle ou à une perche entourée de paille (1). Les jeunes mariés ne mangent rien à table, mais vont souper après dans la *komora*, et encore ne fût-ce que pour accomplir ce que prescrit l'usage : on leur donne, là, une assiette seulement et une cuillère avec laquelle ils mangent à tour de rôle (2).

Après le souper, les femmes mariées (les *svakhi's*) rappellent aux jeunes filles qu'il est temps de faire leurs adieux et de prendre congé de la jeune mariée : « elle n'est plus des vôtres, elle est des nôtres (3). » Toutes les jeunes filles partent en faisant leurs adieux à la jeune mariée dans des paroles touchantes de la chanson, et lui font observer qu'en s'en allant de chez elle, elles emportent en même temps sa virginité (TCHOUB., n° 1130). Une des chansons de mariage dit : « Les jeunes filles s'amusez et ne veulent plus la (la fiancée) recevoir dans leur compagnie : « Va, tu es fiancée, donc « tu es séparée de nous ; tu es promise, donc tu es sortie de notre « confrérie ; tu es mariée, donc tu n'es plus une jeune fille ! (4). » La première *droujka* en disant adieu à la jeune mariée lui prend la main

(1) TCHOUBINSKY, *Trav. de l'expédition*, IV, p. 385, et YANTCHOUK, *Malorousskaïa svadba* (le Mariage petit-russien), p. 50. Chez plusieurs peuples, « les rites matrimoniaux prescrivent de boire le sang du coq, de manger sa chair. Au dernier acte, il est immolé en grande cérémonie... En Alsace, il fait un grand plat au repas de noces. En Bohême, aussitôt après l'église, on se rend sur la grande place où les parents de l'épousée livrent un coq au *Plampatch* ou thalâmé, lequel attache la bête à un arbre, chante et danse autour. Puis il s'écrie : « Sous le libre ciel, du sang consacrera ce mariage ! » Et tous de répéter en chœur : « Le sang le consacrera, le consacrera !... » Le garçon d'honneur tourne encore trois fois sur les talons, brandit son sabre une fois, deux fois, et à la troisième, il décapite l'animal et... asperge les nouveaux mariés, puis les assistants » (GROHMANN). Autrefois à Dannenbourg (dans le comté de Brandenburg), l'on faisait chaque année une chasse au coq... Tout le monde lui courait après... puis il était assommé à coups de bâton et servi dans un repas auquel assistaient tous les villageois... De la sorte on prétendait favoriser la croissance du bétail... (ADALBERT KUHN, *Maerische Sagen.*, cit. par M. ÉLIE RECLUS dans sa monographie sur le coq). En France (Indre), pendant les fêtes du mariage, on embroche aussi le coq et on le fait rôtir (LAISNEL DE LA SALLE, *Croyances et légendes*, II, p. 28).

(2) Dans certaines localités où le coiffage de la jeune mariée ne précède pas le souper, les plats sont recouverts d'assiettes, et cela pour symboliser que la tête de la jeune mariée devra être couverte de même après le souper. La mère vient pour lui ôter les rubans de ses cheveux et prendre sa couronne, après quoi on lui couvre la tête d'un *otchipok* et d'une *namitka*, comme nous l'avons déjà fait voir ci-dessus [M^{me} CHR. VOLKOV, *Vessillé ou berdytchevsk, pov.* (Mariage au distr. de Berdytchev) [manusc.]. Souvent on procède pourtant en couvrant la tête de la jeune mariée d'une coiffure de femme mariée après qu'elle l'est devenue « de facto » — *post deflorationem*.

(3) M^{me} HÉLÈNE MARKOVITCH, *Svadebnyia piesni Elisavetgradsk. ouïezda* (chansons nuptiales du distr. d'Elisavetgrad) dans le Recueil *Step.*, 1886, p. 213.

(4) *Ibid.*, p. 166.

et fait semblant de vouloir l'emmener avec elle; tandis que le jeune marié cherche à la retenir en saisissant le pan de sa robe. Il garde cette attitude tout le temps des adieux des jeunes filles à sa femme. Les jeunes filles qui lui avaient déjà demandé une fois de leur donner sa couronne et les rubans ôtés de ses cheveux, étant sorties dans la rue, s'arrêtent encore devant la fenêtre pour demander où sont ses clefs. La jeune mariée leur répond dans une phrase rythmée « qu'elle a laissé les clefs dans un champ de froment pour qu'elles aillent toutes se marier dans les premiers jours gras; qu'elle les a laissées dans un champ d'avoine, pour qu'elles suivent toutes le même chemin (1). »

Immédiatement après le départ des jeunes filles, on porte la huche dans la cour et on la place sur un banc en la couvrant d'un essuie-mains. Puis, on pose là-dessus un pain et du sel. En Ukraine orientale (*slobidchtchina*), la *dija* est remplacée quelquefois simplement par un baquet. Tout cela étant arrangé de cette manière, on conduit le jeune couple par un essuie-mains dans la cour. Suivi de tout le cortège, le couple fait trois fois le tour de la huche (2). Parfois l'on s'attache à jeter des bûches de bois sur la route de la jeune mariée, pour pouvoir apprécier si elle est assez laborieuse. On porte un jugement à ce sujet en observant comment elle s'y prend pour écarter l'obstacle : marche-t-elle sur la bûche, sans y faire attention, l'écarte-t-elle de son pied, ou bien se baisse-t-elle pour la relever de sa main, ce qui est considéré comme le signe le plus avantageux pour elle (3). Ce rite ayant été accompli, tout le monde rentre dans la maison. Les femmes mariées, qui ne s'étaient pas retirées de la fête, commencent à chanter alors les chansons correspondant à la séparation de la jeune mariée de sa famille et des amis de son époux, les *boïare's* emportent le trousseau de la jeune femme et en chargent leurs voitures. La partie la plus essentielle de ce trousseau est représentée par la *bodnia* (un cuveau) chez les

(1) M^{me} A. WERESZCZYNSKA. *Mar. dans le distr. de Novkorod-Volynsky* (manusc.).

(2) En Corse, « le donne fanno sedere la sposa su di uno staio pieno di grano, et toltane ciascuna una manciata gliela versano sul capo, girandole attorno e cantando in coro la *ballatetta* » avec les vœux de produire « figli maschi in quantità », etc. (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 278).

(3) En France, « aux environs de Cluis... les mariés trouvent un balai placé en travers sur le seuil de la porte. Si la jeune épouse est bonne ménagère, elle relève le balai, en donne deux ou trois coups par la chambre et le remet à sa place... si elle passait par-dessus sans le relever et s'en servir, cela pronostiquerait chez elle fainéantise et désordre (LAISNEL DE LA SALLE, *op. cit.*, p. 47). En plusieurs endroits de l'Italie », la suocera sbarra la porta con una scopa; se la sposa è prudente, deve alzarla e portarla al posto suo; se invece vi passa sopra, vorrà essere una cattiva massaia (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 76).

pauvres, ou la *skrynia* (coffre) chez les plus riches, renfermant le linge et les autres objets de vêtement de la fiancée (1). Simulant le *vol* et le *pillage*, les boïars d'un air facétieux s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main. Ils emportent les tamis, l'attisoir, le balai, les terrines, jusqu'aux images des saints mêmes. De leur côté, les jeunes gens du village font toute sorte d'espiègleries pour empêcher les fiancés de partir : ils dérobent le fouet, enlèvent les chevilles qui retiennent les roues dans les axes, etc. (2).

Le père et la mère de la fiancée donnent leur dernière bénédiction au jeune couple, après quoi ils sont reconduits hors de la maison. Les *boïare's* assistent la jeune femme pour la faire monter en voiture (3) et lui jettent aux pieds une *poule noire* ayant les pattes liées, donnée par sa mère (4). Quelquefois, la jeune mariée étant entrée en voiture, on la couvre encore d'un voile ou d'un grand châle. Après cela le fiancé, précédé de son droujko, fait trois fois le tour de l'équipage et chaque fois qu'il passe auprès de sa future il fait claquer son fouet ou bien encore il en donne un coup léger à sa fiancée, en disant : « Laisse les mœurs de ton père et prends les miennes ! » Puis, lui et son premier boïarine prennent leurs places des deux côtés de la fiancée. Alors la mère s'approche des chevaux parés de rubans rouges (dans le cas où ce sont des bœufs, leurs cornes sont ornées de papier doré), prend les brides et les conduit dans la rue, en faisant encore une fois des vœux pour le sort heureux de sa fille et en lui souhaitant une « bonne nuit ». Tout cela se passe à une heure assez avancée de la nuit et les femmes accompa-

(1) « Mi piace osservare, dit M. DE GUBERNATIS, come già nell' inno vedico (*Rig-Veda*, X, 83) abbiamo una specie di corredo nuzziale nel cofano (Koga) nel coltrone (*upa-barhanam*) e nel belletto (abhyān'g'anam) che la sposa porta con sé, mentre viene condotta alla casa dello sposo... Il cofano, il letto e l'occorrente per la teletta sono pure indispensabili a quasi tutti i nostri corredi... Questo cofano poi suol mettersi a' piedi del letto nuzziale come per suo compimento (*op. cit.*, p. 129). » Probablement la même chose représentait le coffre nuptial en bois sculpté, orné de bas-reliefs phalliques qu'on peut voir au Musée de Cluny à Paris. En France on a employé pour cela les coffres spéciaux fabriqués à Paris (ED. FORESTIÉ, *Baptêmes, mariages, etc.*, au *XIV^e siècle à Montauban*. Mont. 1884, p. 9).

(2) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 38. Chez les Khevsoures au Caucase, quand les parents d'un assassiné consentent de se satisfaire par la rançon, les deux clans arrangent l'affaire pendant un festival commun ; mais la perception même de cette rançon doit avoir la forme rituelle du *pillage* : deux gaillards du clan de l'assassiné sont chargés de *piller* une partie stipulée de bétail du clan de l'assassin. (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i Obytchaj na Kavkazie*, II, p. 17).

(3) Chez tous les peuples slaves et indo-européens, en général, la fiancée est escortée par les amis de son futur, quelquefois armés en guerre pour la défendre et repousser chaque tentative d'enlèvement (ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 50; LAUMIER, *Cérém. nupt.*, pp. 138, 159, etc.).

(4) En Bulgarie, c'est un coq orné d'un collier de grains rôtis de maïs. L'un des *svatys* le porte solennellement dans le cortège (BOGICIC, *Zbornik sadasnjih pravr. obic.*, p. 238).

gnent toute cette procédure de leurs chants. Une de ces chansons dit : « On a fini la bière et on a sorti le tonneau (1); par les ruses en clignant et en hochant la tête on a obtenu la fille de son *svat*, nous l'avons posée sur un lit blanc.... nous ne l'avons pas prise par fraude, elle a voulu elle-même une betterave rouge pour son corps blanc. » Dans une autre chanson les parents de la fiancée s'adressent au cortège de son futur, en le priant de ne pas battre et de ne pas gronder la jeune fille, mais de lui faire accueil comme à un hôte et de la laisser venir voir sa mère tous les dimanches; ils prient encore d'avoir soin de ne pas la laisser aller nu-pieds, quand la rosée fraîche tombe sur les prairies et de ne pas lui laisser manquer d'une pelisse pendant l'hiver. La mère de la fiancée s'adresse enfin à son gendre en le priant de serrer souvent sa femme sur son cœur et de lui faire une *marque*, c'est-à-dire de faire la preuve de sa virginité (2) La fille dit adieu à sa mère dans des paroles très touchantes : « Bonne nuit, ma petite mère, bonne nuit! Je te quitte pour toute cette nuit, pour le jour suivant, et après le jour suivant pour toute une semaine, et après cette semaine pour tout [un mois, après un mois pour toute une année et après une année, ma mère chérie, pour toujours! » Les boïars néanmoins triomphent : ils entonnent joyeusement : « Nous voilà les boïars veneurs; nous avons des pieds de loup, nous avons pris une petite bête de la sorte qu'elle a un édredon... nous l'avons enveloppée dans l'édredon!... (3). »

Les coups rituels de fouet que la fiancée reçoit de son futur, ce qui est pratiqué chez tous les peuples slaves et chez les autres peuples indo-européens (4), sont expliqués à présent aussi bien par les paroles mêmes du fiancé qui accompagnent les coups, que par les chansons et même par les commentaires des savants comme un symbole de la subjugation de la femme au mari. M. Soumtzov, paraît-il, donne une explication très vraisemblable de leur signification primitive. Il y trouve une analogie avec les coups rituels des Luperques pendant les *Lupercalia* chez les anciens Romains

(1) Sur la signification symbolique du tonneau, voy. POTEBNIA, *Ob'iasnenié malorousskikh i srod. narod. piésen* (l'Explication des chansons pop. petit-russiennes, etc.), II, p. 9.

(2) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.* (manusc.).

(3) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 27, nos 124, 125.

(4) Voy. SOUMTZOV, *Sur les us. nupt.*, p. 94; KRAUSS, *Sitte und Brauch der Süd-slaven*, p. 385; BOIEV, *K bratchnomou pravou Bolgar* (sur les us. jurid. bulg.), p. 40; LIEBRECHT, *Volkskunde*, pp. 376, 377; LAUMIER, *Cérém. nupt.*, p. 91; WOOD, *The wedding*, II, pp. 48, 112, etc.; (chez les Tcheremisses dans le gouv. de Kazan, la fiancée n'entre pas en voiture, d'un trait, mais elle y pose seulement son pied et recule. Ceci se répète trois fois, jusqu'à ce que le conducteur de cortège lui administre trois coups de fouet (SMIRNOFF, *les Tcheremisses*, pp. 130-131).

et avec les fouets mellifères d'Asvines, symbolisant la rosée du matin et celle du soir, qui produisaient la fertilité des champs (1). Ce point de vue trouve encore un appui dans l'usage qui s'est conservé dans nombre de localités où le fiancé ne fait qu'éventer sa fiancée de tous côtés avec un long fouet (2) ou bien encore bat avec celui-ci sur la voiture (3) en en faisant le tour. On trouve encore des indications là-dessus dans l'usage qui s'est conservé en Russie-Blanche de faire lever les jeunes mariés de leur lit conjugal en leur administrant des coups de fouet, comme dans le fait même que le fouet ou le bâton figurent généralement dans la plupart des cérémonies nuptiales. On trouve encore un rapprochement dans la chanson qui accompagne l'usage de jeter du blé sur les personnes et dans les chambres au jour du nouvel an, chanson dans laquelle saint Élie descend à la noce en portant un *fouet de blé*. Où il agite son fouet il vient du blé (4).

Mais il est possible d'admettre aussi une autre explication de cet usage, explication moins mythologique qui n'exclut d'ailleurs pas la première : « Le besoin de compter sur la mémoire des témoins, dit Ed. du Ménil, avait même donné naissance à une coutume singulièrement brutale : après l'entier accomplissement de toutes les cérémonies, les assistants se frappaient rudement, les uns les autres, pour en mieux garder le souvenir (5). » D'après M. Maxime Kovalevsky, les coups pareils comme les symboles purement juridiques sont pratiqués dans le pays des Khevsoures au Caucase à la conclusion des conventions : le créancier tire les oreilles des témoins présents et leur dit : « N'oubliez pas que tel et tel m'a emprunté de l'argent ! » ce qui rappelle les gifles chez les paysans de la Styrie et les fessées chez les paysans russes, administrées aux garçons à la restauration d'une dérayure en litige (6). Un rite religieux pouvait bien se transformer ici en un symbole juridique.

Tout le long de la marche du cortège vers la maison du fiancé

(1) SOUMTZOY, *op. cit.*, pp. 94, 95.

(2) ON. HRYCHA, *Vessillé ou Haliatz pov. Poll. houb.* (le Mariage au distr. de Haliatch); manusc.

(3) M^{me} HÉLÈNE MARKOVITCH, *op. cit.*, *Step.*, p. 245.

(4) N. MARKEVITCH, *Obytchaj, poviéria, koukhnia i napitki malorossian* (Usages, tradition, cuisine et boissons des Petits-Russiens), Kiev, 1860, p. 1.

(5) ED. DU MÉNIL, *op. cit.*, p. 13. En Suède, après la bénédiction nuptiale et « alors qu'on met ceste aneau, les assistants, tournant le dos, se frappent à coups de poings, à fin de se ressouvenir d'un tel et si solennel acte, tout ainsi qu'en la création d'un chevalier ». (DE CHOLIÈRES, *la Foreste nuptiale*, réimpr. 1865, p. 83.)

(6) MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i Obytchaj na Kavkazié* (Loi et Coutume au Caucase), M. 1890, p. 110.

les chansons ne cessent pas. « Fais venir, ô bon Dieu, du blé de sarrasin, noir, cornu et bien abondant; nous emmenons une bru jeune et riche! (1) » — « On a rapporté dans le vallon un rameau que l'on est allé cherché au delà des montagnes; on l'a planté dans un jardin au frais, à l'abri d'un mur, sur une pierre blanche; on l'a arrosé de vin et on lui a donné un lit de safran — la petite plante fleurit et porta deux fruits, rouges tous les deux (2). » La chanson qui parle de l'entraînement et puis du désenchantement de la jeune fille est surtout remarquable : « Ce soir, notre Basile (le fiancé) n'a pas dormi jusqu'à minuit, il cherchait à entraîner la jeune Olenka : « Olenka, mon petit coucou gris, viens avec nous, nos montagnes ne sont pas comme ici, mais elles sont taillées en silex; et l'herbe aussi n'est pas pareille à la vôtre, chez nous l'herbe est en soie; et les champs ne sont pas pareils, nos champs sont couverts de roses; et les sources ne sont pas comme chez vous, elles sont mellifères; nos jardins ne sont pas pareils aux vôtres, ils sont plantés de prunellières; les saules chez nous portent des noix, les jeunes filles chez nous s'habillent d'argent. » La jeune Olenka n'a pas dormi de toute la nuit, elle a fait ses préparatifs pour le voyage. Ils ont franchi une montagne, puis une autre; sur la troisième on a fait halte. Là les chevaux ont été abreuvés, l'on s'est mis à causer. Alors la jeune Olenka commença à questionner : où sont donc les montagnes taillées en silex, où sont ces herbes de soie, où voit-on les champs de roses, où trouve-t-on les sources de miel, etc.? Basile lui répond : Les champs de roses, c'est ton petit visage rose; les herbes de soie, ce sont tes cheveux blonds; les sources de miel, ce sont tes douces lèvres; les prunelliers de nos jardins, ce sont tes yeux bruns... » Olenka s'assit et devint pensive... puis elle se mit à pleurer amèrement : « Mon bon Dieu, que je me repens à présent. J'ai mon père qui est comme un faucon et je l'ai quitté; j'ai ma mère qui est comme une alouette, et je l'ai abandonnée... Mon Dieu, que j'ai mal agi!... Qui à présent lui brodera ses chemises, qui ira à la fontaine pour lui chercher de l'eau, qui fera sa chambre, alors que sa fille s'en va loin d'elle! » On fit monter la jeune Olenka en voiture. La mère d'Olenka se mit à la poursuite : « Je te donnerai une monture, ô mon beau fils, si tu veux me rendre ma fille dans sa parure de couronne; je te donnerai une monture si tu veux me rendre ma fille vêtue comme elle l'était tout d'argent; je te donnerai, ô mon beau-fils, un cheval en harnais d'or, rends-

(1) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *Mariage en Ostropol* (manusc.).

(2) TCHOUBINSKY, *Tr. de l'Expéd.*, IV, n^o 1236.

moi ma fille vierge. » — « Je ne veux pas de monture, puisque Olenka qui est habillée d'argent est à moi, je ne veux pas de cheval enharnaché d'or parce que la belle vierge Olenka est à moi (1). »

Les chansons des *svakhi's* traitent le sujet avec plus de précision. Sur la question que fait la fiancée : « Où me conduisez-vous ? Que voulez-vous faire de moi ? » elles répondent carrément : « Nous te mettrons sur une *aire*, sur une *aire* nous te mettrons ensemble avec un jeune homme, avec un brave garçon (2). » Passant devant l'église, le fiancé saute de sa voiture et court vers l'église ; il cherche une crevasse quelconque au mur et y fait passer une petite pièce de monnaie (3). Chez les Ukraïniens, déportés en masse au gouvernement de Saratoff, le fiancé baise la serrure de l'église, nous verrons plus loin dans quel but.

IX

RÉCEPTION DU JEUNE COUPLE DANS LA MAISON DU FIANCÉ. — FOYER DOMESTIQUE. — DANS LA CHAMBRE NUPTIALE. — PRÉCAUTIONS. — ÉPITHALAMES UKRAÏNIENNES. — JEUNE MARIÉ DÉCHAUSSÉ. — CONSOMMATION DU MARIAGE. — CONFARREATIO AU LIT. — PROCLAMATION DE LA VIRGINITÉ. — PREUVES. — MESSAGE A LA MÈRE DE LA JEUNE MARIÉE.

En même temps que l'on reconduit la fiancée hors de sa maison et que le cortège se met en route, dans la maison du fiancé se font des préparatifs pour la réception du jeune couple, les *jadanky's* (attentes). La mère du fiancé ayant convoqué des voisines, celles-ci se mettent à table. On mange, on boit et l'on chante en attendant l'arrivée du cortège. « O mère, allume le feu dans ton four un peu plus tard, attends ton fils : il t'amènera une belle bru, parée d'une couronne de rue ! » « Et vous, ô coqs, ne chantez pas de bonne heure, chantez un peu plus tard, parce que notre starosta va arriver de Lvov (Leopol) ! » « Hrytzko (diminutif de Grégoire) s'en ira dormir dans un verger et Maroussia portant des cerises, des guignes et une pomme restera à son chevet. » « Le serin conduit sa femelle et la renverse sur le chanvre... Pauvre femelle, tu auras des misères : tu feras des petits, tu en auras deux, trois, quatre, six et sept et puis neuf en tout. Il faut aller chez le curé pour lui

(1) Mme O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, pp. 38-39.

(2) *Kievskaja Starina* (Antiquités de Kiev). *Rev. hist.*, 1883, II, pp. 394-395.

(3) MUNCH, *op. cit.*, p. 121.

demander quels noms faut-il leur donner? Ce sera un Hrytzko, un Stetzko, puis Havrylo et Danylo, Ivan et Stepan, Denis et Phétis, neuf en tout... »

La fiancée apparaissant, on commence à chanter : « A nous, à nous! Chez nous c'est gai et bruyant; chez nous le vent balaye les chambres, le soleil fait le pain et l'eau vient toute seule dans les creux, parce que c'est la coutume ici! (1) »

La réception des fiancés dans la maison du fiancé correspond parfaitement à la position que la jeune fille enlevée de la tribu étrangère devait occuper dans la société exogamique. Avant tout, la fiancée devait être soumise à une purification, afin que disparaisse tout vestige d'effet magique dont elle pourrait être pourvue des siens dans différents buts en commençant par la libération et jusqu'à l'asservissement de son mari. A cet égard on faisait passer la fiancée et tout son cortège à travers le feu (2). Aujourd'hui encore, au moment où le cortège nuptial s'approche de la maison, on allume devant le portail un bûcher ou simplement un peu de paille, en faisant passer par là la voiture des jeunes mariés. Dans certaines localités, cet usage est remplacé par celui de venir à la rencontre du cortège avec des torches ou des morceaux de résine allumée; quelquefois on jette aussi de l'eau sur le cortège (3). Chez les Boïki's, en Galicie, la fiancée ne descend pas de sa voiture comme cela se fait ordinairement, mais elle monte sur le timon de l'attelage (que ce soient des chevaux ou des bœufs). Arrivée au bout du timon, elle saute par terre (4).

(1) M^{me} A. WERESZCZYNSKA, *op. cit.*, manusc.

(2) KALINOVSKY, *Opissanié svadebnykh oukraïnskikh obriadov* (Description des rites nuptiaux ukrain.), 1777, réimpr. dans le *Kharkovsky Sbornik* [Recueil de Kharkov], III, 170. En Volynie, la fiancée doit passer à travers le feu avant de partir à l'église. Mais ici l'usage a reçu un autre sens : on fait cela dans le but de savoir si elle a conservé son innocence. Suivant les traditions des *Polichouks* (habit. de Poliessié, partie septentrionale de Volynie), le feu doit brûler la jeune fille si elle n'est pas pucelle. [*Jivaïa starina* (l'Antiquité vivante), *Rec. d'Ethnogr.*, II, p. 138.] Au milieu du XIII^e siècle, « celebratis solemnitatibus nuptiarum, statim quidam clericus ecclesiæ, in qua solemnizatum est matrimonium, portans aquam benedictam, cum pervenerit ad portam domus, in qua debent se recipere nubentes, tenens quandoque candelas accensas in manibus, ponit eas sub conjugatorum pedibus, et accipit pro hujusmodi tam improbo officio duodecim denarios vel aliud pretium. » DU CANGE, II, 87, col. 3, cit. chez ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 26.

(3) Chez les anciens Romains, on mettait sur le seuil de la porte du feu et de l'eau, que les deux fiancés étaient obligés de toucher. « Aquam item et ignem in limine oppositum utrinque tangebant quasi eo fœdere inexplicabili et mutuo nexu forent copulati. His nova sit conjunx, hæc duo magna putant, inquit OVID. *lib. IV, Fast.*; hæc enim duæ res aiunt FESTUS in verbo *Aqua* et LACTANTIUS, *lib. II, cap. 18*, humanam maxime vitam continent. Alterum enim quasi masculinum elementum est, alterum quasi foemininum, alterum activum, alterum patibile. » HOTOMANUS, *Observationum quæ ad veterem nuptiarum ritum pertinent*, P. 1585, p. 48.

(4) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. cit.*, p. 40.

Après cela suit la réception des jeunes mariés par les parents du fiancé qui viennent au-devant de la porte de la maison avec du pain et du sel. Cette cérémonie est également revêtue d'un caractère religieux de l'antiquité. En Podolie, la mère du fiancé demande à sa bru : « Avec quoi arrives-tu chez moi ? » — « Avec du pain et du sel et avec ton fils ! » lui répond la fiancée ; après quoi elle échange un pain avec sa belle-mère. Dans certaines localités, la fiancée est de suite décoiffée de sa *namitka* que l'on pose sur le four (1). Immédiatement après son entrée dans la chambre, la fiancée présente la première offrande aux pénates de sa nouvelle demeure et se réunit au culte de la famille de son futur : elle jette dans un endroit, qui se trouve toujours sous le *four* (2) dans les maisons de paysans ukrainiens, sa poule noire (3) en gardant toujours le *silence* rituel (4). Le caractère exogamique du mariage d'autrefois et les sentiments hostiles de la fiancée pour sa nouvelle famille se traduisent non seulement dans cet usage de garder le silence, mais se prononce encore dans la croyance populaire que si la jeune femme en instal-

(1) *Kharkovskiy Sbornik* (Recueil de Kharkov), III, p. 52.

(2) En Italie où cet usage a conservé tout son sens primitif, quand la fiancée est entrée dans la chambre « intanto el piu vecio de la famegia tira el colo a una gallina, e allora tuti se mete a zigar : « Eviva, eviva ! eviva la gallina morta e la novizza viva ! » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, pp. 266-267.) Chez les anciens Hindous, on transportait le jour du mariage le feu de la maison de la fiancée dans celle du fiancé et la jeune mariée préparait sur ce feu le premier repas qu'elle devait offrir à son mari (HALL, dans les WEBER'S *Indische studien*, V, 367) ; chez les Hindous contemporains, le fiancé fait l'offrande au feu et la fiancée y jette de la rue comme pour donner également une offrande (WALTER K. KELLY, *Curiosities of indoeuropean tradition and folk-lore*, p. 92) ; dans l'ancienne Germanie, la fiancée, en entrant dans la maison de son futur, faisait un tour du foyer allumé (*ibid.*, *loc. cit.*). En Lithuanie, sur la frontière de la Livonie et gouvernement de Vitebsk, on introduit la fiancée après la bénédiction nuptiale à l'église dans le *lietnik*, espèce de baraque où l'on fait la cuisine pendant l'été dans la chaudière suspendue au-dessus du foyer. On lui fait faire trois tours de la chaudière et du feu allumé, en chantant : « Nous mènerons la fiancée dans le *lietnik* afin qu'elle se chauffe. Le vieux père a déjà allumé le feu en l'attendant. » [*Journ. Ministerstva Narod Prosviéchtchenia* (la Revue du ministère de l'Instr. Publ.), Saint-Petersbourg, 1887, juin, p. 410.] Nous avons mentionné déjà une forme de mariage existant chez les Bulgares sous le nom de *pristanki* où l'acte d'acceptation de la jeune fille dans la famille du fiancé au moment où elle accourt pour se réfugier chez lui se traduit en la laissant approcher du foyer pour y faire du feu et cuire du pain (*l'Anthropologie*, 1891, II, p. 171). Les Ossètes invoquent pour la fiancée la bénédiction de *Safé* (le Vulcain indigène) pendant qu'elle fait trois fois le tour du foyer domestique, accompagnée de ses garçons d'honneur [MAX. KOVALEVSKY, *Sovremennyi obyitchai i drevnii zakon* (l'Usage contemporain et l'ancienne loi), I, p. 97]. Sur le foyer domestique et son rôle dans le mariage, voy. MAX. KOVALEVSKY, *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*, Stockholm-Paris, 1890, p. 78-80.

(3) Le silence obligatoire de la fiancée s'est pratiqué chez les Bulgares (BOÏEV, *op. cit.*, p. 46 ; TCHOLAKOV, *op. cit.*, p. 92), chez les Serbes (AMI BOUË, *op. cit.*, II, p. 496) ; aussi chez les Tartares (LAUMIER, *Cérém. nupt.*, p. 267) et chez les Georgiens (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i obyitchai* (La loi et l'usage au Caucase), II, p. 106. Voir aussi WARD, *India and the Hindoos*, p. 189, cit. by TYLOR (*Researches into the early history of Mankind*, L. 1870).

(4) M^{me} CHR. VOLKOV, *op. cit.* (manusc.).

lant la poule sous le four réussit à y jeter un coup d'œil, faisant en même temps dans sa pensée les vœux de voir la mort enlever sa belle-mère, celle-ci doit immanquablement succomber au cours de l'année même. Vu cette possibilité et par une précaution que l'on a soin de prendre dans certaines localités, on fait éteindre toutes les lumières dans la maison avant l'entrée dans celle-ci des nouveaux mariés et les femmes se mettent alors devant le four dans le but d'empêcher de le voir. Alors la fiancée, en entrant dans la chambre, procède dans l'obscurité à couvrir la table de la nappe qu'elle a apportée avec elle et y met son pain ; après quoi elle laisse la poule marcher sous la table et pose une icône apportée de sa maison sur le banc. Ayant tout arrangé de cette manière, elle saute par-dessus la table et s'assied *na pókouti*, c'est-à-dire dans le coin sous les icônes auquel aboutit la table. Alors on allume les chandelles et tout le monde se met à table. Parfois encore le beau-père de la jeune mariée en venant à sa rencontre lui présente un morceau de brique détaché du four ou bien encore un morceau de betterave crue ou autre chose dans le même genre. La fiancée jette tout par terre. Cela s'appelle *pryhochtchouvat(i)* la fiancée, c'est-à-dire la domestiquer avec de la mangeaille (1), et représente sans doute des traces de l'exogamie. En Ukraïne orientale, de même que dans beaucoup d'autres localités, le chœur avise de ne pas effaroucher la fiancée qui vient d'être amenée : « Ne faites pas de bruit, ne l'effarouchez pas ; laissez notre caille prendre l'habitude du rossignol (2). » Un hibou (féminin, en ukraïnien) est arrivé du village, il s'est placé *na pókouti* et porte des petites bottes rouges : ne faites pas de bruit, ne l'effarouchez pas ; laissez-le manger du pain et du sel, prendre l'habitude de ces lieux et rester ici sans plus penser à sa maison » (TCHOUB., n^{os} 1246 et autres). Chez les Houtzoules, la fiancée s'assied à table et on lui présente un garçonnet qu'elle doit placer sur ses genoux, afin que le premier enfant qu'elle mettrait au monde fût également de sexe masculin (3). Après cela, le droujko met un peu

(1) M^{me} O. ROSKIEWICZ, *op. cit.*, p. 40. Il est possible d'ailleurs que cet usage représente une modification d'une coutume d'éprouver la fiancée en lui proposant diverses choses à manger. En France, par exemple, on lui offre un morceau de mauvais pain noir, pour marquer qu'elle ne doit pas s'attendre à vivre dans un contentement parfait (LAUMIER, *Cérém. nupt.*, p. 39). En Italie, « nella campagna di Perugia, ora lo sposo, ora la suocera provano la sposa ; le si presenta una *polpetta* ; la sposa deve ingoiarla intiera... se invece, ella stenta a mandarla giù, se ne levano sinistri augurii » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 76).

(2) M^{me} E. P. RADAÏOV, *Mariage à Borissovka, district de Slavianossersbsk* (manusc.).

(3) Il cestino di pulcini che nella campagna di Bra si fa abbracciare alla sposa ed i bambini che presso i Brettoni si mettevano nel letto nuziale degli sposi, ricordano

de fromage dans un mouchoir, grimpe sur le banc ou le lit, et fait semblant d'engager des ouvriers au service de la nouvelle maîtresse; il donne à chacun d'eux un petit morceau de fromage comme arrhes et fait des notes au plafond avec un bout de charbon (1).

Le plus souvent on introduit simplement les fiancés dans la maison et on leur fait prendre place sur le *possade* (au coin sous les icones). En même temps le chœur fait entendre que « le poids des fruits mûrs fait baisser les branches de l'aubier et le sommeil fait baisser la tête ». Il invite d'aller préparer le lit : « Allez et faites le lit de ceux qui coucheront ensemble... nous mettrons deux oreillers sur lesquels reposeront deux personnes... Dormez, enfants, d'un sommeil léger, afin qu'il en vienne encore un troisième... » (TCHOUB., n^{os} 1265, 1274, etc.). Dans une autre chanson, le chœur demande, en s'adressant à la mère du fiancé : « Où mettrons-nous coucher la fiancée? Sur le four même, ce serait trop chaud; sur le *pripetchok* (la partie latérale du four), l'air à respirer serait trop étouffant; sur le plancher, il y a trop de puces. Conduisons-la à la *komóra* (2). » Le *droujko* et la *svakha* procèdent à préparer le lit nuptial qui doit presque absolument se trouver dans la *komóra*, c'est-à-dire dans la pièce non chauffée de la maison qui sert ordinairement pour garder les vêtements, les provisions, etc. Ce n'est que dans les districts confinant à l'est de l'Ukraine (gouvernement d'Ekaterinoslav) et dans ceux situés loin au nord-ouest (dans les gouvernements de Grodno et en partie dans le gouvernement de Siedletz, que l'usage s'écarte de cette règle générale. Dans les premiers, on fait coucher les jeunes époux dans la maison même ou chez les voisins, et dans les derniers ils sont conduits dans une remise ou dans une grange. Ce dernier mode doit être considéré comme ayant retenu le plus fidèlement les traits du mariage archaïque, car dans ce cas le lit nuptial se trouve non seulement hors d'une pièce

l'uso vedico di mettere un bel bambino sopra il seno della sposa, per le stesso augurio di fecondità. (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 175.) Sur cet usage chez les peuples slaves, etc., voy. SOUMTZOY, *Sur les usages nupt.*, pp. 201-203.

(1) M^{me} O. ROSZKIEWICZ, *op. et loc. cit.* « L'esprit superstitieux des Romains avait naturellement influé sur leurs usages nuptiaux : pour détourner de leur bonheur domestique la malédiction des passants, ils cherchaient à se concilier indistinctement leur bon vouloir à tous par de petits cadeaux et ces libéralités à tout venant sont encore pratiquées par les nouveaux mariés dans beaucoup d'endroits... » (ED. DU MÉNIL, *op. cit.*, pp. 47-48.) Il nous semble d'ailleurs qu'il faut chercher l'origine de ces malédictions et de la nécessité de les détourner par les cadeaux dans certains droits qu'avaient tous les hommes du clan sur une femme enlevée.

(2) M. A. MAXIMOVITCH, *Collection des chansons nuptiales inédites*, n^{os} 30 et 16. C'est à notre savant compatriote M. le professeur Dragomanov que nous sommes reconnaissant d'avoir à notre disposition ce recueil manuscrit très précieux.

habitée [ce qui est évidemment observé presque partout (1)], mais encore près d'une aire servant à battre le blé. Ceci a une signification spéciale dans les cérémonies du mariage et nous essaierons d'en donner l'explication au cours de notre travail. Quant à l'usage de laisser coucher les jeunes mariés hors d'une habitation, celui-ci s'explique parfaitement par la simulation de recéler le jeune couple, ce qui s'imposait dans le temps par le procédé même de l'enlèvement de la fiancée et les appréhensions des poursuites. Dans le gouvernement de Siedletz s'est conservée la coutume d'emmener clandestinement les jeunes mariés dans la *komora* qui leur est réservée. Celle-ci doit être, autant que possible, débarrassée de tout ce qui y était emmagasiné, de manière à n'y laisser autre chose que le lit. Le *droujko* va chercher une botte de paille à la grange (2). Parfois il met encore une gerbe de blé sous l'oreiller. Les *svakhi's* et quelquefois les *boïare's* mêmes étendent la paille apportée par le *droujko* sur le plancher ou sur un lit et la couvrent du *riadno*, espèce de drap grossier et puis encore d'un tapis ou d'une pelisse qui doit servir de couverture. Quelquefois on met la literie de la fiancée qu'elle a apportée avec elle, mais toujours sur cette même paille. En Podolie, pour le lit de la jeune mariée on met de la paille et un oreiller, et pour celui de son époux quelques bûches avec une grosse pierre qu'il doit lui tenir lieu d'oreiller (3). Le chœur de *svakhi's* chante en même temps : « Nous ferons le lit pour ceux qui viendront y coucher, nous mettrons du blé pour reposer la tête, de la paille au-dessous des hanches, du foin au-dessous des genoux et de la menthe au-dessous des talons, afin que le lit soit doux (TCHOUB., n° 1266). Au chevet du lit on met une icône et l'on y pose un pain et du sel. Dans certaines localités, on place encore du pain et du fromage sous l'oreiller (4).

(1) En Grande-Russie, chez les Cosaques d'Orenbourg, on fait le lit nuptial aussi dans une remise, dans un entrepôt quelconque ou dans la cuisine d'été. [PONOMAREFF, *Obriadorj tobytchai* (l'Usage rituel), dans la Revue *Siévernij Viéstnik* (Messager du Nord), 1890, juin, pp. 66-67.]

(2) Voy. POTEBNIA, *O mifitcheskom znatchenii niekotorykh obriador* (Sur la signification mythologique de certains usages), p. 74-75.

(3) TCHOUBINSKY, *Trav. de l'Exp.*, IV, p. 629 : « Dans le pays Chartrain, on enlève les barres du lit et l'on sème dedans du crin haché et des épingles. La plus haute société se livrait autrefois à ces puérilités. » (ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 69.) En Normandie, on oblige le fiancé à monter l'escalier de sa chambre à reculons, à faire sa prière sur le manche à balai, etc... (*Ibid.*). « Nel Canavese usano assodarlo (il letto) e renderlo scomodo col mettere sotto i lenzuoli e i materassi patate, rape, pannocchie di meliga, etc. » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 231). Des vexations semblables plus ou moins grossières sont pratiquées encore maintenant chez les Slaves, surtout chez les Bulgares (TCHOLAKOV, *op. cit.*, pp. 24-25; LIUBENOV, *Baba Ega*, p. 71). Cela remonte sans doute à ces temps de commencement du mariage individuel quand le fiancé devait régler les comptes avec les autres hommes de son clan, comme nous le verrons plus loin.

(4) Dans le gouvernement de Siedletz, comme exception à la règle générale, le

Tout étant préparé, le *droujko* demande la bénédiction des starostes, en disant : « Monsieur le starosta et monsieur le pid-starosta, veuillez bénir la jeune mariée pour aller prendre du repos ! » La bénédiction étant donnée trois fois, le *droujko*, en compagnie du *pid-droujy* (second garçon d'honneur) et des starosty's, conduit le jeune couple par le bout du mouchoir dans la komora (1) ; l'une des *svakhi's* porte le glaive (2) qui lui a été remis par la *svitylka*, celle-ci s'éloigne immédiatement, dès que le cortège est arrivé dans la maison du fiancé, car aucune jeune fille dès ce moment ne doit plus assister à la fête. Cela se comprend ; comme nous l'avons déjà observé, tout le rituel du mariage, y compris les chansons, qui jusqu'ici était solennel et empreint d'un caractère religieux, change de forme avec le départ de la jeune mariée de la maison paternelle, et les chansons alors, bien que conservant toujours cette solennité et ce sentiment religieux, n'en deviennent pas moins revêtues en même temps d'un caractère bachique et érotique qui s'accroît le plus et atteint le maximum au moment de la marche des jeunes mariés vers le lit nuptial. Comme nous allons le voir de suite, ceci n'est pas le résultat d'une débauche à laquelle se livrent des gens excités par l'alcool, mais renferme bien des traces indubitables d'un culte primitif auquel correspond tout ce rituel.

L'une des chansons qui est entonnée de préférence à cette occasion, et qui se rapproche absolument du style tout à fait védique, parle de phallus en le nommant naïvement en toutes lettres : « On l'amène sur une corde comme un taureau... il mugit en marchant, et cherche à percer » l'objet de ses désirs (TCHOUB., n° 1280), il produit « un piétinement dans la chambre comme s'il y avait un troupeau... » ; il « pleure de rage et de passion » (district de Berdytchev). « Hrytzko reste là comme un taureau et Maroussia se tient à côté de lui comme une génisse » (district de Novogrod-Volynsk). — « Jeune fille, ne va pas aux champs, tu y seras percée par le taureau d'une longue perche et tu ne seras plus vierge » (Recueil de Maximovitch). Une chanson dit « que les jeunes filles étaient parties à la recherche des vaches, mais qu'elles se trouvèrent en présence d'un taureau ; elles l'ont saisi par le phallus et lui réclamèrent du lait » (TCHOUB.,

droujko se retire avec les jeunes mariés en se dérobant au public. (YANTCHOUK, *Mariage petit-russien à la paroisse de Kornitza*, p. 47.)

(1) « Peut-être, dit Ed. du MÉNIL (*op. cit.*, p. 23), l'épée nue qu'il (le fiancé en Allemagne) tenait à la main pendant la célébration du mariage, n'était-il d'abord qu'un souvenir de la haste mystique des Romains, mais elle prit bientôt un sens tout germanique et devint une menace parlante contre l'infidélité de l'épouse. »

(2) Voir les témoignages des auteurs antiques sur le lit nuptial chez les Romains, chez BRISSONIUS (*De veteri ritu nupt.*, pp. 329, 330).

n° 1866). Une autre chanson adresse la question suivante à la jeune fille : « Qu'est-ce qui t'arrive, jeune fille ? Tu veux *traire* un taureau ? » (Трочув., n° 1683). Par cette allocution, la chanson ukrainienne reproduit littéralement l'image védique des « *femmes éhontées* » *trayant le taureau Soma* (1).

Quelques autres chansons font de la même manière, tout à fait védique, un rapprochement de l'acte qui doit avoir lieu et du labourage d'une terre vierge : « Et vous, boïare's », dit une chanson du district de Novohrad-Volynsk, allez dans les buissons d'osiers et abattez des jeunes tiges pour un joug, nous irons défricher le sol, et labourer *la terre vierge*... Celui qui l'aura cultivée en deviendra le propriétaire (2) ». « La charrue ne va pas, le fer n'enfonce pas — le sol est dur — et cette terre vierge n'est pas à moi : elle appartient à la mère; prêtez-moi un fouet pour faire marcher le taureau — faites-le pousser... nous labourerons la terre vierge » (Recueil de Maximovitch, n° 29) (3).

A côté de ces hymnes accusant un caractère absolument païen, il se trouve aussi des chansons qui se rapportent à une époque ultérieure et dans lesquelles l'élément gentil a été suppléé par celui du christianisme. L'une d'elles s'adresse directement à Dieu, en le priant d'assister à l'acte qui serait à accomplir (4). Une autre chanson dit : que le chœur a été chez le bon Dieu, et qu'il a fait ses prières au Dieu et au saint Lundi (le mariage a lieu ordinairement le dimanche) de venir en aide (5) pour *perforer le trou*. Dans les deux

(1) *Rig-Veda*, IX, 54, 1 et 85, 9. КОУЛИКОВСКИЙ, *op. cit.*, pp. 142-143.

(2) « L'épouse appartient à l'époux par droit de propriété et avec elle tous les fruits de ses entrailles. N'est-elle pas son *champ* (terme employé par les Védas), sa chose; et les produits de l'arbre n'appartiennent-ils pas au propriétaire ? » (MAX. KOVALEVSKY, *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*, pp. 46-47.)

(3) Nous retrouvons la même conception dans les chansons nuptiales d'Italie : « Nella campagna di Chioggia quando lo sposo va a ricevere la sposa, le intuona questo canto :

Aro, aro, co quei bovi bianchi,
Adesso vien co mi a vangar i campi.
Aro, aro, co quei bovi rossi,
Adesso vien co mi o vangar i orti.

(A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 266.)

(4) *Recueil manuscrit des chansons nupt. du gouv. de Tchernigov*, n° XLIV.

(5) Lundi : *dies lunæ*. En mythologie slave, la lune est du sexe masculin et est présentée comme le fiancé de l'étoile du soir. La confusion des divinités païennes et chrétiennes est une chose très répandue dans le folk-lore ukrainien [Voy. DRAGOMANOV, *Malorousskia narodnya predania i paskazy* (Légendes et traditions populaires de la Petite-Russie), Kiev, 1876, pp. 24-41] et russe [Istoritcheskii Viestnik (Messager d'histoire), avril 1890, p. 247]. Comme on peut juger d'après les lamentations de saint Augustin (*De Civit. Dei*, lib. VI, cap. 9), les anciens Romains avaient une série entière des protecteurs de la consommation du mariage : « Quorum quatuor extra cubiculum, omnibus adstandibus peragi solebant sc. deo *Jugatino* : ut mas et femina conjugerentur; *Domiduco* : ut sponsus in domo libenter esset; deæ *Maturnæ* : ut cum viro

variantes d'une autre chanson encore, la jeune fille épouvantée se plaint à sa mère d'être conduite à la *komora* et dit que son fiancé est prêt déjà d'accomplir sur elle un certain acte... La mère l'encourage en disant d'après la première variante (TCHOUB., n° 1279) que c'est un *acte divin*, et, d'après la seconde (district de Berdytchev), que tel a été *l'ordre du prêtre* (1). « Donne-nous, ô bon Dieu, une récolte abondante, fais venir le blé avec une forte racine, et un épais épi, de manière que notre jeune fille puisse le couper en restant debout, et dormir avec des jeunes gens étant couchée. » Passant enfin à l'analyse des sentiments de la jeune fiancée qui est toute effarouchée et honteuse, le chœur, en faisant des rapprochements de son état avec la nécessité d'entrer dans l'eau froide d'une rivière, lui conseille de bien retrousser sa robe, marcher dans l'eau sans avoir crainte du froid, vu que sa honte sera largement récompensée par le triomphe, après la preuve donnée de son innocence (TCHOUB., n° 1271).

Arrivés à la *komora*, le *droujko* et le fiancé s'arrêtent devant la porte, tandis que la jeune mariée y est introduite par les *svakhi's* qui procèdent immédiatement à la déshabiller. Très rarement, comme dans le district de Tchyhiryne dans le gouvernement de Kiev, ce rôle est réservé au *droujko*, qui, alors, déshabille les deux époux, et plus rarement encore, comme à Mikhalkov dans le gouvernement de Minsk, le jeune époux s'en charge lui-même. Les *svakhi's* déshabillent la jeune fille complètement à nu « comme sa

libenter sponsa maneret. In cubiculo autem quinque dii secreto ne paranymphis quidem præsentibus, colebantur : una erit *Virginensis dea* : ut libenter supponeretur, tum *Premadea* : ut subacta se non male moveret et recte comprimeretur ; tertia dea, *Pertunda* : ut sponsus concuteret et penetraret ; quarta dea *Venus* : ut utrique creandæ prolis fervor adesset, postremus erat *Priapus* ut viri vena virilius insurgeret... Et hi jugales dii dicebantur. (HOTOMANUS, *op. cit.*, p. 97, 98.)

(1) Chez les Hindous, le prêtre invite les nouveaux mariés de monter sur le lit nuptial et ajoute, s'adressant à la fiancée : « Entre joyeusement dans ce lit nuptial, produis ici des enfants avec cet époux. » (*Atharvasamhita*, XIV, 2, 31.) A Rome, comme on peut voir sur la peinture dite *Noces Aldobrandines*, on faisait des aspersions d'eau lustrale dans la chambre des nouveaux mariés ; pendant le moyen âge un prêtre allait bénir solennellement le lit nuptial. Quelquefois les époux étaient assis sur le lit pendant la bénédiction, mais habituellement le prêtre attendait pour entrer dans la chambre qu'ils fussent couchés. Dans le *Rituel de Salisbury*, on trouve une formule spéciale pour cela : *Deinde fiat benedictio super eos in lecto tantum cum Oremus* : *Benedicat Deus corpora vestra et animas vestras et det super vos benedictionem sicut benedixit Abraham, Isaac et Jacob. Amen.* » Quand le prêtre se retirait après avoir terminé son office, on fermait les rideaux (ED. DU MÉNIL, *op. cit.*, pp. 44-45). En 1577, un curé de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, s'étant plaint que le nommé Michaut, un de ses paroissiens, l'avait fait attendre jusqu'à minuit pour la bénédiction du lit nuptial, Pierre de Gondi ordonna qu'à l'avenir cette cérémonie se ferait de jour ou du moins avant le souper (LAUMIER, *op. cit.*, p. xci). Voy. aussi sur le même usage chez les Guèbres, *ibid.*, p. 219, chez les Abyssiniens, HILDEBRANDI *De nupt. vet. christ.*, p. 106 : « Sie richten vor dem Hause im Hofe ein Bett auf, darin setzt sich Braut und Brautigam, dann kommen drei Priester und singen ublich laut : Alleluia ! und gehen mit etlichen Gesängen dreimal ums Bette... »

mère l'avait mise au monde », jusqu'à lui enlever ses boucles d'oreilles, ses bagues, etc. On la visite très minutieusement. Les *svakhi's* poussent leur zèle au dernier point : elles lui tâtent sous les bras, elles fouillent dans sa chevelure, en défaisant les nattes mêmes et peignant ses cheveux (1), elles cherchent dans les oreilles, etc., « *partout* » enfin, comme nous lisons dans un de nos manuscrits inédits sur les usages nuptiaux, auquel nous empruntons tous ces détails (2). Avec le même soin sont également examinés ses vêtements et sa chemise neuve, préparée spécialement à cette occasion, afin de s'assurer qu'il n'y a pas de nœuds noués à quelque objet, ni d'aiguille, ou d'autre outil effilé ou *protorh* (quelque chose d'aigu) quelconque qui permettrait de faire une piqûre. En nous reportant au témoignage de Beauplan, il y a lieu à croire qu'au xvii^e siècle, cet usage était mis en règle avec plus de sévérité encore : « L'heure donc estant venue de coucher la mariée, les femmes parentes du marié la prennent et la menent en vne chambre, où ils la despouillent toute nue et la visitent de tous costez, entre les doigts des pieds, et autre partie de son corps, pour voir s'il n'y a point de sang, d'espingle ou coton imbu de quelque sirop rouge, caché sur elle, et s'ils y trouvoient vne de ces choses; les nopces seroient troublées et y auroit grand désordre, mais s'ils n'y trouvoient rien, ils lui vestent vne belle chemise de coton (?) toute blanche et neuve, puis la couchent entre deux draps et font venir le nouveau marié à la desrobée pour venir coucher avec elle (3). »

Cette revision terminée, et la jeune fille vêtue d'une chemise nouvelle, une des *svachki's* sort de la *komora*, découvre le nouveau-marié et s'en retourne avec son bonnet, dont elle coiffe la jeune fille. Celle-ci, n'ayant pour tous vêtements que sa chemise et ce bonnet de son fiancé, reste en ce costume à attendre celui-ci. Alors le *droujko* et le *pid-droujyi*, en lui prenant les bras, l'emmènent solennellement dans la *komora*, auprès de sa fiancée. Celle-ci le salue trois fois. Après cela, on le déshabille et il doit se soumettre également à une visite la plus minutieuse, toujours dans le même but, de trouver un nœud quelconque ou un *protorh*. Le rituel exige que le nouveau marié soit déchaussé par sa jeune femme. Elle trouve dans une des bottes de son mari quelques pièces de monnaie, que l'on a soin d'y mettre d'avance. D'après Kalinovsky, au

(1) En Italic, « si applicava un pettine di giunco a cento denti, con augurii perché il sudicio cadesse » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 141).

(2) ON. HRYCHA, *Vésillé ou Hadiatz. pov.* (le Mariage au distr. de Hadiatch.), manusc.

(3) BEAUPLAN, *Description de l'Ukraine*, pp. 125, 126.

xviii^e siècle, le fiancé frappait sa future de la tige de sa botte (1). Aujourd'hui, tout au contraire, c'est la fiancée qui, dans quelques localités, doit administrer ces coups à son futur (TCHOUB., p. 653). En même temps les *svakhi's* chantent en chœur et la chanson, en faisant allusion au choix libre de la jeune fille se trouvant en présence de la demande à procéder à cet usage avilissant pour elle, dit que la jeune fille « déchaussera celui qu'il lui plaira de déchausser, et passera devant tout autre qui ne lui conviendra pas, sans y toucher (2) ».

Enfin les jeunes époux sont invités à entrer dans leur lit; on les

(1) KALINOVSKY, *op. cit.*, p. 170.

(2) « Je ne déchausserai pas Volodimir, mais je veux déchausser Yaropolk, » disait au ix^e siècle encore Rohniède, fille de Rohvolod, d'après le témoignage de la chronique (*Liétopis po ipatskomou spisku*, éd. 1871, p. 50). Il paraît que cet usage très ancien et très répandu dans le monde slave (Soumztov, *Sur les us. nupt.*, pp. 29-30) ne se trouve dans la même forme que chez quelques peuples orientaux [anciens Nestoriens d'après Wood (*op. cit.*, I, p. 69) et Arméniens d'après Tournefort (*Relation d'un voyage du Levant*, P. 1717, II, p. 416)]. Chez les anciens Juifs, la transmission du soulier était une forme d'investiture et le commencement de la communauté des biens : « Hic autem erat mos antiquitus in Israël inter propinquos ut si quando alter alteri suo juri cedebat, ut esset firma concessio, solvebat homo calceamentum suum et dabat proximo suo : hoc erat testimonium cessionis in Israël » (*Ruth*, IV, 7), quoiqu'on puisse admettre peut-être aussi que l'action de déchausser quelqu'un était chez eux un symbole de l'humiliation ou de la soumission.... Non sum dignus, procumbens, solvere corrigiam calceae mentorum (*Marc*, I, 7). Chez les peuples occidentaux, la réception des souliers signifiait la soumission et l'aliénation de sa liberté. « En signe de consentement à son adoption et de la subordination de sa volonté, l'adopté marchait autrefois en Scandinavie dans les souliers de son père adoptif (GRIMM, *Deutsche Rechts Alterthümer*, p. 155, cit. par Ed. du MÉRIL, *op. cit.*, pp. 21-22). Un roi de l'île de Man Murecardo « regi Hiberniæ misit calceamenta sua, præcipiens ei, ut super humeros suos in die Natalis Domini per medium domus suæ portaret, in conspectu nuntiorum ejus, ut inde intelligeret, se subjectum esse Magno regi » (Du CANGE, *Gloss. inf. et med. lat.*, II, 25, col. 2). Aux noces de Jean Lufflé, Luther mit un des souliers du marié sur le chevet de son lit, afin qu'il prit ainsi la domination et le gouvernement (MICHELET, *Vie de Luther*, cité par Ed. du MÉRIL, *op. cit.*, p. 23). En Allemagne, c'était aussi le fiancé qui chaussait autrefois sa fiancée au jour de ses noces (GRIMM, *op. et loc. cit.*). Chez les Anglo-Saxons « the Mundbora (le tuteur de la fiancée) presented the bridegroom with one of the bride's shoes, as a token of the transfer of authority » (Wood, *op. cit.*, II, p. 412.) Dans le Roussillon, en France, c'est le plus proche parent du mari qui chausse la fiancée et lui met toujours aux pieds des souliers neufs. Dans le Berry, tous les conviés à la noce essaient de la chausser, et son fiancé seul en vient à bout (Ed. du MÉRIL, *op. cit.*, p. 22). En Italie, dans plusieurs endroits, « trovo indicate particolarmente le scarpe come dono nuzziale » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 114). En Bulgarie, ce sont les *deveri* (garçons d'honneur) qui apportent les bas et les souliers et chaussent la fiancée pour aller à l'église, ayant soin de mettre dans les souliers quelques pièces de monnaie (Boïev, *op. cit.*, p. 39; Tcholakov, *cit.*, pp. 15, 24, 95; Lioubenov, *Baba Ega*, p. 66) ce qu'on fait aussi en Grande-Russie, en Vendée (Laisnel de la Salle, *op. cit.*, p. 34), etc. Enfin, en Ukraine, aussi les bottes présentent un cadeau habituel que le fiancé fait à sa future (TCHOUBINSKY, p. 214). En confrontant tous ces faits, il est possible, croyons-nous, d'admettre que l'usage slave prescrivant à la fiancée de déchausser son futur doit avoir la même origine et le même sens symbolique que les souliers donnés par le fiancé et que peut être ce n'est que la modification de ce dernier usage dont le sens le plus primitif était le consentement à l'adoption et la subordination et qui a reçu une signification même juridique : « La femme, dit MICHELET (*Origines du droit français*, p. 12, cit. par LAISNEL DE LA SALLE, p. 35) entrait dans le soulier, lorsqu'elle entrait en puissance de mari. »

Le caractère non moins symbolique et très rapproché des usages décrits présente

recouvre d'une pelisse, après quoi le monde s'éloigne en les avisant « de s'appliquer afin de ne pas faire attendre trop longtemps! » D'après Tchoubinsky, dans un petit nombre de localités seulement, le droujko et les *svakhi's* restent là; partout ailleurs les jeunes époux sont abandonnés à eux-mêmes. Dans le cas où leur présence dans la *komora* est limitée et qu'ils ne doivent pas y rester jusqu'au lendemain, le droujko ou son aide *piddroujyi* reste à la porte à attendre que le nouveau marié frappe ou jette simplement sa botte pour l'avertir quand l'acte conjugal sera accompli.

En attendant, les convives restés dans la chambre continuent à

aussi une cérémonie nuptiale ukrainienne, dont nous n'avons pas fait mention plus haut et qui a lieu immédiatement après la préparation du *hiltzé*. C'est l'envoi solennel de la chemise confectionnée par la fiancée elle-même pour son futur qui doit la porter le jour du mariage. La fiancée apporte la chemise et la pose sur la table. Les demoiselles d'honneur la prennent, la plient en rouleau et la lient avec les rubans sous lesquels elles passent un petit bouquet de vinca ou d'une autre plante verte. Après cela elles prennent une branche qui a trois ramifications, l'ornent avec des rubans, de vinca et d'avoine et mettent la chemise entre les ramifications. En bas de la branche on attache un mouchoir blanc qui doit représenter une lettre de la fiancée adressée à son futur. Quelquefois on met aussi une petite couronne au-dessus. Après tout cela, on remet le paquet ainsi arrangé à une délégation spéciale qui doit le porter au fiancé et dont les membres sont ordinairement les frères ou les autres proches parents de la fiancée. Tout cela est accompagné de chansons, ce qui indique le caractère rituel de cet usage. L'une de ces chansons dit que « le poisson brochet fit du bruit dans la mer; l'or et l'argent en sortirent et furent placés sur le front du cheval du messager afin qu'en brillant comme une étoile lumineuse ils éclairent la route pour que l'ambassadeur ne s'égare pas et ne perde pas la chemise à lui confiée » (ТЧОУБ., n° 366). Une autre chanson (*ib.*, n° 368) prie la lune d'éclairer la route dans le même but. Arrivés à la porte de la maison du fiancé, les ambassadeurs chantent : « Nous avons apporté une branche, une chemise sur la branche et une couronne sur la chemise! » Les starostes du fiancé ne les laissent entrer qu'après avoir reçu « le droit » sous la forme d'eau-de-vie et après avoir demandé la lettre justifiant le caractère de la mission. Dans la chambre, les délégués dansent en tenant la chemise dans leurs mains et puis la remettent au fiancé. Le chœur des *svakhi's* les envisage toujours avec méfiance et les interroge « s'ils ne sont pas venus sous le prétexte d'une mission, pour espionner » (ТЧОУБ., n° 379).

En laissant à côté toutes ces traces d'exogamie, nous voulons appeler l'attention des lecteurs sur le sens symbolique de cet usage qui remonte aussi à la plus haute antiquité. Chez les anciens Hindous, la fiancée donnait à son futur la chemise tissée et cousue par elle-même (*Atharvaveda*, XIV, cit. par M. A. DE GUBERNATIS, p. 113). Après la consommation du mariage, la jeune mariée hindoue couvre son mari avec son vêtement, en lui disant : « Je te couvre avec mon vêtement, que Manou m'a donné, afin que tu m'appartiennes, à moi seule, et que tu ne penses pas à une autre femme! » [*Atharva samhita*, VII, 37, l. cit. par M. OSSIPOFF, *Bratchnoï pravo drevniaho vostoka* (le Droit matrimonial de l'Orient antique), Kazan, 1872, pp. 173-174]. Selon Diodore de Sicile, l'adoption par la chemise était connue des Grecs aux époques les plus lointaines de leur histoire (LAISNEL DE LA SALLE, *op. cit.*, p. 30) et les nouveaux mariés chez eux échangeaient entre eux leurs vêtements. L'échange mutuel des chemises était en usage chez les Allemands au moyen âge (GRIMM, *Antiq. du droit allem.*, p. 441; LAISNEL DE LA SALLE, p. 29) ainsi que l'usage de porter au jour du mariage la chemise donnée par la fiancée en France, — usage pratiqué jusqu'à présent à la Châtre, dans le Cher, etc. Il est observé aussi en Bulgarie et chez les Serbes en Dalmatie (*ib.*, p. 30) et toujours dans le même sens d'adoption réciproque et d'union intime.

boire et à chanter (1). Le répertoire choisi à cette occasion a pour objet de faire l'apologie et de rendre explicite l'acte qui dans ce moment même doit s'accomplir dans la komora : « Luis, ô lune éblouissante, reluis dans les cieux d'une lumière intense, afin que nos jeunes mariés puissent voir clair dans la komora ! La jeune fiancée reste assise tristement dans son lit et le fiancé l'embrasse en lui disant : « Assez de tristesse, ma belle, il est temps de cueillir les fruits rouges de l'aubier et de donner les cadeaux à ton père et au mien, ils sont vieux tous les deux et seront fiers de ces cadeaux » (Orlovka, gouvernement d'Ekaterinoslav). La jeune fille ne peut pas se décider au sacrifice : « Si je le savais, dit la chanson, je me serais fait cuirasser. » Une autre chanson avertit le nouveau marié de ne pas s'adresser à la jeune fille autrement qu'en la caressant et en l'embrassant, car elle le pousserait hors du lit (Тчов. n° 1283). « Une averse est tombée, dit encore une chanson, et la cochenille rouge est venue en abondance, mais Maroussia ne sait pas comment s'y prendre et prie Ivan de teindre tout le mariage afin que tous les parents puissent s'en réjouir (*ib.*, n° 1333). Les chansons prennent enfin un ton burlesque : « Les marchands sont arrivés de Kholm, ils commencent à faire le marché pour la laine ; ils mettent une toison sur l'autre et cherchent un trou au milieu ; ils enfoncent la toison et trouvent une source rouge » ; « l'oie mâle appelle sa femelle et lui offre un épi de blé pour la permission de monter à son dos. » — « Le chat déchira le toit et tomba sur le lit ; il se roula dans le duvet jusqu'à ce qu'il ait réussi à se glisser entre les jambes de Maroussia, etc. (2). »

Resté en tête à tête avec sa femme, le nouveau marié ne tarde pas à entrer en commerce intime avec elle. D'après l'assertion de Tchoubinsky (dont nous n'avons pu trouver l'affirmation dans au-

(1) Chez les anciens Grecs et Romains, on a chanté en ce moment les *épithalamies* dont nous trouvons une explication originale chez un jurisconsulte français : « Cum vero nova nupta in lecto collocata esset ac ad eam maritus accessisset ; ut clamor qui nunquam a virginibus in primo conflictu edi solet exaudiri non posset, epithalamia a suis sociis virginibus canebantur. » (BRISSEAU, *De veteri ritu nupt.*, p. 331.) En Italie lorsqu'on eumène les nouveaux mariés dans la chambre à coucher, les musiciens et les chanteurs vont donner une longue sérénade sous leurs fenêtres et après cela tout le monde part en répétant sur tous les tons et en s'efforçant de faire entendre sa voix le plus loin possible : « *Buona notte, buona notte!* » (*Rev. des Traditions populaires*, 1886, VI, p. 181.) « Selon un vieil usage qui n'échappait au sacrilège que par l'excessive naïveté du peuple, on se réunissait en Bretagne à la porte de la chambre ou sous a fenêtre des nouveaux époux et l'on chantait dévotement le *Veni Creator*, ce qui existait dans le Nord de l'Europe avec une circonstance singulièrement aggravante : sunt et multæ caerimonie circa tori introitum, ut parochialis presbyter, si adsit, vel clericus canat hymnum *Veni Creator* » (OLAUS MAGANUS, l. I, XIV, chap. 10, p. 353, cit. par EDELST. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 71).

(2) MAXIMOVITCH, *Recueil manuscrit*, n° 27, 7 et 8.

cune des autres sources qui nous sont connues), il ne doit pas compléter l'acte, mais se borner à la défloration seulement; la mariée de son côté, avisée par les *svakhi's*, le repousse immédiatement après la première approche (1). Dans le cas où le nouveau marié pour une cause ou une autre ne serait pas apte à l'action qu'on lui réclame, son impuissance est ordinairement attribuée au manque d'égard pour certains usages et certaines précautions qu'il y a toujours à prendre; il lui est expressément défendu, par exemple, de se retourner après qu'il est arrivé chez lui et surtout lorsqu'il est conduit à la *komora*. De même cela peut être interprété par un effet magique dont on rend coupable la fiancée elle-même, ou bien encore par l'intervention d'un ennemi quelconque, qui aura fait glisser quelque part une aiguille ou qui aura fait un nœud. Dans le premier cas, le nouveau marié doit déchirer la chemise sur sa femme, ce qui enlèvera la puissance de l'effet magique; dans le dernier, on s'efforce de trouver la cause de ce mal et si l'on tombe sur quelque chose qui pourrait éveiller des soupçons, on dit : « Voilà quelque diable de l'enfer qui a voulu se railler de nous ! » Mais lorsqu'on ne parvient à rien trouver, on commence à injurier le jeune marié

(1) TCHOUBINSKY, *Travaux de l'Expédition*, IV, p. 443. Le fait, s'il est vrai (nous sommes très disposés à l'admettre), nous présente un compromis très curieux entre la nécessité obligatoire de la défloration (qui, comme nous verrons plus loin, est un acte essentiel du mariage populaire chez tous les peuples) et l'abstinence de la copulation charnelle pendant quelques jours après le mariage, si usitée et si recommandée par les religions anciennes ainsi que par le christianisme. Nous trouvons cette abstinence chez les Hindous (*Açvalâyana*, I, 8, 10; *Pâraskara*, I, 9, 8-10, cit. par OSSIPOFF, *op. cit.*, p. 173), chez les Hébreux (*Tobias*, ch. VIII, v. 4), chez les Grecs et chez les Romains (« *Primus nuptiarum dies verecundiae datur* », — MACROBIUS, I, I, cap. 15). Le concile de Carthage la prescrivait au IV^e siècle (*Sponsus et sponsa cum benedicendi sunt sacerdote a parentibus et paranympis offerantur, qui cum benedictionem acceperint eadem nocte pro reverentia ipsius benedictionis in virginitate permancant* — *Concil. Carthag.*, IV, con. 13, chez HILDEBRANDT, *De nuptiis vet. christ.*, p. 84); le clergé recommandait cet usage en France (Hic moncat eos sacerdos ut triduo se custodiant a pollutione carnis, — MARTÈNE, *De antiquis ecclesiae ritibus*, II, col. 371, chez Ed. de MÉRIL, *op. cit.*, p. 72), en Italie (*ib.*), en Allemagne (*ib.* et WEINHOLD, *Die Deutschen Frauen*, p. 269); etc. Le clergé forçait les amoureux trop pressés d'acheter des dispenses. « Les habitants d'Abbeville se mirent bravement un beau jour, raconte LAUMIER (*op. cit.*, p. LV), en insurrection complète et prétendirent coucher avec leurs femmes dès le jour de leurs épousailles, et, qui pis est, sans rien payer à personne. On les menaça du dragon qui avait étranglé les sept premiers maris de Sara, trop empressés de jouir de leurs droits; ils s'en moquèrent. Le maire et les échevins présentèrent requête au parlement. Le 19 mars 1409, il intervint un arrêt portant « défense à l'évêque d'Amiens et aux curés « de ladite ville de rien prendre ni exiger d'argent des nouveaux mariés pour leur donner « congé de coucher avec leurs femmes, la première, la seconde et la troisième nuit de « leurs noces; et fut dit que chacun des habitants pourrait coucher avec son épouse sans « la permission de l'évêque et de ses officiers ». Cette décision fut publiée aux acclamations de tout le beau sexe de Picardie. » On observe cette abstinence jusqu'à présent chez les Bulgares (TCHOLAKOV, *op. cit.*, p. 92), chez les Serbes (AMI BOUÉ, *la Turquie d'Europe*, II, p. 495), chez les Khevsoures (MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i Obytchai*, II, p. 104); etc.

et même à lui donner des coups. Alors la première *svakha* le prend par la main et le conduit dans la cour en le faisant retirer toutes les chevilles qu'il pourra trouver sur son chemin — dans les portes, dans les roues, etc., jusqu'à ce qu'il se trouve mieux. Mais si le marié demeure toujours incapable de remplir sa fonction, c'est-à-dire faire la *kalyna* (l'aubier) malgré toutes les mesures essayées, alors c'est le *droujko* qui doit venir en sa place (1). Dans certaines localités cependant la défloration, qui est obligatoire et doit avoir lieu *quand même* et précisément dans ce moment du mariage, se fait par la fiancée elle-même ou encore par l'intermédiaire des *svakhî's* qui déchirent simplement l'hymen avec les doigts.

Les faits que nous venons d'étudier démontrent suffisamment que l'usage populaire considère la revision des vêtements de la jeune mariée (et du nouveau marié également) non seulement comme un moyen de prévenir toute tricherie de la part de la mariée, au besoin de dissimuler une faute, mais essentiellement pour préserver le nouveau marié lui-même de l'effet de sorcellerie qui pourrait être en jeu sous différents aspects. Certainement les jeunes filles ne manquent pas de tricher : elles s'ingénient, par exemple, à garder quelque part des plumes arrachées à de jeunes oiseaux renfermant encore du sang dans leurs tiges, etc. Néanmoins les précautions auxquelles on a soin de recourir ne doivent pas être envisagées au point de vue de Beauplan et des autres investigateurs, même de l'époque récente. C'est avec plus de raison qu'elles doivent être interprétées dans le sens d'une superstition fondée sur le symbolisme et rencontrée chez tous les peuples (2).

(1) Cet usage existait aussi probablement en France : « Que dirons-nous », s'indigne un auteur français du *xvii^e s.*, « de ces maris qui pour rompre le charme du nœud d'aiguillette, eux-mêmes (tant ils sont dénaturés) sont contents d'estre maque-reaux, pour se faire planter les cornes à ceux qui y ont autant de crédit que Magnificat vient à propos à Matines ». (DE CHOLIÈRES, *la Foreste nuptiale*, P. 1600, réimpr. 1865, p. 126.)

(2) D'après EDELST. DU MÉRIL, (*op. cit.*, pp. 74-76), l'impuissance temporaire des jeunes mariés était attribuée déjà dans l'antiquité à l'influence maligne de quelque charme (HÉRODOTE, I. II, par. 181, fr. CXXVIII); les plus grands docteurs de l'Église comme saint Augustin, saint Thomas, Pierre Lombard, etc., reconnaissaient aussi l'existence de ces pratiques perverses et les conciles de Milan, de Tours et notamment celui de Melun (1379) les frappaient des peines les plus sévères. Dans le *Dictionnaire des superstitions* nous trouvons « la méthode qui était considérée comme la plus efficace et se pratiquait ainsi : après s'être procuré une petite cordelette en cuir ou bien en soie, en laine, en fil ou en coton, on faisait un premier nœud et un signe de croix en disant : *ribald*; au second nœud et au second signe de croix on disait : *nobal*, et au troisième nœud et signe de croix on prononçait : *vanarbi*, tout cela s'accomplissait pendant la cérémonie du mariage. On peut faire cela aussi en récitant à rebours un verset du *Miserere* [DE CHESNEL, *Diction. des superstitions* (Collect. Migne), P. 1856, pp. 36-37]. Sur l'impuissance causée en nouant des nœuds en Allemagne, voir chez LIEBRECHT, *Volkskunde*, p. 322, et GRIMM, *Deutsche Mythologie*, 1127. En Norvège, au mo-

Dans toute l'Ukraine orientale sur la rive gauche du Dnièpr, les nouveaux mariés ne restent dans la *komora* que le temps nécessaire pour entrer en cohabitation, tandis que sur la rive droite dans l'Ukraine occidentale ils y passent toute la nuit et n'en sortent que le lendemain. Dans quelques districts seulement confinant à la rivière même et se rapprochant le plus des provinces de la rive gauche, on suit les usages de celles-ci. Dans le premier cas, le *droujko*, après avoir eu le signal conventionnel (le nouveau marié frappe à la porte ou fait partir sa botte pour l'atteindre), en fait part à tous les siens. Ceux-ci, s'emparant du glaive, se rendent à la *komora* pour ramener les jeunes époux. Dans plusieurs localités peu nombreuses d'ailleurs, le nouveau marié, après avoir donné le signal, cherche à se cacher; dans quelques autres qui sont plus rares encore, il cache au contraire sa jeune femme et doit donner ensuite quelques petits sous à celui qui parvient à découvrir la cachette. (A la suite nous reparlerons plus amplement de ces deux usages.) Les *svakhi's* enlèvent à la jeune femme sa chemise et lui donnent celle qu'elle portait auparavant, en la coiffant en même temps d'un bonnet de son mari. Dans le cas où l'on a obtenu la preuve de sa virginité, on lui fait chanter une chanson suivante : « L'aubier de la forêt sombre, l'enfant de la famille respectable : elle allait pendant

ment où la femme fait ses couches, on se met à défaire tout nœud qui pourrait se trouver dans la maison (LIEBRECHT, *op. et loc. cit.*). En Écosse, immédiatement avant la bénédiction nuptiale à l'église, on a soin de défaire tous les nœuds qui ont été faits pour tenir n'importe quelle partie de la toilette des fiancés : jarrettières, lacets des souliers, jupons, etc. La cérémonie religieuse étant achevée, les nouveaux mariés se retirent chacun à l'écart pour rattacher tous les rubans, etc. (*ib.* et WOOD, *op. cit.*, II, p. 65). Dans le même pays, lorsqu'une femme fait ses couches, toutes les serrures et tous les cadenas doivent rester ouverts et quand il se fait un mariage le trousseau de la fiancée est transporté dans la maison de son futur dans des coffres non fermés ni noués avec des cordes (LIEBRECHT, *op. cit.*, p. 360 et *The Folk-lore Journal*, déc. 1894, p. 353). Chez les Serbes, le fiancé n'ose pas, le jour de son mariage, lier ou délier quelque chose (AMI BOUÉ, *op. cit.*, p. 493). Nous trouvons là l'explication des superstitions existant en Ukraine que nous avons mentionnées : de baisser la serrure ou le cadenas à la porte de l'église ou de jeter à travers des crevasses qui s'y trouvent une pièce de monnaie. Le dernier usage nous rappelle un morceau de cire d'un cierge de Pâque qu'on achète en France dans le même but chez le sacristain (DU CHESNEL, *Dict. des superst.*, p. 38) : il est curieux qu'en Grande-Russie (probablement sous l'influence finnoise) on se trouve en présence d'usages tout à fait opposés quant aux nœuds et aux aiguilles, quoique également symboliques : là on enveloppe les fiancés avec le filet, parce qu'il y a beaucoup des nœuds, et on met dans la poche de la fiancée ou dans son vêtement des aiguilles, ce qui doit servir comme préservatif contre les effets de la magie (SOUMTZOY, *Sur les us. nupt.*, pp. 94 et 197, et PONOMAREFF, dans le *Siéverny Viéstnik*, 1890, juin, p. 79). Dans le livre mentionné déjà de Lazitius, au chapitre traitant des mœurs des Borusses, c'est-à-dire des Lithuaniens (dont les phrases sont reproduites d'ailleurs en langue biélorussienne, sinon ukrainienne), nous lisons : « Tum pro bellariis offerunt testiculi caprini vel ursini quibus ipso nuptiarum die comanducatis, conjuges creduntur fieri fecundi. Hac de causa nullum quoque animal castratum illic ad nuptias mactatur. » (LASITZKY IOHANNES, *De Russorum, Moscovitarum, etc.*, p. 262.)

sept ans dans les nuits et portait sa beauté fleurissante avec elle : des marchands voulaient l'acheter, elle ne l'a pas vendue ; les jeunes gens la sollicitaient, elle ne l'a pas donnée. Elle a lié ses jambes avec de la soie et la gardait pour son Ivan. » (District de Berdytchev, gouvernement de Kiev.)

Après cela, selon la coutume existant dans le pays, on laisse la paix au jeune couple ou bien encore on le fait sortir solennellement devant les convives. Dans le premier cas, les nouveaux mariés s'assoyaient dans leur lit et on leur porte un souper composé d'une *poule rôtie* (1) — plat réglementaire, — de pain et de bonne eau-de-vie. En même temps la chemise de la jeune mariée est portée triomphalement dans la chambre et montrée à tous les assistants. Dans le second cas, la jeune mariée reprend son costume complet. Son mari met lui-même l'*otchipok* (bonnet d'une femme mariée) sur sa tête, après quoi les *svakhi's* la coiffent de la *namitka* à laquelle on a soin d'attacher une couronne rouge ou, dans le cas où sa virginité ne serait pas constatée, une couronne verte. Cela fait, le *droujko* prend le glaive et sort de la *komora* ; les nouveaux mariés le suivent en couple, le mari marchant à droite, et tout le cortège est clos par les *svakhi's* portant la chemise (ce qui aujourd'hui ne se fait plus d'ailleurs beaucoup). Dans certaines localités, c'est encore la jeune mariée elle-même qui porte cette chemise sur sa tête. S'approchant de la chambre, le *droujko* s'arrête devant la porte du vestibule et la jeune mariée, si elle a fait preuve de son « honnêteté », chante encore une fois la chanson sus-mentionnée, sur le seuil de la porte. Ensuite le *droujko* introduit les nouveaux mariés dans la chambre et les *svakhi's* les suivent en répétant la chanson que la jeune femme vient de chanter. Après quoi (si cela doit avoir lieu), elles montrent la chemise « à l'aubier » aux parents du jeune marié et la transmettent ensuite au *starosta* qui monte sur le banc et, après avoir voilé les icones d'un essuie-main et demandé la bénédiction à l'assistance pour « montrer la beauté fleurissante », fait voir la chemise nuptiale à tous. « Regardez cette chemise, messieurs les parents ! Je vous souhaite d'en avoir une pareille pour vos enfants ! » Ayant reçu de cette manière une confirmation

(1) « On supposait », dit Ed. DU MÉRIL (*op. cit.*, pp. 71-72), « que les forces de la mariée devaient être épuisées et on lui apportait pour les rétablir une soupe ou une rôtie dont le nom et la nature étaient fixés dans chaque pays par un usage invariable. Peut-être était-ce d'abord une cérémonie à laquelle se rattachait une intention mythique : car encore en Bretagne on attend le milieu de la nuit et dans la partie où les anciens usages se sont le mieux conservés, dans le Finistère, ce restaurant est apporté par quatre hommes vêtus de blanc. » A Amiens et à Rouen, la *confarréation* recommençait au moment où les époux se mettaient au lit (*ibid.*, p. 42).

incontestable de la virginité conservée par la jeune femme jusqu'au jour du mariage, les assistants s'adonnent avec frénésie à de tels excès de joie, qu'ils commencent à vociférer, sauter sur les bancs et les tables, briser la vaisselle, etc. (1). Au xvii^e siècle, tout cela se pratiquait avec encore plus de solennité : « Quand ils (les mariés) sont ensemble, raconte Beauplan, ils tirent le rideau, cependant la plupart de ceux qui assistent aux nocces viennent à la chambre avec la cornemuse, dançant chacun vn verre à la main, les femmes sautant et dançant en claquant des mains, tant qu'ils ayent de tous poincts consommé le mariage; et dans cette heureuse conioncture, si elle fait quelque signe de ioye, aussitost toute l'assemblée saute, et battant des mains, hausse les cris de resiouissance, les parents du marié sont tousiours en sentinelle autour du liet pour écouter ce qui se passe attendant à tirer le rideau que la farce sera iouée et ils viennent lors luy donner la chemise blanche, et s'ils trouuent en celle qu'ils luy ostent des marques de sa virginité, ils en font retentir toute la maison, par les cris excessifs de ioye et de satisfaction que toute la parenté en tesmoigne (2). »

Mais si la chemise n'est pas montrée (ce qui de nos jours arrive de plus en plus souvent), la jeune mariée, après avoir chanté la chanson affirmant sa chasteté, vient avec son mari vers ses parents, lesquels les attendent assis sur le banc à côté du four et tenant chacun un pain dans les mains. Le premier boïarine demande encore trois fois aux *starosty's* de donner leur bénédiction aux enfants, et

(1) Dans le Lausitz, en Allemagne, les convives, avant de se séparer, jettent à terre les verres dont ils se sont servis. Dans le bas Languedoc, en France, on casse aussi à la fin du repas toutes les assiettes et tous les plats. Dans le Poitou, on les brise aussi, mais seulement au mariage du dernier enfant d'une famille (ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 60). En Italie, « il piu arditto vicino entra di soppiatto nella stanza ove la compagnia nuziale festeggia e getta in mezzo ad essa una scodella di terra, che naturalmente va in pezzi; dall a strada allora i ragazzi fanno strepitosamente evviva alla sposa. Nel Fanese, la suocera presenta alla sposa una pentola piena di cenere e di cattive erbe; la sposa la butta in terra e quanto piu minuti pezzi se ne fanno, piu il matrimonio sarà felice e fecondo. In generale per tutta Italia si ha per buon augurio che in giorno di nozze si rompa qualche cosa. » (A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, p. 176.) Voy. aussi LAISNEL DE LA SALLE, *op. cit.*, pp. 58-59. En Serbie, on brise tout, on tue même la volaille et on démolit le four (AMI BOUÉ, *op. cit.*, II, p. 433). Les mêmes choses en Bulgarie (TCHOLAKOV, *op. cit.*, pp. 25, 92, etc., et en Grande-Russie (PONOMAREFF, *op. cit.*, p. 66).

(2) BEAUPLAN, *Description de l'Ukraine*, pp. 125-126. L'usage de démontrer plus ou moins publiquement les preuves de la virginité de la fiancée est très ancien et répandu chez tous les peuples non seulement indo-européens, mais aussi sémites, etc. (Voy. A. DE GUBERNATIS, *op. cit.*, pp. 234-5; ED. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 77; GAYA, *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, pp. 30, 51, 59, 70, 71, 80, 81, 85; LAUMIER, *Cérém. nupt.*, pp. 166, 276, 314; AMI BOUÉ, *op. cit.*, II, p. 470; BOGISIC, *Zbornik sadar. obic.*, p. 239; BOÏEV, *op. cit.*, pp. 43-44; TCHOLAKOV, *op. cit.*, p. 25; PONOMAREFF, *op. cit.*, p. 66, etc., etc...).

à ceux-ci de saluer le père et la mère. Les nouveaux mariés les saluent et les parents du fiancé les bénissent de leurs pains. Ensuite les jeunes époux sont invités à prendre place à table et on leur sert l'eau-de-vie sucrée est toujours la poule rôtie rituelle. Ce n'est qu'en Ukraine occidentale que ce plat réglementaire est remplacée par les *varenkyki* (petits gâteaux au fromage blanc). Il arrive rarement que les convives se soient séparés immédiatement après le souper. Ordinairement la nouvelle de la chasteté de la jeune mariée excite, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, une grande joie à laquelle on se livre avec un entraînement indomptable et qui devient ensuite une véritable orgie accompagnée de danses et de chansons tout à fait érotiques, qui sont indubitablement l'écho de l'ancien culte phallique.

En examinant l'usage de la *perezva* qui, au fait, n'est autre chose que cette même orgie qui, devant suivre la sortie des nouveaux mariés dans la matinée (dans le cas où l'on leur laisse la liberté de passer la nuit dans la komora), est reportée au lendemain, nous nous arrêterons plus longuement sur ces chansons et ces danses et nous essaierons de les étudier. Pour le moment nous nous bornerons à mentionner celles de ces chansons qui expriment essentiellement la joie que cause une union qui a permis de constater l'innocence de la jeune mariée. Elles ne manquent pas non plus de garder des traces d'une époque très éloignée et d'un culte des organes de la reproduction que le christianisme a touché légèrement, comme nous l'avons déjà vu. « Une pluie épaisse est tombée, » dit une de ces chansons annotée par M. A. Maximovitch, « la cochenille est venue en abondance ; la jeune fille ne savait pas teindre et devait s'adresser à Ivan. Ivan est un brave garçon : il a taillé le bouleau, au-dessus de la racine même, et n'a pas pu l'abattre. Il essaya de le baisser, mais il n'a pas pu le faire incliner ; alors il monta dessus et il l'a fendu... Arrivez, chers parents, chaussez-vous de bottes rouges, piétinez vos ennemis, donnez-nous des essuie-mains frangés et nous vous donnerons en échange la chemise avec une fleur » (n° 18). — « Dans la chambre, derrière la porte se trouve un lit, dit une autre chanson ; sur le lit est cachée Maroussia qui tient le *cteïs* entre ses jambes : il faut bien prier Maroussia de permettre de s'approcher d'elle (Тчов., n° 1592). Dans les nombreux refrains de quatre à six vers, toujours très gais, nous trouvons le même sujet : « Est-ce que tu vas pleurer, ma belle ? Ne penses-tu pas aller le dire à ta mère ? » « Si je voulais le lui dire, je ne me serais pas abandonnée à toi ! » (Maximovitch). — « Une

araignée tissait sa toile au plafond et tombe sur le lit : à cette place où dormait Maroussia, une rose s'est épanouie, l'aubier rouge commença à fleurir » (district de Novohr.-Volynsk). « Notre Maroussia, c'est une *kalyna* (les fruits d'aubier); elle était couchée sous l'aubier, cueillait ses branches, les mettait en bouquets en les liant de soie noire et les envoyait à son père » (TCHOUB., n° 1319). Enfin encore une chanson dit : « Maroussia sort de son lit nuptial et sur ses pas vient la Sainte Vierge et pose une couronne à sa tête — image faisant allusion à la protectrice du mariage, Junon » (*ib.*, n° 1326).

Après avoir constaté solennellement la chasteté de la jeune mariée, on pratique dans certaines localités un usage dont nous ne pouvons pas nous rendre entièrement compte, mais qui sans aucun doute doit se trouver en rapport avec un ancien culte du feu. C'est ce que l'on appelle *smalyt(i) molodou* (ôter les cheveux de la fiancée en les brûlant sur le feu). Au gouvernement de Kiev (district de Tchihyryne), toute l'assistance de la noce, femmes et hommes, se rend hors du village et allume un bûcher de paille. Les femmes devenues ivres sautent par-dessus en retroussant leurs jupons jusqu'à la ceinture, tandis que les hommes jettent après elles des bottes de paille allumées. Le droujko présente en même temps de l'eau-de-vie à tout le monde. Cette opération est continuée très longtemps; parfois on brûle avec cela toute une voiture de paille et l'affaire ne se passe pas sans occasionner des brûlures plus ou moins sérieuses (1). A Borissovka (gouvernement d'Eka-terinoslav), on se contente de promener la jeune mariée dans la rue en portant des torches de tille allumée et en accompagnant cette procession de chants (2).

Le premier souci, après avoir constaté l'innocence de la jeune mariée, c'est de porter cette nouvelle à sa mère. On forme dans ce but spécialement toute une ambassade, surtout si la parenté de la fiancée n'est pas représentée officiellement pour cela. (Le père et la mère de la mariée, selon l'usage, ne doivent ni accompagner leur fille dans la maison de son mari, ni assister là le soir du mariage.) Les parents du jeune marié versent dans une bouteille de l'eau-de-vie d'une qualité supérieure, presque toujours colorée en rouge, puis attachent au col de cette bouteille une grappe de fruits d'aubier en la bouchant de quelques épis de blé et d'un petit bou-

(1) NIKOLAÏTCHIK, *op. cit.*, dans la Revue *Kievskaja Starina*, 1883, février, p. 395. Un usage semblable existe aussi chez les Cosaques d'Orenbourg : on allume le feu auprès de la maison de la fiancée et tout le monde saute à travers (PONOMAREFF, *op. cit.*, p. 68).

(2) M^{me} E. P. RADAKOV, *Mariage à Borissovka* (manusc.).

quet d'aubier. Avec cela ils ficellent d'un fil de laine rouge un pain (qui a été préparé en même temps que le korovaï) et font porter le tout à la mère de la fiancée, le plus souvent par les frères de celle-ci ou par des personnes envoyées pour cela de la part de sa mère. Dans plusieurs localités, cette visite chez la mère de la fiancée se fait par tous les convives à la tête desquels marche le droujko en portant la chemise de la jeune mariée. Il va sans dire que la marche est accompagnée de chansons : « Merci, ô mère, de la menthe frisée, du bluet plein d'arome, de ta bonne enfant, — ta fille : elle n'allait pas courir dans la nuit, mais portait son « honneur » sur elle ; des jeunes gens le lui demandaient, elle ne la donna pas, des marchands l'achetaient, elle ne le vendit pas ; elle lia ses petites jambes avec de la soie et garda son innocence contre tout le monde pour la donner à son Ivan. Et son Ivan se donnant libre carrière a cassé le fil de soie ! » (ТЧОВУ., n° 1347). Étant arrivé à la maison de la mère de la jeune mariée, le chœur l'acclame de la chanson suivante : « Bonjour, mère, bonjour, mais la nuit a été plus belle que ce jour ! Merci, mère, de ta menthe frisée, du vinca vert, de l'aubier rouge, de ta bonne enfant. » (*Id.*, n° 1349.) Les parents de la jeune mariée offrent de l'eau-de-vie à tous les visiteurs et quand le tour vient au droujko, celui-ci file sous la table et, en se cachant de cette manière, présente à la belle-mère la *pokrassa* (ce qui embellit par action de teindre), c'est-à-dire la chemise qu'il a apportée (1). On reste encore quelques minutes après cela et puis on s'en retourne à la maison du nouveau marié, où l'on continue à boire encore, et enfin l'on se sépare.

Cet usage, dont nous ne retrouvons pas de traces assez distinctes en Europe occidentale, est pratiqué sous une forme beaucoup plus développée chez les autres peuples slaves, chez les Serbes (2) et surtout chez les Bulgares. En Bulgarie, le lendemain du mariage, quand la virginité de la nouvelle mariée est constatée, on envoie à ses parents la *tchervena rakia*, c'est-à-dire l'eau-de-vie colorée en rouge, avec un peu de figues sèches et une seconde moitié d'*agarlyk* ou « droit du père » (le paiement spécial pour la virginité de la fiancée) dont la première moitié doit être payée avant le mariage et qui n'est pas payée dans le cas où la fiancée n'est pas

(1) Cette chemise est conservée après le mariage. Cela se fait probablement dans le même but comme chez les Écossais, chez lesquels les bas que la jeune mariée avait à ses pieds le jour du mariage sont également conservés pour l'enterrement. (*The Folklore Journal*, décembre 1884, p. 354.)

(2) En Serbie, les parents de la jeune mariée reçoivent dans ce cas l'eau-de-vie avec du miel (AMÉ BOUÉ, *la Turquie d'Europe*, II, p. 495).

trouvée vierge (1). Outre cela, on envoie aussi un bouc ou un mouton dont le front est marqué de rouge et dont les cornes sont dorées et ornées de deux pommes enfoncées sur leurs bouts (2). Étant arrivés, les ambassadeurs de la famille du jeune marié remettent le tout aux parents de la jeune mariée et le jeune marié lui-même, ou bien son garçon d'honneur, tue l'animal dont la chair est employée pour préparer le repas. On peut expliquer peut-être ce dernier rite en le confrontant avec un usage des montagnards du Caucase d'envoyer dans le village de la fiancée quelques moutons et de les immoler aux dieux protecteurs de celui-ci (3). L'*agarlyk* n'existant pas en Ukraine, nous pouvons admettre que l'eau-de-vie colorée, donnée aux parents de la jeune mariée à cause de la constatation de sa virginité, représente peut-être le vestige de ce droit disparu, dont nous reparlerons plus loin, tandis que le pain sacré, attaché avec un fil rouge, remplace dans ce pays le sacrifice animal des Bulgares et des Khevsoures.

(A suivre.)

(1) BOGISIC, *Zbornik sadasnjih pravn. obic.*, p. 255.

(2) TCHOLAKOV, *op. cit.*, pp. 21, 25; ЗАХТЧОУК, *la Bessarabie*, pp. 509-510. D'après M. BOGISIC, c'est la famille de la jeune mariée qui envoie le mouton aux parents du jeune marié (*op. et loc. cit.*).

(3) MAX. KOVALEVSKY, *Zakon i obyčai na Kavkazie*, II, p. 105.

LE CIMETIÈRE CELTIQUE D'AYLESFORD (KENT)

RÉSUMÉ DES RECHERCHES

DE

M. ARTHUR JOHN EVANS (1)

En novembre 1886, M. Arthur John Evans, M. John Evans son père, le célèbre archéologue et M. le Dr Sebastian Evans étant à la recherche d'instruments paléolithiques dans les sables et graviers d'Aylesford, furent amenés à observer tout un groupe d'objets qu'on venait justement d'exhumer : situle, anechoë, patelle, fibule, le tout de bronze, avec nombreux fragments de poteries et os calcinés. C'étaient des reliques du siècle qui précéda la conquête romaine, l'époque dite *late celtic*, celtique récente, par M. Franks. Ces objets avaient été découverts dans un puits funéraire arrondi ayant 3 pieds 1/2 de profondeur et dont les parois et le fond étaient garnis d'une couche de chaux. D'après le récit des ouvriers, on put se rendre parfaitement compte de la situation respective des objets (fig. 1). On apprit que depuis des années, de temps en temps, les excavations avaient mis à jour d'autres sépultures avec vases de terre remplis d'os calcinés. Bien qu'aucune note malheureusement n'ait été prise, on eut la chance que M. H. Lewis de Camberwell, qui visitait fréquemment les carrières pour rechercher des fossiles et des silex taillés, avait recueilli quantité de poteries. Bon nombre de vases, 32, avaient pu être reconstitués par ses soins et grâce à lui nous avons une précieuse série d'urnes d'Aylesford qui est devenue une propriété nationale.

(1) L'importance exceptionnelle de cette découverte et du mémoire de M. Arthur John Evans justifie l'étendue de notre compte rendu qui est d'ailleurs en partie une traduction littérale et la place où nous le publions dans la première section de notre Revue. Le titre textuel est : *On a late celtic Urn-field at Aylesford, Kent*, etc. Communicated to the Society of Antiquaries by ARTHUR JOHN EVANS, Esq. 74 p. in-4° VI pl. et 19 fig. From the *Archæologia*, vol. LII. — ÉMILE CARTAILHAC.

Parmi les objets découverts dans les tombes et quelquefois dans les urnes cinéraires elles-mêmes, il faut citer quantité d'éclats et de grattoirs de silex dont l'âge celtique récent n'est pas douteux et un paquet de huit bracelets de schiste kimmeridgien en forme d'anneaux, à section ronde (1/2 pouce) qui sont maintenant au Ashmolean Museum à Oxford.

Une des reliques principales recueillies par M. Lewis était un

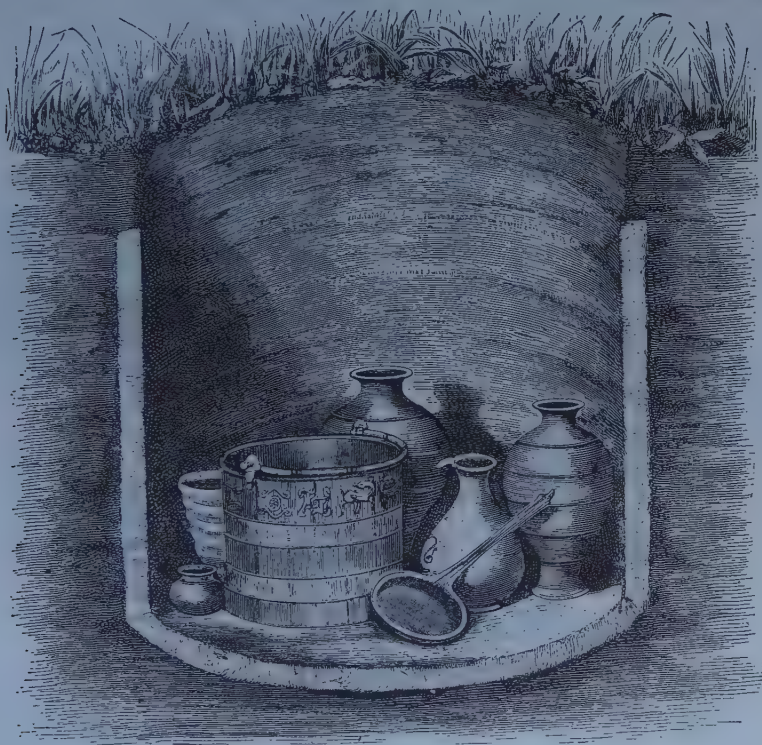


FIG. 1. Puits funéraire d'Aylesford, Kent, restitution d'après les renseignements donnés.

anneau et une partie d'un cercle de fer d'un très grand baquet de bois. Le puits qui le renfermait atteignait une profondeur exceptionnelle, 5 pieds. Le baquet devait avoir près de 40 pouces de diamètre et plusieurs urnes avec os brûlés furent rencontrées en dedans de son cadre; il avait donc servi de réceptacle aux vases cinéraires. Parmi ces vases ainsi enclos était un large pot au sommet enlevé, un petit rempli d'os calcinés, et un autre contre lequel étaient des éclats de silex qui paraissaient avoir été mis intentionnellement dans le baquet.

M. Arthur J. Evans signale diverses urnes recueillies par d'autres personnes que M. Lewis et qui ont été offertes au Ashmolean Museum. Il expose les motifs qu'on a de croire que cette céramique était une industrie locale.

La continuation des fouilles et les observations de M. Lewis et des ouvriers ont montré que les tombes étaient des puits arrondis de 2 à 3 pieds de profondeur et assez larges pour contenir deux ou trois urnes de dimensions variées, depuis la grandeur du poing, et renfermant presque toutes des os brûlés. Il y en avait généralement

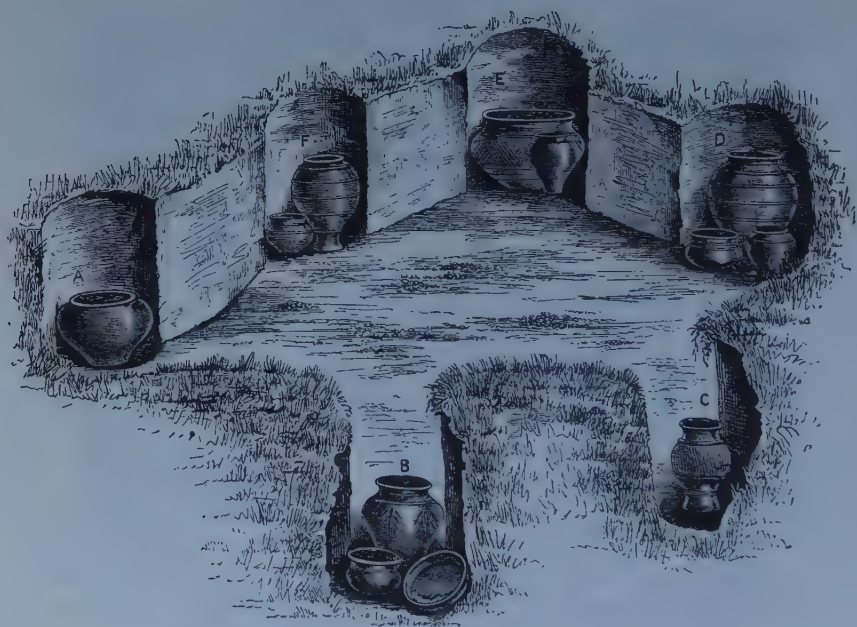


FIG. 2. Plan des puits funéraires d'Aylesford, formant un « cercle de famille ».
(Urnas restaurées.)

ensemble deux grandes et une petite. Les puits étaient groupés formant plus ou moins des cercles irréguliers. Aucune indication extérieure ne les dénonçait.

Sous les yeux de M. Arthur John Evans, on découvrit le groupe ici représenté (fig. 2). L'urne A renfermait des os brûlés, parmi lesquels un fragment de crâne, avec une masse ferrugineuse. Près d'elle était un grattoir de silex. A une distance de 10 pieds environ était le puits voisin B avec deux urnes; la plus petite contenait aussi quelques os brûlés d'un enfant, et une sorte de plat. Mais la vue du dessin suppléera bien à la description des autres puits C, D, E, F. Le groupe des puits formait vraisemblablement un « cercle

de famille » et on constata qu'il terminait le cimetière de ce côté.

En réalité la plus grande partie du champ était occupée par des « cercles de famille » renfermant une céramique essentiellement différentes de celle des âges du bronze et néolithique en Grande-Bretagne. Mais sur les confins gisaient quelques reliques et des sépultures d'un plus ancien caractère. Il semble, dès lors, que ce point était encore habité par les représentants des vieilles races lorsque les envahisseurs gaulois y arrivèrent. On a rencontré, en effet, des fragments de poterie dont la pâte, la forme et l'ornementation rappellent la céramique des tumulus arrondis et d'autres celle de la période du bronze. Les sépultures consistaient en trois coffres de pierre (cists) (hauteur, 2 pieds; largeur, 1 1/2; longueur, 2 pieds 4 pouces), contenant chacun un squelette ramassé sur lui-même; une des dalles de l'un des cists était munie d'un trou juste assez large pour permettre le passage de la main, et bien qu'il soit probablement d'origine naturelle, il rappelle la série bien connue des dolmens à trous et des caisses funéraires en bois également munies d'une ouverture de quelques tribus indiennes.

Enfin à l'ouest du cimetière un piocheur découvrit deux monnaies d'or, un statère dont d'autres exemplaires isolés ont été trouvés dans le sud-est de l'Angleterre et surtout dans le Kent, et un quart de statère d'un type spécial jusqu'ici au Sussex et au Surrey, tous deux également rencontrés en Gaule et très probablement attribuables à un prince belge qui comme Commios l'Atrébate, aurait régné, à la même époque reculée, sur le sud-est de la Bretagne aussi bien que sur la Gaule Belgique.

Il résulte des observations accumulées par M. Arthur John Evans que les enterrements constituaient un vaste cimetière breton d'un type jusqu'ici inconnu aux archéologues anglais. Les raisons données suffisent à prouver que la plus riche série des objets, tels que ceux du tombeau contenant le seau et dont deux sont des bronzes importés, ne peut pas être plus récente que la fin de la première moitié du premier siècle avant notre ère. Il est probable cependant que l'œnochoë et la patelle de fabrique italienne avaient été fabriquées au siècle précédent.

Des deux monnaies d'or bretonnes anépigraphes, trouvées dans ce gisement, l'une le statère se rapporte à un type d'environ douze grains plus pesant que les statères du plus ancien monnayage avec légende du fils de Commios, frappé environ vingt ans avant notre ère. Admettant que la réduction de poids d'une monnaie bretonne était, grossièrement parlant, d'un grain chaque quatre ans, on peut

en inférer que le spécimen d'Aylesford avait été frappé aux environs de l'année 68. Tout concorde pour dater du milieu du premier siècle le cimetière d'Aylesford. Plusieurs tombes sont probablement plus anciennes, d'autres au contraire plus récentes.

L'examen comparé de la céramique avec celle de France et du pays rhénan corrobore cette approximation. Il est certain que des poteries de types analogues se rencontrent dans les cimetières gaulois de la fin de la période préromaine, ce qui correspond à la dernière partie du premier siècle avant Jésus-Christ. Un terme précis de comparaison a été récemment fourni par les fouilles du D^r Kœhl et autres dans un inté-

ressant groupe de sépultures avec urnes semblables à celles d'Aylesford et par la découverte d'autres spécimens analogues au voisinage de Worms, le vieux Borbetomagus des Celtes. Ces trouvailles comprennent le type soigné en forme de *situle*, avec un pied élégant, des cordons et autres divers détails qui caractérisent la

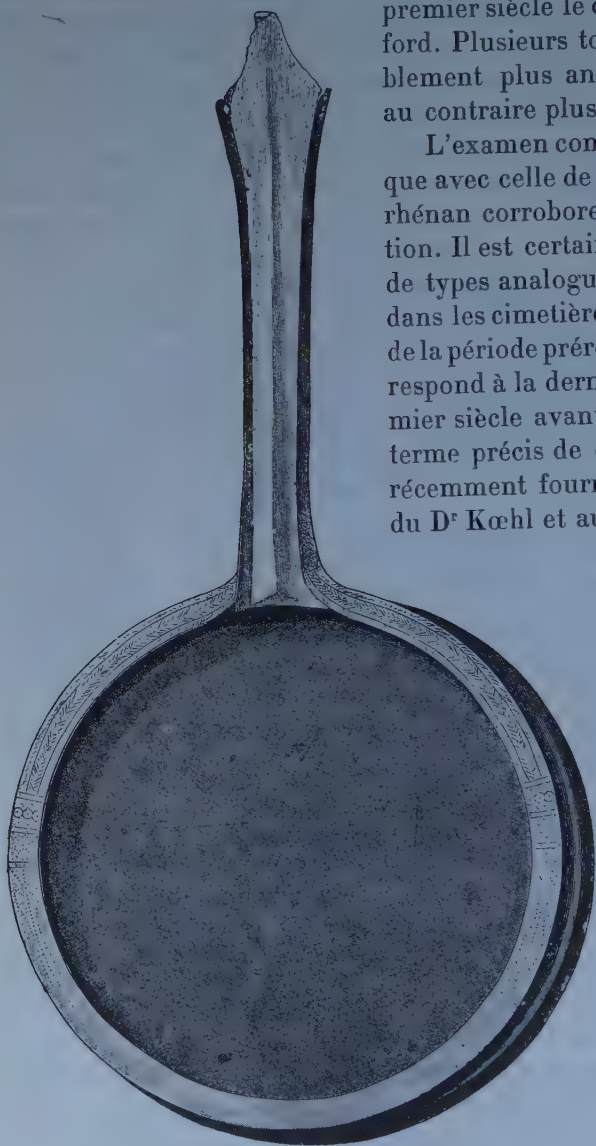


FIG. 3. — Patelle de bronze d'Aylesford, Gr. 2/6.

meilleure céramique celtique récente aussi bien que quelques spécimens dont les formes sont dérivées des premières. Bien que, aux débuts de l'ère chrétienne, Borbetomagus se fût peu à peu

converti en un grand centre romain aux frontières rhénanes, il n'y a absolument aucune trace de l'influence romaine dans ces cimetières. Aucun ne peut être plus récent que la fin du premier siècle. Les reliques exhumées ont vraiment le type celtique récent, y compris les fibules avec le bout recourbé et autres telles que celles du Nauheim, les couteaux de fer terminés en anneaux ou en forme de tête d'animal, les ciseaux de fer, les pinces et les épées, type de La Tène et une très jolie tête de lance en forme de feuille de jasmin de 17 5/8 pouces de long. Avec eux on trouva quelques monnaies gauloises et entre autres des imitations argent et bronze des monnaies massaliotes datant de la première partie du premier siècle avant notre ère, et aussi un quart de statère d'un type est-gallique ayant sur la face une imitation très reconnaissable de la tête de Philippe, et au revers un cheval ailé qui est sûrement d'une date plus récente que la fin du second siècle avant notre ère. Ce dernier coin peut servir à donner la date approximative des plus fines céramiques de Worms.

Que plusieurs des derniers tombeaux du cimetière d'Aylesford appartiennent à une date plus rapprochée de la conquête par Claude, ce n'est pas moins improbable. Certains caractères dégénérés des vases trouvés dans le « cercle de famille » exploré en dernier lieu, aussi bien que leur position à l'extrême bord du cimetière établissent leur postériorité. Dans le vase de la tombe C du plan (fig. 2) qui est de poterie bien battue, de couleur rouge brique pâle, on voit déjà poindre l'influence romaine bien que les cordons et les stries attestent encore la tradition celtique. D'autres vases offrent la même apparence rouge brique. Cette classe de poterie présente un étroit parallèle avec quelques formes de transition caractéristiques de la période de début de l'influence romaine dans les régions du Rhin et un des vases d'Eldeven rentre dans la même catégorie.

Il est probable, cependant, que les reliques celtiques récentes récemment découvertes auprès du camp breton ou oppidum de Hunsbury, près Northampton, sont plus récentes que celles d'Aylesford.

La dernière classe de poterie bretonne avec gravures décoratives en spirale représentée par quelques bons exemples à Hunsbury manque à Aylesford. Les types d'Hunsbury sont comme dérivés de ceux d'Aylesford. Le caractère des ornements en relief est dans la première de ces localités d'une phase de développement légèrement plus récente que celle de la situle du Kent, qui répond au style des plus anciens fourreaux d'épée de la station helvétique

de La Tène. Les lignes de hachures qui, dans le spécimen de Hunsbury, entourent les dessins en relief sont la suite du style simple et libre, qui atteint ses effets, comme dans le cas des figures de la situle d'Aylesford par le pur relief; et à cet égard, le fourreau d'Hunsbury montre un rapprochement avec le récent style décoratif qui florissait dans l'ouest et le nord de l'île britannique, après



FIG. 4. — Situle ou seau d'Aylesford (Kent). Gr. 1/3.

que les Romains eurent subjugué le sud-est. Ce style est bien représenté dans l'ancien art irlandais. A Hunsbury, avec la survivance de quelques formes archaïques on rencontre la fibule préromaine plus récente que les plus tardives dont Aylesford a livré des spécimens, la fibule dite Nauheim du Dr Tischler parce qu'elle était très abondante dans le cimetière de la localité de ce nom près de Frankfort, où des médailles donnaient la date de la dernière moitié du siècle avant l'ère chrétienne.

Le cimetière du Kent et l'oppidum du Northamptonshire sont

semblables en ceci que ni l'un ni l'autre n'ont aucun objet de fabrication purement romaine. Ce fait nous paraît d'autant plus remarquable que nous nous rappelons les étonnants progrès de la mode romanisée, au sein des tribus du sud de la Bretagne, pendant les deux générations qui ont précédé la conquête de cette partie de l'île sous le règne de Claude. Ce que Velleius Paterculus dit des Celtes de la Pannonie était également applicable aux Bretons de cette période, et plusieurs d'entre eux ne doivent pas avoir acquis seulement la connaissance du langage, mais ils se sont aussi familiarisés avec la littérature de Rome. A la cour du prince du Kent Amminus, des fils de Commios, de Tasciovanus ou Cunobeline, le latin était déjà la langue officielle, et les types monétaires sont répandus avec les créations artistiques et religieuses du monde



FIG. 5. — Fragment de fibule d'Aylesford.

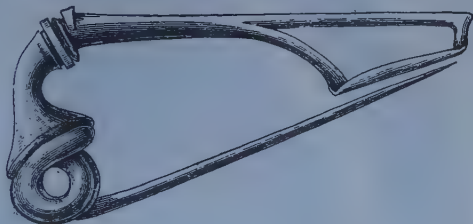


FIG. 6. — Fibule d'Aylesford restaurée.

classique. Strabon nous dit que de son temps les princes de la Bretagne avaient fait la cour à Auguste et recherché son amitié; que leurs envoyés avaient présenté leurs dons dans le Capitole, et avaient fait de l'île ou du moins de cette partie de l'île (de l'extrême sud) une seconde patrie pour les Romains. D'après cela, nous devons trouver parmi les restes bretons de la période en question s'étendant depuis vingt ans avant notre ère jusqu'à quarante-trois ans après, année de l'invasion de Claude, des preuves directes des progrès de la civilisation romaine. Nous verrons, par exemple, trouver les mêmes formes de produits romains importés tels que les vases arretins et leurs imitations provinciales (dites à tort Samiennes) et les petites fioles qu'on rencontre dans les tombes de la plus récente période préromaine en Gaule. L'existence de tels vestiges dans le sud-est de la Bretagne est indiscutable, bien qu'ils paraissent avoir été jusqu'ici mêlés à ceux de la période actuelle de l'empire romain. Cependant l'absence complète de ces reliques dans quelques stations ou cimetières bretons importants est

un grand argument pour les rapporter à une date non seulement antérieure à la conquête de Claude, mais encore aux débuts de l'ère chrétienne.

Les poteries caractéristiques d'Aylesford correspondent aux formes les plus communes des cimetières contemporains de la Gaule Belgique, qu'à la lumière des types parallèles trouvés en

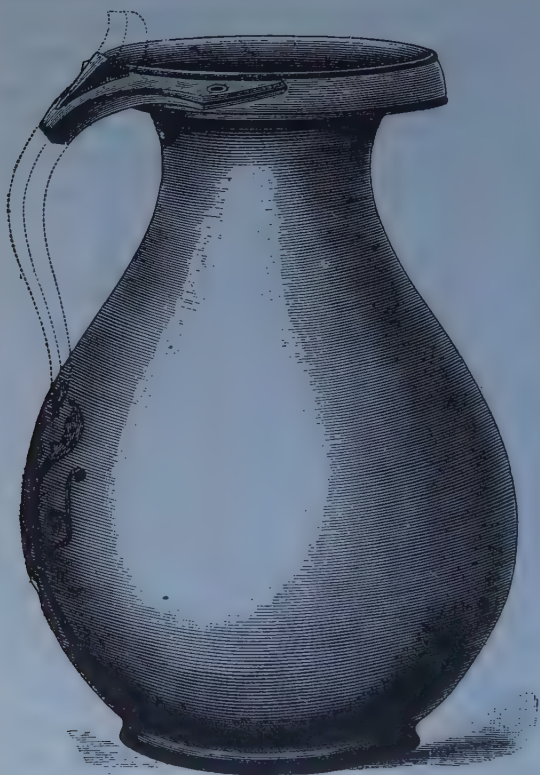


FIG. 7. — Oenochœ de bronze italo-grecque d'Aylesford (Kent). Gr. 1/2.



FIG. 8. — Ornement de l'anse de l'œnochoë d'Aylesford. Gr. nat.

Champagne, dans la vallée du Rhin et au delà, on peut relier aux bronzes originaux indigènes dans une région étendue, italienne et adriatique.

C'est un fait très significatif que la soudaine arrivée sur le sol breton de cette série de vases exotiques et élégants, dont les pieds et les cordons révèlent encore leur dérivation d'un noble métal, et formant par la pâte et le style un grand contraste avec les grossières urnes traditionnelles évoluées des ouvrages de vanne-

rie, et faites par nos potiers indigènes. D'autre part on peut dire hardiment que, durant la période qui vit la formation du cimetière d'Aylesford, cette partie du Kent était occupée par une tribu d'envahisseurs gaulois. La rapide diffusion des mêmes types de poterie



FIG. 9. — CEaochoë de bronze trouvée en Danemark.

dans le sud-est de l'Angleterre, démontrée par une série de découvertes, fait voir que cette invasion eut une large extension.

Le système de tombes à crémation cachées sous le sol, de champ aux urnes, « urn-field », est aussi expressif que les formes des urnes cinéraires elles-mêmes. Dans les tombes à inhumation celtiques, telles que « King's Barrow » à Arras (Yorkshire) où le guerrier défunt est couché avec son chariot et ses chevaux, nous reconnais-

sons les traits caractéristiques de la plus antique série de sépultures gauloises, telles que nous les trouvons dans les plaines de la Champagne, les vallées de la Sarre et de la Moselle, ou, plus loin, vers le sud et l'est; celles-ci, par leur association avec des reliques grecques et étrusques, sont fixées aux III^e, IV^e et V^e siècles avant notre ère. Dans le cas des inhumations de Bretagne d'un âge qui suit immédiatement l'âge insulaire du bronze, nous pouvons peut-être percevoir la trace des influences d'un plus ancien flot d'invasion gauloise appartenant à la fin de la période continentale indiquée plus haut, et auquel la première introduction des arts celtiques récents dans l'île peut raisonnablement être attribuée. Les tombeaux à crémation d'Aylesford, d'autre part, restent dans le même rapport avec les pratiques sépulcrales en vogue parmi les Gaulois d'un âge plus tardif, notamment durant la période indiquée qui précéda immédiatement la conquête romaine.

Nous avons vu que pendant cette période une nouvelle forme de sépulture à crémation qui consistait en puits creusés sous le niveau du sol avait pris racine dans la vaste région gauloise où elle marche avec les mêmes poteries que celles du cimetière du Kent. De même, dans les districts rhénans; dans le nord de l'Allemagne et la Scandinavie, la présence de poteries très voisines (en contact avec d'autres reliques appartenant au sens le plus étroit à la civilisation continentale de la période de La Tène) accompagne la propagation de semblables rites funéraires. Dans ces pays dominait un usage voisin : les cendres n'étaient point placées dans des urnes, mais déposées dans les tombes elles-mêmes, les « *Brandgruben* » ou *Crémationpits* » des archéologues du Nord, qui cependant comme les puits à urnes sont creusés sous la surface aplanie du sol.

L'entrée simultanée en Bretagne et de ces nouveaux « champs d'urne » type de sépulture et de la même céramique qui marque son extension de l'autre côté de la Manche, en Gaule, nous fournit une très fidèle indication de la source d'où vint, chez nous, ce nouvel usage funéraire. Les urnes elles-mêmes sont dérivées des prototypes du Nord de l'Italie et, très nettement, de l'antique Vénétie. Les bronzes qui leur sont associés, par exemple l'œnochoë, la patelle à la longue poignée, répondent à l'adoption d'une coutume italienne, par les envahisseurs gaulois dans la vallée du Pô. La situle celtique récente du principal tombeau est elle-même un développement des formes de seaux de bronze qui dans le cimetière nord étrusque de Bologne ou autres remplissent la fonction d'urnes cinéraires. La rencontre de bronzes identiques ou semblables dans les dépôts correspondant à

La Tène, du nord de l'Allemagne et en Scandinavie montre un centre commun de dispersion et selon toute probabilité, en partie au moins, une commune voie de transport par les cols des Alpes.

De cette diffusion des bronzes et des poteries du Nord Italien dans les tombes celtiques des deux derniers siècles avant notre ère qu'accompagne la propagation d'un nouveau système d'enterrement sous la surface aplanie du sol, on peut tirer la conséquence suivante :

La nouvelle pratique des urnes cinéraires qui se substituait à l'inhumation des corps des peuples celtiques dérivait en fait de la même source. Elle peut être regardée comme le produit d'un rapport direct avec divers éléments italiens et illyriens auquel les Gaulois Cisalpins avaient été amenés par leur occupation de la Ligurie et des territoires nord de l'Étrurie d'un côté et des Alpes orientales aussi bien que des pays au nord de l'Adriatique de l'autre.

En Italie même, on peut observer maintenant les progrès de cette révolution funéraire. Dans les plus anciens tombeaux gaulois de Marzabotto et ailleurs, nous constatons l'inhumation des corps, système celtique du ^v^e siècle. Mais la forme des urnes cinéraires prédominant chez les populations voisines telles que les anciens habitants de la Vénétie et leurs parents, avec lesquels les envahisseurs du nord s'étaient mis en contact, paraît s'être immiscée de bonne heure dans le rite national des colons gaulois. Dans les plus récents enterrements de la Gaule Cisalpine, du ⁱⁱⁱ^e siècle, l'incinération devint d'un usage général.

Les types des tombes à incinération et des vases d'Aylesford correspond à la première introduction en Bretagne de types qui s'étaient déjà propagés sur l'immense sol gaulois, en partie au moins, par l'extension continentale du groupe de tribus belges, depuis les pays transalpins, depuis les bords de la province Adriatique peuplée par la race illyro-italique, voisine immédiate des Gaulois Cisalpins et dont le nom est encore conservé dans celui de Venise. Le chemin suivi jusque chez nous par cette nouvelle influence doit être indubitablement cherché dans la Gaule Belgique, et la première étape de sa marche était probablement la vallée supérieure du Rhin.

Cette soudaine rupture avec les anciens usages funéraires et des traditionnelles formes indigènes de céramique démontre le progrès d'une race conquérante, et si nous pouvons supposer que la première apparition de ces nouvelles formes remonte au milieu du second siècle avant notre ère, le début de cette civilisation en Bretagne est synchronique d'une façon vraiment remarquable avec

la première apparition, dans le sud-est de notre île, d'un monnayage d'or consistant en types belges dérivés des Philippes.

Le fait que les coins d'or bretons d'Aylesford sont des types communs à la Gaule Belgique et au sud-est de la Bretagne éclaire la question de la nationalité des occupants du Kent durant la formation de ce cimetière. La même connexion intime avec la Gaule Belgique est indiquée par le style ornemental de la situle qui, si nous pouvons en juger par les figures d'animaux qu'elle présente, était très probablement un produit de l'industrie du pays de Reims. Dans les objets importés de fabrique italienne ou grecque, nous voyons pour la première fois sur le sol breton la révélation d'une race au courant des produits de l'art classique et traditionnellement accoutumée, comme les Gaulois du continent, à utiliser de tels objets dans leurs enterrements. Les circonstances que nous révèlent les découvertes d'Aylesford témoignent de rapports étroits avec les parties belges de la Gaule, qui sont d'ailleurs attestés par les anciennes monnaies bretonnes aussi bien que par les renseignements directs de César, qui nous apprend que dans le milieu du premier siècle avant notre ère l'autorité ou l'influence de Commios l'Atrébate s'étendait sur une grande partie de la Bretagne. Dans un certain sens, c'est un fait analogue à ce que l'on vit entre l'Angleterre et la Normandie pendant la période qui suivit la conquête normande. Dans les deux cas, nous trouvons les mêmes maisons souveraines régnant des deux côtés de la Manche, et le conquérant introduisant dans notre île les arts et les usages du continent. On peut cependant supposer que les conquérants belges auxquels nous avons attribué l'introduction des anciennes monnaies bretonnes, les vases situles, le système d'enterrement de champ aux urnes avaient suivi le sillage des plus anciens envahisseurs gaulois qui peut-être, dès le milieu du III^e siècle avant notre ère, avaient introduit avec les rites les plus archaïques d'inhumation sous tumulus les premières traces de l'art celtique récent en Bretagne.

L'ŒUVRE ETHNOGRAPHIQUE
DE
NICOLAS-MARTIN PETIT

DESSINATEUR A BORD DU « GÉOGRAPHE »

1801-1804

PAR

E.-T. HAM Y,

Membre de l'Institut

I

Conduit par la suite de mes études sur l'ethnologie des races noires à m'occuper plus particulièrement des Tasmaniens, des Papouas et des Australiens, j'avais commencé, dès 1874, à coordonner spécialement les matériaux d'étude, textes descriptifs, pièces anatomiques, dessins, peintures, objets d'ethnographie se rapportant à ces races, et recueillis par les expéditions françaises qui se sont succédé en Mélanésie depuis 1766.

Les documents ethnologiques, rassemblés par nos premiers navigateurs dans les mers du Sud, ne se composent guère que des relations publiées par Bougainville, Crozet, Fleurieu, Millet-Mureau, Rossel et Labillardière (1). Sauf quelques fragments

(1) *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769.* Paris, Saillant et Nyon, 1771. 1 vol. in-4° avec pl. — *Nouveau Voyage à la Mer du Sud, commencé sous les ordres de M. Marion, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine de brûlot; et achevé par M. le chevalier Duroyal et militaire de Saint-Louis, capitaine de brûlot; et achevé par M. le chevalier Duroyal, garde de la marine.* Cette relation a été rédigée d'après les plans et journaux de M. Crozet. On a joint à ce Voyage un Extrait de celui de M. de Surville dans les mêmes parages. Paris, Barrois l'aîné, 1783, in-8°. — *Découvertes des François en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée et reconnaissance postérieure des mêmes terres par des navigateurs anglois qui leur ont imposé de nouveaux noms, etc.* Paris, Impr. roy., 1790, 1 vol. in-4°, avec pl. — *Voyage de La Pérouse autour du Monde, publié conformément au décret du 29 avril 1791 et rédigé par M. L.-A. Millet-Mureau, général, etc.* Paris, Impr. de la République, an V (1797), 4 vol. in-4° et atl. in-fol. — *Voyage de d'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse, publié par*

intéressants, mais relativement courts, rencontrés dans divers manuscrits appartenant au Dépôt de la Marine ou au Muséum d'histoire naturelle (1), je ne trouvai, au cours de mes recherches, qu'un très petit nombre d'indications nouvelles se rapportant à ces premières explorations.

Aucun des navigateurs qui les dirigeaient n'avait formé de collection anthropologique et quant aux collections ethnographiques je n'étais renseigné que sur celles qu'avait rapportées Bougainville, et qui, déposées chez les Génovéfains, dispersées en partie pendant une émeute au début de la Révolution, sont aujourd'hui représentées par un fort petit nombre de pièces conservées à la bibliothèque de Sainte-Geneviève ou au musée du Trocadéro.

Les objets de même nature recueillis par Surville, Marion-Dufresne et plus tard par d'Entrecasteaux n'avaient point laissé de traces dans les collections publiques et ce ne fut qu'après bien des recherches que je pus restituer à Labillardière quelques armes du musée du Havre et une précieuse tête recueillie à Boni, près Waigiou, et décrite depuis lors dans les *Crania Ethnica* (2).

Une autre pièce de l'ancienne collection étiquetée *Timor* put être rapportée, avec moins de certitude toutefois, au voyage du *Géographe* et du *Naturaliste* (3). C'est malheureusement la seule identification applicable à la petite collection spéciale que Péron et Lesueur avaient faite sous l'inspiration de Cuvier (4).

Les pièces ethnographiques (objets d'art, armes et ustensiles à l'usage des Indiens) réunies par Baudin « et autres voyageurs » de cette même expédition avaient été offertes à « Madame Bona-

l'ordre de S. M. l'Empereur et Roi, rédigé par M. de Rossel, ancien capitaine de vaisseau. Paris, Impr. imp., 1808, 2 vol. in-4° et atl. in-fol. — *Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse*, fait par ordre de l'Assemblée Constituante pendant les années 1791, 1792 et pendant la première et la deuxième année de la République française, par le citoyen Labillardière. Paris, Janson, an VIII, 2 vol. in-4° et atl. in-fol.

(1) Je citerai notamment une description des Néo-Zélandais de Duclesmeur, le lieutenant de Marion-Dufresne, qui offre un réel intérêt.

(2) *Crania Ethnica*, p. 214. — Cf. E.-T. HAMY, *les Origines du Musée d'Ethnographie* (Rev. d'Ethnogr., t. VIII, p. 335, 1889).

(3) J'ai décrit cette pièce dans un mémoire publié dans le tome X des *Nouvelles Archives du Muséum*.

(4) Le catalogue détaillé des collections de ce voyage est depuis longtemps égaré. On sait seulement, par un rapport de Jussieu au ministre de l'intérieur, lu à l'assemblée des professeurs du Muséum le 8 messidor an XII, qu'elles comprenaient à cette date 125 objets se rapportant à la classe des Mammifères, répartis entre 68 espèces. C'était d'ailleurs un chiffre provisoire, fait sur des relevés incomplets; car Geoffroy Saint-Hilaire constatait, le 12 janvier 1809, la présence dans les galeries de 152 espèces de mammifères, provenant du *Géographe* et du *Naturaliste* (Ann. du Mus., t. XIII, p. 88). Il n'y eut point de relevé spécial pour l'anthropologie et nous ignorons dans quelle mesure les rares pièces osseuses se rapportant à l'homme ont été ou non confondues avec les pièces similaires provenant de mammifères, etc.

parte » et ont été probablement pillées ou détruites à la Malmaison en 1814.

Les séries de même genre réunies par le minéralogiste Depuch furent livrées « au citoyen Lelièvre, membre du conseil des mines », qui les avait réclamées (1), et perdues pour la science.

Quant aux nombreux dessins laissés par Petit, l'un des peintres de l'expédition, plus spécialement chargé des études ethnographiques, comme ils devaient être particulièrement intéressants et utiles à étudier, puisqu'ils élargissaient le cadre descriptif de certains groupes humains aujourd'hui disparus, je m'attachai plus spécialement à leur recherche.

L'existence de ces dessins avait été officiellement constatée le 26 floréal an XII (2) (16 mai 1804). Petit, introduit dans l'assemblée des professeurs du Muséum, avait présenté « un portefeuille rempli de portraits... d'hommes et de femmes de Timor, de la Nouvelle-Hollande et du Cap de Bonne-Espérance ».

On l'avait autorisé le 13 thermidor de la même année (1^{er} août 1804) à emporter six de ces dessins pour les terminer; en les rapportant il en devait prendre six autres, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du travail. Mais, Petit étant mort quelques mois plus tard, l'aide-naturaliste Dufresne avait fait rentrer les planches absentes et un frère du pauvre artiste avait remis le 31 octobre (9 brumaire an XIII) cent vingt autres dessins « trouvés dans le portefeuille de feu son frère » (3).

« Ces dessins, dit une délibération de l'assemblée du même jour, seront déposés à la bibliothèque, inventoriés, estampillés du cachet du Muséum et placés dans un portefeuille particulier entre des feuilles de papier Joseph (4). »

Malgré ce luxe de précautions, justifiées sans doute par le prix d'une collection aussi nouvelle pour la science, les dessins de Petit manquent aujourd'hui à la bibliothèque du Muséum qui les a reçus en l'an XIII. J'ai fait partout ailleurs dans l'établissement les recherches les plus minutieuses pour découvrir le précieux portefeuille signalé par la délibération citée plus haut. Nulle part, ni aux archives, ni au secrétariat, ni dans les laboratoires, il ne s'est rencontré le moindre papier qui s'y rapportât.

Avait-on de nouveau laissé sortir les dessins de Petit pour

(1) *Mus. d'hist. nat. Procès-verbaux des séances*, t. X, pp. 166, 176, 182, 12 floréal an XII (mercredi 2 mai 1804), 26 floréal (16 mai), 3 prairial (23 mai de la même année).

(2) *Mus. d'hist. nat. Procès-verbaux des séances*, t. X, p. 177.

(3) *Ibid.*, t. XI, pp. 52, 104, 109.

(4) *Ibid.*, t. XI, p. 123.

exécuter les gravures publiées en 1806 ? Le peintre Milbert, chargé de la direction de ce travail, avait-il négligé de rendre les documents qui lui avaient été ainsi confiés ?

Ou n'était-ce pas plutôt Péron qui, pour la rédaction de son livre, avait emprunté le portefeuille comme il avait fait sortir des magasins du Muséum nombre d'objets d'histoire naturelle réclamés à diverses époques par l'aide-naturaliste Dufresne déjà nommé, que nous voyons exercer alors une garde vigilante sur les collections de l'établissement ?

Le 18 janvier 1809, ce zélé fonctionnaire proposait une dernière fois à l'assemblée « de redemander à MM. Péron et Lesueur les poissons (1) *et autres objets de leur voyage qu'on avait laissés à leur disposition*, attendu qu'ils sont sur le point de partir pour aller à Nice où l'on espère que la santé de M. Péron se rétablira (2) ».

La collection Petit pouvait, me semblait-il, être demeurée chez Péron. Il avait, il est vrai, renvoyé les poissons, mais en était-il de même des dessins dont on ne parlait pas expressément dans cette déclaration ultime ?

J'avais à m'enquérir de la destination de Péron, des papiers au milieu desquels gisaient, peut-être oubliés, les dessins dont la délibération de brumaire an XIII exagrait encore la valeur à mes yeux.

Il me parut inutile de recommencer à Cérilly, berceau et tombeau de Péron, les recherches que M. Girard y avait infructueusement poursuivies (3).

C'est du côté de Lesueur, l'ami intime, le collaborateur journalier, que je crus tout indiqué de continuer ma patiente enquête : Péron était mort à Nice entre ses bras le 14 décembre 1810 et lui avait, assurait-on, laissé tous ses papiers. Retrouver ces papiers perdus, en même temps que ceux de Lesueur lui-même, qui paraissent devoir présenter aussi quelque intérêt pour mes études, devint dès lors une de mes préoccupations constantes. Je lus tout ce que je pus retrouver sur ce naturaliste, sur sa vie, sur son œuvre, et notamment deux notices récemment imprimées au

(1) Ces poissons étaient absents depuis plus de cinq ans. Péron et Lesueur, « se disant autorisés par des permissions verbales », les avaient emportés chez eux en messidor an XII.

(2) *Mus. d'hist. nat. Procès-verbaux des séances*, t. XIV, p. 109. — Cf. *ibid.*, t. XI, p. 48; t. XIV, p. 95. — Dès le 18 juillet 1804, on s'était préoccupé à l'assemblée de ces sorties irrégulières de collections dont l'administration, responsable envers le gouvernement, demandait le rétablissement dans les laboratoires.

(3) M. GIRARD, *F. Péron, naturaliste, voyageur aux Terres australes*. Paris, 1837, 1 vol. in-8°, pass.

Havre (1) qui m'apprirent qu'il était mort conservateur du Muséum d'histoire naturelle de cette ville le 12 décembre 1846, laissant deux neveux, MM. Berryer et Ed. Quesney.

Ces deux personnes avaient généreusement offert à l'établissement en 1838 les collections que leur avait laissées leur oncle. Le conseil municipal avait voté cette même année une somme de 8 000 francs pour leur installation.

Il fallait se mettre en rapport avec les héritiers de Lesueur et s'informer auprès d'eux de l'existence des documents manuscrits dont je poursuivais la conquête.

M. de Quatrefages, qui s'intéressait à cette recherche, voulut bien, sur ma demande, écrire à l'administration municipale de la ville du Havre, et M. Toussaint, alors maire, s'entremet auprès de M. Quesney, que j'allai voir et qui m'abandonna avec la meilleure grâce du monde pour la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris deux volumineuses caisses renfermant tout ce qu'il possédait des papiers scientifiques provenant de la succession d'Alexandre Lesueur.

Ce fut avec une véritable fièvre que, rentré à Paris, je fis le dépouillement de ces dossiers, sans y trouver, hélas ! aucun des documents que je comptais y rencontrer. Il y avait bien là l'œuvre presque entière de Lesueur lui-même ; c'étaient de nombreux portefeuilles contenant des quantités de notes et surtout de merveilleux croquis relatifs aux poissons d'Amérique et d'Europe, aux chéloniens, aux batraciens, aux mollusques, etc. (2), mais rien, absolument rien, qui concernât l'étude des races humaines. Il ne s'y trouvait même, à part quelques exemplaires des planches de la zoologie du *Voyage aux Terres australes*, aucun document antérieur à 1815. Ni les notes et les dessins de Lesueur à bord du *Géographe*, ni le journal original de Péron, incomplètement publié, ni enfin les dessins de Petit, point de départ de mon enquête, ne se rencontraient

(1) *Notice biographique sur M. Charles-Alexandre Lesueur, naturaliste, né au Havre.* Le Havre, Lemale, 1858, br. in-8°, grav. — Ad. LECADRE (Dr), *Dicquemare et Lesueur.* Le Havre, Lepelletier, 1874, br. in-8°.

(2) Le relevé que j'ai communiqué à M. G. Lennier pour la *Note sur l'expédition française des Terres australes* qu'il a communiquée en 1883 à la Société zoologique de France, comprend 40 cartons, savoir : mammifères, 1 ; chéloniens, 1 ; batraciens, 1 ; poissons, 15 ; mollusques, 1 ; gastéropodes, 1 ; chétopodes, 1 ; rhizopodes, 1 ; zoophytes, 2 ; crustacés, 1 ; stellérides, 1 ; polypiers, 3 ; animaux marins vivant sur la plage du Havre, 1 ; fossiles de la Hève, 6 ; fossiles, 1 ; fossiles d'Amérique, 1 ; traversée d'Europe aux Antilles, 1. Total, 40.

Le rapport de M. Desnoyers sur la bibliothèque du Muséum pour l'année 1883 constate l'entrée de ces cartons à la bibliothèque du Muséum (*Muséum d'histoire naturelles, Rapports annuels de MM. les professeurs et chefs de service*, 1883. Paris, 1884, br. in-8°, pp. 124, 125).

dans la riche moisson que j'avais pu faire, au profit du Muséum de Paris (1).

Je devais encore une fois chercher ailleurs. M. Quesney n'était pas le seul héritier de Lesueur et j'allais me mettre en campagne pour obtenir les autres manuscrits partagés à la mort du voyageur, en 1846, lorsque j'appris que ces papiers étaient devenus la propriété du Muséum d'histoire naturelle du Havre. Le savant conservateur de cet établissement, M. Gustave Lennier, avait rencontré chez un libraire de cette ville, une quantité considérable de dessins portant les signatures de Petit, de Milbert, de Lesueur. Il y avait reconnu de suite des planches originales du *Voyage aux Terres australes*, avait acquis le tout pour une somme minime, et grâce aux renseignements obtenus sur l'origine de ce précieux album, avait retrouvé et obtenu pour son musée « après de longues recherches, de pressantes sollicitations », presque tous les documents « concernant l'histoire naturelle » du *Voyage du « Géographe » et du « Naturaliste »* (2).

L'un des plus volumineux dossiers de la collection, ainsi réunie au Muséum d'histoire naturelle du Havre par M. G. Lennier, est justement le portefeuille Petit, si longtemps et si inutilement cherché au Jardin des Plantes, où Péron d'abord, Lesueur ensuite, avaient négligé de le réintégrer, après l'avoir utilisé en partie pour les planches de la *Relation du voyage*.

II

Nicolas-Martin Petit, dont il est temps de résumer en quelques mots la très courte biographie avant de décrire son œuvre, était un peintre de genre, que son amour pour les voyages et pour les aventures avait conduit, tout jeune encore, à s'engager dans l'expédition de Baudin qui s'organisait à Cherbourg. Quoique le personnel scientifique et artistique de l'expédition comprît le chiffre relativement élevé de vingt-trois emplois variés, il se présenta beaucoup plus de candidats qu'il n'y avait de places disponibles,

(1) Découragé par le refus de la subvention qui devait servir à faire paraître son atlas, privé de la modique pension de 1 500 francs que Napoléon lui avait accordée par décret du 21 août 1806, Lesueur accueillit la proposition que lui fit W. Maclure de l'accompagner aux États-Unis, où il séjourna vingt-deux ans. Ce sont les travaux accumulés pendant cette longue période de travail et pendant les huit années que Lesueur vécut encore à Paris, puis au Havre (1838-1846), dont j'ai ainsi assuré la possession à la Bibliothèque du Muséum.

(2) G. LENNIER, *Note sur l'expédition française des Terres australes pendant les années 1800 à 1804*. Meulan, Soc. zoolog. de France, 1883, br. in-8°, p. 7.

et pour être du voyage, Petit, qu'on ne pouvait pas prendre comme dessinateur adjoint, s'engagea comme aide-canonnier.

Pendant plus d'une année, du 8 octobre 1800 au 20 octobre 1801, on le trouve sur les rôles de la corvette *le Géographe* dans cette modeste situation, et c'est seulement à cette dernière date qu'il est nommé dessinateur aux appointements mensuels de 83 fr. 33. Il remplace au même titre que Lesueur, resté jusqu'alors novice timonier, l'un des artistes qui s'étaient fait débarquer à l'île de France, le 25 avril précédent (1).

Petit est dès lors « officiellement chargé de dessiner tout ce qui peut offrir quelque intérêt pour l'histoire de l'homme (2) ». A Coupang, pendant cette longue relâche de quatre-vingt-quatre jours, qui fut si funeste à l'expédition (3), il emploie son talent à reproduire les traits de nombreux indigènes et notamment ceux de la jeune Canda (4) et du roi de Savou, Ama-Dima, l'ami de Péron (5). Dans le canal de D'Entrecasteaux, à l'île Bruny, à l'île Maria, il descend à terre (6), dessine les monuments funéraires (7) ou fait, non sans péril, les portraits de nombreux Tasmaniens (8). Le séjour de Port-Jackson, qui dura cent cinquante-deux jours, fournit à Petit de nouveaux sujets d'étude importants et variés. A la Terre de Leuwin et à la Terre d'Endracht, il augmente encore son portefeuille. Et lorsqu'il débarque en France avec Péron et Lesueur, « il a peint », comme dit Jussieu, dans son rapport général, « les sauvages de la Terre de Diémen et de la Nouvelle-Hollande, les habitants de Timor, les costumes de chaque classe, les arts et les exercices qui leur sont familiers, leurs divers instruments de guerre ou autres », et il a de plus « exécuté en dessins coloriés une partie des grands animaux, quadrupèdes, oiseaux et poissons » observés par l'expédition.

Nous avons vu comment, à son arrivée à Paris, il fut reçu avec faveur par l'assemblée du Muséum. On sollicita et obtint, sur sa

(1) Le peintre de genre de l'expédition était jusque-là Michel Garnier, « laissé malade à l'île de France, dit le rôle d'équipage, le 25 avril 1801 ». Jacques Milbert, peintre de paysage, et Louis Lebrun, dessinateur-architecte, avaient quitté l'expédition à la même époque.

(2) *Rapport de Jussieu* déjà cité. *Proc.-verb.*, t. XI, pp. 24-35. — Dès l'installation à Timor (23 août 1801), Lesueur et Petit sont déjà traités comme dessinateurs et, comme tels, logés à part avec le commandant, l'astronome et le géographe (*Voy. de découvertes aux Terres australes*, t. I, p. 143. Paris, Impr. imp., 1806 in-4°).

(3) *Ibid.*, p. 173.

(4) *Ibid.*, p. 149 et pl. XXVI (43 de la 2^e édition).

(5) Sur la planche XXV (38 de la 2^e édition) publiée sous la direction de Milbert, le personnage est désigné à tort sous le nom de *Naba Leba*, et avec le titre de *roi de Solor*.

(6) *Ibid.*, pp. 237 et 256.

(7) *Ibid.*, p. 272.

(8) *Ibid.*, pp. 278, 280, 283, 287, etc.

demande, du ministre de la marine, un congé d'un an, qui lui permit de terminer son œuvre (1). Malheureusement la santé du jeune peintre avait subi, au cours du voyage, de sérieuses atteintes. A trois reprises il avait été gravement malade du scorbut (2), qui fit à bord tant de victimes, et il mourait, dès les derniers jours d'octobre 1804 (3), n'ayant pu mettre la dernière main qu'à une partie de ses planches. J'ai déjà dit comment ces planches finies et un bon nombre d'autres retrouvées par le frère du pauvre artiste avaient un instant composé au Muséum le volumineux dossier si longtemps cherché par moi, puis retrouvé et racheté au Havre par M. G. Lennier, et qu'il me reste à faire connaître au lecteur de cette notice. Ce dossier comprend cent cinquante et quelques pièces, dont plus de trente gouaches ou aquarelles relevées de crayon noir, entièrement achevées et une cinquantaine de dessins au crayon noir également terminés (4).

Une portion seulement de la collection est inédite. Le reste se compose des originaux des planches publiées dans l'atlas du Voyage aux Terres australes, et des matériaux qui ont servi à établir ces planches. C'est de cette partie de la collection que je vais parler tout d'abord.

(1) « Le citoyen Petit, dessinateur de l'expédition de découvertes, est introduit dans l'assemblée, sous les yeux de laquelle il met un portefeuille rempli de portraits. Ils sont d'hommes et de femmes de Timor, de la Nouvelle-Hollande et du Cap de Bonne-Espérance. Il demande que l'administration veuille bien solliciter du gouvernement et de la police la permission de pouvoir terminer ses dessins.

« L'assemblée, s'intéressant au citoyen Petit, invite les citoyens Fourcroy et Lacépède de voir le ministre de la marine, à l'effet d'en obtenir la permission demandée par le citoyen Petit.

« De plus, il sera écrit au préfet de police, au nom de l'assemblée, pour que le citoyen Petit ne soit point inquiété en attendant la décision du gouvernement. » (*Mus. d'hist. nat. Procès-verbaux des séances*, t. X, p. 177. 26 floréal an XII (16 mai 1804).

— Le congé fut accordé le 9 juin suivant.

(2) *Rapport fait au Gouvernement par l'Institut impérial*, etc. (Voyage de découvertes aux Terres australes, t. I, p. XIII).

(3) M. Péron annonce la mort de M. Petit, peintre de l'expédition de découvertes. Sur l'observation que cet artiste avait emporté six dessins, faits au crayon et représentant des portraits d'hommes et de femmes du Port-Jackson, et que ces dessins devaient être restitués dans les portefeuilles du Muséum, après avoir été terminés par M. Petit, suivant sa reconnaissance du 19 thermidor, déposée aux Archives, l'administration charge M. Dufresne, chef du laboratoire de zoologie, de faire rentrer ces dessins au Muséum. *Mus. d'hist. nat. Proc.-verb.*, t. XI, p. 104, 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804).

« L'aide-naturaliste Dufresne rend compte des démarches qu'il a faites pour faire rentrer au Muséum les 7 dessins du Voyage de découvertes confiés au peintre Petit. Ils sont réintégrés dans le portefeuille relatif à cette collection ». *Ibid.*, p. 109, 9 brumaire an XIII (31 octobre 1804).

(4) J'ai relevé exactement 32 gouaches ou aquarelles, 55 dessins au crayon noir, 7 dessins à la mine de plomb ou à la plume, 2 lavis l'un à la sépia, et l'autre à l'encre de Chine, enfin 58 calques ou esquisses, soit en tout 154 numéros. Il se trouve, en outre, dans le dossier Petit, 8 dessins de Lesueur et un de Milbert, ce qui fait monter le total des numéros à 163.

Je suivrai, dans mon énumération, l'ordre des planches de l'atlas de la seconde édition du Voyage, publiée en 1824 par Louis de Freycinet (1).

§ 1. — DESSINS PUBLIÉS

PLANCHE 4 (2). — TERRE DE DIÉMEN. **Bara-Orou**. — Buste de trois quarts, grav. noire, signée *N. Petit del. J. Milbert direx. B. Roger sculp.* (pl. VIII de la 1^{re} édition).

1. Étude au crayon noir qui a servi pour la gravure (3).
2. Calque, papier huilé.
3. Gouache.

Cette dernière figure, en couleur, nous montre que chez Bara-Orou comme chez tous les autres indigènes de Van Diémen (Tasmanie) peints par Petit, la peau est d'un ton violacé. Toutefois cette couleur est atténuée et passe au violet rose. Les cheveux sont teints en rouge. Un collier de coquilles aux nuances éclatantes () est jeté autour du cou.

PLANCHE 5. — TERRE DE DIÉMEN. **Ouriaga**. — Buste de profil, grav. couleur, mêmes signatures (pl. IX de la 1^{re} édition).

4. Étude au crayon noir.
 5. Calque, papier huilé.
 6. Gouache, qui, un peu réduite, a servi à faire la planche.
- Le ton de peau est fuligineux, moins jaune que dans l'atlas.

PLANCHE 6. — TERRE DE DIÉMEN. **Grou-Agara**. — Buste de trois quarts, grav. noire, mêmes signatures (pl. X de la 1^{re} édition).

7. Étude au crayon noir qui a servi pour la planche.
8. *Id.* seulement ébauchée.
9. Calque, papier huilé.
10. Gouache.

Couleur de la peau d'un brun violacé. Les hommes sont peints plus foncés que les femmes. Moustache légère que la gravure a négligé de reproduire.

La chevelure est coupée ras, mais il reste tout autour une bandelette de cheveux plus longs formant comme une bordure de petits glomérules capillaires, que l'on voit à peine indiqués dans la planche. Ce mode de coiffure paraît avoir été très usité chez les Tasmaniens rencontrés par l'expédition.

PLANCHE 7. — TERRE DE DIÉMEN. **Parabéri**. — Buste de face, grav. couleur, mêmes signatures (pl. XI de la 1^{re} édition).

11. Calque, papier huilé.
12. Gouache original de la planche 7.

Je remarque que le ton de la peau est un peu plus violacé sur l'original que sur la reproduction, d'ailleurs fidèle, qui en a été publiée.

(1) *Voyage de découvertes aux Terres australes, fait par ordre du Gouvernement sur les corvettes le Géographe et le Naturaliste et la goëlette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804. Historique* rédigé par Péron et continué par M. Louis de Freycinet. Deuxième édition revue, corrigée et augmentée par M. Louis de Freycinet... ouvrage enrichi d'un superbe atlas composé de 68 planches dont 22 coloriées. Paris, Arthus Bertrand, 1824, 4 vol. in-8° avec atl. in-4°.

(2) Les planches 1, 2 et 3 sont des cartes.

(3) Cette gravure et toutes les autres, reportées directement sur le cuivre, d'après les dessins de Petit, ont paru renversées.

PLANCHE 8. — TERRE DE DIÉMEN. *Arra-Maïda*. — Buste de trois quarts, grav. noire, mêmes signatures (pl. XII de la 1^{re} édition).

13. Étude au crayon noir qui a servi pour la gravure.

14. *Id.* inachevée.

15. Calque, papier huilé.

16. Gouache, signée N.-M. PETIT.

Sur cette peinture, la couleur de peau de la femme est d'un violacé brunâtre, les muqueuses sont d'un rouge violacé. Les bouts des seins sont plus longs et plus pointus qu'on ne les a représentés.

L'enfant est peint plus clair. Il a des taches de rouge aux joues et aux paupières; la mère est marquée de rouge au front et sur les joues,

PLANCHE 9. — TERRE DE DIÉMEN. *Armes et ornements*. — Grav. couleur signée C.-A. Lesueur del. J. Milbert direx. *Dien sculp.*

Les éléments de cette planche sont représentés dans d'autres esquisses, et notamment dans quelques-unes de celles dont la description suit immédiatement (pl. 10).

PLANCHE 10. — TERRE DE DIÉMEN. *Navigation*. — *Vue de la côte occidentale de l'isle Schouten*, grav. couleur. C.-A. Lesueur del. J. Milbert direx. *Fostier sculp.* (pl. XIV de la 1^{re} édition).

17. Étude au crayon noir pour le canot posé dans le gazon, sur le premier plan de la planche 10.

Près du canot, quatre sagaies semblables à celles de la planche 9.

18. Étude à l'encre de Chine du même canot, accompagné d'un trophée comprenant deux sagaies, une massue, un sac en écorce à coulisse et un collier de coquilles.

Projet de planche qui n'a pas été exécuté, mais dont tous les éléments ont servi dans la planche 9.

19. Étude en couleur pour le même canot.

Il est au bord de l'eau; deux sagaies sont couchées par terre à côté.

20. Autre étude semblable en couleur.

Trois sagaies sont obliquement plantées derrière le canot.

PLANCHE 11. — TERRE DE DIÉMEN. *Habitations*. — Grav. noire, signée : Lesueur del. J. Milbert direx. *Née et Houlk sculp.* (pl. XV de la 1^{re} édition).

21. Étude au crayon noir de la femme, représentée debout tenant un enfant.

Titre : *Femme du Cap Sud*.

22. Calque, papier huilé.

23. Gouache, signée N. PETIT.

La femme est d'un ton chocolat au lait; elle porte les cheveux crépus très courts. La tête est aussi pointue que dans la planche qui en réduit fidèlement les contours. Elle a des taches rouges sur le milieu du front, les pommettes et le menton. L'enfant plus clair, comme sur l'original de la planche 8, a presque le teint du cuir neuf; il est orné d'une grosse tache d'ocre rouge sur le front et de deux autres sur les joues. Sa mère le porte dans une peau dont le poil est tourné en dedans.

Note autographe de Péron : « N° 17, au trait simple. Conserver soigneusement les formes générales, mais retoucher les défauts essentiels. Les formes grêles des membres étant un des caractères essentiels de cette race, il faudra les observer avec grand soin. »

24. Étude au crayon noir de l'homme appuyé sur sa sagaie.

25. Calque, papier huilé.

26. Gouache, signée N. PETIT.

Petit avait dessiné cet homme à part. Il a été introduit par Lesueur comme le sujet dont il vient d'être parlé, et comme les autres personnages décrits ci-après, dans un groupe

composite et sans aucune valeur ethnique. De même que tous les autres Tasmaniens de Petit, il est remarquable par la coloration violette de sa peau qui est toutefois un peu moins accusée que sur la femme, sa voisine dans la planche. Je note sur la gouache de Petit la brièveté et la gracilité des pieds et des mains, la longueur et la minceur des jambes, bien musclées néanmoins, la robustesse du tronc. Son tatouage est composé de six grandes incisions verticales; trois de chaque côté de la poitrine, de trois rangs d'incisions sur chaque épaule; au-dessus du nombril, de deux incisions transverses, et d'une troisième demilunaire, à concavité supérieure; de deux ovales, l'un à droite, l'autre à gauche des précédents, et enfin d'une longue incision descendant tout droit sur le milieu de chaque cuisse.

Ce personnage, appuyé sur sa sagaie, se touche le pénis avec un rictus tout spécial, qui ouvre largement sa bouche et montre ses dents grosses, blanches et bien rangées. Ce jeu de physionomie, assez mal rendu dans la planche, et le geste qu'il commente et souligne ont été très diversement appréciés. J'avais cru, pour ma part, y reconnaître l'expression d'une insulte cynique, dont il ne serait pas bien difficile de trouver l'équivalent dans les basses classes de nos grandes villes. M. de Quatrefages, y avait vu tout autre chose. Un des hommes debout, disait-il, en décrivant la planche de Lesueur, « ramène avec soin son prépuce sur le gland, que ce repli cutané est destiné à recouvrir ». C'était, à ses yeux, une « notion de pudeur masculine » qui se traduisait d'ailleurs à peu près de la même manière chez certains Polynésiens. (A. de Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, Paris, 1884, p. 344.)

Ces deux commentaires, en sens inverse, étaient l'un et l'autre inexacts. Le dessin de Petit introduit par Lesueur dans un groupe pour lequel il n'avait point été exécuté, représentait tout autre chose. Un long passage supprimé au dernier moment par Péron (1) et que j'ai retrouvé dans le manuscrit original de sa rédaction, qui fait partie de la collection du Havre, vient donner l'explication la plus complète de cette figure. On me permettra de reproduire textuellement ce paragraphe, que l'auteur a peut-être bien fait de supprimer d'une relation officielle destinée à recevoir une très large publicité, mais dont la lecture ne saurait choquer, il me semble, des hommes de science uniquement désireux de s'éclairer sur les mœurs de pauvres sauvages aujourd'hui complètement anéantis, et de connaître les appréciations suggérées par leur état social à un observateur comme Péron, à la fois attentif, ingénieux et subtil.

Péron et Petit, accompagnés d'un maître d'équipage et de deux matelots, sont descendus dans l'île Maria, et quatorze naturels les entourent, leur palpent les mollets, la poitrine, et veulent s'assurer qu'ils ont bien, au milieu d'eux, des hommes blancs, il est vrai, mais conformés comme ils le sont eux-mêmes. Ils insistent surtout auprès d'un des matelots, le citoyen Michel, comme le nomme Péron, jeune et imberbe, et que notre naturaliste prie de se rendre à leurs sollicitations.

« Michel exhiba tout à coup, écrit Péron, des preuves si frappantes de sa virilité, que tous à la fois poussèrent de grands cris de surprise mêlés de grands éclats de rire qui se répèrent à plusieurs reprises. Cet état de force et de vigueur dans celui d'entre nous qui en paraissait le moins susceptible les surprit extraordinairement, ils avaient l'air d'applaudir à cet état, comme des gens auxquels il ne serait pas très ordinaire. Plusieurs montraient avec une espèce de dédain leurs organes mous et flasques (c'est ce que représente Petit), ils les agitaient vivement avec une expression de regret et de désir qui semblerait indiquer qu'ils ne l'éprouvent pas aussi fréquemment que nous. Sans doute, continue Péron, il serait indiscret d'affirmer sur de simples apparences la réalité d'une observation aussi importante. Mais je ne crois pas devoir négliger de l'indiquer ici, en me proposant bien de ne rien oublier dans la suite pour approfondir cet objet; je dois même ajouter dès à présent que parmi le nombre assez considérable de naturels que j'ai vus jusqu'à ce jour, je n'en ai pu trouver aucun encore dans cet état assez fréquent chez l'homme civilisé, alors surtout qu'il est à la fois jeune, sain et vigoureux. »

Et Péron, qui philosophe volontiers au courant de la plume, tout en se défendant d'une conclusion qui serait prématurée, expose rapidement la curieuse théorie que je demande la permission de transcrire encore. Le passage est fort curieux, et caractérise bien tout à la fois les idées du temps sur l'homme de la nature, la façon dont les gens de science étudiaient alors et généralisaient, enfin et surtout la tournure d'esprit et les habitudes de style de notre écrivain voyageur.

« Comme dans la plupart des animaux, poursuit donc Péron, toujours à propos des Tasmaniens, n'éprouveraient-ils le besoin de l'amour qu'à des époques déterminées et périodiques ? La continuité des désirs et conséquemment aussi celle des jouissances seraient-elles donc un des bienfaits de la civilisation ? Sans doute, il ne faudrait pas se décider trop légèrement à cet égard, la question est trop importante, elle est aussi trop délicate; cependant, si nous faisons attention à l'influence toute-puissante des circonstances physiques, sur la naissance des désirs, sur leur exaspération, leur continuité, il sera, je crois, très difficile de ne pas tomber d'accord avec moi, sinon sur la périodicité des désirs et des besoins de l'amour dans l'homme qui nous occupe, du moins sur leur rareté, sur leurs longues interruptions. En effet, si l'on calcule l'influence réunie, et de la température toujours assez forte dans laquelle nous vivons, et de l'abondance de nos aliments et de leurs qualités, et

(1) Ce passage s'intercalerait à la p. 122 de l'édition de 1824.

celle des assaisonnemens, des liqueurs fortes dont nous faisons usage, et celle de l'oisiveté que bien souvent nous éprouvons; et celle de l'exemple, puissante sur les cœurs, et celle de notre éducation, de nos lectures, de nos parures, de nos ornemens, de nos exercices, de nos réunions en société, etc., etc., l'on concevra bientôt que tout dans l'homme civilisé se réunit pour faire naître le désir, pour le soutenir et le rallumer sans cesse à toutes les époques de l'année et dans presque toutes les circonstances de la vie.

« Au contraire, errant au milieu des bois et des forêts, sans vêtemens, sans asile, exposé perpétuellement aux intempéries d'une atmosphère humide et froide, manquant souvent des substances nécessaires à la vie, étranger à toute espèce d'assaisonnemens ou de liqueur spiritueuse, connaissant à peine le repos, bien loin d'être livré comme le riche opulent aux langueurs de l'oisiveté, l'homme de la nature ne se trouve-t-il pas placé dans une position telle, que tout concourt à modérer la vivacité de ses desirs, à les amortir, à les éteindre promptement au milieu des rigueurs de l'hiver et quelquefois aussi des anxiétés de la famille? Doit-il conserver cette vigueur que par cent moïens étrangers à notre nature nous savons ranimer et soutenir, en maîtrisant toutes les circonstances physiques qui doivent la détruire dans l'homme qui nous occupe. Mais c'est assez et trop longtemps peut-être insister sur cet objet, que dans la suite de cette expédition j'aurai sans doute occasion d'approfondir davantage. Il me suffit d'indiquer maintenant qu'il n'est pas tout à fait invraisemblable que le sentiment de l'amour et le besoin de le satisfaire ne soit dans l'homme de la nature, sinon périodique, comme dans les animaux, du moins beaucoup plus rare et moins longtemps soutenu qu'il ne l'est dans l'homme réuni en société; d'où il résulte que la continuité des desirs et celle des jouissances de l'amour pourraient bien être le produit de la civilisation, et certes ce ne serait pas le moindre de ses bienfaits, que cette vivacité toujours renaissante de sensations douces et voluptueuses, source féconde des sentimens les plus vifs, les plus délicats et les plus chers. »

(FR. PÉRON, *Relation du voyage aux Terres australes*, texte manuscrit de la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle du Havre.)

27. Esquisse, papier huilé du personnage assis à gauche dans la planche 11 de l'atlas.

28. Gouache, même personnage.

Son teint est plutôt brun fuligineux. La plante des pieds est de couleur grisâtre; les cheveux sont tenus un peu longs. Dans la peinture de Petit, l'homme est assis seul devant son feu.

29. Étude grossière au crayon noir de la femme accroupie, qui est dans la planche 11, en dedans de l'homme debout.

30. Première mise en place de la moitié gauche de la planche par Lesueur.

31. Ébauches se rapportant à cette mise en place.

PLANCHE 12. — TERRE DE DIÉMEN. Ile Maria : Tombeaux des naturels. —

Vue d'une partie de la Baie Riedlè et de la Baie des Huitres à l'île Maria, du cap Bernier, de la Baie Marion et de l'entrée de la Baie Frederick-Hendrick à la Terre de Diémen, grav. noire, signée C.-A. Lesueur del.; J. Milbert direx. Gravée à l'eau-forte par Pillement, terminée par Duparc (pl. XVI de la 1^{re} édition).

32. Étude au crayon noir pour établir la planche.

En dehors du cadre à droite, un reste de tombeau est ajouté à ceux qui ont été représentés.

33. Autre étude, crayon noir. Mêmes détails.

34. Autre étude, *id.*

Une seule des huttes funéraires, celle qui est ouverte, se trouve représentée.

35. Autre, *id.*

La hutte close seule y figure.

36. Autre, *id.*

Hutte plus basse, à côté débris au milieu desquels Péron est représenté cherchant. On a introduit ce motif dans la planche 12.

37. Aquarelle, avec tous les détails de la planche 12 représentés beaucoup plus grands.

Les écorces sont placées à l'extrémité gauche.

38. Gravure non terminée.

Arrangement du paysage un peu différent de celui qui a été adopté définitivement.

PLANCHE 20 (1). — NOUVELLE-HOLLANDE. **Gnong a Gnong a, Mour-re-Mour-ga** (*dit Collins*). — Buste de trois quarts. Grav. noire, signée N. Petit del. J. Milbert direx. B. Roger sculp. (pl. XVII de la 1^{re} édition).

39. Étude au crayon noir qui a servi à faire la planche.

Premier état.

40. Autre, *id.*, dans un état plus avancé.

PLANCHE 21. — NOUVELLE-HOLLANDE. **Cour-Rou-Bari-Gal**. — Buste jusqu'à mi-corps. Profil dépassé. Grav. couleur, mêmes signatures (pl. XVIII de la 1^{re} édition).

41. Aquarelle originale.

Les taches rouges de la face sont bien moins accentuées. Les traits du personnage sont mieux modelés ici que sur la planche.

42. Autre exemplaire, non terminé.

43. Autre exemplaire, copié par Milbert sur l'original de Petit.

PLANCHE 22. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Bedgi-Bedgi**. *Jeune homme de la tribu de Gwea-Gal*. — Gravure couleur, mêmes signatures. Portrait en taille, profil perdu. Il existe des épreuves de cette planche avec un n° XLIV, préparées pour la 1^{re} édition, qui n'a paru, comme on sait, qu'avec XLI planches:

44. Jolie aquarelle originale, signée N. PETIT.

Le sujet n'a point de rouge à la face.

PLANCHE 23. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Ouru-Maré**, dit **Bull Dog** par les Anglais, jeune guerrier de la tribu des *Gwéa-Gal*. — Grav. noire, mêmes signatures. Portrait en taille, profil. (Il existe des épreuves de cette planche avec le n° XLIII, préparées pour la 1^{re} édition.)

45. Esquisse relevée d'ombres légères.

Péron demande dans une note « si les muscles intercostaux ne sont pas trop fortement sentis ». La poitrine, ajoute-t-il, ne paraît-elle pas un peu trop étroite?

- 46 et 47. Crayon noir, deux états.

PLANCHE 24. — NOUVELLE-HOLLANDE. **Y-Erran-Gou-La-Ga**. — Grav. couleur, mêmes signatures. Portrait en taille, presque de profil.

48. Aquarelle originale.

Même titre. On y voit mieux que dans la planche, d'ailleurs trop jaune, les favoris du personnage, qui n'a sur la face ni peinture rouge, ni peinture noire.

49. Deuxième exemplaire, avec le sobriquet *Mousquéda* ou *Mousquito* appliqué à Y-Erran-Gou-La-Ga.

Serait-ce le terribile Mousquito qui, déporté en Tasmanie pour cause de meurtre, de-

(1) Les planches 13 à 17 sont des cartes ou des plans, les planches 18 et 19 sont des vues de Sydney.

vint, vers 1819, le principal adversaire des Anglais et, suivant l'expression de M. de Quatrefages, inscrivit son nom en lettres de sang dans les annales de la colonie? (*Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 365.)

PLANCHE 25. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Norou Gal Derri s'avancant pour combattre.** — Grav. noire, mêmes signatures. Portrait en pied, personnage marchant en retournant la tête.

50. Calque, papier huilé.

51. Étude au crayon noir.

PLANCHE 26. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Jeune femme de la tribu des Com-mer-ray-gal.** — Grav. couleur, mêmes signatures. Portrait en taille, à peu près de face. (A reçu son titre et un numéro XLV pour la 1^{re} édition, mais n'a paru comme les planches XLIII et XLIV qu'en 1824.)

52. Belle aquarelle originale, signée N. PETIT, avec le « bon à graver » de Lesueur.

La peau est un peu moins jaune que sur les gravures. Petit n'avait point mis de couleur rouge sur les arcades surcilières, les pommettes et les commissures des lèvres.

53. Autre étude en noir.

54. Esquisse.

PLANCHE 27. — NOUVELLE-HOLLANDE. **Oui-Ré-Kine.** — Grav. noire, mêmes signatures. Portrait en taille, vu de trois quarts.

55 et 56. Deux études au crayon noir, signées N. PETIT.

Le sujet s'appelle ici Toulgra. Oui-re-quiné (*sic*) est une autre Australienne pointée par Petit, mais non figurée dans l'Atlas.

57. Étude spéciale au crayon noir de la poitrine de Toulgra.

PLANCHE 28. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Jeune femme de la tribu des Bou-rou-bé-ron-Gal avec son enfant sur les épaules.** — Grav. couleur, mêmes signatures. Portrait en taille; la femme vue de face et l'enfant de profil.

58. Belle étude au crayon noir relevée de couleur.

La peau est plus grise que sur la planche; l'artiste n'a mis qu'un peu de rouge sur la figure des deux personnages.

PLANCHE 32. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Musique des naturels.** — Grav. noire, signée Lesueur et Bernier notaverunt. J. Milbert direx. M^{lle} H. Aubert sculp.

59. Dessin original de la planche.

PLANCHE 33. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Dessins exécutés par les naturels.** — Grav. noire, signée C.-A. Lesueur del. J. Milbert direx. Testard sculp.

60. Esquisses, de grandeur naturelle, des diverses figures réduites dans cette planche.

PLANCHE 34. — NOUVELLE-HOLLANDE (Nouvelle-Galles-du-Sud). **Navigation.** — Grav. noire, signée C.-A. Lesueur del. J. Milbert direx. Fostier sculp.

61. Dessin original de la planche, au crayon noir, signé LESUEUR.

62. Étude à la mine de plomb, du même.

63. Autre étude des deux canotiers du petit canot du second plan.

64. Esquisse au trait, papier huilé.

Probablement de Petit. Deux indigènes, un homme orné du bâton de nez et une femme ramant tous deux avec de courtes palettes. Reu sur le canot.

65. Dessin au crayon noir, de la même scène.

PLANCHE 35. — NOUVELLE-HOLLANDE (Terre d'Endracht). **Cabanes des naturels de la presqu'île Péron**, vue de l'île Bernier et d'une partie de celle de Doore. — Grav. noire, signée C.-A. Lesueur del. J. Milbert direx. Gravée à l'eau-forte par Pillement et terminée par Née.

66. Dessin original de la planche, au crayon noir, probablement par Petit.

67. Autre dessin, également au crayon noir.

Variante du précédent (1).

PLANCHE 37. — TIMOR. **Vue de la rade, de la ville et du fort hollandois de Coupang**. — Grav. noire, signée Lesueur del. J. Milbert direx. Gravée à l'eau-forte par Pillement, terminé par Née.

68-72. Quatre études diverses à la mine de plomb, par Lesueur

PLANCHE 38. — TIMOR. **Naba Léba**, roi de l'île Solor, par Lesueur. — Portrait en taille de trois quarts, signé N. Petit del. J. Milbert direx. B. Roger sculp.

73. Esquisse, papier huilé.

74. Aquarelle originale.

J'ai déjà dit que ce personnage n'est autre que le roi de Savou, Ama-Dima, l'ami de Péron, dont il est longuement question au chapitre VIII du livre II de la *Relation du Voyage* (pp. 149 et suiv.).

PLANCHE 39. — TIMOR. **Cavalier malais**. — Grav. couleur, portrait de profil, signée N. Petit del. J. Milbert direx. Frères Lambert sculp.

75. Calque, papier huilé.

76, 77. Deux esquisses au crayon.

PLANCHE 40. — ILE DE SOLOR. **Soldat d'infanterie malaise**. — Grav. couleur. Portrait en pied de profil, mêmes signatures.

78. Calque, papier huilé.

PLANCHE 41. —

79. Original de la planche 41, avec variante d'attitude.

Le sujet est représenté non pas marchant, mais arrêté.

PLANCHE 42. —

80. Calque, papier huilé.

PLANCHE 43. — CANDA. **Jeune fille malaise**. — Portrait en pied tourné à gauche. Grav. couleur, signée N. Petit del. J. Milbert direx. B. Roger sculp.

81, 82, 83. Original de la planche 43, refait trois fois à la gouache avec un très grand soin par N. Petit.

(1) La planche 36 est un plan.

84. Calque du même, papier huilé (1).

PLANCHE 45. — **Musique malaise et chinoise.** — Grav. noire, signée *L. Freycinet, Lesueur et Bertier notaverunt. J. Milbert direx. M^{lle} Honorine Aubert sculp.*

85. Dessin original de la planche.

PLANCHE 51. — **ILE TIMOR. Vue d'un cimetière malais, d'une partie de la baie et de la ville de Coupang, de l'île de Simao et de l'île Kera.** — Grav. noire, signée *C.-A. Lesueur del. A. Devilliers s. aqua forti. A. Delvaux sculp.*

86. Esquisse de la planche.

PLANCHES 52 et 53. — **ILE TIMOR. Vue d'un cimetière chinois, de la baie et d'une partie de la ville de Coupang.** — Détails d'un tombeau chinois.

87-93. Matériaux pour l'établissement des planches 52 et 53. Sept pages d'esquisses.

PLANCHE 56. — **AFRIQUE AUSTRALE. Femme Houzwânaas ou Boschiman:**

94. Original de la planche reproduite bien inutilement par la Société zoologique de France, il y a quelques années, sous le nom de *femme Hotentote*. (*Bull. Soc. zool. de France*, t. VIII, pl. IV, 1883.)

Il se trouve, en outre, dans le portefeuille du Musée d'histoire naturelle du Havre une douzaine de planches originales, avec ou sans couleur, et d'épreuves, peintes ou non, représentant le *tablier* des Bosjesmanes. Ces planches ont été tout récemment publiées par M. R. Blanchard dans le recueil que je viens de citer (2). J'ai encore vu dans le même portefeuille une épreuve d'une gravure inachevée, représentant un Australien debout près d'une sorte de tente d'écorce repliée en charnière, tandis que deux de ses compagnons rapportent un kangourou qu'ils viennent d'abattre à la chasse, et le calque d'un dessin, gravé plus tard par Lerouge et Forget pour le voyage de l'*Uranie* et de la *Physicienne*. Ce dernier, qui représente le *mariage par rapt* chez les Australiens de Port-Jackson, a été recopié par S. Leroy sur un original de Petit, aujourd'hui disparu, et L. de Freycinet en a fait sa planche 104 sous le titre de *Cérémonie préliminaire d'un mariage chez les sauvages*.

(1) Il n'existe dans la collection du Havre aucun document manuscrit se rapportant aux planches d'ethnographie 44, 46 à 50.

(2) Le manuscrit de ce mémoire accompagne les planches. Il porte en tête la mention suivante : *MM. Cuvier et Labillardière, commissaires, le 1^{er} pluviôse an XIII. A imprimer. Savans étrangers. Rapport du 4 germinal an XIII.*

§ 2. — DESSINS INÉDITS

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

95. Étude au crayon noir, signée N. PETIT.

Indigène vu de profil, enveloppé d'une peau de bête, le poil tourné en dedans. Il a les cheveux ras, en forme de calotte bordée d'une bandelette étroite de cheveux plus longs. Quelques poils de moustache; barbiche et favoris courts. Une certaine quantité de poils à la naissance des épaules au niveau des omoplates.

96. Étude semblable, à la mine de plomb.

97. Calque, papier huilé.

98. Étude à la gouache, inachevée.

On y voit mieux encore que sur les études au crayon la calotte chevelue circonscrite par une bandelette de cheveux plus longs.

PORTRAIT DE TASMANIEN, EN PIED.

99 et 100. Deux exemplaires, étude au crayon.

Indigène assis, les jambes allongées et croisées. Il porte encore cette chevelure rasée ronde autour de la tête avec bordure de cheveux tenus un peu plus longs. Ici la bandelette de glomérules capillaires est double. Exagération notable des traits du visage.

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

101. Étude à la gouache, signée N.-M. PETIT.

Personnage souriant, buste de profil à gauche. Toute la face est relativement inclinée en arrière. Le sujet a tous ses cheveux et sa barbe entière. On voit sur sa poitrine deux lignes de tatouages verticaux. Une peau de bête est jetée sur l'épaule droite.

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

102. Étude à la gouache, signée N.-MARTIN PETIT.

Personnage en buste, de profil à droite. Teint brun violacé, muqueuse des lèvres brunâtre rosé. Tête rasée, sauf deux étroites couronnes concentriques de glomérules de cheveux. Profil très accusé, arcs sourciliers saillants, racine du nez concave, nez court, lobule saillant et relevé, ailes peu dilatées, bouche large et forte, menton pointu. Barbe entière peu fournie, poils à la naissance du dos.

Vêtu de peau.

103. Calque, papier huilé.

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

104. Étude au crayon noir.

Indigène de profil, enveloppé d'une peau de bête, le poil en dedans. Un bandeau de peau formant couronne, cheveux rasés, deux rangs de tatouages par incisions visibles sur l'épaule. Barbe entière.

105. Calque, papier huilé.

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

106. Étude au crayon noir, inachevée.

Les cheveux en glomérules, pas de barbe : deux incisions verticales à la naissance du bras gauche.

PORTRAIT DE TASMANIEN, BUSTE DE PROFIL.

107. Esquisse au crayon noir.

Indigène de profil, barbu, enveloppé d'une peau. La racine du nez enfoncée; le nez court, retroussé du bout; les lèvres épaisses.

PORTRAIT DE TASMANIENNE, BUSTE DE PROFIL.

108. Calque, papier huilé.

Esquisse d'un portrait de femme.

PORTRAIT D'ENFANT TASMANIEN, EN PIED.

109. Dessin au crayon noir, inachevé.

Enfant en pied, debout, de profil à droite, dans un paysage. Le sujet porte tous ses cheveux. Exagération des traits du profil, musculature robuste, ventre ballonné, mains et pieds petits. Aucun tatouage.

Note autographe de Péron : « N° 18, au trait simple. Conserver les traits de la face et la grosseur du ventre. »

110. Le même, réduit au carreau.

Ombres seulement indiquées.

111. Calque, papier huilé.

Buste du même.

112. Étude à la gouache, inachevée.

Couleur de la peau violacée, un peu brunnâtre. Les cheveux teints en rouge.

HABITATION TASMANIENNE.

113. Étude au crayon.

C'est l'abri qui a servi à garnir le fond et la droite de la planche composite qui porte le n° 11 de l'Atlas.

114 et 115. Deux autres études semblables.

Dans l'une, homme debout appuyé sur une lance; dans l'autre, un panier et un sac en écorce à coulisse jetés par terre.

116. Aquarelle (peut-être de Lesueur).

Arbre dépouillé de son écorce. Écorces dressées en paravent et entremêlées d'autres bandes d'écorces passées en travers. Un sac en écorce déposé par terre, un panier suspendu à une branche.

117. Second exemplaire de la même aquarelle.

DEUX AUSTRALIENS FAISANT LE FEU.

118. Étude au crayon noir, signée N. PETIT à bord du « Géographe ».

119. Même étude, seulement au trait.

120. Calque, papier huilé.

L'un des deux personnages est assis, le tronc penché en avant; il tient serré entre ses chevilles la planchette à feu et semble attendre que la flamme paraisse pour l'exciter de son souffle. L'autre personnage, à genoux, roule entre les mains le bâtonnet vertical qui, en frottant la planchette transverse, va produire le feu.

Note autographe de Péron sur l'étude au trait n° 119 :

« N° 25. Manière d'allumer le feu, au trait simple; on pourra réduire et compléter cette planche avec d'autres objets, par exemple les placer devant les cabanes... de la Nouvelle-Galles. »

AUSTRALIEN RAMASSANT SA SAGAIE.

121. Étude, crayon noir.

Un chasseur australien, vu de profil, ramasse sa sagaie avec son pied droit. Il est armé du wommera et du bouclier ovale pisciforme de la planche 30 de l'Atlas et porte un bâton dans la cloison nasale. Un double chevron à pointe inférieure est tracé sur sa poitrine.

OÏÈ REQUINÉ. — FEMME AUSTRALIENNE.

122. Aquarelle relevée de crayon noir, signée N. PETIT.

Australienne représentée avec la peau très claire, d'une couleur de chair salio; les cho-

veux noirs, frisés, en désordre, les seins pendants attachés d'ailleurs très bas. Oié-Réquiné montre particulièrement accentués les caractères faciaux de la race.

Elle n'a point d'ornements et les tatouages de l'épaule sont irrégulièrement tracés.

FEMME AUSTRALIENNE ASSISE. UN ENFANT A SES PIEDS.

123-124. Deux esquisses, au crayon noir, en partie ombrées.

Sur l'une des feuilles qui contiennent les esquisses, on voit en outre une étude de *corroborie*. Trois hommes, ornés de leurs peintures corporelles, sont dessinés debout, les bras étendus.

JEUNE AUSTRALIEN, AVEC SON ORNEMENT DE NEZ.

125. Aquarelle, non signée.

Ce jeune sujet, au teint rosâtre sale, porte dans le nez un petit bâton. De nombreuses incisions transversales descendent sur les pectoraux, encadrées par de plus grandes incisions verticales. Une longue incision coupe l'épaule du sujet.

BENNI-LONG

Portrait de l'indigène Benni-Long, vêtu d'une rodingote. Il est vu de profil dans un médaillon entouré d'armes indigènes, etc.

JEUNE AUSTRALIEN DEBOUT.

127. Aquarelle, signée N. PETIT.

Note de Péron : « N° 19. Buste à tirer en couleur (on ne l'a pas fait). Corriger les vices de proportions. Conserver celles des bras avec le torse. Enfoncer les dents incisives du côté que j'indiquerai à Milbert. »

Le sujet est représenté en pied, avec cette couleur chair sale, que j'ai déjà signalée plus haut. Il porte sur le front une résille attachée derrière les oreilles, un bandeau de peau recouvre aussi les cheveux. La face est peinte en rouge avec un croissant blanc, les pointes en haut, sur chaque joue. On voit sur la poitrine deux rangs de tatouages descendant en pointe de schall jusqu'à l'appendice xiphoïde, et autour du torse deux autres rangs formant double ceinture. Chaque épaule montre de grandes cicatrices en bourrelets.

Deux lignes épaisses de peinture rouge descendent en pointe sur le haut du ventre, enfermant un losange de même nature tracé à la hauteur des pectoraux. Une ceinture grossière de couleur brune serre le ventre sans rien masquer des organes sexuels. Le jeune guerrier tient dans la main gauche le bouclier de la planche 30 vu en dedans, et un *wommera* avec sa garniture de gomme de xanthorrhée.

PORTRAIT DE JEUNE AUSTRALIENNE.

128. Étude au crayon noir, inachevée.

Portrait, de face, d'une petite fille en blouse.

AUSTRALIENS PÊCHANT.

Dessin à la mine de plomb par Lesueur.

129. Habitants de la baie du *Géographe* : leurs pêcheries.

130. *Id.* Esquisse.

SCÈNE DE CRÉMATION.

131. Dessin au crayon noir.

132. Esquisse du même.

Le mort est déposé sur un bûcher, que l'on allume à l'une de ses extrémités. En avant du bûcher gisent par terre un *wommera* et un bouclier sigilliforme.

YOO-LONG. ERAH GA DIANG.

133-143. Onze esquisses représentant des corrobories australiennes.

Quelques-unes de ces figures semblent avoir été calquées sur des gravures anglaises publiées avant le voyage du *Géographe* et du *Naturaliste*. Une

d'entre elles, dessinée à la mine de plomb, porte la signature *Ch.-A. Lesueur delin.*

SCÈNES CONJUGALES

- 144-145. Deux esquisses de Lesueur représentant deux modes de rapprochements sexuels usités chez les Australiens et que je décrirai dans les termes suivants : *Est primus modus in quo, humi sedentibus ambis, vir crura feminæ humeris injicit; est et modus alius in quo resupina mulier crura injicit viri humeris : is autem coitum exercet, humi sedens, retractis cruribus et clunibus suris impositis.*

Note originale de Péron : « N° 24. Accouplement. Il faudra compléter cette planche avec la seconde manière de s'accoupler esquissée par Lesueur et que nous remettons à Milbert. En général, pour toutes ces figures, il faudra se servir de celles des figures que nous avons de dessinées, mais qui ne seront pas employées dans l'Atlas. »

HUTES AUSTRALIENNES.

146. Étude au crayon noir.

Hutes hémisphériques dans un paysage.

147. Étude au crayon noir.

Hutte hémisphérique dans un paysage. A droite un indigène au bord d'une rivière; à gauche un autre indigène assis contre sa hutte.

148. Grande étude, crayon noir.

Même sujet.

149. Dessin à la plume.

Hutte demi-circulaire, Kangaroo.

150. Autre dessin à la plume sur papier bleu.

Même sujet.

Toutes ces huttes demi-circulaires ont été dessinées à la Baie des Chiens-Marins.

ABRIS EN ÉCORCE DES AUSTRALIENS.

151. Étude au crayon noir.

Quatre personnages, un debout et trois par terre dans différentes attitudes : celui qui est debout est armé du bouclier de la planche 30.

Abris d'écorce repliée en charnière.

152. Étude, crayon noir.

Motif analogue, abris d'écorce sans indigène.

Ces abris ont été dessinés à la baie du Géographe.

VUES D'AUSTRALIE.

153. Dessin mine de plomb.

Paysage australien. La localité n'est pas désignée.

- 154-155. Trois esquisses grossières. Paysages australiens avec sauvages, trois calques, papier huilé.

VUE DE PARAMATA.

- 156-158. The Brick field.

SACENDERSON'S FARM.

159. Peinture à la sépia.

160. Paysage avec des arbres.

SUITE D'ESQUISSES, TYPES TIMORIENS.

161-166. Calque, papier huilé ou esquisses à la plume.

Ces calques représentent divers types d'hommes, de femmes ou d'enfants de Timor dans différentes attitudes.

VUES DIVERSES PRISES A COUPANG.

167. Dessin à la mine de plomb, par G.-A. Lesueur.

168-170. Autres dessins, du même, non signés.

Telle est l'importante collection, sauvée par M. G. Lennier d'une dispersion imminente, et qui représente en ce qui concerne les races humaines l'iconographie complète du Voyage du *Géographe* et du *Naturaliste*.

Cette collection se présente à l'observateur sous des aspects fort inégaux. A ne prendre que les choses terminées, dessins, aquarelles ou gouaches, on reconnaît bien vite qu'il est indispensable, pour apprécier l'œuvre avec équité, de faire deux lots bien distincts des pièces qui la composent. Le premier comprendrait les études exécutées à loisir, pendant les longues relâches de Coupang ou de Port-Jackson : on placerait dans le second les croquis improvisés à la hâte, pendant quelque descente à terre, au milieu de sauvages dont on peut avoir tout à redouter, et repris plus tard aux premières heures tranquilles, à bord de la corvette.

Tout ce qui concerne les Tasmaniens appartiendra malheureusement à la seconde de ces catégories. Jamais, en aucune rencontre, ni Petit ni Lesueur n'ont pu reproduire à leur aise la physionomie d'un seul des curieux sauvages qui se démenaient devant eux, et les portraits que le premier nous a laissés sont tous plus ou moins imparfaits. M. de Quatrefages (1) a justement critiqué ceux qui ont paru dans l'Atlas du *Voyage* et quelques-unes seulement des pièces inédites, qu'il nous a été donné de voir, l'un des premiers, au Muséum du Havre, seraient de nature à adoucir quelque peu l'appréciation du maître.

Petit n'a que très rarement pu saisir les caractères essentiels de la tête du Tasmanien. Il exagère habituellement la voussure verticale du crâne, en même temps qu'il néglige de traduire le développement considérable qu'il présente en travers. Ses sauvages n'offrent guère non plus les caractères essentiels tirés de la saillie

(1) A. DE QUATREFAGES, *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, p. 297.

de la base du front, de l'enfoncement des orbites, de l'écartement des pommettes et leur nez dilaté et mince tout ensemble est presque constamment manqué. En revanche, Petit voit et reproduit exactement la couleur de la peau de ses modèles, couleur que l'on trouve rendue à peu près de même chez Dumontier et chez Laid, et tout ce qu'il nous apprend de leur coiffure, de leurs peintures corporelles, de leurs larges tatouages par incision, de leur vêtement, etc., est particulièrement fidèle.

Ses portraits d'Australiens et de Timoriens, les premiers surtout, sont bien meilleurs, en tant qu'ethnologie, que ceux des îles Bruny, Maria, etc. On sent que ce sont des œuvres longuement travaillées, d'après des sujets complaisants, qui laissent volontiers reproduire leur image en toute sécurité. Aussi certains de ces dessins relevés de couleur ont-ils une véritable valeur à la fois scientifique et artistique et serait-il particulièrement désirable qu'on reproduisit les meilleurs ? Tous les traits caractéristiques s'y trouvent rendus avec une parfaite sincérité, sans exagération aucune ; une seule chose étonne et déroute quelque peu, la couleur, si exacte chez les sauvages de Tasmanie peints d'une épaisse gouache et que, par un artifice d'atelier, Petit a quelquefois étendue si légère, qu'elle teinte à peine son aquarelle.

Ajoutons, en terminant cette notice déjà trop longue, que Petit a su échapper à l'influence spéciale que subissent communément les artistes suivant le docteur Boudin, et qui a pour résultat très habituel d'imprimer aux personnages qu'ils mettent en scène les traits des gens de leur propre pays et de leur propre race. Le reproche qu'on a pu faire à bon droit à plusieurs des dessinateurs de Cook et de d'Urville d'angliciser ou de franciser leurs insulaires océaniens, n'atteint point le modeste et laborieux artiste qui accompagnait Péron, Freycinet et Lesueur.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

L. DE PAUW et E. VAN OVERLOOP. **Les ateliers préhistoriques de Spiennes.** (Extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. VIII, 1889-1890.)

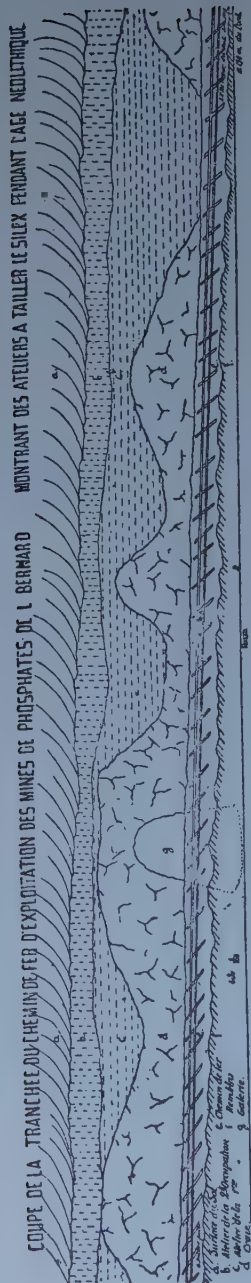
Si des divisions ont pu être établies dans l'industrie des temps quaternaires, il n'a pas été possible jusqu'ici de subdiviser avec quelque certitude l'époque néolithique. Aussi ne saurait-on laisser passer sans attention les découvertes qui pourront servir, dans un temps plus ou moins rapproché, à baser une classification sérieuse.

A Spiennes, M. de Pauw a rencontré d'anciens ateliers néolithiques que M. Van Overloop considère comme fort intéressants à ce point de vue. Dans un terrain crétacé se trouvaient des cuvettes qui pourraient bien n'être que l'emplacement de cabanes préhistoriques. Elles étaient remplies d'éclats de toutes formes, d'instruments divers, parmi lesquels un grand nombre sont achevés, sans qu'aucun d'entre eux présente la moindre trace de polissage.

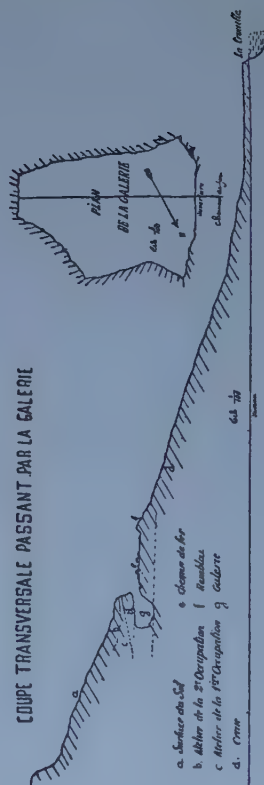
A une petite distance de ces cuvettes est située une galerie creusée dans la craie, sans doute pour aller à la recherche du silex. La couche qui renferme cette roche affleurant dans cet endroit, l'homme n'a pas eu à creuser de puits d'extraction. Il est assez probable, comme le dit M. Van Overloop, que l'exploitation des couches affleurantes a précédé celle des couches profondes qui réclament l'ouverture d'un puits. Ce qui semble certain, c'est que la galerie a été exploitée à l'époque où les cuvettes servaient d'ateliers. En effet, les unes et les autres sont recouvertes par une formation identique qui renferme un grand nombre d'*Helix*. A un moment, galerie et cuvettes ont donc été abandonnées.

L'homme est ensuite revenu et il a recommencé à tailler le silex au-dessus des ateliers anciens. Mais, dans cette seconde couche, on rencontre des instruments polis.

La découverte de M. de Pauw vient donc confirmer les conclusions qu'on avait cru pouvoir tirer de l'étude des kjøkkenmøddings. Au début de notre époque, beaucoup de tribus de l'Europe occidentale se contentaient encore de tailler la pierre; ce ne fut que plus tard que le polissage fit son apparition.



COUPE TRANSVERSALE PASSANT PAR LA GALERIE



Coupes d'une tranchée du chemin de fer d'exploitation des mines de phosphates, à Spiennes.

Avec les instruments en silex, se trouvaient, dans les cuvettes, des poteries qui rappellent entièrement le vase du Trou du Frontal. Doit-on en conclure à la contemporanéité de ces produits céramiques? Mais alors il faudrait ou vieillir la couche des anciens ateliers de Spiennes explorés par M. de Pauw, ce que rien n'autorise à faire, ou bien rajeunir la sépulture du Trou du Frontal. C'est sans doute à cette dernière opinion qu'il faudra se rallier. M. Houzé constate de grandes analogies entre les crânes de Furfooz et les crânes néolithiques d'Hastières, et, pour lui, les uns et les autres doivent être rattachés à la période néolithique. L'existence de dépôts éoliens au-dessus de stations de l'âge de la pierre polie a été mise hors de doute par M. de Munck. Par conséquent, on ne peut plus considérer comme quaternaires toutes les stations recouvertes par des dépôts de limon. Il est vrai qu'à Furfooz M. Dupont a trouvé du renne; mais, suivant la remarque de M. Mourlon, « l'existence du renne est mal limitée à la fin des temps quaternaires et à l'aurore des temps modernes, qui n'en sont que la continuation ». Il se pourrait donc, et la chose paraît de plus en plus probable, que les cavernes de Furfooz, tout en renfermant des débris de cet animal, n'eussent été utilisées qu'au début de notre période géologique, à peu près à l'époque où l'homme taillait le silex dans les cuvettes de Spiennes et y fabriquait ces poteries si analogues à celles du Trou du Frontal.

R. VERNEAU.

MARCEL DE PUYDT. **Fouilles dans la station préhistorique de Latinne, dite « cité Davin »**, 16 pp. in-8° (Ext. du *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, 1889-1890, t. VIII).

Des fouilles exécutées en 1888 avaient mis sur la voie de ces découvertes, faites dans un vaste champ à surface légèrement inclinée, s'élevant à 165 ou 170 mètres d'altitude. C'est sous la terre arable, de 20 à 25 centimètres d'épaisseur, que sont les vestiges d'emplacements habités, terre noire, bois brûlés, argile rougie par le feu, silex taillés, poteries. Ces amas se prolongeaient quelquefois sur 5 à 6 mètres de longueur avec une largeur variée atteignant rarement plus de 3 mètres. Ils sont à quelques mètres les uns des autres et irrégulièrement groupés. Il est à présumer que les feux n'étaient pas établis en plein air; cependant nous ne trouvons aucune trace matérielle d'habitations. Les huttes ou cabanes étaient probablement en partie enfoncées dans le sol et composées uniquement de branchages ou de matières autres que la pierre. L'industrie des habitants est fort intéressante, et les objets diffèrent de ceux des grands gisements de l'âge de la pierre polie.

Les lames de silex plus ou moins façonnées dominant; elles sont souvent retouchées sur un bord, rarement sur deux. Les lames, converties en poinçons, forets et perçoirs, offrent une certaine élégance et une variété de formes intéressantes. Les grattoirs rectilignes remplacent

les curvilignes ordinaires. Aucune trace de haches en silex ébauchées ou polies, mais une herminette en pierre noire et plusieurs ciseaux et lissoirs, tous parfaitement polis. Absence de flèches à ailerons ou en amande. Un écrasoir (?) aux arêtes polies par l'usage comme ceux des camps néolithiques de l'Oise. Quelques scies portent de fines ciselures; l'une d'elles a les deux faces polies par l'usage (1).

Les polissoirs, relativement si rares dans la province de Liège, se rencontrent à Latinne dans chaque foyer, presque toujours en fragments. Plusieurs montrent une concavité très prononcée. Ils sont en arkose du terrain houiller (de Flémalle?).

Le silex est de provenance locale. Deux espèces d'outils sont en tephrine, lave que l'on retrouve dans l'Eifel et en Italie. D'autres, une dizaine, en phtanite noir carbonifère, grès rhénan, etc. Il y a aussi de nombreux fragments d'oligiste oolithique, bruts ou polis, et enfin de l'ocre rouge.

Les traces d'ossements sont rares et ceux-ci malheureusement indéterminables.

En revanche, la série la plus curieuse et la plus riche est celle des poteries. La Belgique était jusqu'ici très pauvre en fait de poteries néolithiques. Les fouilles de Tourinne et de Latinne nous apprennent que pour retrouver et étudier la poterie dans la province de Liège il faut creuser la terre et ne plus se contenter d'investigations sur le sol.

Il y a deux sortes de poteries à Latinne, une est grossière, ordinairement rouge, quelquefois grise ou noirâtre, épaisse, mal pétrie, mal cuite, et l'autre est fine presque toujours noire, d'une pâte relativement délicate et d'un travail souvent très soigné. Ces vases de poterie fine, d'après un ingénieur qui a fait une étude spéciale de la céramique ancienne en joignant la pratique à la théorie, seraient faits au tour et à main levé. La terre est franche, c'est-à-dire sans mélange et non lévignée pour les poteries grossières ou mal lévignées pour les poteries à dessin. Toutes sont cuites au feu de bois et au faible dégourdi, les matières végétales contenues dans la terre ont produit la coloration noire. De là des tessons noirs non seulement à la surface, mais à l'intérieur de la pâte. La coloration noire a aussi pu être accentuée par la projection de matières organiques sur les poteries rouges, en jetant sur le feu vers la fin de la cuisson du branchage vert. De là, des tessons noirs seulement

(1) Ce détail, que M. Marcel de Puydt a noté, et cela prouve le soin avec lequel il a tout observé, a sa grande importance. En effet, M. W.-M. Flinders Petrie a rapporté d'Égypte et signalé dans ses beaux ouvrages sur ses fouilles à Kahun, Illahun, etc., une faucille en bois avec silex incrustés formant, par leur juxtaposition linéaire, une lame tranchante. Ces silex, pareils aux scies de M. de Puydt et à bien d'autres de notre âge de la pierre européen, ont pris à l'usage un véritable poli sur les parties qui n'étaient pas protégées par le mastic ou le bois. Ils étaient en usage sous la XII^e dynastie, qui vit un merveilleux développement de l'industrie du silex, comparable à l'art préhistorique danois.

à la surface interne et externe. Les vases ont dû être cuits mélangés au combustible et plusieurs à la fois ou *en cuve*, pour nous servir de l'expression technique. Une des fosses explorées présentait les apparences d'un ancien four : masses de fragments de poteries, énormes gâteaux de terre rouge, traces de charbons de bois et absence presque totale de silex.

M. de Puydt a retiré de ses ruines la majorité des poteries fines et une vingtaine de fragments d'une cruche d'environ 0^m,40 de diamètre. Le col relativement étroit n'a que 0^m,08, le fond devait être rond, trois ou quatre anses servaient à la suspendre. Les poteries noires enfin ont un beau lustre ; ce poli n'a pu, d'après le même ingénieur, être obtenu que par un lissage avec une matière dure lorsque la terre plus ou moins séchée à l'air ou au soleil avait déjà pris une certaine consistance.

La plupart des récipients avaient la forme arrondie, plus ou moins ovoïde, depuis le petit gobelet haut de 0^m,06, jusqu'à la cruche de 0^m,40 de diamètre ou le gracieux vase à dessin (fig. 6 de notre page 628).

Il y a deux espèces de dessins, l'un exécuté *avant* la cuisson, qui paraît seul en usage pour les poteries grossières, et l'autre fait *après* la cuisson, que l'on remarque sur certaines poteries fines. Presque tous exécutés en creux, mais il y a des exceptions (fig. 5). Rarement deux vases avaient des dessins identiques. M. de Puydt a tort de dire qu'au premier abord ces poteries semblent appartenir à une période plus récente que l'âge de la pierre. Aucun préhistorien un peu au courant des collections de l'Europe ne s'y serait trompé. Mais l'exemple décrit par MM. Siret, le fait qu'à Alméria en Espagne les poteries néolithiques les plus ornées sont les plus anciennes, n'aurait-il pas dû faire réfléchir notre savant ami qui attribuerait volontiers, eu égard à la perfection de la céramique, la station de Latinne à la fin du néolithique ?

ÉMILE CARTAILHAC.

MARCEL DE PUYDT. **Un nouveau village préhistorique en Hesbaye** (Bruxelles, 1891.

Extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, 16 pp. in-8°, 2 pl.).

Ces fonds de cabanes, nouveau gisement de la commune de Tourinne, démontrent l'existence d'un véritable hameau dont il est encore impossible de déterminer les limites. Mieux qu'à Latinne (voir ci-dessus) il y a une espèce de symétrie dans le choix des emplacements, presque tous les foyers étaient allongés dans le même sens et à peu près parallèles à la limite du champ. Les fosses sont arrondies (1^m,50 à 6 mètres de long, profonde de 1 mètre à 1^m,50), mais irrégulières ; plusieurs sont doubles ou séparées par une bande de terre non remaniée, formant bourrelet. La même hutte pouvait alors comporter deux feux.

L'ancien sol à l'âge de la pierre était en moyenne de 0^m,40 au-des-

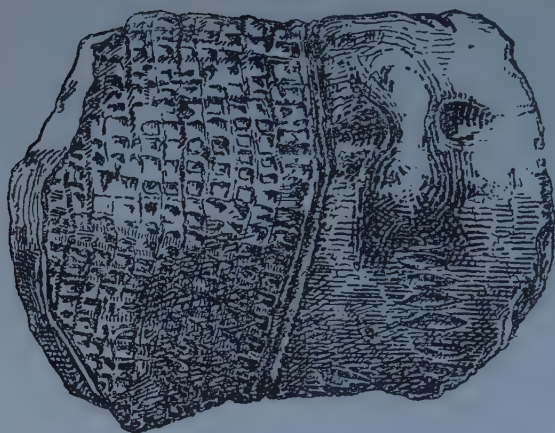


FIG. 1. Gr. nat.



FIG. 2. 1/2 gr.



FIG. 3. Gr. nat.

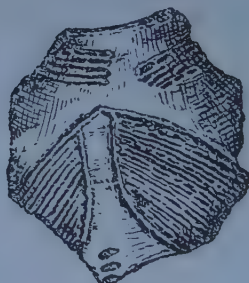


FIG. 4. 1/2 gr.

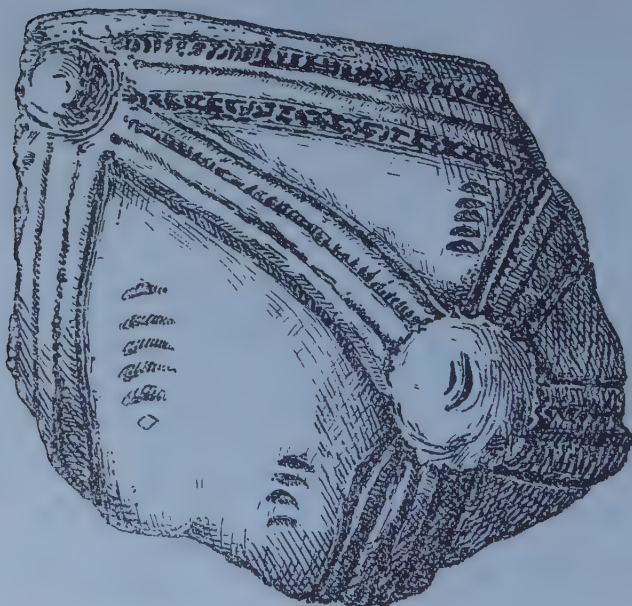


FIG. 5. Gr. nat.

FIG. 1 à 5. — Poteries ornées de la station préhistorique de Latinno
(province de Liège, Belgique).

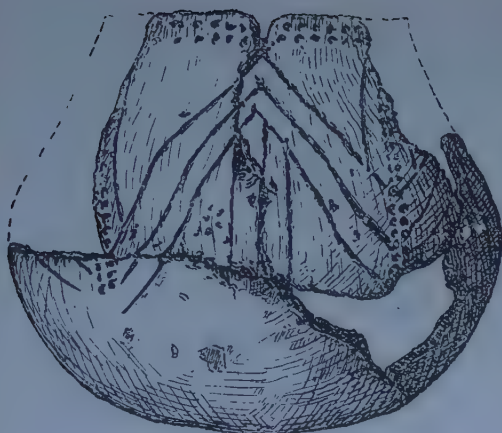


FIG. 6. 1/2 gr.



FIG. 7. 1/2 gr.

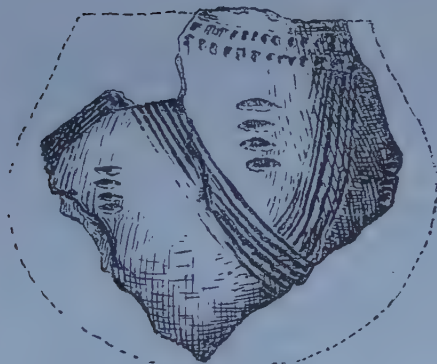


FIG. 8. 1/2 gr.



FIG. 9. 1/2 gr.

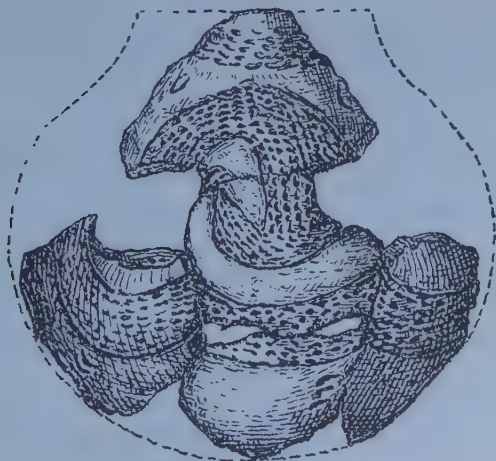


FIG. 10. 1/2 gr.

FIG. 6 à 10. — Poteries ornées de la station préhistorique de Latinne
(province de Liège, Belgique).

sous du niveau actuel. Une couche de limon de 0^m,20 à 0^m,25 est venue se poser sur les foyers et, d'après ce qu'en dit M. de Puydt, ce serait, je crois, une simple couche de lehm due au ruissellement normal sur la pente de ce terrain dont le sous-sol est constitué par un limon identique.

Après des observations sur les silex, semblables à ceux de la précédente localité (Latinne), l'auteur signale encore des scies de 6 à 8 centimètres de long, dentelées avec soin, polies et dont il ne s'explique pas l'usage ; quatre pointes de flèches dont deux triangulaires, une troisième taillée sur une seule face et une autre ébauchée. Comme à Latinne, les haches de silex polies ou ébauchées font défaut : fait d'autant plus caractéristique qu'à la surface des champs voisins elles ne sont pas rares. Les haches et les herminettes étaient en phthanite. Une boule de terre cuite du type des fusaïoles, de l'oligiste dans toutes les fosses, de la sanguine dans une. Comme dans la localité voisine la poterie est abondante, également grossière ou fine, ornée avec soin affectant surtout la forme ovoïde ou en bombe, les ornements sont nouvelles et variées.

Des fouilles complémentaires dans un autre endroit à un demi-kilomètre de distance ont révélé l'existence de 18 à 20 fonds de cabanes, où les poteries sont rares et qui paraissent avoir plutôt servi d'atelier que d'habitation.

Voilà donc trois villages en Hesbaye, commune de Latinne et de Tourrinne, auxquels M. de Puydt a imposé les noms des propriétaires ou habitants du pays dont la complaisance intelligente mérite cet honneur, la cité Davin, la cité Galand, la cité Cartuyvels. Notre collègue a fait là une très importante découverte dont les conséquences pour le progrès de nos études préhistoriques ne se feront pas attendre. Les planches qui accompagnent le texte sont très suffisantes.

E. C.

EM. DE MUNCK. *Note sur les principales découvertes se rattachant à l'époque paléolithique faites en Belgique* (Bruxelles, 1889. Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 10 pp. in-8°).

Nous sommes un peu en retard pour signaler cette brochure, et d'autre part elle est peu susceptible d'être résumée ; l'auteur nous permettra de regretter qu'il ait un peu trop réduit l'inventaire proprement dit des trouvailles. En réalité, la brochure répond surtout à la seconde partie de son titre *sur la présence de silex taillés dans les dépôts caillouteux quaternaires d'Élouges*. Ces pièces faisaient partie de la collection d'un archéologue décédé, M. Charles de Bove, parmi ses nombreuses séries néolithiques. M. de Munck d'après leur forme et leur aspect les reconnaît paléolithiques.

E. C.

E. HARROY. **Cromlechs et dolmens de Belgique.** Notes de préhistoire (Namur, s. d., 181 pp. in-8°).

Je tiens à dire que j'ai lu ce livre avec soin. Il est tellement original, l'auteur est si crédule et si naïf que le critique est désarmé. M. Harroy connaît ce qu'on a écrit sur le sujet il y a cinquante ans, les ouvrages où la rêverie tient la plus grande place; le sien peut aller rejoindre ces fantaisies de l'imagination. Enfin il décrit et figure les prétendus dolmens et cromlechs; il suffit de lire ses descriptions, de voir les images qui les accompagnent pour reconnaître qu'il a pris pour des œuvres de l'homme des monuments de la nature, sauf en ce qui concerne les dolmens ou allées couvertes de Wéris et de Mettray-lès-Tours. Une étude spéciale de ces cryptes funéraires et de celles qui existent, assure-t-on, dans le voisinage, eût été bien préférable à l'élucubration de M. Harroy.

E. C.

A. DE LOE. **Étude sur les mégalithes ou monuments de pierres brutes existant ou ayant existé sur le territoire de la Belgique actuelle.** Bruxelles, 1888, 36 pp. in-8°. (*Fédération historique et archéologique de Belgique. 4^e session à Charleroy.*)

L'auteur déclare modestement que son travail est un canevas qu'il livre aux archéologues; il les avertit d'avoir à éliminer avant tout les blocs qui sont purement du domaine de la géologie, à faire ensuite l'étude complète des monuments authentiques. Il avoue que les huit dixièmes des menhirs connus sont sujets à caution et n'ont d'archéologique que leurs légendes. D'ailleurs l'ouvrage de M. le baron de Loë est déjà le résumé de toutes les notes et de tous les documents inédits ou publiés qu'il a pu recueillir.

Cet inventaire est bien conçu, M. de Loë cite les textes, la source et l'auteur, en adoptant l'ordre géographique et alphabétique. En terminant, il annonce la prochaine publication d'un album donnant la vue de tous les mégalithes notables et nous espérons que ce projet sera bientôt réalisé.

E. C.

E. D'ACY. **De l'Origine du bronze.** Paris, Picard, 1891, 12 pp. in-8°
(*C. R. du Congrès scient. intern. des Catholiques*).

Le titre de cette note est hors de proportion avec le sujet traité. Nous ne sommes pas encore au moment de pouvoir dire d'où vient le bronze utilisé d'abord en Europe, où dans le monde asiatique on découvrit cet alliage. M. d'Acy présente seulement un résumé de ce qu'ont dit MM. Per-

rot, Arcelin, Maspero, Beaugregard, Lenormand, Berthelot, Wiedemann, Delattre, Heuzey, Montelius, etc., sur les anciens bronzes de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Chaldée. Nous sommes surpris de voir qu'il a laissé de côté la littérature anglaise, par exemple les renseignements donnés par les fouilles admirables de M. W.-M. Flinders Petrie. Voici les conclusions de M. d'Acy : « De l'ensemble de tous ces faits, de l'appui qu'ils se prêtent mutuellement, il me paraît résulter de plus en plus que l'usage du bronze est relativement récent en Égypte; qu'il n'y a commencé que vers le ^{xvii}^e et peut-être même le ^{xvi}^e siècle avant notre ère; et que c'est du côté de l'Orient, en Assyrie ou en Chaldée, qu'il convient d'en rechercher l'origine. J'ajouterai que, dans ces dernières régions, son antiquité, sans être probablement excessive, ne saurait, jusqu'à présent, être précisée. » E. C.

D^r ELISSÉIEFF. Rapport sur une excursion dans l'extrême Orient (*Otchet*, etc.). (*Izviestia* [Bulletins] de la Société russe de géographie, Saint-Pétersbourg, t. XXVI, 1890, p. 333.)

Après avoir parcouru toute l'Europe, l'Algérie, la Tunisie, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Syrie, le Caucase, M. Elisséïeff s'est embarqué, comme médecin, sur un bateau français qui transportait les émigrants russes à Vladivostok (Sibérie orientale) et a utilisé son trajet pour faire de l'anthropologie. Malgré leur brièveté, les données que fournit l'anthropologiste russe sont intéressantes, car en observant il fait des comparaisons, et, ayant vu et étudié beaucoup de peuples divers, il sait bien saisir les caractères distinctifs de chacun. Ainsi les observations sur les paysans russes, qui n'ont jamais sorti avant de leur village et qui se trouvent tout d'un coup sous les tropiques, sont assez curieuses à lire. Il y a aussi des observations intéressantes sur la colonisation du pays de l'Oussouri, extrême sud de la province russe dite du Littoral (Primorskaïa), sur l'envahissement du pays par les « Manzi » ou colons chinois, sur les célèbres médicaments qu'on recueille dans ce pays, la « *panta* » (cornes de cerf) et la racine de *gin-seng*, qui, d'après l'expérience personnelle du D^r Elisséïeff, n'ont aucune action spéciale sur l'organisme. Mais c'est surtout les données relatifs au préhistorique et à l'anthropologie de ce pays éloigné qui nous intéressent le plus. D'après les observations de l'auteur, ainsi que d'après le résumé qu'il donne des travaux de M. Bousse, du prince L. Krapotkine, de Margaritof et d'autres membres de la Société Amourienne de Vladivostok, presque toutes les vallées du sud du pays de l'Oussouri, surtout celles du *Souïfoun* et de *Lefou*, renferment des restes des habitations humaines, soit de l'âge de la pierre, soit de l'âge du fer. Cependant l'époque de la pierre ne doit pas être trop ancienne, car encore au ^{vii}^e siècle de notre ère les Chinois qui ont pénétré dans ce pays y ont trouvé les indigènes ignorant l'emploi des

métaux. Parmi les anciennes habitations, les « trous » ou les « fosses » signalés déjà par les auteurs chinois sont les plus intéressants : ce sont tout simplement des *trous* larges de quelques mètres et profonds de 2 à 3 mètres, dont les parois sont consolidées par des pierres; il paraît qu'on les fermait à l'aide de grandes dalles.

M. Éliséïeff a pris des mensurations sur 13 « Manzi » issus probablement des émigrants chinois venant de Tchi-fou et mariés aux femmes coréennes, orotches, mandchoues. Leur taille moyenne est de 1^m,63 et l'indice céphalique de 82,2. Il a également mesuré 10 Coréens dans la vallée du Souïfoun et du Taoudiem; leur taille moyenne est de 1^m,62 et l'indice céphalique 82,3 (chiffres extrêmes 84,7 et 80,2); la plupart des autres sujets examinés seulement, mais non mesurés, paraissent être également brachycéphales.

Notons, pour finir, l'observation sur la déformation (pathologique d'après l'auteur) des crânes orotches. J. DENIKER.

Dr B. HAGEN. *Études anthropologiques dans l'Insulinde* (Anthropologische Studien aus Insulinde), in *Natuurkundige Verhandelingen* (Comptes rendus de la classe des sciences naturelles de l'Académie des sciences d'Amsterdam, t. XXVIII, 1890, in-4°).

C'est une excellente étude, basée sur des milliers d'observations et mensurations en même temps que sur des considérations d'ordre historique et ethnographique. Dans le premier chapitre, M. Hagen donne un aperçu des éléments dont se compose la population actuelle de la partie occidentale de l'archipel asiatique. Le substratum de la population primitive est formé de *Malais* de *Menangkabao* ou de *Menangkabaou* (centre de Sumatra), de *Battas* et de *Dayaks* purs. Il est fort probable que le vrai berceau de la race malaise fut le centre de Sumatra et peut-être le nord-ouest de Bornéo. Remarquons à ce sujet que, d'après l'auteur, il ne faut pas confondre les *Malais* de *Menangkabao* avec les malais des côtes ou de la presqu'île Malaise; ils diffèrent beaucoup de ces derniers et sont au contraire apparentés aux *Battas* et aux *Dayaks*. La première invasion qui influença cette population primitive vint de l'Inde en deux courants : 1° les *Hindous aryens* de la côte de Malabar se sont répandus dans Java et y ont presque transformé (surtout dans l'est de l'île) la population indigène; 2° les *Tamils* de la côte Coromandel arrivèrent par le détroit de Malakka sur la côte ouest de Sumatra et dans la presqu'île Malaise. L'invasion hindoue commença à peu près il y a deux mille ans et continue encore de nos jours. La deuxième invasion est due à l'émigration chinoise, qui date du vi^e siècle de l'ère chrétienne; elle a eu une grande influence à Java et l'on peut dire que la moitié des Javanais sont des métis sino-malais. Pour être plus récente, l'émigration chinoise dans Sumatra et dans la presqu'île Malaise n'est pas moins forte que celle de

l'Inde. L'influence arabe n'est appréciable qu'à Atchin et peut-être dans le Palembang, et celle des Européens dans les ports. L'auteur, qui a vécu longtemps dans les Indes Néerlandaises et connaît bien ce pays, estime à sa juste valeur la part que prennent dans le mélange des races les étrangers : célibataires pour la plupart, ils ne trouvent que trop de facilités pour nouer des rapports avec les Javanaises et les femmes Battas. Si l'on considère que les Boughis et les Javanais se sont établis à plusieurs reprises à Sumatra, on peut se faire une idée du mélange des éléments ethniques dans cette île, et cependant, de l'aveu même de l'auteur, il est toujours facile de distinguer un Chinois ou un métis indo-malais d'un Malais des côtes, ce dernier des Battas ou d'un Javanais, etc.

Passons aux mensurations faites par M. Hagen. Il donne plus de quarante mesures pour chacun des 400 individus examinés. Quand on songe que jusqu'à présent on ne possédait en tout que des mensurations de quelques dizaines d'individus de ces régions (par Weisbach, Beyfuss, Montano, Deniker et Laloy), on ne saurait trop faire ressortir l'importance du travail du savant hollandais. Il faut avoir fait soi-même des mensurations sur le vivant pour comprendre quelle somme de travail, d'ennui et de fatigue représentent les tableaux de mesures qui ne tiennent souvent que sur quelques pages.

Les 400 individus mesurés pour la plupart dans le district de Deli (côte est de Sumatra) se répartissent ainsi qu'il suit : 1° les *Sikhs* du Pendjab, soldats retraités, agents de police ; 2° les *Bengalis*, pour la plupart de Bombay et de Calcutta, très mélangés, conducteurs de voiture ou blanchisseurs ; 3° les *Klings* ou *Tamils* presque tous des environs de Madras, ouvriers des champs pour la plupart, de la caste de *Paréa* ; 4° les *Malais de l'île Pinang* (côte ouest de Malakka) ; 5° les *Malais de Deli* et du sultanat de Serdang (côte est de Sumatra) ; 6° les *Malais* des hauts plateaux de *Menangkabaou* et de *Mandeling* (côte ouest) ; 7° les *Battas*, des environs du lac Tobah ; 8° les *Atchinois* ; 9° les *Alas*, tribu battas sur la frontière sud d'Atchin ayant embrassé l'islamisme ; 10° les *Sondanais* ou *Soundanais* de la partie ouest de Java (purs, de l'intérieur ; mélangés de sang chinois de la province de Bantam) ; 11° les *Javanais* ; 12° les *Madourais* de l'île Madura ou Madoura ; 13° les *Boughis* ; 14° les *Bavéans* ou *Boyans* de l'île Bavéan, au nord de Madoura ; 15° les *Chinois du sud*, coolies à Deli presque exclusivement des Hakkas de Kouang-Toung ; il y avait aussi parmi eux quelques Hoklos, une dizaine de Hokiens et des indigènes de Makao.

La méthode de mensuration était celle de Virchow, telle qu'elle est donnée dans les instructions allemandes aux voyageurs de Neumayer (1873), avec quelques modifications (la longueur du crâne prise à la manière française, etc.).

Nous donnons tout d'abord la taille et l'indice céphalique des indi-

vidus âgés de 25 ans et plus dans toutes les séries (sauf les cas uniques isolés).

	NOMBRE d'individus.	TAILLE en millimèt.	NOMBRE.	INDICE céphalique..
Sikhs.	17	1680	175	76,2
Bengalis.	5	1602 (1)	5	79
Klings (Tamils).	80	1629	27	77,2
Malais de la presqu'île (Pinang). . .	18	1622	5	84,5
— de Deli (Sumatra).	21	1625	21	82,6
— de Menangkabao (id.).	10	1591	9	80
Battas.	58	1605	37	80,6
Alas.	6	1580	6	81,3
Soundanais.	29	1600	9	86,9
Javanais.	51	1613	50	84,6
Bayéans.	89	1588	8	82,5
Poughis.	2	1630	2	82,5 (2)
Atchinois.	2	1542	2	»
Siamois.	2	1605	2	85,2
Chinois du Sud.	15 582	1622	64	81,7

Quant à la taille des enfants et des adolescents, il est à remarquer que jusqu'à l'époque de puberté elle égale celle des enfants européens de l'âge correspondant et suit la même progression de croissance, mais après cette période l'accroissement est presque nul. On pourrait dire que la petite taille est, dans ce cas, une sorte d'arrêt de développement.

Cependant ce n'est point l'effet du milieu, car malgré les mêmes conditions d'existence et le même climat, il y a parmi les peuplades en question des différences de taille très notables. La taille est donc un caractère de race (3). A propos de l'indice céphalique, il est intéressant à noter que la différence de l'indice pris sur le vivant et pris sur le crâne du même individu varie dans 4 cas observés (3 Klings dolichocéphales et 1 Bengali sous-brachycéphale) de 2,8 à 6 unités, et dans un cas (métis Kling-Malais) elle est même de 11,9 ; ce qui fait accepter par l'auteur la réduction de 3 unités proposée par Weisbach. D'ailleurs la collection de 145 crânes des Chinois méridionaux de l'auteur donne un indice céphalique moyen de 78,1 différant de 3,6 unités de la mesure sur le vivant. Les différences pour les 8 crânes Battas et 7 crânes Klings sont de 4,3 et de 3,9.

(1) Dans le tableau de l'auteur, la taille est indiquée comme étant de 1606,5 ce qui est évidemment une erreur typographique. Nous avons refait le calcul d'après les chiffres individuels.

(2) D'après nos calculs, nous ne trouvons que 82,5 comme indice moyen de deux individus.

(3) Qu'il nous soit permis, à propos de la fixité de la taille pour une race donnée, de citer une confirmation tirée en partie des chiffres de l'auteur. La taille moyenne des Chinois déduite par M. Hagen, il y a quelques années, des mesures sur 2000 individus diffère à peine de 2 ou 3 millimètres de celle qu'il a trouvée sur un nombre d'individus sept fois plus considérable. De même, la taille moyenne des Javanais et des Soundanais donnée par ce savant est presque la même que celle que M. Laloy et moi nous avons trouvée, opérant sur une série beaucoup moins nombreuse.

Sans entrer dans les détails à propos des autres mesures, disons tout de suite que la différence entre les Malais primitifs purs et les Hindous est énorme, et que les peuplades mélangées occupent le milieu entre les deux types, se rapprochant tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Ainsi la face est très allongée chez les Sikhs et les Bengalis; elle est presque ronde chez les Malais de Menangkabao, les Battas, les Soundanais; elle se rapproche plus de celle des Hindous chez les Bavéans, chez les Malais de Deli, chez les Klings, et des seconds chez les Javanais, les Alas, les Malais de la presqu'île. La rétroversion des angles de la mâchoire est grande chez tous ces peuples, mais surtout chez les Alas et les Battas. Le nez est concave le plus souvent chez les Chinois, les Malais de Menangkabao, les Battas et les Alas; il l'est rarement ou jamais chez les Hindous, les Malais de Deli et de la Péninsule, etc. Le pli mongoloïde de l'œil (la bride) existe surtout chez les Chinois (80 cas sur 100), chez les Bavéans (50 p. 100) et les Malais de Deli (52 p. 100), tandis qu'il n'existe pas chez les Hindous, et rarement chez les autres peuplades de Sumatra. Le prognathisme (mesuré par l'angle : trou auditif, épine nasale, racine du nez) est le plus prononcé chez les Malais de Menangkabao (69°), chez les Javanais, les Malais de Deli et les Chinois (169,5); il est moindre chez les Boughis et chez les Sikhs (75°). La proéminence des lèvres est forte chez les Javanais et les Malais de Deli. Le cou est long chez les Javanais et les Chinois, court chez les Klings et les Boughis. Les Malais de la côte est de Sumatra ont la nuque très puissante, un vrai cou de taureau, ce qui est bien caractéristique pour la race malaise en général.

Quant aux proportions des membres par rapport à la taille, on remarque ceci : le membre supérieur est surtout long chez les Hindous (46,7 en centièmes de la taille). Viennent ensuite : les Malais (46,5), et en dernier lieu, les Javanais (45) et les Chinois (44,9). De même le membre supérieur est long chez les Hindous (54,5), court chez les Malais et les Boughis (51,6). Le pied des Malais est caractérisé par l'absence du talon. La démarche et le maintien des Malais diffèrent aussi de ceux des Indonésiens : ils se tiennent très droits, la poitrine et le ventre en avant, les mains en arrière, et marchent en rejetant les pieds en dehors; les Indonésiens appuient surtout sur la partie externe de la plante du pied pendant la marche. La longueur du pénis varie de 90 millimètres (Bengalis, Klings) à 58 millimètres (Soundanais). Les coupes microscopiques des cheveux ne donnent aucun résultat positif; la plupart des coupes sont elliptiques, allongées, et contredisent les idées courantes sur la forme de cheveux des races mongolo-malaises. La couleur des cheveux est en général noire ou brun foncé; la barbe est souvent plus claire que la chevelure. La couleur de la peau est donnée d'après un tableau chromatique annexé à l'ouvrage. Nous ne pouvons pas nous étendre davantage sur d'autres observations de l'auteur, ni sur l'appendice qui suit le mémoire principal et qui contient la sériation des tailles des 15 580 Chinois d'après

leur âge. (Fait important : le maximum de la taille est atteint à trente ans.) Disons pour terminer que l'auteur regarde les *Alas* comme les plus purs représentants des Malais primitifs (ou Indonésiens). De nombreux dessins et des tableaux détaillés (avec les chiffres individuels et les sommes de ces chiffres pour chaque catégorie d'âge différente) ne font qu'augmenter la valeur du travail consciencieux et utile de M. Hagen, qui, nous en sommes persuadé, aura des imitateurs, malgré les idées pessimistes qu'a exprimées l'auteur à ce sujet dans sa préface.

J. DENIKER.

V. REYES. *Les ruines de Tetzcutzinco* (*Boletín de la Sociedad de Geografía y Estadística de la República mexicana*, 4^e série, t. I).

Dès le début de l'empire chichimèque, Tetzcutzinco acquit une importance considérable; c'est là que la cour élut domicile et qu'on enseigna les sciences, les lettres, l'histoire, la théologie, etc., dans une sorte d'université.

Plus tard, sous le règne du grand empereur *Netzahualcoyotl*, Tetzcutzinco atteignit l'apogée de sa splendeur. Un historien indigène, D. Fernando de Alva Ixtlilxochitl, l'un des descendants des empereurs de Tetzcuco, nous a laissé une description détaillée des merveilles qu'on pouvait admirer en ce lieu. Des jardins magnifiques, des piscines alimentées par de l'eau amenée de loin dans des aqueducs, des sculptures innombrables en avaient fait un des sites les plus agréables du royaume.

Malheureusement l'évêque Zumárraga, n'écoutant que son fanatisme, a mutilé toutes ces merveilles, détruit tous les édifices qui lui rappelaient le paganisme d'autrefois et couvert de ruines la colline sur laquelle de si grands travaux avaient été exécutés par les monarques chichimèques.

La description que nous fait de ces ruines D. V. Reyes démontre que ni Fernando de Alva Ixtlilxochitl, ni Boturini n'avaient exagéré en parlant des splendeurs de Tetzcutzinco. Malgré le vandalisme de l'évêque espagnol, on reconnaît encore les emplacements de trois temples au moins, dont deux avaient été ouverts dans la roche même et dont le troisième était entouré de murs en pierre de 1^m,60 d'épaisseur. En 1880, on pouvait encore admirer les peintures qui décoraient l'intérieur de l'un de ces édifices religieux, mais, aujourd'hui, ces ornements ont été presque complètement détruits par les agents atmosphériques. Il n'en est pas de même des figures en relief qui ornaient le temple de *Teotlat-tonantzin* (la déesse la Terre); on peut y reconnaître les signes du calendrier ancien et les attributs de quelques divinités.

En dehors des temples, on voit à Tetzcutzinco les fondations d'un grand nombre d'édifices et une muraille de 2^m,70 de hauteur sur 0^m,70 d'épaisseur, qui circonscrit une cour de 22^m,05 de long et de 14^m,74 de large. Mais ce qui donne surtout une idée de l'habileté et du goût des

vieux constructeurs, ce sont les admirables piscines avec leurs escaliers de pierre pour descendre au fond, leurs aqueducs cimentés et leurs animaux sculptés. Si l'on tient compte de tout ce qui a disparu depuis l'occupation espagnole, on conçoit que ces thermes étaient réellement dignes du puissant monarque qui les avait fait construire.

Citons encore un monolithe taillé en forme d'obélisque (dont le travail n'a jamais été achevé), la chaussée qui fait le tour du plateau de Tetzcutzinco, les nombreux escaliers qui permettent d'escalader les flancs de la colline, et nous aurons donné une faible idée de l'aspect imposant que conservent ces ruines. Il faut espérer que l'intéressant mémoire de M. Reyes, en appelant sur elles l'attention des savants, contribuera à en assurer la conservation, et que nous ne verrons pas disparaître ce qui a échappé au fanatisme de l'évêque Zumárraga et aux injures du temps.

R. VERNEAU.

F.-P. MORENO. *Exploration archéologique de la province de Catamarca* (Premiers renseignements sur son importance et ses résultats). (*Revista del Museo de la Plata*, 1890-91.)

Depuis quelques années, les hommes de science qui s'intéressent au passé de l'Amérique savaient que le zélé directeur du musée de La Plata avait entrepris, dans la République Argentine, une série de fouilles qui promettaient de donner de fructueux résultats. Nous-même, au Congrès international des Américanistes de 1890, nous avons dit quelques mots de la curieuse civilisation que les recherches de M. Moreno faisaient revivre; mais nous avons dû nous tenir dans le vague, faute de renseignements suffisamment précis.

Aujourd'hui, M. Moreno nous donne quelques détails sur les résultats des fouilles pratiquées par ses ordres dans la province de Catamarca : 86 crânes humains, 400 vases, 420 objets en pierre, 110 objets en os, 15 objets en cuivre, etc., ont déjà été recueillis.

Les restes humains dénotent l'existence de différents types rappelant les uns le type péruvien d'Ancon, les autres les types du Chaco ou des provinces méridionales de la République. Un grand nombre de crânes sont déformés et presque tous sont brachycéphales. Les sépultures ne remontent pas, d'ailleurs, à la même époque, et ce sont les plus modernes qui renfermaient le type d'Ancon.

Les races qui vivaient dans la province de Catamarca avant l'arrivée de l'élément péruvien étaient loin de former des populations barbares : elles construisaient d'immenses forteresses rappelant celles de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, et même les habitations des anciens habitants de Catamarca dénotent une civilisation plus avancée que celle des *Pueblos*. Les vases à personnages, les urnes funéraires qui servaient de sépultures aux jeunes sujets, les inscriptions tracées sur les roches,

les instruments de pierre, de cuivre ou de bronze, tout, en un mot, prouve que ces vieilles populations étaient loin de mériter l'épithète de sauvages.

A priori, on pourrait être tenté de rapprocher toute cette civilisation de celle qu'a révélée le Pérou. M. Moreno ne croit pas qu'on soit autorisé à établir un tel rapprochement. Sans parler des inscriptions qui ne se retrouvent pas dans les pays qu'occupèrent les Quichuas, presque toute l'industrie est « très distincte de celle qui a été mise à jour au Pérou ». En outre, c'est en dehors des routes où les Péruviens ont laissé des traces de leur passage qu'on retrouve les débris de cette civilisation antique.

Mais alors on est amené à se demander si cette civilisation a pris naissance sur place ou bien si elle a été importée de contrées éloignées. L'auteur nous dit que beaucoup d'objets rappellent ceux de l'ancien Mexique et que souvent l'identité est si complète qu'il est impossible de distinguer les antiquités de Catamarca de celles de Teotihuacan. D'autres semblent provenir du Pérou, de l'Équateur, etc. Il en est encore qui ont un aspect franchement polynésien. Enfin, certaines pièces paraissent démontrer qu'il y a eu une civilisation réellement particulière à la région Argentine.

Le mémoire de M. Moreno ouvre de nouveaux horizons aux Américanistes. Malheureusement l'auteur s'est borné, dans ce premier travail, à un exposé beaucoup trop succinct pour qu'il soit permis au lecteur de se faire une opinion personnelle. Nous attendrons donc, pour examiner les idées qu'il émet, l'apparition du travail qu'il nous promet, et que nous espérons avoir à brève échéance. Néanmoins, dès maintenant, il nous semble difficile de ne pas admettre avec lui que jadis la République Argentine a vu se développer une remarquable civilisation qui ne provenait pas du Pérou. L'avenir nous dira sans doute quelle fût son origine.

R. VERNEAU.

VIRCHOW. *Anthropologie de l'Afrique occidentale* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1891, fasc. I, séance, p. 44).

L'auteur de la communication a reçu du voyageur africain L. Wolf trois carnets d'observations anthropologiques prises sur le vivant dans la partie occidentale du continent africain. L'importance des chiffres publiés pour l'anthropologie de cette partie de l'Afrique nous engage à rendre compte avec quelque détail de ce mémoire.

I. — Il s'agit d'abord de 13 *Kebous* du Togoland. Pour quatre femmes, on obtient, avec les chiffres de Wolf, les indices céphaliques suivants : 70,4 ; 73,0 ; 74,4 et 75,0 ; et les indices faciaux 70,9 ; 71,0 ; 75,4 et 80,1. Les indices céphaliques des 9 hommes sont les suivants : 71,4 ; 71,7 ; 71,9 ; 72,5 ; 72,5 ; 72,5 ; 72,9 ; 73,1 ; 75,1. Leurs indices faciaux se répartissent

sont ainsi : 72,4; 74,8; 76,4; 78,1; 78,5; 78,6; 79,1; 79,2; 80,1. La concordance de ces indices est remarquable; les 13 crânes sont dolichocéphales et chamæprosopes. La moyenne des indices céphaliques pour les femmes est de 73,2; de 73,7 pour les hommes; la moyenne générale est à 73,5. Pour l'indice facial, les variations individuelles sont plus grandes, et il y a plus de différence d'un sexe à l'autre : 74,3 pour les femmes, et 77 pour les hommes; sa moyenne générale est à 76,5.

On se rappelle que M. Virchow avait déjà étudié trois crânes de Kébous envoyés précédemment par le docteur Wolf (voir l'*Anthropologie*, 1890, p. 630); ils étaient de même chamæprosopes et dolichocéphales.

Les mesures de la taille donnent les chiffres suivants : moyenne des hommes, 1649; des femmes, 1535. Tous les sujets mesurés avaient dépassé la puberté. Les variations extrêmes des hommes allaient de 1589 à 1714.

La couleur de la peau, sur la poitrine, correspond aux degrés 3 *b* et 3 *f* de l'échelle de Radde, sans présenter des différences appréciables d'un sexe à l'autre. L'iris est toujours foncé. Les cheveux sont crépus; si on les étend, ils atteignent 1 à 1,5 centimètre de longueur chez les hommes, 2 centimètres chez les femmes. Quelques hommes présentent une barbe modérément développée. Les femmes portent des tatouages sur le front, les tempes et le cou, et des traits rayonnants autour de l'ombilic.

II. — Les deux autres tribus du Togoland ont également été étudiées. Deux *Aposso* ont des indices céphaliques de 75,6 et 79,3; et quatre *Adeli*, 74,3; 74,5; 76,9 et 78,5. La moyenne des premiers est à 77,4; celle des seconds, à 76,0. Les deux races seraient donc mésocéphales.

La taille de trois des *Adeli* est assez élevée; 1641, 1652, 1726. Les *Aposso* n'avaient respectivement que 1588 et 1602. Chez tous ces individus, l'observateur fait remarquer le fort développement des mollets.

La couleur de la peau, déterminée d'après le système de Broca, est au bras, pour deux *Adeli* 28-41, pour les deux *Aposso* 43 et 28.

III. — Le voyageur a eu l'occasion de mesurer également trois *Mandingues* natifs de Baki-ema et de Tené. Ils donnent, pour l'indice céphalique, les chiffres suivants : 71,8; 73,3; 75,5. Un *Mendé* avait 75,7. Tous étaient donc compris dans les limites de la dolicho et de la sous-dolichocéphalie. Les indices de hauteur auriculaire des Mandingues sont les suivants : 61,0; 66,0; 67,6; deux rentrent donc dans l'hypsicéphalie, un autre est orthocéphale. Tous les Mandingues sont chamæprosopes, comme les Kébous : indice facial, 82,8; 82,9 et 84,6. L'indice nasal est de 95,6; 97,6 et 110,2; mais il ne paraît guère comparable avec la même mesure prise par des observateurs français. En effet, l'indice de 110 est considéré par M. Virchow comme tout à fait invraisemblable; tandis qu'il est bien inférieur à certains chiffres trouvés par M. Deniker et moi dans nos mensurations des Nègres de l'Exposition (118 dans une moyenne; plus de 130 dans quelques cas individuels (voir J. Deniker et L. Laloy, les

Races exotiques, à l'Exposition universelle de 1889. *L'Anthropologie*, 1890, p. 292).

La taille des trois Mandingues est de 1629, 1666 et 1730; celle du Mendé n'atteint que 1550 millimètres.

La couleur de la peau correspond le plus souvent aux numéros 27, 28 et 41 de Broca.

IV. — Un *Haoussa* a donné les mesures suivantes : taille, 1785; indice céphalique, 74,6; indice de hauteur auriculaire, 62,9; orthodolichocéphale. Indice facial chamæprosope à 77,6; indice nasal, 93,0.

V. — Enfin, M. Wolf a mesuré 19 *Wei*, tous du sexe masculin. La couleur de la peau est encore comprise entre les numéros 28 et 41 de Broca. La taille est, dans un cas, inférieure à 1550; dans cinq cas, elle n'atteint pas 1600; dans cinq cas, elle est comprise entre 1600 et 1650; dans quatre cas, de 1650 à 1700; trois cas de 1700 à 1750, enfin un seul cas dépasse 1750 millimètres. Les limites extrêmes sont 1526 et 1795. La moyenne est de 1649 millimètres, comme pour les Kébous.

L'indice céphalique donne 5 mésocéphales et 14 dolichocéphales. La moyenne des premiers est à 76,6; celles des derniers, à 72,6. Les extrêmes vont de 68,4 à 79,1. La moyenne générale est à 73,7. L'indice de hauteur, calculé dans deux cas seulement, donne 63,4 et 63,5. L'indice facial donne, pour cinq cas : 82,4; 83,5; 85,8; 94,4; 94,5. Il y avait donc 3 chamæprosopes et 2 leptoprosopes; ceux-ci sont les deux seuls cas qu'ait rencontrés le voyageur.

Il ne sera pas sans intérêt de comparer avec ces données les chiffres fournis par M. Zintgraff au sujet de 40 *Wei*, publiés dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, 1889, p. 45, et analysés dans la *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 625. On consultera également avec fruit le mémoire de J. Deniker et L. Laloy cité plus haut, où l'on trouvera des renseignements sur un grand nombre de Nègres de la côte occidentale d'Afrique. Si l'on réunit les chiffres de Zintgraff à ceux de Wolf, on obtient pour 60 *Wei* : 34 dolicho, 25 méso, 4 brachycéphales. Au point de vue de l'indice de hauteur, ses quarante sujets se répartissent ainsi : au-dessous de 60, 9 cas (chamæcéphales); de 60 à 65, 22 cas (ortho); de 65 à 70, 7 cas (hypsicéphales); au-dessus de 70, 2 cas. L'orthocéphalie paraît donc un des caractères de la race.

L'indice facial n'avait pas encore été calculé pour les *Wei* de Zintgraff. M. Virchow donne les chiffres qu'il a obtenus. Tous, sauf un seul, sont chamæprosopes. Il semble qu'il y ait un rapport entre la taille et l'indice facial. Car les sujets de Wolf aussi bien que ceux de Zintgraff, qui ont la face la plus allongée, sont en même temps les plus grands, et *vice versa*.

Les données de Zintgraff sur la couleur de la peau concordent assez bien avec celles de Wolf : il remarque aussi la fréquence des numéros 42 et 28 de Broca.

VI. — M. Virchow a également pu étudier un squelette à peu près complet de Wei mâle, qui est probablement le premier de cette race qui soit parvenu en Europe. Le crâne présente une capacité de 1350 centimètres cubes. Circonférence horizontale, 507 millimètres. Orthodolichocéphale (indice céphalique, 72,2; indice de hauteur, 72,7). Le front est un peu fuyant et étroit (89 millimètres). La face est leptoprosope (indice, 91,3). Les orbites sont grands, mégasèmes (90,0). L'indice nasal est mésorhine à 50,0. L'apophyse alvéolaire est très prognathe et la voûte palatine très allongée (indice leptostaphylin à 56,4).

VII. — Enfin l'auteur a pu mesurer un crâne de *Yorouba* mâle, envoyé également du Togoland. Il est très plagiocéphale, par synostose prématurée de la moitié gauche de la suture coronale. Sa capacité est de 1380 centimètres; la circonférence, de 506 millimètres. Le front est grand et large (106 millimètres), un peu bombé au milieu. L'indice céphalique est de 73,6; l'indice de hauteur, 74,7. La face, malgré l'énorme développement du maxillaire, est chamæprosope à 84,3. Les orbites sont basses et carrées : indice mésosème, 81,1. Le nez est très aplati, presque catarrhine; ouverture grande, avec fossettes prénasales; indice, 75,7. Prognathisme considérable : du reste, tout le crâne a une apparence simienne et des caractères très grossiers. Il appartenait à un individu très jeune, ce qui rend encore plus remarquable la présence de la plagiocéphalie. Il semble d'ailleurs, d'après Virchow, que les anomalies du système osseux sont plus fréquentes dans les races inférieures.

On trouvera dans le mémoire de l'auteur un tableau complet des mesures prises sur ces deux crânes et sur le squelette du Wei. On y consultera aussi avec fruit les tableaux de mesures prises par M. Wolf sur les Wei, Mandingues, Adeli, Aposso, Haoussa et Kebou. La conclusion générale du travail de M. Virchow est que les brachycéphales font totalement défaut sur la côte de Guinée. Même parmi les Wei, qui s'étendent actuellement jusqu'à Liberia, la brachycéphalie n'est que sporadique. Quant à la face, généralement basse, elle présente pourtant quelques cas de leptoprosopie, qui se rencontrent surtout chez les hommes.

D^r L. LALOEY.

MEISNER. La taille des recrues dans le Mecklenbourg (*Archiv für Anthropologie*, t. XIX, 4^e fasc., 1891).

Nous avons déjà eu occasion d'analyser une étude de M. Meisner sur la taille (voir *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 364). L'article dont nous rendons compte aujourd'hui peut être considéré comme la suite du travail précédent qui avait pour objet la taille des conscrits de la région de l'Elbe inférieure et du Sleswig-Holstein. Il faut féliciter l'auteur de ne pas se contenter, comme c'est une habitude trop fréquente chez ses compatriotes, de donner un exposé aride des faits observés, mais d'en

chercher la cause et de s'efforcer de les relier par des vues d'ensemble qui donnent un grand intérêt à son travail.

Le Mecklenbourg forme une vaste plaine entrecoupée de légères élévations de terrain; le sol est fertile, mais on rencontre par endroits de vastes étendues de landes. Une grande partie de la population est adonnée à la culture de la terre ou au soin des forêts, en moyenne 529 sur 1000 habitants. La moyenne des professions agricoles dans tout l'empire n'est que de 425 pour 1000, tandis que la Poméranie, la Prusse proprement dite, Posen et la Haute-Bavière atteignent un chiffre beaucoup plus élevé, allant jusqu'à 650. Sur 1000 habitants, 4 et demi sont adonnés à la pêche dans le Mecklenbourg. En somme, la plupart des conditions mentionnées paraissent favorables à un haut développement de la taille.

L'auteur a joint à son étude quelques observations sur la couleur des yeux et des cheveux prises sur les enfants des écoles. Sur 100 cas, on rencontre 43 blonds, c'est-à-dire le même nombre que dans le Sleswig-Holstein; mais le nombre des bruns est un peu plus élevé (10 au lieu de 7). Sur 100 individus à cheveux blonds il y en a 30 à cheveux bruns (23 seulement en Sleswig-Holstein). Contre 100 yeux bleus, on trouve 42 cas à yeux bruns (33 en Sleswig-Holstein).

La linguistique et l'ethnographie s'accordent à faire retrouver dans la population un fond slave primitif qui a été noyé au ^{xii}^e siècle par des colonisations germaniques successives, venues surtout du Rhin inférieur, de la Frise et de la Westphalie.

L'étude de la taille a eu pour éléments les mensurations prises sur la 34^e brigade d'infanterie. Elle s'étend à 5 500 individus. En voici les résultats généraux. Sur 1000 recrues on trouve 127 petits (au-dessous de 162 centimètres), 479 moyens (de 162 à 169), et 394 grandes tailles (au-dessus de 169 centimètres). Les extrêmes sont occupés par 20 individus très petits (au-dessous de 156 centimètres) et 134 très grands (au-dessus de 174 centimètres). On ne trouva pas de cas au-dessus de 1^m,90. La moyenne est de 1^m,68; la taille la plus fréquente, 1^m,67. Si l'on veut bien se reporter au tableau publié dans la *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 365, on trouvera notées les tailles observées par M. Meisner dans les pays environnants. Rappelons seulement que pour le Sleswig la moyenne est de 1^m,68, pour le Holstein 1^m,69 et pour le district de Stade 1^m,64.

L'influence des villes est peu marquée; pourtant il y a plus de petites tailles à Schwerin et à Wismar; tandis que Rostock, la plus grande cité du duché, présente une plus grande fréquence des tailles moyennes. La taille paraît plutôt en rapport avec la nature du sol: plus élevée dans les districts les plus fertiles, s'abaissant au contraire dans les régions arides.

Le type blond coïncide d'une façon frappante avec les hautes tailles,

notamment dans les districts de Schönberg, Grevesmuhler, Dobéran, où il est beaucoup plus répandu que dans le reste du pays. Dans le district de Ribnitz, on voit au contraire le type blond accompagner une taille au-dessous de la moyenne : c'est la seule exception à la règle. Les bruns coïncident avec un abaissement de la taille à Schwerin, Ludwigslust, Neustrelitz et Hagenau. A Wismar, au contraire, ils accompagnent les tailles élevées.

Nous ne saurions entrer dans le détail de considérations que suggère à l'auteur l'étude comparative de la taille et de la couleur des yeux et des cheveux dans le Mecklenbourg. On trouvera dans l'original un tableau détaillé de la répartition de la taille et de la couleur dans chacun des districts du grand-duché. Deux cartes en couleur indiquent la distribution de la taille dans le Mecklenbourg, le Sleswig-Holstein et l'arrondissement de Stade, et servent ainsi de complément au travail précédent du même auteur.

D^r L. LALOY.

FRIEDRICH. La commission anthropométrique de la Société d'anthropologie de Munich (*Archiv für Anthropologie*, t. XIX, fasc. 4, 1891. *Correspondenz Blatt der deutschen Gesellsch. f. Anthropologie*, etc., p. 53).

Il vient d'être fait en Bavière un essai intéressant au point de vue des résultats qu'il pourrait avoir pour l'anthropométrie. Tout le monde se rend compte de l'importance qu'il y aurait pour la science à mettre à profit la convocation des recrues pour prendre des mesures anthropométriques sur un nombre aussi grand que possible d'hommes adultes et d'origine connue. Mais il faudrait avant tout établir une liste des mesures à prendre et s'entendre sur les procédés à employer; en second lieu, il est indispensable de voir ce qu'on peut faire dans l'espace de temps nécessairement limité dont on dispose. C'est à résoudre ces deux questions que s'est appliquée la Commission bavaroise. Ses expériences — faites sous le contrôle et avec le concours de médecins militaires — se sont étendues à 1 192 hommes. On est tombé d'accord pour proposer la liste suivante de mesures qui pouvait être prise sans troubler en rien les travaux du conseil de revision. Il suffisait pour cela de deux infirmiers dont l'un effectuait les mensurations, tandis que l'autre inscrivait les résultats sur des feuilles préparées d'avance.

Voici les rubriques que comprenaient ces feuilles :

1. Nom et prénom. — 2. Lieu de naissance. (Ces deux renseignements pouvaient être recueillis avant ou après le passage du sujet au conseil de revision, et ne faisaient donc pas perdre de temps.)

3. Taille (mesurée par les autorités militaires, pouvait être rajoutée plus tard). — 4. Circonférence thoracique, mesurée de même par le médecin chargé de la revision.

5. Yeux; divisés en bleus, gris, bruns; un trait marqué dans la case

correspondante suffisait à indiquer la couleur. — 6. Cheveux (blonds, bruns, noirs, rouges); même procédé.

7. Longueur et largeur de la tête (l'indice est calculé ensuite). — 8. Hauteur de la tête et du cou (distance de la septième vertèbre cervicale au vertex). — 9. Largeur des épaules (réduite ensuite en centièmes de la taille). — 10. Hauteur assise. — 11. Hauteur du tronc (réduction subséquente en centièmes de la taille). — 12. Longueur des membres inférieurs. — 13. Longueur des membres supérieurs. — 14. Grande envergure (de l'extrémité du médius droit au milieu du sternum). — 15. Hauteur de la face (du bord inférieur de la mandibule à la racine du nez) et largeur de la face (au point culminant des os molaires); indice calculé ensuite. — 16. Observations.

Une sorte de glissière construite par M. Ranke servait à la plupart des mesures.

Le n° 11 (longueur du tronc) s'obtenait subséquemment par le calcul en déduisant la hauteur de la tête et du cou, de la taille assise; le n° 12 (longueur des jambes), en déduisant la taille assise de la hauteur totale du corps.

Certes, cet essai est intéressant; mais la liste des observations à prendre ne nous paraît pas devoir être adoptée sans restriction. La division de la couleur des yeux et des cheveux laisse trop de marge à l'arbitraire: il vaudrait mieux recourir simplement à la désignation de clair ou foncé rapportée à un étalon, comme dans la méthode de M. Topinard. Comment a-t-on pu prendre les mesures de la tête avec une glissière, et à quoi bon cette hauteur de la tête et du cou réunis? Enfin cette façon de prendre la moitié de la grande envergure ne paraît guère défendable. Disons en terminant que c'est au professeur Ranke, président de la Société d'anthropologie de Munich, que l'on doit l'initiative de ces expériences. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que les frais sont assez élevés et se sont montés environ à 35 centimes par homme mesuré.

D^r L. LALOY.

H. VIERORDT. L'accroissement de la masse des organes chez l'homme (*Das Massenwachsthum*, etc.), in *Archiv für Anatomie und Physiologie*, Division anatom., 1890, vol. supplémentaire, p. 62; Leipzig, 1890, avec 1 pl.

M. Vierordt fils a réuni toutes les données connues et dispersées dans plus de vingt publications différentes relatives à l'accroissement du poids de divers organes du corps chez l'homme, depuis la naissance jusqu'à l'âge de 25 ans. En écartant tous les cas concernant les malades, tous les chiffres incertains ou erronés, il arrive à 3436 observations dont 2729 pour le sexe mâle et 2707 pour le sexe femelle. La plus grande partie de ces cas se rapportent aux poids du cœur (1193) et du cerveau (916); viennent ensuite les poids des reins, des poumons, du foie (665) et enfin de la rate (603).

Les chiffres que donne M. Vierordt sont surtout importants pour les médecins s'occupant des maladies des enfants, mais les anthropologistes trouveraient également à y puiser d'utiles renseignements.

Ainsi, par exemple, l'on constate que le poumon droit est un peu plus pesant que le gauche dès la naissance, jusqu'à l'âge adulte; sa courbe d'accroissement est presque rigoureusement parallèle à celle du poumon gauche : il n'y a que le point de départ qui diffère. On apprend aussi, en consultant ces tableaux, qu'à tout âge le rein gauche est plus lourd que le rein droit; que le cœur est un des organes qui se développe le plus régulièrement (sauf chez les filles dans la période de 14 à 15 ans); que la somme totale des six organes du corps en question n'atteint pas 17 p. 100 du poids total du corps, etc. Mais les chiffres qui nous intéressent le plus sont ceux relatifs au cerveau. Nous les donnons sous forme d'un tableau, dont la première colonne indique le poids absolu du cerveau en grammes; la seconde, le poids par rapport au cerveau du nouveau-né, pris comme unité; enfin, la troisième, le poids en centièmes du poids du corps. Les chiffres sont des moyennes pour les catégories espacées de 5 ans en 5 ans.

	Poids absolu. Gr.	Accroissement. Gr.	P. 100 du corps. Gr.
Nouveau-né.	381,0	1,00	12,40
1 an.	944,7	2,48	10,92
5 ans.	1 263,4	3,32	8,43
10 —	1 408,3	3,70	5,94
15 —	1 490,2	3,91	3,83
20 —	1 444,5	3,72	2,57
25 —	1 430,9	3,76	2,29

Ces chiffres se rapportent aux hommes; ceux des femmes diffèrent peu des précédents à la naissance, mais à partir de la première année le poids absolu est moindre de 70 grammes, puis à partir de la quinzième, de près de 200 grammes, tandis que le poids relatif (par rapport au poids du corps) est un peu supérieur chez la femme à la naissance, et à 25 ans, mais un peu inférieur dans les autres périodes. Il est à remarquer que l'antagonisme est complet entre le développement du cerveau et celui des autres organes au moment de la puberté; son poids relatif diminue tandis que le poids du corps et le poids relatif de tous les autres organes augmente considérablement et rapidement.

Quelques chiffres, moins complets, sur le poids des muscles, des téguments, du squelette, du thymus, de l'œil, etc., complètent ces renseignements qui sont très utiles et que souvent on a peine à retrouver dans la masse de mémoires spéciaux.

J. DENIKER.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

Nouvelles du D^r Ten-Kate.

M. le docteur H. Ten-Kate, qui voyage actuellement dans les Moluques, chargé d'une mission de la Société de géographie d'Amsterdam, est arrivé le 14 janvier à Makkassar où il a fait des recherches anthropologiques sur un grand nombre de Makkassars et de Boughis, afin de retracer, si possible, l'influence probable de ces tribus sur la population de beaucoup des petites îles de la Sonde. On lui refusa de mesurer les enfants indigènes dans les écoles. Il a visité ensuite l'île de Gowa.

Le 27 janvier, il arriva à la baie d'Ipih à l'est d'Endeh, dans le sud de Flores. Ce pays était en pleine guerre. Il réussit cependant, avec le concours d'un officier de la marine hollandaise, à visiter plusieurs kampongs d'Ipih et d'Endeh. La population des côtes, dit-il, est très mêlée et très peu intéressante au point de vue ethnographique et anthropologique.

Le 30 janvier, il partit pour Koupang à Timor, où il fit une excursion de dix jours, dans l'intérieur, avec M. Klecan, le chef civil hollandais; il visita la contrée appelée Amarassi et notamment Ouikabiti Nekmakenau, le lac Nefko, Baung et la côte méridionale.

Malgré la mauvaise saison, cette excursion a donné des résultats satisfaisants. Grâce au concours de M. Klecan, le docteur Ten-Kate a pu mesurer 33 Timoriens pur sang, dont 41 adultes, hommes et femmes. Il a recueilli également des objets ethnographiques fort intéressants.

Le 19 février, il partit pour l'île de Samao où il séjourna pendant six jours chez les Atouli-Héloung ou Koapangs qui diffèrent sous bien des rapports des Atoni (non Toh) de Timor. Il explora l'île de Samao en tous sens et fut l'hôte du radjah d'Ouétéfou, sur la côte sud-ouest de l'île. Il a mesuré 28 sujets, dont 13 adultes (2 femmes). Il est presque impossible de recueillir des notions ethnographiques sur ce peuple. On y découvre clairement l'influence européenne, makkassar et rotti. Les dermatoses, telles que l'ichthyose et la framboesia, sont très fréquentes chez les Atouli-Héloung.

Y compris les 22 Makkassars et Boughis qu'il mesura anthropologiquement à Makkassar, le docteur Ten-Kate a fait en tout 103 observations personnelles, excepté celles de nature plus générale. Sans vouloir précipiter ses conclusions avant d'avoir terminé son voyage, il croit qu'une grande partie de la population d'Amarassi est d'origine négroïde.

Le 3 mars, il a dû partir *via* Alor et Dilli, pour Atapoupou afin de visiter de là dans Fialarang et peut-être dans Lama-Kenen les Belonais, troisième tribu indigène de Timor. A son retour de Belo, il compte se rendre à Soumba.

Nous tiendrons le lecteur au courant de cette intéressante exploration.

D^r MEYERS D'ESTREY.

Un curieux temple péruvien.

Il y a quelques mois, dans les environs de Huaraz, on découvrit un singulier édifice qui nous semble mériter d'être signalé à nos lecteurs. Il s'agit d'un temple dont l'âge n'a pu être déterminé d'une façon satisfaisante, mais qui pourrait fort bien être antérieur à la période des Incas. Le monument est entièrement construit en pierres, les voûtes aussi bien que les murs. Il renferme, au centre, un autel à sacrifices, sous lequel se trouve un grand bassin en pierre placé lui-même au-dessus d'une sorte de caveau.

Sur l'autel, on a rencontré deux grandes coquilles marines recouvertes de minces feuilles d'or et réunies par une chaîne de même métal. On dirait, écrit à *El Nacional* un habitant de Huaraz, « deux tourterelles couvertes d'un plumage d'or ». Outre la chaîne dont nous venons de parler, plusieurs petites chaînettes en or, en argent ou en cuivre reliaient une coquille à l'autre, en passant dans des tubes d'or.

Auprès des coquilles se voyaient deux petits bœufs en or. Un petit drapeau d'or, souple comme une toile cirée, recouvrait l'autel.

Ce qui a le plus frappé les auteurs de la découverte, c'est l'habileté avec laquelle les métaux avaient été travaillés. Les feuilles d'or qui recouvraient les deux coquilles affectaient la forme de feuilles de laurier; « elles étaient laminées avec toute la perfection imaginable et avaient été coupées probablement à l'aide de ciseaux, à en juger par la netteté et la forme de la coupure ». On voyait des soudures faites les unes à l'or, les autres à l'argent, les dernières à l'étain. Tout cela assurément indique des connaissances métallurgiques avancées, mais nous savons que les Quichuas et les Aymaras travaillaient les métaux d'une façon remarquable. Néanmoins il est permis de se demander si c'est bien à l'un ou à l'autre de ces deux peuples qu'il faut attribuer les objets trouvés sur l'autel du temple de Huaraz et le temple lui-même. Le bassin placé au-dessous de la table des sacrifices, les coquilles reliées par des chaînes métalliques, les bœufs en or, tout cela ne se comprend guère, avec ce que nous savons du culte religieux des Quichuas et des Aymaras. Ne faudrait-il pas plutôt attribuer ces restes aux tribus qui, à une époque plus ancienne, semblent avoir atteint jusqu'à la Patagonie? Les découvertes de M. Moreno tendent chaque jour à faire admettre de plus en plus l'existence de ces vieilles races, dont la civilisation était plus avancée que celle des gens des Pueblos de l'Amérique du Nord. Certes, il serait téméraire de vouloir trancher la question à l'heure actuelle; mais des horizons nouveaux s'ouvrent devant nous, de nouvelles idées se font jour sur le passé de l'Amérique méridionale, et il est bon de recueillir avec soin tous les faits qui permettront peut-être un jour de résoudre des points encore fort obscurs.

R. VERNEAU.

Pour la Direction :

Le Directeur chargé de cette livraison,

E.-T. HAMY.

Le Gérant : G. MASSON.

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA TRANSFORMATION

DU

CRANE ANIMAL EN CRANE HUMAIN⁽¹⁾

PAR

PAUL TOPINARD

On peut considérer comme un fait au-dessus de toute discussion que l'Homme, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue physiologique, se distingue des animaux essentiellement, uniquement devrait-on dire, par son cerveau.

L'ordre des Primates dans lequel il forme un sous-ordre possède le type cérébral le plus favorisé de la classe des Mammifères, l'Homme en est l'expression la plus élevée.

Le perfectionnement du cerveau porte entre autres sur deux facteurs dont s'occupe particulièrement l'anthropologie : le volume de l'organe et ses circonvolutions. L'un et l'autre aboutissent au même résultat : l'accroissement de la surface des hémisphères, afin qu'elle puisse supporter plus de substance grise corticale. Ils se suppléent, se complètent et sont habituellement en raison inverse ; la nature les emploie tour à tour ou simultanément pour arriver à ses fins. Chez l'Homme les deux s'associent et concourent à donner au cerveau son extrême supériorité ; mais leur rapport inverse se retrouve jusque chez les individus, témoin le cerveau de Gambetta relativement petit, mais riche en circonvolutions.

(1) Les idées contenues dans ce mémoire sont celles que nos expositions à nos cours en 1886, 1887 et 1888. Nous nous en sommes inspiré dans notre dernier ouvrage (*l'Homme dans la nature*, Bibl. scient. intern., 1891), mais sans donner à certaines parties les développements et l'unité qu'il eût fallu.

Cette compensation réciproque explique un certain nombre de contradictions apparentes. Dans une même famille zoologique, dans un même genre, à égalité d'intelligence les espèces petites ont un cerveau gros, mais peu ou point de circonvolutions, et les espèces grandes un cerveau petit, mais des circonvolutions abondantes. Quelques Mammifères, par la même raison, même parmi les Primates, ont, par comparaison avec leur corps, un cerveau plus gros que l'Homme, mais alors de pauvres circonvolutions, sinon aucune; tandis que d'autres ont un cerveau petit, mais de riches circonvolutions dont le nombre peut dépasser celui de l'Homme; certains Cétacés par exemple.

De ces deux facteurs, l'un, les circonvolutions, ne saurait avoir d'influence directe sur la conformation de la boîte crânienne; il ne peut agir qu'indirectement sur certaines parties de l'organisme par la somme de pouvoir cérébral qu'il représente. L'autre, le volume, peut au contraire avoir une action directe et mécanique sur le crâne qui l'enserme et met obstacle à son développement. Ou le crâne doit s'adapter à l'expansion croissante du cerveau ou celle-ci doit être limitée par lui. Cette dernière hypothèse n'étant pas admissible, l'accroissement de la masse du cerveau a pour conséquence inévitable de modifier la conformation du crâne d'une façon quelconque. Ce sont ces modifications que nous voulons étudier.

Il y a plus de deux mille ans qu'Aristote déjà disait que le volume du cerveau, relativement au corps, est la première caractéristique de l'Homme. Il y ajoutait l'attitude verticale. Mais ce caractère relève lui-même du cerveau, il n'est qu'un effet secondaire du perfectionnement intellectuel répondant au volume de cet organe à sa dernière étape. Dans le crâne, les adaptations à l'attitude verticale marchent parallèlement avec les adaptations cérébrales. La logique physiologique dit que cela doit être. L'intelligence se développant dut venir en aide à l'instinct qui pousse à remédier aux désavantages se produisant dans l'organisme. Un cerveau trop lourd était un désavantage, il faisait basculer la tête vers la terre. L'animal devenant homme, pour y parer, s'efforça nécessairement de redresser la tête et avec elle le tronc, puis les membres. Ne fallait-il pas du reste que les orbites s'abaissant, comme on le verra, restent horizontales pour que les yeux embrassent tout l'horizon. C'est du Lamarck, mais les faits viennent à l'appui.

C'est l'éternelle question lorsque deux phénomènes se produisent parallèlement, ce qui est forcé si l'un est la cause et l'autre

l'effet : qui a commencé? Elle revient pour deux autres caractères, secondaires aussi, de l'Homme : la localisation de la fonction de préhension aux extrémités antérieures, et l'adaptation exclusive de l'appareil maxillo-buccal à la mastication (la gustation et l'articulation des sons mises à part).

Chez les Mammifères ordinaires, l'appareil bucco-maxillaire est un organe à la fois de mastication et de préhension, cette dernière fonction y étant d'autant plus développée qu'elle l'est moins aux extrémités. Chez les Singes et quelques Marsupiaux, les quatre extrémités servent à la fois à la locomotion et à la préhension, et la bouche néanmoins à la préhension. Chez l'Homme seul, la préhension est localisée dans les extrémités antérieures et y est par conséquent d'autant plus perfectionnée; par compensation, l'appareil bucco-maxillaire ne sert plus qu'à la mastication (gustation et articulation à part). Or tout organe qui perd tout ou partie de ses fonctions s'atrophie. En même temps l'appareil de l'olfaction diminue. D'où la disparition du museau sans parler d'une autre cause venant directement du cerveau sur laquelle nous reviendrons. Les deux caractères en question sont donc corrélatifs l'un et l'autre. Mais dans cette double spécialisation, qui a commencé? Ne serait-ce pas une troisième influence bien supérieure, celle qui en même temps excite l'animal à se redresser. Il est plus intelligent, il se sert davantage de ses mains, les perfectionne et cesse d'avoir recours à son museau pour saisir. L'attitude verticale a poussé à ce déplacement d'emploi, comme celui-ci a poussé à l'attitude. Mais les deux sont dominés par l'influence cérébrale.

Un quatrième caractère de l'Homme, le dernier à citer, se prête à de semblables considérations : l'adaptation du pied à la fonction exclusive de sustentation. Il est corrélatif de la localisation de la préhension aux mains et est l'un des éléments de l'attitude verticale, par conséquent et toujours indirectement un effet du développement cérébral.

Le volume du cerveau, considéré à la fois comme le signe tangible du perfectionnement de cet organe et comme le caractère mesurant le mieux la distance énorme qui sépare l'Homme de l'animal, devient ainsi la caractéristique suprême, unique en quelque sorte de cet Homme. Il s'ensuit que c'est à ce volume qu'il faut s'adresser d'emblée lorsqu'on veut se rendre compte non seulement des transformations que subit indirectement l'organisme d'une manière générale, mais encore et plus particulièrement des transformations qui ont directement changé le crâne animal en crâne humain.

Lorsqu'on suit le volume du cerveau (1) comparé à celui du corps dans la série des Vertébrés adultes sans s'arrêter aux exceptions qu'il faut analyser à part, on voit le volume, insignifiant chez les Poissons, augmenter chez les Reptiles, plus chez les Oiseaux, plus chez les Mammifères et parmi ceux-ci davantage dans l'ordre des Primates. Certains des Singes non Anthropoïdes sont déjà très favorisés sous ce rapport. Il n'est question ici que des espèces actuelles. Chez les Mammifères les plus anciens dont on connaisse la cavité cérébrale et son rapport au reste du crâne, ceux de l'époque éocène inférieur, cette cavité est des plus rudimentaires. Son développement ne s'opère qu'ultérieurement.

La coupe antéro-postérieure du crâne montre la même progression. A l'origine la cavité cérébrale n'est presque rien ; elle est perdue en arrière, parfois difficile à trouver par exemple chez le Crocodile. Le crâne est constitué presque en entier par la face. Petit à petit la cavité grandit, le cerveau écarte, refoule les parties, occupe le quart, le tiers, la moitié de la surface et finit chez l'Homme par en prendre les trois quarts et plus. A ce moment le crâne semble ne plus être que le vassal du cerveau, une boîte se moulant sur lui, et la face un humble accessoire.

L'accroissement dans les différents ordres des Mammifères se fait aux dépens surtout des hémisphères. Ils grandissent progressivement dans tous les sens : en avant, où ils finissent chez les Primates par recouvrir les lobes olfactifs et les annexes postérieurs de ces lobes, désignés par Broca sous le nom de *grand lobe limbique* ; en arrière, où ils s'avancent, recouvrent graduellement les tubercules quadrijumeaux et le cervelet et dépassent ce dernier ; sur les côtés où ils se replient en dessous ; et en haut, spécialement chez l'Homme.

La forme allongée est la forme initiale et fondamentale du cerveau ; la forme arrondie se rencontre accidentellement sur quelques espèces animales, mais d'une manière générale est une forme perfectionnée. De même, chez l'Homme, la dolichocéphalie est une forme primitive et la brachycéphalie certainement une forme avancée. Dans la forme allongée du cerveau on distingue des variétés : en poire aplatie, plus ou moins allongée (type inférieur) ou plus ou moins ramassée (type plus élevé) ; en ovoïde à extrémité antérieure conique (type inférieur) ou coupée rectangulairement (type plus élevé) ; globuleuse, etc. Dans tous les cas, la grosse extrémité est en arrière.

(1) Le mot *encéphale* serait plus correct. Le cerveau, dans son sens restreint, s'applique spécialement à l'ensemble des deux hémisphères.

Les Marsupiaux, les Rongeurs, les Insectivores et la plupart des Carnassiers, notamment les Canidés — fait curieux — rentrent dans la première variété. On y observe d'arrière en avant d'abord la masse principale, large et renflée, puis au niveau de la scissure de Sylvius un premier étranglement auquel succède un petit renflement, enfin au niveau du vestige de la scissure de Rolando, quand il existe, un second étranglement auquel succède un petit cône émoussé auquel nous donnons le nom d'*amorce frontale*. C'est en avant de cette amorce qu'on voit se détacher et la dépasser les lobes olfactifs sur les Mammifères non Primates.

Lorsque le type s'élève dans la série, que le cerveau s'accroît par élargissement de ses parties moyennes et antérieures, l'élargissement s'étend d'arrière en avant, la masse postérieure efface le premier étranglement, gagne le second et arrive graduellement à se confondre avec l'amorce frontale qui, à son tour ou en même temps, grandit et donne naissance aux lobes frontaux. Les lobes frontaux des Primates ne sont que l'amorce frontale des autres Mammifères, élargie, amplifiée.

Mais, si l'accroissement le plus remarquable du cerveau, dans la série des Mammifères, se produit en faveur des parties antérieures, il n'en résulte pas que les parties postérieures soient sacrifiées.

La grosse masse, que l'on appelle *pariétale*, chez les Mammifères non Primates, par opposition avec les deux masses pariétale et frontale des Primates amène, par son développement, des résultats intéressants aussi. Placée d'abord directement en avant du cervelet, elle le repousse, oblige son bord supérieur à s'incliner en arrière, abaisse l'organe entier, le recouvre, et enfin le dépasse. Le cervelet décrit ainsi un arc de cercle qui fait que sa face, antérieure à l'origine, devient oblique en haut, puis horizontale, sinon oblique en bas. L'horizontalité de la face supérieure du cervelet est un caractère propre aux Primates.

Nous ne parlerons pas de l'accroissement latéral.

Au dernier terme de la série cérébrale, chez l'Homme, les hémisphères se sont accrus dans toutes les directions : dans leur partie pariétale, prenant vu son importance le nom de pariéto-occipitale, comme dans leur partie frontale, mais davantage dans cette dernière par comparaison avec les Mammifères en général qui la possèdent à peine. Les lobes frontaux sont presque le privilège des Primates. Nettement indiqués, mais peu développés chez les Prosimiens et les Arctopithèques, ils deviennent énormes chez l'Homme. La scissure de Rolando, qui donne leur limite posté-

rieure, d'oblique en bas et en arrière à l'origine, est devenue oblique en bas et en avant, par suite de la résistance qu'a rencontrée le développement des hémisphères à leur base et de la facilité plus grande de leur voûte à se laisser entraîner. Leur hauteur ou épaisseur aussi a augmenté : très faible chez les Singes où la face inférieure orbitaire est excavée, elle est considérable chez l'Homme et engendre le front propre à l'espèce humaine.

Ces préliminaires terminés, je dis que le crâne humain n'est que le crâne animal mécaniquement transformé par la pression intérieure qu'exerce le cerveau grandissant et atteignant son maximum chez l'Homme; je dis qu'il y a trois types de conformation crânienne à ce point de vue : celui des Mammifères ordinaires (les aquatiques mis de côté), celui des Singes et celui de l'Homme, marquant les trois étapes principales qui aboutissent à ce dernier. Toutes les mesures craniométriques, portant sur le parallèle de l'Homme et des animaux, concordent avec ces propositions et les confirment. Jusqu'ici on a procédé à leur choix un peu empiriquement : le mécanisme que nous allons exposer juge celles à conserver, celles à élaguer ou à perfectionner, et indique dans quel sens on peut en chercher d'autres. Il donne la clef de toute la craniométrie comparée.

Dans l'ordre des Primates nous laisserons de côté les Lémuriens, mal caractérisés et tenant encore des Mammifères ordinaires, et les Arctopithèques qui compliqueraient la question. Parmi les Singes nous comprenons les autres Singes d'Amérique, ou Cébiens, les Singes à queue de l'Ancien Monde, ou Pithéciens, et les Singes sans queue ou Anthropoïdes.

Une simple remarque sur les Mammifères ordinaires. Nous serons obligé de prendre nos exemples d'étapes et de formes diverses parmi les espèces actuelles. Mais il est évident qu'ils ne sont pas bons. Les espèces actuelles, le renard, le cheval, le bœuf, ne sont que les extrémités présentes des branches de l'arbre des Mammifères. Ce qu'il faudrait, ce sont leurs ancêtres, leurs souches au moment où s'est produit le mouvement d'évolution qui, d'étape en étape, a conduit à ces espèces. Ces ancêtres, la paléontologie ne nous les fournit malheureusement pas, ou bien ils ne sont représentés que par des pièces insuffisantes ou trop précieuses pour qu'on puisse se livrer sur elles aux coupes nécessaires. Lorsque nous citerons le fourmilier, le chien, tel ou tel singe même, ce sera seulement parce qu'il répond le mieux au type indiqué. Il est certain

que la généalogie de l'Homme n'a passé ni par ces animaux, ni même parfois par le type exact correspondant de l'ordre ou de la famille. Mais parmi les millions d'espèces disparues, au nombre desquelles sont les ancêtres des Primates, on peut affirmer qu'il s'est trouvé des types équivalents par les traits indiqués. Le grand tort des généalogistes est de trop vouloir rendre leur démonstration claire en citant un animal connu. Le public prend cela comme argent comptant. Mais aussi comment mieux faire comprendre un type qu'en citant l'animal qui le réalise au plus près, tout au moins dans le trait décrit ! Le type est une conception de l'esprit.

Pour comprendre l'action du cerveau sur les parois de la cavité qui le contient et les transformations qui en résultent directement sur le crâne cérébral, indirectement sur la face, il faut absolument des coupes antéro-postérieures, verticales et médianes. Ces coupes sont très rares dans les collections. M. Huxley, en 1868, dans sa *Place de l'Homme dans la Nature*, écrivait que c'est « un opprobre, pour une collection, de posséder un seul crâne qui n'ait pas été coupé longitudinalement ». Il ne semble pas qu'il ait été entendu. J'ai rencontré parfois, au Muséum, des coupes que, forcé par la nécessité, quelque conservateur s'était résigné à pratiquer, mais qu'il s'était hâté de recoller, de sorte qu'elles ne pouvaient plus servir à ceux venant après lui. Cependant çà et là au Muséum, au musée Broca, chez M. Tramont, toujours si obligeant pour les travailleurs, et en en faisant pratiquer moi-même, je suis parvenu à rassembler près de 150 coupes antéro-postérieures d'animaux divers et autant d'hommes. J'ai pu ainsi étudier des types de toutes sortes de Mammifères et un nombre très suffisant de Singes, d'Anthropoïdes entre autres.

La première chose à se préoccuper lorsqu'on veut comparer des coupes et en tirer ce qu'elles comportent, est de les orienter convenablement. Comment s'y prendre ? Il n'y a rien dans le crâne qui ne varie d'une espèce à l'autre, tout au moins d'un ordre à l'autre, il n'y a pas de point central fixe. Chez l'Homme deux méthodes sont usitées : celle de M. Schaaffhausen, qui place le crâne dans son attitude naturelle au jugé, en se guidant consciemment ou inconsciemment sur des données multiples et faisant un compromis entre elles ; et celle de Broca, qui brutalement oriente le crâne d'après un plan adopté. Il y a le plan de Broca, celui des Allemands, celui de Busk, et bien d'autres. La seule chose sur laquelle on s'entende, c'est que le meilleur est celui qui est le moins va-

riable en lui-même et le plus voisin en moyenne d'un parallélisme avec le plan des deux axes orbitaires.

D'après Broca, le plan orbitaire serait bon sur la plupart des animaux pour des motifs que nous n'avons pas à rappeler ; c'est un plan physiologique. Chez l'Homme effectivement il est très satisfaisant, chez les Singes il l'est encore ; chez les autres Mammifères il souffre des objections. L'animal qui vit habituellement sous terre ne regarde pas comme l'animal vivant à l'air libre, toujours sur le qui-vive. Il y a des difficultés manuelles pour déterminer les axes orbitaires. Le trou optique a parfois une conformation et une situation qui ne permettent pas d'y placer l'aiguille et de la faire passer en même temps par le centre de la base de l'orbite. Cette base même souvent manque ou est incomplète. Enfin la divergence extrême des axes orbitaires est une cause d'erreur. Le plan orbitaire ne peut donc servir en toutes circonstances chez les Mammifères ordinaires et a besoin d'être corrigé ou suppléé. Mais alors quelle règle suivre ?

Nous examinerons un jour cette question. Il nous suffit de dire qu'ici pour l'Homme et les Singes le plan orbitaire reste notre guide, et que pour les autres animaux nous faisons intervenir principalement le grand axe de la cavité crânienne. Lorsque nous parlerons de la face supérieure, de la face postérieure il y aura donc un aléa. Ainsi nous dirons qu'en moyenne la face postérieure est verticale chez les Mammifères ordinaires ; c'est parfait lorsqu'on a égard au grand axe de la cavité crânienne ; mais si l'on se guide sur les axes orbitaires, elle est oblique en avant. Pour parer à cette objection, nous avons eu le soin toujours de rester en deçà de notre pensée, c'est-à-dire de nous en tenir au degré au-dessous de ce que nous voulons établir. Nous disons que cette face postérieure est verticale ; ce que nous désirons faire ressortir, c'est qu'elle n'est pas oblique en arrière : libre à l'observateur, pièces en main, de trouver qu'elle tend au contraire à être oblique en avant, ou qu'elle l'est.

Une autre difficulté du sujet concerne les lignes droites et simples dont il faut parler, alors que dans le crâne il n'y a que des lignes courbes ou ondulées. Une autre gît dans les variations individuelles des sujets, sinon des espèces, tenant à des détails minuscules qui faussent les points de repère mathématiques. Ainsi l'inion est quelquefois difficile à déterminer ; son centre ou sa base, bien ou mal placé, change totalement la direction de la ligne droite qu'on en fait partir. Pour exprimer ce que l'on veut, il faut adopter des

points nets, comme le λ , par exemple : c'est là que se termine anatomiquement la face sus-iniaque, mais morphologiquement cette face se continue souvent sur le pariétal et n'a pas de terminaison précise. C'est surtout dans la construction des figures schématiques que ces difficultés embarrassent. La figure est exacte, mais elle ne le paraît pas aux yeux de l'observateur familier avec la pièce originale.

Pour les termes anatomiques particuliers au sujet et pour suivre notre description et notre mécanisme de la constitution du crâne humain, nous renvoyons nécessairement à nos figures complètes 1 à 3 et à nos figures schématiques 4 à 9. Voici comment celles-ci ont été dessinées. Un calque a été pris directement sur la coupe, nous nous sommes bornés à en transcrire les traits essentiels et à convertir les courbes en droites. Le typographe n'a eu qu'à réduire. Ces figures, pour le dire en passant, ne sont pas la reproduction de celles du chapitre sur le même sujet de notre ouvrage sur *l'Homme dans la nature*. Là se trouvent d'autres figures complètes ou schématiques de coupes d'animaux auxquelles nous renverrions volontiers.

Sur nos coupes disposées en une série conduisant graduellement au type humain, nous examinerons successivement : 1° les rapports généraux de la face avec le crâne ; 2° les cavités cérébrale et cérébelleuse ; 3° les parois extérieures ; 4° la cloison de séparation du crâne et de la face.

I. — A l'époque où le cerveau n'occupe qu'une toute petite place en arrière du crâne et où les appareils des sens, de la mastication et de la préhension buccale formant la face priment tout, chez les Vertébrés inférieurs (Poissons et Reptiles), la face se continue en ligne droite avec le crâne. Plus tard chez les Mammifères, lorsque le crâne a acquis plus d'importance et que la face commence à le gêner, les deux se fléchissent l'un sur l'autre. La ligne supérieure horizontale du crâne forme un angle avec la ligne supérieure oblique de la face. Le sommet de cet angle, très émousé, est placé immédiatement en arrière des orbites, non au niveau d'une suture quelconque, mais en plein frontal. S'il remonte parfois jusqu'au bregma ou descend un peu, c'est accidentellement, souvent par le développement des sinus ou des cornes. Cette extrémité postérieure des orbites répond à la limite antérieure du renflement présylvien du cerveau. L'obliquité de la face qui en résulte varie : elle dépend en partie du type général de l'ordre ou de la famille, en partie du

genre de vie de l'animal. Chez l'Homme où le crâne atteint son maximum et commande, la face est verticale. Voici un aperçu de la gradation.

Quelques Mammifères conservent le type antérieur : le crâne et la face sont sensiblement bout à bout, par exemple chez le fourmilier, le tatou, le cochon, le bœuf, le cheval masculin. A un premier degré de flexion se rencontrent des Marsupiaux, la sarigue, le phascolome, le dasyure, le sarcophile, puis la taupe ; à un second degré, des Rongeurs, le cabiaï, le castor, le rat, quelques Carnassiers comme la belette, puis le cheval féminin. Viennent ensuite les Carnassiers en général, comme le renard, le chien, plus

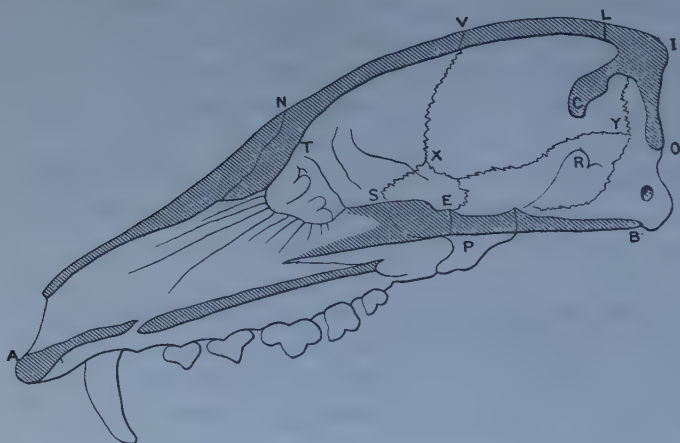


Fig. 1. — Coupe antéro-postérieure d'un crâne de chien orienté d'après le grand axe de la cavité cérébrale.

A, Point alvéolaire; N, Point nasal ou nasion; V, Bregma; L, Lambda; I, Inion; O, Opisthion; B, Basion; E, Ephippium; S, Sphénion; T, Point supérieur de l'entrée de la fosse ethmoïdale; X, Épistémion interne; Y, Astérisque interne; C, restes osseux de la tente du cervelet; R, Rocher; P, Apophyse ptérygoïde.

loin le mouton. Chez les Singes, la flexion et par conséquent l'inclinaison de la face s'accroît ; les Anthropoïdes ne sont nullement favorisés sous ce rapport. Chez l'Homme, un saut brusque se produit : ce qui était la longueur est devenu sensiblement vertical et se cache sous le crâne ; ce qui était l'épaisseur est devenu antéro-postérieur. C'est un arc de cercle d'environ 80° que la face a décrit.

Que s'est-il passé? L'os frontal est formé de deux parties, l'une supérieure et postérieure purement cérébrale, l'autre inférieure et antérieure plus faciale que cérébrale au début, plus cérébrale que faciale à la fin. Sous l'action du cerveau la première croît en toute liberté ; la seconde se transforme, elle s'allonge et s'abaisse comme nous le dirons plus tard avec détails. Laissant de côté la portion

de face qui fait partie du frontal, le reste renfermant les appareils de l'olfaction et de la mastication s'attache au crâne : 1° au pourtour du frontal par les os nasaux et le maxillaire, en avant et en arrière du lacrymal; 2° à l'échancrure ethmoïdale des deux frontaux réunis par l'ethmoïde; 3° aux ailes du sphénoïde antérieur par le maxillaire encore, avec ou sans intermédiaire; 4° aux apophyses ptérygoïdes du sphénoïde postérieur par le palatin. Donc trois insertions : au frontal, au sphénoïde antérieur, au sphénoïde postérieur.

Le sphénoïde est peut-être le seul os immobile du crâne, le seul

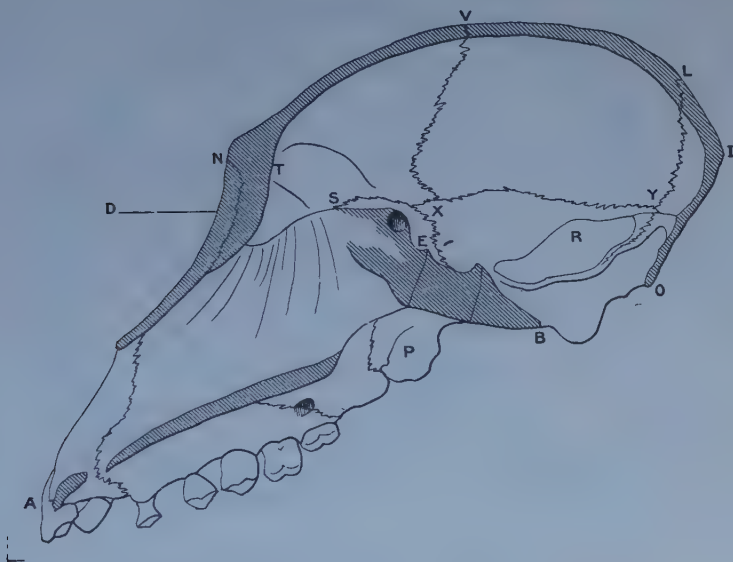


FIG. 2. — Coupe antéro-postérieure d'un crâne de Cynocéphale (Pithécien) orienté d'après les axes orbitaires.

D, Axe orbitaire. Les autres lettres comme sur la figure n° 1.

qui maintienne sa position jusqu'au bout, il est le centre autour duquel tout se développe, en avant comme en arrière. Les apophyses ptérygoïdes ne font qu'un avec lui : elles peuvent changer de forme, de direction, mais jamais de situation. Dans le mouvement en arc de cercle de la face que nous venons de constater ses rapports avec celle-ci sont invariables. Elles constituent un véritable arc-boutant que la face prend pour centre et qui l'empêche de chevaucher en arrière. Le sphénoïde antérieur est relativement fixe d'abord, mais il finit par céder, comme nous le verrons. La véritable partie mobile est l'insertion au frontal, non que cette insertion joue, mais parce qu'elle se continue avec le frontal qui, lui,

se développe et s'abaisse des Mammifères ordinaires à l'Homme. L'arc de cercle décrit par la face est donc produit par la cause qui dilate et repousse les parties inférieure et antérieure du frontal en bas.

Un second fait est à constater sur la même série de coupes, c'est que la longueur de la face ou mieux la résultante de sa longueur et de son épaisseur diminue à mesure que cette face s'abaisse et est recouverte par le crâne cérébral, spécialement en passant des Mammifères ordinaires aux Singes et plus encore des Singes à l'Homme. Toutefois dans les familles et espèces une grande part des

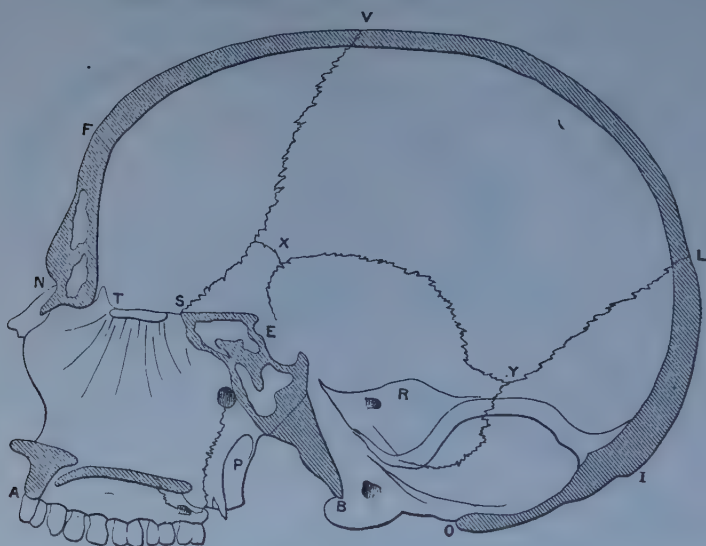


FIG. 3. — Coupe antéro-postérieure du crâne d'un Européen.
F, Bosses frontales. Les autres lettres comme sur la figure n° 1.

différences est accidentelle. La face est plus longue, lorsque l'animal se sert de son museau comme d'un organe de préhension, par exemple chez les Équidés, les Ruminants, les Fouisseurs. Elle se raccourcit lorsque l'indication principale à remplir est une grande force des mâchoires comme chez les Carnassiers. Elle se raccourcit au maximum chez l'Homme, lorsque la faculté de préhension s'est cantonnée aux mains; chez lui, le raccourcissement vertical est même plus grand, toutes choses égales, qu'il ne paraît : les Mammifères ordinaires ont les orbites sur les côtés du crâne cérébral, les Singes les ont moitié en avant, moitié empiétant sur celui-ci; l'Homme seul a les orbites entièrement au-dessous de la cavité crânienne.

Somme toute, il n'y a de parallélisme qu'indirect, comme nous l'avons expliqué, entre la cause qui rend en définitive la face verticale chez l'Homme et celle qui en diminue à la fois la longueur et l'épaisseur. Cependant l'allongement de la loge frontale dont nous parlerons concourt à raccourcir la face dans le sens antéro-postérieur.

II. — La cavité crânienne est partagée chez tous les Vertébrés en trois cavités secondaires qui se retrouvent chez les Mammifères avec de simples changements de proportions : l'une en avant pour le bulbe olfactif, l'autre en arrière pour le cervelet, la troisième moyenne pour les deux hémisphères. Les deux premières sont séparées par une cloison osseuse, plus ou moins incomplète ou fibreuse. Chez les Mammifères ordinaires, la cloison part de la lame quadrilatère de la selle turcique et se rend au bord postérieur du pariétal. Chez les Primates, elle aboutit à l'occipital où se voient à sa face interne les empreintes des sinus cérébelleux latéraux qui en montrent l'emplacement. Cette cloison répond à la face antérieure ou supérieure du cervelet et fait ainsi connaître les diverses positions qu'affectent cet organe et la cavité qui le renferme. Or, elle est parfois verticale comme chez le fourmilier, parfois à peine oblique en haut et en arrière comme chez le cheval, toujours plus ou moins oblique chez les Mammifères ordinaires et enfin horizontale chez les Primates. D'autre part, le volume de la cavité décroît : il est très fort chez le cheval et très faible chez les Primates, en particulier chez l'Homme. Tout cela s'accorde avec ce que nous avons vu du cerveau : les hémisphères repoussant le cervelet en arrière, puis en bas et en arrière, puis directement en bas. La cavité cérébelleuse a suivi docilement toutes les péripiéties de son contenu, et s'est accommodée à chaque étape au besoin de celui-ci. On ne s'étonnera pas tout à l'heure de voir des modifications correspondantes se produire sur la paroi extérieure.

C'est le mouvement de rotation que nous venons de décrire et qui a pour centre la lame quadrilatère que Huxley mesure avec son angle cérébelleux, situé à la rencontre de la ligne de la cloison du cervelet et de la ligne cranio-faciale.

La cavité cérébrale proprement dite, examinée directement ou sur des moulages intra-crâniens en plâtre, n'est aussi que la contrepartie de ce que nous avons vu sur le cerveau. Elle présente les mêmes formes : allongée et basse chez les Mammifères ordinaires, globuleuse chez les Singes, amplement arrondie de tous côtés chez l'Homme. Son axe général est légèrement curviligne ou à deux

brisures dont l'ouverture regarde la selle turcique, c'est-à-dire le corps des deux sphénoïdes. Son type, à la fois le plus simple et le plus répandu, montre ce qui suit : En arrière et à un étage inférieur, le renflement principal dont le grand diamètre transversal est bi-pariétal. A un second étage et au niveau de la suture sagittale, un rétrécissement très manifeste ; ensuite un renflement répondant, dans la comparaison que nous avons faite déjà de ce type à une poire aplatie, au renflement supérieur de celle-ci. La cavité semble se terminer ici, mais en y regardant de près, on voit qu'il s'y ajoute une sorte de coiffe très courte qui s'arrête à l'entrée de la fosse ethmoïdale et présente souvent à sa base une crête ondulée verticale. C'est cette crête que nous avons vue s'ajuster exactement à la scissure de Rolando. Cette coiffe est donc la loge de ce que nous avons appelé *l'amorce cérébrale* : elle répond extérieurement à la partie postérieure de l'orbite, chez les Canidés par exemple.

Sur des types plus élevés de cavité cérébrale, les différences sont les suivantes : le renflement postérieur ne se distingue plus de l'antérieur, la coiffe s'élargit à sa base et se confond avec ce renflement, elle s'arrondit au sommet sans acquérir encore de hauteur et aboutit aux loges frontales des Primates, qui par ampliation deviennent les loges frontales de l'Homme.

La fosse ethmoïdale est une petite cavité qui renferme les lobes olfactifs et au fond de laquelle se tamisent les nerfs olfactifs allant aux fosses nasales (voir sur les figures la lettre T qui est le point supérieur, puis antérieur de l'entrée de la fosse). Grande et circulaire chez les Mammifères ordinaires, elle est étroite et profonde chez les Singes, moins étroite, relativement allongée et superficielle chez l'Homme. Son fond est occupé par la lame criblée et est habituellement coupé en deux par une crête médiane, notamment chez l'Homme. Son ouverture arrondie ou elliptique est indiquée par un bord à pic. Or le plan de l'entrée de cette fosse est vertical chez quelques Mammifères, oblique en haut et en avant chez la plupart, plus oblique encore chez les Singes et horizontale chez l'Homme. L'arc de cercle qu'il décrit ainsi, répond exactement, mais en sens inverse, à celui que décrit la face. Par son fond et ses parois taillés aux dépens de l'ethmoïde, par son entrée prise dans la portion faciale du frontal, la fosse ethmoïdale appartient en effet à la face. Cette portion faciale du frontal (échancrure ethmoïdale lorsqu'on considère les deux frontaux réunis) est réduite en ce point, chez les Mammifères ordinaires, au bord antérieur vertical d'une lame antéro-postérieure de champ, dont nous reparlerons tout à

l'heure sous le nom de « lame orbitaire ». Mais chez les Singes et l'Homme, elle s'abaisse en dehors et devient à la fois le plafond de la face et le plancher des lobes frontaux. L'amorce frontale grandissant appuie donc sur l'entrée de la fosse ethmoïdale seulement

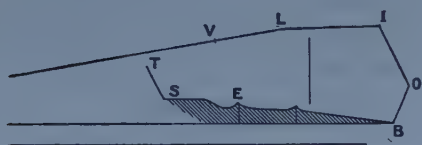


FIG. 4.

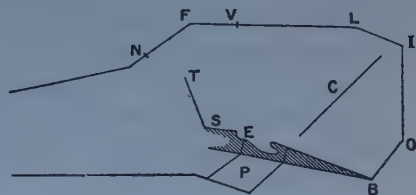


FIG. 5.

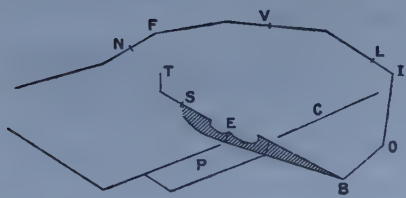


FIG. 6.

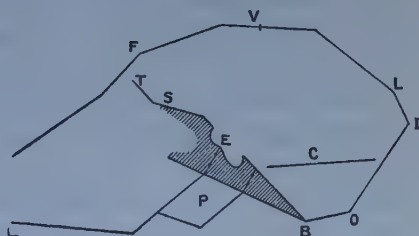


FIG. 7.

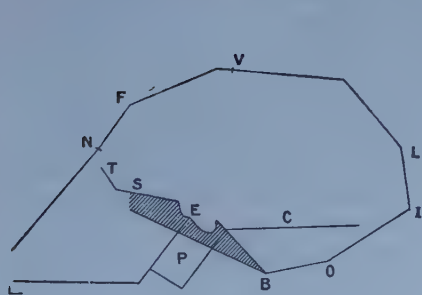


FIG. 8.

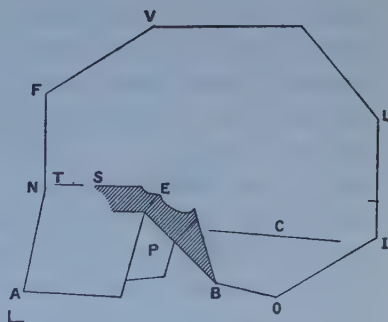


FIG. 9.

FIG. 4 à 9. — Figures schématiques de la coupe antéro-postérieure : 4 d'un Fourmilier (Édenté) ; 5 d'un Chien ; 6 d'un Singe hurleur (Cébién) ; 7 d'un Singe cynopithèque (Pithécien) ; 8 d'un Singe cebus (Cébién) ; 9 d'un Homme européen.

N, Point nasal ; F, Angle de réflexion de la face sur le crâne ; V, Bregma ; L, Lambda ; I, Inion ; O, Opisthion ; B, Basion ; O B, Trou occipital ; E, Ephippium ; S, Sphénion ; T, Point supérieur ou antérieur du plan d'entrée de la fosse ethmoïdale ; C, Cervelet ; P, Apophyse ptérygoïde.

N. B. — La ligne LI de la fig. 8 est moitié trop longue.

d'abord, puis sur elle et son cadre frontal, et fait décrire ainsi solidement à la fosse ethmoïdale l'arc de cercle indiqué, et à la face sous-jacente un arc semblable.

III. — Passons aux parois extérieures de la cavité, c'est-à-dire

aux os qui la constituent. A la base les deux sphénoïdes, avec leurs ailes, et le corps de l'occipital en forment les parties qui résistent le plus. A la voûte le pariétal en est la partie indifférente dans le mécanisme des transformations. Sa partie antérieure ne se ressent pas des changements qui s'opèrent dans le frontal, sa partie postérieure se laisse entraîner par la portion attenante à l'occipital, ainsi que nous le verrons. Il est plus ou moins grand suivant que le cerveau l'est plus ou moins, il obéit sur place à sa poussée et augmente simplement par ses quatre bords que rien ne gêne.

C'est autour du frontal et de l'occipital que se concentre l'intérêt.

Le frontal des Mammifères ordinaires est formé de deux parties : l'une supérieure, horizontale, appelée l'écaille, qui, en arrière, s'articule avec le pariétal par un bord transversal et, en avant, plonge dans la face par une crête ou épine; l'autre verticale et latérale, que l'on peut appeler temporo-orbitaire. La première, dans ses transformations ultérieures, se borne à s'étendre et à s'arrondir, à mesure que la partie antérieure du cerveau s'allonge. La seconde se modifie complètement; elle est séparée extérieurement en deux parties par l'apophyse orbitaire postérieure : la postérieure répondant à la fosse temporale par sa face extérieure et au renflement moyen de la grande cavité cérébrale par sa face intérieure; l'antérieure formant, par sa face extérieure, la partie postérieure de l'orbite, laquelle regarde en dehors et, par sa face intérieure, la paroi de la loge de l'amorce cérébrale. C'est cette partie antérieure de la portion temporo-orbitaire du frontal que nous désignons sous le nom de lame orbitaire. De son bord inférieur se détache en dedans éventuellement suivant le type, un prolongement transversal qui vient rejoindre le frontal opposé, entre la fosse ethmoïdale et le *planum* du sphénoïde antérieur. Les deux frontaux s'unissent à leur face supérieure dans toute leur étendue et à leur partie inférieure dans une petite étendue par ce dernier prolongement.

La loge de l'amorce cérébrale, chez les Mammifères ordinaires, est donc comprise entre les parties postérieures des deux orbites et repose sur le trait d'union des deux frontaux, quand il existe et, à son défaut, sur le *planum* sphénoïdal.

Chez les Singes, un grand changement s'est opéré, l'amorce cérébrale a fait place aux lobes frontaux, l'intervalle entre les deux orbites s'est agrandi; ces orbites ne regardent plus en dehors, mais en avant; leur extrémité postérieure, repoussée par l'élargissement de l'amorce cérébrale, a décrit un arc de cercle en dehors et en avant dans le plan horizontal; l'apophyse orbitaire postérieure

est devenue externe; l'apophyse antérieure, sans bouger, est devenue interne. La lame orbitaire qui formait la paroi profonde et verticale de l'orbite s'est relevée graduellement et transformée en face supérieure ou plafond de l'orbite. C'est sur ce plafond que repose à présent l'apophyse cérébrale, devenue lobes frontaux; le trait d'union d'un frontal à l'autre ne supporte ceux-ci qu'accessoirement. L'écaille du frontal de son côté s'est agrandie, elle se voûte déjà un peu sans qu'on y distingue le point culminant qui s'appellera les bosses frontales. Cette écaille est surbaissée encore, en sorte que la loge frontale qu'elle recouvre est basse et ne laisse qu'un médiocre cul-de-sac entre la voûte convexe des orbites et la concavité de l'écaille.

Chez l'Homme, le type est le même, mais confirmé, développé. Le frontal a la même portion verticale donnant dans la fosse temporale que les Mammifères et Singes, la même portion horizontale formant le plafond de l'orbite (1) que les Singes, mais plane relativement et agrandie. La fosse ethmoïdale a complété son évolution et augmenté d'autant la longueur de la base de la loge frontale. Le cul-de-sac de tout à l'heure, compris entre le plafond de l'orbite et la base de l'écaille, s'est dilaté et accru en hauteur. Extérieurement l'écaille s'est infléchie et partagée en deux parties, l'une supérieure et oblique en arrière, et l'autre inférieure et verticale. A la jonction des deux, les bosses frontales se sont constituées, elles forment le point culminant de cette voussure, particulière à l'Homme, que l'on appelle le front et au bas de laquelle se voient les sinus frontaux. Un mot sur ceux-ci.

Voici ce que nous disions à nos cours de 1886-1888 : les sinus frontaux sont à la face supérieure du crâne chez les Mammifères ordinaires, en haut et en avant chez les Singes, directement en avant chez l'Homme, et nous en concluons qu'ils s'étaient déplacés. Nous revenons sur cette appréciation et disons ceci : Chez les Mammifères ordinaires, les sinus frontaux occupent la partie orbitaire du frontal et s'étendent plus ou moins en arrière entre ses deux lames, parfois à travers le pariétal jusqu'à l'extrémité de l'occipital

(1) On se demandera comment, chez l'Homme et les Singes, est constituée la paroi interne de l'orbite, puisque ce qui la formait chez les Mammifères ordinaires s'est transformé en paroi supérieure de l'orbite. C'est bien simple. Cette paroi interne était constituée par le frontal, s'articulant en bas avec le maxillaire et le palatin, l'un ou l'autre ou les deux, suivant les espèces. Sa portion frontale remontant et se pliant horizontalement, il s'est produit un hiatus. Dans ce hiatus s'est placée la masse latérale de l'ethmoïde mise à découvert. Telle est l'origine de cet os particulier aux Primates, les Lémuriens exceptés, d'autant plus grand et mieux accusé qu'on s'élève dans leur série, qui porte, en anatomie humaine, le nom de *os planum*.

(porc-épic, éléphant, cochon). Chez les Singes, le frontal s'étant développé au-dessus d'eux, ils se cantonnent dans les arcades orbitaires qui sont appliquées sur le frontal ou s'en séparent, parfois énormes. Chez l'Homme, ils sont encore dans la partie orbitaire du frontal, mais à l'étroit et paraissent plus bas parce que le frontal s'est davantage développé au-dessus d'eux et que ses deux lames, pressées l'une contre l'autre, ne leur permettent plus de s'y insinuer. Les sinus, en un mot, font partie de la face à titre d'annexes des fosses nasales; leur centre est en avant du cerveau et ne peut être repoussé par lui qu'en avant, à mesure qu'il progresse. Ils ne s'abaissent pas comme la fosse ethmoïdale, parce qu'ils sont extérieurs à la boîte crânienne; ils ne suivent pas le mouvement de la face sensiblement parce qu'ils se bornent à occuper les intervalles disponibles. Chez les Mammifères ordinaires, ils étaient au-dessus de l'amorce cérébrale peu exigeante; chez l'Homme, ils sont dans l'espace triangulaire laissé au bas du front entre le point inférieur de réflexion du renflement du cerveau et la paroi sus-orbitaire antérieure.

Parmi les mesures craniométriques les plus frappantes, ayant trait aux transformations directes qu'opère la partie antérieure du cerveau, nous citerons notre angle olfactif qui donne l'inclinaison de l'entrée de la fosse ethmoïdale par rapport au *planum* sphénoïdal et l'angle bi-orbitaire de Broca qui donne le degré de divergence des orbites.

L'occipital est formé de trois parties : le corps, le trou occipital et l'écaille divisée en deux par une protubérance, appelée *l'inion*, à laquelle s'attache le grand ligament suspenseur de la tête.

Chez les Mammifères ordinaires, la portion sus-iniaque est constituée par le sus-occipital et l'os interpariétal, celui-ci distinct ou soudé au reste de l'os. Elle est peu développée, se continue avec le pariétal à travers la suture lambdoïde, et est toujours située à la face supérieure du crâne. L'inion est quelquefois petit, quelquefois énorme, spécialement lorsque l'une des deux crêtes, sagittale et inio-mastoïdienne, ou les deux à la jonction desquelles il se trouve, sont très développées. Il est toujours situé à l'angle que forme en haut et en arrière la face supérieure, horizontale ou à peine inclinée, du crâne avec sa face postérieure. Il fait plus, il constitue cet angle qui est toujours plus ou moins droit. La portion sous-iniaque associée au trou occipital constitue la face postérieure. De ces deux parties, l'une, la sous-iniaque, est oblique de haut en bas et d'avant en arrière chez quelques Cétacés, dont nous ne nous occupons pas ;

elle est verticale ou très peu oblique en bas et en avant sur les Mammifères ordinaires. L'autre, le trou occipital, est très rarement verticale, ordinairement un peu inclinée en avant et fait par conséquent un angle très obtus avec la précédente. L'occipital n'a pas de face inférieure chez ces Mammifères, à moins qu'on ne regarde comme telle, celle du corps de l'occipital, l'apophyse basilaire, que nous décrirons avec la cloison cranio-faciale (fig. 1, 4 et 5).

Il en résulte que la coupe médiane du crâne chez les Mammifères ordinaires : le chien, le cheval, le fourmilier, etc., a la forme à peu près d'un triangle plus ou moins allongé, à base postérieure verticale terminée en haut par un angle droit au niveau de l'inion et en bas par un autre angle droit au niveau du bord antérieur du trou occipital.

Chez les Singes dans lesquels nous englobons les Anthropoïdes et dont nous séparons les Lémuriens qui forment le passage du type précédent à celui-ci, tout est changé (fig. 2, 6, 7 et 8). La forme générale de la coupe, difficile à résumer, est globuleuse en arrière, cintrée en haut et triangulaire en avant, dans la partie faciale.

Sa portion globuleuse est constituée : 1° en haut par la partie postérieure du pariétal qui s'incline, s'arrondit et se continue dans le même plan ou sous un angle léger, au niveau du λ , avec la portion sus-iniaque de l'occipital ; 2° en bas par la partie sous-iniaque de celui-ci et par le trou occipital. Son point culminant est occupé tantôt par un angle saillant au niveau de l'inion, obtus et très caractéristique, tantôt par une petite surface verticale plane ou convexe, au bas de laquelle se retrouve le même angle atténué. Cette petite surface est formée par la partie sus-iniaque de l'occipital et accessoirement, lorsque celle-ci est réduite à un liséré, par un peu de pariétal. La partie sus-iniaque de l'occipital qui était petite sur la plupart des Mammifères ordinaires, est, en effet, plus petite encore chez quelques Singes.

La seule différence entre ces deux types, c'est que, dans le premier, l'angle iniaque et les deux plans qui le forment sont plus haut et dans le second plus bas. Entre eux s'observent du reste une foule d'intermédiaires, aussi bien dans les genres que dans les espèces et même chez les individus. D'où une échelle graduée.

Plus l'angle iniaque s'élève et est saillant, plus le type se rapproche de celui des Mammifères ordinaires et est par conséquent inférieur. Plus l'angle s'abaisse et s'atténue, remplacé par la petite surface sus-iniaque, plus le type se rapproche de celui que nous allons décrire chez l'Homme et est par conséquent supérieur. Le

type le plus inférieur parmi les Singes est celui du hurleur ou mycète, un cébien (fig. 6). La face sus-iniaque pourrait à bon droit chez lui être regardée comme faisant partie de la face supérieure du crâne et son angle iniaque être assimilé à celui des Mammifères de tout à l'heure. Parmi les types inférieurs courants nous citerons le macaque, le cynocéphale, le gorille, l'orang (fig. 2 et 7); parmi les types déjà favorisés : le semnopithèque, le chimpanzé, le gibbon, le saki; parmi les types plus favorisés : le cercopithèque, l'atèle, le cebus, le brachyure (fig. 9).

Ces appréciations reposent sur des moyennes au jugé, nous espérons les remplacer un jour par des moyennes crâniométriques. D'une part en effet, une orientation défectueuse peut induire en erreur sur ces degrés; de l'autre, ils offrent des différences individuelles marquées : ainsi le sexe féminin et surtout les jeunes sont plus favorisés. Les petites espèces, toutes choses égales, sont plus avantagées aussi (1). Nos appréciations portent principalement sur les sujets masculins et adultes.

Quant au trou occipital, il suit les péripéties de la région sous-iniaque. Mais comme il fait un très léger angle avec elle, il est toujours de quelques degrés plus incliné et regarde par conséquent plus volontiers en bas, sans cependant jamais regarder directement en bas, même chez les Anthropoïdes jeunes.

Chez l'Homme le type change. De même que celui du Singe en général est une modification graduée de celui des Mammifères ordinaires, le sien est une modification de celui du Singe. Ce qui a commencé chez le hurleur et s'est continué chez l'atèle et le cebus parmi les Cébiens, chez le Cercopithèque parmi les Pithéciens, continue chez l'Homme (figures n^{os} 3 et 9).

La coupe médiane n'a plus rien de la forme triangulaire des Mammifères ordinaires. Elle n'est plus globuleuse en arrière comme chez les Singes, mais largement arrondie. Cette extrémité n'a plus vers son milieu un angle iniaque saillant, mais une sur-

(1) Ces deux propositions : « Les sujets jeunes et les petites espèces ont, d'une manière générale, leur type cranien postérieur plus élevé », sont curieuses. Notre explication est la suivante :

Les degrés observés sont l'expression de la quantité d'influence exercée sur le crâne par le volume du cerveau. Dans les petites espèces, ce volume, par rapport à celui du corps et par conséquent du crâne, est plus grand que dans les grandes espèces, ainsi que nous l'avons vu. Chez les jeunes sujets il est plus gros aussi relativement : on sait que la croissance du cerveau est alors considérable, que le crâne n'a plus de résistance en quelque sorte et ne recouvre sa liberté d'acquiescer la forme et le volume qu'exige son type ancestral que peu à peu. Dans les deux cas, donc, l'adaptation du crâne à un certain volume du cerveau est plus avancée, sa transformation est plus voisine de ce qu'elle sera lorsque le cerveau aura relativement grandi davantage encore.

face large, verticale, formée par la face sus-iniaque de l'occipital extrêmement agrandie. L'inion est toujours au bas de cette surface et peu développé. Au-dessous de lui la surface sous-iniaque est tellement inclinée en bas et en avant qu'elle regarde en bas et mérite le nom de face inférieure du crâne. Quant au trou occipital, il est horizontal sinon relevé par son bord antérieur, c'est-à-dire franchement situé à la face inférieure. Nous ne parlerons pas de la portion postérieure du pariétal qui, chez le brachycéphale, s'abaisse assez vite pour qu'à la rigueur on puisse la considérer comme continuant en haut la face postérieure ou sus-iniaque.

Ainsi, des Mammifères à l'Homme, ce qu'on constate à l'arrière du crâne, ce sont des déplacements successifs de haut en bas des parties de l'occipital, c'est un véritable mouvement de l'os analogue à celui de la face et de la fosse ethmoïdale en avant. L'occipital bascule comme s'il prenait son point d'appui en bas à l'apophyse basilaire et amène ce qui était en haut graduellement en arrière, puis en bas. L'inion qui était à l'angle supérieur chez les Mammifères ordinaires est à l'extrémité postérieure centrale chez les Singes, et en bas à l'union de la face inférieure et de la face postérieure chez l'Homme. Le trou occipital, qui était à la face postérieure chez les premiers, est au bas d'une face oblique qui n'est ni postérieure, ni inférieure chez les Singes et est décidément à la face inférieure chez l'Homme (horizontalement chez les Nègres, se relevant en avant chez l'Européen).

Quelle est la cause de ce mouvement? Évidemment celle qui à l'intérieur a fait subir à la cavité cérébelleuse de semblables déplacements successifs : l'accroissement progressif des hémisphères du cerveau en arrière.

Il va de soi que dans ce mouvement l'occipital n'est pas esclave de sa forme première : il grandit dans les grandes espèces et diminue dans les petites, il varie dans ses diverses parties constituantes. La partie sus-iniaque est petite et la sous-iniaque grande ou réciproquement. L'essentiel, c'est que les points fondamentaux, physiologiques en quelque sorte, maintiennent leurs rapports respectifs. Ce qui se produit, c'est une suite d'adaptations générales à la vie du cerveau auxquelles s'ajoutent incidemment des adaptations particulières répondant à des indications secondaires.

Quant aux adaptations se rapportant à l'attitude bipède, au dernier terme de la série, elles s'opèrent si bien parallèlement avec le dernier mouvement de bascule de l'occipital qu'on ne peut les séparer. Nous avons dit que l'éternelle question pouvait se poser :

« Qui a commencé ? » L'inion, par exemple, descend-il parce que le volume du cerveau l'y oblige, ou descend-il attiré par le ligament cervical qui s'y insère et par les muscles redresseurs de la tête qui s'attachent au-dessous ? La réponse n'est pas douteuse, c'est le cerveau qui a agi. Le mouvement d'abaissement de l'occipital est déjà très avancé chez les Singes lorsqu'il n'est pas question encore d'attitude verticale. L'inion et la face sous-iniaque sont dans des conditions moins favorables à l'insertion du ligament et des muscles chez l'Homme que chez les Singes et les autres Mammifères. Le cerveau prime tout à toutes les étapes.

Les mesures craniométriques confirmant le mécanisme qui précède sont nombreuses. En première ligne, viennent les quatre angles occipitaux de Daubenton et de Broca. Notre illustre maître en tirait le meilleur caractère distinguant, selon lui, l'Homme des animaux, mais il le rapportait à l'attitude bipède. C'est au cerveau qu'il aurait dû dire.

Nous étudions une nouvelle mesure répondant à ce fait général. Si l'on prolonge en arrière l'axe orbitaire, cet axe rencontre le crâne aux environs du basion chez les Mammifères ordinaires, aux environs de l'opisthion ou entre l'opisthion et l'inion chez les Singes, au-dessus de l'inion chez l'Homme. C'est la conséquence de l'arc de cercle que décrit l'occipital. L'extrémité de l'axe orbitaire prolongé ne change pas de place. C'est l'occipital qui en s'abaissant présente successivement sa partie basique, sa partie sous-iniaque et sa partie sus-iniaque.

IV. — La cloison cranio-faciale ou de séparation du crâne et de la face est formée de deux parties : l'une qui est le prolongement de la colonne vertébrale coudée à son entrée dans le crâne, l'autre qui la continue virtuellement lorsque cette colonne a cessé d'exister. La première est constituée par ce que, à tort ou à raison, on considère comme le corps des vertèbres occipitale, sphénoïdale postérieure et même sphénoïdale antérieure ; elle s'étend du basion (bord antérieur du trou occipital) au sphénion (bord antérieur du sphénoïde antérieur). La seconde va du sphénion à l'épine nasale (voir fig. 1, 2 et 3). La cloison cranio-faciale ainsi comprise est en rapport par sa face supérieure avec la cavité crânienne dans toute son étendue. Sa face inférieure répond à la voûte du pharynx par le corps de l'occipital, elle émet les apophyses ptérygoides par le corps du sphénoïde postérieur, elle donne insertion à la face, comme nous l'avons dit, par le corps du sphénoïde antérieur et le frontal. Nous avons exposé ce qui concerne la partie au delà du sphénion

et montré comment la portion de la face qui s'y insère se comporte sous la pression du cerveau s'accroissant. Il reste à parler de la partie répondant aux trois corps vertébraux et à laquelle seulement M. Huxley applique le nom de *cranio-faciale*.

C'est la partie résistante et immobile du crâne, celle que n'inquiète directement la poussée du cerveau, ni du côté du frontal, ni du côté de l'occipital, et qui ne cède que faiblement et à la dernière extrémité. Ses trois corps sont séparés par deux sutures qui en sont nécessairement les points faibles : la suture basilaire entre l'occipital et le sphénoïde postérieur et la suture intersphénoïdale entre les deux sphénoïdes. Chez l'Homme, les deux sphénoïdes étant réunis en un seul os à la naissance, cette dernière fait défaut. Audessus de la suture intersphénoïdale, du côté de la cavité, se trouve un tubercule appelé l'apophyse clinoïde moyenne ou éphippium que M. Welcker a pris pour sommet de son angle sphénoïdal.

Or, chez les Mammifères ordinaires (figures 1, 2 et 3), la cloison formée par les trois corps vertébraux en question est étroite, rectiligne et couchée presque horizontalement, ne faisant qu'un angle léger avec la voûte palatine. Chez les Singes elle est plus épaisse, triangulaire sur la coupe (le sommet au basion), oblique en haut et en avant et fait un angle plus grand avec la voûte palatine. Chez l'Homme enfin elle est épaisse encore, peut-être plus que chez les Singes, mais coudée à l'endroit où siège la suture intersphénoïdale des Singes et autres Mammifères ; l'axe du sphénoïde postérieur se continue avec celui de l'apophyse basilaire, l'axe du sphénoïde antérieur avec le plancher des lobes frontaux et l'entrée de la fosse ethmoïdale. La cloison cranio-faciale de l'Homme donne ainsi lieu à un angle obtus saillant du côté de la cavité crânienne, ouvert du côté de la face. Cet angle se voit mal sur la coupe parce que son ouverture est masquée par les sinus sphénoïdaux très développés et par les débris des fosses nasales sectionnées. Mais il est parfaitement mis en évidence par l'angle de Landzert, formé au point de rencontre virtuel de la ligne oblique prolongée du clivus et de la ligne horizontale prolongée du *planum* sphénoïdal.

L'explication du relèvement de la cloison chez les Singes et de la luxation de sa dernière pièce chez l'Homme saute aux yeux.

Chez les Singes, les lobes frontaux se sont constitués, mais ils ne sont pas volumineux, ils n'ont pas encore opéré leur grande poussée, la fosse ethmoïdale ne s'est pas abaissée totalement, la face ne s'est inclinée qu'un peu, le sphénoïde antérieur n'a pas eu à bouger. C'est sur l'arrière du crâne qu'a porté l'effort principal. Là les hémis-

sphères ont atteint le bord postérieur du cervelet, l'ont même dépassé dans quelques espèces. Le mouvement de bascule de l'occipital est très avancé; tandis que sa partie écailleuse se renversait, sa partie basilaire, par contre-coup, se relevait obligeant toute la cloison cranio-faciale d'une seule pièce à en faire autant.

Chez l'Homme le relèvement de la cloison s'est accusé davantage, mais celle-ci a cédé et fléchi sur un point. Chez lui l'effort principal a porté sur la loge frontale, celle-ci a atteint son maximum, la fosse ethmoïdale s'est abaissée totalement, la face est devenue verticale, la convexité de la voûte des orbites s'est presque effacée. Tout le plancher de la loge est horizontal. Le corps du sphénoïde antérieur, qui est lié à toutes ces parties a suivi le mouvement; son articulation intersphénoïdale a cédé. Acceptant sa solidarité avec la face, il a abandonné le sphénoïde postérieur à lui-même et s'est couché horizontalement, comme la fosse ethmoïdale.

C'est la confirmation de ce que nous disions que les véritables attaches de la face se font au frontal et au sphénoïde antérieur et que les apophyses ptérygoïdes du sphénoïde postérieur appartiennent au crâne, ces apophyses constituant le point fixe autour duquel tourne le haut de la face. Ces apophyses, assurément, ne restent pas absolument indemnes. Leur obliquité originelle diminue avec la face; mais au dernier terme, chez l'Homme, — l'Homme européen, entendons-nous, — une partie de cette obliquité se maintient, alors que la masse du maxillaire qui les touche presque est parfaitement verticale.

A première vue, on s'étonne de voir l'angle de la cloison saillir du côté de la cavité cranienne, alors que l'accroissement de la masse cérébrale semble devoir avoir pour effet de le repousser au contraire vers la face. Mais autant la résistance de la tige sphéno-occipitale est grande à la base, autant la résistance de la voûte est faible ou nulle. Cette voûte a toutes les facilités de s'entr'ouvrir dans ses sutures supérieures à mesure que les os grandissent et de se soulever comme dans la déformation pathologique appelée acrocéphalie où ce sont les sutures latérales circulairement qui cèdent. Si, au dernier terme de l'évolution du cerveau chez l'Homme, la tige finit par plier en avant, c'est que l'effort s'est concentré de haut en bas sur la partie la plus antérieure de la tige dans une loge frontale fermée de trois côtés.

Le changement de direction du corps du sphénoïde antérieur, d'oblique en avant devenu horizontal, a pour conséquence l'accroissement en longueur du plancher des lobes frontaux et du plafond

de la face. Celle-ci dès lors s'enfonce en arrière et par suite dépasse moins en avant la ligne verticale du front. C'est une troisième cause de la brièveté antéro-postérieure de la face, à ajouter à son atrophie et à sa verticalité pour les raisons précédemment exposées.

Parmi les mesures craniométriques qui se rapportent à la cloison cranio-faciale, la plus acceptée est non l'angle de Landzert, mais l'angle de Welcker dont le sommet est à l'éphippium et les deux autres points au basion et au nasion. Il laisse fort à désirer, n'exprime pas toujours ce que l'œil voit et est trop soumis aux variations accidentelles du nasion, suivant les espèces. C'est à la cloison que se rapporte aussi, principalement, l'angle cranio-facial de Huxley que nous avons cru devoir modifier de deux façons, l'une en conservant le sphénion comme sommet, l'autre en le remplaçant par le point supérieur ou antérieur de la fosse ethmoïdale.

En résumé, tous les changements que nous avons constatés dans la configuration du crâne et de la face, en passant des Mammifères aux Singes et de ceux-ci à l'Homme, s'expliquent par l'action directe ou indirecte du cerveau, augmentant de volume dans toutes ses parties, spécialement à ses deux extrémités antérieure et postérieure et atteignant son maximum chez le dernier.

Nulle difficulté à la voûte où les sutures latérales lambdoïde, sagittale et coronale s'écartent, tandis que les os augmentent par leurs bords. La résistance est médiocre encore à l'occipital, elle est plus grande au frontal à cause de ses relations avec les os de la face, elle est plus grande encore à la base, c'est-à-dire aux corps des vertèbres craniennes dont l'un cependant finit par céder.

L'occipital intérieurement repoussé par les hémisphères en arrière, puis obliquement en bas, puis directement en bas suivant une direction successive curviligne, bascule en prenant son point d'appui à l'apophyse basilaire et décrit un arc de cercle d'environ 90°. Les conséquences sont les suivantes, des Mammifères ordinaires à l'Homme : La face supérieure de l'occipital est devenue postérieure, la face postérieure inférieure. L'angle iniaque était à l'angle postérieur et supérieur, il est à l'angle postérieur et inférieur. Le trou occipital regardait en arrière, il regarde en bas. L'apophyse basilaire était horizontale, elle est relevée en avant. La cloison du cervelet était verticale, elle est horizontale.

Le frontal se comporte autrement. Sa partie antérieure, qui renferme l'amorce frontale devenant les lobes frontaux, cède sur

place à la pression intérieure du cerveau et se dilate. Elle s'élargit à la base de l'amorce d'abord, s'allonge ensuite et augmente de hauteur à la fin, en écartant les parties qui lui font obstacle, abaissant celles qui peuvent lui fournir un plancher, exhaussant l'écaille en haut, transformant la face en bas, bref pliant tout à ses besoins. Les principaux résultats sont ceux-ci : Les orbites qui regardaient de côté regardent de face, leur paroi interne et verticale est devenue supérieure et horizontale. Ils étaient de niveau latéralement avec l'extrémité du cerveau, ils sont à présent au-dessous. L'entrée de la fosse ethmoïdale, de verticale, est devenue horizontale. La face était en avant et très oblique, elle est sensiblement verticale et en dessous. La surface supérieure du frontal était plate, horizontale, et sans bosses appréciables ; elle est devenue convexe, haute et comprend deux parties : une supérieure, s'élevant en arrière ; une inférieure, descendante et verticale, les deux séparées par des bosses frontales proéminentes. La cloison cranio-faciale était droite, elle se coude à présent à la jonction des deux sphénoïdes, parce que le sphénoïde antérieur, devenu horizontal, a suivi le mouvement de la fosse ethmoïdale et de la face.

Entre ces deux termes extrêmes, les Mammifères et l'Homme, se placent les Singes se rapprochant plus ou moins les uns des premiers, les autres du dernier. Entre les Mammifères et les Singes se casent cependant les Lémuriens. Pour chacun des caractères que nous avons suivis, il est facile de former une série parfaitement graduée. En est-il de même de l'ensemble des caractères répondant à chacun des genres et espèces de Singes entre autres ? Nous ne voulons pas entrer dans cette discussion. Nous n'avons qu'un but dans ce travail, c'est de montrer que la transformation du crâne animal en crâne humain s'explique par l'action directe et mécanique d'une seule cause : l'accroissement du volume de l'organe qui est la suprême, sinon l'unique caractéristique de l'Homme : le cerveau.

Constatons simplement combien est merveilleuse cette suite simple et naturelle d'adaptations du crâne aux exigences d'un organe qui, si effacé qu'il ait été à l'origine, a fini par le conquérir en entier ? Y a-t-il rien de plus conforme au principe de l'accommodation harmonique des parties et à la doctrine même de l'évolution ? Ne devons-nous pas bénir les circonstances qui ont favorisé la lignée des Primates et ont amené parallèlement leur cerveau et leur crâne au haut degré de perfection qu'il atteint dans notre espèce ? Certes, la transformation, par le cerveau, du crâne animal

en crâne humain, est un des phénomènes les plus curieux de notre histoire.

Le complément de ce travail serait une revue des différentes mesures craniométriques qui confirment le mécanisme que nous venons d'exposer, les unes portant sur la région frontale et la face, les autres sur la région occipitale, d'autres sur la cloison cranio-faciale et les rapports généraux du crâne et de la face. Ce sera l'objet d'un travail ultérieur. Nous en avons donné un aperçu dans notre ouvrage sur *l'Homme dans la Nature*.

ÉTUDE

SUR LA

COULEUR DES YEUX ET DES CHEVEUX AU JAPON

D'APRÈS LES DOCUMENTS

RECUEILLIS PAR M. LE COMMANDANT LEFÈBVRE

PAR

LE D^r R. COLLIGNON

Nous avons publié dans un des derniers numéros de la *Revue d'Anthropologie* les résultats des recherches entreprises à notre demande par M. Lefèbvre sur la couleur des cheveux et des yeux chez les Aïnos. Notre collaborateur et ami avait également recueilli quelques documents de même nature chez les Japonais. Malheureusement, rappelé en France plus tôt qu'il ne pensait, ses séries sont restées faibles, et le nombre manque pour dresser une carte de répartition détaillée de ces importants caractères. Nous ne pourrions donc donner qu'un aperçu de la question et fournir, tout au plus, des documents d'attente.

Quelques mots d'abord sur les divisions administratives qui doivent nous guider.

Abstraction faite de Yezo, l'île des Aïnos, l'empire japonais se compose de trois grandes îles : Nippon, Shikokou et Kioussiou, et d'un nombre considérable de petites îles que nous rattacherons dans ce travail chacune au territoire le plus voisin.

A son tour le Nippon se subdivisait, sous la féodalité, en grandes provinces séparées elles-mêmes en districts assez analogues à nos départements français. Nous suivrons cette division qui nous semble devoir être, au point de vue qui nous occupe, moins artificielle que la division actuelle.

Les grandes provinces sont, en allant du nord au sud, pour l'île de Nippon : 1^o Tosando ; 2^o Hokorukido (rive ouest) ; 3^o To-kaïdo (rive est et centre) ; 4^o Sanyodo (sud-est) ; 5^o Sanyendo (rive

sud-ouest); 6° Kinaï sud; enfin 7° l'île de Shikokou et 8° l'île de Kioussiou.

Nous n'entrerons pas dans le détail des soixante-huit petites circonscriptions, et nous nous bornerons aux grandes lignes énoncées plus haut; toutefois, comme les documents recueillis par M. Lefèbre dans le nord de Nippon, sont relativement nombreux, nous subdiviserons en trois la province de Tokaïdo (Tokaïdo nord, Tokaïdo sud et Musashi), et en sept celle de Tosando d'après les règles suivantes: 1° partie centrale (Omi Mina, Hida Shinano); 2° Kozuke; 3° Shimotzuke; 4° Iwashiro; 5° la côte orientale d'Iwaki à Rikuoku; 6° Ugo et 7° Uzen.

D'autre part, les sujets provenant de la province de Kinaï n'étant qu'au nombre de onze, seront rattachés aux provinces voisines.

M. Lefèbre s'est servi pour ses observations des feuilles et des modèles employés par M. Topinard pour ses recherches sur la France, ce qui les rend comparables aux nombreux documents recueillis déjà par cette méthode. Il a pu ainsi relever la couleur des cheveux et des yeux sur 2361 Japonais, dont 1751 hommes et 610 femmes. Les résultats obtenus sont consignés dans le tableau suivant, dont tous les chiffres sont ramenés à 100.

TABLEAU I. — Proportion p. 100 des diverses couleurs d'yeux et de cheveux.

NUMÉRO D'ORDRE	SEXE.		PROVINCES.	YEUX.				CHEVEUX.					
	HOMMES.	FEMMES.		FONCÉS.	MOYENS.	CLAIRS.		FONCÉS.		MOYENS.	CLAIRS.		
						Bleus.	Autres.	Noirs.	Bruns.		Blonds.	Roux.	
1	41	"	Tosando, Centre.	78	17		5	24	76				
2	89	68	— Kozuke.	95,5	4,5			11,5	38,5				
3	65	12	— Shimotzuke.	91	8	1		16	84				
4	334	124	— Iwashiro.	93	6	1		8	91,3	0,7			
5	41	7	— Côte orientale.	92	6		2	50	50				
6	208	121	— Ugo.	81	18	0,7	0,3	5	95				
7	362	190	— Uzen.	91	8,5	0,5		7	93				
8	49	"	Hokorukido.	92,0	8,0			31,0	69,0				
9	41	"	Tokaïdo, Nord.	78,0	22,0			15,0	85,0				
10	226	88	— Musashi.	96,5	3,5			21,0	79,0				
11	74	"	— Sud.	75,7	21,6	2,7		23,0	75,5			1,5	
12	66	"	Sanyodo.	85,0	15,0			32,0	68,0				
13	28	"	Sanyendo.	96,0	4,0			26,0	74,0				
14	81	"	Ile de Shikoku.	93,0	7,0			30,0	67,5			2,5	
15	51	"	Ile de Kiusiu.	90,0	10,0			41,0	59,0				
TOTAL. .	1751	610		91,0	9,3	0,5	0,2	13,7	86,0	0,15	"	0,15	
		2361				0,7							

En nombres bruts, on voit que tous les Japonais, à quelques rares exceptions près, ont les cheveux et les yeux foncés, car la catégorie des yeux moyens ne saurait être comparée à celle qu'on relève dans les séries européennes. Il ne s'agit pas là d'un mélange de couleurs, mais simplement d'un affaiblissement du ton qui, de marron foncé, devient marron clair. Il y a pourtant quelques exceptions à signaler sur la côte occidentale de la région nord; nous y reviendrons.

Les individus à cheveux ou yeux clairs sont rarissimes; nous comptons en tout, pour les yeux, 13 bleus et 4 d'autres teintes (brun très pâle), et pour les cheveux, 3 sujets roux et pas un seul blond sur 2361.

Deux des roux proviennent de Shikoku, le troisième du canton d'Aïchi, province d'Owari (Tokaïdo). Tous trois avaient des yeux foncés. En outre, à Iwashiro, nous comptons trois individus à cheveux « moyens ». C'était, dit en note M. Lefèbvre, un châtain foncé, un peu plus foncé même que le modèle. Dans le même canton, un individu avait la moustache blonde et trois jeunes enfants des cheveux châtains.

Les treize cas d'yeux bleus et les quatre de teinte claire proviennent tous des provinces de Tosando et Tokaïdo, où ils s'associaient à des cheveux noirs ou bruns foncés. Il ne semble pas qu'il y ait, à cet égard, aucune différence entre les deux sexes, ainsi qu'il ressort des chiffres contenus au tableau II.

TABLEAU II. — Mêmes proportions d'après le sexe.

	YEUX.				CHEVEUX.				
	FONCÉS.	MOYENS.	CLAIRES.		FONCÉS.		MOYENS.	CLAIRES.	
			Bleus.	Autres.	Noirs.	Bruns.		Blonds.	Roux.
1266 Japonais (Tosando et Tokaïdo).	91,1	8,2	0,5	0,2	11,42	88,33	0,25	"	"
610 Femmes des mêmes provinces (Tosando et Tokaïdo)	90,5	8,7	0,8	"	8,4	91,6	"	"	"

Dans notre statistique entrent deux séries de documents. La première concerne 503 élèves de l'école militaire de Tokio, à laquelle M. Lefèbvre était attaché comme professeur. D'après les chiffres donnés par celle-ci, il semblerait, en tenant compte des

yeux « moyens », que tout le rivage oriental de Nippon serait plus riche en teintes claires que la rive occidentale qui regarde la Corée. Le maximum de ces teintes claires se rencontrerait aux environs de Tokio, ce qui s'expliquerait peut-être par quelques croisements avec les Européens. Toutefois il ne faut accepter cette donnée qu'avec réserve et en se souvenant que, dans cette région, nous n'avons qu'un roux et deux yeux bleus; tout le reste rentre dans la catégorie des yeux moyens, qui presque tous sont d'un brun relativement clair et non pas formés d'un mélange de bleu et de brun comme les nôtres.

La deuxième série a été récoltée dans les provinces du nord, soit pendant les grandes manœuvres, soit au cours d'une longue excursion faite par terre de Tokio jusqu'à Hakodate à l'extrême nord. De celle-ci résulterait une conclusion inverse : ce serait sur le versant ouest de l'île que les teintes claires tendraient à devenir moins exceptionnelles, non seulement en ce qui concerne l'iris et le cheveu, mais même la peau.

Là, dans son voyage à travers les provinces du nord-ouest Rikuoku et Ugo, qui toutes deux font face à la Corée, M. Lefèbvre a remarqué que tandis que les adultes se distinguaient peu des autres Japonais, les jeunes enfants, au contraire, avaient des cheveux plutôt châains que noirs ou bruns et parfois même châains clairs, leur peau était plus blanche et n'avait pas la teinte jaune constante chez les bébés japonais qu'il avait vus jusqu'alors. Les jeunes filles rougissaient assez aisément, ce qui, paraît-il, s'observe difficilement chez les véritables Jaunes. En outre, les yeux moyens (8,2 p. 100, tableau II), relevés dans cette région, étaient bien formés, comme les nôtres, d'un mélange de bleu et de brun. Sur l'autre versant, plus rien de semblable. Frappé de ce fait, il en fit la remarque au lettré qui lui était attaché comme interprète, en lui disant qu'à son avis, les deux races différaient. Le lettré lui répondit qu'autrefois les habitants de Dewa (rivage occidental) étaient toujours en guerre avec ceux de Mutsu (rivage oriental). Ajoutons même que, depuis lors, le lettré, étonné de cette réflexion, prit intérêt aux recherches de M. Lefèbvre et lui prêta, plus volontiers, son concours en cette matière.

Cette observation a de l'importance, car elle nous fait connaître un fait absolument nouveau. Il s'agit, en effet, d'une région presque inconnue aux Européens et que, malgré sa position officielle dans le pays, M. Lefèbvre n'a pu traverser, que sous la réserve de faire connaître d'avance son itinéraire au gouvernement, et sous la

double sauvegarde d'un passeport et du fameux lettré, chargé peut-être autant de le surveiller que de lui servir d'interprète.

Quant à savoir à quelle influence attribuer le fait en lui-même, on ne peut faire, me semble-t-il, d'hypothèse satisfaisante. Les Européens ne sauraient évidemment être mis en cause; quant aux Aïnos, qui, eux, ont certainement occupé cette partie de l'île, s'ils ont bien les téguments plus clairs que les Jaunes, ils ont en revanche 100 p. 100 d'yeux et de cheveux foncés, d'après les observations de M. Lefèbvre lui-même (1), et leurs enfants sont dans le même cas.

(1) H. LEFÈBVRE et D^r COLLIGNON, *la Couleur des yeux et des cheveux chez les Aïnos*. Revue d'Anthropologie, 1889.

CRANES PRÉHISTORIQUES DU LARZAC

PAR

G. DE LAPOUGE

Les séries que je décris dans ce mémoire proviennent : de la grotte de Sargels 19 têtes, de la grotte de la Bastide Pradines 9 têtes, de la grotte de Thoran 9 têtes, des dolmens de la Cavalerie 5 têtes, du dolmen du Viala 2 têtes : ensemble 44 têtes, dont 25 assez complètes pour comporter toutes ou presque toutes les mensurations d'usage, les autres réduites à une partie considérable du crâne ou de la face. Toutes ces pièces sont dans la collection de M. Puech, à Montpellier, qui comprend en outre une soixantaine de parties moins étendues de crâne ou de face et à peu près autant de maxillaires inférieurs isolés, ainsi qu'une très grande quantité d'os longs et de pièces osseuses diverses des mêmes provenances.

Les dates des diverses séries peuvent être supposées d'après les données suivantes que je fournis toutes brutes aux préhistoriens.

DOLMEN DU VIALA. — Table de 5 mètres sur 2, supportée par trois pierres seulement, ne paraissant pas avoir été enterrée. Sépulture non violée, ne paraissant pas avoir comporté des inhumations successives. Deux squelettes de grande taille, masculin et féminin, dont les mensurations figurent à mon registre sous les numéros et cotes 347, D 9, et 348, D 10. Mobilier : poterie noire, fine, travaillée au tour, boucle en bronze, applique brisée en bronze. Date très douteuse, le style des objets de bronze paraît gotique, mais il existe à Montpellier dans la collection Ricard une plaque de même style autour de laquelle court une ligne de caractères ibériques, et il a été trouvé à la nécropole de Tréviès une boucle et une applique à peu près semblables, associées à une épée de bronze dans une sépulture bien intacte. Je soupçonne les Rutènes et les Volces d'avoir apporté dans la région l'art gotique 800 ans avant les Visigots, et dans la pratique je m'abstiens toujours de supposer une date en l'absence d'objets rigoureusement caractéristiques de l'une ou de l'autre époque.

DOLMENS DE LA CAVALERIE. — L'un, violé mais superficiellement, contenait un seul squelette (341, D 3) avec galets, fragments de poterie noire à gros grains de quartz, faite à la main, une lame de couteau, une épingle et une bague figurées par M. Cartailhac dans les *Matériaux*, t. XXII, mars 1888. M. Cartailhac a commis deux confusions dans la note jointe aux figures : en attribuant ces objets à une grotte, en affirmant qu'ils étaient en cuivre. Ils sont en bronze et les parcelles dont il indique l'analyse provenaient d'une pointe de lance de Thoran, sur laquelle l'abrasion est encore visible. La sépulture contenait encore une tête de jeune *Capella rupicapra* (?) et un *grand poisson fossile sur dalle de lias*. La présence de ce dernier fétiche est particulièrement à signaler.

Le second dolmen, non violé, contenait plusieurs squelettes en désordre par suite d'inhumations successives 339, D 1 ; 342, D 4 ; 343, D 5 ; 344, D 6). Mobilier : les autres objets de bronze figurés par M. Cartailhac, avec la même observation que devant, plusieurs fusaïoles en terre cuite, des fragments de poterie et plusieurs galets.

Nulle part de fer, de verre, de silex.

GROTTE DE LA BASTIDE. — Plusieurs squelettes en désordre sous une couche de stalagmite. Très peu d'objets : 1° Une belle pointe de flèche barbelée et à pédoncule, étroite et très aiguë, exactement semblable à une pièce de Saint-Jean-d'Alcas, figurée par M. Cazalis de Fondouce (*Derniers Temps de l'âge de la pierre polie dans l'Aveyron*, pl. II, fig. 10). Je me reporterai plusieurs fois aux figures de ce travail, en raison de la ressemblance rigoureuse des pièces de Saint-Jean-d'Alcas et de celles des grottes dont j'étudie la faune humaine. 2° Une grande douille de hache en bois de cerf. 3° Une défense de sanglier éclatée dans la longueur et travaillée. M. de Mortillet regarde ces défenses fondues comme des couteaux. L'échantillon de la Bastide, ceux de Thoran, une dizaine d'autres de l'Aveyron, de la Lozère ou de la Vienne (nécropole du Maupas) m'ont tous paru impropres à trancher, et doivent avoir servi surtout, à en juger par les traces, à polir, affûter ou éclater les autres instruments.

GROTTE DE THORAN. — Sous la couche de stalagmite, *vingt squelettes masculins, étendus en rayons de roue comme à Collorgues*, mais la tête au centre, tous provenant d'individus mésaticéphales, de dix-huit à vingt-cinq ans, à part un seul sujet d'âge mûr, dolichocéphale et d'un type entièrement différent, séparé de ses deux voisins par des intervalles plus grands (environ 1^m,50).

Faune : *Equus* très grand, *Bos* indéterminé, *Alces palmatus* (abondant), *Sus scrofa*.

Mobilier : 1° Au cou du chef probable un collier composé de perles calcaires en test de coquilles fossiles et en stalagmite, travaillées en rondelles, cylindres et olives, d'une perle à ailettes, quatre perles de lignite, deux perles de cuivre en rondelles, une belle plaque en dent de castor, rectangulaire avec un trou de suspension à chaque extrémité. Ces perles sont exactement semblables aux perles de calcaire, bronze et lignite figurées par M. Cazalis de Fondouce dans le mémoire précité (Pl. III, fig. 5, 10, 17, 21) et provenant de Saint-Jean-d'Alcas. 2° Près de la tête du même, beau poignard en feuille de laurier, long de 20 centimètres, en cuivre natif du pays, martelé, surfaces non polies; hache polie très épaisse, longue de 19 centimètres, en pierre noire qui paraît du basalte; un grand éclat de canon de ruminant, paraissant avoir servi de pointe de lance ou de poignard. 3° Près de la tête d'un autre sujet (330, Th 3), pointe de lance en cuivre, avec un cran de chaque côté pour la fixation, longue de 10 centimètres. 4° Près du sujet 333, Th 6, une hache plate très finie, en jadéite et une fine pointe de flèche en silex faite d'un éclat non retouché avec talon. 5° Au cou du sujet 332, Th 5, une rondelle en os, polie, imitant les rondelles craniennes, mais paraissant taillée dans un os long. 6° En plusieurs endroits des tranchets en silex, dont un haut de 350^{mm}, large de 500 au tranchant et de 270 à la base, épais de 100 à la base. 7° Également disséminés aussi un peu partout des instruments en canines de sanglier semblables à celui de la Bastide, des percuteurs et des broyeurs dont un chargé d'ocre, des poinçons en tibias de lapin, aiguisés et polis, semblables à ceux de la grotte Sartanette publiés par M. Cazalis dans son étude sur les *Allées couvertes de la Provence*.

GROTTE DE SARGELS. — Il y a deux niveaux bien distincts à Sargels.

Le niveau supérieur, fouillé autrefois ou plutôt saccagé pour, mais en l'absence de M. de Sambucy, contenait un vaste ossuaire néolithique. Il a été fouillé de nouveau et la terre passée au crible. Ce niveau a fourni plus de quarante maxillaires inférieurs et une grande quantité de débris de crânes et d'os longs. Il a été trouvé aussi des charbons et des os ou parties de crânes brûlés, mais il est impossible de savoir si la calcination avait été intentionnelle ou accidentelle. Deux ou trois fragments portent des traces de trépanation : à signaler le frontal d'un individu mort avant la complète cicatrisation de la plaie osseuse.

Objets caractéristiques : 1° Éclats de silex du type classique ³/₄, os longs de lapin et de mouton appointés et polis, douille en bois

de cerf. 2° Deux pointes de silex reproduisant des types de Saint-Jean-d'Alcas, l'une, belle pointe de javelot en feuille de saule, le type de la planche I-II, fig. 8, l'autre magnifique poignard réduit à la partie basale, le type de la figure 1. Ce dernier fragment est exactement superposable à la figure du poignard du musée de Rodez, à part des denticulations destinées à faciliter la fixation dans un manche fendu. Il est exactement superposable aussi au poignard de cuivre de la grotte de Thoran, et ces trois objets devaient mesurer exactement 20 centimètres et demi. Ces rapprochements sont utiles pour montrer la précision avec laquelle les ouvriers exécutaient des types convenus, et fabriquaient d'après le même modèle les objets de silex et de cuivre martelé.

Pas de bronze, pas de cuivre, pas de verre, pas de pierre polie.

Faune : *Ursus spelæus*, *Cervus elaphus*, *Bos primigenius*, *Sus scrofa*, Équidés de deux espèces, l'une très petite.

Niveau inférieur. Les fouilles de M. de Sambucy ont été arrêtées à 3 mètres de profondeur où elles ont rencontré un plancher de stalagmite. Sous ce plancher, d'une épaisseur de plusieurs décimètres et qui a exigé fréquemment l'usage de la mine, M. Puech a fait des découvertes dont l'importance mérite plus de détails.

Dans cette couche, d'une épaisseur variable allant jusqu'à 3 mètres dans les parties les plus déclives, et tantôt boueuse, tantôt presque bréchiforme, la faune est : *Ursus spelæus*, *Cuon primævus* (crânes et mâchoires), *Meles taxus*, une *Mustela* de la taille d'un grand chat, probablement nouvelle et représentée par diverses pièces, un Équidé très petit, de la taille de l'âne d'Afrique, *Sus scrofa* et une autre espèce, *Capra ibex*, *Capella rupicapra*, un très grand ruminant voisin de *Bos*, mais avec une ile d'émail aux molaires comme chez les Antilopes, et plusieurs Cervidés. Le plus abondant est *Rangifer tarandus*, représenté par des bois qui portaient les traces de coups de hache et un grand nombre d'ossements intentionnellement brisés, puis *Alces palmatus* (maxillaire supérieur avec partie de la face, et plusieurs autres pièces), *Megaceros giganteus* (bois et mâchoires, les bois avec trace de coups destinés à les détacher), *Cervus elaphus* et un Cervidé anormal ou nouveau représenté par un grand bois entaillé à la base à coups de silex et terminé par trois andouillers égaux, divergeant dans un même plan perpendiculaire à l'axe, comme un calice trisépale, très épanoui.

Ce niveau a donné peu d'objets, tous en os, en pierre non polie, ou en bois de renne : 1° Un manche d'outil en bois de renne ; 2° une longue lame taillée par éclatement dans un canon de cheval

et pouvant avoir servi de pointe de lance; 3° une navette en bois de cerf ou plutôt de renne, longue de 118 millimètres, large de 18 millimètres, épaisse de 8 millimètres; 4° des poinçons ou pointes d'armes en canons de lièvre éclatés et appointés; 5° des silex éclatés, types couteau, grattoir et tranchet; 6° des broyeurs et percuteurs en serpentine et autres roches. Il est à présumer que tous ces objets ne sont pas de même date, mais il n'a pas été possible de les classer par ordre de superposition, leur nombre étant trop petit, et le sol trop inégal pour comporter une exacte appréciation de l'équivalence des niveaux.

Dans cette couche ont été trouvés épars à divers niveaux, mais en place, sept ou huit squelettes, la plupart très altérés. Deux d'entre eux ont pu être recueillis presque intacts, en raison de la nature plus sèche du milieu. Le premier (315, S 1) était abrité, à 5 mètres de profondeur, par un avancement de la paroi. Il était dans l'attitude d'un homme mort sur place, et il n'y a pas à songer à l'hypothèse d'une sépulture postérieure au dépôt en raison de l'espèce de voûte qui le recouvrait entièrement. Le second était placé dans un enfoncement semblable, mais engagé dans une brèche recouverte par de la stalagmite. Le bloc contenant la tête a été emporté par un coup de mine, mais sans autre dommage que la perte d'un fragment de pariétal. Le crâne, encore encastré dans la brèche dure, a été rendu en partie accessible au compas d'épaisseur par l'enlèvement de la gangue sur la face et la région occipitale.

Les diverses localités d'où proviennent toutes ces pièces sont situées dans une même région peu étendue de l'arrondissement de Saint-Affrique. A l'exception de la Cavalerie, qui est à une dizaine de kilomètres de Tournemire, elles sont toutes comprises dans un cercle de 8 kilomètres de rayon, avec cette localité pour centre. Dans le même cercle on trouve encore la grotte d'Alcas, qui a fait l'objet de la publication de M. Cazalis de Fondouce, les dolmens des Pilandes et des Costes étudiés dans la même brochure, la caverne de Matarel, voisine de celle de Thoran, et qui a fourni une dizaine de squelettes à M. de Sambucy, etc. A part la couche inférieure de Sargels et le dolmen du Viala, ces neuf ou dix stations ont fourni des objets d'un modèle uniforme indiquant une communauté de temps.

L'intérêt archéologique des gisements dont je m'occupe n'est pas grand, exception faite de la couche du renne à Sargels et aussi de Thoran, ce dernier à cause du caractère particulier de la sépul-

ture. La Cavalerie, la Bastide, la couche supérieure de Sargels ne sont que la répétition de Saint-Jean-d'Alcas, et les planches de M. Cazalis sont comme documents préhistoriques de petits chefs-d'œuvre auxquels il suffit de se référer.

L'intérêt anthropologique est tout autre. M. Cazalis n'a trouvé dans la grotte ravagée de Saint-Jean que des débris presque sans intérêt, et les crânes déposés autrefois au Musée de Rodez avaient eu le sort habituel en pareil cas : ils avaient été jetés ou brisés. Les séries de la collection Puech nous donnent, au contraire, les indications les plus précises sur les populations du Larzac depuis les derniers temps du renne, qui ne sont peut-être pas bien éloignés sur ce plateau de 1 000 mètres, autrefois couvert de forêts glaciales.

Ces pièces, celles de Thoran mises à part, présentent même un intérêt d'autant plus particulier que des plus anciennes aux plus récentes il existe entre elles des affinités assez caractéristiques pour permettre de les rapporter à une population unique évoluant dans le temps sous l'action du milieu, des sélections et presque sans mélanges.

Tous ceux qui ont l'habitude de ranger des crânes en général, et des crânes de troglodytes en particulier, savent qu'en peu de temps on arrive à sentir, en quelque sorte, la tribu, la caverne d'où provient une pièce. Il suffit ainsi de jeter un regard sur la série de l'Homme-Mort qui est au musée Broca pour saisir un air de famille entre tous les individus. Chacune des très nombreuses cavernes sépulcrales de la Lozère, des Cévennes ou des Causses a ainsi la spécialité d'un facies, et c'est, par parenthèse, bien légèrement qu'on a créé un schéma du type néolithique. Même en prenant ce type comme l'expression seulement de la race la plus répandue, il faut reconnaître que les nuances en sont très accusées de tribu à tribu, surtout quant aux détails de la face, et maintenant que nous connaissons par centaines des têtes de troglodytes, il faut distinguer de nombreux sous-types suivant le sens ou l'avancement de l'évolution dans chaque groupe.

Dans nos séries il y a plusieurs de ces sous-types, mais les individus sont presque tous reliés par un air de famille. Cette parenté se trahit par de petits détails morphologiques, de petites particularités communes qui ne rentrent pas dans les caractères généraux de la race, mais qui ne peuvent non plus être fortuits et sont sous la dépendance de l'hérédité. Ainsi depuis les sujets de Sargels jusqu'à ceux, peut-être post-romains et croisés de Barbare du dolmen du

Viala, se trouve perpétué un trait spécial de conformation de l'arcade sourcilière. Le sillon presque horizontal qui la divise en région para-glabellaire et région apophysaire externe est exagéré d'une manière à peu près constante et toute particulière. L'examen d'une foule de petits détails que la plume et même le dessin ne peuvent bien exprimer ne laisse à l'expert aucun doute sur le lien qui relie tous ces sujets, représentant les divers stades d'évolution d'une population soumise pendant des millènes à des causes uniformes de variation.

Le point de départ est le type de Cro-Magnon dans toute sa

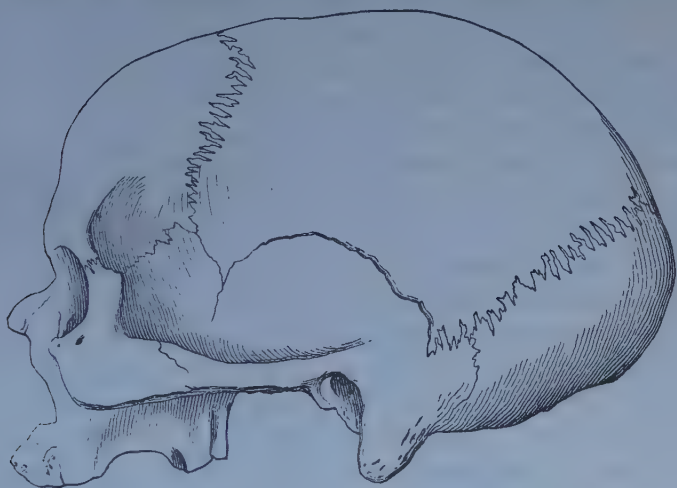


FIG. 1. — Type de Sargels.

sauvagerie, le point d'arrivée est celui de l'aristocratie méridionale dans toute sa finesse : 315, S 1, c'est le vieillard de Cro-Magnon sans l'exagération des caractères individuels, mais aussi porgnathe, aussi farouche; 337, B P 3, c'est un Montlaur, un Roquefeuil ou un Murles, un grand seigneur des cryptes de Notre-Dame de Londres ou un patricien de la République de Montpellier. Je décrirai successivement ces deux types extrêmes, celui de Thoran et deux sujets anormaux ou métis.

Le crâne 315, S 1 provient du sujet trouvé à Sargels dans la couche à renne, sous un avancement de roche qui exclut l'hypothèse d'une inhumation postérieure, à 3 mètres au-dessous de la couche néolithique et à 5 mètres de la surface. Il y a beaucoup de probabilités pour que ce sujet soit quaternaire.

Le crâne proprement dit est identique, détail par détail, à celui

du vieillard de Cro-Magnon, bien qu'il soit féminin et provienne d'un adulte encore jeune. Il est seulement plus petit, en raison de la différence de sexe et surtout de taille, mais les proportions restent les mêmes. Les indices sont, en effet, pour Cro-Magnon : 73,76, — 65,34, — 88,59; et pour Sargels : 73,57, — 66,14, — 89,43. Les différences n'atteignent pas la limite des variations annuelles d'un même crâne et je ne connais pas jusqu'ici de sujet plus près que 315, S 4, de l'identité parfaite avec le vieillard de Cro-Magnon.

La face présente, au contraire, des caractères différentiels qui nécessitent une description. Le profil est bien celui du vieillard, avec son air renfrogné, son nez bizarre, son prognathisme sous-nasal, mais la vue de face donne une impression différente. Sous cet aspect, les caractères féminins l'emportent et le sujet se trouve être la réalisation presque parfaite du type moyen féminin de la race de Cro-Magnon : indice orbitaire, type moyen 81,25, Sargels 81,58; indice nasal, type moyen 51,02, Sargels 51,02!

Conformément au type, toute cette face est comme si elle avait été écrasée ou arrêtée dans son développement vertical par la puissance d'une mâchoire inférieure actionnée par des muscles trop forts. Le prognathisme sous-nasal extrême accuse vivement ce mode d'action. Il atteint 67°,7, un angle absolument négroïde. Ce n'est pas tout à fait le vieillard de Cro-Magnon qui arrive à 62°,8, mais la même série de Sargels nous donne (319, S 5) un angle de 60°,9 qui est l'expression du prognathisme le plus extrême constaté jusqu'ici sur un sujet préhistorique. L'action se fait déjà moins sentir à la hauteur des malaires. Ils ont bien été projetés en dehors et en avant par suite du volume des muscles maxillaires, mais l'inspection de l'arcade montre que le faisceau en devait être moindre que chez le vieillard de Cro-Magnon, moins volumineux, moins rond. L'indice facial de Topinard n'est que de 176,92. Le déplacement des malaires est néanmoins toujours suffisant pour nécessiter la conformation caractéristique de l'apophyse orbitaire presque droite et projetée en dehors. Tout cela est bien le type de Cro-Magnon, mais féminin, mais adouci, mais en voie d'évolution vers une conformation moins ingrate du visage.

Comme détails de la face, à signaler les trous sus-orbitaires représentés par une échancrure. C'est la règle presque sans exception chez nos troglodytes. L'encadrement de l'orbite est à bords coupants en haut et en bas, de forme rectangulaire. La base du nez est enfoncée et participe ainsi à l'écrasement général de la

face. La saillie typique des os propres du nez se termine par un aplatissement olivaire vertical, qui suppose sur le vivant une conformation identique à celle des Sémites. L'épine nasale est faible, et le plan des fosses nasales se continue sans aucun seuil par la projection du maxillaire. Malgré le prognathisme alvéolaire, les dents devaient être à peu près verticales, car les alvéoles affectent cette direction au point d'être presque toutes ouvertes à la racine par la rencontre de la table externe du maxillaire.

Dentition mauvaise, pas de doubles racines aux canines, fosse palatine en pente douce en avant et en arrière, suture encore visible, non rebordée.

Le maxillaire inférieur, à peu près uniforme chez tous les sujets des diverses couches de Sargels et même des autres provenances est bien conforme quant aux détails du menton et des branches horizontales au type de Cro-Magnon, mais la branche montante est moins robuste et fait un angle plus ouvert. La partie supérieure de la branche montante est d'ailleurs de nouveau conforme au type de Cro-Magnon, de sorte que l'écart ne porte guère que sur l'angle des deux branches, et ce caractère est un des moins stables de la race de la Vézère. Il faut toutefois remarquer que l'exception ne porte pas sur un ou deux individus, mais sur le lot entier de Sargels, dont les maxillaires inférieurs sont déjà dans la couche à renne les mêmes que dans la couche néolithique.

Tous les sujets de la couche à renne appartiennent au type que je viens de décrire. Il y a seulement sur quelques-uns une légère tendance à une moindre sécheresse dans les formes, un essai de transition au second type : tous d'ailleurs sont féminins.

Ce caractère de transition devait s'accuser chez les sujets de la couche néolithique, mais nous n'avons pour en juger que des débris de date trop incertaine. Tandis que la couche à renne renfermait seulement sept ou huit individus épars sur un vaste espace, il paraît y en avoir eu un très grand nombre à la surface et dans la couche supérieure, car j'ai pu encore relever une quarantaine de mâchoires dans les débris des fouilles de M. de Sambucy. Il est probable que la grotte devait contenir dans sa couche supérieure les restes d'une population de l'époque campinienne, et tout à la surface un grand ossuaire de la fin de la pierre polie. L'état des pièces et leur couleur permettent quelquefois de conjecturer leur âge respectif.

Les pièces qui paraissent avoir été le plus longtemps enterrées se rapportent encore à la race de la Vézère. Chez un fragment de face, le prognathisme sous-nasal atteint 63°,4, et je ne serais pas

étonné que le maxillaire supérieur du Larzac figuré par MM. de Quatrefages et Hamy (*Crania ethnica*, fig. 39) provienne de la grotte de Sargels et des fouilles de M. de Sambucy. Inutile d'ajouter que le rapprochement fait par ces deux anthropologistes célèbres avec la race de Néanderthal ne leur viendrait plus à l'esprit dans l'état actuel de la science. Des débris de frontaux montrent l'apophyse orbitaire externe caractéristique de la race, des débris de crâne accusent un profil très probant.

Chez les pièces qui paraissent les plus récentes, l'évolution est

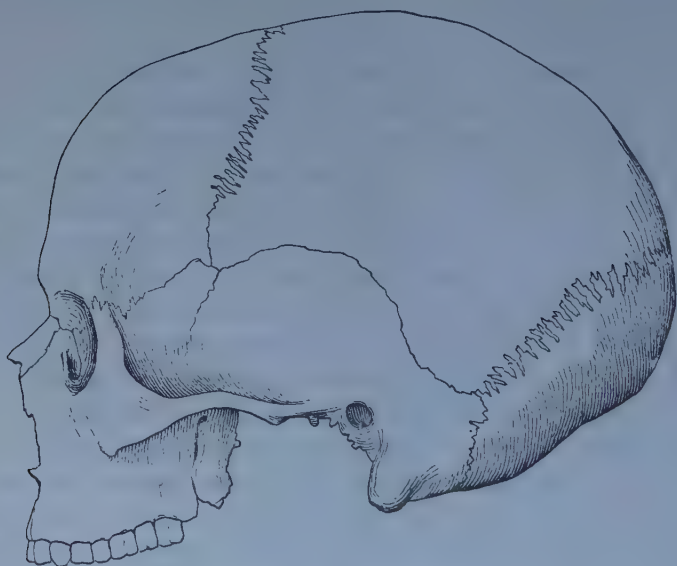


FIG. 2. — Type de la Bastide.

achevée. Il y a même un frontal carbonisé qui va au delà de ce que nous donnent les autres grottes. Le front et les os propres du nez ont un profil tout à fait grec dont on ne pourrait guère rapprocher qu'un crâne de la Bastide (336, BP 2).

C'est un autre crâne de la Bastide que je prendrai pour type moyen de l'évolution achevée, le n° 337, BP 3, beau crâne masculin bien adulte, plein de noblesse et d'harmonie, d'un sujet unissant la finesse à la force.

Le crâne est plus petit que celui du contemporain du renne, moins long d'un centimètre, les autres dimensions étant les mêmes, mais la réduction ne porte que sur les saillies osseuses : pas de glabellle et pas d'épaississement excessif de l'os à l'inion. Belle dolichocéphalie, les indices étant 74,60, — 69,31, — 92,90. Gla-

belle à peu près nulle. Arcades sourcilières fortes aux extrémités internes et externes, interrompues par une large dépression oblique de l'échancrure sus-orbitaire à l'arête temporale. Ce caractère s'exagère chez quelques sujets et paraîtrait pathologique sur un individu du dolmen de la Cavalerie, s'il était isolé. Chez ce sujet (341, D 3), cette dépression refoule tellement haut et loin le relief sourcilier qu'il est séparé de l'orbite même à l'angle interne, par plus d'un centimètre d'intervalle plan.

Chez le sujet type, au-dessus des reliefs sourciliers il existe une dépression horizontale, limite inférieure du front qui s'élève d'abord presque droit, puis en courbe à petit rayon. Bosses frontales sensibles, séparées. Trou de 1 centimètre carré environ, provenant d'une blessure bien cicatrisée, sur le côté droit du frontal, entre les bosses frontales et les sutures coronales. Voûte du crâne en courbe régulière à grand rayon, avec voussure légère (caractère individuel) le long de la coronale et de la sagittale. Bosse iniaque forte, bosses pariétales peu marquées, assez reculées, étalées. Pas d'aplatissement de la base du crâne (aplatissement plus ou moins marqué chez quelques individus). Écaille temporale haute. Voûte palatine assez profonde avec voussure le long de la suture.

Nez étroit et saillant. Blessure guérie à l'extrémité des os propres du nez, surtout à droite. Épine nasale forte. Orbite grande. Par suite du moindre développement du faisceau musculaire, l'arcade zygomatique n'est plus soulevée et l'os malaire a la position actuelle. La face a perdu d'autant en largeur et elle a gagné en hauteur par suite de l'orthognathisme de la région sous-nasale. L'angle atteint en effet 84° , chiffre très élevé. Les indices de la face sont par suite : indice nasal 45,83, — indice orbitaire 82,86, — indice facial 170,30.

Quand on compare les faces de nos deux sujets types, il est difficile de ne pas penser que, si l'affaiblissement des muscles maxillaires et la diminution de l'emploi des dents sont la cause probable du changement survenu, la sélection sexuelle a dû jouer un large rôle pour éliminer les derniers porteurs de l'ancien type de physiologie.

Le type que je viens de décrire est représenté par la généralité des sujets de la Bastide et des dolmens. Chez quelques-uns on saisit toutefois des traces diverses du premier type, surtout dans la conformation de la base du crâne et de l'inion, chez d'autres celles de divers métissages.

Ainsi, au dolmen du Viala (Pas de Jaux), nous trouvons associé

à un sujet féminin tout conforme au second type, un énorme crâne masculin qui s'en écarte un peu : pas de reliefs sourciliers et de dépressions caractéristiques, bosses pariétales et frontales inappréciables, iniaque très forte, aplatissement exagéré de la base de l'occipital, face grande et surtout très haute, mâchoires larges, voûte palatine très profonde, même en avant; mais ce qui fait le cachet particulier de la physionomie, c'est la hauteur énorme de l'espace sous-nasal, qui atteint 3 centimètres! Je ne suis pas loin de penser que cet individu aberrant est le produit d'un croisement malheureux avec le type gaulois ou germanique. Indices 73,73, — 73,29, — 99,31, — 41,51, — 88,57, — 137,50, — 82°,2 (348, D 10).

On sent au contraire l'influence du type de Thoran chez un sujet de la Bastide (335, BP 1) dont l'indice céphalique monte à 78,61 et d'une manière très vague sur un autre sujet de même provenance, qui a la région occipitale trop arrondie pour n'être pas suspecte.

L'expression de type de Thoran, que je viens d'employer, n'est à retenir que par convention. Tous les sujets de type de Thoran sont des métis, bien plus différents entre eux que ceux des autres provenances, mais évidemment issus d'un mélange des types précédents avec un type brachycéphale dont l'influence est, comme d'ordinaire, appréciable surtout dans la région postérieure de la tête. Un troisième ou quatrième élément intervient d'une manière évidente, le type si singulier et si caractéristique de la nécropole de Castelnau. C'est même ce dernier qui l'emporte d'ordinaire et donne le cachet distinctif. Comme dans la race de Castelnau, il semblerait que les crânes ont subi une compression sur le maxillaire supérieur et sur l'inion, faisant basculer la face et l'enfonçant sous le crâne, mettant en relief la région frontale et oculaire, rendant le profil presque vertical, approfondissant la fosse temporale au point de rappeler le caractère essentiel du crâne négrito, et de donner dans la *norma verticalis* l'impression d'un étranglement entre la région frontale et la région pariétale. De même aussi que dans la race de Castelnau, le profil du vertex au trou occipital est un demi-cercle presque parfait sans aucun méplat, le trou occipital occupe le sommet d'un cône tronqué, dont la pente est surtout rapide en avant, l'apophyse basilaire partant presque verticalement pour rejoindre le sphénoïde très incliné et très haut placé. Enfin, indice plus certain encore, les canines biradiculées, les incisives lamellaires, la conformation anormale de la lame quadrilatère du sphénoïde se retrouvent chez plusieurs individus.

Dans son expression moyenne, le crâne de Thoran est étroit à la partie antérieure, élargi à la partie postérieure d'une façon d'autant plus disproportionnée que la région temporale est excavée. Le front est haut, presque droit, sa courbe supérieure fortement convexe, et en arrière de la suture coronale le crâne a l'aspect d'une demi-sphère. En résumé, un crâne haut et court comme celui d'une race brachycéphale, mais avec la grande largeur en arrière et sans les méplats caractéristiques du type celte et surtout du type cévenol.

La face est en harmonie avec la partie antérieure plutôt qu'avec la partie postérieure du crâne, mais variable. Ainsi les orbites sont tantôt presque mégasèmes, tantôt celles de la race de Cro-Magnon.

Le crâne du chef est totalement différent de celui des jeunes gens. Dans son ensemble il rappelle le type de Sargels, il est dolichocéphale comme lui, et même davantage (70,85, — 67,94, — 95,89). La face a un autre caractère, et le frontal aussi. Ce frontal est très fuyant, terminé en bas par des arcades sourcilières tout à fait néanderthaloïdes. L'orbite est celle de la race de Cro-Magnon (71,73), avec de grosses apophyses horizontales en haut, et très en relief dans tout son pourtour. Le nez est à 50, le prognathisme atteint 76,03.

On peut regarder ce crâne comme isolé dans les séries que nous étudions. Cependant les caractères du frontal et de la face se retrouvent, atténués par la jeunesse et le métissage, chez 353, Th 9, dont le vertex du crâne est celui des autres individus de Thoran, un peu plus allongé seulement. En tout semblable au n° 1 de la série de Castelnau, ce sujet paraît un métis du type de Castelnau et du type représenté par le chef.

Je n'insisterai pas sur le type du chef. Le sujet le plus caractéristique sera décrit quand je m'occuperai de la station de Restinclières : il trouve le moyen de réunir et d'exagérer les traits de la race de Néanderthal et de celle de Cro-Magnon, et provient probablement de leur combinaison. Je mentionnerai seulement que la face de notre sujet actuel porte la trace de son origine double : elle est fortement asymétrique depuis le haut jusqu'en bas. L'orbite gauche à 5 millimètres de largeur de moins que la droite. De même les deux moitiés du nez sont discordantes, et les deux maxillaires supérieurs sont différemment conformés.

Dans les tableaux ci-dessous, qui mettent en parallèle les diverses séries, je réunirai la Bastide et la Cavalerie dont l'aspect et les moyennes sont identiques. Pour Sargels, je préviens que la plupart des crânes étant très recollés, il y a abaissement illégitime de la

Sériations.

INDICE CÉPHALIQUE.					INDICE NASAL.					INDICE ORBITAIRE.					PROGNATHISME.					INDICE JUGAL.				
INDICE.	SARGELS.	THORAN.	CAVALERIE.	VIALA.	INDICE.	SARGELS.	THORAN.	CAVALERIE.	VIALA.	INDICE.	SARGELS.	THORAN.	CAVALERIE.	VIALA.	INDICE.	SARGELS.	THORAN.	CAVALERIE.	VIALA.	INDICE.	SARGELS.	THORAN.	CAVALERIE.	VIALA.
66	1			1	40				1	71		1			60°	1				137				
67				1	41			1		72					61					138			1	
68					42			1		73					62					139				
69	1				43					74					63	1				140				
70	1	1	1		44		3			75					64				1	141				
71					45			1		76					65					142				
72					46			1		77		1	1		66					143				
73	4	1	1		47			1		78					67	1				144				
74			2		48				1	79		1			68					145				
75			1		49					80					69	1				146				
76		1	1	1	50					81		1			70			1		147				
77	2	1	1		51		1			82			1		71					148				
78			1		52					83					72					149			1	
79	2	2			53		1			84					73					150				
80			1		54					85					74	3				151	1			
					55					86					75					152				
					56					87					76					153		1		
					57		1			88		1	1	1	77		1			154				
					58					89					78					155		1		
					59					90					79					156				
					60					91		1	1		80					157				
										92					81		1	1		158		1		
															82		1			159				
															83					160		1		
															84					161				
															85					162				
																				163				
																				164				
																				165				
																				166				
																				167				
																				168				
																				169				
																				170				
																				171				
																				172				
																				173				
																				174				
																				175				
																				176				
																				177				
																				178		1		
																				179				
																				180				
																				181				
																				182				
																				183				
																				184				
																				185				
																				186				
																				187				

moyenne de l'indice céphalique (une unité environ) et que les individus à 66 et 69 ont dû être un peu moins fortement dolichocéphales. Pour les séries de la Bastide et la Cavalerie seulement, il y a des individus des deux sexes. Je n'ai tenu compte, dans aucune série, des individus non adultes, ni des sujets trop endommagés (1).

Moyennes.

SÉRIES.	LONGUEUR. M.	HAUTEUR.	LARGEUR.	INDICE CÉPHALIQUE.	INDICE VERTICAL.	INDICE TRANSVERSAL.	INDICE NASAL.	INDICE ORBITAIRE.	PROGNATHISME.	LARGEUR BJUGALE.	H. NASO- ALVÉOLAIRE.	INDICE JUGAL.
Sargels.	194	127	139	71,4	66,1	89,4	51,0	81,5	65,3	107	64	167
Baumes-Chaude. . .	"	"	"	72,6	"	99,5	42,7	85,0	"	"	"	"
L'Homme-Mort. . .	"	"	"	73,3	68,8	96,4	45,4	80,0	"	"	"	"
Dolmens Lozère. . .	"	"	"	75,8	72,3	96,0	47,7	83,2	"	"	"	"
Cavalerie et Bastide.	182	130	138	75,8	70,8	94,7	43,7	86,5	75,7	108	67,7	160
Viala.	194	140	145	74,8	72,3	96,5	40,9	84,3	83,2	108	75,5	143
Thoran, chef. . . .	206	140	146	70,8	67,9	95,8	50,0	71,7	76,5	117	75,5	156
Thoran, autres. . .	183	135	141	77,3	74,8	95,8	48,2	83,4	77,3	113	65	172
Thoran, tous. . . .	186	136	142	76,3	73,6	95,8	48,6	81,1	77,1	114	67	169
Castelnau.	179	129	140	78,1	72,2	91,5	49,4	89,8	"	112	65,9	170

(1) L'étude des os longs n'a pas encore été faite d'une manière complète. Je crois utile de donner cependant les principaux résultats.

Sargels. — Platycnémie accusée : indice, 63. — Taille haute : d'après les fémurs 1,68, les tibias 1,69, les humérus 1,52, les radius 1,78, probabilité générale 1,68 à 1,69. Comme il s'agit de sujets féminins, il faudrait ajouter 0,12 pour obtenir la taille des hommes, soit 1,80 environ. A remarquer l'extrême brièveté relative du brusque rapport de l'avant-bras, sans qu'il résulte rien d'anormal dans la longueur totale des membres.

Thoran. — Platycnémie un peu moindre : indice, 66. — Taille haute, mais relativement moindre. Les sujets sont tous masculins, et la moyenne de la taille est à peu près 1,70 : fémur 1,70 tibia 1,69, humérus 1,60, radius 1,83. Seul le chef atteignait 1,76 ou même un peu plus.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

P. TOPINARD. *L'Homme dans la nature* (*Bibl. scientif. internationale*. Paris, 1891.
F. Alcan, éditeur).

M. Topinard me disait un jour : J'ai été frappé de cette phrase souvent répétée et même imprimée : « Aucun anthropologiste n'a encore « dit son mot sur le transformisme appliqué à l'Homme. » Telle a été l'origine du livre qui vient de paraître et dans lequel l'éminent professeur s'est efforcé, autant du moins que le permet l'état de la science, de satisfaire à ce desideratum.

Malheureusement le sujet était vaste, trop vaste même pour les 350 pages du volume, et on doit regretter que les exigences du format nous aient privés de développements qui eussent rendu plus accessibles au public non spécialiste les chapitres pleins d'intérêt, quoiqu'un peu ardu par suite de leur extrême condensation, qui forment la partie réellement neuve et originale de l'ouvrage.

Forcé de me borner dans la présentation à nos lecteurs, je ne ferai que signaler les onze premiers chapitres qui traitent de choses déjà exposées dans les travaux antérieurs de M. Topinard : origine, but, divisions de l'anthropologie, ses méthodes, etc., etc., préférant m'étendre sur la partie qui embrasse le parallèle de l'Homme et des Animaux.

Dans cet examen on peut dire que la pensée dominante de l'auteur a été de rappeler aux anthropologistes cette vérité trop oubliée de nos jours, que l'anthropologie n'est et ne doit être que la zoologie de l'Homme. Préhistoire, archéologie, folklore, sociologie, etc., que beaucoup trop s'efforcent de confondre avec elle, ne sont que sciences accessoires, utiles sans doute, mais entièrement distinctes. L'anthropologiste est et doit être avant tout un naturaliste et un anatomiste.

A ce titre il doit se demander quels sont les animaux les plus proches de l'Homme, quelle distance les sépare et quelle place hiérarchique il occupe au milieu d'eux ; puis, ce parallèle établi et balance faite des ressemblances et des différences, il doit s'efforcer de retrouver les étapes

successives par lesquelles l'Homme s'est élevé hors de l'animalité, montrer le mécanisme de cette transformation dans toute la série animale, et, réservant la question de savoir par quelles voies et moyens celle-ci s'est opérée, poser aussi nettement que le permet à l'heure actuelle l'état de nos connaissances, les grands jalons de la route parcourue.

Nul ne conteste, même ceux qui se basant sur des caractères physiologiques d'ordre intellectuel ou moral placent l'Homme dans un règne à part, qu'anatomiquement il ne soit un Vertébré, un Mammifère et un Monodelphe; la première question à se poser est donc celle-ci : l'Homme est-il un Primate, ou doit-il former au-dessus de ceux-ci un ordre distinct ? Dans le premier cas, quelle est sa place parmi les Primates ?

Pour résoudre cette question il n'y a qu'à dresser le bilan des faits en prenant un à un tous les appareils, tous les organes, à pointer le pour et le contre et à voir qui l'emporte.

C'est toutefois chose difficile, les caractères n'ayant pas tous la même valeur. Les arguments tirés du cerveau pèsent plus, par exemple, que ceux tirés des proportions des membres, etc. La morphologie n'a de signification que par la fonction qu'elle exprime. Il faut donc tenir compte de la hiérarchie des caractères.

Lorsqu'on compare l'Homme aux Animaux, ce qui frappe le plus est peut-être ce qui s'exprime le plus difficilement, c'est-à-dire l'aspect extérieur, le facies propre de chaque espèce. Malheureusement c'est affaire d'impression, ce que l'un a vu l'autre peut le contester; d'où la nécessité de s'attacher en première ligne aux caractères qui s'évaluent en chiffres, c'est-à-dire à la zoométrie et à l'anthropométrie comparées. Cette étude a été trop négligée jusqu'ici en raison d'abord du peu d'abondance des matériaux existants en ce qui concerne la zoométrie, et aussi par suite de la difficulté qu'on éprouve à trouver dans la série animale des points de repère fixes et comparables d'un sujet à un autre.

Ce sera un des mérites de M. Topinard d'avoir porté tous ses efforts sur ce point et d'avoir ouvert la route plus largement et plus méthodiquement que ses devanciers.

Le plan suivi par lui comporte les grandes divisions suivantes : 1° le cerveau; 2° les transformations qu'il fait subir au crâne animal pour en faire un crâne humain; 3° tout ce qui dépend de l'attitude bipède; 4° la main et les dispositions du membre supérieur en rapport avec les fonctions de préhension et de toucher; 5° les caractères qui ne se rattachent ni au cerveau, ni à l'attitude bipède, ni à la préhension; 6° les caractères qui, sans se lier au problème cherché, témoignent pourtant de notre origine animale, c'est-à-dire les caractères ataviques et les rudiments d'organes.

« Le cerveau humain, dit M. Topinard, est l'expression terminale d'une longue évolution qui commence dans les dernières radicules de l'embranchement des Vertébrés. » Nous ne pouvons, à notre grand regret, le

suivre dans l'étude minutieuse qu'il en fait. Bornons-nous aux conclusions.

Les Primates se séparent des autres Mammifères par : 1° l'atrophie relative de l'arc antérieur du grand lobe limbique et complète de ses arcs supérieur et inférieur qui s'annexent au manteau de l'hémisphère; 2° le développement du lobe frontal; 3° la division du lobe pariétal en trois sous-lobes; 4° le lobe occipital caractérisé par la corne occipitale du ventricule, le pied d'hippocampe, la scissure calcarine et les deux scissures occipitales; 5° enfin par un type spécial de circonvolutions.

Chez les Primates il y a sous ce dernier rapport une gradation ascendante, l'Homme en est le degré supérieur. Le type cérébral des Anthropoïdes est un type humain non complètement développé, comme le type cérébral de l'Homme est un type simien développé.

Par conséquent l'Homme est bien un Primate et l'opposition de ce type avec celui des autres Mammifères est si décisif que nul autre argument ne peut le primer.

Quant au volume et au poids du cerveau, la question est plus complexe; l'un et l'autre sont influencés par le volume du corps. Nombre d'animaux, et parmi eux les Lémuriens, Arctopithèques et certains Cèbiens, ont proportionnellement à la masse de leur corps plus de cerveau que l'Homme: D'autres, tels que certains gros Cétacés et Pachydermes, ont autant sinon plus de circonvolutions que l'Homme; leur cerveau a, entre autres caractères, un poids relatif du cerveau moindre. L'Homme, en définitive, l'emporte sur tous les animaux en ce qu'il a un cerveau à la fois très lourd et très plissé.

Si sous ce rapport on le compare aux Anthropoïdes si voisins de lui par le type des circonvolutions, on constate que tant par le poids absolu du cerveau que par la capacité crânienne il existe entre eux un écart tel qu'il faut les séparer et que par ce caractère l'Homme doit former une division spéciale répondant à un sous-ordre dans l'ordre des Primates, ainsi que du reste l'admet Huxley.

Arrivés à ce point, nous abordons la transformation du crâne de l'animal en crâne humain. Je ne ferai que signaler ce chapitre, le plus curieux et le plus suggestif de tout l'ouvrage, sachant que M. Topinard se propose de l'exposer lui-même dans ce numéro mieux et plus longuement que je ne saurais le faire aux lecteurs de la Revue.

Chez les Animaux, si l'on en excepte les Oiseaux et quelques essais infructueux, par exemple chez les Reptiles dinosauriens jurassiques et chez certains Marsupiaux, Édentés et Rongeurs, l'attitude primitive horizontale, demeure l'attitude normale. L'attitude verticale est un perfectionnement tard venu. « *L'Homme est chez les Mammifères le seul « bipède réel.* » Ce caractère le distingue de tous les Mammifères, même des Anthropoïdes. On voit que M. Topinard tend à s'écarter des doc-

trines de Broca et de son école pour se rapprocher de celles de Cuvier. Non pas cependant qu'il en revienne aux Quadrumanes et aux Bimanes classiques, il prend, au contraire, dans la question une position mixte et qui en définitive semble plus conforme à la rigoureuse observation des faits.

S'il est, en effet, bien établi que le pied du singe ne diffère de celui de l'Homme ni par le nombre des os ni par celui des muscles, il faut reconnaître que, dans les adaptations des os surtout, ils présentent des différences notables, et qu'au point de vue fonctionnel l'un et l'autre ne sont plus comparables. Chez l'Homme, une spécialisation parfaite a affecté exclusivement la main à la préhension et au toucher, le pied à la station et à la marche. Chez le Singe, au contraire, le pied sert simultanément à la marche et à la préhension nécessaire à sa vie arboricole. L'exemple souvent cité des individus qui peuvent user de leur pied pour ramer ou pour travailler est sans valeur lorsqu'on l'examine de près, le mécanisme de préhension étant tout différent. Les peintres nés sans bras tiennent leur pinceau latéralement pincé entre le gros orteil et le deuxième, comme un homme mutilé du pouce tiendrait pour écrire sa plume entre l'index et le médus. Il n'en est pas de même chez l'Anthropoïde qui, grâce au mode d'articulation du premier métatarsien sur l'angle antéro-externe du cuboïde, jouit de la faculté d'écarter assez largement le gros orteil de son voisin. Sous ce rapport les Anthropoïdes sont des singes, plus accentués même dans la voie des singes que certains d'entre ceux-ci, car ils présentent par rapport à eux non un achèvement à la station bipède, mais une adaptation plus avancée à la fonction de préhension. Il suffit de regarder les excellentes figures (91 à 94) données par l'auteur pour se convaincre des différences profondes qui existent chez l'un et chez l'autre, notamment celle qui représente l'obliquité de l'astragale, disposition si favorable à l'acte de grimper et si incompatible avec un mode habituel de station verticale. Or cette conformation spéciale est propre aux Anthropoïdes, elle est extrêmement rare chez le Singe, qui offre en général la disposition humaine : on doit donc conclure que ces animaux sont une branche perfectionnée des Singes, mais perfectionnée dans la voie d'une adaptation simienne et non humaine.

En résumé, si l'on fait la balance des caractères qui se lient à l'attitude verticale et à la préhension, on peut dire : 1° que par la position de son trou occipital (angle orbito-occipital de Broca) il existe entre l'Homme et tous les animaux, y compris les Primates, un véritable abîme ; 2° que l'angle alvéolo-condylien conduit à des conclusions analogues et prouve que chez les Anthropoïdes l'attitude de la tête est celle des quadrupèdes et non celle des bipèdes ; 3° que par la colonne vertébrale les Singes et les Lémuriens rentrent dans le type des quadrupèdes à colonne flexible, ayant un nœud et ses approches bien caractérisés, et que les

Anthropoïdes, intermédiaires entre l'Homme et les Singes par leurs apophyses styloïdes, mais semblables au premier par le nœud qui est placé entre la dernière dorsale et la première lombaire, sont analogues à certains singes par une esquisse de courbure lombaire ; donc, en moyenne, ils sont intermédiaires aux uns et aux autres ; 4° que l'étude du thorax conduit aux mêmes conclusions ; 5° que pour le bassin, l'indice pelvien (Topinard) range dans une même classe l'Anthropoïde et l'Homme en les isolant de tous les mammifères, à l'exception des gros pachydermes. Les quadrupèdes n'ont rien de semblable aux fosses iliaques de l'Homme ; les Anthropoïdes ont, au contraire, des fosses iliaques présentant un type propre intermédiaire entre le type des singes et le type humain. Tous les autres caractères tirés du bassin, angle pelvi-vertébral, angle du promontoire sacré, angle du pubis, indice du sacrum, etc., indiquent la séparation de l'Homme et des Anthropoïdes et la réunion de ceux-ci avec les Singes ; 6° que par les membres supérieurs ils se rapprochent de l'Homme ; 7° que par les membres inférieurs ils s'en éloignent.

Balance faite, par cet ensemble de caractères les Anthropoïdes ne sont pas les intermédiaires entre l'Homme et les Singes, mais seulement une branche différenciée de ceux-ci dans laquelle certains caractères se sont accentués dans le sens du genre de vie qui leur était propre (vie arboricole) alors que d'autres s'ébauchaient en rapport avec un nouveau mode de station occasionnelle venant s'ajouter à leur mode ordinaire (station verticale).

Ces conclusions reposent à la fois sur les caractères descriptifs et sur les caractères zoométriques dont, comme nous l'avons dit plus haut, M. Topinard a fait le plus large et le plus judicieux emploi. La place nous fait défaut pour insister sur les diverses mesures et sur les divers indices étudiés, nous ne pouvons qu'appeler tout particulièrement sur eux l'attention du lecteur en en signalant le haut intérêt.

De tout ce qui précède, il se dégage donc en dernière analyse que par son corps l'Homme est et restera éternellement un animal, c'est-à-dire un Vertébré, un Mammifère, un Monodelphe et un Primate. Il possède des caractères propres qui lui assignent dans ce dernier ordre une place spéciale privilégiée, mais cependant il en présente tous les traits généraux. Dans le type général du cerveau, on ne constate, il est vrai, que des caractères communs, sauf pourtant la transformation de la troisième circonvolution frontale qui concorde avec l'acquisition de la faculté du langage articulé.

Mais, d'autre part, le volume du cerveau a triplé, la transformation complète du crâne en est résultée, la face elle-même a dû se modifier complètement, l'un et l'autre pliant devant la suprématie de l'organe qui gouverne tout l'organisme humain et le sépare violemment des Anthropoïdes.

Le second caractère fondamental de l'Homme, la main, lui est com-

mun avec tous les Primates, mais elle aussi se perfectionne graduellement et n'acquiert que chez lui la délicatesse et la précision fonctionnelles exquises qui l'opposent au brutal appareil de cramponnement qu'elle reste chez l'Anthropoïde lui-même.

L'attitude, complexe chez les Singes, les rapproche des quadrupèdes. Pourtant chez certains d'entre eux se manifestent des signes de redressement; ils s'accroissent chez les Anthropoïdes, mais sans atteindre l'attitude droite et permettre réellement la station sur les pieds. Chez eux les caractères s'acheminant à cette attitude ne portent guère que sur les viscères et sur la colonne, ils sont inappréciables à la tête et à peine plus marqués aux membres inférieurs. Contrairement à ce qu'on a dit, les Anthropoïdes sont moins aptes à se tenir debout que les autres Singes. Leur extrémité postérieure s'est modifiée dans le sens de sa fonction de crampon au détriment de sa fonction de pied, et par suite, si celle-ci sépare déjà l'Homme des Singes, elle creuse un abîme entre lui et les Anthropoïdes.

Les autres caractères distinctifs sont secondaires et aboutissent aux mêmes conclusions. Il en résulte que les deux groupes doivent être séparés dans la classification et que les Anthropoïdes restent des Singes. On arrive donc à la classification suivante, très voisine de celle de Cuvier et surtout de celle de Huxley, 1870.

ORDRE DES PRIMATES

1° Sous-ordre : l'Homme.

2° Sous-ordre : les Singes.	{	1° Famille : Anthropoïdes.
		2° — Pithéciens.
		3° — Cébiens.
		4° — Arctopithèques.

3° Sous-ordre : les Lémuriens.

Cette classification repose, d'après les principes de la méthode naturelle, sur l'ensemble des ressemblances et des différences morphologiques. Peut-on en déduire la classification probable par la parenté réelle, c'est-à-dire l'arbre généalogique?

A cet égard, nous en sommes encore réduits aux hypothèses. Certains Marsupiaux attirent notre attention par des ressemblances avec les Primates, soit par le rôle de mains que jouent leurs extrémités, soit par leurs proportions générales en rapport avec une vie arboricole. Mais comment de ce point de départ le passage s'est-il effectué aux Lémuriens, nous l'ignorons. De ceux-ci aux Singes le passage est non moins difficile à suivre. Au delà des Singes proprement dits, doit-on admettre que l'Homme descend d'un anthropoïde analogue à ceux que nous connaissons? Les circonvolutions disent oui, les caractères tirés du pied disent non. En outre, comme l'a fait remarquer G. Vogt, l'enfant et le jeune anthropoïde se ressemblent plus que les adultes de l'une et de l'autre espèce, et à cet âge l'un et l'autre ressemblent à certains singes

adultes pithéciens et cébiens. Il semble donc certain qu'il faut chercher le type dont l'Homme est issu au delà des Anthropoïdes, peut-être parmi les Singes, peut-être même avant eux.

En ce cas, on serait conduit avec M. Cope à faire descendre directement l'Homme des Lémuriens, à une époque voisine du début du miocène. Au delà, sa généalogie se confondrait avec celle des Mammifères dont les premiers représentants remontent pour le moins au trias.

Quant à savoir s'il est sorti d'une ou de plusieurs souches, nous l'ignorons absolument. Il nous semble que M. Topinard aurait des sympathies pour l'hypothèse polygéniste ou plutôt bigéniste, s'il est permis d'ainsi parler, attribuant une souche commune aux Blancs, aux Jaunes et aux Américains et une origine différente aux Nègres et aux races noires océaniques. Toutefois il ne se prononce pas d'une manière absolue, et nous ne pouvons qu'imiter cette sage réserve. Du moment qu'on admet l'origine animale de l'Homme, le débat entre monogénistes et polygénistes perd toute importance et il est permis d'attendre patiemment les matériaux positifs que peut-être l'avenir nous livrera un jour ou l'autre.

Nous nous sommes efforcé d'analyser le plus exactement possible le livre de notre éminent maître. Peut-être quelques-uns l'accuseront-ils d'avoir fait machine en arrière. Nous pensons, au contraire, que les idées qu'il émet représentent une marche en avant. Certes il relève l'Homme et rabaisse les Anthropoïdes, mais en définitive la vérité avant tout.

R. COLLIGNON.

P. HYADES et DENIKER. *Mission scientifique du cap Horn. T. VII. Anthropologie. Ethnographie.* Pub. des Ministères de la Marine et de l'Instruction publique. — Paris, chez Gauthier-Villars et fils. 1 vol. in-4 de 422 pages, avec 1 carte et 34 photogravures ou planches.

Ce volume vient clôturer brillamment la série des travaux scientifiques de la mission française du cap Horn. Nos lecteurs savent que celle-ci a séjourné en Fuégie pendant une année entière, 1882-1883, pour y recueillir des documents sur l'ensemble des sciences naturelles et physiques. Depuis lors les résultats de ses recherches ont été publiés aux frais des Ministères de la Marine et de l'Instruction publique, sous forme de monographies consacrées à chaque branche spéciale, et constituent une suite de neuf superbes volumes in-4° enrichis de magnifiques planches, de cartes et de tableaux qui en font un véritable modèle pour toute publication analogue.

Le tome VII, consacré à l'Anthropologie et à l'Ethnographie des Fuégiens, se base sur les matériaux patiemment colligés par notre ami Hyades. En ce qui concerne le texte, il s'est réservé plus spécialement la rédaction de la partie ethnographique, en confiant à notre collaborateur M. Deniker l'anthropologie proprement dite et à M. Testut l'étude

du système musculaire, d'après les cadavres rapportés par la mission.

Les peuplades qui habitent l'archipel de la Terre de Feu sont au nombre de trois : 1° les *Ona*, occupant la région Est de la grande île ou Terre de Feu proprement dite. C'est une population alliée aux Patagons et réduite actuellement à quelques centaines d'individus ; 2° les *Alakalouf*, également très peu nombreux et cantonnés dans les îles nord-occidentales de l'archipel. Ils sont très voisins, par le type, de la troisième peuplade fuégienne, les *Yahgan*, qui réside au sud de la Terre de Feu et à laquelle le nom générique de Fuégiens, semble, dans le langage courant, particulièrement applicable.

C'est dans la région occupée par les *Yahgan* que la mission a séjourné pendant un an, c'est donc à cette peuplade que se rapportent presque tous les documents recueillis par M. Hyades.

Au point de vue anthropologique, ils se composent de 7 squelettes complets, 3 crânes et un certain nombre d'os isolés. Parmi ceux-ci 4 sujets, un adulte et 3 enfants rapportés à l'état de cadavre, ont pu faire l'objet d'études spéciales. Enfin des mensurations détaillées ont été prises sur 87 sujets vivants, 85 *Yahgan* et 2 *Alakalouf*.

En utilisant ces riches matériaux, les auteurs leur ont comparé tous les crânes de même provenance qui existent dans les collections européennes, de même que toutes les mesures prises sur le vivant par d'autres observateurs, en sorte que leur travail peut être considéré comme une monographie complète de tout ce que la science possède sur ces intéressantes populations.

Le crâne *Yahgan* est, en général, très gros, malgré la taille relativement faible 1^m,577 des individus ; il cube 1 641 c.c. ♂ et 1 337 c.c. ♀, ses sutures sont assez simples et pauvres en os wormiens. L'indice céphalique est de 77.3 ♂ et 78.97 ♀ pour les crânes recueillis par la mission. En y réunissant toutes les observations précédemment publiées, on arrive à un total de 45 crânes, dont 27 hommes ont 76.78 et 18 femmes 77.98, mésaticéphales par conséquent. L'indice pris sur le vivant est plus élevé d'environ 2 unités ; 26 ♂ 79.53, 23 ♀ 78.99. Toutefois, sur un sujet mesuré de son vivant et mort depuis accidentellement, on n'a trouvé qu'une différence de 0,50 entre les deux chiffres : vivant 76.92, crâne 76.42. L'écart individuel ne porte que sur 13 unités, 72 à 84, ce qui tendrait à prouver l'homogénéité de cette race.

La face est relativement allongée, losangique, les arcades sourcilières saillantes et confluentes sur la ligne médiane. L'indice orbitaire varie de 75.8 à 92.8 avec une moyenne de 83.8 ♂ et de 88.9 ♀, l'une et l'autre mésosème. L'indice nasal est leptorhinien avec tendance chez les femmes à la mésorhinie. Ce caractère présente un intérêt tout particulier, car il s'associe sur le vivant avec un indice nasal mésorhinien large, sinon platyrhinien. Il est regrettable qu'un malentendu nous prive de chiffres exacts à cet égard (la hauteur du nez n'a pas été mesu-

rée), mais l'examen des photographies jointes au volume ne peut laisser aucun doute sur ce point. Je ferai remarquer que la même anomalie entre les indices pris sur le vivant et sur le crâne se retrouve chez les Esquimaux, population d'un type certainement peu éloigné.

La taille mesurée sur le squelette n'est que de 1^m,514 ♂ et 1^m,414 ♀, inférieure, par conséquent, de 63 millimètres et de 61 millimètres à la taille vraie.

Notons enfin la fréquence du troisième trochanter et de la fosse hypotrochantérienne, ainsi que la platycnémie constante du tibia. Indice moyen, 62.7.

Les anomalies du système musculaire étaient fréquentes sur le corps d'adulte rapporté par M. Hyades. Citons l'existence d'un muscle costo-brachial (troisième pectoral) fréquent chez le gorille, un muscle surnuméraire costo-scapulaire, la présence d'un faisceau scapulo-atloïdien à l'angulaire de l'omoplate (Gorille, *Troglodytes niger*), l'absence du pyramidal de l'abdomen, celle du petit psoas à droite.

Le peaucier du cou est peu développé. Le sterno-cléido-mastoïdien présente quatre faisceaux, un sternal, trois claviculaires, dont le troisième ou cléido-occipital est fréquent chez un grand nombre de mammifères et absolument anormal chez l'homme. De même le scalène postérieur offre deux faisceaux surnuméraires, disposition commune à la plupart des espèces simiennes. Enfin, les muscles faciaux se faisaient remarquer par des intrications et des fusions fort diverses.

Signalons en outre, au membre supérieur, un petit sous-scapulaire distinct du sous-scapulaire proprement dit et quelques autres variations sans grande importance : au membre inférieur, un muscle ischio-condylien constitué aux dépens du troisième adducteur, le dédoublement du jambier antérieur et l'isolement complet du faisceau interne du pédieux, toutes dispositions fréquentes chez les singes.

Les mesures prises sur le vivant portent sur 87 individus. Chacun d'entre eux a été l'objet de 43 mensurations et d'une vingtaine de constatations d'ordre descriptif.

Nous n'avons d'observations à faire que sur trois points de détail : 1° d'abord l'absence regrettable de la hauteur du nez, facteur de l'indice nasal ; 2° l'emploi du ruban métrique pour les mesures des membres au lieu de la grande glissière seule absolument correcte (1) ; 3° la mesure de la hauteur verticale de la tête obtenue en retranchant du chiffre de la taille celui de la hauteur du menton au-dessus du sol. Le moindre mouvement du sujet peut en pareil cas engendrer des erreurs sérieuses, nous préférons pour notre part nous servir de l'équerre céphalométrique.

(1) M. Deniker fait observer (page 149) que l'écart donné par les deux procédés est minime et n'atteint que 2 à 3 p. 100. Nous le trouvons encore trop considérable, puisque dans ces conditions l'écart entre races, c'est-à-dire ce que nous cherchons, n'est guère plus étendu.

Le manque de place nous empêche d'entrer, comme nous le voudrions, dans le détail des divers caractères; nous nous bornerons à réunir en un petit tableau les principales mesures et les indices importants.

DÉSIGNATION.	YAGHAN.			
	VIVANTS.		SQUELETTE.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
Taille.	1m577	1m473	1m514	1m414
Mesures rapportées à la taille = 100	Tête.	14,0	14,0	»
	Tronc et cou.	38,7	39,1	43,4 (1)
	Membre supérieur.	47,7	47,1	47,9
	Main.	12,9	12,8	11,8
	Membre inférieur.	50,9	50,4	51,0
	Pied.	15,8	15,1	»
	Largeur des épaules.	22,9	21,6	»
	— du bassin.	17,4	18,1	»
	Grande envergure.	107,1	104,7	»
Circonférence horizontale de la tête.	569mm	530mm	548mm (2)	495mm (2)
Diamètre frontal minimum	102,3	99	102	88
— bizygomatique	149,7	134	147	125,7
Indice céphalique.	79,53	78,99	76,78 (3)	77,98 (3)
— orbitaire.	»	»	87,3	88,9
— nasal.	»	»	46,9	48,9

(1) Longueur de la colonne vertébrale prise sur un seul sujet, comme les trois suivantes.
 (2) Sur 3 ♂ et 2 ♀.
 (3) Sur 45 crânes, 27 ♂ 18 ♀.

Nous résumerons, comme il suit, les caractères du type fuégien :

Taille petite; tête volumineuse, relativement haute, mésaticéphale; crâne rétréci aux tempes, pentagonal; arcades sourcilières proéminentes, face plutôt allongée, losangique, anguleuse, front étroit, bas, fuyant, orbites mésosèmes; yeux petits, droits, bruns; ouverture nasale allongée, nez concave à racine étroite et ailes larges, à pointe retroussée. Distance interorbitaire étroite (crâne) intercaronculaire large (vivant). Bouche large, lèvres grosses et retroussées, prognathisme alvéolaire faible. Pommettes saillantes en avant.

Cou court, tronc long et cylindrique, courbe lombaire peu accusée. Membre supérieur long par rapport à la taille. Membre supérieur relativement court. Fémur à pilastre présentant souvent un troisième trochanter; tibia platycnémique. Cheveux noirs raides, lisses, droits, rarement ondulés; système pileux peu développé. Peau jaune, brunâtre ou rougeâtre chez les hommes, plus claire chez les femmes.

L'ensemble de ces caractères permet de distinguer immédiatement les Yahgan des Patagons, des Araucans, des Pampéens et des Caraïbes, tous plus ou moins brachycéphales; il les rapproche, au contraire, d'un certain nombre de peuplades aujourd'hui disséminées sur toute l'étendue du continent sud-américain, telles que les Guaranis, la plupart des tribus du sud du Brésil (Coroados, Tapouïos, Paraguaïos, certaines peuplades du Pérou et de Bolivie (Aïmara) et surtout les Botocudos, avec lesquels ils ont une ressemblance frappante. On ne peut également méconnaître les analogies qui les rapprochent des crânes très anciens, sinon fossiles, de Lagoa-Santa et de Pontimelo, ainsi que de ceux qui proviennent des *Paraderos* du Rio Negro.

M. Deniker a parfaitement raison et les analogies qu'il signale sont indéniables, on ne peut donc qu'accepter ses conclusions, et dire avec lui qu'il existe dans ce continent une race telle qu'elle vient d'être caractérisée plus haut, qui jadis a dû occuper une bonne partie de l'Amérique méridionale, comme le prouvent les restes fossiles. Aujourd'hui cette race plus ou moins pure est réduite à quelques peuplades dispersées loin l'une de l'autre, les Fuégiens, les Botocudos, certaines tribus du Chaco et des affluents droits de l'Amazone. Cette race forme un contraste frappant non seulement avec les Patagons grands et brachycéphales, mais encore avec d'autres races (Araucans, Caraïbes, Pampas, etc.) qui, tout en étant petites, sont néanmoins brachycéphales, platyrrhiennes, ont le nez droit ou convexe et la face arrondie. Il est probable que la plupart des populations indigènes de l'Amérique du Sud résultent du croisement de ces trois races.

Nous nous bornerons aujourd'hui à la partie purement anthropologique de l'ouvrage de nos amis, et remettrons à un prochain numéro tout ce qui concerne les caractères physiologiques, la linguistique et l'ethnographie proprement dite, en signalant toutefois à nos lecteurs l'intérêt des 34 magnifiques planches qui terminent le volume. Vingt-deux reproduisent en héliogravure les photographies de la plupart des sujets étudiés, sept sont consacrées aux crânes et aux squelettes et enfin cinq grandes planches doubles représentent des spécimens des principaux objets ethnographiques rapportés par la mission.

D^r R. COLLIGNON.

L. MANOUVRIER. Étude sur la rétroversion de la tête du tibia et l'attitude humaine à l'époque quaternaire (*M. S. Anthropol. de Paris*, 2^e série, t. IV, 1890).

La rétroversion de la tête du tibia, constituée par une incurvation en arrière plus ou moins prononcée de la tête de cet os par rapport à l'axe de la diaphyse, avait été, lorsqu'en 1880 je l'avais signalée pour la première fois sur les ossements de Bollwiller, considérée par moi comme un caractère simien et lié à une attitude relativement oblique chez nos

premiers ancêtres. En 1888, M. Fraipont arrivait aux mêmes conclusions par l'étude des squelettes de Spy. M. Manouvrier reprend la question dans un mémoire dont j'aurais rendu compte plus tôt si je n'avais voulu m'éclairer complètement avant d'abandonner ma première opinion.

Dans ce mémoire consciencieux et soigné comme tous ceux qui lui sont dus, notre confrère aboutit à une conclusion tout autre. Il admet en premier lieu que le caractère existe, qu'il est moins fréquent de nos jours qu'à l'époque néolithique ou qu'au cours du quaternaire, enfin qu'on rencontre une conformation analogue chez les anthropoïdes, le gorille, et le chimpanzé surtout. Seule l'interprétation des faits est différente. La rétroversion du tibia ne serait pas un caractère simien, mais serait due simplement, comme la platycnémie, à l'action musculaire des muscles postérieurs de la jambe.

Les nombreuses mesures prises par l'auteur donnent les chiffres suivants pour l'angle de rétroversion (angle fait par l'axe de figure de l'os avec le plan tangent à la surface de son plateau interne).

ANGLE DE RÉTROVERSION.

	Maximum.	Minimum.	Moyenne
5 Gorilles	29	23	25,9
3 Chimpanzés	31,5	18,5	26,7
1 Orang.	»	»	17,5
1 Tibia quaternaire de Spy.	»	»	18

NÉOLITHIQUES.

8 Canaries.	23	7	16
8 Orrouy	21	9	16
Divers. Moy. de 26 tibias.	21	5	11,2

MODERNES.

1 Époque gallo-romaine	»	»	11
Anciens Parisiens Saint-Marcel	23	0	9,5
— — Saint-Germain-des-Prés.	20	1	12
72 Parisiens contemporains	20	0,5	12,5
14 Indiens du Vénézuéla.	20	9	13,9
16 — Californiens	31,5	11	20

Il en résulte que non seulement dans les séries néolithiques, mais même chez les Parisiens modernes, nombre de tibias présentent une rétroversion plus accusée que l'homme de Spy. Or comme il est évident que nul Parisien ne possède, dans l'attitude normale, le membre inférieur en demi-flexion, il devient certain que l'interprétation du caractère ne peut être cherchée de ce côté.

M. Manouvrier fait alors observer que les positions du fémur sur le tibia et de celui-ci sur l'astragale peuvent se modifier dans la station debout, suivant diverses conditions, parmi lesquelles vient en première ligne la variation de la cambrure lombaire.

Chacun peut expérimenter sur soi-même l'effet de cette variation et constater qu'aux diverses inclinaisons de la colonne vertébrale correspondent des directions différentes du membre inférieur, oblique de haut en bas et d'avant en arrière lorsqu'on se courbe, et inverse dans le cas contraire. Il s'ensuit donc que la rétroversion du tibia peut coexister avec une attitude verticale parfaitement droite, pourvu qu'elle s'accompagne d'une cambrure faible de la colonne vertébrale. Cette hypothèse aurait le mérite de rendre compte des faits observés sur les Parisiens modernes qui se tiennent droits malgré leurs tibias à plateaux obliques. Le mécanisme invoqué est en effet de toute époque, car partout il existe des gens plus ou moins cambrés ; mais elle ne nous explique pas comment et pourquoi la rétroversion s'est produite. Nous allons voir quelle en serait l'origine d'après M. Manouvrier :

« A supposer, dit-il, qu'elle soit un caractère légué à l'homme quaternaire par une espèce ancestrale, ce qui est possible et même probable, il ne s'ensuit pas que la rétroversion doive être considérée comme une simple survivance. Il faut voir si elle ne peut être produite, entretenue ou exagérée sous l'influence de conditions mésologiques ou mécaniques encore existantes pour beaucoup d'hommes dont l'attitude n'a rien de simien. »

Ces conditions ne se rencontrent pas dans la station debout, mais bien dans les mouvements de la marche, et en ce cas la rétroversion correspond à une position plus ou moins fléchie de la cuisse et par conséquent à une attitude non verticale. Toutefois il ne s'agirait pas de la marche en terrain plat et uni, mais de la marche prolongée en pays accidenté et raboteux. Beaucoup de paysans, les facteurs ruraux, les soldats lourdement chargés adoptent machinalement une attitude légèrement fléchie de la jambe après une course fatigante. Chez nombre d'entre eux, celle-ci devient même habituelle et constante. *A fortiori* conçoit-on que les sauvages actuels californiens et autres, comme jadis les néolithiques d'Europe, se trouvent dans des conditions très favorables à cette façon de progresser et si l'on admet comme conséquence de ce *modus progrediendi* que l'ensemble des muscles postérieurs de la jambe y est soumis à une véritable suractivité, on concevra que ceux-ci puissent à la longue, surtout si leur action s'exerce dès le jeune âge, parvenir à courber le tibia de la même manière qu'une corde très tendue fléchit un arc, surtout si l'on ajoute à leur action la pression exercée dans les mêmes conditions par les condyles du fémur sur les plateaux articulaires du tibia.

M. Manouvrier conclut donc que « nos ancêtres quaternaires marchaient en flexion comme beaucoup d'hommes actuels, mais pouvaient se tenir droits dans la station debout ». Nous acceptons parfaitement sa manière de voir.

R. C.

CARL VOGT. *Les Dogmes scientifiques* (*Revue Scientifique*, mai à juillet 1891).

Il y a deux ans, dans la *Revue Scientifique*, le professeur Vogt a publié deux articles fort remarquables intitulés *Hérésies darwiniennes*. Quatre articles nouveaux de lui ont paru cette année dans le même recueil sous le titre de *Dogmes scientifiques*. Ils traitent de l'Hœckelisme et rentrent dans la zoologie générale. L'anthropologie étant le couronnement de la zoologie et les lois à appliquer à l'homme celles que l'on découvre chez les animaux, nous en rendrons compte. Du reste M. Vogt prend souvent l'homme pour exemple et nous donne son opinion dernière sur sa descendance. M. Vogt est l'un des premiers adeptes de la doctrine du transformisme : il croit fermement à l'enchaînement naturel des êtres, il est curieux de savoir ce qu'il pense de la science des généalogies dans l'état présent des choses.

Ayant publié récemment un ouvrage qui touche à la plupart des questions qu'il discute et dont il est rendu compte dans ce fascicule, nous prévenons que nous nous bornons à un résumé strict, en nous effaçant complètement (1).

Ces articles sont écrits au courant de la plume, sans but ni plan arrêté. Le premier est intitulé *la Loi cœnogénétique* et est du 2 mai 1891. C'est le premier dogme. M. Vogt montre comment il a pris naissance. En 1864, dans un petit livre *Für Darwin*, Fritz Muller dit à propos de ses recherches sur les Crustacés : « Le document historique conservé dans le développement d'un être est souvent effacé parce que ce développement tend à prendre un chemin plus direct depuis l'œuf jusqu'à l'élément adulte et il est souvent falsifié par la lutte pour l'existence qu'ont à soutenir les larves vivant en liberté. » Dix ans après, en 1874, M. Hœckel, se basant sur des travaux portant essentiellement sur les Vertébrés, adopte la proposition et l'étend aux embryons inclus dans le ventre de la mer; les embryons comme les adultes lui paraissant être soumis à l'adaptation aux conditions de milieu. « Le premier phénomène, dit Hœckel, celui de l'effacement de l'extrait ontogénique, est motivé par la loi de l'hérédité simplifiée ou raccourcie, le second phénomène, la falsification de l'extrait ontogénique, est dû à la loi d'hérédité modifiée ou falsifiée. » Et plus loin : « Les phénomènes primitifs et acquis sont compris sous le nom de *palingénésie*, les phénomènes falsifiés dans le cours des temps sous le nom de *cœnogénésie*.

Qu'est-ce qui falsifie, observe M. Vogt ? La lutte pour l'existence. Il en résulte « qu'il n'y a pas d'organisme et qu'il ne peut y avoir d'organisme dont la marche de développement n'aurait pu être falsifiée, car tout organisme a dû subir la lutte pour l'existence, chacun a dû s'adapt-

(1) A une exception près, page 714, où involontairement nous avons ajouté une réflexion.

ter aux influences des milieux ambiants. Or, si tout a été falsifié, rien n'a été falsifié. La nature ne connaît pas de falsifications, chaque phénomène est naturel. » Il n'y a de falsifié que le type que nous avons créé, l'idée que nous nous sommes faite. D'ailleurs comment séparer les phénomènes primitivement hérités des phénomènes acquis dans le cours des temps? La distinction en caractères transmis par hérédité et des caractères acquis par adaptation est purement subjective. « La loi de l'héritage modifié ou falsifié, ou de la cœnogénésie, appartient à la catégorie des dogmes zoologiques qu'on professe tout aussi généralement en théorie qu'on les renie en pratique. »

L'article suivant est intitulé : *la Loi biogénétique*. Celle-ci se résume ainsi d'après Hæckel : L'ontogénie, ou histoire du développement des individus, est la récapitulation raccourcie et rapide de la phylogénie, ou histoire du développement des souches organiques. La chaîne des différentes formes animales qui composent, suivant la théorie de la descendance, la série des ancêtres de tout organisme supérieur et par conséquent aussi celle de l'homme constitue toujours un tout continu, une chaîne ininterrompue. Un parallélisme complet existe toujours entre la série ontogénique et la série phylogénique avec cette différence que dans la première beaucoup de jalons manquent pour avoir été perdus, tandis que, dans la seconde, ces jalons ont réellement existé et ont vécu jadis.

Premier point : la chaîne des aïeux des organismes les plus élevés présente toujours un tout continu, une succession de formes sans interruption? Oui, dit M. Vogt, si nous construisons cette chaîne hypothétiquement suivant des probabilités plus ou moins palpables. Non, lorsque nous essayons de mettre en ordre et de relier ensemble les faits sur lesquels ces probabilités se fondent. La descendance en série ininterrompue des organismes actuels, d'autres organismes ayant vécu précédemment est devenue un postulat logique pour tous ceux qui n'admettent pas des actes créateurs particuliers pour les espèces, actes qui sortent entièrement du cadre de toute conception scientifique. Mais il ne s'ensuit pas que, dans l'état de la science, nous puissions indiquer un nombre de chaînes ininterrompues qui nous permette de conclure à la continuité du reste. En réalité, la marche phylogénique d'aucune espèce ne nous est connue pas à pas (Lang); les documents que nous possédons présentent des lacunes extrêmement importantes, nous n'opérons que sur les derniers termes phylogéniques, sur les espèces actuelles, tandis que les premiers termes et ceux venant après nous font défaut. Prenons un exemple : l'homme. Sa généalogie forme-t-elle une chaîne ininterrompue?

Par toute son organisation et par son origine, l'homme est un véritable singe catarrhinien, engendré dans l'ancien monde par une forme éteinte et inconnue de la famille des singes catarrhiniens, dit M. Hæckel.

Laissons de côté, dit M. Vogt, la position du genre *Homo* au-dessus des singes, à côté des singes ou parmi les singes : il est certain que, par tous ses caractères zoologiques et surtout par sa dentition, l'homme se rapproche le plus des singes de l'ancien monde, des singes catarrhiniens, et en particulier des anthropomorphes. Faut-il en conclure que c'est un singe catarrhinien ? Non, car la série est de suite interrompue si elle doit reposer sur des formes réelles et constatées. Il n'y a plus à songer au Dryopithèque dont on ne possédait du reste que la mâchoire inférieure. Mais connaîtrait-on le singe fossile donnant le second anneau de la chaîne que la série finirait là ? Le point de passage qui doit conduire de ce singe anthropomorphe aux autres singes, et de là aux Prosimiens et de ces Prosimiens à d'autres formes de Mammifères plus anciens, ressemble en effet à l'arc-en-ciel, à ce pont conduisant à Walhalla sur lequel chevauchent les Valkyries et autres êtres fabuleux. Il est impossible de mettre en rapports génétiques les Prosimiens actuels avec les singes actuels, ni les Prosimiens fossiles avec les singes fossiles ou actuellement vivants. Dans les couches tertiaires anciennes, dans l'éocène, nous trouvons des formes de Mammifères si bien entre les Ongulés d'un côté et de véritables Prosimiens onguiculés de l'autre que l'on ne saurait dire avec certitude auquel de ces deux groupes il faut les attribuer. Les rapports génétiques entre certains Marsupiaux jurassiques et quelques ordres de Mammifères placentaires, les Insectivores par exemple, sont peut-être un peu mieux définis ; mais à l'exception près du genre *Stereognathus* imparfaitement connu, on ne peut indiquer aucune forme éteinte menant des Marsupiaux fossiles vers les Ongulés ou vers les Prosimiens. Encore moins y a-t-il un lien entre les Marsupiaux et les Monotrèmes, ces derniers trouvés jusqu'ici seulement dans les dépôts diluviens d'Australie et qui paraissent de plus en plus n'être qu'un groupe dégénéré, relativement récent. Rien ne permet de considérer comme des Monotrèmes dentés certains restes trouvés dans les couches triasiques supérieures (*Dromatherium*, *Microlestes*, *Triglyphus*, *Tritylodon*).

Assurément l'homme est un Mammifère. Mais personne ne peut dire de quelles formes plus anciennes descendent les restes trouvés dans le trias. Nous ne pouvons même pas construire une forme souche hypothétique de Pro-mammifères. On va jusqu'à donner aux Mammifères des origines multiples. Et c'est en présence de ce tohu-bohu d'opinions divergentes et opposées, où l'on ne voit ni les premiers ni les derniers jalons, ni ceux du milieu, qu'on nous affirme péremptoirement et sans réplique que la série des ancêtres de l'homme constitue une chaîne non interrompue de formes développées les unes des autres, dans une unité continue, et que c'est une loi applicable à toutes les espèces sans distinction !

Le second terme de la loi biogénétique : l'ontologie récapitulant la

phylogénie, les deux séries parallèles, ne résistent pas davantage à l'examen.

N'est-il pas curieux tout d'abord d'entendre dire qu'une histoire qui se déroule sous nos yeux est la récapitulation d'une histoire que nous ne connaissons pas et qui se déroule dans le temps? A la rigueur, la loi peut convenir aux organes ou conformations partielles, mais assurément pas aux formes animales complètes. Les formes transitoires de l'embryogénie, prises dans leur ensemble, ne sont que des ébauches non terminées, sans unité et non viables. Les plus anciens restes de Vertébrés connus sont les Sélaciens, des êtres déjà hautement organisés, puis des Ganoïdes. Aucun embryon de Vertébré supérieur n'a au début présenté de ressemblance avec eux. Parce que sur l'embryon d'un chien on trouve des fentes branchiales, on ne peut dire que cette conformation isolée est la récapitulation de la forme d'un requin ou d'un Urodèle ancien. Le parallélisme primitivement établi a, du reste, été tacitement abandonné, surtout depuis qu'on a reconnu que le développement ontogénique peut suivre des voies différentes pour arriver à la même phase finale.

Prenons la descendance des Mammifères placentaires, des aplacentaires que tous acceptent pour d'autres raisons. L'ontogénie ne l'éclaire en rien même pour les conformations partielles. Dans la comparaison, les caractères internes ne servent à rien puisque la paléontologie ne nous les fait pas connaître. L'angle spécial de la mâchoire inférieure, constant chez les Marsupiaux actuels, fait défaut chez certains Marsupiaux fossiles (Marsh). On ne peut pas parler des dents puisque les embryons n'en ont pas. Reste l'os marsupial : aucun embryon ou jeune sujet actuel ne l'a jamais présenté.

Pour les Invertébrés, l'ontogénie n'est pas plus heureuse. M. Vogt, s'en référant au *Manuel de paléontologie* de Zittel, composé en vue de la théorie de la descendance, n'y trouve aucun fait justifiant la conclusion que les embryons des types plus élevés parcourent en raccourci les phases de développement des formes souches; il le démontre livre en main.

Même résultat pour les Vertébrés. Dans la comparaison des deux séries ontogénique et paléontologique, il ne peut encore être question des parties molles puisqu'elles ne se conservent pas par la fossilisation. Sur le squelette, même les états primordiaux d'une importance embryogénique et phylogénique prépondérante ne sont représentés que par des ébauches qui ne peuvent être contrôlées et complétées par des trouvailles paléontologiques. « Les naturalistes qui s'occupent des recherches phylogéniques sur la constitution du crâne, sur les somites, ne s'adressent pas aux vertébrés fossiles, mais aux espèces actuelles. »

« Le squelette osseux secondaire, seul objet valable de la paléontologie, est constitué par une foule d'éléments divers, développés dans

chaque groupe de Vertébrés d'une manière différente et qui ne peuvent correspondre, chez l'embryon d'un animal supérieur, aux éléments homologues de l'aïeul adulte pour la simple raison que les éléments en formation de l'embryon se développent en vue d'un terme final différent. »

La corde dorsale dont on a tant parlé ne sert à rien dans les recherches phylogéniques. C'est un organe commun à tous les Vertébrés transitoires ou permanents, l'axe autour duquel se forment les vertèbres. Les fentes branchiales conduisent à une souche impossible de Vertébrés : un ver singulier, le *Balanoglossus*, qui forcerait à renoncer à l'axiome que les organes homologues doivent résulter d'une descendance commune.

M. Vogt ici se pose cette question : « La présence de tel ou tel organe ou système d'organe démontrée chez tous les Vertébrés nous permet-elle de conclure qu'elle est la preuve d'une descendance commune ? Tout le monde puis-je presque dire, continue-t-il, dira oui ! Moi je dirai : Non ! »

Nous ne le suivrons pas dans sa démonstration et renvoyons aux pages où il examine un à un les caractères qui relient les animaux terrestres les plus anciens, aux animaux aquatiques. Il y montre la marche à suivre et les raisonnements à tenir dans la recherche d'une généalogie donnée et conclut, dans l'état de la science, à un abîme entre eux.

Suivant le caractère examiné, on est conduit à donner pour ancêtres aux Batraciens urodèles, perennibranches, les Dipnoïques, les Sélaciens, les Stégocéphales ou les Ganoïdes. « Dans les recherches phylogéniques, nous pouvons quelquefois désigner collectivement les groupes souches, mais dans beaucoup de cas, il faut l'avouer, nous ne pouvons indiquer parmi les espèces et genres l'aïeul direct d'un descendant donné. »

La conclusion du troisième article est celle-ci : Toutes nos recherches phylogéniques doivent se borner à des organes déterminés dont on poursuivra pas à pas les modifications successives en démontrant les formes intermédiaires réelles de passage, pour rendre saisissables les causes qui ont motivé ces métamorphoses successives. Ce travail indispensable achevé, on peut tirer la somme des faits observés et baser là-dessus des conclusions d'une portée plus élargie sur la descendance probable de l'organisme en question.

Dans le quatrième article, M. Vogt rappelle les idées dont il a été bourré dans le cours de ses études premières : la simplicité dans les phénomènes de la nature, l'unité de ses voies et moyens, le chemin direct qu'elle suit pour arriver à un but. C'est l'inverse qui est vrai : pour un même effet causes multiples, compliquées ; pour un même résultat voies diverses, détournées, enchevêtrées.

On arrive à conclure que l'homme descendrait d'animaux pourvus de quatre pattes peu différenciées, mais cependant construites d'après le plan général des extrémités pentadactyles. Les données fournies par

l'anatomie et l'embryologie comparées ne permettent pas d'aller au delà. S'ensuit-il que tous les Vertébrés ayant des membres construits d'après le même plan pentadactylique doivent avoir parcouru les mêmes phases de développement, en d'autres termes qu'ils ont eu des ancêtres communs avec l'homme? Non, car la nature a des voies et modes de développement multiples; partant d'un même point elle peut aboutir à des résultats différents, comme partant de points différents elle peut aboutir au même résultat; les phénomènes de convergence peuvent unifier ce qui était différent à l'origine, etc.

« Ainsi des organes absolument semblables se développent dans des organismes divers ne pouvant descendre les uns des autres, par exemple les organes auditifs des méduses et des vers, les yeux des céphalopodes et des Vertébrés (Semper 1880, Eimer 1886). »

J'ajouterai les hémisphères des Oiseaux et des Mammifères, les circonvolutions cérébrales dans les diverses classes de Mammifères. A mes cours de 1886-1887, ignorant les travaux ci-dessus, je faisais remarquer que dans l'embranchement des Vertébrés, sur des branches différentes, on constate des organes ou configurations semblables dont on ne retrouve pas de vestige initial sur la souche ou la branche commune, comme si, ajoutais-je, en sentant la gravité de cette réflexion, la force d'évolution ou de développement avait des prédispositions à se manifester çà et là de préférence dans certains sens, indépendamment de toute influence extérieure adjuvante, et à engendrer les mêmes dispositions, variables par la forme, la situation, le nombre, semblables quant au fond.

Deux ordres de Mammifères, les Solipèdes ou Chevaux et les Bisulques ou Ruminants, sont nés d'une adaptation au même genre de vie et d'alimentation, et cependant ils diffèrent dans leur caractéristique. Les chevaux quaternaires, semblables dans l'ancien et le nouveau monde, sont le produit de développements distincts dans les deux pays séparés pendant tous les temps éocènes pour le moins. Que l'on s'appuie comme M. Vogt sur les travaux de M. Marsh ou comme M. Trouëssart sur les travaux de Cope, les deux développements indépendants doivent être admis.

« Il me semble, conclut M. Vogt, que, vis-à-vis de ces phénomènes divers, le dogme : « forme identique, donc descendance identique », ne peut tenir debout. Il faut cependant avouer que toutes les recherches phylogéniques actuelles reposent sur ce dogme. Mais l'onchidie à yeux vertébraux ne descend pas plus d'un Vertébré qu'un Vertébré ne descend d'un mollusque; le turbellaire à oreilles médusiformes ne descend pas plus d'un cœlentéré que celui-ci ne descend d'un ver plat; le cheval quaternaire de l'Amérique n'a pas sa lignée dans un aïeul de l'ancien monde pas plus que le cheval de l'ancien monde ne descend d'un grand-père américain; le camélidé de l'Amérique du Sud n'a pas les

mêmes ancêtres que les camélidés de l'ancien monde, et ainsi de suite. »

Nous aurions voulu moins concentrer ce résumé; toutes les lignes, tous les faits examinés par M. Vogt sont à méditer. Ce qu'il combat, ce n'est ni l'ontogénie, ni les recherches phylogéniques dont il est au contraire l'un des plus chauds partisans, mais l'emploi qu'on en fait, la disposition naturelle à l'esprit humain, à se hâter de généraliser avec des faits insuffisants, à édifier trop vite et à formuler de suite des lois que le public et quelques naturalistes eux-mêmes acceptent comme des dogmes.

Nous émettons le vœu que M. Vogt continuent ces articles. Il est bon de s'enflammer en faveur de doctrines qui coordonnent les données réputées acquises, mais il est bon aussi d'en connaître les côtés faibles et de faire ses réserves, dût-on passer pour trop sceptique.

P. TOPINARD.

D. J. CUNNINGHAM. L'insula de Reil et la scissure de Sylvius chez l'homme (The Sylvian fissure and the island of Reil on the Primate brain. The development of the gyri and sulci on the surface of the island of Reil of the human brain). (*Journ. of Anat. and Physiol.*, pp. 286 et 338, vol. XXV, 1891, Édimbourg.)

La *Revue d'Anthropologie* ayant eu l'honneur de publier seule *in extenso* tous les grands mémoires de Broca sur le cerveau, nous regardons comme un devoir pour nous de tenir les lecteurs au courant des travaux courants sur le même sujet. Les recherches que M. le professeur Cunningham poursuit sur les circonvolutions des Primates ont été l'objet de notre part d'un premier article dans l'*Anthropologie*, année 1890, p. 731. Il portait sur le sillon intra-pariétal et sur la scissure de Rolando. Celui-ci concernera la région de l'insula de Reil. Nous ajournons ce qui regarde la scissure de Sylvius dans son entier.

La description de l'insula de Reil par Eberstaller ne laisse plus, dit-il, que quelques points à éclaircir sur cette partie du cerveau. D'après Eberstaller, l'insula est partagé en deux parties par un sillon qui est dans le même plan et suit la même direction que la scissure de Rolando. Hefftlér et Guldberg l'ont désigné sous le nom de *sulcus centralis insulæ*. En avant est l'insula antérieur, en arrière l'insula postérieur, le premier se rattachant au lobe frontal, le second en rapport exclusivement avec les lobes pariétal et temporal.

L'insula antérieur présente trois circonvolutions, confluentes au pôle de l'insula en bas, séparées au-dessus par deux sillons. Eberstaller les appelle les *gyrus brevis primus, secundus* et *tertius*; M. Cunningham préférerait désigner le dernier, le plus en arrière, sous le nom de *gyrus centralis anterior*, parce qu'il indique ainsi ses relations avec la circonvolution prérolandique et sa situation par rapport au *sulcus centralis* de tout

à l'heure. Eberstaller décrit en outre, se reliant à l'insula antérieur, deux autres *gyrus* : un de la nature des plis de passage, appelé *transversus* et faisant communiquer le pôle de l'insula avec la face orbitaire du lobe frontal ; il est superficiel ou profond comme développement ; et un autre dit *accessorius*, en dehors du précédent, qui se détache du *gyrus brevis primus* pour aller se continuer avec la face inférieure de la partie externe de l'opercule orbitaire.

L'insula postérieur est divisé en deux circonvolutions séparées par un sillon qu'on peut appeler le sillon post-central de Reil. Eberstaller donne à la plus antérieure le nom de *gyrus longus*. M. Cunningham préfère celui de *gyrus central postérieur*, terme qui indique sa position par rapport à la fois au sulcus central de l'insula et à la circonvolution post-rolandique. Enfin Eberstaller donne à la seconde le nom de *gyrus posterior secundus*. Ces deux circonvolutions se réunissent en bas pour se porter, d'après Eberstaller, à la partie profonde de l'extrémité du lobe temporal. M. Cunningham, s'appuyant sur le développement fœtal, pense qu'elle se rend non au lobe temporal, mais au grand lobe limbique.

Il résulte de cette description qu'entre les plis et sillons de Reil et les plis et sillons de la face externe de l'hémisphère, il y a une correspondance. Le sulcus central est l'analogue de la scissure de Rolando, les *gyrus brevis tertius* et le *gyrus longus* d'Eberstaller sont les analogues des circonvolutions pré et post-rolandique. Il se pourrait donc que, dans quelques cas où l'une ou l'autre des scissures rolandiques pré et post-rolandique descend dans la scissure de Sylvius, il n'y ait que confluence avec les sillons correspondants de l'insula, tout au moins un travail de multiplication commun. Le système de l'insula et le système de Rolando, en d'autres termes, feraient partie d'un même système. En avant les relations de l'insula avec la troisième circonvolution frontale sont non moins à méditer. « La branche orbitaire externe de la scissure de Sylvius, dit M. Cunningham, est une intermédiaire entre le sillon de l'insula sous-jacent au *gyrus accessoire* et le sillon orbitaire externe du lobule orbitaire. Des variations considérables dans la partie antérieure de l'insula ont lieu du reste et concordent avec des variations de la partie correspondante de la troisième circonvolution frontale ; un trouble d'un côté s'accompagne en général d'un trouble de l'autre. »

La description de l'insula de Reil par Broca diffère un peu de la précédente. Voici ce qu'il dit : Dans la fosse de Sylvius des Primates se voient deux plis : le premier, temporo-pariétal, qui de la face profonde de la première circonvolution temporale se porte en haut et en arrière à la face profonde de la seconde circonvolution temporale, c'est un pli de passage. Le second, temporo-frontal, qui se porte en haut, en dehors et un peu en avant ; c'est l'insula proprement dit, la seule partie que Reil ait décrite sous ce nom. Celle-ci est limitée par trois rigoles : une supérieure, une inférieure, une antérieure ; à la rigole antérieure

concave en avant, aboutissent les deux branches antérieures de la scissure de Sylvius. Le pli temporo-pariétal forme une circonvolution simple et toujours profonde chez les Primates. Le pli temporo-frontal ou insula de Reil « est lisse chez les Cébiens, les Pithéciens et le Gibbon, et a trois plis en éventail chez le Gorille et l'Orang, 4 chez le Chimpanzé et 5 au plus chez l'Homme ». Broca n'a pas décrit à part les cinq plis de l'Homme, voici sa description pour le Gorille : le troisième ou postérieur communique avec la face profonde de la première (?) circonvolution pariétale; le second ou moyen est directement au-dessous de l'extrémité inférieure de la scissure de Rolando et communique avec la face profonde des deux circonvolutions post et pré-rolandique; le premier ou antérieur communique par ses deux extrémités avec la racine d'une part et l'extrémité orbitaire de l'autre de la troisième circonvolution frontale (*Revue d'Anthropologie* : Le cerveau du Gorille, p. 39, année 1878).

On reconnaîtra dans cette description les dissidences avec les auteurs précédents. La correspondance entre les parties centrales de l'insula et les deux circonvolutions pré et post-rolandique n'est pas tout à fait la même. En avant, les gyrys accessoire et transverse ne seraient que la suite du pli antérieur de l'insula de Broca. Quant à l'insula postérieur d'Eberstaller et Cunningham, une partie tout au moins ne serait que le pli de passage temporo-pariétal de Broca.

Quant au développement des plis de l'insula, voici ce qu'en dit M. Cunningham d'après vingt-sept hémisphères de fœtus qu'il a examinés.

Jusqu'au milieu du cinquième mois, chez l'Homme et par exception plus tard, la surface de l'insula est lisse. Toutefois depuis longtemps déjà la division est établie en partie frontale et partie pariéto-lobique. Successivement apparaissent alors les trois sillons fondamentaux : le central d'abord, le pré-central, le post-central, ce dernier au milieu du sixième mois, en même temps que les sillons de la face externe de l'hémisphère : le rolandique, le pré et le post-rolandique. On peut regarder l'insula et ses sillons comme terminés, en général, au septième et huitième mois. Le côté droit est en avance sur le côté gauche. Les deux côtés sont en retard chez la femme; déjà Rudinger a dit que, pour toutes les circonvolutions, le fœtus féminin est ainsi en retard. En somme, après la naissance, l'insula n'a plus rien à gagner.

M. Cunningham s'attache également au développement fœtal du sommet du lobe temporal dans ses rapports avec l'insula. Nous ne le suivrons pas dans cette étude délicate et passerons de suite à son second mémoire.

L'insula de Reil du cerveau humain est recouvert ou caché par trois opercules : un supérieur ou pariéto-frontal, un inférieur ou temporal et un antérieur ou orbito-frontal. Ce dernier le plus intéressant se subdivise en deux : l'opercule frontal, *pars triangularis* d'Eberstaller, ou cap

de Broca, et l'opercule orbitaire. Les quatre opercules sont séparés l'un de l'autre par les branches de la scissure de Sylvius : la postérieure horizontale entre les opercules temporal et pariéto-frontal, l'antérieure ascendante entre l'opercule pariéto-frontal et l'opercule frontal, et l'antérieure horizontale entre les deux sous-opercules de l'opercule frontal.

En outre des branches antérieures ascendante et horizontale, il peut s'en présenter deux autres qui coupent l'opercule orbitaire. (Sans doute, ce que nous appelons en France les sillons orbitaires interne et externe. L'auteur ne s'explique pas à cet égard, mais nous annonce un mémoire plus étendu sur le même sujet.) D'ailleurs, les quatre branches antérieures ne sont pas constantes dans leur disposition et leur présence et donnent lieu à quinze combinaisons différentes. Le Nègre présente généralement un opercule orbitaire défectueux. L'Orang et le Chimpanzé « n'ont pas d'opercule frontal et orbitaire, ils n'ont que les opercules temporal et pariéto-frontal (?). » Ils ont une prétendue branche antérieure de la scissure de Sylvius, mais n'atteignant pas la rigole antérieure de l'insula de Reil. Il est curieux que, tandis que les anthropoïdes manquent d'opercule fronto-orbitaire, certains singes comme le Babouin, le Macaque le possèdent à l'état de vestige.

« On peut se demander, dit M. Cunningham, pourquoi nous avançons si résolument que l'opercule frontal (*pars triangularis*) est absent chez les Anthropoïdes et n'admettons pas qu'il est simplement fusionné avec la partie antérieure de l'opercule pariéto-frontal. C'est évidemment ce que diraient ceux qui regardent la branche antérieure de la scissure de Sylvius comme l'homologue de la branche horizontale antérieure de l'Homme, mais cette supposition est erronée. Si nous devons considérer la branche antérieure de la scissure de Sylvius des anthropoïdes comme l'homologue de quoi que ce soit, c'est de la branche ascendante de l'Homme. Aussi disons-nous que la partie de l'insula de Reil qui correspond à l'opercule frontal ou *pars triangularis* de l'Homme est absent chez le singe anthropoïde.

« La principale différence entre le cerveau de l'Homme et celui des anthropoïdes dans cette région vient de ce que la troisième circonvolution frontale n'est pas « minée en dessous par l'insula de Reil, en avant de la *pars triangularis* ».

Une autre différence est dans le volume relatif et la situation de l'insula de Reil. La longueur de l'hémisphère étant prise pour 100, la longueur moyenne de l'insula est chez l'Européen de 29,6, chez le Nègre de 28,3, chez l'Orang de 21,5, chez le Chimpanzé de 18,2. Chez les singes inférieurs ce même diamètre s'élève : il est de 24,9 chez le Macaque, de 23,9 chez l'Hamadryas, de 27,9 chez le Babouin, de 25,3 chez le Mangabey, de 25,5 chez le Cebus.

P. TOPINARD.

PROF. SIR W. TURNER. *Correspondance des arcades dentaires chez l'Australien* (Relations of the dentary arcades in the crania of Australian aborigines). *Journal of Anat. and Physiol.*, july 1891, Edimbourg.

Le professeur Turner vient de doter la science d'un nouveau caractère, du genre de ceux que White recherchait il y a un siècle et qui établissent, dans les races inférieures, la transition de l'homme à l'animal.

Chez l'Européen, l'arcade dentaire supérieure est un peu plus grande que l'inférieure et s'avance en avant au-dessus d'elle, de façon que les incisives inférieures sont recouvertes par les supérieures.

Sur le crâne australien, mâle et adulte, de la tribu Narringeri, habitant les rives du lac Albert (Australie méridionale) qui a été le point de départ du travail de M. Turner, les deux arcades dentaires s'ajustent exactement au contraire dans leur partie incisive. Lorsque le condyle de la mandibule, dit-il, s'articule dans la fosse glénoïde, en s'appuyant contre la crête qui limite celle-ci en arrière, la face antérieure des incisives en contact par leur bord tranchant, décrit une courbe continue de haut en bas; la dent de sagesse inférieure s'étend en arrière moins que la supérieure; chaque dent molaire inférieure dépasse en avant plus ou moins sa correspondante supérieure; la canine inférieure est placée en avant de la supérieure, au-dessous de l'incisive latérale, spécialement à droite; les deux incisives inférieures répondent à l'incisive centrale supérieure.

Les crânes d'Australien sont au nombre de 71 au Musée anatomique de l'Université de Dublin dont M. Turner est directeur; 18 environ ont pu être étudiés et mesurés par lui à ce même point de vue, chaque série de mensuration étant répétée sur 17 crânes écossais qui lui ont servi de terme de comparaison.

La largeur transverse des arcades dentaires supérieure et inférieure et leur rapport de grandeur dans leur partie molaire a été le premier objet de l'examen. Dans les deux séries, cette largeur, prise maximum en dehors successivement de la première grosse molaire, de la seconde et de la troisième molaire, est plus forte qu'en bas; les exceptions sont rares pour les deux premières molaires et plus fréquentes pour la dent de sagesse où le rapport est parfois renversé. Toutefois la largeur supérieure, d'une façon absolue, est plus grande chez l'Australien qui a ainsi, toutes choses égales, la partie molaire de la voûte palatine plus ample, relativement à l'intervalle mandibulaire correspondant. Le maxillaire supérieur tend donc à déborder le maxillaire inférieur chez l'Australien plus que chez l'Européen.

La longueur antéro-postérieure des arcades supérieure et inférieure dans leur partie molaire est la seconde mensuration examinée. Le professeur Flower, il y a quelques années, s'attachant à la seule longueur

des grosses molaires, à l'arcade supérieure, a partagé les races humaines sous ce rapport en trois groupes : les microdontes, dans lesquels il range les Européens, les mésodontes et les mégadontes, où se placent les Australiens. M. Turner reprend ces recherches, les étend à l'arcade inférieure et distingue la longueur des grosses molaires seules de la longueur des grosses et petites molaires réunies. Sa conclusion est conforme à la précédente, les Européens sont microdontes et les Australiens mégadontes de l'une et l'autre arcade, par les grosses molaires seules et les grosses et petites réunies. Une seconde conclusion directement afférente au sujet actuel, c'est que dans les deux races les dents sont plus développées dans le sens antéro-postérieur à l'arcade inférieure, ce qui fait comprendre que, dans les deux arcades, la dent du dessous dépasse plus ou moins en avant celle du dessus, sauf quelquefois la dent de sagesse inférieure qui trouve à se caser en débordant en arrière.

Passant à la région antérieure, M. Turner, après avoir noté que, dans tous les crânes normaux et adultes d'Européen, l'arcade supérieure dépasse plus ou moins l'inférieure, constate que, sur 15 crânes australiens se prêtant à cet examen, 11 fois l'arcade supérieure ne se projette pas en avant de l'inférieure et 4 fois se projette un peu. La majorité australienne est donc conforme au type décrit sur le crâne de Narringeri. Comment expliquer cette singularité ?

Les incisives supérieures de l'Australien étant très prognathes, c'est-à-dire obliquement allongées en avant, il semble qu'elles devraient à plus forte raison que chez l'Européen recouvrir les inférieures. Les Australiens ont la portion molaire des arcades dentaires plus large et plus allongée d'une façon absolue, mais leur rapport n'est pas changé, la limite antérieure des séries molaires reste la même, on ne saurait prétendre que celles-ci ont plus ou moins chassé les dents antérieures en avant. Chez les sujets à angle postérieur de la mandibule obtuse, par exemple chez les vieillards, le corps du maxillaire inférieur se porte en avant et le menton proémine davantage, mais chez tous les Australiens cet angle est droit. On ne saurait non plus attribuer la correspondance exacte des incisives inférieures et supérieures à l'allongement des premières, car s'il existe, il est inappréciable. La conclusion du professeur Turner est que la cause cherchée provient du crâne ou du moins des modifications de la face que le développement du crâne a amenées dans les races humaines supérieures, l'Australien conservant sous ce rapport le caractère antérieur ou animal.

Tous les mammifères, en effet, qui possèdent des dents incisives aux deux mâchoires, les quadrumanes, les anthropoïdes, ont les incisives se répondant par leurs bords tranchants. Chez les anthropoïdes, en outre, les canines inférieures sont plus avancées ou, si l'on préfère, plus rapprochées de la ligne médiane. Le caractère que M. Turner a découvert sur la majorité de ses crânes australiens et sur quelques autres ça et là

de race inférieure de son musée est donc un caractère simien, et pour parler d'une façon plus générale, un caractère animal, tandis que l'inverse, propre aux Européens notamment, est un caractère de supériorité ou de perfectionnement. Dès lors n'est-il pas naturel de le rapporter au développement de l'organe qui caractérise l'homme par excellence et a présidé à toutes les modifications essentielles de son crâne? C'est ainsi que M. Turner s'attache au rapport suivant qui montre une certaine ligne qui sépare le crâne de la face diminuant en s'élevant des Singes à l'Homme et de l'Australien à l'Européen, par comparaison avec une autre mesure inverse exprimant la progression cérébrale.

La ligne naso-basilaire et la longueur du trou occipital additionnées étant prises pour 1, la longueur de la courbe naso-opisthiaque est de 1,6 sur un jeune gorille, 1,6 sur deux orangs adultes, 1,7 sur deux chimpanzés adultes, 1,9 sur cinq gorilles adultes; puis de 2,72 sur 20 Australiens et 2,80 sur 17 Écossais. Le saut est énorme des anthropoïdes à l'homme; il n'y a qu'une différence légère de l'Australien à l'Européen, mais suffisante pour l'explication. La brièveté de la corde chez ce dernier modifie toute l'économie de la face.

Quoi qu'il en soit du mécanisme de cette influence, sur lequel M. Turner ne s'étend peut-être pas assez, le fait fondamental reste : l'arcade dentaire inférieure est en retrait chez l'Européen et est de niveau avec la supérieure, à sa partie antérieure chez l'Australien. Il serait utile, cependant, croyons-nous, de poursuivre davantage l'étude de ce caractère et de se demander tout d'abord dans quelles conditions il se retrouve accidentellement, même chez l'Européen, puis s'il n'est pas influencé par la forme de la tête. Les Australiens de M. Turner sont tous dolichocéphales, ses Écossais relativement brachycéphales. Mais auparavant peut-être y aurait-il une recherche à faire : celle de la manière exacte de placer la mandibule sur le crâne. Le ménisque fibro-cartilagineux de l'articulation temporo-maxillaire a une épaisseur sans doute variable que nous ignorons, peut-être différente sur ses deux faces dans les races inférieures; de petites différences de sa part pourraient amener, par un mouvement de bascule du long levier que représente la mandibule, des différences sensibles dans la position des incisives. L'étude anthropologique de ce ménisque n'a pas encore été faite, que je sache; c'est une lacune à combler. Par malheur, elle ne peut se faire que sur le cadavre.

P. TOPINARD.

MAX WEBER. Notes ethnographiques sur les îles Flores et Célèbes (Ethnographische Notizen, etc.). In Supplément au t. III de l'*Internationales Archiv für Ethnographie*, Leide, 1890, in-4 avec 8 planches coloriées.

Quoique M. Max Weber ait fait le voyage dans les Indes Néerlandaises en qualité de zoologiste, il n'a point négligé de prendre des notes

intéressantes sur l'ethnologie des îles les moins connues de cet archipel. Outre la description et les magnifiques dessins des principaux objets de la collection ethnographique qu'il vient de rapporter, il donne dans ses « notes » quelques renseignements sur la population de l'île Flores et du sud de Célèbes. La partie ouest de l'île Flores (*Bari* ou *Reo*) de même que la côte nord-ouest sont habitées par les *Bima* de souche malaise, métisés de Boughis. La côte sud est occupée par les Malais émigrés de la presqu'île malaise et mélangés avec des Boughis, des Mangkassarais et des Soulouans. Par contre, l'intérieur de l'île, ainsi que l'îlot Rousa ou Rodja sur la côte nord, renferment encore la population primitive, les « montagnards » de race indonésienne qui se distinguent par leur chevelure abondante, *crépue* ou *frisée*, par leur taille plus élevée que celle des Malais, par leur nez proéminent, parfois très fin et surtout par leur *voix* qui diffère beaucoup de celle des Malais et qui doit tenir à quelque particularité dans les organes vocaux. Il est regrettable que l'auteur n'ait indiqué nulle part la couleur de la peau de cette population.

Après ce court aperçu, M. Weber donne la description des objets ethnographiques en les groupant suivant leur usage : objets de culte, vêtements et ornements, habitations, ustensiles de ménage, armes de chasse et de guerre, instruments de musique, monnaie, etc.

Le point de Célèbes visité par le voyageur était Palopo et ses environs, dans la principauté de Louvou, au fond du golfe de Boni à la base de la presqu'île méridionale de la grande île. Les habitants, tous Boughis, ont conservé la pureté de leur race, sauf la population côtière qui est un peu mêlée de sang des immigrants malais et arabes. Les habitants de l'intérieur, les montagnards appelés *Toradja*, peuvent être considérés comme les représentants purs du type boughi. Les objets rapportés de cette région et décrits par M. Weber diffèrent en partie de ceux de Flores et se rapprochent davantage de ce que l'on voit chez les Malais en général. Cependant il y en a plusieurs qui sont communs aux deux îles. D'ailleurs, en général, plusieurs des objets décrits ont une distribution géographique très vaste. Ainsi l'appareil pour tordre les câbles en fibres d'areng de Flores est presque le même que celui de l'archipel des Carolines; l'instrument de musique en bambou avec des cordes formées par les fibres incisées dans la même pièce de bambou et soulevées par de petites pierres se rencontre aussi depuis le Laos jusqu'à Madagascar, etc.

Une bonne table analytique et une explication des planches avec les renvois aux pages du texte où l'on trouve la description détaillée des objets font le plus grand honneur à l'auteur qui a pris tant de soins pour que le lecteur puisse se renseigner sur n'importe quel point de son ouvrage sans aucune perte de temps.

J. DENIKER.

D. ANOUTCHIN. **Le traîneau, le canot et les chevaux dans les rites funéraires** (*Sani, ladia i koni, etc.*). Étude archéologique et ethnographique. In *Drevnosti (les Antiquités)*, t. XIV, Moscou, 1890, in-4, avec 44 fig.

D'après une étude approfondie des annales et des anciens textes russes, faite par M. Anoutchin, il résulte que le traîneau était employé jadis dans toute la Russie comme le moyen de transport des morts par excellence, même en été. On voit le traîneau figurer dans les dessins de tous les enterrements des princes et des seigneurs moscovites jusqu'au milieu du ^{xvii}^e siècle. Le même usage se retrouve encore aujourd'hui chez certaines populations finno-ougriennes, Votiaks, Zirianes, Tcheremiss; on l'a signalé également dans quelques régions montagneuses de l'Europe occidentale (Jura, Alpes, Karpathes). On peut même supposer qu'il en était ainsi chez les anciens Égyptiens (voy. Wilkinson, *The Manners and customs of the ancient Egyptians*, vol. III, 1878, p. 429 et pl. LXVI-VIII). Ce fait, ainsi que l'existence dans les pays les plus divers (Syrie, Tunisie, Bulgarie, Mésopotamie), des planches, garnies des éclats de silex, employées pour battre le blé et ayant forme de traîneau, indiquent que ce dernier est le type le plus primitif de voiture, de véhicule en général. La voiture à roue est un appareil beaucoup plus compliqué, qui suppose la préexistence de traîneau. Le premier véhicule dont s'est servi probablement l'homme devait être quelque chose dans le genre de ce que l'on voit chez les Peaux-Rouges actuels : deux branches d'arbre attachées aux flancs d'un cheval, sorte de brancard incliné dont un bout traîne à terre et sur lequel on charge les bagages qui servent en même temps de siège pour le conducteur. Supposons qu'un beau jour ce véhicule primitif vint à se briser, mais incomplètement, de façon qu'une partie des branches traîne horizontalement par terre et nous comprendrons toute la portée que l'homme a pu tirer d'un tel accident. Il a dû comprendre de suite qu'il est plus avantageux de réunir sous un angle obtus une paire de branches horizontales à une autre paire faisant office de brancard et attachée à l'animal de trait. De là à mettre quelques bouts de bois transversalement sur les branches horizontales, il n'y a qu'un pas, et le traîneau, le vrai traîneau primitif, tel qu'on le voit encore chez les Finnois et les paysans Russes était inventé. Véhicule primitif, il est admirablement adapté aux routes primitives : étroits sentiers à peine aplanis; il reste encore aujourd'hui le seul moyen de locomotion, hiver comme été, dans les régions forestières du nord de la Russie où aucune voiture à roue ne pourrait passer par un sentier à peine tracé à travers l'épaisseur de la forêt, sur un sol vierge couvert de mousses et d'herbes sur plusieurs centimètres d'épaisseur. Ce n'est que plus tard, et dans les pays moins boisés, que l'homme a imaginé de mettre sous les branches horizontales du traîneau

des rouleaux, engins qui se transforment ensuite en véritables roues. En acceptant cette genèse du véhicule, l'apparition de traîneaux dans les rites funéraires, même à l'époque où les voitures à roues ont été déjà inventées, s'explique tout simplement comme une survivance d'un usage d'autant plus vénéré et plus sacré qu'il est plus ancien : on tient à transporter le mort à sa dernière demeure comme on l'a fait pour ses ancêtres, par le moyen de locomotion le plus ancien, le plus traditionnel. On sait d'ailleurs que c'est surtout dans les rites funéraires si étroitement liées au culte que l'on observe le plus grand nombre de survivances.

L'usage d'enterrer les morts dans un canot, si répandu anciennement chez les Russes, doit être d'origine scandinave. En effet, c'est en Scandinavie que l'on trouve le plus souvent dans les tumuli les restes des canots et c'est là aussi que l'on constate, plus souvent qu'en Russie, des sépultures constituées par les pierres disposées en forme de canot. L'enterrement dans un canot est encore en usage parmi les Polynésiens, les Mélanésiens, les Chinouks de l'Amérique du Nord, les peuplades de l'Asie septentrionale, etc. D'ailleurs, en général, la forme primitive du cercueil et du canot est la même : un tronc d'arbre fendu en deux et creusé ensuite (comparez les cercueils des anciens tombeaux germains, les *Todtenbäume* décrits par Lindenschmidt avec les canots des palafittes suisses de Regnitz, etc., ou même avec les canots qui étaient en usage il y a encore quelques années sur les petits lacs alpins). Quelle est la cause de cette association que l'on rencontre partout entre le canot et les rites funéraires ? C'est évidemment la croyance dans l'existence d'un cours d'eau, ou d'une mer qui sépare le monde réel du monde imaginaire où habitent les âmes des morts ; pour passer ce cours d'eau ou cette mer, il fallait un bateau. La coutume des anciens Égyptiens qui consistait à transporter les morts de l'autre côté du Nil sur des canots ; la forme des tombeaux et des sarcophages des Babyloniens simulant leurs paniers en jonc enduits d'asphalte qui servaient à passer les rivières ; le Styx et l'Achéron des Grecs et des Romains ; la fête des lanternes ou « Boug » des Japonais, l'expression allemande actuelle « absegeln » (mettre à la voile), au lieu de mourir ; et tant d'autres objets, rites, traditions, etc., indiquent clairement la persistance de cette croyance à travers le temps et l'espace.

En ce qui concerne l'usage de tuer un cheval ou plusieurs chevaux sur la tombe et puis l'enterrer en totalité ou en partie avec son maître, il existe partout où le cheval est domestiqué. Même chez les Patagons : où cet animal n'est connu que depuis trois cents ans, il joue dans les usages funéraires presque le même rôle qu'il jouait chez les Scythes au ^{iv}^e siècle avant l'ère chrétienne. Les différentes façons d'enterrer le cavalier soit sur son cheval, soit dans un char, soit en brûlant les corps du cavalier et de la monture, soit en mettant sur la tombe la peau du cheval étalée sur des perches, etc., sont décrits avec tous les détails

nécessaires par M. Anoutchin. En général, le travail du savant russe abonde en renseignements précieux de toute sorte, surtout en ce qui concerne la Russie, en même temps qu'il donne des aperçus nouveaux sur plusieurs points de l'ethnologie comparée. J. DENIKER.

A. TÖRÖK. *Précis de craniométrie systématique, etc.* (Grundzüge einer systematischen Kranimetrie). Stuttgart, 1890, in-8, av. nombr. fig.

Le livre de 630 pages que vient de publier M. Török, professeur d'anthropologie à l'Université de Budapest, est une « introduction méthodique » à l'analyse crâniométrique de la forme crânienne pour les besoins de l'anthropologie physique, de l'anatomie comparée, ainsi que de certaines sciences médicales (psychiatrie, oculistique, art dentaire, accouchement, médecine légale) et des beaux-arts (anatomie plastique). C'est du moins ce que nous promet la couverture du volume, qui dit en outre que c'est un « Manuel pour le laboratoire ».

Il faut distinguer deux parties dans cet ouvrage qui a dû coûter beaucoup de travail à son auteur : un réquisitoire fort sévère contre la crâniologie actuelle, d'une part, et l'essai de jeter les bases d'une crâniologie nouvelle, de l'autre.

Nous ne ferons que glisser sur la première partie, dans laquelle certains savants de valeur, comme Benedikt ou Kollmann, sont quelque peu maltraités. Ces attaques ont d'ailleurs provoqué des « réponses » et la discussion, notamment avec M. Kollmann, menace de dégénérer en une polémique personnelle. Dans sa préface l'auteur dit que le motif principal, pour lequel il a entrepris son ouvrage, est le manque d'unité dans les méthodes des anthropologistes des différents pays qui rend stériles presque tous les travaux crâniométriques. Et cependant il s'élève avec vigueur contre les « systèmes » de mesures proposées actuellement, soit par l'école française de Broca, soit par l'école allemande (d'après l'entente de Francfort). Il traite toutes ces instructions de « clichés », d'entraves à la science (comme si elles défendaient de prendre des mesures en dehors de celles qu'elles proposent), et d'essais audacieux de désigner d'avance, sans étude préalable, les mesures soi-disant les plus importantes et donnant le mieux l'idée de la structure du crâne. Nous sommes même porté à croire que la vivacité de langage de l'auteur est surtout due à sa conviction profonde que tout ce qui a été fait jusqu'à présent en crâniologie ne vaut pas grand'chose. Nous ne partageons pas ce point de vue de notre savant confrère et nous préférons attendre les résultats de l'application de sa méthode pour nous prononcer sur sa valeur.

Ceci dit, passons à la partie didactique de l'ouvrage. L'auteur cherche d'abord à établir le *but* des investigations crâniologiques. Ce but est d'étudier le crâne « en lui-même », dit-il, comme la partie la plus importante du corps, reflétant dans sa structure, d'une part, le développement du cer-

veau, de l'autre, les modifications produites par les muscles de la face, etc. On peut classer sous plusieurs chefs les points de vue auxquels on se place dans les études systématiques de crâniologie : ceux de l'anatomie comparée, de l'embryologie, des particularités individuelles, etc.

En somme, la crâniologie doit rechercher « les lois d'après lesquelles se constitue la forme du crâne ». Elle ne doit s'occuper que secondairement des *types* et se consacrer surtout à l'étude individuelle de chaque crâne. Cependant l'auteur avoue lui-même (p. 16) que l'étude de trois têtes d'assassins ne lui a donné aucune preuve de corrélation quelconque entre la physionomie et la disposition des muscles de la face, ni entre ces derniers et le crâne, ou entre le crâne et le cerveau. La similitude des traits de visage n'implique donc nullement la similitude dans la musculature ou dans la forme crânienne. Nous avouons que nous ne comprenons pas bien pourquoi alors l'auteur insiste tant, quelques pages plus loin, sur la nécessité d'étudier des *milliers* de crânes et des têtes sur le vivant et le cadavre d'une race donnée, dans tous leurs détails, pour arriver à découvrir cette corrélation supposée, cette disposition de forme suivant des lois fixes (*gesetzmässige*) qui est le but suprême de sa crâniologie.

Pour arriver à découvrir ces lois fixes, il faut étudier les caractères descriptifs du crâne (crânioscopie) et mesurer les différentes lignes, angles, surfaces etc. du crâne (crâniométrie). Laissant de côté la partie crânioscopique, l'auteur ne nous entretient dans la suite de son ouvrage que de la crâniométrie.

Arrêtons-nous un moment sur la question du plan horizontal. L'auteur admet le *plan physiologique* (le sujet vivant regardant droit devant lui); mais il dit qu'on ne peut le déterminer ni sur le vivant ni sur le crâne. Il faut donc se contenter des *plans auxiliaires* qui s'y rapprochent le plus. M. Török arrive à cette conclusion, formulée par nous mainte fois, que le crâne n'étant jamais parfaitement symétrique, le plan horizontal, qu'il soit alvéolo-condylien (plan français) ou orbito-auriculaire (plan allemand), ne coupe jamais perpendiculairement le plan sagittal. La question de l'horizontale perd donc de son importance et l'on peut parfaitement se passer du plan horizontal et comparer les crânes en superposant leurs contours pris au crâniographe suivant n'importe quelle ligne horizontale choisie sur le dessin même.

L'auteur donne cependant la préférence à la ligne *hormio-iniaque*, qui correspond au *radius fixus* de Lissauer adopté jadis par nous dans nos études sur les crânes des gorilles. Cette ligne est située dans un plan presque parallèle au plan « horizontal allemand », que l'auteur préfère au plan alvéolo-condylien parce qu'il donne moyen de comparer les mesures prises sur le vivant et sur le squelette.

Ce qui est important, c'est le plan « médian » géométrique que l'auteur détermine à l'aide de son *crâniomètre universel* et qui occupe une situation moyenne par rapport au plan sagittal réel du crâne; ce dernier

se trouve la plupart du temps dévié à droite du plan géométrique dans la partie supérieure du crâne, à gauche dans la partie inférieure. C'est par rapport à ce plan que l'auteur établit son plan horizontal, mais pour *chaque moitié du crâne à part*. Ce plan passe par la ligne orbito-auriculaire (comme l'horizontale allemande) perpendiculairement au plan médian sagittal géométrique. L'angle sous lequel se rencontrent les plans des deux côtés du crâne peut être déterminé avec le crâniomètre universel de M. Török. Cet appareil permet également de tracer les projections de certains points de l'endo-crâne et notamment celle de l'*hormion*, c'est-à-dire du point d'insertion du vomer au basi-sphénoïde, comme le dit l'auteur. Si nous le comprenons bien, cela doit être le point supéro-postérieur du vomer, mais comme le bord supérieur de cet os se termine en arrière en deux ailes qui s'engagent dans les gouttières de la face inférieure du sphénoïde, nous ne savons pas au juste si c'est l'extrémité postérieure de l'aile ou bien l'endroit le plus profond de la fourche (qui est dans le plan médian du crâne), que l'auteur considère comme *hormion*. La détermination rigoureuse de ce point anatomique nous paraît cependant indispensable, car l'auteur s'en sert comme d'un centre duquel partent toutes les lignes rayonnant (les « *secteurs* ») vers les différents points périphériques du crâne et servant à calculer nombre d'angles, de triangles, etc. Parmi ces « *secteurs* », le principal est celui qui va au nasion et qui sépare la partie cérébrale de la partie faciale du crâne. Il existe en outre quatre secteurs principaux au-dessus de cette ligne *hormio-nasale*, dans la partie cérébrale et six autres au-dessous, dans la partie faciale du crâne, constituant ainsi dix angles, dix segments et dix « *triangles sectoraux* » auxquels s'ajoutant dix autres dont la base est commune avec les triangles sectoraux, mais dont le sommet se trouve sur la courbe sagittale du crâne. On voit que rien qu'en partant de l'*hormion* on peut déjà prendre plus de soixante mesures.

Nous avons choisi ces mesures sagittales comme exemple. Il en existe plusieurs autres. Parmi les mesures linéaires, M. Török n'admet que celles qui sont des projections orthogonales suivant les coordonnées fixes. Ces coordonnées sont données par le diamètre antéro-postérieur (de la glabella au point le plus saillant de l'occiput) et par deux lignes perpendiculaires à ce dernier dans le plan horizontal (diamètre transverse maximum) et dans le plan vertical (hauteur maxima du crâne) que l'on détermine avec le crâniomètre Török. C'est aussi avec cet instrument que l'on prend les différentes mesures entre les 71 points anatomiques ou géométriques (ayant chacun un nom spécial), ce qui porte le nombre de mesures linéaires à 5 371 et celui des indices à 178.

Un chapitre spécial est consacré aux angles et à la description des différents instruments pour les mesures (goniomètre facial, parallèle, sphénoïdal, métographe, etc.).

Un autre chapitre donne des précieuses indications sur les mesures de

volume et de surface du crâne. Pour le cubage du crâne, l'auteur décrit les méthodes Broca et Schmid, sans se prononcer sur leurs valeurs relatives.

En fin des comptes, M. Török énumère et ne décrit pas moins de 5 371 mesures linéaires et 1 425 à 2 500 mesures angulaires. Suivant l'auteur, on n'arrive à connaître « les lois de la forme crânienne » qu'après avoir pris et comparé toutes ces mesures sur un millier de crânes. Or, nous nous sommes appliqués à faire le calcul suivant. Comme on ne peut prendre en général plus d'une mesure par minute en moyenne, il faudrait près de 6 800 minutes, soit plus de 110 heures pour mesurer complètement un crâne, et, par conséquent, 110 000 heures pour la série de 1 000 crânes. Cela fait, sans tenir compte du temps qu'il faudrait pour calculer les indices, les moyennes, etc., au taux de la « journée de 8 heures » réclamée aujourd'hui par les ouvriers de tous métiers, 13 750 journées de travail, soit plus de 45 années, tout bonnement la vie d'un homme si l'on compte qu'on ne peut commencer un travail aussi important qu'après mûre réflexion et à l'âge où on doit se méfier des entraînements irréflechis. Eh bien ! malgré l'ancienne amitié qui nous lie à M. Török, nous n'hésitons pas à déclarer que c'est exiger trop pour arriver à un résultat peut-être négatif ; car le savant professeur ne nous garantit nullement que la comparaison de toutes ses lignes, de tous ses angles donne un résultat quelconque. Il faut voir et essayer, sans savoir à quoi on aboutira, et pour cela piocher 8 heures par jour pendant 45 ans, avec un peu de repos le dimanche seulement ! On ne trouvera jamais un homme assez dévoué pour le faire.

Il nous semble que la comparaison de plusieurs crânes humains d'âge, sexe et race divers ainsi que la comparaison de ces crânes avec ceux des différents animaux, indiqueraient bien plus vite à un observateur sérieux quelles sont les lignes suivant lesquelles il faut prendre les mesures et quelles sont les points importants à étudier.

En tout cas, il nous paraît que l'étude aussi approfondie et aussi compliquée du crâne que le veut M. Török peut parfaitement coexister avec des recherches moins minutieuses, destinées à éclairer tel ou tel point de l'ethnogénie par exemple, de la distinction des races, etc. Un petit nombre de mesures suffisent, avec une bonne description, pour distinguer le crâne d'une race de chien de l'autre : pourquoi n'en serait-il pas de même pour le crâne de l'homme ?

J. DENIKER.

R. VIRCHOW. *Nouvelles recherches sur les crânes de l'Afrique orientale* (Neue Untersuchungen Ostafrikanischer Schädel), in : *Sitzungsberichte (Comptes rendus) de l'Académie des Sciences de Berlin*, séance du 12 février 1891.

Les plus intéressants des crânes décrits dans cette communication sont ceux des Va-Hadimou, habitants probablement aborigènes de l'île Zanzibar, dont il existe encore quelques groupes dans l'est de l'île (à Mo-

popoe, etc.); une tribu de cette peuplade (Va-Toumbatou) vit également dans un petit îlot situé au nord-ouest de l'île de Zanzibar. Ce sont, d'après M. Stuhlmann, qui a découvert les crânes et les ossements dans une ancienne sépulture, des hommes grands, noirs, bien faits, à visage allongé, et se distinguant des autres habitants nègres de l'île (les *Souaheli*) par leur nez plus allongé et par le système pileux plus développé. En somme, ils rappellent les Bantous.

Voici quelques particularités que présentent le crâne et les ossements du Va-Hadimou : un humérus à cavité olécrânienne perforée, un tibia platycnémique à un haut degré, le reste des os longs étant remarquablement arrondi. Le crâne est prognathe, très dolichocéphale (indice céphalique 70.2).

Deux crânes des Va-Toumbatou offrent les caractères suivants : 1^{er} crâne : capacité crânienne, 1520 cm. c.; indice céphalique, 78.7; indice haut.-long. 76.5; indice orbitaire, 89.7; indice nasal, 47.9. — 2^e crâne : capacité 1300 cm. c.; indice céphalique 76.8; indice haut.-long., 74; indice orbitaire, 94.7; indice nasal 48.9; prognathisme. Dans les deux crânes l'occiput est très allongé, comme étiré en arrière.

À côté de ces crânes nous trouvons décrites trois autres séries; ce sont les crânes des Bantous, des Massaï et des Galla-Somali.

Crânes Bantous. Un crâne de *M'Bondei* (ou Va-Bondei), deux crânes de *Va-Digo* (ces deux peuplades habitent entre la côte et les monts d'Ouzambara), 4 crânes de *Va-Kamba* (du pays d'Oukamboni, au voisinage du mont Kenia, près de la rivière Asi) et un crâne de *Pangani* (sans provenance). La plupart de ces crânes sont petits, prognathes et dolichocéphales ou mésocéphales (indices céphaliques, dans l'ordre des trikus que nous venons d'énumérer, sans compter le crâne Pangani pour lequel cette mesure n'est pas indiquée : 72.6, 79.8, 71.3, 76.9, 78.9, 73.7, 73.7).

Crânes Massaï. 4 crânes de *Wa-Kouafi* qui vivent dispersés par petits groupes entre le nord-ouest du pays d'Ousega et le lac Baringo. Ces crânes viennent d'une localité située à une journée de voyage au nord du mont Kilindi (dans l'Oungourou oriental à peu près par 5° 30' latitude nord, et 39° 43' longitude est de Paris). Deux de ces crânes sont seulement en parfait état. L'un est hypsidolichocéphale (indice céphalique, 74.9; haut.-long. 77.2) et leptorrhinien; l'autre est très peu volumineux et ortho-brachycéphale (indice céphalique 80.8, haut.-long. 74.9), etc.

Les crânes *Somali* (4 en tout) et *Galla* (6) viennent des champs de bataille et des sépultures du pays de *Witou*. Les premiers sont ortho-dolichocéphales (indice céphalique 72.2, 72, 75.6), mégasèmes, lepto ou faiblement mésorrhiniens; les seconds sont hypsi-dolichocéphales (indice céphalique 67.4, 69.2, 72, 71.7, 73, 76.5), très peu volumineux, leptorrhinien mégasèmes.

Il faut joindre à cette série un crâne d'Abyssin (indice céphalique, 73.9) et un crâne d'un Massaouan (indice céphalique, 73.3).

En somme, tous ces crânes est-africains sont dolicho ou méso-céphales (sauf 1), hypsi ou ortho-céphales (sauf 2), méga ou mésosèmes (sauf 1), leptorrhiniens ou mésorrhiniens chez les Galla-Somali, platyrrhiniens ou mésorrhiniens chez les Bantous et les Massaï. DENIKER.

A. SCHMIDT. Contribution à l'étude du nanisme (Zur Kenntniss des Zwerguncheses) (*Archiv für Anthropologie*, t. XX, 1891, 1^{er} et 2^e fascicules, p. 43).

Le mémoire du D^r Alexandre Schmidt est une étude des plus consciencieuses dans laquelle on trouvera un exposé détaillé de l'ensemble des notions que nous possédons sur ce sujet peu connu. On ne lira pas sans intérêt une dizaine d'observations nouvelles de nanisme, dont plusieurs avec autopsie faite à l'Institut pathologique de Munich. Les mensurations ont été prises, tant sur le vivant que sur le cadavre, avec le plus grand soin et détaillées dans un tableau d'ensemble qui forme un ensemble de matériaux des plus précieux que l'on possède sur le sujet.

Le nanisme paraît assez rare ; car, sur 45 500 conscrits bavares, Ranke n'a trouvé que 43 individus dont la taille était comprise entre 1^m,15 et 1^m,40, tandis que la stature moyenne de la Bavière est de 1^m,62.

Ses causes sont encore obscures. En tous les cas, il est de la plus haute importance de distinguer le nanisme congénital et le nanisme acquis. Il est intéressant de rappeler à ce propos que des conférences récentes ont démontré la possibilité de produire des formes naines de poulets dans les couveuses artificielles : il suffit pour cela de soumettre les œufs à une température trop élevée ou à un effort insuffisant d'oxygène.

Il n'est guère possible de démontrer l'hérédité de la microsomie ; car le plus souvent la reproduction des nains est à peu près impossible. L'étroitesse seule du bassin des femmes naines suffirait d'ailleurs à rendre l'accouchement excessivement laborieux et périlleux pour elles.

Sans nous arrêter aux causes intra-utérines — plus ou moins hypothétiques — du nanisme congénital, disons quelques mots de celles du nanisme acquis. Il faut placer en tête l'arrêt de développement du squelette. Cette *hypoplasie* peut se montrer aussitôt après la naissance, ou bien être précédée d'une période où le développement aura été normal. Elle peut intéresser le squelette entier (*microsomie*) ou bien seulement certains membres ou segments de membres (*micromélie*), souvent l'arrêt n'atteint que le développement en longueur, et les os avec les parties molles environnantes paraissent d'une largeur exagérée, ou bien la stature entière répond aux petites dimensions du squelette, et le nain est bien perfectionné. Enfin la microsomie est tantôt sporadique, tantôt endémique, et accompagne alors d'autres anomalies, telles que le goitre, la microcéphalie, le crétinisme, etc.

D'après Baillarger, ce serait la synostose prématurée des os du crâne qui serait le fait primaire, qui produirait à la fois l'arrêt de développe-

ment du cerveau et celui du reste de l'organisme. Mais on connaît des cas où les sutures, et notamment la sphénobasilaire, étaient intactes.

Pour Vogt, l'atavisme expliquerait la microcéphalie, si souvent unie au nanisme : le crétin ne serait que l'*alalos*, l'anthropo-pithèque cherché en vain par les géologues. Mais, d'après Virchow, un arrêt de développement ne saurait être rapporté à l'atavisme que lorsque les individus qui le présentent sont capables de subvenir à leur propre existence et à la propagation de l'espèce : or les microcéphales ne remplissent aucune de ces conditions. D'autre part, leur cerveau, au lieu de se rapprocher des formes ancestrales, n'a que des caractères pathologiques. L'hypothèse qui réunit actuellement le plus d'adhérents est celle d'un arrêt de développement primitif du cerveau, qui serait la cause première de l'anomalie ; les synostoses des sutures craniennes, quand elles existent, ne seraient que secondaires.

La réduction de la capacité crânienne chez les microcéphales est de un quart à la normale en moyenne ; mais on a observé des cas, où elle atteignait et même dépassait la moitié de la normale. D'après ces données, on peut les diviser, avec Broca, en demi-microcéphales et en microcéphales proprement dits. Les premiers sont pour Broca, chez les Européens adultes, des sujets dont le crâne n'a qu'une capacité inférieure à 1150 cc., une circonférence horizontale de 480 pour les hommes et 475 au plus pour les femmes.

La diminution des dimensions du crâne microcéphale porte surtout sur la hauteur ; pour les diamètres antéro-postérieurs et transverses, la base du crâne est la moins atteinte. A la base, la réduction porte surtout sur la fosse cérébrale antérieure. D'une façon générale, c'est la vertèbre frontale qui subit la diminution la plus considérable ; l'occipitale est, au contraire, relativement plus grande. Les sutures sont parfois effacées prématurément.

Enfin rappelons encore le prognathisme facial qui contribue à donner au microcéphale l'aspect simien caractéristique. Mais tandis que, chez les singes, le prognathisme a pour origine le développement des maxillaires, il provient, chez le microcéphale, du raccourcissement de la base du crâne. En effet, s'il en était de même chez celui-ci, les apophyses ptérygoïdes qui, normalement, sont dirigées en bas et en *arrière*, devraient suivre le maxillaire et se diriger en *avant* et en bas. Or, chez le microcéphale, ces apophyses sont tout au plus perpendiculaires à la base du crâne. Celle-ci, dans son mouvement de recul, a entraîné l'extrémité supérieure du maxillaire, d'où un mouvement de bascule qui a projeté son extrémité inférieure en avant.

Les microcéphales sont d'ordinaire plus ou moins idiots ; la plupart meurent jeunes ; ils sont incapables de se reproduire.

Les crétins ont été considérés autrefois comme une race dégénérée. On s'accorde aujourd'hui à reconnaître en eux une production patholo-

gique. Car les caractères communs qu'ils présentent n'ont rien de typique : ce n'est qu'une déviation régulière de la normale. Il y a chez eux à la fois arrêt et trouble dans le développement. Ce qui domine, c'est l'absence de proportion entre les différentes parties du corps : ils ont une tête énorme posée sur un corps de nain. Comme chez les microcéphales, la lésion primitive paraît résider soit dans le cerveau, soit dans les os du crâne. Virchow a rencontré chez les crétins, des crânes presque normaux des macrocéphales, des microcéphales, et d'autres déformés de toutes les manières possibles par la fusion prématurée d'une ou de plusieurs de leurs sutures notamment à la base. Il y a dans les trois cas des troubles de nutrition de l'encéphale : il est enflammé au niveau des synostoses, réduit dans ses dimensions dans la microcéphalie ; enfin la macrocéphalie s'accompagne d'hydrocéphalie. La plupart des crétins sont incapables de reproduction ; certains atteignent le suprême degré de l'imbécillité.

Les nains bien proportionnés, chez lesquels l'encéphale n'a pas pris part à l'arrêt de développement, sont une anomalie assez rare. Le plus souvent la tête est trop grande, les membres trop courts ; l'aspect extérieur du sujet a quelque chose d'infantile, qui semble indiquer un arrêt survenu dans le cours de la croissance. On ne connaît guère d'exemple authentique qu'un nain véritable ait pu se reproduire. Au moment de leur naissance, ils sont souvent normaux, et ne présentent les caractères du nanisme que plus tard ; d'autres fois ils sont très petits dès leur venue au monde. Quelques-uns continuent à grandir très lentement jusqu'au moment où la croissance s'arrête normalement chez tous les hommes ; chez d'autres, il y a, à un certain moment, un arrêt brusque du développement.

L'auteur a plusieurs fois observé, dans les cas inédits qu'il rapporte, qu'une grave maladie avait été la cause de l'arrêt brusque de la croissance. Dans l'un de ces cas (n° 4), il y a nanisme, micromélie et hydrocéphalie, sans que les fonctions cérébrales soient le moins du monde atteintes. L'origine de la difformité paraît résider ici dans le rachitisme. Le cas n° 5 est intéressant par l'âge avancé (63 ans) qu'a atteint le sujet ; sa taille n'est que de 1 262 millimètres. Les fonctions cérébrales s'accomplissent tout à fait normalement. Le sujet dit avoir grandi régulièrement jusque vers l'âge de 10 à 12 ans, sa croissance s'est arrêtée alors, non par suite d'une maladie, mais plutôt par surmenage physique. La faculté de reproduction est restée entière. La plupart des autres observations de l'auteur concernent des cas de microcéphalie ou de crétinisme plus ou moins développés.

On trouvera dans le mémoire de M. Schmidt un exposé détaillé de toutes ces observations et des tableaux, très complets de toutes les mesures prises tant sur le vivant que sur le squelette ou dans les autopsies, quand il y a eu lieu. Nous nous contenterons de reproduire

ci-dessous les indications concernant la taille et la circonférence crânienne horizontale de ces sujets :

	HOMMES.					FEMMES.				
Age.	19	63	19	17	15	16	26	41	9	10
Taille.	930	1262	1280	1149	1199	1160	1083	979	1212	
Circonférence crânienne horizontale.	377	549		475		505	489	511	549	430

On remarquera que chez plusieurs de ces sujets le volume du crâne paraît dépasser la normale : la circonférence horizontale d'un adulte sain n'est en effet que de 510 centimètres. Il s'agit alors d'un léger degré d'hydrocéphalie. La capacité crânienne du sujet n° 1, âgé de 19 ans, a pu être mesurée ; elle n'atteint que 590 cc. L'auteur donne, comme terme de comparaison, les mesures prises sur un homme dont la taille atteint 1475 mm. et la circonférence horizontale, seulement 477 : c'est un cas de microcéphalie n'ayant pas entraîné de nanisme. Enfin il cite un cas de macrocéphalie avec une circonférence de 765 mm.

D^r L. LALOY.

STIEDA. Un nouveau procédé pour la préparation du cerveau (*Anatomischer Anzeiger*, n° 16, page 450. Iena, 1891).

Il serait inutile d'insister sur l'utilité qu'il y aurait, tant pour l'anthropologie que pour la psycho-physiologie, à constituer de vastes collections d'encéphales préparés d'une façon rationnelle. D'autre part, on sait combien les procédés actuels sont insuffisants. Le cerveau, déformé et diminué de volume, n'est plus guère propre à une étude détaillée. La méthode proposée par l'éminent professeur à l'Université de Königsberg paraît devoir remédier à certains de ces inconvénients. Il ne sera donc pas sans intérêt de l'exposer ici !

Voici en quoi elle consiste.

L'encéphale — humain ou animal, — aussitôt après son extraction du crâne, est plongé dans une solution concentrée de chlorure de zinc. Cette solution s'obtient en dissolvant à saturation le sel dans l'eau : l'encéphale doit y flotter. Après deux ou trois jours, il commence à durcir, sa consistance est analogue à celle du savon, et dès lors il est facile de le dépouiller de la pie-mère et de l'arachnoïde.

Après avoir retiré les méninges, on peut, si on le juge nécessaire, diviser l'encéphale en ses parties essentielles, ou bien continuer sa préparation en entier. On place l'encéphale ou ses fragments dans de l'alcool à 96° ; et on l'y laisse une quinzaine de jours en changeant le liquide 2 à 4 fois.

Lorsque le durcissement et la déshydratation sont suffisants, on retire le cerveau de l'alcool pour le placer dans la térébenthine. Il y reste im-

mergé deux à quatre semaines. On pourra changer le liquide une ou deux fois. La durée de l'immersion varie suivant la température. En hiver, on exposera les préparations à la chaleur du poêle; en été, on les placera au soleil. La température des appartements est trop basse pour donner une imprégnation rapide. Lorsque la consistance est devenue vitreuse et légèrement transparente, on retire la préparation de la térébenthine.

Enfin on plonge le cerveau dans le vernis qui sert aux peintres pour préparer le bois à recevoir une couleur à l'huile. Ce vernis se fabrique industriellement en faisant bouillir de l'huile de lin avec des sels de plomb ou de manganèse. Le cerveau y reste quinze jours au moins; on peut l'y laisser sans danger quatre semaines et plus. Après l'en avoir retiré, on le dépose sur du papier buvard afin de le dessécher; en huit jours la dessiccation est suffisante. La préparation est alors d'aspect mat et de couleur plus ou moins foncée. La diminution de volume est peu considérable: elle n'atteint guère que le quart du volume primitif. Le cerveau a les dimensions d'un cerveau durci dans l'alcool seul. On peut, si l'on veut, le vernir et donner ainsi à la surface un aspect poli et brillant.

Cette méthode fournit, d'après l'auteur, des préparations sèches, dures, de belle apparence et faciles à conserver. Elles conviennent parfaitement à l'étude des circonvolutions et peuvent être manipulées sans que l'on ait à craindre de les déformer ou de les écraser. L'emploi du chlorure de zinc a, sur celui de l'alcool, l'avantage de durcir le cerveau sans le rendre cassant, et de permettre l'enlèvement des méninges sans entraîner de fragments de circonvolution. L'étude de la surface cérébrale est également facilitée; car on peut introduire le doigt dans les sillons, écarter les circonvolutions, sans crainte de les briser. Mais il faut éviter de laisser trop longtemps le cerveau dans le chlorure de zinc: grâce à sa réaction acide, la solution, après avoir coagulé l'albumine, pourrait à la longue la ramollir.

La méthode de Stieda présente sur celle de Broca (immersion dans l'acide azotique) l'avantage de moins diminuer le volume de l'encéphale. On pourrait lui reprocher en revanche d'être un peu minutieuse; mais il est juste d'ajouter qu'elle ne nécessite ni appareils spéciaux ni produits coûteux. Elle est supérieure en cela à la méthode de Schwalbe (alcool, térébenthine, puis paraffine). D'autre part, elle donne des préparations dures et pouvant être manipulées sans danger, contrairement au procédé de Giacomini (chlorure de zinc, puis glycérine).

D^r L. LALOU.

W. PFITZNER. Contribution à l'étude du squelette des extrémités chez l'homme (*Beiträge zur Kenntniss des menschlichen Extremitätenskelets*). 1^{re} partie, avec 7 planches. Iéna, 1891.

Cette belle publication forme le premier fascicule du premier volume d'une série intitulée *Études de morphologie* qui va paraître sous la

direction de M. G. Schwalbe, directeur de l'Institut anatomique de l'Université de Strasbourg. L'ouvrage de M. Pfitzner est le résultat d'études très approfondies sur le squelette du pied et de la main. Ces observations ont été faites sur des membres disséqués et macérés avec le plus grand soin, de façon à éviter toute erreur dans la détermination des phalanges.

L'auteur se propose d'étudier : 1° les proportions des divers segments de la main et du pied; 2° les os sésamoïdes des extrémités; 3° les anomalies individuelles. Il exposera dans un volume suivant le résultat de ses recherches sur le squelette infantile et sur les singes.

L'ouvrage que nous avons entre les mains ne comprend que l'étude des proportions des segments de la main et du pied. On jugera de l'importance de ce travail si nous disons que les observations portent sur 202 mains en tout. Chacun des segments osseux a été mesuré isolément; les mesures ont été prises, par la méthode de Braune-Fischer, au moyen d'un compas à branches coudées allant du milieu d'une extrémité de l'os au milieu de l'autre bout, et après enlèvement du revêtement cartilagineux. On trouvera dans l'ouvrage de M. Pfitzner le détail des mensurations effectuées, ainsi que les moyennes calculées, avec séparation des deux sexes, et les schémas servant à synthétiser les résultats obtenus. Nous nous contenterons de donner les moyennes de l'auteur pour tous ces cas réunis, sans distinction de sexe.

Pour 202 mains d'adultes, on a les valeurs suivantes en millimètres, en allant du pouce au cinquième doigt :

Métacarpiens.	43,4	64,6	62,0	55,9	51,9
Premières phalanges.	23,9	38,3	42,7	40,3	31,8
Deuxièmes phalanges.	"	23,1	28,1	26,7	18,9
Troisièmes phalanges.	21,9	17,2	18,0	18,5	16,8
Doigts (les 3 phalanges).. . . .	50,7	78,6	88,8	85,5	67,4
Rayons (doigts + métacarpiens). .	94,2	143,2	150,8	141,4	119,3

Ces chiffres présenteraient plus d'intérêt s'ils étaient rapportés à la taille. Disons toutefois que celle-ci (mesurée sur le cadavre) est connue pour tous les cas étudiés par l'auteur.

M. Pfitzner rattache à l'étude de la main l'un des problèmes les plus intéressants de ceux qui concernent l'origine de l'homme. Il se pose cette question : le type primitif de la main est-il artiodactyle ou périssodactyle ? D'une façon générale on peut désigner comme artiodactyle le membre dans lequel deux rayons médians ont acquis une importance prépondérante, et comme périssodactyle l'extrémité dont un seul des rayons médians est devenu prédominant. On observe alors ce qui suit, chez la plupart des mammifères dont les membres possèdent encore cinq ou au moins quatre métacarpiens :

1° Type artiodactyle : le troisième et le quatrième métacarpien sont à peu près égaux, de même que les phalanges correspondantes. Le

deuxième et le cinquième, ainsi que les doigts qui leur font suite, sont bien plus petits; le deuxième rayon est plus long que le cinquième, mais cette différence ne s'observe souvent que dans la région métacarpienne.

2° Type périssodactyle : le troisième rayon est le plus long dans tous ses segments; viennent ensuite le deuxième et le quatrième à peu près égaux entre eux; enfin le cinquième.

Si l'on considère le doigt seul, les chiffres de M. Pfizner confirment ce que l'on observe chez le vivant, c'est-à-dire que le quatrième doigt est toujours plus long que le deuxième et se rapproche du chiffre correspondant au troisième. Les différences entre le deuxième et le quatrième doigt varient de 2 à 12 millimètres chez l'homme, avec une moyenne de 7 millimètres. Chez la femme, la moyenne des différences n'est que de 6^{mm},3. Par ce caractère, la main humaine appartiendrait donc au type artiodactyle. Il faut ajouter pourtant qu'en considérant l'ensemble des doigts et du métacarpe ces données sont faussées : le troisième rayon devient le plus long, le deuxième et le quatrième sont à peu près égaux.

Une autre question traitée par l'auteur est celle des différences entre les extrémités droite et gauche. 40 sujets masculins et 24 féminins lui ont servi à étudier ce problème. Il donne le tableau détaillé des différences observées dans chacun des segments de la main, chez chacun de ces sujets. Un fait assez inattendu, c'est que les différences — toujours très faibles — se répartissent sans aucun ordre sur tout le squelette de la main. Le même membre présente, tant dans chacun de ses rayons que dans chacun de leurs segments, des différences tantôt positives, tantôt négatives de toutes les grandeurs possibles. Si l'on représente par le signe + les différences en faveur de la main droite, on obtient comme moyenne générale des métacarpiens réunis aux doigts (rayons) en allant du premier au cinquième : + 0,20; + 0,06; — 0,31; — 0,19; — 0,20. Ces mesures sont rapportées au millimètre. Dans les cas individuels, les différences sont comprises entre les extrêmes de 0 et 4 millimètres.

Un autre rapport intéressant étudié par l'auteur est celui de la longueur de la main (soit le médius plus son métacarpien) à la taille; cette étude lui a montré que ce rapport est très variable et que si, d'une façon générale, des mains grandes correspondent à une taille élevée, on ne saurait que d'une façon très générale déduire de la longueur de la main d'un sujet, sa stature probable. La seule conclusion qui semble ressortir avec quelque évidence des tableaux de M. Pfizner, c'est que le rapport de la longueur de la main à la taille s'abaisse lorsque celle-ci croît, et que, à taille égale, la main de la femme est plus courte que celle de l'homme.

Si l'on exprime la longueur des diverses phalanges en centièmes de la longueur du doigt, on constate un fait curieux. C'est que la troisième

phalange est relativement plus courte chez la femme que chez l'homme, les deux autres sont plus longues chez elle. Les observations qui ont servi de base à cette étude portent sur 92 cas masculins et 57 féminins. Mais si ce fait est vrai dans la moyenne, il n'en est pas moins certain, d'après l'auteur, qu'il n'y a, dans le squelette de la main, aucun caractère qui puisse permettre de reconnaître à coup sûr le sexe de l'individu.

Nous serons plus bref sur la partie de l'ouvrage de M. Pfitzner qui concerne le squelette du pied. Les mesures ont été prises sur 183 pieds, dont 114 cas masculins, 53 féminins et 16 d'origine inconnue.

Les chiffres correspondant aux divers segments des orteils présentent bien moins de régularité que ceux des doigts. Un fait pourtant paraît en ressortir : c'est l'existence de deux types, l'un à forme allongée, l'autre où les os ont l'apparence raccourcie et atrophiés. Il n'y a guère d'intermédiaires entre les deux types : les différents pieds se rapprochent tous plus ou moins de l'un ou de l'autre des cas extrêmes. C'est dans la forme raccourcie et régressive que l'on trouve le plus souvent la fusion des deux dernières phalanges du cinquième et même du quatrième orteil. Il y a là un phénomène analogue à ce que l'on observe dans la portion caudale de la colonne vertébrale humaine. On sait qu'il s'y forme d'abord au moins neuf vertèbres, qui fusionnent ensuite et se réduisent à quatre.

Nous donnons ci-dessous les moyennes trouvées par l'auteur pour les différents segments du pied, en allant, comme pour la main, du gros orteil au cinquième. Les cas où il y avait fusion des phalanges n'entrent pas en ligne de compte.

Métacarpiens.	59,3	70,7	67,3	65,9	61,8
Premières phalanges.	29,1	27,0	24,5	23,0	21,5
Deuxièmes phalanges.	»	12,9	10,6	8,4	6,1
Troisièmes phalanges.	24,2	10,1	10,9	10,4	9,1
Orteils.	53,4	49,9	46,0	41,7	36,4
Orteils et métacarpiens.	112,6	120,5	112,3	107,6	98,2

Les longueurs des orteils et celles des rayons entiers ont été calculées directement, ce qui explique pourquoi elles ne concordent pas avec la somme des segments qui les composent.

La place nous manque pour entrer dans une discussion approfondie des chiffres fournis par M. Pfitzner. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ses intéressants tableaux et à ses schémas. Disons seulement, en terminant, qu'il faut louer l'auteur du travail immense qu'il a su mener à bonne fin, et de l'importance des matériaux qu'il a rassemblés sur un sujet peu connu. Nous espérons avoir bientôt l'occasion de présenter aux lecteurs de la Revue la suite de cet intéressant travail.

D^r L. LALOY.

L. ROCHETIN. *Études d'archéologie et d'histoire sur la ville d'Uzès.*
Uzès, 1891, 28 pp. in-8°.

La petite ville d'Uzès, du département du Gard, est située sur un haut plateau néocomien de 138 mètres d'altitude recouvert en partie de dépôts de molasse coquillière exploitée comme pierre à bâtir. Le rocher néocomien très accidenté, forme des roches très déchiquetées, aiguilles, falaises, surplombs, et donne naissance à des sources plus ou moins abondantes.

Au bord de ces eaux, dans les abris sous roches, sur les sommets les traces d'une occupation préhistorique ne manquent pas. M. Rochetin, ancien magistrat, président de l'Académie de Vaucluse, les énumère avec soin. Les objets recueillis généralement par M. Tuech préposé aux poids publics, sont décrits. Ce sont des haches polies de gneiss magnésien, d'euphotite et d'autres roches, des éclats de silex, des poteries grossières, quelquefois entières ou à peu près, coupe circulaire et évasée sur un pied de même forme, bols sans pieds, l'un à base arrondie et portant à son bord supérieur une petite anse à double mamelon; l'autre à base plate, recouvert de rayures grossièrement tracées dans tous les sens à l'aide de l'ébauchoir.

Plus bas, dans la vallée principale de la localité, au pied de la paroi extérieure de la caverne artificielle dite vulgairement *Temple des Druides*, et au-dessous de la lucarne destinée à y laisser pénétrer le jour, M. Tuech a recueilli des fragments de poterie noire avec ornements au trait en forme de chevrons, des pointes de flèches de quartz et de silex habilement retouchés, une perle de quartz et une minuscule hachette de micaschite poli avec trou de suspension et un poignard minuscule, court et trapu, dont la lame est très évasée à la base et dont le manche, en forme de tige arrondie, se termine par une garde sphéroïdale, divisée dans son milieu par une rainure. C'est par un lieu fixé au-dessous de cette garde que l'amulette devait être suspendue au cou.

(M. Rochetin, employant la terminologie de M. G. de Mortillet, appelle les pierres et poteries « robenhausiennes », le poignard « morgien ». Cela peut faire croire que ces objets ne sont pas les uns et les autres de la même époque, contemporanéité qui est très acceptable surtout dans cette région sud-est où les sépultures les plus intactes ont livré de tels mélanges.) M. Rochetin étudie ensuite la grotte elle-même, le *Temple des Druides*, dont les parois sont creusées de trous destinés évidemment aux poutrelles horizontales qui formaient la toiture des huttes sans doute préhistoriques. D'autres cavités dans le rocher formant le sol étaient probablement destinées à recevoir de poutrelles verticales. Une petite niche, à arcade cintrée, creusée seulement à 1 mètre au-dessus du plancher à l'endroit même où ont été trouvées les traces du foyer, a pu servir de support à une lampe. A quelques pas de ce réduit primitif

et en contre-bas coule la rivière. Sur d'autres points on observe plusieurs petites niches creusées à différentes hauteurs ; un anneau incisé dans la pierre ayant pu servir à attacher un animal ; un escalier dont les marches taillées dans le roc conduisent à une grande fenêtre naturelle, formée par des éboulis de rochers ; une spacieuse anfractuosité quadrangulaire de 4 mètres de hauteur, largeur et profondeur, creusée de 1^m,40 au-dessus du sol de la caverne dans toute l'épaisseur de sa paroi orientale, et éclairée dans le fond par une lucarne étroite et allongée comme une meurtrière, etc., etc.

M. Rochetin, pour compléter la description de cette grotte et de ces abris, passe rapidement en revue les principales grottes artificielles, signalées sur divers points de la France et donne les conclusions de nombreux auteurs. Il suppose que la grotte d'Uzès creusée dans une roche tendre, molasse, coquillière, a pu l'être avec des outils de l'âge de la pierre, mais à cet égard les fouilles n'apprennent rien : si rien ne nous autorise à faire sûrement remonter cette grotte artificielle aux temps préhistoriques, il semble qu'on puisse tout au moins lui assigner une antiquité assez reculée sans cependant pouvoir déterminer tous les usages auxquels elle a pu servir. Des traces d'abris artificiels se voient aussi tout le long de la vallée de l'Eure.

Dans une vallée voisine est la curieuse station néolithique de Sagriès à quelques pas du village d'Eyssène au pied des escarpements. Le rocher a été creusé en niches, en tablettes, en sièges, en excavations de différentes grandeurs, et le sol encombré de fragments de poterie, de haches polies mêlés d'ailleurs à des vestiges gallo-romains ou moyen âge.

Les notes très précises et que nous aurions voulu pouvoir résumer accompagnent cette excellente notice à laquelle seulement des illustrations font défaut.

ÉMILE CARTAILHAC.

L. ROCHETIN. *Les Baux dans l'antiquité*. Avignon, 1890, 40 pp. in-8°. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*.)

On connaît, de renommée au moins, la ville morte des Baux située dans un des plus curieux paysages de l'Europe. La brochure de M. L. Rochetin est surtout consacrée à décrire les vestiges qu'elle doit aux civilisations romaine et grecque. L'auteur n'a garde d'oublier les temps préhistoriques, mais il signale plutôt des fouilles à faire que des découvertes. Ainsi, au-dessus de l'habitat de Bringas et à Costa Pera sont des camps admirablement situés, bien défendus soit par la forte déclivité du talus, soit par des fossés et des levées de pierres. Les roches qu'ils renferment sont couvertes de traces d'utilisation, et tout autour d'elles étaient installées des cabanes et des écuries. Deux haches polies ont été recueillies sur le sol à peu de distance du camp de Costa Pera, et à côté s'ouvre la grotte des Fées. Des recherches superficielles ont mis

au jour dans celle-ci un grattoir de silex, un poinçon d'os et des fragments de poterie. Une des salles renferme des os humains. Les grottes artificielles peut-être mieux ouvragées que celles de la Corrèze ou de l'Aisne, sont très abondantes aux Baux. M. Rochetin les décrit avec soin.

ÉMILE CARTAILHAC.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU CENTRE. **Objets du dernier âge du bronze et du premier âge du fer découverts en Berry.** Bourges, 1891, 14 pp. in-8°, carte.

« Plusieurs des archéologues qui ont apprécié depuis un tiers de siècle les récits de Tite-Live sur les migrations gauloises au IV^e siècle avant notre ère, ont émis comme une assertion indiscutable et regardé comme un fait certain l'absence dans le centre de la France des armes et des objets qui se rencontrent en grand nombre dans la haute Italie et dans la vallée du Danube. Ces objets, auxquels la station de Hallstatt, où ils sont en abondance, a donné son nom, appartiennent à la première époque du fer, succédant immédiatement au dernier âge du bronze.

« Or, depuis quelques années, la Société des antiquaires du Centre, comprenant le haut intérêt de cette question, tant pour l'histoire générale de l'Europe que pour celle du centre de la Gaule en ces temps obscurs, a observé avec soin les objets contemporains révélés en Berry par des rencontres fortuites; elle a fait quelques recherches directes; d'autres fouilles plus nombreuses ont été faites par plusieurs de ses membres à leurs frais personnels.

« Ces observateurs ont mis au jour une quantité notable d'armes et d'ustensiles appartenant à ces deux époques et trouvés sur des points très divers. Ces découvertes fournissent évidemment aux études historiques une donnée nouvelle et mettent à néant l'argumentation qui s'appuyait sur leur absence. La Société croit donc devoir leur donner la plus grande publicité. » Dans ce but, elle publie la liste des objets et, sur une carte, l'indication des gisements (14 + 21). Ces observations ne remontent qu'à une vingtaine d'années et ne peuvent embrasser qu'une très minime partie des richesses de la région; car de très nombreux tumulus ont été détruits et *un très grand nombre sont encore inexplorés.*

Le catalogue des objets est bien fait; il donne la localité, la description sommaire des pièces, la collection qui les possède, la publication où elles sont décrites. Quelques croquis de menue grandeur auraient rendu cette brochure précieuse à tous égards.

Je bornerai mes observations sur le fond à une seule critique. La Société des antiquaires du Centre n'a-t-elle pas exagéré en admettant que les nombreux objets qu'elle énumère proviennent de l'Italie? Cette opinion paraissait justifiée lorsqu'on ne connaissait encore qu'un très petit nombre de découvertes. On disait que ces objets avaient été rapportés d'Italie par les Gaulois retour des grandes expéditions, et cela

expliquait tout. Mais ces objets sont devenus tellement nombreux en Gaule qu'on a dû vérifier l'hypothèse et l'on s'est empressé d'ajouter qu'il y avait un grand commerce d'objets étrusques à travers les Alpes. Aujourd'hui on observe que les objets en question trouvés en Gaule ne sont pas tout à fait identiques à ceux de l'Italie, qu'ils sont souvent très différents. La plupart ont leur cachet spécial, beaucoup appartiennent certainement à l'art gaulois. C'est dans cette voie que nous devons chercher la lumière. L'initiative de la Société des antiquaires du Centre devrait être suivie par les autres sociétés archéologiques de notre pays, mais toutes n'ont pas la science nécessaire, ni le zèle.

ÉMILE CARTAILHAC.

D^r ERNEST BERCHON. *Études paléo-archéologiques sur l'âge du bronze, spécialement en Gironde*. Bordeaux, 1890, 82 pp. in-8°, 2 pl. (Extr. des *Actes de la Soc. arch. de Bordeaux*, t. XIV).

L'auteur, secrétaire général de la Société archéologique et président de l'Académie de Bordeaux, commence son travail par un résumé de l'histoire du bronze. Il rappelle les noms des auteurs qui ont su deviner ou démontrer l'antériorité du bronze sur le fer dans l'industrie; il cite les textes qui expliquent ou cherchent à expliquer le sens ou l'origine du mot *bronze*, du mot *æ*s, et les opinions sur la découverte des métaux et de leurs alliages. Il accepte l'origine asiatique, et il trace les voies probablement suivies par le commerce du cuivre, de l'étain, du bronze. Puis, après ces considérations générales, il passe à l'étude de l'âge du bronze local et consacre à ce sujet des pages intéressantes et instructives, renfermant une foule de faits inédits et mettant pleinement en lumière les textes dignes d'attention de plusieurs auteurs girondins, archéologues sagaces et consciencieux trop oubliés de tous ceux qui écrivent depuis quelques années sur ces questions préhistoriques.

M. le D^r Berchon a fait dans les archives manuscrites de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux ses principales découvertes. C'est d'abord une « *Dissertation* sur un instrument antique trouvé dans la paroisse de Pauliac en Médoc (département de la Gironde) en mars 1803 » par le baron du Caila. L'instrument en question était avec seize autres de grandeurs variées, en forme de coin évasé et tranchant à une extrémité, le plat garni de filets ou bourrelets en relief le long des bords latéraux; en un mot, ce que nous appelons aujourd'hui des haches plates à rebord. Du Caila dit qu'un de ces outils fut présenté en 1804 à M. Visconti, antiquaire de Milan, fixé à Paris, et à M. Lenoir, conservateur des antiquités de cette capitale. Le premier croyait que c'était un instrument ou outil dont se servaient les lutteurs pour aplanir l'arène sur laquelle ils combattaient. Le second le prenait pour une arme. Du Caila dit qu'à son tour il s'occupa de cet instrument

et qu'il fit toutes les recherches possibles; et en effet il cite Montfaucon, Caylus, d'autres ensuite, enfin Mahudel qui, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, signale de pareils objets et « prouve sans réplique que ces coins étaient destinés pour écorcher les victimes, une des plus religieuses actions de la cérémonie... Ce couteau paraît être le créodeira des Grecs et le culter excoriatorius des Latins. Il était de bronze comme tous les instruments à sacrifices. Mahudel — qui décidément était mieux inspiré quand il parlait des outils de pierre — déclare qu'il serait impossible d'emmancher ces coins d'une manière solide. Du Caila accepte pleinement ces « solides » conclusions. Son mémoire fut lu en 1808 à l'Académie celtique. Ni à Bordeaux ni à Paris, il ne laissa pas de traces.

Dès 1803 Bernadau, historien bordelais, avait plus simplement décrit dans le *Bulletin Polymathique du Museum de Bordeaux* la même trouvaille, et il nous donne, entre autres détails complémentaires, l'avis que les coins étaient dans un vase de terre.

Comme pour justifier les erreurs de Du Caila, M. le Dr Berchon reprend sa besogne et fait à son tour la recherche des textes les plus anciens concernant les coins ou haches de bronze, depuis Hearne, archéologue anglais, dont la dissertation est analysée dans un ouvrage singulier intitulé : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, poème par le Dr Chrysostôme Mathanasius, pseudonyme de Thémizeul de Saint-Hyacinthe, où l'on trouve une lettre de M. de La Roque à M. Hearne sur le même sujet et concernant une trouvaille faite en 1807, en Basse Normandie, paroisse du Menil-Hué, d'une énorme quantité de ces objets. M. Berchon cite ensuite *in extenso* Montfaucon, Caylus (*Rec. d'Ant.*, 1756, t. II, p. 319) et signale les figures de leurs ouvrages, ainsi que celles de l'*Encyclopédie méthodique* (*Antiquités*, t. II, pp. 107, 108, 1788), qui déclare que l'usage de ces coins n'est pas encore bien déterminé.

Vient ensuite un chapitre intitulé : *les premières Études sur l'Age du bronze en Gironde*. Les travaux ou les notes que M. Berchon énumère et cite *in extenso* ou par extraits sont de valeur très inégale. Ceux de Jouannet sont supérieurs à tous, et, en général, cet archéologue a été bien inspiré. Son érudition très étendue, son esprit d'observation et de critique le mettent au rang des savants français dignes de mémoire. Dès 1824, il communiquait à l'Académie des notices sur des armes et autres instruments en pierre et en bronze découverts en Aquitaine, notices restées quelquefois manuscrites et que M. Berchon a retrouvées. Jouannet et d'autres membres de l'Académie analysaient les publications faites sur ces mêmes objets en Bretagne et ailleurs, et M. Berchon a pu ainsi, chemin faisant, remettre en lumière bien des découvertes oubliées et qui prouvent une fois de plus combien M. Ernest Chantre avait raison de dire que l'âge du bronze a laissé, dans notre pays tout entier, infiniment plus de vestiges que ne le croient plusieurs de nos

collègues, et de considérer les chiffres de ses minutieux inventaires comme trop faibles partout.

Cet historique n'est évidemment qu'une préface. Nous souhaitons vivement que M. le Dr Berchon nous donne bientôt à son tour l'inventaire de toutes les découvertes de bronze dans la Gironde. Il sera ainsi fidèle au titre du travail que nous venons d'analyser. Une critique cependant pour terminer : Pourquoi avoir omis de citer la consciencieuse brochure de M. Gaston Lalanne sur les bronzes du Médoc, et les notes du regretté M. Meynieu, dont la collection, faite avec méthode et précieuse, aurait été détruite systématiquement par ses héritiers?

ÉMILE CARTAILHAC.

ALFRED MILLIARD. *Note sur les silex et les quartzites paléolithiques de Fedry (Haute-Saône)*. Vesoul, 1898, 8 pp. in-8°.

Il s'agit de pièces, pour la plupart en quartzite et qui ont été détachées de cailloux roulés provenant probablement de la Saône, qui est voisine. On voit encore sur presque tous une portion plus ou moins importante de la surface polie par le charriage des eaux. D'autres, un peu moins nombreux, sont en silex, dont le gisement inconnu devait être éloigné d'au moins plusieurs lieues. Quelques-uns, deux ou trois seulement, ont été taillés dans des chailles siliceuses semblables à celles que l'on trouve éparses sur le sol, un peu partout, autour de Fedry. Tous ces instruments présentent les caractères qui sont particuliers aux stations de Chelles et du Moustier. Ils ont été trouvés pêle-mêle à la surface du sol, aux abords des sommets des deux collines dont est formée la bonne moitié du territoire de Fedry, toujours à une certaine hauteur sur les coteaux, jamais plus bas. M. A. Milliard les a décrits avec soin et a figuré les principaux sur une planche très bien dessinée.

ÉMILE CARTAILHAC.

DORMAL ET TIHON. *La station préhistorique de l'Hermitage à Huccorgne* (14 pp. in-8°. Extrait du *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. IX, 1890-91).

La vallée de la Méhaigne à Huccorgne et Moha, creusée dans les massifs du silurien, du dévonien et du calcaire carbonifère, offre de nombreuses grottes et abris sous roche. Sur les plateaux s'y trouvent en grand nombre les stations néolithiques des camps retranchés, des ruines romaines et postérieures près de l'Hermitage; on relève, sur la rive gauche, un dépôt complexe de sables, limons mêlés de débris de calcaire et de cailloux roulés qui traversent, en tranchée, la voie du chemin de fer et la route provinciale. M. Dewalque le rapporte au quaternaire. On a trouvé à la base une dent d'*Elephas primigenius*.

Mais cette alluvion offre des lits distincts, sous la terre végétale, du

limon avec débris de poterie et silex taillés, puis du sable argileux, niveau principal, et le plus ancien des silex taillés, sous lequel d'autres couches de limon et d'argile n'ont aucune trace d'industrie humaine; toutes sont dues au ruissellement d'eaux pluviales dégradant les pentes et entraînant soit des boues fines, soit des pierres, et le principal niveau des silex est dans une couche d'origine éolienne et paraît former l'ancien sol foulé par l'homme préhistorique. Les silex ont été travaillés sur place. Il y a donc deux niveaux de silex séparés par 0,50 à 1,50 de limon, absolument distinct. Dans le niveau inférieur les silex sont accumulés par places, ce sont les vestiges d'ateliers de fabrication; là aussi sont des quantités d'ossements indéterminables et des traces de feu. Ce sont des lames simples ou retouchées, des grattoirs et perçoirs variés, peut-être des pointes de flèches ou de lances. Dans le niveau supérieur, les silex n'offrent rien de notable: ce sont des rebuts; les poteries sont d'aspect néolithiques.

Après de très sages observations, l'auteur suppose que les silex inférieurs datent des commencements des temps néolithiques.

ÉMILE CARTAILHAC.

MICHEL HARDY. Gravures de l'âge du renne trouvées à Laugerie-Basse, Dordogne. Périgueux, 1889, 7 pp. in-8, une planche. (Extr. du *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord.*)

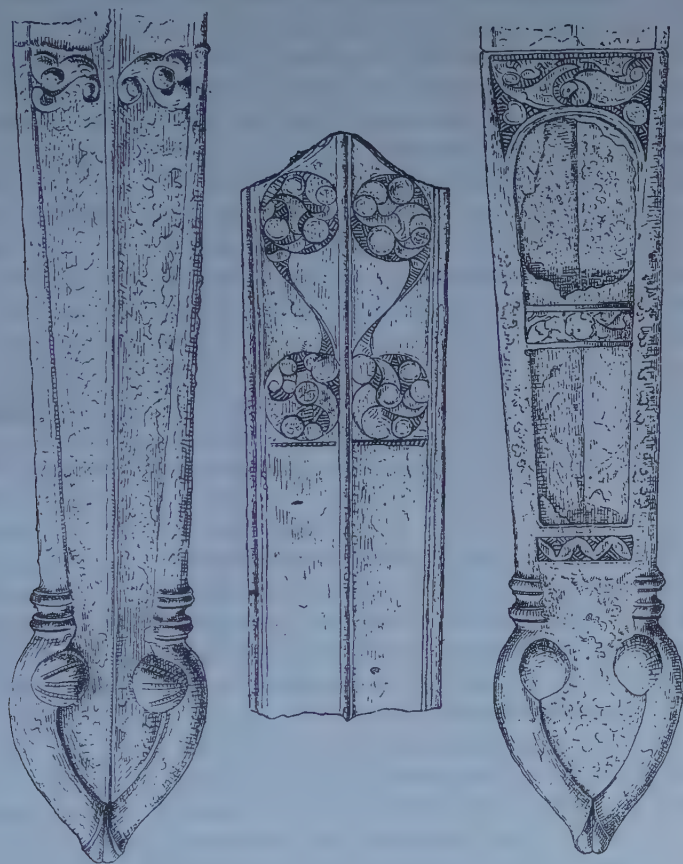
L'auteur décrit cinq pièces qui font partie de sa collection: l'une est le disque, plusieurs fois déjà reproduit (*Matériaux*, 1880, p. 247), découpé dans une lame d'omoplate portant la gravure d'un côté d'une biche debout, de l'autre d'une biche couchée; la seconde représente deux poissons nageant l'un vers l'autre et au-dessous une plume, probablement une remige d'oiseau de proie; la troisième, un renne dont une partie seulement est restée intacte; la quatrième, l'arrière-train d'un jeune renne (?); la cinquième, une tête d'équidé (?). C'est avec raison que M. Hardy reconnaît un sens artistique développé chez l'homme qui a taillé certaines pièces du type de Chelles et quelques racloirs du type du Moustier; ces œuvres sont d'une pureté de ligne vraiment surprenante.

E. CARTAILHAC.

REV. R. S. BAKER. Fourreaux de bronze d'un travail fin celtique trouvé à Hunsbury-Camp, près Northampton, 2 pp. in-4°, pl. et fig. 1891 (Extr. de l'*Archæologia*, vol. LII).

Sir Henry Dryden a publié dans les *Proceedings* de la Société d'architecture de Northampton (XVIII, 53-61) les plus importantes antiquités découvertes dans cette localité. Mais une pièce mérite une mention spéciale. M. C. H. Read, Esq., l'a signalée par une note que M. Baker communique à la Société des Antiquaires de Londres. Il s'agit d'un fourreau

d'épée en lame mince de bronze ayant 0^m,62 de longueur. Sur une des faces la lame fait défaut et se trouve remplacée par quelques plaques transversales. Rien à dire sur les rebords qui devaient protéger le tranchant de l'arme. Le bout inférieur affecte la forme d'un cœur, comme dans les autres exemplaires, mais l'ornementation élégante des parties supérieures et inférieures du fourreau est du style des derniers temps



Fourreaux d'épée. Hunsbury-Camp, près Northampton.

celtiques (*late celtic*). Ce sont des cercles et des enroulements caractéristiques absolument étrangers à l'art saxon, pareils aux ornements gravés sur le miroir de bronze de Saint-Keverne in Cornwall (*Archæol. Journ.*, XXX, 267). Quant au type du fourreau, c'est celui des lacs suisses, spécialement de la Tène, sauf que les exemplaires palafittes sont de fer. A Hunsbury, l'épée seule était de fer. Le British Museum conserve une pièce semblable au fourreau en question et provenant de Water-Eaton, Oxon.

E. CARTAILHAC.

RICARDO SEVERO. *Premiers vestiges de la période néolithique dans la province d'Angola* (pp. 152-161, *Revista de sc. nat. e sociues.* Porto, 1890).

Les découvertes d'objets de l'âge de la pierre sont rarissimes dans l'Afrique centrale. Aucune n'avait eu lieu dans la vaste province d'Angola. M. R. Severo, l'actif et sympathique fondateur de la Société Carlos Ribeiro qui a groupé les érudits et les naturalistes de Porto, nous fait connaître deux trouvailles des plus intéressantes, dues à son ami José Anchieta. On a rencontré ces deux pierres au cours d'une fouille dans la vallée de Quansa il y a peu d'années, c'est tout ce que l'on sait. La planche qui accompagne la note du savant portugais montre que ce sont des pierres polies de petite taille de 0^m,07 et 0^m,08 de long sur 0^m,025 de diamètre, arrondies à un bout et aiguisées en biseau à l'autre. Ce sont des hachettes ou des ciseaux assez analogues à ceux que la Guinée et notamment la Côte d'Or ont fournis en assez grand nombre et qui sont dans les collections du British Museum et de M. John Evans.

E. CARTAILHAC.

23^e et 24^e *Rapports du Musée de Peabody* (Twenty third and twenty fourth Reports of the Trustees of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology in Connection with the Harvard University. Cambridge, 1891).

Un riche Américain établi à Londres voulut consacrer la fortune considérable qu'il avait acquise dans le commerce à ses deux pays, l'un d'origine, l'autre d'adoption. La part réservée à l'Angleterre fut employée en maisons modèles destinées au logement des ouvriers ; celle de l'Amérique, à la création d'établissements scientifiques qui faisaient encore grand défaut de l'autre côté de l'Atlantique. C'est à cette généreuse initiative qu'est dû le Peabody Museum ouvert en 1866, à Cambridge auprès de Boston (Massachussetts).

Le nouveau Musée destiné à recueillir les reliques encore si peu connues du vieux passé de l'Amérique eut la bonne fortune de trouver, peu d'années après son ouverture, un directeur à la fois homme de science et homme d'action. M. Putnam par ses fouilles et ses explorations, autant que par ses publications, a largement fait progresser la science préhistorique qui en Amérique commence avec les premiers vestiges que l'on a pu reconnaître de l'homme et s'étend jusqu'à l'arrivée de Christophe Colomb. Chaque année, les Trustees, aux termes de la charte d'incorporation, rendent compte au président et aux fellows de l'Université des travaux de recherche exécutés pour le compte du Musée et des additions faites à ses collections. Ce sont les rapports des deux années 1888 et 1889 récemment publiés que nous allons rapidement résumer. Ajoutons qu'ils ont largement contribué non seulement

à la popularité du Musée, mais aussi à l'intérêt croissant que prend le public à l'archéologie et à l'ethnographie américaines, intérêt qui se manifeste surtout chez les dames, par de libérales souscriptions (1).

Parmi les fouilles entreprises avec le concours du Peabody Museum, nous mentionnerons tout d'abord celles du D^r Abbott dans les graviers du Delaware, auprès de la ville de Trenton. Près de trente mille pierres portant toutes des marques évidentes du travail de l'homme ont été déposées au Musée. Les graviers remplissent un chenal profond creusé dans une formation que les géologues américains désignent sous le nom d'argile de Philadelphie et dont ils rapportent le dépôt à la grande extension des glaciers. Ces instruments en argillite, plus rarement en trapp ou en quartzite, présentent des formes très analogues à celles de nos outils paléolithiques. Ils permettent d'affirmer qu'alors que ces graviers se déposaient l'homme vivait sur les rives du Delaware, à l'embouchure même du fleuve dans l'Océan (2).

Sont-ce là les plus anciennes preuves de l'existence de l'homme sur le continent baigné par l'Atlantique et le Pacifique? Nous n'oserions l'affirmer en présence des découvertes récentes de M. Cresson dont les spécimens se trouvent aussi au Peabody Museum. Mais si les preuves ne nous paraissent pas encore suffisantes pour une affirmation, une négation serait encore moins de mise et de nouvelles recherches restent nécessaires, pour permettre une conclusion absolue. Nous espérons que les savants américains si zélés pour les progrès de la science ne nous les feront pas longtemps attendre.

Une autre découverte mérite une mention spéciale. Tous les amé-ricanistes connaissent depuis longtemps les fouilles si fructueuses entreprises par M. Putnam et ses collègues dans la vallée du Petit Miami (Ohio). En remontant cette vallée, les explorateurs arrivèrent à un plateau élevé entouré de trois côtés par des cours d'eau et connu des habitants du pays sous le nom du *Fort*. Ce nom était justifié, car les fouilles mirent au jour une enceinte fermée par un mur construit en pierres plates et en argile qui ne mesurait pas moins d'un demi-mille de longueur et qui atteignait sur certains points jusqu'à douze pieds de hauteur. Ce mur avait été soumis à un feu violent et l'argile amenée à un état de dureté extrême portait de place en place des traces de vitrification qui rappellent les célèbres forts vitrifiés de la Creuse ou de l'Écosse.

A l'intérieur de l'enceinte, on reconnut des amas de cendres, de charbons mêlés à de gros fragments de chaux. Un de ces amas formait un véritable mound de cent pieds de longueur sur quatre-vingts de largeur. Nulle part on ne reconnut une trace d'habitation humaine et

(1) Le dernier rapport mentionne des donations de 30 000, de 10 000, de 7 000, de 1 000 dollars, toutes faites par des dames. Le dollar vaut 5 f. 34.

(2) Par suite de l'émergence de cette partie du continent, Trenton est aujourd'hui à 120 milles de la mer.

quelques tessons de poterie, quelques éclats et deux pointes en silex furent les seules épaves de l'homme que les fouilles, très incomplètes encore, il est vrai, ont données (1); et cependant les travaux très considérables que l'on constate ont sûrement nécessité de longs temps et de nombreux ouvriers.

Il serait difficile d'énumérer les dons et les acquisitions qui ont enrichi le Musée durant les deux années dont nous avons le compte rendu sous les yeux. Nous ne voulons pas cependant omettre une collection importante d'objets en jadéite provenant de l'Oajaca. On ne sait encore où se trouvaient en Amérique les gisements de jadéite. Avec ces objets, on recevait plusieurs vases à figure humaine. Le crâne curieusement fuyant rappelle les têtes gravées ou sculptées sur les monuments du Yucatan. Nous mentionnerons aussi des idoles en pierre ou en poterie de Cholula, des instruments en cuivre fort intéressants trouvés à Tobasco, un petit canot et son aviron venant de Saint-Domingue et rappelant ceux dont les indigènes se servaient au temps de Colomb, enfin les moulages des monuments si importants du Yucatan déposés au Musée du Trocadéro et que la science doit à notre collègue M. Charnay qui le premier a fait connaître cette civilisation si originale dont nous ne savons encore dire les initiateurs.

L'ethnographie n'a pas été oubliée et les zélés travaux de miss Alice Fletcher chez les Sioux, les Amaha, les Winnebago, les Nez-Percés ont valu d'importantes additions à cette section du Musée. Une de ces tribus a même remis à miss Alice Fletcher comme témoignage de respect et de reconnaissance ses objets sacrés, les pipes, les chevelures arrachées aux ennemis, les pointes de flèche, transmises par de longues générations d'ancêtres. Ces reliques rappelleront seules un jour les misérables Indiens victimes d'une civilisation qu'ils ne peuvent ni comprendre ni s'assimiler.

M^{is} DE NADAILLAC.

ZELIA NUTTALL. La javeline des anciens Mexicains (The Atlatl of or Spear Thrower the ancient Mexicans). Cambridge, 1891.

Les savants collaborateurs de M. Putnam ne se contentent pas d'enrichir les collections du Museum; d'importantes monographies viennent compléter les connaissances acquises sur les habitants du Nouveau Monde. Nous devons une mention spéciale à deux mémoires de M^{me} Zelia Nuttall, l'un sur l'*atlatl*, la lance ou la javeline des anciens Mexicains, l'autre sur une tiare en plumes conservée au Musée impérial de Vienne. La connaissance approfondie de la langue Nahuatl que possède M^{me} Nuttall, sa longue résidence à Mexico ajoutent à l'importance de

(1) Plusieurs pointes de flèche en silex ont été trouvées à la surface du sol; elles ne paraissent pas dater de la même époque que l'enceinte.

ses travaux et le volume publié sous le patronage du Museum ne pouvait mieux débiter.

L'atlatl était jusqu'ici peu connu et bien qu'il soit représenté dans les codices Vaticanus et Tellerianus ainsi que dans un codex de la collection Aubin, de nombreux savants et parmi eux Orosco y Berra confessaient leur ignorance de son usage et même de son existence. Après le travail de M^{me} Nuttall, le doute n'est plus permis et nous retrouvons avec elle l'atlatl, non seulement dans les figures des codices, mais aussi sur la célèbre pierre de Mexico et sur les bas-reliefs de Chichen-Itza. Il y a plus, notre auteur est parvenu à découvrir dans les Musées de Rome, de Londres et de Berlin trois exemplaires de cette arme dont les chroniqueurs espagnols nous disent l'effet redoutable. Les Aztecs ne paraissent pas avoir connu l'atlatl; au moment de leur invasion de l'Amérique centrale, ils ne possédaient comme armes que des arcs et des flèches. Ce fut Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, qui, selon leurs traditions, leur apprit à se servir de la javeline et elle est toujours représentée sous des formes consacrées dans la main des dieux de l'Olympe mexicain. Sans chercher un si haut parentage, M^{me} Nuttall nous fait assister à l'évolution, pour me servir du mot à la mode, de l'atlatl depuis la simple pointe qui servait à frapper l'animal qui fuyait ou le poisson qui paraissait à fleur d'eau, jusqu'à l'instrument chargé de plumes et d'ornements que le sacrificateur employait pour accomplir les rites sacrés. De nombreuses illustrations coloriées ajoutent à la valeur du texte et permettent au lecteur même ignorant de reconnaître les formes diverses reproduites dans les codices.

M^{ls} DE NADAILLAC.

ZELIA NUTTALL. — **Parure de plumes de l'ancien Mexique** (Standard or Head Dress, an historical Essay on a Relic of ancient Mexico). Cambridge, 1891.

Parmi les objets conservés dans les collections ethnographiques du Musée impérial de Vienne se trouve un ouvrage en plumes d'un grand intérêt, à raison non seulement de sa valeur intrinsèque, mais aussi de son origine présumée. Il vient de la célèbre collection formée par l'archiduc Ferdinand, le neveu de Charles-Quint, dans son château d'Ambras auprès d'Innsbruck et transportée depuis dans la capitale de l'Autriche. Nul doute n'existe à cet égard, car nous le voyons mentionné en 1596 dans un inventaire de la collection. Longtemps négligé et en fort mauvais état, il fut restauré par les soins du baron de Hochstetter qui en a donné une longue description (1), et il occupe aujourd'hui une place d'honneur dans le Musée.

(1) *Ueber Mexikanische Reliquien aus der Zeit Montezuma's*. Nous devons aussi une bonne description à M. Maler, publiée dans *Nature*, le 1^{er} mars 1879 et reproduite sous le titre *Robaje de plumas* dans les *Annales del Museo Nacional*, t. III, Mexico, 1886.

Cette pièce mesure 1^m,05 de hauteur; elle est formée des longues et brillantes plumes vertes à reflets dorés au nombre de quinze cents, provenant de la queue du quetzal (1), l'oiseau sacré du Guatemala et du Mexique, de plumes roses appartenant à une espèce de spatule (2) assez rare, puis d'autres plumes d'un rouge éclatant ou d'un bleu turquoise dont il est assez difficile de dire l'origine certaine, de nombreux oiseaux des tropiques portant des livrées de cette couleur. Nous ajouterons seulement que le bleu turquoise était la couleur du dieu Huitzilopochtli et ne pouvait être portée que par les chefs militaires du premier rang. Toutes ces plumes d'une grande rareté faisaient partie des tributs que chaque ville, chaque province étaient tenues d'envoyer annuellement à l'Empereur. Sur ces plumes étaient disposées 1 400 plaques d'or formant des écailles. Le plus grand nombre d'entre elles ont disparu dans les vicissitudes auxquelles ce vieil emblème mexicain a été soumis et Hochstetter, dans sa restauration, a cru devoir les remplacer par des disques en cuivre doré.

Toutes les probabilités sont que cette parure en plumes d'origine certainement mexicaine faisait partie des présents que Cortès chargea, en 1519, deux de ses officiers, Alonzo Hernandez de Puertocarrero et Francisco de Montijo, de porter à l'Empereur, pour lui montrer les richesses de ce continent qui allait être annexé à son empire. Parmi ces présents figuraient ceux que Cortès lui-même avait reçus de Montezuma parmi lesquels Sahagun cite une parure en plumes magnifiques.

Quelle était la destination de cette parure? Bien des hypothèses ont été émises. Le catalogue de 1596 la dit une coiffure mauresque; il est vrai que, dans ce même catalogue, Montezuma est qualifié de *roi mauresque*. En 1788, un autre catalogue la désignait comme un tablier indien. M. de Hochstetter lui rendit son origine mexicaine, mais il voulut y voir une bannière semblable à celle que les chefs, selon la coutume aztèque, portaient sur les épaules et il l'attribuait à un des seigneurs de la cour de Montezuma, plus probablement encore, à Montezuma lui-même. D'autres savants la confondent avec l'éventail, signe d'honneur ou de dignité que portaient les ambassadeurs ou les envoyés de l'Amérique centrale. M^{me} Nuttall lui rend, je crois, sa véritable destination, en le qualifiant de tiare, sa ressemblance avec les différentes coiffures en plumes reproduites dans les codices enlève les doutes et tout semble prouver que nous avons bien là la tiare envoyée par Cortès et donnée par Charles-Quint à l'archiduc Ferdinand (3). La seule objection possible est dans ses dimensions; mais Livingstone et les autres explorateurs

(1) *Trogon pavoninus*, de la famille des Trogonides; chaque oiseau ne porte que deux de ces plumes.

(2) *Platalea agaja* (Linn.).

(3) *Memoria de las joyas remitadas al Emperador Carlos V por don Fernando Cortès. Coleccion de Documentos ineditos para la Hist. de España*, vol. I, p. 461. La liste de ces présents est conservée à la *Casa de la Contractacion* à Séville.

de l'Afrique nous disent que certaines peuplades nègres portent des coiffures faites avec leurs cheveux qui atteignent des hauteurs égales, sinon supérieures. Les conclusions du mémoire de M^{me} Nuttall me paraissent donc appuyées sur des bases solides et il ne reste qu'à admirer ces étranges vicissitudes du sort, qui ont amené la couronne de Montezuma dans un Musée autrichien.

M^{is} DE NADAILLAC.

HENRI JOUAN. *Littérature orale des Polynésiens* (Océanie). Broch. in-8°, Cherbourg, 1890.

Chacun sait aujourd'hui que les Polynésiens conservaient leur histoire au moyen de chants, de légendes, qui se transmettaient oralement de génération en génération; et M. Jouan ne surprendra personne en signalant ce fait à ses lecteurs. Déjà Mariner, Mørenhout, Lesson, Horatio Hale, George Grey et tant d'autres nous ont fait connaître un grand nombre de ces traditions. Un Suédois, décédé il y a peu d'années (en 1887) aux îles Sandwich, M. Abraham Fornander, a lui-même recueilli de nombreuses légendes pendant les trente-quatre ans qu'il a vécu dans les îles orientales de la Polynésie, et c'est principalement à cet auteur que M. Jouan emprunte celles qu'il rapporte. Malheureusement, elles se réfèrent toutes à la création de l'univers et des êtres qui l'habitent. La plupart, comme le remarque l'auteur lui-même, ressemblent tellement à celles qui ont cours dans le vieux monde qu'il y a souvent identité absolue. On est donc en droit de se demander si elles n'ont pas été importées par les navigateurs européens de la fin du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e siècle. Quoique l'auteur regarde la chose comme peu admissible, il est certain que beaucoup de personnes conserveront des doutes à cet égard.

Il est intéressant, sans contredit, de recueillir les anciennes traditions des populations polynésiennes, aujourd'hui en voie de disparition; mais on ne peut utiliser ces documents qu'avec circonspection. Les légendes religieuses notamment ont besoin d'être soumises à une sévère critique, car il est incontestable que la plupart des missionnaires qui ont évangélisé l'Océanie ont fait tous leurs efforts pour effacer les vieilles traditions de la mémoire de leurs néophytes afin de les remplacer par les traditions bibliques. C'est pour cela que les légendes recueillies par M. Jouan ne nous paraissent pas avoir le même intérêt qu'un grand nombre de celles qui nous ont été conservées par ses prédécesseurs.

R. VERNEAU.

JOHANNES SCHMIDT. *La patrie des Indo-Germains et le système de numération européen* (*Die Urheimath der Indogermanen und das europäische Zahlssystem*).

Ce mémoire a été lu à l'Académie de Berlin le 20 mars 1890. L'auteur commence par passer en revue les tentatives récentes faites pour loca-

liser la famille aryenne indivise; il les juge toutes insuffisantes et se montre particulièrement sévère pour M. Penka. Les seuls rapprochements qui lui paraissent dignes d'attention sont ceux que Hommel a institués entre les mots grecs, latins et sumériens (babyloniens) signifiant *cuivre* et *hache*. Si les analogies ainsi mises en lumière ne sont pas fortuites — et il se pourrait bien qu'elles le fussent, témoin le grec *potamos* et l'américain *potomac*, qui signifient l'un et l'autre *fleuve* — elles indiquent que les Aryens ont vécu, à une époque lointaine, en contact avec les Babyloniens. C'est là précisément la conclusion à laquelle M. Schmidt arrive par une autre voie, l'étude des systèmes de numération. Il observe que, dans les langues germaniques, le système décimal, commun à tous les Aryens, est comme contaminé par un système duodécimal, d'où la grande importance attribuée aux chiffres 12, 60 et 120. Dans le droit germanique, le montant des amendes est un multiple tantôt de dix, tantôt de douze. En grec et en latin, comme aussi en celtique, on découvre des traces d'une influence analogue : ainsi, chez les Romains, le chiffre *six cents* était employé pour désigner « un grand nombre ». En sanscrit, ces traces sont beaucoup plus faibles et semblent plus tardives. Or, il se trouve que chez les Suméro-Babyloniens le nombre 60 est la base non seulement du système de numération, mais de celui des poids et mesures. M. Schmidt conclut de là que les Aryens d'Europe ont subi le contact de la civilisation babylonienne dans une région plus voisine de la Babylonie que ne l'est le bassin de l'Indus. Quelle était cette région? C'est ce qu'il ne croit point pouvoir préciser, mais il pense que les faits ne sont pas en désaccord avec l'ancienne théorie qui la cherche sur le plateau de Pamir. Il est du moins certain, les Aryens d'Europe étant venus d'Asie, qu'il faut continuer à placer en Asie le berceau commun des langues aryennes. Cela n'est pas en contradiction avec la *théorie des vagues* exposée en 1872 par M. Schmidt lui-même. « Il me semble très admissible, dit-il expressément, que les peuples aryens habitaient l'Asie dans l'ordre où nous les trouvons aujourd'hui encore, puis qu'à la manière d'une phalange, les Celtes en tête, ils se sont avancés peu à peu vers l'Europe. »

La partie la plus faible de la thèse de M. Schmidt est sa conclusion. Si les Aryens ont subi l'influence du système duodécimal babylonien, l'hypothèse d'un contact immédiat est-elle nécessaire? Celle de relations commerciales ne se présente-t-elle pas plutôt à l'esprit, surtout lorsqu'on pense à l'origine chaldéenne du bronze et au fait, considéré comme certain par M. Oppert, que l'ambre de la Baltique aurait été introduit en Assyrie dès le dixième siècle avant notre ère?

SALOMON REINACH.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCES

Un mot de M. Cartailhac à M. de Lapouge.

Notre co-directeur et ami M. Cartailhac nous envoie la note suivante, répondant à un passage du mémoire de M. de Lapouge sur les *crânes préhistoriques de Larzac* :

« Page 282, M. de Lapouge m'accuse d'avoir commis deux erreurs à propos d'objets de la collection de M. Puech. Je réponds d'abord que j'ai pris mes notes avec les parcelles de métal sous les yeux et les renseignements de l'inventeur des objets, et ensuite que les parcelles de métal ont été analysées à la Faculté des sciences de Toulouse, comme je l'ai dit dans les *Matériaux*.

« J'ai visité il y a assez longtemps la grotte du Sargel. Mes observations ne concordent pas avec la description de M. de Lapouge. J'y ai notamment trouvé des poteries et une médaille romaine. J'ai dessiné et publié les haches de pierre polie et les emmanchures en bois de cerf que M. de Sam-bucy y a recueillies en 1868, à différents niveaux. »

A quelle date la Terre sera-t-elle entièrement peuplée ?

C'est pour répondre à cette question que M. Ravenstein a entrepris une série de patientes recherches et de calculs dont les résultats sont publiés dans les *Proceedings* de la Société géographique de Londres, 1491, p. 27..

Il résulte de ce travail que la population actuelle du globe (1 milliard 467 millions d'habitants) n'est répartie sur toute la surface des terres émergées (sauf la région polaire arctique) qu'en raison de 31 habitants par 1 mille anglais carré (2,59 kilomètres carrés environ). En divisant la surface totale de la Terre ferme (46 330 000 milles anglais carrés) en trois régions : terres fertiles, steppes et déserts, l'auteur arrive à constater l'existence (en chiffres ronds) de 28 millions de milles carrés de terres fertiles, de 14 millions de steppes et de 4 millions de déserts. En comptant le maximum des habitants que ces catégories de terres peuvent nourrir : 207 habitants par mille carré pour les terres fertiles (moyennes des populations relatives de l'Inde 175, de la Chine 295 et du Japon 264), 10 habitants pour les steppes, et 1 pour les déserts, M. Ravenstein arrive au chiffre de 5994 millions d'habitants comme le *maximum* au delà duquel la Terre ne pourra plus nourrir l'homme.

A quelle date fatale arrivera cet état de chose ? L'accroissement de la popu-

lation dans les différents pays peut être exprimé, d'après les calculs de l'auteur, par les chiffres suivants :

Europe.	8,7	p. 100	par	décade.
Asie.	6	—	—	—
Afrique.	10	—	—	—
Australie et Océanie.	30	—	—	—
Amérique du Nord.	20	—	—	—
Amérique du Sud.	15	—	—	—
La Terre entière.	8	p. 100	par	décade.

Prenant pour base cette augmentation, on peut calculer que le chiffre de 5 994 millions sera presque atteint en l'an de grâce 2072, c'est-à-dire d'ici 181 ans.

Il est curieux de constater que c'est à peu près vers la même époque que, d'après les géologues, la Grande-Bretagne aura épuisé complètement le stock de charbon de terre que recèle son sol et qu'achètent tant d'autres nations.

Nos arrière-petits-fils auront probablement fort à réfléchir sur l'avenir et sur le sort réservé à leur postérité, qui devra en effet lutter pour la vie dans les conditions bien pénibles, qu'on peut résumer en ces mots : plus de combustibles, plus de place sur la Terre!

J. D.

Les Symbas.

Les Symbas forment une tribu située à l'est de celle des M'Bangouin visitée jadis pour la première fois par le marquis de Compiègne. Ils ont les Okandas au nord et au sud les N'Couna, qui ne nous sont connus que de nom. M. Delavoipière vient de pénétrer chez les Symbas et nous donne, dans deux lettres imprimées au *Bulletin de la Société normande de géographie*, quelques renseignements sur ces noirs. Éloignés de l'Ogooué et vivant dans un district montagneux, les Symbas sont surtout chasseurs, et la chasse est pour eux une source de revenus relativement importants. Quand ils ont tué un éléphant, un bœuf, une antilope, ils en fument la viande, dont ils annoncent la mise en vente aux tribus voisines en allumant certains feux sur les hauteurs. Ils élèvent aussi des moutons et des volailles; enfin ils fabriquent une huile de palme de bonne qualité, ainsi que des nattes et des paniers élégants et solides.

Parmi les objets mobiliers vus par M. Delavoipière au cours de son excursion, figuraient des fétiches dont la description rappelle à la fois celle des fétiches Ondombos et Osyebas. Ils sont en cuivre et représentent une tête d'homme. « Le pied, en bois, repose sur un cube en toile de pagne qui contient un tas de détritrus plus ou moins répugnants; des os de singe carbonisés, des crochets et des cornes de vipère, des grains d'onyx, le plus violent des poisons africains, des morceaux de bois de différentes essences, des cheveux, etc. » Par une délicate attention, le chef Mapongui avait placé dans la case du blanc, son nouvel ami, ces espèces de porte-bonheur, dont il a pu ainsi faire tout à son aise la description.

Nous ne trouvons malheureusement, dans la courte relation de M. Delavoipière, aucun renseignement sur les caractères physiques ou linguistiques

de la tribu, qu'il nous signale ainsi le premier, et dont la place reste à déterminer dans la classification des peuplades de l'Ogooué. E. H.

Une ville souterraine dans le Boukhara.

On vient de découvrir près de la ville de Kerki, sur les bords de l'Amou-Daria (dans le Khanat de Boukhara), des cavernes qui donnent accès à une véritable ville souterraine. Ce sont des catacombes formant un labyrinthe de corridors, de galeries et de chambres qui se prolongent sous la terre sur plusieurs kilomètres.

D'après les monnaies qu'on vient d'extraire de ces catacombes, on devrait rapporter la ville souterraine à l'époque de la dynastie des Sassanides (226-652 de l'ère chrétienne). Il est possible que ce fut une espèce de lieu de refuge dont se servait une population sédentaire qui fuyait devant les nomades.

J. D.

Ancien bouclier mexicain orné de plumes à Ambras (Tyrol).

On peut compter sur les doigts les restes des travaux en plumes d'oiseaux que fabriquèrent les anciens Mexicains. Le spécimen le plus connu est celui qu'a décrit Hochstetter et qui se trouve aujourd'hui dans le musée ethnographique de Vienne. Il a été réservé à une dame américaine, M^{me} Zélia Nuttall (de Cambridge, Massachusetts), de découvrir un autre travail remarquable de mosaïque en plume sur un bouclier qui fait partie des collections un peu hétérogènes réunies dans le château d'Ambras près Innsbrouck. D'après la description sommaire donnée par M^{me} Nuttall (*Verhandl. der Berliner anthropol. Gesellsch.*, 1891, p. 485), l'objet est ainsi catalogué dans l'inventaire du château à la date de 1596 : « Un disque de plumes rouges, avec un dragon bleu tressé au milieu, d'un travail grossier et garni de feuillets d'or. » En réalité, c'est un magnifique bouclier rond, en jonc tressé, orné à sa face antérieure d'une mosaïque de plumes, représentant un animal imaginaire. Primitivement le bouclier était garni en outre de plumes précieuses de l'oiseau Quetsal (*Pharomacrus mocinna*); mais elles ont disparu complètement. L'auteur de la découverte nous promet une description détaillée de cet objet rare et intéressant. Notons que, d'après le « Globus » (1891, t. LX, p. 320), un bouclier analogue se trouverait au musée de Stuttgart (décrit par Hochstetter en 1884) et que les Indiens actuels de Guatemala fabriquent encore des ornements fort jolis avec les plumes vert-dorées de Quetsal.

J. D.

Les aptitudes intellectuelles des Australiens.

Il y a peu de personnes, même parmi celles qui refusent toute aptitude au progrès intellectuel aux races noires, qui connaissent l'existence d'une colonie d'Australiens occidentaux, appelée *New-Nursia* et située à 110 kil. de la ville de Perth, chef-lieu de l'Australie occidentale. Cette colonie, créée en 1846 par deux bénédictins espagnols, les Pères Serra et Salvado, renferme aujourd'hui un couvent, une église, une école et un village de 50 huttes habi-

tées par les indigènes chrétiens s'adonnant à l'agriculture et aux différents métiers. Une des jeunes filles élevées dans la colonie est aujourd'hui employée comme fonctionnaire dans le service de postes et télégraphes du gouvernement de l'Australie occidentale. Les garçons se développent bien, saisissent vite ce qu'on leur enseigne et deviennent de bons ouvriers, aussi capables que les blancs.

J. D.

La population de l'Autriche d'après les langues usuelles.

Depuis 1880 le recensement de la couronne d'Autriche ne reconnaît plus des « nationalités », mais seulement les différentes langues usuelles (Umgangssprache). Voici un tableau comparatif du nombre des personnes qui parlaient habituellement une des neuf langues de la Monarchie en 1880 et en 1890 :

LANGUES	NOMBRE DE PERSONNES		DIFFÉRENCES EN PLUS OU EN MOINS	
	en 1880	en 1890	Absolue.	P. 100 du nombre total.
Allemande.	8 008 864	8 461 997	+ 453 133	+ 5,66
Tchèque et Moravo-Slovaque.	5 108 908	5 473 578	+ 292 670	+ 5,65
Polonaise.	3 238 538	3 726 827	+ 488 293	+ 15,08
Ruthène	2 792 667	3 101 497	+ 308 830	+ 11,06
Slovène.	1 440 304	1 176 535	+ 36 231	+ 3,18
Serbo-Croate	563 615	644 769	+ 81 154	+ 14,04
Italienne et Ladine	668 653	674 701	+ 6 048	+ 0,90
Roumaine	490 799	209 026	+ 18 227	+ 9,55
Maghyare.	9 887	8 139	— 1 748	— 17,68
TOTAL.	21 794 321	23 477 069	+ 1 682 838	+ 7,72

Ainsi donc l'accroissement se manifeste pour toutes les langues, sauf le hongrois (n'oublions pas qu'il ne s'agit dans cette statistique que de la partie de l'Empire Austro-Hongrois appartenant à la couronne d'Autriche, à l'exclusion de celle de la couronne de Hongrie). Comparé à l'accroissement total de la population (+ 7,72 p. 100), on voit que l'usage des langues polonaise, ruthène, serbo-croate et roumaine est en progrès, tandis que l'usage de toutes les autres va en diminuant. La diminution est surtout sensible pour le hongrois, slovène, l'italien et le ladin. Les langues allemande et tchèque sont en décroissance moins rapide.

J. D.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME DE L'ANTHROPOLOGIE

MÉMOIRES ORIGINAUX

	Pages.
BRUSSAUX (E.). — Mutilations ethniques observées au Congo	150
CARTAILHAC (E.). — Les fouilles de M. Piette dans la grotte du Mas-d'Azil (Ariège).	141
CARTON (Dr). — Les mégalithes de Bulla Regia, les alignements de la plaine de la Medjerdah et les sépultures du Djebel Herrech (Tunisie).	1
CHATELLIER (P. Du). — De quelques cachettes découvertes dans le Finistère	17
COLLIGNON (Dr R.). — Étude sur la couleur des yeux et des cheveux au Japon.	676
DESCHAMPS (E.). — Les Veddas de Ceylan et leurs rapports avec les peuples environnants, les Rhodias et les Singhalais	297
DUMOUTIER (G.). — Chua-Hai-Ba, le Temple des deux dames, près Hanoi.	153
EVANS (E.-J.). — Le cimetière celtique d'Aylesford (Kent)	588
FOUJU (G.). — Les puits préhistoriques pour l'extraction du silex à Champignolles, commune de Sérifontaine (Oise).	445
HAMY (Dr E.-T.). — Le pays des Troglodytes.	529
— L'œuvre ethnographique de Nicolas-Martin Petit, dessinateur à bord du « Géographe » (1801-1804)	601
HARLÉ (Ed.). — Note sur des mandibules d'un canidé du genre Cuon	129
LAFAY (G.). — Les ateliers préhistoriques de la Sénétrière en Maconnais.	289
LAPOUGE (G. DE). — Crânes modernes de Montpellier.	36
— Crânes préhistoriques du Larzac	681
MARTIN (E.). — La vérité sur la grande muraille de la Chine	438
MASPÉRO (G.). — Les forgerons d'Horus.	401
NÉOPHYTOS (A.-G.). — Le Grec du nord-est de l'Asie Mineure, au point de vue anthropologique.	25
PARIS (C.). — L'Annamite, ses caractères ethniques	185
— Les ruines tjames de Tra-kéou, province de Quang-nam (An-nam).	283
TOPINARD (Dr P.). — Documents sur l'indice nasal du vivant, recueillis par le Dr Beddoe et M. Lecarguet	273
— La transformation du crâne animal en crâne humain	649
VOLKOV (Th.). — Rites et usages nuptiaux en Ukraine.	160, 408, 537

LISTE DES PLANCHES ET DES FIGURES

PLANCHES

- I. — Galets coloriés de la station du Mas-d'Azil.
 II. — Singhalais de la plaine et Veddas des environs de Wewatté.
 III. — Chef et femme rhodias de Kadugennawa.

FIGURES

	Pages
1. Plan des monuments de la colline voisine de Bulla Regia (Tunisie).	3
2. Table de pierre de Bulla Regia	4
3. Type des mégalithes de Bulla Regia.	5
4. Un des mégalithes de Bulla Regia.	6
5. Vase de terre de Bulla Regia	7
6. Partie d'un alignement de Bulla Regia	8
7-9. Cercles de pierres de Bulla Regia.	9
10-11. Enceintes quadrangulaires de Bulla Regia.	10
12-13. Vases de terre de Bulla Regia.	12
14. Monuments funéraires du Djebel Herrech	15
15. Plan d'un monument funéraire du Djebel Herrech	15
16. Bracelet d'or de Lanrivoaré (Finistère)	18
17-19. Bague et anneaux d'or de Lanrivoaré.	18
20-21. Fragments de plaques d'or estampées de Lanrivoaré	19
22-23. Pointe de lance et hache en bronze de l'île Guennoc (Finistère).	20
24. Mors de bride de l'île Guennoc	21
25. Objet de bronze indéterminé de l'île Guennoc	21
26. Pendeloque de bronze de l'île Guennoc	21
27-28. Haches de bronze de Saint-Honoré (Finistère).	24
29. Épée de bronze de Schonen.	57
30. Sculpture sur rocher de Bohuslän (Suède)	57
31. Bouclier de bronze, trouvé en Angleterre	57
32. Bouclier de bronze, trouvé dans le lit de l'Isis (Irlande)	57

	Pages.
33. Hache de bronze de Fünen	58
34. Hache de bronze de Schonen	58
35. Hausse-col en or de Fünen	59
36. Hausse-col en or, trouvé en Irlande	60
37. Boutons en ambre de Bohuslän	60
38. Plaque de bras en pierre (Danemark)	60
39. Vase de Falster	61
40. Vase du Danemark	61
41. Entrée d'une crypte mégalithique (Westergötland)	61
42. Cuon primævus (mandibule)	132
43. Cuon europæus (mandibule)	132
44-45. Cuon de M. Bourret (mandibule)	133
46. Entrée de la grotte du Mas-d'Azil (Ariège)	142
47. Plan de la grotte du Mas-d'Azil	145
48. Dans la grotte du Mas-d'Azil; talus de la rive gauche	146
49. Harpon en bois de cerf du Mas-d'Azil	147
50. Os aiguisé du Mas-d'Azil	147
51-52. Tatouages faciaux des Bobanghis	151
53. Rasoir des Sakanis	153
54. Mutilations dentaires (Congo)	153
55-56. Coc, Annamite de 30 ans (face et profil)	190 191
57-60. Instruments tranchants en pierre (Danemark)	216
61-64. Haches en pierre (Danemark)	217
65. Instrument en pierre emmanché (Danemark)	218
66. Ornaments de poterie danoise	219
67. Coupe de tumulus de Gruguel en Guidel (Morbihan)	227
68. Plan de la crypte du tumulus de Gruguel en Guidel	228
69-70. Pointes de flèches en silex de Gruguel en Guidel	228
71. Le dolmen du Trou-aux-Anglais à Épone	268
72. Signes gravés sur le dolmen du Trou-aux-Anglais	269
73. Divinité tjame de l'Annam	286
74. Plan des ateliers préhistoriques de la Sénétrière en Mâconnais	292
75. Instruments chelléens des ateliers préhistoriques de la Sénétrière	293
76. Dalle percée de l'allée couverte de Dampont (Seine-et-Oise)	381
77-78. Crânes humains trépanés de l'allée couverte de Dampont	381
79. Fragment de crâne humain, avec trépanation posthume, de l'allée couverte de Dampont	381
80. Poignard de bronze de Saint-Geniez (Aveyron)	400
81. Bronze de la cachette de l'île Guennoc (Finistère)	400
82. Une des portes de la grande muraille de la Chine	442
83. Porte de la grande muraille de la Chine, voisine de Pékin	443
84. Vue et plan de la carrière où les anciens puits à silex ont été mis à découvert à Champignolles (Oise)	447
85. Coupe d'un puits à silex, à Champignolles	448
86. La Haute-Borne ou Pierre-de-l'Horloge, à Sérifontaine (Oise)	450
87. Plan général des puits à silex découverts jusqu'à ce jour à Sérifontaine	451

	Pages.
88. Eskimo utilisant le « throwing-stick »	477
89. « Throwing-stick » du Grœnland (vue des deux faces).	477
90. « Throwing-stick » de Point Barrow (vue des deux faces).	478
91. « Throwing-stick » de l'île Nunivak (vue des deux faces).	478
92. Pierre taillée, probablement quaternaire, de Batna (Algérie).	526
93. Fragment de vase de terre de l'âge du bronze (Médoc).	527
94. Puits funéraire d'Aylesford (Kent).	589
95. Plan des puits funéraires d'Aylesford, formant un « cercle de famille »	590
96. Patelle de bronze d'Aylesford.	592
97. Situle ou seau d'Aylesford.	594
98-99. Fibules d'Aylesford	595
100-101. OEnochœ de bronze italo-grecque d'Aylesford.	596
102. OEnochœ de bronze trouvée en Danemark.	597
103. Coupe des ateliers à tailler le silex pendant l'âge néolithique à Spiennes (Belgique).	624
104-113. Poteries ornées de la station préhistorique de Latinne, pro- vince de Liège (Belgique).	628
114. Coupe antéro-postérieure d'un crâne de chien.	638
115. Coupe antéro-postérieure d'un crâne de cynocéphale.	639
116. Coupe antéro-postérieure du crâne d'un Européen.	660
117-122. Figures schématiques de la coupe antéro-postérieure du crâne de divers mammifères.	663
123. Crâne du type de Sargels.	687
124. Crâne du type de la Bastide.	690
125-127. Fourreaux d'épée d'Hunsbury-Camp.	745

Carte de la région de Champignolles (Oise), gisement des puits préhis- toriques	145
--	-----

INDEX ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE⁽¹⁾

- Abri magdalénien* découvert en Auvergne, 213; — sous roche en Portugal, 223.
- Acclimatation*, 517.
- Accroissement* des organes chez l'homme, 645; — futur de la population du globe, 753.
- Achat des femmes* chez les anciens Slaves, 163.
- Acx* (p'). De l'origine du bronze, 631.
- Adaptation* des êtres au milieu, 710.
- Afrique*, vestiges de la période néolithique en —, 746; crânes de l'— orientale, 728.
- Age du bronze*. (Voy. *Bronze*.)
- Age du fer*. (Voy. *Fer*.)
- Age de la pierre*. (Voy. *Pierre*.)
- Aïnos*, leur accroissement, 397.
- Albinos* australiens, 270.
- Aliénés*, anomalies de l'occipital chez les —, 495.
- Alignements* de Bulla Regia (Tunisie), 8; — de la plaine de la Medjerdah (Tunisie), 13.
- Allée couverte* de Dampont (Seine-et-Oise), 380.
- Ambre*, objets préhistoriques en —, 59.
- Amérique*, la race d'—, 370; pluralité et parenté des races d'—, 518; peuplement de l'—, 519.
- AMMON* (O.). Recherches anthropologiques sur les recrues badoises, 241.
- Amulette* en néphrite de l'Amazone, 232.
- Anatomie* du genre *Hylobates*, 383.
- Annam*, ruines tjames dans l'—, 283.
- Annamite*, son origine, 155; ses caractères ethniques, 185; ses caractères physiologiques, 193; ses caractères physionomiques, 197; ses caractères pathologiques, 198; ses qualités, ses défauts, 199.
- Anomalies* dentaires chez les Tarasques précolombiens, 66, 507; — anatomiques chez l'homme, 70; — du ptérion, 96; — des mamelles, 348; — des doigts, 358; — de l'occipital chez les aliénés, 495; — musculaires chez les Fuégiens, 704.
- ANOUTCHIN* (D.). L'ovibos fossilis, 54. Les connaissances sur la Sibérie antérieures à l'arrivée de Yermak; le récit « sur les hommes inconnus du pays oriental », 243. Le traîneau, le canot et les chevaux dans les rites funéraires, 723.
- Anthropométrie*, méthode adoptée à Munich pour l'—, 644.
- Antiquités* de la Sibérie, 83; — du Portugal, 221; — des races humaines, 502.
- ANTONELLI* (G.). Contribution à la flore fossile des terrains de Rome, 208.
- Apiacas*, 515.
- Apophyse* sus-épitrochléenne de l'homme, 362; — coronéoïde de la mandibule humaine, 497, 499.
- Arbalètes*, arcs, carquois du pays des Yorouba, 382.
- Arc* composé des Esquimaux, 265, 475; — des Yorouba, 382.
- Archéologie* américaine, 470; études d'— sur la ville d'Uzès, 739.
- Archives des missions scientifiques*, table des —, 118.
- ARNOULD-LOCARD*. Note sur les coquilles terrestres de la faune quaternaire de la Baume-d'Hostun, 461.

(1) Les noms d'auteurs sont en petites capitales; ceux de peuples et les noms géographiques, en égyptiennes; les sujets traités sont en italique,

Asie Mineure, le Grec du nord-est de l'—, 25.

Assinie, ses habitants, 484.

Association historique américaine, 117; — française pour l'avancement des sciences, 390, 394.

Ateliers préhistoriques en Algérie, 230; — de la Sénétrière en Maconnais, 289; — de Spiennes, 623.

Atlatl ou lance des anciens Mexicains, 748.

Attitude humaine à l'époque quaternaire, 706.

Australiens, organisation des tribus d'—, 87; — albinos, 270; origine des —, 397; folie parmi les —, 399; dessins d'— de Petit, 613, 618; arcades dentaires des —, 719; aptitudes intellectuelles des —, 755.

Autriche, population de l'— d'après les langues usuelles, 756.

Badois, caractères anthropologiques des —, 244.

Badouj's de Java, 365.

BAHNSON (K.-R.). Les objets de néphrite et de jadéite en Europe, 220.

BAKER (R.-S.). Fourreau de bronze d'un travail fin celtique, trouvé à Hunsbury-Camp, près Northampton, 745.

BALFOUR (H.). Sur la structure et les affinités de l'arc composé, 265.

BARBOSA RODRIGUES (J.). Le Muyrakya. Étude sur l'origine asiatique de la civilisation préhistorique de l'Amazone, 232.

BARTHÉLEMY (F.). Répertoire des découvertes préhistoriques dans le département de la Meuse, 213.

Bâton de commandement de la grotte du Figuier, 382; — à lancer les traits, 476.

Battaks indépendants de Sumatra, 253.

Baux dans l'antiquité, 739.

Bayagas, tribu de pygmées africaines, 116.

BEAUCHAMPS (M.). Instruments de cuivre, 231.

Belgique, ossuaire de mammifères antérieurs au diluvium, découvert en —, 49; silex taillés de — attribués à l'homme tertiaire, 50; cavernes de la —, 51; carte préhistorique et protohistorique des environs de Mons en —, 214; ateliers préhistoriques de la —, 623; stations préhistoriques de la —, 625, 627, 743; principales découvertes paléolithiques en —, 630; cromlechs et dolmens de —, 631; mégalithes de —, 631.

BERCHON (Dr E.). Études paléo-archéologiques sur l'âge du bronze, spécialement en Gironde, 741.

BIANCHI (Dr). Contribution à l'étude des os préinterpariétaux chez l'homme, 94.

Bibliothèque géologique de la Russie, 45.

Biélorusses ou Blancs-Russiens, caractères céphaliques des —, 79, 82.

Bijoux préhistoriques en or trouvés dans le Finistère, 17; — préhistoriques de la Scandinavie, 58; — préhistoriques d'Irlande, 60; — modernes de l'Inde, 72.

Bimanais de Sambawa, 248.

BIONDI (G.). Forme et dimension de l'apophyse coronéide de la mandibule humaine, 497.

BOAS (Fr.). Crâne de Progreso (Yucatan), 234.

BOGDANOFF (A.). Notes anthropométriques sur les indigènes du Turkestan, 74.

Bonis du Haut-Maroni, 512.

BONNEY (T.-G.). La température à l'époque glaciaire, 387.

Bonzesses tonkinoises, 158.

Bornéo, émigrants chinois à —, 245.

Bororos, 514.

Boschimans, dessins de — de Petit, 616.

Boucliers de bronze de la Scandinavie, 57; — de bronze de la Grande-Bretagne, 57; — mexicain ancien orné de plumes, 755.

Boukhara, ville souterraine dans le —, 755.

BRAAM MORRIS (Dr F. VAN). Note sur les Bimanais de Sambawa, 248.

BRAITHWAITE BATTY (M¹¹³). Note sur le pays des Yorouba, 383.

Brésiliens anciens, 512; — modernes, 513; Caraïbes —, 513.

BRINTON (Dr D.-C.). La race américaine, 370.

Bronze, objets en — du Finistère, 19; objets en — de Scandinavie, 57; objets en —

- de la Grande-Bretagne, 57; le — en Égypte, 104; composition du — égyptien, 107; objets en — du Morbihan, 227; objets en — du cimetière celtique d'Aylesford (Kent), 597; origine du —, 631; le dernier âge du — en Berry, 790; âge du — en Gironde, 741; fourreaux de — trouvés en Angleterre, 744.
- BRUSSAUX (E.)**. Mutilations ethniques observées au Congo, 150.
- Bulla Regia (Tunisie)**, mégalithes de —, 1.
- Cachettes** préhistoriques du Finistère, 17, 400; — d'orfèvre, 10; — de fondeur en bronze, 19, 22.
- Camps retranchés** de l'île Yêso (Japon), 520.
- Canadiens**, 236.
- Caraïbes**, 512; urnes funéraires des —, 512.
- Carajas**, 514.
- CARDAILLAC (X. DE)**. (Voy. ROSAPELLI.)
- CARTAILHAC (E.)**. Les fouilles de M. Piette dans la grotte du Mas-d'Azil (Ariège), 141. Un mot à M. de Lapouge, à propos de la grotte du Sargel, 753.
- CARTON (Dr)**. Les mégalithes de Bulla Regia, les alignements de la plaine de la Med-jerdah et les sépultures du Djebel Herrech, 1.
- Cavernes** artificielles de la Tunisie, 3; — de la vallée de la Méhaigne (Belgique), 51; — du Haut-Orénoque, 61; — du Portugal, 222.
- Cayapos**, 515.
- Célèbes**, ethnographie de —, 721
- Centre cortical** auditif, 349.
- Cercles de pierres** de Bulla Regia, 8.
- Cerveau**, nouveau procédé pour la préparation du —, 733.
- Ceylan**, les habitants de —, 297; les Weddas de —, 246, 297; les Singhalais de —, 297; les Rhodias de —, 297, 480.
- Chants nuptiaux** de l'Ukraine, 182, 409, 419, 541, 557, 562, 565, 572.
- CHAPMAN**. Une ancienne mine dans l'Arkansas, 472.
- CHATELLIER (P. Du)**. De quelques cachettes découvertes dans le Finistère, 17.
- Chavantes**, 515.
- Chevaux quaternaires** de Russie, 208.
- Chine**, l'autonomie communale en —, 245; la vérité sur la grande muraille de la —, 438.
- CHOFFAT (P.)**. Sur une station préhistorique à Obidos (Portugal) et sur la dispersion de l'*Ostrea edulis* aux temps préhistoriques, 223.
- CHOPINET (Ch.)**. De la taille dans les Pyrénées centrales, 239.
- Chua-hai-Ba**, le temple des deux dames, près Hanoi, 155.
- Cimetière** celtique d'Aylesford (Kent), 588.
- Civilisation** ancienne de la République Argentine, 639.
- CLERICI (E.)**. Coupe géologique près de Rome, 208. Quelques espèces de félins de la caverne du mont Gioie, près de Rome, 210.
- Climat** dans les temps géologiques, 204; — de la période du loess dans l'Europe centrale, 388.
- Cliff-dwellers** modernes, 506.
- Codex Poinsett**, 201.
- COLLIGNON (Dr R.)**. L'anthropologie au Conseil de révision. Méthode à suivre, son application à l'étude des populations des Côtes-du-Nord, 490. Etude sur la couleur des yeux et des cheveux au Japon, 676.
- Conférences** de M. Putnam, 396.
- Congo**, mutilations ethniques au —, 150; tatouages au —, 150.
- Congrès** internationaux à Moscou en août 1892, 113; — international des Orientalistes, 114; — historique et archéologique de Liège, 118; — international d'hygiène et de démographie, 271; — international de géologie, 272; — scientifique international des catholiques, 395; — international des Américanistes, 504.
- Coréens**, 633.
- COSTA (P.)**. Le troisième trochanter, la fosse hypotrochantérienne et la crête hypotrochantérienne sur le fémur de l'homme, 497.

- Couleur* des yeux et des cheveux chez les Grecs du nord-est de l'Asie Mineure, 32; — chez les Lapons, 81; — chez les Blancs-Russiens, 82; — chez les Annamites, 190, 191; — chez les Samoans, 260, 359; — chez les Veddas, 326; — chez les Rhodias, 326; — chez les Badoujs de Java, 367; — en Italie, 378; — au Laos, 485; — dans les Côtes-du-Nord, 492; — au Japon, 676.
- Cours* d'archéologie nationale à l'école du Louvre, 114.
- Crâne* ancien de Tunisie, 12; — grecs modernes, 26; — modernes de Montpellier, 36; du Haut-Orénoque, 62; — des criminels, 71; — de Tatars, 78; — d'Orotchi, 78; de Tchouktche, 79; — de Russes, 79; — préhistorique trépané, 94; — du Yucatan, 234; — badois, 241; — de Veddahs, 247, 327; — de la Zélande, 346; — néolithiques des cavernes d'Hastières, 347; — de la Tamise, 350; — dragué à Manchester, 351; — maori, 360; — de Yorouba, 642; — transformation du — animal en — humain, 649; — paléolithique de Sargels, 687; — néolithique de la Bastide, 690; — fuégiens, 703; — bantous, 729; — massai, 729; — somali, 729.
- Crâniométrie* systématique, 725.
- Criminels*, crâne des —, 71; caractères physiques des —, 376.
- Cromlechs* de Belgique, 631.
- Cuivre*, instruments préhistoriques en — découverts aux États-Unis, 231.
- CUNNINGHAM (D^r J.). L'insula de Reil et la scissure de Sylvius chez l'homme, 715.
- Cuon*, canidé fossile, 129.
- Danses* nuptiales en Ukraine, 184, 419; — du soleil chez les Pieds-Noirs, 236.
- DARWIN sur l'unité ou la pluralité d'origine de l'homme, 396.
- Déformations* crâniennes de l'Amérique, 64.
- DEMANCHE (G.). Au Canada et chez les Peaux-Rouges, 236.
- DENIKER. (Voy. HYADES.)
- Descendance* des espèces, 713.
- DESCHAMPS (E.). Les Veddas de Ceylan et leurs rapports avec les peuples environnants, les Rhodias et les Singhalais, 297. Les Rhodias de Ceylan, 480.
- Dessins* ethnographiques de Nicolas-Martin Petit, 609.
- Divinités* tonkinoises, 158; — tjames en Annam, 285; — féminine de l'époque néolithique dans l'Aveyron, 525.
- Djebel Herrech* (Tunisie), sépultures du —, 13.
- Dogmes* scientifiques, 709.
- Dolmens* de Tunisie, 3; âge des — de Tunisie, 7; Strabon ne signale pas de — en Egypte, 202; — de Portugal, 222; — d'Épône, 267; — de Belgique, 631; — de Viala, 681; — de la Cavalerie, 682.
- DORMAL et TIRON. La station préhistorique de l'Hermitage à Huccorgne, 743.
- DUMOUTIER (G.). Chua-Hai-Ba, le temple des deux sœurs, près Hanoi, 155.
- DWIGHT (T.). La date de l'oblitération des sutures crâniennes, 860. Le sternum dans ses rapports avec le sexe, la taille et l'âge, 92.
- Éléphants* fossiles, caractères distinctifs des —, 42.
- ELISSÉIEFF (D^r). Rapport sur une excursion dans l'extrême Orient, 632.
- Enceintes* rectangulaires de pierres de la Tunisie, 10.
- Enfance* de l'humanité, 744.
- Épées* en bronze du Finistère, 20; — en bronze de la Scandinavie, 57; prétendue — scythe, 115.
- Épine trochléaire* de l'orbite, 98.
- Eskimos* de la baie d'Hudson, 238; arc composé des —, 265; arcs des —, 475; origine des —, 504; unité de race des —, 505.
- ESTACIO DA VEIGA (S.-P.-M.). Antiquités monumentales de l'Algarve. Temps préhistoriques, 221.
- Ethnographie* des Fuégiens, 702; — des îles Flores et Célèbes, 721.
- Ethnologie* américaine, 470.
- Étrusque*, langue —, 108.
- EVANS (E.-J.). Le cimetière celtique d'Aylesford (Kent), 538.
- Évolution* mentale chez l'homme, 341; — des formes animales avant l'apparition de l'homme, 463.

- Expédition à Zimbaïe*, 272; — russe en Mongolie, 521.
- Exposition* des collections de MM. Bonvalot et le prince d'Orléans au Muséum, 522; — des collections ethnographiques rapportées de Mélanésie par le Dr François, 523.
- FABRINI (E.). *Machairodus* du pliocène supérieur du val d'Arno, 211.
- Famille*, la — primitive, 339.
- Faune quaternaire*, 43, 44, 46, 54; — de la Belgique, 50, 52, 129; — d'Italie, 208, 210, 211, 212; — de la Russie, 209; — d'Auvergne, 213; — de la Baume d'Hostun (Drôme), 461.
- FAVRE (ALPHONSE), sa mort, 127.
- Fédération archéologique et historique* de la Belgique, 271.
- Félins* de la grotte du mont Gioie, près de Rome, 210.
- Fer*, habitations de l'âge du — dans l'Oussouri, 632; premier âge du — en Berry, 740.
- FERGUSON (J.). Le centre cortical auditif, 349.
- Fiançailles* en Ukraine, 180.
- Finistère**, cachettes préhistoriques du —, 17.
- FISCHER (H.). La parure populaire dans l'Inde et la façon de la porter, 72.
- Flore fossile* de Rome, 208.
- Flores, ethnographie de l'île —, 721.
- FLOUEST (Ed.), sa mort, 528.
- Folie* parmi les Australiens, 399.
- Forgerons d'Horus*, 401.
- Fortifications* anciennes de la Belgique, 123.
- Fouilles* de M. Piette dans la grotte du Mas-d'Azil, 114, 141; — de M. Bastian dans le Turkestan, 115.
- FOUJU (G.). Les puits préhistoriques pour l'extraction du silex à Champignolles, commune de Sérifontaine (Oise), 445.
- FOUREAU (F.). Une mission au Tademaït (territoire d'In-Salah) en 1890, 230.
- FRAIPONT (J.) et THON (F.). Explorations scientifiques des cavernes de la vallée de la Méhaigne, 51.
- FRIEDRICH. La commission anthropométrique de la Société d'anthropologie de Munich, 644.
- Fuégiens, 516, 517, 702.
- GAFFAREL (P.). Les Irlandais en Amérique avant Colomb, d'après la légende et l'histoire, 237.
- Galets colorés* de la grotte du Mas-d'Azil, 147.
- GAMBARA (L.). (Voy. MARIMO.)
- GARSON et LAWENCE. Crânes retirés de la Tamise, 350.
- Géant grec* de l'Asie Mineure, 34.
- GEIKIE (J.). Discours à la Section géologique de l'Association britannique, 47.
- Gibbon*. (Voy. *Hylobates*.)
- Glaciaire*, époque — en Russie, 45; — dans le Nord de l'Europe, 47; période —, 206; température à l'époque —, 387.
- GOSSELET (J.). Silex taillés trouvés dans les exploitations de phosphate de chaux de M. Delattre à Quiévy, près Solesme (Nord), 456.
- Gravure* sur rocher découverte en Suède, 57; — sur rocher du Vénézuéla, 63; — du dolmen d'Épone, 267; — de l'âge du renne trouvées à Laugerie-Basse, 744.
- Grec** du Nord-Est de l'Asie Mineure, 25.
- Grotte* du Mas-d'Azil (d'Ariège), 114, 141; — du Figuier, 382; — de Chabot, 382; — de Wurtemberg, 521; — de la Bastide, 682; — de Sargels, 683, 753.
- Guatemala**, mélodies indigènes du —, 511.
- Haches* en bronze du Finistère, 20, 23; — en bronze de la Scandinavie, 58; — polies du Mas-d'Azil, 148; — en pierre du Danemark, 217; — en pierre du Mâconnais, 295.
- HAGEN (Dr B.). Études anthropologiques dans l'Insulinde, 633.
- Hakka** de la Chine, 245.
- HALNA DU FRETAY. Les âges préhistoriques et le début de l'ère chrétienne, 225. Les temps préhistoriques, 225. La Bretagne aux temps néolithiques, 225.
- HAMY (Dr E.-T.). Les origines du Musée d'ethnographie, 67. Le pays des Troglodytes,

529. L'œuvre ethnographique de Nicolas-Martin Petit, dessinateur à bord du *Géographe*, 601.
- Haoussa**, 641.
- HARDY (M.)**. Gravures de l'âge du renne trouvées à Laugerie-Basse (Dordogne), 744.
- HARLE (E.)**. Note sur des mandibules d'un canidé du genre *Cuon*, 429.
- HARROY (E.)**. Cromlechs et dolmens de Belgique, 631.
- HELLPRIN (A.)**. Explorations de la côte occidentale de la Floride, 213.
- HÉRÉDITÉ** des lésions traumatiques et des caractères acquis individuels, 102; l'—, 709.
- HIRTH**. Les anciens tombeaux des Empereurs dans l'Asie Centrale, 70.
- Hoklo ou Foukkiens**, 245.
- Homme** dans la nature, 696.
- HOUZÉ (E.)**. Les Samoans de Leone, 259. Les crânes néolithiques des cavernes d'Has-tières, 347.
- HOWITT (A.-W.)**. L'organisation des tribus australiennes, 87.
- HYADES (P.)** et **DENIKER**. Mission scientifique au cap Horn. Anthropologie et Ethnographie, 702.
- Hylobates**, anatomie de genre —, 383.
- IKOFF**. Notes sur la céphalométrie des Biélorusses comparés aux Petits-Russiens et aux Grands-Russiens, 79.
- Incinération** dans le cimetière celtique d'Aylesford, 597.
- Inde**, la parure populaire dans l'—, 72; anthropologie dans l'—, 351.
- Indice céphalique** des Grecs modernes, 27; des Grecs du nord-est de l'Asie Mineure, 29; — de crânes modernes de Montpellier, 38; — des indigènes du Turkestan, 75; — des Tatares, 78; — des Orotchis, 78; — des Tchouktche, 79; — des Russes, 79, 82; — des Lapons, 81; table pour le calcul de l'—, 99; — des Badois, 243; — des Samoans, 260; — des Vaudois, 338; — des Zélandais, 346; — des Maoris, 361; — en Italie, 377; — dans les Côtes-du-Nord, 491; — des Manzi, 633; — des Coréens, 633; — des populations de l'Inde, 635; — des Indo-Chinois, 635; — des populations de l'archipel malais, 635; — des Chinois du Sud, 635; — des Kebous, 639; — des Mandingues, 640; — d'un Haoussa, 641; — des Wei, 641; — d'un Yorouba, 642; — des crânes préhistoriques du Larzac, 694; — des Fuégiens, 703; — des populations de l'Afrique orientale, 729.
- Indice nasal** du vivant, 273. (Pour l'indice nasal des diverses populations, voy. aux pages de l'indice céphalique.)
- Indiens** du Manitoba, 272.
- Indo-Germains**, patrie des —, 751.
- Instruments** chelléens du Mâconnais, 291.
- Insula** de Reil chez l'homme, 715.
- Irlandais** en Amérique avant Colomb, 237.
- ISSEL (A.)**. Des fossiles récemment recueillis dans la caverne delle Fate, 211.
- IVANOWSKI**. Sur quelques crânes donnés à la Section anthropologique, 78.
- JACOBS (Dr J.)** et **MEYER (J.-J.)**. Les Badoujs, 365.
- JACQUART (l'abbé)**. Étude sur les éruptions volcaniques du Velay et du Vivarais au v^e siècle, 389.
- JACQUES (V.)**. La Zélande, 346.
- Jadéite**, objets de — en Europe, 220.
- JAMIESON (T.-F.)**. Le climat de la période du lœss dans l'Europe centrale, 388.
- Japon**, camps retranchés au —, 520; couleur des yeux et des cheveux au —, 676.
- JOUAN (H.)**. Littérature orale des Polynésiens, 751.
- Kebous** du Togoland, 639.
- KHAROUZINE**. Les deux types lapons, 80. La taille des Tatares de la côte sud de la Crimée, 82.
- Kjökkenmøddings** de la vallée du Tage, 223.
- KOHLBRUGGE (J.-H.)**. Essai d'une anatomie du genre *Hylobates*, 383.
- Kongsî**, Républiques d'émigrants chinois à Bornéo, 245.
- Kourgans** ou tumuli du gouvernement d'Orenbourg, 83.
- LADRIÈRE (J.)**. Étude stratigraphique du terrain quaternaire du nord de la France, 457.

- LAFAY (G.)**. Les ateliers préhistoriques de la Sénétrière en Mâconnais, 289.
Langue étrusque appartient au même groupe que l'arménien, 408.
Langues parlées en Autriche, 756.
Laos, habitants du —, 484.
Lapons, les deux types —, 80.
LAPOUGE (G. DE). Crânes modernes de Montpellier, 36. Crânes préhistoriques du Larzac, 681.
LASNE (H.). Sur les climats dans les temps géologiques et sur la période glaciaire, 204.
LE PONTOIS (L.). Exploration du tumulus de Cruguel en Guidel (Morbihan), 226.
LÉON (D^r N.). Anomalies et mutilations ethniques du système dentaire chez les Tarasques précolombiens, 66, 507.
Lettes, ancien habitat des —, 520.
LEWIS (T.-H.). Effigy-mounds de la rivière des Grands-Sioux, 232.
LING ROTH (H.). Les aborigènes de la Tasmanie, 263.
Littérature orale des Polynésiens, 751.
LIVI (D^r R.). Table pour le calcul de l'indice céphalique, 99.
LOË (A. DE). Étude sur les mégalithes ou monuments de pierres brutes existant ou ayant existé sur le territoire de la Belgique actuelle, 631.
LOË (A DE) et **MUNCK (E. DE)**. Essai d'une carte préhistorique et protohistorique des environs de Mons, 214.
Lœss, ses divisions, son origine, 48; le climat de la période du —, 388.
MACALISTER. Les variétés et la morphologie de l'os unguis et des parties osseuses voisines chez l'homme, 87.
MAC-LEAN (J.). La danse du soleil chez les Pieds-Noirs, 236.
Mâconnais, ateliers préhistoriques du —, 289.
Madagascar, mission de MM. Catat et Maistre à —, 416.
Mamelles supplémentaires, 348.
Mandingues, 640.
MANOUVRIER (L.). Étude sur la rétroversion de la tête du tibia et l'attitude humaine à l'époque quaternaire, 706.
Mans-Tiens du Tonkin, 480.
MANTEGAZZA (P.). L'hérédité des lésions traumatiques et des caractères acquis individuels, 402.
Manzi de l'Oussouri, 632.
Maoris, crâne des —, 360; les — chassaient le dinornis, 398.
MARCANO (Dr). Ethnographie précolombienne du Vénézuëla, région des raudals de l'Orénoque, 61.
Mariage en Ukraine, 460, 408, 537; — chez les anciens Slaves, 463; demande en — en Ukraine, 473; — au Laos, 488.
MARIMO (F.) et **GAMBARA (L.)**. Contribution à l'étude des anomalies du ptérion chez l'homme, 96.
MARTEL (E.-A.). Les Cévennes et la région des Causses, 229.
MARTIN (E.). La vérité sur la grande muraille de la Chine, 438.
Mas-d'Azil. (Voy. *Grotte*.)
MASON (O.). Les berceaux primitifs des Américains; l'archéologie du Potomac, 64. Bâtons à lancer les traits du National Muséum, 476. Travaux de vannerie des aborigènes du Nord-Amérique, 476.
MASPÉRO (G.). Les forgerons d'Horus, 401.
MASSY (A.). Quatorze mois chez les Thôs et les Mans-Tiens, 480.
Matmatia, troglodytes de la Tunisie, 532.
MAYER (G. von). La distribution des divers âges dans une population donnée, 81.
Méjdjerdah (Tunisie), alignements de la plaine de la —, 43.
Mégalithes de la Tunisie, 4, — de Sérifontaine (Oise), 450; conservation des — de France, 525; — de la Belgique, 631.
MEISNER. La taille des recrues dans le Mecklenbourg, 642.
Mélanésie, ethnographie de la —, 523.
MENDINI (D^r G.). L'indice céphalique des Vaudois, 338.

- MERMIER (E.).** Aperçu géologique sur les environs de la Baume d'Hostun (Drôme), 461.
- Mexique**, analogie des civilisations du — et de l'Asie, 507; ethnographie du —, 508; religion ancienne du —, 508; industries anciennes du —, 509; Quipu du —, 510; ruines de Tetzcutzinco au —, 637; parure de plumes de l'ancien —, 749; bouclier orné de plumes de l'ancien —, 755.
- MEYER (J.-J.).** (Voy. JACOBS.)
- MEYERS D'ESTREY.** Les Hakka et les Hoklo. L'autonomie communale en Chine, 245. Les Kongsî, ou Républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo, 245.
- MIES.** Un cas d'absence congénitale du 5^e doigt et du métacarpien correspondant, 358.
- MILLIARD (A.).** Note sur les silex et les quartzites paléolithiques de Fedry (Haute-Saône), 743.
- Mine** ancienne de l'Arkansas, 472.
- Mission** de MM. Catat et Maistre à Madagascar, 116.
- MOLONEY.** Arbalètes, arcs, carquois du pays des Yorouba, 382.
- Monnaie** primitive, 65; — d'or des puits funéraires d'Aylesford, 591.
- MONTIELUS (O.).** Relations entre la Scandinavie et l'Europe occidentale avant l'ère chrétienne, 56.
- MORENO (F.-P.).** Exploration archéologique de la province de Catamarca, 638.
- Mors de bride** en bronze du Finistère, 20.
- MORSELLI (E.).** Sur quelques anomalies de l'occipital chez les aliénés, 495.
- MORTILLET (A. DE).** Allée couverte de Dampont, commune d'Us (Seine-et-Oise), 380.
- MORTILLET (G. DE).** Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, 379.
- Mounds** à formes d'animaux, 232; flèches en silex des —, 506.
- Mounds builders**, 232, 465, 472; disparition des —, 506.
- MOURLON (M.).** Sur la découverte, à Ixelles, d'un ossuaire de mammifères, antérieur au diluvium, 49. Sur le gisement de silex taillés attribués à l'homme tertiaire aux environs de Mons, 50.
- MULLER (Dr S.).** Instruments tranchants de l'ancien âge de pierre, 215. Déterminations zoologiques et archéologiques, 218.
- MUNCK (E. de).** Note sur les principales découvertes se rattachant à l'époque paléolithique faites en Belgique, 630. (Voy. aussi Loë.)
- MURDOCH (J.).** Les arcs des Eskimos dans le National Museum, 475.
- Muscles masticateurs**, 499.
- Musée d'Ethnographie**, ses origines, 67.
- Musée de Michoacan**, 115.
- Museum**, le préhistorique au British —, 126.
- Museum d'histoire naturelle de Paris**, accroissement des collections anthropologiques du — en 1883 et 1889, 121.
- Museum Peabody** pour l'archéologie et l'ethnologie américaines, 470; rapports du —, 746.
- Mutilations** dentaires chez les Tarasques précolombiens, 66, 507; — ethniques au Congo, 450; — dentaires chez les Rhodias, 329; — dentaires à Panama, 511.
- Nains**, 730; — des légendes populaires de la Belgique, 123.
- NAZAROFF.** Note sur les Kourgans du district d'Orsk, gouvernement d'Orenbourg, 83.
- Néolithique**, division de la période — en Belgique, 120; races — de la Belgique, 121; l'âge — dans la province d'Angola, 746.
- NÉOPHYTOS (A.-G.).** Le Grec du nord-est de l'Asie Mineure au point de vue anthropologique, 23.
- Néphrite**, objets de — trouvés en Europe, 220; origine des objets en —, 232.
- Nez** chez les Grecs de l'Asie Mineure, 30, 33; — chez les Bretons du Finistère, 277; — chez les Anglais, 280. (Voy. *Indice nasal*.)
- NIKITIN (S.).** Bibliothèque géologique de la Russie, 44.
- NUTTALL (Zélie).** L'atlatl des anciens Mexicains, 748. Tiarc en plumes. Essai historique sur une relique de l'ancien Mexique, 749. Ancien bouclier mexicain orné de plumes, 755.
- Oblitération** des sutures crâniennes, 86.
- OBOLONSKY.** Les crânes des criminels, 71.

- Orfèverie préhistorique* du Finistère, 17.
- Origines* de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, 379.
- Os* unguis, ses variétés chez l'homme, 87, 90; — préinterpariétaux chez l'homme, 94; objets en — de l'époque quaternaire, 147; objets en — du Danemark, 219.
- Ossements* humains peints de la grotte du Mas-d'Azil, 149.
- Ouzbeks*, caractères anthropologiques des —, 75.
- OVERLOOP* (E. VAN). Voy. PAUW (L. DE).
- OVTCHINNIKOFF*. Note explicative sur les objets trouvés près de la ville d'Olekmink, 83.
- Paléolithique*, divisions du —, 119; — dans le Nord-Amérique, 505.
- Panama*, populations principales de l'isthme de —, 511.
- Parecis*, 514.
- PARIGI* (G.). Sur les insertions des muscles masticateurs à la mandibule et sur la morphologie du condyle chez l'homme, 499.
- PARIS* (C.). L'Annamite, ses caractères ethniques, 185. Les ruines tjames de Tra-kéou, province de Quang-nam (An-nam), 283.
- Parure* populaire dans l'Inde, 72; — de plumes de l'ancien Mexique, 749.
- PAULA E OLIVEIRA* (F. DE). Nouvelles fouilles dans les kjökkenmoeddings de la vallée du Tage, 223.
- PAULOW* (MARIE). Études sur l'histoire paléontologique des ongulés. Chevaux pléistocènes de la Russie et leurs rapports avec les chevaux des autres pays, 208.
- PAUW* (L. DE). Les ateliers préhistoriques de Spiennes, 623.
- PAYNE* (F.-F.). Eskimos de la baie d'Hudson, 239.
- Peaux-Rouges*, danses et coutumes des —, 236.
- PECTOR* (D.). Aperçu par ordre géographique des questions anthropologiques et ethnographiques traitées au Congrès international des Américanistes, 504.
- PEET* (S. D.). Autels, tumulus, puits de cendres, 465.
- Pendeloque* en bronze du Finistère, 22.
- PÉRON* (F.). Fragment inédit d'un manuscrit de —, 611.
- PERRIER* DU CARNE. Signes gravés du dolmen du Trou-aux-Anglais, à Épône, 267.
- Persans*, caractères anthropologiques des —, 76.
- PETIT* (NICOLAS-MARTIN), son œuvre ethnographique, 601.
- PFITZNER* (W.). Contribution à l'étude du squelette des extrémités chez l'homme, 734.
- Pics* en corne de cerf provenant de puits à silex, 449, 454.
- Pierre* levée de Bulla Regia, 8; — sculptée de Tunisie, 13; objets préhistoriques en — de la Russie, 45; — de l'Auvergne, 213; — du Danemark, 215; du Portugal, 224; — d'un tumulus du Morbihan, 227; — de l'Algérie, 230; — du Mâconnais, 291; — de Colombie, 475; — de Batna, 526; habitations de l'âge de la — dans l'Oussouri, 632.
- Plata*, squelette humain fossile de la —, 516; crânes de la —, 516.
- Platycnémie* sur des individus modernes de Montpellier, 37.
- POBLIG* (Dr H.). Caractères dentaires et ostéologiques de l'elephas antiquus, de l'elephas primigenius et de l'elephas meridionalis, 42; — sur l'elephas Trogontherii et le rhinoceros Merckii, 44.
- Poignard* de bronze de l'Aveyron, 399.
- Pointe de lance* en bronze du Finistère, 20.
- Polynésiens*, littérature orale des —, 751.
- POMMEROL* (F.). Découverte à Blanzat d'un abri magdalénien, 213.
- Population* de l'Europe, des États-Unis et de l'Inde, 521; — de l'Autriche, d'après les langues usuelles, 736.
- Portugal*, antiquités monumentales du —, 221; station préhistorique du —, 223; kjökkenmoeddings du —, 223.
- Poteries* anciennes de Tunisie, 7, 12, 13; — romaines provenant de dolmens tunisiens, 7; — du Danemark, 59, 219; — du Haut-Orénoque, 63; — du Potomac, 64; — du Mas-d'Azil, 148; — de l'âge du bronze dans le Médoc, 527; — des puits funéraires d'Aylesford, 591, 592, 593; — préhistoriques de Belgique, 627.
- PRIEM* (E.). L'évolution des formes animales avant l'apparition de l'homme, 463.
- Prix* décernés par l'Institut, 113.

- PROUD'ET (S.).** Une collection d'outils de pierre du district de Colombie, 475.
Ptérion, anomalies du — chez l'homme, 96.
Puits préhistoriques pour l'extraction du silex à Champignolles (Oise), 445; — funéraires d'Aylesford (Kent), 588.
PURUS, 515.
PUTNAM (F. W.). Le Museum Peabody pour l'archéologie et l'ethnologie américaines à Cambridge, 470.
PUYDT (M. DE). Fouilles dans la station préhistorique de Latince, dite « cité Davin », 625.
Pygmées, les Bayagas, tribu de —, 416.
Quaternaire, ses divisions, 44; — en Russie, 43; géologie — de la chaîne des Alpes, 48; — en Belgique, 53; canidé du —, 129; bassin — du Piémont, 207; — des environs de Rome, 208; stratigraphie du terrain — du nord de la France, 457; homme — mexicain, 507.
Questionnaire de l'abbé Grégoire au siècle dernier, 392, 527.
Races humaines, les —, 386.
Rapt des femmes chez les anciens Slaves, 463.
Rasoir de bronze du Finistère, 400.
REICHENBACH (J.-C.). Étude sur le royaume d'Assinie, 484.
REINACH (S.). L'âge du bronze en Égypte, 104. Recherches nouvelles sur la langue étrusque, 107. Note sur un passage de Strabon, 202. Sur un passage de Sidoine Apollinaire. Les prétendus volcans de la France centrale au ^{ve} siècle, 389.
REINWALD (CH.). sa mort, 394.
RENEVIER (E.). Monographie des hautes Alpes vaudoises, 463.
Rétroversion de la tête du tibia, 706.
REYES (V.). Les ruines de Tetzcutzinco, 637.
Rhodias de Ceylan, 297, 480.
RICCARDI (P.). Contribution à l'anthropologie de la surdi-mutité, 100. Corrélation de développement entre la taille humaine et la hauteur du corps assis, 495.
RISLEY (H.-H.). L'anthropologie aux Indes, 351.
RISTORI (G.). Les singes fossiles d'Italie; étude paléontologique, 241.
Rites et usages nuptiaux en Ukraine, 160, 408, 537; — funéraires, 723.
ROCHETIN (L.). Études d'archéologie et d'histoire sur la ville d'Uzès, 738. Les Baux dans l'antiquité, 739.
ROMANES (G.-J.). L'évolution mentale chez l'homme, 344.
ROSAPELLI (N.) et **CARDAILLAC (X. DE).** La cité de Bigorre, 229.
ROSENSTADT (B.). Sur les causes de l'accroissement du nombre de conceptions chez la femme dans certains mois de l'année, 77.
Roumains, étude ethnographique sur les —, 238.
Ruines tjames de Tra-kéou (An-nam), 283; — de Tetzcutzinco, 637.
Russie, le quaternaire en —, 45; chevaux quaternaires de —, 208.
SACCO (F.). Le bassin quaternaire du Piémont, 207. La caverne ossifère du Bandit, 212.
Samoans de Leone, 259; anthropologie des —, 353.
Sartes, caractères anthropologiques des —, 76.
Scandinavie, relations entre la — et l'Europe occidentale avant l'ère chrétienne, 56.
SCHAAFFHAUSEN. L'antiquité des races humaines, 502.
SCHLIEMANN, sa mort, 127.
SCHMIDT (A.). Contribution à l'étude du nanisme, 730.
SCHMIDT (J.). La patrie des Indo-Germains et le système de numération européen, 751.
Scissure de *Sylvius* chez l'homme, 715.
SEVERO (R.). Premiers vestiges de la période néolithique dans la province d'Angola, 746.
Sibérie, objets préhistoriques du nord-est de la —, 83; connaissances anciennes sur la —, 243.
Silex taillés attribués à l'homme tertiaire, 50; — quaternaires de la vallée de la Méhaigne, 52; classification des —, 419; — mesviniens, 270; — quaternaires trouvés à Quiévy (Nord), 436; — paléolithiques de la Haute-Saône, 743. (Voy. *Pierre*.)
Singes fossiles d'Italie, 241.

Singhalais, 297.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU CENTRE. Objets du dernier âge du bronze et du premier âge du fer, découverts en Berry, 740.

Solor, dessins de Petit représentant des indigènes de —, 515.

SPEILMANN (J.). Crâne dragué à Manchester, 351.

STADERNI (Dr R.). Observations anatomiques, 70.

STARCKE (C.-N.). La famille primitive, 339.

Station préhistorique de Latinne, 625; — de l'Hermitage, 743.

STEARNS (R.). Conchylogie ethnographique. Étude de la monnaie primitive, 65.

Sternum dans ses rapports avec le sexe, la taille et l'âge, 92.

STIEDA. Un nouveau procédé pour la préparation du cerveau, 733.

Stratigraphie du terrain quaternaire du nord de la France, 457.

Surdi-mutité, 100.

Suture orbito-maxillaire frontale chez l'homme et les primates, 90.

Symbas de l'Ogooué, 754.

Tables de pierre en Tunisie, 4.

Tadjiks, caractères anthropologiques des —, 75.

Taille des Grecs de l'Asie Mineure, 31; — d'un géant grec, 35; — des indigènes du Turkestan, 74; — des Lapons, 81; — des Tatars, 82; — des Bayagas, 116; — des Annamites, 187, 189; — dans les Pyrénées centrales, 239; — des Badois, 242; — des Veddahs, 246, 331; — des Samoans, 260, 358; — dans l'Inde, 356, 635; — des Laotiens, 485; — dans les Côtes-du-Nord, 491; corrélation de la — avec la hauteur du corps assis, 494; — des Manzi de l'Oussouri, 633; — des Coréens, 633; — des Indo-Chinois, 635; — des populations de l'archipel malais, 635; — des Chinois du Sud, 635; — des Kebous, 639; — des Mandingues, 641; — d'un Haoussa, 641; — des Wéi, 641; — des recrues du Mecklenbourg, 642; — des Fuégiens, 705; — des nains, 733.

Tarasques précolombiens, anomalies et mutilations ethniques des —, 66.

Tasmaniens, 261, 263, 609, 611, 617.

Tatars de la côte sud de la Crimée, 82.

Tatouage dans l'Inde, 73; — au Congo, 150; aux Samoa, 359.

TAUPIN (M.-J.). Relation d'un voyage d'exploration et d'études au Laos, 485.

Température à l'époque glaciaire, 387.

Temple péruvien, 648.

TEN-KATE (Dr), nouvelles de sa mission, 647.

Tertiaire, silex taillés attribués à l'homme —, 50.

TESTUT (L.). L'apophyse sus-épiptérochléenne chez l'homme, 362.

THOMSON (A.). La suture orbito-maxillaire frontale chez l'homme et les primates, et les variétés de l'os unguis, 90. L'ostéologie des Veddahs de Ceylan, 246.

Thôis, du Tonkin, 480.

TIHON (F.). (Voy. DORMAL et FRAIPONT.)

Timor, 615, 616, 621.

Tombeaux anciens des Empereurs dans l'Asie centrale, 70.

Tombe de l'âge de la pierre en Scandinavie, 60.

Tonkin, temple du —, 155; les Thôis et les Mans-Tiens du —, 480.

TOPINARD (Dr P.). Documents sur l'indice nasal du vivant, recueillis par le Dr Beddoe et M. Lecarguet, 273. La transformation du crâne animal en crâne humain, 649. L'homme dans la nature, 696.

TÖRÖK (A.). Principes d'une crâniométrie systématique, 725.

Tours tjames en Annam, 287.

Transformation du crâne animal en crâne humain, 649.

Transition entre l'âge du renne et l'époque de la pierre polie, 120.

Trépanation préhistorique, 94, 347, 381.

Trochanter, le troisième — chez l'homme, 497.

Troglodytes, le pays des —, 529.

Tumulus du gouvernement d'Orenbourg, 83; — de Cruguel en Guidel (Morbihan), 226; — de l'Amérique du Nord, 232, 465.

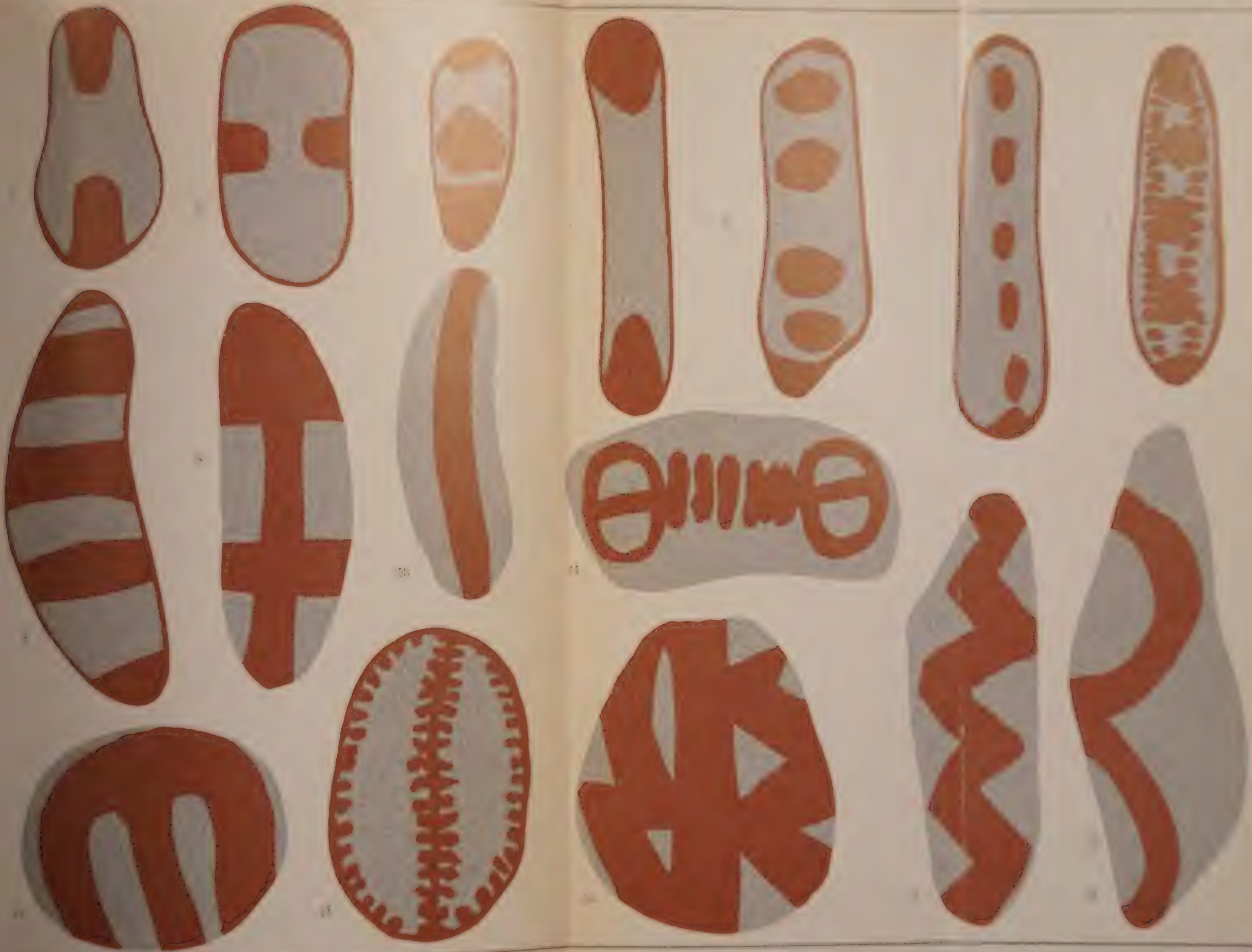
- Tunisie**, mégalithes de la —, 1; alignements et sépultures anciennes de la —, 13; troglodytes de —, 529; Zenatia de —, 531; Matmatia de —, 532.
- Tupis**, 513.
- Turkestan**, anthropométrie des indigènes du —, 74; fouilles dans le —, 115.
- TURNER (W.)**. Correspondance des arcades dentaires chez les Australiens, 719.
- Ukraine**, rites et usages nuptiaux en —, 160, 408, 539.
- Urnes funéraires** d'Aylesford (Kent), 588.
- Uzès**, archéologie et histoire de la ville d' —, 738.
- VALENTIN (R.)**. Les grottes du Figuier et de Chabot sur les bords de l'Ardèche, 382.
- Vannerie** de l'Amérique du Nord, 476.
- Veddas** de Ceylan, 246, 297, 331.
- Vénézuëla**, ethnographie précolombienne du —, 61.
- VERGA (A.)**. Quelques mots sur l'épine trochléaire de l'orbite humaine, 98.
- VERNEAU (D^r R.)**. Les races humaines, 386.
- VIERORDT (H.)**. L'accroissement de la masse des organes chez l'homme, 645.
- Village préhistorique** en Hesbaye (Belgique), 627.
- Ville souterraine** dans le Boukhara, 755.
- VIRCHOW (R.)**. Un crâne préhistorique trépané, 94. Anthropologie des Samoans, 358. Anthropologie de l'Afrique occidentale, 639. Nouvelles recherches sur les crânes de l'Afrique orientale, 728.
- VOGT (CARL)**. Les dogmes scientifiques, 709.
- Voie romaine** de Tunisie, 3.
- Volcans**, âge des — de la France centrale, 389.
- VOLKOV (Th.)**. Rites et usages nuptiaux en Ukraine, 160, 408, 539.
- WEBER (M.)**. Notes ethnographiques sur les îles Flores et Célèbes, 721.
- Wéi** de l'Afrique occidentale, 641.
- WEISBACH (A.)**. Le crâne maori, 360.
- WESTENBERG (C.-J.)**. Note sur les Battaks indépendants, 253.
- WIEDEMANN**. L'âge du bronze en Égypte, 104.
- WILLIAMS (W.-R.)**. Les mamelles supplémentaires, 348.
- Yahgan** de la Terre de Feu, 703.
- YANTCHOUK**. Quelques données sur le type anthropologique des Biélorousses ou Blancs-Russiens, 82.
- Yorouba**, armes des —, 382; société secrète chez les —, 383; crâne de —, 641.
- ZAMPA (R.)**. Les caractères physiques des délinquants et des non-délinquants, 376.
- Zélandais**, caractères des —, 346.
- Zenatia**, de Tunisie, 531.

Pour la Direction :

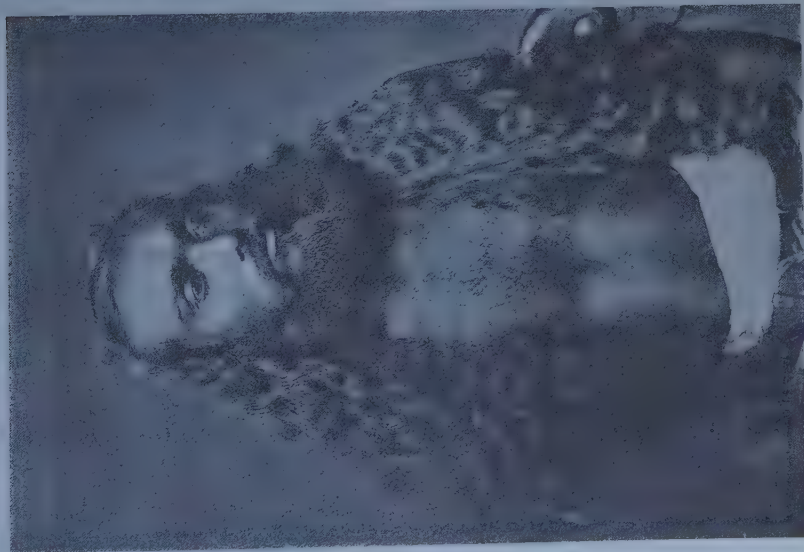
Le Directeur chargé de cette livraison,

PAUL TOPINARD.

Le Gérant : G. MASSON.



4



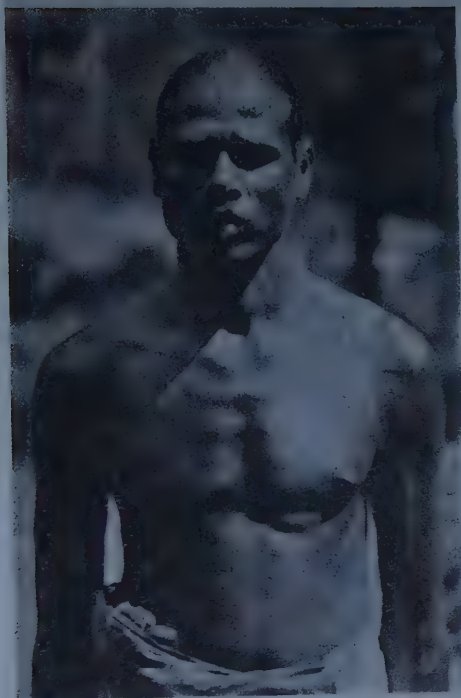
PHOTOYER, FRIEHAUS

2



9, RUE CADET, PARIS

3



4



5



6



